This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP 346.1

Rd. May, 1893.

Harvard College Library

FROM

The Publishers.

5 Feb. – 30 June, 1892.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-CINQUIÈME. — LXIVe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JANVIER

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID

Fernandez de Castro (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1892

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JANVIER 1892

I. — DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES, par Visenot.

II. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Firmin Boissin.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Ribet : La Parole sainte, ou le Guide oratoire dans le ministère de la prédication (p. 33). — Ruysbroeck l'Admirable : L'Ornement des Noces spirituelles, trad. par M. Mæterlinck (p. 34).

Jurisprudence. — E. Cimbali : Lo Stato secondo il diritto internazionale universale (p. 35). — A. Esmein : Le Mariage en droit canonique (p. 36). — De Maillard de Marafy : Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle. T. IV (p. 38).

Sciences et Arts. — S. de Luca Carnazza : Le Istituzioni di pubblica beneficenza (p. 39). — A. Boitel : Agriculture générale (p. 40). — A. Renaud : Amendements et engrais (p. 40). — G. Gain : Les Syndicats professionnels agricoles (p. 40). — E. Pion : Le Commerce de la boucherie (p. 40). — M. Lechalas et de Lalande : Les Cours d'eau. Hydrologie. Législation (p. 41). — Faure-Biguet : Le Fusil de chasse, ses munitions et son tir (p. 41).

Belles-Lettres. — E. Picard : Discours parlementaires (p. 43). — G. Ragusa-Moleti : Poesie del popoli selvaggi o poco civili (p. 46). — J.-A. Symonds : Dante, son temps, son œuvre, son génie (p. 47).

Histoire. — J. de Rougé : Géographie ancienne de la Basse-Égypte (p. 48). — P. Imbart de la Tour : Les Élections épiscopales dans l'Église de France du IXe au XIIe siècle (p. 49). — Perrossier : Lettres adressées par Achard de Germane, avocat au Parlement de Dauphiné, à M. de la Coste, l'un des derniers présidents de cette assemblée pendant les deux premières années de l'émigration (1791-1793) (p. 51). — A. Luzio : Francesi e Giacobini a Mantova dal 1797 al 1799 (p. 53). — A. Delorme : Journal d'un sous-officier, 1870 (p. 54). — Roulin : Le 125e Régiment d'infanterie (p. 56). — Wilh Altmann und E. Bernheim : Ausgevählte Urkunden zur Erläuterung der Verfassungsgeschichte Deutschlands im Mittelalter (p. 56). — W.-A. Schmidt : Geschichte der deutschen Verfassungsfrage (p. 57). — Bonnal de Ganges : La Reine Louise de Prusse (p. 59). — Kervyn de Volkaersbeke : La Lutte de l'Irlande (p. 60). — G. Saige : Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVe siècle (p. 60). — L. Larchey : Ancien Armorial équestre de la Toison d'Or et de l'Europe au XVe siècle (p. 62). — V. Méjov : Bibliographie sibérienne (p. 64). — V. Méjov : Bibliographie de l'Asie (p. 65).

IV. — BULLETIN. — Rituale Romanum Pauli V Pontificis (p. 66). — Horæ Diurnæ ex decreto SS. Conc. Trid. (p. 66). — J.-A. de Lavalle : Oraciones para asistar al Santo Sacrificio de la Misa (p. 66). — La Semana Santa con.... la practica para andar el Via Crucis, y visitar los Monumentos (p. 66). — The Gate of Heaven (p. 67). — Fesch : Au Séminaire. Saint-Sulpice et les Sulpiciens (p. 67). — H. Vincent : Les Vingt-deux Années du père Tasse à Chamrousse (p. 67). — É. Gossot : Madame Marie Pape-Carpentier (p. 68). — H. Baguenier-Desormeaux : Un Conventionnel choletais. Michel-Louis Talot, adjudant général, 1755-1828 (p. 68). — Cédoz : Un Couvent de religieuses anglaises à Paris, de 1634 à 1884 (p. 69). — L. Gaudelette : Pour les enfants!.... (p. 70). — F. Narjoux : Français et Italiens (p. 70). — Mgr Turinaz : De l'étude et de la pratique du droit canonique en France à l'heure présente (p. 71). — S. Bermudez de Castro : El Problema social y las Escuelas politicas (p. 72).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Mgr Freppel, M. Bouchut, Mgr Janssen, MM. Hunfalvy, Kuenen, Alphand, Canat de Chizy, D. Manterola, Léonide, Palmine, Aupetit, etc. — Institut. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Bibliothèque nationale. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Brésil. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1892. T. LXIV. 1.

POLYBIBLION

6.° 55 SHG

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-CINQUIÈME

(SOIXANTE-QUATRIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1892

~~3½. 110~~
BP 346.1
1892, Feb. 5 - June 30.
Gift of
G. L. Kittredge.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

HARVARD COLLEGE
LIBRARY.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. — *L'Habitation humaine*, par Charles Garnier et A. Ammann. Paris, Hachette, 1892, gr. in-8 de 895 p. Broché, 25 fr. ; cartonné, 30 fr. — 2. *Une Campagne au Tonkin*, par le Dr Hocquard, Paris, Hachette, 1892, gr. in-8 de 538 p., orné de 247 grav. et 2 cartes. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — 3. *De Paris au Tonkin, à travers le Tibet inconnu*, par Gabriel Bonvalot. Paris, Hachette, 1892, gr. in-8 de 510 p., avec 1 carte en couleurs et 108 illustr. gravées d'après les photographies prises par le prince Henri d'Orléans. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — 4. *Voyage autour du globe*, par J. Eggermont. Paris, Delagrave, 1892, in-4 de 366 p., orné de nombr. grav., de plans et de cartes. Broché, 20 fr. ; relié 25 fr. — 5. *Un Hiver en Orient*, par Mag Dalah. Paris Delagrave, 1892, in-8 de xii-298 p., nombr. illust. de l'auteur. Broché, 10 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. 50. — 6. *La Littérature française, des origines au XVIIIe siècle*, par Paul Albert. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 477 p., orné de 75 grav. Broché, 8 fr. ; cart., 12 fr. — 7. *Les Grands Travaux du siècle*, par J.-B. Dumont. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 480 p. et 256 grav. Broché, 8 fr. ; cart., 12 fr. — 8. *A travers l'industrie française*, par Paul Poiré. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 480 p., orné de 414 grav. Broché, 8 fr. ; cart., 12 fr. — 9. *Histoire du célèbre Pépé*, par Edgar Monteil. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., in-4 de 354 p., illustré de 100 dessins par Henri Pille. Broché, 9 fr. ; relié, 12 fr. — 10. *Une Cousine d'Amérique*, par Louis Mainard. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., gr. in-8 de 302 p., orné de 100 dessins en noir et en couleurs, de Kauffmann. Broché, 9 fr. ; relié, 12 fr. — 11. *En pension*, par Jacques Lermont. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., gr. in-8 de 232 p., avec 75 dessins de Leroux. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 12. *Costal l'Indien*, par Gabriel Ferry. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 296 p., orné de 12 planches en couleurs et de 36 grav. sur bois. Broché, 4 fr. 50 ; cart., 6 fr. 50. — 13. *Le Dévouement de Claudine*, par J. Kergall. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d., in-8 de 247 p., avec 40 dessins de V.-A. Poirson. Broché, 4 fr. ; relié, 6 fr. — 14. *Aux Garennes*, par Mme Noémi Balleyguier. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., petit in-8 de 252 p., illustr. de Gaston de Burggraff. Broché, 2 fr. 25 ; relié, 3 fr. 50. — 15. *Échos des vacances*, par Mme de Paloff. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., petit in-8 de 256 p., illustr. de Paul Nac. Broché, 2 fr. 25 ; relié, 3 fr. 50. — 16. *Les Vacances de Paul*, par Mme J. de Sobol. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., in-18 de 126 p., illustr. de Montégut. Broché, 80 c. ; relié, 1 fr. 25.

A diverses reprises, nous avons eu l'occasion d'exprimer nos regrets de n'avoir pu recevoir assez tôt un certain nombre d'ouvrages illustrés, tout désignés pour être offerts dans les familles à titre d'étrennes. A la fin de l'année 1891, les éditeurs ont mis généralement plus d'empressement à nous faire remettre leurs nouveautés ; aussi, notre article de décembre a-t-il acquis plus d'importance que jamais. Cependant plusieurs volumes ne nous sont encore parvenus qu'au moment où nous remettions le bon à tirer à l'imprimeur. Ces retardataires vont faire l'objet du présent compte rendu.

1. — Dans la vie individuelle ou dans la vie des nations, c'est une chose capitale que la maison ou le monument. Le degré de civilisation d'un peuple se détermine facilement par la grandeur, la majesté, l'élégance d'un monument public et le confort d'une maison particulière. Le plus ignorant admirera tout de suite les splendeurs de l'architecture de la vieille Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce, de Rome, pour ne parler que de l'antiquité, alors qu'il se sentira pris de pitié pour les huttes des peuples stationnaires de l'extrême nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, de même qu'il trouvera misérables les habitacles actuels, encore très primitifs, des nationalités vagues de l'Afrique centrale et méridionale et même d'une partie de l'Asie. Selon les temps, les lieux, les climats et la nature du sol, chaque groupe humain plus ou moins considérable s'est créé un type de maison où la fantaisie s'est ordinairement effacée devant l'utilité. Avec les siècles, le progrès s'est affirmé. Et c'est ainsi que, partant d'une hutte de terre ou de branchages, l'homme en est venu peu à peu à imaginer et à exécuter ces magnifiques œuvres d'art que nous pouvons contempler soit dans leurs vestiges, soit dans leur merveilleuse intégralité.

Avant d'aborder *l'Habitation humaine*, de MM. Ch. Garnier et A. Ammann, gardez-vous bien de négliger l'*Avant-propos*. Les quelques pages qui le composent sont écrites avec beaucoup d'esprit, mais aussi, disons-le, avec un contentement de soi-même qui serait dangereux s'il n'était aussi pleinement justifié. N'importe, un peu plus de modestie siérait mieux. Nous hasardons cette légère critique parce que nous supposons que ces lignes brillantes et gaies, qui nous ont amusé, en somme, sont du cru de l'un des auteurs, le professeur, probablement. Voilà tout le mal que nous trouvons à dire de ce très remarquable travail, qui ne perdra pas grand'chose à être présenté tardivement à nos lecteurs, parce que ce n'est pas, à proprement parler, et d'une façon exclusive, un livre du moment : il sera bon à acheter à toutes les époques de l'année. Ce n'en est pas moins un cadeau d'étrennes de haut goût. Les recherches d'ordre historique et architectural à la fois, auxquelles se sont livrés MM. Garnier et Ammann, ont dû être exceptionnellement considérables. Patiemment, ils ont interrogé le génie particulier de chaque race, de chaque peuple ; ils ont suivi chaque groupe important dans ses migrations et ont reconstitué jusque dans les détails tous les types d'habitation adoptés depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. Quel voyage à travers les siècles ! A notre avis, ce volume doit être considéré comme un chapitre des plus pittoresques, des plus saisissants et des plus instructifs de l'histoire universelle de la civilisation.

2. — *Une Campagne au Tonkin* a déjà paru dans les livraisons du *Tour du monde*. C'est un des récits les plus intéressants, les plus documentés, les plus impartiaux qu'ait inspirés jusqu'à ce jour notre jeune

colonie d'Extrême Orient. Arrivé au Tonkin au commencement de l'année 1884, le docteur Hocquard y séjourna trente mois. Il put donc assister à plusieurs opérations de guerre, faire partie de nombreuses colonnes et étudier à loisir la faune, la flore du pays et les mœurs de ses habitants. Il ne lui a manqué qu'une chose pour que l'ouvrage fût parfait, c'est la connaissance de la langue annamite. Il a dû y consigner, faute de mieux, certains renseignements de seconde main, et s'est parfois contenté de reproduire les explications d'interprètes fantaisistes qu'il a été impuissant à contrôler. L'orthographe des mots annamites cités est fort souvent défectueuse. Mais, malgré ces légères critiques, *Une Campagne au Tonkin* aura un grand et légitime succès. Nous recommandons comme une des parties les plus curieuses et les mieux décrites du livre le chapitre consacré à la cour de Hué. Il contient la description de la salle du trône, du palais des réceptions privées, le récit d'une visite au sérail et le compte rendu d'une audience privée accordée par le roi Dong Khanh. La maison Hachette a édité l'ouvrage du docteur Hocquard avec un soin tout particulier et avec un goût auquel tous les lecteurs rendront hommage. Les nombreux dessins qui accompagnent le texte ont été gravés d'après les photographies rapportées par l'auteur ; ils sont donc d'une rigoureuse exactitude.

3. — Le voyage accompli à travers l'Asie centrale par M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler l'itinéraire et les émouvantes péripéties. M. Bonvalot l'a raconté lui-même à la Société de géographie ; notre collaborateur le comte de Bizemont a consacré à cette belle campagne d'exploration une série de conférences très chaleureusement applaudies, et le prince Henri d'Orléans en a décrit les principales étapes dans des articles publiés par la *Revue des Deux Mondes* et le *Correspondant*. Mais il fallait que ce voyage d'exploration, si profitable à la science géographique, fût consacré par un monument proportionné à son importance. La maison Hachette s'est chargée de cette tâche et l'a accomplie avec un plein succès. M. Gabriel Bonvalot a écrit en grand détail son voyage : *De Paris au Tonkin, à travers le Tibet inconnu;* dans un style dépourvu de toute emphase et de prétention, il a décrit les hauts plateaux tibétains, qui formaient jusqu'ici une des contrées les plus mystérieuses de l'Asie. La partie artistique du livre est digne de son texte. Grâce à la collaboration du prince Henri, qui avait pris, au cours du voyage, une série de vues photographiques, l'ouvrage est illustré de magnifiques gravures qui constituent en quelque sorte un commentaire vivant et pittoresque de ses descriptions et de ses récits.

4. — Si l'Afrique attire universellement les regards et sollicite des plumes nombreuses et brillantes, l'Amérique n'est pas non plus négligée. On a pu le constater dans notre livraison de décembre. Enregis-

trons encore l'ouvrage de M. L. Eggermont : *Voyage autour du globe,* qui, malgré son titre général, ne nous parle que du Canada et des États-Unis. Il est vrai que ce volume n'est que le premier d'une série. Chargé en 1876 d'une mission officielle en Amérique et au Japon, l'auteur a poursuivi, pour son compte propre, un voyage des plus intéressants. Au hasard de la route, il a improvisé une sorte de revue encyclopédique des pays qu'il a parcourus. « Noter, dit-il, chaque incident, dépeindre chaque aspect, recueillir chaque trait, jour par jour, heure par heure, en face même de l'objet entrevu, et sous l'influence immédiate de l'impression ressentie, telle fut la tâche à laquelle je me consacrai de parti pris. Soit à cheval, soit à pied, dans les gares ou dans les relais de poste, sur le pont des bateaux ou sur la banquette des wagons, en carriole, en chaise portée, ou simplement assis sur le bât vacillant d'une bête de somme, je passai ainsi plus d'une année, sans le moindre souci de mon repos. » Sans doute, ce volume a la forme d'un journal ; mais, de temps à autre, M. Eggermont se livre à d'amples descriptions, vives, animées, pittoresques, qui donnent à ce qu'il rapporte un charme réel. Fort bien imprimée, cette relation un peu tardive, mais écrite d'une manière bien personnelle, plaira à tout le monde. Nous eussions désiré pouvoir présenter plus tôt cet ouvrage à nos lecteurs, qui, malgré cela, ne devront point le négliger. Les gravures, fort nombreuses, sont extrêmement soignées ; mais peut-être quelques amateurs délicats regretteront-ils qu'un volume aussi luxueux soit imprimé sur deux colonnes. C'est là toute notre critique : elle est mince.

5. — *Un Hiver en Orient* est un charmant recueil d'impressions de voyage, écrit sans prétention et laissant libre cours à des enthousiasmes juvéniles. Le voyageur ou plutôt la voyageuse — car on a vite reconnu qu'une main féminine tient la plume — a visité l'Égypte, remontant le cours du Nil jusqu'à la deuxième cataracte, et c'est par un pieux pèlerinage à Jérusalem qu'elle a voulu clore la période de son séjour en Orient. Il y a dans ce volume beaucoup de pages délicieuses qui sont, comme le dit M. Edmond Rousse dans la préface, « pleines de mélancolie et de grandeur, pénétrées de la poésie des choses lointaines et de la philosophie des choses passées. » Les descriptions sont sobres et harmonieusement colorées ; nous préférons cette manière à la simplicité affectée de M. Pierre Loti. Mag Dalah a illustré son récit d'une série de dessins et croquis, dont les sujets n'offrent pas toujours un bien sérieux intérêt, mais qui dénotent un agréable coup de crayon.

6. — Si ingénieuse et si piquante soit-elle, *la Littérature française* de Paul Albert a bien un peu vieilli depuis vingt ans, et la nouvelle école critique, celle de Brunetière, de Faguet, de Lanson, sans parler des autres, y a pratiqué de larges brèches. On a entrepris de la rajeunir en lui donnant ce beau vêtement qui fait monter les livres à la dignité un peu banale

de livres d'étrennes. On y a réussi, et toutes ces images, tous ces portraits qui la décorent aujourd'hui, lui communiquent une vie et un charme nouveaux. Ne pouvant en faire un bon livre, on en a fait un beau livre. Sous cette forme nouvelle, on la relira, et nous n'avons pas besoin de dire qu'on y trouvera du plaisir. Paul Albert expose avec infiniment d'esprit des idées souvent contestables. Mais nous ne conseillerons sa lecture qu'à ceux qui sont suffisamment instruits pour ne pas le prendre trop au sérieux.

7. — Dans l'*Avant-propos* de son livre sur *les Grands Travaux du siècle*, M. J.-B. Dumont fait judicieusement remarquer que « considérée dans son ensemble, l'œuvre industrielle du XIXe siècle dérive presque entièrement de l'invention de la machine à vapeur. C'est ainsi que, parmi toutes les merveilleuses conquêtes dont notre siècle a pu voir la réalisation, l'application de la vapeur aux chemins de fer et à la navigation a certainement donné lieu aux plus grandes entreprises dont les ingénieurs puissent revendiquer la gloire. » L'auteur ajoute que l'électricité a apporté aux mêmes fins son précieux concours. Illustré avec un soin tout particulier, cet ouvrage fournit des détails aussi nets que complets sur les voies ferrées de toutes sortes et les travaux d'art étonnants qu'elles ont occasionnés, notamment sur les immenses tunnels du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, sans oublier les canaux maritimes, les ports, les paquebots, les navires cuirassés et les charpentes métalliques. Naturellement, la tour Eiffel occupe ici une place importante : une étude spéciale en quatre chapitres lui est consacrée. La dernière division du livre est une sorte de grande levée de rideau sur le spectacle curieux qu'offrent deux villes types : Chicago et Paris. Ces pages trop courtes, tant elles sont captivantes pour des esprits sérieux, ont pour titre : *Les Villes modernes.*

8. — On ne saurait imaginer tout ce qui se trouve décrit, fort succinctement c'est vrai, mais d'une façon suffisante pour en avoir une idée, dans l'ouvrage de M. Paul Poiré : *A travers l'industrie française.* Le simple énoncé des sujets groupés en vingt-six chapitres remplirait près de deux pages du *Polybiblion.* On comprend dès lors que nous renoncions à mentionner tout cela. Bornons-nous à dire que ce vaste ensemble est réparti en quelques grandes divisions ayant pour titres : *La Houille et les Métaux. — Industries de l'alimentation. — Industries du vêtement et de la toilette. — Industries du logement et de l'ameublement. — Industries satisfaisant aux besoins intellectuels.* Voilà, certes, une réunion d'excellentes leçons de choses que la jeunesse studieuse et aussi l'âge mûr apprécieront. Les gravures, fort nombreuses dans cet ouvrage, en sont comme le commentaire obligé.

9. — Pour mériter nos éloges, que manque-t-il à l'*Histoire du célèbre Pépé?* La pensée religieuse, qu'on y cherche en vain. Cette lacune,

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Seul de son siècle en l'an* 2000, trad. et discussion du roman communiste *Looking Backward*, de M. Edward Bellamy, par le vicomte de Lestrade. Paris, Guillaumin, 1891, in-12 de 408 p., 3 fr. 50. — 2. *Cybèle, voyage extraordinaire dans l'avenir*, par Jean Chambon. Paris, Georges Carré, 1891, in-12 de 352 p., 3 fr. 50. — 3. *Hassan le Janissaire*, par Léon Cahun. Paris, Armand Colin, 1891, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Roman du Mont Saint-Michel*, par Mme Stanislas Meunier. Paris, Armand Colin, 1891, in-12 de 390 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Gens d'Épinal*, par Michel Auvray. Paris, Armand Colin, 1891, in-12 de 446 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Élève de Garrick*, par Augustin Filon. Paris, Armand Colin, 1891, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 7. *Beau Page*, par Pierre Sales. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-12 de 380 p., 3 fr. 50.— 8. *La Borgnotte*, par Edouard Montagne et Louis Gallet. Paris, Dentu, 1891, in-18 de 406 p., 3 fr. 50. — 9. *Une Reine de théâtre*, par Charles d'Héricault. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 276 p., 3 fr. 50. — 10. *Sous-Off cassé*, par Édouard Gachot. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 11. *Chapuzot est de la classe* (*nouvelles scènes de la vie de caserne*), par Jean Drault. Illustr. de Blaise. Paris, H. Gautier, 1891, in-8 de 300 p., 3 fr. 50. — 12. *Boumaza*, par H.-B. de Laval. Paris, Téqui, 1891, in-12 de 336 p., 3 fr. — 13. *Le Roi Stanko et la Reine Xénia*, par Ouitis. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 386 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Roman du Roi*, par A. de Basilewitch. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 454 p., 3 fr. 50. — 15. *Égyptiacque* (*Rêves vécus, vies rêvées*), par William Ritter. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 16. *La Bohème tragique*, par Noel Amaudru. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Bas-Bleus*, par Albert Cim. Paris, A. Savine, 1891, in-18 de 368 p., 3 fr. 50. — 18. *Trahisons*, par Léon Barracand. Paris, Victor Havard, 1891, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 19. *Plein Cœur*, par Édouard Delpit. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18 de 362 p., 3 fr. 50. — 20. *Péril*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 21. *L'Héritière*, par le même auteur. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 298 p., 3 fr. — 22. *Trop tard*, par Alfred Bonsergent. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 288 p., 3 fr. — 23. *Tragiques amours*, par Louis Énault. Paris, Hachette, 1891, in-18 de 462 p., 3 fr. 50. — 24. *L'Agité*, par Auguste Germain. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 250 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Amour de Jacques*, par Charles Fuster. Paris, Fischbacher, 1891, in-12 de 176 p., 3 fr. — 26. *Tableaux algériens*, par Gustave Guillaumet. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-12 de 274 p., 3 fr. 50. — 27. *Nouveaux Pastels (Dix portraits d'hommes)*, par Paul Bourget. Paris, A. Lemerre, in-18 de 300 p., 3 fr. 50.

1. — Le roman aujourd'hui ne se contente plus d'être romanesque. Il a la prétention de s'occuper de tout, de se mêler de tout, de parler de tout. Art, science, histoire, philosophie, physiologie, politique, sociologie, il n'est rien qui lui demeure étranger. Ce qui abonde, à l'heure présente, ce sont les romans socialistes : genre faux, presque toujours sophistique, souvent malsain. La fiction y est ordinairement nulle ; elle sert tout simplement de cadre à l'auteur pour développer ses doctrines, défendre ses idées, quand ce n'est pas pour répandre ses poisons. Tel est le cas du romancier américain Bellamy. Sa dernière œuvre : *Seul de son siècle en l'an 2000*, amalgame des théories communistes de Fourier, de Proudhon et de Karl Marx, offre aux lecteurs naïfs, sous sa forme brillante, fascinante et facile, un danger tel qu'un économiste français, M. le vicomte Charles de Lestrade, a cru devoir, pour en neutraliser les effets, traduire ce roman sensationnel, et en même temps le réfuter page par page, au moyen de notes minutieuses et abondantes,

intercalées dans sa traduction, très bien faite, d'ailleurs. Voici d'abord l'affabulation :

Un jeune citoyen de la ville de Boston, Julien West, est sujet à des insomnies. Pour en triompher, il a recours à un magnétiseur, qui l'endort, tous les soirs, dans une chambre en forme de cave, aux murs enduits de ciment hydraulique et très épais. Or, un incendie brûle sa maison, son magnétiseur est tué, lui reste oublié sous les décombres. C'était le 30 mai 1857. Julien West ne se réveille que le 10 septembre de l'an 2000. Il est tiré de sa torpeur par un certain docteur Leete qui, faisant faire des fouilles pour bâtir, trouve le nouvel Épiménide dans son lit, dormant encore, frais et dispos. Alors commence pour Julien West une série d'étonnements que le lecteur est en droit de partager. On a d'abord toutes les peines du monde à faire comprendre à ce revenant du XIXe siècle qu'il s'est maintenu en léthargie pendant cent treize ans trois mois et onze jours : mais enfin, il faut bien qu'il se rende à l'évidence. Le docteur Leete ne le lâche plus : il devient le guide, le cicerone, le professeur de son hôte ahuri, lui expliquant, dans ses plus petits détails, l'organisation de la société américaine en l'an 2000. Il y a bien, comme intermède, une histoire d'amour : le docteur Leete a une charmante fille, Édith, que Julien épouse au dénouement. Mais ce n'est qu'un hors-d'œuvre sans intérêt comme sans saveur. Donc, dans l'affabulation, rien de neuf. L'histoire de *la Belle au bois dormant* du bon Perrault, même la fantaisie de M. Edmond About : *l'Homme à l'oreille cassée*, sont autrement attrayantes.

Ce qui fascine, ce qui attire, ce qui désoriente les imaginations populaires du Nouveau-Monde dans le roman de M. Edward Bellamy, c'est l'art vraiment habile avec lequel l'écrivain met en opposition les deux sociétés : l'ancienne, celle dont Julien West est le dernier représentant, société pleine de vices, de préjugés, de contradictions et d'iniquités ; la nouvelle, celle dont le docteur Leete détaille si complaisamment à son hôte le merveilleux mécanisme. Or, la machine Bellamy repose sur ce principe : à chacun suivant ses besoins, et non suivant ses facultés. Tout le monde travaille, tout le monde reçoit, personne ne garde. Il suffit d'avoir un œil toujours ouvert chez le grand, l'unique, l'universel fournisseur, qui est l'État. Plus de capital individuel, plus d'héritages, plus de numéraire, plus de salariat. L'État devient le seul patron, le seul capitaliste, le seul entrepositaire, distribuant les richesses du fonds commun entre chaque citoyen, d'après un crédit uniforme correspondant à sa part du produit annuel de la nation. Muni d'une carte qu'on estampille au fur et à mesure des achats, chacun se procure dans les magasins publics ce qui est nécessaire à ses besoins. Tout se paie en nature. Le service militaire n'existe pas ; il est remplacé par le service civil obligatoire, qui dure vingt-cinq ans. C'est l'armée industrielle.

Chacun fait ce qu'il sait le mieux. On commence par être domestique et garçon de café pour finir dans la peau d'un fonctionnaire et d'un électeur. Il y a des généraux de l'épicerie, des colonels de la pâtisserie, des chefs de bataillons de ramoneurs et des capitaines de cireurs de bottes. Plaisirs, travaux, fonctions, nécessités de la vie, aliments de la pensée elle-même, tout est réglé comme une montre, sous la surveillance de l'État. C'est superbe! Mais que l'on doit donc s'amuser dans cette montre-là! Et la liberté individuelle, que devient-elle parmi tous ces rouages? Devant cette épouvantable tyrannie communiste, on se dit que mieux vaudrait mille fois la domination du plus farouche despote, et l'on songe involontairement aux mélancoliques prophéties du Dupont d'Alfred de Musset :

> Le monde sera propre et net comme une écuelle;
> L'humanitairerie en fera sa gamelle,
> Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
> Comme un grand potiron roulera dans les cieux.

Oui, voilà ce que nous promet la civilisation rêvée par l'auteur de *Seul de son siècle*. Quant à moi, malgré tous ses vices, tous ses défauts, toutes ses injustices, je préfère celle dont nous jouissons et qui est encore infiniment plus habitable, plus supportable, plus acceptable, il n'y a pas à dire, mon Bellamy! Ne tenons donc pas plus compte des rêveries du romancier américain que de celles de l'auteur de l'*An deux mille quatre cent quarante*, Sébastien Mercier. Il faut pourtant signaler à nos lecteurs les vigoureuses réfutations de M. le vicomte Charles de Lestrade. Aux extravagances de M. Bellamy, son traducteur répond par l'expérience, la logique et le bon sens. Tout dans ses répliques serait parfait, si M. de Lestrade ne refusait pas au christianisme toute action et toute influence dans la crise actuelle et sur les sociétés de l'avenir. Plusieurs économistes pensent comme lui : ils ont tort. Ainsi que Léon XIII l'a démontré dans sa magnifique encyclique sur la « Condition des ouvriers, » la question sociale est liée à la question religieuse : on ne résoudra pas l'une sans l'autre.

2. — Il y a du socialisme également dans *Cybèle*, de M. Jean Chambon; mais il est beaucoup moins dangereux que celui de *Seul de son siècle*. La fantaisie rentre ici dans le fantastique, et le « voyage extraordinaire dans l'avenir » que nous fait faire M. Chambon ne sort guère des domaines du rêve, des demeures de l'imagination. Voici : Marius Fontane, fils de maître Démosthène Fontane, notaire aux Martigues, en Provence, va se marier avec Jeanne Honorat, fille de feu le commandant Honorat, tué en 1871, au fort de Vanves, par un obus prussien. La veille de ses noces, le soir, Marius se promène sur les bords de la mer et contemple les étoiles, quand il est hypnotisé par l'une d'elles, la brillante Gemma, autrement dit : la Perle. Aussitôt, notre amoureux se

sent lancé dans l'espace par l'étoile : il rase d'abord la lune. Les sites lui plaisent : il voudrait bien s'y reposer un peu, mais l'irrésistible Gemma l'attire avec elle dans l'infini. Au lever du soleil, il semble à Marius qu'il revient sur la terre et qu'il fait un plongeon dans la Méditerranée. Très bon nageur, il ne tarde pas à remonter sur l'eau, et, se voyant perdu dans l'immensité des flots, il se met à crier au secours. Un navire le repêche, monté par des gens qui ne le comprennent en aucune langue. L'idée lui vient de s'exprimer en provençal : un vieux bonhomme lui répond. C'est un des chefs du navire, le savant professeur Alcor, très versé dans l'idiome de Roumanille et de Mistral. On s'explique. Le pauvre Marius s'est endormi en l'an 1891 de l'ère chrétienne, et il se réveille en l'an 6642 de l'ère australe. Il a dormi 5752 ans. Julien West, l'Épiménide de M. Bellamy, n'avait, lui, dormi que cent ans. La terre où débarque Marius Fontane est bien l'ancien continent, mais radicalement transformé. On l'appelle : Cybèle. Toute l'Europe du nord, même la France, a été envahie par les glaces. Seul, l'hémisphère sud-est est peuplé. Les Allemands ont émigré en Australie. La civilisation a maintenant son centre en Afrique — et la capitale de la nouvelle France est Alger. C'est tout un autre monde. Les voitures y marchent sans chevaux ni vapeur. Les hommes volent dans les airs, quand cela leur plaît. Il n'y a plus de gros capitalistes, et partant plus de pauvres. Plus de dette nationale : le trésor des Cybéléens est si abondant qu'il se répand partout où il est nécessaire comme une rosée bienfaisante. L'agriculture est dans Cybèle fort en honneur, et on a inventé des méthodes nouvelles de fumure, d'ensemencement, d'arrosage, qui décuplent les récoltes. Les téléphones perfectionnés transmettent non seulement la parole, mais la physionomie des correspondants. Les ballons sont dirigeables à volonté. Bref, c'est un pays de Cocagne, une seconde Salente : on y est aussi heureux que dans l'île d'Utopie, de Thomas Morus, et dans la Cité du Soleil, de Campanella. Cependant, Marius Honorat finit par s'y ennuyer, et un beau jour il monte sur l'aéronef *l'Espérance*, et vogue la galère ! Il visite successivement le Sahara, qui est devenu la plus plantureuse des forêts ; l'Égypte, dont la population principale est groupée autour des Pyramides ; la Palestine, l'Asie-Mineure, ce qui fut la Russie, l'Allemagne, la France, Paris, amas colossal de décombres enterrés au fond d'un incommensurable marécage. Puis, tout à coup, il revoit sa Provence ensoleillée et ses chères Martigues. Marius a été le jouet d'une hallucination hypnotique. Il a tout simplement couché à la belle étoile, et n'en est pas moins disposé à épouser la charmante Jeanne Honorat. Les invités arrivent ; on se rend à l'église ; les impressions du rêve s'effacent, et celui qui revient de Cybèle ne pense plus qu'à son bonheur conjugal. Le roman de M. Jean Chambon se lit avec facilité, et ses paradoxes ne laissent pas que

d'être amusants. Nous en voudrions effacer trois pages où l'on peut voir (est-ce intentionnel?) une attaque contre la religion chrétienne, que l'auteur suppose devoir disparaître au profit de je ne sais quel déisme panthéistique. Lorsque le christianisme disparaîtra, ce sera la Fin des Temps, prédite par les Écritures; et alors, si parfaits qu'ils soient, les Cybéléens ne resteront pas pour graine, pas plus d'ailleurs que les habitants du vieux monde. *Et erunt cœli novi et terra nova.*

3, 4, 5 et 6. — Si le roman socialiste est à la mode, le roman historique, tombé depuis quelques années en désuétude, reprend faveur. Les deux maîtres du genre, qui s'appellent Walter Scott et Alexandre Dumas père, ont aujourd'hui quelques élèves dont, s'ils vivaient encore, ces deux grands conteurs ne seraient pas trop mécontents. J'ai parlé déjà ici du *Capitaine Sans-Façon*, de M. Gilbert-Augustin Thierry, que l'on vient de rééditer et qui dramatise avec tant d'art un des plus mystérieux épisodes de la contre-révolution dans le Maine, au début du premier Empire. Le même éditeur, trouvant sans doute la veine fructueuse, a successivement depuis lors enrichi sa *Bibliothèque historique* des œuvres suivantes : *Hassan le Janissaire*, par M. Léon Cahun; — *Le Roman du Mont Saint-Michel*, par Mme Stanislas Meunier; — *Les Gens d'Épinal*, par M. Richard Auvray; — *L'Élève de Garrick*, par M. Augustin Filon.

— M. Léon Cahun a choisi pour cadre de son *Janissaire* la campagne entreprise en 1516 par le sultan Sélim Ier dans le but de réaliser l'union islamique des provinces de Turquie, d'Asie-Mineure, de Syrie et d'Égypte, où le Koran fait loi, mais où les factions dominent. Le héros du livre, Hassan, est un jeune chrétien albanais — dont la foi n'est pas bien vive, puisqu'il la renie pour s'engager dans le corps des janissaires organisé par le Sultan. Il est vrai qu'il déserte plus tard pour l'amour de la belle Vénitienne Lorenza. C'est d'ailleurs un sacripant dans toute la force du terme; mais il est brave comme son long sabre, se bat comme un lion avec Dragut et Chassediable (les célèbres corsaires de la Méditerranée et de l'Adriatique), capture un de leurs vaisseaux, leur reprend les drapeaux de la flotte ottomane, rachète en un mot ses fautes et ses crimes par son héroïsme et sa valeur. Ce récit fait revivre le monde musulman à l'époque où l'islamisme était à son apogée. Seulement, il devient d'une lecture fatigante, par excès de couleur locale. M. Léon Cahun ne traduit jamais le mot technique turc, qui désigne un grade, un emploi, un objet appartenant au corps des janissaires. Il dit l'*odjak*, au lieu de la maison; l'*orta*, au lieu du régiment; le *tcharbadji*, au lieu du colonel; l'*aga*, le *baraiktar*, l'*atchi-batchi*, etc. Puis, à chaque instant, ce sont des exclamations, des devises, des maximes en langue turque. « Trop de Turcs à la clef! » comme disait le bon Tartarin.

— Des moines batailleurs, gardiens de la citadelle du Mont Saint-

Michel; Tiphaine, femme de Duguesclin; Charles de Blois; des sorciers, des alchimistes, des chevaliers, des paysans : tels sont les principaux personnages du roman de Mme Stanislas Meunier. Elle décrit, d'une plume vraiment brillante, les merveilles architecturales de la célèbre abbaye; elle sait nous intéresser aux mœurs du moyen âge; elle en saisit la physionomie souvent avec bonheur. Mais il y a des réserves à faire sur certaines de ses appréciations. Parfois même, ses tableaux méconnaissent le mysticisme profond de ces âges de foi — dont le poète Verlaine, dans *Sagesse*, regrettait naguère en ces termes la disparition :

C'est vers le moyen âge, énorme et délicat,
Vers toute cette foule ardente, souple, artiste,
Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât,
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste !

— Dans *les Gens d'Épinal*, M. Richard Auvray nous montre, d'après de vieilles chroniques locales, ce que fut la vie des seigneurs et des bourgeois de Lorraine, à l'époque agitée qui suivit la mort de Jeanne d'Arc. Cette province, « terre amphibie, » comme l'appelle Michelet, française d'allures, mais placée aux marches d'Empire, se trouvait alors en pleine anarchie. Des compétitions sans nombre au trône ducal y surgissaient. L'évêque de Metz, plus imbu des maximes de la féodalité que des préceptes de l'Évangile, luttait pour le pouvoir avec le prétendant Antoine de Vaudémont. Quant au véritable duc, René d'Anjou, il venait d'hériter du trône de Sicile et de Jérusalem, et, en vue d'assurer cette couronne branlante, il avait abandonné son duché aux dévastations de son rival. C'est alors que, sous la direction de Georges Dailly, capitaine des soudoyers d'Épinal, plusieurs villes lorraines se révoltèrent et contre Vaudémont et contre l'évêque de Metz. Ils auraient cependant succombé sous le nombre si le roi de France n'était arrivé à leur secours. L'expédition n'eut pas les résultats qu'on en attendait : une seule cité lorraine devint terre française. Quelles circonstances lui valurent cet inappréciable avantage? Le récit de M. Auvray les fait amplement connaître, et on s'intéresse vraiment aux obscurs efforts de ces humbles bourgeois, parmi lesquels se dresse la grande figure du vieil échevin Bonnenouvelle, et qui, tous, brûlant de foi et d'espérance, se donnèrent loyalement à la France, patronne des faibles, et s'y attachèrent avec amour.

— C'est un décor de la vie anglaise, vers la fin du XVIIIe siècle, que nous présente M. Augustin Filon, dans *l'Élève de Garrick*. Sur le premier plan de ce décor, minutieusement restitué, se meuvent des personnages qui n'ont rien d'historique, et appartiennent tous au domaine de l'imagination. Mais avec eux et à leur suite, M. Filon nous conduit au Parlement britannique, à la cour de Londres, dans les salons, dans la rue, dans le monde des artistes, des écrivains, des financiers, des intrigants

et des aigrefins. Il y a aussi une intrigue d'amour : elle se noue et se dénoue entre le Français Lebeau, lord Mowbray et l'élève de Garrick, l'actrice Esther. Deux types étranges, ce lord Mowbray et ce Lebeau ! Le premier a pour père un homme systématiquement pervers, qui se pend pour éprouver les sensations que les physiologistes déclarent se mêler aux convulsions des pendus. Il a laissé un testament, dans lequel il ordonne que l'on élève son fils en dehors de toute idée religieuse : il veut qu'il vive selon la nature. Lebeau qui, tour à tour, a été tragédien sifflé à Paris, mauvais médecin d'un navire de la compagnie des Indes, professeur de mathématiques spéciales, courrier d'ambassade, correspondant d'un prince allemand dont les sujets étaient au nombre de trente-trois, Lebeau se charge de cette belle éducation, et il fait de lord Mowbray le plus grand libertin des Trois-Royaumes. Les amours de celui-ci avec lady Esther coïncident avec les fameuses émeutes connues en Angleterre sous le nom de *Gordon Riots* et dont les tragiques épisodes peuvent lutter d'horreur avec les plus terribles journées de la Révolution française. Néanmoins, il faut bien le dire, l'histoire, dans *l'Élève de Garrick*, est tout à fait reléguée au dernier plan.

7 et 8. — Voici deux autres romans qui tiennent à la fois du roman historique et du roman d'aventures. Titres : *Beau Page*, par M. Pierre Sales ; *La Borgnotte*, par MM. Édouard Montagne et Louis Gallet.

— L'action de *Beau Page* se passe sous les guerres de religion, et le drame comprend trois actes : *la Conspiration de La Renaudie*, *la Conjuration d'Amboise*, *l'Assassinat de François de Guise* par Poltrot de Méré. Comme intermèdes, les exploits de cape et d'épée d'un jeune « escholier, » Haléant de Narsac, qui troque la robe d'étudiant pour le pourpoint du soldat, se met au service du prince de Condé, se bat pour le faible plus souvent que pour le fort, et répand un rayon de gaieté sur toutes les scènes de carnage et de sang qui traversent son insouciante existence. On aimerait à suivre *Beau Page* dans toutes ses métamorphoses, si M. Pierre Sales ne nous rebutait souvent par l'esprit de partialité qu'il apporte dans le portrait des personnages en scène et dans le récit même des faits. Les catholiques y sont sacrifiés aux huguenots, tous en général de petits saints, des victimes parfaitement innocentes, d'admirables martyrs. Le caractère du duc de Guise est rabaissé à plaisir par l'auteur. Quant à Coligny, c'est l'incorruptible et l'impeccable par excellence. Aussi, après *Beau Page*, ai-je éprouvé le besoin de relire la *Catherine de Médicis*, d'Honoré de Balzac, et l'ouvrage de réhabilitation que M. Charles Buet a consacré, il y a cinq ans, à ce Balafré que les Espagnols avaient surnommé *el gran capitan de Guisa*.

— Il y a moins de partialité dans *la Borgnotte*, de MM. Édouard Montagne et Louis Gallet. Cependant l'œuvre n'est pas absolument exempte de tout reproche. Ses auteurs nous transportent dans les montagnes du

Vivarais en 1690 et nous font assister à ces sauvages luttes entre seigneurs catholiques et seigneurs protestants, dont la religion n'était ordinairement que le prétexte. Les vraies causes provenaient de haines de familles, de la soif de domination, de l'amour des richesses, des rivalités hiérarchiques, d'insatiables ambitions. Ainsi, le baron de Piedgord, catholique, s'était emparé par fraude des châteaux et des terres du comte Marcel d'Entraigues, protestant. Pour jouir plus à l'aise du fruit de ses rapines, il avait fait murer dans un souterrain la femme et le fils unique de Marcel. Mais, dans ces sortes de souterrains-là, il y a toujours la trappe providentielle. Vingt ans après, la comtesse d'Entraigues reparait. C'est une pauvresse à qui on a crevé un œil et qu'on appelle la Borgnotte. Elle a un fils, André, qui est le plus solide gars du pays. Celui-ci entre au service du baron de Piedgord, sans savoir que c'est l'assassin de son père et le voleur de ses biens. Un jour la Borgnotte reconnaît son ancien bourreau, et elle fait jurer vengeance à André. Trop tard ! André a vu Diane de Piedgord : il l'aime ; ils s'aiment. Furieux, le baron promet sa fille en mariage à un aventurier italien, Guy Pozzetto, qui, dès ce moment, cherche toutes les occasions de se débarrasser d'André. Une de ces occasions se présente : André s'est affilié à la bande des Compagnons Rouges, société secrète de paysans qui ont juré aux seigneurs une guerre à mort et qui se réunissent la nuit dans les Balmes de Montbrul. Pris et enfermé dans les prisons de Viviers, le fils de la Borgnotte est condamné à mort. Il va être exécuté. Mais Diane de Piedgord est partie pour Paris : elle a demandé au Roi la grâce du jeune conspirateur, et l'a obtenue. Sur ces entrefaites, le baron de Piedgord apprend qu'André n'est autre que le fils du comte d'Entraigues. Il ordonne à Pozzetto d'assassiner ce revenant malencontreux. L'Italien s'y emploie une dizaine de fois, tant et si bien qu'il finit par tomber lui-même dans le guet-apens tendu à son rival. Voilà Diane et Paul libres. Le vieux Piedgord, qui va mourir, consentirait alors à leur mariage. Malheureusement un obstacle insurmontable se dresse : Pierre et Paul seraient frère et sœur. N'ayez crainte : le mariage se fera. Ce n'était qu'une feinte du baron. Son testament explique tout. Diane n'est que sa fille adoptive : elle se nomme Diane de Cruas et elle peut épouser, en toute liberté de conscience, celui qu'elle aime. Le fils de la Borgnotte, Paul d'Entraigues, comte d'Entraigues et de Cruas, baron de Piedgord, seigneur de Saint-Félicien, pair de la province du Vivarais, chevalier des ordres du Roi, se convertit au catholicisme et se fit remarquer comme colonel dans les guerres qui remplirent la fin du règne de Louis XIV. Où était le temps où, en veste courte et en chemise de grosse toile écrue, il se battait dans les auberges avec les paysans ?

9. — Est-ce un roman ? est-ce une autobiographie véritable que nous donne M. Charles d'Héricault dans *Une Reine de théâtre ?* Le lecteur

décidera. Si c'est un roman, il n'en est pas de plus vrai ; si ce sont des souvenirs authentiques, il n'en est pas de plus attrayants. La « Reine » dont il est ici question, Stella de Basoa, était la fille du Roi des Bohémiens du pays basque. Elle avait été élevée par un grand seigneur, ami de Diderot, pour être en même temps une « fille de la nature » et le type de la femme française au XVIIIe siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette artiste de la Comédie française est un être à part. Le théâtre où elle débute ne passa jamais pour « l'asyle de toutes les vertus. » Elle en convient elle-même avec toute la franchise qui est un de ses attraits. Mais comme elle a au plus haut degré le sentiment de l'honneur, elle fait respecter sa personne par une langue très aiguisée et un stylet très pointu. Avec cela, absence complète de sens moral. Certes, dans ses souvenirs ne se trouve aucun mot, aucune image, aucune théorie qui puisse blesser les honnêtes gens. Cependant, il faut bien le déclarer, les Souvenirs de la comédienne Stella ne sont pas écrits pour les jeunes filles. Le vieux marquis, son précepteur, disait d'elle : « Stella est belle à ravir les yeux des mortels, et elle a de l'esprit comme un diable. » De sa beauté, les contemporains seuls ont pu être juges ; mais son esprit (M. d'Héricault ne lui aurait-il pas prêté un peu du sien ?) s'étale dans ses *Mémoires*, et il est vraiment merveilleux. Ce livre jette sur la fin de l'ancien régime, sur la Révolution particulièrement, des lumières qui éclairent bien des dessous. Quelles révélations inattendues, quand Stella raconte les derniers moments de la vie de Louis XVI et de Marie-Antoinette ! Tout d'abord, elle donne dans les idées du jour. Issue d'une race qui se croit antérieure aux Ibères, cette reine de théâtre, fille des rois d'un peuple mystérieux, va considérant le souverain de la France comme un petit sire et souhaite le renversement de ce parvenu. Mais son ardeur révolutionnaire est bientôt amortie, et désormais elle collabore pour la cause royale aux *Actes des apôtres*, de Rivarol, Champcenet et Mirabeau-Tonneau. Il paraît que ces Souvenirs auront une suite, et que nous verrons Stella de Basoa, en pleine Terreur, aller tirer les oreilles de Saint-Just. Le premier volume est dédié à M. Victorien Sardou. L'éditeur, M. Charles d'Héricault, a voulu ainsi dédommager l'écrivain dramatique des attaques des sectaires qui n'ont pas compris *la Haine* et se sont vengés sur *Thermidor* des soufflets de *Rabagas*.

10, 11 et 12. — Un genre qui, par nos temps d'enrégimentation universelle, est aussi fort en honneur, c'est le roman militaire. Bon nombre de jeunes écrivains, après avoir passé un an, deux ans, trois ans sous les drapeaux, se croient tenus d'initier le public à la vie de caserne, aux mœurs des soldats et des chefs, aux vices de l'armée, aux défauts d'organisation de nos divers régiments, comme s'ils avaient quelque vengeance à exercer. Ils apportent à ce travail beaucoup de passion, de préjugés et de parti pris. Leurs impressions irraisonnées, leurs observations

toutes de surface nous sont offertes comme d'irréductibles et incontestables réalités. L'exception est pour eux la règle, et il en résulte que l'œuvre dont ils accouchent n'est plus un roman, mais un pamphlet. On peut ranger dans la catégorie *le Cavalier Miserey*, de M. Abel Hermant, le *Biribi*, de M. Darien, les *Sous-offs*, de M. Lucien Descaves, *la Gamelle*, de Jean Reibrach, qui ont fait tant de bruit, de mauvais bruit. Le *Sous-off cassé*, de M. Edouard Gachot, qui a paru pendant le dernier semestre, continue la série, avec cette différence qu'il est moins bien écrit. Il s'agit d'un sergent-major, Duvallet, ancien journaliste, que l'on casse de son grade, accusé qu'il est de fournir des articles contre ses chefs à un journal socialiste. M. Gachot n'arrive à ce dénouement qu'après avoir accumulé toutes sortes de critiques sur la valeur de nos cadres, la mauvaise direction des manœuvres, l'orgueil, la sottise, la partialité de certains officiers. Il y a moins de malpropretés, moins de vilains tableaux, que dans ces *Sous-Offs*, ce *Biribi*, cette *Gamelle*, dont nous parlons plus haut et qui sont les *Pot-Bouille* du roman militaire ; mais, à part le récit d'une mobilisation au moment de l'affaire Schnœbelé qui produit un grand effet, il ne vaut pas mieux. Il contient surtout des pages contre la cavalerie qui sont aussi ridicules que déplacées. Certes, tout n'est malheureusement pas parfait dans l'armée française. Comme dans toute agglomération d'hommes composée de natures diverses, d'éducations différentes, de caractères opposés, il n'est pas rare d'y rencontrer une brute, un débauché, un ivrogne, un voleur. Faut-il pour cela conclure que tous, chefs et soldats, ressemblent à ces exceptions ? C'est pourtant ce que font nos pamphlétaires.

— Combien j'aime mieux le joyeux M. Jean Drault ! Lui, du moins, a pris l'armée par le bon côté. Il fait rire ; mais ce n'est jamais aux dépens ni de la morale, ni de la hiérarchie, ni de la discipline. Il a choisi pour type un soldat bon enfant, Chapuzot, à qui il fait parcourir tous les degrés du métier militaire, toutes les étapes de la vie de garnison. Nous avons vu Chapuzot conscrit, nouvelle recrue, apprenti-caporal. Nous le retrouvons vieux lascar : le « bleu » est maintenant « de la classe ; » le troubade s'est complètement dégrossi. On l'a mystifié jadis ; il mystifie à son tour. Son aplomb est imperturbable, sa « blague » inépuisable. Ce qui ne l'empêche pas d'être sérieux quand il le faut. Ainsi, il protège ouvertement le jeune séminariste Bineau, lequel pourtant est fort comme Hercule, mais d'une douceur angélique. Chapuzot le défend contre les mauvaises farces d'Astruc, un méchant petit juif, dont le père vend des lorgnettes et qui remplit les colonnes de la *Lanterne* de ses perfides dénonciations. Autour de ces trois « tourlourous, » de mérites divers, évoluent une foule de types on ne peut plus amusants : le sapeur Mailloche, qui n'a d'intelligence qu'à table ; le Parisien Bidouille, un fricoteur qui sculpte des pommes de terre ; le craintif caporal Lebidard ; le

sergent hurleur Broussepoil. Il y a aussi le capitaine Trombinon, inventeur d'une poudre extraordinaire et sans fumée, destinée à remplacer les pilules purgatives du fameux Picaudel. Çà et là les scènes les plus désopilantes, spirituellement illustrées par Blaise. C'est un brave et bon livre, qui ravira d'aise tous ceux qui ont passé par le régiment. C'est aussi un livre d'actualité, car pour la première fois on y met en scène le séminariste-soldat, et on nous le montre le plus régulier à faire son service, le plus exact à ses devoirs, le plus affable et le plus aimable de tous. Ajoutons, pour les lecteurs qui tiennent aux dénouements à la Scribe, que *Chapuzot de la classe* se termine par un mariage. Notre troupier épouse Victoire, la cantinière du régiment. Tous les camarades sont de la noce. Et quelle noce, mes amis! Bineau lui-même y pêche un petit plumet.

— *Boumaza*, de M. H.-B. de Laval, se rattache également, du moins dans ses premières pages, au roman militaire. Il y a eu plusieurs Boumaza qui, à des titres divers, ont fait quelque bruit dans l'armée française : tel Boumaza coupe-têtes, un des plus féroces voltigeurs de nos colonnes expéditionnaires d'Afrique. Ce n'est pas le héros de M. de Laval. Celui dont il raconte les étonnantes aventures est un autre Boumaza, qui, lorsqu'il était élève de l'École de Saumur, avait conquis ce nom de guerre en montrant sa face de méridional sous le burnous d'un Bédouin, dans une comédie arabe de sa composition. Maréchal des logis au 6e lanciers, il fut longtemps le boute-en-train du régiment. Mais, fatigué d'attendre un avancement qui n'arrivait jamais, il rentra dans la vie civile. Le roman de M. de Laval est le récit de cette vie : vie mouvementée au possible; vie vécue en France, en Cochinchine, au Cambodge, au Japon; vie de soldat, de colon, de coureur des bois, de général exotique; vie toute faite d'efforts, de luttes, de périls, d'espérances et de déceptions. La fortune sourit d'abord à Boumaza, pour l'accabler plus tard de ses plus terribles revers. Aujourd'hui, c'est Monte-Cristo; — demain, ce sera Bélisaire; — heureux encore, après tant de vicissitudes et de tempêtes, de pouvoir mourir au milieu des siens, dans l'apaisement de la terre natale. Pauvre Boumaza! on s'attache à lui vraiment, et cependant la littérature de M. B. de Laval est des plus médiocres. Il est vrai que le conteur n'affiche absolument aucune prétention.

13, 14, 15, 16 et 17. — Que dire du roman politique, allusioniste, à clef? Rien de bon. C'est un genre déplorable, insupportable et souvent ennuyeux. Il a été mis en vogue par M. Alphonse Daudet, qui a su avec intéresser ses lecteurs, mais tout le monde n'a pas le talent de l'auteur du *Nabab*, des *Rois en exil* et de *Numa Roumestan*. A la suite de M. Daudet, nous avons eu, piètres imitateurs, tristes clairs de lune, Ary Ecilaw et Carmen Sylva. Voici maintenant Ouitis (avec *le Roi*

Stanko et la Reine Xénia); M. de Basilewitch (avec *le Roman du Roi*); M. William Ritter (avec *Égyptiacque*); M. Noël Amaudru (avec *la Bohème tragique*); M. Albert Cim (avec *les Bas-Bleus*).... Un vrai déluge! Tâchons de ne pas nous y noyer.

— *Le Roi Stanko et la Reine Xénia* déguisent peu, ou plutôt ne déguisent pas du tout le roi Milan, de Serbie, et la reine Nathalie, sa femme répudiée. Ce sont leurs démêlés conjugaux que le romancier (une lectrice de la Reine, paraît-il) dramatise avec une précision et une conviction très sincères assurément, mais dont les redites finissent par devenir fatigantes. Rien n'est oublié : ni les intrigues de la petite cour d'Anatolie (Serbie), ni les scènes pénibles dont le ménage royal donne le spectacle, ni les misères de ce roi corrompu, élevé par des libres penseurs dans une institution parisienne, et dont les mauvais exemples finissent par pervertir les honnêtes et bonnes populations dont il est le souverain. La Reine, elle, mène une conduite admirable. Mais que peut-elle sur un homme en qui bouillonnent les instincts de l'être primitif et du civilisé sans principes religieux? Tout autour du roi Stanko et de la reine Xénia s'agitent des prélats avilis, des fonctionnaires pourris, des ambassadeurs félons, un bien vilain monde. Le récit d'Ouitis s'arrête au moment où le roi Stanko abdique en faveur du petit Mitza, son fils, à qui on enseigne d'abord et avant tout à détester sa mère. Tout cela est triste, et il ne faut plus s'étonner si le respect de l'autorité royale disparaît à peu près partout. — Il y a des rois aujourd'hui qui sont les pires des révolutionnaires. Le Sigismond de Transylvanie, dont M. de Basilewitch nous raconte, avec beaucoup trop de détails, les exploits amoureux, est certainement un de ceux-là. Il règne par la grâce de Dieu, mais il ne croit à rien. La Reine a de la vertu et de la piété : il se moque d'elle avec sa maîtresse en titre, la belle Hélène Rodney. Il palpe chaque mois très consciencieusement les ducats de sa liste civile; mais il laisse à ses ministres (et quels ministres!) tout le fardeau du gouvernement. Un piètre sire, comme vous voyez! Quant à la favorite, elle s'empoisonne, croyant expier ainsi le mal qu'elle a fait en prenant la place de la Reine. *Le Roman du Roi* est dû à un Russe qui manie à la perfection la langue française. Seulement, l'auteur a eu le grand tort d'étaler dans ce livre ses préjugés slaves contre la foi catholique et ses haines contre certaines « gens d'Église » dont il fait la caricature plutôt que le portrait.

— *Égyptiacque* est une fille naturelle de Liszt, le célèbre pianiste. Sa mère était une bohémienne : elle tient de celle-ci une beauté étrange, morbide, inquiétante; elle a la figure jaune et pâle, casquée de cheveux blonds; ses yeux fous paraissent noirs et sont si grands qu'ils lui rongent les joues maigres, d'une « maigreur squelétique. » Elle tient de son père (qui l'a d'ailleurs laissée libre de se livrer à tous ses ca-

prices) je ne sais quoi de névropathique et de décadent. Elle n'a ni âme ni cœur. Seuls, les sens, enflammés par des curiosités malsaines, parlent en elle. Elle s'éprend d'abord d'un jeune artiste, Hermann Thor ; mais elle ne tarde pas à le trouver « trop idéaliste, » et le quitte pour le Polonais Hardan Neuenhaven, qui répond mieux à ses rêves charnels. Elle épouse ce dernier, mais c'est pour le mettre à la porte le jour de ses noces. J'en ai assez dit pour n'avoir pas besoin d'ajouter que le récit des débordements lubriques de cette détraquée, écrit dans le style chatoyant des Catulle Mendès et des Maizeroy, fait d'*Égyptiacque* un roman d'une lecture dangereuse et malsaine. On ne peut en louer que les pages d'esthétique pure : celles que l'auteur consacre aux grandes œuvres musicales contemporaines, aux représentations wagnériennes de Bayreuth, au monde des musiciens que M. William Ritter paraît connaître par le menu. A signaler entre autres un singulier portrait moral du compositeur et virtuose slave Nicolas Rubinstein.

— Avec *la Bohème tragique*, nous sommes à Paris, dans les années qui suivirent les terribles événements de la guerre et de la Commune. C'est un roman à clef : Lemay, le héros principal, évoque le souvenir de l'étudiant-assassin Lebiez, proclamé l'assassin « scientifique » par la chronique de l'époque. M. Noël Amaudru cherche à démontrer que Lebiez ne fut pas le plus coupable : la faim fut sa mauvaise conseillère, et c'est à Barré surtout, son complice du meurtre, que revient la plus grosse responsabilité. D'après M. Amaudru, Lebiez n'avait rien du Raskolnikoff, de *Crime et Châtiment*, de Dostoiewski, à qui on a voulu le comparer. Son matérialisme agressif et darwinien n'était qu'une vaine parade. Avant sa mort, il aurait écrit au sculpteur Chautard une lettre d'une résignation touchante, s'accusant d'avoir cédé à un horrible entrainement et souhaitant que son exemple instruisit les jeunes étourdis (?) du Quartier Latin. Je laisse à M. Amaudru toute la gloire et tout l'honneur de son plaidoyer, d'autant que ce n'est point par là que sa *Bohème tragique* intéresse. L'attrait du livre n'est pas non plus dans les tableaux passablement réalistes qu'il fait des cascades de certaines « vierges folles, » ni même dans le récit de la scène du meurtre commis par Lemay : récit d'une précision si cruelle. Non : l'attrait du livre — et il n'est que là seulement — se limite dans les portraits des politiciens, des socialistes, des anarchistes, plus ou moins jeunes, plus ou moins convaincus, plus ou moins farceurs, qui fréquentent : ceux-ci, le club des Rossignols, ceux-là, le club des Réprouvés ; ces autres, le Phalanstère de la rue des Plantes. Il y a là des ambitieux sans vergogne, des *struggle-forlifers* forcenés, des illuminés dangereux, des Diogènes en rupture d'illusions, dont les types, très reconnaissables sous leurs pseudonymes transparents, ont certainement posé devant le peintre. Le proudhonien Pierre Denier (en attendant

Boulanger) y fait le catéchisme de persévérance aux adultes du communisme; Hippolyte Boulandeau, le muscadin révolutionnaire, y débite des déclamations jacobines à la Jean-Jacques et y étale ses gilets blancs et ses habits bleus à la Robespierre; Arsène de Valcreux (probablement une prochaine parente de Mme Astié de Valsayre) y pérore sur l' « éducation intégrale » devant un groupe de « voyantes politiques; » Raoul Suchon y déclame en riant ses strophes villoniennes. Qu'y a-t-il encore? Ah! voici Clément, le député fricoteur; Mérilhac, un Toulousain, qui conquiert la rue Monsieur-le-Prince en attendant la Gaule; l'explorateur Parisel, roi des Grecs; Lame-de-Rasoir, un néophyte de l'anarchie, qui veut tout « chambarder; » le marquis de Lesbaudière, un ancien préfet qui, chaque soir, vend son nom pour un louis, etc., etc. La galerie est aussi variée qu'originale. Mais elle est en même temps bien effrayante. Tous ces carnivores guettent le moment où ils pourront se ruer sans péril à l'assaut de l'ordre social. Que cette « bohème-là » arrive un jour au pouvoir et vous voyez d'ici ce qu'elle pourra faire. On frémit, rien que d'y songer.

— *Les Bas-Bleus*, de M. Albert Cim, sont également un roman à clef. C'est aussi un pamphlet — et des plus verts — contre maintes écrivailleuses de ce temps-ci, dont la plupart font à la fois marché vénal de leur plume et de leur corps. Quelle engeance! Suivons le défilé. Ouvrant la marche, voici Raoul d'Auderney, vieille pondeuse encombrant les journaux de feuilletons dus à de jeunes filles pauvres qu'elle exploite. Vient ensuite Lina de Candiès, cosmopolite et sans scrupules, cinq ou six fois mariée on ne sait plus avec qui, directrice omnipotente et intéressée de la *Revue continentale*. Tout à côté, Ritta de Viazzi, autrefois saint-simonienne, fouriériste, cabettiste, aujourd'hui convertie et fournisseuse attitrée du *Magasin des familles*. Plus loin, c'est la Descloyes et la Dormont, qui ont eu des démêlés avec la justice pour excitation de mineures à la débauche et que Mathurin Régnier aurait épinglées à la droite de sa Macette. Qui encore? Gabrielle de Surgères, qui bat monnaie sur la religion, et Jeanne de Neuville, d'abord un ange, puis un démon. Il n'est pas jusqu'aux bas-bleus mortes qui ont fait du bruit, que M. Albert Cim ne ressuscite. Telle cette Loïsa Pinson, qui fut la scandaleuse protégée de l'académicien Victor Frelon et qui, chaque année, obtenait un prix pour ses vers insignifiants et plats. Ce qui faisait dire maliciensement à Villemain, dans un de ses rapports sur les concours académiques : « Le prix de poésie est *encore* réservé cette année à Mme Loïsa Pinson. » Il n'y a pas cependant que des bas-bleus dans le roman de M. Albert Cim. Il y a aussi des journalistes véreux, sans conscience et sans moralité, dont le type est un certain Alain-Adrien Bigonneau, fils de fripier, ignorant comme une carpe, mais effronté, hardi, impudent, convaincu que le savoir-faire vaut mieux que le

savoir, et s'emparant de la direction de l'*Indépendant*, par l'inavouable protection de la femme du propriétaire de ce journal, coquette vicieuse et sur le retour. Comme contraste, Xavier Resnel, un vrai journaliste celui-là, homme d'études, vieilli dans les livres, travailleur acharné, au goût délicat, à l'esprit net, large et droit, à la conscience inflexible, modèle de piété filiale, nourrissant sa vieille mère de son travail. La bourgeoisie est représentée dans *les Bas-Bleus* par les Aubryot, qui élèvent leurs six filles pour les lancer dans la littérature. La dernière néanmoins résiste à de pareils engouements et reçoit une autre éducation. Ses sœurs font toutes mauvaise fin. Elle seule reste honnête, douce, aimante, dévouée, simple de cœur. Elle n'a ni brevets ni binocle; elle ignore l'algèbre, la chimie, l'anatomie, l'économie politique. Mais elle a la grâce, l'irrésistible charme et toutes les sérieuses qualités d'une femme de foyer. Aussi, le brave Maurice Sommery, sur les conseils de Xavier Resnel, se hâte-t-il de l'épouser. Ce serait la morale du livre, si M. Albert Cim s'était préoccupé de morale. Il a voulu surtout faire une œuvre littéraire, et il n'a su éviter ni les tableaux risqués ni les expressions malsonnantes. Peut-être aussi pourrait-on trouver que M. Albert Cim généralise un peu trop. Sans doute, il est des femmes qui déshonorent, par leur conduite ou par leur encombrante médiocrité, la profession d'écrivain. Mais il en est d'autres aussi qui l'honorent grandement par leur incontestable talent, comme par la dignité de leur vie. Leurs noms sont sur les lèvres de tous, et si l'on pardonne au vieux maître Barbey d'Aurevilly d'en avoir méconnu plusieurs, ce n'est pas une raison pour partager sur ce point l'absolu de tous ses jugements. *Les Bas-Bleus* seront suivies des *Émancipées*, et cette fois l'auteur se réclamera de Louis Veuillot, de Proudhon, d'Alphonse Karr, de Sainte-Beuve, de Joseph de Maistre et de Gustave Flaubert. Qu'il prenne garde ! Son premier livre lui a valu les haines de toutes les cataux et catiches de l'écrivaillerie contemporaine. Que sera-ce du second ? M. Albert Cim n'est pas Orphée ; mais il pourrait bien en subir symboliquement le sort. C'est surtout dans le monde du socialisme, de la politique et de l'émancipation féminine que pullulent les Bacchantes.

18, 19, 20 et 21. — Et maintenant, si nous parlions un peu du roman romanesque. L'auteur beaucoup trop vanté de cette *Chochette* et de cette *Confession d'un amant*, qui sont littérairement bien au-dessous du *Scorpion* et de *Mademoiselle Jaufre*, ses premières œuvres, M. Marcel Prévost, n'est pas le seul à s'y employer fidèlement. MM. Léon de Tinseau, Georges Duruy, Léon Barracand, Edouard Delpit et Mme Henry Gréville restent toujours ses infatigables adeptes. Nous avons, ce trimestre-ci, des trois derniers les ouvrages suivants : *Trahisons*, *Plein Cœur*, *Péril* et *l'Héritière*.

— Dans les *Trahisons*, M. Léon Barracand a voulu surtout peindre les

mœurs de la bourgeoisie faisandée de province et des fonctionnaires de petites villes. Il y a là un notaire, le jeune Bellet, qui est tout à fait de la nouvelle école, c'est-à-dire de l'école des notaires « fin de siècle, » lesquels, après avoir noncé de leur mieux, lèvent le pied, en ayant bien soin de vider leur caisse. Il est entretenu dans ces immorales dispositions par une extravagante receveuse des postes, Clara d'Aisglon, qui l'a positivement ensorcelé. Tandis qu'il ébauche une liaison avec elle, celle-ci file avec son second clerc et sa femme le trompe avec le premier. Bellet se ruine, mange son bien, celui de sa femme, et, devenu veuf, se remarie avec Virginie Hennequin. Il aurait bien dû commencer par là, le jour où il a acheté l'étude du père de Virginie. Mais voilà! Bellet préfère à cette modeste jeune fille Clémence Capdeville, la frivole et l'évaporée : elle n'est point étrangère à la ruine et à la perversion de Bellet. Heureusement, sous le règne de la seconde femme, tout se répare, et, grâce à elle, Bellet ne sort point de cette « île escarpée et sans bords » dans laquelle « on ne peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors. » *Trahisons* est écrit avec une grande délicatesse d'expression ; mais les sujets traités sont des plus risqués, et si l'auteur a voulu prouver que Paris n'a pas aujourd'hui le monopole de tous les vices, je crois qu'il y est parvenu. Son œuvre n'est pas pour cela, surtout à cause de cela, destinée à prendre place dans la bibliothèque des jeunes filles. Trop de mauvais exemples leur y sont offerts.

— J'en dis de même de *Plein Cœur*, de M. Édouard Delpit. Le style en est aussi chaste que possible ; la donnée ne laisse pas que d'être audacieuse. Il s'agit d'un gentilhomme, Bernard de Guerle, qui se marie sans aimer sa femme, uniquement pour perpétuer sa race et l'éclat de son nom. Mme de Guerle est pourtant une femme accomplie, et elle souffre en silence des mépris hautains de son mari. Si, du moins, il lui naissait un enfant pour la consoler de ses amertumes conjugales. Non! Dieu refuse à Alice de Guerle le bonheur de la maternité. L'intraitable époux finit par comprendre l'odieux de sa conduite : au fond, il aime sa femme, mais ne veut pas se l'avouer, lutte contre son propre cœur et se paie de misérables défaites. Son orgueil n'est vaincu que le jour où, soupçonnant son admirable Alice d'une trahison criminelle, il s'aperçoit que la pauvre femme n'est coupable que d'un imprudent dévouement. Elle s'est dévouée, en effet, pour sauver sa sœur aînée, qui ne la vaut pas, Laure de Favières, et qui, sans elle, eût encouru le juste courroux d'un mari trompé, terrible dans ses colères. Bernard de Guerle se jette aux pieds de sa femme et lui déclare qu'il l'a toujours aimée. Cet amour sera désormais d'autant plus fort que l'enfant impatiemment désiré va naître. *Plein Cœur* est un drame d'où la psychologie, l'étude du cœur humain et des passions, ne sont point absentes. Je ferai seulement au drame, dont je n'ai donné que l'action principale, le reproche d'être

passablement compliqué. Il est vrai que c'est la clarté même si on le compare à certaines analyses subtiles de MM. Maurice Barrès et Paul Bourget.

— *Péril*, de Mme Henry Gréville, nous transporte dans le monde artiste parisien. André Heurteley, jeune peintre de talent, se laisse prendre tout entier aux séductions d'une sirène artificieuse, Rafaella Solvi, cabotine éhontée, fille dévoyée du baron d'Agrelles. Un jour, André est informé de la conduite criminelle de celle pour qui il a plongé dans la douleur une mère et une sœur dignes de tout respect et de toute affection. Le coup est terrible, et peu s'en faut qu'il n'y succombe. Il parvient cependant à briser les liens honteux contractés et se repent sincèrement de ses fautes. Ce dénouement est on ne peut plus moral. Mais, pour y arriver, il a fallu passer par les péripéties les plus périlleuses, par les ardeurs et les déboires de la plus fougueuse des passions. Et c'est pourquoi, bien que les amours honnêtes et simples de la petite Éliette et du jeune Grec Niko Mélétis forment un contraste touchant avec les amours coupables d'André Heurteley avec la Solvi, je ne conseille pas à tout le monde la lecture de *Péril :* ce que l'on peut faire, au contraire, pour *l'Héritière*, du même auteur. Il est fâcheux que, littérairement parlant, *l'Héritière* ne vaille pas *Péril*. On ne les dirait pas sortis de la même plume. L'« héritière » s'appelle Lina de Martroy; c'est la fille d'un ancien officier de marine, orpheline à dix-huit ans et pupille de M. et Mme Valloncourt : les meilleures gens du monde et qui ne veulent que son bonheur. Lina, outre sa beauté, se trouve affligée d'une dot de plusieurs millions. Un prétendu poète, l'auteur ou plutôt le signataire des *Fragrances ambiantes*, a besoin d'un riche mariage pour se remettre à flot. Il fait la cour à Lina, et ce déplorable garçon joue si bien la comédie que, sottement compatissante à ses vagues infortunes, l'opulente orpheline va se résoudre à lui accorder sa main. Les tuteurs interviennent à temps, et l'on démontre à Lina que le rimeur n'est qu'un vulgaire intrigant, un misérable coureur de dots. Lina de Martroy épouse Georges Tracy, un brave lieutenant de vaisseau, qui, nous dit l'auteur, la rendra certainement heureuse.... Allons! tant mieux!

22. — *Trop tard*, de M. Bonsergent, est l'éternelle histoire de ces égoïstes, doués de tous les biens de ce monde, qui mangent, boivent et dorment sans souci du lendemain, mènent joyeuse vie, jusqu'au jour où sur leurs tempes fatiguées apparaissent les premiers cheveux blancs. C'est ordinairement à l'approche de la quarantaine. Ils songent alors à la « retraite, » et cette retraite n'est autre que le mariage, un pis aller. Ainsi agit, ainsi raisonne Robert de Beaucamp. Après avoir bien rôti le balai, notre retardataire épouse une jeune fille romanesque, qui, le lendemain des noces, souffre de la différence d'âge, de goûts et de sentiments qui la sépare de son mari. Plus il s'attache à elle, plus elle

s'éloigne de lui. Sans principes religieux qui la maintiendraient dans le devoir, Suzanne trompe Robert effrontément, et celui-ci se noie de désespoir. Résultats : adultère et suicide. Moralité : il faut des époux assortis, comme dit la chanson. Le christianisme exige encore autre chose : le sentiment du devoir, dont la foi est et sera toujours le meilleur aliment.

23. — M. Louis Énault a éprouvé le besoin de remettre sur le tapis, un tapis tout moderne, cette fois, la vieille histoire de *Roméo et Juliette*. Ses *Tragiques amours* ne sont guère, en effet, autre chose (sauf au dénouement) qu'un délayage modernisé du drame célèbre de Shakespeare. Jacques de Caussade et Blanche de Quincy se sont juré qu'ils seraient l'un à l'autre. Mais, entre les Quincy et les Caussade, il existe une haine séculaire, aussi terrible, aussi invétérée que celle qui divisait jadis les Capulets et les Montaiguts. Quincy père fait une opposition acharnée au mariage de sa fille, qu'il enferme dans un couvent. Il provoque même Jacques de Caussade en duel, espérant le tuer. Jacques ne meurt pas : il part seulement désespéré pour les Grandes Indes. Blanche refuse le mari que veut lui imposer son père. Une maladie de langueur s'empare d'elle. On la croit morte : on va l'enterrer, quand surgit Jacques de Caussade le libérateur. Blanche ressuscite, et l'atrabilaire marquis de Quincy des Aiglons se laisse enfin fléchir. Roman bien mené, de beaucoup plus intéressant que le *Valneige* et le *Château des Anges* du même auteur. Cependant, on ne trouvera pas mauvais que je lui préfère le *Roméo* de celui que les Anglais appellent le « vieux Will. »

24. — Prendre pour sujet de roman les déboires d'un inventeur malheureux, c'est vouloir, après *la Recherche de l'absolu*, de Balzac, s'exposer à de fâcheuses comparaisons. Déjà, M. Hector Malot avait essayé, sans grand succès, de refaire cette histoire. Aujourd'hui, M. Auguste Germain la refait à son tour, avec moins de succès encore. Les pompeux éloges donnés à son *Agité* par la camaraderie boulevardière ne rendent pas l'œuvre meilleure. C'est un roman quelconque, comme il en paraît, chaque mois, par centaines. Il s'y dévoile toutefois un certain talent d'observation, et il est écrit avec une sobriété de style louable ; mais c'est tout. On s'intéresse fort peu à cet inventeur de lampes électriques dont le foyer ne brûle pas le nombre d'heures voulu, à ce détraqué qui voit des ennemis partout, à ce prétendu « persécuté » qui mène une vie de libertin et dont la maîtresse, pour lui donner l'argent qui lui manque, se vend à un financier crapuleux, lequel, d'ailleurs, se dégoûte d'elle et la congédie. L'ouvrage est dédié au professeur aliéniste Ball : c'est dire qu'il a des prétentions aux études médicales et mentales. On y trouve, en effet, minutieusement notées toutes les étapes, toutes les crises par où passe Stanislas Savary (ainsi s'appelle *l'Agité*),

pour arriver, de la manie et de l'hallucination, à la folie furieuse et au délire des persécutions. Est-ce suffisant pour inscrire le roman de M. Germain parmi « les rares livres de ce temps-ci ? » Tel n'est pas mon sentiment, d'autant que *l'Agité* se traîne, page par page, dans les bas sentiers d'une psycho-physiologie matérialiste, rebelle à toute échappée vers l'idéal.

25. — Ces échappées ne manquent pas dans *l'Amour de Jacques*, de M. Charles Fuster. C'est un roman purement romanesque où se meuvent des personnages créés de toutes pièces par l'imagination de l'auteur; l'intrigue est simple, primitive, peu compliquée. Mais le livre est écrit avec beaucoup de talent et il s'en dégage une émotion saine et douce, un grand fond de bonté : il y a même une trentaine de pages que l'on ne peut lire sans attendrissement, un attendrissement de bon aloi. L'idylle et le paysage s'y mêlent agréablement au drame. Pour caractériser d'un mot *l'Amour de Jacques*, je dirai que c'est « une tentative d'idéalisme vrai et de pittoresque ému. » Il importe cependant de prévenir ceux de nos lecteurs qui ont charge d'âmes que l'œuvre de M. Charles Fuster n'a pas sa place indiquée dans les bibliothèques paroissiales. L'action se passe à Chérizy-en-Valois. Les acteurs sont : la bonne maman Heurlin, veuve d'un ancien officier, et qui tient dans le pays un petit bureau de tabac ; Jacques, son fils, compositeur de musique à Paris. Deux amis d'enfance de celui-ci, Suzanne et Jean. La vie a été rude pour Jacques dans le grand brouhaha parisien. On a d'abord porté aux nues l'auteur de la romance des *Lauriers;* mais l'oubli profond est bientôt venu — et Jacques, dégoûté, a quitté l'asphalte des boulevards pour rentrer à Chérizy. Suzanne est maintenant une grande et belle jeune fille. Jacques se prend à l'aimer d'un amour sincère. Suzanne est aimée non moins sincèrement par Jean. Se voyant dédaigné, ce fruste garçon tente de se suicider. Jacques est touché de son désespoir : il fait à Jean le sacrifice de son amour pour Suzanne, et, malgré les larmes de maman Heurlin, retourne à Paris reprendre sa vie de misère, de combats et de déceptions. M. Charles Fuster a dédié *l'Amour de Jacques* à son fils et il lui permet de le lire « avant qu'il ait vingt ans. » Le fait est qu'il y trouvera de braves cœurs et n'aura pas sous les yeux les désordres et les dépravations qui s'étalent dans la *Sapho*, d'Alphonse Daudet. A signaler dans le roman de M. Fuster une charmante description du village de Chérizy et de sa forêt, que l'on dirait empruntée à la palette magique de l'infortuné Gérard de Nerval, l'auteur de *Sylvie*, récit d'amour qui a également pour théâtre les sites riants du Valois.

26. — M. Gustave Guillaumet, mort il y a deux ans, était à la fois, comme Eugène Fromentin, écrivain et peintre ; il maniait avec la même habileté artistique la plume et le pinceau. Comme *le Sahara* et *le Sahel*

de Fromentin, les *Tableaux algériens* de Guillaumet feront les délices des lettrés. L'artiste avait parcouru l'Algérie en tous sens, il la connaissait à fond, et il l'a décrite d'une façon merveilleuse. Il nous montre successivement toutes les beautés de la nature africaine : les plaines immenses de la Mitidja, dont la fécondité repose si agréablement la vue, lorsqu'on revient des pays sans verdure ; les couchers du soleil embrasant et rougissant les sommets des montagnes à demi baignées d'ombre ; et la nudité des déserts et la sérénité des horizons ; et le fou qui, du haut des rochers kabyles, attire sur les douars arabes la bénédiction d'Allah ; et les divers épisodes de la vie agricole et pastorale qui reportent l'esprit aux époques bibliques ! Tout cela forme un ensemble de tableaux vraiment éblouissants, encadrés çà et là de courtes nouvelles, de scènes de mœurs et de petits drames, tels que *les Noces de Messaouda* et *Une Razzia dans le Djebel-Nador*. L'éditeur a bien fait de donner une édition populaire de cette œuvre posthume du regretté peintre-écrivain, parue d'abord en un volume splendidement illustré par lui-même, œuvre peinte, œuvre écrite, que la mort lui avait à peine laissé le temps d'achever.

27. — On dirait que M. Paul Bourget dépouille peu à peu le vieil homme. Les « princes de la mode, » les « héros de galanterie, » les « maîtres en haute vie, » les « viveurs professionnels, » le « coupé neuf » de Mme de Candale, les « petits costumes anglais » et les « quatre-vingt-douze paires de bottines » de l'élégant Casal, les « ombrelles à manche de Saxe » du baron Desforges, les « déshabillés vaporeux » de Mme de Tillières, les « coquets dessous » de Mme de Moraines, toutes ces frivolités, toutes ces futilités dans la description desquelles il prenait plaisir naguère à se perdre, ne semblent plus avoir pour lui de l'attrait. Il se prend maintenant à peindre surtout des caractères, des vertus simples et sans complication, des gens d'Église et des gens de lettres, de braves bourgeois et des gens du peuple ; il évite même de leur prêter ses désolants et désespérants aphorismes. Ainsi, de ses *Nouveaux Pastels* (dix portraits d'hommes à ajouter aux dix portraits de femmes, *Premiers Pastels* déjà parus) je ne retrancherais guère que le duelliste Corsègues, et ce Léon Doris qui a un faux ménage, méconnaît tous les devoirs de la vie de famille, et finit par assassiner sa fille Yvette, une enfant dont il n'est même pas sûr d'être le père. Mais c'est un digne cœur que ce pauvre professeur de l'institution Vanaboste qui, pour dépenser moins afin de nourrir les siens, porte un faux-col en papier et un pantalon gondolant aux genoux ; c'est un bouillant patriote, malgré son air bonasse et tranquille, que l'inspecteur d'académie, M. Optat Viples ; c'est un véritable saint que Dom Griffi, abbé de Montechiaro, près de Pise. Ce pastel-ci, avec *Monsieur Legrimaudet*, sont les perles du livre : deux petits chefs-d'œuvre qui resteront comme certaines nouvelles de

Prosper Mérimée. Le saint dont M. Paul Bourget retrace avec une sympathie non dissimulée la douce, pieuse et bonne figure, a la garde de son couvent, depuis que ce couvent a été « nationalisé. » Le romancier se rencontre chez le vieux moine avec un raté pessimiste, envieux, à l'âme basse et dégradée, Philippe Dubois. Ce triste individu se moque grossièrement de Dom Griffi, qui est un savant de premier ordre, mais à qui la nature a donné un nez semblable à celui de l'acteur Hyacinthe. Il le prend pour un grotesque, et le vole ; oui, il lui vole deux monnaies d'or, à l'effigie de Brutus et de Marc-Antoine, extrêmement rares, estimées deux mille francs. Que fait Dom Griffi ? Avec une délicatesse dont seul un saint peut être capable, il prend les mains de ses visiteurs au moment de leur départ et leur présentant, sans avoir l'air de la regarder, sa collection de monnaies : « Permettez-moi, leur dit-il avec une simplicité touchante où se mêle une courtoise finesse, permettez-moi de vous demander d'en choisir pour vous chacun deux ou trois que vous garderez en souvenir du vieux moine qui a prié pour vous ce matin. » N'est-ce pas vraiment exquis ? Quant à « Monsieur Legrimaudet, » il n'est autre que feu Louis Nicolardot. Ce fut un lettré laborieux, un érudit sagace. On lui doit *Ménage et finances de Voltaire*, le *Journal de chasse de Louis XVI*, la *Ménagerie de La Fontaine*, la *Confession de Sainte-Beuve* et un pamphlet baveux contre Théophile Gautier. Mais ce fut aussi un bien vilain caractère. « D'une repoussante saleté, dans un éternel habit sur les revers duquel tombait la loque de laine bleue qui lui servait de cravate, il se carrait dans l'ignominie et affectait un air d'insolence outrageante. » M. Paul Bourget, dans la description physique et morale de l'individu, ne l'a pas peint en beau : à notre avis (car nous avons connu Nicolardot), il a un peu exagéré le modèle. Ce qu'il y a néanmoins de bien vrai, c'est le récit de ses ingratitudes ; oui, Nicolardot payait avec cette monnaie-là ceux qui l'obligeaient le plus. Dans les derniers temps de sa vie, il nous écrivait des lettres haineuses et perfides contre Barbey d'Aurevilly, qu'il savait être notre ami. Or, pendant plus de vingt ans, l'auteur de *l'Ensorcelée* avait nourri (c'est le mot, sans parler des articles faits sur ses livres) l'auteur de la *Confession de Sainte-Beuve*, qui le suivait alors comme son ombre et dont il souffrait patiemment toutes les rebuffades. Ceci nous rappelle la plaisante réponse que le « grand connétable des lettres françaises » fit un jour à Constant Thérion, qui lui demandait pourquoi il ne se débarrassait pas de ce parasite : « Y pensez-vous, Monsieur, c'est ma mortification. Quand je paraîtrai devant Dieu, je lui dirai : J'ai commis bien des fautes, Seigneur ; mais considérez que j'ai supporté M. Louis Nicolardot. »

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

La Parole sainte, ou le Guide oratoire dans le ministère de la prédication, par l'abbé Ribet. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, petit in-8 de VIII-396 p. — Prix : 4 fr.

Fruit de quinze années d'enseignement dans un grand séminaire et de cinq années d'expérience dans la pratique du ministère pastoral, cet ouvrage traite de tout ce qui touche à la prédication, d'une manière courte et intéressante, dans un style simple, plein de charme et de clarté. On voit que l'auteur a beaucoup lu, beaucoup observé et surtout qu'il a bien interrogé les deux premiers maîtres de la parole et de la vie, le bon sens et le cœur.

Les préliminaires sur l'éloquence en général et l'éloquence de la chaire en particulier, les sources oratoires, la composition, le travail de la mémoire, les différentes formes de la prédication et le résumé de son histoire, telles sont les principales divisions de cet ouvrage. Les cinq chapitres que l'auteur consacre à la composition forment tout un petit traité de l'art d'écrire où rien n'est oublié, pas même la manière de monter sa lyre au souffle de quelque grande parole, après avoir toutefois préludé par la prière. Mais pourquoi, parmi les grandes paroles dont l'influence peut être utile à ce moment, citer les poésies de Victor Hugo ? Ce lapsus nous surprend dans un auteur que chaque page de son livre nous révèle comme un esprit fin, délicat, possédant le sentiment de toutes les convenances. Rien ne mérite d'être plus apprécié que les sept chapitres sur le catéchisme, où tout est à retenir, à méditer, à mettre en pratique. L'aperçu historique sur la prédication est très intéressant, et nous l'aurions loué sans réserve si nous n'y avions rencontré ce cliché que nous croyons usé, à savoir qu'il a fallu « briser le moule de la scolastique pour retrouver les grâces de la parole. » Lorsque Dante écrivait, le moule de la scolastique n'était pas brisé. Et lorsque notre langue française a été formée, Bossuet et Bourdaloue l'ont-ils écrite et parlée avec moins de perfection pour s'être pliés à cette gymnastique de l'intelligence qu'on appelle la méthode scolastique ? Il eût été plus juste de reconnaître que plusieurs des qualités de notre langue si logique, si précise et si claire, elle les tient en grande partie de ce qu'elle a été formée sous l'influence du moule scolastique.

A ces réserves près, nous reconnaissons que l'ouvrage de M. Ribet est l'un de ceux que l'on peut le plus utilement recommander aux jeunes ecclésiastiques qui se destinent au ministère de la prédication.

Lamoureux.

L'Ornement des Noces spirituelles de RUYSBRŒCK l'Admirable, traduit du flamand et accompagné d'une introduction, par MAURICE MÆTERLINCK, Bruxelles, P. Lacomblez, 1891, in-18 de XCVII-297 p. — Prix : 4 fr.

L'Ornement des Noces spirituelles est un traité complet de psychologie surnaturelle, ou plutôt c'est un poème où sont chantés tous les progrès par lesquels la grâce conduit l'homme de bonne volonté à la perfection propre aux divers états connus sous le nom de vie active, de vie intérieure ou parfaite, et parfois jusqu'au sommet de la contemplation. L'ouvrage est donc divisé en trois livres ; mais dans chacun de ces livres, dont les chapitres sont plus ou moins nombreux, se retrouve le même cadre logique indiqué par ces mots : « Voyez : l'époux vient, sortez à sa rencontre. » L'auteur montre comment Dieu appelle l'âme à la perfection par une grâce spéciale de lumière, comment, c'est-à-dire avec quelle richesse de dons divins, arrive le céleste époux, par quels exercices l'âme sort à sa rencontre, et enfin quel est le bonheur, quelle est la perfection qui se trouve dans la rencontre divine, c'est-à-dire dans l'union de l'âme à Dieu. Tous ces points sont décrits non seulement avec une grande richesse de comparaisons et d'images de toute beauté, mais aussi avec une grande vérité de doctrine. Ruysbrœck ne détermine pas comme les théologiens scolastiques, il décrit, il chante, mais la détermination théologique, pour qui la connaît, apparaît lumineuse à travers ces descriptions qui ont pour but de faire pressentir l'ineffable, et dans lesquelles l'auteur va souvent « jusqu'aux dernières limites de la force expressive des mots. »

M. Mæterlinck a suivi dans sa traduction non pas le texte latin de Surius, mais le texte original récemment édité par une société de bibliophiles flamands. Il faut nous féliciter qu'il se soit donné pour loi la littéralité la plus scrupuleuse et qu'il s'en soit tenu, comme il le dit lui-même, à un mot à mot presque aveugle. Il n'est pas nécessaire, pour comprendre la doctrine de nos auteurs mystiques, pour en parler, pour en juger, d'être soi-même favorisé du don extraordinaire de la contemplation ; mais il est de toute rigueur de connaître les principes qui sont la base d'où la contemplation prend son essor et avec laquelle, si haut qu'elle s'élève, elle reste toujours en communication. L'introduction de M. Mæterlinck à sa traduction de *l'Ornement des Noces spirituelles* est presque tout entière consacrée à nous montrer qu'il manque totalement de la connaissance de ces principes. Nous le plaignons d'avoir cru trouver « les racines de cette fleur incandescente de la métaphysique divine, » dans l'Inde, dans la Perse, dans l'Égypte et dans la Grèce. Tout au plus peut-il rencontrer là, au milieu d'étranges scories, quelques parcelles du diamant brisé. Nous le plaignons davantage encore quand nous l'entendons nous donner, comme un épanouissement vraiment utile de la mystique chrétienne, les œuvres de Novalis et celles de Swedenborg.

Puisqu'il s'occupe spécialement de Novalis et prépare une édition de ses œuvres, nous lui demanderons de vouloir bien dire à quelle forme de panthéisme ce penseur se rattache : au panthéisme qui absorbe le moi en Dieu ou à celui qui absorbe Dieu dans le moi ? Quant aux prétendues révélations de Swedenborg, ne sait-il pas qu'elles sont en opposition formelle avec la parole du Christ, qui a promis d'être avec son Église jusqu'à la consommation des siècles?

Dans la seconde partie de cette étrange introduction, l'auteur nous donne un aperçu des autres ouvrages de Ruysbrœck. Mais au lieu de résumer la doctrine, il choisit çà et là les pages les plus abstruses, comme ferait quelqu'un qui, pour nous donner une idée d'un morceau de musique, ne nous ferait entendre que les notes aiguës séparées des notes graves avec lesquelles elles forment accord et harmonie.

Nous souhaitons que M. Mæterlinck fasse une étude sérieuse de la théologie mystique et qu'il s'y prépare par l'étude de la théologie positive. En revoyant alors et pour un autre but l'ouvrage qu'il vient d'éditer « pour la satisfaction de quelques platoniciens, » il se peut qu'il n'ait pas beaucoup à modifier sa traduction, mais à coup sûr il modifiera complètement ou supprimera son introduction. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Lo Stato secondo il diritto internazionale universale, per EDUARDO CIMBALI. Rome, Bocca, 1891, in-8 de XXXII-317 p. — Prix : 6 fr.

M. Cimbali occupe une place honorable parmi ces *cultori di diritto internazionale nell' Italia contemporanea* auxquels il a consacré lui-même un volume. Le *Polybiblion* a signalé, sous le bénéfice de certaines réserves, l'intérêt des publications de M. Cimbali sur la Bulgarie et sur la non-intervention. Nous maintenons ces réserves ; mais, à notre avis, M. P. Fodéré, dans son introduction, s'est exagéré le trouble que le nouvel ouvrage devait susciter chez « les lecteurs graves. » J'avoue que je ne me suis pas scandalisé à entendre M. Cimbali parler de paix et de désarmement ; demander que les rapports internationaux soient soumis aux principes absolus et immuables de droit ; condamner la conquête de la Pologne et de l'Alsace-Lorraine ; proclamer que l'Allemagne sera toujours pour les Français annexés de force, non une patrie, mais une prison, comme les États « partageux » pour les Polonais. Ici, il faut reconnaître que l'Autriche n'est plus pour eux une prison, mais, si je puis m'exprimer ainsi, une patrie en commun avec d'autres nations.

Ce qui me plait, et sans réserve, c'est que M. Cimbali est nettement anti-hégélien en prenant la défense des petits États. Il réfute

Bluntschli. Ce dernier a dit : « Les États petits pouvaient subsister avec dignité et sécurité au moyen âge ; mais les temps modernes poussent à de plus grandes agglomérations. » M. Cimbali répond : « Ce qu'a dit Bluntschli n'arrive pas à faire autre chose que démontrer l'absolue infériorité des temps modernes comparés au moyen âge.... Une époque, selon nous, peut se dire hautement progressive dans les rapports internationaux quand sont scrupuleusement garantis les droits à la liberté et à l'indépendance des États faibles.... » (p. 109).

Sur le sujet toujours scabreux de la nationalité, M. Cimbali professe avec nous que tous les individus d'une même nationalité ne sont pas obligés de constituer un État unique ; que des États peuvent être légitimement constitués d'éléments différents et que ce fut généralement ainsi à l'origine, etc., etc. (p. 149 à 159). Il ne tombe pas non plus dans les erreurs qu'a enfantées le monstrueux concept de la race.

La seconde partie est consacrée à la Société des États, une formule que Metternich a préconisée le premier, mais à sa manière. M. Cimbali ne m'a pas converti à son projet. Ce qu'il faut à la Société des États, c'est, à mon avis, de redevenir la chrétienté. Elle a besoin, non d'un pouvoir exécutif, mais d'un juge, c'est-à-dire *du* juge, car il n'est pas à créer, et M. Cimbali sait aussi bien que moi où le trouver ; mais ce n'est pas dans son idée de le chercher où il est. A. D'AVRIL.

Le Mariage en droit canonique, par A. ESMEIN, professeur à la Faculté de droit de Paris. Paris, Larose et Forcel, 1891, 2 vol. in-8 de 431 et 391 p. — Prix : 16 fr.

Ce livre revendique à bon droit une place considérable dans les productions historiques de l'année qui vient de s'écouler, et au lieu du bref compte rendu que nous en faisons, il nous faudrait, si l'espace relativement restreint dont nous disposons ne nous l'interdisait, lui consacrer une longue et sympathique étude. Cette attention lui serait d'autant mieux due, que jusqu'à présent les travaux de ce genre n'avaient atteint ni une si exacte précision, ni même fait preuve d'une égale bonne foi. On ne peut attendre aujourd'hui de nous un examen détaillé et complet qui n'est pas ici possible, étant donné surtout le caractère de ce livre, qui est tout particulièrement une suite d'informations critiques puisées dans les écrits des vieux glossateurs et dans les matériaux les plus curieux mais aussi les plus variés du droit ecclésiastique. Les quelques défauts que nous aurions à signaler et les inévitables divergences de vues sont tellement faciles à expliquer par l'absence chez l'auteur de notions théologiques précises, qu'il serait oiseux d'y insister longuement. Le mieux pour le lecteur est de faire à l'avance abstraction de ces ombres relativement peu accentuées, bien qu'il soit nécessaire d'en signaler quelques-unes. M. Esmein, comme tous les juristes

historiens qui abordent le droit ecclésiastique, est tout naturellement conduit à ne considérer que les éléments normaux de ce qu'il appelle un système juridique. Ses études préliminaires ne l'ont pas rendu apte à saisir les nuances subtiles d'un principe théologique, aussi se trouve-t-il légèrement enclin à méconnaître les caractères d'origine sacrée et leur lent mais constant développement. Cela n'a rien qui nous étonne outre mesure, et nous nous expliquons ainsi qu'il attribue parfois à des ambitions humaines, à un besoin naturel d'expansion, ce qui, pour le chrétien, n'est que la manifestation logique de l'énergie déposée originairement par le Christ dans le sein de l'assemblée de ses fidèles. De là encore cette apologie du divorce (II, 285) et du mariage civil, « dont l'institution tardive se concilia les esprits cultivés ; » de là l'interprétation forcée des amendes imposées aux clercs mariés (I, p. 291) et cette fausse intelligence du rôle de l'Église : « Elle n'a pas renoncé, dit l'auteur, à ce droit exclusif de législation et de juridiction en matière de mariage, qu'elle a exercé pendant des siècles. Elle fait plus. Ces privilèges qui n'étaient qu'un produit historique, obtenu grâce à certaines circonstances dans un milieu déterminé, elle les revendique comme des droits absolus ; elle en fait de véritables dogmes » (I, p. 54). On voit qu'ici et en semblables circonstances, M. Esmein n'a pas justement saisi la théorie catholique et qu'il voit une conquête humaine où il n'y a que la réalisation pratique d'un droit effectif, jusque-là contrarié, violé, mais toujours vivant, depuis sa constitution par le Sauveur. Ces réserves posées, il n'est que juste de louer la somme considérable de travail et l'heureuse répartition des résultats dont les deux volumes que nous avons sous les yeux sont une preuve éclatante. L'auteur expose d'abord l'histoire de la juridiction et de la législation de l'Église sur le mariage, puis ce qu'il appelle les principes et les tendances du mariage canonique. Dans une seconde partie, il développe le droit matrimonial jusqu'au concile de Trente : éléments constitutifs du mariage, théorie des fiançailles, preuves du mariage, empêchements, actions en nullité, puis il décrit les effets du mariage relativement aux époux et aux enfants et signale l'évolution de la législation ecclésiastique sur le divorce. La troisième partie présente les modifications introduites par le concile de Trente dans ses décisions sur la nature et les formes du mariage. Les anciens empêchements n'avaient plus dès lors ni tous la même allure, ni du moins la même portée, une forme spéciale était introduite, et les actions en nullité recevaient une réglementation que devait mieux préciser encore la constitution *Dei miseratione* de Benoît XIV. M. Esmein, nous le répétons, a apporté un solide appoint à l'histoire du droit canonique privé en écrivant le savant livre dont nous donnons un trop court résumé : il a laissé derrière lui tout ce que nos voisins d'Allemagne avaient composé sur le même sujet, et l'ouvrage de Freisen même, qui avait récemment

recueilli les témoignages d'une estime si légitime, est aujourd'hui avantageusement dépassé. G. Péries.

Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle, *au point de vue du nom commercial, des marques de fabrique et de commerce et de la concurrence déloyale*, par le comte de Maillard de Marfy, président des comités consultatifs de législation de l'*Union des fabricants*. T. IV (États-Unis-Invention). Paris, Chevalier-Marescq, 1891, gr. in-8 de 655 p. — Prix : 40 fr.

Nous avons déjà rendu compte des trois premiers volumes du *Dictionnaire de la propriété industrielle*, publié par M. le comte de Maillard de Marfy (t. LII, p. 31). Nous avons signalé l'importance de cet ouvrage, sa haute valeur juridique et sa grande utilité pratique pour tous les fabricants et commerçants, principalement pour ceux qui exportent leurs marchandises à l'étranger. Le quatrième volume, qui vient de paraître, justifie entièrement toutes nos appréciations. Il contient sous les mots *États-Unis d'Amérique* (117 pages), *Grande-Bretagne* (182 pages), *Hongrie* (32 pages), *Inde anglaise* (18 pages), sans parler de beaucoup d'autres articles moins importants, de véritables traités sur la législation industrielle de ces différents pays. Au commencement de chaque traité, sont d'abord les textes législatifs, lois ou règlements, qui régissent la matière. Viennent ensuite un résumé historique de la législation, la définition et l'explication des termes employés et des usages suivis dans le pays, relativement à la protection de la propriété industrielle, et enfin l'exposé très étendu de la jurisprudence, avec le texte intégral ou partiel des jugements ou arrêts. Il est bon de remarquer que dans des pays comme les États-Unis et l'Angleterre, où le droit coutumier a conservé une autorité égale, sinon supérieure, à celle du droit écrit, la seule connaissance des textes serait bien insuffisante pour éclairer le jurisconsulte ou le négociant. « Le droit coutumier, lisons-nous à l'article *Grande-Bretagne*, est dans les mœurs des peuples anglo-saxons; il peut être comprimé par le droit écrit, mais son élasticité est telle, qu'il échappe, à tout instant, aux étreintes de la loi positive, et reprend aussitôt son empire avec la complicité morale de tous. » Aussi l'auteur du *Dictionnaire* a-t-il soin d'indiquer en toute matière ce qui se fait, ce qui se juge, plus encore que ce qui est légal.

A côté des articles consacrés au droit étranger, ce quatrième volume contient aussi plusieurs articles intéressants sur le droit français. On y trouve notamment, sous le mot *France*, les lois sur les marques de fabrique et de commerce, expliquées et commentées. Nous signalerons enfin les articles *Homonymie*, *Imitation*, *Initiales*, *Intention*, *Introduction*, où sont étudiées beaucoup de questions très pratiques, avec l'aide toujours des plus récentes décisions de la jurisprudence. M. L.

SCIENCES ET ARTS

Le Istituzioni di pubblica beneficenza. Monografia del Cav. Salvatore de Luca Carnazza. Catania, Giacomo-Pastore, 1891, in-8 de 289 p. — Prix : 5 fr.

Le 17 juillet 1890, le Parlement italien a voté, sur l'initiative de M. Crispi, une loi modifiant profondément la législation hospitalière de ce pays et devant amener la ruine d'une foule d'œuvres séculaires. Ces fondations se trouvent en effet concentrées très souvent dans des congrégations de charité nommées par les conseils municipaux et d'où les ministres du culte sont formellement exclus. Le gouvernement a, de plus, le droit d'opérer d'office les concentrations, les groupements, la transformation des statuts, etc. Il est facile de comprendre que cette loi a occasionné de vifs débats au Sénat et à la Chambre des députés ; des orateurs nombreux ont cherché, sans grand succès il est vrai, à faire prévaloir des principes plus équitables. Au premier rang de ces orateurs, il convient de placer M. Chimirri, actuellement membre du cabinet di Rudini. C'est le résumé de ces intéressants débats que publie M. de Luca Carnazza. Dans les titres I, III et IV, il examine brièvement les questions relatives à l'organisation de l'assistance, aux œuvres de prévoyance. Ses idées sont justes, et il repousse, à l'aide d'excellents arguments, le droit aux secours, la charité légale, l'intervention abusive de l'État.

Le titre III (p. 19 à 228) est consacré tout entier à l'étude des 104 articles de la loi et à l'analyse des débats ; obligé récemment, pour un travail de législation comparée, d'étudier avec soin ces discussions qui ont occupé environ vingt-cinq séances, j'ai pu me rendre compte de la fidélité du résumé dû à M. Carnazza. L'auteur ne manque pas, du reste, de protester contre l'ostracisme qui frappe les ministres du culte ayant charge d'âmes, c'est-à-dire les curés, mieux à même que personne de connaître les indigents ; il critique aussi ces groupements obligatoires, ces modifications abandonnées en réalité à l'arbitraire gouvernemental, et exprime le vœu de voir l'expérience démontrer la nécessité de réformes profondes dans la loi, afin de faire triompher les principes de la justice et de la liberté.

L'ouvrage de M. Carnazza permet à tous ceux qui désirent connaître en détail cette loi sectaire d'éviter de longues recherches dans les *Atti parlamentari*, et il est appelé à rendre ainsi les plus utiles services, en Italie comme ailleurs.

Léon Lallemand.

Agriculture générale, par A. Boitel. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8 de 607 p. — Prix : 6 fr.

M. Boitel a consacré toute sa vie aux choses de l'agriculture. Le livre posthume qui vient de paraître est comme le résumé des études de sa longue carrière. Professeur à Grignon, inspecteur général de l'agriculture, agronome s'occupant pratiquement de la propriété qu'il avait dans le Perche, il étudiait sans cesse, observait tout et classait méthodiquement les nombreux renseignements que ses diverses occupations lui permettaient de réunir. Son ouvrage était sur le point de paraître lorsque la mort l'a frappé, et l'on peut dire qu'il est le fruit de sa grande expérience. Sans contredit, c'est un des plus complets et des mieux faits qui aient été publiés sur ces matières. Il vient, d'ailleurs, à un moment où bien des esprits, las de la politique et des disputes des partis, se retournent enfin vers les champs. Là, surtout maintenant, il ne suffit plus de faire le travail en s'inspirant presque à l'aveugle d'anciennes coutumes, et de continuer, sans les raisonner, les vieux errements. S'ils pouvaient avoir peut-être leur raison d'exister dans d'autres conditions économiques, ils sont souvent devenus impuissants ou au moins inefficaces en présence des nécessités modernes.

Les progrès réalisés dans des pays vierges d'Australie ou d'Amérique ont modifié mille choses, apporté sur divers points des ressources inattendues ; il faut à son tour, sous peine de déchéance et d'immenses mécomptes, modifier les manières de faire employées jusqu'ici. C'est par l'étude approfondie du sol que chacun a à faire fructifier, des moyens de culture raisonnés et discutés, au prix d'un travail opiniâtre, de connaissances variées et d'un tour de main nouveau, que les agriculteurs peuvent aujourd'hui se tirer d'affaire et obtenir des produits rémunérateurs.

M. Boitel était de ceux qui ne désespéraient pas de l'avenir agricole en France, et sans se faire aucune illusion sur les difficultés de l'entreprise, il estimait, sans empirisme cependant, que la situation n'était pas désespérée. Sa conviction, il l'a mise dans son livre et il a voulu aider tous ceux qui s'adonnent d'une manière réfléchie aux travaux de la campagne. Cet ouvrage est un exposé de tout ce que doit connaître un agronome ; il est clair, substantiel et complet. G. S.

Amendements et engrais, par A. Renaud, docteur ès sciences, professeur de chimie. Paris, Colin, 1890, in-18 de 424 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Syndicats professionnels agricoles, par G. Gain, juge au tribunal civil de Draguignan. Paris, Colin, 1890, in-18 de 377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Commerce de la boucherie, par E. Pion, vétérinaire-inspecteur de la Villette. Paris, Colin, 1890, in-18 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Cours d'eau. *Hydrologie*, par M. LECHALAS, inspecteur général des ponts et chaussées, et *Législation*, par M. DE LALANDE, avocat au Conseil d'État. Paris, Colin, 1890, in-18 de 348 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'encyclopédie agricole et horticole, publiée sous la direction de M. Lechalas, s'est augmentée de divers volumes. Cette collection, composée d'ouvrages pratiques, est certainement destinée à rendre bien des services. Les *Amendements et engrais* constituent un bon et substantiel exposé, écrit cependant moins par un agriculteur de pratique que par un homme de laboratoire, qui expose les plus récentes constatations et découvertes de la science. Éléments utiles aux plantes, action des diverses matières fertilisantes, rôle des amendements et des engrais, règles à suivre dans leur application, telles sont les grandes lignes de cet ouvrage. — Peu de questions sont plus à l'ordre du jour que *les Syndicats professionnels agricoles ;* mais délicats sont leur organisation et leur fonctionnement, puisque c'est par tolérance du pouvoir que leur existence est née de la loi du 21 mars 1884. Aussi est-il nécessaire d'avoir en main un guide sûr et prudent, lorsqu'on s'occupe de ces matières et qu'on travaille à développer cette branche de la vie agricole. Une jurisprudence s'est déjà formée, et ce sont ses enseignements ajoutés à ceux des documents officiels que met en œuvre l'auteur du présent ouvrage. — En écrivant *le Commerce de la boucherie*, M. Pion commence par donner des renseignements généraux sur les races de bétail et les méthodes d'engraissement, puis il s'occupe du commerce de la boucherie et développe ce qui concerne cette industrie à Paris. Dans ce livre, les détails curieux abondent et se pressent sur le sujet si peu connu, bien que fort intéressant, de l'alimentation d'une grande ville. — Deux auteurs ont collaboré au volume sur *les Cours d'eau ;* la partie technique, scientifique, celle qui regarde les phénomènes naturels de la formation de la terre, des montagnes et de l'écoulement des eaux, a été traitée par M. Lechalas, inspecteur en retraite des ponts et chaussées, et M. de Lalande, avocat au conseil d'État, s'est chargé de ce qui concerne la pratique juridique, l'exposé de la législation et des coutumes administratives. Le sujet est ici important et demandait un homme d'affaires ; car à la campagne, la question des eaux présente des applications multiples et soulève des problèmes sans cesse renouvelés. Au demeurant, c'est un ouvrage utile et pratique. G. DE S.

Le Fusil de chasse, ses munitions et son tir, par le général FAURE-BIGUET. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-18 de XII-184 p. — Prix : 3 fr.

Le traité que nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs est une étude fort consciencieuse, très approfondie, et à laquelle il n'y a que de très légers reproches à faire. Le général Faure-Biguet commence par

étudier les systèmes de fermeture et de percussion. Il se prononce pour la clef sur la sous-garde et le T anglais. Comme solidité, le T est incontestable ; comme rapidité, c'est autre chose. Comme percussion, il reconnaît les avantages de la percussion centrale et des platines rebondissantes. Par contre, il se prononce contre le « Hammerless. » Et cela, parce qu'il lui trouve un mécanisme d'horlogerie et qu'on ne pourrait le réparer hors d'Europe, en exploration ! Je me demande alors si les explorateurs auraient la permission du général pour acheter des chronomètres de précision ! L'éjecteur automatique, lui aussi, est mauvais, parce qu'il vous envoie les douilles au visage. Depuis trois ans que je m'en sers, jamais pareille aventure ne m'est arrivée. Sa rapidité à armer et à décharger en fait le plus précieux instrument d'un bon chasseur. Que d'accidents évités, quand on sait s'en servir ! Pour le général, des canons très ordinaires suffisent. Cela est très vrai quand on tire à peine six ou huit coups par jour ; mais quand on arrive à une moyenne de vingt ou vingt-cinq (moyenne ordinaire) répétée pendant cinq semaines, par exemple, les canons ordinaires ne portent plus comme ceux de Liège ou de Saint-Étienne, dits superfins. Quelque peu de pratique nous a permis de nous en apercevoir. Comme calibre, le général préfère le 16, et il a raison. Le 12 appartient aux maladroits, et le 20 aux premiers tireurs.

Pas de chambres fuyantes, non plus. Nous sommes de l'avis de M. Faure-Biguet. Bande creuse, parfait. Il est partisan du « choked ; » je le suis moins, à condition que ces canons soient très bons. La longueur des canons à 70 centimètres pour un 16 est parfaite. La forme de la bascule est très bien étudiée. Très bonne théorie des platines et de la crosse. Noter qu'on ne soigne pas assez la plaque de couche avec les fortes charges qu'on donne maintenant aux fusils. Le fusil à 2 kil. 800 est bien lourd pour un 16. On fait des 12 très bien équilibrés qui ne dépassent pas ce poids. Le prix total du fusil neuf à 300 fr. est juste. Mais nous estimons que tout vieux chasseur sait profiter des occasions, et souvent acquérir des fusils très supérieurs à des prix relativement bon marché. C'est là aussi ce qu'on doit faire, surtout quand on débute. C'est ainsi, lorsqu'on habite la province, qu'en suivant les conseils d'un armurier sérieux, on en arrive à acquérir à petit prix les armes dont les grands seigneurs de la contrée se dégoûtent vite.

Par exemple, quand le général aborde la théorie de la poudre, qu'il a longuement et minutieusement étudiée, je me permets de ne pas être du tout de son avis quand il proscrit la poudre de bois. Pour moi, elle a le grand avantage de ne point produire de fumée, ce qui permet un doublé plus rapide et plus sûr ; elle demande des charges moins fortes, et ensuite elle se perfectionne d'année en année, et certainement elle l'a été depuis que M. Faure-Biguet a écrit les lignes où il la condamne

sommairement et sans rémission. Tout ce qu'il dit sur le plomb et les douilles est au contraire à approuver sans réserve.

La troisième partie sur le chargement et le tir est vraiment d'un maître. Là, les principes ne peuvent changer avec la modification journalière des armes. Les théories sur la pression, la vitesse initiale, la vitesse restante et la dispersion (bien que le général en reporte l'honneur au capitaine Journée) sont vraiment saisissantes et faites par un expert. Nous aurions peut-être encore quelque matière à petites chicanes sur la dispersion et le recul; mais la place nous manque, et l'on voit par ce qui précède tout le profit qu'on peut tirer de cet excellent ouvrage.

A. D'ÉPRON.

BELLES-LETTRES

Discours parlementaires, par ERNEST PICARD. Paris, Plon et Nourrit, 1882-1889, 3 vol. in-8 de XIV-462, XXXI-172 et III-569 p. — Prix : 16 fr. 50.

L'histoire de douze ans, dont ces discours font revivre quelque chose, se partage en deux périodes distinctes : des élections de 1857 à celles de 1863, l'opposition n'est représentée que par les *Cinq;* plus nombreuse et mieux soutenue par l'opinion publique, des élections de 1863 à celles de 1869, elle cherche à diriger un grand parti d'*Union libérale*, auquel l'Empire autoritaire est obligé de céder.

Des élections partielles eurent lieu à Paris en avril 1858, par suite de la mort de Cavaignac et du refus de serment de Carnot et de Goudchaux; c'est alors que M. Ernest Picard entra au Corps législatif, en même temps que Jules Favre, et qu'il vint siéger à l'extrême gauche, à côté de MM. Émile Ollivier, Darimon et Hénon. Pour être député, il fallait accepter le serment. C'était rompre avec la doctrine de l'abstention systématique et des solutions violentes; c'était se séparer des républicains intransigeants qui refusaient tout rapport avec le gouvernement du Deux Décembre. Leurs scrupules pouvaient bien paraître excessifs, venant d'un parti qui n'a jamais reculé devant la violence et l'illégalité pour fonder le régime de son choix. Et d'ailleurs, qu'on s'en indigne ou qu'on s'en félicite, l'Empire était accepté par l'immense majorité de la nation ; aurait-il pu s'établir et durer, s'il n'avait répondu, au moins pendant ses premières années, aux vœux du peuple souverain ? Sans se refuser dédaigneusement à voir les faits, M. Ernest Picard comprit les ressources que la constitution de 1852 laissait à la liberté, si le pays voulait en user, et il entendit en tirer parti. « Le coup d'État, a-t-il écrit, avait tout renversé, hormis le suffrage universel; le système représentatif était faussé, mais il n'était pas détruit, tant qu'il donnait à l'opinion les moyens de se produire. » Il faut aller beaucoup plus loin

et reconnaître qu'un pays dont les représentants, élus au suffrage universel, votent et par suite peuvent refuser le budget annuel, est en réalité maître de ses destinées et ne peut s'en prendre qu'à lui, s'il n'exerce pas sa souveraineté.

Mais, prétendant accepter le principe et supprimer ses conséquences, le gouvernement impérial prenait de grandes précautions contre les libertés de l'électeur souverain. Une réelle publicité ne fut assurée aux débats parlementaires que par le décret du 24 novembre 1860, qui donnait en même temps à la Chambre le vote de l'adresse et le droit d'interpellation. Avant cette réforme, l'orateur ne communiquait avec le public que par l'intermédiaire du compte rendu officiel. Aussi les discours de M. Ernest Picard pendant les deux sessions de 1859 et de 1860 n'ont-ils pu être reproduits que grâce au texte manuscrit conservé aux archives de la Chambre. — Quant au droit reconnu à la nation de choisir ses représentants, il faut avouer qu'il s'exerçait dans des conditions particulières, grâce au régime peu libéral de la presse, et au système ouvertement pratiqué des candidatures officielles.

Parmi les questions politiques débattues alors, celle de la liberté électorale a gardé quelque actualité. M. Ernest Picard la revendique, même pour les fonctionnaires.

Quant aux discours d'affaires pendant cette période, les plus importants sont consacrés aux chemins de fer et au budget. M. Ernest Picard critique avec une sévérité injuste les conventions qui ont permis à notre réseau ferré de se développer rapidement sous le second Empire. Il s'élève contre « ce partage fabuleux de la France en six grands commandements industriels, dans lesquels les transports, les routes, la circulation, tout est livré à six compagnies » (16 mai 1859). En matière de finances, il combat avec vigueur non seulement les artifices de comptabilité qui dissimulent la situation véritable, mais aussi la politique des gros budgets. Il donne à cet égard d'excellents conseils que l'opposition a souvent l'occasion de répéter.

Dans la seconde période, qui conduit l'Empire presque jusqu'à sa chute, les élections de 1863 ont donné une Chambre plus indépendante, le mouvement libéral s'affirme dans le pays, et l'activité de l'opposition s'accroît. Les discours de M. Ernest Picard sont nombreux et touchent à tous les sujets. Il plaide à bien des reprises la cause de la liberté de la presse (31 mars 1865, 16 mars 1866, 1er février 1868, 21 avril 1869). Il a raison de la réclamer plus large que ne l'avait faite le régime de 1852 ; il croit qu'elle servirait à tout, même à protéger les actionnaires naïfs contre les spéculateurs malhonnêtes. C'est une illusion que nous avons perdue. Ce serait un bien gros mot et un faux sens de parler de la vénalité générale de la presse. Mais il est entendu que les réclames financières se paient, comme les affiches sur un mur. — M. Ernest Picard

prend une part active à la discussion de la loi de 1867 sur les sociétés. Il aborde aussi les questions extérieures (Discours du 9 juin 1865 sur l'expédition du Mexique) et les questions militaires. Dans un discours du 2 juillet 1867, il reproche au gouvernement d'avoir affaibli la France en laissant écraser l'Autriche à Sadowa. Ne va-t-il pas conclure qu'il faut voter, par patriotisme, les mesures proposées par les ministres pour développer notre puissance militaire ? Il les leur reproche au contraire. « Jamais, avant vous, s'écrie-t-il, personne n'a eu la pensée de dire que l'influence de la France pouvait résulter du nombre d'hommes qu'elle avait sous les armes. » On doit reconnaître pourtant qu'en critiquant les projets du maréchal Niel (21 décembre 1867), il esquissait un système de service universel et obligatoire qui ressemble fort à celui que l'Assemblée nationale devait adopter. — Parmi les discours relatifs à la politique intérieure, il faut signaler celui du 23 mai 1865, défendant par de bonnes raisons, et qui n'ont rien perdu de leur actualité, la proposition qu'avait faite M. Paul Bethmont de supprimer les conseils de préfecture. Mais c'est là une des réformes qu'on a soin d'oublier quand on passe de l'opposition au pouvoir.

Pourquoi ne trouve-t-on dans ce recueil aucun discours relatif à la loi sur les coalitions ? On sait que MM. Jules Simon, Jules Favre et Ernest Picard réclamèrent alors, sous prétexte de droit commun, l'abolition pure et simple des articles 414, 415 et 416 du Code pénal, sans rien mettre à la place pour protéger la liberté du travail.

Il faut rappeler que parmi les républicains d'alors, M. Ernest Picard fut un de ceux qui apportèrent dans la lutte le plus de mesure, de bon sens et de bonne humeur. On peut se demander alors si cette opposition n'a rien à se reprocher envers la patrie ; si, en cherchant à frapper l'Empire elle n'a pas plus d'une fois atteint la France elle-même. Il y aurait à faire un livre instructif sous ce titre : *Les Responsabilités de l'opposition dans les fautes du second Empire*. Serait-ce un paradoxe de prétendre même que le régime de 1852 a été préparé et rendu possible par les fautes du parti qui s'est dit le parti libéral, pendant la première moitié de ce siècle, par l'acharnement avec lequel il s'est attaqué à la monarchie tempérée ?

Toute cette histoire ne fait-elle pas sentir que c'est un grand malheur pour le pays, et un malheur bien difficilement réparable, de n'avoir pas su profiter des immenses ressources que lui offrait son gouvernement traditionnel pour l'établissement de la liberté ? — Voilà pourquoi la lecture de ces discours, souvent spirituels, laisse, malgré tout, une impression de patriotique tristesse. J. Angot des Rotours.

Poesie dei popoli selvaggi o poco civili. Saggio di G. Ragusa-Moleti. Torino-Palermo, Carlo Clausen, 1891, petit in-8 de XII-300 p. — Prix : 5 fr.

Sur le conseil de son éminent ami, M. Giuseppe Pitrè, l'auteur de ce livre s'est décidé à publier à part les documents qu'il avait recueillis, pour ses futurs travaux d'esthétique, dans les livres de voyages, les revues d'anthropologie, d'ethnographie et de folk-lore : telle est l'origine du présent ouvrage. Intéressant pour les folk-loristes de profession, qui trouveront là réunis des matériaux tout préparés pour leurs études, il l'est aussi pour le psychologue qui aime à surprendre, dans leur naïveté primitive, les manifestations spontanées de la sensibilité et de l'intelligence humaines. Quand j'aurai dit que le volume de M. Ragusa-Moleti contient des fragments poétiques de tous les pays, du Canada aux îles Moluques, et de Madagascar au Groënland, j'aurai tout à la fois indiqué le mérite des patientes investigations de l'auteur, et l'impossibilité absolue où il se trouve d'être complet, de ne rien omettre dans sa revue rapide ; mais telle qu'elle est, cette anthologie rendra de grands services aux érudits ou aux simples curieux. Elle est conçue dans un esprit très méthodique, et la classification rationnelle des morceaux dont elle se compose aide beaucoup le lecteur à s'assimiler une matière qui, en elle-même, serait un peu indigeste. M. Ragusa-Moleti ne surfait pas, d'ailleurs, les productions qu'il nous présente, et, à l'occasion, il montre un scepticisme très louable, qui fait honneur à son esprit critique, lorsque l'antiquité ou le caractère populaire de certain fragment ne semblent pas bien établis. Il indique soigneusement la provenance de chaque poésie, ainsi que l'ouvrage où il l'a trouvée.

Au point de vue littéraire — secondaire, il est vrai, dans un ouvrage d'érudition, — beaucoup de ces poésies ont du mérite. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la traduction d'un drame en vers quechuas, du temps des *Incas* et intitulé *Ollontay*, monument remarquable de l'ancienne civilisation du Pérou. Par la vivacité du dialogue, le mélange du comique et du tragique, l'emploi fréquent des jeux de mots, il rappelle certains procédés familiers à Shakespeare. La conduite de l'action, la préparation ingénieuse des coups de théâtre, prouvent une certaine entente de la scène. C'est déjà de l'art, comme M. Ragusa-Moleti le constate. Mais surtout, il y a là une compréhension délicate de l'amour et une véritable grandeur de sentiment ; l'humanité, la clémence, le pardon libéralement accordé aux offenseurs de la majesté royale par un souverain généreux, voilà ce que le poète inconnu a voulu célébrer. Il a aussi des plaintes pour les victimes de la religion nationale, ces vierges dont l'existence était vouée au culte du Soleil dans une sorte de prison sacrée, où on les enfermait malgré elles.

Rappelons que le texte quechua de ce drame a été publié en 1878

chez l'éditeur Maisonneuve, par Pacheco Zeparra, avec traduction et commentaire. MAXIME FORMONT.

Dante, son temps, son œuvre, son génie, étude littéraire et critique, par JOHN A. SYMONDS, traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Mlle C. AUGIS, agrégée de l'Université. Paris, Lecène et Oudin, 1891, gr. in-18 de XVIII-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Par la façon remarquable dont elle a rempli sa tâche de traducteur, Mlle Augis nous a prouvé qu'elle a la main habile; je n'oserais pas dire qu'elle a eu la main heureuse en choisissant, pour nous donner une idée de la littérature dantesque en Angleterre, le livre de M. John Symonds.

Le chapitre de début : « L'Italie au Moyen Age, » est une esquisse incomplète et partiale qui ne fera pas oublier les pages magistrales du professeur Wegele sur le même sujet, dans son livre : *Dante Alighieri's Leben und Werke*, ni surtout les magnifiques travaux de M. Isidoro del Lungo. Sur « les Ancêtres de Dante, » nous n'avons que des légendes. M. Symonds a cru devoir les reproduire, en les donnant, il est vrai, comme telles. Quant à la vie du poète lui-même, il ne paraît pas savoir qu'il est absolument impossible de l'écrire aujourd'hui : les résultats des dernières recherches entreprises dans ce sens sont purement négatifs; le roman est détruit, l'histoire n'est pas faite, et l'on ne peut même dire quand elle se fera. Ainsi, l'auteur attribue sept enfants à Dante — d'après Pelli sans doute; or, il n'y en a que quatre dont l'existence soit à peu près certaine : Pietro, Iacopo, Antonia et Beatrice. Il prétend que Dante se sépara de ses compagnons d'exil en 1306; mais d'autres disent 1304, ou même 1303, et la vérité est qu'on n'en sait rien, de même qu'on ne sait pas si Dante était au nombre des douze conseillers du parti des Blancs à Arezzo, comme le rapporte Leonardo Bruni. Les documents invoqués sont d'une authenticité contestable ou se contredisent. Par la même raison, M. Symonds n'aurait pas dû affirmer catégoriquement que Dante blâma les tentatives de ses compagnons d'exil pour rentrer par la force dans Florence, ni donner comme certain le fameux voyage à Paris, qui n'est que probable, et encore moins en fixer la date. Nous ignorons à quelle époque eut lieu le séjour de Dante à Lucques, et l'année de sa venue chez les Scaliger à Vérone. Il ne fallait pas non plus accueillir sans la moindre réserve le récit des deux Villani, Giovanni et Filippo, sur l'ambassade du poète à Venise. M. Symonds s'est fait l'écho de Pelli, de Troya et de leurs continuateurs; mais nous exigeons aujourd'hui plus d'indépendance et de critique de la part d'un historien de Dante.

On a de bonnes raisons pour appeler *Convivio* et non *Convito* le célèbre traité de philosophie, et, surtout, il est impossible d'admettre

que le titre de la *Vita nuova* signifie simplement *Jeunesse de la vie.* La véritable interprétation : « Vie nouvelle » a pour elle des autorités telles que Trivulzio, Giuliani, Witte, Carducci et A. d'Ancona.

Les traductions de Dante qui émaillent le volume sont assez nombreuses; je dois dire franchement qu'elles sont mauvaises, en ajoutant que Mlle Augis n'en est pas responsable, puisqu'elle s'est fait aider, dans cette partie de son œuvre, par un de ses maîtres. Voici quelques exemples. Dans les vers 44 et 45 du chant XVI du *Paradiso*, comme l'adverbe *quioi* se rapporte au verbe *venner*, il fallait traduire : « Quels ils furent et d'où ils vinrent ici, il sied mieux de le taire que de le dire, » et non pas : « Qui ils étaient, d'où ils venaient, il est plus convenable de le passer sous silence que d'en parler ici. » *Respitto* (Purgat., xxx, 43) ne signifie pas *respect*, *déférence*, mais *confiance*, *espoir*.

Je pourrais continuer ces critiques et signaler les cas où la version se ressent de la défectuosité du texte choisi; mais ce serait assez inutile, et je me borne à constater que cette version est incolore quand elle n'est pas inexacte, et que parfois même elle est choquante, par exemple dans cet endroit où le traducteur fait crier *bravo* à Virgile, comme à un simple claqueur.

Je regrette que M. John Symonds ait repris pour son propre compte les théories bizarres du Marchetti, qui considérait les trois monstres du premier chant de l'*Inferne* comme des personnifications de Florence, de la monarchie française, et de la Rome papale. Il est vrai que, ne pouvant renoncer à l'allégorie morale qui en fait des symboles de la luxure, de l'orgueil et de la cupidité, il a voulu l'amalgamer avec cette allégorie politique. Or, rien n'est plus anti-esthétique ni plus contraire à l'unité du poème qu'un semblable compromis; rien de plus insipide que cette panthère, qui est tout à la fois Florence une ville, et la luxure un vice : le savant Berardinelli l'a démontré surabondamment. Mais M. Symonds n'y regarde pas de si près, lui qui ne voit pas dans la *Divine Comédie* le sentiment de l'infini. MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Géographie ancienne de la Basse-Égypte, par le vicomte JACQUES DE ROUGÉ. Paris, J. Rothschild, 1891, in-8 de XII-176 p. — Prix : 20 fr.

On sait que la topographie antique de la Basse-Égypte est encore bien incertaine. Les fouilles mêmes de ces dernières années, comme celles qui ont fixé à El Nebireh le site de Naucratis, généralement supposé plus au nord, ou celles qui ont mis au jour les restes de Pithom, au lieu où l'on cherchait ceux de Ramsès, ont donné à la science des résultats aussi importants que bien acquis; mais en ébranlant sur

quelques points les systèmes reçus, elles ont pu mettre un peu en désordre les notions que nous pensions avoir. L'auteur offre aux égyptologues le moyen de se reconnaître sans trop d'effort parmi cette confusion passagère. Il refait la carte des vingt nomes de la Basse-Égypte, les prend un à un, précise autant que possible leur emplacement et leurs limites, reconnaît leurs chefs-lieux, identifie les noms des listes hiéroglyphiques avec ceux de la géographie de l'époque romaine; il énumère patiemment les divisions de chaque nome, ses sanctuaires avec les reliques qu'on y conservait et leurs ordres de prêtres, enfin tous les lieux dignes de remarque dont les textes ont fait mention. Avec l'autorité que ses travaux antérieurs sur les textes géographiques d'Edfou et les monnaies des nomes lui donnent pour traiter ces questions, aidé en outre d'un manuscrit d'Oxford qui contient une liste copte des sièges épiscopaux d'Égypte avec des identifications arabes, il ajoute aux résultats récemment acquis des observations nouvelles, et ouvre sur les questions douteuses des discussions qui devront provoquer d'autres recherches et d'autres découvertes. PH. VIREY.

Les Élections épiscopales dans l'Église de France du IXe au XIIe siècle. *Étude sur la décadence du pouvoir électif, 814-1150*, par P. IMBART DE LA TOUR, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Hachette, 1891, in-8 de XXI-554 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est pas un travail ordinaire que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. L'étude consciencieuse et détaillée des élections épiscopales du IXe au XIIe siècle, l'une des questions les plus complexes, touchant à la fois à l'histoire interne de l'Église et au droit public du moyen âge, méritait de tenter un érudit : M. Imbart de la Tour s'est laissé séduire par cette tâche à la fois si périlleuse et si honorable, et certes, il s'en est admirablement acquitté. Jusqu'ici, nous ne craignons pas de le dire, personne n'avait embrassé avec autant d'assurance et de perspicacité cette curieuse décadence d'un principe pour ainsi dire fondamental, et que tant de causes, souvent ennemies entre elles, ont concurremment miné pour finalement l'anéantir. On se sentirait peut-être porté à première vue à reprocher à l'auteur le touffu de son œuvre, mais comment collationner tant de détails, comment comparer des textes si divers, juxtaposer des disciplines en apparence si contradictoires, sans multiplier en même temps les chapitres et les divisions? Peut-être encore tremblerait-on parfois en face d'une appréciation dont les dernières conséquences sont quelque peu sévères pour l'autorité qui a bénéficié de l'antique liberté particulariste. L'auteur cependant a fait ce qu'il a pu pour se conserver dans les plus rigoureuses limites de l'orthodoxie. N'oublions pas qu'il s'agit ici de critique historique, et que s'il arrive de voir les faits ne répondre qu'imparfaitement aux con-

ceptions théoriques du moderne canoniste, le respect dû à nos principes ne saurait être diminué par les crises qu'ils ont traversées. Ces remarques, nous jugeons utile de les faire dès à présent, car le sujet de l'élection ecclésiastique est particulièrement glissant, et nous ne voudrions pas, malgré les éloges très mérités que nous accordons à l'auteur, assumer partout et toujours l'entière responsabilité de ses jugements. Ces réserves formulées, nous arrivons à la division de l'ouvrage, dont on ne peut trop louer la clarté. Le livre Ier expose le droit électoral du IXe siècle : élection, confirmation, sacre, nullités et voies de recours. Mais, pour mieux pénétrer cette matière, il convient d'analyser les éléments primitifs de l'élection, c'est-à-dire la communauté et le collège épiscopal, puis de relever les ingérences du pouvoir royal, en signalant les prérogatives qu'il s'arroge ou que lui octroie l'Église, enfin de faire la part réelle de l'influence pontificale dans les élections. Nous aimons à rendre hommage à la façon délicate dont se trouvent réfutées les calomnies des adversaires de la souveraineté du Pape au sujet des fausses Décrétales. M. Imbart de la Tour constate, ce qui est rigoureusement exact, « que les auteurs des documents faux n'ont pas songé, en écrivant leur recueil, à faire une révolution dans le droit électoral » (p. 167). S'attaquant surtout à la royauté et au pouvoir de l'archevêque, leur fraude tendait plutôt à assurer l'indépendance de la hiérarchie qu'à la miner et à la combattre. Au contraire, pourrait-on s'étonner que les fausses Décrétales n'affirment même pas le droit du Pape à intervenir dans l'élection du successeur d'un évêque déposé. — Le livre II est consacré aux transformations qui s'opérèrent avec les progrès du pouvoir métropolitain et surtout avec la puissance croissante des seigneurs. Ainsi s'altéra rapidement l'idée que la royauté s'était faite du pouvoir épiscopal, et l'aristocratie féodale en recueillit une large part. La candidature officielle et la simonie entravent dès lors plus que jamais la liberté élective, les titres se vendent, et les monarques avisés s'efforcent de placer sur les sièges les plus importants des membres de leur famille chargés de soutenir par leur influence le trône trop souvent menacé. Les seigneurs en font autant suivant leur puissance, dans leur sphère plus ou moins étendue, et tout naturellement le clergé tend à se constituer en aristocratie héréditaire. La conséquence de ces déplorables abus était la corruption des dignitaires ecclésiastiques, la diminution de la charité, et l'on ne saurait vraiment s'étonner qu'en présence de tant de ruines, les esprits éclairés du XIe siècle appelassent de tous leurs vœux une réforme devenue si nécessaire. C'est grâce à la salutaire influence des moines, parmi lesquels les traditions de liberté et l'esprit de foi s'étaient mieux conservés, que la régénération s'opéra peu à peu. — Le livre III nous fait assister à ce spectacle réconfortant en nous montrant la papauté en lutte ouverte avec le funeste abus des investi-

tures. « *Habeant reges quod regum est*, disait Pascal II, *quod sacerdotum est, sacerdotes habeant.* » Et ce n'est pas, remarquons-le bien, que Grégoire VII ou ses collaborateurs s'inspirent de principes nouveaux dans l'Église, non, ils ramènent simplement aux règles anciennes en combattant la féodalité. D'autres éléments succèdent forcément à ceux qui disparaissent dans la lutte des investitures, et l'élection, suprême vestige du choix antique, passe dans les mains des chapitres, qui la perdront à leur tour par suite des besoins d'une centralisation de jour en jour plus exigeante. Tel est dans ses grandes lignes le livre de M. Imbart de la Tour; il manifeste, on le voit, les heureux fruits de la direction imprimée aujourd'hui aux études historiques. Une fois de plus on recueille cet enseignement sur lequel on ne saurait trop insister, que, plus l'on approfondit les institutions ecclésiastiques du moyen âge, le vieux droit canonique si longtemps méprisé, et mieux l'on possède la vie politique de cette époque, mieux aussi la grandeur de l'Église apparaît à travers les événements, en dépit des passions égoïstes et des compétitions humaines. G. Péries.

Lettres adressées par Achard de Germane, avocat au Parlement de Dauphiné, à M. de la Coste, l'un des derniers présidents de cette assemblée pendant les deux premières années de l'Émigration (1791-1793). [Publiées par l'abbé Perrossier.] Valence, imp. de Jules Céas et fils, 1891, in-8 de 275 p.

Les quarante-cinq lettres dont se compose ce recueil sont des lettres d'affaires, car l'avocat Achard de Germane, gérant des biens du président de la Coste, y rend compte à son patron, réfugié à Rome, de son administration ; ce sont aussi des fragments de chronique politique, car il donne des nouvelles d'intérêt public, pendant les années qui virent tomber les institutions de l'ancien régime et se disperser la vieille société française. Arrestations et départs, émotions populaires et mouvements de troupes, tout cela est narré au courant de la plume, à la suite de détails particuliers et néanmoins utiles à l'histoire, sur le paiement des loyers, le recouvrement des arrérages, la vente des denrées et la valeur des assignats. On voit là de près comment, sous le coup de la Révolution, s'effondraient, dans une grande ville de province, les situations traditionnelles et les fortunes acquises; et à côté l'on trouve des renseignements sur la ville de Grenoble, et sur le Parlement de Dauphiné au moment de sa chute. Tous les personnages qui ont marqué à cette époque dans cette région de la France figurent ici, et ont donné lieu à une annotation intéressante.

Cette correspondance, qui se présente en volume sous le seul nom d'Achard de Germane, avait déjà paru dans une revue locale par les

soins de M. l'abbé Cyprien Perrossier, archiviste diocésain de Valence. C'est donc à ce dernier que nous devons faire honneur de l'introduction et des notes, courantes ou complémentaires, qui encadrent le texte proprement dit. Les notes, dans les livres d'érudition, sont un peu ce que sont les gravures dans les livres illustrés, la partie essentielle et peut-être la plus prisée des délicats. M. l'abbé Perrossier a rédigé les siennes avec l'autorité que lui donnent ses connaissances en fait d'histoire locale et ses travaux antérieurs sur *l'Abbé Serpeille*, *l'Abbé de Leissins et ses collections*, etc.

Il a d'abord retracé la biographie d'Achard de Germane et de son correspondant. Une seule omission à signaler : on nous dit (p. 16) qu'Achard fut secrétaire de Louis XVIII; on aurait dû ajouter que ce fut pendant l'émigration de ce prince, et en particulier à Mittau, où il rédigea le contrat de mariage du duc et de la duchesse d'Angoulême. M. Perrossier affirme en outre (p. 3) que l'histoire de cette période (1791-1793) à Grenoble est à peu près inédite. Il semble oublier le quatrième volume des *Chroniques dauphinoises*, par M. Champollion-Figeac, qu'il n'a d'ailleurs cité nulle part, et qui traite justement (ch. XII, XIII, XIV) des premières années de la Révolution dans la province.

Les notes font connaître une foule de personnages dont la célébrité passagère et locale méritait une biographie en quelques lignes. M. Perrossier, lorsqu'il a eu à parler d'hommes plus connus, s'est fié un peu trop aux biographies générales, où les erreurs foisonnent, comme l'on sait. Ainsi sa note sur le cardinal de Bayane (p. 47) me semble empruntée à un recueil sans valeur ; car, en la confrontant avec l'étude très curieuse que vient de publier M. des Robert d'après les Souvenirs inédits du cardinal, j'arrive à constater que Bayane est né le 1er et non le 30 octobre 1739 ; qu'il a été vicaire général de Coutances et non de Rodez ; qu'il a été nommé auditeur de Rote en 1772 et non en 1777 ; que le 9 août 1802, il a été non pas créé cardinal, mais reconnu dans cette dignité par le premier Consul. Des notices de ce genre, quand même elles seraient disproportionnées à l'importance du personnage qu'elles ressuscitent, ont du moins pour mérite d'offrir des points de repère précis aux annotateurs de Correspondances ou de Mémoires.

Si j'ajoute, pour épuiser mon droit de critique, que M. Perrossier a placé, page 26, sur Mgr du Chilleau une note qui aurait dû figurer à la page 21 ; qu'il a répété, page 203, une note de la page 30; qu'il aurait pu citer sur Suzanne Labrousse le livre de l'abbé Christian Moreau ; sur Dubois-Crancé celui du colonel Iung ; sur l'abbé Hélie de curieux témoignages de Stendhal et de Pion des Loches; que Dumolard, en 1815, était, non préfet des Basses-Alpes, mais représentant de l'Yonne (p. 192), je n'en serai que plus à l'aise pour apprécier l'érudition variée dont M. l'abbé Perrossier a fait preuve, la patience et l'aisance avec

lesquelles il a discuté et résolu les menus problèmes d'histoire et de biographie soulevés à chaque page par son intéressante publication.

L. Pingaud.

Francesi e Giacobini a Mantova dal 1797 al 1799, per Alessandro Luzio. Mantova, Stab. tipografico Eredi Segna, 1890, in-8 de ix-223 p.

M. Taine a écrit *la Conquête jacobine*. C'est une terrible et monotone histoire, dont on retrouve après coup les pièces justificatives dans les archives d'une foule de villes, tant à l'étranger qu'en France. A côté des publications que le centenaire de 1789 a provoquées en Italie, des essais de synthèse comme le livre de M. Tivaroni, des biographies comme celle de Ranza par M. Roberti, il faut signaler une excellente monographie locale, ayant trait à une des anciennes capitales de la péninsule italienne, Mantoue. M. Alessandro Luzio a donné à la *Gazette de Mantoue*, sur le régime français de 1797 à 1799, une série d'articles agréables et faciles à lire, composés néanmoins sur des documents de première main et par là dignes d'être réunis en volume. Toutes les pièces du temps, publications administratives et articles de journaux, ont été mises à contribution, et commentent d'une façon assez désagréable pour notre amour-propre national cette phrase d'une lettre de Bonaparte : « La nature frémit en pensant à la nuée de coquins qui désolent ce malheureux Mantoue.... »

Ces coquins, c'étaient les « civils » venus à la suite de l'armée conquérante, entre autres un certain Marois-Dubosq, dont les exploits sont ici dûment enregistrés un à un. Ils avaient souvent pour complices les généraux, qui cachaient au moins sous de grands mots et de belles promesses leurs abus de pouvoir, Chambarlhac, Delmas, Miollis, celui-ci méritant cependant de la part des vaincus une gratitude relative (p. 77), et resté plus ridicule qu'odieux. Les généraux, à leur tour, étaient secondés, poussés par les jacobins du cru, toute une bande qu'on voit défiler sous les traits de Franzini, de Coddé, de Lattanzi, etc. Les Mantouans, sous le coup de cette triple invasion, apprirent, par des emprunts forcés, des réquisitions, des spoliations incessantes, entremêlés de fêtes patriotiques, à connaître les droits de l'homme. Un seul d'entre eux fut épargné et même comblé d'honneurs ; il est vrai qu'il était mort depuis dix-huit siècles ; c'était Virgile, une des rares idoles restées debout dans l'esprit des officiers français, ceux du moins qui se piquaient de littérature. On lui éleva à grands frais le monument dit de Pietole, on célébra en grande pompe le jour anniversaire de sa naissance. M. Luzio a consacré à cet épisode, et à l' « infatuamento virgiliano » de Miollis un des chapitres les plus piquants de son livre (p. 97-110).

Il n'avait point à entrer dans le détail des opérations militaires qui

eurent alors le Mantouan pour théâtre. Toutefois je signalerai encore son chapitre XI, intéressant pour l'histoire du second siège. Les conclusions de l'auteur sont peu favorables, sinon aux Français, du moins à ceux qu'il appelle en France les « tyranneaux ressuscités du jacobinisme » (p. 223). Il se défend en revanche de tout « misogallisme. » Il s'est borné à laisser parler des documents authentiques, sans vouloir étendre à toute une nation la responsabilité des faits qu'il a dénoncés, avec érudition et talent, aux justes sévérités de l'histoire. L. P.

Journal d'un sous-officier, 1870, par X***, édité par Amédée Delorme. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 320 p., avec de nombr. illustrations. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi le sous-officier qui a écrit le journal dont nous donnons ici le titre n'a-t-il pas voulu signer son œuvre? Pourquoi a-t-il laissé à un étranger le soin de l'éditer? Nous regrettons l'un et l'autre, car, en vérité, parmi les nombreuses publications — il y en a à l'heure actuelle plus de quatre mille — que nous a values la guerre de 1870, nous en connaissons peu qui aient l'intérêt et le charme passionnant de celle-ci. L'auteur anonyme de ce bon livre n'avait pas encore vingt ans quand éclata la funeste guerre. Rien ne l'avait préparé à y prendre part, mais, cédant à un sentiment irrésistible, à ce besoin de tout homme de cœur, intelligent et vigoureux, de ne point rester les bras croisés quand la patrie était en danger, quand un ennemi impitoyable et insolemment vainqueur promenait son drapeau à travers nos provinces envahies, il n'hésita point à quitter le foyer paternel pour apporter au pays le secours de son bras et de son cœur vaillant. Déjà les sanglantes journées du début de la campagne avaient pris fin. Reichshoffen, Saint-Privat, Sedan, n'étaient plus qu'un douloureux souvenir : n'importe, il demanda un fusil et courut sur la Loire, où des chefs énergiques comme d'Aurelles, Sonis, Chanzy, avaient repris le drapeau aux trois couleurs, tombé de mains défaillantes, et essayaient « quand même, » suivant la belle devise de Mercié, de le tenir debout et déployé devant les hordes prussiennes.

Le *Journal d'un sous-officier* est le récit d'une partie de cette campagne de la Loire qui, malgré ses faiblesses, demeurera une des pages les plus honorables pour nous de l'année terrible. Il commence, au point de vue des opérations militaires, un peu après Coulmiers et finit le 9 décembre, jour du combat de Cernay; c'est donc une période d'un mois qui nous est racontée par un témoin oculaire, non point par un de ces témoins qui, contemplant, dans un état-major, les péripéties de la lutte, sont à même de nous dire le pourquoi des choses, mais par un de ces témoins d'en bas qui suivent les événements dans la foule, ins-

truments non pas inconscients, mais muets, de la bataille, instruments glorieux autant que modestes parce qu'ils obéissent, luttent et se sacrifient s'il le faut, sachant que la plupart du temps leur dévouement sera ignoré et que personne, pas même leur mère, ne sera en état de deviner le point de la fosse commune où aura été jeté leur cadavre défiguré.

Deux choses frappent spécialement. D'abord un récit des événements militaires, méthodique et raisonné, dans lequel certains points très précis serviront de notes explicatives à la narration officielle de la guerre par les d'Aurelles et les Chanzy, tels par exemple les détails donnés à propos du 48e et du 51e régiments de marche à Patay. En second lieu, un récit humoristique plein de détails intéressants sur la vie intérieure des régiments pendant la campagne de la Loire, sur la façon dont le soldat mangeait, bivaquait ou cantonnait, vivait en un mot; pages intéressantes au premier chef, parce que celui qui les trace l'a fait avec un talent d'observation, d'appréciation, avec un jugement d'une justesse et d'une élévation tout à fait remarquables. Soit qu'il nous parle des hommes, soit qu'il nous raconte des événements, tout est pour l'écrivain motif à observation personnelle et raisonnable. A la façon dont il parle de ses chefs, nous voyons tout de suite que ces chefs devaient l'apprécier non seulement comme un jeune homme d'intelligence et de cœur, mais encore comme « un troupier fini » en dépit de son jeune âge et de ses trois mois de service. Ce fourrier, sans qu'il s'en rendît compte, avait le tempérament essentiellement militaire, et, après ses débuts, on ne peut que déplorer qu'il n'ait point continué sa carrière ; en dépit de tous les obstacles, il y eût certainement percé.

Les observations morales dont fourmille le livre sont marquées au coin d'une justesse frappante, au point que de vieux militaires, « blanchis sous le harnois, » comme on disait jadis, ne seraient pas capables de les formuler plus exactes, en admettant qu'ils puissent les rédiger en une langue aussi élégante et aussi châtiée. Car c'est encore un des mérites de ce livre qu'à part un néologisme — que nous soupçonnons être plutôt le fait de l'éditeur que de l'auteur, — il est écrit avec une pureté, une vigueur de style, et en même temps avec un éclat, une couleur, qui en font une œuvre excellente à tous les points de vue. Le *Journal d'un sous-officier en 1870* n'est qu'un chapitre d'un chapitre, une page du grand tout, une page plutôt humoristique qu'historique; mais telle qu'elle est, elle vaut mieux que de gros volumes. A une époque comme la nôtre, où les croyances s'en vont, où les grandes qualités qui firent et qui font encore la force de notre armée sont battues en brèche par les théories égoïstes, révolutionnaires et impies de gens qui cachent, sous le nom de patriotisme, le désir de ruiner et d'amoindrir la patrie, il est bon que des livres comme celui-ci soient vulgarisés le plus pos-

sible. Nous voudrions voir le *Journal d'un sous-officier* dans toutes les écoles, dans toutes les bibliothèques de nos communes, à la caserne comme au village. ARTHUR DE GANNIERS.

Le 125e Régiment d'infanterie. *Origines, campagnes, uniformes, drapeaux, personnel*, par le lieutenant-colonel ROULIN. Orléans, H. Herluison, 1890, in-8, 350 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est au général de Cissey que remonte, comme on sait, la création des historiques de régiment. Aucune pensée ne fut plus juste et plus digne d'approbation que celle-là. Rappeler aux divers corps de notre vaillante armée, au lendemain de 1870, que la défaite de la veille n'était qu'une page sombre dans l'histoire glorieuse que chacun d'eux avait écrite depuis des siècles dans le grand livre d'or de notre histoire nationale, les inviter à se reporter à leur passé, pour apprendre ce qu'ils pouvaient espérer de l'avenir, c'était assurément une des meilleures façons de travailler à la réorganisation, à la reconstitution de notre grandeur militaire.

Cette œuvre des historiques ne fut malheureusement pas comprise comme l'eût désiré ce ministre; on n'y travailla pas partout également, et nombre de régiments sont encore à attendre « le récit détaillé » de ce passé glorieux, d'où ils pourraient tirer des leçons pour l'avenir. Chaque jour cependant, le vide se comble, et l'historique du 125e, qui vient de paraître, est une preuve que le travail, s'il n'est pas achevé, suit son cours d'une façon régulière.

Le livre du lieutenant-colonel Roulin est un des meilleurs qu'il nous ait été donné de parcourir. Complet, présentant les faits avec mesure, ne tombant point dans les exagérations chères à beaucoup d'historiques, il retrace la vie du glorieux 125e non seulement avec compétence militaire, mais encore avec un talent d'écrivain très appréciable. Des croquis suffisamment clairs et des lithographies qui, au point de vue artistique, laissent un peu à désirer, contribuent au mérite de ce livre, qui a sa place marquée dans beaucoup d'autres bibliothèques que celle du 125e. ARTHUR DE GANNIERS.

Ausgewählte Urkunden zur Erläuterung der Verfassungsgeschichte Deutschlands im Mittelalter, zum Handgebrauch für Juristen und Historiker herausgegeben von WILH ALTMANN und ERNST BERNHEIM. Berlin, H. Heyfelder, 1891, in-8 de VIII-270 p.

Le choix d'actes relatifs à l'histoire constitutionnelle de l'Allemagne au moyen âge, que nous donnent MM. Altmann et Bernheim, nous paraît mériter beaucoup d'éloges. Il y aura tout profit pour les travailleurs à trouver groupées, dans un volume d'un format commode et d'un prix modeste, les pièces les plus importantes du droit public de l'Allemagne,

jusqu'alors dispersées, dont quelques-unes ne se trouvaient que dans des ouvrages anciens ou peu accessibles. Quatre-vingt-cinq documents sont répartis sous six titres différents : constitution générale de l'Empire ; relations entre l'Église et l'État ; rapports féodaux ; administration militaire ; justice ; territoires et villes. L'on ne doit pas s'attendre à rencontrer ici tous les actes importants rendus sur ces matières, depuis les origines jusqu'à la fin du xve siècle ; ce n'était point le but des auteurs, et il leur a suffi d'avoir réuni les actes les plus importants, et les types des différentes espèces de chartes usitées dans l'Allemagne du moyen âge.

Après avoir reconnu que le choix des actes a été fort judicieusement fait, nous louerons aussi la façon dont les documents sont publiés. Les auteurs ont cru inutile — et ils ont eu raison, — de recourir aux manuscrits pour en établir le texte ; ils l'ont emprunté aux ouvrages où ils se trouvent le mieux reproduits ; et ils n'ont pas hésité à rétablir au besoin les textes corrompus par de mauvaises lectures, par des fautes d'impression ou par d'autres accidents de ce genre. Ils ont pensé que des notes et des remarques critiques ne feraient qu'encombrer le volume, sans grand profit pour les lecteurs ; en matière d'éclaircissements, mieux vaut peut-être l'absence complète que l'insuffisance. D'ailleurs, MM. Altmann et Bernheim remédient à ce défaut — si c'en est un, — par l'indication, en tête de chaque pièce, d'ouvrages où l'on en trouve le commentaire.

Tel qu'il est, le livre des deux érudits allemands rendra des services non seulement en Allemagne, mais à l'étranger ; nous le recommandons particulièrement aux professeurs français ; le rôle de l'Allemagne au moyen âge est trop considérable pour qu'on en puisse négliger l'histoire ; et beaucoup des actes contenus dans ce volume intéressent trop l'histoire générale pour qu'il ne soit pas utile d'en avoir toujours sous la main de bons textes : tels l'édit de Clotaire de 614, le grand capitulaire de 802, le traité d'Aix-la-Chapelle de 870 ; les actes des diètes de Rense et de Francfort de 1338 ; la Bulle d'or de 1356 ; la convention d'Otton avec le pape Jean XII de 962 ; le concordat de Worms de 1122, celui de Vienne de 1448 ; la loi salique, pour n'en citer que quelques-uns.

Nous souhaiterons, en terminant, que l'on fasse pour la France un recueil analogue.

E.-G. Ledos.

Geschichte der deutschen Verfassungsfrage, *wahrend der Befreyungskriege und des Wiener Kongresses 1812 bis 1815*, von W.-A. Schmidt. Stuttgart, G. J. Goschen, 1890, in-8 de iv-497 p. — Prix : 8 fr. 75.

Ce livre nous initie à une période mal connue de l'histoire intérieure de l'Allemagne et à la gestation laborieuse de la constitution mort-née de 1815 : « Un Empire héréditaire était impossible, mais un véritable esprit

de sacrifice eût facilité l'établissement d'un pouvoir central fort ; au lieu de cela vint au monde le *Bund,* qui portait en lui des germes de phtisie (der von vornherein unverkenbar *phthisische Anlagen* in sich trug) (p. 480). L'Empire héréditaire avait fait son temps : « Ce n'est ni Bonaparte, écrit Humboldt, ni la renonciation de la maison autrichienne qui ont mis fin à l'Empire germanique. Ce corps auquel le suc nourricier et l'esprit vivifiant manquèrent depuis longtemps, était mort et dépéri bien avant qu'on osa (*sic*) prononcer qu'il avait cessé d'exister » (p. 418). Et il ajoute, avec perspicacité, que l'intérêt de l'Autriche n'était plus désormais en Allemagne, mais en Italie et dans les Balkans. Les principicules ont pris goût à l'indépendance ; la Prusse et l'Autriche se détestent et ne rêvent que de s'affaiblir mutuellement. Mille projets et contre-projets se croisent pendant de longs mois pour aboutir à ce fiasco lamentable, depuis l'élucubration de Stein, du 18 septembre 1812, jusqu'au très sage mémoire de Humboldt cité plus haut, de mars 1815. La plupart de ces documents sont imprimés pour la première fois et n'ont été bien connus ni de Treitskchke ni de Pertz, les deux historiens de Stein. — 1° Deux mémoires du comte Munster sur la constitution future de l'Allemagne, 5 janvier 1813 (p. 43-50) et octobre 1813 (p. 93-99), nous apprennent que c'est au Tzar que revient l'initiative de la réforme de l'organisme germanique : « L'Empereur de Russie, persuadé que l'état futur de l'Allemagne doit influer puissamment sur la tranquillité du reste de l'Europe, fit parvenir, dès le 2 juillet 1812, des communications confidentielles au gouvernement britannique, afin de s'occuper, de concert avec lui, de ce grand objet. » 2° Une longue lettre-manifeste de Guillaume de Humboldt à son ami Stein, décembre 1813 (p. 100-122), repousse l'idée de restauration impériale et celle de la séparation de l'Allemagne en deux tronçons, nord et sud, et préconise le duumvirat austro-prussien comme la meilleure des solutions. 3° Un nouveau mémoire de Munster, 30 mars 1814, propose d'adjoindre au « directoire » futur qui régira l'Allemagne, le Wurtemberg (avec l'Autriche, la Prusse, la Bavière et le Hanovre) : « Le directoire tel qu'il est proposé comprend tous les électeurs qui ont existé avant la Révolution française, exceptée (*sic*) la Saxe, qui a perdu ses droits en trahissant l'Allemagne » (p. 140). Le comte veut ressusciter l'ancien régime, mais ici la gallophobie fait du tort à l'archéologie. — 4° Un « mémoire préparatoire pour les conférences des cabinets sur les affaires de l'Allemagne, » avril 1814 (p. 143-158), expose l'organisation de la « ligue germanique, » divisée en quatre cercles (Autriche, Prusse, Bavière et Hanovre) et les « droits de tout sujet allemand en général et des princes et comtes médiatisés en particulier. » — 5° Une dépêche de Humboldt à Hardenberg, Vienne, 31 août 1814. « V. A. propose de séparer et d'exclure de la ligue allemande les provinces

prussiennes en deçà de l'Elbe, et l'archiduché d'Autriche proprement dit, ainsi que la Bohême et la Silésie. J'avoue que je ne saurais approuver cette idée » (p. 190). — 6° Les conférences préparatoires sur le projet de Hardenberg, 5 et 9 septembre 1814 (172-8). — 7° Un programme des travaux de la conférence (294-300), en 24 alinéas, et un appel des principautés de Hohenzollern, Hechingen et Hohenzollern-Sigmaringen à la Prusse, 22 novembre 1814 (300). — Tous les autres documents déjà connus sont copieusement commentés, ce qui fait de cet ouvrage compact quelque chose de très neuf. Le pauvre Stein, que des enthousiastes avaient maladroitement revendiqué comme l'un des précurseurs de l'unité allemande, sort bien diminué de cette dialectique d'érudit; M. Godefroy Cavaignac avait déjà porté une main sacrilège sur son œuvre administrative de 1806 à 1808; que reste-t-il de l'infortuné, aujourd'hui que le Dr Schmidt démolit sa légende de prophète? Une nébuleuse aux contours indécis. Stein est un chevalier errant hanté de visions du moyen âge; il veut « rétablir la monarchie du xe siècle; » il brasse des idées vagues et s'enivre de ses paroles. Humboldt et Hardenberg sont des hommes d'État infiniment supérieurs au théoricien Stein; ils travaillent, en outre, pour la Prusse, leur patrie, au lieu que Stein la ravale au profit de l'Autriche, à laquelle il destine la couronne impériale. Ces divergences suffisent à expliquer l'avortement de l'œuvre régénératrice entreprise par le congrès de Vienne. ALFRED SPONT.

La Reine Louise de Prusse, par BONNAL DE GANGES. Paris, Albert Savine, 1891, in-8 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage, venant après le beau travail de M. Godefroy Cavaignac sur le ministère de Stein, ne mérite pas une longue analyse. — 1° Il n'apprend rien de nouveau, et souvent il puise à des sources douteuses. — 2° C'est un pamphlet qui respire un virulent chauvinisme; on y relève, par exemple, cette phrase, à l'occasion de la naissance du futur fondateur de l'unité allemande (p. 112) : « Ce fils, nous l'avons connu en 1814, en 1815, en 1870, vengeur posthume des fautes impardonnables de sa mère; sa succession est une nouvelle guerre de Cent ans qui aura lieu cette fois entre la France et l'Allemagne. » 3° Ce pamphlet est négligemment écrit : « L'été de 1806 fut *gouvernementalement sinistre* pour le cabinet prussien » (p. 75), et « le *séjour de cet isolement* (il s'agit de la retraite du Roi et de la Reine de Prusse à Potsdam) ura quatre années » (p. 111).

L'historien ne peut tirer aucun parti de ce livre; ses rancunes et ses iolences le rendront suspect à tout le monde. A. S.

La Lutte de l'Irlande, par le baron KERVYN DE VOLKAERSBEKE. (*Collection historique.*) Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, s. d., in-8 de 384 p. — Prix : 4 fr.

La lutte de l'Irlande est bien le titre qu'il convient de donner à une histoire de la verte Érin, où depuis le XIIe siècle le Celte n'a cessé de combattre l'Anglo-Saxon, d'abord au nom de son indépendance et bientôt de sa religion. Nul récit n'est plus émouvant que celui que l'auteur nous trace, avec un style vigoureux, des souffrances de ce peuple persécuté, spolié et réduit à la plus atroce misère par ses implacables conquérants; et nous nous laissons aisément gagner à l'admiration qu'il ressent pour cette fidélité de l'Irlandais au souvenir de son passé, cet attachement à la religion de ses pères, et cette indestructible énergie après tant d'épreuves. Tous ces efforts demeurés vains, ces persécutions tantôt violentes, tantôt d'une cruauté savante et raffinée, qui ne cessent pas pour ainsi dire depuis le règne de Henri VIII jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, nous attristent et finissent par nous lasser. L'apparition de la grande figure d'O'Connell permet enfin de respirer et de reprendre espoir.

Trois chapitres lui sont consacrés sur les quatorze dont se compose l'ouvrage, et ce n'est pas trop donner à ce qu'il a fait pour sa foi et pour son pays : relevant par sa parole enflammée les courages un moment abattus, réunissant tous ses compatriotes dans une vaste et puissante association et engageant contre le gouvernement britannique une lutte qui se termine par l'émancipation des catholiques. Cette victoire cependant n'a pas eu de lendemain, et l'Irlande n'a pu en jouir en paix : la famine est venue fondre sur elle; une partie de ses enfants a dû quitter l'île ; la question agraire s'y est posée, et elle subsiste encore avec toutes ses difficultés. L'auteur conclut en affirmant sa foi à la mission providentielle du peuple irlandais qui a pris tant de force aux États-Unis, qui occupe le quart du Canada et la moitié de l'Australie, portant en tous lieux la lumière de l'Évangile. Le livre de M. le baron Kervyn de Volkaersbeke est de ceux qui instruisent et donnent du cœur et que tous les catholiques voudront lire. ALBERT ISNARD.

Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVe siècle, recueillis et publiés par GUSTAVE SAIGE. Tome III. Imprimerie de Monaco, 1891, in-4 de CCXV-723 p., orné de 2 plans et de 6 vignettes.

Ce troisième volume comprend une période plus étendue que les précédents — 1540 à 1641 — soit un siècle; il débute, le 6 décembre 1540, par un « acte singulier, dont on chercherait vainement le similaire dans l'histoire des autres États, » celui d'Honoré Ier qui, âgé de dix-huit ans, confère solennellement à Étienne Grimaldi, dont depuis huit ans

déjà il était le pupille, les titres et les pouvoirs de « père adopté, tuteur et gouverneur perpétuel. » Le jeune prince ne revint jamais sur cette décision extraordinaire et l'habile administration d'Étienne prit fin seulement lors de son décès, à l'âge de soixante-dix ans environ, dans les premiers mois de 1561; Honoré Ier avait alors quarante ans, et continua religieusement la politique de celui dont le peuple gardait le souvenir sous le nom de *Gubernant*. Honoré Ier mourut le 7 octobre 1581, laissant deux fils : Charles II, né le 26 janvier 1555 et mort sans enfants le 17 mai 1589, et Hercule, qui succéda à son frère et fut assassiné le 21 novembre 1604. Honoré II, son fils, né le 24 décembre 1597, fut proclamé prince sous la tutelle de son oncle maternel Frédéric Landi, prince de Valdetare; son règne, qui ne devait finir qu'en 1662, n'est pas donné en entier dans le volume. En terminant celui-ci en 1641, M. Saige a choisi habilement l'époque d'un changement absolu dans la politique des princes de Monaco, qui, à partir de ce moment, renoncent à la protection de l'Espagne, pour recourir à celle de la France.

L'alliance espagnole, établie entre Augustin Grimaldi et Charles-Quint, fut pour Monaco une longue suite de déceptions, causées moins par la mauvaise volonté des rois catholiques, que par l'impossibilité où ils se trouvaient de tenir les engagements trop nombreux contractés en leurs noms. Faute de recevoir la subvention annuelle qui leur avait été promise, les seigneurs de Monaco furent aux prises avec les plus cruels embarras. Pour solder la garnison, pour entretenir leurs galères, ils durent recourir à des emprunts onéreux et aliéner une partie du marquisat de Campagnac; un jour même, il leur fallut renoncer à la possession des galères, qui pendant de longues années avaient fait partie de la flotte de Sicile. Le tuteur d'Honoré II crut parer à ces inconvénients, et convint, le 26 février 1605, avec Philippe III, que celui-ci fournirait les troupes de la garnison et les solderait lui-même. Ce vain palliatif ne fit qu'aggraver la position de son pupille, qui fut contraint de « satisfaire par des avances sur ses propres deniers aux exigences d'une soldatesque étrangère, dont il fut bientôt le prisonnier gardé à vue. » Cette situation prit fin subitement : un traité signé à Péronne, le 14 septembre 1641, venait de lier Honoré II à la France, lorsque, le 17 novembre, un coup de main dirigé par le prince en personne, et auquel il prit la part la plus honorable, jeta hors de la place la garnison espagnole, laquelle, le 24 novembre, fut remplacée par des soldats français empruntés à Antibes.

Pour faire la lumière sur cette longue période, le savant conservateur des archives de la principauté n'a pas réuni moins de trois cent quarante-deux documents, lesquels, comme ceux des précédents volumes, ont été découverts par lui dans les diverses archives de l'Europe : en Espagne, celles de Simancas; en Italie, celles de Gênes, de Milan, de

Florence et Turin ; à Paris, la Bibliothèque nationale et les archives des Affaires étrangères sont celles où sa moisson a été la plus abondante. Les fruits en sont très habilement mis en œuvre par M. Saige, qui mène à bien, avec une activité des plus louables, cette énorme publication.

Ajoutons qu'un petit nombre d'exemplaires — vingt-cinq seulement — sont à la disposition des bibliophiles, à la librairie Alphonse Picard.

BERTRAND DE BROUSSILLON.

Ancien Armorial équestre de la Toison d'Or et de l'Europe au XVe siècle. Fac-similé contenant 942 écus et 64 figures équestres en 114 planches chromolithographiées, d'après le ms. 1790 de la Bibliothèque de l'Arsenal, par LORÉDAN LARCHEY. Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-8 de XXVI-293 p. — Prix : 200 fr.

On peut constater, au temps où nous vivons, un fait qui ne laisse pas d'avoir une certaine originalité. C'est que, dans un pays où, depuis bientôt un siècle, les idées démocratiques se sont développées au point de pénétrer un peu partout, la science héraldique a été prise au sérieux. Depuis cinquante ans, les ouvrages traitant du blason se sont multipliés ; on s'est aperçu qu'il ne s'agissait pas seulement d'images coloriées, de figures souvent bizarres désignées par un langage de convention. La science héraldique a pris sa place parmi les auxiliaires de l'histoire et de l'archéologie. Il s'est passé une évolution analogue à celle qui a fait disparaître l'alchimiste devant le savant. Les anciens héraldistes se contentaient de recueillir des blasons, de leur attribuer des interprétations plus ou moins fantaisistes ; il fallait que tout le monde ait eu des armoiries ; aussi en donnait-on gravement à Noé, à Priam, aux chevaliers de la Table-Ronde, à Pharamond, d'existence fabuleuse. Aujourd'hui il n'en est plus de même ; on connaît l'époque à laquelle commencent les armoiries, on s'en sert comme de textes pour fixer des dates, déterminer certaines personnalités. Un roi d'armes du temps passé serait confus de voir tout ce qui a été, non pas glané, mais édifié avec les matériaux qu'il avait entre les mains.

L'une des plus importantes publications héraldiques faites de nos jours est sans contredit celle de M. Lorédan Larchey. Non seulement il a mis à la disposition de tous un manuscrit précieux, mais encore il a assuré l'existence de ce monument qui a déjà subi pas mal de mutilations et de coups de griffes du temps.

Il s'agit d'un fac-similé exécuté avec toutes les ressources que fournissent les procédés modernes de reproduction, d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, contenant de nombreuses peintures à la gouache. Ce recueil comprend d'abord les chevaliers de la Toison d'Or jusqu'en 1461 ; puis un armorial d'Europe dans lequel figurent des souverains avec les grands vassaux et les nobles de leurs royaumes. Cette

partie est loin d'être complète. Chaque héraut d'armes avait un livre qu'il tenait au courant, au fur et à mesure, par la communication des armoriaux de ses confrères. L'auteur du manuscrit de l'Arsenal n'a pas connu les recueils faits pour la Bretagne, la France, l'Europe méridionale, etc. En revanche, grâce à la présence d'un ambassadeur polonais à Arras en 1434, il a pu donner, sur les blasons de Pologne, des indications que l'on chercherait inutilement ailleurs.

Les représentations des chevaliers de la Toison d'Or sont disposées de manière à donner une idée exacte de l'armement et de la livrée de chaque personnage, monté à cheval ; les noms placés à côté indiquent que l'auteur du recueil a eu en vue des individualités ; néanmoins les peintures représentent exclusivement les costumes militaires de tel ou tel personnage disposés sur un mannequin, comme aujourd'hui dans un musée d'artillerie ; le corps du chevalier et celui du cheval sont absents. Les souverains et les grands vassaux figurent donc ici par leurs attributs héraldiques équestres ; les prélats, pairs ou électeurs, ne diffèrent des autres chevaliers que par quelques signes accessoires rappelant leur caractère ecclésiastique. Les autres nobles n'ont que leurs écussons. — On remarquera une planche où les noms des possesseurs d'armoiries manquent : il y a là un sujet de recherches pour les lecteurs. Il y a aussi certains blasons qui diffèrent de ceux qui sont attribués jusqu'à ce jour ; encore là, les lecteurs auront à chercher si ces variantes doivent être admises ou si elles sont le résultat d'erreurs et de confusions commises par les hérauts d'armes consultés. Pour deviner le nom de l'auteur, M. Loredan Larchey a longtemps cherché, et il est arrivé, par un travail de critique très érudit, à une solution qui présente une grande probabilité. L'auteur de cet armorial serait Jean de Saint-Remy, qui s'appelait aussi Toison d'Or comme roi d'armes de cet ordre, et Charolais comme héraut du duc de Bourgogne, né en 1393, mort en 1468. On connaît, d'ailleurs, les *Mémoires* de Saint-Remy, qui raconta la fondation de l'ordre de la Toison d'Or. Il faut aussi signaler tout le labeur qui incomba à M. Larchey pour enluminer les écussons à reproduire, pour compléter et restaurer dans sa copie ceux qui avaient été altérés, pour déchiffrer et souvent deviner les légendes effacées en partie ou surchargées par les possesseurs successifs du manuscrit. Les légendes une fois fixées, il y avait encore à identifier les personnages qu'elles désignaient ; presque toujours ce sont des noms de fiefs comme chez Sicille et Berry. Il fallait retrouver, par exemple, que messire de Santes était Hugues de Lannoy ; Mons. de Traves, Antoine de Toulongeon ; Mons. de Chargny, Pierre de Bauffremont ; Mons. d'Anthoing, Jean de Melun, etc. — Chaque planche est accompagnée d'un commentaire exact et sobre, et le volume est terminé par d'excellentes tables qui facilitent les recherches.

A. DE BARTHÉLEMY.

Bibliographie sibérienne. Indicateur des livres et des articles sur la Sibérie depuis le commencement de l'imprimerie, par VLAD. MÉJOV. Saint-Pétersbourg, 1891, 2 vol. in-8 de XII-485 et X-470 p. — Prix : 12 fr.

Maintenant que la Sibérie devient de plus en plus l'objet de l'attention publique, qu'elle est dotée d'une Université et va être traversée par un chemin de fer, le livre de M. Méjov paraît à son heure et trouvera sans doute un accueil favorable. Voilà trois siècles que ce vaste pays appartient à la Russie, et bien qu'on ait beaucoup écrit sur lui et sur ses habitants, soit en russe, soit en langues étrangères, un travail d'ensemble, où cette abondante littérature fût réunie et coordonnée, manquait toujours, et ce n'est qu'aujourd'hui que ce *pium desiderium* vient d'être accompli par l'infatigable M. Méjov, qui a déjà rendu de si grands services à la bibliographie indigène.

Le nouvel ouvrage, édité aux frais de M. Sibiriakov, et dédié à la jeune Université de Tomsk, formera trois volumes, dont le premier contient seulement des sources et des matériaux pour servir à l'histoire de la Sibérie, à savoir : indicateurs bibliographiques, actes historiques et juridiques et autres documents, lettres et mémoires, en tout 6,440 numéros. Les actes, au nombre de 6,000, sont disposés dans l'ordre chronologique, d'après les règnes, et portent dans leurs titres l'indication du sujet dont ils traitent. Dans le second volume, spécialement consacré à l'histoire avec ses sciences subsidiaires : la géographie, l'ethnographie et la statistique, on est en présence d'une masse de données encore plus imposante (10,876 numéros). L'histoire religieuse vient après celle des événements politiques (p. 30-52). Une des parties les plus intéressantes est celle qui traite d'ethnographie : outre la population russe, il y a en Sibérie quarante-cinq peuplades aborigènes que l'auteur passe en revue.

Le troisième et dernier volume comprendra les autres branches des connaissances humaines : le droit, les sciences politiques et sociales, la pédagogie, la technologie, l'économie rurale, les sciences naturelles et la médecine; enfin la littérature et les arts. Inutile de dire qu'un ouvrage conçu de la sorte rendra un vrai service à quiconque s'occupe de la Sibérie, et qu'il comblera une regrettable lacune. De nos jours, on reconnaît plus que jamais le prix des travaux bibliographiques, devenus indispensables en présence des développements que prend chaque branche de nos connaissances.

Si quelqu'un s'avisait de dire à M. Méjov que son travail est complet ou exempt de défauts, il serait en droit de penser qu'on veut se moquer de lui ; car il est aussi impossible d'accomplir d'une façon irréprochable une besogne de cette espèce, que de faire un dictionnaire biographique qui n'ait ni fautes ni omissions. Il est le premier à proclamer cette vérité et à demander que le lecteur veuille bien lui signaler les inexac-

titudes ou les lacunes qu'il aura trouvées dans son essai ; c'est ce que la presse a déjà commencé à faire. Il nous semble pourtant qu'elle a tort de reprocher à l'auteur d'avoir énuméré tous les actes officiels relatifs à l'histoire ou au droit, au lieu de renvoyer le lecteur aux recueils où ces documents ont été publiés, en donnant une idée générale de ce qu'ils contiennent sur la Sibérie. Tout le monde n'a pas à sa disposition ces grandes collections, et, en tout cas, les indications données par M. Méjov facilitent énormément les recherches ultérieures. Par contre, nous croyons qu'il pouvait se dispenser de donner la bibliographie complète des personnages qui n'ont séjourné en Sibérie qu'en passant, ou bien comme exilés, sans avoir d'autre titre pour figurer dans la bibliographie sibérienne. Ainsi, par exemple, Dostoievski occupe à lui seul dix-sept colonnes. A propos de la jeune Sibérienne dont Mme Cottin avait raconté la touchante histoire sous le titre d'*Élisabeth*, et dont le véritable nom est Prascovie Loupalof, nous trouvons toutes les éditions soit d'*Élisabeth*, de Mme Cottin, soit de *Prascovie*, de Xavier de Maistre, avec lequel M. Méjov confond Joseph de Maistre. — Toutefois, je pense que bien des gens lui sauront gré d'avoir usé de l'axiome : « Ce qui abonde ne nuit pas. » C'est une mine précieuse de renseignements. Ajoutons que le troisième volume paraîtra dans les premiers mois de l'année courante. J. M.

Bibliographie de l'Asie. 2e série. *Toute l'Asie excepté la Sibérie*, par Vlad. Méjov. T. I. Saint-Pétersbourg, 1891, in-8 de IV-230 p.

Si la Sibérie mérite d'avoir sa bibliographie, l'Asie centrale a bien le droit d'en avoir une aussi, bien qu'à des titres différents. Les vastes possessions que la Russie y a acquises touchent presque à celles des Anglais aux Indes, en mettant ces deux grandes puissances en face l'une de l'autre, et en rendant leur lutte pour la domination en Orient de plus en plus intense. Tôt ou tard, cette lutte peut devenir sanglante, peut-être définitive. A ce point de vue et afin de ne pas être pris au dépourvu, il importe d'étudier l'Asie, de la connaître à fond. La Russie n'a, en cela, qu'à imiter l'exemple de sa rivale, qui ne néglige aucun moyen d'assurer d'avance ses succès dans un conflit éventuel avec le colosse du Nord.

Ce n'est pas le seul motif d'étudier sérieusement les États et les peuples de l'Asie ; l'intérêt commercial et scientifique se joint à l'intérêt politique. Depuis la domination mongole, l'histoire de Russie se lie intimement à celle d'Orient ; l'étude des documents écrits en langues chinoise, mongole, tibétaine et autres, peut certainement éclairer d'un jour nouveau les chroniques russes, souvent obscures ou douteuses.

Telles sont les considérations qui ont engagé M. Méjov à entreprendre

cette publication devant servir de complément à sa *Bibliographie de la Sibérie* et embrasser non seulement toute la littérature russe du sujet, mais encore les ouvrages publiés en d'autres langues et relatifs au même sujet.

Le premier volume renferme l'histoire d'Orient en général, où, après des données bibliographiques générales, viennent les sections consacrées à la religion et à la philosophie, au droit, à l'histoire et à la géographie, à la linguistique, à la pédagogie et à la littérature. La seconde partie comprend l'histoire de l'Orient, d'après les différents États qui existent aujourd'hui, tels que la Chine, le Japon, l'Indo-Chine, les Indes, la Perse, l'Afghanistan et l'Asie centrale, sans omettre les anciennes monarchies d'Assyrie, de Babylone, de Médie et de Ninivie.

Le second tome contiendra la bibliographie des allogènes appartenant aux races finnoise, tatare, mongole, sémitique et indo-européenne, comme étant unies aux habitants de l'Asie par des liens de parenté. Pour plus de commodité, l'auteur a eu soin de marquer d'un astérisque les ouvrages et les articles plus importants. Il est à remarquer que les deux bibliographies dont nous venons de parler paraissent simultanément; de la sorte, la Russie possédera une littérature complète de l'Asie tout entière. Il y a quelque temps, M. Méjov a donné celle du Turkestan.

J. M.

BULLETIN

Rituale Romanum Pauli V Pontificis. Tournai (Belgique) et Paris, 30, rue Saint-Sulpice, Desclée et Lefebvre, 1890, in-32 de 416-270 p. — Prix, relié : depuis 4 fr. jusqu'à 15 fr. 50.

Horæ Diurnæ ex decreto SS. Conc. Trid., etc. Editio Tornacensis altera post typicam, 1891, in-32 de XXXI-487-243 p. — Prix, relié : depuis 3 fr. 50 jusqu'à 5 fr.

Oraciones para asistar al Santo Sacrificio de la Misa, etc., por J.-A. DE LAVALLE. Ibid., in-32 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Semana Santa con.... la practica para andar el Via Crucis, y visitar los Monumentos. Ibid., in-32 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Société de Saint-Jean l'Évangéliste vient de donner une nouvelle édition du rituel romain d'un format agréable et d'une exécution typographique parfaite. Le texte se détache merveilleusement des rubriques et des indications variées qui l'accompagnent. A signaler d'une façon particulière les *Benedictiones novissimæ* et les tables très complètes qui l'accompagnent. — Les *Horæ diurnæ* nous ont un peu moins satisfait. C'est sans doute au désir de ne pas trop augmenter le volume de ce livre, dont le format est nécessairement restreint, qu'il faut attribuer certains renvois quelquefois gênants. Pourquoi aussi ne pas multiplier davantage les motifs de vignettes qu'on retrouve uniformément dans les bréviaires, diurnaux, missels, rituels, etc., sortis de la maison Desclée? Un peu de variété ne serait pas pour déplaire.

Un effort dans ce sens a été heureusement tenté pour rehausser les gracieux

manuels du chrétien destinés aux fidèles de langue espagnole. Le premier comprend le Saint Sacrifice de la messe, la préparation aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, la dévotion du chemin de la Croix et du Saint Rosaire, ainsi que des prières pour la Semaine Sainte. Le second est spécialement consacré aux cérémonies de cette grande semaine. D'une exécution élégante, ces deux petits livres ont vraiment un cachet original et distingué.

G. P.

The Gate of Heaven, compiled from approved sources. London, Burns and Oates; Tournai (Belgique) et Paris, 30, rue Saint-Sulpice, 1891, in-32 de 298 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est bien la porte du Ciel qui est ouverte aux hommes de bonne volonté par ce charmant petit livre de prières. Nous y trouvons successivement la liste des jours de fête d'obligation et de dévotion spéciale à l'Angleterre, l'énumération des jours de jeûne, un bref résumé de la doctrine chrétienne, les prières de chaque jour, la préparation à la réception des sacrements, les psaumes de la Pénitence, litanies, prières variées pour la sainte Messe, les Vêpres, les antiennes de la Sainte Vierge, la Bénédiction du Saint Sacrement, le mariage, les funérailles. Tout cela, serti dans un coquet encadrement, forme un petit volume de dimensions si restreintes qu'on pourrait aisément l'égarer au fond de sa poche.

G. P.

Au Séminaire. *Saint-Sulpice et les Sulpiciens,* par l'abbé Fesch. Paris, Leday, 1891, in-18 de 278 p. — Prix : 3 fr.

M. Fesch est animé d'excellentes intentions et laisse paraître à chaque ligne son vif désir de témoigner à ses anciens maîtres l'estime dont ils sont dignes et la reconnaissance honorable qu'il leur conserve. Après avoir conduit son lecteur à Issy, « le point le plus rapproché du ciel, » et à l'austère Saint-Sulpice, il décrit avec un entrain communicatif la vie de l'âme et les pieux exercices qui lui servent d'aliment quotidien, puis la vie du corps, repas et promenades, enfin, la vie de l'esprit et la vie du cœur. *Au Séminaire* renferme çà et là des récits attachants; il y a de la fraîcheur dans les descriptions, et la note émue résonne souvent avec une sincérité qui n'est assurément pas feinte. Malheureusement le livre a dû être écrit d'une façon un peu rapide et le style s'en ressent quelquefois. Pages 32 et 33, le verbe *manquer* se reproduit d'une façon obsédante. Nous signalerons encore à l'auteur une tirade malheureuse, page 198 : « L'âme de l'enfant, etc. » Malgré ces légères taches, le livre se lit avec intérêt et nous lui souhaitons le succès qu'il mérite.

G. P.

Les Vingt-deux Années du père Tasse à Chamrousse, par Henri Vincent. Grenoble, Baratier, 1891, in-18 de 296 p., illustré de nombreux dessins de E. Guigues. — Prix : 3 fr. 50.

La physionomie du père Tasse, le créateur d'un chalet-cabaret à deux mille mètres d'altitude, dans l'un des plus beaux sites des environs d'Uriage, est bien connue des Dauphinois et des visiteurs du Dauphiné. Tout devait donc porter un ami passionné et distingué de la montagne à écrire l'histoire de l'homme et du paysage superbe où il vivait. M. Henri Vincent a rempli sa tâche avec une verve endiablée, pleine de bonhomie railleuse, et cela en se bornant presque à laisser parler les touristes. Combien de Perrichons doivent

regretter aujourd'hui d'avoir « embelli » de leurs divagations le registre légendaire du chalet Tasse!

M. Baratier a donné tous ses soins au volume, et l'imprimeur, M. Allier, y a mis sa marque de maître; l'abbé Guétal, le peintre triomphant du lac de l'Échauda, n'a pas dédaigné d'illustrer la couverture. Enfin, M. Émile Guigues, le Tœpffer dauphinois, a semé dans le texte quantité de dessins joliment enlevés, qui suffiraient à eux seuls à assurer le succès du livre. M. Henri Vincent nous a donné là un bon compagnon de route, pas encombrant, et qui se lit avec le plus grand plaisir. PAUL MEIGE.

Madame Marie Pape-Carpentier, *sa vie et son œuvre*, par ÉMILE GOSSOT, professeur honoraire de l'Université. Paris, Hachette, 1890, in-12 de IX-244 p., avec un portrait en héliogravure. — Prix : 2 fr. 50.

On lira avec intérêt cette biographie d'une femme de bien, dont l'intelligence était élevée et étendue, et dont le cœur était tout dévoué aux enfants. M. Émile Gossot a étudié son sujet *con amore*. Grâce à la communication qui lui a été faite du journal intime et de la correspondance de Mme Pape-Carpentier, il a pu retracer sa carrière si bien remplie, d'une façon vraiment vivante. La fondatrice de la première école normale pour les institutrices vouées à la direction des salles d'asile a beaucoup écrit : son œuvre littéraire et pédagogique est analysée complètement et d'une manière attachante dans ce petit volume. On y trouvera la trace de deux préoccupations bien distinctes : absoudre Mme Pape-Carpentier de l'accusation de libre pensée, accusation bien injuste, ce semble; et en même temps ne pas trop accentuer ses sentiments religieux et laisser à sa biographie ce caractère de neutralité hors de laquelle, dans les milieux officiels, il n'y a point de salut. De là résulte, pour le livre de M. Gossot, un caractère hybride qui m'a paru fort déplaisant. Il y a même un passage absolument inadmissible pour le lecteur chrétien : « Sans doute, lit-on page 103, Marie Carpentier n'avait pas cette dévotion étroite, aveugle, mesquine, de ceux qui ne voient rien au delà des pratiques extérieures; qui s'imaginent qu'un aveu suffit pour les absoudre devant Dieu et devant leur conscience. » Croire à la nécessité de la confession, accompagnée d'un véritable repentir, n'est pas le fait de gens abêtis par une « dévotion étroite, aveugle et mesquine; » c'est la conviction raisonnée, et appuyée sur l'inébranlable fondement de la foi, de tout catholique digne de ce nom. M. Gossot veut bien reconnaître, quelques lignes plus loin, que Mme Pape-Carpentier « faisait à la pratique sa part. » J'aime à croire qu'elle la lui faisait large et qu'elle n'aurait pas adopté l'étrange observation de son biographe. ERNEST ALLAIN.

Un Conventionnel choletais. Michel-Louis Talot, adjudant général, 1755-1828, par H. BAGUENIER-DESORMEAUX. Angers, Germain et Grassin, 1891, in-8 de 98 p.

Michel-Louis Talot fut un de ces « civils » que la Révolution jeta parmi les volontaires, puis dans la garde nationale, enfin dans l'armée régulière : il y devint adjudant général. Entre temps, il fut élu au Conseil des Cinq-Cents. Quoique bien décidé dans le sens révolutionnaire, Talot se montra, dans les guerres de la Vendée, modéré et généreux, et il ne tint pas à lui que les opérations ne fussent dirigées avec plus d'humanité. A la tribune, il eut de fréquents succès, moins par son éloquence que par l'à-propos et la franchise de sa parole; il se montra, au 18 brumaire, l'énergique adversaire de Bonaparte.

Des infirmités précoces terminèrent, dès l'âge de cinquante-cinq ans, sa carrière militaire. Il aimait à rendre service, même à des adversaires. J'en citerai un exemple qui a pu échapper à M. Baguenier-Desormeaux. Il s'agissait de faire rayer de la liste des émigrés Mme de Clermont-Tonnerre; rien ne semblait plus facile : elle était morte en 1781 ; mais les bureaux répondaient que si elle n'était pas émigrée de fait, elle l'était de droit, puisque, si elle eût vécu, elle aurait certainement émigré. Talot rencontrait dans une salle d'armes M. Aimé de Clermont-Tonnerre, le futur ministre de la Restauration. Avisé de l'iniquité dont il était victime, il s'en indigna, courut chez les Directeurs et en obtint prompte justice. En ce temps-là, avec d'autres protecteurs, il eût fallu débourser cinquante à soixante mille livres; M. de Clermont-Tonnerre en fut quitte pour un remerciement (*Le Marquis de Clermont-Tonnerre*, Cam. Rousset, p. 19).

Cette courte biographie est intéressante et remet justement en lumière la figure de Talot. Les pièces et lettres qui forment l'appendice n'ajoutent rien de saillant et ne méritaient pas d'être publiées. Il fallait surtout s'abstenir de rééditer la pièce XI (p. 79) : venant de François Grille, elle est déjà suspecte, et il suffit d'en comparer le style trop littéraire avec celui des autres lettres pour la juger apocryphe. Je signalerai aussi (p. 41) quelques lignes trop vagues sur le 18 fructidor; enfin (p. 35), la note sur Thibaudeau est inexacte; il mourut si peu en 1823, que Napoléon III le fit entrer dans le Sénat du second Empire en 1852.

VICTOR PIERRE.

Un Couvent de religieuses anglaises à Paris, de 1634 à 1894, par l'abbé CÉDOZ, aumônier de la communauté. Paris, Victor Lecoffre, 1891, in-12 de XX-479 p. — Prix : 4 fr.

Au commencement du XVIIe siècle, lorsque les catholiques anglais cherchaient un refuge en France, à l'ombre du collège de Douai, qui préparait pour l'Angleterre des prêtres et des missionnaires, deux âmes d'élite conçurent le projet de fonder un couvent où les jeunes filles de la même nation viendraient recevoir une éducation catholique et se préparer ainsi aux devoirs qu'elles auraient à remplir un jour dans leur patrie. Paris fut choisi pour le lieu de la fondation; après deux résidences provisoires, la communauté naissante se fixa rue des Fossés-Saint-Victor, où elle resta jusqu'à sa translation à Neuilly en 1860. C'est de ce couvent, dont il est l'aumônier, que M. Cédoz a fait l'histoire. Il a mis en œuvre avec intelligence le journal et toutes les pièces qu'il a trouvées dans les archives de la communauté, il les a complétées et expliquées au moyen de divers autres documents et en a formé un récit qui possède à un haut degré deux qualités qu'on est toujours heureux de trouver réunies, l'exactitude et l'intérêt. Au jugement des critiques les plus compétents, tous les faits qui sont rapportés ou notés dans ce récit le sont avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Tout au plus a-t-on signalé une ou deux méprises sans conséquence, comme celle qui a été commise au sujet du nom de l'amiral Trogof et de la part de responsabilité qu'a eue cet officier dans la reddition du port de Toulon. Le constant intérêt qu'offre la lecture de ces pages vient d'abord de ce qu'en un style clair et élégant l'auteur nous montre, comme en un vivant tableau, les difficultés qu'il a fallu vaincre, les périls auxquels on a échappé, les vertus par lesquelles ces saintes religieuses, ainsi que leurs éminents directeurs, se sont toujours maintenues à la hauteur de leur tâche, espérant en Dieu et ne s'abandonnant jamais elles-mêmes. Il tient encore à une autre cause : cette monographie d'un couvent nous fait revivre deux siècles et demi de notre histoire dans la compagnie d'un témoin

importante de la codification du droit ecclésiastique, et nous nous associons de grand cœur aux éloges qu'il donne à ceux qui s'y sont livrés les premiers.

G. PÉRIES.

El Problema social y las escuelas politicas, por DON SALVADOR BERMUDEZ DE CASTRO, marques de LEMA, duque de RIPALDA. Madrid, tipografia de los Huerfanos, 1891, in-8 de 98 p.

Nommé premier secrétaire de la section des sciences morales et politiques de l'Ateneo de Madrid, M. Bermudez de Castro a inauguré ses fonctions en prononçant un discours sur *la Question sociale* qu'il vient de publier en brochure. Le fond de ce travail ne se ressent nullement de la forme forcément un peu oratoire sous laquelle il a été fait. L'auteur embrasse l'ensemble des problèmes économiques compris sous le titre de question sociale avec une grande ampleur et une remarquable précision. Homme essentiellement de bonne foi, il n'affaiblit aucune objection, n'esquive aucune difficulté.

Son travail est inspiré par un esprit franchement chrétien, et dans toutes les questions d'application, il s'attache pas à pas aux enseignements de Le Play. Venant d'un écrivain aussi distingué et qui a une connaissance très étendue des doctrines économiques contemporaines, cette adhésion a un grand prix pour l'école qui continue en France l'œuvre de l'illustre auteur de *la Réforme sociale.*

Un seul point cependant doit appeler nos réserves. M. Bermudez de Castro, après avoir posé le principe que le salaire doit être suffisant pour nourrir l'ouvrier, croit que l'État pourrait et devrait, dans chaque pays (et chaque localité sans doute) fixer un *minimum* de salaires. Il reconnaît qu'il y a à cela beaucoup de difficultés, mais il croit que l'État devrait passer outre. Ces difficultés sont absolument insurmontables, et il serait très imprudent de se lancer dans une voie où l'on aboutirait forcément à faire aux classes populaires des promesses irréalisables, et par conséquent à aggraver de beaucoup l'antagonisme social. M. Bermudez de Castro dit que la protection douanière permettra de donner aux ouvriers de toutes les industries des salaires élevés. Les faits donnent un démenti à cette supposition : la protection douanière a pour effet de multiplier les entreprises manufacturières mal combinées, qui végètent uniquement grâce aux profits garantis par le tarif. Aux États-Unis, les industries les plus protégées sont celles où les salaires sont les plus bas. Une fois entré dans cette voie, il faudrait, pour soutenir les prix, forcer les émissions de monnaies. C'est ce que fait en ce moment M. Canovas de Castillo, en Espagne, en augmentant la circulation à découvert des billets de la Banque. Le résultat a été une crise financière qui a des conséquences sociales graves. Le Saint-Père, dans son Encyclique et son discours au pèlerinage ouvrier, a été bien plus sage en se bornant à poser le principe du salaire nécessaire comme un point de morale, sans aller jusqu'à charger l'État de le réaliser. Il est beaucoup de points qu'il faut forcément abandonner à la conscience publique et aux progrès de l'opinion. La démocratie de nos jours travaille dans ce sens, et c'est ainsi qu'elle remplit, malgré ses aberrations et ses déviations, un rôle providentiel.

M. Bermudez de Castro est un esprit assez puissant pour s'élever au-dessus des influences de parti et pour profiter des leçons de l'expérience. Nous souhaitons vivement que ce premier essai se transforme en un volume, auquel nous prédisons un succès sérieux.

CLAUDIO JANNET.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de Mgr Charles-Émile Freppel, évêque d'Angers, est un grand deuil pour l'Église, pour la France et pour les lettres. Né à Obernai le 1er juin 1827, l'illustre prélat fit ses études au petit et au grand séminaire de Strasbourg. Ses talents, qui se manifestèrent dès lors, firent qu'on se le disputait ; et son évêque, pour le garder, dut le nommer professeur au petit séminaire, alors qu'il était encore élève du grand. Cependant, le choix qu'on fit de lui quelques années plus tard comme professeur de philosophie à l'école des Carmes, récemment fondée, le détermina à venir s'établir à Paris. Il ne tarda pas à recevoir le titre de chapelain de Sainte-Geneviève, et quand il eut pris son grade de docteur en théologie, on n'en trouva pas de plus digne et de plus capable de remplir la chaire d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris (1854). Il sut attirer à ses cours un auditoire nombreux, et l'attention se porta si bien sur lui que l'Empereur l'appela aux Tuileries pour prêcher le Carême en 1862. Le Pape le fit venir à Rome pour prendre part aux travaux préparatoires du concile (1869); et c'est la même année qu'il fut promu à l'évêché d'Angers. Nous n'avons pas à rappeler ici le rôle de Mgr Freppel pendant la guerre, ni la part qu'il prit depuis aux événements politiques ; mais nous ne pouvons oublier de noter que l'éloquence qui s'était accommodée tour à tour aux exigences d'un cours public et à celles de la chaire, se trouva propre également aux discussions de la Chambre, où Mgr Freppel siégeait depuis 1880, et où il sut obtenir par sa parole l'admiration, par ses vertus le respect, et par ses qualités l'amitié de collègues dont les opinions étaient diamétralement opposées aux siennes. Nous donnons ci-dessous la liste des principales œuvres laissées par le grand prélat français : *Les Pères apostoliques et leur époque* (1859, in-8); — *Les Apologistes chrétiens au IIe siècle* (1860, in-8); — *Panégyrique de Jeanne d'Arc* (1860, in-8); - *Saint Irénée et l'Éloquence chrétienne dans la Gaule pendant les deux premiers siècles* (1861, in-8); — *Discours sur l'histoire de la Sorbonne* (1862, in-8); — *Conférences sur la divinité de Jésus-Christ* (1863, in-8); — *Examen critique de la « Vie de Jésus » de M. Renan* (1863, in-8); — *Oraison funèbre de Son Em. Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris* (1863, in-8); — *Une Édition populaire de la « Vie de Jésus » de M. Renan* (1864, in-8); — *Tertullien* (2 vol. in-8, 1864); — *Clément d'Alexandrie* (1865, in-8); — *La Vie chrétienne* (1865, in-8); — *Saint Cyprien et l'Église d'Afrique au IIIe siècle* (1865, in-8); — *Examen critique des « Apôtres » de M. Renan* (1866, in-8); — *Origène* (1868, in-8); — *Œuvres oratoires. Discours et Panégyriques* (3 vol. in-8, 1869-1874); — *Avis à MM. les conseillers généraux et municipaux* (1871, in-12); — *Œuvres polémiques* (1874, in-8); — *Les Devoirs du chrétien dans la vie civile* (1876, in-18); — *De l'Assistance aux vêpres* (1878, in-18); — *Discours prononcés à l'inauguration du monument érigé en l'honneur du général Lamoricière* (1880, in-12); — *A propos du centenaire de Luther* (1883, gr. in-8); — *Oraison funèbre de l'amiral Courbet* (1885, in-8).

— M. le docteur Eugène Bouchut, mort le 26 novembre, était né à Paris en 1818. C'est dans cette ville qu'il fit ses études médicales et prit le grade de docteur. D'abord chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il se fit recevoir agrégé de la Faculté de médecine et nommer, en 1852, médecin à l'hôpital de Bon-Secours ; en 1856, il passa à l'hôpital de Sainte-Eugénie et des Enfants malades. M. le docteur Bouchut a publié de nombreux ouvrages, dont nous donnons la liste : *Traité des signes de la mort et des moyens de prévenir les enterrements*

prématurés (1849, in-12); — *Mémoire sur l'hygiène et l'industrie de la peinture au blanc de zinc*, lu à l'Académie nationale de médecine (1852, in-8); — *Nouveaux éléments de pathologie générale et de séméiologie* (1857, in-8); — *De l'état nerveux aigu ou chronique, ou Névrosisme appelé névropathie aiguë, cérébro-pneumo-gastrique* (1859, in-8); — *Leçons cliniques sur les maladies de l'enfance*, faites à l'hôpital Sainte-Eugénie (1860, in-8); — *Hygiène de la première enfance, comprenant les lois organiques du mariage, les soins de la grossesse, etc.* (1862, in-12); — *La Vie et ses attributs dans leurs rapports avec la philosophie, l'histoire naturelle et la médecine* (1862, in-12); — *Traité pratique des maladies des nouveau-nés, des enfants à la mamelle et de la seconde enfance* (4e édition, 1862, in-8); — *Histoire de la médecine et des doctrines médicales*, leçons faites à l'école pratique de la Faculté de médecine en 1862, 1863, 1864 (1864, in-8); — *Du Diagnostic des maladies du système nerveux par l'ophtalmoscopie* (1865, in-8); — *Des Effets physiologiques et thérapeutiques de l'hydrate de chloral* (1869, in-8); — *Cérébroscopie. Des Tubercules de la rétine et de la choroïde, reconnus à l'ophtalmoscope et indiquant la tuberculose centrale* (1869, in-8); — *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale* (2e édition, 1872, gr. in-8, avec Armand Després); — *Hygiène de la première enfance. Guide des mères pour l'allaitement, le sevrage et le choix de la nourrice chez les nouveau-nés* (6e édition, 1874, in-12); — *Nouveaux éléments de pathologie générale de séméiologie et de diagnostic* (3e édition, 1874, gr. in-8); — *Maladies des enfants. Recherches anatomiques et cliniques sur l'endocardite végétante et ulcéreuse des maladies aiguës fébriles* (1875, in-8); — *Atlas d'ophtalmoscopie médicale et cérébroscopie* (1876, in-4); — *Traité de diagnostic et de séméiologie* (1882, gr. in-8). — *Clinique de l'hôpital des Enfants malades* (1883, in-8); — *Compendium-annuaire de thérapeutique française et étrangère pour 1885* (1885, in-8).

— Le nom et les travaux de Mgr Johann Janssen sont trop connus pour qu'il soit utile d'insister sur le vide que sa mort creuse parmi les écrivains catholiques. L'éminent historien, qui a succombé à la fin de décembre, était né le 10 avril 1829, à Xanten. Après avoir achevé ses études théologiques et reçu l'ordination sacerdotale, il fut nommé professeur d'histoire au collège de Francfort-sur-le-Mein. C'est dans les loisirs que lui laissaient ces modestes fonctions qu'il composa les travaux qui lui assurèrent, de l'aveu de tous, un des premiers rangs parmi les historiens contemporains. Il s'était déjà distingué par plusieurs écrits dont on trouvera ci-dessous la liste, et notamment par des études sur le mérite historique de Schiller, sur Gustave-Adolphe, sur Charlemagne, sur Frédéric-Léopold, comte de Stolberg, quand il entreprit (1877) la rédaction de l'ouvrage qui assura sa réputation et qui reste son principal titre, cette belle et sérieuse histoire du peuple allemand depuis la fin du moyen âge, dont à plusieurs reprises nous avons signalé à nos lecteurs les éminentes qualités. L'œuvre reste malheureusement inachevée; le temps a manqué à l'illustre historien pour rédiger le sixième volume, consacré à la guerre de Trente ans. L'on annonce que M. L. Pastor, déjà connu par une histoire des Papes depuis le grand schisme, complétera l'œuvre de son maître; il y manquera toujours néanmoins quelque chose. Voici l'énumération des principaux ouvrages de Mgr Janssen : *Wibald von Stablo und Cowey (1098-1158)* (1854, gr. in-8); — *Frankfurt's Reichs correspondenz nebst andern verwandten Aktenstücken von 1376-1519* (1863-1873, 3 in-8); — *Frankreichs, Rheingelüste und deutschkatholische Politik in früheren Jahrhunderten* (1861, in-8); — *Die Kirche und die Freiheit der Völker* (1863, in-8); — *Schiller als Historiker* (1863, in-8); — *Zur Genesis der ersten Theilung Polens* (1865, in-8); — *Johann Friedrich Böhmers Leben und Anschauungen* (1870, in-8);

— *Aus dem Leben eines katholischen Schulmannes und Gelehrten* (1873, in-8); — *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters* (1876-1886, 5 vol. in-8); — *Zeit- und Lebensbilder* (1876-1879, 2 in-8); — *Friedrich Leopold Graf zu Stolberg* (1877, in-8); — *An meine Kritiker* (1882, in-8); — *Ein zweites Wort an meine Kritiker* (1884, in-8).

— M. Paul HUNFALVY, qui est mort le 30 novembre, dans sa quatre-vingt-deuxième année, était le plus éminent des philologues hongrois contemporains. Né à Nagy Szalok en 1810, il fit ses études à Kesmark et à Budapest, étudia quelque temps les langues classiques et sémitiques, puis il se mit à apprendre celles de la Finlande et de la Turquie. Ces recherches lui permirent de fonder une nouvelle école linguistique, dont il est resté jusqu'à sa mort le chef incontesté. De 1856 à 1862 il publia un important traité de philologie hongroise; on lui doit aussi des recherches sur les langues des Vogouls (1872), des Ostiaks (1875) et des Roumains (1878); une ethnographie de la Hongrie (1877). Les *Literarische Berichte aus Ungarn*, dont il entreprit la publication en 1878, avaient pour objet de tenir toutes les personnes capables de lire l'allemand au courant des études hongroises auxquelles M. Hunfalvy a dévoué son existence. Nommé professeur à l'Université de Budapest, il fut aussi choisi comme membre de l'Académie hongroise, et ce corps savant lui confia la charge honorable de diriger ses travaux philologiques. M. Hunfalvy, qui avait toujours conservé de ses premières études le goût des littératures antiques, a traduit en hongrois le *Banquet*, la *République*, neuf autres dialogues de Platon et la *Politique* d'Aristote.

— M. Abraham KUENEN, qui est mort dans le courant de décembre, tenait en Hollande un des premiers rangs parmi les orientalistes. Né à Haarlem le 16 septembre 1818, il y fit ses études; en 1846 il alla s'instruire de la théologie à l'Université de Leyde, qui lui décerna le grade de docteur (1851), et le nomma successivement professeur extraordinaire (1852) et ordinaire (1855). M. Kuenen s'est acquis un grand nom dans le monde de l'érudition, par ses travaux d'exégèse biblique. Son *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament* a été traduite en français par M. Pierson (1866-1879, 2 vol. in-8). En outre de ses études sur les livres de l'Ancien Testament, il a publié une histoire du peuple d'Israël et de nombreux mémoires dans les périodiques hollandais. Il dirigeait l'*Onderzoek Theologisch Tijdschrift*.

— M. J.-Charles-Adolphe ALPHAND, qui se distingua brillamment à la direction des travaux de Paris, qu'il occupait depuis 1872, est mort à Paris le 5 décembre 1891. Il a donné quelques publications de luxe, telles que : *Le Bois de Boulogne architectural. Recueil des embellissements exécutés dans son enceinte* (1860, petit in-folio, avec Vacquer); — *Les Promenades de Paris. Bois de Boulogne et de Vincennes, parcs, squares et boulevards de la ville de Paris* (2 vol. gr. in-folio, 1873); — *Arboretum et fleuriste de la ville de Paris. Description, culture et usage des arbres, arbrisseaux et des plantes herbacées et frutescentes de plein air et de serres, employées dans l'ornementation des parcs et des jardins* (1874, in-folio); — *L'Art des jardins; histoire; théorie pratique de la composition des jardins et des parcs* (1885, in-4, avec Ernouf).

— La mort de M. Marcel CANAT DE CHIZY, arrivée le 14 octobre dernier, est une grande perte pour l'érudition bourguignonne. Né à Préty (Saône-et-Loire) le 2 août 1811, il consacra la plus grande partie de sa vie à l'histoire de sa province. Il fut un des fondateurs de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône, qu'il présida pendant de longues années. Voici la liste de ses principales publications : *Notice sur l'église de Saint-Désert, ses fortifications et les peintures murales découvertes dans une de ses chapelles* (1846, in-8); — *Conditions de la vie privée en Bourgogne, au moyen âge*

(1860, in-8); — *Marguerite de Flandres, duchesse de Bourgogne, sa vie intime et l'état de sa maison* (1860, in-8); — *Documents pour servir à l'histoire de Bourgogne au* XV*e siècle* (1863, in-8); — *Recherches historiques sur la corporation des enfants de la ville de Chalon-sur-Saône, dite Abbaye des enfants* (1869, in-4); — *Construction du palais du parlement à Dijon, analyse d'un compte des travaux de 1520* (1869, in-8); — *Topographie des cours d'eau du département de Saône-et-Loire* (1869, in-8); — *Notice historique sur quelques évêques de Chalon* (1870, in-4); — *Notice historique concernant le sauvetage du trésor des chartes de l'abbaye de Cluny au* XVI*e siècle* (1871, in-8); — *Notes sur quelques points d'histoire concernant la Bourgogne et le Forez* (1872, in 8); — *Note sur deux inscriptions romanes de l'église de Tournus* (1872, in-8); — *Le Prieuré de Sainte-Marie de Chalon-sur-Saône* (1873, in-12); — *Notes historiques et topographiques sur quelques villages de la Bourgogne* (1874, in-4); — *Origine du prieuré de N.-D. de Paray-le-Monial* (1876, in-12); — *Mottes féodales dans l'ancien bailliage de Chalon-sur-Saône* (1878, in-8); — *Deux ans de peste à Chalon-sur-Saône en 1578-1579; recherches sur la contagion pendant le* XVI*e siècle* (1879, in-12); — *Le Pas d'armes de la fontaine de Plours; chronique chalonnaise du* XV*e siècle, 1449-1450* (1879, in-12); — *Une Sédition à Chalon-sur-Saône en 1630* (1880, in-12); — *Les Cantorber et les de Ver; note sur deux familles du Brionnais* (1883, in-8); — *Pièces concernant les métiers* (1883, in-4); — *Note sur le pèlerinage de N.-D. de Grâce dans la paroisse de Savigny-sur-Grosne* (1883, in-4); — *Journal de Noé Lacroix, Chalonnais*, publié par M. de Charmasse, annoté par M. Canat de Chizy (1883, in-4); — *Sur les Tupiniers de Sevrey-lez-Chalon* (1884, in-4); — *Note sur les maîtres des œuvres du duc de Bourgogne* (1885, in-8); — *Inscriptions antiques de Chalon-sur-Saône*, 5 pl. (1886, in-4); — *Fragments du contrôle de la dépense journalière d'Agnès, fille de saint Louis, duchesse de Bourgogne, du 16 septembre 1316 au 8 janvier 1317* (1886, in-4); — *Cartulaire de Paray-le-Monial*, en collaboration avec M l'abbé Ulysse Chevalier (1890, in-8).

— Un membre des plus distingués du clergé espagnol, Don Vincent MANTEROLA, est mort à Alba de Tormès le 24 octobre. Il était né à Saint-Sébastien le 22 janvier 1833; il acquit tous ses grades jusqu'à celui de docteur en théologie. En 1868, lors de la chute d'Isabelle II et de la proclamation momentanée de la République espagnole, il avait déjà une telle réputation, qu'en dépit des efforts du gouvernement il fut élu député aux Cortès et s'y distingua au premier rang par son éloquence et l'à-propos de ses reparties. Non content d'avoir fondé le *Semanario Catolico* de Victoria, et de l'avoir dirigé pendant de longues années, il a encore publié beaucoup de petits ouvrages de circonstance. Nous mentionnerons seulement ses *Afirmaciones Catolicas* et son Essai sur la tolérance religieuse en Espagne au XIX*e* siècle, qui firent du bruit au moment de leur apparition.

— On annonce la mort de l'archimandrite LÉONIDE, savant archéologue russe, auteur ou éditeur de nombreux écrits relatifs à l'histoire et aux antiquités slaves. Issu d'une ancienne famille noble, il avait suivi d'abord la carrière militaire et servi douze ans dans la garde; en 1852 il se fit moine, s'adonna aux études historiques, qu'il cultiva jusqu'aux derniers jours. Son plus récent ouvrage a été publié en 1891, sous le titre : *La Sainte Russie*. Léonide KAVÉLINE est mort le 22 octobre (v. st.) dans la Laure de Troïtza, près Moscou, dont il était supérieur; il avait soixante-dix ans.

— Le monde littéraire russe a perdu encore deux autres écrivains : M. PALMINE, l'un des plus féconds poètes humoristiques, mort le 26 octobre (v. st.), à l'âge de cinquante ans. Il avait collaboré à une quantité de revues et de journaux de Moscou et de Saint-Pétersbourg; et Constantin LÉONTIEF, auteur

des ouvrages suivants : *Vie des chrétiens de Turquie; Aspasie Lamrida; Mémoires d'Ulysse Polychronidès*, Grec de Zagora; *Orient, Russes et Slaves; Père Clément Zederholm*, moine d'Optine. Après avoir étudié à l'Université de Moscou, Léontief exerça d'abord la médecine, occupa ensuite le poste de consul dans diverses provinces de la Turquie et prit à la fin l'habit religieux sous le nom de Clément. Il est mort le 12 novembre (v. st.), au couvent de Troïtza.

— On annonce encore la mort de M. AUPETIT, directeur du *Journal de l'Indre*, mort le 26 décembre; — du docteur BARTHEZ, membre de l'Académie de médecine, mort à Excideuil, à l'âge de quatre-vingts ans, le 11 décembre; de Mgr CIROT DE LA VILLE, doyen de la Faculté de théologie de Bordeaux, né à Ancône (Italie) en 1811, auteur de : *Histoire de l'abbaye et congrégation de N.-D. de la Grande-Sauve, ordre de Saint-Benoît en Guienne* (2 vol. in-8, 1844-45); *Origines chrétiennes de Bordeaux. Histoire et description de l'église Saint-Seurin* (1867, in-4); *L'Empire romain. Le Christianisme dans les Gaules. Essai de philosophie sacrée ou de l'Écriture sainte, d'après les Saints Pères et la tradition catholique* (1874-1883, 3 vol. in-12), mort le 3 décembre à Bordeaux, âgé de quatre-vingts ans; — de M. COURDAVEAU, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Lille, auteur de travaux historiques, mort le 7 décembre; — de M. CUGUEL, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, dont nous citerons : *Éléments de paléographie grecque, Règles de la syntaxe grecque*, mort le 5 décembre, à l'âge de trente et un ans; — de M. DESDEVIZES DU DÉSERT, ancien professeur d'histoire aux lycées de Tours et de Rennes et à la Faculté de Clermont, mort le 19 décembre, âgé de soixante-dix ans; — de M. Henri ESCOFFIER, rédacteur en chef du *Petit Journal*, où il a signé de nombreux articles du pseudonyme de *Thomas Grimm*, et auteur de plusieurs romans, mort à l'âge de cinquante-trois ans, le 20 décembre; — du docteur FERÉOL, auteur de plusieurs ouvrages de médecine, mort le 5 décembre; — du docteur FLEURY, médecin principal en retraite, membre de la Société scientifique de France, mort à Saint-Hilaire-du-Harcouët, le 19 décembre; — de M. l'abbé JOUY, auteur d'une *Histoire universelle de l'Église et des Papes*, mort le 14 décembre, âgé de soixante-six ans; — de M. l'abbé LAFON, auteur de plusieurs livres, mort le 19 décembre; — de M. l'abbé Hippolyte LAMONTAGNE, qui a fait paraître en 1883 un *Recueil de fables, odes et sonnets*, mort à l'âge de quatre-vingts ans, le 27 novembre; — de M. Pierre-Henri-Victor-Bernale DE LAPOMMERAYE, auteur de plusieurs ouvrages de critique et d'histoire littéraire, collaborateur de divers journaux, mort le 25 décembre; — de M. Charles LEMONNIER, qui a collaboré au *Phare de la Loire*, fondateur de la *Revue philosophique*, mort le 4 décembre; — de M. Achille MERCIER, collaborateur à la *République française*, mort le 8 décembre, à l'âge de soixante et un ans; — du docteur MOUTARD-MARTIN, médecin honoraire des hôpitaux, auteur d'un *Mémoire sur la valeur du sulfate de cinchonine dans le traitement des fièvres intermittentes* (1860, in-8), mort le 24 décembre; — de M. Ferdinand POUY, auteur de nombreux ouvrages historiques, entre autres : *Études historiques et littéraires sur les anciennes sociétés académiques de la ville d'Amiens* (1861, in-8); *Recherches historiques sur l'imprimerie et la librairie à Amiens* (1861, in-8); *Recherches historiques et bibliographiques sur l'imprimerie et la librairie et sur les arts et industries qui s'y rattachent dans le département de la Somme* (2 vol. in-8, 1863-64); *Recherches sur les almanachs et calendriers artistiques à estampes, à vignettes, à caricatures, etc.* (1875, in-8); *Les Anglais à Amiens pendant la Révolution* (1876, in-8); *La Chambre de conseil des États de Picardie pendant la Ligue* (1882, in-8); *Concini, maréchal d'Ancre; son gouvernement en Picardie (1611-1617)* (1885, in-8), mort le 4 décembre; — de M. Charles TOUBIN, professeur d'histoire au

lycée d'Alger, né à Salins (Jura) en 1820, auteur de : *Récits jurassiens* (1869, in-12); *Le Chansonnier salinois* (1882, in-12); *Essai étymologique, historique et géographique* (1891, in-18), mort le 26 décembre, à Salins (Jura); — du docteur Léon TRIPIER, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Lyon, professeur d'anatomie à l'École des Beaux-Arts, auteur *Du Cancer de la colonne vertébrale et de ses rapports avec la paraplégie douloureuse* (1867, in-8), mort à l'âge de quarante-neuf ans, le 8 décembre; — de M. Léon VIGREUX, ingénieur civil, professeur à l'École centrale, directeur du *Journal des fabricants de papier* et du journal *la Meunerie*, auteur de divers ouvrages relatifs à l'industrie de la papeterie, mort le 28 novembre; — de M. Georges VIOLLAT, qui avait publié dans la *Revue Bleue* des *Études* remarquées *sur l'Angleterre contemporaine* et qui faisait partie de la rédaction des *Débats*, mort le 24 novembre, à l'âge de vingt-six ans; — de M. Albert WOLFF, critique dramatique du *Figaro*, auteur de plusieurs pièces de théâtre, en collaboration, mort le 23 décembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Wolcott BALESTIER, qui venait de fonder avec M. Heinemann une maison d'édition pour faire concurrence à celle de Tauchnitz, et qui s'était fait connaître comme auteur par une nouvelle (*The Naulahka*) rédigée avec la collaboration de M. Kipling, mort à peine âgé de vingt-huit ans; — de M. Edward BALSTON, archidiacre de Derby, mort le 29 novembre; — de Mme Amely BŒLTE, romancière de quelque réputation, morte le 16 novembre, à Wiesbaden, dans sa quatre-vingtième année; — de sir Victor BROOKE, naturaliste anglais, qui a fourni sur l'histoire des animaux de nombreux articles aux *Proceedings of the zoological society*, mort le 25 novembre; — de Mgr D. BROWNE, évêque de Winchester, dont l'ouvrage le plus connu est l'*Exposition of the thirty nine articles*; — de M. E. BURTIN, professeur à l'Académie militaire de Berlin, mort le 6 novembre; — de M. Ed. VON CŒLN, poète allemand, mort à Brême le 27 novembre, âgé de soixante ans; — de M. Gregor CSIKY, écrivain dramatique, mort à Budapest, à quarante-neuf ans, le 19 novembre; — de M. Gustav DEMELINS, professeur à l'Université de Vienne, mort dans cette ville le 7 novembre, à soixante et un ans; — de M. R.-E. EGERTON WARBURTON, dont les poésies les plus connues forment le recueil intitulé *Hunting Songs*; — de M. J.-W. EWALD, géologue distingué, membre de l'Académie des sciences de Berlin, mort dans cette ville en décembre, âgé de quatre-vingt-un ans; — de M. William HENDERSON, dont on estime les travaux sur le Folklore anglais, et notamment le *Folklore of the northern countries*, mort à soixante-dix-neuf ans, à la fin de novembre; — de M. Albert JÆGER, professeur à l'Université de Vienne, connu par d'importants ouvrages sur le Tyrol, sa patrie, et notamment par sa *Geschichte der landstændlichen Verfassung Tyrols* (1886), mort le 10 décembre, à quatre-vingt-onze ans; — de lady Catherine-Charlotte JACKSON, qui, après avoir donné une étude remarquée sur le Portugal (*Fair Lusitania*, 1874), a écrit de nombreux ouvrages sur l'histoire de France (*The Last of Valois, The Court of France*); — de M. William KERGEL, professeur de philologie classique à Graz, mort le 5 décembre, à soixante-neuf ans; — du Dr KILLIAS, médecin et naturaliste éminent, mort à Coire, à soixante-quatre ans, le 14 novembre; — du Dr Karl LIMAN, professeur à la Faculté de médecine de Berlin, mort dans cette ville le 23 novembre; — de M. Julius-Ferdinand RÆBIGER, professeur de théologie à l'Université de Breslau, mort le 18 novembre, à quatre-vingt-un ans; — de sir Andrew Crombie RAMSAY, l'un des géologues les plus éminents de la Grande-Bretagne, dont l'ouvrage le plus important est *The Physical Geology and Geography of Great Britain*, mort le 9 décembre, à soixante-dix-huit ans; — de M. le comte Eugenio RIVA SAN-

SEVERINO, collaborateur de la *Rassegna nazionale*, mort à Florence, le 20 novembre; — du Dr F.-Ch. VON ROTHMUND, professeur de chirurgie à l'Université de Munich, mort dans cette ville, le 30 novembre; — de M. Jean ROUSSEAU, estimé en Belgique pour ses recherches sur l'histoire de l'art, mort à Bruxelles, le 14 novembre, à soixante-deux ans; — de M. Jean-Servais STAS, chimiste belge distingué, professeur à l'École militaire de Bruxelles, mort à soixante-dix-huit ans; — de M. STRAUB, archéologue, mort à Strasbourg, le 27 novembre; — de M. Godfrey TURNER, de la presse du Royaume-Uni, collaborateur du *Daily Telegraph*; — de M. W. VOGEL, professeur de droit public à l'Université d'Erlangen, mort le 18 novembre; — de M. C.-D. YONGE, qui, outre d'excellentes éditions des classiques grecs et latins, et un *English-Greek Lexicon* (1849) fort estimé, a donné quelques ouvrages d'histoire, et notamment *The History of England* (1858) et *The History of France* (1866).

INSTITUT. — *Académie des sciences morales et politiques.* — L'Académie a procédé, le 19 décembre, à l'élection d'un membre titulaire dans la section d'histoire, en remplacement de M. Chéruel, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Rambaud a obtenu 12 voix, M. Rocquain 11, M. Luchaire 7, M. Wiesener 4, et M. le baron d'Avenel 2. Au second tour, M. Rocquain a été élu par 18 voix contre 13 à M. Rambaud et 4 à M. Luchaire.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 4 décembre, M. Dieulafoy a terminé sa lecture sur les monuments religieux de l'ancienne Perse. M. Théodore Reinach a lu ensuite un travail sur quelques inscriptions de l'île de Chos. Le 11 décembre, l'Académie a entendu une communication de M. Heuzey sur le costume palmyrénien et une autre de M. Maspero sur de nouveaux textes cunéiformes découverts en Perse par M. de Morgan. — Dans la séance du 18 décembre, M. Siméon Luce a lu un travail sur la défense de Rennes par Duguesclin, en 1356. M. de la Blanchère a fait ensuite une communication sur l'aménagement des eaux et l'irrigation du pays dans l'Afrique romaine. — Le 23 décembre, M. Siméon Luce a entretenu ses collègues de Nicolas Béhuchet, l'un des commandants de la flotte française à la bataille de l'Écluse, en 1340, qui, fait prisonnier dans le combat, donna un soufflet à Édouard III, qui l'avait insulté.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 7 novembre, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a entretenu ses collègues de l'heureuse influence qu'Aristote a exercée, après deux mille ans, sur le XIXe siècle: il montre que c'est à sa méthode scientifique qu'on doit en principe toutes les découvertes de notre époque. M. A. Desjardins a ensuite présenté quelques observations sur la communication faite récemment par M. Frédéric Passy au sujet des publications licencieuses. — La séance du 14 novembre est remplie par d'autres observations sur le même sujet, faites par MM. de Franqueville et Bérenger. — Le 21 novembre, après la lecture par M. Aucoc d'une notice sur la vie et les travaux de M. Kervyn de Lettenhove, M. Doniol a communiqué un mémoire intitulé : *Lord Shelburne et les Ouvertures sur la paix de 1782.* — Les 12 et 19 décembre, M. Baudrillart a entretenu ses collègues de l'état matériel et moral des populations rurales des départements de la Haute-Garonne et des Pyrénées-Orientales. — Dans la séance du 26 décembre, M. Levasseur a fait une communication sur la disette qui sévit actuellement en Russie, sur ses causes et les effets démographiques qu'elle produira.

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — Au moment où, à la Chambre même des députés, retentissent des récriminations contre la Bibliothèque nationale, au moment où l'on s'efforce de diminuer encore le mince crédit accordé à

cet établissement de premier ordre, M. Léopold Delisle a jugé utile de saisir le public de la question, et les *Notes sur le département des imprimés de la Bibliothèque nationale* (Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, Paris, H. Champion, in-8 de 6 p.) qu'il vient de publier, apportent des renseignements précis, destinés à éclairer l'opinion et à justifier l'administration de la Bibliothèque. Cette notice comprend huit chapitres, dont le premier donne un état des collections de la Bibliothèque; le deuxième fait connaître les accroissements de 1885 à 1891 et nous renseigne sur les divers modes d'accroissement; le troisième nous met au courant du catalogue des livres nouveaux et montre l'utilité de ces bulletins mensuels qui ont excité tant de colères; le quatrième indique les progrès réalisés dans le travail d'inventaire des livres nouveaux du 25 mars 1890 au 24 janvier 1891. M. Delisle passe ensuite au service des communications, explique pourquoi elles se font avec une lenteur qui décourage le public, et rappelle les instruments de recherche mis à la disposition des lecteurs. Enfin, il insiste sur la nécessité d'achever les bâtiments de la rue Colbert. Nous applaudissons volontiers aux paroles de l'éminent administrateur quand il proteste contre la misérable parcimonie avec laquelle l'argent est mesuré à une institution qui maintient avec peine son rang éminent parmi les établissements analogues du monde entier. Ses arguments pour la défense des deux Bulletins emportent la conviction; la nécessité s'impose d'achever les constructions où l'on pourra offrir au public des salles éclairées à l'électricité et un refuge aux ouvrages qui encombrent les anciens bâtiments; l'utilité d'une augmentation dans le personnel sera facilement admise, et il n'est personne parmi les habitués de la salle de travail qui puisse nier la nécessité de crédits plus considérables et suffisants pour permettre d'acquérir tous les livres utiles qui manquent à la Bibliothèque. Qu'il nous soit permis, cependant, à propos de cette brochure, de signaler une amélioration qui ne demanderait pas de crédits nouveaux. Les livres mis à la disposition des lecteurs forment un choix de travaux de références; un choix de ce genre devrait être excellent; or, la liste des ouvrages qui se trouvent dans la salle de travail offre bien des lacunes importantes et, ce qui est plus grave, on y trouve peut-être quelques volumes inutiles. Nous ne pouvons ici entrer dans de grands détails; quelques indications jetées au hasard ne seront pas superflues. Pourquoi avoir mis l'*Encyclopédie théologique* de Lichtenberger, et point le *Dizionario dell' erudizione ecclesiastica* de Moroni qui est autrement précieux? A côté des grands dictionnaires de Freund et de Forcellini ne devait-on pas faire une place aux travaux plus récents de l'érudition allemande? A côté des différents dictionnaires biographiques nationaux ne devait-on pas mettre le précieux travail de Van der Aa? Le beau *Dictionnaire des parlementaires français*, que nous a donné le zèle de MM. Robert, Cougny et Bourloton, devrait aussi prendre place sur les rayons de la salle, avec la nouvelle édition de l'*Armorial du bibliophile*. La *Bibliotheca scriptorum classicorum* d'Engelmann est à coup sûr excellente; mais elle ne remplace pas l'ancien travail de Fabricius, revu par Ernesti, et qui fait défaut dans la salle. A côté du Melzi on voudrait trouver le Passano qui y a apporté un utile supplément; à côté de Halkett et Laing, les deux dictionnaires de M. Cushing; et aussi le *Lexicon pseudonymorum*, plus général, de Weller. L'on a souvent recours aux excellents *Index* de Poole et de Fletcher: le volume de Koner rendrait, pour les revues allemandes, des services analogues. La liste dressée par notre savant collaborateur M. Stein des périodiques français dont il existe des tables, fournirait aux lecteurs d'utiles indications; et l'excellent rapport donné au dernier congrès bibliographique par le même érudit sur les travaux bibliographiques de 1878 à 1888, devrait prendre rang, avec

le rapport précédent de M. Pawlowsky, à côté des recueils de MM. Sabin et Vallée. Enfin l'on s'étonne à bon droit de voir refuser depuis 1888 à la partie technique du *Polybiblion* la place qui lui avait été jusqu'alors accordée. Notre recueil, sans être assurément complet, est le seul qui renseigne le lecteur d'une façon générale sur les volumes parus à l'étranger. Le Bulletin mensuel de la Bibliothèque nationale ne peut à aucun titre remplir le même office, d'abord parce qu'il est nécessairement moins complet, puis parce que notre recueil offre le double avantage d'un classement méthodique et d'une table alphabétique annuelle des auteurs.

Paris. — M. Léopold Delisle vient de publier l'*Inventaire alphabétique des manuscrits latins et français ajoutés aux fonds des nouvelles acquisitions pendant les années 1875-1891*. L'illustre érudit a fait précéder ce précieux inventaire d'une préface qui a été tirée à part (Paris, H. Champion, in-8 de LXXXVII p.). Dans cette préface, il nous fait connaître les divers modes d'accroissement du département des manuscrits pendant la période indiquée ci-dessus ; et dans la deuxième, il donne des renseignements généraux sur l'état actuel de ce département. Cette publication est à joindre à celle que nous avons déjà indiquée et qui est consacrée au département des imprimés. Parmi les améliorations que M. Delisle nous annonce, nous relevons les suivantes, dont le projet obtiendra l'approbation, et la réalisation la reconnaissance de tous les travailleurs : catalogue chronologique des chartes et des pièces de la Chambre des comptes ; catalogue méthodique des manuscrits ; prolongation de la durée des séances ; acquisition des manuscrits français épars en Europe, et notamment de ceux de la collection de sir Thomas Philipp.

— *Le Songe véritable, pamphlet politique d'un Parisien du* XV*e siècle*, que M. Henri Moranvillé vient de publier dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris* (Tirage à part. Paris, in-8 de 222 p.), présente un intérêt considérable pour l'histoire du règne de Charles VI. Le mérite poétique de cette pièce est assez faible ; mais les attaques dirigées contre les personnages les plus en vue de l'époque à laquelle écrivait le poète (1406, selon M. Moranvillé) et aussi contre quelques autres dont le rôle est resté plus ignoré de l'histoire, feront rechercher des curieux et des érudits cette satire, expression littéraire des sentiments du peuple contre les grands du jour. Ce qui fera apprécier davantage encore la publication de M. Moranvillé, ce sont les notes excellentes et abondantes qu'il a rédigées sur chacun des personnages dont il est fait mention dans le cours du poème ; et l'idée que l'éditeur a eue de réunir ces notes dans un ordre alphabétique à la fin du volume facilite considérablement les recherches. C'est un nouveau titre que M. Moranvillé vient de s'acquérir à la reconnaissance des érudits qui travaillent sur l'histoire des dernières années du XIVe siècle et des premières années du XVe.

— Le *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld et Darmesteter, dont nous avons déjà parlé longuement à nos lecteurs, vient d'atteindre son sixième fascicule, qui va de *Céphalalgie* à *Collier* (Paris, C. Delagrave).

— Les tomes XIX et XX des *Actes de la Société philologique*, pour les années 1889 et 1890 (Paris, C. Klincksieck, in-8 de VIII-301 p.), sont remplis tout entiers par un essai de *Chrestomathie maya* dû à M. le comte H. de Charencey. La langue maya, encore en vigueur dans le Yucatèque, est le plus intéressant des idiomes américains, puisque l'on admet que les fameuses inscriptions des palais de Palenqué, d'Uxmal et autres sont rédigées en maya. Le texte qui sert de base au docte travail de M. de Charencey a été rédigé vers 1562 par un indigène, Natruk-Pech, plus tard baptisé sous le nom de Pablo Pech. Le texte, assez court, ne comprend, avec la traduction latine in-

terlinéaire qui y est jointe, que 43 pages. Le reste du volume est consacré à une savante analyse grammaticale et à un vocabulaire.

— Le livre sur *Marie-Antoinette*, de M. P. de Nolhac, étant sur le point d'être épuisé dans la grande édition de luxe, va reparaître en petit format et sans gravures, chez l'éditeur Lemerre.

— M. de Beaucourt vient de faire paraître le tome VI et dernier de son *Histoire de Charles VII;* il est accompagné d'un *Album* contenant des portraits, des fac-similés et une carte.

— M. de Kirwan avait lu au Congrès scientifique international des catholiques un Mémoire sur *l'Instinct, la connaissance et la raison*, qui vient d'être reproduit par la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles (Octobre 1891. Tirage à part. Bruxelles, imp. Polleunis et Ceuterick, in-8 de 40 p.). Dans cet intéressant travail, notre distingué collaborateur retrace l'historique de la question, indique les diverses solutions qui en ont été données et expose celle qui lui paraît être conforme à la vérité.

— *Le Livre moderne* a vécu. M. Uzanne, qui croit à « la nécessité de revues à temps limité, » lui donne pour successeur un nouveau recueil mensuel, *l'Art et l'Idée*, « publication unique en son genre et dont toute la quintessence se trouvera résumée dans le sous-titre : Revue contemporaine du dilettantisme littéraire et de la curiosité » (17, quai Voltaire. 40 fr. par an pour la France; 45 fr. pour l'étranger). Combien de temps durera cette revue? Moins sans doute que *le Livre moderne*, et M. Uzanne doit nous réserver un brusque coup de théâtre; nous ne désespérons pas de le voir arriver à créer des revues sinon quotidiennes, au moins hebdomadaires, à numéro unique.

— Une autre revue, qui n'a même pas voulu attendre pour paraître au jour le premier de l'an, est la *Revue biblique*, publiée sous la direction des professeurs de l'École pratique d'études bibliques établie au couvent dominicain Saint-Étienne de Jérusalem, et dont le premier numéro a été lancé le 20 décembre (Paris, 10, rue Cassette, 12 fr. par an, et 15 fr. pour l'étranger). Trimestriel, le recueil s'occupera de l'exégèse, de l'histoire de l'exégèse, de la théologie scripturaire, de la controverse biblique, de l'archéologie et géographie bibliques, de la philologie des langues sémitiques. Parmi les collaborateurs de la revue, nous citerons, avec notre éminent collaborateur M. l'abbé Vigouroux : MM. les abbés Batiffol, C. Fillion, Graffin, Jacquier, Lesêtre; les RR. PP. Corluy, Cornely, Van Kasteren, Knabenbauer, de la Compagnie de Jésus; Didon, Faucher, Lagrange, Ollivier, Scheil, des Frères Prêcheurs.

— N'oublions point d'annoncer la brochure de M. Fénelon Gibon, le zélé secrétaire du Comité catholique, sur *le Repos du dimanche*. Ce petit volume (in-12 de 128 p.), précédé d'une lettre de M. Keller, envisage la question par ses côtés essentiels en six chapitres dont voici les titres : La Question populaire par excellence; le Dimanche et l'Industrie ; le Dimanche et le Bâtiment ; le Dimanche et les Chemins de fer; le Dimanche, les Postes et les Télégraphes; le Dimanche, l'Agriculture et le Commerce. Enfin, un septième chapitre est consacré à la réfutation des objections générales. L'on ne peut que citer ici, en s'y associant, les dernières lignes de la préface de M. Keller : « J'espère que la brochure pénétrera dans les couches populaires, auxquelles elle est surtout destinée, et pour lesquelles elle est un véritable bienfait; et comme chrétien et comme Français, je vous remercie de l'avoir faite. »

— Un libraire parisien, M. Albert Schulz, a eu l'excellente idée de dresser le *Catalogue méthodique des revues et journaux parus à Paris jusqu'à fin 1891* (Paris, Albert Schulz, in-18 de 83 p.). Ce catalogue donne le titre, la date de la création, le nom de l'éditeur ou de l'administration de chaque périodique et les prix d'abonnement pour Paris, la province et les pays faisant partie de

l'union postale. Il n'y a pas moins de quarante-huit divisions. Quelques fautes d'espèces diverses se sont glissées dans ce travail; mais plusieurs résultent évidemment d'erreurs typographiques. Par exemple, le *Polybiblion* est marqué comme ayant été fondé en 1808. Une queue manque évidemment au zéro : notre Revue n'a pas encore accompli tout à fait son quart de siècle, mais elle y touche : c'est 1868 qu'il eût fallu imprimer. On pourrait relever quelques omissions, ce qui était inévitable pour une première édition; mais telle qu'elle est, la présente brochure, qui mérite d'être tenue au courant chaque année, est appelée à rendre des services de plus d'un genre à tous ceux qui s'occupent, à un titre quelconque, de la presse française. Une table alphabétique, placée à la fin de l'opuscule, rend les recherches très faciles.

— Nous signalons avec empressement l'*Agenda ecclésiastique pour l'an de grâce 1892* qui vient de paraître chez l'éditeur Lethielleux (petit in-16 de VIII-312 p.). Recouvert d'un cartonnage toile, ce petit volume, de format très commode, est à la fois un calendrier et un mémento; il contient, en outre, nombre de renseignements précieux pour les ecclésiastiques de tous rangs.

— M. Émile Du Boys publie *Une Page inédite de la Chronique des élections à l'Académie française. Succession de l'abbé Paul Tallemant* (1712) (Paris, Techener, in-8 de 10 p.). Le curieux document retrouvé par le zélé chercheur dans le tome XXVIII de la collection Renaudot (*Dissertations littéraires, historiques*, etc.), offre « tout l'attrait que peut présenter la reproduction fidèle d'une séance, d'une scène intérieure de la grande Compagnie, par un témoin oculaire, un de ses membres, car la pièce est tout entière de la main de l'abbé Eusèbe Renaudot, qui fut reçu en 1689. » Le savant critique a pu assigner à cette pièce non datée sa véritable époque et établir qu'il s'agit, dans le piquant récit, des séances qui précédèrent l'élection mouvementée du successeur de l'abbé P. Tallemant, le poète Danchet. Voilà un bon chapitre supplémentaire pour la prochaine édition de l'ouvrage, plusieurs fois loué ici, de M. Albert Rouxel : *Chronique des élections à l'Académie française.*

— M. Gaston Paris s'occupe de l'histoire de la légende du Juif-Errant dans un article du *Journal des Savants*, de septembre 1891, paru en extrait (in-4 de 16 pages). C'est à propos de l'*Ebreo errante in Italia* (Florence, 1890), de M. S. Morpurgo, que l'éminent critique est revenu sur un sujet qu'il avait déjà éclairé d'une vive lumière. On trouve dans le compte rendu de curieuses indications, soit sur les documents italiens inédits du XVIe siècle publiés par M. Morpurgo, soit sur les récentes recherches faites en diverses régions de l'Europe relativement à la plus fameuse de toutes les légendes, et particulièrement sur l'origine du nom de *Boudedeo*, de *Bedeus*, de *Buttadeus*, ou *Buttadeo*, de *Botadieu*, donné au marcheur éternel en Bretagne, en Transylvanie, en Italie, en Provence, etc.

— En 1883, on avait annoncé la publication de la correspondance confidentielle échangée en 1860 avec le maréchal Randon, ministre de la guerre, par le général Cousin de Montauban, comte de Palikao, qui dirigeait l'expédition de Chine. Mais le gouvernement, qui avait autorisé M. le comte d'Hérisson à faire cette publication, revenant sur sa décision la veille de la mise en vente, confisqua l'édition et en mit au pilon tous les exemplaires; — tous, c'est trop dire, puisque M. le vicomte H. Begouen a pu consulter encore cette correspondance et en tirer quelques indications curieuses sur *la France et l'Angleterre pendant la campagne de Chine en 1860.* (Extrait du *Correspondant* (Paris, imp. de Soye et fils, in-8 de 19 p.).

— M. H. Omont, dans une des dernières séances de la Société nationale des antiquaires de France, a signalé un petit carnet de notes de dom Bernard de Montfaucon portant le n° 4229 au département des manuscrits de la Bi-

bliothèque nationale (nouv. acquis. fr.), qui fournit un nouvel inventaire, plus ancien que ceux qui ont été jusqu'ici publiés, des objets d'art antiques réunis par Richelieu. L'importante communication de M. Omont a été publiée sous ce titre : *Catalogue des statues, bustes et vases du cardinal de Richelieu* (in-8, imp. Daupeley-Gouverneur). Le catalogue dressé par Montfaucon, d'après « le livre des dessins » faits par l'ordre de l'illustre collectionneur, comprend cinquante et une statues et cinquante-neuf bustes. Espérons, avec M. Omont, que la publication de ce document permettra de retrouver le recueil de dessins, fait par l'ordre de Richelieu, de ces statues et bustes antiques, dont plusieurs sont conservés dans le musée du Louvre.

— La luxueuse plaquette que M. le baron Double publie sous ce titre : *La médaille de Louis XIV* (Châteaudun, imp. Pigelet, gr. in-8 carré de 8 p.), est fort intéressante. L'auteur rappelle d'abord qu'il a dernièrement présenté aux lecteurs du *Bulletin du bibliophile* un sonnet inconnu, attribué à Boileau, qu'il avait recueilli dans un choix de poésies inédites rassemblées pour l'éducation littéraire de Mlle de Verneuil, fille légitimée de M. le duc, le successeur du Régent. Aujourd'hui, il offre à ses confrères en bibliographie et en curiosité la médaille de Louis XIV, *face* et *revers*. L'éloge et le blâme y sont tour à tour distribués, et, véritable tour de force, comme le constate M. Double, le vers louangeur et le vers vengeur finissent chacun par la même rime.

— L'*Agenda catholique pour l'an de grâce 1892* (Saint-Amand (Cher), impr. catholique Saint-Joseph; Paris, Vic et Amat, in-8 cartonné) est fort intelligemment fait. « A côté de l'Agenda proprement dit et du mémento en blanc destinés l'un à recevoir toutes les notes, l'autre à rappeler ce que l'on se propose de faire à telle date, il y a, toutes les deux pages, une feuille sur laquelle sont imprimées toutes les choses qui peuvent intéresser un catholique, prêtre ou simple laïque : fêtes principales de l'année, œuvres et industries de zèle, réponses aux principales objections contre la religion, récits édifiants, histoires et légendes, bons mots, petits dialogues, découvertes scientifiques, conseils horticoles, etc., etc. » Nous souhaitons grand succès à cette excellente et utile publication.

— Le numéro de Noël de la *Revue illustrée* comprend une nouvelle de M. André Theuriet absolument ravissante : *Regain d'amour;* mais quel triste pastiche que l'*Évangile de l'enfance*, de M. Catulle Mendès! Cela gâte tout le numéro qui, entre autres choses, renferme encore un commencement d'étude curieusement illustrée : *Modes et Chiffons. Un siècle d'élégance, 1770-1870*, par M. John Grand-Carteret. Dans *A travers la quinzaine*, nous signalerons un important et sympathique article (5 colonnes) sur *le Cardinal Lavigerie, sa vie intime, souvenirs et anecdotes*, signé Henri Nicole. Les gravures sont fort belles. Deux compositions hors texte et en couleurs, *Diplomatie* et *Au coin du feu*, sont admirables.

— Dans une intéressante notice sur *Gérard Morrhe, imprimeur parisien (1530-1532* (Paris, gr. in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XVIII), M. Omont corrige d'abord une erreur accréditée par Chevillier (*Origine de l'imprimerie de Paris*, 1694, in-4) et reproduite par tous les bibliographes : ce ne fut point dans le collège de Sorbonne que G. Morrhe dressa ses presses, mais dans une maison voisine du célèbre collège, *in vico Sorbonico*. On n'avait énuméré que deux, trois, enfin onze éditions données par lui : M. Omont fournit une liste de vingt-six éditions. Le travail, accompli avec la plus rigoureuse précision, fait désirer que l'auteur retrace « l'histoire de l'imprimerie parisienne et de son merveilleux développement pendant tout le XVIe siècle. »

ANJOU. — M. Célestin Port, archiviste de Maine-et-Loire et membre de

l'Institut, publie une plaquette qui lui fait doublement honneur, car c'est la description très bien faite des collections diverses qu'il a la générosité de laisser aux archives, dont il est depuis si longtemps le conservateur (*Archives de Maine-et-Loire. Don de collections angevines*. Angers, impr. Germain et Grassin, gr. in-8 de 14 p.). C'est sous forme de lettre au préfet du département de Maine-et-Loire, en date du 10 août dernier, que M. Port publie l'inventaire détaillé des collections qu'il avait passé une grande partie de sa vie à former : *Bibliothèque angevine* comprenant 1,987 volumes ou brochures ; *Imagerie angevine* comprenant les édifices publics ou privés, anciens ou modernes, églises, chapelles, châteaux, maisons, monuments, paysages, en dessins, gravures, lithographies, photographies, etc.; *Notes et fiches*, au nombre de plus de 60,000, sur les *artistes angevins, les médecins, les littérateurs et personnages divers, les rues et maisons d'Angers, l'industrie et le commerce, etc.*

— Le deuxième numéro de la *Revue des Facultés catholiques d'Angers*, qui vient de paraître, contient, entre autres choses, un bon article du doyen de la Faculté de droit, M. Gavouyère, sur l'enseignement chrétien du droit, et une verte réponse de M. l'abbé Victor Martin à M. l'abbé Garnier sur *la Question du latin*. M. l'abbé Garnier, en effet, que son zèle pour les classes populaires a fait connaître et aimer, a lancé l'anathème contre les études classiques, qu'il accuse de paganiser les enfants.

— Voici trois brochures de feu M. André Joubert, d'inégale étendue et d'intérêt inégal. La première est un hommage rendu à la mémoire de *M. Élie Sorin (1840-1891)* (Angers, Germain et G. Grassin, in-8 de 10 p. Extrait de la *Revue de l'Anjou*), historien et poète, mort bibliothécaire en chef de la ville d'Angers. — Les *Notes et Documents inédits sur Urbain de Laval-Bois-Dauphin, marquis de Sablé, maréchal de France (1592-1615)* (Mamers, impr. de G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 7 p.), documents tirés de la collection de M. A. Joubert, servent de complément à l'étude publiée sur le gouverneur de l'Anjou par M. l'abbé Ambroise Ledru. — Mais le plus important des trois opuscules que nous signalons est assurément celui que l'érudit angevin a intitulé : *Les Armes, les livres, les papiers et le mobilier de François de Saint-Offange, ligueur angevin au temps de Henri IV* (Angers, Germain et G. Grassin, in-8 de 47 p.). C'est l'inventaire dressé quelque temps après le décès du seigneur de Hurtault, qui a fourni à M. Joubert la base de cette étude. Nous y noterons comme particulièrement curieuses la liste des livres appartenant au sieur de Saint-Offange, celle de ses papiers et celle de ses bijoux. Il est seulement fâcheux qu'ici encore nous ayons à relever de grossières erreurs. Par exemple, page 12 : « ung thome des *Pères Grecs*, infollio, impression de Henry, estant couvert de parchemin ; » au lieu de : « impression de Henry Estienne, couvert, » faute d'autant plus facile à corriger que dans aucun des autres articles on ne trouve cette singulière locution « étant couvert. » Et plus loin, dans la même page, pourquoi mutiler la *Prosopographie* de Duverdier en *Rosopographie?* Page 36, pourquoi écrire une « tovaille ? » la touaille ou serviette est assez connue pour qu'on n'en écorche pas ainsi le nom. Puisque M. Joubert identifiait quelques-uns des ouvrages de la Bibliothèque de Saint-Offange, il aurait pu pousser plus loin ses recherches. Il eût ainsi évité d'écrire « Fauré » le nom de l'auteur de l'Arithmétique (p. 13), qui est Antoine Fauvre. Il eût pu signaler que le *Trésor des remèdes secrets* est une traduction d'Evonime Philiatre par Barthélemy Aneau, publiée à Lyon chez Arnoullet en 1555. — Enfin il n'aurait pas forgé le titre fantastique de « Arithméticque Metaire de Allexandre de Vaudauban » pour l'Arithmétique militaire d'Alexandre van den Busche (Paris, Gilles Gourbin, 1572, in-4).

Bourgogne. — M. Louis Blairet, qui fut en 1870-1871 chef de bataillon à l'armée dite des Vosges, ainsi appelée sans doute parce qu'elle opéra surtout en Franche-Comté et en Bourgogne, a publié, dès 1882, une brochure intitulée : *L'Armée des Vosges et les Garibaldiens*, dont il vient de donner une nouvelle édition (Fécamp, imp. du *Mémorial cauchois*, petit in-8 de 176 p.). C'est une apologie en règle du triste personnage qui s'est appelé Giuseppe Garibaldi. L'auteur est loin d'avoir écrit un chef-d'œuvre ; de plus, tout en disant qu'il compte des ecclésiastiques parmi ses amis, il ne manque pas une occasion de récriminer contre le clergé. Il va même jusqu'à affirmer que plusieurs prêtres franc-comtois des environs de Dole avaient « mis à prix la tête du général » (Garibaldi). Nous ne ferons observer qu'une chose à M. Louis Blairet : c'est que, lorsqu'on avance une telle chose, il ne convient nullement de rester dans le vague : il faut préciser, donner des noms. Et maintenant, que M. Blairet nous permette de lui rappeler ou de lui apprendre que son « héros » a été (entre autres) jugé d'une façon assez ironique par le maréchal de Moltke (Voir *la Guerre de 1870*, p. 447 et 448), et condamné avec calme par un officier français de mérite, M. le capitaine d'état-major J.-B. Dumas, dans son savant ouvrage : *La Guerre sur les communications allemandes en 1870. Première Campagne de l'Est. Campagne de Bourgogne* (p. 79, 80 et 81). C'est dans ce dernier livre surtout qu'on verra combien nous a été nuisible l'orgueilleuse incapacité de Garibaldi.

Bretagne. — Dans une brochure publiée récemment à Saint-Brieuc : *Quelques mots sur l'état civil* (imp. Guyon, in-8, 12 p.), M. Gaston Fraboulet examine les moyens de conserver le souvenir des anciens actes de catholicité déposés, les uns dans les archives des communes, les autres dans les greffes des tribunaux de première instance, et signale les dangers que courent ces registres et les difficultés que rencontrent ceux qui désirent y faire des recherches. Rappelant l'utilité des travaux déjà faits pour signaler les plus importants de ces actes, dont la mention a pris place dans des inventaires d'archives municipales, M. Fraboulet propose la rédaction de tables générales destinées à établir des répertoires qui rendraient les recherches plus faciles. Nous n'entrerons pas dans l'analyse du projet de M. Fraboulet; il suffit de signaler l'importance de la question qu'il soulève, laquelle doit préoccuper tous ceux qui s'occupent d'histoire locale.

— L'on vient de publier le *Compte-rendu des concours et fête agricoles donnés à Pont-Aven le 28 septembre 1891, par la Société d'agriculture de Quimperlé et les comices de l'arrondissement, sous la présidence de M. A. de Brémond d'Ars* (Quimperlé, imp. de l'*Union agricole et maritime*, in-16 de 15 p.).

Champagne. — Dans sa brochure intitulée : *Pièces diverses concernant la corporation des couteliers de Langres* (Langres, imp. Rallet-Bideaud, in-8 de 50 p.), M. Félicien Pingenet a réuni cinq documents assez importants relatifs à l'industrie exercée à Langres. La partie la plus curieuse de son travail est celle dans laquelle il décrit les « prospectus » employés par les couteliers au XVIIIe siècle; une gravure en représente un des plus intéressants.

— Nous nous empressons d'annoncer aux lecteurs du *Polybiblion* la publication du tome Ier de la *Décade historique de Langres*, par le P. Jacques Vignier, *publiée pour la première fois par la Société historique et archéologique de Langres* (Langres, imp. Rallet-Bideaud, in-8 de XXXVI-568 p.). Quand l'ouvrage sera entièrement achevé, nous en donnerons le compte rendu.

— A l'occasion du 1400e anniversaire du baptême de Clovis par saint Remi, M. H. Jadard, secrétaire général de l'Académie de Reims, donne une *Bibliographie des ouvrages concernant la vie et le culte de saint Remi, évêque de*

Reims, apôtre des Francs (Reims, Michaud, in-8, 45 p.). Ce travail critique, fait avec le soin que M. H. Jadard apporte à toutes ses publications, ne renferme pas moins de 126 ouvrages.

Dauphiné. — L'ordre se fait peu à peu dans les dépôts d'archives du département des Hautes-Alpes, et M. l'abbé Paul Guillaume, archiviste départemental, n'y a pas peu de mérite. On le sait, mais on le saisit mieux à la lecture de son treizième rapport sur le service : *Rapport sur les archives des Hautes-Alpes en 1890-1891* (Gap, Fillon, in-8 de 22 p.). Nous voyons placées enfin en lieu sûr les archives de Vitrolles, qui sortent d'un « pigeonnier habité, » celles de quelques communes portées sous la rubrique : *Pas de mairie; archives chez le maire*. Plus loin, nous lisons une mention peu flatteuse pour l'administration de l'hospice d'Embrun, qui refuse de laisser dépouiller quelques liasses de documents. A lire le détail de la somme de travail fournie en une année, on se demande comment un homme peut, presque à lui seul, faire face à tout et ne pas se laisser rebuter.

— En visitant les archives d'une commune perdue du Briançonnais, le même M. Paul Guillaume découvrit un manuscrit du commencement du XVIe siècle, contenant un drame religieux en langue romane et en vers, intitulé : *Moralitas Sancti Heustacij*. Ce mystère parut en 1882, dans la *Revue des langues romanes*, précédé d'une intéressante introduction, et fit l'objet d'un tirage spécial par les soins de la *Société d'études des Hautes-Alpes*. Sous ce titre : *Le Mystère de saint Eustache joué en 1504 sous la direction de B. Chancel* (Montpellier, imp. du Midi, in-8 de 161 p.), M. l'abbé Guillaume donne une deuxième édition de ce mystère, augmentée de la traduction en français. On peut ainsi mieux comprendre l'intérêt qui s'attache à ce drame, où plus de cent acteurs paraissent sur la scène, drame religieux et réaliste à la fois, où les peintures les plus caractéristiques de la vie et des coutumes du XVe siècle sont unies à des tableaux variés, animés des plus purs sentiments de la foi chrétienne.

— On se souvient de l'époque récente où, pour former un corps d'occupation, des soldats furent demandés à presque tous les régiments. Cette opération ne marcha sans tiraillements que dans la division que commandait alors à Lyon le général de Miribel ; à l'heure même où partaient les détachements, les vides étaient comblés, la réorganisation complète. Ce fait nous revenait en mémoire à la lecture de l'article intitulé : *Miribel*, paru dans le *Correspondant* du 25 septembre. Les acclamations vont aux généraux d'action ; la foule se borne à respecter le soldat de conception, qui, dans l'ombre, penché sur les cartes, approfondit les ressources de chacun et cherche à lire dans l'avenir pour asseoir les prévisions qui rendront favorable le sort des combats. L'auteur de l'article connaît le général : il l'a vu gravissant les cimes des Alpes d'un pas alerte, lassant les jeunes officiers ; mais il l'a vu surtout attaché à son œuvre spéciale. L'homme est levé bien avant le jour ; il est d'une santé de fer, aucun labeur ne l'écrase ; il est trapu d'esprit comme de corps. Le travail lui pèse si peu que jamais le sourire ne cesse d'éclairer une figure bienveillante. Si l'avenir appartient non au hasard, mais à un chef intelligent, laborieux, calme et attentif, la France peut espérer. C'est l'impression que laisse l'appréciation d'un juge dont la compétence est visible.

— Les habitants de Grenoble limitent volontiers leur champ d'excursions. Ils iront à quelques points rapprochés et bien en vue, la Tour-sous-Venin, par exemple. Le nouveau guide de M. Henri Corsin, *Grenoble et ses environs* (Grenoble, Gratier, in-16 de 223 p.), est écrit pour les décider à faire d'autres excursions dans les merveilleux environs de la ville. Bien condensé, d'un format commode, le Pocket-Guide, après nous avoir promené dans Grenoble,

décrit d'une façon sommaire, mais très claire, cent courses dans les massifs de la Chartreuse, du Vercors et de l'Oisans. Une flore des Alpes, point pédante et bien faite, ajoute à l'intérêt de ce charmant et discret compagnon de route.

— Ce que M. Henry Rousset aime dans Grenoble, ce n'est pas son théâtre, indigne d'une grande ville, où la subvention est faible et les habitants difficiles à entraîner. Ce théâtre lui fournit le sujet d'un petit livre bien intéressant : *Le Théâtre à Grenoble. Histoire et physionomie. 1500-1890* (Grenoble, imp. dauphinoise, in-8 de VIII-172 p.). Le volume est écrit avec facilité, documenté avec art et aussi complet que possible. Il sera lu par tous avec plaisir, surtout par ceux qui ont vécu à Grenoble, mais n'ont gardé dans leur mémoire ni les noms des artistes, ni les programmes des représentations.

— En 1889, au hameau de Sainte-Blandine, près la Tour-du-Pin, le soc d'une charrue mit au jour un vase en cuivre repoussé, affectant à peu près la forme d'une gamelle de soldat et renfermant 1,454 pièces en argent. Au retour d'une excursion d'hiver dans les neiges de Belledonne, le commandant du génie Allotte de la Fuye a entrepris l'étude de ces pièces. C'est le résultat de ses recherches qu'il publie dans sa brochure : *Le Trésor de Sainte-Blandine* (Grenoble, Allier, in-8 de 50 p.). M. Allotte de la Fuye a rempli sa tâche avec autant de conscience que de modestie : trois belles phototypies d'un relief saisissant sont jointes à l'opuscule.

— Les « Terres Froides » du département de l'Isère semblaient ne pas posséder d'histoire, bien qu'elles eussent été le théâtre de batailles acharnées pendant l'invasion romaine. M. l'abbé Lagier leur en donne une sous ce titre : *Les Anciens Mandements de Virieu* (Chabons, Montrevel et du Passage; Grenoble, Allier, in-8 de 100 p.). Cette étude représente une importante somme de recherches; les historiens locaux qui, jusqu'ici, ont presque complètement négligé ce coin du Dauphiné, auront plaisir à voir reconstituer en partie le passé de ces anciennes terres féodales.

— La Drôme n'est pas encore visitée comme elle le mérite. Les couloirs effrayants des Goulets commencent cependant à devenir classiques; mais qui connaît Rochecourbe, aux falaises taillées à pic, la coupe vaste et profonde de la forêt de Saou (prononcez Sou), les Trois Becs, montagne décharnée en dehors, verdoyante et onduleuse en dedans? Ce pays admirable a trouvé, superficiellement peut-être, son peintre et son historien. En son opuscule intitulé : *Dans nos montagnes. La Forêt de Saou et ses environs* (Valence, Combier; Montélimart, Chabert; Crest, Échevin; et chez l'auteur, à Saou, in-8 de 93 p.), M. le comte de Thalas leur consacre quelques articles rapides qui se lisent avec plaisir. La partie pittoresque est traitée trop sommairement, mais de jolies gravures comblent cette lacune.

— M. Kilian a remplacé Charles Lory dans la chaire de géologie de la Faculté des sciences de Grenoble. Il semblait à tous que ce fût là une succession plus que difficile. Mais le terrain est vaste, et il reste ouvert aux savants, aux observateurs patients et attentifs. M. Kilian fait preuve de ces qualités dans les deux opuscules suivants : *Sur quelques céphalopodes nouveaux ou peu connus de la période secondaire* (Grenoble, Allier, in-8 de 8 et 11 p.). De belles reproductions accompagnent le texte et permettent de suivre les détails d'observations très serrées.

— La famille de Galbert s'est toujours occupée avec succès de questions scientifiques pratiques. Il appartenait donc au comte de Galbert, son représentant actuel, secrétaire général de la Société horticole dauphinoise, d'apprécier la vie du savant et modeste jardinier en chef de la ville de Grenoble. Sous ce titre : *Jean-Baptiste Verlot, sa vie et ses travaux* (Grenoble,

imp. Rigaudin, in-8 de 8 p.), l'auteur étudie plus spécialement l'œuvre de Verlot comme botaniste et comme jardinier, et complète son éloge en termes excellents.

Franche-Comté. — D'une façon sévère, mais juste, M. Auguste Castan, dans son importante étude intitulée : *La Rivalité des familles de Rye et de Granvelle au sujet de l'archevêché de Besançon, 1544-1586* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 119 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), retrace les luttes peu édifiantes qui, dans le troublé XVIe siècle, s'engagèrent entre divers intéressés pour l'obtention de l'archevêché de Besançon. Nous n'entrerons pas dans les détails des vives compétitions ouvertes par la mort du cardinal Pierre de la Baume, arrivée le 4 mai 1544. Nous rappellerons seulement que le successeur de ce prélat, qui eût mieux fait de coiffer le casque et de ceindre l'épée, fut son neveu Claude de la Baume. Nous ajouterons que, à la mort de ce dernier, grâce à la nomination comme archevêque de Besançon du cardinal de Granvelle, alors principal ministre de Philippe II à Madrid (1584), tout rentra dans l'ordre, bien que le titulaire restât en Espagne, et que cet ordre se consolida deux ans plus tard par l'avènement de Ferdinand de Rye, car celui-ci sut bientôt montrer qu'il serait « l'homme de ses devoirs autant que Claude de la Baume avait été l'esclave de ses passions. » Ce travail est orné de deux médaillons des cardinaux de Granvelle et Claude de la Baume et d'un portrait de l'évêque François Richardot. Mais ce qui ajoute surtout à la valeur de l'ensemble, c'est, outre les treize pièces justificatives, un sommaire analytique fort net et une précieuse table alphabétique des noms et des faits.

— Sous le titre trop modeste de *Guide du voyageur et du baigneur à Luxeuil* (Luxeuil, Valot, in-16 de 81 p.), un anonyme qui a eu bien tort de ne signer que de ces mots : « Un habitant du pays, » a écrit une véritable monographie de sa localité. Cela ressemble assez peu aux productions habituelles du genre, car on n'y trouve pas une seule page qui ne soit intéressante. La vieille cité de saint Colomban est décrite avec autant de soin que de talent. La note gaie ne fait pas défaut ; quant à l'esprit qui a inspiré cette brochure, il est excellent. Quelques gravures représentant les principaux monuments anciens et modernes de Luxeuil eussent bien fait ici ; mais l'auteur n'a pas négligé de donner un plan de la ville et une carte de ses environs : c'est l'essentiel.

— A tout le moins une fois l'an, M. F. Richenet y va de sa pièce de vers, à l'occasion du banquet de la Société d'horticulture et de viticulture de Dole. C'est peu, c'est court, mais c'est parfait. Dernièrement, il a fait imprimer chez Blind, à Dole : *L'Horticulteur en chambre* (in-8 de 6 p.), poésie pleine d'originalité et de bonne humeur. Pourquoi M. Richenet ne se décide-t-il pas à produire un volume compact de choses bien comtoises rappelant à ceux de ses compatriotes qui vivent au loin les chères montagnes qui ne leur apparaissent plus qu'en rêve?

— Si brillante qu'ait été la carrière administrative de feu M. Émile Roux, l'histoire en serait médiocrement intéressante si les lettres qui sont reproduites dans sa biographie n'eussent réellement valu la peine d'être publiées. Dans la brochure anonyme consacrée à cet ancien directeur des affaires départementales à la préfecture de la Seine sous le titre : *Émile Roux (1844-1889)* (Paris, A. Colin, in-16 de 123 p.), on trouvera quelques détails sur la dernière guerre (campagne de l'Est) et surtout des impressions de voyages pleines de verve et de fraîcheur.

— La livraison de novembre-décembre 1891 des *Annales franc-comtoises*, périodique dont nous avons plusieurs fois signalé l'importance et le mérite, relève l'incroyable erreur commise par M. Le Maréchal, qui, dans un article

intitulé : *Les Franc-Comtois à Paris*, publié par le *Figaro*, dit que, parmi les fils de la Franche-Comté, « Nodier fut le premier qui prit le chemin de Paris. » L'auteur de cette rectification, M. E.-C. Gaudot, cite un certain nombre de Franc-Comtois dont plusieurs sont très connus et même célèbres, tels que Mairet, le précurseur de Corneille, l'abbé Millot, Bichat, Cuvier, etc., qui se sont « emparisiennés » longtemps avant le fameux bibliothécaire de l'Arsenal.

Languedoc. — M. Frédéric Donnadieu, ancien président de la Société archéologique de Béziers, publie la traduction de deux fragments du poème provençal de Matfre Ermengaud, le *Breviari d'amor* (Béziers, imp. Sapte, gr. in-8 de 20 p.). Un des fragments est tiré de la partie du poème où l'auteur a traité *Des divers péchés que font différentes personnes suivant leur condition* et est consacré aux péchés des femmes. A côté de cette vigoureuse satire, M. Donnadieu donne la traduction de la *Vie de saint André*, tirée d'une autre partie du *Breviari* et remarquable par son mysticisme. Le majoral du félibrige a traduit littéralement ces deux pièces si différentes, et il a réussi à reproduire la tournure et la couleur de l'original.

— Viennent de paraître à Montpellier : *Marie-Nicolas Fournier, évêque de Montpellier* (né à Gex le 27 décembre 1760, mort à Montpellier le 27 décembre 1834), par M. l'abbé Ferdinand Saurel, deuxième partie; *Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier*, tome IX de la section des lettres, 3e fascicule, p. 167 à 322, in-4, imp. Ch. Boehm); — *Du Rôle précurseur de la littérature grecque par rapport aux lettres chrétiennes*, leçon d'ouverture d'un cours public de littérature sacrée, inauguré le 10 décembre 1890, en l'Université de Montpellier (faculté des lettres), par M. l'abbé Henry (in-8 de 38 p., imp. Ricard frères, extrait de la revue *l'Université de Montpellier*); — *Une Excursion à Pougnelous*, par M. Danjan, agrégé de l'Université (typ. Ch. Boehm, in-8 de 7 p.); — *Conférence de M. Casimir Maistre sur son voyage à Madagascar* (typ. Ch. Boehm, in-8 de 23 p., extrait du *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*).

Lyonnais. — M. l'abbé Ulysse Chevalier, dans son opuscule : *Le Bréviaire romain et sa dernière édition type* (Lyon, imp. E. Vitte, in-8 de 20 p.), retrace très rapidement, en faisant le compte rendu du volume du P. G. Schober, publié à l'occasion de l'édition du bréviaire de 1884, l'histoire de cet ouvrage. Il signale à la fin les améliorations que l'on pourrait encore y introduire.

Maine. — Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries, continuant la série de ses études universitaires commencée par l'histoire de la Faculté de droit de Paris, publie en ce moment, dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, une intéressante monographie de *l'Ancien Collège du Mans à Paris*. Plusieurs articles ont déjà paru et le sujet n'est pas encore épuisé. L'auteur fait revivre les curieux usages scolastiques de la maison, il rappelle les luttes ardentes engagées pour la défense de ses droits, les sages réglementations des évêques du Mans et quelquefois aussi les fredaines des écoliers. Des listes très complètes d'élèves, avec la date de leur entrée, la désignation de leur paroisse d'origine, les signatures de leurs lettres de nomination et de prise de possession, sont, malgré leur aridité relative, d'une haute importance pour ceux qui s'occupent de l'ancienne histoire provinciale.

Orléanais. — Tout ce qui se rapporte à Jeanne d'Arc est toujours intéressant. Aussi on ne pourra manquer d'accueillir favorablement la brochure de M. Boucher de Molandon : *Un Oncle de Jeanne d'Arc depuis quatre siècles oublié. Mangin (de Vouthon), frère d'Isabelle, mère de la Pucelle, sa résidence à Saint-Denis-en-Val, près d'Orléans* (Orléans, H. Herluison, in-8 de 19 p.).

Périgord. — MM. le vicomte de Gérard et le comte de Saint-Saud publient une courte mais excellente notice sur les *Sources du nobiliaire du Périgord*

(Saint-Amand (Cher), impr. Destenay, in-8 de 22 p. Extrait de l'*Annuaire du Conseil héraldique de France*). Ces deux érudits ont indiqué les documents imprimés et manuscrits à consulter pour l'histoire de la noblesse du Périgord. Les deux zélés collaborateurs méritent un éloge particulier pour le soin avec lequel ils ont traité la partie bibliographique de leur travail.

PICARDIE. — On lira avec intérêt une *Notice sur deux libvres d'heures du* XIV*e siècle*, par M. Alcius Ledieu. Extrait de la *Revue de l'art chrétien* (Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-4 de 7 p.). Les deux curieux manuscrits, étudiés d'une façon complète par le savant bibliophile, appartiennent à la bibliothèque communale d'Abbeville. A ses descriptions, M. Ledieu joint des citations de vers latins et français inscrits sur les pages des deux livres d'heures et des reproductions des figures grotesques et allégoriques, des animaux fantastiques, représentés en ces mêmes pages où elles servent de bordures. Le conservateur de la bibliothèque d'Abbeville a très bien montré le parti qu'on pouvait tirer de ces bizarres figures, soit au point de vue de l'histoire des arts, soit au point de vue de l'histoire du costume.

— Sous forme de lettre adressée à M. René Vallette, directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, et publiée par la Société de Château-Thierry, M. Joseph Berthelé nous donne une notice sur *la Fonderie de cloches de M. Xavier Cavillier à Carrépuits (Somme)* (Château-Thierry, imp. de la Société anonyme l'*Écho républicain de l'Aisne*, in-8 de 13 p.).

— Sous le titre de : *Registres, lettres et notes d'une famille péronnaise*, M. Henri Dabot publie un curieux petit volume (Péronne, E. Quentin; Paris, H. Gauthier, in-8 de VI-82 p.), reproduction des notes inscrites sur les registres de commerce de François Dabot, employé au district de Péronne, puis marchand d'étoffes en cette ville, grand-père de l'éditeur. Le livre de raison de Fr. Dabot contient à la fois l'histoire de l'auteur et l'histoire de Péronne depuis 1790 jusqu'en 1824. Ce livre a été continué de 1824 à 1846 par Fursy Dabot, fils de François. Les notes du père et du fils sont accompagnées de réflexions ou d'explications dues à M. Henri Dabot, et parfois de documents complémentaires. Parmi les noms mêlés aux récits et au commentaire, contentons-nous de citer Lebon, le bourreau d'Arras, le poète Béranger, le tragédien Talma (dont plusieurs lettres sont reproduites), la duchesse d'Angoulême, le général Bulow, Wellington, Louis XVIII, l'empereur Alexandre, Mgr de Bombelles, évêque d'Amiens, etc.

PROVENCE. — M. Louis de Chambelle publie sous ce titre : *Aéria retrouvée*, un très intéressant mémoire (Avignon, Roumanille, in-8 de 53 p.). On sait combien la question de l'emplacement d'Aéria a été ardemment discutée, surtout depuis que M. le chanoine Saurel a cru pouvoir fixer cet emplacement à Clairier. M. de Chambelle a étudié d'abord tous les textes anciens relatifs à Aéria, particulièrement le texte de Strabon, qui est le plus important de tous; il a ensuite cherché un lieu auquel s'appliquent, à l'exclusion des autres, tous les détails fournis par les auteurs de l'antiquité. Ce lieu lui paraît être le plateau de Saint-Hilaire, à Baumes-de-Venisse (département de Vaucluse). Ceux-là mêmes qui n'admettraient pas l'identification proposée reconnaîtront que la discussion du savant archéologue est très logique, très habile, et que sa brochure est une des plus recommandables parmi toutes celles qui ont été déjà publiées au sujet de la fameuse Aéria.

— Le comte de Gassendi, pair de France, lieutenant général d'artillerie, grand officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, était bien oublié. M. Jules Arnoux vient de lui consacrer une excellente étude biographique : *Le Général Gassendi, 1748-1828* (Digne, in-8 de 52 p. Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*). Cette étude, ornée d'un

portrait de l'arrière-neveu du philosophe Gassendi, est aussi complète que possible. L'auteur nous fait connaître successivement l'homme, le soldat, le poète, l'agriculteur, et il rend pleine justice à celui qui « a porté avec honneur un grand nom cher à la Provence. »

VENDÉE. — Viennent de paraître : 1° *La Châtaigneraie et Saint-Hilaire des Loges*, livr. 194 à 196 des *Paysages et Monuments du Poitou*, héliogravures et figures dans le texte par M. Jules Robuchon, texte par M. René Vallette (Paris, Imprimeries-librairies réunies, in-fol. de 16 p.); 2° *Souvenir de la grande guerre. Le Général Joly et la division vendéenne des Sables-d'Olonne.* Lettre à M. Ch.-L. Chassin, auteur de la *Vendée patriotique*, par M. René Vallette, directeur de la *Revue du Bas-Poitou* (Les Sables-d'Olonne, imp. de l'*Étoile de la Vendée*, in-8 de 8 p. Extrait de l'*Étoile de la Vendée*, 15 novembre 1891).

ALLEMAGNE. — C'est de Leipzig (librairie Otto Harrassowitz) que nous parvient, sous la forme de tirage à part du *Centralblatt für Bibliothekswesen*, un excellent travail de M. Henri Omont : *Les Manuscrits grecs de la Bibliothèque capitulaire et de la Bibliothèque communale de Vérone* (in-8 de 11 p.). Le jeune helléniste poursuit ainsi avec non moins d'activité que d'érudition l'œuvre immense de la description des manuscrits grecs de toutes les collections de l'Europe.

— L'*Inventaire sommaire de 62 manuscrits de Mélanges historiques de la Bibliothèque Corsini* (Rome), extrait du *Centralblatt* (Leipzig, Otto Harrassowitz, gr. in-8 de 56 p.), est d'autant plus précieux que la riche bibliothèque Corsini ne possède pas de catalogue imprimé de ses 2,000 volumes manuscrits et que les documents sont réunis, dans un désordre incroyable, en des recueils de Mélanges qui manquent souvent d'index. Les érudits seront reconnaissants à M. Pélissier de son excellente description de soixante-deux de ces recueils, suivie d'un index qui facilitera les recherches. — Une seconde brochure du même auteur est un recueil de tables de la série de *Documents annotés* publiés de 1885 à 1891 par M. L.-G. Pélissier, et dont voici l'énumération : 1° *Lettre de la Condamine;* 2° *Lettres du magistrat de Strasbourg;* 3° *Lettres à J.-M. Suarez;* 4° *La Société populaire d'Aix;* 5° *Les Papiers de Huet;* 6° *Le Tartuffe de Gigli;* 7° *Lettres de Nicaise;* 8° *Lettres de Dom de Vic;* 9° *L'Escalade de Genève de 1602;* 10° *Quelques manuscrits d'Italie;* 11° *Lettres de Bayle et Baluze;* 12° *Lettres de Ménage.* Les *Tables*, précédées de *Nouvelles remarques sur quelques passages des lettres de Dom de Vic* par le savant M. Henri Wilhelm, sont au grand complet : 1° *Table des fascicules des documents annotés;* 2° *Table des lettres et pièces diverses publiées dans les documents annotés;* 3° *Table des manuscrits mentionnés ou publiés dans les Documents annotés*, le tout couronné par un *Index alphabétique général.*

ANGLETERRE. — Le professeur Croom Robertson abandonne, pour raisons de santé, la direction du *Mind*. Avant de se retirer, il a rédigé un index général des seize volumes édités par ses soins, que publie la livraison d'octobre. M. G.-F. Stout va devenir le rédacteur en chef du *Mind*.

— M. Findlay, directeur de la Compagnie du *London and North-Western Railway*, va faire paraître une édition refondue et notablement augmentée de son ouvrage sur le réseau ferré de l'Angleterre. Un chapitre entièrement nouveau traite des chemins de fer au point de vue stratégique. A l'appui des démonstrations théoriques, M. Findlay a examiné de quelle façon et dans quels délais il serait possible de transporter un corps d'armée du comté de Stafford jusqu'à la côte orientale de la Grande-Bretagne.

— La prochaine livraison de l'*English Historical Review* contiendra une étude de J.-H. Round sur l'introduction du « Knight Service » en Angleterre, et des articles du capitaine Herford sur les confraternités de pénitence; du

Rév. W.-A.-B. Coolidge sur les premiers essais de *Referendum*, et un travail du juge O'Connor Morris sur l'Irlande de 1793 à 1800.

— M. Charles Eliot Norton va éditer la Correspondance de M. Lowell.

— Le prochain volume du *Twelve English Statesmen* que doit publier ce mois-ci l'éditeur Macmillan est le *Pitt* de lord Rosebery. Nous croyons que c'est le premier ouvrage dû à la plume du noble lord.

— Le Rév. Dr Sinker, de Trinity College (Cambridge) vient de terminer un ouvrage consacré à l'histoire et à l'étude des richesses littéraires du célèbre établissement dont il est bibliothécaire. On y trouvera toute la correspondance relative à la belle statue de Byron, de Thorwaldsen, que possède le collège, et un grand nombre de fac-similés d'autographes. Le livre aura un tirage restreint et sera envoyé aux souscripteurs par les soins de MM. Deighton, Bell et Cie, de Cambridge.

— M. J.-A. Froude, l'auteur de l'importante *Histoire d'Angleterre* que tout le monde connaît, vient de faire paraître, comme supplément à cet ouvrage : *The Divorce of Catherine of Aragon*. On sait que l'apologie de Henri VIII, tentée par l'historien, avait trouvé peu de crédit, même auprès des protestants anglais; M. Froude essaie de justifier ses opinions en publiant les récits des ambassadeurs impériaux accrédités à cette époque à Londres; mais, malgré le talent d'exposition qu'il possède, il est douteux que cette entreprise soit couronnée de succès.

Belgique. — Dom Gerard Van Caloen, bénédictin de Maredsous, vient de publier (Bruges-Lille, Société de Saint-Augustin, in-8 de 16 p.) le rapport qu'il a lu au congrès catholique de Malines sur *la Question religieuse chez les Grecs*. Il y rappelle les origines du schisme; trace le tableau de la situation actuelle, et examine les obstacles qui s'opposent à l'union et les événements qui y pourraient aider; puis il étudie les moyens efficaces de travailler à cette union tant désirée.

— Signalons une brochure de 7 pages in-fo intitulée : *A la mémoire du R. P. Joseph Félix*, de la Compagnie de Jésus. *Bibliographie de ses œuvres*, par Carlos Sommervogel, Strasbourgeois. Article extrait de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. III, en voie de publication, col. 591-604 (Bruxelles, imp. Polleunis et Ceuterick). L'article est aussi complet que possible; on y trouve même l'indication de pages toutes récentes du R. P. E. Cornut, publiées sur son éloquent confrère dans les *Études religieuses* (t. LIV, p. 591-615).

Espagne. — M. le comte de Saint-Saud consacre une intéressante monographie à une montagne que bien peu de nos compatriotes ont escaladée : *Excursions dans les Sierras d'Espagne. Le Moncayo (Aragon et Castille)* (Paris, Chamerot et Renouard, in-8 de 10 p.). M. de Saint-Saud ne se contente pas de décrire le Moncayo avec autant de verve que de précision : il donne encore une excellente photographie de ce puissant massif, que son récit donne envie d'aller admirer. Les géographes liront avec profit ces pages où la science est amusante : ils y apprendront, par exemple, que le grand lac d'Aña-Vieja, que notre touriste, sur la foi de cartes récentes, était allé visiter, n'existe plus depuis plusieurs années; complètement desséché, il est converti en gras pâturages.

Brésil. — Sous ce titre *Seis centas Datas pare a chronica do Ceara na 2. metade do seculo XVIII*, M. le Dr Guilherme Studart publie un opuscule d'une centaine de pages qui contient le résultat de ses patientes recherches dans les annales de la province de Céarà. Ce sont les six cents dates les plus importantes à relever dans l'histoire de cette province; c'est aussi l'exposé des faits les plus marquants, et, sous une forme abrégée, la chronique de Céarà pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle (Fortaleza, tipographia economica).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Jésus-Christ Verbe incarné*, par le P. R. Freddi, trad. par le P. Le Chauff de Kerguenec (in-18, Leday). — *La Bonté du Sacré Cœur de Jésus* (petit in-16, Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat). — *Pèlerinages monastiques*, t. Ier, par le moine Théophile (in 18, Seguin, à Avignon). — *Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés*, par l'abbé H. Bolo (in-16 carré, Bloud et Barral). — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine Sainte*, par Mgr d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *Sermons et conférences*, par Mgr J. Rigal (in-8, Delhomme et Briguet). — *Manuel de prédication populaire*, par H.-C.-A. Juge (2 vol. in-18, Haton). — *Traité pratique des vertus*, par Dante Alighieri (in-32, Delhomme et Briguet). — *Jeunes chrétiens de notre temps*, par le P. Didierjean (in-8, Retaux). — *Chrétiennes de nos jours, notices édifiantes offertes aux jeunes filles*, par Mme Bourdon (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Fêtes chrétiennes*, par l'abbé Pradier (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Dieu dans l'école. Le Collège chrétien, instructions dominicales*, t. II, par Mgr Baunard (in-8, Poussielgue). — *L'Église et la liberté*, par G. Romain (in-8, Bloud et Barral). — *Le Drame contemporain, ou la Guerre maçonnique*, par Rival (in-18, Bloud et Barral). — *Proverbes et maximes du droit germanique étudiés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec le droit français*, par A. Chaisemartin (in-8, Larose et Forcel). — *Introduction au droit international privé*, t. II, par A. Lainé (in-8, Pichon). — *Code de la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire et des conflits d'attribution*, par L.-J.-D. Féraud-Giraud (2 vol. Pedone-Lauriel). — *Commentaire théorique et pratique du Code civil*, par T. Huc (in-8, Pichon). — *Des Dommages-intérêts en matière de transport*, par A. Cotelle (in-8, Marchal et Billard). — *De la concurrence déloyale, ou de l'Apposition frauduleuse d'une marque ou d'un nom français sur les produits fabriqués à l'étranger*, par Raoul-Joubert (in-18, Chevalier-Marescq). — *Manuel pratique et juridique du commerçant*, par R. Rosse (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code de la vente commerciale*, par A. Levé (in-18, Pedone-Lauriel). — *La Loi Bérenger et ses applications, commentaire théorique et pratique de la loi du 26 mars 1891*, par J. Nègre et F. Gary (in-8, Chevalier-Marescq). — *Commentaire de la loi du 26 mars 1891 (loi Bérenger) sur l'atténuation et l'aggravation des peines*, par H. Locard (in-8, Pedone-Lauriel). — *Les Architectes et leurs rapports avec les propriétaires, les entrepreneurs et les tiers dans les travaux particuliers et publics. Traité théorique et pratique*, par D. de Penanrun (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Femme au point de vue du droit public*, par Ostrogorski (in-8, Rousseau). — *Souvenirs d'un président d'assises (1880-1890)*, par Bérard des Glajeux (in-18, Plon et Nourrit). — *La Liberté de conscience*, par l'abbé Canet (in-8, Lyon, Vitte). — *L'Homme dans la nature*, par P. Topinard (in-8, cart., Alcan). — *Le Pessimisme*, par L. Jouvin (in-8, Perrin). — *La Lutte pour l'existence et ses effets dans l'humanité*, par A. Vaccaro, trad. par J. Gaure (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Gouvernement dans la démocratie*, par E. de Laveleye (2 vol. in-8, Alcan). — *Traité élémentaire et raisonné d'économie politique*, par J. Rambaud (in-18, Rousseau). — *Notions fondamentales d'économie politique et Programme économique*, par G. de Molinari (in-8, Guillaumin). — *La France agricole et agraire*, par F. Maurice (in-18, Savine). — *Une Révolution agricole*, par E. Gautier (in-18, Lecène et Oudin). — *Le Mouvement socialiste en Europe*, par T. de Wyzewa (in-18, Perrin). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique, 1891*, par M. Block (in-24, Guillaumin). — *La Question sociale à travers les âges et les prévoyants de l'avenir*, par A. Royer (in-18, Guillaumin). — *Cours de science religieuse à l'usage des classes supérieures des collèges, des lycées, des petits séminaires, etc.*, par l'abbé Guyot (in-8, Bloud et Barral). — *Nouvelles Recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle*, par C. Lombroso (in-18,

Alcan). — *Anatomie et physiologie animales*, par M. Duval et P. Constantin (in-8, J.-B. Baillière). — *Galerie des naturalistes*, par J. Pizzetta (in-8, Hennuyer). — *La Philologie classique*, par M. Bonnet (in-18, Klincksieck). — *En famille, livre de lecture*, par V. Coupin et A. Rénouf (in-8, Mame, à Tours). — *L'Art antique, Égypte, Chaldée, Assyrie, Perse, Asie Mineure, Phénicie*, par G. Cougny (in-8, Firmin-Didot). — *Histoire de l'art chrétien, des origines à nos jours*, par F. Bournand (in-8, Bloud et Barral). — *Trois artistes chrétiens : Michel Ange, Raphaël et H. Flandrin*, par F. Bournand (in-8, Delhomme et Briguet). — *Antoine Watteau*, par P. Mants (in-4, Librairie illustrée). — *Les Artistes célèbres, Antoine Watteau*, par G. Dargenty (petit in-4, Librairie de l'Art). — *Histoire du texte d'Horace*, par A. Campaux (in-8, Berger-Levrault). — *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique complète, par l'abbé J. Lebarq. t. III, *1569-1661* (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille et Paris). — *Les Grands Écrivains de la France, Saint-Simon*, t. VIII, *Mémoires* (in-8, Hachette). — *La Vie et les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, par H. Beaudonin (2 vol. in-8, Lamulle et Poisson). — *Le Reporter d'un évêque. Lettres de Boursault à Mgr de Langres*, publiées et annotées par E. Colombey (in-18, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz). — *Vie de Mirabeau*, par A. Mézières (in-18, Hachette). — *L'Académie française au XIXe siècle et la Foi chrétienne* (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *La Jeunesse de Lamartine*, par F. Reyssié (in-18, Hachette). — *Alfred de Vigny*, par M. Paléologue (in-18, Hachette). — *Balzac, sa vie, son œuvre*, par J. Lemer (in-18, Sauvaitre). — *Stendhal*, par E. Rod (in-16, Hachette). — *Joseph Méry*, par E. Camau (in-18, Savine). — *Les Contemporains*, 5e série, par J. Lemaitre (in-18, Lecène et Oudin). — *Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace*, trad. par V. Develay (in-18, Flammarion). — *Les Littératures étrangères, Angleterre-Allemagne*, par H. Dietz (in-18, A. Colin). — *Syrlin*, par Ouida, trad. par F. Bernard (2 vol. in-8, Hachette). — *Mariage mondain*, par P. Maël (in-18, Flammarion). — *Hermine*, par le comte E. de Marenches (in-18, Savine). — *La Vie romanesque, Féfée*, par J. Hoche (in-18, Savine). — *Mavra, une heureuse erreur judiciaire, histoire russe*, par L. Goulin (in-18, Savine). — *Une honnête femme*, par A. Charpentier (in-18, Perrin). — *L'Aube russe, nouvelles*, par A. Pouchkine, trad. du russe, par B. Tseytline et E. Jaubert (in-18, Perrin). — *Souvenirs du Sundgau, récits de la haute Alsace*, par Mme O. Gevin-Cassal (in-18, Lecène et Oudin). — *France*, par M. Stéphane (in-18, Delhomme et Briguet). — *L'Empire du Dragon, souvenirs d'Asie*, par le Dr K. May (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Fils du chasseur d'ours*, par le Dr K. May (in-18, Delhomme et Briguet). — *Nouvelles slaves*, par C.-A. Strebinger (in-18, Westhausser). — *La Femme du renégat*, par Mme Nelley-Lieutier (petit in-8 carré, Westhausser). — *Les Petits Cancans*, par Mme de Stolz (in-18, Haton). — *Le Chevalier du dimanche*, par la vicomtesse de Pitray (in-18, Haton). — *La Brioulette, scènes du pays basque*, par J. Fernay (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Souvenirs d'enfance et de collège*, par Eudel du Gord (in-8, Firmin-Didot). — *Les Étapes d'un touriste en France. A travers la Corse*, par A. Andrei (in-18, Hennuyer). — *Au delà du Rhin (Prusse rhénane, Bade, Bavière)*, par L. Vigneron (in-18, Delhomme et Briguet). — *Souvenirs d'escales et de traversées*, par G. Dujarric (in-18, Faivre et Teillard). — *L'Amérique inconnue, d'après le journal de J. de Brettes*, par Mallat de Bassilan (in-18, Firmin-Didot). — *Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry*, par le P. Ragey (in-8, Delhomme et Briguet). — *Eadmer*, par le P. Ragey (in-8, Delhomme et Briguet). — *Saint Pie V, pape du Rosaire*, par le R. P. C.-A. Joyau (in-8, Vic et Amat, à Paris; Vitte, à Lyon). — *Adolphe Kolping, l'apôtre des artisans*, par Dom L. Janssens (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Étude sur Geoffroi de Vendôme*, par L. Compain (in-8, Bouillon). — *Vie de*

Mgr de Forbin-Janson, par le R. P. Philpin de Rivière (in-18, Leday). — *Vie du P. Ludovic de Casoria*, d'après Son Em. le Cardinal A. Capeccelatro (in-18, Perrin). — *Du prétendu Polythéisme des Hébreux*, 2e partie, par M. Vernes (in-8, Leroux). — *The Throne of the Fisherman*, by T. W. Allies (in-8, cart., London, Burns et Oates). — *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, von L. Pastor (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Entretiens sur l'histoire du moyen âge*, 2e partie, par J. Zeller (in-18, Perrin). — *La Mission de Jeanne d'Arc*, par F. Godefroid (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *Mémoires du prince de Talleyrand*, t. IV, par le duc de Broglie (in-8, Calmann-Lévy). — *Histoire anecdotique de la France. Le Régime moderne*, par C. d'Héricault (in-8, Bloud et Barral). — *Une Ambassade en Russie, 1856*, par le duc de Morny (in-18, Ollendorff). — *Campagne de 1859. Les Français en Italie, suivi des Français en Chine, en Syrie, en Cochinchine, 1860-1861*, par le commandant L. Grandin (in-8, Bloud et Barral). — *Les Français au Mexique*, par le général Thoumas (in-8, Bloud et Barral). — *Nos désastres, causes et responsabilités*, par A. Duchâtel (in-18, Savine). — *Les Monarchistes sous la troisième République*, par L. Teste (in-18, Rousseau). — *L'Avenir de l'Europe envisagé au point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt*, par C.-E. Vigoureux (in-18, Alcan). — *Pirates et rebelles au Tonkin*, par le colonel Frey (in-18, Hachette). — *La Vie de Paris*, par M. Boucard (in-18, Ollendorff). — *Essai sur le tiers état rural, ou les Paysans de Basse-Normandie au XVIIIe siècle*, par l'abbé P.-D. Bernier (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Parlement de Franche-Comté. De son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790)*, par A. Estignard, t. I (in-8, Paris, Picard ; Besançon, Jacquin). — *L'Université de Pont-à-Mousson (1572-1768)*, par l'abbé E. Martin (in-8, Berger-Levrault). — *L'Ancien Collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis*, par H.-L. Bouquet (in-8, Delalain). — *Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge*, par J.-A. Brutails (gr. in-8, Picard). — *Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord*, par A. Moireau (2 vol. in-8, Hachette). — *Le Chemin de Damas*, par le général Ambert (in-8, Bloud et Barral). — *Histoire de l'amiral Courbet*, par J. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *Biographies du XIXe siècle*, 6e, 7e et 8e séries (3 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, t. 1er ; *Les Bretons*, 3e fasc., par R. Kerviler (Boul-Bourg) (in-8, Plihon et Hervé, Rennes). — *Grammatica araldica ad uso degli Italiani*, compilata dal F. Tribolati (in-16 cart., Hœpli, Milano). — *Bibliografia*, di G. Ottino (in-16, cart., Hœpli, Milano). — *Dizionario bibliografico*, di C. Arlia (in-16 cart., Hœpli, Milano).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Une Citation de saint Augustin. — Où se trouvent, dans les œuvres de saint Augustin, les paroles suivantes citées par saint François de Sales au livre XII, ch. II de son *Traité de l'amour de Dieu* : « O aimer ! ô marcher, ô mourir à soi-même ! ô parvenir à Dieu ? »

Un mot historique. — Quel est l'homme intègre qui, refusant de signer un édit, répondit à un roi de France : « La perte de nos charges, la mort même, plutôt que de trahir nos consciences ? »

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY ; J.-A. DE BERNON ; comte DE PUYMAIGRE ; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties*,	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *partie littéraire seule*,	180 fr.	—	200 fr.
— à la *partie technique seule*,	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1891 sont en vente, et forment SOIXANTE-TROIS VOLUMES gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1891

Articles de fond. — R. P. H. DELEHAYE, S. J. : Pierre de Pavie, légat du pape Alexandre III. — A. LECOY DE LA MARCHE : L'Expédition de Philippe le Hardi en Catalogne. — Dom Paul PIOLIN : Le Cardinal de Richelieu dans ses rapports avec les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. — Ludovic SCIOUT : Le Coup d'État du 22 floréal (11 mai 1798). — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et la Royauté française. — G. DU FRESNE DE BEAUCOURT : La Conspiration du duc d'Alençon (1455-1456). — Abbé J.-A. PETIT : Les Accusations contre Marie Stuart. Riccio. Darnley. Bothwell. Babington. — Marius SEPET : Le Serment du Jeu de Paume et la Déclaration du 23 juin. — Godefroid KURTH : La Reine Brunehaut. — Abbé A. TOUGARD : La Persécution iconoclaste, d'après la Correspondance de saint Théodore Studite. — Abbé P. FERET : Les Emprisonnements de Roger Bacon. — Chanoine ALLAIN : L'Enquête scolaire de 1791-1792. — Abbé Fl. DE MOOR : L'Histoire primitive d'Israël, d'après des documents égyptiens et hétéens. — R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. : L'Organisation des églises chrétiennes au IIIe siècle. — Octave VIGIER : L'Influence politique du Père Joseph. Négociations avec les princes d'Allemagne et la Suède. — Marius SEPET : La Révolution de juillet 1789.

Mélanges. — R. P. MARTINOV, S. J. : Un Empereur byzantin au Xe siècle. — Abbé VACANDARD : Les Poèmes latins attribués à saint Bernard. — H. MORANVILLÉ : L'Ordonnance cabochienne de 1413. — Victor PIERRE : Un internonce à Paris pendant la Révolution. — H. BEAUDOUIN : La Mort de Jean-Jacques Rousseau. — Roger LAMBELIN : L'Intervention européenne au Mexique. — Dom G. MORIN : L'Origine française de Guy d'Arezzo. — Godefroid KURTH : Une Nouvelle Histoire des Papes. De Pie II à Sixte VI. — J. VAESEN : Louis XII avant son avènement. — Denys D'AUSSY : L'Assassin du prince de Condé à Jarnac (1569). — Comte BAGUENAULT DE PUCHESSE : Une Grande Bourgeoise de Paris au temps de la Ligue. — R. P. H. CHÉROT, S. J. : Le Surintendant Foucquet. — Mgr Ant. RICARD : La Dernière Élection d'un Roi des Romains, d'après les Mémoires inédits du cardinal Maury. — R. P. A.-J. DELATTRE, S. J. : Un Dernier Mot sur les Chaldéens. — L. RIOULT DE NEUVILLE : Les Origines de la Propriété, suivant M. Émile de Laveley. — Paul ALLARD : Un Nouveau Livre sur le IVe siècle. — Abbé E. VACANDARD : Chronologie abélardienne. La Date du concile de Sens. — L. DE LA SICOTIÈRE : Les Mémoires du général Tercier. — A. D'AVRIL : Le Moyen âge en Espagne. — R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. : Saint Théognius, évêque de Bétélie, en Palestine. — Dom Fernand CABROL : Les Derniers Travaux sur l'histoire des persécutions de l'Église. — Armand D'HERBOMEZ : Le Voyage de Philippe-Auguste à Tournay en 1187. — Abbé C. DOUAIS : Les Universités françaises avant 1789.

Courrier allemand, anglais, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent douze publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

HARVARD COLLEGE
FEB 29 1892
2.519

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-CINQUIÈME. — LXIVe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON. — FÉVRIER

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Mélandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1892

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE FÉVRIER 1892

I. — OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ, par F. Crapot.

II. — HISTOIRE PROVINCIALE, par Jules Viard.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Pontificale romanum summorum Pontificum jussu editum, a Benedicto XIV et Leone XIII, pont. max., recognitum et castigatum (p. 122). — G. Schober : Explanatio critica editionis breviarii romani quæ a S. R. C. uti typica declarata est, studio et operâ (p. 122). — Josephi Fessler, quondam episcopi S. Hippolyti, institutiones patrologiæ quas denuo recensuit, auxit, edidit B. Junemann (p. 123). — M.-J. Semeria : Analysis actus fidei juxta S. Thomam (p. 125). — Mgr d'Hulst : Conférences de Notre-Dame. Carême de 1891 (p. 125).

Sciences. — Tornatore : De humanæ cognitionis modo, origine ac profectu ad mentem S. Thomæ, Doctoris angelici (p. 126). — H. Gruber : Der Positivismus vom Tode Aug. Comte's bis auf unsere Tage (p. 128). — C. Gutberlet : Lehrbuch der Philosophie (p. 128).

Belles-Lettres. — G. Sortais : Ilios et Iliade (p. 130). — V. Delaporte : Le Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV (p. 132). — H. Beaudouin : La Vie et les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau (p. 134). — A. Vingtrinier : A la mémoire de Joséphin Soulary (p. 136). — P. Hume-Brown : George Buchanan, humanist and reformer (p. 138).

Histoire. — W. Möller : Lehrbuch der Kirchengeschichte (p. 139). — N. Paulus : Der Augustinermönch Johannes Hoffmeister. Ein Lebensbild aus der Reformationszeit (p. 140). — G. du Fresne de Beaucourt : Histoire de Charles VII (p. 141). — Ad. Régnier et A. de Boislisle : Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon (p. 144). — P. Bliard : Les Mémoires de Saint-Simon et le P. le Tellier, confesseur de Louis XIV (p. 145). — P. Cottin : Les Rapports inédits du lieutenant de police René d'Argenson (p. 146). — Frey : Pirates et rebelles au Tonkin. Nos soldats au Yen The (p. 148). — L. Teste : Les Monarchistes sous la troisième République (p. 149). — P.-G. Hamerton : Français et Anglais (p. 150). — L. Froger : Cartulaire de l'abbaye de Saint-Calais (p. 152). — R. Lavollée : Essais de littérature et d'histoire (p. 153). — C. de Ribbe : Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, d'après le Journal de la comtesse de Rochefort (1689) (p. 154). — Biographies du xixe siècle (p. 156).

IV. — BULLETIN. — M. Hausheer : Compendium ceremoniarum sacerdoti et ministris sacris..., observandarum in sacro ministerio (p. 157). — E.-A. Abbot : Philomythus, an antidote against credulity (p. 157). — Des Christenen Handboek (p. 157). — G. Romain : L'Église et la liberté (p. 158). — J.-M. Villefranche : Le Concordat (p. 158). — Mgr de T'Serclaës : Au Vatican (p. 159). — Canet : La Liberté de conscience, sa nature, son origine, son histoire et sa pratique dans nos sociétés contemporaines, d'après les encycliques de Léon XIII (p. 159). — Huvelin : Légende des trois compagnons (p. 160). — Bérard des Glajeux : Souvenirs d'un président d'assises (1880-1890) (p. 160). — Ambert : Le Chemin de Damas (p. 160). — M. Block, Bernard Bertillon, de Boisjolin, Turquan : Annuaire de l'économie politique et de la statistique (p. 161). — Dr A. Dodel : Moïse ou Darwin? (p. 161). — A. Cahen : Morceaux choisis des auteurs français (p. 162). — F. Heurlipes : Arthur de Bretagne (p. 163). — F. Heurlipes : Jacques Cartier, ou la découverte du Canada (p. 163). — F. Heurlipes : Bertrand Du Guesclin et Olivier de Clisson (p. 163). — R. d'Aurrès : Scander-Bey, ou le Héros chrétien (p. 163). — R. Phaussier : Soliman, ou l'Ambassade d'un moine (p. 163). — Y. Brezonnec : M. Crédule en Bretagne (p. 163). — Marie J. : La Reine Atella, épisode de la conquête de l'Algérie (1831-1832) (p. 163). — O. Leroy : Gertrude, ou la Reine d'un jour (p. 163). — H. Ibsen : Le Canard sauvage. Rosmersholm (p. 165). — V^{ssse} de Janzé : Études et récits sur Alfred de Musset (p. 165). — G. Roland : Le Transsaharien. Un an après (p. 166). — G. Fock : Algérie, Sahara, Tchad. Réponse à M. Camille Sabatier (p. 166). — Extrait des Mémoires du duc de Morny. Une ambassade en Russie, 1856 (p. 166). — A. Hamon et G. Bachot : La France politique et sociale (p. 166). — Il Cartegio di Carlo Emanuele I (p. 167). — W.-F. Dennery : The Story of the Union (p. 167). — J. Kelly : The political and military Events that led up to the Russian conquest of India (p. 168). — F. Tribolati : Grammatica araldica (p. 168). — C. Duval : Souvenirs militaires et financiers (p. 168).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Le Cardinal Manning, Mgr Gay, MM. de Quatrefages, Baudrillart, de Laveleye, Le Brisoys Desnoiresterres, de Breda, Cardoze, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Les Correspondants de Peiresc. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Luxembourg. — Russie. — Suisse. — États-Unis. — Publications nouvelles.

HARVARD COLLEGE
FEB 29 1892
LIBRARY.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Cours de science religieuse à l'usage des classes supérieures des collèges, des lycées, des petits séminaires, des écoles normales et des maisons d'éducation*, par l'abbé Guyot. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-8 de 448 p., 4 fr. — 2. *Leçons de catéchisme avec citations et traits d'histoire pour chaque leçon*, à l'usage des familles, paroisses, maisons d'éducation, lycées et collèges, par l'abbé Alphonse Bleau, aumônier du lycée de Poitiers. Paris, Haton, 1891, in-12 de x-574 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Catéchisme catholique, commentaire littéral et pratique*, à l'usage des catéchismes de première communion, de persévérance et des maisons d'éducation de tous les diocèses, par l'abbé P. Poey. Paris, Lamulle et Poisson, 1891, in-12 de 760 p., 4 fr. — 4. *Jésus-Christ, Verbe incarné. Considérations tirées des œuvres du Docteur angélique saint Thomas d'Aquin*, par le P. Roger Freddi, S. J., trad. de l'italien par le P. Le Chauff de Kerguenec, S. J. Paris, Leday, 1891, in-12 de x-452 p., 2 fr. 50. — 5. *La Bonté du Sacré Cœur de Jésus, Directoire dédié aux pèlerins de Paray-le-Monial et de Montmartre et à tous les amis du Sacré Cœur*. Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat, 1892, in-18 de xvi-254 p., 2 fr. 25. — 6. *La Confession. Pourquoi on se confesse. Pourquoi on ne se confesse pas*, septième retraite de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Félix. Paris, Téqui, 1891, in-12 de 330 p., 3 fr. — 7. *Le Lendemain de la vie*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1892, in-12 de 312 p., 2 fr. 50. — 8. *Sermons et conférences* de Mgr Jean Rigal, missionnaire apostolique. Paris, Delhomme et Briguet, 1890, in-8 de 412 p., 6 fr. — 9. *Manuel de prédication populaire*, par M. H.-C. Juge, missionnaire apostolique, 2e éd. Paris, Haton, 1892, 2 vol. in-12 de 464 et vi-464 p., 6 fr. — 10. *Le Livre de la famille*, par l'abbé Charpentier. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-12 de 432 p., 2 fr. 50. — 11. *Devoirs des enfants envers leurs parents*, par l'abbé A. Saint-Cyr. Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat, 1891, in-12 de 132 p., 0 fr. 80. — 12. *Jeunes Chrétiens de notre temps, quinze notices biographiques*, par le P. Didier-Jean, S. J. Paris, Retaux et fils, 1891, in-8 de viii-424 p., 5 fr. — 13. *Lettres choisies de* saint François de Sales *aux affligés. Condoléances et consolations*, avec une introduction, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-12 carré de 270 p., 2 fr. 50. — 14. *Heureux ceux qui pleurent*, par l'abbé Prosper Vedrenne. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 316 p., 2 fr. — 15. *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*, par l'abbé R. Décrouille. Paris, Haton, 1891, 5 vol. in-12 de 342, 384, 358, 330 et 224 p., 12 fr. — 16. *Le Chrétien sanctifié, conseils pratiques pour la vie spirituelle, suivis d'un Traité de la prière*, d'après le vénérable Sarnelli, de la Congrégation du T. S. Rédempteur. Paris, Haton, 1892, in-12 de 384 p., 2 fr. — 17. *Traité pratique des vertus*, par Dante Alighieri. Commentaire ascétique de vingt et un chants de *la Divine Comédie*. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-32 de 158 p., 1 fr. — 18. *L'Art d'utiliser ses fautes, d'après saint François de Sales*, par le P. Joseph Tissot. Paris, Leday, 1892, 5e éd., in-32 de xii-330 p., 1 fr. 25. — 19. *De la chasteté*. Extrait des œuvres de Mgr Charles Gay, évêque d'Anthédon. Paris, Leday, 1891, in-32 de 192 p., 1 fr. — 20. *De la mortification*. Extrait des œuvres de Mgr Gay. Paris, Leday, 1891, in-32 de 248 p., 1 fr. — 21. *De la tentation*. Extrait des œuvres de Mgr Gay. Paris, Leday, 1891, in-32 de 256 p., 1 fr. — 22. *De la charité envers Dieu*. Extrait des œuvres de Mgr Gay. Paris, Leday, 1892, in-32 de 136 p., 1 fr. — 23. *De la charité envers le prochain et des devoirs qui en découlent*. Extrait des œuvres de Mgr Gay. Paris, Leday, 1891, in-32 de 204 p., 1 fr. — 24. *L'Imitation de Jésus-Christ*. Traduction nouvelle avec notes ascétiques, par l'abbé M. Buchet. Paris, Vic et Amat; Lyon, Vitte, 1891, in-12 de 316 p., 2 fr. 50. —

25. *Imitation des anges*, par l'abbé G. Chardon, vicaire général de Clermont. Paris, Vic et Amat, 1891, in-18 de VIII-632 p., 2 fr. — 26. *Le Bienheureux Perboyre, modèle de dévotion au divin Sauveur*. Paris, Leday, 1891, in-32 de 81 p., 0 fr. 30. — 27. *Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne, durant le mois de juillet, et en l'honneur de saint Joachim, durant le mois d'août*, 3e éd. Paris, Téqui, 1891, in-18 de 204 p., 1 fr. — 28. *Petit mois du Rosaire*, trad. de l'espagnol par le R. P. Moran, O. P. Paris, Lethielleux, 1891, in-18 de 364 p., 1 fr. 75. — 29. *El Rosario meditado con nuestro SS. Padre el Papa*. Tournai, Desclée et Lefebvre, 1891, in-18 de 52 p., 0 fr. 30. — 30. *The Rosary meditated mith our holy Pater the Pope*. Tournai, Desclée, 1891, in-18 de 52 p., 0 fr. 20. — 31. *Der Rosenkranz betrachtet nach der Methode des heiligen Paters*. Tournai, Desclée, 1891, in-18 de 52 p., 0 fr. 20. — 32 *Prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain*, par l'abbé J.-B. Bigou. Paris, Vic et Amat, 1891, in-12 de 164 p., 1 fr. 25.

1 à 9. — Enseignement. — Il est fort heureux que les ouvrages de doctrine et d'enseignement catéchistique se multiplient. Les besoins d'instruction chrétienne se font de plus en plus sentir : il est donc opportun d'offrir aux enfants de nos écoles et de nos pensions, ou aux élèves de nos collèges, des cours ou des catéchismes qui puissent fixer leurs esprits sur les vérités dogmatiques, ou former leurs cœurs selon les principes de la seule vraie morale. Voici d'abord le *Cours de science religieuse* de M. l'abbé Guyot; il se présente à nous avec la double approbation de Nosseigneurs les évêques de Saint-Dié et de Nancy : le premier exprime la conviction « que la jeunesse chrétienne recueillera de la lecture de cet ouvrage les fruits excellents d'une doctrine pleine, correcte, bien mise en lumière; » le second est heureux de constater que ce livre offre « aux jeunes gens et aux jeunes filles dont l'esprit est cultivé, ainsi qu'aux gens du monde, un résumé substantiel, une synthèse rigoureuse et logique de la doctrine chrétienne; l'un et l'autre déclarent que l'œuvre de M. le chanoine Guyot « comble une lacune, qu'elle répond aux besoins de l'enseignement religieux et y donne largement satisfaction. » Le *Cours de science religieuse* émane d'un prêtre qui a été préparé à ce travail par de longues études et qui s'est acquis une grande expérience dans l'enseignement de la théologie, dans le ministère plus humble du catéchisme et dans les fonctions du service paroissial : c'est dire que son livre possède dans sa méthode, dans son exposé et dans son style, les qualités maîtresses qui doivent convenir à de pareils ouvrages : la précision, la simplicité et la clarté. Quatre grandes divisions embrassent l'ensemble de la doctrine. La première comprend « l'apologétique, » et il y est traité de la recherche et de la démonstration de la vraie religion; la seconde est consacrée à la « dogmatique, » et on y expose la science des dogmes; la troisième appartient à « la morale, » et il y est question de la science du devoir; enfin la quatrième enseigne la science du salut et fait connaître les moyens de sanctification. L'auteur procède par questions qu'il pose dès le début de chaque livre et qu'il développe ensuite successivement, de façon à éclairer l'esprit et à y faire naître la conviction; il insiste avec raison d'une

manière spéciale sur les vérités les plus contestées au temps actuel. « Aujourd'hui, dit-il, si l'on entend tout ce qui se dit, si on lit tout ce qui s'écrit, il est impossible de rester vraiment chrétien quand on n'a pas reçu une solide instruction religieuse.... En composant ce livre, j'ai voulu contribuer, dans la mesure de mes forces, à conserver la foi dans beaucoup d'âmes exposées à la perdre. Les passions sont sans doute une des grandes causes de l'irréligion contemporaine, mais une autre cause non moins désastreuse, c'est l'ignorance en matière religieuse. » Nous souhaitons au livre de M. le chanoine Guyot le succès qu'il mérite : il atteindra ainsi le noble but que s'est proposé son auteur.

Les *Leçons de catéchisme*, de M. l'abbé Alphonse Bleau, ne rendront pas un moindre service aux familles et à toutes nos maisons d'éducation. Cet enseignement n'est pas aussi élevé et aussi profond que celui de M. le chanoine Guyot, mais il a sur lui l'avantage d'être à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ; l'auteur y suit d'un bout à l'autre la méthode catéchistique par demandes et par réponses : ce qui d'abord facilite beaucoup l'intelligence des vérités exposées, et ensuite permet de les retenir plus aisément. Ajoutez à cela les traits ou les citations qui viennent, à la fin de chaque leçon, confirmer l'enseignement donné, et le rendre encore plus sensible ; les enfants écoutent volontiers ce qu'ils appellent une « histoire, » dont ils sont toujours friands, et il leur en reste toujours assez de souvenir pour que cette morale ou ce dogme en action s'identifie, pour ainsi dire, avec eux et leur serve efficacement au moment opportun. Toutefois, ce n'est là certes que le côté accessoire de la méthode d'enseignement : il faut, avant tout, qu'un auteur, qu'un catéchiste s'attache à mettre d'abord la doctrine en pleine lumière et à en indiquer le véritable sens ; il importe aussi, « en des jours d'athéisme et de négation absolue comme les nôtres, de prémunir l'enfant contre les dangers que sa foi naïve aura certainement à courir, dès son entrée dans l'adolescence ; de l'armer autant que possible contre les objections et les attaques de l'erreur, et pour cela de lui montrer, en quelques mots, selon l'opportunité des questions, le bien-fondé du dogme et de la morale catholiques. » C'est ce que fait l'auteur des *Leçons de catéchisme*, et il a pu constater par lui-même les fruits sérieux de son enseignement. « Nous osons promettre, dit-il, aux personnes qui useront de notre travail, qu'elles y trouveront tous les éléments nécessaires pour intéresser, au moins pendant une heure, leur jeune et charmant auditoire. Nous en avons fait l'épreuve auprès des chers enfants confiés à nos soins, et malgré la légèreté naturelle de leur âge, nous les avons toujours trouvés attentifs à nos paroles, à nos lectures, à nos commentaires. » L'orthodoxie du livre nous paraît irréprochable : cependant nous aurions aimé la voir garantie par une approbation ou au moins par un simple *imprimatur* de l'Ordinaire.

Rangeons dans la même catégorie le *Catéchisme catholique* de M. l'abbé Poey; il se présente à nous sous le patronage et avec l'approbation de Mgr l'évêque de Bayonne, qui lui souhaite de devenir « le livre des lectures quotidiennes au foyer de famille. » C'est bien, en effet, cet enseignement du foyer qu'il convient de mettre plus que jamais en honneur; les leçons de l'école sont bonnes et doivent être maintenues, mais la leçon du foyer est bien meilleure, parce qu'elle est moins officielle, moins forcée, par conséquent plus agréable et plus facile, parce qu'aussi elle est le corollaire de la leçon de l'école et sa continuation. M. l'abbé Poey a voulu accommoder ses explications à l'universalité des catéchismes, faire de son livre, en quelque sorte, un catéchisme universel. C'est dans ce but qu'il nous offre une « explication du catéchisme catholique, » assez élémentaire pour servir au catéchisme de première communion, et suffisamment développée pour les cours de catéchisme de persévérance, et qu'il ajoute à l'exposé traditionnel des vérités dogmatiques certaines questions que les besoins du temps obligent à traiter à part, d'une façon plus spéciale, comme les écoles neutres, la mauvaise presse, les élections. Un grand nombre d'évêques ont promulgué, à ce sujet, dans leur diocèse, des enseignements destinés à éclairer la conscience des chrétiens ; ce sont ces enseignements que M. l'abbé Poey s'est appliqué à commenter « à la lumière des principes théologiques, des décisions de la cour romaine, en dehors de tout drapeau politique ou d'esprit de parti. » Il réunit ces questions spéciales à la fin de son livre sous le titre de « Devoirs des chrétiens dans les temps présents. » Un deuxième appendice contient un abrégé de l'histoire de l'Église : c'est un résumé très sommaire qui comprend à peine une vingtaine de pages, mais il est suffisant pour donner une idée de cette longue existence de l'Église à travers dix-neuf siècles, existence traversée par tant de péripéties! La méthode que M. l'abbé Poey a suivie dans son ouvrage est à la fois celle du catéchisme et celle de l'exposition développée qui vient compléter la première; chaque page est enrichie de quelque trait historique, ou d'une parabole, ou d'une comparaison qui achève de rendre « pratique » le commentaire « littéral » de l'enseignement religieux. C'est donc en toute vérité que Mgr l'évêque de Bayonne a pu appeler cet ouvrage « le livre des lectures quotidiennes du foyer de famille. » Nous faisons des vœux pour que chaque famille en fasse son livre.

Avec cette étude de l'ensemble de la doctrine, il importe aussi de donner à chaque partie l'attention plus approfondie qu'elle réclame. C'est tout d'abord *Jésus-Christ*, *Verbe incarné*, qui doit attirer nos regards. Le R. P. Roger Freddi nous le montre sous toutes ses faces : dans sa divinité, comme Verbe et Fils de Dieu, comme vie et livre de vie, comme sagesse, lumière, vertu et splendeur du Père; dans son incarnation, et il étudie la convenance de ce mystère, par rap-

port à Dieu, par rapport à l'homme et par rapport au temps où il s'est accompli; il parle des vertus de Jésus-Christ, de sa mission, de ses titres, de sa double volonté, de ses opérations, de son sacerdoce, de son immolation, des divers actes de sa vie mortelle, de ses miracles, de sa passion, de sa mort, etc. Est-il nécessaire d'ajouter que plusieurs considérations ont pour objet Marie, la Mère du Verbe incarné? Plus tard, l'auteur nous promet une autre étude sur la vie mystique du Verbe incarné dans l'Église par ses sacrements, surtout par l'Eucharistie. Ce qu'il nous offre aujourd'hui ne peut que nous faire plus ardemment désirer ce qu'il nous annonce. L'œuvre est d'autant plus substantielle et instructive, que le P. Freddi a puisé à la vraie source de toute science théologique, dans la *Somme* de saint Thomas et dans les autres œuvres du Docteur angélique; il s'est modestement borné au rôle de copiste, de traducteur et d'ordonnateur. « Nous n'avons voulu, dit-il, en écrivant ces pages, qu'exposer purement et simplement la doctrine de saint Thomas, rien de plus. » Toutefois, l'auteur n'a pas voulu seulement s'adresser à l'esprit; il s'est proposé de pénétrer jusqu'au cœur; c'est pour cela qu'il a voulu procéder par « considérations » plutôt que par « livres » ou « chapitres. » Il exprime en ces termes toute sa pensée : « Par *considération*, on n'entend pas d'ordinaire une étude quelconque de la vérité, mais bien une étude ayant pour but immédiat d'éclairer l'intelligence par la connaissance du vrai, et aussi pour but médiat d'échauffer la volonté par l'amour du bien; or, notre but, en composant ce livre, a été précisément d'exciter et d'aider le lecteur à étudier Jésus-Christ pour le connaître, et à le connaître pour l'aimer. » Tel est l'ouvrage que le P. de Kerguenec a traduit de l'italien en un excellent français : nous devons lui savoir gré de l'avoir mis ainsi à notre portée, et d'avoir, par là, favorisé chez nous l'extension d'une œuvre si sérieuse et si utile.

Ce que la piété des fidèles, en notre siècle, aime surtout à contempler dans le Verbe incarné, c'est son cœur. L'auteur anonyme du *Directoire*, dédié aux pèlerins de Paray-le-Monial et de Montmartre, s'est plu à nous révéler tout ce qu'il a découvert dans le secret de ses méditations sur *la Bonté du Sacré Cœur de Jésus*. Le cœur de Jésus est si bon, qu'il faut l'étudier, l'aimer et l'honorer; il sera infiniment miséricordieux pour les pauvres pécheurs; il aura pour les âmes pieuses des grâces de choix; il pacifiera la conscience des pauvres scrupuleux; il saura consoler les affligés; il sera la lumière des vocations, leur force et leur persévérance; il aura pitié de la France; il sera prodigue de faveurs à ses prêtres; il sera la délivrance de nos chers défunts; il fera à tous les pèlerins les plus salutaires prédications : telle est à peu près la division même de ce livre, dont Mgr l'évêque d'Autun se plaît à dire qu'il contient « une doctrine solide sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, des conseils salutaires pour la perfection chrétienne, et un puissant en-

couragement dans les épreuves de la vie surnaturelle. » Aucun éloge ne saurait être plus flatteur, et nous sommes heureux de reconnaître qu'il est vraiment mérité.

Le livre du très regretté P. Félix traite de *la Confession*, sujet d'une importance capitale pour la pratique de la foi. La confession! C'est l'épouvantail d'un grand nombre d'âmes qui s'exagèrent les devoirs qu'impose le sacrement de pénitence et les dispositions qu'il réclame. Il n'est pas de prétexte qu'on n'invente pour se soustraire à cette obligation. Cependant si, à l'exemple du prodigue de l'Évangile, les pécheurs veulent revenir à la maison paternelle, ils savent bien que le pardon ne leur sera accordé qu'à la condition de faire l'aveu de leurs fautes. La septième retraite de Notre-Dame de Paris a pour objet de convaincre les prodigues de cette absolue nécessité, en montrant d'une part l'obligation et les effets de la confession, d'autre part l'injustice des raisons qui en détournent et en éloignent un trop grand nombre. Nous n'avons ni à faire connaître la manière de l'illustre conférencier ni à louer un ouvrage qui se recommande assez par le nom de son auteur; nous nous bornerons à donner les titres des six discours que contient ce livre : La Confession devant la raison ; la Confession devant les passions ; la Confession et ses consolations; la Confession et le jugement; le Repentir et ses effets ; Confession et repentir de Madeleine. Ce volume s'imprimait pendant la longue maladie du R. P. Félix, et l'on nous annonce que ce sera le dernier qui pourra être publié, l'éminent orateur n'ayant pu achever de reconstituer les discours de ses autres retraites. Nous regrettons bien vivement qu'une telle œuvre reste ainsi incomplète.

C'est sur les fins dernières que M. l'abbé Henry Bolo nous invite, à son tour, à méditer avec lui. Quoi de plus grave et aussi de plus utile que de s'occuper du *Lendemain de la vie*, dont la pensée austère peut influer si efficacement sur notre conduite pour la rendre plus agréable au Seigneur ! C'est une perspective qui intimide les âmes trop attachées à la terre; elle fait peur aux mondains qui ne veulent pas être troublés au sein de leurs plaisirs ; mais, en vérité, la pensée de la mort est d'une merveilleuse efficacité pour nous animer au bien, pour nous faire supporter nos épreuves, nous consoler de nos tristesses, nous encourager à marcher d'un pas plus assuré vers les grands horizons de la vie future. M. l'abbé Bolo n'en est pas à son essai; familiarisé déjà avec l'étude sérieuse des plus graves questions, il n'a point de peine à traiter son sujet avec la justesse, la logique, la clarté et le style d'un de nos meilleurs écrivains ; il réussit même, en une matière si grave, à captiver, à charmer, à entraîner le lecteur : on prend un véritable intérêt à méditer avec lui sur le deuil, l'appel des âmes, la survivance des œuvres, la miséricorde et le purgatoire ; on partage volontiers son indignation contre les brûleurs de cadavres, et l'on se plaît à se fortifier dans la

foi en la résurrection de la chair. Écoutons-le nous inviter lui-même à lire ces pages : « Cher lecteur, prends ce livre d'une main pieuse et médite-le comme je l'ai médité moi-même avant de l'écrire, pour savoir davantage et mieux comprendre encore ce qui nous attend tous les deux demain. » Puissent de nombreux lecteurs répondre à ce pressant appel !

C'est encore l'enseignement de la doctrine que nous offre Mgr Rigal, dans ses *Sermons et conférences*, non plus par la méthode catéchistique, mais par la prédication. Ce sont des discours sur divers sujets de dogme, de morale ou de liturgie, sans ordre logique entre eux, disposés seulement selon l'ordre dans lequel ils ont été prêchés, ou se sont placés sous la main de leur auteur. Envisagés chacun en particulier, les sermons et les conférences de Mgr Rigal sont très méthodiques, substantiels, émaillés de nombreuses citations de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église; les considérations les plus élevées s'y unissent aux réflexions les plus pratiques; le style en est simple, clair, correct. Aussi bien, avant d'affronter le grand jour de la publicité, ces discours sont-ils passés par le crible de l'expérience; ils ont été revus, corrigés, complétés, et même encore ainsi retouchés, ils ont été prêchés de nouveau dans diverses paroisses. Comment, après une si laborieuse épreuve, ces sermons et conférences n'offriraient-ils pas toutes les qualités que doivent revêtir de semblables œuvres ? Mgr l'évêque de Mende n'a pas hésité à le reconnaître en approuvant « avec plaisir » la publication de ce livre ; il a tenu aussi à constater que « tout le diocèse rend hommage au talent de prédicateur » de Mgr Rigal et à rappeler ce que son prédécesseur disait de l'éloquent missionnaire apostolique : « que ses facultés oratoires pouvaient, avec l'aide de Dieu, produire les plus grands fruits dans les âmes. » Quelques titres, pris au hasard, suffiront pour donner un aperçu des sujets traités : Connaissance et imitation de Jésus-Christ, Sacré Cœur de Jésus, Annonciation, Divinité de la confession, Chasteté, Saint Rosaire, Pardon des injures, Immaculée Conception, Bonheur du ciel, etc. Le volume se termine par les panégyriques de saint Privat et du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle.

Plus complet et plus méthodique dans son ensemble est le *Manuel de prédication populaire*, par M. l'abbé Juge. Dans le premier volume, l'auteur consacre cent instructions à expliquer le Symbole, le Décalogue, les commandements de l'Église, la prière, les sacrements, c'est-à-dire tout le dogme et toute la morale catholiques. Évidemment, le lecteur ne devra pas s'attendre à trouver là de longs développements, mais ce qu'il y a suffit pour l'instruction du peuple, trop heureux encore si le peuple pouvait retenir tout ce minimum ! L'instruction ne dure pas plus de dix à quinze minutes. C'est la longueur qui convient au vrai prône : lui donner plus d'étendue et plus de durée, c'est lui faire man-

quer son but ; le peuple dira volontiers de son pasteur : « qu'il est un orateur remarquable, qu'il fait de très beaux discours, » mais il ne retiendra rien, il ne comprendra même rien à un enseignement trop élevé et aussi trop étendu. Saint François de Sales recommandait aux prédicateurs d'être courts : cette recommandation a encore plus de prix à l'heure présente, et M. l'abbé Juge a bien fait d'en tenir compte ; on ne devait pas dormir à ses prônes, qui ne manquaient certainement pas de produire les meilleurs fruits. Que la plupart des prêtres de paroisse suivent un si bon exemple ; qu'ils se règlent sur les instructions « populaires » de M. l'abbé Juge. Ils peuvent, au besoin, lui emprunter sa méthode, sa division toujours très nette, très logique, ses textes si bien adaptés au sujet, ses développements si naturels, car le *Manuel de prédication populaire* offre tous ces avantages avec ceux de la brièveté et de la simplicité, dont il a été déjà question. Nous sommes sincèrement convaincus que cet ouvrage sera d'une très grande utilité aux organes de la parole évangélique et pourra, selon le vœu si légitime de son auteur, « contribuer très efficacement à l'instruction et à la sanctification des âmes. » D'ailleurs, les approbations motivées de Mgr l'archevêque d'Aix et de Mgr l'évêque de Gap nous sont le plus sûr garant du bien que ce *Manuel* est appelé à produire et du succès qu'il est digne d'obtenir. Le second volume contient le même nombre d'instructions que le premier ; ces instructions sont consacrées à des sujets de retraite, de mission ou de circonstance : il y en a pour la première communion, pour le mois de Marie, pour l'adoration perpétuelle, pour les principales fêtes de Notre-Seigneur et des saints, pour la plupart des œuvres de foi, pour diverses cérémonies, etc. Mais ici comme là, c'est toujours la prédication populaire, simple, claire, rapide, instructive, pénétrant comme un glaive jusqu'à la moelle, c'est-à-dire jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'âme. Comme on le voit, c'est bien un vrai *Manuel* de prédication que M. l'abbé Juge offre à ses confrères, qui lui en seront très reconnaissants.

10 à 14. — Famille. — Épreuves. — L'instruction chrétienne que le pasteur donne à son troupeau du haut de la chaire doit avoir son complément au sein même de la famille : le père et la mère doivent être, auprès de leurs enfants, les auxiliaires du curé. « C'est dans la famille principalement que se fait l'éducation de l'enfance : c'est au foyer paternel que l'enfant prend ses habitudes et ses idées. On réformerait la société, disait Leibnitz, si l'on réformait l'éducation : c'est vrai, mais pour réformer l'éducation, il faudrait réformer la famille. » Ce sont ces considérations qui ont invité M. l'abbé Charpentier « à faire un livre pour apprendre aux parents à élever leurs enfants, un livre où chacun des membres de la famille pût trouver l'exposé de ses devoirs. « Curé plein de zèle, il avait pénétré auprès de nombreux foyers et les avait

étudiés avec le désir d'en connaître les vertus ou les défauts ; c'est cette expérience qui l'a guidé dans la composition de son *Livre de la famille.* « Dans le cours de mon ministère déjà long, écrit-il, j'ai vu beaucoup de familles d'une vertu exemplaire : elles m'ont servi de modèles. J'en ai vu d'autres, en grand nombre aussi, où siégeait en permanence le désordre du devoir non accompli, et par suite la désunion et souvent la misère. Préserver les familles de ce malheur en les rendant vertueuses est le but de ce livre. » Il y traite toutes les questions qui peuvent intéresser la famille : du respect dû à Dieu au foyer domestique, de la prière qui doit s'y pratiquer, de l'enseignement religieux qui comprend la récitation du catéchisme, la préparation à la première communion, la sanctification du dimanche, la communion pascale, l'abstinence ; c'est ce qu'il appelle le sacerdoce de la famille, dont il fait l'objet du chapitre premier. Dans le chapitre second, il parle de l'assistance dans la famille et fait connaître les devoirs réciproques des enfants à l'égard des parents et des parents à l'égard des enfants ; les quatre chapitres suivants ont pour objet les vertus qui doivent être pratiquées au foyer : l'obéissance, le respect, l'amour, le travail, la sobriété, etc. ; en parlant de l'amour dans la famille, il n'omet pas de rappeler l'amour entre maîtres et domestiques, en expliquant les devoirs réciproques des supérieurs et des inférieurs ; enfin, un septième chapitre est consacré très à propos aux fêtes de la famille : le dimanche, les fêtes patronales, Noël, premier jour de l'an, la fête des Rois, Pâques, les anniversaires : rien ne manque de ce qui devait convenir à un livre de famille. L'auteur voudrait « qu'il fût mis à la disposition de toute famille chrétienne et qu'il y fût lu une fois chaque année. » Avec Mgr l'évêque de Séez, nous désirons que ce vœu se réalise, « que ce livre se répande promptement dans toutes les familles chrétiennes, qui pourront y puiser d'utiles et précieux enseignements. »

M. l'abbé de Saint-Cyr juge avec raison qu'il est plus opportun et plus nécessaire que jamais d'insister particulièrement sur les *Devoirs des enfants envers leurs parents ;* il s'adresse donc spécialement à eux et leur rappelle, dans quelques pages d'un excellent opuscule, que les enfants doivent aimer leurs parents et quelles qualités doit avoir leur amour ; que les enfants doivent respecter leurs parents, leur obéir, et quelles qualités doivent avoir leur respect, leur obéissance ; que les enfants sont tenus à témoigner de la reconnaissance à leurs parents et à les assister dans leur pauvreté, dans leur vieillesse, dans leurs infirmités ou leurs maladies ; que les enfants ont un apostolat à exercer auprès de leurs parents prévaricateurs, surtout au moment de la mort et même au delà du tombeau ; que s'ils sont plusieurs dans une même famille, ils doivent s'aimer, vivre unis, se soutenir et s'édifier. M. l'abbé de Saint-Cyr avait déjà traité des devoirs des parents à

l'égard de leurs enfants : le livre d'aujourd'hui complète son œuvre, qui est certainement appelée à produire le plus grand bien.

Rien ne sera plus capable de faire lever cette bonne semence que la lecture des vingt-cinq notices biographiques du P. Didierjean. Ces *Jeunes Chrétiens de notre temps* sont vraiment des modèles, et la société serait bien vite régénérée s'ils pouvaient trouver des imitateurs dans chaque famille. Nous connaissions déjà les deux volumes publiés en 1875 et en 1882, par le P. Didierjean, sous ces titres : *Souvenirs de Metz*, *l'École Saint-Clément* et *Élèves des jésuites*. Celui que nous annonçons « raconte, comme ses devanciers, les vies rapidement écoulées de jeunes chrétiens qu'ont distingués soit d'éminentes vertus, soit une mort héroïque ; comme eux, il ne contient que des notices nouvelles et inédites. » Il y a bien quelque chose de douloureux et de décevant à ne voir passer sous ses yeux que de jeunes hommes enlevés par la mort au début de leur carrière ou de leur gloire ; on aime cependant à voir revivre la mémoire de ces victimes prématurées ; on ne peut se défendre de ressentir un intérêt particulièrement vif et tendre pour des destinées tranchées dans leur fleur. « Cela est vrai, surtout de la mémoire de ceux à qui rien ne manquait de cette brillante parure de la vie qu'on nomme l'esprit, le cœur, la distinction, la fortune ; chez qui s'épanouissaient les convictions et les vertus qui font les chrétiens d'élite, qui n'ont laissé enfin de leur passage ici-bas que des souvenirs embaumés de foi, d'innocence, de dévouement, même d'héroïsme. » Puissent de tels exemples préparer aux générations qui s'élèvent des enfants doux et purs, comme de l'Héraule, Ackermann et de la Rupelle ; des jeunes hommes instruits et distingués, comme Ancillon de Jouy, Herbault et Reboul ; des soldats pleins de foi et de bravoure, comme du Lérain, de Chasteigner, Freyssenge, de Dianous, Meignan, Fénech, de l'Estoile ; enfin de chevaleresques défenseurs du Pape et de la France, comme du Boischevalier et de Verthamon.

Ces morts précoces font instinctivement penser au deuil dans lequel elles plongent les familles. Pauvres parents ! comme leur cœur doit être broyé par la douleur, en présence de ces tombes sitôt ouvertes ! Mais ces épreuves ne sont pas les seules qui soient le lot de notre malheureuse humanité : qui pourrait nier que les fils de l'homme pécheur sont condamnés à manger leur pain mouillé de leurs larmes ? « Avez-vous remarqué ceci, écrit M. l'abbé Bolo, en tête des *Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés :* la joie est passagère, folâtre, aérienne ; les vibrations de l'amour sont agitées, intermittentes, fugitives. Au contraire, la tristesse est grave, profonde, inéluctable ; le deuil qu'on porte est lourd, monotone, obstiné. » Il importe donc de trouver des consolations pour toutes ces douleurs, et le saint évêque de Genève n'a eu qu'à entrer dans son cœur si tendre, si compatissant, pour y puiser en abon-

dance le miel qui adoucit toute amertume, le baume qui assainit et guérit les plaies. Ames affligées, ouvrez les *Lettres choisies*, et vous serez consolées ! Saint François de Sales écrit à des mères qui viennent de perdre leur fils, à des époux et à des épouses, à des enfants à qui la mort vient de ravir un père ou une mère ; à d'autres sur la mort de leurs frères, de leurs sœurs et autres personnes chères. Les lettres qui terminent le volume ont pour objet d'exhorter à la patience dans la maladie et dans toute adversité.

C'est sans doute à la source de cette doctrine si consolante de saint François de Sales que M. l'abbé Vedrenne est allé puiser ses conseils si sages et si salutaires aux cœurs éprouvés. Il appelle *Heureux ceux qui pleurent*. C'est la parole même du Christ, mais l'important est de savoir comment il faut pleurer. M. l'abbé Vedrenne ouvre donc son livre en nous montrant Jésus bénissant les larmes de la charité, du zèle, de la pénitence ; il nous invite ensuite à nous résigner à nos épreuves par l'espérance des consolations promises, par la perspective du pardon que le Ciel accorde à tout péché ; le repentir sincère est la seule condition que Dieu exige pour effacer et oublier toutes nos ingratitudes, car le repentir appelle et facilite l'aveu ; l'auteur est ainsi amené à répondre aux difficultés qu'une âme peu généreuse croit trouver dans la pratique de la confession ; il montre quel est le bonheur que procure l'aveu, et comment la confession donne un ami ainsi qu'un médecin et assure le pardon. Il a raison d'insister sur ce point ; on ne saurait trop dissiper ces préjugés qui ont libre cours dans le monde et qui ne réussissent que trop à éloigner les âmes timides du sacrement de pénitence ; il est fort opportun de faire connaître les adoucissements que Jésus a mis à la loi de l'aveu et de rappeler la douceur du prêtre au saint tribunal. Toutes ces considérations sont brèves, claires, d'une lecture facile ; la doctrine en est sûre, et quiconque voudra s'en pénétrer y trouvera ces encouragements et ces consolations qui rendent vraiment « heureux ceux qui pleurent. » Le livre de M. l'abbé Vedrenne se termine par les prières de la messe et quelques extraits de Bossuet, de Fénelon et de Lacordaire.

15 à 24. — Spiritualité. — Les méditations à l'usage du clergé ne font certes point défaut ; il est rare que nous laissions passer un de nos comptes rendus sans mentionner quelque nouvel ouvrage de ce genre : la dernière fois notamment, nous appelions d'une manière spéciale l'attention des membres du clergé sur l'œuvre du Vénérable Louis du Pont, en cinq volumes. M. l'abbé Décrouïlle a trouvé le moyen de rajeunir une matière déjà si souvent traitée : il nous offre des *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*. Il ne se pouvait être une idée meilleure ; l'auteur a eu aussi, ce qui vaut mieux encore, l'avantage de pouvoir réussir à la réaliser. Plusieurs évêques se sont empressés de le reconnaître et de l'en féliciter. « Il y a, écrit Monseigneur de Rodez, dans les

prières de la messe, les antiennes et les hymnes du bréviaire, une sève particulière, des profondeurs d'idées et des émotions de sentiment qu'on ne peut trouver ailleurs au même degré.... Je ne puis donc, cher monsieur le curé, que vous féliciter d'avoir fait sur ce plan nouveau votre série de méditations sacerdotales, et j'ai remarqué avec plaisir que vous unissiez à la connaissance de la liturgie celle de la théologie dogmatique et de la théologie ascétique. » Mgr l'évêque de Grenoble se plaît surtout à louer la méthode que suit l'auteur et le charme qu'il a su donner à ses pages. « En même temps que vous éclairez l'esprit, écrit-il à l'auteur, vous réchauffez le cœur et l'élevez vers Dieu. Vous ôtez ainsi à l'oraison de méditation la fatigue et l'aridité qui la caractérisent, ce qui arrête beaucoup de personnes et les éloigne trop souvent de l'oraison, sans laquelle on demeure plus qu'imparfait. C'est que nous voulons jouir, et quand le cœur n'est pas quelque peu ému dans l'oraison, il ne s'y plaît pas et s'en va, entraînant tout l'être avec lui. Vos pages le captivent et peu à peu lui font trouver les saintes émotions de la grâce sensible, par lesquelles il plaît à Dieu d'attirer à lui les cœurs. » Mgr l'évêque d'Arras, enfin, félicite M. l'abbé Décrouïlle « de l'excellente idée qu'il a eue de chercher à établir une étroite coordination entre les trois actes principaux de la vie sacerdotale : la méditation, la récitation du bréviaire et la sainte messe, en faisant servir les paroles de la liturgie au développement de la méditation. Les prêtres qui feront usage de ces méditations y puiseront une doctrine sûre et une sage direction. » L'ouvrage est divisé en cinq volumes. Le tome premier comprend la partie d'hiver, c'est-à-dire le temps de l'Avent, de Noël et de la Septuagésime, du 29 novembre à la fin de février, avec le propre des saints dont la fête se célèbre dans cette période. Dans le second volume est la partie du printemps, avec les dimanches, les féries et les fêtes des saints du temps du Carême, de la Passion et de Pâques, depuis le 4 mars jusqu'au 26 mai. Le troisième volume est affecté à la partie d'été, contenant le propre du temps de la Pentecôte et le propre des saints entre le dimanche de la Trinité et le seizième dimanche après la Pentecôte, du 27 mai au 31 août. Dans le quatrième volume a été groupée toute la deuxième partie du temps après la Pentecôte, du seizième dimanche au dernier, avec le propre des saints de cette partie d'automne, depuis le 1er septembre jusqu'au 26 novembre. Enfin le cinquième volume comprend le commun des saints, les fêtes votives et une table générale, par ordre alphabétique, des matières contenues dans ces cinq volumes. Cette table est faite avec le plus grand soin et permet au lecteur de retrouver aisément la méditation consacrée à telle vertu, à tel mystère ou à telle fête ; elle sera très précieuse aux prédicateurs pour leur fournir matière à des instructions ou à des panégyriques ; elle complète ainsi d'une manière très utile les tables particulières qui ter-

minent chaque volume et qui n'indiquent les méditations que dans l'ordre chronologique. Chaque volume contient en outre l'explication des petites heures pour servir de complément à la méditation du matin, les prières liturgiques pour la préparation à la sainte messe et pour l'action de grâces. Quant à la méthode suivie à peu près uniformément par l'auteur, c'est la méthode ordinaire des maîtres de la vie spirituelle, procédant par préludes, considérations, applications, affections et résolutions. M. l'abbé Décrouille s'est inspiré des meilleurs ouvrages de spiritualité et d'ascétisme et en a condensé la doctrine dans des méditations aussi succinctes que possible ; il a bien fait d'éviter l'abus qu'engendrent les longues méditations qui deviennent de simples lectures spirituelles ; il a préféré se borner à indiquer le travail auquel doit se livrer l'initiative du lecteur ; pour peu que celui-ci s'applique à faire les exercices marqués, il trouvera facilement à occuper son esprit et son cœur pendant une demi-heure.

Le prêtre n'est pas seul appelé à être saint ; les simples fidèles doivent, eux aussi, marcher à la suite de Jésus-Christ, dont ils sont les disciples, pour arriver à obtenir le ciel : certains mêmes d'entre eux peuvent être appelés à pratiquer la perfection. C'est le Vénérable Sarnelli, de la congrégation du T. S. Rédempteur, qui s'offre à être leur guide ; il les initie aux secrets de la spiritualité dans ce livre qu'on a si justement intitulé : *Le Chrétien sanctifié*, et où il traite des vertus théologales et morales, des conseils évangéliques, des péchés véniels et des tentations, des scrupules, de la pénitence, de la droiture d'intention, du sacrement de l'Eucharistie et de la dévotion au Saint Sacrement, des divers exercices spirituels, comme l'examen de conscience, la retraite, la lecture spirituelle, l'oraison, de la présence de Dieu. Il termine par des avis très pratiques en vue de la perfection et par un petit traité spécial sur la nécessité, l'efficacité et les qualités de la prière. L'éditeur y a ajouté les prières en usage pour la messe, les vêpres et le salut. Le nom seul de l'auteur recommande cet opuscule, où on reconnait la plume d'un de nos meilleurs écrivains spirituels. Le Vénérable Sarnelli pratiquait tout ce qu'il conseille aux fidèles : *le Chrétien sanctifié*, c'était lui-même s'efforçant d'atteindre cette perfection à laquelle il convie ses frères, et sa vie sainte, par ses exemples, est encore plus capable que ses écrits de nous porter à être saints nous-mêmes. Dom Janvier-Marie Sarnelli était né à Naples le 12 septembre 1702 ; il y mourut le 30 juin 1744, en odeur de sainteté. Un abrégé de sa vie ouvre le livre que nous annonçons.

Le nom de Dante Alighieri, placé à côté du précédent, pourra heurter certains yeux, et plus d'un lecteur sera surpris de voir le poète italien figurer parmi les auteurs de spiritualité. Comment trouver un *Traité pratique des vertus* dans *la Divine Comédie*, surtout, circonstance

aggravante ! un traité que l'on offre, non aux érudits et aux lettrés, mais à tout chrétien qui veut combattre les sept péchés capitaux et conquérir les sept vertus opposées ? Eh bien ! oui, *la Divine Comédie* est une œuvre ascétique. Dante lui-même l'a affirmé ; tous les commentateurs anciens et modernes de son épopée en conviennent, et des personnages éminents de Rome, consultés par l'auteur de l'opuscule, ont déclaré que la pensée de ce *Traité pratique des vertus* est parfaitement justifiée. Fort de cet encouragement, l'auteur n'a pas hésité à publier son travail, dont le but est d'aider ses lecteurs à devenir plus humbles, plus doux, plus charitables, plus fervents ; c'est, sous la forme la plus poétique, le même enseignement que sainte Thérèse et saint François de Sales.

Le doux et saint évêque de Genève restera toujours un des meilleurs maîtres de la vie spirituelle ; on trouve dans ses écrits tout ce qui peut convenir à une âme avide de perfection et de sainteté, et son enseignement, même là où il est le plus élevé, semble toujours, grâce à la méthode qui lui est familière, être ce qu'il y a de plus aisé à pratiquer. Le R. P. Tissot a eu la pensée d'extraire des ouvrages de saint François de Sales tous les avis qu'ils contiennent sur ce qu'il appelle si ingénieusement : *L'Art d'utiliser ses fautes*. Ce titre n'aurait pas été désavoué par l'évêque de Genève ; il est tout à fait dans sa manière. L'opuscule se divise en deux parties ; sur la première, saint François de Sales nous invite à ne pas nous étonner de nos fautes et à ne pas nous en troubler ; dans la deuxième, il nous révèle le profit que nous pouvons en retirer pour nous humilier, pour accroître notre confiance en Dieu, pour nous affermir dans la persévérance, pour devenir plus fervents. Nosseigneurs les archevêques de Lyon et de Chambéry, ainsi que l'évêque d'Annecy, ont écrit à l'auteur de ce petit livre les lettres les plus élogieuses ; ils le remercient d'avoir composé ce recueil et lui présagent qu'il produira un grand bien. Les cinq éditions épuisées dans un très court espace de temps prouvent à la fois que ces éloges étaient mérités et que ces prévisions étaient très justes.

Celui de nos écrivains spirituels qui rappelle le mieux à notre époque saint François de Sales, Mgr l'évêque d'Anthédon, a publié de nombreux et excellents ouvrages de direction. Mais ces volumes in-octavo et compacts étaient peu à la portée et de toutes les bourses et de toutes les intelligences. Son éditeur a eu la pensée de faire des extraits de ces grands traités et de les publier en très petit format, de façon à pouvoir les faire pénétrer auprès d'un nombre plus considérable de lecteurs et d'étendre ainsi davantage le bien qui pouvait résulter de telles œuvres. Nous avons déjà, précédemment, annoncé plusieurs de ces traités ; ceux qui les ont suivis portent ces titres : *De la Chasteté ; De la Mortification ; De la Tentation* ; *De la Charité envers Dieu ; De la Charité envers le*

prochain. Nous n'avons pas besoin de louer et de recommander ces opuscules ; il nous suffit d'en faire connaître la publication pour qu'ils attirent toutes les sympathies et pour qu'ils se répandent partout. Cependant nous voulons répéter ici une observation que nous avons faite au sujet de ces « extraits » et dont nous voudrions que l'éditeur tînt compte dans des éditions subséquentes : c'est qu'il est très regrettable de ne trouver, du commencement à la fin de ces traités, aucune trace de division, si ce n'est par des chiffres. Un traité qui comprend deux cents pages gagnerait beaucoup, pour l'intelligence du sujet et pour la commodité du lecteur, à être partagé en plusieurs points, en tête desquels on indiquerait l'idée principale développée en chacun d'eux. Il serait même très utile d'ajouter, à la première ou à la dernière page, un abrégé sommaire en quelques lignes qui fixerait d'un seul coup le lecteur sur l'ensemble des considérations qu'il va lire ou qu'il a lues. Nous sommes convaincus que cette amélioration contribuerait à accroître l'utilité de ces opuscules et à en faciliter la diffusion.

Mais de tous les livres de spiritualité, celui qui restera toujours le meilleur et le plus populaire, c'est *l'Imitation de Jésus-Christ*. On ne cesse de le traduire soit en vers, soit en prose ; on varie les commentaires et les notes : le public chrétien ne se lasse jamais de ces innombrables éditions qui sont vite enlevées. La traduction nouvelle de M. le chanoine Buchet est digne de la même faveur. Elle a, d'abord, le mérite d'être une véritable traduction, littérale et en même temps littéraire, fidèle mais non servile. Mais, ce qui vaut mieux, cette traduction est accompagnée de notes ascétiques « strictement conformes au caractère et au but du livre original. Ces commentaires ne sont pas longs ; ils se bornent « à concentrer en quelques foyers les rayons de lumière, de chaleur et de vie qui jaillissent de toutes les pages de ce livre, et à mettre en évidence au moins les points principaux qui jalonnent, pour ainsi dire, la voie intérieure si bien tracée et si merveilleusement décrite par le pieux et docte auteur. » Aussi les fidèles remporteront un grand fruit de la lecture ainsi méditée de chacun de ces chapitres ; ils trouveront ici quelque maxime lumineuse, là une impression vive et profonde, ailleurs des règles de conduite précises, ou encore d'énergiques résolutions, autant de résultats excellents qu'ils sauront gré au commentateur de leur procurer. L'ouvrage a paru avec l'autorisation de Mgr Freppel, le très regretté évêque d'Angers dont l'Église et la France pleureront longtemps la perte.

25 à 31. — Dévotion. — M. l'abbé Chardon consacre les loisirs que ui laissent les occupations de sa charge de vicaire général à étudier la nature, les vertus et la mission des esprits célestes. Après avoir publié es *Mémoires d'un séraphin* et les *Mémoires d'un ange gardien*, il nous arle aujourd'hui de *l'Imitation des anges*. Nous nous garderons bien

de nous plaindre de cette sorte de spécialité, puisqu'elle nous vaut de mieux connaître ces habitants du ciel avec qui un jour, il faut l'espérer, nous jouirons de l'éternelle béatitude. Il y a une très sérieuse opportunité à nous rendre plus familière la pensée des anges : nous sommes ainsi plus encouragés à remplir les conditions qui doivent nous obtenir le privilège de leur être unis à jamais. La perspective de vivre un jour avec eux ne saurait que nous réjouir et nous exciter à leur ressembler ici-bas, c'est-à-dire à être déjà leurs frères dans ce monde avant de l'être, et pour l'être, dans l'autre. Le livre de M. l'abbé Chardon, approuvé par son évêque, doit donc recevoir de nous le plus sympathique accueil. Il se divise en trois livres qui traitent, le premier, de l'imitation des anges dans leurs relations avec Dieu ; le second, de l'imitation des anges dans leurs relations avec l'Homme-Dieu ; le troisième, de l'imitation des anges dans leurs relations avec l'homme. Sous le titre de prières aux saints anges, un épilogue contient, à la fin du volume, de nombreuses formules de prières aux neuf chœurs des anges, aux archanges saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël, à notre ange gardien et aux anges gardiens de personnes vivantes ou d'âmes parties de ce monde. Le livre se ferme sur les litanies des saints anges et de l'ange gardien, les prières de la messe et les psaumes des vêpres.

Le Bienheureux Perboyre s'offre aussi à notre imitation comme *modèle de dévotion au divin Sauveur*. Quelques pages nous rappellent son amour envers Jésus-Christ, sa dévotion envers la Passion et le sacrement de l'Eucharistie. Il fait bon se trouver ainsi en contact avec ce généreux confesseur de la foi qui a su puiser dans son amour pour le Sauveur le courage de souffrir et de mourir en héros et en saint. Imitons-le ; aimons à nous inspirer de ses pieux et ardents sentiments ; ainsi serons-nous animés à être plus fidèles à nos devoirs, à nous sanctifier et à mieux profiter de nos épreuves pour mériter le ciel.

On ne peut arriver promptement à la sainteté dont ce martyr a été le modèle que par une tendre dévotion à la Mère de Dieu. On a dit avec raison que cette dévotion pour Marie est un gage certain de salut. Aussi est-ce à Marie que le souverain Pontife nous invite à nous adresser pour obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin. Il s'est même proposé d'obtenir par son intercession le salut de la société et la fin des épreuves de l'Église. Voilà bientôt neuf ans que Léon XIII a imposé à tous les fidèles de consacrer le mois d'octobre à être le *Mois du Rosaire*, et depuis ce moment la récitation du chapelet de saint Dominique a lieu dans toutes les églises du monde catholique pendant les trente jours de ce mois et jusqu'au 2 novembre. Il y a plusieurs manières de faire cette récitation : il suffit, pour obéir à l'intention du Pape et pour gagner les indulgences qui y sont attachées, d'y joindre une courte méditation de chaque mystère du Rosaire. Le livre que le R. P. Moran vient de

traduire de l'espagnol renferme d'abord cette méthode, mais la plus grande partie est consacrée à une méditation plus longue du mystère pour chaque jour du mois. C'est donc comme pour le mois de Marie, d'autant mieux que le P. Moran fait suivre chaque méditation d'une prière, d'un exemple et d'un bouquet spirituel. Le livre en est à la sixième édition et porte les félicitations des procureurs et vicaires généraux des Frères Prêcheurs. On a eu aussi la bonne idée de faire précéder les méditations du Rosaire des encycliques et des brefs pontificaux concernant cette dévotion, ainsi que du catalogue des indulgences accordées aux fidèles pour le mois du Rosaire.

Les trois petits opuscules sur *le Rosaire médité avec le Pape*, publiés en espagnol, en anglais et en allemand, ont absolument le même but que le livre précédent. Il y a pour les fidèles un réel encouragement à bien prier dans la pensée qu'ils prient en union avec le Chef de l'Église; il leur semble que leur prière doit avoir plus de puissance et d'efficacité et ils ne se trompent pas. En tête de chaque courte méditation, le mystère se trouve représenté dans un gracieux médaillon : rien n'est plus capable de faciliter la méditation et d'exciter la piété.

Ce n'est pas nous éloigner de Marie que de parler de sainte Anne et de saint Joachim. Les vrais serviteurs de l'auguste Mère de Dieu n'aiment pas à séparer de la fille le père et la mère. En même temps qu'ils pratiquent la dévotion du mois de mai et du mois d'octobre, ils n'omettent pas la célébration des deux mois de juillet et d'août. Nous leur recommandons *les Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne et en l'honneur de saint Joachim*. Ce livre en est à sa troisième édition, ce qui veut assez dire combien il a été favorablement accueilli par les chrétiens pieux, et aussi combien cette dévotion envers ces deux saints a pris une grande extension. La marche suivie en ces pieux exercices est celle-ci : chaque jour, une petite prière préparatoire, au choix de chacun ; puis, un acte de foi concernant l'Église et la lecture d'un point de doctrine ou de quelques conseils ; enfin, le symbole des apôtres, les litanies de sainte Anne ou de saint Joachim. Chaque mois se termine par un acte de consécration.

32. — Prophéties. — Nous devons être très circonspects à l'égard des livres qui contiennent des prédictions ou des prophéties : il est si facile à tout esprit de prendre pour des prophéties ce qui n'est que l'effet d'un rêve ou de l'imagination! C'est avec cette préoccupation que nous avons abordé le livre de M. l'abbé Bigou : *Prochaine conversion du monde par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain*. Nous a-t-il convaincu? Non ; mais nous devons dire que ses arguments nous ont paru assez logiques et ses commentaires des textes sacrés assez vraisemblables. Il croit que Notre-Seigneur ne saurait tarder de se montrer au monde pour le convertir. Cet avènement aura lieu avant

celui qui annoncera la fin des temps, et M. l'abbé Bigou ne néglige aucun texte des prophéties de Daniel, de Zacharie, de Malachie, de saint Paul et des apôtres pour étayer sa thèse. Ce qui est certain, c'est que l'auteur nous paraît très convaincu — il faut lui rendre ce témoignage — et qu'il fait les plus louables efforts pour convaincre ses lecteurs. Nous n'avons pas à nous prononcer sur la vérité ou la fausseté de son système; lui-même, du reste, s'en rapporte sur ce sujet à ce que l'Église décidera, si elle juge à propos de se prononcer. En tout cas, sa conclusion pratique sera excellente à retenir : c'est qu'il faut préparer et hâter le règne de Jésus-Christ pour soi et pour les autres par la plus grande somme possible de prières et de bonnes œuvres.

F. Chapot.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Essai historique sur le Vivarais pendant la guerre de Cent ans (1337-1453)* par A. Mazon. Tournon, J. Parnin, 1889, in-12 de 314 p., avec 2 grav. — 2. *Les Comtes de Boulogne*, par Dom François Ganneron (manuscrit de 1640). Commentaires et notes par l'abbé F.-A. Lefebvre. Boulogne-sur-Mer, Mlle Deligny, 1891, in-8 de xiii-269 p. — 3. *La Baie du Mont Saint-Michel et ses approches. Création historique de la baie établie par l'archéologie, la géographie, l'histoire, la géologie, ainsi que par les voies romaines et les îles de la Manche*, par le vicomte de Poticke, ouvrage précédé d'une lettre-préface de M. A. de la Borderie. Paris, J. Lechevalier, 1891, in-8 de xvi-308 p., avec 16 cartes explicatives, 15 fr. — 4. *Chroniques de Souligné-sous-Vallon et Flacé*, par Alphonse Pommier. Angers, Germain et Grassin, 1889, in-4 de 669 p. — 5. *La Rochelle et ses ports*, par G. Musset, illustrations d'E. Couneau. La Rochelle, Siret, 1890, in-4 de 158 p. — 6. *L'Hôpital militaire d'Auffrédy à la Rochelle*, par le docteur Louis Delmas, illustrations de E. Couneau. La Rochelle, Charier, 1891, in-4 de 189 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Yvelines. Histoire de Rambouillet, de son château et des lieux remarquables de sa forêt*, par J. Maillard. Paris, Picard, 1891, in-8 de 260 p. et pl., 6 fr. — 8. *Essai sur Réthel (745 à 1890)*, par J.-B. Caruel. Réthel, Beauvarlet, 1891, in-8 de ix-432 p. et pl., 6 fr. — 9. *Histoire administrative de Beaucaire, depuis le* xiiie *siècle jusqu'à la Révolution de 1789*, par Alexandre Eyssette. Beaucaire, Aubanel, 1884-1888, 2 vol. in-8 de 476 et 516-lxxi p., 15 fr. — 10. *Histoire de la ville et de la châtellenie de Saverdun dans l'ancien comté de Foix*, par C. Barrière-Flavy. Toulouse, Privat, 1890, in-8 de xvi-332 p. avec pl., 6 fr. — 11. *Adé. Histoire civile, histoire religieuse, avec une description architectonique de l'église*, par l'abbé J.-F. Fourcade. Tarbes, C. Larrieu, 1891, in-8 de 468 p. et pl. — 12. *Delincourt, ou Vie d'un village du Vexin dans les siècles passés*, par l'abbé C.-A. Baticle. Pontoise, Paris, 1891, in-8 de 239 p., 6 fr. — 13. *Histoire du prieuré de Saint-Lô de Rouen, ses prieurs, ses privilèges, ses revenus, d'après les documents authentiques tirés des archives de la Seine-Inférieure et mis en ordre*, par L. de Glanville. Rouen, Cagniard, 1890-1891, 2 vol. in-8 de xvi-460, 516 p. et pl. — 14. *Histoire de l'abbaye d'Andecy*, par l'abbé Millard. Châlons-sur-Marne, Thouille, 1890, in-8 de vii-279 p. et pl., 6 fr. — 15. *L'Abbaye de Flaran en Armagnac. Description et histoire*, par Pierre Benouville et Philippe Lauzun. Auch, Foix, 1890, in-8 de 136 p., avec 7 pl. — 16. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Chaffre du Monastier, ordre de Saint-Benoît, suivi de la chronique de Saint-Pierre du Puy et d'un appendice de chartes. Cartulaire du prieuré de Paray-le-Monial, ordre de Saint-Benoît, suivi d'un appendice de chartes et de visites de l'ordre de Cluny*, publiés par le chanoine Ulysse Chevalier. Paris, Picard, 1884-1890, 2 ouvrages réunis en un seul vol., in-8 de liv-244, xx-220 p., 12 fr. — 17. *La Cathédrale Notre-Dame de Laon. Historique et description*, par l'abbé Auguste Boukin. Laon, Cortillot, 1890, in-8 de 246-vi p. et pl., 3 fr. 50. — 18. *Histoire de l'arrondissement de Gaillac (département du Tarn) pendant la Révolution, de 1789 à 1800*, par Élie-A.

Rossignol. Toulouse, Chauvin, 1890, in-8 de 504 p., 10 fr. — 19. *Tonnerre pendant la Révolution, 1789-1799*, par Georges Moreau. Tonnerre, Roy, 1890, in-12 de 306 p., 3 fr. 50.

1. — Le volume de M. A. Mazon sur *le Vivarais pendant la guerre de Cent ans*, est composé d'une suite d'articles qui n'ont pas entre eux un enchaînement bien rigoureux. Le fond de la plupart de ces articles a été en grande partie découpé dans l'histoire manuscrite que le P. Grasset, religieux célestin de Colombier-le-Cardinal, a consacrée à cette abbaye et aux cardinaux Bertrand et Colombier, qui illustrèrent le Vivarais au XIVe siècle. Aux renseignements puisés à cette source, l'auteur en a ajouté d'autres tirés d'ouvrages historiques tels que l'*Histoire du Languedoc*, l'*Histoire de Nimes*, *Rodrigue de Villandrando*, etc., et aussi de documents conservés aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale. Les chapitres les plus intéressants sont ceux qui se rapportent aux Grandes Compagnies et aux cardinaux Bertrand d'Annonay, d'Aubenas, et Pierre Bertrand de Colombier.

2. — *Les Comtes de Boulogne*, *par Dom François Ganneron*, ne sont pas seulement la mise en œuvre, mais la publication intégrale du manuscrit d'un des plus anciens historiens du Boulonnais. Comme l'ouvrage du chartreux laissait beaucoup à désirer sous bien des rapports, M. l'abbé Lefebvre a voulu le compléter et le rectifier à l'occasion. Aussi, sur deux cent quarante pages, le texte du manuscrit de 1640 n'en prend que soixante-huit; tout le reste est consacré au commentaire et aux notes. On a, dans cette deuxième partie, une véritable étude faite à l'aide des textes et des nombreux ouvrages déjà publiés sur la région, d'abord sur les abbayes du Boulonnais et sur les hospices de Boulogne, puis sur les comtes de Boulogne. Deux tables terminent ce volume, que pourront utiliser les érudits qui s'occupent de nos provinces du Nord.

3. — Comment la baie du Mont Saint-Michel s'est-elle formée? Pour répondre à cette question, M. le vicomte de Potiche l'a étudiée sous tous les rapports pendant de longues années. Les textes, l'hagiographie, les documents géographiques, la topographie, les données géologiques, tout enfin ce qui peut fournir quelque renseignement sur ce sujet est passé en revue avec le plus grand soin dans le volume qu'il y consacre. Quarante-six cartes placées à la fin, et donnant l'aspect de la baie et des pays voisins à différentes époques, aident à comprendre les explications fournies par l'auteur. La manière dont il présente son ouvrage est peut-être un peu sèche, mais comme l'on a, avant tout, une œuvre d'érudition, on aurait tort de se plaindre, car, à titre de compensation, on y trouve accumulés les résultats de recherches considérables et qui précisent des points jusqu'alors obscurs. Beaucoup de citations auraient pu être retranchées sans nuire à sa portée scientifique, et, si l'on voulait faire un reproche à M. de Potiche, ce serait plutôt d'avoir trop donné et

de n'avoir rien voulu négliger que d'être resté au-dessous de sa tâche.

4. — Malgré tout le travail qu'a dû coûter à M. Pommier le volume consacré à *Souligné-sous-Vallon et à Flacé*, nous ne pouvons lui adresser les mêmes éloges qu'à M. de Potiche, et offrir son livre comme modèle à ceux qui veulent écrire une monographie. Il y faut distinguer trois parties. La première, qui comprend les cinq premiers chapitres, est à peu près nulle; l'auteur donne aux noms de lieux les étymologies les plus fantaisistes, ne reposant sur rien. On pourra seulement peut-être utiliser dans ces chapitres quelques textes et quelques mentions intéressantes pour l'histoire locale. La deuxième partie est un peu supérieure à la précédente. On a là l'histoire des familles de la contrée et l'état civil de Souligné et de Flacé. La dernière partie, qui renferme les pièces justificatives, est certainement la meilleure. On a un très grand nombre de lettres émanées souvent de personnages importants et se rapportant à la deuxième moitié du XVIe siècle. Beaucoup de ces lettres concernent le concile de Trente et les affaires de l'Église à cette époque. Deux tables des noms de personnes et de lieux complètent l'ouvrage.

5-6. — Deux volumes viennent, cette année, s'ajouter encore aux publications déjà nombreuses faites depuis quelque temps sur la ville de La Rochelle. Dans *La Rochelle et ses ports*, M. Musset retrace surtout l'histoire des différents ports qui furent successivement utilisés par le commerce depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours; il nous fait connaître aussi les projets et les travaux exécutés pour les entretenir en bon état. Partisan de la création du bassin de La Pallice, il le décrit minutieusement et en fait ressortir tous les avantages. Plusieurs gravures accompagnent cet ouvrage qui, bien que n'étant pas une œuvre d'érudition, est composé avec soin. — *L'Hôpital militaire d'Auffredi*, dans la même ville, mérite au moins une mention. M. Delmas, médecin-major, chef de cet hôpital, a voulu en retracer rapidement l'histoire. Il la divise en quatre périodes : la première, de 1203 à 1628; la deuxième, de 1628 à 1791; la troisième, de 1791 à 1811, et la quatrième, de 1811 jusqu'à nos jours. Dans chacune d'elles, il fait connaître, autant que possible, l'état des locaux, le personnel, et donne des documents, des listes, des indications statistiques. En somme, bien que l'on soit loin d'avoir là une histoire complète et définitive de ce célèbre hôpital, cependant les renseignements fournis par M. Delmas ne devront pas être négligés par ceux qui s'occupent des œuvres charitables au moyen âge.

7. — La ville de Rambouillet a déjà eu des historiens, elle a même une société archéologique. Dans M. Maillard, nous trouvons à la fois un guide et un historien. Les vingt premières pages sont consacrées à la description des environs de la ville et surtout aux indications nécessaires aux touristes qui veulent les visiter. Le château de Rambouillet appartint longtemps à la célèbre maison de Montfort; il fut ensuite

vendu en 1368 à Jean Bernier, conseiller et maître des requêtes du Roi. En 1383, son fils le vendit à Regnault d'Angennes ; il resta dans cette famille pendant trois siècles, puis passa à Fleurian d'Arménonville, qui le garda jusqu'en 1706. Il le vendit cette même année au comte de Toulouse. Le comte de Penthièvre, qui en avait hérité, le céda à Louis XVI, et depuis lors il ne cessa d'appartenir aux souverains ou au domaine national. Dans l'histoire de ses différents possesseurs, qui se confond avec celle de la ville, M. Maillard s'est attaché surtout au côté anecdotique ; aussi ce travail ne peut-il être considéré comme une œuvre d'érudit.

8. — Tel n'est pas le cas, par contre, de l'*Essai sur Réthel*, de M. J.-B. Caruel ; on n'a plus ici un livre fait pour lire, mais pour consulter. C'est une sorte de répertoire chronologique des différents faits qui se rapportent à cette ville et classés d'après la même méthode que les archives communales. Un certain nombre de pièces intéressantes surtout pour la période révolutionnaire sont publiées *in extenso*, et plusieurs planches font connaître les principales curiosités de la ville. Cet ouvrage, qui, en somme, n'est que le complément de l'inventaire des archives de Réthel, pourra rendre service à ceux qui s'occupent de l'histoire d'une partie de la Champagne en leur faisant connaître, avec assez de détails, ce que ces archives possèdent. Quelques fautes échappées, telles que, page 4, *indication* pour *indiction ;* page 415, *Bussigny* pour *Bassigny*, ne l'empêcheront pas d'être utile aux érudits champenois.

9. — Des deux volumes consacrés à l'*Histoire administrative de Beaucaire*, M. Alexandre Eyssette n'a pu surveiller que l'impression du premier. Son neveu, M. Gaston Eyssette, a complété son œuvre en réunissant dans le deuxième volume un grand nombre de pièces justificatives et de notes qui éclairent les différents points traités. Le tome Ier, outre l'Avant-propos, qui contient une histoire générale de Beaucaire, est divisé en quatre livres. Le premier fait connaître tout ce qui a rapport au Consulat et à l'administration générale de la commune. Dans le second, des détails sont donnés sur les officiers politiques et les agents auxiliaires de l'administration, tels que le capitaine de la ville, les lévadiers, les voyers, les mesureurs, les auditeurs des comptes, les clavaires, etc. Les deux derniers sont consacrés aux privilèges individuels et municipaux, aux corporations, aux foires, à la topographie, aux églises, aux couvents, aux monuments. Le deuxième volume renferme les notes et les pièces justificatives ; la plupart sont tirées des archives de la ville, quelques-unes d'archives de familles. Parmi les notes intéressantes, nous citerons les notices biographiques et les listes chronologiques des consuls, syndics, viguiers, châtelains, gouverneurs, etc. Les personnes qui s'occupent de l'histoire municipale pourront consulter utilement cet ouvrage.

10. — Nous devons présenter plus favorablement encore l'*Histoire de la ville et de la châtellenie de Saverdun*, par M. Barrière-Flavy. Pour composer ce volume, l'auteur a non seulement parcouru les ouvrages imprimés relatifs à cette région, mais il a fouillé aussi les archives et les bibliothèques de la contrée, ainsi que nos grands dépôts de Paris. On a là des renseignements très précis sur Saverdun au moyen âge, sur les luttes qui s'élevèrent à son sujet entre les comtes de Toulouse et les comtes de Foix, sur l'organisation communale de cette ville, ses établissements religieux et hospitaliers, les maux qu'elle souffrit pendant les guerres de religion, l'étendue de sa châtellenie, ses hommes illustres, etc. Rien n'est omis dans cet ouvrage complété par trente-trois pièces justificatives et une table des noms de personnes et de lieux. Une remarque seulement : il était inutile de citer dans la bibliographie des ouvrages tels que le *Glossaire* de Du Cange et les dictionnaires d'Expilly et de Moréri.

11. — *Adé* est une commune du département des Hautes-Pyrénées. Le volume que lui consacre M. l'abbé Fourcade se divise en deux parties, l'histoire civile et l'histoire religieuse. La plus importante est la première, dans laquelle il retrace les différentes phases de l'existence de cette paroisse depuis les origines jusqu'à nos jours. A part les quatre premiers chapitres remplis quelquefois par des longueurs, tous les autres sont faits d'après de bons documents. Le nombre des pièces données par l'auteur au milieu de son texte est considérable; c'est un défaut aggravé par le manque d'ordre chronologique. Il eût été préférable d'en rejeter la presque totalité à la fin, sous forme de pièces justificatives. Après l'histoire de la commune est une étude sur son organisation intérieure, ses revenus, et enfin un chapitre sur les *Pascheries internationales* ou pacages, avec leur règlement. La deuxième partie ne renferme, en dehors d'un chapitre sur la Révolution, que ce qui est relatif à l'église ancienne et à la nouvelle, construite depuis quelques années seulement. Nous ne relèverons ici que deux inadvertances : page 52, un renvoi absolument fantaisiste à un registre des Archives nationales, et, page 196, *host* et *cavalcade* pour *host* et *chevauchée*.

12. — Dans *Delincourt, ou Vie d'un village du Vexin dans les siècles passés*, M. l'abbé Baticle a réuni les divers renseignements que lui ont fournis sur cette localité les archives du pays, les principaux ouvrages imprimés et la tradition. Des trois parties (*la Seigneurie*, *la Paroisse* et *Delincourt pendant la Révolution*) dont se compose cet ouvrage, la deuxième est la plus intéressante; on y trouve des détails curieux sur les mœurs du dernier siècle. La première, sauf ce qui est consacré à la famille Martel et aux fiefs, est inférieure; on sent que l'auteur manque souvent de documents précis, et alors il s'en tient à des généralités; les indications sont bonnes cependant pour les XVIIe et XVIIIe siècles. D'une

manière générale, les documents publiés en totalité ou en partie ne l'ont pas été avec tout le soin désirable; ainsi, les abréviations ne sont pas résolues. Nous signalerons, en outre, plusieurs fautes de traduction : page 147, Charles V, *roi des Francs,* pour *roi de France;* page 150, le seigneur *Nigelle*, pour le seigneur de *Nesle;* page 151, *Margarète* pour *Marguerite.* Malgré ces quelques défauts, l'ouvrage n'en sera pas moins utilement consulté par tous ceux qu'intéressent les usages et les coutumes d'autrefois.

13. — Les éloges que l'on a déjà adressés ailleurs à M. de Glanville, pour son *Histoire du prieuré de Saint-Lô de Rouen*, sont pleinement justifiés. On a, dans ces deux forts volumes, une monographie complète, bien détaillée, et à la fois tout un cartulaire de ce monastère. Quoique situé dans la ville de Rouen, il n'en relevait pas moins, ainsi que ses dépendances, de l'évêque de Coutances. Cette situation bizarre fut la source de conflits que l'auteur expose tout au long dans son premier volume. Consacré en entier à l'histoire de ce prieuré, il nous en fait d'abord connaître les origines, puis, pénétrant dans la vie intime, il donne de grands détails sur les cérémonies accomplies par les chanoines aux différentes fêtes. Ce chapitre est une bonne source de renseignements pour les érudits qui s'intéressent à l'ancienne liturgie. Après avoir exposé la manière dont vivaient les religieux de Saint-Lô, M. de Glanville dresse la biographie de chacun des prieurs et énumère les travaux qu'ils accomplirent jusqu'à la tourmente révolutionnaire qui fit disparaître ce monastère. Le deuxième volume, outre ses pièces justificatives formant un cartulaire du plus haut intérêt, contient une notice sur chacune des nombreuses possessions extérieures du prieuré. Dans cet ouvrage, nous trouvons cependant un *desideratum*. Bien qu'il y ait à la fin de chaque volume deux excellentes tables, l'une pour les noms de personnes et de lieux, l'autre pour les principales matières, il en manque encore une, à la fin du deuxième volume, permettant de retrouver les chartes qui y sont transcrites. Ces documents ne sont pas classés par ordre chronologique et sans cette table il sera difficile de les consulter. Il est regrettable aussi que M. de Glanville n'ait pas exactement indiqué l'endroit d'où il a tiré ses pièces, avec les cotes et toutes les références permettant aux érudits qui le désirent de se reporter sans difficulté aux originaux. Ces petites critiques ne nous empêchent pas, en terminant, d'adresser à l'auteur et à l'imprimeur toutes nos félicitations pour le bon et bel ouvrage qu'ils ont mis au jour.

14. — *L'Abbaye d'Andecy*, située près de la commune de Baye, département de la Marne, fut fondée en 1131 par Simon Ier de Broyes. Ce fut un monastère de femmes, et non, comme l'ont avancé la *Gallia christiana* et plusieurs écrivains après elle, un monastère double d'hommes et de femmes. L'étude de M. l'abbé Millard sur cette abbaye est faite

d'après de bons documents. Pour arriver à ce résultat, l'auteur n'a pas épargné les recherches aux archives de la Marne, de la Côte-d'Or, aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale. Il a pu ainsi compléter les renseignements que l'on avait jusqu'alors sur ce monastère et rectifier bien des erreurs commises avant lui. Nous avons, grâce à cette histoire, d'excellents détails sur la partie de la Champagne située autour d'Andecy. Nous désirons fort que le cartulaire annoncé à la fin de ce volume ne tarde pas trop à paraître.

15. — *L'Abbaye de Flaran*, fondée au milieu du XIIe siècle, au pied de la ville de Valence (département du Gers), dépendait de l'abbaye de Morimond (Haute-Marne). Son histoire est divisée en deux parties. La première, accompagnée de sept planches, comprend la description de ce monastère, de son église et des bâtiments conventuels. La deuxième est la partie historique et retrace les vicissitudes qu'il subit jusqu'au XVIIIe siècle. Dans ce tableau, MM. Benouville et Lauzun suivent l'ordre chronologique, adoptant la division par siècles et donnant sur chaque abbé les renseignements qu'ils purent trouver. Plusieurs pièces justificatives terminent ce volume fait consciencieusement.

16. — M. l'abbé Ulysse Chevalier a réuni en un seul volume deux cartulaires d'abbayes différentes : celui de *Saint-Chaffre du Monastier*, et celui de *Paray-le-Monial*. Mais on n'a là qu'un assemblage factice, car chacun d'eux a été imprimé à un intervalle assez considérable et a son titre et sa pagination distincts. Le manuscrit original du *Cartulaire de Saint-Chaffre*, qui était de la fin du XIe siècle, n'existe plus. M. l'abbé Chevalier a donc dû se contenter, pour le publier, de copies du XVIIe siècle. Le texte en a été établi avec tout le soin qu'apporte cet éminent érudit dans ses travaux. On n'a pas, comme dans beaucoup d'autres recueils de ce genre, simplement un ensemble de chartes transcrites sur les originaux, mais une mise en œuvre des chartes elles-mêmes ; cet ouvrage a ainsi une certaine valeur au point de vue littéraire. « C'est une suite d'analyses et de textes distribués en quatre livres, d'après une méthode qui a pour base les circonscriptions géographiques. L'ordre chronologique est loin d'avoir toujours été observé. » Dans l'introduction, l'éditeur donne la liste des abbés de Saint-Chaffre avec une notice sur chacun d'eux. Après, viennent trois appendices : une table chronologique des cartulaires de Saint-Chaffre et de Chamalières ; un erratum du cartulaire de Chamalières, dont une édition fut donnée en 1871, par M. l'abbé H. Fraisse, curé de Monistrol; un index onomastique et des additions et corrections. A la fin du volume, avant les tables, se trouvent le texte de la chronique de Saint-Pierre du Puy et le texte d'un certain nombre de chartes ajoutées en appendice. — Également le manuscrit original du *Cartulaire de Paray-le-Monial* n'existe plus, et M. l'abbé U. Chevalier a dû en reconstituer le

texte à l'aide de différents recueils. Il a pu de la sorte réunir deux cent douze chartes comprises entre le xe et le xiie siècle. Comme dans le précédent, nous n'avons que très peu de pièces copiées *in extenso;* le compilateur s'est contenté de les analyser en omettant presque toujours les dates. Les premiers feuillets de l'original ayant été lacérés, plusieurs documents des plus anciens sont malheureusement incomplets. En appendice, M. l'abbé Ulysse Chevalier a ajouté dix-huit chartes relatives à Paray, puisées à des sources diverses, et le texte de quinze visites de monastères de l'ordre de Cluny de la province de Lyon, échelonnées de 1263 à 1342. L'introduction publiée déjà en 1890, avec plus d'étendue, dans l'*Université catholique* de Lyon, donne quelques notes sur le fondateur de Paray et sur les manuscrits qui servirent à reconstituer le cartulaire. Une table termine ce travail.

17. — *La Cathédrale de Laon*, une des plus belles œuvres de l'art gothique, mérite bien la monographie que M. l'abbé Bouxin vient de donner dans un volume qui, je crois, sera favorablement accueilli par les touristes et les archéologues. L'auteur commence d'abord par retracer l'histoire de la cathédrale actuelle, commencée vers le milieu du xiie siècle et achevée dans le premier tiers du xiiie. Après avoir dit quelques mots sur les édifices qui la précédèrent, il retrace toutes les vicissitudes de ce monument depuis le xiiie siècle jusqu'à nos jours. Vient ensuite la description minutieuse de l'église, d'abord à l'extérieur, puis à l'intérieur. Dans cette description rien n'est oublié ; toutes les choses importantes, toutes les sculptures, toutes les particularités architecturales sont passées en revue. M. l'abbé Bouxin, en général, a su se tenir dans un juste milieu : d'un côté, il a évité de ne dresser qu'une nomenclature aride de ce qu'il indique, et de l'autre, il a échappé à la manie qu'ont certains auteurs de faire de véritables dissertations sur le symbolisme et sur des légendes sans fondement, cherchant ainsi à masquer l'insuffisance de leurs recherches et de leur travail. Un inventaire du mobilier et du trésor termine cet ouvrage réellement intéressant.

18. — Les études que M. Rossignol a déjà consacrées au département du Tarn et principalement à l'arrondissement de Gaillac, l'ont bien préparé à accomplir le travail qu'il présente. Son *Histoire de l'arrondissement de Gaillac pendant la Révolution* est une œuvre de réelle valeur. Ayant fouillé, pour la mener à bonne fin, les archives du département du Tarn, il a pu recueillir une abondante moisson de documents. La division de ce volume en deux parties, la partie politique et la partie administrative, n'est peut-être pas très heureuse. La première embrasse tous les événements qui ont modifié la face du pays, bouleversé les anciennes institutions, pour les remplacer par de nouvelles. Des annexes parlent du clergé, des émigrés et des comités de surveillance. La deuxième partie est consacrée à la nouvelle administration et à ses attri-

butions ; l'auteur y passe en revue successivement tout ce qui est relatif à la vente des biens nationaux, à la levée des nouveaux impôts, aux établissements de bienfaisance et d'éducation, à l'agriculture, au commerce et aux réquisitions. Des appendices donnent les listes des prêtres assermentés ou non, des déportés et des émigrés. Cet ouvrage présente un tableau bien complet et très impartial de tout ce qui s'est accompli pendant la Révolution dans l'arrondissement de Gaillac.

19. — La brochure de M. Georges Moreau : *Tonnerre pendant la Révolution*, quoique conçue dans un esprit très favorable à la Révolution, présente cependant, en général, les faits d'une manière impartiale. L'auteur se borne en effet, le plus souvent, à analyser les registres des délibérations communales et les différentes pièces qu'il a pu découvrir à la mairie de Tonnerre. Bon tableau de cette ville pendant la période qui s'écoule de 1789 à 1799. M. Moreau semble trouver admirable ce spectacle d'une ville divisée, opprimée, ruinée, et, à la fin, il regrette que le 18 brumaire soit venu mettre un terme à toutes ces saturnales. Le lecteur, après avoir pris connaissance de l'ouvrage, pourra fort bien n'être pas du même avis.

JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Pontificale romanum summorum Pontificum jussu editum, a Benedicto XIV et Leone XIII, pont. max., recognitum et castigatum. Editio prima post typicam (sine cantu). Ratisbonne, Fr. Pustet, 1891, in-8 de XI-460 p. — Prix : 6 fr.

Cette édition du Pontifical romain (*sine cantu*) est la première qui ait été publiée depuis l'édition type de 1888. Outre l'appendice, elle contient divers suppléments très utiles. Au témoignage de l'évêque de Ratisbonne, elle a été minutieusement contrôlée par le P. Schober, dont la compétence est hors ligne, et le texte a été reconnu entièrement conforme à celui de l'édition type par la Sacrée Congrégation elle-même. Le volume est d'un format commode ; l'encadrement, les initiales ornées et les gravures qui sont en tête des chapitres donnent au texte une élégance de bon goût ; l'exécution typographique est parfaite.

LAMOUREUX.

Explanatio critica editionis breviarii romani quæ a S. R. C. uti typica declarata est, studio et operâ GEORGII SCHOBER, C. SS. R. Ratisbonne, Fr. Pustet, 1891, in-12 de VII-364 p. — Prix : 3 fr. 30.

Si l'on veut se rendre compte de l'excellence de l'édition du bréviaire romain adoptée comme type par la Sacrée Congrégation des Rites, il faut lire le présent ouvrage. Le P. Schober a fait sur le bréviaire un travail analogue à celui dont a été l'objet le texte biblique dans les plus

savantes recensions. Il relève toutes les variantes, indique le choix de la Sacrée Congrégation et en expose les motifs. C'est une œuvre de critique fort bien conduite et qui a demandé beaucoup de recherches.

Dans la belle introduction qui précède l'*Explanatio critica*, l'auteur traite en quatre chapitres de l'excellence du psautier, de l'histoire du bréviaire, des soins apportés par les Souverains Pontifes pour en conserver le texte dans sa pureté, des mérites de l'édition type actuelle. Le chapitre II, *Quid de historiâ breviarii memoriâ dignum sit*, est de tous le plus important; c'est, en soixante-quinze pages, l'histoire du bréviaire depuis le XIIIe siècle jusqu'aux réformes les plus récentes et aux *postulata* dont il a été l'objet de nos jours. LAMOUREUX.

Josephi Fessler, quondam episcopi S. Hippolyti, institutiones patrologiæ quas denuo recensuit, auxit, edidit BERNARDUS JUNGMANN. Tomus I. Œniponte, F. Rauch; Ratisbonæ, F. Pustet, 1890, in-8 de XXII-717 p.

Les manuels de patrologie, aujourd'hui encore bien rares, sont déjà tous un peu anciens. Au premier rang de ceux qui avaient conquis l'estime des savants, il convient de signaler les *Institutiones* de Mgr Fessler. Depuis plus de quarante ans que l'ouvrage de l'évêque de Saint-Hippolyte a vu le jour, la science a marché à grands pas, et il devenait utile de mettre au point un livre d'une réelle valeur, dont il était, du reste, presque impossible de se procurer un exemplaire. Ces considérations ont amené le docteur B. Jungmann à donner une nouvelle édition des *Institutiones*. Nous n'avons pas à faire ici connaître le chanoine Jungmann dont les *Dissertationes selectæ in historiam ecclesiasticam*, contenues dans sept volumes parus de 1880 à 1887, ont (malgré de légitimes critiques sur le point de vue trop théologique pour être entièrement impartial, auquel se plaçait l'historien) rencontré chez les catholiques, comme chez les savants protestants d'outre-Rhin, toute la considération dont elles étaient dignes. C'est assez dire que personne mieux que le professeur de Louvain, au courant comme il l'est de toutes les publications récentes, n'était apte à donner au travail de Fessler les légères retouches dont il avait besoin. Le nom modeste d'*Institutiones* ne doit pas faire supposer que nous soyons en présence d'un de ces manuels pleins d'à peu près et d'idées inexactes comme il y en a tant; c'est un manuel, sans doute, mais scientifiquement conçu et qui peut servir d'utile référence à des travailleurs sérieux déjà familiarisés avec les Pères de l'Église. Une rge place a été consacrée en commençant à une étude générale sur la atrologie : prolégomènes, notion et autorité des saints Pères, critique, onnaissances auxiliaires, usage des écrits des saints Pères. L'œuvre ropre de M. Jungmann dans cette première partie est un chapitre très en pensé sur l'influence des lettres grecques et latines dans la littérature

patristique. Les pages relatives à la critique auraient pu, avec avantage, s'inspirer du livre trop peu connu du R. P. de Smedt : *Principes de la critique historique*. Vient ensuite la partie spéciale, qui comprend les Pères apostoliques, les apologistes du second siècle et les Pères des IIIe et IVe siècles, jusques et y compris saint Ambroise. Pour donner une idée de la façon dont l'étude des Pères est comprise, prenons comme exemple saint Hippolyte, dont les célèbres fragments qui ont tant fait de bruit récemment ne sont pas ici signalés, puisque l'ouvrage a été imprimé en 1890. Voici d'abord l'énumération des *Sources :* Eusèbe, saint Jérôme, saint Isidore, etc., avec l'indication minutieuse des livres, chapitres, numéros. Ensuite, les *Connaissances auxiliaires* tirées des écrivains qui se sont occupés du Père en question : Galland, Ruinart, Ceillier, de Rossi, etc., jusqu'au répertoire bio-bibliographique de Chevalier. L'étude de l'auteur succède à ces indications préliminaires et résume aussi complètement que possible ce que nous savons d'Hippolyte. L'énumération de ses œuvres certaines, douteuses, supposées, s'il en est, termine le chapitre. Pour des personnages plus célèbres, les paragraphes se multiplient, portant, les uns, sur la vie plus ou moins connue de ces Pères, les autres, sur les schismes ou hérésies qu'ils ont eu à combattre, les controverses qu'ils ont soutenues, les lettres, traités, opuscules qu'ils ont composés, le caractère de la doctrine qu'ils ont enseignée, les éditions diverses de leurs ouvrages, etc. On le voit, la répartition bibliographique et littéraire de tous les documents ou faits qu'on peut avoir à envisager est bien entendue et exactement tenue au courant. Nous recommanderons en particulier l'étude du prétendu Denys l'Aréopagite, sur laquelle M. Jungmann attire brièvement l'attention dans une ligne de sa préface, et qui mérite, à la vérité, d'être signalée. L'auteur combat l'hypothèse moderne de Hipler et de Nirschl, respectable assurément, mais sujette à de trop nombreuses objections. Il se garde toutefois d'apporter une solution définitive, parce qu'il veut attendre la publication promise par M. Frotingham d'un traité, le *Liber Hierothei*, attribué à un certain disciple d'Étienne Bar Sudaïli, qu'on suppose être le fameux Denys. Sa conclusion partielle, analogue à celle du cardinal Bona à laquelle on s'arrête généralement, c'est que Denys a dû être un moine platonicien vivant à Alexandrie au Ve siècle et travaillant à opposer une doctrine théologique orthodoxe au pseudo-mysticisme des néo-platoniciens. Les Pères du premier siècle sont étudiés avec un luxe de détails remarquable, il nous semble pourtant que Lightfoot, auquel les deux importantes séries de ses « Apostolic Fathers » ont assuré une place si éminente parmi les auteurs qui se sont occupés de l'âge apostolique, aurait été digne d'être signalé entre Mgr Freppel et M. Ulysse Chevalier. Les *Institutiones patrologiæ* méritent d'être plus connues qu'elles ne le sont chez nous, et nous regrettons de n'avoir pu plus tôt en parler à

nos lecteurs : espérons qu'un second volume impatiemment attendu nous permettra de faire de nouveau leur éloge. G. Péries.

Analysis actus fidei juxta S. Thomam, par M.-J. Semeria, des chanoines réguliers de Saint-Paul. Plaisance, imp. du « Divus Thomas, » 1891, in-12 de 109 p. — Prix : 1 fr.

Rien n'est plus commun parmi les fidèles qu'un acte de foi, rien n'est plus difficile à analyser pour les théologiens, quand ils veulent pousser l'analyse aux dernières précisions. Pour saint Thomas l'acte de foi est un assentiment de l'esprit aux vérités révélées sous l'impulsion de la volonté mue par la grâce. M. Semeria expose cette doctrine avec une clarté toute philosophique et dans un latin fort élégant. Mais après saint Thomas on a voulu creuser davantage ; alors ont surgi les embarras. Les motifs sur lesquels repose la foi, c'est-à-dire l'infaillibilité divine et le fait historique de la révélation, sont appuyés de preuves rationnelles qui peuvent être connues avec évidence. Cependant, pour être méritoire, la foi doit être libre et fondée sur un mobile surnaturel. Comment accorder ces deux conditions ? M. Semeria reproduit les solutions données par le cardinal de Lugo, Suarez et le cardinal Mazzella. Aucune ne lui paraît entièrement satisfaisante. Il pense qu'entre le jugement préalable de crédibilité qui motive la décision de croire prise par la volonté sous l'influence de la grâce, et l'acte de foi à telle ou telle vérité révélée, on a vu à tort un lien nécessaire, tel que dans un syllogisme scientifique où les prémisses entraînent la conséquence. L'auteur croit au contraire que le motif formel d'adhésion n'est pas la certitude que Dieu a parlé, mais la volonté d'acquiescer à son autorité. Ce mouvement de la volonté est libre, surnaturel et suggéré par la grâce.

Nous laissons à de plus compétents à apprécier cette solution d'un problème ardu de théologie rationnelle. Nous nous bornons à signaler à l'attention des théologiens l'étude de M. Semeria, où ils trouveront la question traitée avec une grande force de logique et une grande finesse d'aperçus. D. V.

Conférences de Notre-Dame, par Mgr d'Hulst. *Carême de 1891.* Paris, Poussielgue, 1891, in-8 de vi-428 p. — Prix : 5 fr.

Le livre que nous annonçons n'est pas nouveau. Tout le monde connaît les belles conférences faites à Notre-Dame pendant le carême de année dernière, et, comme elles ont été publiées par fascicules, tout le ıonde les a lues. Tout le monde a admiré cette langue élégante et disnguée, au service d'une science approfondie et d'une logique péneante. Il est donc inutile d'insister ici sur la puissance des démonstraons par lesquelles l'orateur a établi, pour un auditoire d'élite, les

vérités qui nous importent le plus : liberté, responsabilité, sanction éternelle du devoir, vérités dont l'application intégrale ne se trouve que dans la religion chrétienne. Nous aimons mieux signaler les sermons pour la retraite qui a suivi les conférences, sermons encore inédits, que l'éditeur a eu l'heureuse pensée d'introduire dans le volume. On lira avec un grand charme et un grand profit ces instructions très pratiques malgré leur allure élevée, et où la force du raisonnement atteint souvent jusqu'à la grande éloquence. Mgr d'Hulst parle ici pour les croyants, il le pense du moins, et il ne les ménage pas. Sa morale est sévère, mais qui oserait dire qu'elle est excessive? Quelle vérité dans ces reproches qu'il adresse aux chrétiens de nos jours, se conformant sans respect humain à toutes les pratiques exigées par l'Église, mais dont la vie facile et mondaine ne se distingue en rien de celle des incroyants. L'orateur les force à se replier sur eux-mêmes, à envisager en face leur éternelle destinée, et à avouer que rien n'est bon, rien n'est sage que ce qu'ils ont fait pour se préparer à cette destinée. Nous ne dirons pas que nous souhaitons beaucoup de lecteurs à ces sermons; le nom de l'auteur les leur assure ; mais nous dirons que dans ces discours, Mgr d'Hulst a fait non seulement une grande œuvre oratoire, mais aussi un grand acte d'apôtre. Il a touché le vice du moment, la condition première du relèvement de la foi. La religion ne reprendra en France son ascendant que quand les catholiques auront été formés au sacrifice.

Nous disions que Mgr d'Hulst croyait n'avoir pour auditeurs à la retraite que des croyants. Il y avait aussi des incroyants qu'y avait retenus la puissance de sa parole. Nous en trouvons la preuve dans les notes placées à la fin du volume, et dont plusieurs sont très curieuses. Ainsi, au sermon du vendredi saint, il y avait un de ces hommes intelligents, de bonne foi parce qu'ils ne vont pas jusqu'au fond d'eux-mêmes, que le mot de rédemption indigne, et qui écrit au prédicateur que le libre penseur ne demande point de pardon, mais la justice. Cet homme croyait faire preuve d'une grande supériorité de sentiment : il ne faisait preuve que de la supériorité de l'orgueil. C'est précisément, comme le remarque Mgr d'Hulst, cet esprit d'indépendance qui est le fond de l'erreur moderne. Dieu, pour se donner à nous, veut que nous nous vidions de nous-mêmes, et il nous a laissés ici-bas dans une vie de misères et de faiblesses, pour que nous apprenions cette vérité capitale, que nous ne sommes rien qu'en lui et que par lui. D. V.

SCIENCES

De humanæ cognitionis modo, origine ac profectu ad mentem S. Thomæ, Doctoris angelici, par le P. Tornatore,

professeur au Collège Alberoni. Plaisance, Solari, 1891, in-12, 204 p. — Prix : 2 fr.

La théorie de la connaissance de saint Thomas est l'une des plus fondamentales de sa philosophie, et j'ajouterai une des moins comprises. Sans doute, il n'est pas difficile de reproduire les enseignements du Docteur angélique sur l'intellect agent qui prend aux fantômes de l'imagination les données qu'il transmet immatérialisées à l'intellect possible. Mais quel sens est caché sous cette terminologie à laquelle nous ne sommes plus habitués ? Quelle est la valeur propre de l'intellect ? Quelle est la différence entre cette théorie et celle des sensualistes, pour lesquels la pensée n'est qu'une sensation transformée ?

Le P. Tornatore est de ces esprits investigateurs qui ne sont satisfaits que lorsqu'ils ont pénétré jusqu'au fond d'une doctrine. Dans un premier essai publié en 1885, il a cherché à déterminer quel est, dans la pensée de saint Thomas, le point de départ de la connaissance humaine. Ses conclusions ayant suscité quelques objections, il les reprend en sous-ordre dans le présent volume et les appuie de nouveaux arguments. D'après le P. Tornatore, le premier objet que l'âme connaît est l'être, son propre être à elle-même. L'intelligence, connaît d'abord l'être, et c'est en appliquant l'idée d'être, puisée en elle-même, aux images sensibles, qu'elles les spiritualise et en fait des idées nécessaires et universelles ; autrement dit, elle se considère comme un être, et toute chose lui apparaît comme un être, c'est pour cela que toute donnée devient pour elle un type et une essence. Cette manière de voir, qui fait de l'être le fond premier et l'objet formel de l'intelligence nous paraît juste, et profonde. Nous l'avons soutenue nous-même devant le congrès scientifique des catholiques. Elle s'adapte parfaitement à tout l'ensemble de la philosophie scolastique, et elle explique très suffisamment la valeur propre de l'intelligence, ses notions les plus élevées et ses principes les plus essentiels.

Mais cet être que nous voyons d'abord est-il puisé dans la considération de l'âme elle-même, ou seulement dans la considération de l'objet sensible présenté à l'âme ? Ici, nous nous permettrons de soumettre un doute au savant auteur. L'opinion du P. Tornatore a certainement l'avantage de rendre la théorie de saint Thomas très voisine de la théorie moderne qui fait de la conscience le principe de toute connaissance ; mais peut-on réellement l'attribuer à saint Thomas ? Beaucoup de scolastiques s'y refuseront certainement.

Nous recommandons néanmoins ce livre à toute l'attention des amis e la philosophie scolastique. Ils y trouveront un esprit pénétré de la octrine de l'école, d'une logique profonde, très familier avec les proèmes les plus ardus de la métaphysique. S'ils n'acceptent pas touours ses déductions, il les fera toujours penser, il leur ouvrira des ho-

rizons nouveaux : il leur apprendra à creuser pour leur propre compte cette belle philosophie, trop méconnue de ses adversaires, et dont beaucoup de disciples même ne soupçonnent pas toute la grandeur. D. V.

Der Positivismus vom Tode Aug. Comte's bis auf unsere Tage, von HERMANN GRUBER, S. J. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-8, 194 p. — Prix : 3 fr. 25.

Cette brochure fait suite à une étude très complète du R. P. Gruber sur la vie et les œuvres d'Auguste Comte, étude qui a mérité les éloges des revues positivistes elles-mêmes par l'impartialité des appréciations et la sûreté des informations. La *Revue occidentale* de M. Laffitte n'a pas craint de déclarer que cet ouvrage est le meilleur résumé qui existe de la doctrine positiviste. La suite que nous donne aujourd'hui le savant religieux méritera les mêmes éloges. Elle forme un tableau très complet de l'état actuel des doctrines positivistes. Dans une première partie, l'auteur traite des écoles qui se rattachent directement à Aug. Comte dans les différents pays, France, Angleterre, Suède, Brésil, etc. On y trouve des détails très curieux sur les relations du positivisme avec la franc-maçonnerie, sur la réception de Littré à la loge de la Clémente Amitié, où il est complimenté par M. J. Ferry, sur la part du positivisme dans la révolution brésilienne, etc. Dans une seconde partie, le P. Gruber passe en revue les auteurs qui, dans les divers pays civilisés, sans se rattacher directement à l'école de Comte, s'inspirent cependant de l'esprit positif. L'école de Comte est jusqu'ici assez peu nombreuse malgré le talent incontestable de M. Laffitte, son chef actuel, mais l'esprit positif, la tendance à n'envisager que le fait matériel, est extrêmement répandu : on peut dire que c'est le mal intellectuel de notre époque. On ne sera donc pas surpris de voir le R. P. Gruber citer des savants comme Claude Bernard, Tyndall, Alfred Fouillée, Wundt, qui ne tiennent au positivisme que par certaines tendances. Peut-être, toutefois, l'ouvrage eût-il gagné en homogénéité à ne point s'étendre à des opinions aussi diverses. Quoi qu'il en soit, cette étude sera lue avec intérêt en France et mérite toute l'attention des lecteurs initiés à la langue allemande. Nous nous unissons, d'ailleurs, aux chefs du positivisme officiel pour souhaiter qu'il en soit publié une traduction. D. V.

Lehrbuch der Philosophie, von doct. CONSTANTIN GUTBERLET. Münster, Theissing, 1890. 1. *Théodicée*, 2e édit., in-8 de XII-224 p. — Prix : 13 fr. — 2. *Métaphysique*, 2e édit., in-8 de XIV et 226 p. — Prix : 3 fr. — 3. *Psychologie*, 2e édit., in-8 de XII et 328 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce cours de philosophie a été publié une première fois en 1880. Il comprenait six parties : théodicée, métaphysique, psychologie, logique,

morale et philosophie de la nature. L'auteur donne aujourd'hui une seconde édition des trois premières parties, qui ont été considérablement améliorées. Nous n'hésitons pas à dire que ce cours nous paraît préférable à tous ceux qui jusqu'ici nous sont tombés sous la main. Il y a à la fois, dans cet ouvrage, une grande fidélité à la doctrine traditionnelle et en même temps un souffle d'esprit nouveau. Le docteur Gutberlet ne se contente pas, comme on le fait le plus ordinairement, d'exposer les enseignements des anciens docteurs. Il les rajeunit par de nouvelles démonstrations, il les complète sur des problèmes mieux étudiés de nos jours. La doctrine est ancienne, mais la forme de la pensée est tout à fait moderne.

Dans la théodicée, nous avons remarqué particulièrement la démonstration de l'existence de Dieu par le mouvement. Elle est agrandie et renouvelée. L'auteur pense que les théories modernes sur la conservation de l'énergie n'ont fait qu'en accroître la valeur. Il arrive à tirer du fait du mouvement, ou plutôt du changement, non seulement la preuve de l'existence de Dieu, mais encore celle de sa spiritualité, de sa liberté et de son infinité. Avec Suarez, il distingue trois aspects de la science divine : la science de simple intelligence, la science de vision, et la science moyenne pour les futurs libres conditionnels.

Dans la métaphysique, le docteur Gutberlet suit également la doctrine de Suarez. Ainsi, il se refuse à une distinction réelle entre l'existence et l'essence. Il admet seulement une distinction de raison fondée sur les faits. On sait que ce problème est un des plus vivement controversés dans la philosophie scolastique. Peut-être n'y a-t-il là qu'une question de mots, car les partisans de Suarez ne veulent certainement pas dire que, dans la réalité, le caractère d'exister est identiquement la même chose que le caractère spécifique. Mais beaucoup de scolastiques pensent que leur manière de parler n'est pas sans inconvénient et donne une apparence d'antinomie aux thèses les plus importantes de la métaphysique.

Le chapitre sur le beau est complètement nouveau et d'une remarquable profondeur. L'auteur définit le beau : la manifestation de l'idée par une forme sensible. Cette définition est excellente pour diriger nos appréciations sur le beau dans l'art. Elle ne s'applique toutefois, et l'auteur n'en disconvient pas, qu'à la manière dont le beau est connu et réalisé par l'esprit humain. Elle n'exprime donc pas l'essence absolue de la beauté.

Signalons encore un chapitre très important sur l'ordre du monde comme œuvre de l'intelligence.

La psychologie est traitée avec une originalité et une liberté d'allures tout à fait remarquables. L'étude de la sensation est appuyée sur les données les plus certaines de la science moderne. Le docteur Gutberlet signale très exactement ce qu'il y a d'objectif et ce qu'il y a de

subjectif dans ce phénomène, dont le caractère distinctif tient en définitive à la nature même de l'âme sentante. Il explique très bien ce qu'est la localisation et l'objectivation de la sensation, ce qu'il y a d'inné et d'acquis dans l'appréciation de l'espace. On sent un homme qui non seulement a fait recueil de faits scientifiques, mais s'est pénétré de l'esprit même de la science. Les fonctions de l'intelligence sont également exposées avec une grande supériorité. L'opération si mystérieuse de l'intellect agent est très heureusement rattachée à l'unité substantielle du principe sentant et du principe intellectuel. M. Gutberlet a cru devoir présenter, dans un chapitre spécial, la théorie du sentiment. Il rattache le sentiment, comme l'ont fait les scolastiques, à l'appétit et à la volonté, mais ce phénomène de l'âme a été l'objet, dans ces derniers temps, et surtout en Allemagne, d'études très approfondies qui méritaient bien une place à part. La psychologie est terminée par un excellent traité sur la nature de l'âme, son union substantielle avec le corps, son origine et sa durée.

L'espace nous fait défaut pour relever toutes les vues remarquables contenues dans le cours de philosophie du docteur Gutberlet. Nous nous sommes contentés de noter quelques points qui donnent mieux l'idée de l'orientation de sa pensée. Nous ne ferions pas toujours nôtres les décisions de l'auteur. Mais toujours nous devons reconnaître un esprit très étendu, d'une vaste érudition et d'une profondeur exceptionnelle. Nous souhaiterions vivement une traduction en langue française de ce bel ouvrage. Il contribuerait beaucoup à développer chez nous l'étude de la philosophie scolastique, en montrant que la fidélité la plus complète aux enseignements de saint Thomas s'accorde parfaitement avec ce que la science contemporaine a de plus nouveau et l'esprit moderne de plus élevé. Peut-être ce cours serait-il un peu au-dessus de la portée moyenne de nos élèves. On sait qu'en France les jeunes gens ne font point la philosophie, comme en Allemagne, après la sortie du collège et dans le plein épanouissement de l'intelligence. Mais il sera certainement très utile aux maîtres, qui y trouveront expliquées, avec une science du meilleur aloi et un jugement très sûr, toutes les difficultés qui les arrêtent souvent, quand il s'agit de faire accepter les doctrines constituées au moyen âge par des esprits déjà fortement imbus de toutes les tendances de l'esprit moderne. D. V.

BELLES-LETTRES

Ilios et Iliade, par Gaston Sortais, S. J. Paris, Bouillon, 1892, in-12 de xv-418 p. — Prix : 5 fr.

Parmi les innombrables publications nées de la « question homérique, » voici un ouvrage qui mérite un rang à part, ne fût-ce que pour

sa forme et son allure éminemment françaises. C'est court, et néanmoins probant, alerte, et cependant instructif : il n'y a pas seulement de l'érudition et du savoir, il y a de l'esprit et du sentiment dans ces pages qu'un rhétoricien lira avec plaisir, et qui auraient fait très bonne figure dans une séance de l'Institut.

Un premier chapitre, qui aboutit à une évocation des grandes scènes de l'*Iliade* vues des remparts de Troie, résume brièvement, d'après Schliemann, les raisons qui permettent d'identifier l'antique cité de Priam avec les ruines actuelles d'Hissarlik : dans le second, nous assistons à la lente et curieuse formation des épopées nationales, aux courses errantes des aèdes : il semble que nous soyons transportés sur notre terre de France au XIe et au XIIe siècle, à l'heure où s'élaborent nos mémorables « chansons de gestes. » Notre attention est ensuite attirée sur les deux genres de composition qui se partagent l'*Iliade*, « pavillons de grand style encadrant de chétifs corps de logis : » ici une narration vive et rapide, qui subordonne constamment les détails à l'ensemble, les traits secondaires aux lignes essentielles, justifiant pleinement le mot d'Horace : *Semper ad eventum festinat :* là, au contraire, un récit qui déborde, riche en épisodes de tout genre, à l'allure indécise et même assez souvent traînante, où les idées semblent juxtaposées au hasard plutôt que maniées avec puissance. Le P. Sortais, un peu sévère à mon avis pour ces scènes où l'art, moins parfait, est cependant toujours visible, refuse donc de croire à l'Homère traditionnel : il ne veut pas entendre parler davantage, et il a raison, du système qui ne voit dans la grande épopée homérique qu'une unité factice, œuvre de Solon et des Pisistratides. Amené ainsi à distinguer entre le poète de génie auquel appartient la paternité des chants primitifs, et ses successeurs qui y ont ajouté d'une main parfois peu habile des chants de « développement » ou de « raccord, » il n'admet pas avec MM. Croiset que le texte originel formait un poème suivi : à ses yeux c'étaient des chants isolés, sans autre lien logique que la communauté des légendes. Et, reprenant hardiment, avec toute la supériorité de la science moderne, l'entreprise de Lamotte, le P. Sortais nous donne en deux cents pages un essai de restauration des neuf « chansons » qui faisaient partie de la première *Iliade*. Sans viser jamais à une fausse élégance, sa traduction a de la netteté, du mouvement et de la couleur. Les dieux de l'Olympe y gardent leurs noms grecs, Zeus, Héphaïstos, Athênê, soit : mais pourquoi Alcinoos, Démodocos, Eos (l'Aurore), à côté d'Antiloque, d'Achille, de Pélée ? Sur les parties conservées ou éliminées, il y aurait plus d'une réserve à faire, mais puisque l'auteur lui-même ne reconnaît à son choix qu'une valeur « approximative et conjecturale, » la critique aurait mauvaise grâce à insister.

Que fut le sentiment religieux, que fut l'art de la composition chez

l'Homère nouveau ainsi déterminé? C'est ce que nous apprennent les quatre derniers chapitres. Dans la Destinée, puissance mystérieuse et invisible, mais inconsciente et aveugle, j'aurais quelque hésitation à reconnaître, comme cela a lieu ici, les caractères qui conviennent au vrai Dieu (p. 300). Il y a maint combat où les dieux interviennent d'une façon plutôt déplaisante pour le lecteur moderne : faut-il en conclure que « les héros ne sont plus guère, entre les mains des immortels, que des instruments? »

En revanche, dans ce qui suit, l'auteur peut compter sur le suffrage unanime de tous les hellénistes et de tous les lettrés. Ses réflexions sur les épithètes, les métaphores et les comparaisons homériques sont marquées au coin du goût le plus fin. Avec un art consommé, le P. Sortais met en lumière le mélange de réel et d'idéal qui fait à la fois la vie et la beauté de cette antique poésie : fougue des passions, intensité des affections et des haines, simplicité des mœurs, éloquence sans apprêt et sans artifice, beauté morale de certains caractères, notamment dans Priam, Hector et Andromaque, auxquels Homère semble avoir réservé « les nuances les plus délicates de sa palette et les accents les plus émus de son cœur, » tout cela est exposé en quelques pages sobres et expressives auxquelles s'applique, surtout quand on les met en parallèle avec d'autres ouvrages, l'éloge décerné par l'auteur aux scènes les plus admirables de l'*Iliade*, où « sans errer dans des chemins fleuris, chemins de traverse, Homère s'avance d'un pas ferme, notant au passage les beautés qui décorent le sentier royal qu'il s'est tracé » (p. 374).

C. Huit.

Le Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV, par le P. V. Delaporte. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-8 de 424 p. — Prix : 7 fr. 50.

Étudier le merveilleux sous ses diverses formes si différentes, dans la littérature française, durant le règne de Louis XIV, tel est le vaste sujet qu'a choisi le P. Delaporte. Il a eu successivement à s'occuper du merveilleux issu des traditions du moyen âge : fées, magiciens, génies familiers, esprits élémentaires, de ce qu'il appelle le merveilleux mixte : songes, apparitions, êtres semi-fabuleux, et ensuite et surtout du merveilleux païen et du merveilleux chrétien. Il a dû rechercher les traces que ces merveilleux ont laissées dans des œuvres innombrables dont la lecture exigeait souvent une courageuse patience. La dernière question a conduit le P. Delaporte à cette grande querelle des anciens et des modernes, qui suscita tant de polémiques au XVIIe siècle. C'est la partie la plus détaillée de l'ouvrage, et quoique cette querelle ait donné lieu à d'autres travaux, entre autres à un livre de M. Rigault, qu'un grand

nombre de critiques aient amplement disserté à son sujet, nous croyons que l'histoire de ces longues discussions n'a nulle part pu être faite avec plus de clarté et avec une aussi heureuse abondance de citations. Ce furent les mauvais ou médiocres poètes du temps qui se révoltèrent contre les Grecs et les Romains; ils avaient raison, mais ils eurent tort de vouloir remplacer les divinités mythologiques par des saints et des anges que souvent ils firent parler d'une manière ridicule. Ce furent ces mêmes mauvais poètes qui comprirent, ce dont ne se doutaient pas leurs illustres adversaires, combien le moyen âge pouvait être fécond en grandes inspirations : Chapelain, de même que d'Aubignac, fut frappé par l'admirable figure de Jeanne d'Arc; Desmarets écrivit son *Clovis;* Sainte-Garde, son *Charles Martel;* le P. Lemoine, son *Saint Louis;* Scudéri, son *Alaric*. Scudéri, curieuse découverte du P. Delaporte, dans sa réaction contre les fables et les personnages classiques, tourna même sa pensée vers Odin, Thor et Frigga, fut tenté de les substituer aux créations du paganisme grec ou romain (p. 276). Les mauvais poètes suivaient une meilleure voie que leurs adversaires; mais, faute de talent, les sujets traités par eux tombèrent dans le dédain. Ce mépris se prolongea assez pour que Voltaire ne vît dans la mission de Jeanne d'Arc que la matière d'un sacrilège en vers cyniques, pour que la Harpe déclarât que la Pucelle d'Orléans n'avait pas joué un assez grand rôle pour remplir la majesté de l'épopée.

Les sympathies du P. Delaporte semblent se porter vers les doctrines des novateurs. Toutefois, il ne conclut pas sur ce point. Il eût été intéressant de le voir examiner les conceptions, les images réellement belles qui, dans certaines occasions, furent inspirées par les traditions mythologiques; certes, on ne peut que sourire en voyant Boileau réunissant dix mille vaillants Alcides sur les rives de la Meuse, ou disant de Louis XIV :

Il a de Jupiter la taille et le visage.

On peut même, en sortant de l'époque traitée par le P. Delaporte, ne pas admirer le vers dont Lemierre était si fier, et qu'il appelait le vers du siècle, vers solitaire, disait Rivarol :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Mais il est difficile de n'être pas saisi par l'image qui termine l'ode de Gilbert : *Le Jugement dernier :*

L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits, le Temps dort immobile.

Il est des circonstances où les vieilles abstractions allégoriques s'imposent; ces noms : le Destin, la Fortune, le Temps, sont nécessaires pour rendre bien ses idées. Il ne faudrait pas s'imaginer, du reste, que nous

avons tout à fait rompu avec les réminiscences païennes. Hélas! non. Nos expositions des beaux-arts sont encombrées de petits amours ridicules, de Jupiter, de Léda, de tous les dieux *falsi e bugiardi*. Sans doute, la sculpture et la peinture, bien plus que la littérature, s'attardent à ces vieilleries. Pourtant on pourrait encore en retrouver quelque chose dans le monde des lettres. Un poète, qui a été l'un des candidats aux dernières élections académiques, ne s'est-il pas avisé d'appeler l'impératrice Eugénie une Vénus chrétienne? Mais nous voilà arrivé à des époques dont le P. Delaporte n'a pas eu à s'occuper. Il ne jette qu'un coup d'œil sur le merveilleux au XVIIe siècle et dans les premières années de notre propre siècle. S'il eût continué son œuvre un peu plus loin, il eût rencontré de nouveau la querelle des anciens et des modernes, mais alors les noms étaient différents, et les combattants s'appelaient, cette fois, les classiques et les romantiques. Une petite remarque : dans la liste des sujets chrétiens traités par des auteurs dramatiques (p 335), 1639 à 1646, le P. Delaporte a omis de citer une *Pucelle d'Orléans*, publiée par A. de Sommaville et Augustin Courbé en 1642, tragédie attribuée à La Mesnardière. TH. P.

La Vie et les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, par HENRI BEAUDOUIN. Paris, Lamulle et Poisson, 1891, 2 vol. in-8 de IX-585 et 627 p. — Prix : 15 fr.

Si l'on veut étudier le caractère de Jean-Jacques Rousseau, il faut le chercher dans ses *Confessions*, dont le cynisme orgueilleux ne saurait être une garantie pour la vérité, ou dans cette multitude d'écrits dont il a été le sujet, tour à tour en butte aux jugements les plus contradictoires et les plus divers. Mais il restait à écrire l'histoire de l'homme fameux qui domina son époque, et dans lequel il est impossible de ne pas voir l'apôtre et le précurseur de la Révolution française. L'ouvrage que publie M. Henri Beaudouin a le mérite d'être complet et de présenter une image fidèle de celui dont les doctrines reflétèrent les erreurs de sa vie. « On ne manque pas de gens, dit l'auteur, qui feraient volontiers deux parts de Rousseau, et sacrifieraient l'homme sans trop de regrets, à la condition de conserver le philosophe et l'écrivain ; mais c'est un partage qu'il est impossible d'accepter. L'homme explique l'écrivain. Si les grandes pensées viennent du cœur, que d'utopies, que d'aberrations en viennent aussi ! Les ouvrages de Rousseau ne seraient-ils pas tout autres, si sa conduite avait été honnête et pure? » Ayant à traiter un sujet peu moral, M. Beaudouin n'en a peut-être pas toujours évité les écueils, et, malgré l'excellent esprit qui l'anime, son livre ne saurait être mis entre toutes les mains. Une des chimères de Jean-Jacques est de vouloir ramener à l'état primitif une société que les siècles ont conduite à la civilisation. Dans l'*Émile*, il énonce comme

des vérités une foule de paradoxes contredits par la plus vulgaire expérience. Il suppose que l'homme est né bon, et nous savons que l'enfant montre des instincts qui, s'ils n'étaient pas réprimés, contiendraient les germes de tous les vices de l'âme et de tous les défauts du caractère. Selon Rousseau, la meilleure éducation consiste à n'en donner aucune. Avec un tel principe, on se demande pourquoi il a jugé utile d'écrire un livre entier sur l'éducation. Il fallait tout l'engouement du XVIIIe siècle pour ne pas remarquer combien il était étrange de voir un homme, qui avait abandonné ses enfants, donner des conseils aux pères et aux mères, et se proposer comme l'instituteur du genre humain. Écrivant la *Nouvelle Héloïse*, il déclare que ce roman ne conviendra ni aux gens sévères, à cause du sujet, ni aux Genevois, parce qu'il ne faut de romans qu'aux peuples corrompus. Quant aux jeunes filles, « celle qui en osera lire une seule page est une fille perdue. » « Il doit plaire, ajoute-t-il, aux dévots, aux libertins, aux philosophes ; il doit choquer les femmes galantes et scandaliser les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc? Peut-être à moi seul. » En excluant tant de catégories de lecteurs, Rousseau n'avait qu'un seul but : donner à toutes l'envie de le lire. Il aimait à raconter qu'une grande dame, habillée pour le bal, commença *la Nouvelle Héloïse*. A minuit, elle demande ses chevaux, et continue sa lecture. Quelque temps après, on la prévient que son carrosse est prêt. Elle lit toujours. Nouvel avertissement à deux heures du matin ; il a moins de succès auprès d'elle que le livre. S'apercevant que sa montre est arrêtée, elle sonne pour savoir l'heure. On lui dit qu'il est quatre heures du matin, c'est-à-dire trop tard pour aller au bal. C'est alors qu'elle se décide à faire dételer ses chevaux, et consacre le reste de la nuit au roman qui l'avait captivée. *La Nouvelle Héloïse* est loin d'exciter aujourd'hui l'intérêt passionné qu'elle inspirait à nos aïeules. Une femme pourrait en commencer la lecture, sans être exposée à laisser passer l'heure du bal, et les hommes qui éprouveront la tentation d'ouvrir le livre céderont plus vite encore à celle de le fermer. C'est surtout par ses utopies révolutionnaires que Jean-Jacques Rousseau a survécu. « Le *Contrat social*, dit très justement M. Beaudouin, est un acte, plus encore qu'une œuvre de littérature et de philosophie. Son importance est bien moins dans les éloges ou les réfutations qu'il suscita que dans les événements dont il fut la cause ou l'occasion. » La Révolution n'eut qu'à emprunter à Rousseau ses idées et à répéter ses formules. Elle se reconnut en lui, comme il aurait pu se reconnaître en elle. En 1790, l'Assemblée constituante lui votait une statue. En 1794, la Convention décrétait son apothéose, en même temps que celle de Marat. Robespierre avait toujours sur sa table le *Contrat social*. Jean-Jacques Rousseau n'est plus, et c'est encore lui qui parle par la bouche des hommes de la Révolution. La philanthropie est dans les paroles et

la cruauté dans les actes. Les prisons s'élèvent au nom de l'affranchissement universel, et l'on célèbre l'amour du genre humain sur une terre couverte de sang. « On le forcera d'être libre. » Ces mots se lisent dans le *Contrat social*, et la Terreur en fut l'effroyable application. On doit à Rousseau presque toutes les théories que les révolutionnaires traduisirent par des actes sanglants. Ses principes de gouvernement dominent encore nos institutions politiques, malgré les démentis que leur infligent chaque jour les événements. La souveraineté populaire a créé le despotisme irresponsable et anonyme, mille fois plus dangereux que le despotisme d'un seul, et les idées égalitaires ont abouti à un nouvel ordre de privilégiés qui n'ont même plus le frein moral qu'opposent aux abus de pouvoir l'élévation des sentiments et la pratique des vertus.

Si Rousseau n'a pas fait au christianisme cette guerre que l'esprit de Voltaire rendit si funeste, il a semé le doute, attaqué les croyances, au nom d'une religiosité vague et flottante, d'un indifférentisme voisin de l'incrédulité. L'abolition des vœux monastiques, la constitution civile du clergé, les attentats contre la propriété, ont leurs origines dans les livres de Rousseau. Comme écrivain, son style est facilement déclamatoire. C'est par ses défauts qu'il a eu le plus d'imitateurs, et son influence littéraire se retrouve dans l'emphase si commune à son époque. Voltaire lui reste supérieur par le goût, par la concision et la vivacité. Les sophismes de Jean-Jacques Rousseau, les doctrines de cet esprit chimérique, correspondaient trop bien aux passions et aux mauvais instincts de la nature humaine pour ne pas avoir des admirateurs et des disciples. Ce fut une des causes de leur succès, et c'est ce qui explique leur durée.

On ne vient donc pas trop tard aujourd'hui pour les discuter et pour montrer ce que sont les faux dieux à qui l'on continue d'élever des autels. M. Beaudouin a fait un bon livre, un livre utile et sincère. Ses appréciations sur Rousseau sont aussi justes et sensées dans le fond que modérées dans la forme. Le blâme sous sa plume n'est jamais l'invective, et il faut le remercier de nous avoir mieux fait connaître le caractère et la vie de l'homme, en jugeant les œuvres où, selon le mot de M. Nisard, « les mauvais esprits deviennent pires, où les bons ne deviennent pas meilleurs. »

H. DE BROC.

A la mémoire de Joséphin Soulary, par AIMÉ VINGTRINIER. Lyon, publié par A. Storck, imprimeur, 1891, in 8 de VI-278 p., avec portraits, dessins et aquarelles.

Les amis de Joséphin Soulary eurent l'idée, dès que le maître *sonnetiste* fut mort, de publier « un livre contenant quelques-unes des œuvres inédites ou peu connues de l'auteur des *Figulines*, quelques-unes des pages intimes où il livrait tout son cœur, quelques-uns de ces

croquis où se manifestait encore, sous une forme ignorée du public, son sentiment délicat de l'art, enfin les témoignages d'admiration et de sympathie dus soit à la plume, soit au crayon de ceux de ses contemporains qui, dans une même affection, confondaient le poète et l'homme. » Ce livre vient de paraître, élégamment imprimé sur beau papier, délicatement illustré, rempli de choses charmantes en prose comme en vers, et digne, en un mot, à tous égards, de la mémoire de l'écrivain d'élite auquel il est consacré.

Parmi les illustrations, on remarque le portrait de Soulary par Armbruster, Soulary sur son lit de mort par le même artiste, diverses vues de Rossillon-en-Bugey, la maison de campagne bien-aimée du poète, et d'autres ravissants dessins de l'heureux possesseur de cette paisible et douce maison, dessins qui représentent l'église de Montieux, Virieu-le-Grand, Alger-Notre-Dame d'Afrique, la Kasbah, Kouba, etc. Mentionnons encore les dessins de plusieurs artistes de Lyon, qui ont rivalisé de talent pour décorer le volume. Les poètes de la même ville, ainsi que plusieurs de leurs célèbres confrères de Paris, n'ont pas mis moins de zèle pieux dans leur hommage à Soulary, et, à la suite des discours prononcés sur sa tombe, on lit de touchants sonnets de Frédéric Bataille, de François Coppée, d'Eugène Manuel, de Jules Dumond, de Mlle Dor, de Mlle Adèle Souchier, d'autres poésies non moins touchantes de J. Appleton, de Camille Roy, d'E. Flotard, de Claudius Popelin, une vibrante lettre de Jules Claretie.

Combien les éditeurs du recueil ont été heureusement inspirés de joindre aux poésies et lettres inédites de Soulary un choix de ses poésies les plus connues, les plus admirées ! Combien on aime à retrouver dans cette anthologie les sonnets intitulés : *Puella*, *les Deux Roses*, *Rêves ambitieux*, *la Hache*, *les Deux Cortèges*, *l'Épouvantail !* En relisant ces morceaux achevés, on se croirait transporté au milieu de ce jardin du poète, rempli de fleurs exquises, qui a été si bien décrit (p. 232), dans les gracieuses stances sur *Une Visite aux Gloriettes en 1875*.

Je n'ai rien dit encore de la notice biographique qui occupe la plus grande partie du volume (p. 1-155). C'est un récit des plus attachants, écrit avec une vive chaleur de cœur et de langage. On ne s'en étonnera point quand on apprendra que l'auteur est, comme s'exprime la *préface*, « l'aimable et savant bibliothécaire de la ville, M. Aimé Vingtrinier, qu'une vieille et intime affection liait à Soulary et qui était tout désigné pour écrire sa biographie. » M. Vingtrinier a mis ses meilleures qualités littéraires dans cette fidèle biographie. Tantôt ému, il décrit d'une façon saisissante les souffrances physiques et morales de celui qui fut pour lui comme un frère; tantôt enjoué, il raconte avec une verve entraînante quelques piquants épisodes de la vie de Soulary. Il

loue en son ami l'homme honnête et excellent entre tous, l'écrivain accompli, avec cette sincère et cordiale simplicité de ton qui est plus éloquente que toutes les belles phrases du monde. Dans ses récits, il a enchâssé, brillantes pierres précieuses, plusieurs lettres qui lui furent adressées par Soulary à diverses époques de sa vie, et surtout pendant le séjour en Algérie du poète malade et déjà frappé à mort. Nous donnerons à la fois aux deux amis un grand éloge en déclarant que Soulary méritait l'honneur d'avoir un biographe tel que M. Vingtrinier. T. DE L.

George Buchanan, humanist and reformer. A biography by P. HUME-BROWN. Edimbourg, David Douglas, 1890, in-8 de XVII-388 p.

Buchanan est une des figures les plus curieuses de l'histoire littéraire du XVIe siècle. Écossais, il a tenu dans son pays une place politique considérable; mais son rôle sur le continent, qui fut presque exclusivement littéraire et s'exerça surtout en France, ne le recommande pas moins à l'attention. Il a trouvé en M. Hume-Brown un biographe zélé et capable de lui consacrer un livre aussi agréablement composé que bien informé. Étudiant à l'Université de Paris, puis à celle de Saint-Andrews, soldat, dans l'intervalle, à l'armée du duc d'Albany, successivement régent au collège de Sainte-Barbe à Paris, précepteur d'un fils naturel de Jacques V, professeur au collège de Guyenne, à Bordeaux, où Montaigne reçoit son enseignement, emprisonné en Portugal sur l'ordre de l'Inquisition, qui ne lui pardonne pas certaines satires contre les moines, revenu en France comme précepteur du fils du maréchal de Brissac, puis en Écosse comme principal du collège de Saint-Léonard, à Saint-Andrews, précepteur du roi Jacques VI, nommé par lui à de très hautes fonctions du royaume, « modérateur » de l'Église d'Écosse, poète lyrique, tragique et satirique, historien et pamphlétaire, réformateur et humaniste, latiniste d'une élégance incomparable et politicien d'un caractère assez douteux, Buchanan revit en ce livre, dans les divers milieux qu'il a traversés, et que son biographe connaît admirablement. L'étude de l'activité religieuse de Buchanan est surtout traitée d'une façon toute nouvelle. Le point de vue protestant de l'auteur se fait jour inévitablement dans ses appréciations; on le retrouve dans son indulgence pour son héros ou dans l'étude de ses rapports avec Marie Stuart, contre laquelle Buchanan, après l'avoir adulée dans ses vers, dirigea un pamphlet fameux, paru dans la même année en anglais et en latin (*De Maria Scotorum regina*, 1571), et qui eut une influence terrible sur la destinée de la malheureuse Reine. On ne saurait trop louer, d'ailleurs, la richesse de l'information de M. Hume-Brown et la façon dont il en use. Il met en œuvre divers documents inédits, et publie notamment des pièces tirées des archives de l'Université de Paris, et

datant du séjour de Buchanan dans cette ville, en 1527 et 1529. Lacune singulière, l'auteur ignore le travail de M. G. Vauthier, *De Buchanani vita et scriptis* (Toulouse, imprimerie Chauvin, 1886) ; il était, certes, deux fois en droit de négliger cet opuscule qui a tous les défauts des thèses latines de chez nous ; mais la bibliographie exigeait qu'il le mentionnât. Un portrait du grand humaniste écossais et une vue du collège de Saint-Léonard au XVIe siècle complètent l'ouvrage, imprimé avec soin et revêtu de ce cartonnage élégant que les éditeurs français s'obstinent à nous refuser. P. N.

HISTOIRE

Lehrbuch der Kirchengeschichte von Dr. WILHELM MÖLLER ord. Professor der Kirchengeschichte in Kiel. Zweiter Band. *Das Mittelalter.* Fribourg en Brisgau, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1891, gr. in-8 de 560 p. — Prix : 6 fr. 85.

Nous avons parlé l'année dernière, à pareille époque, du premier volume de l'Histoire ecclésiastique du Dr W. Möller (t. LXI, p. 149). Le second, que nous présentons un peu tard à nos lecteurs, nous fait assister dès l'abord aux préparatifs de l'importante évolution qui transporte au centre de l'Europe les éléments vitaux du christianisme. Peu à peu les liens qui unissaient encore l'Église et l'empire de Byzance s'affaiblissent, puis se rompent, et la Papauté se trouve amenée à chercher l'appui qui lui manque dans cet empire franc, à la fondation duquel elle vient de concourir. A ce propos, l'auteur aborde en passant la question de la donation de Constantin. Nous aurions aimé à le voir ne pas se borner à un examen si rapide, ni se contenter de signaler uniquement les auteurs allemands qui l'ont récemment traitée. Un savant professeur de notre Faculté libre de Lyon et M. l'abbé Duchesne, de l'Institut, ont placé la fabrication de ce privilège en 774, et les intéressants arguments qu'ils proposent l'un et l'autre pour déterminer l'époque précise de l'année où il a été mis en œuvre auraient au moins mérité d'être indiqués. — Une seconde période s'étend de Charlemagne à la moitié du XIe siècle : la diffusion du catholicisme, la Papauté et la hiérarchie, les moines, la vie ecclésiastique, en forment les principaux chapitres. — Avec la troisième période, nous assistons à l'histoire des luttes des Papes et du pouvoir civil, c'est le pontificat de Grégoire VII, dont le rôle est assez sévèrement jugé, c'est aussi un exposé trop succinct des livres canoniques et du droit pontifical. L'étude sur le développement du monachisme (p. 338-347) est assez bien conçue, mais nous ne voyons pas pourquoi l'auteur a rejeté, quatre chapitres plus loin, son histoire des ordres mendiants, qui aurait gagné à se trouver réunie au travail précédent, puisqu'il s'agit de temps rangés par lui dans une même période. — La qua-

trième division comprend les XIVe et XVe siècles, c'est-à-dire le temps de la Papauté française, du grand schisme et des conciles de Pise, de Constance et de Bâle. M. Möller laisse ici plus souvent percer ses sentiments protestants, sans trop d'amertume cependant, et si l'on excepte une tirade un peu méchante sur Jean XXIII et une allusion piquante à l'habile politique de Martin V, il n'y a pas lieu de blâmer ses conclusions. Nous n'en dirons pas autant du chapitre suivant, où il traite des abus ecclésiastiques durant le grand schisme. Assurément ces abus furent graves, mais est-il prudent d'avancer que les indulgences étaient « uniquement » pour les Papes un moyen de spéculations financières...., que, sans pénitence et pour de l'argent, non seulement la peine temporelle, mais la faute elle-même était remise ? L'incontinence des clercs n'est pas non plus le résultat de l'obligation de garder la chasteté, mais la conséquence bien explicable du relâchement de la discipline produit par un schisme et des désordres aussi persévérants. — L'auteur résume avec assez de justesse la situation de la Papauté à la veille de la Renaissance, et traduit exactement les préoccupations de Pie II en face de la Pragmatique Sanction ainsi que le rôle du malin Louis XI, paraissant ne pouvoir obtenir de son parlement la concession qu'il aurait de grand cœur accordée à la politique pontificale, si celle-ci n'avait combattu à Naples les intérêts de la maison d'Anjou. Nous ne modifions en rien les éloges mêlés de réserves que nous avons donnés au volume précédent, nous bornant à souhaiter que le troisième nous satisfasse au moins autant. Si M. Möller, en abordant les délicates questions de la Réforme et du concile de Trente, sait repousser la tentation naturelle aux protestants allemands d'emboucher la trompette en l'honneur de Luther, son œuvre y gagnera certainement et sera la preuve de ce que peut fournir un historien de bonne foi et un vulgarisateur érudit, même quand ses préjugés religieux s'écartent de l'intelligence du passé de l'Église tel que nous aimons à le voir compris.

G. Péries.

Der Augustinermönch Johannes Hoffmeister. *Ein Lebensbild aus der Reformationszeit*, von Nikolaus Paulus, Priester des Bisthums Strasburg. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-12 de XX-444 p. — Prix : 6 fr.

M. l'abbé Nicolas Paulus dit avec raison que les catholiques sont loin d'avoir fait pour leurs grands hommes ce que font pour les leurs les protestants, qui, depuis trois siècles, n'épargnent rien pour les mettre en lumière ; et nous, catholiques, nous délaissons les nôtres. C'est pour sauver de l'oubli un des grands adversaires de la Réforme que M. l'abbé Paulus a composé son livre.

Jean Hoffmeister naquit à Oberndorf, petite ville du royaume de Wur-

temberg, à la fin de 1509 ou au commencement de 1510. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Augustins. Se faisant remarquer par ses talents, en 1533, malgré son jeune âge, il fut nommé prieur du couvent de Colmar. Là, commence sa lutte contre la Réforme, lutte qu'il soutint autant par la plume que par la parole. On a, dans les chapitres consacrés à cette période, des détails sur l'esprit religieux en Allemagne et principalement en Alsace, et sur les désordres qui furent une des causes du protestantisme. A la fin de 1542, Hoffmeister devint provincial de son ordre, et, en 1545, il occupa à Worms la chaire de la cathédrale pendant la diète de l'Empire. L'année suivante, Séripando, général de l'ordre, le choisit pour vicaire dans l'empire d'Allemagne, où on le vit alors déployer la plus grande activité contre le protestantisme, jusqu'à sa mort, qui survint le 21 août 1547.

Après avoir retracé la vie de son héros, l'auteur, dans la seconde partie, fait connaître sa doctrine. Hoffmeister voulait aussi une réforme, mais la réforme des mœurs et non celle de la foi. On a, dans les chapitres consacrés à ce sujet, le résumé des travaux du religieux augustin sur l'Église, sur les sacrements, sur le culte des saints, sur le clergé. L'ouvrage se termine par la bibliographie des œuvres de Hoffmeister, la publication de plusieurs lettres de Séripando, général des Augustins, et l'analyse de quelques lettres de son vicaire. Ce travail fait avec soin, à l'aide de bons documents, est un exemple donné aux catholiques. Nous espérons qu'il trouvera des imitateurs. J. E.-V.

Histoire de Charles VII, par G. du Fresne de Beaucourt. T. VI. *La Fin du règne.* Paris, Alphonse Picard, 1891, in-8 cavalier de 595 p. avec un Album de 10 planches. — Prix : 11 fr.

Jamais, dans ses précédents volumes, M. le marquis de Beaucourt ne s'est élevé si haut comme historien. Il n'avait plus, dans cette période de 1454 à 1461, à retracer les difficultés ou les gloires du règne ; mais il lui restait à scruter, avec cette perspicacité du critique, qui est une sorte de confesseur, toutes les hontes d'une vieillesse débauchée. Il a accompli sa tâche sans passion, sans faiblesse ; stigmatisant sans parti pris les défaillances, notant aussi les vues parfois puissantes de cet esprit royal affaibli par la maladie, par les tracas et par les excès. « Le scandale dépasse toutes les bornes : le Roi déshonore sa vieillesse. » Telle est la phrase caractéristique par laquelle l'auteur peint d'un mot cette navrante période, sans dissimuler la plus grande de ses tristesses. Il a porté le scalpel dans toutes les plaies, qu'il a fouillées sans en négliger aucune, non pas avec la curiosité malsaine d'un amateur de passions mauvaises, mais avec le soin d'un médecin pensant à guérir les malades actuellement vivants d'un mal terrible qui a tué leurs ancêtres. « Jamais la

corruption de son cœur ne passa jusqu'à son esprit, » écrit-il en appliquant à Charles VII un mot dit de Henri IV. Et il montre Charles VII réprimant les odieux excès de tous genres commis par le comte d'Armagnac ; les conspirations traîtresses du duc d'Alençon, qui, après avoir vaillamment fait son devoir contre les Anglais, les appelait pour venger les dénis de justice dont il croyait avoir à se plaindre. Ce chapitre, intéressant comme un roman, a été écrit avec beaucoup de verve.

Enfin, M. de Beaucourt raconte patiemment, savamment, minutieusement, cette guerre sourde du fils contre le père, qui devait finir par la fuite du Dauphin en Flandre, où le dicton le mit « comme un renard parmi les poules. » Il faut lire ces tergiversations curieuses du duc de Bourgogne qui voulait bien servir le fils et nuire au père, mais non se mettre en mauvais point; et cette attitude vraiment fière et digne du Roi, refusant de céder un seul de ses droits, mais refusant aussi de s'engager dans une guerre funeste.

Les succès de la politique royale à l'étranger : en Espagne, en Écosse, en Allemagne, en Italie, et même en Angleterre, irritèrent violemment le duc de Bourgogne et sa cour. La fermeté dont fit preuve le Roi en le sommant de comparaître comme pair de France pour juger le duc d'Alençon; les paroles téméraires du comte de Charolais, et, par-dessus tout, cette rivalité suprême du premier pair de France avec son suzerain, allaient amener la guerre entre le Roi et le duc, quand Charles VII mourut. Il devait laisser à son fils, devenu roi à son tour, le soin de venger définitivement le trône des insultes du duché, le soin de le détruire, et pour jamais.

M. de Beaucourt ne s'est pas seulement contenté de tracer ces grandes lignes de la politique générale, dont il a suivi avec finesse tous les détails. Il a encore consacré deux chapitres à la vie intérieure du royaume, et à ce que j'appellerai la vie intellectuelle du Roi. Dans le premier, il a réuni tous les documents concernant l'administration du royaume et fait ressortir le point capital, c'est-à-dire la suppression des aliénations du domaine. Dans le second, il montre que Charles VII était « amateur de science, qu'il avoit merveilleuse industrie, vive et fresche memoire ; estoit historien grant, bon latiniste, et bien sage (savant) au conseil ; enfin qu'il avoit près de lui deux medecins expers astrologiens, lesquieux il aima moult. » Il cite les livres qu'il « volait » au besoin et les auteurs qui lui dédiaient leurs poèmes, leurs chroniques ou leurs armoriaux.

Les dernières années du Roi, plongé dans les délices de l'oisiveté, furent troublées par les complots ourdis par le Dauphin. On va jusqu'à dire que celui-ci empoisonna réellement son père. M. de Beaucourt établit que le roi mourut d'un abcès dans la mâchoire. Une note justificative du docteur Notta, très étendue, vient à l'appui de cette opinion.

Les jugements les plus divers ont été prononcés sur Charles VII. M. de Beaucourt n'a retenu ici que les éloges venant des écrivains même les plus hostiles. En concluant, il répète, et avec plus de justesse, ce que Duclos a dit de son successeur : « Tout mis en balance, c'était un Roi. »

Cet important volume ne renferme pas moins de trente pièces justificatives, la plupart inédites et tirées des archives d'État de Milan ; mais ce qui nous attire davantage, ce qui constitue le trésor de l'ouvrage entier, c'est l'ample table dont M. le marquis de Beaucourt l'a enrichi. Cette table contient près de cent pages. Est-elle complète ? Par les additions, on voit que non. On peut aussi regretter que des noms tels que *Albergati*, *Albret*, *Alençon*, *Anglais*, *Anjou*, etc., ne comportent pas d'analyse succincte comme le nom de *Charles VII*. Néanmoins, elle offre un intérêt des plus considérables et des plus justifiés.

En même temps que ce volume, paraît un Album dont les planches sont destinées à être réparties entre les six tomes de l'ouvrage. Il faut citer un très curieux et très beau portrait de Charles VII que possède M. de Beaucourt. Il nous semble, il semblera à quiconque a lu ou lira l'*Histoire de Charles VII*, que c'est bien là le type du restaurateur de l'intégrité nationale : un front haut mais peu large, des yeux intelligents mais un peu noyés dans le vague, une bouche plissée et un petit menton. Il est certainement plus vrai que le portrait du Louvre ou que celui de la Grand'Chambre. Les regards y sont moins tristes et le rictus de la bouche y est moins violent. Le masque du portrait du Louvre était le masque d'apparat ; celui du cabinet de M. de Beaucourt est l'intime. Il faut savoir grand gré à l'auteur de l'avoir fait reproduire. Outre de très intéressants fac-similés, nous lisons la carte de France en 1429, dressée par le si compétent M. Auguste Longnon.

Exegi monumentum. Si l'on regarde en arrière, si l'on examine le chemin parcouru par M. de Beaucourt, en suivant pas à pas son héros, si l'on accumule le grand nombre de notes, de rectifications, de jugements droits et sains que l'on doit à l'auteur, — l'on est effrayé de la masse de travail, d'intelligence et d'érudition qu'il a fallu dépenser pour en arriver à mener à bonne fin pareille tâche. Heureusement, le marquis de Beaucourt n'avait pas confiance seulement dans ses propres forces, mais il a cette foi qui domine les montagnes, qui triomphe de tous les obstacles. Il a abordé avec une conscience d'érudit et de catholique une période difficile de notre histoire, et il en a tiré non seulement un livre complet au point de vue du talent et du savoir, mais une leçon et un exemple pour les catholiques et les monarchistes d'aujourd'hui.

BOURMONT.

Mémoires de Saint-Simon. Édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de notes et appendices, par A. de Boislisle, membre de l'Institut. T. VII et VIII. Paris, Hachette, 1891, 2 vol. in-8 de 687 et 714 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol. (*Les Grands Écrivains de la France*. Nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Régnier).

Les Mémoires de Saint-Simon et le P. Le Tellier, confesseur de Louis XIV, par le Père P. Bliard, de la Compagnie de Jésus. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de viii-430 p. — Prix : 7 fr. 50.

Plus on étudie de près les *Mémoires* de Saint-Simon, et plus on est amené à reconnaître qu'il ne faut accepter qu'avec la plus grande réserve les jugements qu'il a portés sur plusieurs de ses contemporains. Le noble chroniqueur est fort irascible : il a des préventions invétérées, et lorsque la passion s'en mêle, surtout s'il y entre du jansénisme, il ne sait plus garder de mesure. Aucun exemple n'est peut-être plus frappant de ces excès de plume, que le portrait qu'il nous a laissé du P. Le Tellier. On dirait d'un autre paysan du Danube, transporté sur les bords de la Seine : « Sa physionomie était fausse, terrible, il eût fait peur au coin d'un bois.... il était grossier, insolent, impudent, ne connaissant ni monde, ni mesure, ni degrés, ni ménagements, ni qui que ce fût.... » Au premier abord, remarque fort bien le P. Bliard, il est difficile de reconnaître là un jésuite ; et si l'on rapproche ce portrait de celui que Saint-Simon lui-même fait ailleurs des membres de l'Institut, disant qu'ils étaient devenus « redoutables par une insinuation de toute espèce, aimables par une facilité et un tour qui ne s'étaient point encore rencontrés dans le tribunal de la pénitence, » on se demande comment les supérieurs du P. Le Tellier purent préférer à tant d'autres, pour le placer auprès du Roi, ce phénomène de leur ordre ; et la contradiction est si manifeste que le chroniqueur devient immédiatement suspect. Si l'on ouvre alors la correspondance de Fénelon, et si l'on constate en quelle estime l'archevêque de Cambrai tenait ce grossier personnage, le chargeant de prêcher à ses frères le silence et la résignation au moment même où Saint-Simon l'accuse de ne penser qu'à sa Compagnie, de tout bouleverser pour elle et de sacrifier à sa domination les dogmes comme la morale du christianisme, on reste stupéfait de voir les rôles à ce point renversés ; car c'est le prétendu instigateur de toutes les guerres qui reçoit mission de présenter à tous le rameau d'olivier, et de conclure une paix désastreuse pour son ordre ; c'est l'irréconciliable ennemi, l'adversaire qui ne sut jamais déposer les armes avant le triomphe complet de sa Société, qui devra, par sa conduite et par ses paroles, apprendre aux siens à tout supporter sans plainte pour le bien de l'Église et de l'État, à préférer une trêve humiliante aux douceurs d'une victoire assurée.... Qui croire ? l'orgueilleux duc ou le doux arche-

vêque ? Telle est la question que le P. Bliard s'est posée ; et avec une sûreté d'investigation très remarquable, il conclut en faveur de Fénelon et consacre un volume tout entier à démolir pièce à pièce l'échafaudage de haine élevé par le noble chroniqueur. C'est un véritable procès instruit dans les formes, et je constate, après une lecture attentive de cet ouvrage, que le P. Bliard, s'il n'était entré dans la Compagnie de Jésus, eût pu fournir la carrière d'un juge d'instruction consommé, ou d'un avocat gagnant tous ses procès par le nombre de ses arguments, la force de sa dialectique et l'entraînement de sa parole. Plusieurs de ses chapitres sont des modèles de discussion serrée ; et soit qu'il s'agisse des affaires délicates concernant Port-Royal, ou le Nouveau Testament du P. Quesnel, soit qu'il faille apprécier les diverses phases de la réception de la bulle *Unigenitus*, ou les résistances inconcevables du cardinal de Noailles, on le trouve armé de toutes pièces pour réfuter sans réplique les accusations intéressées de la chronique ou de la cabale. Après cette éloquente controverse, il ne reste plus rien du portrait de Saint-Simon, dont le sans-gêne, les contradictions et les inconséquences dépassent vraiment toute imagination ; car il ne s'agit pas seulement du portrait moral, mais aussi du portrait physique. Ce qui est sûr, c'est que Louis XIV, qui était peut-être, au dire de Choisy, « l'homme de son royaume qui pensait le plus juste, » déclarait au duc d'Harcourt qu'il ne connaissait personne « de plus intrépide ni de plus saint que le P. Le Tellier, » et Languet de Gergy, l'archevêque de Sens académicien, ajoute : « de plus modeste. » Le chancelier d'Aguesseau lui rendit le même témoignage, en racontant l'anecdote suivante dans son discours sur la vie et la mort de son père : « Pourquoi, dit un jour Louis XIV au P. Le Tellier, ne vous servez-vous pas d'un carrosse à six chevaux, comme votre prédécesseur ? — Sire, répondit le Père, cela ne convient pas à mon état, et je serais encore plus honteux de le faire, depuis que j'ai rencontré dans une chaise à deux chevaux, sur le chemin de Versailles, un homme de l'âge, des services et de la dignité de M. d'Aguesseau.... » Voilà l'homme que le P. Bliard a magistralement vengé.

— Il n'est pas question du P. Le Tellier dans les deux nouveaux volumes des *Mémoires de Saint-Simon*, que vient de publier M. de Boislisle et qui ne dépassent pas l'année 1701. Le héros du P. Bliard ne fut choisi pour confesseur du Roi qu'en 1709 et ne s'était pas encore suffisamment signalé à l'attention du chroniqueur : mais ce que je disais en commençant cet article trouve encore ici sa confirmation, car, dans les abondants et riches appendices placés par M. de Boislisle à la suite des *Mémoires*, je rencontre, en particulier, une longue dissertation en faveur de Desmaretz, à l'occasion de l'affaire des pièces de quatre sols : « J'ai fait justice, dit M. de Boislisle, en commençant cette dissertation, d'une

partie des légendes recueillies et agrémentées, sinon inventées, par Saint-Simon, sur l'origine toute rurale des père et grand-père de Desmaretz.... ; » puis il insiste sur la nécessité de présenter sous leur vrai jour les motifs et le véritable caractère de la disgrâce momentanée du neveu de Colbert, « non seulement parce que le récit de Saint-Simon, habilement disposé et combiné pour faire fortune, est un de ceux auxquels la critique n'a rien opposé jusqu'ici, mais aussi parce que Desmaretz, élevé à bonne école, remarquablement doué pour les choses de la finance, est le seul ministre sur qui l'historien puisse s'arrêter avec intérêt dans la dernière et triste période du règne de Louis XIV. » Voilà donc encore un procès revisé, et de main de maître. La morale de tout ceci, c'est que Saint-Simon est un charmeur, mais qu'il faut prendre sérieusement garde à ses appréciations sur les hommes de son temps, surtout lorsqu'ils ne sont point de ses idées ni de son parti.

Les qualités qui distinguent ces deux nouveaux volumes de M. de Boislisle sont toujours les mêmes que pour les précédents ; et j'insiste sur la conscience la plus scrupuleuse dans les informations, pour des notes qui dépassent de beaucoup l'importance du texte ; et pour des appendices qui forment à eux seuls de véritables ouvrages spéciaux ajoutés aux Mémoires et les complétant. A la suite du tome VII, je signalerai, outre la justification de Desmaretz (p. 521 à 591), une notice sur la disgrâce du cardinal de Bouillon (p. 480 à 516), et la fin de l'importante dissertation sur les conseils sous Louis XIV (p. 405 à 444); et dans le tome VIII, deux importants mémoires sur la béate Rose et ses miracles (p. 460 à 511), et sur la mort de Madame Henriette (p. 636 à 667). Je ne reprocherai pas à M. de Boislisle la trop grande abondance de ses notes, car elles sont si intéressantes que je serais plutôt tenté de lui demander parfois de les allonger ; mais alors, quand verrions-nous le dernier volume ? Il nous dit, par exemple, que le député du tiers, délégué par les États de Bretagne, en 1700, pour le procès de l'amirauté, était M. *d'Auzon*, conseiller au présidial de Vannes : ces noms additionnels ne me suffisent pas, et j'aurais préféré le nom patronymique en disant *Guimard d'Auzon :* mais je fais là comme les gourmands qui ne sont jamais satisfaits. Que la suite ressemble au commencement : les érudits en seront encore trop heureux.

RENÉ KERVILER.

Les Rapports inédits du lieutenant de police René d'Argenson, publiés d'après les manuscrits conservés à la bibliothèque nationale. Introduction, notes et index par PAUL COTTIN. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-16 de CXXXVI-419 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume, dont l'histoire pourra tirer un très utile parti, aujourd'hui qu'elle ne néglige pas des particularités dont jadis ses allures imposantes l'empêchaient de s'occuper, amusera ou intéressera le simple

lecteur par des détails, des anecdotes, qui le transporteront en plein règne de Louis XIV. Le grand Roi, du reste, ne dédaignait pas de parcourir les révélations de toute espèce que d'Argenson a adressées au comte de Pontchartrain. Le volume qui les contient ne fait point double emploi avec des publications analogues précédentes, puisqu'il reproduit la partie restée inédite de sept registres conservés à la Bibliothèque nationale. Ces rapports vont de 1697 à 1715. M. Paul Cottin les fait précéder d'une ample introduction qui est tout un tableau de la société d'alors, tableau dont les rapports lui ont fourni les éléments. M. Cottin explique parfaitement la manière dont la police était exercée, puis il montre son intervention dans une foule de circonstances qui mettent en scène les gens de qualité, leurs effrontés valets, les demoiselles du demi-monde de l'époque, les époux mal assortis, les escrocs, les comédiens, les fous entichés de sciences occultes, les fabricants de faux titres nobiliaires, tout un monde qui, en somme, ressemblait beaucoup au nôtre. Pourquoi, dans son introduction, M. Cottin ne fournit-il pas quelques renseignements sur l'illustre personnage qui, au dire de Voltaire, fit honneur à son siècle, qui eût été un bon général, comme il fut un excellent lieutenant de police, placé au-dessous de sa naissance et de son mérite (*Siècle de Louis XIV*, ch. XXIX)? Quand on se rappelle ces éloges et ceux que Fontenelle prodigue, de son côté, à Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson (M. Cottin ne désigne l'éminent magistrat que par ce dernier nom provenant d'une terre), on s'étonne de ne rien trouver sur sa vie, sur son caractère. Ce qui touche à la police a quelque chose qui répugne ; c'était une prévention à combattre, et il n'eût pas été mauvais de montrer ce que d'Argenson fut dans des fonctions difficiles à exercer et d'emprunter à Fontenelle, que nous venons de citer, la peinture qu'il a tracée du Paris d'alors, de l'ordre, de la sécurité qui y régnaient, des services incessamment rendus à la société par d'Argenson, de la noblesse de ses procédés et de sa probité à toute épreuve (*Œuvres* de Fontenelle, éd. d'Amsterdam, 1742, t. III, p. 496). Nous reconnaissons, du reste, que dans l'analyse des documents publiés par lui, M. Cottin laisse plus d'une fois apercevoir le haut mérite du lieutenant de police; mais, il nous le semble, le lecteur aimerait à faire plus ample connaissance avec lui. L'introduction, d'ailleurs très intéressante, révèle une impartialité qui devient rare. M. Cottin ne suit pas la triste mode qui règne aujourd'hui de décrier Louis XIV ; tout en avouant ses fautes, il se montre juste envers le Roi qui, disait Voltaire, « fit plus de bien à sa nation que vingt de ses prédécesseurs ensemble. »

Le volume est terminé par un index très complet donnant les noms de toutes les personnes citées dans les rapports et l'introduction. Hélas! plusieurs de ces noms bien connus ont figuré ailleurs plus honorablement.

TH. P.

Pirates et rebelles au Tonkin. Nos soldats au Yen The, par le colonel Frey, de l'infanterie de marine. Paris, Hachette, 1892, in-12 de x-352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis 1885, la paix existe théoriquement au Tonkin. C'est même en se fondant sur cet état pacifique que le gouvernement républicain a institué le régime civil en Indo-Chine, réduisant à un minimum ridicule les prérogatives et les pouvoirs de l'autorité militaire. Et cependant la guerre n'a jamais été totalement interrompue. Ce ne sont pas seulement des détrousseurs de grands chemins, des bandes de « pirates » qui attaquent nos postes et brûlent les villages placés sous leur protection; nous avons affaire à des « rebelles, » c'est-à-dire à des Annamites qui ne reconnaissent pas notre domination, et qui, unis aux contingents chinois recrutés à la frontière, constituent pour nos troupes des adversaires redoutables. Les bandes ne sont pas très nombreuses, en raison de la difficulté des approvisionnements et des communications; elles possèdent en général un noyau permanent, aguerri, discipliné, d'environ deux cents à trois cents hommes, mais qui est vite quintuplé quand il est fait appel aux villages rebelles de la région.

En janvier 1887, sur les confins du Thanh Hoa et de la province de Ninh Binh, le De Soan donna bien du fil à retordre à la division d'occupation. Il fallut concentrer à Ba Dinh plus de quinze cents hommes, faire venir de Ha Noi des pièces de 95, et c'est seulement après un siège de vingt jours, et un triple assaut aussi sanglant qu'inutile, qu'on parvint à faire sortir les rebelles des villages ceints de rizières où ils s'étaient fortifiés.

Le colonel Frey a eu l'heureuse inspiration de décrire les péripéties et de faire connaître les détails d'un épisode analogue de la guerre au Tonkin : la colonne du Yen The, qui prit fin en juin 1891 et ne coûta pas à l'armée moins de trois capitaines, sept lieutenants et cent hommes tués, blessés ou morts de maladies qu'ils y ont contractées.

Le Yen The est une des régions les plus fertiles du Tonkin, qui commence à Bac Ninh, en plein delta, et s'étend vers le nord entre Bac Le et Thaï Nguyen. Les gardes civils du Résident occupaient divers postes dans cette direction, mais comme partout ailleurs, l'inefficacité de leur action était évidente. Au mois d'août 1890, un administrateur civil, à la tête d'une nombreuse troupe de miliciens, essaya de chasser les bandes rebelles, mais sa colonne dut se dissoudre à la suite d'un échec sérieux éprouvé devant le village de Cao Thuong. On dut alors recourir à l'armée et le général Godin reçut le commandement des troupes d'opération. Le colonel Frey s'est fait l'historien de cette campagne de Yen The, à laquelle il prit une part brillante, et il en a exposé magistralement les différentes phases.

Le seul reproche que je me permette de lui adresser — et il est bien

minime — a trait à l'orthographe des noms annamites, qui est souvent défectueuse. « Je ne sais pas » se dit *Không biét* et non pas *Com-biet* (p. 110), et le mot *mot* (un) ne s'écrit pas *mott* (p. 128).

Les opérations qui furent faites au nord de l'Annam en 1886-1887 et celles du Yen The, au cours de ces deux dernières années, justifient pleinement les prévisions si éloquemment formulées par Mgr Puginier, le grand évêque du Tonkin; mais le gouvernement de la république et les agents civils en Extrême-Orient n'ont pas témoigné plus de confiance aux missionnaires français qu'aux officiers du corps expéditionnaire, et il a quelques raisons de s'en repentir aujourd'hui.

ROGER LAMBELIN.

Les Monarchistes sous la troisième République, par LOUIS TESTE. Paris, Arthur Rousseau, 1891, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

De temps à autre, tous les trois ou quatre ans en moyenne, M. Louis Teste expose, sous la forme d'une brochure très soignée et généralement suggestive, ses idées sur les questions qui sollicitent l'attention générale en France ou à l'étranger. L'éminent publiciste n'a pas ses coudées franches dans le journal auquel il collabore; c'est une des raisons pour lesquelles il s'adresse directement au public et lui fait part de ses impressions sous sa seule responsabilité.

Après avoir successivement publié : *Notes sur Rome et l'Italie; Préface au conclave*, dont le succès fut considérable; *République et Magistrature; Léon XIII et le Vatican; Alexandre III et la Russie*, M. L. Teste étudie le rôle des *Monarchistes sous la troisième République.*

Peut-être y a-t-il dans l'amertume qui se tapit sous le manteau d'impartialité qu'il déploie fièrement, le dépit de n'avoir pas été apprécié à sa valeur par les chefs de son parti, et de n'avoir pas joué dans la presse et sur la scène politique un rôle proportionné à son talent; mais il est toujours téméraire de préjuger des « pensées de derrière la tête, » comme on dit en Allemagne.

La thèse soutenue est la suivante : depuis vingt et un ans les monarchistes se reprochent les uns aux autres de n'avoir pas restauré la royauté. Ils sont injustes pour leurs princes et pour eux-mêmes. Ni leurs princes ni eux ne sont responsables de l'ajournement de leurs espérances; car ces espérances ont toujours été irréalisables. Et, à l'appui de sa démonstration, M. Teste remonte aux origines et fait la genèse de la dynastie capétienne; il compare l'élection du président Thiers par les députés de Versailles à celle du roi Hugues Capet par les barons de Senlis — ce qui est bien un peu osé, — puis il examine les caractères principaux des quatre monarchies de 1804, de 1814, de 1830 et de 1832, montrant que le pouvoir royal se rétrécit à mesure que s'étend le pouvoir populaire, et enfin il prétend établir que ni en 1870, ni en 1871,

ni même en 1873, ni en 1877, ni en 1883, ni en 1885, ni en 1889, il n'a été possible de renverser le gouvernement républicain.

La thèse est ingénieusement soutenue ; mais, après une lecture consciencieuse des *Monarchistes sous la troisième République*, j'avoue ne pas être convaincu. L'Assemblée nationale, nommée avec le mandat de faire la paix, pouvait et devait affirmer que les conditions les plus favorables aux intérêts et à la dignité du pays ne pouvaient être obtenues que par le Roi de France rappelé par la volonté nationale. Pour restaurer la monarchie en 1871, il a manqué aux députés la confiance en soi, et au prince un peu d'initiative ; et en 1873, sans les intrigues d'un petit clan malfaisant, Monsieur le Comte de Chambord serait monté tranquillement sur le trône, en dépit des inventeurs du mot prêté au maréchal de Mac-Mahon : « Les chassepots partiront tout seuls. »

Où je partage absolument les impressions de M. Teste, c'est quand il flétrit l'alliance des monarchistes avec le boulangisme, alliance qui ne pouvait aboutir qu'à un désastre peu honorable. Une constatation très vraie qui se dégage d'un des plus intéressants chapitres de la brochure est celle-ci : Les conservateurs, par leur opposition tempérée et leur politique peu virile, ont largement contribué à affermir les institutions républicaines : « Quand la suppression du budget des cultes et la séparation de l'Église et de l'État sont mises aux voix dans les Chambres, leurs sentiments catholiques les leur font repousser, bien que leurs sentiments monarchistes leur disent qu'ils ébranleraient la République en la laissant s'engager dans ces entreprises. Ils fondent partout des instituts, collèges, écoles, hôpitaux, hospices, asiles, crèches, cercles, associations catholiques, atténuant ainsi les mécontentements des laïcisations de la République. »

J'aurais souhaité qu'en terminant, M. Teste ne se crût pas obligé de sacrifier aux dieux du jour et de faire le pèlerinage de Cronstadt, en chantant les louanges de la diplomatie de M. Carnot. « Baptisée par le Pape » et adoptée par le Tzar, la République n'est pas assurée du lendemain, et un écrivain soucieux de ne pas compromettre sa réputation de prophète agira prudemment en évitant de se porter garant de sa longévité.

ROGER LAMBELIN.

Français et Anglais, par PHILIP GILBERT HAMERTON, traduction de G. LABOUCHÈRE. Paris, Perrin, 1891, 2 vol. in-12 de XXIV-268 et 272 p. — Prix : 7 fr.

Pour faire une étude comparée de deux peuples, en se conformant strictement à la règle de ne citer que des faits dont on a eu des exemples sous les yeux, il faut connaître à fond les deux pays et posséder très complètement leur langue. Marié à une Française et habitant la France depuis de longues années, M. Philip Gilbert Hamerton paraît

remplir la première condition, et j'imagine que s'il a demandé à M. Labouchère de travailler à la transcription française de son ouvrage, c'est surtout pour se ménager le patronage d'un homme politique bien connu des deux côtés de la Manche. *Français et Anglais* est une œuvre de bonne foi destinée à faire tomber bien des préjugés sur deux peuples qui s'estimeraient davantage s'ils se connaissaient mieux. M. Hamerton examine successivement l'éducation, le patriotisme, la politique, la religion, les vertus, les coutumes, la société, le succès, la variété. Il donne ses conclusions personnelles, toujours appuyées d'observations impartiales ; il fixe les traits distinctifs des caractères, notant l'influence de la science et de l'art sur leur développement progressif ; il résume en un mot la tendance générale des deux pays : les Anglais ont l'esprit moins étroit et deviennent moins exclusifs ; les Français gagnent en sens pratique et en prudence.

Une idée fort juste, exprimée à plusieurs reprises au cours de ces deux volumes, est celle-ci : l'ancienne antipathie qui séparait autrefois la France de l'Angleterre a pris de nos jours la forme d'une jalousie réciproque et n'en est que plus vivace : aucun des deux peuples ne pardonne à l'autre ses progrès matériels et ses conquêtes coloniales.

Le souci constant de ne parler que des faits dont il a été témoin et des récits qui lui ont été personnellement rapportés a toutefois conduit l'auteur à formuler des assertions erronées. Habitant un département de l'Est, Saône-et-Loire, je crois, M. Hamerton n'aurait pas dû généraliser les observations politiques et sociales faites dans son voisinage ; en ce faisant, il s'écarte du but qu'il a visé et risque de compromettre aux yeux du lecteur son œuvre tout entière. Dans le chapitre consacré à l'*Éducation*, je relève cette phrase : « Le véritable sentiment royaliste est mort en France ; le sentiment religieux ne survit que dans une partie de la population, et n'y est guère vivace d'ailleurs. » Pour exprimer une semblable pensée, il faut n'avoir visité ni le nord, ni l'ouest, ni le midi de la France, et n'avoir fait qu'une enquête bien superficielle sur les provinces de l'Est. La suite du paragraphe est infiniment plus véridique. « D'autre part, les postes occupés par les hauts fonctionnaires de la République n'inspirent de respect à personne. Les royalistes les méprisent unanimement, les républicains désirent en général chasser le présent occupant pour le remplacer par un autre. » (T. I, p. 65.)

Sous le bénéfice de ces réserves, qui ne portent que sur une partie fort restreinte des sujets traités, je recommande chaleureusement au public le consciencieux ouvrage d'un Anglais qui se montre à la fois juge éclairé et véritable ami des Français. ROGER LAMBELIN.

Cartulaire de l'abbaye de Saint-Calais, publié par l'abbé L. Froger. Mamers, Fleury et Dangin ; le Mans, Pellechat, 1888, gr. in-8 de xxv-98 p., avec plan.

Le monastère de Saint-Calais doit son origine à un Arverne du nom de *Casilephus*, qui vint, suivi de deux solitaires (Darmer et Gall), se fixer, à la fin du ve siècle, sur les frontières du Maine, près du ruisseau d'Anisole. Le terrain dépendait de la villa royale de Matoval : Childebert Ier en fit don (515), et ses successeurs (de Chilpéric Ier à Charles le Chauve) confirmèrent la concession. Les conciles de Bonneuil (855) et de Pitres (862), un jugement de la cour du Roi à Verberie (863) et quatre bulles du pape Nicolas Ier intervinrent pour maintenir aux religieux la libre élection de leur abbé. Ils avaient fait à cette occasion une copie de leurs titres ; on sauva heureusement de l'incendie qui détruisit les archives au xve siècle deux autres Cartulaires : ils furent utilisés par les bénédictins, mais ne se retrouvent plus. Un recueil différent, compilé en 1709, faisait partie de la bibliothèque de M. Mégret-Ducoudray, mort en 1884 : il forme la base de la publication de M. l'abbé Froger, laquelle ne renferme que trente-huit numéros. En réalité, les douze dernières pièces (1015-1653) étaient seules inédites, depuis que M. Froger avait eu la complaisance de communiquer ce précieux recueil à M. Jul. Havet et de l'autoriser à publier intégralement les n°s 1 à 21 en appendice au 4e fascicule de ses *Questions mérovingiennes* (1887) : les diplômes 6, 11 et 12 avaient seuls été négligés par Mabillon et Martène. M. Havet a révoqué en doute l'authenticité des deux diplômes de Childebert Ier et de deux autres de Chilpéric Ier et de Thierry (n°s 1-4), « fabriqués de bonne foi sous le gouvernement de l'abbé Rainaud » (ixe siècle). Tout en admettant que « ces critiques méritent d'être prises en considération » (p. xxi), le nouvel éditeur a de la peine à croire que, dans leur forme actuelle, ces documents ne renferment rien « de la rédaction primitive ; » il plaide assez bien en leur faveur les circonstances atténuantes, mais il est d'autant plus à craindre que la sentence sur le texte qui nous est parvenu sera irrévocable que M. Havet a pris soin de justifier d'autres diplômes postérieurs, injustement suspectés. L'édition de M. Froger, j'aime à le reconnaître, ne laisse rien à désirer : elle note soigneusement les variantes des publications précédentes. Mais en constatant leur minime importance, je suis amené à remarquer d'une manière générale le peu d'utilité que la science historique trouve dans la réimpression indéfinie des mêmes documents. Publié à trois cents exemplaires aux frais d'un comité de membres de la Société historique et archéologique du Maine, ce volume est orné d'une vue de la ville et de l'abbaye de Saint-Calais, tirée des portefeuilles de Gaignières à la Bibliothèque nationale. U. C.

Essais de littérature et d'histoire, par René Lavollée. Paris, Hachette, 1891, in-16 de VII-435 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lavollée, ancien consul général de France, et docteur ès lettres depuis vingt-deux ans, a, tout comme un jeune homme, et trop facilement peut-être, cédé au désir de se voir en volume. Certes, on ne saurait le blâmer de charmer les loisirs de sa retraite en écrivant, pour les présenter aux concours académiques, des études sur *Saint Jean Chrysostome* ou sur *Marivaux*. A plusieurs reprises, il parle des lettres avec un enthousiasme que ne connaissent plus guère les sceptiques « faiseurs » d'aujourd'hui, et qui conquiert très vite les sympathies. Mais outre qu'il y a une disparate vraiment trop grande entre toutes ces pièces rapportées : par exemple, entre un article sur la *Poésie latine en Pologne* depuis le moyen âge jusqu'au XVIIIe siècle et un résumé d'histoire diplomatique sur les diverses *Unions internationales* conclues à notre époque, tous les morceaux ne sont pas d'égal intérêt, et plusieurs pouvaient sans inconvénient rester dans les diverses Revues où ils ont paru d'abord, et où peut-être il sera plus naturel de continuer à les chercher.

Le travail le plus important, celui qui ouvre le volume, est consacré aux *Mœurs byzantines d'après saint Jean Chrysostome*. L'Académie des sciences morales lui a donné une récompense en 1890. C'est un relevé, fait de façon intéressante, des passages principaux des homélies ou des sermons, qui peuvent jeter quelque jour sur les mœurs du IVe siècle. Les érudits le trouveront malheureusement très incomplet et reprocheront à l'auteur de n'avoir pas dépouillé l'œuvre entière de saint Jean Chrysostome, ses ouvrages de théologie, de morale, de polémique, ses lettres, où il eût sans aucun doute récolté une ample moisson d'informations, et de n'avoir pas complété le témoignage du grand orateur par celui des écrivains contemporains et par les données de l'histoire. Et les stylistes lui en voudront de se contenter d'un style facile et coulant, mais qui manque de vigueur et de précision pittoresque, de n'avoir pas essayé de faire un tableau expressif de cette époque si bigarrée et si curieuse, un portrait vivant de ce peuple « décadent » d'Antioche et de Byzance.

Sachons cependant gré à M. Lavollée d'avoir au moins fait l'esquisse de ce tableau et d'avoir, par une étude qui se lit avec agrément, appelé l'attention sur une période de l'histoire trop peu connue.

La *Poésie latine en Pologne* est la traduction d'une thèse latine de doctorat, travail de jeunesse, qui n'est guère, comme le sont volontiers les thèses latines, qu'un recueil de longues citations reliées entre elles par de courtes notices sur les *Krzychi*, les *Janicki*, les *Klonowicz*, les *Szymonowicz*, les *Sarbiewsky* et autres *minores*. Le sujet sera neuf pour

bien des lecteurs, comme il l'était pour moi. C'est dire que si j'ai pris plaisir à explorer ce pays inconnu, il ne m'appartient pas de juger mon guide.

L'article sur *la Propriété littéraire et la Convention de Berne* est un compte rendu résumé des conférences internationales de 1883, 1884 et 1885 (M. Lavollée était un des délégués de la France à Berne), qui ont abouti à un traité de protection des droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques. Dans le chapitre suivant, intitulé les *Unions internationales*, le docteur-diplomate passe en revue et analyse sommairement tous les pactes internationaux conclus depuis cinquante ans: Union postale, union télégraphique, union de la Croix-Rouge, union du mètre, union monétaire latine, union pour la protection de la propriété industrielle, etc., etc. C'est un bon article de dictionnaire.

Reste, pour finir, une étude sur Marivaux, où les quelques pages de la fin, sur les esquisses morales, les ébauches philosophiques réunies par Marivaux dans ses *Pièces détachées*, dans le *Spectateur* et le *Cabinet du philosophe*, ne suffisent pas pour justifier le titre : *Marivaux inconnu*.

J'aurai tout dit de ce livre, plus intéressant en somme qu'original et brillant, quand j'aurai constaté que toujours l'auteur cherche à dégager de ses études des réflexions morales, et, comme tous les vieillards, se laisse complaisamment aller à des digressions chaleureuses, mais un peu longues, pour revendiquer, comme il le dit dans sa préface, « les droits éternels de la vérité, de la justice et de l'humanité. »

GABRIEL AUDIAT.

Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, d'après le Journal de la comtesse de Rochefort (1689), par CHARLES DE RIBBE, 2e édition, revue, corrigée et augmentée. Paris, Palmé, 1890, in-12 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quand j'eus l'honneur de rendre compte de la première édition d'*Une Grande Dame dans son ménage*, je crus pouvoir prédire à ce bon et beau livre un rapide et brillant succès. Je ne m'étais pas trompé : cette première édition, partout bien accueillie, partout fêtée, a été vite épuisée, et je crois bien que la seconde ne tardera pas à l'être. Comment, en effet, la foule des lecteurs pourrait-elle ne pas être attirée par un ouvrage écrit d'une façon charmante, contenant des récits pleins d'intérêt et qui s'adresse aux hommes du monde comme aux érudits, aux femmes comme aux jeunes gens ? Les uns y trouveront de précieux renseignements sur l'histoire de la Provence, sur l'histoire du XVIIe siècle ; les autres y apprécieront d'aimables ou piquants tableaux de mœurs ; tous y goûteront une prose excellente, tantôt finement spirituelle, tantôt gravement éloquente. M. de Ribbe, en nous montrant Madeleine de Porcellets, femme d'André Brancas, comte de Rochefort, dans son mé-

nage, nous fait admirer l'énergie et le dévouement de cette noble femme qui, surchargée des dettes de son mari et « dans un état d'affaires presque désespéré, » ramena peu à peu l'ordre et la prospérité dans sa maison, et dont le journal domestique nous a laissé de ce sauvetage un si minutieux et si touchant récit. Rien de réconfortant, rien de salutaire comme l'exemple donné par cette grande dame qui, déployant les plus rares qualités, finit par maîtriser la mauvaise fortune et par rendre à son mari et à ses enfants la situation florissante des plus beaux jours qu'eussent jamais vus luire les Brancas.

A la suite du portrait en pied de cette femme de tant de courage et de vertu, de cette admirable héroïne du bien, M. de Ribbe met sous nos yeux le médaillon, délicatement travaillé, d'une autre femme forte, bienfaitrice, elle aussi, de sa maison, Marguerite-Mathilde de Cabassole, Mme Calvet. C'est d'après le livre de raison de cette vaillante chrétienne (1718) et celui de son fils (1737), que M. de Ribbe retrace l'histoire du veuvage de celle qui fut saluée par la reconnaissance de ses enfants du titre de mère incomparable.

Le volume est terminé par une notice savoureuse sur les Grimoard de Beauvoir, d'après le livre de raison de Jacques de Beauvoir (1638-1702). Cette fois, ce ne sont plus de nobles femmes qui figurent devant nous : c'est un gentilhomme qui, héritier des patriarcales vertus de son père et de sa mère, consacra toute son infatigable activité à l'amélioration de ses terres, à l'éducation de ses enfants, et dont les généreux efforts furent dignement récompensés, car il releva la fortune de la famille, et il eut la consolation de ramener dans la bonne voie son fils aîné qui, entraîné par les plus dangereuses passions, menaçait de ternir le blason de ses aïeux.

Je ne puis, faute d'espace, indiquer tous les détails si instructifs, si curieux, donnés çà et là par l'auteur : détails anecdotiques (sur les cerfs, chevreuils et sangliers de la Provence d'autrefois, sur les mariages de l'ancienne France, sur Brancas « le distrait, » sur les stances gastronomiques d'Honoré de Brancas, *les Plaisirs de la table* (Aix, Roize, 1655), sur la société mondaine d'Avignon, sur la pauvreté de Vauban, sur les dettes du comte de Grignan, notamment pour articles de bouche — d'après un état de sa succession, document inédit, — sur les anciennes processions provençales, sur les loteries à la cour et en province sous Louis XIV, sur l'étoffe appelée cadis, sur les tapisseries à la mode en Provence, sur la fameuse foire de Beaucaire, sur les abondantes saignées d'autrefois, sur la fécondité des mariages au bon vieux temps, etc.; détails archéologiques (description du château de Rochefort, de l'hôtel de Brancas à Beaucaire, etc.) ; détails bibliographiques (surtout en ce qui regarde les nombreux livres de raison publiés en ces dernières années) ; détails d'économie rurale (forêts provençales, industries

textiles, la Camargue et ses fermiers, les anciens baux de métayage, prix de la viande en 1664, en 1689, etc.) ; détails généalogiques (les Porcellets, les Brancas-Cereste, les Brancas-Villars, les Beauvois-Grimoard) ; détails historiques (le luxe et le jeu à la fin du règne de Louis XIV, le désordre des fortunes dans les familles de cour, le ban et l'arrière-ban en 1689, l'influence du règne de Henri IV sur la renaissance agricole, un signe de paix sociale au XVIIe siècle, le pape Urbain V, etc.). On juge par ces énumérations — encore sont-elles incomplètes — de la variété des sujets traités par l'auteur, variété qui n'est pas un des moindres agréments d'un livre plus intéressant, en somme, que toutes les productions frivoles ou malsaines en vogue aujourd'hui. Aussi, voudrais-je voir ce livre adopté par toutes les familles qui ont le respect du passé et qui aiment les récits où, suivant l'expression de M. de Ribbe, la vieille France chrétienne revit dans ce qu'elle eut de plus pur. T. DE L.

Biographies du XIXe siècle. Paris, Bloud et Barral, 3 vol. in-8 de 314, 318 et 337 p., avec portraits. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

Ces trois nouveaux volumes des *Biographies du XIXe siècle* sont remarquables à plusieurs titres : d'abord par la variété des sujets, ensuite par la compétence spéciale de chacun des auteurs qui y ont collaboré, enfin par leur unité, résultat de l'esprit chrétien qui les inspire tous. La variété des sujets d'abord. Il suffit, pour l'établir, de nommer tous les grands personnages, célèbres à des titres divers, dont les portraits passent tour à tour devant nos yeux. Ce sont, dans un volume, le Comte de Chambord, Vitet, Félicien David, le cardinal Pie, Guillaume Ier et Grégoire XVI ; dans un autre, Pie IX, Garcia Moreno, Alexandre II, Littré, Changarnier, Schopenhauer et Lacépède ; dans le troisième enfin, Victor Hugo, Paul-Louis Courier, l'impératrice Joséphine, Pichegru, Carpeaux, le vénérable curé d'Ars et Alfred de Musset. Rois, empereurs, princes de l'Église, souverains pontifes, artistes, poètes, généraux, écrivains, philosophes, c'est, on le voit, sous ses manifestations multiples, toute l'histoire contemporaine, mise en scène d'une façon très vivante et racontée avec une grande hauteur de vues et une rare impartialité. Louanges et blâmes se rencontrent sous la plume des auteurs, toujours distribués à propos, suivant la mesure du mérite et sans souci de courtiser les fausses popularités.

Quant aux auteurs, ils sont tous justement connus, quelques-uns célèbres à bon droit. Ils s'appellent en effet J. d'Arsac, Ch. d'Héricault, Dom Paul Piolin, commandant Grandin, marquis de Ségur, capitaine Perret, Mgr Ricard, l'abbé Lepitre, Jacques de la Faye, François Bournand, l'abbé Guillermin : j'en passe, et des meilleurs : — cela soit dit pour consoler ceux que je ne nomme pas. En ce qui concerne l'esprit chré-

tien qui anime ces pages, les noms que je viens de transcrire en sont le plus sûr garant. Jeunes gens qui voulez connaître le fort et le faible des grands hommes de notre temps, lisez ces livres. Vous y verrez pourquoi tel grand poète, tel écrivain distingué, n'a laissé après lui qu'une gloire contestée, dont le génie ne peut effacer ni même atténuer les taches. Vous y verrez au contraire ce qui fait les grands Papes, les grands évêques, les grands saints, et, pour rester dans une sphère moins haute, comment se forment les grands hommes de bien, qui resteront toujours, à meilleur titre que les grands génies, l'honneur de l'humanité. De toutes ces vies si diverses se dégagent de grandes leçons, qui, venues de par delà la tombe, seront mieux comprises et plus goûtées des vivants.

P. Talon.

BULLETIN

Compendium ceremoniarum sacerdoti et ministris sacris.... observandarum in sacro ministerio.... auctore M. Hausheer, S. J. Editio tertia emendatior. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1891, in-18 de xii-177 p. — Prix : 1 fr. 90.

Nous avons déjà fait autrefois (T. L, p. 168) l'éloge de ce court et substantiel résumé dû à la plume d'un saint religieux mort aujourd'hui. C'est avec joie que nous voyons une troisième édition venir témoigner du succès si bien mérité que nous avions auguré. Cérémonies de la messe privée ordinaire, particularités relatives à certaines messes, observations sur les différentes parties de la messe, messe solennelle, offices de l'après-midi et récitation du bréviaire, telles sont les divisions principales de ce petit manuel clair comme un tableau synoptique et aussi complet que les plus volumineux traités.

G. P.

Philomythus, an antidote against credulity. A discussion of cardinal Newman's Essay on Ecclesiastical miracles by Edwin A. Abbot. Second edition. London, Macmillan and C°, 1891, in-8 de lxxv- 259 p.

On voudrait pouvoir ne pas donner une appréciation trop sévère d'un livre où se montre souvent un sens philosophique et critique très réel; mais l'usage qui en est fait décèle chez l'auteur un tel parti pris, une rancune si cruellement persistante, qu'il est encore préférable de renoncer à le suivre pour n'avoir pas à le blâmer à tout propos. Qu'il suffise de dire ici que M. Abbot a singulièrement abusé de certaines négligences de Newman pour en tirer des conclusions non seulement peu flatteuses pour le caractère littéraire de l'éminent controversiste, mais encore volontairement hostiles aux principes catholiques. Aveuglé par son protestantisme étroit, M. Abbot est souvent injuste, presque partout inconsciemment exagéré.

G. P.

---

es Christenen Handboek. Doornik, Drukkerij S. Jan Evangelist. Desclée, Lefevbre et Cie, 1891, in-32 de xvi-270 p. — Prix, relié : 1 fr. 50.

La librairie de Saint-Jean l'Évangéliste continue la série de ses manuels du rétien, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, en nous envoyant jourd'hui un charmant petit livre de prières dédié aux fidèles néerlandais.

On y trouve naturellement les prières du matin et du soir, puis celles de la messe, la préparation à la confession et à la communion, les dévotions du Rosaire et du chemin de la croix, diverses litanies. L'exécution typographique est fort soignée, et pour un prix très modeste on peut se procurer cet excellent Handboek. G. P.

L'Église et la Liberté, par Georges Romain. 4e édition. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-8 de 498 p. — Prix : 6 fr.

D'où vient que les ennemis de l'Église admettent de si grossières erreurs et nous les opposent comme des arguments sans réplique? C'est qu'ils se bornent à étudier le christianisme dans les écrits de ses détracteurs. « Ils ne lisent que les livres et les journaux qui le travestissent et le défigurent. » C'est donc une noble pensée que celle de démontrer à ces agresseurs acharnés leur intolérance coupable, ou tout au moins leur incontestable ignorance. Faudra-t-il pour cela recourir à une polémique brutale? Non, M. Georges Romain préfère la douce et patiente persuasion, et il entreprend son œuvre d'apologiste avec des sentiments de mansuétude, de chaude charité qui percent à chaque ligne. L'Église et la liberté humaine, l'Église et les puissances temporelles, son action sociale, la comparaison de son esprit avec les principes de 89, son œuvre législative, ses recours au bras séculier, l'Inquisition, le péril social sans l'Église : voilà les huit études successivement abordées dans ces cinq cents pages. La discussion manque parfois un peu d'enchaînement par suite de la multiplicité des citations; on rencontre assez souvent des répétitions, et quelques passages où il était fait dans la première édition allusion à des faits à venir se rapportent maintenant à des événements passés ; mais, en somme, l'œuvre dans son ensemble est forte et sincère, et tout homme sérieux qui en aura lu un chapitre voudra continuer à s'éclairer ou à s'édifier en se pénétrant de l'enseignement plein de bonne foi qu'offrent également tous les autres.

G. Péries.

Le Concordat. *Qu'on l'observe loyalement ou qu'on le dénonce*, par J.-M. Villefranche. 2e édit. Paris, Bloud et Barral, 1891, in-18 de XIII-150 p. — Prix : 1 fr.

Vaillante et vigoureuse brochure. C'est le cœur qui parle et c'est l'amour de l'Église qui fait battre ce cœur. Bravo, courageux auteur! Sans doute, la question est délicate, les conséquences d'un pas en avant sont à considérer; mais vaut-il mieux attendre le moment où l'on sera enchaîné et où ce pas en avant ne sera même plus permis? M. Villefranche ne le pense pas. Au reste, ce n'est pas au concordat qu'il s'en prend, mais à la mauvaise interprétation qu'on lui donne. Si nous avions eu la ferme direction de nos frères catholiques de Belgique et d'Allemagne, certes nous ne serions pas tombés où nous sommes aujourd'hui : M. Boissard l'écrivait naguère dans le *Correspondant*, M. Villefranche le démontre à nouveau. Dans ces pages toutefois, pas d'imprudences de langage, pas un passage irrespectueux pour l'autorité ecclésiastique, mais partout la courageuse affirmation d'une vérité, hélas! trop facile à constater pour ceux qui ne sont pas les satisfaits et qui souhaitent la religion libre et honorée. L'auteur met encore le doigt sur une des plaies qui affligent le plus profondément l'Église aujourd'hui, en signalant l'abus de recommandations et l'injuste suspicion dans laquelle on tient ordinairement l'ecclésiastique pourvu de ses grades en théologie (p. 89). Et l'on s'étonne que le niveau du courage s'abaisse, que les hommes d'énergie disparaissent que les grands caractères fassent défaut!.... Qu'elle est exacte encore, la na-

vrante description des amertumes du saint prêtre dérouté par cette politique cléricale qui consiste à ne pas « se faire d'affaires ! » Il se dit que telle n'était pas la crainte des chrétiens des premiers âges traînés devant les préteurs, et il constate avec désillusion que ce n'est point ainsi qu'il avait entrevu l'Église et le sacerdoce dans les ardeurs de sa foi ! M. Villefranche ne s'arrête pas à ces tristes réflexions ; il relève les courages, parle d'espérance et de fier relèvement, et l'on sort de la lecture de son livre réconforté, véritablement fortifié pour les luttes de l'avenir. G. PÉRIES.

Au Vatican, *souvenirs du jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII,* suivis d'une étude analytique de l'encyclique « *Rerum novarum,* » par Mgr DE T'SERCLAËS. Louvain, Peeters; Paris, Lecoffre, 1891, in-12 de VII-248 p.

Ce livre est un commentaire de la parole de J. de Maistre : « Les temps approchent où nous aurons dans le monde la présence visible de la Papauté. » Ces temps sont venus, et, mieux que tout autre événement, le jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII l'a fait voir. Cela ressort très bien du livre de Mgr de T'Serclaës. Après un historique rapide de la préparation du jubilé et des fêtes jubilaires, il nous fait visiter l'exposition vaticane, nous montre les rois et les peuples aux pieds de Léon XIII, met en relief le côté surnaturel de ces fêtes et conclut par des paroles de confiance et d'espoir. En appendice, l'auteur a fait un éloquent commentaire de la dernière encyclique sur la *Condition des ouvriers,* montrant que, de la pratique des enseignements qu'elle contient, dépendent le salut et la paix du monde. Nous recommandons chaudement ce livre. P. TALON.

La Liberté de conscience, sa nature, son origine, son histoire et sa pratique dans nos sociétés contemporaines, d'après les encycliques de Léon XIII, par l'abbé CANET. Lyon, Vitte, 1891, in-8 de IX-432 p. — Prix : 6 fr.

Sujet éminemment actuel. Tout le monde en parle; combien, hélas ! en ignorent les premières notions ! Ame, liberté, loi, morale, spiritualisme, ce sont choses démodées aujourd'hui. M. Canet remarque fort justement que les écoles philosophiques les plus irréductibles dans leurs principes arrivent toujours à s'entendre pour faire la guerre au catholicisme et sont entre elles d'une longanimité inexplicable. Pour l'Église seulement elles réservent leur intolérance. Il était donc nécessaire de relever le drapeau en face de ces adversaires quelquefois brillants, mais tous plus ou moins ouvertement impies, et d'exposer franchement ce que nous appelons liberté de conscience. Les malentendus et les fausses interprétations ne seront plus si aisés quand nous aurons une bonne fois précisé la nature de la liberté de conscience, son origine, son histoire et sa pratique. Lisez le paragraphe qui a pour titre : l'Inquisition, ceux consacrés aux schismes grec et russe, au protestantisme, et vous saurez où se trouve la vraie liberté. Lisez surtout le chapitre de la séparation de l'Église et de l'État, question brûlante entre toutes, et vous ne douterez plus dans quel camp l'on rencontre la bonne foi et les généreux sentiments, dans quel autre règnent en maîtres une haine aveugle et farouche et le brutal parti pris d'opprimer. M. l'abbé Canet a fait un excellent travail, un peu surchargé çà et là de citations sans valeur empruntées à des articles de journaux, et qui aurait aussi gagné à être débarrassé des trop longues revendications personnelles réitérées dans le prologue. G. PÉRIES.

Légende des trois compagnons. *La Vie de saint François d'Assise, racontée par les Frères Léon, Ange et Rufin, ses disciples*, traduite pour la première fois. Précédée d'une introduction par M. l'abbé Huvelin. Paris, Poussielgue, 1891, in-16 de xxi-158 p. — Prix : 1 fr.

Tout ce qui se rapporte à la vie des grands hommes que l'Église propose à notre vénération offre pour les âmes un irrésistible attrait. On ne s'étonnera donc point qu'une femme du monde, vouée à l'étude des lettres, ait choisi pour la présenter au public la *Légende des trois compagnons*, écrite par trois disciples de saint François d'Assise, et qui n'avait point encore été traduite. Il se dégage de ce récit un touchant enseignement et une inexprimable saveur. Le texte a été fourni par un manuscrit du Vatican, et il est précédé de quelques pages dues à M. l'abbé Huvelin, vicaire à Saint-Augustin, un maître de la vie spirituelle. C'est assez dire le charme et le profit qu'on trouvera dans l'opuscule que nous annonçons, et qui aura une place de choix dans la bibliothèque ascétique de tout chrétien passionné pour les gloires de l'Église de Dieu. G. de B.

Souvenirs d'un président d'assises (1880-1890), par Bérard des Glajeux. *Accusés et juges, accusateurs et avocats.* Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-12 de iv-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est réellement intéressant, ce petit ouvrage, et nous n'hésitons pas à le recommander à tous, mais particulièrement à ceux qui s'occupent des choses judiciaires. Il est fait d'expérience et de philosophie. Ce sont des souvenirs, et pourtant l'auteur y parle très peu de lui-même. Pendant les douze ans qu'il a rempli les fonctions de président d'assises, avec une distinction bien connue au Palais, M. Bérard des Glajeux a pu faire une ample moisson d'observations relatives aux accusés, aux témoins, au jury, aux magistrats et aux avocats. C'est le fruit de ses observations qu'il nous offre dans ces pages, qu'on trouverait trop courtes si l'auteur ne nous promettait de leur donner une suite dans un second volume. M. Bérard des Glajeux se rattache par ses origines à la magistrature d'avant 1870; aussi ses souvenirs s'étendent-ils bien au delà des dix dernières années, auxquelles ils sont plus particulièrement consacrés. A côté de curieux détails sur les affaires célèbres, telles que celles de Campi, de Fenayrou ou de Mme Clovis Hugues, qu'il a présidées, nous trouvons de précieux renseignements sur des hommes illustres que l'auteur a connus et qui sont aujourd'hui disparus, sur Berryer, Jules Favre, Chaix d'Est-Ange, Allou, Lachaud. Mais ce volume n'offre pas seulement une lecture attrayante; il contient aussi d'utiles leçons pour tous ceux qui participent à l'œuvre de la justice. Le rôle du président d'assises y est supérieurement défini. « La première qualité du président, nous dit M. Bérard des Glajeux, c'est la pitié. *Res sacra miser*.... La pitié est la note du cœur dans la direction des débats criminels ; elle ne consiste pas à faiblir devant le crime, mais à tenir état d'une situation misérable pour ne pas reprocher durement à un homme les fautes qui l'ont perdu. » Les devoirs du ministère public et de l'avocat ne sont pas moins bien tracés. Il y a donc tout à la fois plaisir et profit à écouter ces causeries d'un magistrat éminent sur les choses qu'il a bien vues et bien pratiquées. Maurice Lambert.

Le Chemin de Damas, par le général Ambert. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 346 p. — Prix : 4 fr.

La maison Bloud et Barral vient de rééditer sous une forme appropriée au distributions de prix un des meilleurs ouvrages du regretté général Ambert.

Nous ne connaissons pas de lecture plus réconfortante : patriotisme et religion y forment la plus heureuse association. C'est la démonstration, par une série d'histoires héroïques et amusantes, de cet aphorisme énoncé par le sympathique auteur : « Un bon soldat est toujours sur la route du ciel, puisqu'il pratique ces vertus qui se nomment la résignation, l'abnégation, l'obéissance, le dévouement. »

Signalons un épisode émouvant des guerres d'Algérie intitulé : *Le Père et le fils ;* et aussi une excellente étude psychologique, *le Tambour Mathieu*, qui montre les monstrueuses conséquences de certains déclassements et du développement de l'instruction sans le secours de la foi. Cet excellent volume est à recommander vivement pour la jeunesse chrétienne et pour les bibliothèques d'œuvres militaires.

COMTE DE BIZEMONT.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par MAURICE BLOCK, de l'Institut, et BERNARD BERTILLON, DE BOISJOLIN, TURQUAN, etc., 48e année. Paris, Guillaumin, 1891, in-18 de 1,050 p. — Prix : 9 fr.

M. Block et ses collaborateurs viennent de faire paraître, pour la 48e année, l'Annuaire de l'économie politique et de la statistique. Ils ont continué cette publication dans les conditions qui lui ont jusqu'ici assuré le succès, et en ont fait le répertoire obligé de quiconque s'intéresse à ces sciences. Comment en effet retrouver les milliers de documents qui sont ici réunis, si on doit les rechercher au milieu des nombreuses publications qui les ont publiés pour la première fois? Journaux officiels, recueils spéciaux, ouvrages français et étrangers, tout est compulsé et mis à contribution. Aucun relevé véritablement important n'est oublié.

Le mérite de ce répertoire est augmenté, à un autre point de vue, par l'ordre qui y règne, et qui, adopté depuis longues années déjà, facilite grandement les recherches. Comme toujours, cinq grandes divisions : France en général, Paris, Algérie et colonies, pays étrangers et enfin, variétés ; chacune bourrée de faits et de documents formant une véritable encyclopédie de ces matières, dont l'origine est presque toujours scrupuleusement indiquée.

G. DE S.

Moïse ou Darwin ? Trois conférences populaires offertes aux réflexions de ceux qui cherchent la vérité, par le Dr ARNOLD DODEL, professeur titulaire de botanique à l'Université de Zurich, vice-président de la Société des libres penseurs allemands. Traduit sur la 3e édition allemande, par CH. FULPIUS, président de la Société des libres penseurs de la ville de Genève. Paris, C. Reinwald, 1892, in-8 de VIII-165 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce pamphlet, — car c'en est un et n'est pas autre chose, — dénote, chez ses auteurs, une profonde ignorance. La pensée en est celle-ci : la théorie darwinienne étant un dogme scientifique indiscutable, le récit de Moïse n'est qu'un enfantillage à tout jamais condamné par la science : il faut donc choisir entre Moïse avec ses fables enfantines, et Darwin, le pontife de la vérité définitive et irréformable. Les auteurs n'ont aucune idée des notions les plus élémentaires de l'exégèse biblique, et sont d'autre part mal renseignés sur la théorie de Darwin. Celle-ci est non seulement contestée par les antitransformistes, et ces derniers comptent parmi eux des savants de premier ordre, mais encore par d'autres écoles transformistes qui, tout en admettant le système de l'évolution, ne le croient pas justifié par la sélection naturelle, la lutte pour l'existence, et les autres explications plus ou moins ingénieuses du grand naturaliste anglais. Or, prendre pour arme de combat une théorie

aussi incertaine, aussi contestée et, sur certains points, aussi solidement réfutée que la théorie darwinienne de l'évolution, ce n'est faire preuve ni d'une bien grande confiance dans la bonté de la cause qu'on veut soutenir, ni d'une grande sûreté de jugement. Quant à la prétendue démonstration de la fausseté scientifique du récit de Moïse, elle repose comme toujours sur l'inintelligence des textes et de leur interprétation, sur l'ignorance des règles de l'exégèse, et, pour tout dire, sur le parti pris et l'idée préconçue. Combien faudra-t-il répéter de fois que la Bible n'est pas un traité scientifique, que son but est tout autre, et que quand le texte se trouve avoir à envisager accessoirement des faits de l'ordre naturel, tombés de nos jours dans le domaine de la science, il s'exprime dans la langue populaire du temps où écrivaient ses auteurs, afin d'être compris du peuple naissant et grossier encore auquel il s'adressait? Mais rappeler aux auteurs que nous combattons les règles d'une discussion sérieuse et de bon aloi, c'est leur supposer une indépendance d'esprit et une liberté de jugement qui n'ont jamais existé que de nom dans le camp qui s'appelle, sans doute par antiphrase, le camp de la « libre » pensée.

JEAN D'ESTIENNE.

Morceaux choisis des auteurs français, publiés conformément aux programmes du 23 janvier 1890, à l'usage de l'enseignement secondaire classique, avec des notices et des notes par ALBERT CAHEN, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au collège Rollin. — **Classe de sixième, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie. — Classe de cinquième, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie. — Classe de quatrième, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie. — Classes de troisième, seconde et rhétorique, XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.** 1re partie, **Prose,** avec un tableau sommaire de l'histoire de la littérature française. 2e partie, **Poésie.** Paris, Hachette, 1890-1891-1892, 5 vol. in-16, cartonnage toile, de 224, 360, 455, 757 et 576 p. — Prix : 1 fr. 50, 2 fr. 50, 3 fr., 4 fr. et 3 fr. 50.

Il existe déjà pas mal de recueils de morceaux choisis : en voici un nouveau qui n'est pas plus mal fait que les autres, qui est même meilleur incontestablement qu'un certain nombre de ceux qui l'ont précédé. Ce recueil est fait conformément aux derniers programmes de l'enseignement secondaire classique; il est gradué et approprié de volume en volume aux goûts des enfants qui grandissent. Des notices bien faites et des notes brèves et précises apprennent aux élèves ce qu'il est important de savoir de chaque auteur et dissipent les difficultés de divers genres, philologiques, historiques, géographiques, grammaticales, qui pourraient arrêter les élèves et les empêcher de comprendre et de goûter le texte original qui est offert à leur admiration ou à leur étude. En tête du volume de prose destiné aux classes supérieures, il y a même un résumé d'histoire littéraire qui nous a paru bien fait. Par exemple, il ne faut pas attendre de M. Cahen, à propos de certains auteurs très sujets à caution, les restrictions et réserves absolument nécessaires quand on s'adresse à des jeunes gens chrétiens ; manifestement, ce n'est pas pour eux que ce recueil est fait. Cela se voit dans les notices, cela se voit aussi dans le choix des morceaux, surtout quand il s'agit des auteurs contemporains. Ainsi, notre auteur n'a garde d'oublier Michelet, Sand, About, Daudet, Renan et Gréard lui-même (qui est, il est vrai, son supérieur hiérarchique), mais se garde bien de rien emprunter aux grands écrivains catholiques de notre temps. Rien, c'est trop dire, puisque j'y vois des morceaux de J. de Maistre et de Lacordaire. Mais la part est beaucoup trop restreinte et sent trop le parti pris. La littérature catholique a produit beaucoup de grands écrivains au XIXe siècle,

et oublier dans un recueil de ce genre, alors surtout qu'on est si large pour d'autres, oublier, dis-je, Gerbet, Ozanam, Dupanloup, Louis Veuillot, Montalembert, Pontmartin, et d'autres encore, c'est faire preuve ou de peu de goût ou d'une grande étroitesse d'esprit. Quoi qu'il en soit, tant à cause de ce qu'il nous donne qu'en raison de ce qu'il omet, je crains bien que le recueil de M. Cahen ne soit tenu en suspicion par les maisons d'éducation chrétienne. Franchement il ne l'aura pas volé. Aux maisons chrétiennes il faut des recueils chrétiens : celui-ci ne l'est à aucun titre. Nous le signalons aux amateurs d'ouvrages de ce genre; mais il ne nous est pas possible de le recommander.

P. TALON.

Arthur de Bretagne, drame historique en 5 actes et 7 tableaux, mêlé de chants, par FRÉD. HEURLIPES. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-12 de 144 p. — Prix : 0 fr. 65.

Jacques Cartier, ou la Découverte du Canada, drame historique en 4 actes, un prologue et un sixième tableau (*ad libitum*), mêlé de chants, par FRÉD. HEURLIPES. Paris, Henri Gautier, in-12 de 56 p. — Prix : 0 fr. 40.

Bertrand Du Guesclin et Olivier de Clisson, tableaux historiques et dramatiques en 5 actes, mêlés de chants, par FRÉD. HEURLIPES. Paris, Henri Gautier, in-12 de 52 p. — Prix : 0 fr. 40.

Scander-Bey, ou le Héros chrétien, drame historique en 4 actes, par RAUGATIEN D'AURRÈS. Paris, Henri Gautier, in-12 de 48 p. — Prix : 0 fr. 30.

Soliman, ou l'Ambassade d'un moine, drame historique en 4 actes, par RUPERT PHAUSNIEF. Paris, Henri Gautier, in-12 de 36 p. — Prix : 0 fr. 30.

M. Crédule en Bretagne, comédie en 4 actes, par YVES BREZONNEC. Paris, Henri Gautier, in-12 de 52 p. — Prix : 0 fr. 50.

La Reine Atella, épisode de la conquête de l'Algérie, 1831-1832, drame en 4 actes, par MARIE J., auteur de *l'Ermite de la montagne*. Paris, Haton, 1892, in-12 de 69 p. — Prix : 1 fr.

Gertrude, ou la Reine d'un Jour, comédie en 4 actes par l'abbé O. LEROY, chanoine honoraire de N.-D. de Lorette. Paris, Haton, 1892, in-12 de 71 p. — Prix : 1 fr.

De notre nouvelle excursion à travers la littérature dramatique de collège nous rapportons cette impression, qu'à part de bien rares exceptions, cette littérature est médiocre, que la rhétorique y abonde, que l'entente des nécessités de l'art dramatique en est, en revanche, à peu près absente; bref, qu'elle n'est nullement en progrès, et que nos pères, sans parler même de Racine, l'incomparable auteur d'*Esther* et d'*Athalie*, savaient en tirer un bien meilleur parti. Notons que la comédie est, en général, supérieure au drame et que les œuvres historiques ou prétendues telles ne valent pas les œuvres de pure fantaisie. Des huit pièces dont nous avons à parler, les six premières sont pour les jeunes gens, les deux dernières seulement pour les jeunes filles, et ce ne sont pas les plus mauvaises. Sur les huit, deux comédies seulement, et je ne m'en plaindrais pas, si la qualité était d'accord avec la quantité; mais, décidément, il est plus facile, en France, de trouver le secret du rire que le secret des larmes, et cela, je le regrette sincèrement, parce que cela me rappelle, hélas! que nous sommes du pays des auteurs de *Gil Blas* et de *Figaro*.

— *Arthur de Bretagne* est assurément un beau sujet, assez dramatique en lui-même pour que, même insuffisamment traité, il procure de saines émotions et fasse couler bien des larmes. Celui de M Heurlipes est capable d'atteindre ce résultat, sans qu'il faille, je le crains, en imputer tout le mérite à l'auteur. Son drame n'est guère, en effet, qu'un récit découpé en actes

et en tableaux, liés entre eux vaille que vaille, sans un souci suffisant de la logique et de la clarté. Comme pour justifier ma critique, l'auteur prend soin d'indiquer qu'on en peut sans inconvénient retrancher un acte, plusieurs scènes et plusieurs tableaux. Il est évident que d'une pièce bien faite on ne pourrait pas en dire autant. Les apparitions et l'apothéose finale me semblent bien puériles. Cela rappelle *Don Juan* et *Faust*, mais ne les fait pas oublier.

— *Jacques Cartier*, du même auteur, est, à mon avis, infiniment meilleur. C'est l'histoire dramatisée de la conquête du Canada. Je ne doute pas que, bien joué, ce drame ne produise un certain effet. Il est pittoresque, amusant, émouvant, et c'est une belle leçon de patriotisme et de courage. Mais il y a encore là le tableau *ad libitum*, et je me dis : si l'on peut s'en passer, pourquoi s'être donné la peine de l'écrire?

— *Bertrand Du Guesclin et Olivier de Clisson* a un très grave défaut : ce n'est pas un drame, mais deux drames tout à fait distincts, dont la succession rompt absolument l'unité de l'œuvre. Une fois Du Guesclin mort, la pièce recommence. Tout cela est bien décousu, et par la nécessité où l'auteur se place de raconter beaucoup de choses dans une seule représentation, il se produit des revirements tout à fait inexpliqués. Je signalerai surtout le rôle de Montfort, qui est d'une rare faiblesse. Un vrai pantin, dont une ficelle tirée à propos modifie totalement la physionomie. Un auteur dramatique devrait se garder de ces procédés un peu sommaires, dont le théâtre de Guignol peut seul s'accommoder.

— *Scander-Bey* n'est pas non plus toujours bien facile à comprendre, à la lecture tout au moins. En quelques minutes, on est vaincu, on est vainqueur, on est prisonnier, puis on triomphe encore : bref, tout cela me paraît bien embrouillé. Le sujet d'ailleurs est émouvant, et il y a de l'unité dans le drame : c'est quelque chose. La scène se passe en 1440 : au début, Scander-Bey est général en chef des troupes du Sultan et il assiège Croïa ; à la fin, au contraire, il est l'ennemi du Sultan et il règne dans Croïa sur l'Albanie restaurée et triomphante : mais, entre le début et le dénouement, il y a bien du *brouillamini :* enfin tout est bien qui finit bien.

— *Soliman* nous reporte à une époque plus reculée encore, en 1187, au moment du siège de Jérusalem par Saladin. Comment Jérusalem est sauvée du pillage par l'intervention d'un moine qui se trouve être le propre fils de Saladin, voilà le sujet, où il y a bien aussi quelques invraisemblances. C'est d'ailleurs assez intéressant.

— Avec *M. Crédule en Bretagne* nous passons à la comédie bouffonne. Cela rappelle le célèbre *Voyage à Dieppe*, de Wafflard et Fulgence, je crois. M. Crédule s'est moqué des Bretons, les Bretons se vengent en lui faisant faire un pseudo-voyage à Paris et en lui contant mille balivernes qu'il avale comme du cidre. C'est très bouffon, peut-être même la bouffonnerie va-t-elle quelquefois jusqu'à l'extravagance. Mais c'est égal, je me demande où les Bretons ont bien pu trouver ce Crédule-là ? N'est-ce pas tout simplement en Bretagne ?

— J'en ai fini pour les garçons, et je ne m'en plains pas : les deux pièces qui restent sont destinées aux jeunes filles. La première, *la Reine Atella*, se passe en 1831-1832, bien qu'elle m'ait tout l'air de remonter jusqu'à l'époque de Saladin et de Malek-Adel. C'est l'histoire d'une Française sauvée de la captivité par le dévouement de sa fille, qui s'est faite esclave de la reine Atella pour arracher sa mère à l'esclavage. En réalité, ce qui procure le salut de la bonne dame, c'est l'arrivée d'un bon régiment français, armé d'arguments auxquels la reine Atella elle-même ne résiste pas. Mais ce qui reste le mérite propre d'Hélène d'Autremont, ce sont ses vertus et les conversions

qu'elles opèrent parmi ses compagnes. La pièce est touchante et assez adroitement conduite.

— *Gertrude* est une comédie. Le sujet est assez banal, mais il est toujours amusant. Une paysanne que l'on habille en reine pendant son sommeil et qui vit tout un jour dans son rêve de dormeuse éveillée, cela donne lieu, comme bien on pense, à beaucoup de scènes piquantes, d'où jaillissent un certain nombre de bonnes leçons. C'est bien artificiel sans doute, mais cela amuse et parfois avec profit. N'est-ce pas déjà quelque chose pour une comédie de couvent ?

Amis lecteurs, comme Gertrude, je vous tire ma révérence : j'ai fini.

P. TALON.

Le Canard sauvage. Rosmersholm, par HENRIK IBSEN. Traduction de M. PROZOC. Paris, Savine, 1891, in-16 de IV-326 p. — Prix : 3 fr. 50.

On chercherait en vain le nom d'Ibsen dans le dictionnaire de Vapereau, et il se pourrait que quelques-uns de mes lecteurs ne connaissent aucunement ce nom célèbre en Norwège et en Allemagne. M. Jules Lemaître a pourtant fait de l'une des pièces d'Ibsen le sujet d'une conférence et M. Prozoc nous donne la traduction de deux de ses drames : *Le Canard sauvage*, qui fut représenté avec certaines modifications sur le théâtre libre, et *Rosmersholm*. Ces deux œuvres diffèrent tellement de nos habitudes dramatiques, que d'abord on s'y trouve tout dépaysé ; mais si l'on triomphe d'un premier mouvement de lassitude et même d'ennui, on n'en finit pas la lecture sans émotion. C'est étrange, cela choque toutes nos traditions, mais il faut bien reconnaître à l'auteur norwégien un talent à part et très réel. GRISBERG.

Études et récits sur Alfred de Musset, par la vicomtesse DE JANZÉ, avec fac-similé de deux dessins d'Alfred de Musset. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-12 de 280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme la vicomtesse de Janzé a recueilli de plusieurs amis d'Alfred de Musset les détails peu connus qu'elle a réunis dans ce volume. Il n'offre ni une étude complète de l'œuvre du poète, bien qu'on y trouve sur certains points de justes observations critiques, ni une biographie chronologiquement suivie. C'est plutôt une série de tableaux empruntés à diverses phases de la vie de Musset. Beaucoup d'épisodes, restés dans une pénombre, sont mis en lumière, non toujours à sa gloire, malgré la sympathie qu'il inspire à l'auteur. Cette sympathie est telle que Mme de Janzé le place au-dessus de Lamartine et de Victor Hugo. La postérité ratifiera-t-elle ce jugement ? On peut avoir des doutes à cet égard, quand on se rappelle l'enthousiasme qui, de Ronsard et de Du Bartas à Chateaubriand, a accueilli des œuvres ensuite trop ravalées. N'attribue-t-on pas à Musset une trop grande originalité ? On ne manque pas de la caractériser par la citation de ce vers charmant :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

On oublie trop que ce verre avait plus d'une fois servi aux orgies de lord Byron. Quoi qu'il en puisse être de l'avenir et de ses appréciations, le volume de Mme de Janzé se lit avec plaisir même quand, par-ci par-là, vers les dernières pages surtout, on y perd de vue celui qui en est le sujet, pour écouter de jolies digressions, qui se produisent comme dans une spirituelle causerie.

La fin de la vie du poète fut bien triste ; malade, sourd, pauvre, on a de la peine à se représenter ainsi le brillant auteur de *Namouna*. VILLEMORY.

Le Transsaharien. Un an après, par Georges Rolland, ingénieur au corps des mines. Paris, Challamel, 1891, in-8 de 131 p. avec une carte de l'Afrique française. — Prix : 3 fr.

Algérie, Sahara, Tchad. Réponse à M. Camille Sabatier, par G. Fock, ingénieur civil. Paris, Challamel, 1891, in-8 de 80 p. avec une carte de l'Afrique française. — Prix : 2 fr.

Ces deux brochures sont des plaidoyers très éloquents en faveur du tracé central du transsaharien présenté par MM. le général Philebert et l'ingénieur Rolland; ce tracé va de Philippeville au lac Tchad, en passant par Biskra, Touggourt, Ouargla, Amguid, Agadès. MM. Rolland et Fock s'appliquent à réfuter les auteurs de divers autres projets, et notamment M. Sabatier, qui a publié une importante brochure pour recommander le transsaharien d'Oran au Niger par le Touat. Les arguments topiques en faveur du tracé central sont de divers ordres : aucune difficulté diplomatique à redouter, aucun ouvrage d'art à exécuter, parcours à travers les tribus touareg les moins hostiles à la France, mise en exploitation des régions sahariennes et soudanaises reconnues terres françaises par la convention conclue avec l'Angleterre, marche directe vers nos possessions du bassin du Congo, fertilité des terres et densité de la population autour du lac Tchad, facilité d'avoir de l'eau sur toute la ligne, au moins par des puits artésiens de faible profondeur. Ces arguments sont irréfutables et il apparaît clairement que le transsaharien se fera suivant le tracé Rolland, ou ne se fera pas. Les deux auteurs cherchent, d'ailleurs, à démontrer, contrairement aux opinions les plus répandues, que l'exploitation de cette grande voie ferrée sera rémunératrice. Les cartes annexées à ces deux brochures sont claires et suggestives. Comte de Bizemont.

Extraits des Mémoires du duc de Morny. Une Ambassade en Russie, 1856. Paris, Ollendorff, 1892, in-18, xii-244 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume n'est qu'un extrait. Il faut attendre l'apparition des Mémoires complets de M de Morny pour porter un jugement d'ensemble sur la politique de leur auteur et se prononcer sur sa clairvoyance. En ce moment, il est difficile de le faire, même quant au point spécial que l'éditeur affirme avoir uniquement en vue. Il s'agit de l'alliance entre la France et la Russie. Assurément M. de Morny était partisan de cette alliance, mais on ne voit pas suffisamment quelle place il assignait à la Russie dans le système général des États de l'Europe, ni au prix de quels sacrifices il comptait assurer à son pays l'avantage de l'alliance russe. La lettre du 29 novembre 1863, adressée au prince Gortchakov et relative à la Pologne, eût peut-être révélé la pensée de M. de Morny, mais elle n'a pas été donnée en entier par l'éditeur. Impossible, par conséquent, de se prononcer en connaissance de cause. Ajoutons que toutes les pièces ne sont pas de la même valeur. Les lettres du baron E. et du baron S. abondent en formules banales. C'est dans les rapports de M. de Morny à l'empereur Napoléon et à M. Walewski que se concentre l'intérêt historique du livre. P. S. P.

La France politique et sociale. Année 1890, par A. Hamon et G. Bachot. Paris, Savine, 1891, 2 vol. in-12 de 369 et 485 p. — Prix : 7 fr.

Ces deux volumes renferment beaucoup de renseignements et seront utiles à consulter pour écrire un jour l'histoire de notre époque. Ils sont exacts sur les faits qu'ils rapportent, mais assez souvent incomplets; la question sociale, notamment, n'est guère envisagée qu'au point de vue radical et socialiste

tout le mouvement chrétien qui aborde ces graves problèmes avec l'autorité de la tradition et de la vérité est peu ou pas indiqué. Trop de petites découpures de journaux, trop de petits faits du boulevard. Les auteurs, du reste, s'efforcent, non sans succès, de garder l'impartialité et ils donnent des documents curieux et instructifs. On ne peut récuser ces pièces qui prouvent, hélas! l'immoralité et l'impéritie du régime éclos des principes révolutionnaires.

G. DE G.

Il Carteggio di Carlo Emanuele I. Torino, fratelli Bocca, 1891, in-8 de 75 p.

M. P. Orsi, docteur ès lettres, qui a publié, depuis dix ans, un certain nombre d'opuscules historiques et littéraires, vient de consacrer une intéressante brochure à l'analyse de la correspondance du duc de Savoie, qu'on a appelé Charles-Emmanuel le Grand. Il a dépouillé avec soin les archives d'Italie, de France et d'Angleterre, les bibliothèques publiques, et il en a extrait, avec indication précise des sources, un certain nombre de pièces, qui méritaient d'être conservées. Le prince, fils d'un des meilleurs généraux de Charles-Quint, fut le premier de ces ducs de Savoie, si ambitieux et si intrigants, que nous avons vus jusqu'à nos jours travailler avec tant de persévérance à l'accroissement de leur fortune. Arrivé au pouvoir en 1580, au milieu même des troubles du protestantisme, il profita de l'occasion pour s'emparer sur la France du marquisat de Saluces, s'unit aux ligueurs, écrivit des lettres à Philippe II, pour le pousser à la guerre, et ne cessa la lutte qu'après avoir été écrasé par Henri IV, et contraint de céder le Bugey et le pays de Gex, à la paix de Lyon, en 1601. Plus tard, il s'unit au roi d'Angleterre, Jacques Ier, et lui demanda du secours contre l'Espagne, au sujet des affaires de Montferrat.

Enfin, il eut des démêlés avec Richelieu pour la possession de la Valteline, et valut à Louis XIII le succès du Pas de Suze. Puis il mourut l'année suivante, en 1630, après avoir en vain brigué l'Empire et échoué dans tous ses projets. Mais il est curieux de le voir se débattre au milieu de toutes ces difficultés, étant en quelque sorte son propre ministre des affaires étrangères, et implorant partout des secours contre les ennemis qu'il se créait. Le travail de M. P. Orsi est plus rempli de documents que d'appréciations historiques; mais on ne pouvait lui demander de juger un des glorieux ancêtres de ses souverains, d'autant que c'est par les entreprises les plus folles et les défaites les plus inévitables que la maison de Savoie a toujours édifié sa fortune.

G. B. DE P.

The Story of the Union *told by its Plotters*, by W.-F. DENNERY. Dublin, Lalor, 1891, in-18 de 163 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ce petit volume, très documenté, et rédigé avec beaucoup de méthode, a pour épigraphe : *It is impossible to slay a nation.* Sans doute les persécutions et les violences sont impuissantes à amener la mort d'une nation; mais les peuples divisés contre eux-mêmes sont destinés à périr.

M. Dennery aurait pu substituer à son axiome, qui ressemble à un défi, ce « motto » qui fait songer à la Pologne, et constituerait un avertissement salutaire à l'usage des Irlandais ses compatriotes.

Ceci dit, je rends très volontiers hommage à cette étude historique sur l'*Union racontée par ceux qui l'ont faite.* L'auteur a mis à contribution les Mémoires de Henry Grattan, les correspondances du vicomte Castelreagh et du marquis Cornwallis, les pièces officielles des personnages qui gouvernaient

l'Irlande au commencement du siècle ; et, sur ces fondements solides, il a bâti son édifice historique. Avant d'être réunis en volume, les différents chapitres de ce travail avaient paru dans *The Irish Catholic;* et, en les faisant réimprimer, il est regrettable que M. Dennery n'ait pas supprimé certains passages qui ne sont pas déplacés dans le cadre d'un journal populaire ardent à l'attaque, mais qui sont totalement dépourvus de modération et d'impartialité.

R. L.

The political and military Events that led up to the Russian conquest of India, by John Kelly. Port Elisabeth, Impey and Walton, 1891, in-8 de II-40 p. — Prix : 1 fr. 25.

Cette brochure, appelée à faire sensation de l'autre côté de la Manche, procède à la fois de *la Bataille de Dorking*, qui fit tant de bruit, il y a quelques années, et de *la Guerre de demain*, du capitaine Danrit. C'est le compte rendu d'une « lecture » supposée faite en 1925 à la société historique de Liverpool. Ce récit comporte la terrible guerre européenne de 1893, où les Français unis aux Russes sont victorieux des Allemands, et la campagne sanglante d'Asie, qui fait perdre à l'Angleterre l'empire des Indes.

Il serait désirable que cette brochure, qui sous une forme humoristique contient des observations fort sérieuses et ouvre des aperçus lumineux sur l'avenir social et militaire de l'Europe, pût être traduite en français.

R. Loky.

Grammatica araldica, ad uso degli Italiani, dal Cav. F. Tribolati. 3e édit. Milan, Hœpli, 1892, petit in-8 de 116 p., avec grav. intercalées.

Cet élégant petit volume fait partie d'une collection de manuels édités par la maison Hœpli, de Milan. Il a été composé pour vulgariser en Italie la connaissance de la science héraldique, sur laquelle les personnes les plus intéressées sont souvent parfaitement ignorantes. Ce livre n'est pas sans analogie avec les traités publiés jadis par le P. Ménestrier ; mais il a sur ceux-ci un double avantage : c'est d'être plus facile à lire, à cause de sa concision et de sa clarté, et au courant des études modernes. Nous aurions aimé à voir les quatre-vingt-dix-huit gravures empruntées à des écussons de familles italiennes. Une autre réflexion qui nous fera peut-être accuser de chauvinisme : ne serait-il pas utile, pour les termes héraldiques principalement, en ce qui concerne, les émaux, d'employer partout les vocables français? La science du blason a été surtout cultivée en France et la nomenclature gagnerait à être internationale.

A. de B.

Souvenirs militaires et financiers, par Charles Duval. Paris, Savine, 1891. in-12 de VIII-374 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Duval, officier retraité, ex-lieutenant-colonel pendant le siège de Paris, ancien président du conseil d'administration de la *Société française financière*, a éprouvé le besoin de faire part au public de tous les détails de son existence mouvementée. Je ne parlerai pas de ses « Souvenirs financiers; » administrateur d'une banque qui a suivi la fortune de l'*Union générale* M. Duval alla s'établir en Roumanie; les rancunes de nos gouvernants le poursuivirent en ce pays, mais on ne put obtenir son extradition.

Quant aux « Souvenirs militaires, » ils sont fort intéressants. Ils retracent les aventures extraordinaires d'un soldat qui s'est battu bravement en Afrique en Crimée, en Italie, en Cochinchine, au Tonkin, au Mexique, et a joué en

Extrême-Orient un rôle aussi curieux que peu connu. M. Duval n'était pas, au début de sa carrière, un sous-officier discipliné : blessé à Marignan, il refusa la médaille militaire, parce qu'il espérait l'épaulette, et fut cassé de son grade pour ce fait. En 1863, il commandait les révoltés du Tonkin qui soutenaient le prince Lê, et il fit partie de la mission diplomatique envoyée l'année suivante auprès de l'empereur Tu-Duc. M. Duval s'exagère un peu l'importance de son action politique et militaire quand il écrit : « J'ai sauvé les trois provinces de la Cochinchine, et la France me doit la possession de cette colonie. » Quoi qu'il en soit, il résulte des documents cités dans cette autobiographie que M. Duval a rendu de sérieux services tant en Extrême-Orient qu'au Mexique, et qu'il fut, à certains titres, un « précurseur » de ceux qui conquirent le Tonkin.

ROGER LAMBELIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le cardinal MANNING vient de mourir à l'âge de 84 ans. Fils de William Manning, négociant de Londres et membre du Parlement, il fut élevé aux collèges d'Harrow et de Baillol, où il prit ses grades avec les honneurs de première classe (1830). Après avoir prêché à Oxford, il fut nommé recteur de Lavington et Graffham (1834), et six ans plus tard archidiacre de Chichester. Il résigna naturellement cette charge quand il se convertit au catholicisme avec une partie des initiateurs de ce qu'on a appelé « l'Oxford movement. » Il reçut la prêtrise et fonda, en 1857, à Bayswater, une congrégation ecclésiastique appelée les oblats de Saint-Charles Borromée. A Rome, il passa ses examens de docteur en théologie et fut promu prélat de la maison de Sa Sainteté. A la mort du cardinal Wiseman, Mgr Manning fut consacré archevêque de Westminster (8 juin 1875), et, en 1875, le pape Pie IX le créa cardinal-prêtre, au titre des saints André et Grégoire. Avant 1850, le docteur Manning avait publié quatre volumes de sermons et de mélanges; depuis cette époque il fit paraître : *The Grounds of Faith* (1852); — *Temporal Sovereignty of the Popes* (trois conférences faites en 1860); — *The present Crisis of the holy See tested by Prophecy* (1861); — *The temporal Power of the Vicar of Jesus-Christ* (1862); — *Sermons on ecclesiastical subjects*, avec une introduction sur les relations de l'Angleterre avec la chrétienté (1863); — *The Convocation and the Crown in Council* (1864); — *The temporal Mission of the holy Ghost* (1865); — *The Reunion of Christendom*, lettre pastorale au clergé (1866); — *The temporal Power of the Pope in its political aspect* (1866); — *The Centenary of Saint Peter and the general Council* (1867); — *England and Christendom* (1867); — *Ireland*, lettre au comte Grey (1868); — *The œcumenical Council and the Infallibility of the Roman Pontiff* (1869); — *The Vatican Council and its definitions* (1870); — *The four great Evils of the day* (1871); — *The dæmon of Socrates* (1872); — *Cæsarism and Ultramontanism* (1874); — *The Internal Mission of the holy Ghost* (1875); — *The true Story of the Vatican Council* (1877); — *The catholic Church and modern Society* (1880); — *The eternal Priesthood* (1883), et une série de brochures, mandements et articles de revue. Le cardinal Manning s'occupa beaucoup, pendant ses dernières années, des questions sociales et du développement des sociétés de tempérance. On avait célébré, le 8 juin 1890, le jubilé épiscopal du vénéré cardinal, et toute l'Angleterre s'était associée à cette belle manifestation.

— Mgr Charles GAY, évêque d'Anthédon *in partibus*, est mort le 20 janvier,

à soixante-seize ans. Mgr Gay eut l'honneur d'être lié par une étroite intimité au grand et saint évêque de Poitiers, Mgr Pie, qui le créa chanoine, et le fit nommer évêque d'Anthédon, pour l'attacher à sa personne en qualité d'auxiliaire. Après la mort de son illustre ami, Mgr Gay était venu se fixer à Paris, où sa parole éloquente se fit souvent entendre, notamment dans les chaires de Sainte-Madeleine et de Saint-Augustin. Le prélat défunt était un théologien justement estimé. Il laisse les ouvrages suivants : *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux* (2 vol. in-8, 1874); — *Conférences aux mères chrétiennes* (2 vol. in-8, 1877); — *Abrégé, à l'usage de toutes les personnes pieuses, des conférences aux mères chrétiennes* (1878, in-12); — *Élévations sur la vie et la doctrine de N.-S. Jésus-Christ* (2 vol. in-8, 1879); — *Fleurs de doctrine et de piété* (1880, in-18); — *Oraison funèbre de S. Em. Louis-François-Désiré-Édouard Pie* (1880, in-8); — *Troisième Centenaire de sainte Thérèse* (1883, in-8); — *Entretiens sur les mystères du saint Rosaire* (1887, in-18); — *De la douleur chrétienne* (1890, in-32).

— Les sciences naturelles viennent de perdre un de leurs plus illustres représentants en France, M. Jean-Louis-Armand DE QUATREFAGES DE BRÉAU, mort à Paris le 11 janvier, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Né à Vallerangue (Gard) le 10 février 1810, M. de Quatrefages fit ses classes au collège de Tournon. Après s'être fait recevoir docteur en médecine et docteur ès sciences mathématiques, il fut nommé aide-préparateur de physique et de chimie à la Faculté de médecine de Strasbourg. Mais il quitta cette ville pour aller exercer à Toulouse. Il publia alors ses premières recherches originales, qui eurent pour résultat de lui faire attribuer le cours de zoologie à la Faculté des sciences de cette ville. Il prit alors le diplôme de docteur ès sciences naturelles, et, à la suite de quelques difficultés, vint s'établir à Paris. Sa réputation croissant avec ses connaissances, il fut nommé, en 1852, membre de l'Académie des sciences, et en 1854 professeur d'anthropologie au *Museum*. Personne n'ignore les progrès que l'illustre savant a fait faire à l'anthropologie. En dehors des ouvrages dont nous donnons ci-dessous une liste abrégée, M. de Quatrefages a publié de nombreux mémoires dans la *Revue des Deux Mondes*, dans le *Journal des savants*, dans les *Annales des sciences naturelles* et dans d'autres recueils. Citons maintenant : *Pisciculture. Rapport sur le repeuplement des cours d'eau et sur les travaux de pisciculture de M. Millet* (1854, in-8); — *Souvenirs d'un naturaliste* (2 vol. in-12, 1854); — *Essai sur l'histoire de la sériciculture et sur la maladie actuelle des vers à soie* (1860, in-12); — *Unité de l'espèce humaine* (1861, in-12); — *Métamorphoses de l'homme et des animaux* (1862, in-12); — *Histoire naturelle des annelés d'eau douce* (avec Buffon et Vaillant) (1866); — *La Rochelle et ses environs* (1866, in-12); — *Histoire de l'homme* (5 vol. in-18, 1867-1868); — *Charles Darwin* (1870, in-8); — *La Race prussienne* (1871, in-12); — *Crania ethnica. Les Crânes des races humaines, décrits et figurés* (1875, gr. in-4); — *Nouvelles études sur la distribution géographique des négritos et sur leur identification avec les pygmées asiatiques de Ctésias et de Pline* (1882, gr. in-8); — *Hommes fossiles et hommes sauvages, études d'anthropologie* (1884, in-8).

— La mort de M. Henri-Joseph-Léon BAUDRILLART, membre de l'Institut, arrivée le 24 janvier dernier, est une perte regrettable pour la science économique en France. Né en novembre 1821 à Paris, il fit de brillantes études au collège Bourbon. En 1844, il se fit remarquer de l'Académie française par un *Discours sur Voltaire*, qui lui valut une mention; deux ans après, c'était le prix d'éloquence qu'il remportait par un éloge de Turgot. A trente et un ans, il était appelé à suppléer M. Michel Chevalier au Collège de France, et en 1865 on créait pour lui, dans cet établissement scientifique, une chaire d'his-

toire de l'économie politique. L'Académie des sciences morales et politiques l'appela dans son sein en 1863; et elle le chargea, en 1877, de faire cette enquête sur les populations agricoles de la France, qu'il a poursuivie jusqu'à sa mort. Outre des articles dans le *Journal des Débats*, dans le *Constitutionnel*, dont il fut pendant un an rédacteur en chef, dans la *Revue des Deux Mondes*, dans le *Journal des économistes*, dont il prit la direction en 1865, dans les *Dictionnaires des sciences philosophiques*, d'*Économie politique* et de *Politique*, M. Baudrillart a écrit de nombreux ouvrages dont nous devons citer ici les principaux : *Discours sur Voltaire* (1844, in-8); — *J. Bodin et son temps* (1853, in-8); — *Manuel d'économie politique* (1857, in-12); — *Étude de philosophie morale et d'économie politique* (2 vol. in-12, 1858); — *Des rapports de la morale et de l'économie politique* (1860, in-8); — *La Liberté du travail, l'association et la démocratie* (1865, in-12); — *Éléments d'économie rurale, industrielle, commerciale* (1867, in-12); — *Économie politique populaire* (1869, in-12); — *Pertes éprouvées par les bibliothèques publiques de Paris pendant le siège par les Prussiens en 1870*, 2e éd. (1872, in-8); — *De l'enseignement moyen industriel en France et à l'étranger* (1873, in-8); — *La Famille et l'éducation en France dans leurs rapports avec l'état de la société* (1874, in-12); — *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (4 vol. in-8, 1878, 1880); — *Les Populations agricoles de la France. La Normandie* (1880, in-8); — *Lectures choisies d'économie politique* (1883, in-12); — *Philosophie de l'économie politique*, 2e éd. (1883, in-8); — *Manuel d'éducation morale et d'instruction civique* (1885, in-8); — *La Normandie et la Bretagne* (1885, in-8).

— M. Émile-Louis-Victor DE LAVELEYE, qui est mort le 2 janvier à Liège, à soixante-neuf ans, était un des écrivains et l'un des économistes les plus distingués de la Belgique. Né à Bruges le 5 avril 1822, il commença ses études dans cette ville et vint les terminer au collège Stanislas. A son retour en Belgique, il alla suivre les cours de l'Université catholique de Louvain, n'y passa que quelques mois et fit son droit à l'Université de Gand. En 1844, un essai sur *la Langue et la littérature provençale* (1844, in-8), le fit proclamer lauréat du concours universitaire. Son *Histoire des rois francs* (1847, in-8), est inspirée par l'esprit d'Augustin Thierry. En 1848, M. de Laveleye commença de se livrer tout à fait aux études sociales, sans pourtant abandonner complètement la littérature. C'est aussi vers cette époque (1859) qu'il commença, à la *Revue des Deux Mondes*, une collaboration qui ne fut plus interrompue par la suite. En 1864, le gouvernement belge l'appela aux fonctions de professeur d'économie politique à l'Université de Liège. Outre la *Revue des Deux Mondes*, plusieurs revues s'assurèrent la collaboration de l'éminent publiciste, entre autres la *Revue de Belgique*, la *Fortnightly Review*, le *Nineteenth Century*, la *Contemporary Review*, l'*Athenæum*. Les questions qui attirèrent le plus particulièrement son attention sont celles du bimétallisme, des nationalités et de la propriété primitive. Son ouvrage sur *la Propriété et ses formes primitives* (1874, in-8) excita de vives discussions. En 1875, M. de Laveleye se mit à la tête du mouvement qui faillit éloigner la bourgeoisie belge de l'Église catholique. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la langue et de la littérature provençale* (gr. in-fol., 1840); — *L'Armée et l'enseignement* (in-12, 1848); — *Histoire des rois Francs* (1848, 2 vol. in-12); — *Le Sénat belge* (1851, in-12); — *Débats sur l'enseignement primaire dans les Chambres néerlandaises* (1858, in-8); — *Études historiques et critiques sur la liberté du commerce international* (1858, in-8); — *L'Enseignement obligatoire* (1859, in-12); — *Du progrès des peuples anglo-saxons* (1859, in-8); — *La Question de l'or* (1860, in-12); — *Les Nibelungen* (1861, in-12); — *Essai sur l'économie rurale de la Belgique* (1863, in-18); — *Questions contemporaines* (1863, in-12); — *Études d'économie rurale : La Néerlande* (1864, in-12);

— *Le Marché monétaire et ses crises depuis cinquante ans* (1865, in-8); — *L'Edda* (traduction du poème scandinave (1866, in-12); — *La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le nord scandinave* (1866, in-12); — *Études et essais* (1869, in-12); — *La Lombardie et la Suisse* (étude d'économie rurale) (1869, in-12); — *La Question du grec et la Réforme de l'enseignement moyen* (1869, in-8); — *La Prusse et l'Autriche depuis Sadowa* (2 vol. in-12, 1870); — *Essai sur les formes du gouvernement dans les sociétés modernes* (1872, in-12); — *L'Instruction du peuple* (1872, in-8); — *Des Causes actuelles de guerre en Europe et De l'Arbitrage* (1872, in-8); — *Une Leçon de droit public à l'Université de Louvain* (1874, in-8); — *Le Parti clérical en Belgique* (1874, in-12); — *De la Propriété et de ses formes primitives* (1874, in-12); — *De l'Avenir des peuples catholiques* (étude d'économie sociale) (1875, in-8); — *Du Respect de la propriété privée en temps de guerre* (1875, in-8); — *L'Avenir religieux des peuples civilisés* (1876, in-8); — *La Monnaie bimétallique* (1876, in-8); — *Le Respect de la propriété privée sur mer* (1877, in-8); — *L'Afrique centrale et la Conférence géographique de Bruxelles* (1878, in-18); — *L'Agriculture belge* (1878, in-18); — *Congrès agricole international de Paris 1878. L'Agriculture belge. Rapport* (1878, in-8); — *La Crise économique et les Chemins de fer vicinaux* (1879, in-8); — *Lettres d'Italie 1878-79* (1880, in-12); — *Le Bimétallisme international* (1881, in-8); *Le Président Garfield* (1881, in-8); — *La Question monétaire en 1880 et 1881* (4 brochures n-8, 1881); — *Le Socialisme contemporain* (1881, in-8); — *Éléments d'économie politique* (1882, in-12); — *Le Vice patenté et le Proxénétisme légal* (1882, n-8); — *La Crise du libéralisme* (1883, in-8); — *Les Français, les Anglais et e Comité international sur le Congo* (gr. in-8, 1883); — *Le Vice légalisé et la Morale* (1883, in-8); — *Nouvelles Lettres d'Italie* (1884, in-8); — *La Crise et la contraction monétaire* (1885, in-8); — *La Crise récente en Belgique et la Question religieuse* (1885, in-8).

— M. Gustave Le Brisoys Desnoiresterres, qui est mort le 12 janvier dernier, était né en 1817 à Bayeux. Son premier ouvrage fut un roman : *Le Pensionnaire et l'Artiste* (1839, in-8). En 1841 il fonda une Revue : *La Province et Paris;* beaucoup d'autres revues et journaux firent appel à sa collaboration, notamment le *Globe*, la *Mode*, l'*Ordre*, la *Revue de Paris*, la *Revue française*. Mais ce qui fit connaître M. Desnoiresterres et ce qui lui assure une place dans la littérature contemporaine, ce sont les savantes et nombreuses études qu'il consacra à Voltaire et à ses contemporains. Nous donnons ici la liste de ses principales publications : *La Chambre noire* (2 vol. in-8, 1843); — *Jarnowick* (XVIIIe siècle) (2 vol. in-8, 1844); — *Entre deux amours* (2 vol. in 8, 1845); — *Mademoiselle Zacharie* (2 vol. in 8, 1846); — *Monsieur de Balzac* (1851, in-16); — *Tableau de Paris* (1852, in-12); — *Un Amour en diligence* (1853, in-32); — *Les Talons rouges* (1854, in 12); — *Les Cours galantes* (4 vol. in-12, 1860-1864); — *Monsieur Prosper* (1861, in-12); — *Voltaire et la Société française au XVIIIe siècle* (7 vol. in-8, 1867-1875); — *La Musique française au XVIIIe siècle* (1872, in-8); — *Grimod de la Reynière et son groupe* (1877, in-8); — *Voltaire, son retour et sa mort* (1877, in-8); — *Épicuriens et lettrés, XVII et XVIIIe siècles* (1879, in-8); — *Iconographie voltairienne* (1879, in-4); — *Les Étapes d'une passion* (1882, in-12); — *La Comédie satirique au XVIIIe siècle* (1884, in-8).

— Le comte de Breda, ancien secrétaire d'ambassade, est mort le 19 décembre 1891, dans son domaine de Haselstanden (Vorarlberg), à l'âge de soixante-deux ans. Il a été l'un des plus distingués et des plus assidus collaborateurs de l'*Univers*, du *Monde* et de l'*Association catholique*. Il a publié séparément : *La Loi de Dieu et les règlements sociaux, considérations som-*

maires sur les lois (Albanel, 1872) ; — *Considérations sommaires sur le mariage au point de vue des lois* (Palmé, 1877) ; — *La Diplomatie française sous Napoléon III* (Dentu). Nous lui devons aussi de nombreux travaux sur l'histoire et le développement du socialisme en Allemagne.

— On annonce encore la mort : de M. Lucien CARDOZE, auteur de *Vercingétorix* et de plusieurs autres volumes de poésies, mort le 26 janvier ; — de M. Alfred CELLIER, compositeur de musique, mort le 29 décembre ; — de M. le marquis de CHALVET DE ROCHEMONTEIX, professeur, membre de la Société française d'archéologie, mort à quarante-trois ans, le 3 janvier ; — de M. Arthur de CHAMBRUN DE ROSEMOND, qui a étudié l'époque préhistorique à l'aide de la géologie et dont nous citerons : *Étude géologique sur le Var et le Rhône pendant les périodes tertiaire et quaternaire, leur delta, la période pluviaire, le déluge* (1874, in-8) ; *Le Préhistorique rajeuni par l'histoire et la géologie* (gr. in-8, 1878) ; *Essai d'un commentaire scientifique sur la Genèse* (1883, in-8), mort dans la Nièvre le 21 janvier ; — de M. Eugène CRÉPET, qui a publié une anthologie des *Poètes français*, mort le 13 janvier ; — de M. Henri DEBRIT, auteur de plusieurs pièces de théâtre parmi lesquelles nous mentionnerons : *Peau Neuve*, en collaboration avec M. Gondinet, et *le Gendarme*, mort à trente-six ans, le 17 janvier ; — de M. Armand DURANTIN, qui a collaboré à plusieurs journaux, auteur de romans et de pièces de théâtre, mort le 2 janvier ; — de M. DE FOBLAN, directeur de l'*Espérance de Nancy* et rédacteur au *Français*, au *Moniteur*, au *Correspondant*, auteur de : *Liberté de la presse* (1867, in-18) ; *l'Union libérale* (1869, in-8), mort le 14 janvier ; — de M. MENIER-MEHUT, directeur de la *France coloniale* et de la *Défense publique*, mort le 22 janvier ; — de M. Georges MEUSY, rédacteur de l'*Intransigeant*, mort à trente-quatre ans, à Alger, le 29 décembre ; — de Mme Paul DE MOLÈNES, née Alix de Bray, qui a collaboré à plusieurs journaux sous divers pseudonymes, particulièrement sous ceux d'Ange Bénigne et de Satin, auteur de plusieurs fantaisies littéraires, morte le 25 janvier ; — du Dr RICHET, né à Dijon en 1816, membre de l'Académie des sciences, auteur d'ouvrages de médecine, mort le 31 décembre ; — de M. VERCONSIN, auteur de pièces de théâtre, mort à l'âge de soixante-huit ans, le 29 décembre ; — de M. Alexandre-Jacques VÉRON DUVERGER, ancien professeur de droit civil et professeur honoraire de la Faculté de Paris, mort le 5 janvier.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. William-Henry Davenport ADAMS, journaliste et publiciste, mort en janvier ; — de M. John-Couch ADAMS, célèbre astronome anglais, qui s'était occupé avant M. Leverrier des recherches sur les causes des irrégularités d'Uranus, et était arrivé aux mêmes résultats qui ont illustré le savant français, mais sans les livrer à la publicité, mort à la fin de janvier ; — du docteur Heinrich BENECKE, publiciste allemand, mort à Berlin le 11 décembre, âgé de quatre-vingt-un ans ; — du docteur Ernst BRUCKE, qui enseignait à l'Université de Vienne la physiologie, et s'était fait connaître par d'excellentes recherches dans le domaine de cette science, mort à soixante-treize ans, le 7 janvier ; — de M. CASTELO, président de l'Académie de médecine de Madrid ; — du R. P. Alessandro CAVANNA, des Mineurs conventuels de Bologne, compositeur de musique estimé ; — de M. le docteur DAVIDSON, dont on cite les savantes recherches archéologiques sur Aberdeen ; — de M. Heinrich DORN, compositeur allemand, qui laisse de brillants opéras, des souvenirs (*Erinnerungen*, 1871-1872) et qui a eu quelques élèves célèbres, mort à quatre-vingt-sept ans ; — de M. le docteur B. D. DUNNE, secrétaire de l'Université royale d'Irlande ; — de M. E. ERSLEVE, géographe du bois estimé, dont nous ne noterons ici que la géographie du Danemark (*Den Danske Stat*), parue en 1857 ; — du docteur Hermann FRISCHBIER, qu

s'est acquis de la notoriété en Allemagne par ses travaux sur la langue et la littérature de la Prusse Orientale, mort à soixante-neuf ans, à Kœnigsberg, le 8 décembre; — de miss GIFFORD, auteur d'un excellent ouvrage de botanique marine (*The Marine Botanist*), morte le 26 décembre, à Minehead; — de M. Carl-Friedrich VON GERBER, qui, avant de devenir ministre de l'instruction publique et des cultes de Saxe, avait professé avec éclat le droit aux Universités d'Erlangen, de Tubingue et de Leipzig, et qui laisse le meilleur traité sur le droit privé de l'Allemagne (*System des deutschen Privatrechts*, 1848), mort à Dresde à soixante-neuf ans, le 23 décembre; — de M. Blasius HAUF, curé de Mariahof en Styrie, savant ornithologue, mort à quatre-vingt-quatre ans; — de M. le docteur J. HOPPE, professeur à la Faculté de médecine de Bâle, mort le 11 décembre; — du docteur Léopold KRONECKER, professeur de mathématiques à l'Université de Berlin, mort à soixante-huit ans, dans cette ville, le 29 décembre; — de M. Paul-Anton DE LAGARDE, excellent orientaliste allemand, de son vrai nom Bötticher, professeur de langue et littérature orientales à l'Université de Gœttingue depuis 1869, connu par ses travaux bibliques, ses recherches sur les Arméniens, ses études sur les langues iraniennes, mort le 22 décembre, à soixante-cinq ans; — de M. Gustav VON LÖPER, qui consacra sa vie à l'étude de Gœthe, mort à Berlin, le 13 décembre; — de M. LÖWENFELD, privat docent d'histoire à l'Université de Berlin, mort dans cette ville, le 22 décembre, âgé de trente-sept ans; — de M. Ferdinand LUTTER, mathématicien estimé, mort à soixante et onze ans, à Budapest, le 31 décembre; — de M. Thomas Kerr LYNCH, connu en Angleterre comme arabisant; — de Sir William MACLEAY, président des sociétés linnéenne et d'entomologie d'Australie, mort à Sydney dans le courant de décembre; — de M. Ernst-Wilhelm MÖLLER, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Kiel, auteur d'un savant manuel de l'histoire de l'Église (*Lehrbuch der Kirchengeschichte*, Fribourg, 1889), sur lequel nous renvoyons nos lecteurs à l'appréciation qui en a été donnée dans ce recueil (tome LXI, p. 149-151), mort à Kiel, le 8 janvier; — de M. John NOBLE, qui s'est fait un nom par des écrits relatifs aux questions financières, tels que *Fiscal Legislation, 1842-1865* (1867); *The Queen's Taxes* (1870), mort le 17 janvier; — du Rév. NORRIS, archidiacre de Chichester, qui a donné une traduction estimée du *De corona* (1849), et a publié divers ouvrages d'éducation et d'enseignement religieux, parmi lesquels nous citerons *The Catechist's Manual* et *Rudiments of theology*; — de M. Carlo ORIO, collaborateur de la *Rassegna nazionale*; — de M. le chanoine O' SULLIVAN, prédicateur estimé, mort en janvier, à Birmingham; — de M A.-G. PASPATI, qui s'est spécialement occupé de l'archéologie byzantine, mort à Athènes à la fin de décembre; — de M. Alexandre POTÉBNIA, professeur à l'Université de Kharkof, qui a laissé plusieurs ouvrages fort remarquables; — de sir James REDHOUSE, l'un des Anglais les plus versés dans la connaissance de la langue turque, connu en France par sa *Grammaire raisonnée de la langue ottomane*, publiée à Paris, mort à quatre-vingts ans, en janvier; — de M. Thomas ROBERTS, du Museum de Cambridge, mort dans les derniers jours de janvier; — de M. Ferdinand RÖMER, éminent géologue allemand, mort à Breslau; — de M. John ROLPH, poète anglais, collaborateur de *The Daily Telegraph* et de *The Academy*, mort le 27 décembre, à quarante et un ans; — de M. Julius ROSEN, de son véritable nom Duffe :, poète dramatique allemand, dont quelques pièces ont gardé jusqu'ici la faveur du public, mort à Görz, le 4 janvier, âgé de soixante-neuf ans; — de M. le docteur Philip SCHECH, professeur à la Faculté de médecine de Munich, mort dans cette ville, le 12 décembre; — de M. le docteur Gustav SCHMIDT, directeur du gymnase d'Halberstadt, mort le 2 janvier, à soixante-quatre ans; — de

M. le docteur Heinrich SCHRÖTER, professeur de mathématiques à l'Université de Breslau, mort dans cette ville le 3 janvier; — de M. le docteur Oscar SCHWEBEL, collaborateur de la *Nationalzeitung*, qui s'est fait estimer par de bons travaux sur l'histoire du Brandebourg, mort dans le courant de janvier; — du P. SCHYNSE, le missionnaire et explorateur allemand bien connu; — du Rév. G. C. SWAYNE, *assistant master* à Harrow, qui a publié entre autres ouvrages le volume consacré à Hérodote dans la collection des *Ancient Classics for english readers*, mort en janvier; — de M. Domenico TURAZZA, que ses travaux hydrauliques ont rendu célèbre dans toute l'Europe, et qui laisse un certain nombre d'ouvrages techniques estimés, mort dans la première quinzaine du mois de janvier; — de M. Titus ULLRICH, dont le nom en Allemagne est aussi connu comme poète que comme critique, mort à Berlin, le 17 décembre; — de sir William WHITE, fameux orientaliste anglais, qui possédait vingt-huit langues, était à un moment le seul Anglais qui sût le lete et se trouvait, grâce à ses connaissances linguistiques, fort versé dans les questions d'Orient, mort en janvier; — de M. le docteur Johann WINCKELMANN, recteur du gymnase d'Augsbourg, mort à soixante-quatre ans, le 9 décembre; — de M. W. Elliot WOODWARD, connu par d'excellents travaux d'archéologie, mort à Boston, au commencement de janvier.

— Une information fausse nous a fait annoncer la mort de M. l'abbé COLLIN. Le spirituel et sympathique directeur du *Lorrain* nous a prouvé qu'il était vivant et bien vivant.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 15 janvier, M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur l'art plastique en Gaule et le druidisme. M. de Lasteyrie a ensuite commencé la lecture d'une étude sur l'origine des basiliques chrétiennes. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 22 janvier. M. de Morgan a ensuite rendu compte de sa mission dans le nord de la Perse. — Dans la séance du 29 janvier, après une communication de M. Casati sur trois bulles d'or du roi Léon II d'Arménie, M. Casati a entretenu l'Académie de la découverte d'une nécropole étrusque au lac Trasimène.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 9 janvier, M. Baudrillart a lu un rapport sur l'état matériel et moral des populations agricoles du département des Pyrénées-Orientales. — Le 16 janvier, M. Boutmy a entretenu l'Académie de la nature et des antécédents de l'esprit public en Angleterre. — Le 23 janvier, après la lecture d'un mémoire de M. Ravaisson, intitulé : *Fragment d'une étude sur l'histoire des religions; les Mystères*, M. Levasseur a fait une communication sur le recensement de la population en France en 1891. — Dans la séance du 30 janvier, M. Théodore Reinach a lu un travail intitulé : *M. Thiers économiste.*

LES CORRESPONDANTS DE PEIRESC (Voir t. XLVI, p. 78 et 369; L, p. 178; LII, p. 182; LIII, p. 374; LV, p. 183; LVI, p. 178.) — Le fascicule nouveau contient la *Correspondance de Peiresc avec plusieurs missionnaires et religieux de l'ordre des capucins*, recueillie et publiée par le P. Apollinaire de Valence et précédée d'une lettre-préface par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque (Paris, Picard, in-8 de XXVI-336 p.). Le volume est de belle apparence; son contenu n'est pas moins précieux. Il est seulement regrettable qu'une bonne table alphabétique ne soit pas là pour permettre une recherche aisée dans cet écrin si riche. Tout le monde savant connaît la curiosité de toutes choses qui tourmentait le grand ami de M. Tamizey de Larroque. On en trouvera des preuves nouvelles et non des moins intéressantes dans le recueil qui nous occupe. Voyez, page 27, le trajet d'une lettre de Tours à Paris

et de Paris à Aix. Que de réclamations, et à juste titre, n'adresserions-nous pas aujourd'hui au successeur de M. Cochery, qui gouverne nos postes! Et les chats, M. de Peiresc se garde bien de les oublier (p. 31). N'est-ce pas du curé Kneipp et de l'influenza qu'il parle (p. 34) quand il entretient le P. Gilles de Loches de M. de la Porte et de la peste? Hélas! il ne nous assurerait plus de « la clémence de l'air de Falaise. » N'ouvre-t-il pas la bouche sur ce « que ces messieurs de Rome sont grandement lents » en tout et pour tout (p. 65)? Passons au Caire et lisons une charmante légende sur le bâton de saint Éphrem, qui nous est narrée par le P. Agathange (p. 70). Et ce récit d'un Ferrarois, qui nous a bien l'air d'un bon Gascon ou d'un madré Normand, « qui a vescu longtemps en la région d'Ampellu, qui est de la Marmarica et est entré plusieurs fois dans la terre des nègres, a attesté qu'il y a rencontré une foys un nègre, avec des chiens, qui chassoit un animal tout à faict de figure humaine mais velu et couvert d'un poil assez court » (p. 79). Lisez la suite, et vous verrez s'il faut croire ou non à la lettre. Et « les coquillages du bon P. Césarée » (p. 93). Mais parmi les desiderata, combien ne devons-nous pas regretter le récit de l'exécution d'Urbain Grandier par le P. Gilles de Loches (p. 100). Une peinture vraie et bien actuelle, c'est le dépouillement de la correspondance des grands de l'Église et du monde par leurs secrétaires (p. 113) : Vérité à Rome, vérité en France. Le P. Épiphane ne nous a point pourtraicturé le P. Gilles (p. 127 et 329); quels regrets nous en avons! car sa correspondance avec Peiresc, qui domine tout le livre, témoigne que c'était un homme supérieur. Les observations astronomiques ne laissaient point indifférent le grand savant (p. 107), pas plus que l'invention des « soufflets d'eau, » ou la « teinture du taffetas blanc ondoyé comme le papier de Chine » (p. 196). Une délicieuse aventure ou la perte des lettres par les petits télégraphistes de l'époque, qui jouaient à la marelle près d'un ruisseau : « d'un bourbier » (p. 237). Une très juste remarque de linguiste sur les Gaulois et les Celtes (p. 286). Les chronomètres n'étaient pas encore inventés (p. 294). — Nous venons de voir les petits côtés amusants de ce beau livre, si bien fini, et dont les deux collaborateurs, avec une modestie de disciples de saint François, se renvoient mutuellement le mérite. Associons-les tous deux à l'honneur comme au travail, comme le furent Peiresc et le P. Gilles de Loches, cette figure si belle d'un moine qui sut mener de front les travaux de l'apostolat et les recherches scientifiques les plus étendues et les plus approfondies.

Paris. — Les 25, 26 et 27 janvier, les élèves de la promotion 1892 ont soutenu, à l'École des chartes, leurs thèses pour obtenir le titre d'archiviste paléographe. Nous donnons ici, selon notre habitude, par ordre de mérite, les noms des candidats et les titres des thèses soutenues par eux. MM. de la Roncière, *la Marine française sous Louis XI;* — Courteault, *Gaston IV, comte de Foix;* — Deloye, *les Institutions charitables d'Avignon depuis le* XII*e siècle;* — de Vaissière, *Charles de Marillac, ambassadeur en Angleterre au* XVI*e siècle;* — de Croy, *la Chambre des Comptes de Blois;* — Le Brethon, *la Formation du département du Calvados;* — d'Apchier, *Biographie de Charles de Melun;* — Forgeot, *Vie du cardinal Balue;* — Henry, *Guillaume de Plaisians, ministre de Philippe le Bel;* — Frédéric Passy, *le Langage des Ossalois.* Il est à noter que c'est la première fois, depuis la fondation de l'École des chartes, qu'un élève a l'idée de faire porter ses recherches sur l'histoire révolutionnaire.

— Le premier fascicule de la *Revue biblique trimestrielle*, dont nous avons annoncé le mois dernier la publication à nos lecteurs, contient, entre autres articles importants, une étude de notre éminent collaborateur M. l'abbé Vigouroux sur *les Écoles exégétiques chrétiennes* d'Alexandrie et d'Antioche *aux premiers siècles de l'Église;* des recherches sur la *Topographie de Jérusalem,*

dans lesquelles le P. Lagrange, O. P., s'efforce surtout de déterminer la position si discutée de Sion ; une réponse du P. Van Kasteren, S. J., à la critique formulée par le P. Domenichelli contre un travail précédent du savant jésuite sur Emmaüs-Nicopolis.

— L'an dernier, la maison A. Colin a servi aux abonnés de la *Revue internationale de l'enseignement* un supplément sous le titre de *Bulletin universitaire de l'enseignement secondaire*. Cette année, elle supprime ce service ; le Bulletin est devenu une revue indépendante, la *Revue universitaire*, qui paraîtra tous les mois pendant l'année scolaire (Prix : 10 francs par an). Le programme nous apprend que la première partie de la *Revue* sera consacrée à des études de pédagogie théorique ou appliquée ; qu'une seconde partie « pratique » comprendra des sujets de devoirs et d'exercices, qui « s'adresseront — nous citons les propres termes du programme — à l'enseignement classique, à l'enseignement moderne et à l'enseignement des jeunes filles. » Une troisième partie, « destinée à aider les professeurs, répétiteurs et étudiants qui se préparent aux divers examens, » contiendra les sujets donnés aux examens et concours, des copies, etc. Enfin chaque numéro se terminera par une chronique et une bibliographie. Le besoin d'un tel recueil se faisait-il sentir ? L'on sait que d'autres revues ont songé déjà à tenir les candidats au courant des questions posées dans les examens et concours ; à donner des sujets de devoirs ; des conseils sur la manière de les traiter ; des copies d'élèves et des corrigés. L'*Instruction publique* remplit cet objet en partie. L'*Enseignement chrétien* répond à ce besoin d'une manière plus complète ; et, pour ce qui est des jeunes filles, l'*Éducation catholique* peut rendre des services. Nous devons d'ailleurs reconnaître que, à en juger par le premier numéro, la *Revue universitaire* sera plus complète, puisqu'elle s'occupera tout ensemble de l'agrégation, de la licence, de l'enseignement secondaire classique, de l'enseignement moderne et de l'enseignement des jeunes filles. Nous ne voudrions point juger de la *Revue* sur un seul numéro, mais nous craignons qu'elle ne convienne pas à des catholiques ; les établissements chrétiens y sont négligés, et l'on est choqué de voir un professeur de philosophie qui se mêle de donner des conseils aux jeunes gens qui le quittent pour entrer dans la vie, ne pas trouver une fois à prononcer le nom de Dieu et aller puiser sa sagesse dans M. Renan. L'espace nous manque pour signaler toutes les choses intéressantes que nous avons relevées dans ce numéro, comme l'affirmation d'une demoiselle, dont la copie a été classée première à l'agrégation de l'enseignement secondaire des jeunes filles : à savoir que dans les sermons de Bossuet, voire de Bourdaloue, l'on ne trouve « pas beaucoup de morale pratique » (V. p. 70.) Aujourd'hui, au contraire, l'on est si tourné à la morale, que Mlle Dugard, professeur au lycée Molière, s'écrie (p. 9, note 1) qu'il n'est pas besoin de faire un cours de morale aux élèves de douze à quatorze ans, attendu que la morale « se dégage de toutes les leçons » des professeurs. Nous noterons, en terminant, l'article où M. Lavisse réclame une « *institutio* au professorat » pour les personnes qui désirent enseigner dans les établissements universitaires ; et nous lui rappellerons qu'au lieu d'appeler dans les conseils de l'Université des « laïques » (c'est ainsi qu'il désigne les personnes étrangères au corps enseignant), il ferait peut-être bien d'étudier quelques maisons d'éducation, celles des Pères jésuites, par exemple.

— Une nouvelle revue décadente, *le Saint-Graal*, a lancé son premier numéro le 25 janvier (42, rue du Cherche-Midi ; 5 francs par an). Les rédacteurs se proposent de chanter, disent-ils, « l'immense joie de vivre et de faire le bien et les saintes liesses futures du paradis de Dieu, si nous avons su rendre nos âmes belles. »

— Quelques traductions ont commencé à faire connaître chez nous le dramaturge norwégien Henrik Ibsen. Dans les *Points de vue ibséniens, étude sur Henrik Ibsen* (Extrait de la *Revue indépendante*. Paris, Savine, in-16 de 10 p.), M. Lionel Radiguet s'est surtout appliqué à déterminer la place occupée par la femme dans l'œuvre du poète scandinave.

— Notre collaborateur, M. l'abbé Léonce Couture, doyen de la Faculté des lettres à l'Université catholique de Toulouse, publie un savant mémoire intitulé : *Le Cursus, ou Hymne prosaïque dans la liturgie et dans la littérature de l'Église latine, du* III*e siècle à la Renaissance* (Extrait du *Compte rendu du congrès scientifique international des catholiques*. Paris, A. Picard, gr. in-8 de 7 p.). Cette communication comble une lacune dans l'histoire de la littérature liturgique et, en général, de la littérature chrétienne, et complète les ingénieuses observations de M. Noël Valois (1880 et 1881), ainsi que ces œuvres de premier ordre qui s'appellent l'*Histoire de la littérature latine chrétienne*, d'Ebert, et les *Origines du culte chrétien*, de M. l'abbé Duchesne.

— Le R. P. Ingold nous donne le n° 5 de la *Petite Bibliothèque oratorienne* déjà plusieurs fois mentionnée et louée ici. Le nouveau fascicule, consacré au *R. P. Dominique Mariote*, prêtre de l'oratoire (Paris, Poussielgue, in-16), se compose de divers documents publiés dans l'*Annuaire de Saint-Pé*, de 1890, documents précédés d'une éloquente notice nécrologique sur ce saint prêtre, par Mgr Perraud, extraite de la dixième circulaire du Père général de l'oratoire (Autun, 9 mars 1889).

— La librairie le Soudier vient de mettre en vente, au prix de 3 fr., un *Annuaire des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en novembre 1891* (in-8 de 318 p.). L'ordre alphabétique pur et simple a été adopté pour cet annuaire. On trouve là, avec le nom des directeurs ou des rédacteurs en chef, l'indication du format, de la date d'origine, du mode de publication, du nombre de pages et même du poids de chaque périodique, ainsi que le prix des numéros vendus séparément, la durée des abonnements et leurs échéances, leurs prix pour Paris, les départements et l'étranger, l'adresse des bureaux d'abonnements, etc. Le volume se termine par une table systématique suivie d'un tableau des tarifs postaux pour la France et l'étranger. Cet annuaire est certainement, en son genre, le mieux fait et le plus complet que nous connaissions. Une omission à constater : nous n'avons pas trouvé le journal *Gratis*, qui vient d'entrer dans sa 3e année et dont le siège est 11, rue Paul-Louis Courier.

— Notre collaborateur M. Henri Stein vient de publier le mémoire sur *Philippe de Champaigne et ses relations avec Port-Royal* (Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 19 p.), qu'il avait lu, le 25 mai 1891, à la réunion des Sociétés des beaux-arts des départements. Des documents trouvés aux archives nationales lui ont permis d'ajouter aux renseignements déjà fournis par d'autres auteurs sur ces relations. Il en a tiré occasion de dresser un catalogue des œuvres de l'illustre peintre, dont une notable partie ont été inspirées par Port-Royal.

— *L'Indépendance économique*, dont nous avons sous les yeux les deux premiers numéros (novembre et décembre 1891), est l'organe de la Société des économistes indépendants, société de jeunes gens (passé 35 ans, on n'en peut plus faire partie à titre de membre actif), qui s'intéressent à l'économie politique et qui ne veulent pas s'inféoder à un chef. La Revue paraît tous les mois ; le prix d'abonnement est de cinq francs par an.

Angoumois. — M. G. Chauvet, de Ruffec, qui a présidé la section d'anthropologie au congrès tenu l'an passé à Marseille par l'Association française pour l'avancement des sciences, a fait tirer à part le compte rendu des travaux de sa section (in-8 de 28 p.). Ce compte rendu mérite d'être signalé spéciale-

ment à l'attention des archéologues, en raison de la discussion provoquée par M. Chauvet pour l'examen de la classification généralement admise des périodes de l'industrie préhistorique.

Auvergne. — *La Première Charte des coutumes de Montferrand*, dont M. E. Teilhard de Chardin publie le texte pour la première fois (Extrait des *Annales du Midi*. Toulouse, E. Privat, in-8 de 29 p.), remonte aux dernières années du XIIe siècle; le savant éditeur l'établit par de solides arguments. M. Teilhard de Chardin a signalé dans son étude les chartes qui relèvent en partie de celles de Montferrand. Il a eu l'heureuse idée de donner un fac-similé phototypique de la confirmation de 1248 ou 1249, d'après laquelle il publie cet acte fort important.

Bourgogne. — A l'occasion du centenaire de la naissance de Lamartine (21 octobre 1790, 21 octobre 1890), l'Académie de Mâcon a eu l'heureuse idée, exprimée d'abord par M. Deton, l'un de ses membres, de célébrer dignement le grand poète qui honore, par ses œuvres immortelles, et la Bourgogne en particulier, et la France en général. Dégagées de la politique, ce dissolvant des meilleures choses, les fêtes de ce centenaire ont été exceptionnellement brillantes. On en aura une idée parfaite en lisant le tome VII de la deuxième série des *Annales de l'Académie de Mâcon* (Mâcon, impr. Protat frères, in-8 de LXIV-310-XLI p.). Après une agréable et détaillée relation des fêtes, on trouvera dans ce volume de nombreux discours, pièces de poésie et rapports émanant de célébrités françaises de tous pays et de notoriétés bourguignonnes, les travaux de ces dernières n'étant pas les moins intéressants. Trois autographes accompagnent le texte. L'ensemble eût été plus complet, plus enviable, plus apprécié encore, si quelques portraits du poète, s'appliquant à des époques diverses, eussent trouvé ici leur place. C'était chose facile, et l'on peut regretter que l'Académie de Mâcon, si avisée, n'y ait pas songé. Quoi qu'il en soit, l'exemple est à suivre.

Bretagne. — L'importante série de bornes milliaires découvertes à Rennes en 1890 vient d'être étudiée dans *les Milliaires de Rennes*, par MM. L. Decombe, T. Bezier et le capitaine Em.-J. Espérandieu (Rennes, Caillière; Paris, Thorin, in-8 de 60 p. et 14 pl. hors texte. Extrait des *Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, année 1891).

Comtat Venaissin. — M. Hippolyte Guillibert publie une intéressante brochure intitulée : *Ubaldino Peruzzi. Souvenirs du centenaire de Pétrarque* (Avignon, Roumanille, in-8 de 15 p. Extrait du tome VII de la *Revue félibréenne*). On y trouve une notice très bien faite sur le chevalier Ubaldino Peruzzi, l'ancien ami de notre grand Le Play, sénateur et ancien ministre d'Italie, mort le 9 septembre dernier, un des rares Italiens qui ont beaucoup aimé la France. On y trouve aussi de notables considérations sur le félibrige et l'Italie, mêlées à des souvenirs personnels des brillantes fêtes vauclusiennes de juillet 1874. Ce fut à l'initiative de Peruzzi que l'on dut la participation officielle de l'Italie à ces fêtes, qui furent, selon le mot de M. Guillibert, « la préface de l'alliance intime rêvée par tant de généreux esprits. »

Dauphiné. — M. le chanoine Ravaud poursuit avec persévérance, dans la « Bibliothèque du touriste en Dauphiné, » la publication du *Guide du botaniste dans le Dauphiné*. La douzième excursion (Grenoble, Drevet, in-18 de 121 p.) nous conduit dans les grandes Alpes; la flore magnifique de l'Oisans, du mont de Lans et du Galibier s'étale sous nos yeux, en même temps que l'auteur consacre aux paysages des pages émues, écrites avec une charmante simplicité. Nous ignorons si le vénéré savant pourra gravir encore les pentes fleuries de son cher Lautaret; que du moins il mène à bonne fin sa treizième et dernière excursion qui comprendra le Briançonnais et le mont Viso.

— La Bérarde est le centre du massif du Pelvoux. Ce groupe de pauvres chalets, où s'aventuraient seuls autrefois les géologues et les alpinistes déterminés, est en train de conquérir la célébrité qu'il mérite, depuis que la Société des touristes du Dauphiné y a installé un hôtel confortable. Dans sa brochure : *La Bérarde en Oisans* (Grenoble, Baratier et Dardelet, in-8 de 13 p.), M. Armand Chabrand nous donne une description exacte et claire du massif tourmenté qui entoure la Bérarde, en même temps que l'historique de la localité. Aller à la Bérarde, ce n'est pas longer les Alpes, c'est pénétrer dans leurs entrailles mêmes; aussi devons-nous désirer l'heure où une bonne route de chars permettra à tous d'y arriver sans peine. Une jolie gravure est ajoutée.

— Il y a quelques mois, à l'occasion de la mise au jour des mémoires de la Blottière, un géographe dauphinois avança que la première carte topographique des Alpes portait la date de 1683. C'est là une erreur bibliographique grave que M. P. Guillemin relève avec raison dans une élégante plaquette : *Tomaso Borgonio et la Première Carte topographique des Alpes occidentales (Dauphiné, Piémont, Provence, Savoie)* (Paris, Chacornac, in-8 de 12 p.). La première représentation de la région est due à l'ingénieur piémontais Borgonio, qui l'a publiée à Turin, en 1680; elle ne comprend pas moins de 25 feuilles. L'opuscule donne la description de dix cartes du même auteur et reproduit, en outre, une grande carte manuscrite du commencement du XVIIIe siècle.

— Les géographies départementales à l'usage des écoles abondent. Celle que M. Vernay donne sous ce titre : *Le Département de l'Isère* (Paris, Picard et Kaan, in-12 de 48 p.), est plus simple, plus claire et mieux écrite que ses similaires. Elle manque cependant de proportions, la partie pittoresque y étant à peine ébauchée. Puis, pourquoi transformer le massif du Pelvoux en massif de l'Oisans, et donner au pic d'Olan une altitude de 4,000 mètres, alors que cette ancienne erreur est rectifiée partout depuis vingt ans? Le volume est orné d'une carte et de plusieurs gravures.

— Dans un volume de vers : *Cascades du Pelvoux humoristiques et civiques* (Lyon, Vitte et Perrussel, in-8 de 108 p.), M. Henry Cyrille ne s'occupe du Pelvoux que dans deux agréables pièces. Les autres, d'une facture facile et aimable, parfois énergique, ne sont pas précisément consacrées à la glorification de la République.

FRANCHE-COMTÉ. — La cinquième série des *Mémoires de la Société d'Émulation du Jura*, dont nous recevons le tome Ier (Lons-le-Saunier, imp. Déclume, in-8 de XXXIII-453 p., avec de nombreuses phototypies, planches et cartes), débute d'une façon savante et originale à la fois. L'originalité se personnifie tout entière en M. F. Guillermet. Son *Histoire d'une revue qui n'eut qu'un numéro* est pétillante d'esprit; mais, en sa verve satirique, l'auteur ne ménage personne : ni nos amis, ni ceux que l'on peut considérer comme les siens. Ces pages semblent tout d'abord une fantaisie de l'imagination, mais en dépit de légères allures de pamphlet, elles pourraient bien être de la chronique locale. — La partie historique et scientifique, très importante, est remarquablement traitée. Les divers travaux de l'espèce que nous avons à signaler ont pour titres : *La Trombe-cyclone du 19 août 1890 dans le Jura*, par M. l'abbé Bourgeat; — *Coupes des étages inférieurs du système jurassique dans les environs de Lons-le-Saunier* (2e partie), par M. Louis-Albert Girardot; — *La Franche-Comté ancienne, éclaircissements géographiques. Admagetobrie*, par M. E. Girard; — *Les Ruines gallo-romaines de Survaux à Saint-Lothain*, par MM. l'abbé A. Guichard et François Vuillermet; — *Un curieux Chapitre de l'histoire de la familiarité de l'église Saint-Désiré à Lons-le-Saunier*, par M. Émile Monot; — *Note sur l'étude des mouvements lents du*

sol dans le Jura, par M. Louis-Abel Girardot ; — *Notes sur l'état actuel de l'archéologie et sur quelques découvertes récentes dans le département du Jura*, par M. l'abbé A. Guichard. Il convient de faire observer ici que la disposition typographique de ce volume est fort intelligente ; car chaque sujet forme un tout distinct que les amateurs exclusifs, qui ne reculent pas devant la « dissection » des livres, peuvent facilement séparer en formant des brochures spéciales se rapportant à leurs études.

— M. le chanoine Suchet vient de publier un très intéressant petit volume, auquel nous souhaitons la plus grande diffusion, sous le titre de : *Notre-Dame de Besançon et du département du Doubs* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de VIII-166 p., avec 6 grav. hors texte). Les sanctuaires encore existants ou détruits pendant la Révolution, dont l'auteur retrace l'histoire ou rapporte les poétiques légendes, sont d'abord : Notre-Dame de la Basilique, Notre-Dame des Jacobins, de Jussa-Moutier, du Cordon-Bleu, ainsi appelée des insignes portés par les membres d'une association pieuse, Notre-Dame du Carmel, Notre-Dame des Cordeliers, de l'Immaculée-Conception, de Montaigu et des collégiales Saint-Paul et Sainte-Madeleine. Tout cela est réparti dans les neuf premiers chapitres. Les chapitres X et XI sont intitulés : *L'Archiconfrérie de Notre-Dame à Saint-Pierre* et *Notre-Dame des communautés religieuses*. Dans les derniers chapitres, M. le chanoine Suchet parle des pèlerinages, des églises, des chapelles et des oratoires de Notre-Dame dans le département du Doubs, ainsi que des confréries d'autrefois et d'aujourd'hui. Nous donnerons une mention spéciale à l'*Iconographie de Notre-Dame de Besançon* et à la très utile *Bibliographie de Notre-Dame de Franche-Comté*, que l'érudit écrivain fait remonter à 1512 et qu'il termine à l'année 1790. Qu'il nous soit permis d'exprimer le regret que cette bibliographie n'ait pas été conduite jusqu'à nos jours. Quoique cet excellent travail paraisse s'adresser surtout aux compatriotes de M. Suchet, il est certain qu'il intéressera et édifiera grandement les catholiques de tous les pays.

— Le même M. Suchet, après avoir donné dans les *Annales franc-comtoises* une curieuse étude sur *Toussaint Louverture, prisonnier au fort de Joux*, en a fait exécuter un tirage à part (Besançon, impr. Paul Jacquin, in-8 de 14 p.). L'auteur a su rajeunir ce sujet déjà ancien en utilisant de la plus heureuse façon les documents manuscrits ou imprimés qu'il a eus entre les mains.

— Signalons la jolie brochure que M. Ernest Chapuis vient de publier sous le titre de : *Trois légendes jurassiennes* (Paris, Lamulle et Poisson, in-16 carré de 31 p., tiré à 50 exemplaires numérotés. Prix : 1 fr. 25). Ces trois légendes ont pour titres : *La Légende du Poupet ; — Le Champ aux sorciers ; — L'Avare et le Diable.*

— M. P. de Résener a publié pour 1892 un *Almanach des bonnes gens du pays de Montbéliard* (Montbéliard, A. Pétermann petit in-4 de 78 p., avec de nombr. gravures). Assurément cet almanach n'est pas fait pour des catholiques : cela se voit notamment à la page 46, où l'on trouve des plaisanteries de mauvais goût sur un curé. La jeunesse n'a pas non plus à ouvrir ce volume, à cause des gravures quelque peu « naturalistes » qui s'étalent pages 37 et 41. Mais il y a là, outre quelques pièces de vers en patois montbéliardais, une relation, dans le même idiome, d'un voyage fait à l'exposition de 1889 par un madré paysan du cru, que l'auteur, M. P. de Résener, appelle Djoset (Joseph). A l'heure où les patois disparaissent peu à peu, il nous a semblé utile de signaler ce morceau très curieux, mais pas mal rabelaisien et ultra-rustique, aux linguistes « patoisants. » Nous leur conseillerons même de rapprocher cette pièce patoise de Montbéliard (Doubs), d'une autre, d'un genre analogue, reproduite dans le dialecte de Champagnole (Jura), et que

M. J. Tissot, sous le titre de *Zaza, ou Un voyage à Paris en chemin de fer*, a insérée dans son livre : *Les Fourgs et accessoirement les environs. Les Mœurs* (Besançon, Marion, 1873).

Gascogne. — Le tome II des *Études d'histoire locale et religieuse* par M. l'abbé V Dubarat, aumônier du lycée de Pau (Pau, Vve Ribaut, gr. in-8 de 272 p.), contient les morceaux suivants : *Saint Léon*, archevêque de Rouen, évêque et patron de la ville de Bayonne; — *Bibliographie locale :* L'ancienne église de Saint-Martin, par L. Lacaze. Catalogue de la bibliothèque de la ville de Pau, par L. Soulice. Documents pour servir à l'histoire de l'Université protestante en Béarn, par Adrien Planté ; — *Le Serviteur de Dieu Louis Bitoz*, frère convers barnabite; — *Deux Vieilles Légendes et deux inscriptions de Saint-Léon; — Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle est-il d'origine béarnaise ou basque? — Le Bienheureux Louis Grignon de Montfort et le diocèse de Bayonne; — Les Jésuites dans le diocèse de Bayonne*, etc. Ces études diverses sont suivies d'une monographie très fouillée, très savante, intitulée : *Histoire de Notre-Dame de Sarrance*, divisée en 19 chapitres avec *Préface, Bibliographie* et *Épilogue* (p. 127-269). Dans toute l'étendue de ce recueil de mélanges, comme dans le recueil précédent (1889), M. l'abbé Dubarat se montre également habile critique et habile historien.

Ile-de-France. — La Société historique de Compiègne poursuit la publication des *Pièces rares relatives à l'histoire de Compiègne*, inaugurée l'an dernier par la réimpression du *Séjour royal*, de Charpentier. La nouvelle livraison qui vient de paraître est consacrée à la reproduction de l'*Almanack historique de Compiègne de 1789*, précédé d'une introduction par M. le comte de Marsy (Compiègne, imp. H. Lefebvre, in-8).

Languedoc. — M. Tamizey de Larroque vient de publier, dans les *Annales du Midi*, les *Instructions sur la peste*, données par le cardinal d'Armagnac (tirage à part. Toulouse, Privat, in-8 de 16 p.). Ces instructions, aussi curieuses pour leur rareté que pour leur contenu, sont rehaussées de la plus piquante des introductions, où M. Tamizey de Larroque exécute de main de maître les poltrons de la peste, parmi lesquels il faut compter son propre héros.

— Viennent de paraître : *Historique du 13e régiment de chasseurs et des chasseurs à cheval de la garde*, par M. P. Descaves, capitaine instructeur au 13e chasseurs (Béziers, Bouineau, in-4 de VIII-399 p. avec nombreuses planches); — *Nécessité, conséquence, avenir du concordat de 1801* (Montpellier, impr. Martel, in-8 de 40 p.) ; — *Des origines de la littérature latine chrétienne et de ses caractères jusqu'au temps de saint Jérôme*, leçon d'ouverture du cours libre de littérature sacrée à la Faculté des lettres de Montpellier (année 1891-1892), par M. l'abbé Henry (Montpellier, impr. Firmin et Montane, in-8 de 28 p.).

— *Le Montpellier médical*, revue bimensuelle, qui comptait déjà 34 ans d'existence, et la *Gazette hebdomadaire des sciences médicales de Montpellier*, qui en était à sa 13e année, viennent d'opérer une fusion depuis longtemps désirée. Depuis le 1er janvier, ils sont remplacés par le *Nouveau Montpellier médical*, qui comprend deux parties, l'une hebdomadaire, l'autre bimensuelle.

— A signaler aux amis du renouveau de la langue d'oc : *Lou labech que bufara lou* XX *décembre* MDCCCLXXXI *Sus lous jocs flouraus de Mountpelié* (Montpellier, imp. Centrale du Midi, in-fol., 8 p.).

— Sous ce titre : *Mélanges de critique littéraire et de philologie, le Midi de la France, ses poètes et ses lettrés de 1874 à 1890*, M. A. Roque-Ferrier, président du *Félibrige latin*, vient de réunir en volume 125 comptes rendus, notes ou études, qui ont paru depuis seize ou dix-sept ans dans la *Revue des*

langues romanes, dans les publications mensuelles du *Félibrige languedocien* et dans l'*Occitania* (Paris, Maisonneuve; Montpellier, Calas, in-8 de XXIV-534 p. tiré à 125 ex.).

LIMOUSIN. — M. Louis Guibert publie un remarquable travail sur *les Communes en Limousin du XIIe au XVe siècle*. Extrait de la *Réforme sociale* (Paris, secrétariat de la Société d'économie sociale, gr. in-8 de 45 p.). Le judicieux écrivain a très bien étudié l'état de la commune de la fin du XIIe siècle au milieu du XVe, sa constitution sociale et politique, l'esprit qui l'animait, la nature de son gouvernement, ses tendances, les besoins auxquels elle pourvoyait, les avantages qu'elle assurait à ses membres, en un mot, comme il s'exprime, sa physionomie, sa pensée et sa vie. Il n'a pas eu tort de promettre à ses lecteurs « l'exactitude des renseignements et la précision des détails. »

LORRAINE. — M. Léon Germain vient de publier deux nouvelles brochures, la première : *La tombe de Dom Didier de la Cour, prieur claustral de Saint-Vanne* (Nancy, Sidot, in-8 de 23 p., avec fig.); la seconde : *Les Briot et la famille de Pierre Wœiriot* (Nancy, Sidot, in-8 de 51 p.), analyse critique d'un travail publié dernièrement par M. Louis Jouve, et qui renferme de très curieuses indications sur une famille nombreuse d'artistes lorrains et franc-comtois, orfèvres, ciseleurs et monnayeurs, dont les plus célèbres sont François et Nicolas.

— M. le général Thoumas a raconté, d'après des documents et des notes fournis par M. Rodolphe Vagnair, la vie du général Frédéric Vagnair, fils d'Elisabeth de Marily, né le 8 juillet 1765, à Altroff, près de Metz, mortellement blessé le 30 janvier 1811 en Espagne, près de Talavera-la-Vieja (Nancy, impr. Berger-Levrault, gr. in-8 de 32 p. avec le portrait du général et la reproduction de ses armoiries). La notice sur le brillant officier de cavalerie est très bien faite, très intéressante. Tous les renseignements y sont d'une précision parfaite. On y remarque plusieurs documents inédits, notamment des lettres du général Milhaud, du général Belliard, du général la Houssaye, du roi Joseph, etc.

LYONNAIS. — Notre savant collaborateur M. le chanoine Ulysse Chevalier a eu l'heureuse idée de publier, dans l'*Université catholique* (Tirage à part. Lyon, E. Vitte, in-8 de 56 p.), les *Souvenirs d'une excursion archéologique en Espagne*, faite par lui l'automne dernier en compagnie de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Comme bien on pense, un voyage de M. l'abbé Chevalier ne peut être qu'un voyage littéraire, comme autrefois ceux des bénédictins. Aussi bien ces *Souvenirs* sont pleins de notes érudites, de descriptions de manuscrits, d'incunables et de livres rares rencontrés à Toulouse, à Burgos, à l'Escurial, à Tolède, à Grenade, à Séville, à Madrid, à Saragosse, à Tarragone, à Barcelone, à Perpignan et enfin à Montauban. Naturellement, ce sont les bréviaires et les missels qui ont surtout attiré l'attention de l'auteur du *Repertorium hymnologicum*. Deux tables, des liturgies et des imprimeurs, terminent cette curieuse brochure.

— M. Allmer, l'épigraphiste lyonnais renommé, vient d'adjoindre à la rédaction de sa *Revue épigraphique du midi de la France* M. le capitaine Em. Espérandieu, connu pour ses travaux sur l'épigraphie romaine de la Tunisie, du Poitou, de la Saintonge, du Limousin, etc. A partir du 1er janvier 1892, ce recueil abrège son titre et devient la *Revue épigraphique*.

ORLÉANAIS. — M. L. Jarry a réimprimé une pièce historique très rare : *Le Discours de ce qui s'est faict et passé dedans et aux environs de la ville d'Orléans, avec la prinse des villes de Mehun, et de Chasteaudun, par M. de la Bordesiere, gouverneur d'Orléans, jouxte la copie imprimée à Orléans avec per-*

mission. 1590, et il a fait précéder cette réimpression d'une préface très intéressante sur *les Ligueurs d'Orléans à Meung et à Châteaudun* (Orléans, Herluison, in-8 de x-7 p. Tiré à 30 exemplaires). Le savant éditeur a donné, dans cette préface, un récit des sièges de Meung et de Châteaudun, emprunté à des sources sûres, mais peu connues, par exemple à des notes inscrites par un contemporain, le curé C. Lebloy, sur un des registres de l'état civil. Grâce à ce curieux chapitre de l'histoire de la Ligue, la plaquette sera très recherchée et deviendra bien vite aussi rare que la pièce de 1590, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, celui de la Bibliothèque nationale.

— Le baron Adalbert de Beaucorps publie, avec notes additionnelles, un mémoire lu au congrès des sociétés savantes en 1891 et intitulé : « *Torques* » *à bossettes et à segment mobile accompagnant une ciste dans la sépulture à incinération du tumulus de Reuilly* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 19 p.). Le savant archéologue montre par d'ingénieuses considérations qu'il ne serait pas impossible que cette sépulture fût à la fois féminine et sacerdotale. Les trois torques en bronze trouvés à Reuilly, « dans la circonscription des Carnutes, l'un des foyers du culte druidique, et sur un sol qui fit partie de la grande forêt d'Orléans, » auraient, selon cette hypothèse, appartenu à une Velléda.

— Sous ce titre : *Notre-Dame de Chartres*, vient de paraître un petit volume qui est à la fois un ouvrage de dévotion et un ouvrage d'archéologie (Chartres, maison des clercs de Notre-Dame, in-8 de 79 p.). Ce volume, soigneusement imprimé, est orné d'illustrations fort nombreuses qui représentent plusieurs parties intérieures et extérieures de la magnifique cathédrale. Ajoutons que diverses scènes de l'histoire du monument figurent dans les illustrations. Tout est fait avec beaucoup de soin et de goût, et cela n'étonnera personne quand, dévoilant un trop modeste anonyme — il faut savoir être indiscret dans une revue bibliographique — nous dirons que l'auteur de la monographie est M. le chanoine Clerval, qui s'est si avantageusement fait connaître par divers travaux d'archéologie et de critique.

Poitou. — La *Revue poitevine et saintongeaise*, la seule revue du Poitou qui ait vécu huit ans, ne disparaîtra pas, comme on l'avait pu craindre. M. Berthelé est remplacé, comme rédacteur en chef, par M. Louis Lévesque, qui sera assisté d'un comité de publication composé de MM. de la Bouralière, Ledain, Lièvre et Alfred Richard. C'est dire que la *Revue poitevine* conservera les traditions qui ont fait d'elle un des organes autorisés de l'archéologie et de l'érudition provinciales. L'administration du recueil passe entre les mains de M. Reversé, imprimeur-éditeur à Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

— M. H. Gelin a fait tirer à part *le Méreau dans les églises réformées de France et plus particulièrement dans celles du Poitou* (Saint-Maixent, impr. Ch. Reversé, in-8 de 124 p. et 8 planches; extrait des *Mémoires de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres*, année 1891).

— Nous avons sous les yeux le 5e fascicule du *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, dont MM. H. Beauchet-Filleau et Paul Beauchet-Filleau publient une nouvelle édition, entièrement refondue: il est non moins riche que les précédents en renseignements recueillis dans les archives, et puisés, par conséquent, aux meilleures sources; nous y relevons les notices consacrées aux maîtres suivants : Bouchet de Sourches. Bouhier, Bouillé, Bremond, Brettes, Breuil (du), Bridieu, Brillac et Brisay. — Ce fascicule termine le 1er volume (de 798 p. à 2 col.) de la publication, qui en aura quatre ou cinq. — Il serait bien à désirer que chacune de nos provinces donnât lieu à un tel répertoire, fait avec autant de savoir et de soin consciencieux.

Provence. — Un ancien bibliothécaire de la ville de Marseille, M. Eugène-

Victor Lieutaud, que la politique a banni d'un poste qu'il occupait si bien, publie un excellent petit travail intitulé : *Généalogie des études des notaires de l'arrondissement de Sisteron* (Paris, E. Lechevallier, in-8 de 50 p.). L'auteur a réuni dans ces 50 pages une foule de renseignements tirés des minutes des notaires de l'arrondissement de Sisteron, des archives départementales des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes et des Bouches-du-Rhône, de l'Armorial général de d'Hozier et de diverses autres sources. Les chercheurs sauront gré à M. Lieutaud d'avoir recueilli tant d'utiles indications.

SAINTONGE. — La monographie de *la Tour de Broue*, par M. Denys d'Aussy (publication de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis; la Rochelle, Noël Texier, gr. in-8 de 27 p.), ne laisse rien à désirer. L'auteur, aussi bon archéologue que bon historien, décrit la vieille forteresse de Broue aussi heureusement qu'il en raconte l'histoire très mouvementée (1115 à 1789) et nous fait connaître, d'après des documents inédits, les possesseurs successifs de la seigneurie de Broue. La brochure, ornée d'une gravure où sont représentées les ruines de la tour de Broue, est dédiée à Mme la comtesse de Saint-Léger d'Orignac, dont « l'intervention généreuse » a sauvé de la destruction ce qui reste de l'antique forteresse.

SAVOIE. — Les conducteurs des ponts et chaussées ont des tendances à vivre sur leur planchette à dessin, en laissant au chef l'honneur de livrer au public le fruit ou l'histoire de leurs recherches et de leurs travaux. M. Guigues fait une exception que mérite bien son *Mémoire sur le diguement de l'Isère et de l'Arc, dans le département de la Savoie* (Grenoble, Allier, in-8 de 177 p.). Vers la fin du règne de Charles-Félix, une partie de la vallée de l'Isère offrait un contraste navrant ; en regard des riches coteaux boisés et cultivés, s'étendait une plaine inféconde et ravagée, longue de quarante kilomètres sur quatre de largeur. Aujourd'hui, la situation a bien changé, et les sacrifices que se sont imposés les habitants ne sont pas demeurés sans résultats. Grâce à l'endiguement de l'Isère et de l'Arc et aux travaux d'atterrissement qui ont suivi, les marais et les champs de galets ont été transformés en terrains fertiles. Il reste encore à faire cependant, et il faudra arriver au desséchement de la vallée. L'importante étude de M. Guigues relate les diverses phases qu'a traversées l'œuvre de l'endiguement, depuis son origine jusqu'à nos jours; elle groupe avec soin les faits importants, les rapports et décisions concernant cette vaste entreprise Deux belles cartes et trois planches permettent de suivre utilement la pensée de l'auteur.

— Les guides en Savoie ne manquent pas; celui que M. Weissen vient de publier sous ce titre : *Guide du touriste en Savoie* (Chambéry, impr. Ménard, in-16 de 388 p.) est fait avec science et impartialité ; de plus, il est complet, pratique et d'un format commode. Cependant les itinéraires de sortie vers les Hautes-Alpes auront besoin d'être complétés dans une nouvelle édition. Six cartes détaillées sont intercalées dans le volume; que peut-on demander de plus?

ALLEMAGNE. — La Revue *Nord und Süd* (Breslau, Schlesische Verlagsanstalt) contient dans son numéro de janvier, entre autres articles intéressants, une étude consacrée à M. Heinrich von Sybel, l'un des plus grands historiens de l'Allemagne, dont on a traduit en France l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution*, et dont on traduira, nous n'en doutons pas, l'ouvrage plus important encore sur la fondation du nouvel empire d'Allemagne Cette étude est due à M. J. Caro. Le même numéro renferme la conclusion du travail de M. Félix Dahn sur M. de Moltke.

ANGLETERRE. — Le Rév. Dr Robert Sinker, bibliothécaire de Trinity College (Cambridge), vient de publier, chez George Bell, un ouvrage sur la bibliothèque

confiée à ses soins. La plupart des éléments de ce travail ont paru d'abord dans *Notes and Queries*, où ils ont été fort appréciés. L'édition est fort artistique et contient, entre autres fac-similés d'autographes, une page du *Lycidas* de Milton, une lettre de Sir Isaac Newton et un fragment d'*Esmond* de Thackeray.

— Elkin Mathews fait paraître un livre d'une composition originale : c'est une collection de poèmes lyriques écrits par douze poètes différents, n'ayant qu'un trait commun : la jeunesse. Les uns ont déjà publié certaines œuvres poétiques, mais les autres sont absolument inconnus. L'ouvrage a pour titre *The Boock of the Rhymer's Club*, et voici les noms des collaborateurs : Ernest Dowson, Edwin J. Ellis, G. A. Greene, Richard Le Gallienne, Lionel Johnson, Victor Plarr, Ernest Radford, Ernest Rhys, T. W. Rolleston, Arthur Symons, Dr Todhunter, W. B. Yeats. Nous verrons s'il y a parmi eux des émules de Browning et de Tennyson.

— Le prochain volume de la série « *Rulers of India* » que publie la Clarendon Press, sous la direction de sir W. W. Hunter, sera une biographie de Madhu Rao Sindhia, le créateur de la puissance militaire des Mahrattes pendant la seconde moitié du siècle dernier, due à la plume de M. H. G. Keene, l'historien de l'empire mongol, et illustrée d'une reproduction du beau portrait que possède sir Mountstuart E. Grant Duff.

— Deux nouveaux *magazines* mensuels sont mis au monde au mois de février : *The Idler*, publié chez MM. Chatto et Windus, sous la direction de MM. Jerome K. Jerome et Robert Barr (prix : 0 fr. 60), et le *Longman's School Magazine*, David Salmon (prix : 0 fr. 10).

— Le prochain fascicule de l'*Economic Review* contiendra plusieurs articles destinés à attirer l'attention du public : *Poor Relief in Italy* par le professeur Francesco S. Nitti; — *A social policy for Churchmen*, par le rév. Dr T. C. Fry; — *The Malthusian antisocialist argument*, par M. Edwin Cannan, et *The Use and Abuse of Endowed Charities*, par le rév. L. R. Phelps.

Belgique. — L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique paur l'année 1892* (Bruxelles, F. Hayez, in-8 de 531 p.) contient, en outre des renseignements habituels, quatre notices biographiques. M. Charles Piot a retracé la vie si bien remplie de Pierre-Jacques-François de Decker, né en 1812 et mort dans le premier mois de l'année 1891. La seconde notice est consacrée par M. G. Vander Mensbrugghe à Charles-Marie-Valentin Montigny (1819-1890), connu surtout pour ses études de météorologie et de physique. Ce sont aussi des recherches scientifiques et particulièrement des travaux d'astronomie qui ont illustré le général Jean-Baptiste-Joseph Liagre (1815-1891), secrétaire perpétuel de l'Académie, sur lequel M. le général Brialmont a écrit quelques pages. Au contraire, M. Jean-Joseph Thonissen (1816-1891), dont parle M. T.-J. Lamy, a consacré sa vie aux études d'histoire et de jurisprudence. Ces quatre biographies sont accompagnées de portraits, et, sauf celle de M. Liagre, d'appendices biographiques. L'*Annuaire* contient aussi le portrait de Mgr Van Weddingen, sur lequel on trouvera une notice dans l'*Annuaire* précédent.

— Les *Précis historiques*, qui comptent déjà 40 ans d'existence, commencent une troisième série, et en profitent pour modifier un peu le caractère qu'ils avaient jusqu'ici. Ils deviennent le *Bulletin mensuel des missions belges de la compagnie de Jésus*, comme l'indique désormais le sous-titre. Les merveilleux accroissements donnés à cette mission par la miséricorde de Dieu et par le zèle des missionnaires ont fait sentir le besoin de leur chercher un organe. Le premier numéro contient déjà un aperçu du P. Bæstin sur la nature et les résultats de l'œuvre des missions, et une étude du P. Lallemand sur la mission belge du Bengale occidental de 1868 à 1891.

Espagne. — M. Pedro Diaz Casson vient de publier (Madrid, imp. de Fortanel, in-4 de 160 p.) un intéressant ouvrage : *Ordenanzas y costumbres de la huerta de Murcia*. Le volume, qui contient le texte des coutumes et un commentaire, est précédé d'une étude de M. Francisco Silvela, ancien ministre de l'intérieur.

— La Biblioteca Colombina — sous ce nom on désigne la Bibliothèque du chapitre métropolitain de Séville, auquel Cristophe Colomb légua ses livres et manuscrits — vient de publier pour la première fois son catalogue. Il a été dressé par M. Arbol, et forme 2 vol. in-8. L'approche du 5e centenaire de la découverte du Nouveau Monde lui donne un à-propos considérable (Séville et Madrid, Murillo).

— MM. Frentaura et Ossorio viennent de commencer la publication d'un *Diccionario biografico internacional del siglo XIX*, sorte de *Dictionnaire Vapereau*, mais plus étendu et plus complet. Le premier volume (A.-D) a paru et forme un volume in-8 à 2 col. de 918 p. (Madrid, Murillo).

— Les philologues de profession n'apprendront pas sans plaisir qu'un savant navarrais, M. B. de Azkue, vient de composer et de traduire en castillan une *Gramatica euskara*, qui doit faciliter considérablement, paraît il, l'étude de cette langue antique, si curieuse, mais si difficile (in-8 de 401 p.).

— Un religieux de l'ordre des augustins publie, de son côté, un *Tratado teorico-practico de canto gregoriano*, rédigé en grande partie d'après les travaux du savant Dom Pothier, qui paraît appelé à renouveler en Espagne les traditions un peu oubliées du plain-chant.

— Un membre distingué du clergé espagnol, Don Joaquin de Puerta, a donné un volume de : *Fabulas politico-sociales, originales y en verso*, qui mérite d'être bien accueilli, car il renferme des leçons pleines d'actualité présentées sous la forme la plus piquante, la plus capable de faire une impression durable.

— Dans *la Obra nacional y la Musica dramatica en España en el siglo XIX*, Don Pena y Goni s'est proposé pour but de montrer que l'Espagne possède de grands talents et de grands artistes, mais que, néanmoins, elle n'a pas su se donner dans notre siècle un *Opéra national* et espagnol, faute peut-être d'avoir eu soin de protéger et de favoriser les artistes qui s'offraient à elle pour réaliser cette œuvre.

— On vient d'annoncer officiellement la date du troisième congrès catholique espagnol et d'en déterminer le programme. Il se tiendra à Séville, et ouvrira le mardi 26 avril. Son but principal est de défendre la religion des attaques d'une fausse science et de revendiquer les droits du Pontificat romain. Comme en 1889, le congrès aura des membres titulaires et des membres honoraires. Pour acquérir l'un ou l'autre de ces titres, il suffit de verser une cotisation de 10 fr. Comme en 1889, il y aura séances publiques ou générales, et séances particulières réparties en sections. Ces sections sont au nombre de quatre, savoir : 1° Œuvres de piété; 2° Œuvres de propagande religieuse, presse, journaux, revues; 3° Œuvres de charité; 4° Science et religion; accord de la foi et de la science. Pour tous autres renseignements, s'adresser à Don Modesto Abin y Pinedo, secrétaire du comité directeur, à Séville.

Italie. — Le cercle juridique de Naples vient de fonder une nouvelle revue dont le premier numéro a paru le 15 juillet. Le titre seul : *Dottrina e Legislazione, rivista quindicennale di scienze giuridiche e di diritto positivo* (Napoli, E. Pietrocola, in-4, 10 fr. par an), en dit assez l'objet. Chaque fascicule comprend des articles originaux (dans le premier numéro par exemple, une étude de M. Lanza sur la collaboration dans les œuvres artistiques et littéraires); des notes sur des questions de jurisprudence; des comptes rendus;

les actes du cercle juridique; enfin l'indication des lois nouvelles. A la tête de la rédaction se trouve M. l'avocat G. Fittipaldi.

— Une autre revue juridique est la *Rivista internazionale di scienze giuridiche*, dirigée par M. l'avocat et professeur Enrico Serafini et dont le premier numéro a paru en janvier; son objet principal est de donner le résumé des articles les plus importants insérés dans les revues européennes, en même temps que le compte rendu des ouvrages. Le prix d'abonnement, de 20 francs pour l'Italie, est de 24 pour l'étranger.

— A l'occasion des congrès de la paix qui viennent de se tenir à Rome, le célèbre poète Gios Cuéarducci a publié une ode barbare intitulée : *La Guerra* (Bologne, Zanichelli, in-4), où il met en relief la nécessité de la guerre pour le développement de la civilisation. Signalons à ce propos l'instructive étude sur l'œuvre de ce poète, due à notre collaborateur, M. Pierre de Nolhac, qui sert de préface à une traduction récente, par M. Lugol, des *Troisièmes Odes barbares* (Paris, Lemerre, in-16).

— Le violoniste Gaetano Pugnani, de la grande réputation dont il jouissait de son vivant, est aujourd'hui tombé presque dans l'oubli. L'incertitude régnait sur le lieu et la date de sa naissance, et jusqu'à ces derniers temps l'on ignorait aussi l'époque de sa mort. M. Bertolotti, dont souvent nous avons signalé ici les travaux, nous donne sur le musicien quelques détails précis; son acte de naissance, notamment, son testament et l'inventaire de ses biens dressé après décès. La notice qu'il lui consacre et qui a d'abord paru dans la *Gazzetta Musicale* de Milan (*Gaetano Pugnani e altri musici alla corte di Torino nel secolo* XVIII. Milan, G. Ricordi, in-8 de 47 p.), nous fournit aussi des renseignements sur les musiciens de son entourage, sur l'illustre Viotti, notamment, élève de Pugnani, dont il a retrouvé l'acte de naissance. Cette curieuse brochure est illustrée de deux portraits de Pugnani, de ceux de Viotti et du chanteur Ottani, et de deux dessins représentant les demeures de Pugnani et de Viotti.

— M. E. Portal publie : *Omagio à Roumanille. Lettere e versi* (Palerme, imp. Zappulla, in-16 de 15 p., tiré à 100 exemplaires numérotés). Le recueil dédié à Mlle Thérèse Roumanille contient un éloge aussi délicat que mérité du père et de la fille. M. Portal a eu la bonne pensée de reproduire quatre lettres qui lui ont été adressées par le poète en 1889 et 1890.

— M. l'avocat Bartolo Longo, dont les œuvres sont bénies par la sainte Vierge et par la divine Providence, vient de fonder, à Valle di Pompei, un nouvel établissement pour donner l'éducation et l'instruction aux fils des malheureux jetés en prison. Cette nouvelle œuvre de miséricorde ne peut manquer de réussir. Elle a déjà un organe, le journal *Valle di Pompei*, dont le premier numéro a paru le 2 décembre dernier, et dont le prix (5 cent. par numéro) sera affecté tout entier aux besoins de l'œuvre. Nous souhaitons beaucoup d'abonnés à ce journal, écrit à la gloire de la Reine des anges et en vue du bien de l'humanité.

— Annonçons un remarquable recueil d'études diverses sur Galilée par M. Antonio Favaro (*Nuovi studi Galileiani*. Venezia, tip. Antonelli, in-4 de 430 p.). La liste des quinze chapitres de l'ouvrage du savant professeur de l'Université de Padoue suffira pour donner une juste idée de l'importance de la publication : I. Particularités inédites sur la jeunesse de Galilée; II. Sur l'authenticité de la sphère galiléenne, publiée par P. d'Aviso, et, à cette occasion, sur trois traités relatifs à la sphère attribués par erreur à Galilée; III. Note galiléenne sur l'ouvrage capital de Nicolas Copernic; IV. De la correspondance de Marc Velser avec Jean Faber; V. Documents inédits pour servir à l'histoire des négociations avec l'Espagne pour la détermination de

la longitude en mer; VI. La *Disputatio* inédite *de situ et quiete terræ contra Copernici systema*, adressée par Francesco Ingoli à Galilée, avec la riposte inédite de Jean Kepler; VII. Correspondance autographe des *Lincei* [membres de l'académie des Lynx] avec Frédéric Cési [le prince qui fut le fondateur de cette compagnie savante]; VIII. Galilée et le P. Horace Grassi; IX. De la correspondance de Peiresc, conservée dans la Bibliothèque nationale de Paris; X. Correspondance imprimée et inédite de Galilée avec Élie Diodati; XI. Documents inédits pour servir à l'histoire des négociations avec les États généraux de Hollande pour la détermination de la longitude; XII. Sur la pension accordée à Galilée par Urbain VIII; XIII. Trois consultations en faveur de Galilée; XIV. Galilée et Christian Huygens. Nouveaux documents sur l'application du pendule à horloge; XV. La dernière phase de la lutte contre le système de Copernic.

— On annonce la publication, sous la direction de M. Aurelio Stoppoloni, d'une revue destinée à l'instruction et à l'éducation des enfants. Le prix de *Il Piccolo Italiano* (3 fr. 60 par an) semblera bien modeste pour un recueil illustré et paraissant par fascicules hebdomadaires de 16 pages.

— Depuis quelque temps déjà, la *Rassegna nazionale* consacre une série d'articles à l'attitude qu'a prise, vis-à-vis de la République, S. Em. le cardinal Lavigerie. L'auteur de ce travail, qui intéresse les lecteurs français, est M. Angelo Andrea di Pesaro.

— L'*Archivio storico italiano*, fondé par G.-P. Vieusseux et que dirige actuellement la *R. Deputazione di storia patria per la Toscana e per l' Umbria*, a déjà un demi-siècle d'existence. Nous nous faisons un plaisir de rappeler à nos lecteurs cette revue, l'une des meilleures que possède l'Italie pour les sciences historiques. Outre les documents de longue haleine et les mémoires originaux qui forment la première partie de chaque fascicule, la revue publie encore, sous la rubrique *Variétés*, des documents plus brefs et des notes sur telle ou telle question historique; puis des courriers étrangers, analogues à ceux que publie notre *Revue des questions historiques*, enfin des comptes rendus d'ouvrages et d'articles de revues, et une sorte de chronique du mouvement historique en Italie et à l'étranger. Ces temps derniers, l'*Archivio* s'est acquis de nouveaux collaborateurs. Nous regrettons un peu que la France ne soit représentée que par un nom, celui de M. Eugène Müntz, alors que l'Autriche l'est par deux et l'Allemagne par trois.

— M. Alessandro d'Ancona continue ses publications sur les anciennes relations de voyage en France et en Italie (*Francia e Italia nel 1786. Ricordi di un viaggiatore.* Rome, gr. in-8 de 39 p.). Le célèbre professeur de l'Université de Pise s'occupe, cette fois, de la relation de voyage de G.-B. Malaspina écrite en 1786. L'analyse des impressions de ce touriste est très intéressante. M. d'Ancona rapproche les récits de son compatriote des récits d'Arthur Young *(Voyage en France pendant les années 1787-88-89 et 90)* et des récits résumés par M. Albert Babeau *(Les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, 1885)*. C'est principalement sur le séjour de Malaspina à Paris que s'étend M. Alessandro d'Ancona.

Luxembourg. — La section historique de l'Institut royal grand-ducal de Luxembourg vient de publier trois volumes qu'il est utile de signaler à cause des nombreux renseignements qu'ils offrent pour l'histoire de France. Le tome XXXIX renferme l'analyse du cartulaire du prieuré de Marienthal (2e volume), dressée par M. le docteur Van Werveke; le tome XLI contient une étude sur les chartes luxembourgeoises du moyen âge, du même auteur, renfermant l'indication des sources locales et étrangères dans lesquelles sont conservés les documents relatifs au grand-duché; cette étude trouve son

complément dans un excellent travail de M. Bonnardot sur les archives de l'État de Luxembourg. Quelques documents tirés des archives de Meurthe-et-Moselle et d'archives privées, par M. Léon Germain, méritent également d'être signalés. Le tome XLII (1re livraison), enfin, est consacré à un travail considérable rédigé en allemand par MM. L.-J. Zelle et A. Knaff, sur les opérations militaires des Français dans le Luxembourg de 1794 à 1796, et dont les sources ont été principalement puisées dans les archives impériales de Vienne. Un plan de Luxembourg et une carte montrant la marche des armées républicaines accompagnent ce dernier travail.

Russie. — Il va paraître à Moscou une nouvelle revue, sous ce titre : *Mémoires bibliographiques*, dont le rédacteur sera M. Sokolof, et l'éditeur, M. Schibanof. L'Académie ecclésiastique (orthodoxe) de Moscou en publiera une également, à partir de 1892, qui sera mensuelle et aura pour intitulé : *Messager de théologie*.

— La chaire d'histoire russe à l'Académie ecclésiastique de Pétersbourg, devenue vacante par la mort de Koïalovitch, a été confiée à M. Joukovitch, auteur de l'ouvrage : *Le Cardinal Hosius et son temps*, et qui avait enseigné auparavant au séminaire de Wilna.

— Le 13e volume des œuvres du comte Léon Tolstoï en est à sa troisième édition. Il contient entre autres : *Les Fruits de la civilisation* et *la Sonate de Kreuzer*, avec son épilogue, traduits tous deux en français.

— L'expédition savante envoyée en Palestine par la société de ce nom, et composée de six membres, parmi lesquels les professeurs Kondakof et Olesnitsky, n'a pas obtenu les résultats désirés. L'apparition du choléra et les hostilités entre deux tribus de Bédouins l'ont forcée de renoncer aux fouilles projetées dans la contrée située à l'est du Jourdain et de revenir à Jérusalem. Elle n'a pu que visiter certaines localités se trouvant sur son passage, et cela en pure perte.

— M. Méjof va faire paraître le 3e volume de sa *Bibliographie sibérienne*.

— M. Pestchourof, professeur à l'Université de Pétersbourg, vient de publier un dictionnaire chinois-russe, fait d'après le système graphique.

— La Société d'histoire et d'antiquités russes a commencé l'impression des œuvres complètes de Krijanitch, prêtre catholique, grand zélateur de l'union des peuples slaves, y compris la Russie, avec l'Église romaine. Il vivait au XVIIe siècle.

— M. A. Kersha tente un essai de bibliographie scientifique et industrielle, paraissant tous les mois sous le titre un peu ambitieux de : *Pantobiblion, revue bibliographique internationale de la littérature scientifique du monde* (Saint-Pétersbourg, Fontanka, 64). Cette revue contient le dénombrement des ouvrages scientifiques publiés dans le monde entier et des articles critiques sur quelques-uns d'entre eux.

Suisse. — La situation de Zermatt est la plus admirable qui soit dans le monde des Alpes. Dominé et écrasé par l'altier et morne Cervin, vingt montagnes célèbres et trente glaciers lui font une incomparable couronne. Malgré les efforts de Zeiller, les voyageurs n'ont eu pendant longtemps que de bien médiocres moyens de transport pour remonter l'originale vallée de la Visp; aujourd'hui, la locomotive arrive au pied du Gornergratt. En lisant l'opuscule de M. E. Lullin : *Le Chemin de fer de Viège à Zermatt* (Lausanne, Bridel, in-12 de 47 p.), on se rend compte des difficultés vaincues, en même temps qu'on lit avec plaisir d'agréables descriptions, en ayant sous les yeux une bonne carte et de jolis chromos.

États-Unis. — M. Rufus C. Hartranst, éditeur à Philadelphie, annonce la publication d'un ouvrage où Mme Netty Colburn Maynard donne de curieux

renseignements sur la vie privée d'Abraham Lincoln, sur les pratiques spirites auxquelles il s'adonnait. Voici le titre de cette publication : *Was Abraham Lincoln a spiritualist? Being secret whispers from the White House during the war years, together with some account of the life of a pioneer spiritualist* (in-12 de 288 p., avec portraits et photographies).

— Le 31 octobre, a paru à New-York le premier numéro d'une nouvelle revue de quinzaine : *The Publisher* (57, Rose st., 12 fr. par an). C'est un recueil consacré à la librairie, comme il en existe déjà plusieurs aux États-Unis, et nous ne voyons même pas très bien ce qui le distingue de ses confrères.

— A côté de cette revue semi-mensuelle, il nous en faut signaler une autre, hebdomadaire, qui paraît le 1er novembre et également éditée à New-York (Clinton Hall, Astor place. 12 fr. par an), *The Bookseller and Stationer*.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vie et ses enseignements*, par l'abbé S.-E. Fretté (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ*, par le R. P. J. Corne. I. *Le Verbe de Dieu* (in-18, Delhomme et Briguet). — *Rituale romanum Pauli V, pontificis maximi, jussu editum et a Benedicto XIV* (gr. in-8, Ratisbonne, Pustet). — *Le Règne de Jésus par Marie*, par Un missionnaire de la Compagnie de Marie (in-32, Leday). — *Le Sacrifice dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne*, par l'abbé J.-M. Boathier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Œuvres pastorales de S. E. le cardinal Joachim Pecci, archevêque-évêque de Pise, aujourd'hui Léon XIII*, trad. de l'italien par A. Livry. T. II (gr. in-8, Lille, Société de Saint-Augustin). — *Le Clergé et les Temps nouveaux*, par E. Méric (in-18, Lecoffre). — *Le Régime des biens de l'Église avant Justinien*, par A. Rivet (in-8, Lyon, Vitte). — *De las formas de gobierno ante la ciencia juridica y los hechos*, por D. Isern. Ia parte. *De la monarquia* (in-18, Madrid, Hernandez). — *La Législation de l'enseignement primaire libre*, par A. Rivet (in-8, Lyon, Vitte). — *Les Enfants en prison*, par G. Tomel et H. Rollet (in-18, Plon et Nourrit). — *La Récidive*, par L. André (in-8, Chevalier-Marescq). — *Chasse et Procès, étude pratique de la loi sur la chasse*, par C. Chenu (in-18, Plon et Nourrit; Chevalier-Marescq). — *Le Devoir présent*, par P. Desjardins (petit in-16, Colin). — *Corps et âme, essais sur la philosophie de S. Thomas*, par J. Gardair (in-18, Lethielleux). — *Religion*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *Esprit et liberté*, par P.-A. Bertault (in-18, Alcan). — *Le Bonheur de vivre* (2e partie), par J. Lubbock (in-18, Alcan). — *Providence et Libre arbitre. Thomisme et Molinisme*, 2e partie, par le R. P. H. Gayraud (in-18, Toulouse, Privat). — *Mélanges philosophiques*, par Mgr d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *La Morale dans l'histoire*, par H. Lavollée (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'enseignement primaire au Hâvre*, par T. Garsault (in-18, le Hâvre, imp. du Commerce). — *Histoire des doctrines économiques*, par A. Espinas (in-18, Colin). — *L'Armée sans chef* (in-18, Champion). — *Academia general militar. Memoria de la enseñanza practica* (in-18, Toledo, Pelaez). — *Manuel théorique et pratique d'horticulture*, par Un religieux jardinier (in-18, Téqui). — *La Peinture religieuse*, par D. Lecoy de la Marche (gr. in-8, Laurens). — *Le Blason héraldique*, par P.-B. Gheusi (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Choses et gens de théâtre*, par P. Ginisty (in-18, Perrin). — *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique complète, par l'abbé J. Lebarq. T. III. *1659-1661* (gr. in-8, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Littérature et Philosophie mêlées*, par V. Hugo (in-18, Hetzel; Quantin). — *Petite Histoire de la littérature française*, par A. Gazier (in-18, A. Colin). — *Le Pape. La Pitié suprême*, par V Hugo (in-18, Hetzel; Quantin). — *A travers quarante ans* (poésie), par l'abbé J.-M. Figallia (in-18, Vic et Amat). — *Rimes et Chansons*, par F. Fontenay (in-18, Vanier). — *Les Petits Concerts* (poésie), par P. Collin (in-18, Lemerre). — *Momenti lirici* (*poesie*), per O. Boni (in-32 cart., Parma,

Battei). — *Le Livre de la pitié et de la mort*, par P. Loti (in-18, Calmann-Lévy). — *La Sarcelle bleue*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *La Reine Hatasou*, roman de l'ancienne Égypte, par J.-W. Rochester (2 vol. in-18, Comptoir d'édition). — *Le Crucifié de Keraliès*, par C. Le Goffic (in-18, Lemerre). — *Le Roman d'une croyante*, par J. de la Brète (in-18, Plon et Nourrit). — *La Montée*, par G. Sarrazin (in-18, Perrin). — *Les Étapes de la folie*, par T. Dostoïesky, trad. par E. Halpérine-Kaminsky (in-18, Perrin). — *Essence d'âmes*, par E. Hinzelin (in-18, Perrin) — *Les Contes de la Reine Mab*, par L. Michaud (in-16 carré, Vanier). — *L'Age de feu*, par L. de Larmandie (in-18, Libr. des bibliophiles). — *L'Oasis Juvenilia*, par E. Meunier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Louis XI à Péronne*, suite de *Quentin Durward*, de Walter Scott, par L.-A. Jumin (in-18, Téqui). — *Maria-Laura, la femme du franc-maçon*, par P. Féval fils (in-18, Téqui). — *Marthe de Bellesmont*, par la Cⁿᵉ D. de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Claudia Varenilla, récits des temps gallo-romains*, par J.-L. de la Marsonnière (in-18, Lecène et Oudin). — *Nouvelle Géographie universelle*. T. XVI. *Les États-Unis*, par E. Reclus (in-4, Hachette). — *The Watering Places of the Vosges*, by H. W. Wolff (in-18 cart., London, Longmans, Green). — *The Country of the Vosges*, by H.-W. Wolff (in-8 cart., London, Longmans, Green). — *Le Rhin*, par V. Hugo (3 vol. in-18, Hetzel; Quantin). — *18,000 lieues à travers le monde*, par J. Desfontaines (in-18, Lecène et Oudin). — *En Wherry, trois semaines dans les broads du Norfolk*, par *** (in-8, Delagrave). — *La Vie de saint François d'Assise racontée par les frères Léon, Ange et Rufin*, ses disciples, trad. du latin, précédée d'une introd. par l'abbé Huvelin (in-32, Poussielgue). — *Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes*, par le R. P. A. Le Doré (2 vol. in-8, Lamulle et Poisson). — *Vie de Madame de la Tour Neuvillars, 1571-1616, par le N. du Sault*, nouv. éd. annotée et précédée d'une introduction, par A. de Bremond d'Ars Migré (in-18, Nantes, Forest et Grimaud). — *Un Homme d'œuvres. Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin, 1847-1889* (in-8, Palmé). — *Histoire narrative et descriptive de la Grèce ancienne*, par C. Seignobos (in-18 cart., A. Colin). — *Les Manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'Empire*, par A. Deloume. 2ᵉ éd. (in-8, Thorin). — *Les Derniers Carolingiens*, par F. Lot (in-8, Bouillon). — *Histoire du règne de Marie Stuart*, par M. Philippson. T. Iᵉʳ (in-8, Bouillon). — *Mémoires d'Auger (1810-1859)*, publiés par P. Cottin (in-18, « Revue rétrospective »). — *Les Héros de la cornette et du tricorne*, par Boyer d'Agen (petit in-16, Tolra). — *La Mission et le Culte de saint Martin*. Étude sur le paganisme rural, par J.-G. Bulliot et F. Thiollier (gr. in-8, Autun, Dejussieu; Paris, Picard). — *Das katolische deutsche Kirchenlied in seinen Singweisen* (dritter Band), von W. Bäumker (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Les Jeux*, par L. Barron (petit in-8, Laurens). — *Essai d'Étymologie historique et géographique*, par Ch. Toubin (in-18, A. Picard). — *L'Art de la reliure en France aux derniers siècles*, par É. Fournier (in-16, Dentu). — *Reseña de los incunables que posee la Biblioteca pública de Mahon*, por M. Roura (in-8, Palma, Escuela tip. provincial).

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties*,	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *partie littéraire seule*,	180 fr.	—	200 fr.
— à la *partie technique seule*,	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1891 sont en vente, et forment SOIXANTE-TROIS VOLUMES gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, , rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1891

Articles de fond. — R. P. H. DELEHAYE, S. J. : Pierre de Pavie, légat du pape Alexandre III. — A. LECOY DE LA MARCHE : L'Expédition de Philippe le Hardi en Catalogne. — Dom Paul PIOLIN : Le Cardinal de Richelieu dans ses rapports avec les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. — Ludovic SCIOUT : Le Coup d'État du 22 floréal (11 mai 1798). — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et la Royauté française. — G. DU FRESNE DE BEAUCOURT : La Conspiration du duc d'Alençon (1455-1456). — Abbé J.-A. PETIT : Les Accusations contre Marie Stuart. Riccio. Darnley. Bothwell. Babington. — Marius SEPET : Le Serment du Jeu de Paume et la Déclaration du 23 juin. — Godefroid KURTH : La Reine Brunehaut. — Abbé A. TOUGARD : La Persécution iconoclaste, d'après la Correspondance de saint Théodore Studite. — Abbé P. FERET : Les Emprisonnements de Roger Bacon. — Chanoine ALLAIN : L'Enquête scolaire de 1791-1792. — Abbé Fl. DE MOOR : L'Histoire primitive d'Israël, d'après des documents égyptiens et hétéens. — R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. : L'Organisation des églises chrétiennes au IIIe siècle. — Octave VIGIER : L'Influence politique du Père Joseph. Négociations avec les princes d'Allemagne et la Suède. — Marius SEPET : La Révolution de juillet 1789.

Mélanges. — R. P. MARTINOV, S. J. : Un Empereur byzantin au Xe siècle. — Abbé VACANDARD : Les Poèmes latins attribués à saint Bernard. — H. MORANVILLÉ : L'Ordonnance cabochienne de 1413. — Victor PIERRE : Un internonce à Paris pendant la Révolution. — H. BEAUDOUIN : La Mort de Jean-Jacques Rousseau. — Roger LAMBELIN : L'Intervention européenne au Mexique. — Dom G. MORIN : L'Origine française de Guy d'Arezzo. — Godefroid KURTH : Une Nouvelle Histoire des Papes. De Pie II à Sixte VI. — J. VAESEN : Louis XII avant son avènement. — Denys D'AUSSY : L'Assassin du prince de Condé à Jarnac (1569). — Comte BAGUENAULT DE PUCHESSE : Une Grande Bourgeoise de Paris au temps de la Ligue. — R. P. H. CHÉROT, S. J. : Le Surintendant Foucquet. — Mgr Ant. RICARD : La Dernière Élection d'un Roi des Romains, d'après les Mémoires inédits du cardinal Maury. — R. P. A.-J. DELATTRE, S. J. : Un Dernier Mot sur les Chaldéens. — L. RIOULT DE NEUVILLE : Les Origines de la propriété, suivant M. Émile de Laveley. — Paul ALLARD : Un Nouveau Livre sur le IVe siècle. — Abbé E. VACANDARD : Chronologie abélardienne. La Date du concile de Sens. — L. DE LA SICOTIÈRE : Les Mémoires du général Tercier. — A. D'AVRIL : Le Moyen âge en Espagne. — R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. : Saint Théognius, évêque de Bétélie, en Palestine. — Dom Fernand CABROL : Les Derniers Travaux sur l'histoire des persécutions de l'Église. — Armand D'HERBOMEZ : Le Voyage de Philippe-Auguste à Tournay en 1187. — Abbé C. DOUAIS : Les Universités françaises avant 1789.

Courrier allemand, anglais, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent douze publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

2519
HARVARD COLLEGE
MAR. 28. 1892
LIBRARY.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-CINQUIÈME. — LXIVe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON. — MARS

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1892

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MARS 1892

I. — BEAUX-ARTS, par M. P. de Nolhac.

II. — GÉOGRAPHIE. — VOYAGES, par M. le Comte de Bizemont.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Icard : Doctrine de M. Olier expliquée par sa vie et par ses écrits (p. 215). — A. Lehmkuhl : Compendium theologiæ moralis (p. 217). — Pradier : Les Fêtes chrétiennes (p. 218).

Jurisprudence. — A. Laîné : Introduction au droit international privé (p. 220). — A. Rivet : La Législation de l'enseignement primaire libre (p. 220). — G. Tomel et H. Rollet : Les Enfants en prison, étude anecdotique sur l'enfance criminelle (p. 221).

Sciences. — Annuaire du Bureau des longitudes pour 1892 (p. 222). — A. Angot : Instructions météorologiques (p. 226). — H. Résal : Exposition de la théorie des surfaces (p. 226). — J. Pizzetta : Galerie des naturalistes. Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours (p. 227).

Belles-Lettres. — G.-F. Savage-Armstrong : One in the Infinite (p. 228). — A. Campaux : Histoire du texte d'Horace (p. 229). — A. Gazier : Petite Histoire de la littérature française, principalement depuis la Renaissance (p. 229). — L. Clarétie : Lesage romancier (p. 232). — J. Lemaître : Les Contemporains, études et portraits littéraires (p. 234). — J. Lemer : Balzac, sa vie, son œuvre (p. 235). — M. Paléologue : Les Grands Écrivains français. Alfred de Vigny (p. 236).

Histoire. — A. Chélu : Le Nil, le Soudan, l'Egypte (p. 237). — de Palazuelos : Toledo. Guia artistico-práctica (p. 238). — C. Willems : La Sainte Robe de N.-S. Jésus-Christ à Trèves, étude archéologique et historique (p. 239). — C. Willems : Le Pèlerinage de Trèves, histoire de la sainte Robe (p. 239). — T. W. Allies : The Throne of the fisherman, built by the carpenters son, the root, the bond, and the crown of Christendom (p. 239). — W. Bröcking : Die französische Politik Papst Leos IX (p. 241). — A. Zisterer : Gregor X und Rudolf von Habsburg in ihren beiderseitigen Beziehungen, mit besonderer Berücksichtigung der Frage über die grundsätzliche Stellung von Sacerdotium und Imperium in jener zeit (p. 241). — P. Ragey : Eadmer (p. 242). — A. Fournier : Napoléon Ier (p. 243). — L.-X. de Ricard : Autour des Bonaparte. Fragments de Mémoires du général de Ricard, ancien aide de camp du roi Jérôme (p. 244). — A. Duchatel : Nos désastres. Causes et responsabilités (p. 245). — E. Méric : Le Clergé sous l'ancien régime (p. 246). — E. Méric : Le Clergé et les Temps nouveaux (p. 246). — F.-A. Gasquet et E. Bishop : Edward VI and the Book of Common Prayer (p. 247). — S. Bubics : Avvisi del cavaliere Federico Cornaro, ambasciatore Veneto, circa l'assedio e la presa della fortezza di Buda nell'anno 1686 (p. 249). — M.-B. Dubeau : Les Etats-Unis en 1850. Notes et souvenirs (p. 251). — A. Robert, E. Bourloton et G. Cougny : Dictionnaire des parlementaires français, comprenant tous les membres des assemblées françaises et tous les ministres français, depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889 (p. 251). — L'Armée sans chef (p. 253). — A. Mézières : Vie de Mirabeau (p. 255). — J. de la Faye : Histoire de l'amiral Courbet (p. 256). — E. Spuller : Figures disparues. Portraits contemporains politiques et littéraires (p. 257). — H. Le Roux : Portraits de cire (p. 258). — A. Kannengiesser : Catholiques allemands (p. 259). — P.-B. Gheusi : Le Blason héraldique (p. 260). — Jouffroy d'Eschavannes : Traité complet de la science du blason (p. 260). — F. Funck-Brentano : Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal (p. 262). — M. Roura : Reseña de los incunables, que posee la Biblioteca pública de Mahon (p. 264). — A. Graesel : Grundzüge der Bibliotheksicht (p. 265). — C. Castellani : Da chi e dove la stampa fu inventata? ovvero stato presente della questione sul vero inventore della tipografia (p. 266). — C. Castellani : L'Origine tedesca e l'origine olandese dell' invenzione della stampa, testimonianze e documenti (p. 266). — C. Castellani : La Stampa in Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore (p. 266).

IV. — BULLETIN. — Rituale romanum Pauli V, pontificis maximi, jussu editum, et a Benedicto XIV auctum (p. 267). — M. d'Eydi : Pensées sérieuses (p. 268). — V. Coupin et A. Rénoup : En famille (p. 268). — A. C. : La Tribu de Wagap (Nouvelle-Calédonie), ses mœurs et sa langue (p. 268). — G. Ardant : Papes et Paysans (p. 269). — Le Saint Clou de Toul, son origine, son authenticité, son culte (p. 269). — Dieu, la Royauté et le Salut de la France (p. 270). — Les Intérêts catholiques (p. 270). — *** : Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson, sur l'art d'exterminer sans bruit le clergé, ses écoles et ses congrégations (p. 270). — *** : Décalogue ou Dynamite, avis aux bourgeois sans Dieu (p. 271). — J. Heimweh : Pensons-y et parlons-en (p. 271). — Chevalier : Les Institutions de la marine (p. 271). — J. Popowski : Que deviendront les colonies françaises dans l'éventualité d'un conflit franco-russe avec la triple alliance? (p. 272). — F. Le Coq : Documents authentiques pour servir à l'histoire de la constitution civile du clergé dans le département de la Mayenne (p. 272).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Le Cardinal Mermillod, MM. Maury, von Bönne, Airy, Achintre, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Italie. — Suisse. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

HARVARD COLLEGE LIBRARY

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

BEAUX-ARTS

1. *Antoine Watteau*, par Paul Mantz. Paris, Librairie illustrée, 1892, gr. in-8 de 208 p., avec 17 grav. en taille-douce et de nombr. fac-similés de grav. et de dessins originaux en noir et en couleurs, 40 fr. — 2. *Antoine Watteau*, par G. Dargenty. Paris, Librairie de l'Art, 1891, gr. in-8 de 141 p., illustré, 6 fr. — 3. *Corot*, par L. Roger-Milès. Paris, Librairie de l'Art, 1891, gr. in-8 de 87 p., 3 fr. 50. — 4. *Hippolyte Flandrin, Hans Lefnad och Verk*, von C.-G. Estlander. Helsingfors, G.-W. Edlunds, 1890, in-8 de 146 p. — 5. *Trois Artistes chrétiens : Michel-Ange, Raphaël et H. Flandrin*, par François Bournand. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 384 p., illustré, 6 fr. — 6. *Une Famille de peintres : Horace Vernet et ses ancêtres*, par Félix de Bona. Lille, Société de Saint-Augustin (Desclée et de Brouwer), s. d., in-8 de 291 p., 3 fr. — 7. *L'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut de France*, par le comte Henri Delaborde. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de 396 p., 6 fr. — 8. Diego Zannandreis. *Le Vite dei pittori, scultori e architetti Veronesi*, publiées par Giuseppe Biadego. Vérone, typ. G. Franchini, 1891, in-8 de xxv-559 p., 12 fr. — 9. *Les Correspondants de Michel-Ange : I. Sebastiano del Piombo*, texte italien publié pour la première fois par le commandeur G. Milanesi, avec trad. française par A. Le Pileur. Paris, Librairie de l'Art, 1890, in-4 de xii-120 p., 20 fr. — 10. *L'Art antique*, par Gaston Cougny. Choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie, conforme aux derniers programmes de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de iv-344 p., 4 fr. — 11. *Éléments d'iconographie chrétienne. Types symboliques*, par L. Cloquet. Lille, Société de Saint-Augustin, 1890, in-8 de 387 p., 5 fr. — 12. *L'Architecture gothique*, par L.-H. Corroyer. Paris, May et Motteroz, 1890, in-8 de 382 p., illustré, broché, 3 fr. 50 ; cart., 4 fr. 50. — 13. *Les Armes*, par G.-R.-Maurice Maindron. Paris, May et Motteroz, 1891, in-8 de 343 p., illustré, 3 fr. 50 broché ; cart., 4 fr. 50. — 14. *L'Architecture moderne en Angleterre*, par Paul Sédille. Paris, Librairie des bibliophiles, 1890, gr. in-8 de 132 p., 10 fr. — 15. *Une Promenade à Versailles et aux Trianons*, texte de Ph. Gille. Quarante eaux-fortes d'E. Sadoux. Versailles, Bernard ; Paris, Flammarion, 1892, in-fol. oblong. L'ouvrage complet, 60 fr. — 16. *Inventaire général des richesses d'art de la France. Province. Monuments civils*, t. V. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-4 de 510 p., 9 fr. — 17. *La Porcelaine*, par E. Garban. Paris, Lecène et Oudin, 1891, gr in-8 de 304 p., 2 fr. 60. — 18. *Introduction à l'étude des beaux-arts*, par Ch. Carteron et Eugène Carteron. Paris, Hetzel, s. d., in-12 de 287 p., broché, 4 fr. — 19. *Geschichte der christlichen Malerei*, par Erich Frantz. Seconde partie, 1re livr.; Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de 96 p., la livraison 1 m. 50 ; la première partie, 8 m. 50. — 20. *La Peinture religieuse*, par A. Lecoy de la Marche. Paris, Henri Laurens, 1892, in-4 de 304 p., illustré, 10 fr. — 21. *Histoire de l'art chrétien des origines à nos jours*, par Fr. Bournand. Paris, Bloud et Barral, s. d., 2 vol. in-8 de 324 et 396 p., illustré, 8 fr. — 22. *Histoire de l'art chrétien aux dix premiers siècles*, par l'abbé F.-R. Salmon. Lille, Société de Saint-Augustin, 1891, gr. in-8 de 609 p., 12 fr. — 23. *Histoire de l'art byzantin, considéré principalement dans les miniatures*, par N. Kondakoff, directeur au musée impérial de l'Ermitage, édition française originale, trad. de M. Trawinski. T. II. Paris, Librairie de l'Art, 1891, in-4 de 186 p., 25 fr.

1. — La place nous est mesurée; il faut être bref. C'est avec

des livres comme celui de M. Paul Mantz qu'on regrette le plus cette nécessité. L'ancien directeur des Beaux-Arts, après avoir étudié Watteau à peu près toute sa vie, après avoir recherché et comparé ses œuvres dans toutes les collections qui en contiennent, vient d'élever au grand peintre français un véritable monument. L'expression sent le cliché, mais elle est justifiée ici. Rien ne manque à l'ouvrage : ni la supériorité de l'information, ni l'exposition vive et sobre, ni une illustration de choix. La biographie du maître de Valenciennes trompe, il est vrai, notre curiosité ; le mystère enveloppe en grande partie son existence, et les lacunes capitales y sont nombreuses : « Watteau, qui occupe tant de pages dans les livres, et dont le nom est prononcé tous les jours, Watteau est un inconnu. » C'est, du moins, le mérite de l'auteur d'avoir dégagé sa vie des légendes dont les romanciers de la critique l'avaient encombrée. Le mal que font ces gens-là est généralement irréparable ; espérons pour Watteau qu'il est réparé. Résignons-nous donc à ignorer sur sa carrière, sur sa fortune, sur la date de ses œuvres, une foule de détails importants ; contentons-nous du peu que nous savons de ses amitiés, le comte de Caylus, Gersaint, Julienne, et sur sa fréquentation (moins étroite qu'on ne l'a dit) avec cette Comédie Italienne immortalisée par le caprice de son pinceau. Étudions plutôt, avec son très savant historien, l'esthétique particulière et les œuvres authentiques de ce charmant génie. L'illustration comporte dix-sept gravures hors texte ; deux reproduisent en fac-similé ces études de tête aux trois crayons qui sont l'ornement de la collection des dessins du Louvre, et plusieurs ont accompagné, dans la *Gazette des beaux-arts*, les articles de M. Mantz sur Watteau, qui ont été comme l'esquisse du présent livre.

2. — Watteau n'a point à se plaindre de la postérité. Après un dédain injustifié et dont ses biographes citent de curieux exemples, voici qu'on l'étudie de tous côtés et que ses moindres ouvrages atteignent dans les ventes des prix inattendus. Il a bien repris la place qui lui est due dans l'école française, et sans aller, avec ses fanatiques, jusqu'à faire de lui le premier maître national, on est obligé de le saluer comme le premier maître du XVIIIe siècle. C'est déjà une belle place, et que personne, il y a quarante ans, n'eût songé à lui attribuer. Un autre volume vient de le célébrer. Quelques semaines avant le *Watteau* de M. Mantz paraissait le *Watteau* de M. Dargenty. Cette coïncidence n'est point heureuse pour le second, et je ne veux pas insister sur une comparaison entre les deux travaux. M. Dargenty, que j'ai eu ailleurs l'occasion de louer, a écrit un livre amusant, mais d'un style étrangement rapide, où il remarque, par exemple, la « spiritualité » de la touche de Watteau, voulant dire l' « esprit. » L'illustration est plus qu'honorable, elle est très bonne ; sept dessins tirés en sanguine y ajoutent beaucoup de prix, et

c'est, à ce point de vue, le plus beau volume que la collection des *Artistes célèbres* ait encore donné.

3. — Dans la même collection, un bon livre sur *Corot*, de M. Roger-Milès. L'auteur est un journaliste, mais c'est aussi un poète, et il faut le féliciter d'être resté écrivain en une profession où les écrivains sont fort rares, et où ceux qui ont le don de la langue le perdent généralement très vite. On a bien fait de confier à un poète le soin d'écrire sur Corot, qui fut le plus poète de nos paysagistes et qui, sous ce rapport, ne peut être comparé qu'au seul Ruysdael. La partie documentaire du livre n'est pas moins soignée que la partie esthétique, et la biographie est suffisamment nourrie. L'auteur y a bien mis en relief la bonhomie et la noblesse d'âme du « père Corot, » dont ses successeurs ne semblent point avoir hérité. On remarquera, vers la date de 1835, l'étude sur la restauration du « paysage, » avec Cabat, Rousseau et Jules Dupré. L'œuvre de Corot ayant été considérable (et, il faut le dire, par suite de sa production forcée, assez inégal), M. Roger-Milès a renoncé à en dresser le catalogue ; mais il donne une liste des envois du maître aux expositions annuelles depuis 1827, et des œuvres qui ont paru aux expositions universelles. Corot, toujours modeste et longtemps dédaigné, est aujourd'hui une de nos gloires les mieux consacrées, alors que le bruit fait autour de tant de ses contemporains a cessé ; nos artistes d'à présent, avides de réclame et plus soucieux de briller que de faire une œuvre, ont plus d'une leçon à prendre dans sa vie.

4. — Un maître aussi dont la renommée grandit et qui, avec le temps, bien loin de perdre son rang dans l'école, monte chaque jour plus haut, c'est Hippolyte Flandrin. La décadence présente de l'art religieux qu'en vain tentent de relever quelques beaux talents (et parmi eux le fils même du grand peintre), l'affaiblissement du sentiment religieux chez ceux qui cherchent à l'exprimer, tout contribue à nous faire mieux apprécier le maître disparu en 1864 et à nous faire sentir quelle place il tenait en France. Les étrangers, de leur côté, s'accordent à la revendiquer pour lui. Parmi les études consacrées à Flandrin, on mettra en bon lieu le livre qu'a écrit un professeur suédois et où l'esthétique du peintre de Saint-Germain des Prés, de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Paul de Nimes, est déduite avec beaucoup de sûreté. L'inspiration religieuse de Flandrin est étudiée avec une sympathie d'autant plus remarquable que l'auteur lui-même, visiblement chrétien, n'appartient point au catholicisme. Le travail de M. Estlander, appuyé d'une biographie bien informée, illustré avec une sobriété de bon goût (choix d'œuvres et trois portraits), mériterait d'être tiré d'une langue accessible à très peu de Français et de prendre place, au moins par fragments, dans une de nos revues ; il fournirait, pour notre critique d'art, des comparaisons « suggestives. » Notons-le, en attendant, comme un précieux hommage à l'un

des représentants les plus élevés et les plus purs du génie français.

5. — Cet hommage à Flandrin, M. François Bournand a voulu le rendre à son tour, et dans un sentiment analogue à celui du professeur d'Helsingfors, en inscrivant au titre de ses *Trois Artistes chrétiens : Michel-Ange, Raphaël et H. Flandrin ;* mais je ne saurais l'en féliciter. La mesure est ici dépassée. Il y a certains noms qui n'admettent pas de voisinage, et, malgré mon admiration pour le grand artiste français, je trouverais imprudent de le rapprocher trop du décorateur de la Sixtine ou du peintre incomparable des *Stanze*. Au reste, il faut se hâter de le dire, cette erreur de perspective n'existe qu'au titre, et, dans le cours de son livre, M. Bournand a mis les choses à leur juste place. L'étude sur « le Fra Angelico de l'art français » est accompagnée de la notice biographique lue après sa mort par Beulé à l'Académie des beaux-arts. Sur Michel-Ange et Raphaël, l'auteur, écrivant en vulgarisateur, n'a pas cherché à apporter du nouveau, sauf l'interprétation récemment donnée à l'Académie des sciences du globe de feu qui roule aux pieds de la *Madone de Foligno;* ce serait une exacte représentation du bolide tombé en Lombardie, le 4 septembre 1511, et où Jules II et les Italiens virent un présage de la retraite des Français. Dans la préface, les noms italiens sont fâcheusement estropiés par le typographe.

6. — Encore des biographies d'artistes dans le volume de M. de Bona sur les Vernet. Mais la vie de Joseph et de Carle Vernet n'est qu'une introduction à celle d'Horace, pour qui l'auteur professe une admiration extrême. Il a voulu célébrer la brillante fécondité de cette heureuse carrière. Le titre d'*Horace Vernet et ses ancêtres* (bien singulier, par parenthèse, dans la typographie pseudo-gothique de la Société de Saint-Augustin) aurait exigé une certaine part faite à son grand-père maternel, Moreau le Jeune, dont la place dans l'art français n'est pas moindre, ce me semble, que celle d'un des Vernet. Le livre est écrit sans prétention, plein d'anecdotes et de bons mots, de citations de lettres d'Afrique, d'Orient, de Russie, etc. (notamment de la correspondance de Vernet avec le P. Régis, abbé de la Trappe de Staouëli). L'aimable figure du peintre de l'armée française est bien évoquée, et le lecteur qui ouvrira le volume ira jusqu'au bout. Que dire de mieux ? Et pourquoi taquiner l'auteur sur certains excès d'admiration, que les générations nouvelles sont peu disposées à partager ?

7. — Le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts a consacré un volume à l'histoire de ce corps depuis la fondation de l'Institut de France, dont il forme, comme on le sait, la quatrième classe. Après une introduction sur l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture supprimée par la Convention et sur la classe de littérature et de beaux-arts du temps du Directoire, M. Delaborde raconte la réorganisation de l'Institut en 1803 et étudie les éléments qui servirent à former alors la

quatrième classe de l'Institut. On ne peut guère analyser brièvement la suite de son récit, qui embrasse la vie intérieure et extérieure de l'Académie sous les divers régimes du siècle, fait connaître les élections principales, les grandes fondations artistiques, les principales donations reçues, etc. Le rôle de l'Académie, pour la sauvegarde des richesses d'art de Paris, pendant les deux sièges de 1870-71, est particulièrement intéressant ; l'écrivain n'oublie modestement qu'un détail, tout à son honneur, c'est que la protestation solennelle de l'Institut contre le bombardement de Paris par les Prussiens porte en tête son propre nom. La chronique, très simplifiée, mais très instructive, de l'Académie va jusqu'aux premières élections de 1891. L'ouvrage, loin d'être monotone, est d'un extrême intérêt. L'éminent écrivain regrette l'échec de Rude, qui, dans trois candidatures successives, ne put forcer les portes de l'Institut; à part ce fait isolé, l'auteur est persuadé que le choix de ses collègues passés et présents est toujours allé aux plus dignes. Pour un secrétaire perpétuel, tout n'est-il pas pour le mieux dans la meilleure des académies?

8. — La publication que M. Giuseppe Biadego, un des plus laborieux parmi les jeunes érudits d'Italie, a envoyée au *Polybiblion* a un caractère rigoureusement documentaire. C'est l'édition d'un travail de biographie et de catalogue, composé de 1831 à 1834 par le Véronais Diego Zannandreis sur les peintres, sculpteurs et architectes de Vérone et de son territoire. Simple commis d'épicerie, travaillant sans bruit et ignoré même de ses concitoyens, Zannandreis, né en 1768, avait recueilli des renseignements extrêmement variés pour son grand ouvrage. Ce fut l'œuvre de sa modeste vie, et les travailleurs actuels, bien que pourvus de ressources plus nombreuses et d'une méthode sans doute plus rigoureuse, auront profit à y recourir. L'ensemble des notices qu'il a composées forme le gros volume édité par M. Biadego, avec addition d'une préface, d'une table des biographies et d'un index des lieux cités. Malgré la date déjà ancienne de sa composition, ce recueil résume tant de patientes recherches, qu'il rendra de véritables services aux historiens de l'art italien.

9. — La même histoire est intéressée d'une autre façon par la publication entreprise par la Librairie de l'Art sur *les Correspondants de Michel-Ange* et due au savant surintendant des archives d'État de Florence, M. Milanesi. Elle complétera les *Lettere di Michelangelo*, dont l'édition véritablement définitive a été publiée par le même auteur à Florence en 1875. Le volume paru est consacré aux lettres de Sebastiano del Piombo. M. Eug. Müntz y a joint une introduction destinée à rappeler la carrière du peintre vénitien, ses relations étroites avec Michel-Ange, et à analyser les traits les plus nouveaux qu'y apporte sa correspondance. Il y a trente-six lettres, dont le texte souvent obscur est accompagné d'une traduction de M. Le Pileur. Leur grand intérêt est de

nous initier par le détail aux travaux des deux amis et de leurs camarades ou rivaux; elles sont nécessaires à consulter, par exemple, sur Jean d'Udine, l'ornemaniste célèbre, et sur Jacopo Sansovino, le sculpteur, surtout sur Raphaël et les grands ouvrages exécutés au Vatican par lui ou par ses élèves. La période qu'elles embrassent, qui va de 1520 à 1533, est, comme on se le rappelle, une époque de production particulièrement féconde. Le curieux peut donc sans crainte se procurer ce recueil; pour peu qu'il soit initié à la Renaissance, il y trouvera des documents d'une extrême saveur. La publication n'a qu'un défaut, le format choisi, l'in-4. Pourquoi n'avoir point adopté l'in-8, qui aurait permis d'en mettre le prix à la portée des travailleurs? C'était d'autant plus aisé, semble-t-il, que l'ouvrage ne comporte, comme grande illustration, que le *Moïse* de Michel-Ange, dont on pouvait bien se passer.

10. — Le petit volume de M. Cougny mérite beaucoup d'éloges. Il est d'aspect modeste; ce n'est qu'un choix de lectures archéologiques, mais ce choix est fait avec un tact parfait et la nouveauté même de l'entreprise la recommande. M. Cougny s'est bien rendu compte d'un besoin du public cultivé qui s'intéresse de plus en plus à l'histoire de l'art. En archéologie, les grands recueils lui sont inaccessibles, et, d'autre part, les travaux importants accumulés en ce siècle par des savants de premier ordre l'intéressent surtout par leurs résultats. Emprunter à ces travaux leurs pages maîtresses, enlever à l'exposition de ces résultats les défauts inévitables aux livres de seconde main, mettre les lecteurs directement en présence des récits des explorateurs et des généralisations des maîtres de la science, compléter le tout par une annotation solide, voilà ce qu'a voulu faire l'auteur, et ce qu'il a fait. Cette première série comprend l'art oriental seulement (Égypte, Chaldée, Assyrie, Perse, Asie-Mineure, Phénicie et Judée). J'aurais peut-être fait un choix un peu différent pour les morceaux d'esthétique ou de notions générales qui ouvrent le volume; mais comment ne pas être heureux de trouver mis à la portée de tous les lecteurs des morceaux d'écrivains tels que M. Heuzey, d'explorateurs comme Mariette, Botta, Ebers, Maspero, de Vogüé, etc.? C'est une anthologie sévère, mais dont le charme supérieur sera goûté de beaucoup d'esprits.

11. — Encore un livre dont on ne saurait dire trop de bien, parce qu'il borne ses prétentions et les justifie entièrement : les *Éléments d'iconographie chrétienne* de M. L. Cloquet. Le savant secrétaire de la *Revue de l'art chrétien* a réuni en ce volume le fruit d'une grande expérience archéologique, et mis au service des artistes, des théologiens, des historiens, des poètes même, un ensemble de renseignements de premier ordre, grâce à un texte très plein et à une illustration très abondante. En popularisant plus qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour, malgré de sérieux ouvrages, l'étude de l'iconographie, c'est-à-dire la science et la descrip-

tion des images dans l'art chrétien, M. Cloquet a acquis des droits à la reconnaissance de tous ceux qui ont le respect du langage symbolique compris et pratiqué par nos pères, et de ceux aussi, peut-on ajouter, que les niaiseries d'une certaine imagerie religieuse moderne ont si souvent irrités. Les titres de quelques chapitres donneront une idée du recueil : Les Attributs divins, la Personne de Jésus et ses types divers, la Sainte Trinité, la Vierge Marie et son époux, les Esprits célestes, les Saints, les Personnifications allégoriques, le Symbolisme dans le monde matériel, Animaux réels ou fantastiques, Végétaux. Ce dernier chapitre, appuyé comme les autres d'excellentes gravures, est un véritable « langage des fleurs » chrétien, qui remplacera désormais tant de sottes publications faites sous ce titre, et l'éditeur pourrait peut-être quelque jour l'imprimer à part. Les sculptures de nos cathédrales, leur faune et leur flore même, prennent partout une signification et par suite une valeur d'art plus haute. On me permettra une réserve de goût, qui m'est toute personnelle : je n'aime pas les travaux de la typographie de Saint-Augustin. Le filet rouge même, qui est charmant, commence à s'user. Avec des livres comme celui-ci, le fond s'accorde encore assez bien avec la forme ; mais combien d'autres nous choquent par leur élégance maladroitement médiévale et leur inévitable incohérence !

12. — Une des bonnes formules du livre moderne d'art et d'enseignement a été trouvée par l'ancienne maison Quantin, dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*. Je n'en annoncerai aujourd'hui que deux volumes. Le premier, *l'Architecture gothique*, de M. Corroyer, demanderait une étude de détail que je ne puis lui consacrer. La méthode du très savant auteur prêterait à quelques critiques, et on peut renvoyer à ce qui a été dit ici de son précédent ouvrage, *l'Architecture romane* (t. LIX, p. 101). Ce manuel, écrit par un artiste, illustré par un artiste, qui est l'auteur, respire d'ailleurs l'enthousiasme le plus éclairé pour « l'architecture française » du moyen âge, et achèvera d'en dévoiler les merveilles au grand public. Le livre de M. Maindron se rattache à la *Bibliothèque* par le caractère artistique que l'arme a pris souvent à travers les âges : tel bouclier d'apparat, telle épée de la Renaissance, est une véritable œuvre d'art, au même titre qu'une faïence de Palissy ou qu'une tapisserie de Flandre. L'ouvrage a le mérite d'être neuf, de s'inspirer d'une méthode rigoureuse et d'emprunter son illustration aux objets exempts de « truquage. » Page 217, la célèbre « langue de bœuf » du marquis de Mantoue, acquise récemment par le Louvre, est assignée à l'année 1494 (1594 est une faute d'impression) ; M. Palustre vient de démontrer qu'elle est postérieure à 1506, et qu'elle n'a pu figurer, comme on l'avait dit, à la bataille de Fornoue. Le manuel contient des renseignements sûrs pour les artistes qui font de la peinture d'histoire ; mais, en somme, je serais embarrassé de porter un jugement sur un

travail qui va des haches de silex de l'âge de pierre jusqu'au dernier sabre à l'étude au ministère de la guerre.

14. — L'élégante publication de M. Paul Sédille sur *l'Architecture moderne en Angleterre* a paru presque entièrement dans la *Gazette des beaux-arts* et se trouve illustrée par des clichés prêtés par les revues anglaises spéciales. L'auteur, avec une compétence supérieure et une visible sympathie, résume l'histoire de son art en Angleterre, étudie les œuvres qu'il a produites au XIXe siècle, discute les tendances des diverses écoles qui ont amené chez nos voisins une véritable renaissance de l'architecture. Il fait défiler devant nous les adeptes du « Gothic Revival » et du « Queen Anne, » de vrais artistes presque tous, et dont les erreurs mêmes sont intéressantes. L'impression qui demeure, faut-il l'avouer? n'est pas favorable à l'ensemble de notre présente école française d'architecture, et ce n'est point assurément le sentiment que M. Sédille a voulu produire.

15. — L'architecture française prend ses titres de gloire dans le passé et, sans remonter au moyen âge, elle affirme sa force et sa supériorité au XVIIe siècle, dans des édifices comme ceux de Versailles, œuvre unique, à coup sûr, en Europe, à l'heure où elle fut conçue et exécutée, et qui, malgré tant de décadence, étonne encore aujourd'hui le visiteur, toujours surpris d'y trouver plus de grandeur ou plus de grâce qu'il n'attendait. C'est cet état actuel que M. Eugène Sadoux a fixé dans ses quarante eaux-fortes, dont nos lecteurs connaissent déjà l'originalité particulière. En publiant la dernière livraison, l'éditeur Bernard a changé le caractère de l'ouvrage; il y a joint un texte. Il s'est adressé pour cela à un de nos plus brillants journalistes, M. Philippe Gille, le mieux informé, je crois, de ces amateurs enthousiastes de Versailles qui forment, dans la société parisienne, un peu dédaigneuse de l'art Louis XIV, une petite confrérie d'initiés. Sous ce titre sans prétention : *Une promenade à Versailles et aux Trianons*, M. Gille conduit son lecteur dans la ville morte, en évoque rapidement les splendeurs, en indique les plus admirables débris. D'élégants dessins de M. Prodhomme, insérés dans le texte, donnent les détails que l'aquafortiste n'a pas eu à traiter, et, à mon avis, l'interprétation y est plus fidèle, le ton plus juste que celui des grandes planches. Ce dessinateur a le sentiment de Versailles, et M. Sadoux, malgré toute son exactitude et tout son talent, ne l'a pas. L'ensemble forme un très bel album d'art sur le Versailles du XIXe siècle.

16. — L'*Inventaire des richesses d'art de la France* poursuit sa course régulière et nous donne aujourd'hui le tome V des *Monuments civils* de la province. On y trouve décrites les œuvres d'art de la manufacture de Sèvres (Champfleury), du lycée de Caen (Buret et Lumière), des musées de Besançon (Castan), de la préfecture d'Agen (Tholin), du

palais des arts, à Lyon (Dissard), du palais de justice de Grenoble (George), du musée de Tours (Laurent et A. de Montaiglon). La table analytique, comme toujours très copieuse, est de M. Jouin. Le tome IV n'a pas encore paru.

17, 18. — A des collections d'enseignement populaire appartiennent les deux volumes suivants. L'un, *la Porcelaine*, par M. Garban, inspecteur d'académie, résume l'histoire de la porcelaine chez les différents peuples et en raconte par le menu la fabrication et les divers usages, depuis l'extraction du kaolin et la composition des pâtes jusqu'aux grandes décorations des manufactures d'art. Des figures complètent les descriptions; mais on ne parvient pas à rattacher au texte des illustrations telles que l'église d'Issoire ou la maison de Jacques Cœur. Le second ouvrage fait partie de la *Bibliothèque des professions* de la maison Hetzel. C'est une *Introduction à l'étude des beaux-arts* sous la forme d'une causerie familière avec un jeune homme qui veut être peintre. La partie historique prêterait à plus d'une réserve; et d'abord pourquoi dire *Allongi* (pour Allongé), Ary *Cheffer*, etc.? La partie pratique ne sera point sans utilité.

19. — Il y a cette année un nombre vraiment extraordinaire d'ouvrages consacrés à l'histoire de l'art chrétien. Cette abondance marque une tendance du goût public qu'il ne peut être indifférent de noter. Nous venons de parler du livre de M. Cloquet et allons en trouver d'autres. On annonce, d'autre part, la prochaine apparition du *Manuel* de M. Pératé. En Allemagne, le même mouvement d'étude se produit. J'ai analysé déjà ici le commencement de la publication de M. Erich Frantz, professeur à l'Université de Breslau, *Geschichte der christlichen Malerei* (t. L, p. 418). Le premier volume de cet important travail a fini de paraître en 1888, et l'éditeur Herder l'a enrichi d'une livraison supplémentaire, contenant des planches. Les livraisons du second volume viennent de paraître, et l'ouvrage sera complet dès la fin de l'année. Bornons-nous aujourd'hui à indiquer qu'il commence à la rénovation introduite dans la peinture par Giotto et doit aller jusqu'à la mort de Raphaël.

20. — A côté de cette grande œuvre d'érudition minutieuse et documentée, il est difficile de faire figurer *la Peinture religieuse* de M. Lecoy de la Marche. L'auteur sait mieux que personne que son livre, écrit pour le grand public et destiné à accompagner un bel album de cent trente gravures sur bois, n'ajoutera rien à son renom de savant. Mais l'éditeur n'ignorait pas, de son côté, quel prix apporteraient à la publication un nom aussi autorisé et une plume aussi alerte, et il n'a point fait un mauvais calcul. La conclusion donnera l'analyse du livre et en fera connaître l'idée principale : « Les différentes patries de la peinture religieuse se réduiront toujours à quatre grands foyers, d'où le feu sacré

s'est répandu inégalement sur l'Europe entière : le foyer italien, le premier de tous; le foyer franco-flamand, auquel on peut rattacher la petite flamme qui a brillé dans les Pays-Bas; le foyer allemand, le foyer espagnol. Et suivant que la foi catholique, cet élément générateur du génie occidental, a eu plus ou moins de vivacité et de profondeur dans chacun d'eux, ils ont jeté un éclat plus ou moins éblouissant, plus ou moins durable. » M. Lecoy de la Marche donne un rare exemple de facultés très différentes exercées avec une égale supériorité.

21. — Nous avons rencontré plus haut un travail de M. Bournand. Les deux volumes auxquels il donne le titre d'*Histoire de l'art chrétien* sont plus considérables et constituent un témoignage nouveau de l'activité du professeur et de l'écrivain, activité qui s'exerce dans les domaines les plus divers, mais qui revient à l'art comme à son champ de prédilection. Je pourrais reprocher à l'éditeur une mauvaise correction d'épreuves pour les noms propres (ce qui n'est point sans importance dans un livre d'histoire), et à l'auteur d'orner trop souvent son texte d'écrivains un peu démodés ou d'autorités médiocres qui ne méritent point un tel honneur. J'aime mieux le louer d'avoir réuni dans un cadre aussi restreint un tableau d'ensemble de toutes les manifestations de l'art religieux depuis les catacombes jusqu'à nos jours. La peinture, la sculpture et l'architecture sont conduites en France jusqu'à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, et sont étudiées aussi en Italie, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Espagne. Un double appendice sur l'histoire de la musique religieuse et sur la décoration du mobilier d'église complète le second volume.

22. — Plus détaillée et plus précise, par la nature même de son plan, est l'*Histoire de l'art chrétien* restreinte *aux dix premiers siècles*, due à M. l'abbé Salmon, du clergé de Paris. Cet ouvrage, fruit d'études longues et diverses, commence également aux Catacombes, dont il étudie abondamment le symbolisme d'après les plus récents travaux, et consacre plusieurs chapitres aux grandes mosaïques byzantines et italiennes, manifestations importantes du sentiment chrétien, dont on ne peut avoir une idée suffisante sans en avoir vu sur place au moins quelques-unes. L'art byzantin occupe, d'ailleurs, dans le livre, la large place à laquelle il a droit. Les raisons de la décadence artistique à la fin de l'empire romain et à l'époque des Barbares sont philosophiquement exposées, ainsi que les rapports de l'Église avec les arts du dessin. Comme l'auteur a voulu être complet et embrasser son sujet dans tous les détails, il a été conduit à s'occuper aussi des médailles, des manuscrits, de l'orfèvrerie en Orient et en Occident, etc. En étendant ainsi son cadre, obligé de puiser ses renseignements à des sources inégalement sûres, il a multiplié les chances d'inexactitude ; c'est ainsi qu'il décrit comme « très authentique » (p. 467) l'épée dite de Charlemagne

au Musée du Louvre. Les taches de ce genre sont inévitables dans un aussi vaste travail de vulgarisation ; ce qu'on doit exiger de l'auteur en pareil cas, c'est de s'être informé de son mieux et d'une façon vraiment consciencieuse, et sur ce point, il n'y a guère de reproches à faire à M. Salmon.

23. — Au même ordre d'études se rattache l'*Histoire de l'art byzantin* d'après les miniatures, de M. Kondakoff, dont le second et dernier volume vient de paraître dans la traduction de M. Trawinski. J'ai indiqué ici même, à propos du premier volume, le caractère tout spécial de cette œuvre du savant russe, et je prends la liberté d'y renvoyer le lecteur (t. L, p. 417). Aucun livre, au milieu de cette floraison des études byzantines à laquelle nous assistons depuis quelques années, n'a contribué davantage à mettre définitivement en lumière l'importance artistique de l'Orient chrétien : « Il est démontré aujourd'hui que l'art byzantin a eu l'immense mérite de conserver, parmi toutes les civilisations du moyen âge, la plus large part de l'héritage antique, qu'il a eu cet autre de contribuer puissamment à la genèse de l'art chrétien, et que, soit seul, soit combiné avec d'autres civilisations, il n'a cessé jusqu'à nos jours, au fond de la Grèce et au fond de la Russie, de compter des millions de représentants et des millions de fidèles. » Ce volume est appuyé sur les miniatures de la deuxième époque, la plus brillante de l'art de Byzance, qui va de la fin du IXe siècle au commencement du XIIIe. M. Kondakoff les classe, non par ordre chronologique, mais par groupes de sujets, examinant les vicissitudes subies par l'illustration des textes divers, par exemple les *Psautiers*, les *Ménologes*, les *Évangiles*, les œuvres d'édification, etc. De cette méthode fort originale appliquée à des œuvres généralement étudiées pour la première fois, naissent des observations historiques et morales, souvent neuves et ingénieuses, sur la formation des types iconographiques, ou sur les influences politiques et religieuses qui ont contribué à les modifier. Le livre vaut, d'ailleurs, plus par le détail que par l'ensemble. Les idées générales ne manquent point, mais elles ne sont ni assez vigoureuses ni assez précises.

P. DE NOLHAC.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES

1. *Les Étapes d'un touriste en France. A travers la Corse*, par A. ANDRÉI. Paris, A. Hennuyer, 1892, in-16 de 312 p., orné de 31 grav. et d'une carte ; relié toile, 6 fr. — 2. *Au delà du Rhin (Prusse rhénane, Bade, Bavière)*, par LUCIEN VIGNERON. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de 315 p., 3 fr. — 3. *En Wherry. Trois Semaines dans les Broads du Norfolk*, par ***. Paris, Delagrave, 1892, petit in-8 de 171 p., avec 5 héliograv. et une carte, 10 fr. — 4. *De Paris au Cap Nord. De Bergen à Stockholm. Voyage au pays des Fiords*, par LÉON DUMUYS. Paris, 8, rue François Ier, 1892, gr. in-8 de 213 p., avec grav. et une carte. — 5. *Grèce* (Collection des guides Joanne). T. II. *Grèce continentale et îles*. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 509 p., orné de 17 cartes et de 22 plans, 20 fr. — 6. *La Transcaucasie et*

la Péninsule d'Apchéron. Souvenirs de voyage, par CALOUSTE S. GULBENKIAN. Paris, Hachette, 1891, in-16 de 336 p., avec 2 cartes, 6 fr. — 7. *L'Asie*. Deuxième partie (*Indes orientales, Indo-Chine, Empire chinois, Japon*). Choix de lectures géographiques, par L. LANIER, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Janson-de-Sailly. Paris, Belin frères, 1892, in-12 de 888 p., orné de 53 vign. et 50 cartes, 6 fr. 50. — 8. *Les Établissements français dans l'Inde et en Océanie*, par G. HAURIGOT. Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-8 de 237 p., avec grav., 0 fr. 95. — 9. *Le Japon pratique*, par FÉLIX RÉGAMEY. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 333 p., orné de 100 dessins par l'auteur, 4 fr. — 10. *La Tunisie française*, par EUGÈNE POIRÉ. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 11. *A la conquête du Tchad*, par HARRY ALIS. Paris, Hachette, 1891, in-8 de 296 p., orné de 29 grav. et de 4 cartes, 5 fr. — 12. *L'Amérique inconnue, d'après le journal de voyage de J. de Brettes*, par MALLAT DE BASSILAN. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de 280 p., orné de dessins et d'une carte, 3 fr. 50. — 13. *A travers Bornéo. Aventures de quatre déserteurs de l'armée indo-néerlandaise*, par le colonel M.-T.-H. PERELAER, traduction libre du comte MEYNERS D'ESTREY. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 336 p., orné de grav., 3 fr. — 14. *Quarante mois de voyage avec une rente de cent francs par mois. 18,000 lieues à travers le monde*, par JULES DESFONTAINES. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-12 de 452 p., 3 fr. 50. — 15. *Souvenirs d'escales et de traversées. Scènes et récits de voyages*, par GASTON DUJARRIC. Paris, A. Faivre et H. Teillard, s. d., in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 16. *De Paris au cap Horn (à bord du Sabino). 82 jours en mer*, par LOUIS BLAIRET. Publications du *Mémorial cauchois*, journal républicain de Fécamp, 1892, petit in-8 de 67 p. — 17. *The Country of the Vosges*, by HENRY W. WOLFF. Londres, Longmans, Green, 1891, in-8 de 368 p., accompagné d'une carte. — 18. *The watering places of the Vosges*, by HENRY W. WOLFF. Londres, Longmans, Green, 1891, petit in-8 de 158 p., accompagné d'une carte.

Jamais nous n'avons eu aussi peu de matériaux pour notre revue semestrielle. Sans doute la crise de la librairie y est bien pour quelque chose ; mais la principale cause nous paraît être dans la surproduction au moment des « étrennes. » Les éditeurs présentent alors un grand assortiment d'ouvrages de luxe qu'il faut examiner hâtivement pour satisfaire au plus vite la curiosité du public et le renseigner à l'heure précise où il est le plus disposé à délier les cordons de sa bourse. L'inconvénient de cet état de choses est que les récits de voyages les plus importants et qui ont le plus grand charme d'actualité, sont précisément ceux dont les comptes rendus doivent être faits le plus sommairement après une lecture rapide et un peu superficielle. Nous avons cependant encore à présenter quelques ouvrages de valeur et qui se recommandent aux amateurs petits et grands.

1. — Le goût des voyages se développant avec les moyens de locomotion, les guides se multiplient de telle sorte qu'on a l'embarras du choix. La librairie Hennuyer en publie une série pour la France : ce sont de petits volumes très élégamment cartonnés, où l'on trouve des itinéraires bien tracés et pittoresquement décrits, mais peu de ces renseignements pratiques qui abondent dans les guides Joanne. L'auteur du volume relatif à la Corse, M. Andréi, connaît ce beau pays à fond, mais il serait difficile d'affirmer qu'il en parle avec impartialité; la consonance de son nom suffirait pour nous faire suspecter son origine; cela posé et admis, on ne peut s'étonner de lire ici que les montagnes de la Corse sont supérieures au Jura, aux Vosges, aux Alpes, aux

Pyrénées, au grand et au petit Atlas, et que leurs habitants sont les plus honnêtes gens du monde. Signalons un petit lapsus à corriger : c'est la côte « occidentale, » et non « septentrionale, » qui s'étend du cap Corse au détroit de Bonifacio en passant par Ajaccio. Les descriptions sont agréables à lire, semées d'amusantes anecdotes de vendettas et ornées de belles gravures ; mais l'auteur pousse le libéralisme un peu loin en blâmant sévèrement les curés corses du temps de la grande Révolution qui refusèrent de se soumettre à la constitution civile du clergé. La carte jointe au volume est médiocre.

2. — M. Lucien Vigneron est un prêtre épris des voyages et nous lui devons déjà quelques bons récits de ses excursions de vacances. Son caractère sacerdotal ne nuit nullement à son ardent patriotisme de Lorrain ; et s'il admire, avec Victor Hugo, les magnificences des bords du Rhin, il souligne, avec Victor Tissot, les ridicules des riverains. Sa bonne étoile l'amène à Cologne juste à temps pour y voir entrer en grande pompe le puissant empereur d'Allemagne, et ce spectacle lui inspire de judicieuses réflexions sur la force redoutable que donnent à l'Allemagne son respect et son amour pour son souverain ; il est certes bien excusable d'en commettre le péché d'envie. Aux provinces rhénanes, M. Vigneron, en bon catholique, préfère les hommes et les choses de la Bavière ; c'est là, dit-il, qu'il ferait bon vivre et mourir, après toutefois que les Allemands auraient rendu l'Alsace et la Lorraine. L'auteur ne manque pas de profiter de l'occasion qui se présente à lui d'aller écouter le beau drame de la Passion à Oberammergau, et il en donne une analyse et quelques extraits ; est-il besoin d'ajouter qu'il partage l'enthousiasme de tous les spectateurs ? La foi profonde et sincère des paysans acteurs le frappe plus encore que la perfection de leur jeu. En somme, le nouveau livre de M. l'abbé Vigneron est amusant, instructif et animé de nobles sentiments, bien qu'on puisse regretter parfois un peu de vulgarité dans le style.

3. — Si les touristes anglais envahissent tous les recoins de la France, il est bien rare, par contre, que nos compatriotes se laissent entraîner à la vie errante dans les campagnes de la vieille Angleterre. C'est cependant ce qui vient d'arriver à trois Français, dont une Française, et assurément, le fait est assez rare pour valoir un récit détaillé. Ces trois originaux n'ont pas le courage de leur opinion et, pour mieux se dissimuler sous le voile de l'anonyme, ils adoptent des sobriquets : le *Capitaine*, le *Diplomate* et la *Timonerie*. L'envie leur prit un beau jour d'aller se promener, du 20 juillet au 10 août, dans un grand bateau plat, appelé là-bas *wherry*, sur les *broads* du comté de Norfolk. Il faut savoir que les *broads* sont des lacs peu profonds, en partie couverts de roseaux, bordés d'arbres centenaires, et communiquant entre eux ou avec les nombreuses rivières du pays par des canaux appelés *dykes*. Ce sont les

vestiges d'anciennes lagunes maritimes séparées progressivement de l'Océan par l'exhaussement du littoral et aujourd'hui remplies d'eau douce. On y navigue à la voile quand il y a du vent, et, dans le cas contraire, en poussant sur le fond avec de longues gaffes. Ces parages abondent en poisson et en sauvagine ; mais, par malheur pour les touristes, chasse et pêche sont réservées et soigneusement gardées. On jouit sur les wherrys d'un confort tout relatif, et l'ordinaire de la table laisse souvent à désirer. Mais nos navigateurs sont de facile composition et leur bonne humeur n'est jamais en défaut. Aussi semble-t-il qu'ils aient eu autant de plaisir à conter leurs petites aventures que nous en avons à les lire ; voilà un exemple qui se recommande à tous les touristes-amateurs passés, présents et futurs. Cet amusant ouvrage, fort bien édité, est orné de très jolies héliogravures traitées d'après des photographies prises par le *Diplomate*.

4. — C'est aussi un amateur que M. Dumuys, et nous avons déjà rendu compte, il y a deux ans, d'un livre composé avec les lettres qu'il a écrites à ses amis au retour d'un voyage *De Paris au Cap Nord*. Le succès obtenu par cette publication l'a encouragé à en donner une nouvelle édition, destinée spécialement aux distributions de prix dans les écoles chrétiennes. Nul doute que ces jolies descriptions des pays scandinaves ne plaisent aux jeunes écoliers autant qu'elles ont déjà plu aux lecteurs sérieux. Les gravures sont assez bonnes et bien appropriées au texte, bien que choisies après coup.

5. — Voici le second volume d'une remarquable étude sur *la Grèce*, dont le premier volume, paru il y a trois ans, donnait la description d'Athènes et des environs. Cette fois, le même auteur, M. B. Haussoulier, ex-membre de l'École française d'Athènes, trace un grand nombre d'itinéraires à travers la Grèce continentale et les îles, y compris l'Épire et la Crète, qui s'y rattachent géographiquement, sinon politiquement. C'est une œuvre de haute érudition qui fait grand honneur à la collection des guides Joanne dont elle fait partie ; les meilleurs spécialistes y ont collaboré : MM. G. Fougères, qui a fait des fouilles fructueuses à Mantinée et à Délos ; Monceaux, qui a parcouru en savant la Thessalie ; Lechat, que ses fouilles à Corfou ont mis à même de décrire avec compétence les îles Ioniennes ; enfin l'abbé Batiffol, dont les savantes recherches ont fait connaître l'Épire. La grande difficulté pour M. Haussoulier a été de condenser en un volume portatif un résumé de toutes les connaissances relatives à la Grèce qui peuvent intéresser le touriste, l'historien, l'archéologue. Il a fallu se borner à indiquer sommairement les principales curiosités qui abondent dans cette région si féconde en souvenirs de toutes les époques et de toute nature, tout en décrivant un peu plus longuement les ruines d'Olympie et de Délos, en raison de leur rôle plus important dans l'histoire reli-

gieuse de la Grèce antique. On ne peut s'attendre à trouver dans un tel ouvrage des renseignements complets sur les mythes, les légendes, les faits historiques qui se rapportent à la nation hellénique; aussi, pour suivre avec fruit les indications pratiques du guide de M. Haussoulier, le voyageur non préparé par des études classiques récentes devra-t-il se munir des ouvrages spéciaux que l'auteur indique avec soin, sans quoi il ne pourrait comprendre parfaitement les notices archéologiques, historiques et mythologiques qui remplissent ces deux volumes. Il était difficile d'éviter toute allusion aux légendes scabreuses qui fourmillent dans l'histoire de la Grèce primitive; du moins, M. Haussoulier s'est-il efforcé de ne les effleurer qu'avec délicatesse; toutefois, en parlant des fêtes de Dionysos, où les femmes de l'Attique, de la Béotie et de Delphes s'abandonnaient à des orgies sans nom, il aurait pu trouver, pour les caractériser, une autre épithète que celle de « poétiques. » Au point de vue religieux, la note dominante de l'ouvrage est un scepticisme absolu. Les cartes sont très satisfaisantes, surtout la carte générale, détachée du livre, qui est d'une netteté remarquable; signalons aussi un tableau très pratique du service des chemins de fer et des paquebots, qui est également détaché et serré dans une poche.

6. — Les souvenirs de voyage en Transcaucasie, de M. Gulbenkian, sont dédiés à M. G. Perrot, directeur de l'École normale supérieure, ce qui semble indiquer des prétentions scientifiques. De fait, l'auteur s'est moins attaché à décrire le pays au point de vue pittoresque qu'à en faire ressortir les ressources industrielles et surtout minières. On trouve dans son livre un peu de géographie et de linguistique, mais surtout beaucoup de géologie et de statistique. Naturellement, l'exploitation du pétrole dans la péninsule d'Apchéron y est étudiée minutieusement avec documents critiques sur son passé, son présent et son avenir; dans un parallèle entre la situation de cette industrie en Pensylvanie et en Transcaucasie, M. Gulbenkian donne le premier rang à cette dernière, bien que ses procédés n'y soient pas encore aussi perfectionnés qu'en Amérique; selon lui, les Russes sont très routiniers, et si quelques progrès ont été réalisés dans la préparation et le transport du pétrole asiatique, c'est à deux Suédois, MM. Nobel, qu'on en est redevable. Ce livre, intéressant et instructif, se recommande aux lecteurs sérieux.

7. — Nous avons déjà dit précédemment le bien que nous pensions de la collection de lectures géographiques de M. Lanier, dont le cinquième volume vient de paraître. Rappelons que les précédents volumes comprenaient : l'Europe, moins la France; l'Afrique; l'Amérique et l'Asie, première partie (Asie russe, Turkestan, Asie ottomane, Iran). Cette remarquable collection forme un cours complet composé principalement d'extraits des récits des principaux voyageurs. Le rôle de M. Lanier se borne à relier ces diverses descriptions et à y ajouter des

renseignements historiques, statistiques et autres, de manière à former un ensemble complet. Cette méthode offre le grand avantage de graver profondément dans la mémoire les traits caractéristiques de chaque pays au moyen de tableaux colorés, peints sur nature. L'amateur a ainsi dans sa bibliothèque, sous un volume relativement réduit, un ouvrage de fond qu'il peut consulter avec fruit; la jeunesse y trouve des lectures aussi intéressantes qu'instructives, et les professeurs de géographie peuvent y puiser une foule de détails pittoresques, propres à donner du relief à leur cours. En ce qui concerne chaque pays, se succèdent régulièrement : un résumé géographique et historique, des extraits et lectures tirés des meilleurs auteurs, et des notices bibliographiques très étendues qui permettent de remonter aux sources. L'ouvrage, dans son ensemble, est animé d'un bon esprit; M. Lanier s'abstient, avec une sage prudence, d'aborder les questions irritantes, mais il ne craint pas de faire ressortir, à l'occasion, l'action civilisatrice des missions catholiques. De nombreuses et bonnes cartes facilitent singulièrement le travail du lecteur, tandis que des gravures bien choisies figurent à ses yeux des paysages remarquables et les principaux monuments.

8. — C'est encore pour nous une vieille connaissance que la collection publiée sous ce titre : *Nos Petites Colonies*, par la librairie Lecène et Oudin, et due à la collaboration de MM. F. Hue et G. Haurigot. Ce dernier auteur en a extrait, pour la publier à part, la description sommaire des établissements français dans l'Inde et en Polynésie. Les renseignements qu'on y trouve sont exacts et bien groupés; l'esprit général est bon; les gravures sont passables. C'est un livre de vulgarisation que l'on peut mettre entre toutes les mains.

9. — Le titre du volume que vient de faire paraître M. Régamey n'en donne pas une idée exacte ; il eût été plus juste de le libeller : *le Japon vu par un artiste*. C'est bien, en effet, à ce point de vue qui lui est spécial, comme on sait, que le savant auteur envisage l'empire du Soleil levant, et c'est bien là ce qui justifie ses enthousiasmes. Dès la couverture, le lecteur est fixé par un exergue emprunté à saint François-Xavier; on y lit : « Les Japonais surpassent en vertu et en probité toutes les nations découvertes jusqu'ici. » Les missionnaires ont des entrailles de père pour les peuples qu'ils entreprennent d'évangéliser, et l'on peut ajouter que les artistes voient les hommes et les choses à travers une auréole de poésie qui embellit tout ; c'est ainsi que leur optimisme se rencontre. En réalité, il y aurait bien des réserves à faire sur cette double appréciation ; mais il convient d'accorder à M. Régamey que les Japonais sont supérieurs aux Chinois par l'originalité de leur imagination : tandis que ceux-ci reproduisent éternellement la nature telle qu'ils la voient, et plus servilement encore les modèles qu'on leur fournit, leurs

rivaux étudient et méditent longuement sur les spectacles qui s'étalent devant leurs yeux et en déduisent des conceptions auxquelles ils impriment avec vigueur leur cachet personnel ; l'habileté d'exécution est, d'ailleurs, égale de part et d'autre. Voilà ce que l'auteur n'a aucune peine à démontrer avec l'autorité qu'on ne saurait lui contester ; il lui suffit, pour appuyer sa thèse, d'exposer en détail par quels procédés remarquables les Japonais travaillent la pierre, le bois, le métal, la céramique, les tissus, la laque, les cuirs décorés, etc. On peut dire, en effet, qu'ils excellent dans presque tous les arts industriels. M. Régamey conte ensuite ce que l'on mange, ce que l'on boit, ce que l'on fume au Japon ; enfin il dépeint les mœurs et coutumes de ce peuple intéressant. C'est avec un vif plaisir qu'on lit la description d'une maison japonaise sise aux environs de Paris. Existe-t-elle réellement ? C'est possible, mais, en tous cas, ce joli chapitre fera commettre à plus d'une Parisienne le péché d'envie. Ce qui est à louer hautement dans ce charmant livre, c'est son irréprochable moralité ; c'est un grand mérite, car il n'était pas facile de parler des mœurs japonaises sans faire la moindre allusion à la révoltante impudeur de ce peuple. Les dessins, traités à la manière japonaise, sont ravissants ; à eux seuls, ils valent qu'on se procure le volume.

10. — M. Eugène Poiré a parcouru la Tunisie en amateur, mais en amateur qui sait voir et apprécier. Venant d'Algérie, il a pu constater la supériorité du régime du protectorat sur l'administration directe ; mais il ajoute avec raison que les excellents résultats obtenus pacifiquement et économiquement dans notre nouvelle colonie sont dus en partie à l'action personnelle de deux hommes : S. E. le cardinal Lavigerie et M. Cambon, le premier résident de France à Tunis ; c'est grâce à leur patriotisme éclairé que bien des questions délicates ont pu être résolues au mieux des intérêts de la civilisation. La bonne harmonie s'est établie promptement entre les nouveaux maîtres du pays et les divers éléments de la population indigène et européenne ; les Italiens eux-mêmes sont devenus, bon gré, mal gré, des instruments utiles à la colonisation française. L'instruction publique s'est développée ; l'ordre a été rétabli dans les finances ; l'agriculture et le commerce donnent les plus belles espérances. Ce serait parfait si les travaux publics suivaient le même mouvement progressif ; on commence, après de trop longues hésitations, les ports de Tunis et de Bizerte ; on a bien fait aussi quelques routes, mais on a perdu de vue que, dans un pays neuf, ce sont les chemins de fer qu'il faut exécuter d'abord. Le livre de M. Poiré est très bien écrit, très intéressant ; on y trouve une pointe d'humour fort agréable ; l'auteur se montre très respectueux de la religion, très ardent partisan des missionnaires, mais quelques traits de mœurs seraient un peu vifs pour des jeunes filles.

11. — M. H. Percher, de son nom de guerre Harry Alis, rédacteur au

Journal des Débats, est un de ces types curieux du journalisme contemporain qui aiment à mettre leur talent d'écrivain au service des plus grandes entreprises. L'exemple a été donné par sir Gordon-Bennett, l'éminent directeur du *New-York Herald*, l'inspirateur du grand aventurier Stanley ; depuis lors, un journal de province, *la Gironde*, avait subventionné le capitaine Trivier ; M. Harry Alis a eu, lui aussi, la noble ambition de susciter une grande découverte géographique et il a lancé Crampel. Le grand public a suivi avec intérêt, au cours de ces dernières années, les efforts tentés par les différentes puissances européennes pour se partager l'Afrique. La France s'est désintéressée des compétitions au sud et à l'est du continent noir; mais elle se devait à elle-même de chercher à relier entre elles ses possessions éparses à l'ouest et au nord: Algérie-Tunisie, Sénégal, comptoirs de la côte de Guinée et Ogôoué-Congo. Entre ces colonies plus ou moins importantes s'étendent de vastes régions inconnues que cherchent à lui disputer l'Angleterre et l'Allemagne et au centre desquelles se trouve le lac Tchad. Pourquoi, s'est demandé M. Harry Alis, ne devancerions-nous pas nos rivaux en plantant le drapeau français sur les rives de cette mer intérieure que l'on dit riches et peuplées ? Trois routes s'offrent pour tenter l'entreprise : par l'Algérie, du nord au sud, à travers le Sahara ; par le Sénégal, de l'ouest à l'est, à travers la grande boucle que décrit le Niger ; par le Congo, du sud au nord, en remontant l'Oubanghi, affluent du grand fleuve, et en gagnant le Tchari, tributaire du lac Tchad. C'est ce dernier itinéraire qu'a choisi le journaliste, et il a réussi à entraîner, à former un comité avec des personnalités appartenant à tous les partis ; une souscription a été ouverte, et les fonds recueillis ont permis d'organiser deux expéditions : l'une commandée par Paul Crampel ; la seconde, destinée à soutenir la première, sous les ordres de M. Dybowski. Il n'est malheureusement plus permis de douter de l'issue désastreuse de l'expédition Crampel; mais le comité de l'Afrique française semble décidé à poursuivre l'aventure en poussant en avant la troupe renforcée de M. Dybowski. Cette persévérance, dont notre nation a donné trop peu d'exemples, mérite tous nos applaudissements. Le livre de M. Harry Alis se présente à son heure pour renseigner le public, non seulement sur les événements qui ont marqué l'entreprise de Crampel, mais encore sur toutes les tentatives récentes qui ont eu pour objectif l'extension de l'influence française en Afrique. Les noms des chefs de ces expéditions sont aujourd'hui populaires : lieutenant de vaisseau Mizon, capitaines Monteil et Ménard, lieutenants Armand, de Tavernost, Quiquerez, de Segonzac, Arago, sans oublier la brillante campagne au Soudan du colonel Archinard. Tous ces officiers ont largement payé de leurs personnes ; plusieurs ont sacrifié leur vie, dévorés par le minotaure africain, qui semble insatiable et réclame de nouvelles victimes.

Comme conclusion de ce travail, quelque peu décousu parce qu'il est formé d'articles de journaux, M. Harry Alis réclame du gouvernement la prompte organisation d'une armée coloniale, l'occupation sans délais des oasis du Touat et du Tidikelt au sud de l'Algérie, la constitution de grandes compagnies industrielles et agricoles pour la mise en valeur des territoires actuellement soumis à la domination de la France. L'auteur critique avec une certaine amertume les agissements de M. de Brazza dans le Congo français, et il se montre réellement injuste en lui reprochant de ne pas déployer plus d'activité dans l'exploration des territoires encore peu connus qui dépendent de son autorité ; il est piquant de rapprocher cette critique de celle que les journaux adressent aujourd'hui au même administrateur parce qu'il se serait avisé de reprendre pour son compte l'entreprise de Crampel. Signalons aussi l'illusion que se fait M. Harry Alis lorsqu'il conseille d'appuyer l'œuvre civilisatrice en Afrique sur l'élément musulman.

12. — Nous n'avons à signaler en Amérique que l'audacieuse tentative de M. le vicomte de Brettes, chargé d'une mission du ministère de l'instruction publique, pour pénétrer dans le Chaco septentrional, cette immense plaine herbeuse où se confondent les frontières indécises de la République argentine, de la Bolivie, du Brésil et du Paraguay ; c'est dans ces tristes parages que périt, en 1882, le regretté Crevaux, traîtreusement assassiné par les Indiens Tobas. Pourquoi M. de Brettes n'a-t-il pas publié lui-même et sous son nom le récit de son voyage ? C'est ce qu'il est d'autant plus difficile de comprendre que son journal, auquel M. de Bassilan fait de larges emprunts, est écrit avec verve et agrément; ce sont de beaucoup les meilleures pages du livre, parce qu'on les sent réellement vécues; elles gagneraient à être dégagées des longues et lourdes dissertations qui les encadrent et les écrasent, sous prétexte de nous rappeler toutes les explorations précédentes dans les redoutables savanes du Chaco. On voudrait aussi élaguer les notes et appendices de toutes formes qui surchargent le volume et les trop nombreuses coordonnées géographiques dont l'abus est fastidieux dans un livre de vulgarisation. En somme, il ressort de ce récit inégal que M. de Brettes est un voyageur fort bien doué à tous égards, qui a dépensé une somme d'énergie et de patience remarquable pour arriver à un résultat très problématique, au point de vue pratique comme à celui de la science. Il a souffert de la faim et de la soif, a été abandonné par tous ses compagnons au milieu de farouches indigènes dont il ne comprenait pas la langue et qui convoitaient ses dépouilles; pour sauver sa vie, il a dû s'associer à leurs sanguinaires rancunes et se faire le complice de leurs excès : tout cela pour se procurer la satisfaction platonique de vivre quelques jours de la vie sauvage et de pouvoir se vanter au retour d'avoir passé là où d'autres avaient échoué. Con-

luons en disant que le plus grand mérite de ce livre est d'être parfaitement honnête.

13. — Voici un excellent livre de vulgarisation : c'est la description de la grande île de Bornéo, présentée par M. le comte Meyners d'Estrey, d'après le colonel hollandais Perelaer, sous la forme attrayante d'un roman d'aventures; il est bon de noter que ces deux auteurs connaissent parfaitement les pays dont ils parlent, y ayant longuement séjourné l'un et l'autre. Trois possesseurs se partagent actuellement l'île de Bornéo : les Hollandais sont établis au sud; à l'ouest, l'État indépendant de Serawak est gouverné par un aventurier anglais, sir James Brook; la Grande-Bretagne a une colonie au nord; enfin, l'intérieur de l'île, fort peu connu jusqu'à ce jour, est parcouru par les redoutables tribus cannibales des Dayaks coupeurs de têtes. Ceci posé, voici l'affabulation : Quatre déserteurs de l'armée hollandaise, deux Suisses, un Belge et un indigène à demi civilisé, entreprennent de gagner l'État de Serawak en traversant les régions inconnues de l'intérieur. Les trois Européens, se dissimulant sous une couche de peinture appropriée, pénètrent résolument sur le territoire des Dayaks; pour leurs débuts, ils ont la bonne fortune de sauver la vie du chef le plus respecté de ces sauvages, dont l'un d'eux épouse la fille. Grâce à ces singuliers alliés, ils repoussent les attaques des Hollandais qui les poursuivent à outrance et déjouent toutes les embûches. Chemin faisant, ils ramassent de la poudre d'or, ce qui leur permet, dès leur arrivée à Singapour, de rembourser au consul de Hollande les frais occasionnés par leur désertion. Le mariage de la sauvagesse avec l'un des déserteurs est régularisé et tout finit le mieux du monde. Le récit est bien présenté et, de plus, parfaitement moral; le colonel Perelaer l'a entremêlé de descriptions et de renseignements curieux sur la flore et la faune de la grande île malaise; orné de belles gravures, ce livre convient très bien pour la jeunesse.

14. — Nous saluons en M. J. Desfontaines un digne rival des Cotteau, des Jules Michel et autres *globe-trotters* de notre connaissance; il aime les voyages pour eux-mêmes et s'est mis en tête de courir le monde sans autres ressources que la modeste pension de douze cents francs de rente annuelle qu'il reçoit de sa famille. Mais il est doué d'un bon naturel et ses goûts sont modestes : il se contente de la dernière classe en chemin de fer comme en paquebot, et sait découvrir les pensions les moins dispendieuses. Tout d'abord, il débarque en Tunisie et trouve moyen de se faufiler dans l'escorte de M. E. Blanc, chargé d'une mission dans les oasis du Sud; le voilà qui a la joie de contempler le grand désert. Pendant un séjour à la Goulette, il augmente son petit pécule en donnant des leçons de français aux fils d'un juif opulent, à raison de 150 fr. par mois. Là-dessus il économise de quoi visiter

Tripoli, Malte, et gagner l'Égypte; il lui reste même assez pour monter le Nil jusqu'à la deuxième cataracte, en compagnie de trois jeunes Polonais, dont l'un devient son ami intime. Il passe ensuite en Palestine, où il se trouve pendant la Semaine sainte. Il fait pieusement son pèlerinage, mais se plaint amèrement des moines, qui, prétend-il, n'ont que du dédain pour sa pauvreté. Après ce tour de Méditerranée, il rentre en France, où il se repose deux mois, et le voilà reparti avec son frère, qui va tenter un établissement en Australie. En route, il visite Madagascar, Bourbon, Maurice et arrive enfin à destination; mais les deux frères s'aperçoivent bientôt d'une chose qu'ils ignoraient : c'est que, pour prospérer aux colonies, il faut y arriver avec un petit capital; ils doivent donc, pour vivre, s'engager comme garçons de ferme chez un compatriote charitable. Jules persiste seul et son frère rentre en France dès que sa bourse le lui permet. De son côté, notre infatigable aventurier gagne Taïti sur un misérable voilier chargé de charbon; le voilà encore à bout de ressources; il ne se décourage pas et entre comme précepteur chez un prince taïtien, le riche Tati Salmon. Cette fois il est heureux : il peut s'abandonner avec délices à une vie presque sauvage; toutes les griseries de la moderne Cythère lui montent au cerveau et l'on pourrait croire qu'il va s'engourdir à jamais dans cette douce existence. Heureusement la fièvre du déplacement le ressaisit à temps et le voilà reparti : il visite encore l'archipel de Cook, celui de Tonga, la Nouvelle-Zélande, et enfin rentre en France. Va-t-il s'y fixer enfin après avoir accompli le tour du monde? Point. Sur son chemin, il a collectionné des insectes, parmi lesquels se trouvent quelques espèces nouvelles, et sa vocation est fixée. Il se remettra en route bientôt, et cette fois avec une mission du ministère de l'instruction publique qui le charge de recueillir des collections scientifiques aux États-Unis, aux îles Sandwich, au Japon, à Java, à Bornéo, en Nouvelle-Guinée, aux îles Salomon. Voilà certes un programme qui nous promet un nouveau livre aussi intéressant que le premier. Ce qui fait le charme des récits de M. Desfontaines, c'est l'accent de sincérité, la naïveté des impressions ressenties et rendues; tout prend couleur à ses yeux et son style est imagé tout en restant sobre; en outre, toujours content, il communique sa facile satisfaction au lecteur; mais il est jeune et singulièrement inflammable, aussi ne pourrait-on mettre son livre entre les mains des adolescents.

15. — Le livre de M. G. Dujarric, *Souvenirs d'escales et de traversées*, est fort inégal. Ce sont des notes prises au cours de ses navigations par l'auteur, officier de la marine de commerce. Il y a des pages très jolies, poétiques et d'une bonne couleur locale ; mais il y en a, et beaucoup, qui sont purement pornographiques ou de mauvais goût. N'insistons pas, mais engageons M. Dujarric à séparer résolument l'ivraie du bon grain.

16. — La brochure de M. Louis Blairet est le récit naïf et sans prétention d'une traversée de Paris au Cap Horn sur un navire américain à voiles, en compagnie d'une troupe de comédiens à destination de Valparaiso. On y trouve les tempêtes de rigueur, les pêches sous voiles, les privations de nourriture, etc., qui enjolivent habituellement les narrations de ce genre. En plus, pour faire sans doute diversion et rompre la monotonie des aventures sur mer, l'auteur juge à propos de raconter la légende de la fondation de la franc-maçonnerie lors de la construction du temple de Salomon à Jérusalem. Tout cela est parfaitement inoffensif et même animé d'un assez bon esprit.

17. — La description du pays des Vosges par M. Wolff est un travail d'érudition qui ne manque pas de valeur; on y trouve en abondance des documents historiques s'étendant des temps légendaires à la dernière guerre franco-allemande. Il est curieux assurément de voir comment un auteur anglais apprécie les événements récents dont notre frontière des Vosges a été le théâtre. L'amour-propre français n'a pas lieu d'en être flatté. En somme, pour M. H.-W. Wolff, les Allemands et les Français sont des barbares; il n'y a que les Anglais qui puissent se vanter d'être absolument civilisés; mais encore notre auteur admet-il divers degrés dans la barbarie et, pour lui, c'est nous qui occupons le bas de l'échelle. Sans doute, les Allemands sont grossiers et manquent généralement de tact; mais, par contre, ils ont l'esprit pratique et le sens artistique bien plus développés que les Français; ils aménagent mieux leurs forêts, construisent mieux leurs routes, combattent plus efficacement le phylloxera, etc. Tous les beaux monuments gothiques de l'Alsace-Lorraine datent de l'ancienne domination allemande; les Français, au XVIIIe et au XIXe siècle, n'ont su que les déshonorer par leur architecture bâtarde de style rococo et jésuite. C'est le sang allemand qui domine dans les veines, non seulement des Alsaciens, mais encore des Lorrains, des Champenois et des Bourguignons, et ce fut par une injustice criante que Louis XIV s'empara de l'Alsace; Strasbourg est allemande et protestante de droit. Sans doute, par une inexplicable aberration, la plupart des Alsaciens-Lorrains restent attachés de cœur à la France, mais c'est surtout parce que certains intérêts ont paru lésés par l'annexion; d'ailleurs, on a bien exagéré, car, par exemple, à Saverne, l'auteur n'a pu découvrir qu'un seul indigène qui regrettât la domination française; les Alsaciens-Lorrains ne sauraient oublier longtemps que, de tous les peuples qui ont dévasté leur pays, ce sont les Français qui furent les pires. On attribue bien certaines ruines aux méfaits des fameuses Compagnies anglaises du XIVe siècle; mais M. H.-W. Wolff prétend établir péremptoirement que lesdites Compagnies anglaises étaient composées d'aventuriers français. Il affirme que les soldats allemands sont beaucoup mieux traités que les soldats français, et se garde bien de parler des nombreux

déserteurs allemands qui passent la frontière pour venir s'engager dans notre légion étrangère. Le parti pris de l'auteur n'est guère moins remarquable en ce qui concerne le point de vue religieux; il raille avec complaisance les touchantes légendes des premiers temps du christianisme et déclare que si l'Irlande a envoyé en Alsace, pour l'évangéliser, saint Boniface et saint Wilfrid, ce service a été largement rendu par l'Alsacien Martin Bucer, qui assista Henri VIII dans l'affaire de son divorce.

18. — Le second ouvrage du même auteur, *les Villes d'eaux des Vosges*, n'est guère qu'un diminutif du premier, accommodé pour l'usage des touristes et malades britanniques en quête d'une bonne station balnéaire. M. Wolff s'étonne avec raison que ses compatriotes s'obstinent à chercher jusqu'au fond de la Bohême des agréments et des eaux minérales qu'ils trouveraient bien plus à leur portée dans les jolies vallées des Vosges. Il décrit successivement Plombières, Contrexéville, Vittel, Martigny, Bourbonne, Luxeuil, Bains, Bussang et quelques petites stations d'Alsace, s'efforçant de mettre en évidence leurs qualités curatives, leurs installations confortables, la beauté des sites qui les environnent. Dans ce volume, M. Wolff se moindre beaucoup moins agressif et moins sectaire que dans l'autre, son point de vue étant différent; mais il serait facile d'y trouver encore quelques traces de ses préventions gallophobes et protestantes. — Les cartes qui sont jointes à ces deux livres n'ont rien de remarquable.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Doctrine de M. Olier expliquée par sa vie et par ses écrits, par M. ICARD, supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice, 2e édition. Paris, Lecoffre, 1891, in-8 de VIII-601 p. — Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est très remarquable, et nous avons éprouvé à le lire une joie que beaucoup partageront avec nous. Après avoir présenté les divers écrits imprimés ou manuscrits de M. Olier, l'auteur rappelle les règles universellement admises lorsqu'il s'agit de juger la doctrine d'un auteur catholique. Ces règles, il les applique ensuite avec l'impartialité la plus parfaite, en faisant, d'après l'ordre des matières, l'exposé complet de tout ce que M. Olier a écrit et pensé sur Dieu, la création, l'usage des créatures, le péché et la grâce, la rédemption et Jésus-Christ, l'œuvre du Saint-Esprit dans les âmes, la Sainte Vierge, le culte des anges et des saints. Suivent deux chapitres sur la vie et les œuvres du pieux serviteur de Dieu, spécialement dans la cure de Saint-Sulpice et dans la fondation du séminaire. L'ouvrage se termine par une comparaison entre la doctrine de M. Olier et celle des saints et des auteurs ascétiques les plus autorisés. Au terme de sa tâche, M. Icard formule cette conclusion:

« Dans tout cet ensemble, non seulement nous n'avons pas trouvé une seule affirmation doctrinale qui mérite une censure, mais nous n'y avons rien vu qui ne réponde à ce que l'on doit attendre d'un saint prêtre. » Cette conclusion n'est pas la seule qui résulte d'un exposé aussi fidèle, d'un examen aussi bien conduit. La doctrine de M. Olier est non seulement irréprochable, mais elle est d'une grande richesse et d'une grande beauté, elle est digne de celui que Bossuet nommait *virum præstantissimum et sanctitatis odore florentem.*

On peut ramener à trois classes les difficultés que présentent parfois les écrits du fondateur de Saint-Sulpice. — Dans la première nous réunissons toutes les expressions un peu excessives que l'on trouve soit dans les considérations sur Dieu et la création, soit dans certains développements ascétiques sur les ravages que le péché originel a faits dans l'âme humaine et l'état où il l'a mise. Le sens parfaitement orthodoxe de ces passages est facilement démontré par le contexte ou par d'autres endroits du même auteur. — La seconde classe comprend les considérations sur la sainte Mère de Dieu, ses rapports avec les trois personnes de la Sainte Trinité et la part qui lui est attribuée dans l'œuvre de la rédemption. A première vue on serait tenté de regarder ces doctrines comme singulières et même fausses en plusieurs points ; mais si on les approfondit, c'est tout autre chose. On y voit un reflet d'un grand enseignement des Pères sur la génération éternelle du Verbe et sa mission dans le temps. On y voit encore un beau commentaire de cette vérité que, soit dans la préparation, soit dans l'exécution du grand œuvre de Dieu, partout où est le Verbe incarné, sa Mère est avec lui. Sans doute, dans ces hautes considérations M. Olier va souvent jusqu'à la dernière limite de la force expressive des mots. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'exprimer l'ineffable ; on doit donc s'attacher à la pensée plutôt qu'aux mots. C'est ce que fait avec autant de justesse que de bonheur M. Icard au sujet de la part attribuée à Marie dans les communications de Dieu le Père avec son divin Fils : « Notre-Seigneur, dit M. Olier, recevait ces communications *par le passage de sa Mère*, à peu près comme les rayons du soleil traversent un pur cristal et portent ailleurs leur lumière et leur chaleur.... Si le cristal était animé, il lui semblerait que c'est de lui que sort la lumière ; ainsi Marie sentait en elle et comme sortir d'elle les communications du Père céleste avec son divin Fils. » — A la troisième classe se rapportent quelques opinions qui, sur des points secondaires, s'écartent de la doctrine communément reçue, mais sans dépasser toutefois les limites permises aux auteurs catholiques. Ces opinions sont peu nombreuses, et une observation que nous soumettons à M. Icard tend à en diminuer le nombre. Sur l'état du corps de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, M. Olier ne nous paraît pas s'écarter de la doctrine commune. L'état sacramentel, cette présence

du corps *sub specie aliendi*, emporte nécessairement l'impassibilité et certaines qualités propres à la substance spirituelle qui sont aussi, en quelque proportion, l'apanage des corps glorifiés. C'est évidemment sur cette doctrine, qui est la doctrine commune, que s'appuie M. Olier lorsqu'il explique que Notre-Seigneur donna par avance à son corps les qualités qu'il ne devait revêtir dans son état connaturel qu'après sa résurrection, le plaçant comme en un état « d'esprit subtil et pénétrant, pour pouvoir se cacher, se distribuer » sous les saintes espèces. C'est encore la doctrine commune que M. Olier exprime en disant que « si l'on eût voulu consacrer du pain pendant les trois jours de la mort du Sauveur, son corps adorable aurait été sans son âme au Saint Sacrement. » Il n'y a pas même de contradiction apparente entre les deux assertions; mais la seconde spécifie la première et montre que M. Olier n'a entendu parler que du mode de présence sacramentel dans lequel le corps de Notre-Seigneur, à la manière d'un esprit, échappe à toute action extérieure quelconque, nulle force physique ne pouvant le modifier ni l'atteindre.

Nous espérons que l'auteur fera bon accueil à cette observation, qui est une preuve de plus à l'appui de sa conclusion. Pour nous, nous ne saurions trop le remercier de nous avoir fait admirer et aimer la doctrine de M. Olier. LAMOUREUX.

Compendium theologiæ moralis, auctore A. LEHMKUHL, S. J. Editio tertia ab auctore recognita. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-8 de XXIV-605 p. — Prix : 8 fr. 75.

Voici la troisième édition de cet ouvrage, dont le *Polybiblion* avait prédit le succès (t. XLIX, p. 124). C'est un résumé parfait de la *Theologia moralis*, dont nous avons parlé plusieurs fois avec éloges et dont la haute valeur est universellement reconnue. Les deux ouvrages ont les mêmes divisions, les mêmes chapitres, les mêmes paragraphes. En condensant l'exposition et en abrégeant les preuves, le P. Lehmkuhl a trouvé le moyen de faire plus court sans supprimer aucune question et sans cesser d'être clair. La *Theologia* en deux volumes est le livre du maître, le *Compendium* en un volume est le livre de l'élève, il est aussi le livre de quiconque veut revoir en peu de temps ces matières ou trouver rapidement la solution d'un cas pratique.

On a corrigé dans cette troisième édition quelques fautes qui s'étaient glissées dans le texte. Les récents décrets et réponses du Saint-Siège y sont fidèlement notés. On trouve dans l'appendice le décret relatif à l'ouverture de conscience, et un autre décret sur la validité du baptême des hérétiques au point de vue du mariage entre catholiques et protestants. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Introduction au droit international privé, par Armand Laîné. T. II. Paris, Pichon, 1892, in-8 de 434 p. — Prix : 10 fr.

L'étude historique et critique de la théorie des statuts, commencée dans le premier volume (*Polybiblion*, t. LVI, p. 312), continue dans le second : l'auteur achève d'exposer la doctrine française, puis il passe à la doctrine hollandaise, telle que la formulent Paul Voet, Jean Voet et Ulric Huber. La seconde partie est consacrée à l'étude des divers conflits de lois dans la théorie des statuts. En matière personnelle : quelle est, en principe, la loi qui régit l'état et la capacité des personnes? Au cas de changement de domicile, doit-on s'attacher au domicile actuel ou au domicile originaire? En matière réelle, à quels doutes donne lieu la prescription des immeubles? C'est à peu près la seule difficulté que soulèvent les biens immobiliers. Quant aux meubles, la théorie des statuts est obscure : l'auteur assimile avec justesse l'histoire du statut réel mobilier à celle des successions mobilières. Suit une étude sur la règle *Mobilia sequuntur personam*, son origine, son caractère, son étendue. Vient ensuite la théorie des biens incorporels, c'est-à-dire des droits de créance ; l'opinion générale est que ces droits sont situés au domicile du titulaire. Les lois successorales, en Allemagne et en France, rentrent dans le statut réel du XVIIe siècle, on est partout d'accord sur ce point. Mais la ruine de la féodalité enlève à ce système sa raison d'être, et auparavant la pratique trouva des tempéraments. La dernière section du volume est consacrée à la forme des actes juridiques passés en forme publique (p. 333), ou en forme privée (p. 413). L'article 999 du Code Napoléon reçoit ici une lumière des systèmes de Furgole, Pothier, Ricard, Bouhier, Boullenois. Berron.

La Législation de l'enseignement primaire libre, par Auguste Rivet, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Lyon. Lyon, imp. Vitte, 1891, in-8 de VIII-332 p.

Cet ouvrage mérite d'être signalé sans retard à toutes les personnes qui s'occupent de la fondation, de la direction et de l'entretien des écoles libres. C'est le guide le plus complet, le plus exact et le plus au courant qu'elles puissent prendre pour se diriger dans le dédale des innombrables prescriptions légales ou réglementaires par lesquelles on s'est efforcé, depuis quinze ans, d'entraver la liberté de l'enseignement primaire. Nous ne connaissons pas non plus de meilleur livre à recommander aux pères de famille qui voudraient se rendre compte des obligations auxquelles la loi les astreint relativement à l'instruction de leurs enfants.

Quelle est la sanction de la loi qui rend l'enseignement primaire obli-

gatoire? Quelles sont les matières comprises dans cet enseignement? Quelles conditions sont requises des personnes qui veulent enseigner dans les écoles enfantines, élémentaires, supérieures, dans les écoles manuelles d'apprentissage et dans les classes d'adultes? De quelles peines les instituteurs sont-ils menacés? Quelles sont les formalités nécessaires pour l'ouverture d'une école libre? Quels sont les droits et les attributions administratives ou contentieuses des inspecteurs et des conseils universitaires? Par quels moyens légaux l'enseignement libre peut-il se procurer des ressources? Dans quelles conditions peuvent être établies des fondations ou des sociétés civiles en vue d'entretenir des écoles libres?.... Ce sont là les principales questions auxquelles M. Auguste Rivet donne toujours des réponses claires, sûres, détaillées et appuyées sur la loi et la jurisprudence.

Son livre est précédé d'une intéressante introduction historique sur la liberté de l'enseignement primaire en France, et il se termine par une table alphabétique très commode pour les recherches.

Après cette consciencieuse étude sur la législation de l'enseignement primaire, M. Auguste Rivet nous doit un semblable travail pour l'enseignement secondaire et supérieur. Là aussi la liberté est attaquée; là aussi se livrent d'importants combats entre l'Église et la Révolution. Des travaux comme ceux de M. Rivet constituent de vrais services rendus à la cause de l'Église et de la liberté. M. L.

Les Enfants en prison, *étude anecdotique sur l'enfance criminelle,* par Guy Tomel, du *Journal des Débats,* et Henri Rollet, avocat à la cour d'appel. Paris, Plon et Nourrit, 1892, gr. in-18 de IX-299 p. — Prix: 3 fr. 50.

Dans cet intéressant petit ouvrage, MM. Tomel et Rollet nous dévoilent l'une des plaies les plus honteuses de notre temps : la corruption et l'exploitation de l'enfance. C'est là l'objet d'une véritable industrie qui s'exerce dans les grandes villes, surtout à Paris, et qui trouve des parents assez dénaturés pour lui fournir en abondance les sujets dont elle a besoin. MM. Tomel et Rollet rapportent des choses qui font frémir, et ils ne rapportent, la plupart du temps, que ce qu'ils ont pu voir ou contrôler par eux-mêmes. A ces misères la société ne connaît guère qu'un remède : il consiste à mettre en prison les pauvres enfants qui ont commis quelque délit à l'instigation de ceux qui les exploitent. Sans se dissimuler les très grands inconvénients de ce triste remède, MM. Tomel et Rollet estiment cependant qu'il doit être appliqué toutes les fois que les parents ont encouru la déchéance de la puissance paterternelle, et qu'aucune personne honorable ou désintéressée ne se présente pour recueillir les petits coupables. Mais ils conseillent aux magistrats chargés de statuer sur le sort de ces enfants, de les condamner le moins possible, comme ayant agi sans discernement, de les envoyer

plutôt en correction et de ne pas les y envoyer seulement pour quelques mois, ce qui ne servirait qu'à les exaspérer et peut-être à les corrompre davantage, mais d'ordonner le placement dans une maison de correction pour plusieurs années, au besoin jusqu'à ce que l'enfant ait atteint l'âge de vingt ans. De cette manière, son caractère a le temps de se réformer; il peut apprendre un état, et l'administration peut le récompenser de sa bonne conduite par une libération provisoire.

MM. Tomel et Rollet rendent plusieurs fois hommage aux œuvres catholiques qui se consacrent à la régénération de l'enfance. Sous ce rapport, toutefois, leur ouvrage nous paraît un peu incomplet. Quelques pages sur l'œuvre de M. l'abbé Roussel, sur l'asile des Frères de Saint-Jean de Dieu, à Vaugirard, y trouveraient leur place naturelle, et les auteurs des *Enfants en prison* devraient, suivant nous, combler cette lacune dans une nouvelle édition. M. L.

SCIENCES

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1892. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-18 de v-674, A. 40, B. 32, C. 12, E. 19, F. 20, G. 5, H. 38 = 873 p. — Prix : 1 fr. 50.

De nombreuses additions ont été apportées, cette année, à la partie technique de l'*Annuaire*, et les *Notices*, au nombre de sept, sont rédigées avec une grande concision. On s'efforcera d'être aussi succinct que possible dans le compte rendu d'un ouvrage si riche en matières sous son modeste format.

I. Partie technique. — M. Cornu publie une méthode pour réduire à zéro et au niveau de la mer les observations barométriques faites à une température et à une altitude quelconques, avec un tableau graphique par coordonnées, donnant *à vue* la correction cherchée, en ce qui concerne la température, avec approximation jusqu'à un dixième de millimètre.

1. D'anciens éléments des satellites de Saturne ont été remplacés par ceux que H. Struve a donnés en 1889.

2. La description et les éléments des comètes observées en 1890 complètent, avec les Annuaires des années précédentes, une série allant de 1825 à 1890 inclusivement. On a aussi porté de 32 à 64, au tableau des comètes périodiques, le nombre de celles dont une seule apparition est connue.

3. M. Lœwy a donné un tableau de 24 parallaxes annuelles d'étoiles fixes, dont la plus forte, α du Centaure, est de 0"72 (sa lumière met quatre ans et demi à nous parvenir), et la plus faible, α de la Petite Ourse (l'étoile polaire), est de 0"07. Sa lumière, parcourant 300,000 kilomètres par seconde de temps, nous arrive en quarante-six ans et demi.

4. M. Glassenapp, directeur de l'observatoire de Saint-Pétersbourg, a ajouté deux éléments nouveaux au Tableau des orbites d'étoiles doubles.

5. Quelques changements ont été apportés au tableau de mouvements propres d'étoiles, publié pour la première fois en 1891. Plusieurs étoiles nouvelles y ont été ajoutées, d'autres en ont été retirées ; le tableau de 1891 en contenait 65, celui de 1892 en donne 66.

6. A sa description des spectres de plusieurs catégories d'étoiles avec dessins à l'appui, M. Cornu a ajouté une intéressante note sur l'*Utilité de l'analyse spectrale des étoiles ;* celle-ci a permis de constater que certaines étoiles, paraissant simples sous les plus forts grossissements, sont cependant doubles et animées d'un mouvement orbital.

7. Dans la partie de l'Annuaire inscrite sous la rubrique *Géographie et Statistique*, les résultats du recensement de 1886, pour la ville de Paris, ont été remplacés par ceux du recensement de 1891. — A l'occasion de la loi du 15 mars 1891, qui rend légale l'heure de Paris, temps moyen, pour toute la France, M. Cornu donne un procédé très simple de rapporter l'heure réelle, temps moyen, de toute localité du territoire, à l'heure de Paris.

8. Les cartes magnétiques d'égale déclinaison et inclinaison et d'égale composante horizontale, pour la France, ont été complétées par une troisième carte donnant le détail des singulières anomalies et irrégularités que présentent les lignes d'égale inclinaison dans tout le bassin de Paris.

9. M. Cornu ajoute à sa dissertation de l'an dernier sur la vitesse du son et le diapason normal, une note sur la longueur de l'onde sonore, laquelle, la vitesse du son dans l'air n'étant que de $330^{m}9$, est représentée, pour le *la* moyen qui correspond à 870 vibrations, par la fraction $0^{m}7607$....

II. Notices. — A. *Troisième réunion du comité international permanent pour l'exécution photographique de la carte du ciel.* C'est le compte rendu des travaux effectués jusqu'ici pour préparer l'établissement simultané de la carte photographique du ciel tout entier par les dix-huit observatoires chargés de ce soin sur le globe terrestre. M. l'amiral Mouchez fait connaître le degré d'avancement des travaux de chaque observatoire et résume les discussions suivies et les résolutions adoptées pendant la session du comité en avril 1891.

B. — M. Tisserand étudie les multiples et compliqués mouvements de la *Lune* et principalement son *Accélération séculaire*, due à la très lente diminution de l'excentricité de l'orbite terrestre. Cette accélération, estimée à 10" par siècle et suivant une voie progressive, serait de 40" en deux siècles ($10'' \times 2 \times 2$), de 90" en trois siècles ($10'' \times 3^2$)...., et de 4,000" ou 1°66'40" ($10'' \times 20^2$) en vingt siècles, ce qui correspond

à un déplacement de l'astre dans le ciel de deux fois environ son diamètre apparent. Toutefois, ce chiffre de 10" n'est qu'approché; il n'a pas pu être encore vérifié d'une manière absolument certaine. D'ailleurs, cette accélération ne durera pas indéfiniment et sera, dans vingt-quatre mille ans environ, remplacée par un mouvement progressif en sens inverse, lorsque le mouvement de rapprochement des foyers de l'orbite terrestre aura lui-même fait place à un mouvement en sens contraire.

Mais il est une autre irrégularité des mouvements lunaires qui n'est pas encore expliquée et ne saurait être, comme les autres, attribuée à l'influence attractive du soleil. Il est à la vérité peu considérable et consiste en une différence d'une seconde en plus ou en moins dans le passage de la lune au méridien. Il faudra en chercher la cause dans l'action des planètes. Les recherches de cette nature sont d'une extrême utilité, en astronomie, pour toutes les questions qui se rattachent à l'aplatissement polaire, à la parallaxe du soleil, aux perturbations futures des planètes, à la détermination des longitudes.

C. — Dans la notice C, il s'agit du degré d'avancement des travaux de l'*Association géodésique internationale*, depuis sa précédente réunion en session annuelle, en 1890, à Fribourg-en-Brisgau. Le compte rendu en est présenté par M. l'ingénieur hydrographe Bouquet de la Grye, membre de l'Institut et vice-président du Bureau des longitudes. La dernière réunion a eu lieu à Florence, en octobre dernier, sous la présidence de M. Faye, appelé au siège présidentiel en remplacement du général espagnol Ibañez, récemment décédé. Les recherches sur la variation de la latitude faites à Honolulu, sur l'antiméridien de Postdam, paraissent confirmer celles qui avaient été antérieurement faites sur ce méridien. — Les divers travaux géodésiques ont été poussés activement en Italie ainsi que dans le sud de l'Algérie. — La différence précédemment constatée dans la mesure des bases du réseau trigonométrique français a été rectifiée et, de 35^{cm}, réduite à 4^{cm}. Il sera possible maintenant d'établir la concordance entre les réseaux français, belge et allemand. — Quand nous aurons ajouté que M. le commandant Defforge a proposé une correction nouvelle à apporter à la détermination de la pesanteur; — que MM. Helmert et le Dr Börsch ont constaté l'impossibilité d'avoir un zéro fondamental unique pour un nivellement géométrique étendu, et que le bureau central a proposé que chaque État adopte, pour le zéro de ses altitudes, le niveau moyen de la mer la plus voisine, — nous aurons sommairement indiqué sinon toutes les questions qui ont occupé la session de Florence de l'Association internationale, du moins les principales.

D. — La notice D est un brillant et convaincant plaidoyer de M. l'astronome Janssen sur l'importance et l'utilité de l'établissement d'un observatoire astronomique au sommet même du Mont-Blanc. — Après

le succès de son expédition de 1888 au refuge des Grands-Mulets, à 3,050^{m} d'altitude, l'héroïque savant n'a pas craint, malgré son grand âge, de renouveler cette expédition en la poussant plus loin encore ; sous son impulsion, les travaux sont commencés autour du plus haut sommet (4,810^{m}), et tout permet de prévoir qu'ils seront menés à bonne fin. L'utilité des observatoires à hautes altitudes se justifie d'abord par les importantes causes d'erreurs et difficultés qui résultent de l'épaisseur de l'atmosphère aux altitudes inférieures, et par les meilleurs et remarquables résultats obtenus par tous les savants qui, sur divers points du globe, ont fait des observations à des stations élevées. L'éminent auteur en cite un grand nombre, parmi lesquelles nous mentionnerons celles qu'il a faites lui-même, en 1868 et 1869, sur les hauts versants des monts Himalaya. Il énumère aussi les divers observatoires ou stations élevés qui se sont construits ou sont en construction depuis quelques années, et raconte les travaux d'exploration dans la glace et la neige durcie qu'il a lui-même dirigés au sommet du Mont-Blanc. Un édicule-témoin en bois qu'il a fait construire au moment de la suspension des travaux, au retour de la mauvaise saison, a été trouvé parfaitement intact et sans déplacement sensible, en fin janvier dernier, par un jeune et intrépide alpiniste, M. Dunod, officier de chasseurs des Alpes.

E. — Les instruments de précision affectés à la détermination des coordonnées des astres exigeraient une stabilité parfaite. Il est donc indispensable d'en vérifier la position en quelque sorte incessamment. Le point de repère idéal pour cette vérification serait une étoile dont la fixité serait absolue relativement à la Terre. Comme un tel repère n'existe pas, on y supplée par des *mires lointaines*. Celle qui vient d'être établie pour le service de l'*observatoire de Nice* fait l'objet de la notice E, due à M. Cornu. On a pu la placer sur une montagne (le Macaron), séparée de l'observatoire par une vallée profonde et distante de 5^{km}5; de plus — et ceci constitue le côté remarquable et le plus important de l'opération — cette mire est éclairée la nuit par un faisceau lumineux lancé du sein même de l'observatoire au moyen du collimateur à réflexion de M. Fizeau, semblable à celui des appareils destinés à la mesure de la vitesse de la lumière.

F. et G. — Ces deux dernières notices consistent en deux discours prononcés, l'un par M. Bouquet de la Grye, l'autre par M. l'amiral Pâris à l'inauguration de la statue du chevalier de Borda à Dax, sa ville natale, le dimanche 24 mai 1891.

La biographie sommaire de ce grand mathématicien et de ce brillant marin, avec l'exposé de ses travaux, de ses découvertes et des progrès qu'il a fait faire à la science, forment le sujet de ces deux discours. Biographie très succincte, exposé très rapide, l'ensemble de ces deux morceaux oratoires se prête difficilement à une analyse qui demande-

rait à être plus rapide et plus succincte encore. Pour suivre la carrière de ce gentilhomme de science qui, né en 1733, est mort à soixante-cinq ans, usé par les fatigues de ses campagnes maritimes, il faut se reporter à l'Annuaire de 1892 et à ses deux dernières notices. Toute analyse de ces monographies serait nécessairement incomplète et tronquée.

JEAN D'ESTIENNE.

Instructions météorologiques, par A. ANGOT, docteur ès sciences, météorologiste titulaire au bureau central météorologique. 3e édition, entièrement refondue. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de VI-124 p. — Prix : 3 fr. 50.

La météorologie est assurément, de toutes les sciences, celle qui exige le plus absolument le concours d'un grand nombre d'observateurs. Pour que cette multiple collaboration conduise à des résultats sérieux et non illusoires, il est essentiel que les observations soient faites partout avec exactitude et par des procédés aussi exactement comparables que le permettent les ressources inégales des observateurs.

C'est pour arriver à ce but que le Bureau central météorologique de France, dirigé avec tant d'autorité par M. Mascart, a préparé un recueil d'instructions destiné à fournir les indications nécessaires aux correspondants du bureau. Ces indications se modifient avec le temps par suite de l'expérience acquise, des progrès de la science en général et du perfectionnement des instruments. On ne sera donc pas surpris que cette troisième édition, publiée juste dix ans après la seconde, mérite le qualificatif d' « entièrement refondue. »

Ce n'est pas un traité de météorologie, puisqu'on n'y trouve pas l'exposé des faits acquis, si ce n'est en tant qu'ils sont utiles pour guider dans les observations ; mais c'est un manuel très complet de l'art d'observer en météorologie. On y trouve, avec tous les détails nécessaires, la description des instruments et de leurs abris, l'exposé des précautions à prendre dans les observations, de la manière de corriger celles-ci et d'en déduire des moyennes. Il se termine par des tables qui dispenseront de recourir à d'autres ouvrages pour ces réductions. Avec ces instructions, tout homme intelligent peut devenir facilement un excellent observateur et contribuer d'une manière efficace aux progrès d'une science à la fois si intéressante et si utile, surtout pour les personnes qui habitent la campagne. Puissent ces quelques lignes en suggérer à un grand nombre l'idée et le goût.

E. DARAM.

Exposition de la théorie des surfaces, par H. RÉSAL, membre de l'Institut. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de XIII-171 p. — Prix : 4 fr. 50.

« L'enseignement de la mécanique est lié d'une manière intime à celui d'une notable partie des propriétés des surfaces, et même presque à sa

totalité, si, à juste titre, on fait rentrer la capillarité dans le domaine de la mécanique moléculaire. » C'est en ces termes que l'éminent auteur de tant de travaux scientifiques et didactiques sur la mécanique nous fait connaître à la fois la genèse et la raison d'être de cet ouvrage sur un sujet qui pourrait sembler, au premier abord, sortir du champ ordinaire de ses études.

Il s'agit, on le comprend sans peine par cet exposé, de la théorie générale des surfaces, c'est-à-dire de l'étude des propriétés qui leur sont communes à toutes, qu'elles soient algébriques ou transcendantes. Mais il s'agit aussi des surfaces « ordinaires, » telles qu'on les rencontre dans la pratique, c'est-à-dire de surfaces ayant un plan tangent déterminé en chaque point, sauf aux points singuliers. On sait que les géomètres ont découvert depuis quelques années l'existence de fonctions continues qui n'ont pas de dérivées ; cela entraîne l'existence de surfaces qui n'ont pas de plans tangents. Dans toutes les théories de la mécanique, on exclut implicitement les surfaces de ce genre.

Le lecteur trouvera réunis, dans le mince volume de M. Résal, un nombre considérable de théorèmes, dont beaucoup dus à l'auteur, sur les lignes de courbure, les lignes asymptotiques, lignes de niveau, lignes géodésiques, la courbure des surfaces, la possibilité de les appliquer les unes sur les autres. Ces théorèmes, ainsi que les méthodes d'investigation qui y conduisent, sont d'un usage continuel et ne sont donnés que d'une manière très incomplète dans les traités de géométrie ou d'analyse. Parmi ces méthodes, on remarquera l'usage des coordonnées de M. O. Bonnet, qu'on pourrait appeler les coordonnées podaires à trois dimensions. C'est avec raison que M. Résal a tenu à les faire connaître et à montrer le parti qu'on peut en tirer.

Cette publication sera extrêmement utile à toutes les personnes qui s'occupent soit de mécanique, soit, en général, d'applications de la géométrie.

E. Vicaire.

Galerie des naturalistes. *Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours*, par J. Pizzetta. Paris, Hennuyer, 1891, in-8 de vii-383 p., avec 16 portraits hors texte. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur a pensé que l'histoire des sciences naturelles n'était autre que celle de la civilisation, car, dit-il, « c'est en étudiant la nature que l'homme a pu acquérir les connaissances nécessaires à la satisfaction de ses besoins. » Partant de cette idée mère, il a divisé son ouvrage en trois parties, correspondant aux trois périodes de l'histoire : antiquité, moyen âge, temps modernes. Comme plan, cette œuvre ne nous parait pas irréprochable, et nous semble sortir des limites des sciences naturelles, auxquelles on ne saurait raisonnablement faire tout embrasser. Comme fond, elle contient des idées auxquelles nous ne saurions nous

rallier, notamment en ce qui concerne la Révolution française, que l'auteur considère (p. 23) comme ayant été « nécessaire, » et en ce qui concerne le transformisme, pour lequel M. Pizzetta témoigne, en maints endroits, toute son admiration. Comme forme du moins, l'œuvre est digne d'éloges : l'écrivain correct et brillant s'y révèle biographe de talent, et sait mieux, en quelques lignes, mettre ses personnages en lumière que beaucoup d'auteurs ne le font souvent en de nombreuses pages. Il convient d'ajouter que la partie matérielle du livre est très soignée, et que les seize portraits qui enrichissent ce volume forment une « galerie » des plus intéressantes. D. MARTEL.

BELLES-LETTRES

One in the Infinite, by GEORGE-FRANCIS SAVAGE-ARMSTRONG. London, Longmans, Green and C°, 1891, in-12 de XII-426 p. — Prix : 9 fr. 35.

Sans avoir l'envergure de Robert Browning et de Tennyson, M. Savage-Armstrong est un poète délicat, fécond en idées lyriques et soucieux de la forme, qui est très apprécié de l'autre côté de la Manche. Il publia naguère sous le titre : *Stories of Wicklow*, un véritable chef-d'œuvre poétique où des légendes et des récits, pour la plupart dramatiques, sont encadrés dans des paysages d'Irlande d'un délicieux coloris.

On retrouve, dans *One in the Infinite*, la plupart des qualités qui ont valu au poète une juste notoriété. Le vers est souple et nerveux ; il s'adapte aux rythmes les plus variés et aux conceptions les plus mystiques. Il a voulu nous initier aux luttes d'un « esprit isolé » qui, au milieu des mystères et des difficultés de la vie, cherche un flambeau pour le guider et une foi pour le soutenir. Ayant conçu des doutes sur la religion que lui ont léguée ses parents, il étudie les autres confessions religieuses, les trouve toutes imparfaites et prend la résolution de ne plus croire qu'à la science. Mais les déceptions surviennent vite avec leur cortège de tristesse et de désespérance, et le héros de ce drame moral déplore amèrement la perte de sa foi en Dieu et en l'Immortalité. Il a le courage de recommencer ses recherches en employant de nouvelles méthodes, il redevient croyant et s'achemine vers cette lumière idéale qui éclaire la voie du bonheur supraterrestre. Telle est la conclusion de ce poème qui contient de fort beaux fragments, parmi lesquels je signalerai les strophes sur « le Dieu perdu » (p. 49), et les plaintes du désespéré en vers de dix pieds qui ressemblent à de douloureuses litanies, et commencent et finissent par ces mots qui les inspirent et les résument : *Tired of life* (p. 139). ROGER LAMBELIN.

Histoire du texte d'Horace, par Antoine Campaux, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Nancy. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-8 de 108 p. — Prix : 3 fr. 50.

Habent sua fata libelli : les livres ont leur histoire, et le texte des grands écrivains a la sienne aussi. Nous nous flattons parfois de posséder des copies authentiques de ce qu'avaient écrit autrefois Sophocle et Virgile, Cicéron et Démosthène, sans songer aux innombrables causes d'altération qui ont modifié, au cours des siècles, la teneur primitive des plus précieux manuscrits : mots omis ou défigurés, remplacés par des équivalents ou transposés, gloses insérées à la suite du passage qu'elles expliquent, paragraphes ou écrits entiers interpolés.

En ce qui touche Horace, des témoignages de l'antiquité il résulte que dès le 1er siècle de l'ère chrétienne, ses poésies se succédaient dans l'ordre où nous les retrouvons aujourd'hui. Mais c'est surtout à partir de la Renaissance que M. Campaux a suivi attentivement les très nombreuses éditions du poète, depuis l'édition princeps, antérieure vraisemblablement à 1470, jusqu'à celles, toutes récentes, de Ljunberg et de Muller. Lambin, professeur au Collège de France, est l'auteur de la vulgate qui s'impose au XVIIe siècle : à Heinsius, à François Guyet, succède Bentley qui, dans ses corrections, s'inspire de ses conjectures personnelles beaucoup plus que de la leçon des manuscrits ; au premier rang de ses contradicteurs nous relevons Cuningham, polémiste passionné, puis le P. Sanadon, qui bouleverse sans hésiter l'ordre traditionnel des poésies d'Horace, et le P. Hardouin, qui va jusqu'à déclarer toutes les odes apocryphes.

Mais celui qui a suscité sur ce terrain les plus ardentes controverses, c'est le Hollandais Peerlkamp, supprimant sans pitié d'un bout à l'autre du texte tout vers qui, par quelque obscurité ou quelque négligence, avait le malheur de lui déplaire. A l'entendre, de la plume des anciens il n'a rien pu sortir que de parfait, et en matière philologique le sentiment esthétique est le criterium suprême. Entrés dans la même voie, d'autres après lui, Lehrs et Gruppe, par exemple, se sont inspirés de ses principes, mais pour aboutir à des conclusions contradictoires, bien faites pour discréditer complètement cette méthode aussi fantaisiste que téméraire. Avec M. Campaux, nous félicitons les éditeurs français d'avoir suivi de préférence la revision tout autrement prudente et judicieuse d'Orelli, dont le commentaire n'a pas été et ne sera que bien difficilement surpassé.

C. Huit.

Petite Histoire de la littérature française, principalement depuis la Renaissance, par A. Gazier. Paris, Colin, 1891, in-18 de 621 p., avec 67 portraits. — Prix : 4 fr.

Les plus distingués professeurs ne dédaignent pas aujourd'hui de faire

des *manuels*. Après M. Doumic et M. Petit de Julleville, voici qu'à son tour M. Gazier a rédigé pour les écoliers une *Petite Histoire de la littérature française*. Il va sans dire qu'elle est pleine de qualités.... et d'images, tout comme le *Dictionnaire* du même auteur. C'est précis, bien ordonné, généralement au courant des plus récents travaux, et très agréablement écrit. Les jugements sont ceux d'un esprit modéré et sûr, d'un parfait classique ; et avec cela, ils ont souvent un accent personnel, qui met tout de suite un abîme entre cet ouvrage et tant d'affreux *mémentos* du baccalauréat. Je ferai pourtant une restriction pour la partie du moyen âge et pour le XIXe siècle. Non que je reproche à l'auteur d'avoir résumé brièvement ces deux périodes; cela, c'était son droit. Mais alors j'aurais préféré des vues d'ensemble, des développements généraux, à de sèches nomenclatures et à des notices insignifiantes. Nul doute qu'il est plus intéressant pour des jeunes gens et des jeunes filles de bien comprendre comment est née et s'est formée la poésie épique en France, quels furent les caractères du théâtre religieux d'autrefois, de quels sentiments enfin a vécu la littérature du moyen âge, que de connaître les noms de Gace-Bruslé, de Claude Menot, ou encore de Maurice Scève et d'Hugues Salel. De même, au lieu d'ajouter simplement, après chaque grand nom du XIXe siècle, Lamartine, Hugo, Vigny, Michelet, une brève notice de dictionnaire, j'aurais voulu voir définir le romantisme, auquel il est consacré vingt-cinq lignes à peine, et peindre à grands traits le mouvement littéraire de notre époque. C'est donc un peu le défaut de cette histoire : abus de noms et de dates.

Plus précis que M. P. de Julleville, plus complet que M. Doumic, M. Gazier a donc parfois plus de sécheresse. L'histoire même du XVIe siècle et celle du XVIIIe sont, à certains endroits, un peu superficielles et pauvres d'idées générales. L'œuvre de « la Pléiade » (p. 78) méritait une étude plus soignée ; le chapitre sur J.-J. Rousseau est assez maigre, et Rousseau trop sacrifié à Voltaire. Le « grand siècle, » au contraire, est excellemment traité. S'il y a encore trace d'un peu de hâte, par exemple dans les quelques lignes consacrées à Mme de la Fayette, les chapitres sur Racine, sur Bossuet, sur le XVIIe siècle et le XVIIIe en général, comme aussi les chapitres sur Ronsard et Montaigne, sont d'intéressantes et personnelles études.

Au point de vue religieux, on ne saurait demander à un professeur de Sorbonne d'aujourd'hui d'avoir contre Calvin, Port-Royal, Molière ou Voltaire, les sévérités d'un docteur d'autrefois. Je le reconnais cependant avec plaisir : malgré les sentiments jansénistes de M. Gazier, sentiments qui percent çà et là (par exemple quand il ne permet pas (p. 432) qu'on reproche aux jansénistes d'avoir « la phrase lente et triste, » on doit rendre hommage à une impartialité qui n'est presque jamais en faute. L'auteur a même prudemment évité de se prononcer sur les *Pro-*

vinciales, et laissé le lecteur en face de ces deux appréciations : « Pour ceux-ci Pascal a rendu un service signalé à la religion et à la morale ; si vous en croyez ceux-là, il a sapé la base de toute morale et de toute religion » (p. 205). Plus catégorique à propos du *Tartufe*, il a courageusement fait justice de l'opinion qui veut que Molière ait eu raison contre l'archevêque de Paris, le Parlement, le clergé et tous les honnêtes gens.

Au point de vue moral, les réserves indispensables sont toujours faites. Je renvoie, pour qu'on en juge, aux chapitres sur Molière, Voltaire et Rousseau. C'est donc, somme toute, un livre bien fait, et qu'un maître peut utilement mettre aux mains de ses élèves, quitte à le compléter et à le rectifier quand il en sera besoin.

J'indique seulement, en finissant, quelques erreurs d'appréciation ou de fait, qui me paraissent devoir disparaître de la prochaine édition : B. Palissy n'est pas né en Saintonge (p. 149). — Il n'est pas exact de dire que Corneille ignorait le grec (p. 215), lui qui citait et commentait si volontiers Aristote ; ni que Boileau n'a dans l'*Art poétique*, sauf Boyer et d'Assoucy, nommé « aucun auteur vivant » (p. 307) : j'en citerais bien dix au hasard. Il n'est d'ailleurs pas fait mention des erreurs de Boileau dans l'*Art poétique*, ni de l'importante querelle des anciens et des modernes : c'est une omission à réparer. — Page 197, M. Gazier semble dire, quoiqu'il ne le dise pas tout à fait, que Descartes fut peu apprécié au XVIIe siècle. Il fallait dire le contraire et rappeler comment La Fontaine le qualifie : « Ce mortel, dont on eût fait un dieu chez les païens. » — Il y a un rapport étroit, et non une opposition, comme le prétend l'auteur (p. 203), entre la morale et la théologie jansénistes. — N'est-il pas étrange de juger Montaigne, ce prôneur d'une éducation molle et sans contrainte, « un éducateur excellent » (p. 127), et « A. de Musset, le plus candide de nos poètes modernes » (p. 558) ? — N'est-il pas plus étrange encore de penser, même pour s'en féliciter, que « de l'œuvre de destruction religieuse de Voltaire, il ne reste rien » (p. 475) ? — Enfin, M. Gazier fera bien d'effacer très vite deux passages qui soulèveraient des colères. Il lui est échappé, à propos de Rousseau, cette phrase monstrueuse : « Que ses pensées aient été justes ou fausses, peu importe » (p. 495). C'est sans aucun doute un traître *lapsus*. Et c'est une étourderie aussi, dans un livre destiné à la jeunesse, de n'avoir pas élevé une protestation chaleureuse contre la morale de La Rochefoucauld, vraie sans doute aux trois quarts, mais trop pessimiste et trop desséchante pourtant, et d'avoir, au lieu de cela, fait un ingénieux mais trompeur rapprochement avec Bossuet. Sous prétexte que Bossuet a appelé les hôpitaux « la banque du ciel, un moyen d'assurer et de multiplier ses biens par une céleste usure » (p. 376), on ne peut cependant pas laisser croire (quoique La Rochefoucauld l'ait prétendu, je le

sais) que sa morale égoïste et la morale chrétienne ne font qu'un !

GABRIEL AUDIAT.

Lesage romancier, d'après de nouveaux documents, par LÉO CLARETIE. Paris, A. Colin, 1891, in-8 de VII-447 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Léo Claretie a vingt-cinq ans, de l'esprit, et un oncle romancier. Voilà pourquoi, au sortir de l'École normale, voulant, avant de penser à autre chose, en finir avec l'Université, et s'offrir le grade de docteur après celui d'agrégé, il a étudié les romans de Lesage; pourquoi il a semé son livre de pages lestes et piquantes, qui sentent le chroniqueur ; pourquoi, enfin, il y a beaucoup de jeunesse dans sa thèse. C'est l'apprenti romancier qui nous donne au début un « instantané » de Sarzeau, la ville de Lesage, qui croque à tout instant des vues de la Bretagne, avec plages, menhirs, binious et larges coiffes blanches, ou qui décrit l'arrivée du coche provincial à Paris, vers 1700, par la porte de Chartres, et le débarqué dans la cour de l'auberge *A la Rose rouge*. C'est le journaliste qui lance à tout instant des traits piquants à l'adresse des hommes et des choses du jour, qui, bien ou mal à propos, nous parle des symbolistes et des déliquescents, cite les journaux, jette à la tête de la Sorbonne effarée les noms de MM. Zola et É. Pelletan, poursuit la descendance de Gil Blas jusqu'au *Bel-Ami*, de M. de Maupassant, et au *Paul Astier*, de M. Daudet, qui, avec une désinvolture impertinente, nous parle du « pays de Frascuelo, » des « décadents, » des « recommenceurs, » des « gendelettres » et des « reporters soireux. » Voilà qui, pour un docteur, est gaillardement lutiner la bonne vieille langue française, et faire un gouailleur pied de nez à l'Université !

Mais le normalien, et le normalien de vingt-cinq ans, se rattrape aussitôt. Je le reconnais à ces *Documents nouveaux*, que nous promet le titre, et qui, comme il arrive tous les jours, se bornent presque à deux ou trois lettres inédites. Je le reconnais à cette copieuse bibliographie, qui termine ici le volume, comme ailleurs elle le commence. Il y a aussi tout le long du livre un étalage d'érudition qui émerveillerait, s'il n'était pas depuis dix ou vingt ans à la mode. Et pour éviter de coudre au bas des pages ces hauts volants de notes, qui parfois les réduisent à rien, M. Claretie fourre tout ou presque tout dans son texte. Aussi ce sont des cascades de noms étourdissantes. A propos de l'épisode du docteur Sangrado et de la saignée, je compte plus de trente noms de médecins du XVIIe ou du XVIIIe siècle, avec des titres de mémoires et des dates : *Albinus*, *Caufapé*, *Portius*, *Barchusen*.... Non, jamais je ne croirai qu'un aussi jeune homme, et qui est né journaliste, ait lu tout cela. Dans quel Larousse, — puisque Larousse est à la mode, — l'a-t-il donc puisé ?

C'est vraiment là le défaut le plus sérieux de l'ouvrage. Toutes les fois

que M. Claretie est lui-même, quand il raconte la vie de Lesage, quand il analyse avec vivacité un de ses romans, quand, se laissant aller à ses impressions ou à ses goûts personnels, il cherche ce qu'il y a de français dans *Gil Blas* et de parisien dans *le Diable boiteux*, il dit des choses intéressantes, et il les dit bien. Mais la crainte de la Sorbonne a été le commencement de son malheur. On l'eût trouvé trop léger peut-être; et comment aurait-il fait une thèse d'un article sur Lesage, aujourd'hui que les thèses ont quatre ou cinq cents pages ? Alors il s'est mis des semelles de plomb, il a fait de l'érudition; mais c'est une érudition hâtive, désordonnée et presque toute d'apparence. Le jeune écrivain cesse d'être léger, mais il reste superficiel.

Ainsi le chapitre intitulé *le Roman en France au XVIIe siècle*, quoique agréable à lire, renferme vraiment plus de noms inconnus que d'idées nouvelles et de choses solides (v. p. 137). Pour étudier l'*Influence de l'Espagne sur la littérature française* (p. 151 et suiv.), suffit-il de dresser un opulent catalogue de traductions ou d'imitations françaises d'auteurs espagnols ? M. Claretie n'eût-il pas mieux fait, choisissant et se bornant, de caractériser par ses traits généraux cette période d' « hispanisme » qu'il voit dans la littérature française entre la fin du XVIIe siècle et le début du XVIIIe (p. 157) ? De même encore, pour qu'il y eût vraiment dans son livre une « thèse, » l'auteur a solennellement posé la « question de Gil Blas, » et l'a traitée à grand renfort de noms outre-pyrénéens (p. 199-261). Mais il avoue lui-même quelque part qu' « une connaissance approfondie des novellistes et des comiques espagnols pourrait seule donner quelque autorité à l'étude des emprunts de Lesage. » Pourquoi alors tant s'attarder à un débat, d'où il ne sort pas et ne peut guère d'ailleurs sortir d'autre conclusion que celle-ci, depuis longtemps admise en France, et répétée dernièrement par M. Lanson dans un remarquable article de la *Revue bleue* (24 octobre 1891) : que Lesage a pillé l'Espagne sans scrupule, mais que « le voleur a plus perdu que les volés? »

C'est qu'en effet toutes les réclamations des critiques espagnols ne feront pas que Sarzeau soit en Espagne, et que Lesage, qui a vécu à Paris et travaillé souvent pour le public de la foire, n'ait l'esprit très français. Quand donc on consacre, comme M. Claretie, cent cinquante pages à étudier l'*Originalité de Lesage* dans le *fond* et dans la *forme* (c'est tout le sujet de la IIe partie), pas n'est besoin de discuter longuement la « question de Gil Blas. » Méthode négative, si l'on veut, que la mienne, mais très concluante : montrer tout ce qui est français dans Lesage, et abandonner à l'Espagne le reste, qui n'est pas le meilleur.

Même dans cette seconde partie, il y a souvent, de la part du jeune lecteur, argumentation un peu longue et abus de petites preuves. Le chapitre sur la *forme* a quelquefois l'air d'un vocabulaire ou d'un recueil

d'expressions; et même dans le chapitre sur le *fond*, le meilleur avec la *Biographie* de Lesage, M. Claretie, au lieu de peindre à larges touches un tableau d'ensemble, procède un peu comme l'auteur de *Gil Blas*, faisant passer devant nos yeux la procession longue et parfois désordonnée des cent figures du roman. Sans compter que çà et là l'emploi de formules assez gauches achève de lui donner l'air d'un montreur de bêtes : « Mais qui est ce seigneur que Gil Blas reçoit avec tant de politesse ? C'est don Roger de Rada.... » (p. 323). — « Qui sont ces deux hommes étendus par terre, dans la rue, en pleine nuit ?.... » (p. 366). — « Qui est cette marquise ?.... » (p. 414) etc., etc.

Mais, encore une fois, ce sont là défauts de jeunesse. Il n'en reste pas moins deux faits acquis. C'est d'abord que voilà un livre agréable, intéressant, et que tous ceux qui voudront étudier Lesage devront lire; puis qu'ils y trouveront une revue très complète de tout ce qu'on a dit ou écrit sur ses romans, et quelque chose de plus encore. C'est ensuite que M. Claretie est doué d'un esprit vif et d'un tour alerte, qu'il a montré du talent, de l'originalité, et qu'il en laisse supposer plus encore qu'il n'en a montré.

GABRIEL AUDIAT.

Les Contemporains, *études et portraits littéraires,* 5e série, par JULES LEMAITRE. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Inutile de définir une fois de plus le talent de M. Jules Lemaître, si « ondoyant et divers, » l'un des plus brillants représentants de ce dilettantisme sceptique, qui est la marque de ce XIXe siècle finissant. C'est amusant, si l'on veut, mais, au fond, c'est bien attristant aussi. Dans ce nouveau volume des *Contemporains*, il y a bien, comme l'indique son titre, quelques études et portraits littéraires, mais la plus grosse partie du livre est remplie de fantaisies où la littérature n'a que faire. A eux seuls, les *Billets du matin* occupent deux cents pages, et même, dans les cent cinquante autres, il est plus d'un chapitre d'où études et portraits littéraires sont également absents. Car, de parler du général Boulanger, hélas ! ou du jeune empereur d'Allemagne, ou de la danse du ventre ou autres, ou des derniers rois d'Europe, voire même du théâtre annamite, ce n'est pas faire de la critique littéraire. Quant aux *Quelques billets du matin* (ce « quelques » est de trop, car il y en a un très grand nombre), ce n'est guère qu'une chronique de l'Exposition de 1889, et cela passera comme tous ces palais et temples de carton aujourd'hui disparus. Tout de même, M. Jules Lemaître a bien du talent. Il écrit beaucoup de choses agaçantes, mais d'ailleurs dans un excellent français. Cristal bien taillé, brillant, mais fragile.

P. TALON.

Balzac, sa vie, son œuvre, par Julien Lemer. Paris, Sauvaitre, 1892, in-18 de XII-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le premier tort de ce livre est, semble-t-il, de venir après le travail de grande envergure que M. Marcel Barrière a récemment publié : *L'Œuvre de H. de Balzac*. Si encore il n'avait que celui-là ! A vrai dire, le volume de M. Julien Lemer ne vise point si haut que celui de M. Barrière. Tout d'abord, l'auteur a voulu peindre l'homme en pied, et je conviendrai sans peine qu'il a accompli sa tâche avec un certain brio : les cent quatre-vingt-huit premières pages sont consacrées à la vie si agitée du « Napoléon littéraire » de ce siècle, comme a dit pittoresquement M. Barrière. Le reste comporte l'analyse et le commentaire succincts des productions du grand romancier et la nomenclature, avec des indications hypothétiques le plus souvent, des études que Balzac se proposait d'écrire au moment où la mort l'a prématurément enlevé.

Le champ, on le voit, est vaste ; M. J. Lemer, quoique en boitant, l'a assez bien parcouru. L'Académie française, en 1888, a eu entre les mains le manuscrit du présent livre : l'auteur avait cru devoir le lui soumettre afin de prendre part au concours institué par elle et qui avait pour sujet une *Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac*. On sait que c'est M. Augustin Cabat, un magistrat, qui a obtenu le prix (Cf. *Polybiblion*, t. LV, p. 185). Or, l'Académie n'exigeait qu'un « discours » et M. J. Lemer l'avait gratifiée d'un volume. De son propre aveu, l'auteur de *Balzac, sa vie, son œuvre*, s'était imaginé que le proverbe : *Quod abundat non vitiat* était vrai en toute circonstance ; mais il n'a pas tardé à s'apercevoir que les proverbes, même les plus accrédités, mentent quelquefois. Je dois dire, cependant, à l'éloge de son bon caractère, qu'il n'a éprouvé « ni étonnement ni déception » en apprenant la décision de nos Immortels. Il est vrai qu'il a bénéficié de l'eau bénite académique de l'illustrissime M. Ernest Renan, qui, de « La Queue-en-Brie, » à la date du 11 juillet 1889, lui a rédigé une fiche de consolation dont il se pare avec quelque orgueil. Le sage est celui qui se contente de peu.

M. J. Lemer est un fanatique de Balzac ; j'y trouve d'autant moins à redire que je suis moi-même un fervent balzacien ; mais ce n'est pas sans de nombreuses restrictions, déjà formulées ici même à propos de *l'Œuvre de H. de Balzac*, de M. Marcel Barrière (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 241-244). Naturellement, M. Lemer a enfourché le dada si cher à M. Barrière : la moralité « très pénétrante » de Balzac. Il a parlé aussi de la « répulsion profonde » que son œuvre inspire « pour les perversités humaines. » Répulsion profonde ! Oh ! pas toujours : il y a de bien vilaines gens dans toute *la Comédie humaine* et notamment dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, lesquels, parfois, font naître malheureusement des sympathies chez certains indulgents. Et puis, vouloir

excuser la conception et la publication de *la Fille aux yeux d'or* (p. 272) me paraît roide.

Mais laissons de côté la question de la morale dans Balzac. Chacun, sous ce rapport, à moins de fermer obstinément les yeux, sait à quoi s'en tenir. Égayons-nous plutôt un instant avec l'idée assez originale que M. J. Lemer essaie de faire accepter : à savoir que Balzac, qui eût été, de son vivant, furieux de n'être point classé, et en bon rang, parmi les monarchistes et les catholiques, n'était autre, au fond, qu'un démocrate inconscient. S'il est permis de penser que les principes politiques et même religieux de Balzac n'étaient pas toujours bien orthodoxes (et c'est mon opinion), il me paraît stupéfiant, tout uniment, de voir un écrivain démocrate, si subtil qu'il s'efforce d'être, revendiquer le grand homme comme un frère — ce frère fût-il même de la main gauche. M. Lemer va peut-être sourire de ma protestation. Alors, je lui dirai : Pour vous convaincre que vous êtes dans l'erreur, je vais ouvrir votre propre livre à la page 180, où il est question de l'entrevue de Balzac mourant et de Victor Hugo, entrevue racontée par celui-ci dans *Choses vues*. Là, je lis : « Nous avions beaucoup causé et disputé sur la politique. Il (Balzac) me reprochait ma *démagogie*. Lui était *légitimiste*. Il me disait : « Comment avez-vous pu renoncer avec tant de sérénité à ce titre de pair de France, le plus beau après le titre de roi de France ! »

Quelles bizarres paroles ainsi placées par le futur Panthéonien de 1885 dans la bouche du « démocrate » Balzac ! — M. Julien Lemer est-il avocat ? Je l'ignore ; cela est possible puisque tant de légistes à tous degrés s'occupent aujourd'hui du célèbre Tourangeau. Mais s'il a le droit de plaider au Palais, je le félicite de s'en être abstenu ; car, avec sa logique spéciale, il eût fatalement perdu tous ses procès : il s'est contenté d'être un écrivain qui sait, en somme, intéresser son lecteur.

E.-C. La Grette.

Les Grands Écrivains français. Alfred de Vigny, par Maurice Paléologue. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 149 p. — Prix : 2 fr.

La collection des *Grands Écrivains français* va vite et va bien. Quinze volumes ont déjà paru ; ils ne sont pas tous de même valeur, mais tous sont intéressants à lire, et quelques-uns sont très remarquables. Si je n'oserais placer parmi ces derniers l'*Alfred de Vigny*, de M. Paléologue, l'auteur du *Vauvenargues*, je crois qu'on peut d'ailleurs lui donner un rang très honorable dans la collection. M. Paléologue a eu la bonne fortune d'avoir entre les mains, outre les Mémoires inédits de Sainte-Beuve, un Journal d'Alfred de Vigny qui ne sera jamais publié. Il en a bien profité et en a su tirer un Vigny intime et familier que les œuvres connues du poète ne laissent pas toujours bien voir. Dirai-je qu'il nous le montre même en des postures fâcheuses, et qu'il

eût mieux valu laisser ignorer, pour la bonne renommée du poète et aussi pour rester dans la stricte limite des convenances que ne doit pas dépasser un pareil livre? Franchement, il y a dans l'histoire des amours de Vigny quelques passages un peu trop risqués et qui font désirer que le dépositaire du *Journal inédit* ne le communique plus à personne. Ailleurs il y a, sur les rapports du christianisme et du pessimisme, des pages qui dénotent un sens médiocrement chrétien. Je sais bien que M. Paléologue pourrait peut-être invoquer l'autorité de M. Brunetière; mais cela ne suffit pas, le célèbre critique ayant en matière religieuse plus de prétention que de compétence. Que si mes lecteurs veulent connaître la division et la marche de ce livre, la voici : 1° Années de jeunesse et de production; 2° L'Ame et le talent; 3° Conception de la vie, pessimisme ; 4° Dernières années. L'homme et l'œuvre. Cela est plein de promesses qui, la plupart, sont bien tenues. P. Talon.

HISTOIRE

Le Nil, le Soudan, l'Égypte, par A. Chélu, ancien ingénieur en chef du Soudan égyptien. Paris, Chaix; Garnier, 1891, gr. in-8 de 495 p. avec nombr. cartes en couleur. — Prix : 20 fr.

L'auteur salue le Nil comme le nourricier de la terre d'Égypte. Il expose les magnifiques origines du grand fleuve, le merveilleux régime de ses crues, le bienfait de ses cataractes, barrages providentiels, sans lesquels ce ne serait en Égypte tantôt qu'un mince ruisseau, tantôt qu'un torrent dévastateur. Il décrit le Soudan égyptien, ses ressources, ses voies de communication, routes de caravanes, navigation du Nil, chemins de fer à créer entre les cataractes, relèvement projeté du plan d'eau au-dessus d'Assouan, pour permettre de remonter en tout temps vers Khartoum, clef de l'inondation, dont la possession intéresse si fort l'agriculture égyptienne. Il passe en revue l'état présent de cette agriculture; la régularité du climat, la nature du sol; les trois zones des céréales et de la canne à sucre, des céréales et du coton, du riz; le caractère et les divisions de la propriété; le travail des indigènes; les grandes exploitations administratives des Domaines et de la Daïra-Sanieh; l'appauvrissement du sol par des cultures épuisantes dont le limon du Nil répare insuffisamment la dépense; le besoin de semences nouvelles et d'agents fertilisants. La question des irrigations, traitée de main de maître, nous vaut d'intéressantes notions sur les travaux du grand barrage, et une discussion approfondie des projets d'aménagement du Nil présentés par M. de la Motte et par M. Cope Whitehouse: le premier, pour rétablir à Silsilis un barrage naturel usé par les siècles; le second, pour créer au sud du Fayoum un lac Mœris digne de la description d'Hérodote.

Ph. Virey.

Tolède. *Guia artístico-práctica*, por el Vizconde de Palazuelos, individuo correspondiente de la Real Academia de la historia. Versión francesa de Charles Docteur; dibujos á pluma de S. Azpiazu; fotograbados de Laurent; plano topográfico. Tolède, Menor, 1890, petit in-8 de xx-1195 p. — Prix : 12 fr.

Le guide de M. le vicomte de Palazuelos est uniquement consacré à Tolède, et le texte espagnol, avec sa traduction française en regard, occupe plus de onze cents pages, ce qui correspond à plus de 550 pages de texte original, dans un format analogue à notre in-12. C'est dire que les détails abondent, et nous croyons en effet qu'il serait difficile de décrire avec plus de minutie les monuments de la « Rome espagnole, » pour nous servir de l'expression un peu ambitieuse de M. le vicomte de Palazuelos. Il est certain que Tolède mérite une visite plus sérieuse que celle que lui consacrent habituellement les touristes, entre le train du matin et celui du soir, et l'archéologue y trouverait l'emploi de longues heures d'étude, s'il voulait examiner avec quelque attention tout ce que le nouveau guide signale à sa curiosité. Une histoire de la cité ouvre le volume; puis vient une ample description de la cathédrale, qui est d'ailleurs une des plus belles d'Espagne, et qu'accompagne un cloître d'un bon style. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans sa visite à toutes les curiosités de Tolède. Signalons à l'attention des bibliographes et des philologues les quelques renseignements qui nous sont donnés sur la bibliothèque de la cathédrale et sur la bibliothèque provinciale. La première renferme des manuscrits qui n'ont pas dû jusqu'ici avoir été examinés de très près.

Nous n'aurons pas la prétention de songer à contrôler de mémoire les assertions scientifiques de M. le vicomte de Palazuelos. Nous relèverons seulement, dans sa notice bibliographique, une omission qui nous semble étrange. Nous voulons bien que Théophile Gautier ne soit pas une autorité en matière d'archéologie, mais il n'est certainement pas inférieur sous ce rapport à M. de Amicis, et pour le surplus il lui est très supérieur. Il nous paraît donc que son voyage en Espagne, peu récent, il est vrai, mais rempli de descriptions généralement très exactes, pourrait fort bien figurer à côté de celui de M. de Amicis, et même avant.

Les gravures qui accompagnent le texte sont médiocres, mais le plan est clair, à une assez grande échelle, et permettra peut-être de se passer de cicerone, quoiqu'à Tolède, dans ces ruelles étroites et tortueuses, il soit malaisé de s'orienter le premier jour. Quant à la traduction française, bien qu'on ne puisse dénier à l'auteur, probablement Espagnol malgré le nom dont il signe, une assez grande connaissance de notre langue, on y trouverait plus d'une incorrection. Telle qu'elle est, cette traduction pourra rendre service à nos compatriotes, et l'on doit remercier M. le vicomte de Palazuelos de cette attention à leur égard. H. L.

La Sainte Robe de N.-S. Jésus-Christ à Trèves, *étude archéologique et historique,* publiée par ordre de Mgr l'évêque de Trèves, par le docteur C. Willems, traduite avec l'autorisation de l'auteur par Furcy Raynaud. Trèves, Dasbach et Keil, 1891, petit in-8 de 339 p., 9 planches et 2 figures. — Prix : 3 fr.

Le Pèlerinage de Trèves, *histoire de la sainte Robe,* par le docteur C. Willems. Ibid., les mêmes, 1891, in-18 de 75 p. et plan.

Les fêtes de l'ostension de la sainte relique de Trèves, au mois d'août dernier, ont eu un tel retentissement qu'une brève mention suffira pour ces deux opuscules. L'original allemand du premier a pour titre : *Der hl. Rock zu Trier, eine archæologisch-historische Untersuchung* (Trier, 1891, in-18 de viii-182 p.) ; le second n'en est qu'un abrégé de propagande. Lors de la dernière ostension, en 1844, l'incrédulité éleva force doutes sur l'authenticité de la relique ; Mgr Korum a chargé son secrétaire particulier de répondre par avance aux objections qui pourraient troubler les pèlerins. Après avoir rappelé « les principes de l'Église sur le culte des reliques, » le Dr Willems examine la sainte robe au point de vue archéologique ; il énumère ensuite les documents anciens qui lui sont relatifs, touche incidemment aux relations de sainte Hélène avec la ville de Trèves, se demande « ce qu'il faut penser de l'existence de la sainte robe signalée dans d'autres localités, » et termine par le récit des ostensions de 1512, 1655, 1810 et 1844. On trouve en supplément les procès-verbaux de l'examen fait en juillet 1890, une longue dissertation sur le diplôme de saint Sylvestre (n° cxxxvi ou + 179 des *Regesta pontif. Roman.* de Jaffé), une autre sur le lieu de naissance de sainte Hélène (à Trèves, contre M. l'abbé Toupin, qui le place à Drepanum, *Hist. de sainte Hélène*, p. 16), et la Bulle d'indulgences publiée par Léon X, le 26 janv. 1515 (Hergenrœther, *Leonis X, P. M., regesta*, n° 13852). U. C.

The Throne of the fisherman, built by the carpenters son, the root, the bond, and the crown of Christendom, by Thomas W. Allies, K. C. S. G. London, Burns et Oates, 1887, in-8 de xviii-555 p.

Les catholiques anglais les plus éclairés apprécient hautement les diverses œuvres de l'éminent écrivain, qui consacre depuis longtemps déjà ses labeurs à la glorification de l'Église romaine, et nous devons reconnaître que c'est justice. L'ouvrage de M. Allies que nous signalons aujourd'hui remonte, il est vrai, à quelques années, mais le succès légitime qu'il a rencontré de l'autre côté du détroit, et les études nombreuses dont il a été le prétexte dans les Revues et ailleurs, exigeait, indépendamment de sa très réelle valeur intrinsèque, que nous le présentions à nos lecteurs. M. Allies entreprend ici de démontrer par tout ce que nous connaissons de l'antiquité ecclésiastique la suprématie ponti-

ficale, c'est-à-dire qu'il s'attache à faire ressortir, contrairement aux assertions des protestants et de quelques historiens trop hâtifs dans leurs conclusions, que l'autorité du Pape ne vient pas de concessions arrachées aux hommes, mais découle du Christ lui-même. « We see not a power which ascends from below, but a power which comes from above. » Si l'Église, par l'organe de ses conciles et de ses Pères, déclare le Pape son chef, elle ne le constitue pas tel, mais se borne à le reconnaître ce qu'il est, ainsi qu'il est de son devoir de le faire. — Trois facteurs concourent, d'après l'auteur, à soutenir la primauté du Souverain Pontife, ce sont : l'institution divine, la reconnaissance de la primauté par le témoignage constant du peuple chrétien, et aussi l'action spéciale de la divine Providence pendant une longue série de siècles. Envisagé à ce triple point de vue, le sujet présente un puissant intérêt, car l'histoire, le droit ecclésiastique et les profondes méditations de la philosophie concourent mutuellement à élever, à l'honneur de Rome, un magnifique monument. L'auteur a divisé son travail en huit périodes, mais le présent volume n'en renferme que deux, et s'étend seulement jusqu'au renversement de l'empire romain. C'en est assez pour que nous puissions constater avec quelle lucidité M. Allies sait traiter les plus difficiles questions. Personne peut-être, parmi les apologistes, n'avait encore su tirer d'aussi forts arguments des conciles de Nicée, de Sardique, de Chalcédoine, etc., et de la constitution hiérarchique qu'ils nous révèlent. La comparaison des sièges patriarcaux d'Antioche et d'Alexandrie avec celui de Rome est particulièrement frappante. Ce n'est pas l'importance des cités elles-mêmes, c'est le souvenir de l'apôtre Pierre qui les a gouvernées, qui cause leur dignité et qui varie l'ordre de leurs préséances. Le grand concile de Nicée, remarque l'auteur, n'ajouta et ne changea rien à cet état de choses : cette organisation n'est pas l'œuvre du concile, mais, bien plutôt, c'est le concile qui est le résultat de cette organisation (p. 61). Aussi, quand un autre concile, bien différent, celui de Constantinople, à la suite des perfidies d'un Eusèbe de Nicomédie et de ses dignes successeurs, insinue que le rang de l'évêque de Rome résulte de la qualité de cette ville, la tradition violée est-elle hautement revendiquée par le Pape. Écrit dans un style coulant et coloré, quelquefois même un peu enthousiaste, le livre de M. Allies est sagement conçu, la conviction du chrétien n'y obscurcit jamais l'impartialité du juge, et si l'étude du document n'y est pas directement abordée, on peut dire du moins que l'auteur n'ignore rien de l'état actuel des connaissances historiques. Nous avons particulièrement goûté un travail de ce genre, parce qu'il répond à un besoin réel. Parfois, en effet, on oublie dans quelles conditions se trouvait l'Église pendant les trois premiers siècles, et l'on s'étonne de ne pas voir, dès lors, aussi nettement que plus tard, l'autorité disciplinaire du Pape s'exercer

au loin ; désormais, grâce à l'étude si attachante de M. Allies, on sera en mesure de ne plus s'arrêter en face de difficultés que la distance, et surtout l'isolement de textes importants, grossissent trop souvent d'une façon exagérée. G. Péries.

Die französische Politik Papst Leos IX. Ein Beitrag zur Geschichte des Papsttums im elften Jahrhundert, von Wilhelm Bröcking. Stuttgart, G.-J. Göschen, 1891, in-8 de v-106 p. — Prix : 3 fr. 10.

Le but de cet opuscule est de constater les préoccupations françaises de la politique de saint Léon IX, que l'auteur appelle le premier des papes réformateurs : elle se manifeste au concile de Reims (1049), qu'il étudie d'abord, puis à celui de Rome, de 1050 ; elle subit des fluctuations et, finalement, ne triompha pas. Le seul point nouveau est un « Exkurs » sur la chronologie des rapports entre le comte d'Anjou Geoffroy et Léon IX. On sait que le Pape avait excommunié ce prince pour avoir emprisonné l'évêque du Mans, Gervais. Des recherches de M. Bröcking il résulte qu'Eusèbe, évêque d'Angers, était à Rome pour cette affaire en 1050 (après le 29 avril) ; à l'automne de la même année, on considérait comme possible la venue du Pape en Anjou ; au printemps de 1051, Eusèbe envoya un ambassadeur à Rome : c'est à son retour que fut tenu le concile de Tours. C.

Gregor X und Rudolf von Habsburg in ihren beiderseitigen Beziehungen, *mit besonderer Berücksichtigung der Frage über die grundsäkliche Stellung von Sacerdotium und Imperium in jener zeit,* nebst einigen Beiträgen zur Verfassungsgeschichte des Reiches, von Dr A. Zisterer. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, gr. in-8 de vii-170 p.

Dans cette monographie, M. Zisterer, répétiteur à Tubingue, étudie les rapports réciproques du sacerdoce et de l'Empire sous Grégoire X et Rodolphe de Habsbourg. Il raconte l'élection et le couronnement des deux souverains, et cherche dans leurs antécédents la clef de leur conduite future. Il énumère les preuves de sympathie données par le Pape au Roi des Romains et les efforts en sa faveur auprès des cours étrangères ; pour avoir été tardive, la reconnaissance de Rodolphe ne fut pas moins sincère. L'auteur demande surtout aux écrits du temps le sentiment des contemporains sur la grave question des relations entre l'Église et l'État. Un ample appendice est consacré au traité du chanoine d'Osnabruck Jordan, *De prærogativa Romani imperii*, publié naguère par M. Waitz. Le bullaire de Grégoire X est assez restreint. Je ne vois nulle part que l'auteur ait consulté les archives du Vatican, qui conservent son régeste (n° 37). On sait qu'il sera prochainement analysé dans la collection de l'École française de Rome, par M. J. Guiraud. C.

Eadmer, par le P. Ragey, mariste. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., gr. in-8 de xxiii-314 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur avait consacré tout un chapitre (le v° du IV° livre) de son *Histoire de saint Anselme* (Voir *Polybiblion*, t. LXI, p. 439) au biographe Eadmer, source principale de tout ce qu'on sait sur le grand archevêque de Cantorbéry. Rendant compte de ce livre dans la *Revue historique*, M. A. Molinier s'est demandé si Eadmer « a dit tout ce qu'il savait, » s'il a « même su toujours bien voir et juger exactement » et si « son affection pour saint Anselme n'a pas pu l'abuser en plus d'une circonstance. » Il estime enfin, à l'encontre de son trop bienveillant biographe, que loin de triompher dans sa lutte contre Guillaume le Roux et Henri Beauclerc, Anselme éprouva finalement « une défaite insigne. » Le P. Ragey a composé ce nouveau volume précisément pour répondre à cette affirmation. « L'histoire de saint Anselme par Eadmer, dit-il (p. xij), n'a rien à perdre à être discutée. Plus on l'examine de près en la contrôlant par les témoignages des contemporains, en la rapprochant des documents relatifs aux faits qu'elle rapporte et puisés à d'autres sources, plus on va surprendre dans les nombreux manuscrits qui nous en restent ses procédés de rédaction, de remaniements et de correction, plus on est frappé de ce qu'il y a en lui de critique. » L'auteur se justifie de n'avoir pas tout d'abord livré cette étude au public : « logiquement et chronologiquement, elle aurait dû précéder l'*Histoire de saint Anselme*. Elle aurait même pu lui servir de préface. » Il l'a fait suivre pour deux raisons : « Saint Anselme est comme une statue dont Eadmer est le socle.... ; qui donc aurait regardé ce socle obscur...., si nous n'avions d'abord attiré l'attention sur cette magnifique statue ? » Puis cette étude de critique ne pouvait que bénéficier des « manifestations de l'opinion » au sujet des deux volumes consacrés à saint Anselme.

« Afin de faciliter la discussion et aussi pour montrer de la déférence aux observations » adressées à son précédent ouvrage, l'auteur a mis en tête de celui-ci « le texte (lire : catalogue) des principaux ouvrages qui y sont cités, de ceux qu'il peut être utile de consulter pour contrôler ses assertions » : « *Annales ordinis S. Benedicti*, par Mabillon ; *Annales ecclesiastici*, par Baronius, » et ainsi pendant six grandes pages, sans une seule date, sans ombre de classification. On a même le scrupule d'ajouter en note : « Nous ne comprenons pas dans cette liste les *Fables* de La Fontaine, l'*Angelus* de Coppée, etc., quoique nous ayons des citations tirées de ces ouvrages. La raison de cette omission est facile à comprendre » (p. xiv). Je n'oserais risquer le mot de puérilité, s'il n'avait été prononcé ici même avec compétence. « Balmez (lire Balmès), *l'Art d'arriver au vrai*, » est-il cité ailleurs qu'à la p. v, pour une phrase de deux lignes ? La bibliographie la plus complète est celle de M. Renan : *Discours de réception à l'Académie, réponse au discours*

de réception à l'Académie de M. Pasteur; Nouvelles Études d'histoire religieuse; Souvenirs d'enfance et de jeunesse; La Chaire d'hébreu au Collège de France; Vie de Jésus; Discours prononcé à Tréguier, le 2 août 1884; Études religieuses; Études d'histoire religieuse. Pareille énumération était fort inutile. Ce n'est guère plus sérieux que les titres des chapitres XXVI à XXVIII : « Où l'on découvre que M. Renan consulté au sujet d'Eadmer est, lui aussi, une belle âme et qu'il pourrait bien être un saint homme d'impie.... ; où M. Renan se pervertit à vue d'œil et s'embrouille de même.... ; où M. Renan revient à de meilleurs sentiments, fait son panégyrique et compose son épitaphe. »

Cette part faite à la critique sur des questions de forme, il faut rendre justice aux amples recherches de l'auteur et à son talent pour leur mise en œuvre. Il étudie depuis vingt-cinq ans cette période des annales de l'Église d'Angleterre : toutes les sources imprimées et manuscrites lui sont familières; il les cite assez généralement d'une manière précise. Les cinq premiers chapitres sont consacrés à la vie d'Eadmer; du VIe au XXXIe, le P. Ragey soumet au « crible » de la critique sa *Vita Anselmi* : ses autres écrits et la part de saint Anselme dans l'établissement de la fête de la Conception forment l'objet des derniers (XXIIe à XXVe). Des quatre appendices qui terminent l'ouvrage, les deux premiers donnent la nomenclature des éditions et des manuscrits de l'*Historia novorum* et de la *Vita Anselmi;* le troisième réalise une promesse au sujet de la date de la naissance de saint Anselme; le quatrième éclaircit sa doctrine touchant l'Immaculée Conception. ULYSSE CHEVALIER.

Napoléon Ier, par le Dr A. FOURNIER, membre de la Chambre des députés autrichienne, professeur ordinaire à l'Université allemande de Prague; traduit par E. JAEGLÉ. T. I, 1769-1802. Paris, Em. Bouillon, 1891, gr. in-18 de VIII-298 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette histoire de « Napoléon Ier » n'est encore que celle de Bonaparte, puisqu'elle s'arrête à 1802. Elle est traduite de l'allemand. Elle a un premier mérite que nous aimons à signaler : c'est de n'être pas empreinte de ces sentiments de haine sauvage contre la France, qu'on trouve dans un si grand nombre d'ouvrages allemands, même de ceux qui émanent de catholiques. L'auteur a pour Bonaparte l'admiration qu'il mérite, tout en faisant les réserves nécessaires; il admire en lui même le vainqueur de l'Autriche. Un second mérite, c'est l'abondance d'informations. Bien que, dans la bibliographie qui termine le volume, il cite quelques auteurs allemands ou italiens, c'est aux documents et aux livres français qu'il recourt de préférence; de ceux-ci, il en cite quelques-uns qui n'ont guère de crédit en France, mais il ne paraît pas qu'il s'en soit beaucoup servi. Sous ce rapport, il semble résulter du travail même de M. le docteur Fournier que, lorsqu'un étranger aborde

l'histoire d'un pays voisin, la source la plus sûre et la plus directe est encore celle qu'il rencontre dans ce pays même.

Ce livre se divise en six chapitres. Le premier va de la naissance de Bonaparte au siège de Toulon ; le deuxième comprend Toulon, Vendémiaire, le mariage avec Joséphine ; le troisième est consacré à la campagne d'Italie ; le quatrième à celle d'Égypte. Dans le cinquième, l'auteur raconte le 18 brumaire, et dans le sixième, le Consulat jusqu'à la paix d'Amiens.

Le lecteur français qui connaît les plus récents ouvrages sur cette période aura la satisfaction d'en retrouver la trace dans ces pages venues de l'étranger ; pour celui qui est moins familier avec le sujet, il y aura une saveur de nouveauté, sans parler de ce petit goût d'extranéité qui donne du sel aux jugements de l'auteur. Çà et là, on notera quelques erreurs d'appréciation, mais faciles à relever, comme l'indulgence de l'auteur pour le rapport de Condorcet sur la réorganisation de l'instruction publique (p. 266). Il est plus regrettable de noter dans la traduction bien des lourdeurs ou des vulgarités qu'nn peu d'attention eût aisément fait disparaître. De même pour les *lapsus* typographiques : pourquoi traduire à plusieurs reprises le 9 thermidor par le 21 juillet ?

VICTOR PIERRE.

Autour des Bonaparte. *Fragments de Mémoires du général* DE RICARD, *ancien aide de camp du roi Jérôme,* publiés par L. XAVIER DE RICARD. Paris, Savine, 1891, in-18 de 353 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le mérite de cet ouvrage n'est pas la cohésion. Il se compose de deux parties fort distinctes, et la seconde est elle-même divisée en plusieurs morceaux sans grand lien entre eux. Je veux qu'une introduction fût nécessaire, et M. Xavier de Ricard a bien fait de nous donner l'histoire de ces Mémoires de son père; mais à ce propos il raconte une foule d'autres choses dont le lecteur n'a que faire et où, malheureusement, il y a beaucoup à blâmer. Cette « Introduction » retrace les débuts politiques et littéraires de M. Xavier de Ricard et les petits ennuis que sa jeunesse orageuse eut avec la police de l'Empire ; à côté de révélations piquantes sur le rôle de la maçonnerie avec le « beau Brisson » (p. 52) et Juliette Lambert (p. 54), on trouve des expressions qui révèlent trop les tendances d'esprit de l'auteur : prôner l'union libre et parler du « nommé Dieu » (p. 32) est au moins ridicule, sans insister sur l'inconvenance de semblables balourdises. Enfin, les erreurs historiques ne sont pas absentes, et, pour n'en prendre qu'un exemple, quand on prétend avoir été « persécuté » en 1864 sur les « dénonciations » de « l'*Univers*, » c'est inexact, puisque ce journal fut supprimé de 1860 à 1867 par le gouvernement impérial. — Mais passons.

Après cette « Introduction » viennent les *Mémoires* proprement dits.

Ce sont des fragments que le général de Ricard ne semble pas avoir eu le temps de compléter; la première partie, de 1793 à 1806, rapporte ses souvenirs d'enfance et ses débuts dans la vie; il y a là des pages attachantes, intéressantes et curieuses sur l'émigration en Espagne (p. 103), la situation modeste à Marseille de la famille Bonaparte, avec qui la famille de Ricard eut des alliances communes. Certains épisodes m'ont rappelé les premiers chapitres des *Mémoires* du général de Marbot; par malheur, le manuscrit s'arrête brusquement au moment où le jeune sous-lieutenant, quittant l'école de Fontainebleau, va rejoindre son régiment en Italie, et le lecteur reste là, assez désappointé.

La seconde partie, qui seule peut justifier le titre à sensation du livre : *Autour des Bonaparte*, est fort inférieure comme intérêt, comme esprit et aussi comme forme. Elle commence en 1852 pour finir en 1856; nous avons sauté un demi-siècle ! Il y a là bien des petits racontars de palais, mais peu de choses neuves; l'auteur a le tort de se perdre, j'allais dire de se complaire, dans les anecdotes légères, souvent graveleuses, du temps. Sans doute, la cour où il a vécu et les princes de la famille impériale ont laissé une réputation de mœurs faciles; on eût pu y faire allusion sans entrer dans des détails trop techniques; il sied toujours mal à un ancien familier de produire des révélations de ce genre. Pour dire toute ma pensée, je soupçonne fort M. Xavier de Ricard d'avoir habillé les souvenirs de son père de sa prose grasse et lourde et d'avoir prêté au général, qui ne pouvait avoir de semblables idées, sa haine antireligieuse et ses manies antibonapartistes. Il est passé le temps où les virulences contre les « cléricaux » étaient à la mode, et chercher un succès de scandale dans des révélations d'alcôve ou d'antichambre donne un fâcheux renom à qui tente l'aventure. G. DE G.

Nos désastres. Causes et responsabilités, par A. DUCHATEL. Paris, A. Savine, 1892, in-18 de 376 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a moins voulu rechercher pourquoi nous avons été vaincus en 1870 que comment. A propos de cette année terrible, il revient sur l'histoire du second Empire, particulièrement l'histoire diplomatique, et il n'est rien moins que tendre; la guerre d'Orient, la campagne d'Italie, l'expédition du Mexique, l'inconcevable apathie en 1866, l'outrecuidante témérité en 1870, le trouvent impitoyable. Sur bien des points j'estime qu'il a raison, mais je crois que l'esprit de parti le rend trop affirmatif quand il veut démontrer que le cabinet des Tuileries voulait la guerre avec la Prusse coûte que coûte; qu'il y ait eu des imprudences, des maladresses, des rodomontades, oui sans doute; mais un criminel mensonge, je ne le crois pas. Plein d'indulgence pour les hommes du 4 septembre, bien qu'ils n'en méritent aucune, M. Duchatel est fort acerbe pour tous les partisans de Napoléon III. Au point de vue de la respon-

sabilité terrible qui pèse sur le ministre de la guerre imprévoyant, il décharge un peu le maréchal Lebœuf, mais c'est pour se montrer des plus sévères pour le maréchal Niel.

Ces événements sont assez proches de nous pour exciter notre intérêt par eux-mêmes ; le style de l'auteur est pauvre et sans vie ; c'est le ton de la causerie de journal ; il a cherché ses documents dans quelques-uns des Mémoires publiés déjà sur cette période, dans les colonnes du *Moniteur* et aussi dans les faits divers de la presse du temps. Ainsi, rien de saillant ni d'original. Il évite les déclamations, et il faut l'en féliciter. — Je ne dirai qu'un mot sur les questions religieuses que son sujet l'oblige à aborder de ci et de là ; il en ignore tout, ce qui explique ses méprises, ses expressions fausses et ses vues bornées. Les fadaises qu'il rapporte en parlant du Saint-Siège provoquent le sourire, mais n'appellent pas même la réfutation. G. DE G.

Le Clergé sous l'ancien régime, par ÉLIE MÉRIC, docteur en philosophie et lettres, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne. Paris, Lecoffre, 1890, in-18 de XIII-502 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Clergé et les Temps nouveaux, par le même. Paris, Lecoffre, 1892, in-18 de 540 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces deux volumes se font suite : au clergé de l'ancien régime qui est l'objet du premier, l'auteur oppose, dans le second, celui qu'il appelle « des temps nouveaux, » non pas, entendons bien, le clergé de demain, mais celui qui est issu de la Révolution. En son ensemble, cet ouvrage est surtout historique. Au premier volume, on trouvera d'intéressants détails sur l'organisation temporelle du clergé avant la Révolution, sur les tribunaux ecclésiastiques, sur la Sorbonne : M. l'abbé Méric s'est même un peu complu dans ce dernier sujet. Signalons encore les anciennes assemblées du clergé et ses rapports avec la royauté. L'auteur insiste avec raison sur les nombreuses servitudes qu'entraînait pour l'Église son antique alliance avec l'État. Il dénonce, et, pour beaucoup, il aura révélé les violences des protestants qui expliquent non seulement l'attitude de Richelieu à leur égard, mais la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. Sous ce titre : *Le Curé sous l'ancien régime*, l'auteur fournit une pièce curieuse : c'est le tableau de la paroisse de Sorbon (Marne), dressé par le curé lui-même, le 15 janvier 1774.

Sur les dix chapitres (en ne comptant pas la conclusion) qui composent le second volume, les six premiers (*l'Église de France et le Nouvel Ordre social, l'Unité religieuse et la Révolution, les Biens du clergé et la Révolution, Nouvelle Organisation temporelle du clergé, le Clergé inférieur et le Budget des cultes, la Crise politique et les Temps nouveaux*) sont consacrés à exposer la nouvelle organisation du clergé qu'a tentée l'Assemblée constituante et qu'a réalisée le Concordat. L'auteur

est partisan très décidé de maintenir le Concordat et montre, non seulement avec sagacité, mais avec éloquence, les déplorables conséquences qu'entraînerait sa dénonciation. Il y a, ce nous semble, une lacune à combler entre le premier et le second volume. On comprend, on admet que l'ancien régime eut à regretter bien des servitudes dont le clergé actuel est délivré; on doit reconnaître que l'ancien clergé avait certaines imperfections, bien qu'il ne faille pas les exagérer; mais, sans s'engager dans des récits trop étendus, n'y aurait-il pas eu lieu de faire remarquer que le clergé de l'ancien régime n'en a pas moins vaillamment supporté la persécution et qu'il pourrait, sous ce rapport, servir de modèle au clergé des temps nouveaux? M. l'abbé Méric le sait aussi bien que nous; peut-être eût-il fallu ne pas omettre de le dire.

Les quatre derniers chapitres, sans être des hors-d'œuvre, ne rentrent pas dans le sujet aussi rigoureusement que les précédents (*la Crise scientifique*, *la Crise sociale*, *la Crise philosophique*, *la Crise religieuse*). Ce n'est plus l'historien, c'est l'ancien professeur de Sorbonne qui se donne carrière. Cependant, le clergé n'a-t-il pas un rôle prépondérant à jouer sur tous ces terrains? Assurément, et loin de se plaindre que l'auteur ait donné cet appendice à son œuvre, le lecteur n'aura qu'à s'en applaudir : c'en est assurément la partie la meilleure, celle où il examine et discute avec le plus de calme scientifique et de compétence. Ailleurs, l'ardeur et le style oratoire l'emportent; ici, il se tient au sujet et l'éclaire.

En résumé, ces deux volumes, dans la diversité de sujets traités d'une façon peut-être inégale, offrent une lecture attachante; on y souhaiterait plus de concision, moins de formules oratoires, un plan plus sévèrement suivi, certaines parties plus complètement traitées; mais l'intérêt ne languit pas, et, pour un livre, c'est le principal mérite.

VICTOR PIERRE.

Edward VI and the Book of Common Prayer, by FRANCIS AIDAN GASQUET and EDMUND BISHOP. Londres, John Hodges, s. d. in-8 de VI-466 p. — Prix : 15 fr.

Le *Book of Common Prayer* est le bréviaire de l'Église anglicane. En voulant étudier et faire connaître les projets de réforme liturgique de Cranmer, jusqu'ici inédits, MM. Edmund Bishop et Francis Aidan Gasquet ont été amenés à écrire l'histoire de l'évolution religieuse sous le règne d'Edouard VI, et ils se sont acquittés de cette tâche avec une conscience et un talent auxquels il convient de rendre hommage.

La première réunion du clergé, sous ce règne, eut lieu à Saint-Paul le 5 novembre 1547, et la Chambre des communes fit remettre à l'archevêque de Canterbury des pétitions demandant que les travaux des évêques concernant la revision et la réglementation du service divin fus-

sent soumis à l'examen de cette assemblée. Le pouvoir civil prenait ses précautions pour opérer la mainmise sur l'autorité religieuse.

Le Parlement de 1548 discuta longuement la question de la communion et le dogme de la présence réelle ; cinq prélats, parmi lesquels le plus énergique fut certainement Tunstall, évêque de Durham, soutinrent seuls les doctrines catholiques ; et, en 1549, fut solennellement promulgué « l'acte d'uniformité » qui imposait au royaume le premier *Prayer Book*. Ce livre de prières était en même temps un formulaire des croyances : *lex orandi, lex credendi*, et, en trois siècles, il n'a subi que des modifications peu importantes ou tout au moins visant des points secondaires. Les auteurs du *Prayer Book* ont puisé les éléments de leur œuvre à quatre sources principales : 1° aux anciens usages d'Angleterre, codifiés par Sarum, York et Hereford ; 2° au bréviaire du cardinal Quignon ; 3° aux liturgies grecques ; 4° au Mozarabique, c'est-à-dire à l'ancien rite espagnol. L'examen de ces sources, les comparaisons qu'elles suggèrent, constituent un des plus savants chapitres de l'ouvrage que nous analysons. Mais à peine le *Prayer Book* était-il mis en pratique, que des protestations s'élevèrent contre certaines de ses doctrines et que beaucoup des membres du clergé refusèrent d'adhérer aux principes qu'il consacrait. On présenta le livre à l'évêque Gardiner, alors détenu à la Tour de Londres, et il refusa même de l'examiner. Au cours du célèbre procès qui lui fut intenté, il réfuta l'ouvrage de Cranmer sur l'Eucharistie, et cette polémique eut dans le pays un retentissement considérable. A la suite d'une conférence ecclésiastique tenue en 1552, un certain nombre de changements furent effectués dans le règlement liturgique ; le *Kyrie* fut résumé en dix commandements ; le *Gloria in excelsis*, placé d'abord à la fin de l'office, fut remis avant la bénédiction ; dans le *Sanctus*, on supprima la phrase significative : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » L'*Agnus Dei* fut omis et la Communion suivit immédiatement les paroles « d'Institution. » Le livre, ainsi modifié, s'écartait davantage encore de la liturgie catholique ; il porte dans l'histoire le nom de : *Second Book of Common Prayer*.

Dans sa belle *History of the Church of England*, le chanoine Dixon donne de curieux détails sur la publication du Livre revisé. Le Livre était sous presse et Crafton, l'imprimeur, en avait même commencé la vente quand, le 26 septembre 1552, il reçut du Conseil l'ordre d'interrompre le tirage et de faire reprendre chez les libraires les exemplaires mis en circulation. Cranmer était d'autre part invité à examiner encore le *Prayer Book*, de concert avec Ridley et Pierre Martyr, pour voir s'il ne serait pas opportun de supprimer les prescriptions relatives aux génuflexions. John Knox, dans ses fougueuses harangues, avait vilipendé la coutume séculaire de la génuflexion, et c'est pour ne pas s'exposer à ses anathèmes que le Conseil requérait de nouvelles modifications litur-

giques. Mais Cranmer répondit très dignement qu'il ne voulait pas se prêter à cette besogne, et il réfuta spirituellement les prétentions de l'agitateur écossais en faisant observer que si l'agenouillement n'était pas prescrit dans l'Écriture sainte, il n'était pas davantage enjoint aux fidèles de se tenir assis ou debout (Vol. III, p. 476 et *passim*). Le *Book of Common Prayer*, mis en vigueur en 1552, fut confirmé avec quelques modifications insignifiantes par la reine Élisabeth en 1559. Le *Scotch Book* de 1637 tendit à faire revivre certaines dispositions du texte primitif de 1549, mais la liturgie anglaise n'a subi aucun changement sérieux depuis sa seconde codification.

A la suite de leur érudit travail, MM. Gasquet et Bishop ont publié certains documents inédits du plus grand intérêt, parmi lesquels : *Cranmer's Breviary scheme; Cranmer's scheme for Morning and evening Prayer; The Debate on the Sacrament in Parliament, 1548; The Words of Institution.* Plusieurs fac-similés d'autographes sont intercalés dans le texte, et notamment la première page du projet de *Bréviaire*, portant en marge les corrections faites de la main de Cranmer.

Edward VI and the Book of Common Prayer est sans contredit un des ouvrages les plus sérieux et les plus documentés qui aient été écrits sur l'histoire religieuse de l'Angleterre au milieu du XVIe siècle.

ROGER LAMBELIN.

Avvisi del Cavaliere Federico Cornaro, Ambasciatore Veneto, circa l' assedio e la presa della fortezza di Buda nell' anno 1686. Con traduzione ungherese ed introduzione storica di SIGISMONDO BUBICS, vescovo di Cassovia. (Edito come manoscritto.) Budapest, proprietà dell' editore, 1891, in-4 cartonné de II-LXXX-415 p., avec plans, planches, portraits et fac-similé.

Le 2 septembre 1686, Bude fut reprise par les armées chrétiennes. Depuis l'année 1541, la capitale de la Hongrie était entre les mains des Turcs. Tous les efforts pour la délivrer de l'odieuse domination avaient échoué jusque-là. Cependant on ne renonçait pas à l'espoir d'une revanche. L'héroïsme de Jean Sobieski sous les murs de Vienne avait relevé les courages, le pape Innocent XI fournit à l'empereur Léopold de généreux secours, et la croix triompha du croissant.

Cette date est mémorable dans l'histoire des luttes séculaires entre les Hongrois et les Turcs, et le fait est glorieux pour les vainqueurs. Mgr Sigismond de Bubics, évêque de Kachau, en a fait depuis longtemps l'objet d'une étude spéciale. Il a réuni une collection de manuscrits, livres, brochures, portraits, médailles, gravures, relatifs à cet événement, et il s'est servi de ces richesses pour nous donner une splendide édition des dépêches de Federico Cornaro, ambassadeur de Venise auprès de l'Empereur pendant toute la durée du siège de Bude. Peu de correspondances diplomatiques ont été publiées avec autant de soin et de luxe, autant

d'érudition et de critique. Car le livre de Mgr de Bubics est remarquable à tous égards.

Il s'ouvre par une préface adressée à Léon XIII, où l'auteur rappelle sommairement ce que les Papes ont fait pour secourir les Hongrois contre les Turcs. Les *Monumenta Vaticana*, publiés récemment par Fraknoi, donnent sur ce point des chiffres peu connus jusqu'ici et dont l'histoire devra désormais tenir compte. Vient ensuite une longue introduction historique qui remonte jusqu'à l'année 1541 et dépeint le sort de Bude sous la domination ottomane. Les notes, très copieuses, ont été rejetées à la fin du volume. Il y en a plus de deux cents, et elles occupent soixante-deux pages. On y trouvera de courtes biographies des principaux personnages, des dates supplémentaires, de judicieuses observations et de nombreux renvois aux manuscrits et aux imprimés.

Le corps de l'ouvrage est consacré aux dépêches de Cornaro. L'ambassadeur résidait lui-même à Vienne, mais il avait des intelligences dans le camp devant Bude. Francesco Grimani, jeune gentilhomme vénitien, se trouvait parmi les assiégeants avec quelques-uns de ses compatriotes, tels que Pisani et Giovanelli. Il écrivait souvent à Cornaro et celui-ci envoyait les précieuses dépêches au doge Marcantonio Giustiniani, en y ajoutant les commentaires et les rumeurs qui circulaient à la cour. Ainsi rien ne manque à cet exposé : c'est le récit d'un témoin oculaire avec les correctifs et les explications d'un homme impartial et bien informé. La première lettre de Cornaro est du 9 juin 1686, la dernière du 22 septembre de la même année. Le 2 septembre, Grimani lui annonçait la grande nouvelle en ces termes : « Bude est à l'Empereur » (p. 141). Le lendemain, la dépêche arrive à Vienne, toute la ville est en fête ; mais l'Empereur est à la chasse, défense d'expédier des courriers tant qu'il ne sera pas rentré. Cornaro est dévoré d'impatience, enfin Léopold reparaît et aussitôt une estafette part pour Venise à franc étrier. Tous ces documents sont contenus dans le tome 162, *Senato*, *Secreti*, *III*, *Germania*. Les originaux sont depuis 1868 aux archives de Vienne. A Venise, il n'y a plus que des copies légalisées.

Non content de donner le texte italien de toutes ces pièces, Mgr de Bubics y ajoute une traduction hongroise. Mais ce qui rehausse singulièrement le prix de cette édition, ce sont les superbes illustrations. Les portraits de quelques Hongrois en costumes nationaux sont du plus haut intérêt. L'exécution typographique sur papier satiné ne laisse rien à désirer et fait honneur aux presses hongroises. Il est à souhaiter que Mgr de Bubics trouve des imitateurs, et que les principaux incidents de la lutte contre la domination ottomane en Hongrie aient chacun leur historien spécial. Réunies en un seul faisceau, ces monographies prouveront que la Hongrie a bien mérité le nom de boulevard de la chrétienté.

PIERLING.

Les États-Unis en 1850. Notes et souvenirs, par M.-B. Dureau. Paris, Guillaumin, 1891, in-18 de IX-540 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'intérêt croissant qui s'attache aux institutions américaines, ainsi qu'aux questions économiques et sociales telles qu'elles se posent aux États-Unis, a heureusement décidé M. Dureau à sortir de son portefeuille des notes qui y dormaient depuis quarante ans. Il avait passé dans ce pays trois années, de 1848 à 1851, consacrées aux affaires, croyons-nous, et à son retour il avait rédigé une série d'observations sur la colonisation et l'agriculture, les manufactures et la condition des ouvriers, le socialisme, les Mormons, les Indiens, la question de l'esclavage alors brûlante, la condition des femmes et les mœurs domestiques.

Tout ce qui touche aux institutions politiques et au mécanisme administratif est laissé dans l'ombre, sauf quelques esquisses sur le fonctionnement et l'organisation intérieure des partis. Ce volume ne saurait donc dispenser de lire l'ouvrage de Tocqueville ou la grande œuvre plus récente de M. Auguste Carlier (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 136-138). Il suppose même une connaissance générale préalable de la charpente constitutionnelle des États-Unis pour être lu avec profit. Mais pour tous ceux qui connaissent déjà quelque peu les institutions de ce pays, il a un prix très grand.

Le grand mérite de ces notes est en effet d'avoir été rédigées sans aucune idée préconçue. L'observation est « candide » au sens anglais du mot : toutes les pages reflètent l'impression que des faits réels ont pu faire sur un esprit sincère et éclairé. Sans avoir de prétention littéraire, ces notes sont d'une lecture facile et agréable.

Les notes de M. Dureau se placent par leur date à une distance à peu près égale des observations de Tocquèville et de celles des écrivains contemporains. Elles permettent de suivre l'évolution de la vie sociale et des mœurs du peuple américain et constituent une source historique dont devront tenir compte toutes les personnes qui s'occupent d'études sur les États-Unis concurremment avec les deux ouvrages de M. Carlier : *Le Mariage aux États-Unis* et *l'Esclavage dans ses rapports avec l'Union américaine*, qui datent à peu près de la même époque (2 volumes, chez Guillaumin). En Amérique, où l'on recherche actuellement avec beaucoup de soin tous les Mémoires et Souvenirs relatifs à l'époque qui a précédé immédiatement la guerre de la Sécession, le volume de M. Dureau a été accueilli avec un grand intérêt. Claudio Jannet.

Dictionnaire des parlementaires français, comprenant tous les membres des assemblées françaises et tous les ministres français, depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889, publié sous la direction de MM. Adolphe Robert,

Edgar Bourloton et Gaston Cougny. Paris, Bourloton, 1891, 5 vol. in-8 de xvi-622, 640, 640, 640, 647 p. — Prix : 60 fr.

Il était naturel que dans un pays gouverné depuis cent ans par des assemblées parlementaires, l'on songeât à faire un dictionnaire biographique des membres qui y ont siégé ; et cependant, cette idée n'avait encore été réalisée par personne avant le travail qu'ont entrepris et mené à bonne fin MM. Robert, Cougny et Bourloton. L'œuvre apparaît donc, au premier abord, comme une œuvre utile, à laquelle on aura souvent recours. Sans doute, les dictionnaires biographiques consacrent des articles souvent longs aux hommes d'État ayant joué un rôle important ; mais ceux dont l'action a été plus humble et la personne plus effacée n'y trouvent point place et l'on se procure difficilement des notices sur leur vie. D'ailleurs les dictionnaires ordinaires, dans les biographies qu'ils retracent, ne se donnent point comme objet spécial l'étude des opinions et de l'influence parlementaire des personnages dont ils s'occupent. Au contraire, le *Dictionnaire des parlementaires* s'est imposé de n'omettre pas un seul des membres de nos assemblées délibérantes et de nos ministères ; et l'on a pris soin de noter la part prise par chacun d'eux aux délibérations publiques, les votes qu'il a émis dans les circonstances importantes, tout ce qui peut intéresser dans sa vie politique.

Il faut louer, chez les auteurs du *Dictionnaire*, la patience et le zèle qu'ils ont mis à en recueillir les matériaux, aussi bien que le soin et l'exactitude dont ils ont fait preuve dans la mise en œuvre. Les habitués des Archives et de la Bibliothèque nationale ont pu constater la diligence de ces messieurs à rechercher les renseignements dont ils avaient besoin ; ils n'ont point épargné leur peine pour demander aux collections d'autographes, aux archives des familles, aux registres d'état civil, des dates sûres, des notions précises sur la vie des individus dont ils s'occupaient. Nous avons déjà eu occasion de remarquer que ces patientes recherches leur avaient permis de rectifier d'excellents travaux, comme ceux de notre collaborateur M. Kerviler. Le travail de MM. Robert, Cougny et Bourloton n'est peut-être pas exempt d'erreurs, presque inévitables dans un ouvrage de ce genre ; du moins ont-ils pris toutes les précautions pour y échapper.

Les auteurs du *Dictionnaire* ont eu la bonne idée, dont il faut les remercier, de dresser à la fin de leur ouvrage une liste chronologique des ministres et une liste par départements et par législatures des membres des Assemblées. Nous regrettons seulement qu'ils n'aient pas donné plus de développement à la première de ces deux listes en dressant la chronologie des titulaires de chaque département ministériel.

Un avant-propos esquisse brièvement les grands traits de l'histoire du gouvernement représentatif en France.

La richesse et la sûreté des informations qu'on trouve dans cet excellent ouvrage nous font désirer de le voir tenu au courant par des suppléments périodiques. E.-G. L.

L'Armée sans chef. Paris, Champion, 1891, in-18 de 296 p. — Prix : 3 fr.

C'est une pensée louable qui a dicté ce livre : celle de montrer que le « commandement, » c'est-à-dire l'organisation des états-majors qui auraient, au moment d'une guerre, la direction de nos armées, est constitué, dans notre pays, d'une façon insuffisante dès le temps de paix. Il n'y a pas de militaire, en France, qui ne connaisse cet état de choses, mais la vérité est que la solution de ce problème est épineuse. Toutefois, si l'auteur de *l'Armée sans chef* n'est pas parvenu à le résoudre entièrement, il aura élargi singulièrement la voie que d'autres parviendront à percer complètement après lui. La question est celle-ci : en face de l'Allemagne, qui, dès le temps de paix, tient constitués d'une façon permanente ses états-majors d'armée, n'est-il pas extrêmement dangereux pour nous d'attendre la déclaration de guerre pour organiser chez nous des états-majors identiques et adverses? Peut-être l'auteur de *l'Armée sans chef* voit-il un peu les choses en noir. Tout au moins, il semble croire que, dans ce sens, rien n'a été fait chez nous. Cependant, une telle manière d'apprécier la situation n'est pas tout à fait exacte. Sans doute, le chef d'état-major de l'armée n'a pas, en France, la position prépondérante qu'il occupe en Allemagne; mais enfin il existe, et c'est lui qui, au jour de la déclaration de guerre, quitterait les bureaux de la rue Saint-Dominique pour aller prendre à la frontière la direction des opérations en qualité de major-général. Il emmènerait avec lui les officiers de l'état-major de l'armée qui sont préparés dès le temps de paix à leur tâche, et qui, au lieu de fonctionner au ministère, opéreraient aux armées; de ce côté donc la situation est satisfaisante. Évidemment il n'en est plus de même en ce qui a trait aux états-majors d'armée.

Nous n'avons, constitués en temps de paix, que des corps d'armée, et les états-majors d'armées, c'est-à-dire des quatre ou cinq masses de corps d'armée qui formeront des unités nouvelles dites armées, seront à « grouper. » Nous disons à « grouper, » parce que ces états-majors existent bien dès le temps de paix, mais leurs membres demeurent isolés, étant répartis dans les états-majors de corps d'armée ou de division auxquels ils sont attachés.

L'auteur de *l'Armée sans chef* craint que cette constitution des états-majors d'armée à la dernière heure n'ait deux résultats désastreux. En premier lieu, désorganiser les états-majors de corps d'armée ou de division, auxquels on enlèvera des officiers connaissant bien le service auquel on les arrache ; en second lieu, créer des états-majors défectueux en y appelant des officiers qui seront mal instruits de leur tâche nou-

velle. Il voudrait donc que les états-majors d'armée fussent constitués dès le temps de paix et qu'ils fussent attachés dès aujourd'hui aux généraux désignés pour commander les armées, généraux en chef sous les ordres desquels ils étudieraient, dès maintenant, la tâche qui leur incomberait en guerre.

Nous avons dit que le problème était épineux et l'on en comprendra sur-le-champ la raison. En cas de guerre, nous constituerons, sous les ordres de M. le général Saussier, généralissime, assisté de M. le général de Miribel, chef d'état-major général, six armées, dont les commandants désignés sont MM. de Gallifet, Galland, Berge, Davoust, Billot et Thomassin. Chaque état-major d'armée comprend chacun sept officiers, savoir, un général de division chef d'état-major de l'armée, un général de brigade sous-chef, deux officiers supérieurs, deux capitaines, un archiviste. Il faudrait donc, dès le temps de paix, distraire du service normal quarante-deux officiers, dont douze officiers généraux pour étudier un service aléatoire, qu'ils pourront sans doute avoir à remplir en temps de guerre, mais dont pourront aussi les distraire, au début des opérations, des considérations d'ordre privé ou général, telles que l'avancement, la constitution d'unités nouvelles, etc.

Si le budget de la guerre pouvait se donner le luxe d'entretenir quarante-deux officiers d'état-major de plus, on pourrait sans difficultés créer ces quarante-deux places nouvelles; mais avec les huit cents millions qu'il nous coûte, on est obligé, il faut bien le reconnaître, d'aller à l'économie. Sans doute, si la création des états-majors d'armée était reconnue non pas utile — elle le serait — mais indispensable, parler d'économie, se retrancher derrière la raison financière, serait un mauvais calcul; mais sur ce point même on n'est pas d'accord.

L'exécution du plan général de mobilisation, comprenant la mise en mouvement de nos six armées, est une opération de jeu d'échecs, dont les combinaisons peuvent être étudiées d'avance et sont élaborées par l'état-major de l'armée, sous les ordres du général de Miribel, avec une précision mathématique. Il n'en est déjà plus de même des opérations de chaque « armée. » Ici, l'aléa de la guerre commence à entrer en jeu. Les états-majors d'armée ne sauraient donc plus opérer longtemps à l'avance sans s'exposer à commettre des erreurs extrêmement préjudiciables à la bonne issue des opérations. On peut donc se demander si, forcés d'agir avec prudence, de limiter la préparation de leur action à une zone de temps et de terrain restreinte, ils ne seraient pas contraints à une oisiveté qui leur serait beaucoup plus préjudiciable que l'activité qu'ils peuvent déployer dans les corps d'armée auxquels ils sont actuellement attachés. Là est le point délicat.

Nous n'avons pas la prétention de traiter entièrement, en quelques lignes, une question aussi délicate. Il nous suffira de renvoyer le lecteur

à *l'Armée sans chef*, dont, comme nous le disions plus haut, nous ne partageons pas entièrement la manière de voir, mais qui n'en demeure pas moins une œuvre extrêmement intéressante, pleine d'actualité, d'enseignement, empreinte d'un patriotisme que nous sommes heureux de signaler. ARTHUR DE GANNIERS.

Vie de Mirabeau, par A. MÉZIÈRES, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1892, in-18 de VIII-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mirabeau exerce sur la postérité une séduction analogue à celle qu'il exerçait, dit-on, sur ses contemporains ; ses biographes, sans cacher ses torts et ses vices, voient et montrent surtout les admirables dons qu'il avait reçus, et, au besoin, ils seraient disposés à les surfaire. On a voulu approfondir ses origines ; on a exhumé son père et son grand-père ; on a exalté la force et l'antiquité de sa race, et, avant d'introduire sur la scène celui qui l'a définitivement illustrée, on lui a ouvert comme une avenue d'ancêtres.

Le personnage vaut-il tant d'honneurs ? Il s'est souillé de scandales et de vices qui l'entraînent à une mort prématurée ; sa vénalité dure toute sa vie ; sa carrière littéraire se compose surtout de plagiats ; orateur, il lit l'œuvre d'autrui, et, si l'on admire l'art du lecteur, on ne peut méconnaître la hâte avec laquelle il se dérobe, s'il faut discuter ou répliquer ; homme politique, s'agit-il de ses intérêts électoraux, c'est un tribun qui déroute le mouvement des réformes pour le précipiter dans la Révolution ; lorsqu'il se donne à la cour, moyennant un bon prix (et que de fois il le discute !), telle est la singularité forcée de son attitude que suspect aux uns, suspect aux autres, il ne peut obtenir d'influence sur personne. Il meurt comme un païen, ou plutôt, ne faisons pas aux anciens cette injure, il meurt comme un acteur. Néron disait : *Qualis artifex pereo !* Mirabeau va jusqu'au ridicule : « Eh bien ! monsieur le connaisseur en belles morts, dit-il à son ami La Marck, êtes-vous satisfait ? » Ou bien encore : « Je voudrais, dit-il à un de ses amis qui soutenait sa tête, te la laisser en héritage. »

M. Mézières est, lui aussi, de ceux qui se laissent séduire et qui aiment mieux excuser et expliquer le personnage que le juger. M. Aulard, avec plus d'audace, s'était permis de compter dix-huit grands discours que Mirabeau n'aurait pas faits ; cependant les biographes passent légèrement sur cet article. Il inspirait ses collaborateurs, se plaît-on à dire, puis il refaisait leurs compositions et y mettait la lumière. Eh ! comment l'eût-il faite ? Ne sait-on pas, par le témoignage d'Étienne Dumont, que Mirabeau reconnaissait lui-même avec dépit que pour discuter un projet, il faut l'avoir étudié, et qu'après avoir lu son discours, il se gardait de prendre part à la discussion ? N'a-t-on pas lu d'autre part les lettres de Mirabeau à Reybaz, l'un de ses écrivains, lettres

pleines de déférence et de respect, où il s'excuse d'avoir changé, non pas des paragraphes et des phrases, mais quelques mots seulement, et l'on possède les manuscits qui en témoignent? Admirons Mirabeau, mais pour ce dont il est vraiment l'auteur, et, dans ces conditions, il faut savoir choisir et beaucoup éliminer.

On s'étend avec complaisance sur sa correspondance avec la cour, où le révolutionnaire de la veille se transforme en agent de restauration et joue au premier consul. Soit ! mais pourquoi ce silence général sur le rôle de Mirabeau soit dans la confiscation des biens du clergé, soit dans la discussion de la constitution civile, où il montra tant d'imprévoyance et d'âpreté; j'ajouterais tant d'ignorance, s'il n'était naturel qu'il portât la peine d'avoir demandé des discours sur ces matières à des protestants genevois et à un évêque intrus. Comme tant d'autres, dans les moments d'embarras, il se jetait sur l'Église et sur le clergé ; il est vrai que, dans les derniers temps, s'il encourageait encore cette tendance à la violence chez ses collègues de l'Assemblée, c'était, disait-il, pour achever de la dépopulariser et la contraindre à se dissoudre. Ainsi, il ne faudra louer ici sa claivoyance qu'aux dépens de sa sincérité. La Convention aura-t-elle si grand tort, le jour où elle considérera Mirabeau comme un traître et où elle le chassera du Panthéon?

Je ne me permettrai pas de louer, chez un membre de l'Académie française, l'élégance de son exposition, la modération et le ton de bonne compagnie qui règnent dans son livre. Il rend un juste hommage à M. Louis de Loménie et à son continuateur; il revendique avec raison l'indépendance de ses impressions personnelles. Enfin, la lecture de son livre nous intéresse à tel point à son héros, que l'on se sent le désir de revoir ses discours, ses ouvrages, sa correspondance, afin d'éprouver par soi-même le charme de ce grand esprit, dût-on, en fin de compte, le juger avec plus de sévérité que son éminent biographe.

VICTOR PIERRE.

Histoire de l'amiral Courbet, par J. DE LA FAYE, avec une préface du vice-amiral Jurien de la Gravière. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 413 p. orné de huit portraits. — Prix : 4 fr.

On n'a pas oublié l'excellente biographie du général de Sonis par M. J. de la Faye ; il appartenait au même auteur de nous conter l'admirable vie de l'amiral Courbet, ce héros chrétien qui réalisait si bien, comme le fait très heureusement remarquer son historien, la belle devise de Bayard : *Sans peur et sans reproche.* M. J. de la Faye n'entre pas volontiers dans les discussions politiques ; il regrette même la publication un peu inconsidérée de certaines lettres intimes de l'amiral, qui ont suscité sur sa tombe d'ardentes polémiques; cependant, comme il tient à faire ressortir le caractère éminemment chrétien de Courbet, il ne peut éviter

de mettre en relief son profond dégoût pour les mesquines persécutions de nos gouvernants. C'est ainsi que, comme gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, aussi bien que pendant son commandement dans les mers de Chine, l'amiral se montra l'ardent défenseur des missionnaires, qualifiant avec la plus grande sévérité les sectaires qui les attaquaient. Tout est admirable dans cette vie de dévouement à la patrie et de soumission à la divine Providence; mais l'émotion du lecteur est à son comble en arrivant au récit de sa mort à bord du *Bayard;* il est difficile de lire ce chapitre les yeux secs. Malgré quelques erreurs de détail que nous ne voulons pas relever parce qu'elles sont sans importance et qu'elles peuvent être facilement corrigées dans la prochaine édition, nous ne pouvons que recommander cet ouvrage à tous nos lecteurs; ils y puiseront beaucoup de grands enseignements et de réconfortantes réflexions.

COMTE DE BIZEMONT.

Figures disparues. Portraits contemporains politiques et littéraires (2e série), par EUGÈNE SPULLER. Paris, Félix Alcan, 1891, in-18 de xv-343 p. — Prix : 3 fr. 50.

Celui qui a conseillé à M. Spuller de faire revivre en un volume ses *Figures disparues* lui a rendu, sans qu'il s'en doute, un bien mauvais service. Prise à petite dose dans les journaux où M. Spuller la déposait pour la première fois, cette littérature pouvait être supportable, peut-être même intéressante à certain jour : d'abord c'était court, puis on pouvait avoir la chance de tomber justement sur une figure sympathique, sérieusement étudiée et fidèlement reproduite, et l'on se disait : voilà tout de même un écrivain républicain qui ne ressemble pas aux autres; il étudie avec soin, sans parti pris, et il juge avec impartialité. Bravo Spuller! Hélas! de toutes ces études dispersées l'auteur a la fâcheuse idée de faire un volume, et la bonne impression se dissipe, et l'on se prend à dire : c'est ça, ce Spuller, dont ses adversaires mêmes font tant de cas? mais il est horriblement ennuyeux et un seul in-18 de lui est lourd comme plusieurs in-folio. Pour deux ou trois figures dignes d'intérêt, il nous exhume une collection de vieilles barbes fort désagréables à revoir, sans compter quelques jeunes, moins ridicules peut-être, mais plus insupportables encore, et dont la rencontre n'a pour nous aucune espèce d'attrait. Notons en outre qu'au contact de tous ces enragés sectaires, le pacifique Spuller prend la mouche et n'échappe pas au ridicule de dénoncer la basilique du Sacré-Cœur, comme « une provocation, un monument de guerre civile attestant la domination des jésuites. » Oui, Messieurs, c'est comme cela : Joseph Prudhomme Spuller (de Bade) l'a dit ! Que Raspail soit ensuite proclamé « patriote parce que républicain, » et Henri Martin « républicain parce que patriote; » que ce vieil épileptique de Michelet soit appelé plusieurs fois « le grand éducateur; » que l'on voie « le secret de la

fortune grandissante de l'idée républicaine dans les fortes vertus des républicains, » cela n'a plus d'importance et nous ne pensons plus qu'à rire. Le juge est jugé ! Et nous le laissons tout à l'aise faire ses courbettes et lancer ses flatteries à M. Sadi Carnot, et proclamer que « la France est pour lui, » Spuller (de Bade), « une religion : » il ne nous intéresse plus. Nous tournons décidément le dos à cet ennuyeux écrivain, en nous contentant de nous demander de nouveau : mais qui donc a bien pu conseiller à M. Spuller de publier ce livre ?

P. Talon.

Portraits de cire, par Hugues Le Roux. Paris, Lecène et Oudin, 1891, in-12 de viii-446 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont bien des silhouettes d'un ordre particulier qu'a voulu esquisser M. Hugues Le Roux, silhouettes un peu fugitives, ne prétendant donner que la ressemblance du moment. Il a tenté, imitant en cela les industriels des musées Tussaud et Grévin, de fixer ses héros « dans le geste, dans l'expression qu'ils eurent un jour, » et je constate qu'il a souvent réussi. Les modèles de ces *Portraits de cire* sont classés en six catégories. Parmi les « gens de lettres, » nous reconnaissons Villiers de l'Isle-Adam, Coppée, Daudet, Richepin, Lemaître, le vicomte de Vogüé et Guy de Maupassant. Ce dernier est le plus ressemblant de la série, et la façon magistrale dont la toile est brossée fait ressortir l'infériorité relative des autres. Dans une page éloquente, M. Hugues Le Roux évoque prophétiquement les idées de suicide qui devaient hanter le cerveau du brillant romancier : « Cette indifférence, ce goût de la mort, vous les avez toujours trouvés au bout de l'épicurisme : c'est le châtiment d'avoir vécu pour soi seul, de s'être abstenu d'action sentimentale par crainte de souffrance. La jeunesse s'accommode de cet isolement : elle n'y prend pas garde. Mais vient une minute où l'amitié, la seule dépense que l'épicurien permette à son égoïsme, ne suffit pas à combler le vide immense. C'est l'heure du vertige, l'heure où le néant fait les yeux doux.... » (p. 90). — Parmi les maîtres de « l'atelier » figurent Puvis de Chavannes, Cabanel, Ribot, Rodin, Jules Garnier et Jules Chéret, l'inventeur de ces affiches polychromes qui jettent des teintes gaies sur la grisaille des murs de Paris. — « L'Église » fournit à M. Le Roux l'occasion de nous parler de Mgr d'Hulst, de l'abbé Garnier, du cardinal Lavigerie ; mais les « rois » qu'il nous présente manquent singulièrement de prestige : ce sont le petit roi de Ségou, Marie Ier, roi des Sedangs, et la reine Nathalie. Le « théâtre » est représenté par Roselia Rousseil, Worms et Édouard Colonne, le nouveau chef d'orchestre de l'Opéra. Je note dans le groupe des « excentriques » le brigadier Rossignol ; la belle Fatma ; M. Chadwick, bien connu des habitués du cirque Franconi, et enfin Mlle Yvette Guilbert, gardée pour clore le volume en guise de bouquet.

M. Hugues Le Roux a particulièrement soigné le portrait de l'étoile à qui il doit ses succès de conférencier :

Jamais astre plus souriant
De la nuit n'a percé le voile.

Il s'est complu à développer là sa théorie de l'ingénuité « fin de siècle, » ingénuité singulière dont les nourrices filles-mères constituent le prototype, et que je n'entreprendrai pas de discuter.

Dans *Portraits de cire*, il y a du talent, de l'esprit, du sentiment, du style et une forte dose de scepticisme ; les images ne sont pas gravées sur les tablettes d'un penseur, mais crayonnées légèrement sur des feuilles volantes, comme le demande au chroniqueur le directeur d'un journal parisien.

ROGER LAMBELIN.

Catholiques allemands, par A. KANNENGIESER. Paris, Lethielleux, 1892, in-12 de VII-383 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Le créateur de l'empire allemand jura d'exterminer tout ce qui serait fidèle au Saint-Siège. Ce fut une lutte effroyable, rappelant les épisodes les plus douloureux des persécutions religieuses du passé » (p. III). — « Aux yeux du spectateur superficiel, le catholicisme d'Allemagne était alors à son déclin plutôt qu'à son aurore. Voici que le *Kulturkampf* changea soudainement la face des choses et révéla l'existence d'une foi capable de s'exalter jusqu'au martyre » (p. II). Je ne sais vraiment ce que, dans cette lutte mémorable, il faut le plus admirer : la constance du clergé ou le dévouement des populations. M. l'abbé Kannengieser cite à ce propos un trait d'autant plus saisissant qu'il est rapporté par M. de Gerlach, ce protestant qui a si vertement tenu tête au chancelier Bismarck, notamment dans la discussion relative au mariage civil. « Le dimanche de *Lætare*, dit-il, j'ai entendu un curé catholique qui disait à ses ouailles, à propos de l'évangile sur la multiplication des pains : « Je ne crains pas la « cure de faim » dont on nous menace ; j'ai confiance en mes paroissiens ; je sais que, dans chaque chaumière, il y a un pot-au-feu dans lequel je pourrai plonger ma cuiller. » Et M. de Gerlach ajoutait : « Messieurs, sur de tels hommes vous n'avez aucune puissance » (p. 232).

Le premier chapitre du livre est consacré à l'homme qui a été le guide et le soutien des catholiques. Le rôle de M. de Windthorst y est exposé avec clarté et avec une sympathie communicative.

Il n'y a pas seulement dans ce travail une lecture captivante ; c'est surtout un grand enseignement. « Les catholiques de tous les pays peuvent y puiser un courage nouveau en se répétant le mot bien connu : *Si isti, cur non ego ?* Et, à la vue de l'échec qu'a subi le gouvernement de Berlin, les adversaires du catholicisme sont obligés de se dire que, puisqu'il est impossible de tuer l'Église, il faut imiter l'exemple du

chancelier de fer et tâcher de vivre avec elle dans la paix et la concorde » (p. VII).

Le livre de M. l'abbé Kannengieser doit être dans toutes les mains : il est le manuel pratique de la résistance, de la lutte et du triomphe.

A. D'AVRIL.

Le Blason héraldique, par P.-B. GHEUSI. (NORBERT LORÉDAN). Paris, Firmin-Didot, 1892, in-8 de XXVII-376 p., avec 1,300 grav. — Prix : 15 fr.

Traité complet de la science du blason, par JOUFFROY D'ESCHAVANNES. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-16 de 277 p., avec grav. intercalées. — Prix : 5 fr.

Les ouvrages relatifs à l'art héraldique se multiplient ; dernièrement le *Polybiblion* signalait la magnifique publication de M. Lorédan Larchey ; voici encore deux volumes, tout frais imprimés, qui ont pour but d'apprendre et de vulgariser la science du blason, si peu connue de ceux qu'elle devrait particulièrement intéresser.

M. Gheusi présente une thèse qui sort du plan des traités ordinaires de blason ; celui-ci, du reste, à ses yeux, n'existe plus dans sa pureté depuis la Renaissance. Dans ce livre, nous voyons que l'art héraldique, exact comme l'algèbre, manifestation du beau dans la peinture du moyen âge, fleurit du XIIe au XVe siècle. Le blason, par son influence sur les brodeurs, les orfèvres, les peintres et les enlumineurs, aurait eu une influence magistrale sur tout l'art du moyen âge. Je ferai cependant observer que les enlumineurs existaient avant les hérauts d'armes et que ce sont peut-être les premiers qui ont donné des modèles pour les couleurs et les dessins des armoiries. L'histoire des rois et hérauts d'armes est encore à faire, et l'on ne sait pas clairement à quelle époque ils ont commencé ; il ne semble pas qu'ils aient occupé une place très élevée dans la hiérarchie de la société féodale. En tout cas, leur intervention, et par conséquent leur existence, doit être cherchée postérieurement à l'époque où les armoiries deviennent vraiment féodales et fixes, indiquant le fief. Ce fut à la fin du XIIe siècle, alors que le roi Louis le Jeune adopta la fleur de lis comme insigne du royaume de France. — Comme le dit M. Gheusi, je crois que, dans le principe, les propriétaires de fiefs choisirent eux-mêmes leurs armoiries ; ce fut beaucoup plus tard que le Roi s'attribua le droit d'en concéder. En fait, le blason féodal naquit surtout de l'usage de graver des armoiries sur les sceaux qui servaient à authentiquer les actes.

Maintenant, que la nomenclature héraldique ait été créée par les hérauts, c'est très vraisemblable ; on voit qu'ils étaient chargés de recueillir les armoiries dans les circonscriptions où ils exerçaient leurs fonctions, qu'ils profitaient de leurs missions diplomatiques pour en noter aussi dans les pays étrangers traversés par eux. Ils formaient des recueils

dont celui de Toison d'or et celui de Berry sont des exemples précieux.

M. Gheusi, en traitant ce sujet plutôt en artiste qu'en érudit, a donné une préface originale, un peu enthousiaste, dans laquelle on devine le littérateur qui aime la poésie et n'est pas étranger à l'art dramatique. Il va un peu loin en faisant remonter l'origine des armoiries à 1096, plaçant la création des hérauts d'armes vers 1180, et affirmant que les meubles des écus, dehors des armes parlantes, ne veulent rien dire. Comme lui, comme Rabelais, comme bien d'autres, je suis persuadé que la manie du symbolisme a fait commettre des bourdes énormes de naïveté. Toutefois, je crois que dans le choix de certains emblèmes, le baron ou son clerc n'ont pas toujours été au hasard. Lorsque l'on voit, aux cathédrales de Chartres, de Paris et d'Amiens, les *Vertus* portant des écus ornés de symboles les personnifiant, il est permis de penser que sur les écus laïques ces mêmes symboles avaient la même valeur.

Le *Manuel* lui-même est divisé en trois livres. Le premier est consacré à tout ce qui concerne l'écu, les figures héraldiques proprement dites, et les figures naturelles et artificielles. Le deuxième livre traite des ornements extérieurs de l'écu; enfin, le troisième, sous la rubrique *Applications*, décrit un très grand nombre d'écus dont les possesseurs sont déterminés, qui donnent une idée exacte des partitions, des meubles et des pièces honorables dont il a été parlé dans le premier volume. — Nous ne pouvons que louer l'ordre qui règne dans l'ouvrage et la précision des définitions. — Les représentations héraldiques sont généralement satisfaisantes, bien que, pour les types, nous préférions les écus gravés jadis dans les armoriaux de Nivernais et de Bourbonnais, publiés par le comte de Soultrait. Il semble que l'imprimerie Firmin-Didot a voulu faire profiter le public des nombreux écussons qu'elle a dû faire exécuter pour les grands ouvrages publiés par la maison.

— Le *Traité* de M. Jouffroy d'Eschavannes, plus modeste dans son format, plus abordable par son prix, est destiné à rendre aussi des services aux personnes qui ont besoin, sans faire des recherches sérieuses, d'avoir des notions de blason. L'auteur, dans certains détails, en est resté aux théories des anciens héraldistes. Je veux faire allusion, par exemple, à la date de l'apparition des armoiries féodales, au sens symbolique attribué aux pièces honorables : fasce, ceinture du chevalier; pal, la lance; bande, l'écharpe. Les pièces honorables, à mon avis, ne sont pas autre chose que les armatures en métal du bouclier, qui furent peintes, dorées ou argentées en tout ou en partie, suivant le caprice de celui qui le portait. Les rais d'escarboucle, comme les chaînes de Navarre, représentent, je crois, l'armature complète. — Je ferai observer, en passant, que la première monnaie royale portant des armoiries est de saint Louis et non de Philippe de Valois.

JEHAN DE MALMY.

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal. T. IX. *Archives de la Bastille*, par Frantz Funck-Brentano, sous-bibliothécaire de l'Arsenal. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de 273 p. — Prix : 6 fr.

Voici bien longtemps qu'on parle de la Bastille, qu'on s'en occupe pour évoquer des fantômes, pour agiter l'épouvantail destiné à figurer la « tyrannie » de l'ancien régime dont la Révolution est censée nous avoir délivrés, quoiqu'elle ait multiplié les prisons et remplacé par quatre cent trente-trois mille prisonniers les sept individus sortis, le 14 juillet 1789, de la Bastille.

L'érudition et la bonne foi ne sauraient triompher aisément des mensonges accrédités dans un intérêt de parti. Toutefois, la vérité commence à se faire jour sur ce point de notre histoire, et personne n'y aura plus contribué que M. Frantz Funck-Brentano. Déjà dans des articles très remarqués, il avait initié le monde lettré aux savantes études dont il prépare la suite et le complément. Appelé à classer et à inventorier les archives de la Bastille, il s'est consacré pendant sept ans à cette tâche considérable, et il publie le catalogue de ces documents en deux volumes dont le second est actuellement sous presse. C'est une curieuse histoire que celle de ces archives, et M. Funck-Brentano nous l'apprend dans une intéressante Introduction. On commença de former en 1660 le dépôt relatif à la prison d'État et aux détenus qu'on y renfermait. Au XVIIIe siècle, des archivistes furent chargés du classement des papiers, qui s'accroissaient avec les années. Ils s'acquittèrent avec soin de ce travail, auquel concourut le major Chevalier pour toute la partie relative à l'administration intérieure de la Bastille, où il résida pendant plus de trente ans. « L'ancien régime, dit M. Funck-Brentano, n'a ménagé ni travail ni argent pour assurer la conservation des archives de la Bastille. On voit combien peu les ministres cherchaient à faire disparaître ces papiers. » Loin de les redouter comme des pièces accusatrices, on les gardait pour y trouver au besoin des précédents, des exemples, constituant la coutume et ce qu'on appelait la « règle du château. » « Ce fait, observe l'érudit que je viens de citer, est important non seulement pour l'histoire de nos archives, mais pour l'histoire même de la célèbre prison royale ; c'était une barrière opposée à l'arbitraire ministériel et plus difficile à franchir que les hommes d'aujourd'hui ne pourraient le supposer. »

Les archives de la Bastille étaient dans l'ordre le plus parfait quand survint le 14 juillet. Les papiers, mis au pillage pendant deux jours, furent jetés dans la cour et dans les fossés. Il y en eut de brûlés ; d'autres furent ramassés dans la boue, emportés par des curieux et des collectionneurs, par des gens avides d'y trouver l'explication des mystères dont la Bastille était enveloppée. Ainsi furent perdus ou dis-

persés des documents qui se vendraient aujourd'hui au poids de l'or.

Cependant les révolutionnaires eux-mêmes se préoccupèrent de sauver un dépôt qui intéressait la France à tant de titres. Fournier l'Américain, qu'on devait retrouver parmi les meurtriers de septembre, ne fut pas un des moins zélés dans cette œuvre de salut et de conservation. Un des électeurs de l'Assemblée générale qui siégeait à l'hôtel de ville s'écria un jour : « On dit que les papiers de la Bastille sont au pillage. Hâtons-nous de recueillir les restes de ces vieux titres d'un despotisme intolérable, afin d'en inspirer l'horreur à nos derniers neveux ! » A l'Assemblée constituante, un député de la noblesse, le comte de Chastenay-Lanty, invita la municipalité de Paris à rassembler les papiers trouvés à la Bastille « pour nourrir à jamais, disait-il, par leur lecture, dans le cœur des Français, l'horreur des ordres arbitraires et l'amour de la liberté ! » Déclamations qui nous semblent aujourd'hui puériles ! La Terreur allait y répondre, en édifiant sa tyrannie sur les ruines de la Bastille.

Le désir de conserver et de réunir les papiers épars de la prison d'État pour en composer un acte d'accusation contre l'ancien régime eut un bon résultat : il provoqua de nombreuses restitutions. Trois dépôts furent d'abord attribués à ces archives : le greffe de l'hôtel de ville, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et le couvent de Saint-Louis-la-Culture. Bientôt après, la municipalité choisit ce couvent comme dépôt unique, et un arrêté du mois de novembre 1791 fit transporter tous ces documents dans la bibliothèque de la ville, qui occupait le même local. Le bibliothécaire se nommait Ameilhon. Sous le Directoire, en 1797, il devint conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal et fut autorisé à y former une collection de livres et de manuscrits. Il fit alors passer à l'Arsenal les archives de la Bastille dont il avait eu la garde. C'est là qu'elles furent découvertes en 1840. Elles restaient abandonnées dans un coin obscur, et l'on avait fini par oublier leur existence. Le hasard les fit retrouver un jour par M. Ravaisson, qui, ayant mis la main sur une lettre de cachet, soupçonna le trésor historique qu'on ne connaissait plus. Il fut chargé en 1841, par le ministère de l'instruction publique, du dépouillement et de la classification de ces papiers. Leur désordre rendait son entreprise singulièrement difficile et ardue. Il la poursuivit pendant vingt ans. Mais comme si une fatalité s'attachait à ces pièces mystérieuses, le vent les dispersa deux fois dans les greniers où elles étaient entassées, détruisant ainsi en quelques instants le résultat d'un long travail. En 1871, on les emporta précipitamment pour les préserver des obus que faisait pleuvoir le siège de Paris. Jamais archives n'avaient traversé de si étranges péripéties.

Il était réservé à M. Frantz Funck-Brentano de reprendre en 1884 la tâche tant de fois recommencée et interrompue. Il a eu l'honneur et le mérite de l'accomplir, et livre au public le fruit de ce labeur, dans les catalo-

gues à l'aide desquels tout travailleur pourra désormais approfondir une histoire travestie par la légende. Administration, dossiers des prisonniers, lettres de cachet, tout est classé avec un ordre méthodique. Sans doute, ces archives sont loin d'être complètes, puisque la Révolution en a détruit et dispersé une partie. Elles sont assez importantes cependant pour exciter l'intérêt et pour le satisfaire. Elles ne seront décevantes que pour ceux qui voudraient y chercher les preuves de cet arbitraire que l'on a tant reproché à l'ancien régime, et que symbolise la Bastille dans l'imagination populaire.

Le parti de la Révolution, en conservant ces papiers, croyait nuire au passé de l'ancienne France. Il aura contribué à le défendre et à l'absoudre. M. Frantz Funck-Brentano peut être fier d'avoir terminé l'œuvre de reconstitution qui lui a été confiée. Il a bien servi l'histoire et la vérité. Il avait entr'ouvert les portes de la Bastille ; il nous en donne aujourd'hui les clefs. H. DE BROC.

Reseña de los incunables, que posee la Biblioteca pública de Mahon, por D. MIGUEL ROURA, bibliotecario de la misma. Palma, escuela tipográfica provincial, 1890, in-8 de XXX-184 p.

Nous sommes heureux de voir que l'Espagne, à l'exemple des autres nations, commence à s'intéresser à la conservation des incunables possédés par les établissements publics. Le bibliothécaire de Mahon, qui a déjà publié la première partie du catalogue des imprimés composant son dépôt (tome Ier, paru en 1885-1890), a eu l'excellente idée, acceptée par la députation provinciale qui en a voté l'impression, de donner à part le catalogue des cent vingt incunables qui lui sont confiés. La description est faite avec soin, suivant les meilleures règles; il eût cependant été préférable de donner les dimensions de chaque volume au millimètre, plutôt que de les classer dans les in-8 ou dans les in-4; parfois la distinction est embarrassante, et l'auteur le reconnaît lui-même. Car, à vrai dire, quelle différence réelle y a-t-il entre un in-4 et un grand in-8? Et l'idée que chaque bibliothécaire se fait d'un grand in-8 est-elle bien la même? — M. Roura n'avait sans doute pas sous la main les livres nécessaires pour les références; mais il eût été utile, à propos de chaque incunable, de renvoyer aux travaux des bibliographes antérieurs, soit pour la description elle-même, soit pour la marque de l'imprimeur, seulement indiquée. Enfin, pourquoi placer à Avoragine le livre de la *Légende dorée?* — Le catalogue ne contient qu'un seul ouvrage imprimé en Espagne (Salamanque, 1500); les autres sont d'origine italienne, allemande ou française (Paris et Lyon); le plus ancien est de Venise, 1475 (*Opus super tertium Sententiarum*). Je louerai volontiers les tables dont l'auteur a muni son travail, et les utiles considérations (qu'il a jointes à sa préface) sur les livres du XVe siècle qui ont marqué un progrès dans

l'art typographique et l'introduction de l'imprimerie dans les principales villes d'Espagne ; mais je ne pourrai accorder les mêmes éloges à l'école typographique des Baléares, dont les travaux sont loin de réaliser un progrès quelconque. H. Stein.

Grundzüge der Bibliothekslehre, mit bibliographischen und erläuternden Anmerkungen, von Dr Arnim Græsel, custos an der Kön. Universitäts-Bibliothek zu Halle. Leipzig, J.-J. Weber, 1890, in-12 de xii-424 p., avec 33 fig. — Prix : 5 fr. 60.

Ce catéchisme du bibliothécaire n'est qu'une seconde édition, considérablement revue, remaniée et augmentée, du livre publié en 1877 par le bibliographe saxon Jul. Petzholdt. Il fait partie d'une collection de volumes qui répondent à peu près, avec plus d'autorité toutefois pour la plupart, à nos *Manuels-Roret* et à la collection des manuels Hœpli, de Milan. Le nouvel éditeur, très compétent, a fait de son mieux, et il a parfaitement réussi. Nous avouons toutefois ne pas très bien comprendre l'utilité de recueils de ce genre. Qui donc, ayant à faire édifier un bâtiment neuf à l'usage de bibliothèque; qui donc, ayant à établir la disposition intérieure des rayons ou des monte-charges; qui donc, ayant à instituer un règlement d'ordre pour les employés d'un établissement de ce genre, s'amusera à lire avant toute chose les considérations d'un érudit de cabinet, fût-il des plus compétents, comme le sont MM. Petzholdt et Græsel? Il se préoccupera beaucoup plus, et il aura cent fois raison, de s'entendre avec l'architecte pour arriver au meilleur résultat en faisant le moins de dépenses possible, d'utiliser de son mieux les accidents du terrain ou les coins disponibles, de ne perdre aucune place précieuse en hauteur comme en largeur, et d'empêcher l'architecte de se lancer dans des fantaisies dont il se rend trop souvent coupable. Les manuels auront beau être excellents, il n'en aura cure; et son intelligence et son expérience, les conseils qu'il pourra recueillir ou demander, lui serviront bien davantage. Je comprends mieux l'utilité du chapitre consacré aux catalogues, aux systèmes bibliographiques, aux additions et aux suites, à la reliure ; il y a des pages dont un jeune bibliothécaire pourra tirer grand profit, partout où ces services sont encore fort mal organisés et livrés à l'arbitraire le plus absolu. Mais la meilleure partie du livre consiste dans les remarques ou notes (*Anmerkungen*) rejetées à la fin du livre (p. 344-414), dont elles font assurément le plus bel ornement. C'est là qu'il faut rechercher le résultat de toute la science bibliographique des auteurs, et les véritables éléments d'un guide pratique du bibliothécaire tel que nous le souhaiterions. Si ces « remarques » ont un défaut, c'est celui d'être trop compactes et d'être imprimées en caractères un peu fins. Et la typographie allemande, qui ne connaît ni les italiques, ni les caractères gras ou égyptiens, se prive ainsi d'une source de moyens très

appréciables pour faire sauter aux yeux les mots essentiels et mettre de la clarté dans ses impressions. Les caractères écartés sont loin de remplir le même but et de satisfaire aux mêmes exigences ; et c'est surtout dans des livres de références, dans des notes détaillées et compactes, pleines de citations et de renvois à des ouvrages de langues très diverses, qu'il importe de mettre un peu de clarté apparente. Ces réflexions, que me suggèrent les *Grundzüge der Bibliothekslehre*, peuvent s'appliquer à toutes sortes d'ouvrages d'érudition, mais il a semblé qu'un guide, qu'un manuel rédigé à l'usage d'un public nombreux et destiné à être consulté fréquemment, devait paraître à nos yeux sous la forme la plus agréable possible. On me répondra que le libraire a voulu donner un ouvrage maniable et complet sous le volume le plus exigu, dans une collection qui n'est composée que de « catéchismes » beaucoup moins importants; mais je ne trouve pas la raison suffisante. H. Stein.

Da chi e dove la stampa fu inventata? ovvero stato presente della questione sul vero inventore della tipografia, esposto da C. Castellani, prefetto della bibliotheca di San Marco in Venezia. Firenze, tip. G. Carnesecchi, 1888, in-8 de 42 p. (Estr. della *Rivista delle Biblioteche*). — Prix : 1 fr. 50.

L' Origine tedesca e l' origine olandese dell' invenzione della stampa, testimonianze e documenti, par le même. Venezia, F. Ongania, 1889, in-8 de 67 p. — Prix : 4 fr.

La Stampa in Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore, par le même. Venezia, F. Ongania, 1889, in-8 de xlviii-134 p. — Prix : 8 fr.

Les deux premiers opuscules de M. Castellani sont plus que connexes; le second n'est que la reproduction légèrement augmentée du premier, simple tirage à part d'une revue spéciale. Sans rien apporter de nouveau sur la question de l'invention de l'imprimerie, sans éclairer d'aucun jour particulier les origines de la typographie, l'auteur analyse sobrement et sans prétention les idées émises par les érudits et les bibliographes, en procédant par ordre chronologique ; il passe en revue les opinions de Vander Linde, puis celles de Hessels, qui réfute un à un tous les arguments de son adversaire ; il se fait l'écho des uns et des autres, sans prendre position, se contentant d'énumérer sans critiquer, de transcrire sans expliquer. Ajoutons qu'il est un écho fidèle, digne d'être cru ; et quoique ses sympathies soient parfaitement acquises à l'origine allemande de l'imprimerie, l'auteur rapporte très fidèlement les opinions de De Vries, Hessels et autres partisans de l'origine hollandaise, ne s'en écartant absolument que lorsque Hessels est manifestement dans l'erreur. Le travail de C. Castellani, revu et remanié sous sa seconde forme, est donc en même temps un compte rendu analytique des derniers travaux publiés sur la question, et un aperçu très sensé et très

raisonnable des diverses opinions qui, depuis plus d'un demi-siècle, se sont fait jour et ont été discutées sur les premiers temps de l'histoire de l'imprimerie.

L'autre travail du préfet de la bibliothèque Saint-Marc est une étude sur l'histoire de l'imprimerie vénitienne jusqu'à la mort d'Alde Manuce l'aîné, c'est-à-dire de 1469 à 1515. Le sujet est intéressant et prête à des considérations variées. Le nouvel art prit des développements si prompts et si extraordinaires dans la ville de Venise, qu'en un espace de quarante-cinq ans, plus de deux cent cinquante typographes s'y donnèrent rendez-vous et y trouvèrent de quoi alimenter leurs presses. Allemands, Français, Flamands, Crétois et autres exerçaient simultanément le même art, à peu de distance l'un de l'autre, sans compter de nombreux Italiens (de Pavie, de Milan, de Verceil, de Bergame, etc.), qui venaient chercher fortune dans l'hospitalière cité. S'entourant de toute la bibliographie du sujet, qui est déjà considérable (voy. p. 6-8), M. Castellani a fait un très méritoire travail, sans se laisser égarer par l'orgueil et la vanité nationale jusqu'à vouloir accepter, avec quelques-uns, un célèbre médecin de Feltre, Pamfilo Castaldi, comme l'inventeur des caractères mobiles. Cette hypothèse, qu'il faut rejeter dans le domaine des fables, ne peut s'appuyer sur aucun document certain ni sur aucun témoignage contemporain, comme il est désormais parfaitement démontré. Malheureusement l'ouvrage que nous analysons, loin de nous donner la liste complète des productions de la typographie vénitienne jusqu'à 1515, énumère seulement les noms des imprimeurs et ne s'étend un peu plus longuement que sur les trois ou quatre plus célèbres, qui s'appellent Vindelin de Spire, Nicolas Jenson (dont on a prouvé, il y a quelques années, l'origine champenoise), Alde Manuce et Octavien dei Petrucci, de Fossombrone, qui fut le premier à employer les caractères mobiles pour l'impression de la musique. De plus, les documents que nous donne M. Castellani sont déjà connus (quoiqu'il ne le dise pas), par des publications antérieures et n'ont guère que le mérite de l'exactitude. Mais ce travail, comme le précédent d'ailleurs, est muni d'une excellente table analytique à laquelle on pourra recourir avec fruit chaque fois que l'on s'occupera des origines de la typographie vénitienne. H. Stein.

BULLETIN

Rituale romanum Pauli V, pontificis maximi, jussu editum, et a Benedicto XIV auctum, etc. Editio tertia post typicam. Ratisbonæ, etc., typis Friderici Pustet, 1892, in-8 de VIII-318-192* p. — Prix : 6 fr.

La maison Pustet vient de faire paraître une luxueuse édition du rituel romain. Inutile de dire qu'elle est aussi complète que possible et qu'on y trouve toutes les formules de bénédictions les plus récentes. L'exécution typographique est absolument hors ligne ; une délicieuse gravure en couleurs,

représentant la Sainte Trinité, et d'autres charmantes illustrations d'une finesse extrême et d'un sentiment religieux très expressif, servent d'introduction aux différents chapitres. Le texte se détache vigoureusement en noir et rouge sur le fond chiné du papier, et un léger encadrement finit de donner un cachet fort distingué à ce beau volume. G. P.

Pensées sérieuses, par M. d'Egydi. Traduit de l'allemand par le Bureau bibliographique à Berlin. Paris, Westhausser, 1891, in-8 de 53 p.

Né dans l'Église évangélique, M. d'Egydi, lieutenant-colonel au 1er régiment de hussards saxons, est indépendant de toute église et de toute confession de foi, mais il se croit la mission de travailler au rétablissement du christianisme véritable, c'est-à-dire au règne universel de la religion d'amour. Son point de départ consiste à débarrasser la religion de tous les dogmes de l'ordre surnaturel et en premier lieu du dogme de la divinité de Jésus-Christ. L'orthodoxie est chose indifférente, seule la vie chrétienne importe; et la vie chrétienne, c'est la pratique de la charité dont voici la formule : « Plus que l'aumône vaut l'amour. »

Sur ces pensées sérieuses nous ne ferons que trois réflexions :

1° Le point de départ de M. d'Egydi est antirationnel. La question capitale, celle sans laquelle on ne peut aller plus outre, est celle-ci : Dieu a-t-il, oui ou non, révélé ces vérités que vous jetez par-dessus bord?

2° Pour appartenir au christianisme renouvelé, serait-il nécessaire d'admettre au moins l'existence de Dieu et l'existence humaine du Christ, comme le fait M. d'Egydi? Mais il n'a aucun droit d'imposer ces vérités à ceux qui voudront se contenter du dictame pratique : Plus que l'aumône vaut l'amour.

3° Enfin, comme les dogmes qu'il rejette sont précisément le foyer auquel s'allume la divine étincelle de l'amour, la religion qu'il rêve sera sans amour.

L.

En famille, livre de lecture par Victor Coupin et Albert Rénoup. Tours, Mame, 1891, gr. in-8 de 240 p. — Prix : 1 fr. 30.

On est en famille, et l'on cause, et l'on lit, et l'on commente en des entretiens familiers les lectures et les leçons que l'on vient d'entendre. C'est une manière ingénieuse de s'instruire tout en goûtant les douceurs de la vie de famille. De quoi s'instruit-on? De tout. Car, en vérité, je ne vois pas ce qui est oublié dans ces leçons en famille. On y parle morale et poésie, géographie et histoire naturelle, grammaire et physique, marine et arboriculture, cosmographie et histoire, marine et philosophie, et même médecine. Peut-être n'y parle-t-on pas assez religion, et c'est là une lacune qui, par le temps de neutralité qui court, mérite d'être signalée, surtout ici, où l'on professe hautement que l'éducation ne peut se passer de Dieu. Nous regrettons sincèrement que ce livre, d'ailleurs assez bien fait, n'ait pas une étiquette plus chrétienne et se préoccupe trop exclusivement de ce qui instruit, sans penser assez à ce qui élève et grandit l'âme. Il lui manque cela, et c'est beaucoup, pour être un bon livre. P. Talon.

La Tribu de Wagap (Nouvelle-Calédonie), ses mœurs et sa langue, d'après les notes d'un missionnaire mariste, coordonnées par le P. A. C., S. M. (Publication de l'œuvre de Saint-Jérôme). Paris, Chadenat, 1890, gr. in-8, 142 p.

Ce volume est destiné à faire profiter les linguistes, aussi bien que les futurs missionnaires en Nouvelle-Calédonie, des connaissances qu'un long séjour a

permis à un Père mariste d'acquérir sur les mœurs et la langue de la tribu de Wagap. Pour les mœurs, l'auteur ajoute peu à ce que l'on savait déjà; mais ce qu'il en dit est surtout une entrée en matière. Le fond de sa publication est consacré à la langue de cette tribu canaque. L'auteur donne une grammaire résumée, et, comme textes, des conversations usuelles, des exemples de discours adressés aux chefs, aux missionnaires, etc., un résumé de catéchisme et plusieurs prières de l'Église : tous ces textes sont accompagnés d'une traduction juxta-linéaire. L'auteur modeste et zélé aurait élargi le cercle bien étroit de ses lecteurs, s'il avait joint à ces textes (comme ont fait plusieurs autres missionnaires) des textes originaux de la littérature orale des indigènes, nous voulons dire des proverbes, devinettes, contes et chansons.

H. G.

Papes et Paysans, par Gabriel Ardant. Paris, Gaume, 1891, in-12 de IV-266 p. — Prix : 2 fr.

Ce que les papes ont fait à Rome pour les paysans et l'agriculture, voilà le sujet de ce beau livre, écrit avec flamme, ce qui ne l'empêche pas d'être sérieusement documenté. M. Gabriel Ardant a pu puiser dans les archives du Vatican, et il en a tiré des trésors, très habilement mis en œuvre. On en peut conclure que les Souverains Pontifes ont manifesté toujours la plus intelligente sollicitude pour les ouvriers de la terre, et qu'aucun gouvernement n'a montré autant de sagesse dans la conduite de son peuple. Cet ouvrage contribuera puissamment à dissiper les faux jugements répandus par les ennemis du domaine temporel des Pontifes romains, et en faisant regretter le passé, pourra préparer l'avenir. Le lecteur désireux de se faire une opinion raisonnée sur la question consultera avec fruit les huit documents insérés à l'appendice : ce sont les pièces justificatives de la thèse, étais vigoureux qui la défendront contre toute tentative, même de la part des esprits les plus prévenus; on ne pense pas à ébranler un édifice construit sur le roc. P. Talon.

Le Saint Clou de Toul, son origine, son authenticité, son culte, par Un ancien vicaire de la cathédrale de Toul. Nancy, René Vagner, 1888, in-8 de 104 p. et 4 pl. — Prix : 1 fr. 25.

André du Saussay, évêque de Toul au XVIIe siècle, a consacré un de ses opuscules latins au saint Clou partagé entre Trèves et Toul (1660); ce prélat, au dire de Niceron, avait « beaucoup d'érudition et de lecture, mais peu de jugement et de critique. » Son travail fut adapté en français par « le sieur A. Riché » (1680). De nos jours, le même sujet a été traité avec des proportions et des mérites divers par M. l'abbé Guillaume (1880) et Mgr Barbier de Montault (1886). L'auteur du présent opuscule a voulu faire plus et mieux, défendre surtout la relique de Toul contre le savant prélat, qui n'admet pas que le clou de Toul soit la pointe détachée de celui de Trèves. On sait que M. Rohault de Fleury a catalogué trente-deux clous honorés en vingt-neuf localités différentes. M. l'ancien vicaire de Toul développe l'argument traditionnel avec un certain luxe d'érudition : il a fait précéder son chapitre préliminaire d'une liste des « auteurs à consulter. » J'ai eu l'occasion de m'élever contre cette mode au dernier Congrès de la Société bibliographique. A quoi peut-il bien servir de citer « sur les saints clous en général » : Cyprien (saint), évêque de Carthage; Grégoire de Nazianze (saint).... ; Théodoret, *Histoire ecclés.?* » Ces citations générales prouvent simplement que l'auteur ne les a pas compulsés. Je lui suis plus reconnaissant des extraits de l'ancien

processionnal et du missel de Toul de 1508, qui occupent les pages 93-97, mais la prose n'était pas spéciale à cette église : je l'ai rencontrée dans vingt-deux autres missels d'églises différentes. U. C.

Dieu, la Royauté et le Salut de la France. Paris, imp. catholique de l'Œuvre de Saint-Paul, 1890, in-12 de 228 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre, qui paraîtra peut-être un peu démodé, tant les événements ont marché depuis qu'il a été écrit, peut se résumer dans ces deux phrases : « Le peuple uni au Roi, et le Roi uni à Dieu par l'onction, la royauté et le sacre, voilà le secret de la force et de la prospérité de la France. Aujourd'hui déshonorée et foulée aux pieds par la Révolution, elle gît au milieu des nations, sans dignité, sans force et sans vie : demain, relevée par la royauté chrétienne, elle apparaîtra rayonnante de gloire, de jeunesse et de puissance. » Rêve que tout cela, sera-t-on porté à dire aujourd'hui, mais en tout cas beau rêve ; rêve d'un bon catholique et d'un bon Français. Je ne prétends pas que ce doive être le programme politique d'aujourd'hui, bien qu'on en fasse d'ailleurs de beaucoup moins bons ; mais je demande qu'on laisse à ceux qui ont la faiblesse de s'y plaire encore le droit d'y chercher des consolations, peut-être même une espérance, *Defunctus adhuc loquitur*. Le temps des résurrections n'est d'ailleurs peut-être pas passé pour toujours. P. Talon.

Les Intérêts catholiques. Paris, Savine, 1891, in-12 de 259 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est anonyme, mais il est si médiocre que je ne vois pas l'intérêt qu'il pourrait y avoir à chercher qui a pu l'écrire. Ce pourrait bien être quelque candidat déçu à une chaire des Facultés de théologie catholique officielles, aujourd'hui défuntes, ou tout simplement un obscur rédacteur du *Moniteur de Rome* ou de l'*Observateur français*. A coup sûr, c'est un monsieur qui voudrait bien jouer un rôle et qui ne sait pas faire un livre. C'est un républicain qui tombe sur les évêques qui, à tort ou à raison, passent pour sympathiques au régime dont nous jouissons ; c'est un catholique qui passe son temps à médire des catholiques les plus dévoués et les plus illustres de notre temps, à se moquer de leurs personnes et à dénigrer leurs œuvres. Tout cela est d'une rare incohérence. La réclame dont l'éditeur accompagne le livre annonce qu'il sera vivement discuté. C'est beaucoup de prétention : le livre n'en vaut pas la peine. Peut-être y aura-t-il lieu de dire un mot ici des discussions que soulève la formation d'un parti catholique républicain. Mais nous attendrons pour cela une meilleure occasion. P. Talon.

Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson, sur l'art d'exterminer sans bruit le clergé, ses écoles et ses congrégations, par ***. Nouvelle édition. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-12 de 70 p. — Prix : 0 fr. 50.

Sous une forme humoristique et pittoresque, cet opuscule cache une étude très complète de la persécution fiscale suscitée contre les congrégations par M. Brisson, et, pour mieux dire, de la politique républicaine tout entière. Par quelles ruses, par quelles hypocrisies le parti républicain prétend arriver à détruire l'Église sans la faire crier, M. H. Brisson le dévoile à feu Cartouche, qui est tout étonné des progrès réalisés par le brigandage et le vol, depuis le temps où lui, Cartouche, exerçait sa petite industrie. Mais cet opuscule n'est pas seulement un historique de la persécution, il contient aussi un programme de résistance, ce qui augmente encore son utilité et son intérêt.

Aussi souhaiterions-nous vivement qu'il fût répandu beaucoup : mais, pour cela, il faudrait en abaisser le prix. Sous cette forme et au prix de 50 c. il ne saurait devenir une brochure populaire, et c'est bien dommage.

P. TALON.

Décalogue ou Dynamite, avis aux bourgeois sans Dieu, par l'auteur des *Dialogues entre feu Cartouche et M. Brisson, sur l'art d'exterminer sans bruit le clergé, ses écoles et ses congrégations.* Paris, Victor Retaux, 1891, in-12 de 70 p. — Prix : 0 fr. 50.

Le titre de cet opuscule en dit nettement l'objet ; la société doit redevenir chrétienne, si elle ne veut pas périr par l'anarchie. Ni les fusils ni les canons ne sauraient remplacer les commandements de Dieu. Il faut se convertir ou mourir. Ce n'est pas seulement de l'âme que le Décalogue assure le salut éternel, il sauve encore les biens temporels du brigandage et de la destruction : les sociétés qui le pratiquent sont les plus saintes sans doute, mais les plus solides aussi et les mieux assurées contre les menaces de demain. Voilà la chose que développe l'auteur de cet opuscule en quelques chapitres vivement écrits dans le ton qui convient à une brochure de propagande. Nous souhaitons qu'il soit beaucoup lu.

P. TALON.

Pensons-y et parlons-en, par JEAN HEIMWEH ; Paris, A. Colin, 1891, in-16 de 46 p. — Prix : 0 fr. 50.

« La question d'Alsace-Lorraine, dit avec raison M. Heimweh, quelque opinion qu'on professe sur le fond du sujet, n'en reste pas moins un cauchemar pour l'Europe ; et ce cauchemar, comme tous ses pareils, apparaît d'autant plus effrayant qu'on le laisse davantage dans l'ombre. » Après quelques citations de journaux et de discours allemands, l'auteur ajoute : « Du moment qu'on parle ainsi en Allemagne, il n'y a plus de raison pour se taire en France. »

M. Heimweh pose ensuite les termes de son programme : « Est-il permis à un peuple victorieux de s'emparer d'une partie du territoire du peuple vaincu sans le consentement et malgré la protestation de la population annexée ?.... Appartient-il au plus fort, assisté d'un ethnologue et d'un historien, de tracer les limites des États et de se faire obéir coûte que coûte ; ou bien le soin d'arrêter ces limites doit-il revenir aux intéressés, c'est-à-dire aux populations elles-mêmes librement consultées, s'il en est besoin (p. 28) ? »

Le Congrès de la paix a trompé les espérances par trop naïves de M. Heimweh. Son adjuration à l'Italie frise le ridicule, au moment où l'Italie garantit de nouveau à l'Allemagne la possession de l'Alsace-Lorraine. De grâce, ne compromettons pas la cause de l'Alsace-Lorraine en l'associant à la cause de la Révolution.

A. D'AVRIL.

Les Institutions de la marine, par CHEVALIER, capitaine de vaisseau en retraite. Paris, A. Challamel, 1892, in-12 de 109 p. — Prix : 1 fr. 50.

Après une trop longue période d'indifférence, l'opinion publique s'est vivement préoccupée, dans ces derniers temps, de la situation de notre marine. Un juge dont aucun marin ne récusera la compétence, M. le commandant Chevalier, estime que les critiques émises à ce sujet sont malheureusement justifiées. En quelques pages, il examine successivement le *matériel*, le *personnel* et les *écritures*, c'est-à-dire la comptabilité. Selon lui, le budget de la marine n'est pas judicieusement utilisé : le personnel, surtout comme officiers de vaisseau et ingénieurs, est excellent ; mais les frais généraux sont excessifs

et les dépenses ne sont pas convenablement réparties. Cela tient à ce qu'il manque à la tête de ce service un rouage important : celui qui devrait donner la direction et l'impulsion selon un plan bien mûri et suivi avec persévérance. M. le commandant Chevalier n'indique pas très clairement quel devrait être ce rouage essentiel ; mais il semble qu'on puisse lui donner pleine satisfaction par la création d'un grand état-major général, analogue à celui qui existe au ministère de la guerre. Il est incontestable que le besoin s'en fait surtout sentir avec des ministres civils qui sont portés à laisser les organismes administratifs prendre une importance exagérée au détriment de l'élément militaire. COMTE DE BIZEMONT.

Que deviendront les colonies françaises dans l'éventualité d'un conflit franco-russe avec la triple alliance? par J. POPOWSKI. Paris, Baudoin, 1892, in-12 de 68 p. — Prix : 2 fr.

« Il faut cependant admettre, dit en terminant le major Popowski, qu'il est dans l'intérêt de la France de constater de la sympathie de la part de la Russie. La France seule est si forte que l'Europe doit régler ses forces sur les siennes; on sera encore plus forcé de calculer avec la France si, dans un cas donné, elle peut compter sur des alliés forts (p. 63). » Cette conclusion d'un Polonais donne plus de poids aux considérations qu'il présente pour signaler à la France les éventualités d'une guerre entreprise contre la triple alliance de concert avec la Russie. M. Popowski, qui est un ancien élève de nos écoles spéciales, s'attache surtout à la question militaire et au danger de perdre nos colonies africaines à la suite d'une guerre malheureuse ou simplement indécisive. « Après la perte de deux provinces, la France n'a pas cessé d'être grande et puissante; pourrait-elle conserver sa force si elle perdait son influence dans la Méditerranée? » (p. 37.) M. Popowski ajoute : « Si la France se prépare et qu'elle attende l'occasion, elle peut développer ses possessions coloniales, s'étendre ainsi et, sans renoncer aux chances de l'avenir, résoudre pacifiquement tôt ou tard la question de l'Alsace et de la Lorraine » (p. 64).

Sur un point spécial, je ne serais pas d'accord avec M. Popowski, qui, à mon avis, ne tient pas assez compte de l'Espagne dans la question du Maroc. C'est là un détail. L'auteur traite avec compétence les questions militaires : son travail mérite d'être lu. Dût-on contester ses raisons, on reconnaîtra que l'auteur montre une sympathie réelle pour la France. A. D'AVRIL.

Documents authentiques pour servir à l'histoire de la constitution civile du clergé dans le département de la Mayenne, par FRÉDÉRIC LE COQ. 5e partie. *District d'Évron*. Laval, Chailland, in-8 de 152 p. — Prix : 2 fr. 75.

Sous ce titre modeste, l'auteur a recueilli tous les éléments nécessaires à une glorieuse page d'histoire locale. Sans doute, Dom P. Piolin avait déjà dressé au clergé manceau un noble monument, mais certaines figures dignes d'intérêt méritaient de ne pas demeurer dans l'ombre, et l'histoire, même particulière, n'avait pas permis de les faire également ressortir. Il restera probablement bien peu à glaner après cette étude si exacte et si documentaire de chaque paroisse que nous présente aujourd'hui M. Le Coq, en prenant à part chaque ecclésiastique, donnant le texte de son serment, l'extrait des minutes des actes de municipalité qui lui sont relatifs, et en complétant ces pièces par tous les détails connus de sa vie, de son ministère et de sa mort.

G. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort de S. Em. le cardinal Gaspard MERMILLOD, évêque de Genève, est un deuil qui afflige profondément l'Église et vient douloureusement s'ajouter aux pertes récentes des cardinaux Newman et Gibbons et de Mgr Freppel. — Né à Carouge, près de Genève, en 1824, il se distingua rapidement dans l'état ecclésiastique, qu'il choisit de bonne heure. A vingt-deux ans, il était curé à Genève; l'activité qu'il déploya dans ses fonctions, l'ardeur apostolique de son zèle, l'éclat de son éloquence, attirèrent sur lui l'attention et lui acquirent un certain crédit à la cour pontificale. Nommé en 1864 évêque d'Hébron *in partibus* et auxiliaire de l'évêque de Lausanne, il vit le gouvernement fédéral de la Suisse s'opposer à son action bienfaisante. Cela ne l'empêcha pas d'être nommé tour à tour vicaire apostolique, puis évêque de Genève. Nous n'avons pas à rappeler ici les heureux résultats acquis par son zèle persévérant; mais il est de notre ressort de noter les quelques ouvrages dus à la plume de l'éminent prélat; presque tous sont des œuvres oratoires : *Lettres à un protestant sur l'autorité de l'Église et le schisme, par Un catholique* (1860, in-18); — *Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1863* (1863, in-8); — *La Pologne*, discours en faveur des pauvres malades polonais, prononcé dans l'église Sainte-Clotilde, le 20 avril 1863 (1863, in-8); — *De l'intelligence et du gouvernement de la vie;* conférences prêchées aux dames, à Lyon (1864, in-12); — *De la vie surnaturelle dans les âmes;* conférences prêchées aux dames, à Lyon (1865, in-8); — *Jésus-Christ Notre-Seigneur;* discours en faveur des pauvres secourus par la Société de Saint-Vincent de Paul (1865, in-8); — *Éloge de Mgr M.-N.-A. Develuy, évêque d'Acone, coadjuteur de Corée, martyrisé en Corée le vendredi saint 1866*, prononcé dans la cathédrale d'Amiens (1867, in-8); — *L'Église et le siècle*, conférence faite à la Société d'émulation de Bruxelles, le 4 mars 1868 (1868, in-8); — *L'Église et les ouvriers au XIXe siècle*, discours prononcé à Sainte-Clotilde (1868, in-8); — *Second discours sur les ouvriers au XIXe siècle* (1868, in-8); — *Discours et allocutions*, prononcés à Tours pendant la neuvaine de saint Martin (1869, in-12); — *Allocution au service solennel célébré pour le repos de l'âme de M. Deguerry, curé de la Madeleine* (1872, in-8); — *La Question ouvrière* (1872, in-8); — *Vie de la sainte Vierge d'après les Écritures* (1874, in-32); — *Analyses des conférences de la retraite donnée par Mgr Mermillod au Sacré-Cœur de Rennes (février 1877)*; — *Souvenirs de la retraite donnée aux enfants de Marie du Sacré-Cœur d'Amiens* (1877, in-12). L'éminent prélat a également traduit du latin la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, de Ludolphe le Chartreux.

— M. Louis-Ferdinand-Alfred MAURY, membre de l'Institut, est mort à Paris, le 13 février, à l'âge de soixante-quinze ans. Né à Meaux en 1817, après avoir fait des études mathématiques et songé à l'École polytechnique, il se laissa entraîner, en 1836, à son goût pour l'érudition, entra à la Bibliothèque royale, mais ne tarda pas à quitter cet établissement, où il ne se trouvait pas assez libre. En 1844, l'Institut le choisit pour sous-bibliothécaire, poste qu'il occupa jusqu'au moment où l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui donna la place laissée vacante par la mort de M. Dureau de la Malle. M. Maury avait déjà publié d'excellents travaux sur les légendes pieuses et sur les fées au moyen âge, et sur les grandes forêts de la Gaule. En 1862, il devint professeur d'histoire au Collège de France, et, en 1868, directeur des archives de l'empire. Les principaux écrits de M. Maury se rapportent à ce qu'on appelle l'histoire

des religieux. L'éminent érudit a semé de nombreux articles dans des recueils tels que *l'Encyclopédie moderne*, et dans des revues et journaux, parmi lesquels nous citerons : les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, la *Revue archéologique*, le *Journal des savants*, la *Revue des Deux Mondes*, l'*Athenæum français*, le *Moniteur universel*. Voici la liste des ouvrages publiés par M. Maury : *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge, ou Examen de ce qu'elles renferment de merveilleux* (1843, in-8); — *Les Fées du moyen âge, recherches sur leur origine, leur histoire et leurs attributs* (1843, in-12); — *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France, précédée de recherches sur l'histoire des forêts de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie* (1850, in-8); — *Essai historique sur la religion des Aryas* (1853, in-8); — *Histoire des religions de la Grèce antique, depuis leurs origines jusqu'à leur complète constitution* (1857-1859, in-8); — *La Magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge* (1860, in-8); — *Le Sommeil et les rêves* (1861, in-8); — *Les Académies d'autrefois, l'ancienne Académie des sciences* (1863, in-8); — *Croyances et légendes de l'antiquité. Essai de critique appliquée à quelques points d'histoire et de mythologie* (1863, in-8); — *Mémoire sur le véritable caractère des événements qui portèrent Servius Tullius au trône* (1863, in-4); — *Les Académies d'autrefois, l'ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres* (1864, in-8); — *Exposé des progrès de l'archéologie* (1867, gr in-8); — *Les Forêts de la Gaule et de l'ancienne France* (1867, in-8); — *La Terre et l'homme, ou Aperçu historique de géologie, de géographie et d'ethnographie* (1869, in-12). M. Alfred Maury a collaboré aux deux premiers volumes des *Religions de l'antiquité*, de Guigniaut.

— M. Ludwig-Moriz-Peter von Rönne est mort à Berlin, le 23 décembre, dans sa 88e année. Né à Gluckstadt, en Holstein, le 18 octobre 1804, il étudia aux Universités de Bonn et de Berlin. A vingt et un ans, il devint auditeur à la cour de justice de Berlin. La faveur d'un ministre lui valut un avancement rapide que justifièrent d'ailleurs ses connaissances et ses travaux. Depuis 1862, il faisait partie du Reichstag. Quelques publications de première importance ont assuré à M. von Rönne une place éminente parmi les juristes d'outre-Rhin. Ce sont, par ordre chronologique : *System des preussischen Landrechts* (1835, in-8); — *Das Verfassungsrecht des deutschen Reichs* (Leipzig, 1872); — *Die Verfassung und Verwaltung des preussischen Staats* (1843-1866, 16 vol. in-8); — *Das Staatsrecht der preussischen Monarchie* (1856-1863).

— Sir George Biddell Airy, qui est mort le 4 janvier, était un des plus savants astronomes de la Grande-Bretagne. Né à Alnwick, le 27 juillet 1801, il avait dix-huit ans quand il commença de suivre les cours de l'Université de Cambridge; et il n'en avait que vingt-six quand il fut nommé à la chaire de mathématiques, dite de Lucas, occupée jadis par l'illustre Newton. Comme son fameux prédécesseur, sir G.-B. Airy s'occupa des questions d'optique. A cette époque il collaborait activement aux *Transactions* de la société de philosophie de Cambridge. Sa théorie des ondulations de la lumière fut remarquée. Il l'exposa dans son premier ouvrage (*Mathematical Tracts*, 1826), qui contient d'autres théories sur la lune, les planètes et sur divers sujets d'astronomie physique. Lors de la fondation de l'observatoire de Cambridge, sir Airy en fut nommé directeur après la mort prématurée de M. Woodhouse (1828). Ces nouvelles fonctions lui donnèrent l'occasion de publier les résultats de ses observations (*Cambridge Observations*, 1829-1838, 9 vol. in-4). Sans entrer dans le détail de ce que contiennent ces volumes, il nous suffira de dire qu'ils ont servi de modèle aux travaux postérieurs des astronomes anglais. Aussi sir Airy se vit-il appelé, en 1835, à l'observatoire royal de Greenwich, et la même année la société royale d'astronomie l'élut pour son

président. Dans son nouveau poste, le grand astronome exerça encore son activité de la manière la plus utile pour la science. Il ne se retira qu'en 1881. Même après avoir pris sa retraite, sir Airy continua les observations sur les mouvements lunaires, qu'il avait commencées en 1875 et dont le résultat ne fut publié qu'en 1886, sous le titre de *Numerical Lunar Observations*. Parmi les autres ouvrages dus à l'illustre savant, il faut citer son traité de la *Gravitation* (1834), ses *Ipswich Lectures* (1849), reprises depuis sous le titre de *Popular Astronomy*, ses *Sound and atmospheric Vibrations* (1868), et son *Treatise on Magnetism* (1870). L'Institut de France s'était fait un honneur de lui donner place parmi les associés étrangers, et le gouvernement de notre pays l'avait décoré de la Légion d'honneur.

— On annonce la mort : de M. ACHINTRE, botaniste, mort à Aix, le 24 février ; — du lieutenant de vaisseau Philippe DESPLAS, auteur de plusieurs romans réalistes, mort le 30 janvier ; — de M. Maurice DU SEIGNEUR, auteur d'un certain nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Le Théâtre de Monte-Carlo* (1880, in-12) ; *Le Salon de Paris illustré* (1885, in-4) ; *Paris, voici Paris* (in-8 carré, 1889), mort à Paris, le 9 février, à l'âge de quarante-six ans ; — de M. Léonce GIBERT, qui a publié, sous le pseudonyme de Francis Melvil, un certain nombre de romans, mort le 27 janvier ; — de M. Henri HARDOUIN, l'un des fondateurs de la Société des antiquaires de la Picardie, mort dans sa quatre-vingt-deuxième année, à Quimper, éditeur de l'*Histoire des comtes d'Amiens*, de du Cange, auteur de nombreux travaux juridiques et entre autres de traités sur la *Contrainte par corps* et la *Législation des cours d'eau* ; — de M. Édouard JEANTIER, administrateur du *Journal des fonctionnaires*, mort le 28 janvier, à Saint-Jean-du-Bois (Orne) ; — de Mgr Jean-Pierre LANGEVIN, né à Québec en 1821 : auteur d'un *Cours de pédagogie* (1869, in-8), mort le 31 janvier ; — du docteur LIBERT, mort le 25 février ; — de l'abbé MARTY, chanoine honoraire d'Alger, auteur de : *Démonstration du Symbole catholique* (1859, in-12) ; *M. le prince de Broglie et Dom Guéranger* (1859, in-8) ; *Les Aumôniers de l'Université*, mort le 1er février ; — de M. Aug. NISARD, recteur honoraire d'académie, né à Châtillon-sur-Seine, en 1809, auteur des ouvrages suivants : *Du libre retour à la foi par l'expérience. Discours à mon fils* (1855, in-8) ; *Les Franchises de la chaire chrétienne. Un Sermon de Bossuet* (1883, gr. in-8) ; *La Maison et l'Église. Souvenirs d'un enfant catholique* (1884, in-12), et qui a publié une traduction de l'*Art poétique* d'Horace et des Œuvres de Virgile, mort le 18 février ; — de M. Eugène DE THIAC, né en 1806, auteur d'études remarquées sur les questions agricoles et sur les institutions charitables, mort à Paris ; — de M. Adolphe THIBAULT, directeur du *Conservateur du Gers*, mort le 1er février.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. l'abbé Cesare AGUILHON, archéologue, mort à Monza, le 16 janvier ; — de M. l'abbé ANSELMI, auteur d'ouvrages assez estimés ; — de M. John B. BAGNALL, éditeur de *The Evening Star*, mort en décembre ; — de M. Henry Walter BATES, explorateur et naturaliste anglais, dont on cite surtout avec éloges *The Naturalist of the Amazons* (1863), qui fit beaucoup de bruit au moment de son apparition, secrétaire de la Société royale de géologie, mort à soixante-sept ans ; — de M. Bernhard TEN BRINK, successivement professeur aux Universités de Marbourg et de Strasbourg, qui s'est surtout fait connaître par les remarquables études qu'il a consacrées à Chaucer, et notamment par une grammaire de cet écrivain, la seule presque qui existe pour l'anglais du moyen âge (1884), mort le 29 janvier ; — de M. Tito CAGACE, jurisconsulte italien ; — de sir James CAIRD, ancien collaborateur du *Times*, connu par des études sur la vallée du Mississipi, mort à

soixante-seize ans ; — de sir Georges CAMPBELL, qui a publié sur l'Inde, où il vécut, des ouvrages estimés : *Modern India* (1852) ; *India as it may be* (1853), mort à soixante-huit ans ; — de Mme Emilie Flyggare CARLEN, née Smith, féconde romancière suédoise, qui laisse plus de trente nouvelles et des Mémoires de la vie littéraire en Suède de 1840 à 1860, publiés en 1878, morte le 5 février, à Stockholm, à cinquante-quatre ans ; — du R. P. Giovanni-Maria CORNOLDI, S. J., directeur de la *Civiltà cattolica*, mort à soixante-dix ans ; — du docteur Chr.-Wilhelm-Joseph CRON, directeur de l'établissement Sainte-Anne, à Augsbourg, mort à soixante-dix-huit ans, le 17 janvier ; — de M. le comm. Giovanni DANEO, professeur de pédagogie à l'Université de Gênes, qui s'est exercé avec un égal succès dans la prose et dans la poésie, mort à Gênes, le 24 janvier ; — de M. Ludwig EICHRODT, poète humoristique, mort à soixante-cinq ans, le 2 février ; — de M. Franz FRAIDL, professeur de théologie à l'Université de Gratz, mort à quarante-cinq ans, le 2 janvier ; — de M. Alfred GOODWIN, helléniste et latiniste distingué, professeur à l'Université de Londres ; — de M. James-Augustin GRANT, l'explorateur anglais, connu surtout comme compagnon de Speke dans son voyage aux sources du Nil, auteur de *A Walk across Africa*, mort le 10 février ; — de M. Heinrich-Franz GRETSCHEL, professeur à l'École des mines de Freiberg, mort à Dresde, le 2 février ; — de M. William Anthony HARRISON, recteur de Barnes (Surrey), auteur d'études sur Shakespeare, mort en février ; — de M. HIRST, professeur de physique, puis de mathématiques pures à l'Université de Londres, mort en février ; — de M. le général VON HOHENLOHE, écrivain militaire allemand ; — de M. Thomas HUNT, géologue et minéralogiste américain, dont nous citerons : *Chemical and geological Essays* (1875) ; *Mineral physiology and physiography* (1886) ; *Systematic mineralogy*, mort à New-York, en février ; — de M. Orrin Bishop JUDD, écrivain connu surtout par ses traductions en anglais d'ouvrages étrangers, mort à Williamsburgh (États-Unis), le 12 janvier ; — de M. George-Henry KINGSLEY, connu par une traduction estimée de Paul Heyse, mort le 5 février ; — de M. Ernst KOSSAK, professeur de mathématiques à l'École technique supérieure de Berlin, mort dans les derniers jours de janvier ; — de M. Johann Heinrich LÖWE, professeur de philosophie à l'Université de Prague, mort à quatre-vingt-trois ans ; — de sir Morell MACKENZIE, dont le nom a fait grand bruit surtout à l'époque de la mort de l'empereur Frédéric, dont il était le médecin et sur la maladie duquel il a écrit *The Fatal Illness of Frederick the Noble*, mort au commencement de février ; — de M. John H. MAC NAUGHTON, dont on cite *The Blue and the Gray*, et surtout le poème intitulé *Onnalinda*, mort à Caledonia, N. Y., vers la fin de décembre ; — de M. MARTIN, bibliothécaire de l'Université d'Iéna, mort le 28 janvier ; — de M. Theodor MITHOFF, professeur d'économie à l'Université de Gœttingue, mort à Berlin, le 30 janvier ; — de M. Alois VON ORELLI, professeur à la Faculté de droit de Zurich, auteur d'ouvrages estimés sur le jury en France et en Angleterre, sur l'histoire et la législation de la Suisse, directeur de la *Zeitschrift für schweizerisches Recht*, mort le 1er février ; — de sir George PAGET, professeur de médecine à l'Université de Cambridge, mort dans cette ville, le 29 janvier, à quatre-vingt-trois ans ; — de M. George PHILIPPS, qui, après s'être occupé de travaux mathématiques, s'est adonné avec beaucoup de succès à l'étude des langues sémitiques, auteur d'une grammaire syriaque estimée, mort le 12 février, à quatre-vingt-neuf ans ; — de M. J. Edward PRICE, auteur de *Historical Account of the Guildhall*, mort en février ; — de M. Alexandre Risos RHANGABÉ, homme d'État, poète et philologue grec, mort le 29 janvier, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. le comm. Marcellino RODA, membre du conseil supérieur d'agriculture en Italie, très versé dans les sujets

agricoles, mort à soixante-seize ans ; — de M. G.-A. Rowel, météorologue anglais, dont on cite entre autres ouvrages : *Essay on the cause of rain*, mort à quatre-vingt-huit ans, le 24 janvier ; — de M. Antonio Sannia, mathématicien italien, mort en février ; — de M. Max Scholz, professeur honoraire à l'Université de Greifswald ; — de M. John Stores Smith, qui, à dix-neuf ans, publia une Vie de Mirabeau dont le succès fut assez grand, mort le 31 janvier, à soixante-trois ans ; — de M. Spurgeon, à qui divers ouvrages (*John Ploughman's talk*, *John Ploughman's pictures*, etc.) ont conquis en Angleterre beaucoup de popularité, mort en février ; — de M. J.-K. Stephen, dont on cite surtout *Lapsus calami* et *Quo, Musa, tendis?* mort vers le milieu de février ; — de M. Gisbert von Vincke, poète et nouvelliste, dont nous rappellerons l'ouvrage intitulé *Sagen und Bilder aus Westfalen*, mort le 6 février ; — du poète écossais M. David Wingate, mort en février, à soixante-quatre ans ; — de M. G.-G. Zerfli, écrivain hongrois, qui a publié des notes sur l'art ornemental ; — de M. Achille Zigno, botaniste et géologue, mort à Padoue, au mois de février.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 février, après la communication par M. Siméon Luce de deux documents inédits relatifs à Jeanne d'Arc, M. Abel Lefranc a lu un mémoire sur plusieurs points obscurs de la vie de Guillaume Postel. — Dans celle du 19 février, M. Halévy a commencé une lecture sur un gouverneur égyptien de Jérusalem au xve siècle avant J.-C. M. Germain Bapst a lu ensuite un travail sur le théâtre en Italie aux xvie et xviie siècles. — Ces deux mémoires ont été achevés dans la séance du 26 février.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 février, M. Levasseur a communiqué à ses collègues un travail intitulé : Les Limites de la densité de la population. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 20 février. M. Claudio Jannet a lu ensuite un mémoire sur les opérations à terme en marchandises, qu'il a terminé dans la séance du 27 février.

Paris. — Nous avons déjà annoncé ici la fondation des *Annales de géographie*, par MM. P. Vidal de la Blache et Marcel Dubois (Paris, A. Colin, in-8. Prix : 15 fr. par an). Le deuxième fascicule (le premier numéro trimestriel de 1892), que nous avons sous les yeux, nous fait applaudir plus encore à la fondation de la Revue. L'excellent choix des articles, l'importance et la variété des sujets qui y sont traités, la méthode et l'esprit scientifique avec lesquels ils sont rédigés, tout concourt à assurer au nouveau recueil un rang éminent parmi les organes français de la géographie. Nous signalerons tout d'abord dans ce fascicule les judicieuses considérations sur le *Rôle des articulations littorales*, dans lesquelles M. Marcel Dubois s'élève avec toute la force de la raison contre l'opinion courante qui présente le développement côtier de l'Europe comme le principal facteur de la civilisation européenne. Il fait ressortir le développement pris par les marines de l'Allemagne et de la Russie, malgré leurs côtes peu découpées et peu accessibles ; il établit fort bien que, d'une part, les fleuves jouent aussi un rôle important (quelques-uns des ports les plus prospères sont aujourd'hui aux embouchures fluviales, tels Rouen, Anvers, Londres); et que, d'autre part, le développement de la marine à vapeur a considérablement diminué l'avantage des côtes découpées et des ports multipliés. Nous noterons encore dans ce numéro les articles de MM. Raveneau sur *Notre connaissance de l'Asie* (qu'accompagne une carte bien médiocre) ; H. Schirmer sur l'état des connaissances concernant la *Géographie de l'Afrique en 1890 et 1891* (la tête de l'article avait paru en octobre); A. Bernard, sur l'*Océanographie*. Nous prenons occasion de la fondation de cette revue pour

féliciter M. Vidal de la Blache et surtout M. Marcel Dubois des efforts qu'ils ont faits, et qui commencent à être couronnés de succès, pour doter la France d'un enseignement géographique égal ou supérieur à celui d'autres nations. Tout récemment encore, grâce au zèle et à l'initiative de M. Marcel Dubois, grâce aussi au bienveillant concours de M. Himly, doyen de la Faculté des lettres de Paris, cet établissement était doté d'un institut géographique, et cet heureux événement a été fêté, le 20 janvier, en un banquet offert à M. Marcel Dubois par la reconnaissance et l'affection de ses élèves.

— C'est aussi dans les *Annales de géographie* qu'a paru d'abord un important mémoire sur *Une Mission géographique et militaire à la Guyane en 1762*, rédigé par M. Henri Froidevaux, professeur agrégé d'histoire au lycée de Vendôme, et qui, au commencement de février, passait brillamment ses thèses de doctorat à la Faculté des lettres de Paris. Il s'agit, dans le travail de M. Froidevaux (Paris, A. Colin, in-8 de 16 p.), de la mission dont Choiseul chargea, dès 1762, le sieur de Behague. Cette mission, non signalée jusqu'ici, prouve que ce n'est pas seulement en 1763, selon l'opinion vulgaire, que Choiseul jeta les yeux sur la Guyane pour en faire une colonie. L'auteur reproduit intégralement les sages et curieuses instructions données au sieur de Behague par le ministre français, et il les accompagne de notes abondantes et érudites; puis il nous fait connaître les résultats de cette mission.

— M. l'abbé Mallet vient de faire paraître la cinquième édition, revue et augmentée, de son *Cours élémentaire d'archéologie religieuse*, tome Ier : *Architecture* (Paris, Poussielgue, in-8), que nous recommandons à nos lecteurs.

— Dom Fernand Cabrol, prieur des Bénédictins de Solesmes, dans une excellente *Etude de théologie historique et critique : Tertullien selon M. Courdaveaux* (Extrait de la *Science catholique*. Paris, Delhomme et Briguet, in-8 de 57 p.), a relevé les bévues commises par M. Courdaveaux dans un essai sur l'illustre philosophe chrétien ; il a tracé un intéressant tableau de la vie du docteur africain et de l'histoire de ses idées et esquissé les traits de son caractère et de son talent.

— La *Décentralisation administrative* (53, rue de Lille, 6 francs par an) est une revue dont le titre dit suffisamment l'objet. Était-il bien utile de consacrer un organe spécial à combattre l'excès de centralisation, et le nouveau périodique offre-t-il de grandes chances de durée?

— M. Paul Meyan a eu l'idée de publier un *Annuaire pour 1890 des diplômés* (Paris, Société d'éditions scientifiques, in-18 de 580 p.), qui rendra certainement des services. On y trouve les listes par ordre alphabétique, avec lieux et dates de naissance, des gradués en théologie, droit, lettres, sciences, enseignement spécial, médecine, puis pharmacie. Nous espérons que l'auteur développera son *Annuaire* et que celui de 1891 donnera la liste des diplômés des Écoles des chartes, des langues orientales, etc.

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France*, 5e année (Paris, 1892, in-12 de LV-288 p.), contient : *État des membres du Conseil* au 31 décembre 1891; *Sources du Nobiliaire du Périgord*, par le vicomte de Gérard et le comte de Saint-Saud; — *La Noblesse maternelle et les Origines nobiliaires*, par M. Albert de Mauroy; — *Les Sources du Nobiliaire orléanais*, par M. Couret, ancien magistrat; — *Marie, sœur du grand Corneille, et sa postérité*, par M. Henri Le Court; — *L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem; ses onze premiers grands maîtres*, par le vicomte Oscar de Poli ; — *La Dîme et le Champart*, par le comte Gonzague Gianelli et le vicomte E. Révérend du Mesnil; — *Poésies*, par MM. Octave Lacroix, Alphonse de Visien, A. de Margon, O. de Poli; — *La Législation nobiliaire*, par Gaston Bernos; — *Sources du Nobiliaire du Dauphiné*, par M. Jules Chevalier; — *Sources du Nobiliaire de l'île de Corse*, par le comte Raoul

Colonna de Cesari ; — *La Famille de Bayard*, par M. Albert de Rochas ; — *Enquête sur les droits honorifiques et seigneuriaux de l'église paroissiale de Jans (Loire-Inférieure)*, par M. S. de la Nicollière-Teijeiro.

— M. D. Jouaust n'a pas voulu quitter la librairie sans remercier bibliophiles, critiques et artistes, de la sympathie qu'ils lui ont toujours montrée. A la suite des adieux qu'il leur adresse, il a réuni les articles dont les journalistes de tous les partis ont salué son départ (*Aux bibliophiles. Ultima. Notes et chroniques*. Paris, in-8 de 78 p., tiré à 300 exemplaires). Le petit volume, orné du portrait de l'habile éditeur, est un des plus élégants qui soient sortis de ses presses. Le *Polybiblion* ne pouvait manquer de signaler un recueil destiné à devenir célèbre ; d'abord, ce recueil contient diverses indications bibliographiques fort intéressantes (liste des collections de la librairie des bibliophiles, liste des auteurs publiés par cette librairie, liste des collaborateurs de la même librairie, écrivains, peintres et graveurs) ; ensuite et surtout, ce nous est une occasion de joindre nos hommages à ceux qui, dans toute la presse parisienne, ont été rendus au fin lettré, à l'artiste délicat et au galant homme.

— Dans la livraison du 15 février dernier de la *Revue des Deux Mondes*, M. Edmond Plauchut, racontant l'histoire du Berry, de Philippe-Auguste à Louis XII (*Les Anciennes Provinces de la France*), s'exprime ainsi (p. 883) : « On sait la fière réponse que fit à Capet le comte Adalbert, lorsque celui qui prenait le titre de roi demanda à Adalbert qui l'avait fait comte. — « Et toi, qui t'a fait roi? » Il n'y a qu'un petit malheur dans cette citation, c'est qu'on sait parfaitement que le dialogue n'a jamais eu lieu. Ce n'est pas seulement au sujet de Hugues Capet que le narrateur est peu au courant des récents travaux de critique historique, c'est aussi au sujet de Charles VII. Croirait-on qu'il en est encore à raconter qu'Agnès Sorel se servit de l'amour pour exciter le courage de ce roi et, par conséquent, qu'il ignore l'existence de cette belle et définitive *Histoire de Charles VII*, où M. de Beaucourt a si victorieusement réfuté les vieilles fables chères à M. Plauchut ?

Auvergne. — M. A. Vernière raconte d'une façon attrayante *Une Promenade à Villeneuve-Lambron* (Clermont-Ferrand, imp. Malleval, gr. in-8 de 8 p.). A la description du vieux château, « le seul château d'Auvergne qui ait gardé son cachet primitif, » il joint une rapide histoire de ses divers possesseurs, parmi lesquels il signale surtout le sénéchal d'Agenais et de Gascogne, Rigault d'Aurelle, qui le construisit à la fin du xve siècle. Il reproduit un document inédit qui fait grand honneur à ce gentilhomme et qui prouve que les seigneurs d'autrefois n'étaient pas tous les « oppresseurs du peuple. » D'après ce document, récemment retrouvé par un savant prêtre et qui est un monitoire sur parchemin, l'ancien sénéchal abolit la corvée dans ses terres plus de deux siècles et demi avant 1789.

Berry. — M. Octave Roger a publié dans le seizième volume des *Mémoires de la Société des antiquaires du centre*, puis a fait tirer à part un *Rapport de Didron sur les travaux exécutés de 1829 à 1848 à la cathédrale de Bourges* (Bourges, imp. Tardy-Pigelet, in-8 de 40 p.). « Chargé, dit M. O. Roger, par décision ministérielle du 30 avril 1848, de constater, au point de vue archéologique, les travaux déjà faits et ceux restant à faire, l'auteur de ce rapport juge avec une grande liberté et infiniment de science et d'esprit l'œuvre de ses contemporains. » Il est de fait que Didron s'élève avec beaucoup d'ironie contre les réparations barbares infligées à grands frais à la cathédrale de Bourges. Mais nous dirons volontiers avec M. Roger : « Heureusement ces temps sont passés, et si Didron était de nouveau appelé à contrôler les travaux exécutés dans la cathédrale depuis la rédaction de son rapport, peut-

être, sauf quelques critiques de détails, n'aurait-il que des éloges à décerner. » On ne peut que remercier M. Octave Roger d'avoir songé à publier ce très curieux rapport, qu'il a annoté et enrichi de deux jolies réductions phototypiques de lithographies de Hazé tirées de l'*Album du Berry* (1830).

Bretagne. — La brochure de M. Barthélemy Pocquet : *Débuts du duc d'Aiguillon en Bretagne. Les États de 1756, 6 décembre 1756 - 7 février 1757* (Vannes, Eugène Lafolye, in 8 de 30 p.), fait connaître les difficultés que rencontra le duc d'Aiguillon peu après son arrivée en Bretagne. D'un côté, le gouvernement, qui avait besoin d'argent, voulait établir de nouveaux impôts, de l'autre, les États de Bretagne refusaient de les accepter. De là naquirent une partie des troubles qui agitèrent cette province à la fin du siècle dernier.

— *L'Opposition aux États de Bretagne, la tenue de 1760* (Vannes, Lafolye, in-8 de 33 p.), du même auteur, est la continuation et le complément du précédent travail sur l'administration du duc d'Aiguillon. Sa popularité avait été très grande à ses débuts, mais peu à peu un parti considérable se forma contre lui. Après les États de 1760, l'opposition s'accentua et provoqua les événements qui firent tant de bruit autour de son nom et de celui de La Chalotais.

Dauphiné. — La première carte topographique imprimée des Alpes a paru à Turin en 1680; elle est due à Borgonio. Un émérite fureteur d'archives a trouvé mieux. Sous ce titre : *La Carte manuscrite des Alpes dressée en 1664 par le capitaine Jean Videl* (Paris, Chacornac, in-8 de 6 p.), M. P. Guillemin publie une grande carte inédite qui comprend une partie du Dauphiné, du Piémont, de la Savoie et un coin des Basses-Alpes. Cette carte, qui est peut-être le premier document détaillé de la région, est très curieuse à consulter; il y a là une profusion de noms de lieux à côté d'une tentative topographique bien esquissée; on y trouve même une vue panoramique de Briançon.

— Le titre seul des deux brochures suivantes en indique assez l'importance : *Inventaire des archives du chapitre métropolitain d'Embrun en 1790-1791*, publié par M. l'abbé Paul Guillaume, achiviste des Hautes-Alpes (Gap, imp. Jouglard, gr. in-8 de 44 p.); — *Les Premiers Siècles de l'église de Gap d'après Vallon-Corse (1715-1791)*, par le même (Gap, même imp., gr. in-8 de 34 p.). Dans cette dernière brochure le savant archiviste reproduit un fragment de l'*Histoire des évêques de Gap*, rédigée par un sérieux érudit gapençais vers 1780-85, où l'on remarquera combien François Vallon-Corse se rapproche des idées admises aujourd'hui par les critiques les plus compétents sur les origines ecclésiastiques des Gaules, notamment par M. l'abbé Duchesne (*Mémoire sur l'origine des diocèses épiscopaux de l'ancienne Gaule*, 1890).

— La Bibliothèque de Grenoble possède le manuscrit sur lequel Corbinelli a imprimé l'édition princeps du *De vulgari eloquio* de Dante. Il faut applaudir à l'idée de MM. le docteur Prompt et Maignien, conservateur de la Bibliothèque de Grenoble, de publier une édition photographique de ce précieux manuscrit. Le volume est en souscription chez M. Maignien.

— Vient de paraître à Montpellier : *États libres de Dauphiné, discours prononcé à Romans, le 11 novembre 1891, dans l'église Saint-Barnard*, par Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier (imp. Jean Martel aîné, in-8 de 40 p.).

Flandre. — *La porte de Paris à Lille et Simon Vollant, son architecte*, ont fixé l'attention de M. L. Quarré-Reybourbon (Paris, Plon, Nourrit et Cie, in-8 de 27 p.). Il nous fait connaître l'histoire de l'érection de la porte, nous présente l'artiste qui en a dressé le dessin, et nous fait assister aux vicissitudes qu'elle a subies dans le cours des âges. Le dessin des armes de l'artiste et celui de la porte qu'il a construite ornent l'étude de M. Quarré-Reybourbon.

Franche-Comté. — Vers la fin de la présente année, M. Auguste Castan

publiera un ouvrage du plus grand intérêt : *Les Imprimés du quinzième siècle de la Bibliothèque de Besançon.* Cet ouvrage, qui contiendra 962 notices descriptives, avec dissertations bibliographiques et reproductions de 60 marques typographiques ou ex-libris des possesseurs, est actuellement en souscription à l'imprimerie Dodivers, à Besançon. La parfaite compétence de l'auteur nous fait compter sur un travail de premier ordre.

— La monographie que M. Ch. Godard, professeur d'histoire au collège de Gray, vient de faire paraître sous ce titre : *Le Village d'Autet* (Gray, imp. Roux, in-16 de 284 p.), mérite de n'être pas confondue avec la masse des productions de même espèce. L'auteur parle ici d'une bourgade qu'il considère, avec raison, comme le « type du village, » sur le territoire duquel ne s'est accompli « aucun événement historique important. » Au point de vue des faits, la moisson de M. Godard a, par conséquent, été assez maigre : l'intérêt n'en est qu'étroitement local. Mais où le curieux des vieilles mœurs, le « patoisant » et même l'amateur de traditions populaires trouvent leur compte, c'est dans les détails nombreux et fort bien présentés que M. Godard a répandus un peu partout à travers son livre et principalement dans les derniers chapitres, que nous avons lus « avec un plaisir extrême. » En ces pages colorées, tout le passé, notamment, s'anime d'une vie intense. On remarquera la jolie vue d'Autet moderne qui orne la couverture et le titre intérieur, deux croquis de 1695 sur Dampierre et Autet et les armoiries de la famille Barberot d'Autet. L'Académie de Besançon a couronné cette monographie si digne d'être citée comme un modèle. Formulons une légère critique cependant : il eût été préférable de rejeter à la fin du volume les pièces justificatives, au lieu de faire suivre chaque chapitre de celles qui y sont afférentes. La table, également, eût gagné à être plus détaillée.

— M. P. Brune a extrait de l'*Histoire de l'abbaye et de la Terre de Saint-Claude*, de Dom P. Benoît, dont nous avons signalé le tome Ier, seul encore paru (*Polybiblion*, t. LXI, p. 276-277), des chartes dont l'authenticité, pour une partie du moins, a été contestée par divers auteurs et surtout au siècle dernier (1772), avec beaucoup d'animosité, par le fameux avocat Christin, ami de Voltaire. M. P. Brune a examiné sérieusement ces diplômes : les deux premiers, émanant de la chancellerie de Charlemagne, peuvent très bien, à son estime, n'être que des « copies, faites au xe siècle, qui, selon la coutume de l'époque, auraient modifié légèrement le texte original. » Mais, ajoute-t-il, que ces documents « soient tenus pour des originaux ou des copies d'originaux, nous sommes en droit de conclure très légitimement que les deux diplômes de Charlemagne conservent toute leur valeur aux yeux de l'historien. » C'est notre avis et ce sera aussi celui de tous les esprits non prévenus. Quant aux autres chartes reproduites, celles de Louis le Débonnaire, de Lothaire, de Hugues de Provence et de Louis l'Aveugle, nous ne voyons pas pour quelles raisons leur parfaite authenticité pourrait être mise en doute. Le consciencieux travail de M. P. Brune a pour titre : *Diplômes de l'abbaye de Saint-Claude publiés dans l' « Histoire de l'abbaye et de la Terre de Saint-Claude, » par D. P. Benoît, avec des notes critiques* (Montreuil-sur-Mer, imp. de la Chartreuse de Notre-Dame des Prés, in-8 de 34 p., avec 6 reproductions de chartes).

— Nous recevons, en même temps que la précédente brochure, un joli album intitulé : *Saint Claude et saint Oyend, patrons de la Ville et de la Terre de Saint-Claude* (même imprimerie). On trouve là vingt gravures exécutées au simple trait, tirées très finement sur papier de couleur imitant le chine et collées sur des feuilles de carton léger. Ces gravures représentent, d'après les vitraux de la cathédrale de Saint-Claude, les principales scènes de la vie des deux grands saints qui ont illustré la contrée.

— Il n'y a pas que les tout grands périodiques parisiens illustrés qui donnent de beaux numéros dits de Noël. Par exemple, un journal bimensuel littéraire, artistique et musical, qui se publie à Besançon (imp. Cariage) sous le titre caractéristique de : *Les Gaudes*, a fait paraître, les 25 décembre 1891 et 1er janvier 1892, une publication de ce genre, bien imprimée et gracieusement illustrée. Prose et vers sont généralement de bonne marque. Nous devons signaler, en fait de poésies : *Le Mineur*, par M. Ch. Grandmougin ; — *Le Christ libérateur*, par M. Pierre Mieusset ; — *La Petite Image* et *Chant du pays*, par M. Louis Mercier. Deux contes ont aussi un charme réel : *La Cheminée*, par M. Henri Bouchot, et *Noël campagnard*, par M. Ch. Bourget. A ne pouvoir s'y méprendre, ces deux contes sentent fortement « les gaudes, » dont le parfum et la saveur sont si appréciés des vieux Comtois. Quant aux « images, » exécutées au crayon lithographique, avec beaucoup de brio, elles sont aussi nombreuses que variées; mais nos préférences, qui peuvent être discutées, demeurent acquises aux paysages. Cent exemplaires de ce curieux numéro ont été tirés sur papier de luxe ; c'est l'un de ces exemplaires d'amateur qui nous est parvenu.

Gatinais. — Notre collaborateur M. Henri Stein entreprend, dans les *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, une série d'études sur les *Grands Seigneurs et petits fiefs du Gâtinais*. La première est consacrée à *Henri de Courances, maréchal de France* (1255-1268). (Tirage à part, Paris, Alphonse Picard, in-8 de 21 p.) Dans ce travail, M. Stein précise quelques points de la vie du maréchal jusqu'ici restée bien dans l'ombre.

Languedoc. — M. H. Omont a publié, dans les *Annales du Midi* de janvier dernier, une note très curieuse sur *Bernard de Montfaucon, sa famille et ses premières années* (Toulouse, Ed. Privat, gr. in-8 de 7 p.). On rapprochera avec fruit le document retrouvé par M. Omont (lettre écrite au lendemain du décès de l'illustre érudit par ses propres sœurs, chanoinesses de Saint-Augustin, à Sainte-Marthe de Limoux), d'un autre document inséré par M. le prince Emmanuel de Broglie dans l'appendice au tome II de son *Bernard de Montfaucon* (autobiographie du grand bénédictin). Parmi les renseignements fournis par les sœurs de l'éditeur de saint Jean Chrysostome on remarquera le renseignement relatif à la date de sa naissance dans le château de Soulage : 17 janvier 1655 et non, comme on l'a souvent dit, notamment dans le *Dictionnaire* de Lud. Lalanne, 13 janvier. M. Omont ne tardera pas à publier d'autres documents précieux pour la biographie de Montfaucon, qui sont en ce moment sous presse en Italie.

— Le tome III de la 9e série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de xv-607 p.) contient les principaux articles suivants : *Introduction à une histoire de l'influence de l'Orient sur les civilisations grecque et romaine*, par M. A. Duméril ; — *Note sur les orages de 1888 et 1889*, par M. Ed. Salles ; — *La Révolution française jugée par un Allemand* [Varnhagen von Ense], par M. Hallberg ; — *Le Latin moderne, étude d'histoire littéraire*, par M. Deschamps ; — *Formation et organisation de la bibliothèque publique de la ville de Toulouse*, par M. Lapierre, conservateur de cette bibliothèque ; — *Le Maréchal de Montrevel et les Camisards*, d'après la Correspondance inédite de Montrevel avec Baville, par le pasteur Vesson ; — *La Tératologie végétale et ses principes*, par M. D. Clos, directeur du Jardin des plantes ; — *La Loi salique et le droit romain*, par M. J. Brissaud ; — *Des Tremblements de terre au Japon*, par M. Berson ; — *La Méthode maternelle dans l'enseignement des langues vivantes*, par M. Henri Duméril ; — *Mémoires ou rapports inédits sur l'état du clergé, de la noblesse, de la justice et du peuple dans les diocèses de Narbonne, de Montpellier et de Cas-*

tres en 1573, par M. l'abbé Douais (mémoires écrits par le baron de Fourquevaux, gouverneur de Narbonne, conservés dans les archives du château de Fourquevaux); — *L'Association et spécialement la Gilde au moyen âge*, par A. Crouzel; — *Le Humage à Bagnères-de-Luchon*, par le docteur A. Frebault.

— L'imprimerie centrale du Midi (Hamelin frères, à Montpellier) vient de terminer l'impression de : *Les Édifices hospitaliers depuis leur origine jusqu'à nos jours. De l'assistance publique et des hôpitaux jusqu'au XIXe siècle. Les hôpitaux au XIXe siècle, études, projets, discussions et programmes relatifs à leur construction. Description de l'hôpital civil et militaire suburbain de Montpellier*, par M. C. Tollet, ingénieur, lauréat de l'Institut. 2e édition (Paris, in-fol. de VIII-322 p., illustré de 276 plans ou dessins).

LIMOUSIN. — Sous ce titre piquant : *Le Troisième Mariage d'Étienne Benoist*, M. Louis Guibert publie un curieux récit extrait de l'*Almanach limousin* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de 13 p.). Il s'agit d'un procès intenté à un riche bourgeois de Limoges, Étienne Benoist, l'auteur d'un livre de raison édité il y a une dizaine d'années par M. Guibert, lequel Benoist était accusé par les fils de Jeanne Colomb d'avoir tué leur mère. C'est d'après le registre des audiences du parlement de Poitiers, conservé aux archives nationales, que le savant auteur donne le résumé des débats de ce procès, qui eut grand retentissement en tout le Limousin, Benoist ayant été consul de la capitale de cette province à plusieurs reprises, notamment en 1426. L'ancien magistrat municipal gagna son procès et il vécut encore près de vingt ans; mais, dit le narrateur, — c'est son mot de la fin — « il ne se remaria pas. »

NORMANDIE. — La Bibliothèque nationale de Paris renferme un manuscrit intitulé : *Unellographie, ou Description poétique de la fondation de Bellesme, 1634*, qui a été signalé, il y a vingt ans, à l'attention des curieux normands, par le marquis de Chennevières, qui en a tiré un récit publié dans le recueil fort rare des *Mémoires de l'Académie de Bellesme*, sous le titre d'*Histoire du très noble et vaillant Hélidor*. M. l'abbé Desvaux vient de publier le manuscrit dû à Jean de Meulles, en l'accompagnant de nombreuses notes et d'une introduction sur l'auteur de cette « bergerie. » M. Gustave Levavasseur a joint à cette publication une fort intéressante préface, et tout collectionneur percheron tiendra à enrichir sa bibliothèque de cette plaquette imprimée à Bellesme, chez Levayer (gr. in-8, XXXVII-70 p. et planche).

PICARDIE. — Le fascicule Ier des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (Abbeville, imp. Fourdinier, in-4 de 113 p.) est rempli tout entier par un excellent travail sur *les Reliures artistiques et armoriées de la bibliothèque communale d'Abbeville*, par M. Alcius Ledieu, conservateur de cette bibliothèque. C'est d'après les conseils de M. Delisle que M. Ledieu a mis en lumière les curiosités bibliographiques de la riche collection dont il est le gardien. Les reliures décrites appartiennent à la Renaissance et au XVIIIe siècle. M. Ledieu a eu soin de donner une notice aussi complète que possible sur chacun des premiers possesseurs des livres précieux de la collection abbevilloise. Il a reproduit dans des planches d'une remarquable exécution toutes les armoiries et toutes les plus belles reliures dont livres et manuscrits sont ornés, et il a fait ainsi de son recueil un livre d'art autant qu'un livre d'érudition.

— Bonne et sérieuse étude que celle que consacre M. Pagart d'Hermansart aux *Conseillers pensionnaires de la ville de Saint-Omer* (Saint-Omer, imp. de H. d'Homont, in-8 de 58 p.). C'est vers 1317 que la municipalité voulut avoir des hommes de loi étrangers à la cité, et qui, moyennant une pension, l'éclaireraient de leurs conseils et iraient au besoin défendre devant les tribunaux les intérêts communaux. M. Pagart d'Hermansart nous fait connaître leurs fonctions, leurs obligations et leurs privilèges, en dresse la liste avec indica-

tion de leurs sceaux. Il étudie ensuite l'histoire des conseillers seconds, qui ne furent établis qu'au xve siècle, pour aider et suppléer le conseiller premier ou principal. D'intéressantes pièces justificatives nourrissent cette étude. Pourquoi donc l'auteur s'étonne-t-il que M. Demay ait traduit par Orléans le nom du conseiller en 1367, Jean d'Orliens? Il est bien certain qu'Orliens a été, au moyen âge, une des formes d'Orléans.

— M. l'abbé Fourrière, curé d'Oresmaux (Somme), a entrepris de rédiger une *Revue d'exégèse mythologique* (18, rue Saint-Fuscien, à Amiens), destinée à défendre ses opinions, qui ont été attaquées de toutes parts. Nos lecteurs se souviennent sans doute que la thèse favorite de M. l'abbé Fourrière est d'établir qu'Homère et les autres auteurs primitifs ont fait aux livres saints de larges emprunts.

Provence. — M. G. de Rey nous donne pour la cinquième fois son *Almanach des saints de Provence*, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal (Marseille, in-8 de 40 p.). A la suite du double calendrier dans lequel les noms des saints qui appartiennent à la Provence par leur naissance, leur séjour ou leur mort, sont imprimés en caractères italiques, on trouve d'intéressantes notices sur les *saints Vincent* et *Oronce, martyrs* (22 janvier); sur le *Triomphe du christianisme sous Constantin le Grand* (liste de nombreux athlètes de Jésus-Christ, martyrisés dans la région aujourd'hui représentée par les Alpes-Maritimes); sur *saint Eusèbe* et *saint Torquat*, évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux; sur *saint Marcellin*, évêque d'Embrun; *saint Vincent* et *saint Domnin*, évêques de Digne; sur *saint Concudius*, évêque d'Arles, et *saint Just*, évêque de Lyon.

Vendée. — La *Revue du Bas-Poitou*, que M. René Vallette dirige à Fontenay-le-Comte, avec autant de goût que d'intelligence, commencera, avec le premier numéro de la cinquième année, une série d'études sur les châteaux anciens et modernes de la Vendée.

— Dans *Une Excursion archéologique* faite *à Foussay*, en compagnie de M. Robuchon, l'excellent auteur des *Paysages et Monuments du Poitou* (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 10 p.), M. René Vallette a étudié l'église à portail roman, le prieuré et les maisons anciennes de la petite cité vendéenne.

Allemagne. — Les *Mittheilungen aus dem Archiv des königlichen Kriegsministeriums* (Berlin, Ernst-Siegfried Mittler et fils, in-8), dont les deux premiers fascicules viennent de paraître, ont pour objet de faire part au public des documents renfermés dans les archives du ministère de la guerre et offrant de l'intérêt pour l'histoire des guerres ou de l'administration militaire. C'est ainsi que le premier fascicule contient deux états, datés de 1713 et de 1740, de l'armée prussienne, et que le deuxième publie, entre autres pièces intéressantes, des documents pour l'histoire des campagnes de 1807 et de 1815, et un mémoire de Clausewitz en 1830-1831.

— Signalons encore la fondation d'une revue, d'histoire locale celle-ci : les *Hohenzollerische Forschungen*, dirigées par M. Christian Meyer (Berlin, Hans Düstenöder, in-8).

Angleterre. — La Société bibliographique d'Édimbourg, fondée en 1890, vient de faire paraître le premier volume de ses *Proceedings*. On y trouve une notice sur la vie et les œuvres de John Watson, imprimeur, avec une liste des ouvrages et plaquettes publiés par lui de 1697 à 1722, par J.-S. Gibb; — la bibliographie de « Book of Common Order » de l'église d'Écosse, par W. Cowan; — la bibliographie des deux capucins écossais John Forbes (1570-1606) et George Leslie (1590-1637), par T.-G. Law ; — et une notice de John Scott, intitulée : *L'Arithmetica* de Jordanus Nemorarius, imprimée à Paris en 1496, fut-elle le premier livre à l'impression duquel collabora un Écos-

sais? — Nous signalerons particulièrement ce dernier travail dans le premier volume des publications de cette association, à laquelle nous souhaitons longue vie et maintes découvertes dans le domaine qu'elle se dispose à étudier.

— M. H. Sweet est sur le point de publier une nouvelle grammaire anglaise (*New English Grammar, Logical and Historical*), mise au courant des derniers résultats de la science philologique.

— La librairie Williams et Norgate a sous presse un manuel de littérature, de philologie et d'histoire de France. Cet ouvrage est dû à M. F.-F. Roget, collaborateur de l'Encyclopédie de Chambers.

— Encore une revue nouvelle : *The Investor's Review*, trimestrielle (Londres, Longmans). L'éditeur et le principal rédacteur est M. A.-J. Wilson, dont la compétence en matières financières ne sera pas contestée par quiconque a lu : *The Resources of modern Countries* et *The National Budget*.

— M. Pagel Toynbee prépare deux ouvrages sur l'ancien langage français, qui l'un et l'autre seront publiés par MM. Clarendon : le premier est un recueil de textes (*Specimens of old french*), et le deuxième un glossaire (*Concise Dictionary of old french*).

— La *Library review*, dont on annonce pour le présent mois le premier numéro, est une revue mensuelle pour les bibliothécaires, éditée sous la direction de M. Kineton Parkes chez MM. Hutchinson, de Londres. L'objet de cette revue est de donner la liste de toutes les publications du mois avec les détails bibliographiques nécessaires, la statistique des ventes, des articles critiques, une chronique des bibliothèques.

— M. John Jullian vient de publier, chez l'éditeur John Murray, de Londres, un important *Dictionary of hymnology*.

— Nous signalerons encore l'ouvrage de M. Charles-Henry Teegans : *Elementary education in France* (Londres, Simpkin, Marshall et Cie, in-8).

Belgique. — M. Paul Bergmans nous donne une bonne *Étude sur l'éloquence parlementaire belge sous le régime hollandais (1815-1830)*. (Gand, Camille Vijt ; Bruxelles, P. Hayez, in-8 de 56 p.). Ce n'est pas une brillante époque qu'il a choisie pour sujet de ses recherches ; et le seul orateur vraiment marquant est M. de Gerlache. Il n'est point très facile de caractériser les autres, même ceux qui ont joué le rôle le plus important. Aussi la littérature aura-t-elle moins à puiser que l'histoire dans le travail de M. Bergmans. Nous regrettons que l'écrivain belge n'ait pas donné de plus longs extraits des discours des orateurs de l'époque. Avant de quitter cet ouvrage, nous signalerons la *liste des députés des provinces belges aux États généraux* (1815-1830), qui lui sert d'appendice.

Italie. — Le premier fascicule de la *Rivista internazionale di scienze giuridiche*, dont nous avons déjà parlé, indique nettement le but de l'éditeur : c'est de donner sur tous les ouvrages de droit des notices qui présenteront ce caractère d'originalité qu'elles seront rédigées par l'auteur même du volume autant que faire se pourra. Le dépouillement des périodiques se fera aussi avec impartialité.

Suisse. — Le P. Joachim Berthier, de l'ordre de Saint-Dominique, recteur de l'Université catholique de Fribourg, avait publié naguère en partie, dans une revue religieuse de Ferrare : *Il Rosario*, un commentaire nouveau de la *Divine Comédie*, d'après la doctrine théologique et philosophique de saint Thomas d'Aquin, qui fut très remarqué au delà des Alpes. Le docte religieux vient d'entreprendre la publication séparée et intégrale de son travail, qui promet de faire époque dans la critique dantesque, en une édition de luxe in-fol., accompagnée d'une abondante illustration archéologique et documentaire. L'ouvrage comprendra trois volumes en cinquante fascicules, pour les-

quels une souscription est ouverte, qui réunira sans aucun doute de nombreux adhérents en France, aussi bien qu'en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Le premier fascicule a récemment vu le jour : *La Divina Comedia con commenti secondo la scolastica*, del P. Gioachino Berthier, dei Predicatori. (Freiburg (Schweiz) Universitätsbuchhandlung, P. Friesenhahn; Paris, P. Lethielleux, in-fol. de XVI-32 p.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Sacerdos maximus omnes Christi Jesu ministros viam et veritatem docens*, auctore B. Aquilante (in-16, Desclée et de Brouwer). — *Dictionnaire de la Bible*, publié par F. Vigouroux (fasc. I et II. A-ANIMAUX, in-4, Letouzey et Ané). — *Cérémonies de l'installation des curés*, par l'abbé E. Duplessy (in-32, Leday). — *Méthode pratique d'instruction religieuse à l'usage des catéchistes*, par l'abbé C. Dementhon (in-18, Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat). — *Carnet d'un moine*, par le R. P. Dom G. Van Caloen (in-18, Société de Saint-Augustin). — *La Vie parfaite, ou le Christ ésotérique*, par A. Kingsford et E. Maitland; trad. de l'anglais (gr. in-8, Alcan). — *Mois de saint Joseph*, par l'abbé Berlioux (in-32, Vic et Amat). — *Mois de saint Joseph*, par l'abbé G. de Bessonies (in-32, Vic et Amat). — *Les Mariages écrits au ciel*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Traité théorique et pratique des actes de l'état civil*, par É. Mersier (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Droit pénal et les nouvelles théories*, par L. Lucchini, trad. par H. Prudhomme (in-8, Pichon). — *Traité théorique et pratique des opérations de bourse*, par A. Buchère (in-8, Chevalier-Marescq). — *Au Palais*, par F. Dumas (in-18, Savine). — *La Caisse d'épargne et de prévoyance de Paris, origine, histoire, législation (1818-1890)*, par E. Bayard (in-8, Hachette). — *Le Patronage des condamnés adultes et des jeunes libérés*, par J. Stevens (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Lexique de philosophie*, par A. Bertrand (in-8, Delaplane). — *La Physique de Straton de Lampsaque*, par G. Rodier (in-8, Alcan). — *Les Principes de la nature*, par C. Renouvier (2 vol. in-18, Alcan). — *Agnosticisme*, par E. de Roberty (in-18, Alcan). — *Esprit et liberté*, par P.-A. Bertauld (in-18, Alcan). — *La Réalité du monde sensible*, par J. Jaurès (in-8, Alcan). — *Psychologie du peintre*, par L. Arréat (in-8, Alcan). — *L'Art et la nature*, par V. Cherbuliez (in-18, Hachette). — *L'Argent et le travail*, par le comte L. Tolstoï, adapté du russe par Halpérine Kaminsky (in-18, Marpon et Flammarion). — *Morale pratique enseignée par l'exemple à la jeunesse française*, par G. de Gerando (in-18, A. Mame, à Tours). — *Le Rôle social des Universités*, par M. Leclerc (petit in-16, A. Colin). — *L'Éducation de nos filles*, par le Dr J. Rochard (in-16, Hachette). — *Le Problème cérébral*, par le Dr G. Surbled (in-18, Masson). — *L'Évolution du siècle*, par P. Geddes et A. Thomson, trad. par H. de Varigny (in-18 cartonné, veuve Babé). — *L'Albuminurie*, par T. Grainger Stewart; trad. par le Dr Beugnies (in-18, Babé). — *Traité des maladies du foie*, par le Dr Labadié-Lagrave (in-8, veuve Babé). — *Les Cures pittoresques de l'abbé Kneipp à Wörishofen*, par E. Goethals (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Leçons de chimie à l'usage des élèves de mathématiques spéciales*, par H. Gautier et G. Charpy (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Étapes de la science*, par E. Gautier (in-18, Lecène et Oudin). — *Les Chemins de fer*, par G. Mayer (in-32, Alcan). — *Les Pigeons voyageurs et leur emploi à la guerre*, par E. Caustier (in-18, Masson). — *Les Dialectes doriens*, par É. Boisacq (in-8, Paris, Thorin; Liège, Vaillant-Carmanne). — *Le Jargon Jobelin de maistre François Villon*, par P. d'Alheim (in-16, Savine). — *Le Ramayana*, poème sanscrit de Valmiky, trad. par H. Fauche (in-16 cartonné, Flammarion). — *Ajax, les Trachiniennes; Philoctète, Œdipe roi*, par Sophocle, trad. en vers français, par F.-E. Callot (in-18, Masson). — *La Pucelle, ou la France délivrée*, poème héroïque, par J. Chapelain, ouvrage en français mo-

derne, revu et annoté par É. de Molènes (2 vol. in-16 cartonnés, Marpon et Flammarion). — *Flammes de vie*, par F. Fleuriot-Kerinou (in-18, Lemerre). — *Foi et poésie*, par J. Serre (in-18, Lyon, Vitte). — *Poèmes et songes*, par J. Griselin (in-18, Sauvaitre). — *Le Long du Rhône et de la mer*, poésies provençales, par Sextius-Michel (in-18, Paris, Flammarion; Avignon, Roumanille). — *Poèmes et poésies*, par N. Lenau, trad. par V. Descreux (in-12, Savine). — *La Passion de Jésus*, drame en 5 actes en vers, par A. Chantroux (in-18, Savine). — *Torquemada*, par V. Hugo (in-18, Hetzel; Quantin). — *La Vie d'artiste*, par Ch. Moreau-Vauthier (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Mari d'Aurette*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Valforest*, par la comtesse M. de Massa (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Roman d'un timide*, par P. Vigné d'Octon (in-12, Lemerre). — *La Sacrifiée*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *Rose et Ninette*, par A. Daudet (in-18, Flammarion). — *Chaîne dorée*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *La Décadence latine. Éthopée X. Le Panthée*, par J. Péladan (in-18, Dentu). — *Pauvre Nina*, par J. de Cuverville (in-12, Savine). — *Giovanni*, par A. Aubin (in-18, Savine). — *Un Héritage*, par L. Macaigne (in-18, Savine). — *La Dame de la mer. Un Ennemi du peuple*, par H. Ibsen; trad. de A. Chenevière et H. Johansen (in-18, Savine). — *Baisers d'ennemis*, par H. Rebell (in-8, Sauvaitre). — *Mademoiselle de Carreros*, par L. Valbrun (in-12, Vic et Amat). — *Honneur et bonheur*, par B. de Buxy (in-18, H. Gautier). — *Noëlle*, par Champol (in-18, H. Gautier). — *Les Martyrs d'Alsace-Lorraine, Messine*, par P. Lauroy (in-18, Delhomme et Briguet). — *Récits de nos élèves*, par A. Bourgoin (in-18, Flammarion). — *Histoire de la littérature grecque*, par A. et M. Croiset. T. III (in-8, Thorin). — *Malherbe et la Poésie française à la fin du* XVIe *siècle* (*1585-1600*), par G. Allais (in-8, Thorin). — *Études d'histoire et de critique dramatiques*, par G. Larroumet (in-18, Hachette). — *Regards historiques et littéraires*, par le vicomte E.-M. de Vogüé (in-18, Colin). — *Boileau*, par G. Lanson (in-18, Hachette). — *Histoire de la littérature allemande*, par G.-A Heinrich. T. III (in-8, Leroux). — *Gœthe et Beethoven*, par H. Blaze de Bury (in-18, Perrin). — *Opuscoli di vario argomento*, par S.-E.-A. Capecelatro (2 vol. in-8, Rome, Tournai et Paris, Desclée et Lefebvre). — *Les Grandes légendes de France*, par E. Schuré (in-18, Perrin). — *Traditions populaires du Doubs*, par C. Thuriet (in-8 carré, Lechevalier). — *Légendes fribourgeoises*, par J. Genoud (in-18, Fribourg, Œuvre de Saint-Paul). — *De Paris au Cap Nord. De Bergen à Stockholm. Voyage au pays des Fiords*, par L. Dumuys (in-8, Petithenry). — *A Rome et en Italie, impressions d'un pèlerin*, par l'abbé J.-M. Buathier (in-16, Delhomme et Briguet). — *L'Asie* (2e partie), par L. Lanier (in-18, Belin). — *Souvenirs de la côte d'Afrique*, par le baron E. de Mandat-Grancey (in-18, Plon et Nourrit). — *Choses d'Afrique*, par P. d'Arlay (in-8, Lecoffre). — *Les Grands Évêques de l'Église de France au* XIXe *siècle* (2e série), par Mgr Ricard (in-8, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *L'Abbé Bourbonne* (*1834-1890*), par l'abbé Séméraire (in-8, Vic et Amat). — *La Mission du Su-Tchuen au* XVIIIe *siècle. Vie et apostolat de Mgr Pottier*, par L. Guiot (in-8, Téqui). — *Élatée, la ville, le temple d'Athéna Cranaia*, par P. Paris (in-8, Thorin). — *Guerre des Gaules*, de C.-J. César, trad. avec notes et index géographique, par J. Bellanger (in-18, Thorin). — *Organisation de l'Empire romain*, par J. Marquardt; trad. par P. Louis-Lucas et A. Weiss. T. II (in-8, Thorin). — *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*, par Fustel de Coulanges. *Les Transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne* (in-8, Hachette). — *Olivier Maillard, sa prédication et son temps*, par l'abbé A. Samouillan (in-8, Toulouse, Privat; Paris, Thorin). — *La Minorité de Louis XIII, Marie de Médicis et Sully* (*1610-1612*), par B. Zeller (in-8, Hachette). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*,

publiés par le comte de Cosnac et E. Pontal. T. XI (in-8, Hachette). — *Bossuet historien du protestantisme*, par A. Rébelliau (in-8, Hachette). — *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563)*, étude sur les origines du protestantisme libéral français, par F. Buisson (2 vol. in-8, Hachette). — *Choiseul et la France d'outre-mer, après le traité de Paris*, par E. Daubigny (in-8, Hachette). — *Les Plus illustres Captifs*, par le R. P. Calixte (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Institutions de la marine*, par Chevalier (in-18, Challamel). — *Histoire contemporaine de l'Europe et de la France, depuis 1789 à 1889*, par F. Corréard (in-18 cartonné, Masson). — *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 4e partie. *Les Limites naturelles (1794-1795)* (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *La Société des Jacobins*, t. III, par F.-A. Aulard (in-4, Jouaust; Noblet; Quantin). — *La Reine Marie-Antoinette*, par P. de Nolhac (in-18, Lemerre). — *Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente* (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Présent et l'avenir du catholicisme en France*, par l'abbé de Broglie (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Clergé français dans le passé et dans le présent*, par l'abbé des Fontenelles (in-18, Dentu). — *La République et la Politique de l'Église*, par le P. V. Maumus (in-18, Lethielleux). — *Religion*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *La Discussion concordataire au Sénat et à la Chambre des députés* (in-12, Poussielgue). — *Nos désastres, causes et responsabilités*, par A. Duchatel (in-18, Savine). — *Le Secret de Fourmies*, par É. Drumont (in-18, Savine). — *L'Instruction publique à Lyon avant 1789*, par la Société nationale d'éducation de Lyon (Lyon, in-8, Pitrat). — *Notice sur la Chambre des comptes de Dole, suivie d'un Armorial de ses officiers*, par R. de Lurion (in-8, Besançon, Paul Jacquin). — *Un Canton du Bocage vendéen* (in-8, Melle, Lacuve). — *Histoire de la principauté d'Orange*, par le comte A. de Pontbriand (gr. in-8, Picard). — *Histoire de la maîtrise de Rouen*, par l'abbé A. Collette et l'abbé A. Bourdon (in-4, Rouen, Cagnard). — *Histoire d'un monastère. Les Bénédictins de Saint-Laurent de Bourges* (in-8, Bourges, chez les bénédictins du Saint-Sacrement). — *Histoire du règne de Marie Stuart*, par M. Philippson. T. I (in-8, Bouillon). — *Mémoires du maréchal de Moltke. Lettres à sa mère et à ses frères Adolphe et Louis* (in-8, Le Soudier). — *Institutionen des katholischen Kirchenrechts*, von H. Laemmer (gr. in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Annual Report of the American Historical Association, for the year 1889* (in-8, Government printing office). — *La Enseñanza de la historia*, por R. Altamira (in-8, Madrid, Fortanet). — *Jeanne d'Arc en Angleterre*, par F. Kabbe (in-12, Savine). — *Bibliografia di Pompei, Ercolano e Stabia*, compilata da F. Furchheim (in-16, Napoli, Furchheim). — *Bibliographia Sibirica*, par V.-I. Méjow. T. III (gr. in-8, Saint-Pétersbourg).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Bibliotheca Mariana. — M. Auguste Nicolas, dans la préface de son ouvrage : *la Vierge Marie et le plan divin*, parle d'un bibliographe auteur d'une *Bibliotheca Mariana* demeurée inachevée et dont il ne donne pas le nom. Quel est ce bibliographe? Qu'est devenue son œuvre? Qui s'est chargé de la terminer et de la faire paraître?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1891 sont en vente, et forment SOIXANTE-TROIS VOLUMES gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1891

Articles de fond. — R. P. H. DELEHAYE, S. J. : Pierre de Pavie, légat du pape Alexandre III. — A. LECOY DE LA MARCHE : L'Expédition de Philippe le Hardi en Catalogne. — Dom Paul PIOLIN : Le Cardinal de Richelieu dans ses rapports avec les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. — Ludovic SCIOUT : Le Coup d'État du 22 floréal (11 mai 1798). — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et la Royauté française. — G. DU FRESNE DE BEAUCOURT : La Conspiration du duc d'Alençon (1433-1436). — Abbé J.-A. PETIT : Les Accusations contre Marie Stuart. Riccio. Darnley. Bothwell. Babington. — Marius SEPET : Le Serment du Jeu de Paume et la Déclaration du 23 juin. — Godefroid KURTH : La Reine Brunehaut. — Abbé A. TOUGARD : La Persécution iconoclaste, d'après la Correspondance de saint Théodore Studite. — Abbé P. FERET : Les Emprisonnements de Roger Bacon. — Chanoine ALLAIN : L'Enquête scolaire de 1791-1792. — Abbé Fl. DE MOOR : L'Histoire primitive d'Israël, d'après des documents égyptiens et hétéens. — R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. : L'Organisation des églises chrétiennes au IIIe siècle. — Octave VIDIER : L'Influence politique du Père Joseph. Négociations avec les princes d'Allemagne et la Suède. — Marius SEPET : La Révolution de juillet 1789.

Mélanges. — R. P. MARTINOV, S. J. : Un Empereur byzantin au Xe siècle. — Abbé VACANDARD : Les Poèmes latins attribués à saint Bernard. — H. MORANVILLÉ : L'Ordonnance cabochienne de 1413. — Victor PIERRE : Un internonce à Paris pendant la Révolution. — H. BEAUDOUIN : La Mort de Jean-Jacques Rousseau. — Roger LAMBELIN : L'Intervention européenne au Mexique. — Dom G. MORIN : L'Origine française de Guy d'Arezzo. — Godefroid KURTH : Une Nouvelle Histoire des Papes. De Pie II à Sixte VI. — J. VAESEN : Louis XII avant son avènement. — Denys D'AUSSY : L'Assassin du prince de Condé à Jarnac (1569). — Comte BAGUENAULT DE PUCHESSE : Une Grande Bourgeoise de Paris au temps de la Ligue. — R. P. H. CHÉROT, S. J. : Le Surintendant Fouccquet. — Mgr Ant. RICARD : La Dernière Élection d'un Roi des Romains, d'après les Mémoires inédits du cardinal Maury. — R. P. A.-J. DELATTRE, S. J. : Un Dernier Mot sur les Chaldéens. — L. RIOULT DE NEUVILLE : Les Origines de la propriété, suivant M. Émile de Laveley. — Paul ALLARD : Un Nouveau Livre sur le IVe siècle. — Abbé E. VACANDARD : Chronologie abélardienne. La Date du concile de Sens. — L. DE LA SICOTIÈRE : Les Mémoires du général Tercier. — A. D'AVRIL : Le Moyen âge en Espagne. — R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. : Saint Théognius, évêque de Bétélie, en Palestine. — Dom Fernand CABROL : Les Derniers Travaux sur l'histoire des persécutions de l'Église. — Armand D'HERBOMEZ : Le Voyage de Philippe-Auguste à Tournay en 1187. — Abbé C. DOUAIS : Les Universités françaises avant 1789.

Courrier allemand, anglais, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent douze publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

HARVARD COLLEGE
APR 28 1892
LIBRARY

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-CINQUIÈME. — LXIVe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — AVRIL

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. HERDER.

VIENNE
GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier MELANDRI, Directeur-Administrateur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE.

MADRID
José RUIZ y Ca (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE
Manoel-Jose FERREIRA, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL
CADIEUX et DEROME, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

1892

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AVRIL 1892

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. F. Boissin.

II. — POÉSIE, par M. P. Saint-Marcel.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — E. Le Camus : La Théologie populaire de N.-S. Jésus-Christ (p. 331). — Dr C. Clemen : Die religionsphilosophische Bedentung der stoischchristlichen Eudämonismus in Justins Apologie. Studien und Vorarbeiten (p. 332). — C. Pesch : Gott und Götter. Eine Studie zur vergleichenden Religionswissenschaft (p. 333).

Jurisprudence. — F.-A. Gietl : Die Sentenzen Rolands nachmals Papstes Alexander III (p. 334). — A. Picard : Traité des eaux, droit et administration (p. 335).

Sciences et Arts. — R. Altamira : La Enseñanza de la historia (p. 336). — R. von Ihering : La Lutte pour le droit (p. 338). — A. Lezé : Les Industries du lait (p. 339).

Belles-Lettres. — É. Boisacq : Les Dialectes doriens : phonétique et morphologie (p. 340). — C. Thuriet : Traditions populaires du Doubs (p. 341). — A. France : La Vie littéraire (p. 342).

Histoire. — J. Marquardt et Th. Mommsen : Le Culte chez les Romains (Manuel des antiquités romaines) (p. 344). — L. Compain : Étude sur Geoffroi de Vendôme (p. 346). — A. Jean : Les Évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1801 (p. 347). — P. de Nolhac : La Reine Marie-Antoinette (p. 348). — Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration (1790-1800) publiée par M. de la Rocheterie (p. 349). — Les Monologues de Napoléon Ier (p. 350). — Thoumas : Les Français au Mexique (p. 352). — A. Collette et A. Bourdon : Histoire de la Maîtrise de Rouen (p. 352). — M. Boucard : La Vie de Paris (p. 354). — Calixte de la Providence : Les Plus illustres Captifs, ou Recueil des actions héroïques d'un grand nombre de guerriers et autres chrétiens réduits en esclavage par les mahométans (p. 355).

IV. — BULLETIN. — Mme Bourdon : Chrétiennes de nos jours (p. 356). — É. Rod : Les Idées morales du temps présent (p. 356). — H. Duhaut : La Justification de la jurisprudence de la cour de cassation en matière d'assurance sur la vie (p. 357). — T. Ziegler : Die Fragen der Schulreform (p. 357). — G.-F. de Prado et R.-A. Sereix : Calculo de los numeros aproximados y operaciones abreviadas (p. 358). — J. Plassmann : Die neuesten Arbeiten über den planeten Mercur (p. 358). — M. Brillouin : Recherches récentes sur diverses questions d'hydrodynamique (p. 358). — Chappuis de Maubou : La Santé améliorée par le lait et des mesures hygiéniques très productives même au point de vue financier. Le Lait (p. 359). — É. Gauthier : Comme quoi la France pourrait nourrir cent millions d'habitants. Une révolution agricole. Georges Ville et les engrais chimiques (p. 359). — É. Gauthier : Les Étapes de la science (p. 359). — F. Étienne : Essai sur les principes d'exécution du chant grégorien et leur application (p. 360). — O. Boni : Momenti lirici (p. 360). — H. Mazel : Le Nazaréen (p. 361). — J. Dauphin : Un Poète apôtre, ou le R. P. Léon Barbey d'Aurevilly, missionnaire eudiste (p. 361). — H. d'E. : Perdue dans la forêt (p. 361). — Nouvelle Bibliothèque bleue. Du temps que la reine Berthe filait (p. 362). — Mystères du moyen âge, mystères liturgiques (p. 362). — J. Bujadoux et E. Benne : Recueil de narrations françaises empruntées aux écrivains du XIXe siècle et accompagnées de canevas (p. 362). — E. Guénin : La Russie. Histoire, géographie, littérature (p. 363).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Le vice-amiral Jurien de la Gravière, Mgr Péronne, le R. P. de Boylesve, l'abbé Riche, Freeman, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours et Prix. — La Presse périodique en Bulgarie. Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Angleterre. — Autriche-Hongrie. — Belgique. — Espagne. — Grèce. — Italie. — États-Unis. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

HARVARD COLLEGE
APR 28 1892
LIBRARY.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Fantôme d'Orient*, par PIERRE LOTI (de l'Académie française). Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18 de 250 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Livre de la Pitié et de la Mort*, par le même auteur. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 3. *Féfée*, par JULES HOCHE. Paris, A. Savine, 1892, in-18 de 308 p., 3 fr. 50. — 4. *Une Honnête Femme*, par ARMAND CHARPENTIER. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 356 p., 3 fr. 50. — 5. *Monsieur le Gendarme*, par CLOVIS HUGUES. Paris, Charpentier, 1891, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 6. *La Peur de la mort*, par le comte FRANÇOIS DE NION. Paris, Savine, 1891, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 7. *La Montée*, par GABRIEL SARRAZIN. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 23 p., 3 fr. 50. — 8. *Bonne-Dame*, par ÉDOUARD ESTAUNIÉ. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 360 p., 3 fr. 50. — 9. *Rose et Ninette*, par ALPHONSE DAUDET. Paris, E. Flammarion (collection Guillaume), 1892, in-12 de 264 p., 3 fr. 50. — 10. *René Pierson*, par HENRI MONNET. Paris, Savine, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 11. *Mariage mondain*, par PIERRE MAËL. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-12 de 348 p., 3 fr. 50. — 12. *Mer sauvage*, par le même auteur. Paris, Ollendorff, 1891, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 13. *Quand on aime*, par le même auteur. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 454 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Marquis de Villarneuil*, par WILLIAM MARCELLY. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 15. *Hermine*, par le comte de MARENCHES. Paris, Savine, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 16. *L'Irrémédiable*, par BRADA. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-18 de 262 p., 3 fr. — 17. *Bonheur conquis*, par CHARLES FOLEY. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 18. *La Sarcelle bleue*, par RENÉ BAZIN. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Roman d'une croyante*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 284 p., 3 fr. — 20. *Sœur Louise*, par M. DU CAMPFRANC. Paris, Henri Gautier, 1891, in-12 de 288 p., 3 fr. — 21. *Obéissance*, par le même auteur. Paris, Henri Gautier, 1891, in-12 de 320 p., 3 fr. — 22. *Arrière-Saison*, par PAUL GUÉ, Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 338 p., 3 fr. — 23. *La Femme du renégat*, par Mme NELLY LIEUTIER. Paris, Westhausser, 1892, in-12 carré de 300 p., 3 fr. — 24. *Le Juif franc-maçon*, par l'abbé HENRI DESPORTES. Paris, Delhomme et Briguet, 1891, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 25. *Maria-Laura (la femme du franc-maçon)*, par PAUL FÉVAL fils. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 322 p., 2 fr. — 26. *Marthe de Bellesmont*, par Mme la comtesse de BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 352 p., 2 fr. — 27. *La Fresnaie*, par Mme MATHILDE AIGUEPERSE. Paris, Louis Carré, 1891, in-12 de 284 p., 2 fr. — 28. *Abnégation*, par la baronne LECLERC DE ***. Paris, Louis Carré, 1891, in-12 de 256 p., 2 fr. — 29. *La Seconde Femme de Lionel*, par MARIE PIERRE. Paris, Louis Carré, 1891, in-12 de 268 p., 2 fr. — 30. *Louis XI à Péronne*, par A. JUMIN. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 322 p., 2 fr. — 31. *Claudia Varenilla* (récit des temps mérovingiens), par J.-L. DE LA MARSONNIÈRE. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-12 de 344 p., 3 fr. 50. — 32. *Mistress Branican*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, 1892, 2 vol. in-12 de 326 et 348 p., 6 fr. — 33. *A travers les forêts vierges*, par DÉSIRÉ CHARNAY. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 392 p., 3 fr. 50. — 34. *Syrlin*, par OUIDA; traduit de l'anglais par F. BERNARD. Paris, Hachette, 1892, 2 vol. in-18 de 294 et 368 p., 2 fr. 50. — 35. *Sainte-Rosalie-aux-Bois*, par le même auteur. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 390 p., 3 fr. 50. — 36. *Premières Joies et Premières Larmes*, par mistress HUNGERFORD, traduit de l'anglais par E. DIAN. Paris, Hachette, 1891, 2 vol. in-18 de 296 et 268 p., 2 fr. 50. — 37. *Autour d'un héritage*, par Mme ALEXANDER, traduit de l'anglais par CAMILLE VALDY. Paris, Hachette, 1891, 2 vol. in-18 de 340 et

322 p., 2 fr. 50. — 38. *Nouvelles*, par HUGH CONNWAY, traduites de l'anglais par HÉPHELL. Paris, Hachette, 1891, in-18 de 266 p., 1 fr. 25. — 39. *Fantaisies dans la manière de Callot*, par HOFFMANN, traduites de l'allemand par HENRY DE CURZON. Paris, Hachette, 1891, in-18 de 368 p., 1 fr. 25. — 40. *Vouloir, c'est pouvoir*, par ELLY REUSS, traduit de l'allemand par le docteur GUSTAVE LAUTH. Paris, Firmin-Didot, 2 vol. in-12 de 348 et 320 p., 5 fr. — 41. *Lora*, par M. Z. DE MANTEUFFEL, traduit de l'allemand par A. CHEVALIER. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12, de 346 p., 2 fr. 50. — 42. *Bonne chance*, par un anonyme, traduit de l'allemand par MAURICE SIBILLE. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 350 p., 2 fr. 50. — 43. *L'Héritage de Gledesworth*, par MAXVELL GRAY, traduit de l'allemand par ROBERT DE CERISY. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-12 de 432 p., 2 fr. 50 — 44. *Dans le tourbillon du monde*, par A. VELDENZ, traduit de l'allemand par J. DE ROCHAY. Paris, Lecoffre, 1892, in-12 de 270 p., 2 fr. — 45. *Maura*, par LAZARE GOULIN. Paris, A. Savine, 1892, in-12 de 548 p., 3 fr. 50. — 46. *Les Étapes de la folie*, par DOSTOIEWSKY, traduit du russe par HALPERINE-KAMINSKY. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 264 p., 3 fr. 50. — 47. *Le Voyageur enchanté*, par NICOLAS LIESKOFF, traduit du russe par VICTOR DERELY. Paris, Savine, 1891, in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 48. *L'Aube russe*, par ALEXANDRE POUCHKINE ; traduit du russe par E. TSEYTLINE et E. JAUBERT. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 270 p., 3 fr. — 49. *Nouvelles slaves*, traduites du russe, du croate et de l'allemand par C. DE STREBINGER. Paris, Westhausser, 1892, in-16 de 270 p., 2 fr. 50. — 50. *Autour du mystère*, par GASTON DUJARRIC. Paris, Savine, 1891, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 51. *En vitrine*, par le comte RENÉ DE MARICOURT. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de 334 p., 3 fr. 50.

1 et 2. — Maintenant qu'il est de l'Académie française, M. Julien Viaud (Pierre Loti) devrait bien nous faire grâce du récit sans cesse renouvelé de ses amours exotiques et passagères. *Le Mariage de Loti*, malgré son affectation de sensualité païenne, nous intéressait — parce que la donnée en était originale, le ton sincère, le style hardi, pénétrant et subtil. Mais on se fatigue à voir le romancier-navigateur revenir sans cesse sur les petites négresses, les vaporeuses créoles, les menues japonaises, les faciles musulmanes, qu'il a connues, aimées, abandonnées, pendant ses escales et traversées dans les cinq parties du monde. C'est d'une fatuité à la don Juan tout à fait insupportable et haïssable — et j'avoue que je suis ici de l'avis de Pascal. *Madame Chrysanthème* était déjà singulièrement agaçante pour plus d'un lecteur. *Fantôme d'Orient* produira sur beaucoup la même impression désagréable. Une première fois, dans *Asiyadé*, Pierre Loti nous avait raconté que, de passage à Constantinople, il arracha une jeune Circassienne du sérail du vieil Abededin, l'aima pendant six mois et la quitta brusquement, rappelé par son service vers d'autres climats. Or, voilà qu'aujourd'hui *Asiyadé* reparaît dans un volume de deux cent cinquante pages. Pierre Loti éprouve le besoin de revenir à Stamboul, de rechercher sa victime, de nous parler encore d'elle, de nous apitoyer sur sa mort, de nous réciter en plein cimetière turc, d'après le thème de la *Graziella* et du *Lac* de Lamartine, son antienne habituelle sur les contrastes qui existent entre l'immuable nature et la fugace existence humaine. Eh bien! le lecteur est saturé de ses égoïstiques ritournelles, et Pierre Loti ferait sagement de passer à des sujets plus neufs, sans quoi il pourrait bien ne rester de lui que deux livres : *Mon frère Yves* et *Pêcheur d'Islande*. Il

vrai que ce sont des chefs-d'œuvre, ce que n'est pas *Fantôme d'Orient*. Faut-il en conclure qu'il soit littérairement sans valeur? A Dieu ne plaise! Il y a de jolies descriptions de la vie turque à Constantinople, des peintures pleines de couleur et de vérité, des impressions d'art donnant en quelques lignes savoureuses la vision d'un pays et d'un peuple si différents des nôtres. Il y a aussi des analyses de pensées et de sentiments d'une émotion profondément humaine. On ne peut que rendre justice à tant de belles qualités, tout en regrettant qu'elles soient amoindries et déparées par un complet insouci de la morale et par un pessimisme désolant. C'est là, d'ailleurs, le « ver rongeur » de Pierre Loti. Dans ses premiers volumes, il allait même jusqu'au blasphème. Aujourd'hui, le blasphème et la bravade sont par lui répudiés. Le mécréant s'est transformé en incroyant, un incroyant tourmenté par le problème de l'au delà. Dans son esprit surgit sans cesse la hantise de la fin de tout, du jamais plus. A presque chaque page de certains de ses livres, mais surtout dans le *Livre de la Pitié et de la Mort*, on lit des phrases comme celle-ci : « Tout s'éteignit à jamais dans la nuit du vrai sommeil. » « Oh ! le néant, là, tout près, qui nous appelle, et où nous serons demain! » « Je suis obsédé par le souvenir des êtres qui sont retournés dans l'éternel rien, dans les anéantissements de l'absolue nuit noire. » Partout ce sont des cris désespérés sur les portes sinistres de cette « grande nuit, » sur le « grand soir inexorable, » sur le « sombre et révoltant mystère de l'anéantissement des personnalités; » partout des épouvantes et des craintes devant la « destruction » et le « vide. » A quoi faut-il attribuer cet état d'esprit véritablement particulier? Je crois que l'éducation première de Loti n'y est pas étrangère. Élevée dans les principes d'un protestantisme rigide, cette âme rêveuse, mélancolique et tendre dut être révoltée par le dogme calviniste de la prédestination, et, dans *le Roman d'un enfant*, il nous raconte lui-même que, déjà au collège, le doute, de son compas mortel, lui avait (irrémédiablement peut-être) percé le cœur. *Le Livre de la Pitié et de la Mort* nous dévoile la blessure à nu. Mais, je le répète, nous n'avons plus affaire au blasphémateur d'autrefois. S'il n'élève pas son angoisse vers Dieu, il ne l'outrage pas, et le regard qu'il jette sur l'humanité devient de plus en plus compatissant. Les humbles, les souffrants, les animaux domestiques, n'ont pas de meilleur avocat. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire dans *le Livre de la Pitié* ces émouvants récits qui s'appellent : *Une bête galeuse*, *Chagrin de vieux forçat*, *Veuves de pêcheurs*, et notamment *Tante Claire nous quitte* — la perle du volume — tout un chapitre exquis où Loti nous raconte la mort d'une vieille tante qu'il aimait, et où il nous fait à la fois frissonner et pleurer. J'engage pourtant les jeunes gens qui n'ont pas des convictions bien assises à se méfier de la musique charmeuse de ce maître écrivain.

3 et 4. — A l'école de Pierre Loti appartiennent MM. Jules Hoche et Armand Charpentier. Je ne veux point dire par là que ces romanciers (M. Jules Hoche s'en défend d'ailleurs vivement) imitent les procédés littéraires de l'auteur de *Fantôme d'Orient*. Mais ils sont de son école, en ce sens qu'ils affectent d'étaler, l'un dans *Féfée*, l'autre dans *Une Honnête Femme*, son scepticisme endormeur et sa morale facile. Le héros de M. Jules Hoche a le mal du siècle, et il s'en console avec une Moresque d'Alger, qu'il abandonne ensuite pour s'enfermer dans la solitude et raconter sa passion morte, exactement comme fait Pierre Loti. L'action, ici, est seulement un peu plus corsée, si elle n'est pas plus sensuelle. Tableaux très colorés de la Kasbah et des environs d'Alger. Quant à l'*Honnête Femme*, de M. Armand Charpentier, voici en quoi consiste son honnêteté : Hélène Bernard est jolie, spirituelle, distinguée. Elle a pour mari un homme laid, sot et grossier. Cette disparité conjugale lui sert de prétexte pour tomber d'abord dans l'adultère, s'y complaire ensuite, y vivre d'habitude et glisser jusqu'aux derniers degrés de l'avilissement, tout en ayant la prétention de se croire et de se dire « une honnête femme. » N'est-ce pas le cas de rappeler cette profonde boutade de Joseph de Maistre : « J'ai causé hier avec un honnête homme, et je n'ai rien vu de plus affreux. » Le malheur est que M. Armand Charpentier ne se contente pas de raconter : il explique, il excuse, en une excellente langue d'ailleurs (ce qui rend encore son livre plus dangereux), les chutes multiples et malpropres de son Hélène; il échafaude sur le sophisme gradué des circonstances atténuantes comme une sorte de thèse sociale. Mais il a beau faire : sa prétendue *Honnête Femme* finit par inspirer le mépris et la répulsion. Puisque la maternité ne la tire même pas de ses vices et de son avachissement, on ne voit point qu'elle vaille mieux que les prostituées de profession, que les coureuses de bas étage.

5. — *Monsieur le Gendarme*, de M. Clovis Hugues, nous ramène vers des sujets moins faisandés et dans des milieux plus sains. C'est l'histoire, fort gaiement exposée, d'une petite Provençale, Louison Roucan, qui s'est amourachée du gendarme Marius, un bel homme et un brave garçon. Elle ne demande pas mieux que d'épouser son « galant. » Mais elle est orpheline ; elle vit au jour le jour de son travail de couturière. Or, la loi exige que la fiancée d'un gendarme apporte au contrat trois mille francs de dot. Comment faire ? Louison a un oncle, Truphème Bénazet, avare et thésauriseur, le plus riche fermier des Baumettes. La pauvrette se fait ce raisonnement : « Mon oncle n'a point d'enfants; héritage doit me revenir; si je prélevais une petite avance, ce ne s peut-être pas un bien gros péché. » Mais elle n'en dit rien à Trupl qui, découvrant le larcin, met toutes les autorités du canton en mc ment. Les gendarmes arrivent, font des perquisitions, trouvent les

mille francs dans le tiroir de Louison, et c'est, triste ironie du sort, « monsieur le gendarme Marius, » représentant de l'impitoyable Loi, qui l'arrête. A la fin, néanmoins, tout s'arrange, grâce à l'herboriste Bénistan dit le Long, qui apporte en dot à la fille de la Roucan le trésor d'un voleur, mort écrasé au pied d'un rocher. Benazet, d'ailleurs, se laisse fléchir, et Louison épouse « Monsieur le Gendarme. » Ce roman de Clovis Hugues contient des tableaux très animés, des scènes très pittoresques de la vie populaire en Provence. Il est écrit d'un style rapide, simple, avec des expressions naïves empruntées aux vieux conteurs. Par malheur, l'auteur a gâté son récit comme à plaisir en y semant, en deux ou trois endroits, la mauvaise graine de ses préjugés antireligieux. Ainsi, à propos du pèlerinage de Notre-Dame des Lumières, il fait apparaître un prédicateur royaliste, le Père François, et lui prête cette inconcevable, hérétique et ridicule sortie : « Pas de communion pour les femmes et les filles des rouges, pour celles qui pactisent avec les ennemis de Dieu et du Roi. Elles n'ont qu'à se retirer, même si elles ont reçu l'absolution. La table eucharistique n'a pas été dressée pour elles. » Jamais, en aucun temps, pas plus dans le Midi que dans le Nord, un prédicateur catholique, si royaliste qu'on le suppose, n'a parlé en chaire de cette façon. Si le Père François s'était permis cette incartade, ses supérieurs lui auraient interdit la prédication, et la « Rouge » du Thor, venue à Notre-Dame des Lumières pour faire ses dévotions, aurait eu raison de s'écrier en pleine église : « Je ne savais pas que Notre-Seigneur fût mort sur la croix pour les Blanches toutes seules. » Cette extravagante invention dépasse les bornes permises. L'esprit de parti ne saurait ni l'excuser ni l'autoriser, d'autant que c'est une sottise. J'aime mieux Bénistan, désapprouvant, bien que socialiste, l'expulsion des Pères de Notre-Dame des Lumières, lors des décrets. Un curieux type, cet herboriste! un peu sorcier, demi-savant, philosophe humanitaire, républicain lamartinien, bon diable au fond, malgré ses théories singulières, rappelant en un mot le père La Patience, du *Mauprat*, de George Sand. Il avait la réputation d'être un partageux, un rouge féroce; mais, à tout bien considérer, il ne la méritait pas. Rouge, certes, il l'était, et de naissance. Il avait été « coffré » au coup d'État. Les Blancs des Baumettes lui en gardaient rancune, et les Rouges le détestaient, parce qu'il ne se gênait pas pour qualifier de « canailleries » leurs abus de pouvoir. Comme il n'avait pas le sou, on l'appelait généralement : « ce gueux de Bénistan. » Les Blancs disaient, dans leur patois provençal : « Lou gusas ; » les Rouges : « Lou gus. » Ceux de son parti raciaient de l'augmentatif. Ce type n'est pas le seul qui soit intéressant dans *Monsieur le Gendarme*. On n'en regrette que plus qu'il s'y soit glissé quelques idées qui le déparent et quelques épisodes qui pourraient en être avantageusement retranchés.

6. — Le romancier belge, Camille Lemonnier, définit *la Peur de la mort*, de M. François de Nion, « un livre qui commence à l'homme et finit à Dieu. » Ce serait à peu près juste, si on enlevait de ce livre le chapitre qui le termine et qui est intitulé : *Les Helminthes*. L'homme dont il est ici question appartient à la vieille aristocratie française : c'est le comte Pierre de Feyzin-Cransac. Après avoir mené longtemps à Paris la vie d'un désœuvré, s'être abandonné aux amours faciles avec des actrices et des femmes du monde, avoir éprouvé déceptions sur déceptions, il retourne dans son château du Quercy et s'y marie avec Mlle Geneviève de Monthabert. Son existence s'est régularisée, mais son esprit reste toujours trouble. Il a lu Spencer et Schopenhauer ; il a été lié avec des nihilistes qui cherchent les moyens de faire sauter les villes par des procédés chimiques. De là un pessimisme noir qui lui gâte ses joies légitimes. Dégoûté de tout, certain que son « moi » d'abord, et puis l'humanité, périront un jour, l'idée fixe de la mort le hante. Il y pense continuellement ; il y ramène sans cesse son imagination. Rhumatisant, il est sujet la nuit à des étouffements. Sa femme et sa sœur le soignent admirablement. Sous leur douce influence, la foi de son enfance, une foi irraisonnée, vague, mais bienfaisante et apaisante, lui revient. Il va très exactement à la messe le dimanche, mais il étonne son curé par ses hérésies, par sa conception de la divinité. C'est que le comte de Feyzin-Cransac restait toujours, pour qui l'étudiait de près, un esprit malade. Il était la proie de terreurs folles. Il redoutait surtout la possibilité de l'ensevelissement pendant la léthargie, l'épouvantable réveil dans le cercueil : ses rêves étaient pleins de ces affres nocturnes, et il en arriva à fuir le sommeil. Il se tuait ainsi lui-même. Se sentant perdu, il fait son testament, donne à sa veuve l'usufruit de ses biens, engage son fils aîné à résider dans ses terres, son fils cadet à embrasser la carrière militaire, son troisième fils à entrer dans les ordres (si telle est sa vocation), et il meurt muni de tous les sacrements de l'Eglise. Le roman de M. de Nion eût dû s'arrêter là. Il eût alors sanctionné la définition de M. Camille Lemonnier. Mais le chapitre des « Helminthes » donne à son œuvre une conclusion panthéistico-nihiliste et matérialiste, écrite, au surplus, dans un style obscurément alambiqué qui ne ressemble en rien à celui, très artistique, du récit. J'ai dit que la foi apaisée du comte de Feyzin-Cransac n'était rien moins qu'orthodoxe : dans son cerveau tourmenté se brouillaient toutes les notions de la théologie catholique sur le ciel et l'enfer. Il hésitait trop entre la divine figure du Rédempteur et le Jésus de M. Renan. S'il pratiquait extérieurement sa religion, c'était pour ne pas scandaliser les paysans de ses domaines. Mais enfin, il y a dans la dernière partie de sa vie un noblesse, une fierté, une dignité même qui, pour être un peu hautaines ne sont point sans grandeur. On ne peut lire sans émotion son testa

ment, superbe page où revivent tous les vrais sentiments de la bonne aristocratie terrienne d'autrefois, et où il déclare formellement vouloir mourir dans la religion catholique, qui fut celle de ses pères. Il prie le curé de Cransac de lui pardonner le scandale qu'il a pu lui causer en se laissant aller à discuter avec lui certains points du dogme. Bref, le libertin a disparu et c'est le chrétien qui parle. Après ce testament, on se demande pourquoi les « helminthes? » Pourquoi cette supervie du cadavre? Pourquoi ces évolutions palingénésiaques de la vie tombale? Pourquoi enfin ce cantique de la pourriture? J'ai idée que M. de Nion a voulu, dans ce chapitre, faire concurrence au romancier darwiniste, M. Rosny.

7. — Il y a du panthéisme aussi dans *la Montée*, de M. Gabriel Sarrazin. Mais ici, du moins, nous sortons de la putréfaction et de la physiologie. L'auteur commence par raconter ses fausses joies, ses jouissances passagères, ses espoirs trompés, ses déceptions, ses douleurs, ses tristesses, ses désillusions; puis, peu à peu, il se ressaisit, il se dégage et va de l'éphémère à l'infini. Tel est le canevas de *la Montée*. Est-ce un roman? Non. Une gerbe de nouvelles? Non plus. Un recueil de pensées et de réflexions philosophiques? Pas davantage. Et cependant c'est un peu de tout cela, sans compter la poésie qui déborde en bien des pages, la poésie d'une âme ardente et affolée qui cherche un refuge dans l'idéal. Seulement, cette âme passe à côté de l'idéal véritable : elle n'est pas chrétienne. M. Gabriel Sarrazin déclare ne pas partager notre foi. Du moins il ne l'insulte pas, lui rend même çà et là un respectueux hommage : ce dont il faut lui savoir gré, par ces temps blasphémateurs. On peut le rattacher à l'école philosophique de M. Paul Desjardins.

8. — *Bonne-Dame*, de M. Édouard Estaunié, est une étude de vieille femme, victime de l'amour maternel. Il serait même plus exact de dire la « passion maternelle. » Mme Hattier de Belazeilles doit son surnom de « Bonne-Dame » à sa façon d'être, au calme de son visage, à son étonnante placidité, à l'attrait que sa grâce, sa douceur et ses cheveux blancs exercent invinciblement sur tous ceux qui l'approchent, encore qu'elle ait la langue bien pendue, la phrase un peu gauloise et le franc parler de la fille d'un vieux soldat. Demeurée veuve avec un deuil inguérissable au fond du cœur, qu'elle dissimule pour ne point attrister autour d'elle, Bonne-Dame ne vit plus que pour sa « petite Germaine. » Quand vient l'heure de la marier, elle se dépouille à peu près de tout supporte sans mot dire toutes les avanies d'une vieille tante, avare maniaque, dans l'espoir que celle-ci dotera Germaine. La famille, cette époque, habite Montauban. Une fois mariée, Germaine quitte sa ère et va vivre à Châteaudun, avec son mari. Vous croyez que Bonne-ame déménage et les suit? Ah non! par exemple : ce n'est pas elle qui

voudrait, belle-mère encombrante, se faire haïr de son gendre. Cependant, cet exil volontaire lui pèse, d'autant que les lettres de Germaine deviennent de plus en plus rares. Un jour, elle n'y tient plus et se décide à aller surprendre chez eux M. et Mme Lazudal. Elle arrive, chargée de cadeaux, tout heureuse à la pensée du plaisir qu'elle va leur faire. La pauvre femme s'est même privée pendant un an pour augmenter son bagage de surprises et de bibelots. Hélas ! une cruelle déception l'attend. Quelques mois de mariage ont suffi pour changer le cœur de l'ingrate Germaine. On fait à Bonne-Dame un accueil si glacial qu'elle se hâte de repartir, se contentant désormais des périodiques et froides lettres que veut bien lui écrire sa fille. Une de ces lettres pourtant est moins sèche que les autres : c'est qu'elle a été dictée par l'intérêt. M. Lazudal, mari de Germaine et banquier de son état, a fait faillite : le jeune ménage est ruiné. Bonne-Dame leur offre sa propre maison ; mais elle ne tarde pas à être chez elle comme une étrangère, que dis-je ? comme une importune parasite. Elle gêne encore et on a l'air de ne la supporter que par charité. Malade, on ne la soigne même pas. Finalement, elle se résout à entrer dans une maison de retraite. Là, du moins, elle ne gênera plus. Dernier sacrifice ! avant de s'enfermer dans l'asile qu'elle a choisi, Mme Hattier de Belazeilles réalise tout ce qui lui reste pour le donner à sa fille. Bonne-Dame goûte enfin un peu de bonheur : la maison de retraite où elle coule ses derniers jours est habitée par de vieux nobles passablement surannés, mais dont la courtoisie exquise et l'aimable politesse la dédommagent de ses déboires maternels. Est-ce un roman ? Est-ce une histoire véritable ? La dédicace de *Bonne-Dame* et certains détails, d'une précision frappante, portent à croire que M. Estaunié n'a rien inventé. En ce cas, le ménage Lazudal est tout simplement ignoble, et Bonne-Dame, poussant l'amour pour sa fille jusqu'à la bêtise, finit par être presque antipathique. Le récit est plein d'assertions et de réflexions dont quelques-unes sont justes, mais d'autres banales au possible, d'autres plus que paradoxales. On peut trouver aussi que Mme Hattier use un peu trop souvent du mot de Cambronne et de ses équivalents. Ce langage de troupier détonne sur les lèvres d'une femme de son âge : il est vrai que les délicatesses intarissables dont son vieux cœur est plein font oublier les locutions singulières de ce Cadillac en jupons.

9 et 10. — *Rose et Ninette*, de M. Alphonse Daudet, n'ajoutera rien à la gloire littéraire de l'auteur du *Nabab* et des *Lettres de mon moulin*. C'est une simple étude, dont la loi Naquet sur le divorce fait les pri paux frais. M. Alphonse Daudet estime que cette loi est défectueuse ce qui concerne les enfants des divorcés. A l'appui de son opinion nous raconte l'histoire d'une femme désagréable, coquette, qui n'a dans le mariage qu'un prétexte à bals, soirées, théâtres, plaisirs r-

dains, et d'un homme à caractère faible, aimant au contraire la solitude et la vie de famille. Ce ménage, malgré tout, était fait pour vivre heureux, avec deux fillettes adorables, joie et sourire du foyer. Il va sans dire que si Régis de Fagan et sa femme ont été baptisés après leur naissance, ni l'un ni l'autre plus ne s'en souviennent. Aussi, la vie commune étant devenue insupportable, ont-ils recours au divorce. Malheureusement, le tribunal laisse les deux jeunes filles, Rose et Ninette, à la garde de la mère, et celle-ci s'efforce de tuer dans leur cœur l'affection qu'elles devaient à leur père. La méchante créature n'y parvient que trop. Cette femme, dont Régis de Fagan se croyait à jamais débarrassée, il la retrouve dans tout et partout. Remariée avec un sien cousin, elle ne veut point que son mari bénéficie comme elle des avantages de la loi et empêche le second mariage de celui-ci. Ses filles le haïssent, l'insultent et lui infligent mille tortures : l'une devient frivole et plus que légère; l'autre, cupide, intéressée, fausse : des filles perdues. En sorte que le divorcé n'a fait que changer de côté sur le gril qui le brûle. A ses anciennes douleurs se sont substituées des douleurs nouvelles plus cuisantes encore. Tout le roman de M. Alphonse Daudet est là. Rien du divorce en tant que violateur du sacrement de mariage. L'auteur de *Rose et Ninette* ne s'est occupé que des mauvais effets de la nouvelle loi en ce qui concerne les enfants. Ce n'est point assez. Néanmoins, et telle quelle, la tentative est louable : elle conclut en définitive à l'intégrité du mariage, et contient contre le divorce des arguments, exposés simplement, dans une analyse très condensée, sobre et serrée, qui ne sont point sans valeur. *Rose et Ninette* est un roman à thèse. — Il en est de même de *René Pierson*, de M. Henri Monet. Il s'agit ici de la fausse position dans le monde de l'enfant naturel. René, cet enfant, vit avec sa mère des fruits de son travail d'ingénieur; il épouse la fille d'un architecte, qui l'aime, lorsqu'un ancien forçat se présente comme étant son père. Le triste personnage espère ainsi se reconstituer une existence possible et même une fortune, à l'abri de l'honorabilité et grâce à la situation de celui dont il s'attribue indûment la paternité. Dès ce moment René subit toutes sortes d'humiliations et d'affronts. L'architecte veut faire annuler comme infamante l'union de sa fille avec celui qu'on dit le fils d'un ancien forçat. Les amis de l'ingénieur lui tournent le dos : il est partout repoussé comme un galeux. Cependant un président de cour d'assises s'intéresse à lui : son mariage n'est pas rompu, et, au dénouement, le vrai père de René apparaît, réclamant ses droits. Monet a développé sa thèse d'une plume légère, et, malgré quelques es un peu vives, il ne scandalise point par la liberté de ses peintures. 1, 12 et 13. — M. Pierre Maël abuse un peu de sa très grande lité. Il a tort. Ainsi que l'a dit le poète Lemierre,

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Coup sur coup, M. Maël vient de faire paraître trois nouveaux romans, savoir : *Mariage mondain*, *Mer Sauvage*, *Quand on aime*. Ce sont des romans bien inférieurs à ceux dans lesquels (à ses débuts) l'auteur nous décrivait, d'une plume si originale et si puissante, les mœurs étranges des pilleurs d'épaves des côtes bretonnes. J'ajoute que les lecteurs ordinaires de M. Pierre Maël éprouveront quelque surprise en ouvrant *Mariage mondain*. Cette fois, non seulement le romancier s'est éloigné de ses sujets habituels : des scènes maritimes, du monde des pêcheurs, des baigneurs, des matelots et des capitaines de vaisseau ; mais il a forcé la note passionnelle de son récit, au point que *Mariage mondain* ne saurait, comme beaucoup d'autres de ses œuvres, être mis sans danger entre toutes les mains indistinctement. Il y est question d'une jeune femme, Madeleine Aurain, mariée à un gentilhomme vicieux et débauché, Félicien de Jonzac, qui, quelques jours après son mariage, reprend sa vie crapuleuse et « retourne » à ses anciens « vomissements ; » d'un chirurgien de marine, George Durois, qui aime en secret Madeleine, qui s'éloigne pour ne pas l'induire en tentation et qui sacrifie l'amour à l'amitié ; de divers autres personnages secondaires, types d'égoïsme ou de banalité pris parmi ce qu'on appelle l'élite de la société contemporaine. Au dénouement, le triste mari de Madeleine Aurain reçoit ici-bas même sa punition : il meurt fou, et sa veuve épouse celui vers lequel la portait son inclination. M. Maël, tout en exposant avec les plus vives couleurs les perversités du monde corrompu où ils se meuvent, a eu le bon goût de maintenir Madeleine et Georges dans une atmosphère morale et de ne pas faire succomber le devoir à la passion. Mais, je l'ai déjà dit, cette œuvre ne s'adresse point à toutes les catégories de lecteurs. Avec *Mer Sauvage* et *Quand on aime*, le romancier revient à son ancienne manière. Ce sont deux idylles qui se terminent par des drames, et dont l'action se passe en Bretagne. L'idylle de *Quand on aime* a pour personnages le jeune Trémorgan et la douce Lydia ; le drame a pour principal machinateur le fils du notaire Le Roux, un notaire qui mériterait le bagne. Au milieu du tableau se détache la noble et malheureuse famille de Rosnerho. Dans *Mer sauvage*, ce ne sont que saintes affections et dévouements sublimes : le tout se produisant parmi des humbles qui sont des héros, notamment le pilote Huon Le Clého et son fils l'enseigne. A noter dans *Mer sauvage* quelques belles descriptions qui rappellent celles des *Pilleurs d'épaves*. La mer est toujours la meilleure inspiratrice de M. Maël.

14, 15 et 16. — C'est dans le monde aristocratique moderne que nous font pénétrer M. William Marcelly, avec *le Marquis de Villarneuil*, M. le comte de Marenches, avec *Hermine ;* Mme la comtesse de P. (Brada), avec *l'Irrémédiable*. Le premier de ces romans n'a rien de bien neuf. Le marquis Robert de Villarneuil aime Mlle Eugénie de Néréglisse

laquelle est éprise du beau lieutenant Léonce d'Anjorrand. Elle l'épouse. Mariage malheureux. Quant à Robert, il se console en épousant la sœur d'Eugénie. Mariage heureux. J'épingle au passage le portrait bien campé du vieux Néréglisse, gentilhomme de l'ancien temps tout d'une pièce, robuste et droit comme un peuplier, au visage maigre et busqué, aux membres secs comme des sarments, les sourcils en buisson, la mine réfrigérante et superbe : le caractère de même. On le dirait détaché vivant de la galerie des ancêtres. Dans *le Marquis de Villarneuil*, rien de dramatique, sauf un duel. Tout s'y passe en douceur. — Dans *Hermine*, au contraire, un drame terrible : Hermine de Castel-Roncos a épousé Daniel de Marsac, un viveur. Ils ont pris pour institutrice de leur fille une certaine miss Olivia, tenace, hautaine, fourbe et perverse, comme il s'en trouve trop malheureusement parmi les jeunes Anglaises, qui viennent des Iles Britanniques en France faire l'éducation des enfants des riches. Cette Olivia est coquette et belle. Elle se laisse courtiser par Daniel et devient sa maîtresse. Mais elle a des visées plus hautes : elle veut devenir sa femme, et lentement, peu à peu, elle empoisonne Hermine, en versant dans ses tisanes de l'arsenic. Averti par le docteur Charvant que Mme de Marsac meurt empoisonnée, Daniel guette et surprend la criminelle sur le fait. Confus, repentant, il se jette aux genoux d'Hermine, lui demande pardon, chasse l'Anglaise et se dispose à aller la dénoncer à la justice, quand il apprend qu'elle s'est noyée. Daniel sera désormais le modèle des maris. *Hermine* est une œuvre de début, qui ne manque pas de défauts. Mais il y a dans le style une allure et une gaieté qui plaisent. Je souhaite cependant à M. le comte de Marenches plus d'esprit d'observation, plus de finesse dans les analyses, plus d'élégance littéraire : toutes qualités qui distinguent Brada, l'auteur de *Madame d'Epone*, de *Compromise* et aujourd'hui de l'*Irrémédiable*. C'est la triste et éternelle aventure d'une jeune fille pauvre que son séducteur, le comte d'Anneuil, après l'avoir rendue mère, a lâchement abandonnée pour épouser une riche héritière. Les souffrances de la délaissée, les remords du séducteur, les péripéties des deux existences brisées, les affreuses misères qui se cachent souvent sous les dehors bruyants et joyeux de la vie du high-life, sont peints avec justesse et vigueur. Au dénouement, la fille-mère disparaît (non par le suicide), alors qu'elle pourrait devenir la femme d'un honnête homme et donner un père à son enfant. Elle rachète ainsi sa faute par le plus héroïque des sacrifices. Le sujet traité ici par Brada est des plus délicats. Hâtons-nous de dire qu'elle l'a maniée aussi délicatement que possible.

17, 18 et 19. — *Bonheur conquis*, de M. Charles Foley, est une histoire simple, simplement racontée. Lydie Bordhakoff, jeune femme de grande beauté, mais de basse naissance et de sentiments plus bas encore, a su se faire épouser par un riche planteur. Jalouse d'une vail-

lante jeune fille, Geneviève Aubert, qui est aimée de Jacques de Syme, elle recourt à toutes sortes de perfidies pour empêcher leur mariage, et tente même de séduire Jacques. Mais toutes les intrigues de la vipère échouent misérablement et son mari la tue dans un accès de jalousie. *Bonheur conquis* se lit agréablement, malgré quelques longueurs : il est loin cependant de valoir *Risque-tout*, du même auteur. — Dans *la Sarcelle bleue*, de M. René Bazin, l'intérêt, par exemple, ne languit pas un seul instant. Il n'y a là pourtant ni trahisons, ni crimes, ni adultères. C'est que M. Bazin a un talent tout spécial pour tirer des sujets les plus ordinaires les choses les plus ravissantes. Voyez sa *Tache d'encre*, ses *Noëllet*, sa *Tante Giron*. Comme tout cela est sobrement noté, finement nuancé, parfaitement dit. L'auteur semble s'être donné la mission de plaire, d'émouvoir, d'amuser, et il y arrive sans le moindre effort. Cette fois, c'est l'émotion qui domine et l'on plaint très sincèrement ce pauvre comte de Kérédol, le parrain de Thérèse Maldonne, qui l'aime bien, mais pas assez, parce que le prince conquérant des contes de fées, sous la figure de Claude Revel, a passé par là. Le parrain se sacrifie au bonheur de sa filleule : il s'éloigne, part pour l'Afrique, tue là-bas une sarcelle bleue et l'envoie au père de Thérèse, collectionneur d'oiseaux rares, pour remplacer la sarcelle de même couleur que Claude Revel, au risque de se noyer, avait tuée dans la Loire, et que lui, Kérédol, vilain jaloux, empêcha naguère d'empailler. Cette sarcelle réparatrice lui rendra-t-elle l'amitié de Maldonne? Ce n'est pas sûr. C'est la première qui était la bonne. Ces ornithologistes sont gens fort singuliers, et.... la *Sarcelle bleue* est une œuvre charmante. — Charmant aussi, mais plus tragique, est *le Roman d'une croyante*, de Jean de la Brète. Lorsque parut, sous ce nom, le récit intitulé : *Mon oncle et mon curé*, il nous fut révélé que c'était l'œuvre de début d'une jeune fille, Mlle ***, et nous portâmes ce pronostic : « L'œuvre promet, elle aura une suite. » La suite est venue. Je ne parle pas du *Comte de Palène* (une distraction et une infériorité). Je parle du *Roman d'une croyante*, qui vient de paraître, et qui met en scène une femme chrétienne, dont la vie n'est qu'un long chemin de croix. Déçue dans ses rêves de jeune fille, dans ses affections d'épouse et dans ses illusions de mère, Mme d'Onelle ne trouve que dans ses croyances la force nécessaire pour supporter tant d'épreuves. Vieillie avant l'âge, elle poursuit ainsi sa triste destinée, contente enfin « de s'en aller vers les sommets divins, dont la pensée, sans la consoler, a fortifié son cœur et soutenu ses pas. » Je ferai néanmoins un reproche à l'auteur du *Roman d'une croyante*. Il y a dans son œuvre quelques types masculins as invraisemblables et tout de convention. Par exemple, un type l vivant, bien vu, c'est celui de la Phine, paysanne philosophe et sen cieuse, dont la coiffe blanche abrite plus de sagesse que le bonnet beaucoup de docteurs ès quatre Facultés. Mais alors, quand on a a

de talent pour camper des Phines avec cette crânerie et cette vérité, pourquoi aller chercher dans les livres des personnages sans réalité ?

20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29. — Parmi les romans dont je viens de faire l'analyse, il en est de très honnêtes et de fort bons. Néanmoins, les meilleurs d'entre eux sont trop mondains pour faire partie des bibliothèques paroissiales. Ceux que voici peuvent, au contraire, être rangés dans la catégorie, quitte au bibliothécaire à en établir la distribution avec discernement et comme il convient. D'abord, *Sœur Louise* et *Obéissance*, de Mme du Campfranc. Dans le premier de ces récits, nous voyons une admirable jeune fille renoncer à un riche mariage, refouler une pure et sincère affection, embrasser la vie religieuse afin d'expier les fautes et les erreurs de son père, écrivain libre penseur. Dans le second, c'est un jeune médecin de campagne, qui joint à une science profonde une extrême générosité d'âme. Seulement, il est un peu laid. L'est-il vraiment? A mon avis, on n'est jamais laid quand une intelligence puissante allume ses éclairs dans de grands yeux limpides. C'était bien aussi l'avis de cette petite futée de Marcelle Bruc, fille d'un riche armateur. Mais elle n'en préféra pas moins un rastaquouère russe au brave docteur Conan Plohel. Ce qui n'empêche pas celui-ci, qui est la droiture même, de la remettre sur le chemin du devoir et, par ses fortifiants conseils, de lui rendre moins durs les jours douloureux que lui vaut son indigne mari, un voleur et un faussaire. — On peut comparer le rastaquouère Zinesco à Max de Régis, dans *Arrière-saison*, de M. Paul Gué. Ce Max est le beau-fils d'un parvenu enrichi qui s'imagine que la fortune donne la considération. Il a traîné sa jeunesse dans la débauche la plus crapuleuse. Maintenant sa mère veut lui faire épouser Denise Palvain, petite-fille d'un capitaine mort au champ d'honneur : la bonté, la douceur, la vertu même, cette Denise! Elle est aimée de Pierre Serval, qui s'est fait soldat parce que son oncle, le curé de Saint-Ambroise en Anjou, voulait en faire un prêtre. Il n'est pas de complots que les Régis n'ourdissent contre Denise. Mais ils sont tous déjoués par le colonel de Lormian, tuteur de l'orpheline, et qui, pour en finir, propose à Denise de devenir sa femme. Celle-ci ne dirait pas non, quand arrive enfin le lieutenant Serval. Que n'arrivait-il plus tôt? — *La Femme du renégat*, de Mme Nelly Lieutier, nous met en présence d'un bien vilain monsieur, plus vilain encore que Max de Régis. C'est un certain Lucien Sauvaître qui, reniant sa patrie, pendant et après la guerre de 1870-71, devient le major Reissengen, aux ordres de llemagne. Tout à côté, un type de paysan sauvage et d'Alsacienne ergique, dont le patriotisme élevé console des lâchetés du sieur Sautre. — Un affreux personnage aussi (nous n'en sortons plus), c'est othicaire Deutsch, *le Juif franc-maçon*, de M. l'abbé Desportes! Ce sérable hypnotise une jeune somnambule, la petite Zéphyrine, et se

sert de cet instrument inconscient pour lancer contre l'abbé Bénigne, curé des Blanques, et contre le maire, M. de Roqueverte, les plus infâmes calomnies. Un adjoint du maître d'école, César Olgan, se fait au conseil municipal le porte-voix de ces accusations et de ces complots. Au dénouement, César se rétracte, se convertit, et Zéphyrine dévoile toutes les fourberies de son magnétiseur. — Coïncidence voulue ou involontaire, mais à noter! Le franc-maçon dont M. Paul Féval fils nous raconte, dans *Maria-Laura*, les tristes exploits, ressemble trait pour trait à celui de M. l'abbé Desportes, avec cette différence qu'il n'est pas juif. Il n'en est pas moins une affreuse canaille. Il joue toutes sortes de mauvais tours au bon curé Bournisien ; il n'a d'autre souci que de tout corrompre autour de lui. Sans sa femme, une sainte, on l'eût vingt fois lapidé, tant ses gredineries font horreur à tout le monde. Autre ressemblance entre *Maria-Laura* et *le Juif franc-maçon*. Il y a, dans le roman de M. Paul Féval, un jeune instituteur qui, pareillement, après s'être prêté à l'œuvre de mal, meurt en bon catholique. — *Maria-Laura* fait partie de la bibliothèque Saint-Michel, ainsi que *Marthe de Bellesmont*, de Mme la comtesse de Beaurepaire de Louvagny. Ce dernier récit nous montre une jeune fille, issue d'un père protestant qui s'est converti au catholicisme, maudite par sa propre grand'mère, placée plus tard sous un autre nom chez celle-ci comme dame de compagnie et parvenant peu à peu à la détacher de l'hérésie calviniste. — Mentionnons enfin comme rentrant dans la catégorie indiquée : *La Fresnaie*, de Mlle Mathilde Aigueperse, une débutante qui, prenant pour modèle Mme Augustus Craven, fait, dans la personne de Blanche de Suze, une large part à la passion, mais a soin de laisser à la vertu, au bien, à Dieu, le triomphe final ; *Abnégation*, de Mme la baronne Leclerc, drame de famille où l'on voit une Mme Fresneau, unie à un mari indigne d'elle, rester quand même fidèle au devoir et se dévouer au bonheur de sa sœur Yvonne en sacrifiant le sien. — *La Seconde Femme de Lionel*, de Mlle Marie Pierre, peinture, analyse, explication des malentendus, des déceptions, des antipathies, des torts réciproques, des démêlés de deux époux que la religion et la souffrance finissent par rapprocher. Certes, pour le fond, ces divers romans sont irréprochables ; mais, il faut bien l'avouer, quelques-uns d'entre eux sont, pour la forme, d'une médiocrité déplorable. Quand donc les romanciers chrétiens (il y a des exceptions) comprendront-ils qu'ils ont le plus grand tort de négliger la forme et de n'en pas tenir compte? Au lieu d'être indifférente, la forme est, au contraire, essentielle dans une œuvre d'imagination. On peut la considérer comme splendeur de l'idée, comme qui dirait son manteau royal, un manteau qui la pose, la drape et la fait valoir. De même que c'est blasphémer les saints que de les représenter, dans l'imagerie et la statuaire, sous des traits idiots, de même, écrire des choses édifiantes et morales dans un

style quelconque, banal et plat, c'est ravaler, rabaisser, amoindrir ce qui demanderait à être glorifié en une langue attrayante, originale, suggestive et radieuse.

30 et 31. — Voici deux romans historiques : *Louis XI à Péronne*, par M. A. Jumin, et *Claudia Varenilla*, par M. J.-L. de la Marsonnière. Le premier est une suite et une adaptation (à l'usage des bibliothèques populaires chrétiennes) du *Quentin Durward*, de Walter Scott. Rien à en dire, sinon que la figure saisissante et sincèrement saisie du roi de France domine tout le récit. — Le second est un tableau de la civilisation gallo-romaine, au deuxième siècle de notre ère, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle. On connaît les belles découvertes faites en 1881, par le Père de la Croix, dans la commune de Sanxay (Poitou). Des fouilles pratiquées par ce savant religieux mirent au jour un temple, un théâtre, un établissement balnéaire, des hôtelleries, tout un ensemble d'édifices attestant en ce lieu un établissement romain de premier ordre. M. de la Marsonnière a pris texte des découvertes du Père de la Croix pour ressusciter ces ruines, les reconstruire, les repeupler, leur rendre la vie, en y faisant mouvoir le paganisme officiel de Rome, le christianisme naissant et le druidisme expirant : représentés, le premier, par le gouverneur des Pictons, le patricien Pavius, par sa fiancée, la belle Claudia Varenilla, par des soldats, des oisifs et des gens d'affaires ; le second, par l'évêque Nectaire et le centurion Duratianus; le troisième, par le barde Ogyrix et sa fille Ainsa. Celle-ci aime Duratianus et, Polyeucte femme, veut le suivre jusqu'au martyre. Elle se déclare chrétienne. Tous deux vont mourir, lorsque, sur l'intervention de Claudia, Marc-Aurèle leur fait grâce : l'inflexible Ogyrix laisse sa fille épouser Duratianus. Cette évocation historique serait intéressante, si l'auteur n'avait abusé des mots latins. A chaque ligne, des caractères italiques surgissent, tirant l'œil sur les *tibicen*, le *pollinctor*, l'*ustor*, le *lectus funebris*, le *rogus*, l'*impluvium*, le *tablinum*, la *dolabra*, la *secespita*, le *malleus*, les *infulæ*, le *capedo*, l'*olitor*, le *viridarius*, l'*hortulanus*, le *cubicularius*, le *pecten*, la *stola*, les *crustula*, le *popinarius*, le *mensor*, etc., etc. Tout le *Dictionnaire des antiquités*, de Rich, y passe. On dirait des *manuels Roret* de tous les métiers romains. Je sais bien que ce genre a été mis à la mode par un jeune écrivain de grand talent, mort l'an dernier, M. Jean Lombard, l'auteur de *l'Agonie* et de *Byzance*. Il ne vaut pas mieux pour cela. Et puis, pourquoi nous obliger de parcourir les pages, un vocabulaire à la main? Certains termes latins n'ont pas d'équivalents en français. Soit ; mais les autres (ce sont les plus nombreux), pourquoi ne pas les traduire?

32 et 33. — M. Jules Verne publie, chaque année, son roman géographique. Cette fois, il nous promène dans la Malaisie et l'Australie méri-

dionale, en compagnie d'une Américaine, mistress Branican, dont le mari, capitaine du *Franklin*, parti pour une excursion dans les mers du Pacifique, n'est plus revenu. Tout le monde le croit mort, sauf sa femme. Celle-ci équipe un vaisseau à ses frais et va bravement à la recherche du naufragé. Inutile d'ajouter qu'elle le retrouve au moment voulu, c'est-à-dire au moment où M. Jules Verne n'a plus rien à nous apprendre sur la géographie australienne. *Mistress Branican* n'a pas dû — pas plus d'ailleurs que ses publications précédentes — coûter de grands frais d'imagination au romancier-voyageur. Au fait, pourquoi se gênerait-il, puisque le public le goûte tel qu'il est et qu'il a fondé toute une école? — Voici, en effet, M. Désiré Charnay qui marche bravement sur ses traces. Le roman de celui-ci : *A travers les forêts vierges*, qu'est-il, sinon une description détaillée de toutes les beautés et curiosités que renferment la faune et la flore de l'Amérique centrale? Les aventures d'une famille en voyage dans les solitudes du Nouveau Monde ne sont ici qu'un canevas à brillants tableaux. Il faut admirer les merveilleux panoramas de M. Charnay, mais ne pas prendre à la lettre tous ses aperçus historiques. Quelques-uns sont sujets à contrôle et à caution.

34 et 35. — Ce trimestre-ci, les romans étrangers abondent au point de devenir encombrants. Procédons par ordre. Tout d'abord, c'est l'intarissable Ouida (Mlle de la Ramée). D'une main, elle nous tend *Syrlin*; de l'autre, *Sainte-Rosalie-aux-Bois*. Repoussons *Syrlin*. Ce personnage est un célèbre comédien français qui s'avise d'aimer la comtesse Fréda Avillion et cherche à la détourner de ses devoirs. Celle-ci, malgré quelques inconséquences, que la mauvaise conduite de son mari explique sinon excuse, sait rester l'honnête femme impeccable qu'elle a toujours été. Sujet battu et rebattu. Comme forme, un pastiche de George Sand. Accueillons, au contraire, *Sainte-Rosalie-aux-Bois*. C'est très certainement un des meilleurs romans d'Ouida. L'action se passe en Italie, dans un village que l'on peut placer n'importe où, entre la mer Adriatique et la mer de Toscane, entre les Dolomites et les Abruzzes. Là règne un César au petit pied, Gaspardo Nellemane, qui résume à lui seul toute l'administration municipale et représente dans la commune le gouvernement du roi Humbert. Aidé de deux gardes champêtres qui sont les exécuteurs de ses basses œuvres, il n'est pas de tracasseries, de vexations, de persécutions, d'injustices, que ce tyranneau de village ne fasse subir à ses administrés, de pauvres paysans ignorants et illettrés, qui ne comprennent, eux autrefois si tranquilles, absolument rien à tous ces règlements nouveaux, à toutes ces lois draconiennes, à to ces mesures arbitraires qu'on leur signifie et qu'on applique à l dépens. Il est défendu, sous peine d'amende, de mettre une chaise su trottoir de l'unique rue de Sainte-Rosalie, de laisser couler l'eau dev les portes, de laisser vaguer les chiens et jouer les enfants sur les n

ches de la maison commune, de déposer un fardeau sur la route. Depuis que ce pays a été « affranchi, » on n'y fut jamais moins libre. Plus de processions, plus de Rogations, plus de feux de la Saint-Jean, plus d'aubades et de sérénades. Toutes les belles traditions d'autrefois sont remplacées par l'unique fête du Statut, célébrée avec des lampions et un feu d'artifice officiel. Nellemane voit tous les fronts se courber sous son affreux despotisme local. Deux familles cependant essaient de résister : celles du vieux Pippo, rempailleur de chaises, et du meunier Pastorini. Carmelo, petit-fils du rempailleur, épouse Viola, fille du meunier. Ce mariage les rendrait tous heureux, mais Carmelo est jeté en prison pour avoir voulu défendre la vie de son chien contre un garde champêtre empoisonneur. Là, exaspéré, furieux, lui si bon par nature, il écoute les divagations d'un disciple de Karl Marx et devient socialiste. Sa femme meurt de couches. Le vieux Pippo meurt de chagrin. Ruiné par l'amende, Pastorini n'a d'autre ressource que l'hôpital de la ville voisine. En revanche, Gaspardo Nellemane, gros et gras, s'enrichit et prospère. Il est à point pour faire un député. Jamais on n'avait encore peint en traits plus énergiques et plus vifs les méchants côtés de la nouvelle administration italienne. Ouida n'est cependant rien moins que cléricale : ce qui ne l'empêche pas de dire très haut et de prouver par des faits que l'Italie d'aujourd'hui « est cent fois plus esclave » que celle de jadis. « Alors elle écoutait les prêtres, qui ne la molestaient pas; maintenant elle est menée à la baguette par les fonctionnaires et par les juifs. » *Sainte-Rosalie-aux-Bois* est un roman écrit en français (Ouida compose dans les deux langues avec la même facilité), tandis que *Syrlin* est traduit de l'anglais.

36, 37 et 38. — Sont également traduites de l'anglais les œuvres dont voici les titres : *Premières Joies et Premières Larmes*, de Mrs Hungerford; *Autour d'un héritage*, par Mrs Alexander; *Nouvelles*, par Hugh Connway. Le défaut des « authoress, » Mrs Hungerford et Mrs Alexander, c'est la diffusion et la longueur. Il leur a fallu deux volumes pour deux histoires qui n'en demandaient qu'un, et encore fort court. La première histoire est celle d'une orpheline, qu'une famille orgueilleuse refuse d'accueillir parmi ses membres, parce que Dolorès Lorne n'est pas « née. » Il va sans dire que, vers les dernières pages, tout s'arrange, tout s'éclaircit, et Dolorès devient lady Bouvery. La seconde histoire est celle d'une autre jeune fille, qu'une aventurière cupide, devenue sa belle-mère, chasse de la maison paternelle. Mais il rive naturellement une heure où l'honnêteté, la sincérité, la droiture esprit, triomphent de la rouerie, de la perfidie, de la cupidité. Ces nalités eussent gagné à être exposées avec plus de variété, de précision et de concision : toutes qualités que nous trouvons précisément ns les *Nouvelles*, de Hugh Connway. Spirituel dans l'*Amateur de por-*

celaines, idyllique dans *la Revanche de miss Rivor*, humoristique dans l'*Histoire de quelqu'un*, dramatique dans *les Coups du sort*, ce conteur anglais sait prendre tous les genres et tous les tons. On dirait un conteur français. S'il me fallait manifester une préférence pour une quelconque de ses narrations, je choisirais : *Le Secret d'un stradivarius*, qui rappelle les meilleurs contes fantaisistes et fantastiques d'Hoffmann, de Charles Nodier et d'Edgar Poë.

39, 40, 41, 42 et 43. — A propos d'Hoffmann, signalons la réédition de l'excellente traduction française de ses *Fantaisies dans la manière de Callot*, par M. Henry de Curzon. C'est le premier recueil de l'écrivain allemand, celui qui le rendit célèbre. La traduction qu'en avait donnée Loève-Veimars ne se trouvait plus que dans les bibliothèques. La traduction de M. de Curzon n'a donc pas fait double emploi. Parmi ces *Fantaisies*, trois restent les chefs-d'œuvre du genre : *Le Magnétiseur*, *le Vase d'or* et *le Chien Berganza*. Mais Hoffmann est trop connu pour insister davantage. — Passons aux romans qui nous viennent, cette fois, de l'Allemagne et qui ont été traduits, presque tous, pour la *Bibliothèque des mères de famille*. Leur esthétique est loin de valoir leur morale. Dans *Vouloir, c'est pouvoir*, d'Elly Reuss, le comte Hermann aime la princesse Carla ; le baron Zeller aime la baronne Hundstedt ; le jeune Cumon Evershagen aime la jeune Marguerite ; le gentilhomme Alexis aime la belle Adélaïde. Tous veulent se marier : tous se marient. Allons, tant mieux ! Vouloir, c'est pouvoir. — On se marie un peu moins dans *Lora*, de M. U.-Z. de Manteuffel. Cependant Lora Forster, bien qu'orpheline et pauvre, ne coiffe pas sainte Catherine. L'épouseur arrive au bon moment dans la personne d'un vaillant officier à la moustache blonde. C'est d'ailleurs fort heureux pour l'orpheline réduite à donner des leçons de peinture. La question sociale est effleurée dans le roman de M. de Manteuffel, et son Michel le Noir rappelle l'agitateur Lasalle. — Elle est traitée à fond dans *Bonne chance*. Bourgeois, ingénieurs, mineurs, entrent en lutte. Au milieu des violences d'une grève, les fraîcheurs d'une idylle. Ici la haine, là le pardon et l'amour. Cette œuvre-ci est de beaucoup supérieure à *Vouloir, c'est pouvoir*, et à *Lora*. Elle est surtout beaucoup plus intéressante que *l'Héritage de Gledesworth*, de Maxwell Gray, long récit, écrit en style prétentieux et vieillot, dans lequel on expose toutes les péripéties par où passe un bien criminellement volé pour revenir, le voleur s'étant repenti de son crime, au fils de la victime. Plus agréable à lire est *Dans le tourbillon du monde*, de M. A. Veldenz. C'est un roman épistolaire, comme *le Comte de Valn* t et *le Lis dans la vallée*. Sortie du couvent, la jeune Élisabeth se t jetée dans un monde luthérien et libre penseur où sa foi catholiqu e tarde pas à faire naufrage. Elle écrit à son amie Hedwige, lui rac e ses impressions et lui fait le portrait des gens qui l'entourent. Sa -

sine Agnès préfère adorer Dieu dans la nature que dans les églises. Son oncle, en parlant du Christ, ne l'appelle que le Nazaréen. Ce ne sont que conversations mécréantes, lectures impies. Agitée, inquiète, Élisabeth a la tête en feu. Elle aspire après le calme de l'esprit, la paix de l'âme, et consulte un médecin protestant, homme consciencieux, qui se borne à lui dire : « Mais, puisque vous êtes née catholique, vous avez un remède, la confession. Savez-vous par quoi les progrès de la civilisation ont remplacé les confessionnaux? Par des maisons de santé. » La pauvre Élisabeth profite du conseil, et la voilà sauvée! L'auteur de ce roman expose d'abord, pour les réfuter ensuite, toutes les objections que la libre pensée soulève contre le catholicisme : il n'atténue rien, il n'escamote rien. Une romancière religieuse française aurait procédé tout différemment, et encore la bonne âme aurait cru faire en cela œuvre pie.

44, 45, 46, 47 et 48. — Après l'invasion anglaise et l'invasion allemande, voici l'invasion russe : *Mavra* ou *Une heureuse erreur judiciaire*, de Lazare Govlin ; *Les Étapes de la folie*, de Dostoievski ; *Le Voyageur enchanté*, de Nicolas Lieskoff ; des *Nouvelles*, d'Alexandre Pouchkine, et des *Nouvelles slaves*, recueillies de divers auteurs. L'*Erreur judiciaire*, de Lazare Govlin, est d'un observateur sagace. Le drame (un drame de famille, dans lequel le jeune seigneur Badgan Barinn épouse, malgré les volontés de ses parents, la serve *Mavra*), ne manque pas d'intérêt. Il y a des pages qui en apprennent beaucoup sur les mœurs des serfs émancipés par le tzar et sur les sinistres projets des nihilistes, qui cherchent à semer l'esprit de révolte dans l'âme de ce peuple énergique et doux, naïf et bon. Mais ces belles pages se trouvent malheureusement noyées dans une infinité de digressions inutiles et de détails oiseux. — Autrement artistiques et analytiques sont *les Étapes de la folie*, de Dostoievsky : navrante et douloureuse aventure d'un musicien de génie, le violoniste Effmor, qui, pour n'avoir pas été compris, perd ses dons, devient un grotesque haineux aux yeux d'autrui, un criminel inconscient envers ses proches et meurt dans un asile d'aliénés ! — *Le Voyageur enchanté*, de Nicolas Lieskoff, portait pour titre original : *Les Mémoires d'un cocher*. On aurait pu le conserver. Il s'agit, en effet, d'un pauvre automédon qu'une destinée bizarre promène à travers les plus étranges et les plus disparates professions. Il commence par conduire des traîneaux ; il se fait ensuite dompteur de chevaux cosaques, puis domestique de grande maison, puis bonne d'enfants, puis explorateur en Tartarie, puis teneur de jeux de hasard, enfin moine. Ivan verianitch raconte lui-même sa vie tourmentée, en une langue sans ɛtention et avec une bonhomie qui disposent bien en faveur de l'étonnt « voyageur. » Bien que trop vanté, le roman de Nicolas Lieskoff ait, parce qu'il est l'expression de cette philosophie mélancolique, de ɛte patience confiante et un peu fataliste qui caractérisent les moujiks,

acceptant les coups du sort sans murmurer, dans l'espoir que l'humble et le pauvre d'ici-bas seront les barines de là-haut. — Trop vantées pareillement les *Nouvelles*, d'Alexandre Pouchkine, publiées sous cette rubrique : *l'Aube russe*. M. Eugène Melchior de Vogüé dit bien que leur auteur a suscité la Russie à la vie intellectuelle. Mais ce ne saurait être évidemment avec des historiettes quelconques, telles que : *La Dame de pique, la Barichaïa paysanne, le Coup de pistolet, la Tourmente de neige* et *le Maître de poste*, si enjolivées qu'elles soient d'épigraphes enfantinement romantiques. M. de Vogüé a voulu parler de Pouchkine poète. D'aucuns, l'envisageant sous cet aspect, l'ont, en effet, comparé à notre Alfred de Musset. Sortons de la Russie, toute sympathique et dévouée qu'elle est à la France, en reconnaissant que les *Nouvelles slaves*, élégamment traduites par M. de Strebinger, sont cent fois plus originales que celles de l'initiateur Pouchkine, lequel n'a été, au fond, qu'un imitateur. Les cinq récits qui composent le volume : *Le Tailleur de pierres, Une Mère, Rode le Hayduk, Clairs de lune* et *Un Yatagan*, ont pour auteurs Ferdinand Saar, Sacher Masoch, Léopold Vakelik, Nicolas Paulow et Nestor Kukolnik. Ces conteurs ont assurément lu Zola, Maurice Barrès et Paul Bourget ; mais leur réalisme comme leur dandysme et leur psychologie sont tout autres. On sent le Français dans Pouchkine : il n'y a dans les *Nouvelles slaves* que le Russe pur, le Hongrois tout d'une pièce, le Croate primitif. Seulement l'écriture artiste des récits prouve que les conteurs ne sont point étrangers au mouvement intellectuel de l'Europe occidentale.

51 et 52. — Chez nous fleurissent, à l'heure actuelle, les sciences occultes et les investigations ésotériques. Quoi d'étonnant que la kabbale, le spiritisme, la magie, les hantises de l'au delà, soient devenus matières à romans ! Sans parler du Sar Péladan, qui est le maître du genre et qui, aujourd'hui, publie *Panthée*, dont nous parlerons au prochain trimestre, voici MM. Gaston Dujarric et René de Maricourt exploitant aussi le même filon : celui-ci, avec *En vitrine*, celui-là avec *Autour du mystère*. Tous deux donnent ce frisson nouveau que recherchait le poète des *Fleurs du mal*. Je reprocherai seulement à M. Dujarric de trop appuyer sur certains détails réalistes, et à M. le comte de Maricourt, lui qui est catholique, d'émettre quelques assertions risquées. L'idée que nous nous faisons de la nature est bornée sans doute, fausse par là même. Est-ce une raison pour dire qu' « il n'y a pas de surnaturel ? » M. de Maricourt imite Villiers de l'Isle-Adam, et, en parcourant ce terrible *Œil du dragon*, où l'on voit Apollonio di Tiai revivre incarné dans la personne du magicien italien Lopellino di Neali notre contemporain, il nous semble lire telle « histoire insolite » de l'auteur de *l'Ève future*. Cet *Œil du dragon* n'en est pas moins la meilleure des nouvelles dont *En vitrine* se compose. De même que

dans *Autour du mystère*, on est surtout empoigné par *Évocation*, reconstitution colorée d'une vie assyrienne du temps des monarques babyloniens, et par *l'Occulte pouvoir*, tableau des sataniques exploits d'un docteur ès sciences maudites, qui attire à lui par suggestion la femme d'un autre, comme le serpent attire l'oiseau. Tout cela est bien étrange, bien obscur, bien dangereux. Tenons-nous à la rampe !

FIRMIN BOISSIN.

POÉSIE

1. *Nature*, par JEAN RAMEAU. Paris, Savine, 1891, in-12 de 351 p., 3 fr. 50. — 2. *Flammes de vie*, par F. FLEURIOT-KÉRINOU. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 126 p., 3 fr. — 3. *Foi et Poésie*, par JOSEPH SERRE. Lyon, Vitte, 1892, in-12 de 102 p., 2 fr. — 4. *Poésies eucharistiques*, par JEAN CASIER. Gand, Siffer, 1890, in-8 de 126 p. — 5. *Poèmes et Songes, Le Dernier Amour d'Artémis, Le Requiem de Berthold, Giseline*, par JEAN GRISELIN. Paris, Sauvaitre, 1892, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 6. *Sur la branche, chansons, fables, poèmes*, par GEORGES MONTIGNY. Paris, Jouaust, 1891, in-18 de 154 p., 2 fr. — 7. *Rimes et chansons*, par FRANÇOIS FONTENAY. Paris, Vanier, 1891, in-12 de 148 p., 3 fr. — 8. *L'Herbager, pièce en trois actes en vers*, par PAUL HAREL. Paris, Lemerre, 1891, in-18 de 134 p., 2 fr. 50. — 9. *Les Échos*, par ÉDOUARD DE PERRODIL. Paris, Vanier, 1891, in-18 de 104 p., 3 fr. — 10. *Le long du Rhône et de la mer*, poésies provençales, précédées d'une causerie de Frédéric Mistral, par SEXTIUS MICHEL. Paris, Flammarion, 1892, in-18 de 187 p., 3 fr. 50. — 11. *Mes petits Concerts*, par PAUL COLLIN. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 238 p., 3 fr. — 12. *A travers quarante ans, recueillements poétiques*, sonnets, fables, contes, récits, bluettes, poésies diverses, par l'abbé J.-M. FIGALLA. Paris, Vic et Amat, 1891, in-18 de 415 p., 3 fr. 50. — 13. *Essence d'âmes*, par ÉMILE HINZELIN. Paris, Perrin, 1892, in-18 de 220 p., 3 fr. 50. — 14. *Vers l'absolu, poésies*, par BÉNONI GLADOR. Paris, Vanier, 1891, in-18 de 159 p., 3 fr. 50. — 15. *Sirventes et Cantilènes*, par EMMANUEL JUNOD. Paris, Savine, 1892, in-18 de 148 p., 3 fr. 50. — 16. *La Passion de Jésus*, drame en cinq actes et en vers, par ANTOINE CHANSROUX. Paris, Savine, 1892, in-18 de 142 p., 3 fr. 50. — 17. *Marguerite*, par PAULE-MARIE. Nimes, Gervais-Bedot, 1892, in-12 de 19 p. — 18. *Marguerite*, par EDMOND PERRÉE. Paris, Jouaust, 1891, in-18 de 52 p., 1 fr. 50. — 19. *Pêle-Mêle*, poésies, par ALFRED DE PÉRALDI. Condom, Dupouy, 1891, in-16 de 64 p. — 20. *La Grève*, drame en un acte et en vers, par Dom LAURENT JANSSENS. Lille, Desclée, 1891, in-18 de 29 p. — 21. *Sébar*, poème philosophique, par F.-A.-M. Paris, Jouaust, 1891, in-18 de 44 p. — 22. *Rancœurs*, poème par YAN BRAZ. Lorient, Cathrine, 1891, in-18 de 8 p. — 23. *Épître aux Jacobins*, 4e édit., par A.-M. MAUPIN. Paris, Librairie Saint-Paul, in-16 de 112 p., 1 fr. 20. — 24. *Sophocle, Ajax, les Trachiniennes, Philoctète, Œdipe roi*, traduction par F.-E. CALLOT. Paris, Masson, 1891, in-18 de 364 p., 4 fr.

1. — La réputation de M. Jean Rameau n'est plus à faire. Quatre ou cinq romans, plusieurs volumes de poésie, et particulièrement la *Chanson des Étoiles*, l'ont mis en évidence. *Nature*, dont nous avons à parler, ne peut que contribuer, et largement, à lui faire une place à part parmi les nombreux et peut-être trop nombreux poètes de ce temps que l'on dit ans poètes. M. Rameau a de l'imagination, c'est un remarquable jongleur de mots et assembleur de couleurs. M. Rameau ne se soucie guère le la profondeur de la pensée, de la philosophie de l'idée, et il met son rt dans l'expression, dans la forme, dans les tours, dans le rythme, le oloris et les rimes, et cet art n'est point à dédaigner. Son clavier est riche

d'accords et surtout de sonorités. Il le sait — car aujourd'hui les poètes se connaissent — et il en abuse parfois, en sorte que la musique du vers devient de ci, de là, bruyante, voire même quelque peu criarde, ou sonne comme un bruit de grelots. Sa palette a toutes les couleurs, mais ses tableaux manquent un peu d'ombres et de pénombres. Car, ainsi que le bruit, il aime l'éclat et l'éblouissement, au point d'étourdir un peu le lecteur. Un fond moins éclatant, quelque chose de plus mesuré, de plus estompé dans l'ensemble, n'aurait servi qu'à mieux faire ressortir et valoir les tons lumineux et les grands éclats. Il ne s'agit d'ailleurs ici que d'une simple question de nuances. L'œuvre est forte et belle, et si j'essaie de formuler quelques critiques, j'allais dire de chercher chicane à M. Rameau, c'est que *Nature* mérite d'être fouillé dans les détails et que le poète est assez fort pour qu'on puisse éplucher son œuvre, si je puis ainsi m'exprimer. *Nature* porte admirablement son titre, ce qui prouve que le poète a eu une idée d'ensemble qu'il a su développer sous toutes ses faces. M. Rameau est un amant de la nature, et c'est dire qu'il l'a observée, car on contemple volontiers ce qu'on aime, et quand on est artiste, on l'étudie et l'analyse. Les arbres, les ruisseaux, les montagnes, les fleurs, les animaux, n'ont pas de secrets pour lui. Et, à titre de poète, il leur a prêté une foule de sentiments, d'intentions, même de volontés, qui en font un monde intellectuel, bien semblable au nôtre. Et c'est là que se trouve souvent l'excès, car prêter des sensations aux êtres inanimés, c'est œuvre de poète, mais leur accorder des délibérations et des réflexions, n'est-ce pas sortir du naturel ? De ce qui précède vous pouvez déjà conclure qu'il se trouve des inégalités dans l'œuvre de M. Rameau, qui paraît avoir un peu oublié le précepte, si vieux que vous voudrez, ce qui ne l'empêche pas d'être juste :

Ajoutez quelquefois et souvent retranchez.

Nature aurait gagné à plus de concision et à quelques suppressions. Mais quand on parle des poètes, le mieux est de les citer un peu. Voulez-vous quelques exemples de la richesse d'imagination de M. Rameau, des ressources de son art de peintre et de compositeur ? Lisez les vers suivants, pris un peu au hasard :

Les chênes recueillis soupirent sous la lune;
On entend palpiter un ruisseau diligent;
Un grillon pince au loin sa lyrette d'argent
Avec sa patte brune.

Tous les petits oiseaux font des rêves heureux;
Chaque moucheron dort près de sa moucheronne;
Un vieux pin, caressé par la brise, ronronne
Près d'un lac vaporeux.

Et quoique tout soit paix, soit bonheur et soit charme,
On voit des gouttes luire au cœur des liserons,

Comme si chaque étoile, en passant sur nos fronts,
Répandait une larme.

N'est-ce pas charmant ? N'est-ce pas d'une grâce pénétrante, même la lyrette et sa note un peu mièvre ? Certainement, M. Rameau, qui a un goût très prononcé pour les diminutifs, ne s'en sert pas toujours avec autant de bonheur. Les diminutifs abondent chez lui, par exemple : petiot, poussinet, gaminette, merlette, paysannet, angelet, bouchette, créaturette, paonneau etc. C'est d'un genre un peu mignard. A propos de paonneau, M. Rameau a-t-il raison de faire compter ce mot pour trois syllabes ? J'en doute fort, car il me semble qu'on prononce *pano*. La recherche, la course à l'expression neuve, rare, étrange, outrée, qui aboutit souvent au burlesque, est visible dans *Nature*. Cette recherche, quand le poète est inspiré, pour parler le vieux style, produit parfois d'excellents résultats, mais il arrive aussi qu'elle ne donne que de la caricature. Ainsi, dans une histoire, d'ailleurs sans grand intérêt, de deux bœufs qui s'imaginent, renversant les rôles, de faire tirer la charrue par leurs maîtres, puis de les tuer, pour aller vendre leur chair à la boucherie, je lis :

On rentre à la ferme, et les bœufs prudents
S'en vont enchaîner les hommes grondants ;
Puis un long couteau paraît dans leur patte....

C'est grotesque, et comme tout ce calcul des bœufs et la possibilité matérielle pour eux de tenir le couteau est contre nature, ce récit énerve et ennuie le lecteur. Empressons-nous d'ajouter que le poète rachète aussitôt cette invention puérile par un bon vers philosophique. Les bœufs font amende honorable,

Et disent : Pardon ! nous étions des hommes !

La Bruyère déclarait qu'il y avait un bon et un mauvais goût. Heureusement Victor Hugo est venu changer tout cela, sans quoi nous serions obligés de ranger dans la catégorie des vers de mauvais goût ceux où M. Rameau nous dépeint les oiseaux qui déposent dans les « bouchettes » de leurs petits :

.... fourmis, mouchettes,
Combien encore de nanans.

Il en serait de même pour la pièce où il imagine des hommes à quatre fronts, des oiseaux à dix-neuf ailes. Ce ne sont là que des difformités et des laideurs et dont l'art et l'imagination vraie doivent se passer. C'est trop d'abandon à l'imagination qui cause des inégalités dans les meilleurs morceaux de *Nature*. Dans la même pièce, on trouve des fantaisies burlesques à côté des plus beaux vers. Ainsi de *la Forêt* où je lis :

Les vieux arbres ont l'air de dire une oraison,
Comme pour demander au ciel la guérison
D'une bosse ou d'un goitre.

Mais plus loin :

Le ciel est noir, l'air sent le soufre, un éclair luit,
Comme un zigzag d'épée.

Remarquez comme la coupe du premier vers, à deux césures après quatre syllables, précipite le mouvement. Et voyez, au contraire, comme le long mugissement du vent est bien dépeint par cet autre vers qui semble plus étendu :

Le vent tonne au lointain dans de vagues clairons.

Mais pourquoi M. Rameau vient-il y ajouter cette peinture des arbres qui

Extirpent des ravins leurs gros orteils mouvants,
Puis s'élancent avec des pieds lourds d'éléphants
Et des gueules voraces.

Je ne me représente pas bien ces arbres qui partent en guerre, ni surtout leurs gueules. Nous aurions maint exemple à donner de cette débauche d'imagination et de ces inégalités. Ici, c'est le ruisseau qui, trouvant des cailloux sur sa route, tapote

Leurs ventres rondelets.

Là, c'est le goujon qui, voyant danser les libellules,

Ouvre, à des visions célestes
De tutus lestes,
Des yeux d'abonnés d'opéra, etc.

Comme on le voit, il y a dans quelques-uns de ces vers une sorte de comique qui n'est pas toujours sans gaieté. Ailleurs, au contraire, le cliquetis des mots n'est plus que du cliquetis. Le vent fait : hou-hou-hou-hou ! hu-hu-hu-hu, ce qui constitue, en même temps, un vers de huit pieds. La sauterelle fait : zig, zig, zig, zig ! Le moulin fait : tic, tac, tic, tac. Les trains font : fou-fou-fou ! Quant aux oiseaux,

Ils chantent, sifflent, piaulent, braillent
Et raillent.

Et ce sont des : lalaïtou ! faridondaine ! au milieu de papillons qui sont :

Blancs, bleus, gris, noirs, prompts, gais, fous, lestes, etc.

Pour arriver à des effets de rythme, M. Rameau se gêne, d'autre part, fort peu avec la métrique, et il abuse largement de l'enjambement et du rejet. Ainsi :

Tandis qu'une fourmi fait l'acrobate sur
Le mât d'un brin de mousse....

Un pauvre chien si maigre, si
Peu distingué....

Toujours pour sortir du commun, M. Rameau s'attache à démontrer,

par l'exemple, que le vers alexandrin, à deux césures, coupé de quatre en quatre syllabes, peut donner d'excellents effets. Témoin ceux-ci :

Petits chemins | bordés d'ajoncs, | petits chemins !
Petits sentiers | pleins de fenouil, | petits sentiers.

Le rythme est vif, alerte, excellent, s'il est employé avec tact, mesure et discrétion, et d'ailleurs il n'est pas nouveau. Mais où je ne puis suivre M. Rameau, c'est sur sa théorie des vers de quatorze pieds :

Près de la fontaine bleue | où naviguent les rainettes,
Un tremble couvert de nids | s'érigeait aux cieux rosés....

Il aura beau dire et beau faire, ces longues phrases déhanchées ne seront jamais des vers. Je pourrais encore faire de petites querelles à M. Rameau, et par exemple lui demander quel charme il trouve et surtout quel sens il donne au mot extatique dans « grillons extatiques, » « fête extatique, » « fumée extatique, » etc.; mais je trouve que les critiques sont déjà trop nombreuses pour une œuvre qui mérite avant tout des éloges, et le manque d'espace m'oblige d'ailleurs à conclure.

M. Rameau a dressé, ciselé, orné un cadre magnifique, ayant les *Étoiles* et le ciel au faîte, et la *Nature*, la terre et ses mille manifestations à sa base. Les côtés sont formés d'un lumineux arc-en-ciel. Mais ce n'est, en somme, qu'une superbe mise en scène, et il y manque, à peu près complètement, le personnage principal, l'homme. En haut, il manque Dieu, jusqu'auquel le poète, ébloui par les couleurs, distrait par les bruits, grisé par les parfums, n'a pas su s'élever. Nous sommes sur une scène richement décorée, mais nous attendons les acteurs. Nous aimons à croire qu'ils vont venir, et s'ils rehaussent encore la beauté des décors, nous aurons un beau drame, une grande œuvre.

2. — Du poète des mots et des couleurs, du poète de la forme, passons au poète de l'idée. Je m'entends, et je ne veux pas dire que la pensée manque chez M. Rameau, pas plus que la forme chez M. Fleuriot-Kérinou, mais je crois que les couleurs et les mots ont fait l'un poète avant toute autre chose, et que l'autre, au contraire, ne s'est senti artiste que pour exprimer sa pensée. Est-ce l'élévation de cette pensée ? Est-ce le silence d'une certaine presse sur son œuvre qu'elle ne comprend pas ? Est-ce un concours fortuit de circonstances ou le parti pris des sceptiques pour toute œuvre catholique, qui fait que M. Fleuriot est encore à peu près ignoré du gros public, pendant que les noms de tant de médiocrités résonnent à nos oreilles ? Je ne sais. Toujours est-il que M. Fleuriot n'occupe pas la place qu'il mérite, loin de là, car il est un vrai poète, un poète qui sort du rang et mérite l'attention. J'engage fortement mes confrères en critique, qui auraient laissé passer ce talent dans le tas, à s'en convaincre par eux-mêmes. Les sujets auxquels il s'est attaqué avec toute la mâle énergie et toute la conviction inébran-

lable d'un Breton croyant et l'ardeur d'un artiste, sont entourés de bien des écueils, hérissés de bien des difficultés. Il a triomphé de tout. *Flammes de vie* est une œuvre forte, solidement charpentée, largement pensée et fièrement conduite. Qui donc disait que la poésie religieuse avait fait son temps ? Voilà un poète qui, non content de parler en spiritualiste de Dieu et de l'âme, cherche son inspiration dans les plus profonds mystères du catholicisme et qui chante ces mystiques symboles en strophes tout imprégnées de modernité. Et, derrière lui, voici que deux, trois « jeunes » se jettent dans la même voie avec succès. C'est bien, au contraire, à un véritable renouveau de vraie poésie religieuse que nous assistons. Ce qui a fait son temps, pour les vrais artistes, n'en doutez pas, ce sont les obscénités et les fadeurs du sensualisme. Le reste, la foi, est éternel, et l'éternel inspirera toujours les poètes. Ce retour à la poésie pure et chrétienne est d'ailleurs bien naturel. L'excès amène toujours une réaction. On a servi au public tant de banalités sceptiques, tant de blasphèmes, tant d'obscénités monstrueuses, qu'il appelle aujourd'hui le poète croyant, pur, simple, et qu'il lui tend les bras d'avance. *Flammes de vie* répond à ce besoin des lecteurs, non que le poète se soit fait religieux par un calcul intéressé ; il l'est, au contraire, dans le fond de l'âme, on le sent à son accent de conviction émue, mais enfin il est arrivé au bon moment. Ce qui frappe, chez M. Fleuriot-Kérinou, c'est l'ampleur du vers, qui répond à la grandeur et à l'élévation de la pensée et du sentiment. Rien d'étroit, rien d'étriqué, rien de petit, de prosaïque, de mesquin dans son œuvre, mais un large souffle qui se soutient de la première à la dernière page et qui vous entraîne. Il a dépouillé le vers moderne — car il est très moderne par la forme, par le rythme et par la richesse de la rime — de toutes les fadaises, de toutes les roucoulades, de toutes les nudités qui paraissent indispensables à quelques-uns. Sa poésie est savoureuse et substantielle, et comme cet ancien qui démontrait le mouvement en marchant, M. Fleuriot a prouvé que la poésie foncièrement chrétienne et même mystique pouvait et devait resplendir en cette fin de siècle.

Et maintenant, il ne me reste que l'embarras du choix pour citer des exemples et donner des preuves à ma thèse et à mes affirmations. Il n'y a, en effet, pour ainsi dire pas d'inégalités dans *Flammes de vie*, et la plupart des pièces se valent. Mais puisque j'ai parlé de son mysticisme, puisque j'ai dit avec quel succès il s'attaquait aux mystères les plus profonds de la foi, c'est une pièce de ce genre que je citerai : *l'Illusion*, qui traite de l'Eucharistie. Le poète contemple l'horizon une nuit d'été et il dépeint son ravissement :

Merveille ! Le torrent des étoiles s'écoule
Jusqu'à cet horizon où finissent les cieux ;
Et là se concentrant en un flot radieux,
Les voilà sur le sol qui déferlent en foule.

Elles emplissent d'or la plaine au fond noirci,
Viennent vers nous couvrant jusqu'aux moindres parcelles;
Et moi, les yeux ravis, je m'élance vers elles....
Mais ce sont les blés mûrs qui scintillent ainsi.

. . . . . .

J'ai cru, l'illusion offrant à mon cerveau
Une intuition de quelque grand mystère,
Que le ciel tout entier descendait sur la terre,
Apportant à nos cœurs un aliment nouveau.

J'ai cru, froments bénis des sillons sans ivraie,
Qu'une manne céleste aux savoureux rayons
S'était substituée à vos éclosions!....
Les blés m'ont répondu : « L'illusion est vraie,

Car bien plus que les sucs qui raniment le sang,
Un trésor infini se cache sous nos voiles; » etc.

Et les blés conseillent au poète d'aller au temple où resplendit l'Épi sacramentel :

J'ai suivi le conseil des blés, ferments de vie,

Et je me suis nourri du mystique Froment;
O prodige suprême, où l'être entier s'enflamme,
Un adorable azur s'est ouvert dans mon âme,
Et Dieu m'a visité dans cet enchantement.

Cette simple citation de quelques vers suffit à démontrer l'art, la souplesse, l'adresse et l'imagination du poète. Si la poésie est bien la peinture musicale, vive, émue et artistique des grandes idées et des nobles sentiments, M. Fleuriot-Kérinou est poète dans toute la force du terme. Quelques petites critiques cependant, ne serait-ce que pour ne pas laisser le poète s'endormir sur son succès. Peut-être y a-t-il un peu trop d'épithètes à la fin des vers, ainsi que l'a fait déjà remarquer M. Edmond Biré, dans un article d'ailleurs des plus élogieux. Le vers manque quelquefois de césure, mais très rarement. Nous n'y trouvons jamais cependant de ces rejets comme nous en signalions tout à l'heure chez M. Rameau. Enfin, M. Fleuriot a quelque faiblesse pour certains mots, qu'il répète un peu trop souvent, par exemple pour *igné*, qui revient dans nombre de pièces. Mais ce ne sont là que des imperfections insignifiantes et qui n'empêchent point l'auteur de *Flammes de vie* de pouvoir aspirer aux premiers rangs.

3. — Avec *Foi et Poésie*, comme le titre l'indique assez, nous restons sur le terrain de la poésie religieuse, et, comme le démontre la lecture de cet excellent recueil, nous ne quittons pas les beaux vers et le grand style. Nous avons ici encore affaire à une âme de croyant et à une intelligence d'artiste, bien qu'il y ait des différences notables entre les deux frères. Ces différences me semblent tout particulièrement provenir du milieu dans lequel ont vécu MM. Serre et Fleuriot et de la contrée où ils

sont nés. Tous deux ont pris des sujets mystiques, mais avec un genre différent. Chez M. Fleuriot, les images de la nature forte et rude de la Bretagne abondent, et ses comparaisons sont volontiers prises à la mer. La pièce qu'il intitule *l'Orchestre* est quelque peu rude et sauvage. Le vers de M. Serre est, au contraire, généralement moins ferme. Sa pensée, comme son expression, bien qu'on y trouve souvent une netteté toute scientifique, est plus vague quelquefois et ses descriptions sont plus longues. M. Serre est de la patrie de Ballanche, Laprade et Blanc de Saint-Bonnet. Mais cette patrie est aussi celle d'Ampère, et son œuvre nous le rappelle. Ces connaissances scientifiques et la trace visible d'une longue pratique de Victor Hugo combattent chez le poète l'influence des brumes lyonnaises, influence qui d'ailleurs n'est pas pour produire d'aussi mauvais résultats que veulent bien le dire quelques-uns. Il faut avoir contemplé souvent, des hauteurs de Lyon, les mille effets de lumière produits par les brouillards qui se forment ou s'élèvent dans les superbes environs de la ville, pour comprendre quelle richesse et quelle variété de tons ils peuvent donner à l'imagination de l'observateur et à la palette du poète. Or, M. Serre est poète et observateur; de plus il est philosophe et lettré. Si nous rappelons, comme nous venons de le dire, qu'il est savant, on comprendra quelle œuvre digne d'intérêt il a pu produire; je devrais dire quelles œuvres, car bien que jeune, M. Serre est loin d'en être à ses débuts. De ce que M. Serre est philosophe et porté à la méditation, d'une part, et de la variété de ses connaissances, de l'autre, il résulte souvent qu'il démontre, qu'il argumente, qu'il discute, et, puisqu'il est foncièrement religieux, qu'il combat pour ses idées. M. Fleuriot est plus simpliste, et il se contente de peindre en artiste convaincu. Enfin, l'on sent chez M. Fleuriot le frottement parisien, si je puis ainsi dire, et l'influence de l'école parnassienne avec son amour de l'impeccabilité du métier. M. Serre semble au contraire s'être renfermé en lui-même et confiné dans sa ville natale.

Voilà bien des arguments pour dire simplement que *Foi et Poésie* est un beau et bon volume, comme je pourrais le prouver par mainte citation. Quelques vers au moins pour la bonne bouche. Parlant de la grandeur de Dieu, le poète nous dit :

Entassez les soleils et les planètes rondes,
Et sur l'entassement des mondes, d'autres mondes;
Et toujours entassez,
Jusqu'à ce qu'épuisée, haletante, éperdue,
L'imagination s'arrête confondue :
Alors, recommencez!

Joignez les milliards aux milliards de lieues!
Aux atmosphères d'or les atmosphères bleues!
Les univers aux univers!....

Six mille ans, dix mille ans, cent millions d'années,
Calculez, alignez de vos mains acharnées
Et de vos prunelles en feu
Les grossissements fous des chiffres et des mondes.
— Et vous aurez à peine, ô sciences profondes,
Effleuré la frange de Dieu.

Il y aurait maintenant à signaler quelques légers défauts. On sent parfois que le vers n'a pas été très travaillé. Ailleurs, il y a des duretés et même un peu de prosaïsme par amour du terme exact. Mais ces petits travers ne peuvent nous faire oublier le mérite de l'ensemble.

4. — Nous en sommes décidément à la poésie religieuse. M. Jean Casier marche à côté de MM. Fleuriot et Serre. Dès le début, nous savons ce que le poète va chanter :

D'autres ont dit l'amour — du cœur qui s'émancipe
Mystérieux levain —
L'amour pur quelquefois, mais que le temps dissipe
Et dont le terme est vain.

Moi je dirai l'amour dans son plus haut principe,
Dans sa plus haute fin :
L'amour d'un Dieu voulant que l'homme participe
A son être divin.

Ainsi non seulement nous sommes avertis des sujets que va traiter M. Casier, mais il le sait, et il y en a tant qui ne savent pas ce qu'ils vont faire ni même ce qu'ils ont fait! Là encore le titre est bien choisi : *Poèmes eucharistiques*, et il répond à ce que donne l'auteur. C'est ainsi que nous lirons : *La Première Communion*, *A un nouveau prêtre*, *Communion*, *le Jeudi saint*, *le Sacrifice*, etc. Le vers est bon et M. Casier connaît son métier. Il n'y a point de fautes matérielles. De plus, il a le sens du rythme et de la cadence, et l'œuvre est soignée, très soignée. Je ne parle pas de l'élévation des sentiments, qui est celle d'un sincère chrétien pratiquant. C'est doux, coulant, onctueux. Ce que je pourrais reprocher, c'est l'emploi des termes généraux, qui ne frappent pas assez. J'aimerais parfois quelque chose de plus vigoureux, de plus précis et de plus imprévu. Les vers suivants donnent bien l'idée du genre. M. Casier s'adresse aux enfants qui vont faire leur première communion :

Avancez-vous.... tout bruit se tait : c'est le miracle!
Le créateur du ciel quitte le tabernacle ;
Courbez-vous jusqu'au sol : adorez et tremblez !
Mais non : levez vos fronts : c'est un sauveur — que dis-je ?
Un ami — visitant, par un dernier prodige,
Vos cœurs de ses bienfaits comblés.

Les vers sont bons, mais ils manquent un peu d'éclat. Je trouve également des hémistiches et des mots amenés par le besoin de la rime, qui d'ailleurs est généralement riche. Ainsi :

Mon cœur tressaille — et l'orgue, où l'artiste module
Négligemment l'hymne du soir,
Pieux bruit dont l'écho sous les voûtes ondule,
M'attendrit — comme l'encensoir....

Cet attendrissement d'encensoir n'était pas nécessaire. Et ailleurs:

Le jour luit, calme et solennel.....
Un rayonnement sort du culte;
Jean lit dans le sein paternel
Un secret pour notre œil occulte...

Occulte est mis là pour rimer avec culte, mais il était bien facile de l'éviter en prenant d'autres rimes, le rayonnement qui sort du culte étant une expression beaucoup trop vague et l'œil occulte n'étant pas français; car ce qui est occulte, ce n'est pas l'œil, c'est le mystère. Et puis, c'est trop d'abstraction pour la poésie.

5. — M. Jean Griselin, l'auteur de *Poèmes et Songes*, est sans doute « un jeune, » qui donne de belles espérances et qui a déjà de bonnes pièces à son actif, particulièrement des sonnets fort bien tournés et nombre d'excellents vers. La rime est riche et la facture est de bonne marque généralement. *La Fileuse* (lisez la mort) accomplit sa triste besogne à tort et à travers :

Un petit enfant joyeux et vermeil
A touché son fil avec son doigt rose,
Puis il est tombé dans un grand sommeil.
Alors elle a ri, la vieille morose,
Du petit enfant joyeux et vermeil!

De gais amoureux, une matinée,
Contant, par les fleurs de l'étroit chemin,
Comme elle était laide et ratatinée,
Sont morts à ses pieds, la main dans la main;
De gais amoureux, une matinée!

M. Griselin a d'ailleurs de l'imagination et beaucoup de bons vers expressifs et pleins. Mais il vise parfois trop à la concision, et il en résulte, en plus d'un passage, une fâcheuse obscurité, voire même des fautes positives. Quelquefois la pensée n'est point nette, par exemple:

La mort passe, et tout près! Il sent frémir son aile,
Au noir vautour cognant les murs de sa prison.

Qu'est-ce à dire? Ailleurs, un moine voit quelqu'un qui, sur les murs,

Jette un éclat divin qui n'est celui du jour.

Le poète a oublié la négation. C'est ce qu'il fait encore plus loin :

Ne ternis sous un froc l'éclat pur de ta chair.

Et de nouveau :

Ils étaient là pour ceux auxquels pas un ne pense;
Pour les blessés, qu'on croit vaillants, qu'on ne panse...

Le *pas* est absolument mis de côté, et ce n'est plus français. D'autres fois, c'est une inversion excessive et qu'on ne peut se permettre.

Le vent la disperse et la boit la fange
Comme un flot de sang.

Il fallait *la fange la boit*, mais alors tout était à remanier et le poète n'en a pas eu souci. M. Griselin a un goût tout particulier pour le macabre et les vers, j'entends les vers du tombeau. C'est à tout propos qu'il trouve plaisir à y revenir. Cette manie éclate particulièrement dans le *Requiem de Bertold*, dont le héros n'aime pas ce qui fleurit au cœur de l'éphémère ni le chant des oiseaux,

Mais le tombeau profond, sourd et silencieux....
La nuit était son jour, la tombe son berceau.
Pour son sommeil d'enfant s'ouvrait l'ombre éternelle ;
Il croissait dans la mort....

Il passait ses meilleurs moments à parler bas aux morts, au cimetière :

Et dans ce morne enclos régorgeant de matière.

Pour lui, la chose décevante, pénible, insupportable :

C'était le vin de vie et la jeunesse en fleur.

Il était musicien et dans ses moments d'inspiration :

Il se ruait sur le tombeau.

L'héroïne est d'ailleurs taillée à peu près sur le même patron ; aussi n'est-elle nullement surprise de s'entendre dire :

Ton cœur est frais comme un tombeau.

D'ailleurs, elle se meurt dans le premier baiser. Rien de plus simple pour une pièce si étrange. Quant à Berthold, que pouvait-il faire de mieux que de l'imiter ?

.... La mort, le saisissant,
Pâturait dans sa chair et nageait dans son sang.

Tout cela est voulu, pour n'être point banal ; mais je crois que M. Griselin pourrait se passer de ces étrangetés sceptiques et de procédés qui sentent beaucoup la rhétorique. Il est excellent, quand il est simple et qu'il peint les faits ordinaires et la nature. Qu'il ne sorte donc pas du vrai.

6. — Tout autre est M. Georges Montigny, avec ses chansons, ses fables et ses poèmes, qu'il a réunis dans un même volume : *Sur la branche*. C'est gai, c'est gracieux, c'est aimable, c'est naturel, avec une bonne et douce philosophie spirituelle, fine, quelquefois mouillée d'une larme de sensibilité modérée. Nous voilà bien loin des vers du tombeau, et ce petit volume tranche nettement et heureusement sur le fond gris, laid, ennuyeux, dont se compose l'ensemble des productions du jour. Les rimes ne sont pas toujours opulentes, mais j'en ai tant vu de richissimes ter-

minant des vers d'une pauvreté sordide, comme des gants blancs immaculés au bout de manchettes râpées et sales, que je ne m'en plains pas davantage, dussé-je de ce fait passer pour un barbare auprès des amants de la rime millionnaire. Ce que je reprocherais plutôt à M. Montigny, c'est d'avoir laissé échapper, en deux ou trois morceaux, une note un peu risquée, dont il aurait dû se passer, étant certainement un homme d'esprit, qui ne doit chercher d'applaudissements qu'auprès des gens qui lui ressemblent. Les bonnes pièces abondent et il y en a de charmantes dans le genre tempéré que le poète à choisi. Deux ou trois vers à titre d'exemple. M. Montigny demande au bébé de faire risette :

Quelquefois, ayant bien dîné,
Quand le temps n'est pas trop maussade,
Toujours richement pomponné,
Vous partez pour la promenade.
Là, ravissant petit gommeux,
Chacun lorgne votre toilette.
Vraiment, vous êtes bien heureux,
Allons, bébé, faites risette !

Ailleurs, c'est une leçon agréablement donnée. L'allumette se vantait de tous les services qu'elle pouvait rendre. Une goutte d'eau, tombant sur elle, met fin à son orgueil :

Si nous possédons un petit mérite,
Gardons-nous d'aller le prôner bien vite.
C'est du ciel parfois un rare cadeau
Qu'atteignent aussi bien des gouttes d'eau.

Signalons une petite incorrection, pour ne pas faire que des compliments. Le poète parle d'un petit chien blanc :

Qui ne cherche *pas* à faire *aucun* mal.

Alors, voilà un chien bien méchant, car deux négations valent une affirmation et Bélise, des *Femmes savantes*, aurait dit :

De *pas avec aucun* tu fais la récidive....

7. — Il y a aussi de la gaieté et de l'esprit dans *Rimes et Chansons* de M. François Fontenay, et la rime est généralement plus riche que chez M. Montigny, mais il s'y trouve d'autre part du réalisme et de la trivialité qui gâtent bien des pièces, sans compter les vers dont la césure est parfaitement absente. *Colette*, *la Berrichonne*, plusieurs pièces patriotiques seraient à citer. *Le Chien d'aveugle* est aussi à classer parmi les meilleurs morceaux. Les chiens riches :

Viennent, indiscrets, te flairer le nez,
Avec cet aplomb qu'ont les chiens bien nés.

Mais ne trouvez-vous pas une imitation regrettable du prosaïsme intermittent d'un poète en renom, dans les vers suivants :

Sous les arbres en fleur, bureau de la Civette,
Elle attend l'omnibus lourd qui fait la navette
De Batignolle à la place de l'Odéon :
Elle porte en sautoir un vieil accordéon.

Puis ce sont des expressions boulevardières, comme *mégot*, le *pur gratin*, la *haute*, auxquelles je ne trouve, bien à tort sans doute, aucun charme. Le poète se préoccupe fort peu de la césure dans les vers que nous venons de citer, mais il s'en passe encore bien davantage dans mainte strophe. Voyez, par exemple, la suivante :

Héros et vétéran des grandes épopées
Que gravèrent nos aïeux avec leurs épées.

Ce dernier vers est-il un vers ?

Ailleurs, c'est la trivialité. Ainsi, quand il entend le pas de la femme inconnue qu'il admire, il s'écrie :

Je deviens comme une tomate.

Heureusement, la désillusion arrive, car il découvre un beau jour que l'ange de ses rêves

Tient au coin de la galerie
D'Orléans des.... commodités!....

8. — *L'Herbager*, de M. Paul Harel, est à la fois une bonne pièce et une bonne action, car c'est une critique mordante, par le théâtre, de ce mépris malheureux du paysan enrichi pour l'agriculture, de cette ambition funeste qui le pousse à diriger son fils vers la ville et les situations recherchées, de cette rapacité enfin qui lui fait redouter la nombreuse famille, parce qu'il faut éviter de morceler son héritage. On sent que M. Harel, l'hôtelier-poète, a vu de près ces travers et ces défauts, et comme il est loin de les partager, il les raille avec force et bon sens. Son œuvre, représentée pour la première fois à l'Odéon, le 19 septembre 1891, a eu du succès jusqu'au jour où l'ont emporté ceux qui ont horreur de toute pièce simple et dénuée de grivoiseries et de sous-entendus. Il y a pourtant des scènes excellentes dans *l'Herbager*, et beaucoup de pensées justes et ironiques exprimées en bons vers. Les rimes sont généralement plus que suffisantes et la facture du vers des meilleures. Dès le début, nous sommes fixés sur les préjugés mauvais du paysan parvenu, qui fait à son fils, avocat, des recommandations de ce genre :

De tes riches clients je grossirai le nombre,
Oh! des riches surtout ; très peu de malheureux,
Pour la pose....
Que ta femme soit jeune, amoureuse et jolie,
Ne va pas pour cela commettre la folie
Des enfants!....

Mais nous préférons encore les beaux vers du toast porté par ce fils,

qui réprouve les mauvais conseils de son père, aux vrais paysans, qui ne quittent pas la terre,

Aux derniers survivants des races disparues....

Ceux-là du toit champêtre ont maintenant l'orgueil,
Ceux-là n'ont pas voulu que la famille meure ;
Quand l'aïeul, au midi, se chauffe près du seuil,
Le rire des berceaux chante dans la demeure.

J'ai vu quand Messidor allumait son soleil,
L'attaque des faucheurs contre les moissons blondes;
Dans le blé mûr, au sein de l'orge et du méteil,
Les clairs outils faisaient des entailles profondes....

Et la terre d'où sont sortis nos vieux pommiers
Nous montre ses trésors et dit : « Venez tout prendre ! »

Il y a là une vraie saveur de terroir qui sort de la convention et de la rhétorique. M. Harel aime sa Normandie en poète.

De ce que l'auteur de *l'Herbager* se soucie peu des conventions, il pourrait ne pas résulter, mais il résulte parfois qu'il tombe dans un excès de sans-gêne blâmable. L'expression devient souvent brutale, même triviale. C'est trop souvent que nous entendons une Mme Gibory dire sans la moindre vergogne à son mari : Tu m'assommes, tu m'agaces, tu radotes, etc. Il y a, d'autre part, des longueurs dans *l'Herbager*, des passages, même des scènes inutiles et que l'auteur aurait pu facilement retrancher. Il a oublié quelquefois le précepte : *semper ad eventum festina*. Enfin, une petite critique de détail : même pour avoir la rime avec *chérie*, nous ne croyons nullement qu'on puisse écrire *tu crie* sans *s*, comme se le permet M. Harel, à la page 58.

9. — Des vers faciles, aimables, coulants, clairs, prestes, sans grand effort ni prétention, inspirés à un esprit prime-sautier, au jour le jour, par les mille petits événements de la vie courante, gais ou tristes, gracieux ou sombres, de légers croquis pris au vol, des sensations d'un instant coulées dans un rythme agile et souple, telles sont les poésies de M. Édouard de Perrodil. *La Bicyclette* est bien l'une des pièces qui peut donner le mieux l'idée du genre :

Comme la libellule vive,
Comme l'oiseau, comme le trait,
Elle accourt, fend l'air, elle arrive,
Vous frôle, passe et disparaît....

Quand vient le soir, elle vous cause
Parfois le plus étrange effet,
L'effet troublant de quelque chose
Comme un djinn, comme un feu follet.

Je pourrais également citer *Minuit*, *le Grésil*, *Nuit d'hiver*, p d'un rondel, mais il me reste juste la place de formuler une ou de critiques, et je n'y saurais manquer. Page 68, je lis ce vers :

Auprès d'elle vien*nent* souvent prier ensemble....

La dernière syllabe du premier hémistiche ne peut être muette : *viennent* ne saurait donc se trouver à la place qu'il occupe dans le vers cité que si l'on prononçait *vienntent*, comme dans les Flandres. Ailleurs, M. de Perrodil nous parle d'enfants *flambants* dans le sens de *vifs*. Le terme est impropre.

10. — M. Sextius-Michel est le doyen des maires de Paris, ce qui ne l'empêche pas d'être le président des Félibres parisiens, et, à ce titre, de s'adonner au culte de la Muse, en vrai fils du Midi ensoleillé, Ses poésies écrites en provençal, mais accompagnées d'une traduction à l'usage des barbares, sont précédées d'une causerie de Frédéric Mistral. Elles ont été en grande partie inspirées par l'accueil enthousiaste que firent aux Cigaliers et aux Félibres en pérégrination les villes du Midi. Dès la préface à son « bon Sextius, » à « son brave Michel, » M. Mistral nous lance en plein pays du soleil. « Voici encore un vaillant.... s'écrie-t-il, Sais-tu, collègue Sextius, que les Félibres de Paris, quand, il y a sept ans de cela, ils te nommèrent leur chef, sais-tu qu'ils eurent bonne main et bon flair? Car, les poètes comme toi, la langue provençale, combien crois-tu qu'elle en compte? » Et ce qu'il ajoute, et ce que chante M. Sextius-Michel, tout vous porte à penser : Mon Dieu, comme ces gens du Midi sont heureux!

Quoi qu'il en soit, j'aime la couleur un peu crue, mais si limpide, de ces vers et leurs parfums échappés aux plantes aromatiques du littoral d'azur. Point n'est besoin ici de pénibles efforts pour suivre le poète dans des recherches d'idées profondes ou la course après la rime riche. M. Sextius-Michel dit tout uniment ce qu'il voit et ce qu'il éprouve, et s'il pense, cela va vite et sans travail.

Iéu pantaie tóuti li nuie
De céu bleu, de terro verdalo.

Moi, je rêve, toutes les nuits, de ciel bleu et de terre verdoyante, nous dit-il simplement. Et c'est aux mille détails, couleurs et charmes de ce ciel bleu et de cette terre verdoyante, ajoutons aussi des cités bruyantes et des fêtes aux grandes foules, qu'il s'attache particulièrement. Et toujours c'est net, c'est clair et c'est sonore.

11. — Puisque nous en sommes au Midi, c'est bien le moment de parler musique. C'est pour la musique que M. Paul Collin a composé *Mes petits Concerts*. Nous n'avons donc nullement affaire à de la poésie vante. M. Collin nous en avertit d'ailleurs dans une préface moleste, où il déclare ne pas avoir « l'outrecuidance de vouloir solliciter es lecteurs » pour cette fois. Étant donné le genre et tous les défauts u'il entraîne, ces *Petits Concerts* sont bons et ont toutes les qualités equises pour le but que poursuit le poète : netteté, simplicité du sujet, armonie, facilité.

12. — Vous pensez bien ce qu'on peut abattre de travail en quarante ans, quand on aime à écrire des vers! Aussi, le volume de M. l'abbé J.-M. Figalla : *A travers quarante ans*, compte-t-il plus de quatre cents pages. Sonnets, fables, contes, récits, bluettes et autres, tout s'y trouve. La préface, je l'avoue, m'a tout d'abord quelque peu effrayé. Elle commence par ces mots : « L'auteur de ce livre, *y ayant* inséré quelques fables, doit à son lecteur un bout de confession au sujet de *celles-ci*. » Il est difficile de s'exprimer avec moins d'art. Puis il avertit qu'il se gênera peu, suivant l'exemple de La Fontaine dans ses charmants petits poèmes. Le mot « charmant » est bien insuffisant pour le grand fabuliste. Enfin, cette préface se termine par une sorte de péroraison où l'auteur espère que son œuvre inspirera « quelque bonne pensée, une bonne résolution à mûrir.... » et il ajoute : « Ce qu'il a coûté serait alors payé magnifiquement. » J'ai toujours peur des livres de poésie qui se proposent uniquement de faire le bien ; car généralement ils produisent l'effet contraire par un manque de qualités artistiques regrettable. D'autre part, je crois que le vrai poète ne se plaint jamais du travail que lui ont coûté ses vers, parce que ce travail est une jouissance pour lui, la jouissance de sentir et d'exprimer vivement le beau. Heureusement, les vers de M. l'abbé Figalla valent mieux que sa préface, et, dès les premiers, je me sens en compagnie d'un esprit juste, sage, philosophique, actif, aimant la nature, la sincérité, la force et la carrure. Parfois le bon sens arrive à l'esprit, comme dans ce passage :

> Vers lui l'a rappelé Celui qui l'avait fait.
> Autant qu'il se l'est cru, ce brave monsieur Chose,
> Puisse le Dieu très bon l'avoir trouvé parfait.

Mais il y a des taches dans *A travers quarante ans*. L'auteur semble, à mainte reprise, ignorer les lois du sonnet, ne donnant que deux sortes de rimes, au lieu de trois, aux tercets. Puis, il y répète les mêmes mots jusqu'à quatre fois. Ailleurs, les rimes ne sont pas croisées selon les préceptes rigoureux, car il s'agit d'un poème à forme fixe. Ici, il y a des fautes contre le bon goût; là, le poète oublie que le premier hémistiche du vers alexandrin doit se terminer sur une syllabe forte :

> Au logis, sœur, frère*s*, tout le monde est rentré.

Enfin, si M. l'abbé Figalla estime à bon droit qu'on sacrifie souvent trop l'idée à la rime, il pousse trop loin le mépris de cette dernière quand, par exemple, il fait rimer *vu* avec *dû*, ou quand il la supprime absolument et résolument comme dans *l'Écureuil et le Loup*, où *ga* ne rime avec aucun des cinquante vers de la pièce.

13. — M. Émile Hinzelin n'a rien de commun avec M. l'a Figalla, et je suis sûr qu'il serait mécontent de la seule comparaison, qui ne doit point troubler ce dernier. Car M. Hinzelin est foncièrem

sceptique, incrédule, panthéiste, matérialiste, tout ce que vous voudrez, sauf chrétien. En lisant le titre du volume : *Essence d'âmes*, je me suis dit : Quelles suprêmes délicatesses, quelle idéale recherche de l'idéale beauté, quelle fleur exquise, quel parfum suave de fines pensées et de sentiments extatiques vais-je savourer? Eh bien, rien de cela ! Mais au contraire, du sensualisme et souvent des crudités, sans parler des blasphèmes. Pour M. Hinzelin, « Dieu n'est pas achevé. » Heureusement, il est là pour le terminer :

Les vers dont je ressens la musique sacrée,
Mon espoir, mon amour, c'est du Dieu que je crée.

Dans un sonnet, il déclare avec un orgueil blasphématoire et tristement puéril qu'il ne croit pas en Dieu, et il ajoute :

A qui croirai-je donc? A moi, je crois en moi,
Je crois à mon cerveau, je crois à mon génie....

Moi, non!

14. — Avec *Vers l'absolu*, nous ne sortons malheureusement pas des blasphèmes, et nous entrons plus avant dans la sensualité, pour ne pas dire autre chose. M. Bénoni Glador a la science du vers, la richesse de la palette, le sens de l'harmonie, le goût de la rime riche, les qualités du modernisme. Mais il en a les défauts, et sa muse se plaît beaucoup trop aux peintures lascives. Il paraît bien que le genre de vie qu'il nous dépeint n'engendre pas le bonheur, car il nous avoue :

Las je n'ai jamais vu la joie
Au bout du chemin que j'ai pris.

Et il dit ailleurs :

Oh ! je voudrais aller encore,
Portant dans mon cœur tout le ciel ;
Et sur les lis que l'aube dore
Cueillir la paix, la fleur de miel.

Quoi qu'il en soit, nous ne recommanderons la lecture de son livre à personne.

15. — Il y a bien quelques notes légères dans *Sirventes et Cantilènes*, mais ce n'est rien en comparaison de *Vers l'absolu*. M. Junod nous raconte son histoire, vraie ou imaginaire :

Nous avions suivi la nature
C'était là notre grand péché....

Dès l'abord nous pensions de suite
Porter plus loin notre bonheur ;
Mais je ne sais quel fut le jésuite
Qui de nous trahir fit l'honneur.

Oh ! oh ! voilà un jésuite — ils n'en font pas d'autres — qui a singulièrement porté malheur à notre jouvenceau. Voyez-vous qu'il lui a fait mettre neuf pieds à son vers, sans compter le pathos de la phrase!

Mais M. Junod se rattrape vite et il ne met plus que sept pieds, au lieu de huit, à l'un des vers suivants :

Mignonne s'était grisée
Et vint à Dieu donner son cœur.

Elle est entrée au couvent. Elle n'y entendra plus de vers faux. Les fautes de français ne sont d'ailleurs pas plus rares chez M. Junod que les fautes de métrique. Il écrit sans sourciller :

Si votre cœur est charitable
Je prierais votre Seigneurie....

Lisez ce vers qui voudrait être de douze pieds :

N'avoir point d'endroit où reposer son corps.

Il a la manie de supprimer la négation :

Vierge n'ayant connu le mal....
Où nul homme passe....
Il n'était ni triste et joyeux....
Jamais nous nous étions connus....

Et les fautes de mesure et les fautes de français vont ainsi se succédant. Certes, l'éditeur n'avait pas besoin de nous dire que le poète était jeune ! Heureusement, il y a quelques bons vers, même quelques pièces, qui rachètent un peu ces crimes de lèse-poésie.

16. — *La Passion de Jésus*, drame en cinq actes et en vers, par M. Antoine Chasroux, nous ramène à un autre genre. Le sujet était entouré d'écueils, et l'auteur, malgré toute sa bonne volonté, malgré de beaux vers et du pathétique, ne les a pas tous évités. Jésus parle de sa « pauvre âme, » il demande à Marie-Magdeleine de prier pour lui ! il parle des « sbires » de César, comme si les sbires étaient connus à cette époque ! Le rôle du coq n'est pas oublié ; il fait : Cacaraca, afin d'éviter le classique cocorico. Jésus accorde son pardon à Judas, au moment où le traître est révélé : c'est l'absolution avant la faute. Du reste, Jésus ne cessera de poursuivre de ce pardon Judas, qui ne cessera d'en conclure qu'il est maudit, pendant que les apôtres répéteront en chœur : *Alleluia!* Tout ceci ne sert qu'à prouver une vérité : c'est qu'il est dangereux, souverainement dangereux, de s'attaquer à d'aussi graves sujets.

17. — Passons à un genre plus ordinaire. Le petit poème de Mme Paule-Marie, intitulé *Marguerite* et composé à l'occasion des fêtes lamartiniennes, où il a été jugé digne d'un premier accessit, est fait de douce et pénétrante poésie. C'est l'histoire d'une fillette enlevée à ses parents par des bohémiens. La mère est morte de chagrin, et le père en a perdu la raison. De longues années se sont écoulées depuis le triste événement. Nous sommes arrivés à l'époque de la guerre. Une bataille vient de se livrer dans les environs du château. Deux religieuses amènent un officier blessé. Le moribond est couché dans la salle de

portraits de famille. Soudain, au milieu de son délire, apercevant le tableau de la fillette perdue, il s'écrie : Marguerite ! Marguerite ! C'est le nom de la chère enfant pleurée ! A ces mots, le malheureux père retrouve sa raison, mais on lui défend d'interroger le blessé, dont la moindre émotion peut déterminer la mort. Survivra-t-il ? Lui arrachera-t-on ce secret auquel est attaché le bonheur d'un père et peut-être de son enfant ? Oui, il est sauvé, et il peut parler. Marguerite ! il l'a trouvée un jour abandonnée par les saltimbanques, et il l'a emmenée chez sa mère, au château, où elle a reçu la meilleure éducation. Marguerite ! c'est sa fiancée ! Ce sera bientôt sa femme :

Trois mois après, un jour, au portail du château
Enguirlandé de buis,.... on voyait de nouveau
Marguerite, l'enfant volée,.... en robe blanche,
D'oranger couronnée,.... et comme un lis qui penche,
Au bras d'un artilleur, la cicatrice au front....

Ce lis qui penche est un peu usé, les rimes ne sont pas riches, il n'y a point là de métier contemporain ; mais l'œuvre est émue et poétique à la façon de Lamartine.

18. — La *Marguerite* de M. Edmond Perrée, — car nous avons deux *Marguerite*, — a bien des défauts. Il y a des longueurs dans celle de Mme Paule-Marie, mais il y a une monotonie fatigante dans celle-ci. Les rimes sont meilleures, mais l'intérêt est moindre. Le sujet est d'ailleurs assez commun. L'aventure se passe à la campagne. Pierre aime Marguerite, et voici comment il fait sa demande au père :

Pierre, au pied du mur qui s'effrite,
Dit, les yeux vers les pavés gras :
« Maître, accordez-moi Marguerite !

Je vous demande un peu ce que cela me fait que le mur s'effrite et que le pavé soit gras ! Ces arguments naturellement n'ont pas touché le père. Mais les amants ne s'embarrassent pas pour si peu, et voilà qu'ils prennent la clef des champs. La clef des champs, en pareille circonstance, n'ouvre généralement pas la porte du bonheur. Il arrive un accident à Pierre, il est blessé et il a le délire ; on ne sait pas au juste pourquoi, peut-être afin d'excuser la faute de français des vers où il est représenté « remarquant

Un monstre de forme bizarre...
Qu'aucun lien solide amarre.

Alors, Marguerite écrit à sa mère et reçoit une réponse « de style sec. » ette sécheresse de style a le don de la convaincre : elle se séparera de on amant, mais, toute réflexion faite, ils vont se noyer. Heureusement, l les sauve à point. Seulement, c'est au tour de Marguerite d'être made. Voici venir le père,

Saisi

De revoir Marguerite au centre
D'une chambre au papier moisi.

Peut-être tout s'arrangerait-il si ce n'était pas au centre ou si le papier n'était pas moisi ; mais avec ces deux éléments contre soi que peut-il arriver de bon? Marguerite meurt, et, courageux, héroïque jusqu'à la fin, bien qu'il neige, Pierre accompagne le convoi « tête nue. » C'est admirable, mais un malheur n'arrive jamais seul, et voici qu'en revenant il se noie sans y prendre garde. Et c'est tout. Hâtons-nous d'ajouter cependant qu'il y a quelques bons vers dans l'ensemble.

19. — Est-ce parce qu'il a intitulé son ouvrage *Pêle-mêle*, que M. Alfred de Peraldi se croit obligé de mélanger à plaisir des rimes qui ne riment pas ensemble, et de négliger la règle qui veut que des rimes féminines ou masculines différentes ne se suivent pas ? Toujours est-il qu'il invente les plus singuliers croisements. Par exemple dans *le Lis :*

Il n'a vu que sa *fleur*
Embaumée à l'aurore
Son matin seul a *lui*.

Heureux qui comme *lui*
Peut tomber : il ignore
Les noirs traits du *malheur*.

Cette faute est d'ailleurs renouvelée avec conviction. Ailleurs, ces deux vers se suivent :

Nous rêverons aux lieux qui virent notre *enfance*.
J'aime à me retracer ces jours remplis d'*ivresse*.

Puis ce sont des imitations de nos grands poètes. Ainsi :

Austerlitz aujourd'hui, demain fut la défaite.

Cependant, il faut être indulgent, car le poète a seize ans. Mais pourquoi ne pas attendre un peu plus de maturité ?

20. — L'auteur de *la Grève*, drame en un acte et en vers, prend soin de nous avertir, dans sa préface, qu'il s'est proposé de *résumer* les enseignements de l'encyclique *Rerum novarum*. Cette annonce d'une leçon en vers m'a fait peur. Si du moins le poète avait parlé de *s'inspirer* de.... mais *résumer* un document pontifical ! Étant donné pourtant le genre des pièces faites pour les collèges, *la Grève* n'est pas sans qualités sérieuses. Il s'en dégage bien la leçon pratique que l'écrivain a voulu en tirer. Au point de vue littéraire, les mérites de ce petit ouvrage sont la clarté, la simplicité, la correction, l'action. Cependant, il s'y trouve des taches. Le poète nous parle des « oisifs travailleurs, » accouplen singulier de deux mots qui se contredisent. Les ambitions du jc gréviste, qui ne demande rien moins que des palais, des châteaux tueux, des équipages, etc., me semblent exagérées, étant donnée sur la facilité avec laquelle il va renoncer à toutes ces belles choses, i

rentrer dans le devoir. Je pense aussi que les meneurs sont trop prompts à lâcher pied et à s'écrier : Sauvons-nous ! Amaury, le fils du propriétaire des mines, qui opère un beau sauvetage, au milieu d'un incendie, est un courageux et brave jeune homme ; mais je trouve d'un bien gros effet le récit de son acte héroïque, et cette apparition du sauveur à la fenêtre de la maison en flammes, tandis que

Germaine et petit Jean reposent dans ses bras.

Je ne me le représente guère non plus,

Souriant au milieu de la flamme sinistre.

C'est bon pour un écuyer de cirque ou un athlète de carrefour qui soulève de gros poids. Je n'aime pas davantage la fastidieuse discussion entre le curé et Amaury, se renvoyant longuement tout le mérite de la journée. D'abord le digne prêtre nous donne une mauvaise excuse lorsqu'il dit :

Certes, sans l'embarras de ma longue tunique,
J'aurais dû devancer l'ardeur d'un fils unique....

Eh ! monsieur le curé, cette longue tunique, il fallait vous en débarrasser. Ensuite, Amaury me semble trop chercher une rime lorsqu'il réplique :

Rendez grâces plutôt à ce digne vieillard.
Non content de sauver un des époux Colard....

Car ces époux Colard nous sont parfaitement inconnus, et venant là uniquement pour la rime, je trouve qu'ils sont de fiers intrus. Toutes ces petites critiques ne doivent d'ailleurs rien faire oublier des qualités dont nous avons parlé au début.

21. — *Sébar*, le poète philosophe, qui a tout lu, tout étudié, a près de lui une Égérie, qui le dirige d'autre part dans tous ses travaux, et il lui dit :

Vous étiez près de moi quand je vins sur la terre.
Vous étiez déjà grande et *j'étais bien petit.*

C'est ainsi que les choses se passent généralement et pour la plupart des jeunes mortels faisant leur apparition en ce bas monde. On ne cite guère que Gargantua comme exception. Quand il devint grand, Sébar entendit son Égérie lui commander :

Au nom de l'Éternel,
Abandonne les champs, sors du toit paternel ;
Va-t'en dans un collège ou dans un séminaire,
Et contente-toi d'être un élève ordinaire....

Si du moins cette recommandation n'était pas faite au nom de l'Éternel ! Et là-dessus, notre héros passe en revue les grands poètes de l'humanité, d'une façon sommaire, oh ! très sommaire. Après un mot sur Coppée, Torquety et Veuillot, il nous mène à l'église de son village, à

laquelle il consacre d'assez bons vers, puis il en sort pour demander aux étoiles ce qu'elles font là-haut, à savoir si elles ont des habitants qui fassent des mathématiques. Et comme les étoiles, visiblement interloquées, ne trouvent rien à lui répondre, il passe à la peinture du progrès moderne, non sans décocher un trait à l'adresse de la lune, dont le silence a dû le blesser :

Le gaz est allumé; la lune est inutile.

Attrape! Puis il se demande si le progrès découvrira le moyen :

De ne plus travailler et de ne plus souffrir,
C'est alors qu'on aurait le bonheur véritable.

Heureusement, son Égérie le rappelle à l'ordre et lui répond que

Les microbes
Traverseront toujours les gilets et les robes.

Ce que comprenant, Sébar nous monte un bateau — sans calembour — puis il nous mène en ballon, et nous partons en guerre et, chemin faisant, il nous apprend que

Le monde d'aujourd'hui n'est plus le monde ancien.

Enfin viennent de meilleurs vers inspirés par la religion, et Sébar s'en va en pèlerinage, où nous le laisserons.

22. — *Rancœurs* est un fort petit poème gros de désespérance noire. Le poète, M. Yan Braz, ne voit pas les choses en bleu, et il serait bien près de jeter le manche après la cognée, n'était son bon ange qui vient arranger un peu les affaires. Mais ce bon ange a une influence énorme sur M. Braz, car voici que celui qui ne pouvait arriver à se vaincre lui-même s'écrie maintenant :

Et je triompherai du monde par le *livre*.

C'est ce livre que nous attendrons pour mieux juger le poète, mais il sera bon qu'il en écarte des fautes comme celle-ci :

Il ne survécut sa jeunesse....
En dédaignant la vie et *en* méprisant l'Être....
Oh! va, *jouis* de ce bien aujourd'hui ton partage....

23. — L'œuvre de M. Maupin est comme l'enfer — qu'on me pardonne la comparaison — pavée de bonnes intentions. Comme l'enfer? non, c'est trop dire, car l'auteur en a tellement, de ces bonnes intentions, que je ne puis guère comparer son livre qu'au purgatoire. Qu'on m'entende bien : je ne veux point dire que j'aie fait le mien en lisant l'*Épître aux jacobins*. — Ce serait dur et faux, car je ne l'ai pas lue jusqu'au bout, afin de me laisser l'illusion que la fin était moins mauvaise que le commencement. Tenez, je suis sûr que la fin est excellente! — Je veux seulement exprimer l'espoir que l'auteur ne finira pas dans l'impénitence finale, ce qui ne pourrait manquer de lui arriver s'il continuait

à écrire en vers, ou du moins en lignes de même longueur et se terminant par des consonances généralement quelconques. Quand je dis que je n'ai pas été jusqu'à la fin, je me sers d'une figure de rhétorique appelée litote, et j'ai conscience au fond de n'avoir guère lu que les premières pages. La première nous suffira d'ailleurs pour cette critique. Elle foisonne d'idées, bien que M. Maupin y fasse rimer *équivoque* avec *prologue*. Elle foisonne d'idées, au point que chacune d'elles pourrait servir de thème à de fort bonnes pièces. Il y est question des jacobins, des sociniens, des iconoclastes, de république, de royauté, de Léon XIII basé sur l'Évangile — voyez-vous ce pape *basé !* — de l'origine du pouvoir, du devoir des évêques, etc. M. Maupin y promet, « sachez-le bien, » de parler sans colère ; mais il faut voir la suite heureusement, etc. Et, dans la suite, ce sont des fautes de rimes, des fautes de français, des fautes de logique. Par bonheur, j'ai trouvé quelques bons vers dans le tas, mais c'est parce que l'exception justifie la règle. Ah ! que nous sommes loin de la belle poésie religieuse de M. Fleuriot !

24. — La traduction de Sophocle, de M. Callot, suit le texte de très près, et l'auteur est arrivé à ce résultat sans désarticuler le vers, ce qui certes n'est pas sans difficulté ni mérite. C'est donc, en somme, une bonne traduction. Malheureusement, il y a beaucoup de vers durs et même parfois prosaïques, surtout des termes impropres. Tout en serrant le texte de très près, elle ne laisse donc pas la même impression exactement que le modèle. Mais combien y a-t-il de traductions en vers qui atteignent cette perfection presque impossible ?

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

La Théologie populaire de N.-S. Jésus-Christ. *Conférences prêchées à Paris (église des Carmes)*, par l'abbé E. Le Camus. Paris, Letouzey et Ané, 1892, in-12 de VII-221 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume marque la première étape d'une carrière de prédication apologétique qui s'annonce sous d'heureux auspices et promet beaucoup. L'auteur commence par l'analyse de la doctrine contenue dans les paroles du divin Maître telles qu'elles sont sorties de ses lèvres ; c'est ce qu'il appelle « le grain de blé avant l'expansion de la vie qu'il portait en lui. » Plus tard, il montrera cette même doctrine s'éclairant successivement d'un jour plus vif et plus précis dans les écrits des apôtres, la tradition des docteurs et les définitions infaillibles de l'Église. Dieu, l'homme, le mal, la bonne nouvelle, la nouvelle vie et le royaume de Dieu, tels sont les sujets traités dans le présent volume. Ils appartiennent, non pas à la partie transcendante, mais à la partie populaire des enseignements de Jésus. Sur chacun d'eux, l'auteur nous donne en un beau style oratoire les résultats d'une exégèse exacte. Un souffle puis-

sant, une émotion communicative, s'ajoutent ici aux qualités par lesquelles M. Le Camus s'était distingué dans ses autres ouvrages.

Nos critiques ne s'adressent ni à sa méthode ni à l'usage qu'il en fait, mais uniquement à la manière dont il la présente et la préconise dans sa première conférence et dans la petite préface qui la précède. On rencontre dans ces deux morceaux plusieurs expressions d'une exactitude douteuse ou d'une exagération manifeste. Ces propositions : « L'Évangile est l'unique livre nécessaire de l'humanité.... Il faut se grouper autour de Jésus seul, montrer Jésus seul, » ont un sens vrai et un sens faux. Elles ne sont vraies que lorsque, par ces mots : « l'Évangile, » on entend non seulement les quatre récits de la vie de Jésus, mais la parole du Rédempteur intégralement gardée et mise à la portée de tous dans son vivant organe, l'Église, et lorsque par ces mots : « Jésus seul, » on entend cette même doctrine, à l'exclusion de tout alliage de doctrine étrangère.

Quelle est donc cette « lourde armure que l'Église a dû déposer pour reprendre, comme David, son bâton et sa fronde? » Peut-on reprocher à l'Église de s'être inféodée soit à un système politique, soit à un système scientifique quelconque? Peut-on dire sérieusement que saint Paul s'est repenti d'avoir, dans son discours à l'Aréopage, « parlé la langue des philosophes et des poètes? » Nous le croirons quand nous verrons M. Le Camus se repentir aussi d'avoir parlé dans ses conférences la langue des orateurs et d'avoir, en particulier dans l'une d'elles, la quatrième, fait un usage très heureux de la philologie. LAMOUREUX.

Die religionsphilosophische Bedeutung der stoisch-christlichen Eudämonismus in Justins Apologie. Studien und Vorarbeiten, von Dr CARL CLEMEN. Leipzig, Hinrichs, 1890, in-8 de VIII-158 p. — Prix : 3 fr. 15.

Saint Justin a été, pendant ces dernières années, l'objet de nombreux travaux. Le docteur Clemen, dans son livre *De l'importance, au point de vue de la philosophie religieuse, de l'Eudémonisme dans l'Apologie de Justin*, étudie quelques points spéciaux de la doctrine du saint docteur, son idée de la religion et de Dieu, sa morale et sa méthode d'argumentation. La plupart des écrivains protestants et rationalistes qui se sont occupés de saint Justin l'ont fort maltraité; M. Aubé, en France, a été en grande partie leur echo. M. Clemen le justifie sur plusieurs chefs; il reconnaît qu'on a été injuste envers lui; néanmoins, il ne lui ménage pas lui-même les reproches : il le juge inconséquent, incomplet, s[illegible] idées arrêtées sur plusieurs points graves. Il est bien certain que ce P[illegible] de l'Église ne pouvait pas s'exprimer avec la même précision que le fir[illegible] ceux qui vinrent après lui, lorsque la langue théologique fut mieux fi[illegible] et que des conciles œcuméniques très importants eurent déterminé c[illegible]

rement quelle était la foi de l'Église; mais, si l'on examine les choses de près, on s'aperçoit que le grand tort de l'auteur de l'*Apologie* aux yeux des protestants et des incrédules modernes, c'est l'importance même de son rôle dans l'histoire de la théologie chrétienne.

Le docteur Clemen ne donne point son travail comme définitif; il reconnaît qu'il pourra y avoir lieu d'en modifier les conclusions sur plusieurs points de détail. On ne peut d'ailleurs que rendre hommage à l'étendue de ses connaissances. Mais la lecture de sa dissertation n'est pas facile. Il s'occupe beaucoup plus de ceux qui ont écrit sur saint Justin, pour les approuver ou les combattre, que de ce qu'a dit saint Justin lui-même, de sorte qu'on s'égare facilement dans cette forêt touffue de discussions et de notes. C'est de la science allemande, avec sa riche érudition, mais sans cette lucidité, cette marche aisée et dégagée que nous aimons tant parmi nous. On y rencontre aussi à chaque pas de ces mots plus ou moins vagues et élastiques dont est hérissée la philosophie allemande, et qui ont l'inconvénient de ne pas présenter à l'esprit une idée parfaitement nette. L. M.

Gott und Götter. *Eine Studie zur vergleichenden Religionswissenschaft*, von Christian Pesch, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1890, in-8 de vii-128 p. — Prix : 1 fr. 70.

La science nouvelle de l'histoire comparée des religions a pris, en peu de temps, de grands développements. Elle a été surtout étudiée par les ennemis du christianisme ou au moins par des indifférents, de sorte qu'elle est devenue comme une arme contre la religion véritable. Il est grand temps que les savants catholiques s'occupent, eux aussi, sérieusement et à fond, de l'histoire des religions, et qu'ils montrent que non seulement la religion est nécessaire à l'homme, mais qu'il y en a une qui est véritablement surnaturelle. Nous sommes donc heureux de pouvoir annoncer un nouveau travail du P. Pesch sur ce sujet capital.

Le savant jésuite avait déjà publié deux volumes qui étaient une introduction à celui qu'il vient de nous donner : *l'Idée de Dieu dans les religions païennes de l'antiquité* et *l'Idée de Dieu dans les religions païennes des temps modernes*. Son présent volume, *Dieu et les dieux*, nous montre la différence qui existe entre le Dieu véritable et les fausses divinités des religions païennes; il tire les conclusions des faits exposés dans ces deux précédents ouvrages. La plupart des adeptes de la science des religions sont des évolutionnistes qui ne voient dans l'histoire des idées religieuses qu'une application particulière de la loi générale de l'évolution. Ils admettent comme un fait acquis et qui n'a pas besoin d'être démontré, que l'humanité a commencé par l'état de brute, et que ce n'est que peu à peu et par degrés successifs qu'elle s'est élevée à l'état où nous la voyons aujourd'hui. Le point de départ de l'histoire des

religions est donc pour eux la solution de cette question : Comment un être, qui n'avait que des connaissances sensibles, a-t-il pu arriver à se faire l'idée de Dieu? Ils supposent sans hésiter que la religion primitive a été la religion la plus grossière et la plus imparfaite, parce que, d'après leur théorie, cela doit être ainsi.

Par l'exposition réelle et véritablement historique des faits, le P. Pesch a montré, dans ses premiers travaux, que les religions dégradées n'étaient nullement les religions primitives. Il prouve dans *Dieu et les dieux* que la conception chrétienne est vraie, et que la conception matérialiste est fausse, d'abord par le témoignage du genre humain, et ensuite par la voix de la nature. L'idée que le genre humain, dans son ensemble, s'est faite de la divinité, est conforme à la notion que nous en donne le christianisme; notre propre intelligence ne parle pas autrement, et elle nous fait voir que la religion ne peut tirer son origine de la fraude et de la tromperie, pas plus qu'elle n'est une maladie de l'esprit ou le produit d'un sentiment de terreur causé par les forces de la nature, etc. L'origine de l'idée de Dieu et de la religion est dans la révélation surnaturelle, et aussi dans la connaissance naturelle que nous avons de notre auteur. L'esprit de l'homme a sans doute travaillé sur la théodicée comme sur tout le reste, il a même altéré la notion de Dieu dans le polythéisme et le panthéisme, mais la grande masse de l'humanité a toujours gardé le sentiment, sinon toujours la conception parfaitement claire de la personnalité de Dieu et, dans une certaine mesure, de son unité. C'est là le *testimonium animæ naturaliter christianæ* dont parlait Tertullien. Le P. Pesch expose toutes ces idées avec beaucoup d'ordre, de précision et de clarté. N. O.

JURISPRUDENCE

Die Sentenzen Rolands nachmals Papstes Alexander III. Zum ersten Male herausgegeben, von P. Fr. Ambrosius Gietl, O. Pr. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891, in-8 de LXX-332 p. — Prix : 11 fr. 25.

Le grand pape Alexandre III, Roland Bandinelli, avant son élévation au cardinalat et à la chaire pontificale, avait enseigné le droit canon et la théologie à Bologne. Son œuvre canonique a été éditée par Thaner, sous le titre de *Summa* ou *Stroma*. Son œuvre théologique porte le titre de *Sentences*, déjà bien en usage à cette époque. Le manuscrit des *Sentences* de Roland a été retrouvé à la bibliothèque de Nuremberg par l P. Deniffle, dont les savants travaux sur la littérature du moyen ág sont si appréciés. Sur les indications du P. Deniffle, le P. Gietl, son dis ciple, a entrepris de reconnaître, d'étudier et d'éditer ce précieux manuscrit, et il a accompli cette tâche avec une érudition, un soin, une sagacité, qui nous révèlent en lui un vrai maître.

Son introduction est une dissertation critique d'une haute valeur. Il la divise en sept chapitres dans lesquels, après avoir déterminé le temps et l'auteur du manuscrit, il compare ces *Sentences* à la *Theologia* d'Abailard, aux *Sentences* de Hugues de Saint-Victor, à celles d'Omnebene et à quelques autres du même genre. Nous assistons, pour ainsi dire, au travail de Roland, lorsqu'il composait son cours de théologie; nous le voyons emprunter à Abailard sa méthode, ses divisions générales et plusieurs points de doctrine, tout en gardant son indépendance, réfutant les assertions téméraires du célèbre docteur ou les passant sous silence. Roland marchait avec sécurité, le regard toujours fixé sur l'enseignement de l'Église, il donnait à ses traités une forme claire, concise et d'un style généralement soigné. En même temps qu'il dégage ainsi le caractère de Roland et de son œuvre, le P. Gietl nous présente sur l'état des études philosophiques et théologiques, au milieu du XIIe siècle, les aperçus les plus intéressants. L'édition du manuscrit est digne du beau travail qui la précède; grâce aux notes savantes que l'on trouve à chaque page, elle justifie dans le détail tout ce que l'introduction présente d'une manière générale.

Que le P. Gietl nous permette de lui adresser toutes nos félicitations. Son travail si achevé, si consciencieux, figurera avec honneur dans l'histoire des origines de la scolastique. LAMOUREUX.

Traité des eaux, droit et administration, par ALFRED PICARD. Paris, J. Rothschild, 1890, 2 vol. in-4 de 516 et 577 p. — Prix : 24 fr.

Bien que l'eau soit une de ces rares choses qui ne se paient pas dans les usages de la vie courante, elle est néanmoins une des parties les plus précieuses du patrimoine de l'individu, de la commune, de l'État et de la société. Tantôt c'est sa propriété qu'il s'agit d'acquérir ou de conserver, tantôt c'est son usage. Les rapports juridiques auxquels les eaux donnent naissance sont aussi multipliés que les usages de cet élément, et de même qu'il est difficile de rencontrer un objet matériel, une propriété ou une région dans lesquels l'eau n'apparaisse, ne se glisse ou ne s'infiltre, il est difficile de traiter une matière quelconque du droit sans rencontrer quelques questions touchant aux fleuves, aux sources, à l'eau pluviale. La législation a essayé de grouper les principes relatifs aux eaux; ainsi, le code civil en parle surtout à propos des servitudes; de nombreuses lois administratives forment chacune comme un petit traité sur telle ou telle partie de cette matière importante, mais notre législation ne présente sur ce point aucune synthèse générale. Cette synthèse a été tentée plusieurs fois, non sans mérite, par des auteurs très recommandables, tels que Daniel; mais outre qu'on est toujours incomplet en cette matière, et que le dernier venu a un avantage sur ses prédéces-

seurs parce qu'il profite de leurs travaux, leurs ouvrages vieillissent vite. M. Alfred Picard, président de la section des travaux publics au conseil d'État, est admirablement placé pour tenter une synthèse plus vaste, et son bel ouvrage, bien que nous n'en puissions juger encore que par les deux premiers volumes, nous paraît dès maintenant digne à tous égards de la confiance du public. Suivant une tendance nouvelle, que nous avons déjà remarquée, à considérer les sciences naturelles et l'observation des phénomènes physiques et moraux comme la base de la science du droit, l'auteur prend l'eau à l'état natif et la suit dans ses diverses transformations géographiques, en rapportant fidèlement tous les rapports de droit auxquels elle donne naissance. C'est ainsi qu'il traite d'abord des eaux pluviales, des eaux souterraines et des sources qu'elles produisent, puis des cours d'eau qui en sortent ; il suit le cours du ruisseau non flottable au début, puis flottable, et il parlera plus tard des fleuves navigables, des canaux de navigation, des eaux stagnantes, de l'alimentation des communes et de l'assainissement des villes.

PIERRE DE L'ÉPINE.

SCIENCES ET ARTS

La Enseñanza de la historia, por RAFAEL ALTAMIRA (*Museo pedagógico de instruccion primaria*). Madrid, Fortanet, 1891, in-8 de 278 p.

M. Altamira, secrétaire du Musée pédagogique d'enseignement primaire, reproduit dans le présent ouvrage les leçons qu'il a professées dans cet établissement en 1890-1891. Il est regrettable que le volume ne soit pas mis dans le commerce, et, par suite, d'un accès difficile, car il mérite fort d'être lu. L'objet principal que se propose ici l'auteur est la réforme ou, pour mieux dire, la création de l'enseignement historique en Espagne. Il est notoire, en effet, que ce pays, qui a pourtant joué en histoire un rôle si intéressant et qui possède de si riches archives, n'a guère produit jusqu'ici d'ouvrage où ces archives soient utilisées et ce rôle étudié d'une manière satisfaisante ; et que dans les établissements mêmes d'enseignement supérieur, les sciences historiques sont presque absolument négligées.

Après avoir posé, dans un premier chapitre, la question qu'il veut étudier et qui est celle de la méthode à suivre dans l'enseignement de l'histoire, M. Altamira fait un tableau généralement exact de l'état de cet enseignement dans divers pays d'Europe (je ne sais pourquoi l'Italie et la Russie — pour ne parler que de ces deux contrées — sont passées sous silence) et dans les États-Unis d'Amérique. Puis il examine ce qu'il appelle « le contenu moderne de l'histoire, » c'est-à-dire la conception que l'on se fait aujourd'hui de cette science ; et il montre en excellents termes comment est née et s'est développée cette idée moderne

tend à substituer à l'histoire extérieure des peuples celle de leur vie interne et des faits sociaux, et qui a permis à un esprit éminent de dire que l'histoire est la sociologie même. Le chapitre suivant fait connaître divers caractères qui distinguent l'histoire telle qu'on la comprend aujourd'hui : l'étude, par exemple, de l'influence des conditions physiques et géographiques sur le développement des sociétés et des civilisations ; l'idée de l'évolution qui domine chez beaucoup d'historiens. Le « matériel, » c'est-à-dire les sources de l'histoire, forme l'objet d'un autre chapitre. Puis M. Altamira examine tour à tour la question des livres à mettre entre les mains des élèves (manuels et lectures historiques) ; celle de l'usage des sources originales ; à quelle époque doit-on y initier les élèves? quels livres, recueils de sources, doit posséder une bibliothèque universitaire ? Nous avons été un peu étonné de ne pas voir figurer dans la liste, d'ailleurs assez bien faite, que donne l'auteur, les recueils épigraphiques de MM. de Rossi et Le Blant, la collection des *Acta sanctorum*, l'*Histoire des auteurs sacrés*, de Dom Remi Ceillier, et quelques autres ouvrages du même genre. Nous regrettons aussi que M. Altamira n'ait pas toujours donné des indications bibliographiques exactes ni suffisantes; le titre est parfois trop incomplet, et trop souvent manque l'indication de lieu et de temps. Et puisque nous en sommes au chapitre des reproches, nous signalerons ici deux défauts : d'abord de nombreuses incorrections typographiques, dont quelques-unes seulement sont relevées à la fin de l'ouvrage ; en second lieu l'absence d'uniformité dans la transcription des titres étrangers, que l'auteur tantôt reproduit dans la langue originale et tantôt traduit en espagnol.

A côté des collections de textes originaux, une Université doit offrir à ses étudiants d'autres ressources, telles que : atlas, album de planches pour l'étude de l'archéologie, etc. Un chapitre de l'ouvrage de M. Altamira est consacré à ce sujet. Le chapitre suivant discute les graves questions du programme à remplir et de la méthode à employer. Entre autres problèmes se pose ici celui de savoir s'il n'est pas mauvais d'enseigner l'histoire ancienne à des enfants qui ne peuvent guère la comprendre. Il est certain, bien qu'il semble et qu'il soit naturel de retracer l'histoire dans son développement réel, que le plus souvent les élèves qui sortent de nos lycées n'ont que des souvenirs incertains de ce qu'on leur a enseigné là-dessus, et que des notions très vagues sur l'histoire ancienne, surtout sur celle des institutions; on voit des rhétoriciens ignorer presque absolument ce qu'est un consul et ne pas même savoir tinguer le *prænomen* latin du *nomen* et de l'*agnomen*. Ces inconvénients ne pourraient-ils pas être évités si les éditions des auteurs classi-es donnaient, à propos de termes qui se rencontrent sans cesse, des lications précises; si les notes ne se bornaient pas trop souvent à de ples remarques grammaticales ou littéraires?

Enfin l'auteur traite de l'organisation de l'enseignement supérieur de l'histoire tant dans les Facultés des lettres que dans celles de droit. Nous ne pouvons que souhaiter, en terminant, de voir se réaliser les vœux de M. Altamira pour la réforme de l'enseignement historique en Espagne, et nous espérons bien que son excellent ouvrage contribuera pour sa part à cet heureux résultat. E.-G. Ledos.

La Lutte pour le droit, par Rude von Ihering, traduit de l'allemand par O. de Meulenaere. Paris, Chevalier-Marescq, 1890, in-12 de 113 p. — Prix : 3 fr. 50.

Petit livre de haute philosophie, méditation sur le droit, digne en tous points de l'illustre auteur de l'*Esprit du droit romain*. Bien que l'ouvrage s'adresse au grand public, il fait surtout l'admiration des jurisconsultes, qui y retrouvent, comme dans toutes les œuvres d'Ihering, l'originalité des idées jointe à la puissance du raisonnement, et plus encore que dans ses autres œuvres, la profondeur de la pensée. Ces quelques pages peuvent être considérées comme une préface de la science du droit. Citons quelques-unes des maximes qu'on y rencontre :

L'État qui veut être estimé au dehors, tout en étant solide et inébranlable au dedans, n'a pas de bien plus précieux à préserver et à cultiver dans la nation que le sentiment du droit.... « L'action libre est pour le sentiment juridique ce que l'air est pour la flamme : la lui retrancher ou la troubler, c'est l'étouffer lui-même (p. 85). » Ces derniers mots devraient bien être médités en France et en Angleterre, où les lenteurs judiciaires et l'odieuse exagération des frais équivalent si souvent à un refus d'action et à un déni de justice. Ihering cite en terminant les vers de Gœthe :

> Telle est de la sagesse le dernier mot :
> Celui-là seul mérite et la liberté et la vie
> Qui doit les conquérir chaque jour.

Cette méditation du plus pur idéalisme contredit-elle la tendance moderne à baser de plus en plus la science du droit sur l'observation directe des faits? Nullement. La formule fondamentale de la présente étude : « La lutte est le travail éternel du droit, » est établie par l'auteur au moyen de l'observation, ainsi que toutes ses autres maximes; elle est le résumé des observations de toute sa vie. Si nous sommes profondément convaincu que le droit envisagé comme science n'est pas une science déductive, nous aimons à proclamer avec ce grand penseur que le droit individuel et concret ne s'acquiert et ne se conserve par la lutte incessante, que le sentiment du droit grandit l'homme mesure qu'il se développe. Pierre de l'Épine

---

Les Industries du lait, par A. Lezé, ingénieur des arts et manufactures, professeur à l'École nationale d'agriculture de Grignon. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8 de 647 p. — Prix : 6 fr.

Ce livre vient à son heure, car jamais on n'a tant parlé ni usé du lait. De tous les produits de la ferme il est un de ceux qui ont été le plus améliorés et qui sont encore le plus susceptibles de progrès et de développement. Ici, par suite du voisinage de villes, il pourra être consommé en nature ; ailleurs, il sera une source de richesse par les sous-produits qui en proviendront.

M. Lezé a voulu mettre à la portée des cultivateurs et des propriétaires une étude aussi approfondie que complète du lait et de ses ressources. L'ouvrage se divise donc en trois parties. La première est consacrée au lait en lui-même, sa composition, ses caractères et les qualités essentielles qu'il doit présenter. Là se place naturellement l'étude des altérations qu'il subit parfois dans son état naturel et des falsifications qui proviennent trop souvent d'un commerce peu scrupuleux. Aussitôt après, l'auteur expose les moyens scientifiques de les reconnaître et de les combattre.

La seconde partie s'occupe du beurre, la troisième des fromages, les deux produits principaux de l'industrie laitière. Chacune des opérations nécessaires pour les fabriquer est décrite avec une grande précision. En ce qui concerne le beurre, comme on a préconisé depuis une quinzaine d'années des méthodes nouvelles, l'auteur les expose avec soin. Les instruments perfectionnés dont on se sert dans les différents pays sont, pour la plupart, figurés, ce qui facilite l'intelligence de l'ouvrage. Dans cette partie se présentait l'occasion d'étudier les procédés de reconnaître la margarine mélangée au beurre. Peut-être l'auteur est-il un peu trop confiant dans les moyens divers qu'il décrit, puisqu'en pratique, jusqu'ici, aucun n'a encore donné une entière satisfaction. Ajoutons que c'était une bonne et utile pensée d'exposer, par la même occasion, la législation des divers États du monde sur ce genre de fraude trop généralement répandu.

La partie de l'ouvrage consacrée à l'industrie fromagère, tout en étant aussi complète, présente cependant moins de nouveautés, en ce sens qu'ici l'art de l'industriel a consisté davantage à améliorer les pratiques anciennes qu'à innover des systèmes différents. En résumé, le livre de M. Lezé est plein d'enseignements bien présentés et il sera, pour l'industrie agricole, d'une utilité incontestable. G. de S.

BELLES-LETTRES

Les Dialectes doriens : phonétique et morphologie. Thèse d'agrégation présentée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, par Emile Boisacq. Paris, Thorin, 1891, in-8 de XII-220 p. — Prix : 6 fr.

Les inscriptions extrêmement nombreuses que les recherches archéologiques ont mises au jour depuis vingt ou vingt-cinq ans ont donné à l'étude des dialectes grecs un surcroît d'intérêt et de précision. L'ancienne division traditionnelle, éolien, dorien et ionien, a été assez vivement prise à partie par quelques savants contemporains : M. Boisacq, notamment, adoptant la théorie et les dénominations de Schrader, ne reconnaît que deux groupes : l'un éolo-dorien, l'autre iono-attique.

Ce qui complique singulièrement le problème, c'est que les frontières géographiques de chaque dialecte sont on ne peut plus difficiles à délimiter : chaque groupe réputé primitif présente une variété étonnante de particularités locales : de là des classifications très différentes, selon l'importance attachée à tel phénomène phonétique choisi arbitrairement comme criterium.

Si les affirmations de M. Boisacq sont pour la plupart inattaquables, c'est qu'il a habilement circonscrit ses investigations : son livre, consacré à peu près tout entier au seul dorien méridional (Messénie, Laconie, Argolide et île de Crète), ne tient qu'une partie de ce que promet le titre. Mais il n'y a pas lieu d'en faire un reproche trop grave à l'auteur : car, pour porter quelque lumière dans ces questions, il importe d'examiner à part la phonétique et la grammaire de chaque subdivision territoriale de la vieille Grèce. Il est clair que si les deux ou trois races helléniques les mieux caractérisées avaient vécu sans relations entre elles, il serait aisé de reconstituer en deux ou trois chapitres toute l'histoire de leur idiome spécial ; mais en raison de leur contact incessant durant plusieurs siècles, les lois phonétiques dont on constate la présence n'ont pas agi toutes avec la même force, ni sur une même étendue. Maint dorisme relevé par M. Boisacq se retrouve dans le béotien et l'arcadien, ou dans l'arcadien et le chypriote. Bref, pour emprunter une comparaison à la géométrie, les aires d'extension des diverses particularités dialectales ressemblent à des cercles de rayon variable qui se pénètrent, se coupent, se juxtaposent, en sorte que la langue d'une même contrée peut avoir subi l'influence de modifications venues de points très opposés. La phonétique indo-européenne offre une foule phénomènes de ce genre.

Voilà pourquoi M. Boisacq a eu raison de restreindre à la fois champ de ses recherches et la portée de ses conclusions. Dans le dét il y aurait plusieurs objections à faire à sa thèse : l'ensemble est bi

conçu, et comme l'on dit aujourd'hui, fortement documenté. Peut-être faut-il regretter que l'auteur, crainte de grossir son volume, n'y ait pas publié *in extenso* les plus importantes tout au moins des inscriptions archaïques sur lesquelles il s'appuie : les revues ou collections savantes qui en donnent le texte n'existent en effet que dans un très petit nombre de bibliothèques. Mais cette lacune n'ôte rien au mérite de l'ouvrage, qui se recommande de lui-même à l'attention des hellénistes, philologues ou grammairiens. C. Huit.

Traditions populaires du Doubs, par Ch. Thuriet. Paris, E. Lechevalier, 1891, in-8 de xxxv-536 p. — Prix : 8 fr.

M. Charles Thuriet croit pouvoir affirmer qu'aucune contrée n'est plus riche en traditions populaires que la Franche-Comté. En effet, il en a réuni, dans le beau volume que nous annonçons, plus de cent cinquante. Et cette récolte n'est, dit-il, pas complète : il signale dans son introduction une grande quantité de contes, de légendes, qu'il y aurait à recueillir en dehors du département du Doubs, dans lequel il s'est renfermé. M. Thuriet termine sa préface en jetant un coup d'œil sur les travaux que des recherches analogues aux siennes ont produits sur divers points. Le coup d'œil a été trop rapide. Pas un mot de l'Espagne, où Fernan Caballero a donné un exemple qui a été suivi avec tant d'érudition par Machado y Alvares, les collaborateurs du folklore andalou, et tant d'autres. Rien de la Catalogne, où l'on rencontre les noms de Maspons y Labros, de Bertran y Bros.... Rien du Portugal, de Vasconcellos, de Braga. Rien de l'Angleterre, dont les contes ont fourni à M. L. Brueyre les matériaux d'un excellent volume. M. Thuriet n'oublie pas complètement l'Italie, mais comment ne cite-t-il pas Comparetti, Finamore, d'Avolio, Guastella ? Il y a un mot pour la Sicile, sans toutefois grouper autour de Pitrè les nombreux écrivains auxquels est ouverte la *Rivista per lo studio delle tradizioni popolari*. M. Thuriet rend hommage aux frères Grimm, dont le nom aurait dû appeler celui de Liebrecht. Quant à la France, il est à peu près muet. On pourrait croire qu'il ne connaît ni la *Revue des traditions populaires*, ni la *Mélusine*, ni la *Tradition*, ni les publications si précieuses de Maisonneuve, ni les *Contes lorrains* d'E. Cosquin, ni les *Traditions des Ardennes* de Mayrac, ni tous ces volumes que le folklore enfante de tous côtés et dont la nomenclature serait trop longue. Une revue des livres inspirés par les légendes, les traditions, les contes, n'était nullement nécessaire ; mais puisque M. Thuriet l'entreprenait, il fallait la faire plus complète.

Cette observation, du reste, ne porte nulle atteinte à la valeur du volume de M. Thuriet. Son recueil est très intéressant. Les nombreux récits qu'il nous donne sont les uns de transmission orale, les autres

sont tirés de chroniques, d'histoires, d'ouvrages de genres divers, et ont dû nécessiter beaucoup de recherches. Les amateurs de littérature populaire comparée pourront trouver dans les contes du Doubs les sujets de bien des confrontations. La légende de *Notre-Dame des Buis* (p. 38) offre la même donnée qu'un récit qu'on peut lire dans *El libro de Castigos* (ch. LXXXII) attribué à Sancho-el-Bravo, et dans *El libro de los ejemplos* (exemple CXCIX), donnée que l'on retrouve encore dans une vieille pièce, *le Chevalier qui donne sa femme au diable* (*Ancien théâtre français*, de Viollet-le-Duc, t. III), et dans une ballade allemande (*Ch. pop. de l'Allemagne*, trad. par Saint-Albin, p. 27). *La Fille du prince* (p. 87) n'est autre chose que *la Maîtresse captive*, que nous avons publiée dans les *Chants du Pays Messin*. *L'Histoire de l'amant noyé* (p. 163), remembrance de celle de *Héro et de Léandre*, rappelle *les Deux enfants du roi :*

Es waren zwei Edelkœnigs Kinder....

L'étrange légende de saint Gengoul (p. 153) a été racontée par Jean d'Outremeuse (*Mireur des Histors*, t. II, p. 514). La légende de sainte Claudine (p. 444) a son pendant dans celle d'Élisabeth de Hongrie. *La Sirène du Doubs* (p. 458) est proche parente de la Mélusine des Lusignan. *La Jument du sire de Joux* (p. 410) rappelle le cheval coupé en deux du baron de Münchhausen. *L'Origine des Porcelets* (p. 102) fait souvenir du lai de Frene de Marie de France, d'une version en prose du *Chevalier au cygne*, de la *Dusolina* des *Reali di Francia*, de la romance d'*Espinello*, etc., etc. On pourrait encore certainement augmenter ces indications de parallèles. Mais laissons aux folkloristes l'innocent plaisir de faire de petites découvertes rendues faciles par la quantité d'œuvres traitant de choses qui leur sont chères.

Nous avons dit que M. Thuriet signale bien d'autres contes et traditions répandus aux alentours du Doubs. Nous souhaitons qu'il les recueille bientôt et donne ainsi un complément au livre dont nous venons de parler. Si l'auteur entreprend ce nouveau travail, nous l'engageons à indiquer pour les traditions orales les noms des lieux où elles auraient été recueillies et même les noms des conteurs ; cela satisfera les folkloristes, devenus très exigeants depuis qu'ils se regardent comme les apôtres d'une science nouvelle. TH. P.

La Vie littéraire, par ANATOLE FRANCE, 3e série. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-12 de XIX-406 p. — Prix : 3 fr. 50.

Attaqué par M. Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes*, M. A France commence ce volume par une riposte qui reprend un peu pl loin (p. 54), à propos d'un roman de M. Paul Bourget. Nous n'avons p à juger ici de tous ces vaillants coups de plume :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Nous dirons seulement quelle est la situation des deux champions. M. Brunetière, qui veut la subordination de la science et de l'esprit à la morale, émet des idées excellentes, selon nous, mais non toujours d'une manière excellente. M. Anatole France, qui se repose dans le plus indépendant scepticisme, habille souvent des pensées fort dangereuses, à nos yeux du moins, d'un style séduisant. Où nous ne saurions être de l'avis de M. Brunetière, c'est quand il reproche à son adversaire sa subjectivité. C'est elle qui fait le principal attrait des articles de M. A. France. Le lecteur aime son moi, il se plaît plus à le voir parler d'un homme aussi spirituel qu'il est qu'à le voir disserter sur des écrivains qui peuvent être beaucoup moins généreusement doués. Leurs œuvres deviennent alors le prétexte de pages où le critique se transforme en auteur original. Près d'une quarantaine de causeries sur des sujets fort divers forment ce nouveau volume, mais deux ont surtout attiré notre attention. La poésie populaire a longtemps été tenue à distance par la littérature érudite. Sainte-Beuve à cette pauvre poésie populaire, alors bien honteuse, a daigné consacrer deux ou trois pages, comme par hasard (*Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 130). M. André Theuriet lui a accordé un délicieux chapitre, mais dans un livre dont le titre agreste : *Sous bois*, l'autorisait à s'arrêter à d'abruptes bucoliques. On a marché, et voici qu'un très fin lettré nous entretient, dans une longue causerie, de la poésie populaire, de ses chansons d'amour, de ses chansons de soldats, de ses chansons de labour. Quelques folkloristes trouveront peut-être que M. A. France n'a pas consulté tous les livres qu'il eût été bon de parcourir, qu'il ne s'enquiert pas de ce que le folklore a produit au delà de nos frontières, et a tout à fait négligé de traiter le point si curieux des rapprochements; mais quelles jolies pages il a écrites, celles entre autres (p. 119), où il dépeint la vie rustique d'autrefois! M. A. France a témoigné à la poésie populaire une sympathie qui ne peut être épuisée et qui, nous l'espérons, l'amènera à compléter, en étendant ses horizons, ce qu'il a si bien dit à son sujet.

La reprise de la *Jeanne d'Arc* de M. Barbier a engagé M. France à s'arrêter devant la Pucelle. Il parle d'elle avec émotion, avec admiration. Une phrase pourtant nous étonne et détonne : « Il est à peine exagéré de dire qu'elle (Jeanne d'Arc) est à la fois la dernière mystique et la première réformée, qu'elle tend une main dans le passé à saint François d'Assise, et l'autre main dans l'avenir à Luther » (p. 344). M. France a donc oublié que la Pucelle « *de dictis et factis suis se referebat domino nostro papæ* » (Quicherat, t. III, p. 131). A la fin de cet article, M. A. France dit un mot de la dame des Armoises. Il prétend qu'elle « mourut tranquillement dans son lit, entourée de la vénération des siens » (p. 254). Cette conclusion rajeunirait un peu un sujet moins neuf que M. France ne l'a cru sans doute. Mais où donc a-t-il fait une

pareille découverte? Où donc a-t-il trouvé ce dénouement resté inconnu à MM. Quicherat, Vallet de Viriville, de Bouteiller, de Braux, Boucher de Molandon, Marius Sepet, Lecoy de la Marche, et dont je n'ai moi-même, dans des recherches attentives, rencontré nulle trace?

M. Anatole France a beaucoup lu Voltaire; il est au mieux avec M. Renan. On s'aperçoit de temps en temps de cette double fréquentation, — moins pourtant dans ce volume que dans les deux tomes qui l'ont précédé, — à de persiflantes irrévérences qui, pour bien des lecteurs, altèrent le plaisir que donne la lecture de ses causeries. Chose étrange! M. A. France semble attiré par des ouvrages qui devraient lui inspirer peu de goût, vu la liberté de ses pensées, par des livres théologiques, mystiques, hagiographiques. Nous voudrions qu'un jour, en feuilletant Bossuet, il tombât sur ce passage : « Mais hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point le plaisant mal à propos dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries et par ce dédaigneux souris. » (*Deuxième sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent.*)

Ce volume est terminé par une table alphabétique fort complète des noms cités. TH. P.

HISTOIRE

Le Culte chez les Romains, par JOACHIM MARQUARDT. T. II, traduit de l'allemand par M. BRISSAUD, professeur à la Faculté de droit de Toulouse. Paris, E. Thorin, 1890, in-8 de 689 p. — Prix : 15 fr. — **Manuel des antiquités romaines,** par TH. MOMMSEN et J. MARQUARDT. T. IX.

Ce second volume débute par un chapitre relatif au collège des Pontifes et aux différents sacerdoces qui s'y rattachent. Tout ce que l'on sait du rex, des flamines, des vestales, y est complètement exposé.

A la fin du chapitre II, concernant le collège des *septem viri epulones*, M. Brissaud a eu l'excellente idée d'ajouter une liste de ces prêtres dont les noms se retrouvent dans les textes littéraires ou épigraphiques. Nous lui en signalerons trois qui ont échappé à ses recherches et qui figurent pourtant dans des inscriptions africaines (t. VIII du *Corpus latin*) : L. Asprenas, Ti. Claudius Claudianus et A. Cæcina Tacitus.

Le chapitre III traite des *XV viri sacris faciundis*, dont toutes attributions se rattachent de la manière la plus étroite aux livres sibyllins qui ont exercé sur le culte romain une si grande influence. Il comprend trois subdivisions : les livres sibyllins, les cultes nouveaux introduits à Rome par les cultes sibyllins, le collège des *XV viri sa-*

faciundis. Là encore le traducteur a donné une utile et importante liste de prêtres, sous le titre de fastes du collège.

Ce qui se rapporte au collège des Augures, représentants officiels de la science des auspices, est exposé dans le chapitre IV, qui se termine également par des fastes auguraux établis par M. Brissaud, d'après les travaux de Bardt et de Bouché-Leclercq.

Les chapitres V à VIII se rapportent aux collèges des *Fetiales*, des *Salii*, des *Luperci* et des *Sodales Titii*. L'origine et les attributions de ces différents prêtres, les fêtes, les cérémonies, les sacrifices auxquels ils prenaient part, y sont expliqués et décrits.

Le chapitre IX concerne les frères Arvales. Pour aucune confrérie religieuse de Rome il n'existe des archives lapidaires aussi importantes. Ces archives ont fourni des renseignements très circonstanciés pour tout ce qui regarde les actes de ce collège à l'époque impériale, actes dont on a retrouvé plus de cent procès-verbaux. Les frères Arvales appartenant tous à la plus haute aristocratie romaine, il aurait été intéressant de dresser une liste de tous ceux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous. Cette liste se trouve, d'ailleurs, dans le tome VI du Corpus latin et dans l'ouvrage capital de M. Henzen sur la question. Il suffisait de la reproduire avec quelques adjonctions.

Les *Sodales Augustales* et les autres prêtres voués au culte des empereurs forment l'objet du chapitre X, augmenté par le traducteur de deux appendices, l'un sur le culte des empereurs en dehors de Rome (avec une transcription de la plaque de bronze de Narbonne aujourd'hui au musée du Louvre), et l'autre sur les *Seviri Augustales*. Toutes les questions traitées dans ce chapitre sont à l'ordre du jour; parmi les meilleures publications récentes sur ce sujet, il convient de rappeler les deux thèses de doctorat de M. l'abbé Beurlier.

Enfin le chapitre XI, prêtres des cultes municipaux adoptés par l'État (*sacerdotes Lanuvini*, *Tusculani*, *Laurentes*, *Lavinates*, *Cabenses*, *Albani*, *Caminenses* et *Suciniani*), termine la partie du Manuel des antiquités romaines relative au culte. Tous ces sacordoces municipaux sont très inférieurs en dignité aux sacerdoces romains; ils sont, la plupart du temps, exercés par des chevaliers et même par de simples affranchis.

La traduction du mémoire de Ludwig Friedlaender sur les jeux romains occupe, dans ce volume, une centaines de pages. On y trouvera sur les jeux du cirque, les courses de chars, les combats de gladiateurs, les jeux scéniques, concours de poésie, représentations dramatiques ou comiques, les jeux de l'amphithéâtre, les naumachies, les chasses, les luttes d'athlètes, les concours de musique.... etc., tous les renseignements désirables. Une liste des fêtes romaines, dressée à l'aide des calendriers que les inscriptions nous ont conservés, forme naturelle-

ment le dernier chapitre de ce grand travail sur le culte romain et ses manifestations extérieures.

On le voit, M. Brissaud a achevé la traduction de la partie du Manuel dont il était chargé. Ce second volume a paru depuis longtemps ; nous nous excusons de le signaler aussi tardivement. Le traducteur l'a enrichi de notes précieuses ; dans un appendice spécial (p. 387 et suiv.), il a eu soin de rappeler les découvertes nouvelles les plus intéressantes se rapportant aux sujets traités dans les deux volumes qu'il a si promptement et si heureusement présentés aux nombreux Français curieux d'antiquités romaines. Un index analytique des matières facilite les recherches.

T. DE C.

Étude sur Geoffroi de Vendôme, par L. COMPAIN, ancien élève de l'École des Hautes-Études, agrégé de l'Université. Paris, Ém. Bouillon, 1891, gr. in-8 de XVI-296 p. *(Bibliothèque de l'École des Hautes-Études.* Sciences philol. et histor., 86e fascic.). — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre sera l'œuvre unique d'un jeune protestant, enlevé à la science le 17 novembre 1889, âgé à peine de vingt-cinq ans. Destinée à lui servir de thèse française de doctorat, cette étude sur le plus célèbre des abbés de la Trinité de Vendôme (1093-1132) a été publiée par son ancien maître, M. G. Monod. La notice bibliographique placée en tête (p. xj-vj) donne la meilleure idée de l'ampleur et de la variété des recherches du jeune auteur : il a trouvé peu de chose à ajouter à l'édition des lettres de Geoffroi donnée par le P. Sirmond, et reproduite par Migne. Au surplus, ce n'est point une biographie, mais, comme le porte le titre, une étude. M. Compain s'en explique dès le début ; il a voulu « examiner, à l'occasion de la vie, des actions et des écrits d'un homme, les préoccupations de toute une époque et de toute une catégorie de la société ecclésiastique. » Dans cette « vie où, par le défaut de dates précises, il est malaisé de marquer les étapes, où les faits saillants sont rares, où les mobiles d'action semblent complètement étrangers à nos conceptions actuelles...., s'affirment claires et nettes des idées invariables ; dans la conduite quotidienne des plus petites affaires se révèle un caractère de décision et de domination ; ce caractère, en quelque matière que ce fût, s'est mis au service du plus grand idéal politique et religieux du moyen âge, le gouvernement théocratique. » Quatre parties divisent ce volume. Avec une introduction générale, la première comprend un résumé des origines et des privilèges de l'abbaye de la Trinité. Les trois autres montrent Geoffroi en relations avec s moines et les prieurs de sa dépendance, en rapports avec la socié laïque et avec le pouvoir épiscopal. Pour M. Compain, Geoffroi fut u de ces agents subalternes que Rome employa fructueusement ou qui l servirent inconsciemment à cette époque pour détruire l'ancienne hié

rarchie de l'Église et établir la suprématie pontificale : je ne crois pas forcer les termes de sa « conclusion. » En ses derniers jours, l'auteur convenait que son travail laissait encore à désirer comme style et comme disposition des matières. Je ne sais s'il fût parvenu à le corriger à la convenance de tous. La phrase a une lourdeur qui semble se ressentir du séjour de M. Compain dans les possessions anglaises et de son étude de l'allemand. Est-ce lui qui a rédigé la « Table alphabétique des noms de personnes et de lieux » qui termine le volume ? On y peut constater que les Bollandistes, Ducange et Jaffé ne sont cités qu'une fois par M. Compain, que Migne y figure trente-neuf fois pour sa *Patrologie latine*, que le nom de Vendôme est presque à toutes les pages : c'est borner la rédaction d'une table à un travail matériel. U. Chevalier.

Les Évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1801, par le P. Armand Jean, de la Compagnie de Jésus. Paris, Alph. Picard, 1891, gr. in-8 de xxv-545 p. — Prix : 12 fr.

L'auteur a composé ce gros volume en vue de compléter la *Gallia christiana*, dont les treize tomes publiés par les bénédictins (de 1716 à 1785) ne sont pas suffisamment ni commodément mis à jour par les *mutationes in clero Gallicano*, qui figurent en tête de certains volumes à partir du deuxième. D'autre part, M. Barth. Hauréau, qui a terminé l'ouvrage (sauf la province d'Utrecht) par la publication (de 1856 à 1865) de trois volumes concernant Tours, Besançon et Vienne, s'arrête à 1790, tandis que l'année 1801 est « réellement la dernière de l'ancienne Église gallicane, comme elle est la première des nouvelles églises de France » (p. vii). J'estime que M. Fisquet avait parfaitement raison de pousser sa *France pontificale* jusqu'au moment où il écrivait. Le P. Jean n'est pas d'ailleurs resté fidèle à son système : il a cru devoir reprendre les séries archiépiscopales « d'un peu plus haut ; » ainsi, pour Albi on remonte à 1589, pour Aix à 1591, pour Paris à 1503, etc. Chose étrange ! dans cet ouvrage, complètement rédigé en français, le classement des provinces a lieu d'après le nom latin : ainsi Bordeaux est après Bourges, Besançon après Tours, etc. ; l'exemple de Hugues du Tems était à suivre.

Chaque nom est suivi d'une notice, où l'auteur s'efforce de « porter un jugement court, équitable et caractéristique sur chaque prélat ; » mais, ajoute-t-il, « ce jugement calme, impartial et vrai nous préoccupait moins que l'établissement des listes. » Il a pris pour guide l'*Histoire de l'Église gallicane*, écrite par ses confrères Longueval et autres, « honnêtement continuée par l'abbé Jager ; » et pour le xviiie siècle les *Mémoires* de Picot. « Si les bénédictins de Saint-Maur, dit-il ailleurs, ont jugé les évêques suivant leurs idées, qui étaient celles de leur temps, de leur pays, de leur corps peut-être, on ne pourra nous en vouloir de

les avoir jugés avec nos idées, qui sont fort différentes : » c'était son droit. N'ayant point « la pensée de compléter la *Gallia christiana* sous tous les rapports, » le P. Jean s'est borné à la seule nomenclature des évêques, laquelle lui a « infligé assez de tortures » pour lui faire omettre « tout le reste, doyens ou prévôts, abbés ou abbesses. » On trouve cependant en appendice (p. 497-517) la liste des « abbés commendataires en 1788 ; » elle comprend exclusivement les monastères à nomination du Roi ; pourquoi ? Quelques renseignements bibliographiques se réfèrent soit aux diocèses (et même aux abbayes), soit aux personnages : l'auteur n'a sûrement pas eu la prétention d'être complet. Pour finir par des observations de détail, l'article de Jean de Catelan (lire Catellan), évêque de Valence, est fort insuffisant : en s'adressant à qui de droit, le P. Jean aurait appris qu'il naquit à Toulouse le 8 juillet 1659 et mourut à Valence le 8 janvier 1725, à l'âge par conséquent de soixante-six ans. Quelle utilité y a-t-il à noter, à propos de l'évêque de Cavaillon Jean-Baptiste de Sade, que « ce nom, honorable jusque-là, a subi malheureusement une éclaboussure de nos jours par la faute de l'ignoble Donatien-Alphonse, marquis de Sade?.....» Peut-on bien dire enfin que Louis XV, après avoir remplacé les Parlements par des conseils, put « dès lors vivre tranquille et mourir en paix ? » Pareille mort ne saurait faire envie à personne ; l'expression a dû trahir la pensée de l'auteur.

U. Chevalier.

La Reine Marie-Antoinette, par Pierre de Nolhac. Nouvelle édition, d'après les derniers documents. Paris, Alph. Lemerre, 1882, in-12 de 309 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Pierre de Nolhac vient de donner une seconde édition de sa belle étude sur *la Reine Marie-Antoinette ;* après le riche et somptueux in-4, c'est le plus modeste mais plus commode in-12. Sauf quelques additions sur le différend de Joseph II avec la Hollande et sur le retour de Necker au ministère en 1788, additions empruntées à la *Correspondance de Mercy avec Joseph II et Kaunitz*, récemment publiée par MM. d'Arneth et Flammermont, sauf une suppression, celle des expériences faites sur les ballons à Versailles et quelques légères modifications de détail, le texte de cette seconde édition est presque identique à celui de la première. Seule la splendide illustration, dont la maison Boussod et Valadon avait orné le volume, a disparu. Les artistes le regretteront ; mais les historiens n'ont point à s'en préoccuper. Ce qui leur importe, ce sont les recherches consciencieuses de l'auteur sur partie de la vie de Marie-Antoinette qu'il a embrassée, la partie lante et intime, les fêtes de Versailles et la retraite de Trianon, c'e particulière compétence sur un sujet qu'il connaît à fond, sur des venirs au milieu desquels il vit, qu'il touche du doigt chaque jour.

ainsi dire, c'est son talent à les mettre en lumière, à les rendre aussi sensibles pour tous en quelque sorte qu'ils le sont pour lui-même, tant il les peint d'un style vif et coloré, tant il leur communique la chaleur et la vie.

Nous avons dit jadis (*Polybiblion*, t. LVIII, p. 339) tout le bien que nous pensions de l'œuvre de M. de Nolhac. Ce bien, nous le pensons toujours et nous sommes convaincu que sous cette forme nouvelle, moins luxueuse mais plus pratique, ces « petites chroniques de Versailles, » comme il les appelle trop modestement, n'auront pas moins de succès que sous la première. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration (1790-1800), publiée d'après les originaux, pour la Société d'histoire contemporaine, par MAXIME DE LA ROCHETERIE. Paris, au siège de la Société, 5, rue Saint-Simon, 1892, in-8 de XXXII-445 p. — Volume réservé aux membres de la Société payant une cotisation de 20 francs.

Il y aura bientôt vingt ans, M. de la Rocheterie publiait dans le *Correspondant* une série d'articles intitulés *Marie-Antoinette et l'Émigration*, où il mettait en lumière pour la première fois, avec preuves à l'appui, les dissensions intestines de la contre-révolution naissante, de 1790 à 1792. Les lettres de M. et de Mme de Raigecourt, de M. et de Mme de Bombelles, dont il avait obtenu communication, constituaient, par les révélations dont elles étaient pleines, un des principaux attraits de son travail, et ce sont ces lettres, publiées intégralement, qui composent aujourd'hui la première des publications de la Société d'histoire contemporaine.

Ces lettres, au nombre de cent quatre-vingt-cinq, comprennent quatre-vingt-une lettres de Mme de Raigecourt à son mari (les réponses, sauf une, nous manquent) et soixante-six lettres de Mme de Bombelles à Mme et à M. de Raigecourt. Les noms de leurs auteurs, leurs dates, les lieux où elles ont été écrites, en font des documents d'une valeur assurément secondaire, mais certaine. Mmes de Raigecourt et de Bombelles étaient des amies intimes de Madame Élisabeth ; on les connaît par la correspondance déjà publiée de cette princesse. L'une était de cœur et d'âme avec les princes, avec leur conseiller Calonne, et comptait avant tout sur eux pour la restauration de la monarchie ; l'autre eût voulu qu'on laissât Louis XVI, présent au milieu de ses sujets émigrés par le on de Breteuil, diriger au mieux de ses intérêts les efforts du parti aliste. Mme de Raigecourt s'était réfugiée à Trèves, qu'elle quitta au ıtemps de 1792 pour Luxembourg ; pendant ce temps, son mari vait la fortune errante du comte d'Artois. Mme de Bombelles vécut ıu'en mai 1791 à Venise, où son mari était ambassadeur de France ;

elle se retira ensuite à Stuttgard, puis à Wartegg, aux bords du lac de Constance.

Entre les deux familles, unies par l'amitié, par la fidélité aux mêmes principes, et dispersées de la Moselle à l'Adriatique, ce fut durant deux ans un échange de nouvelles souvent hasardées, de vœux sans cesse trompés, de plaintes sur les événements qui se succédaient. Les espérances, les illusions, la crédulité des émigrés, apparaissent ici peintes au vif et saisies au jour le jour. De Trèves, Mme de Raigecourt regarde vers Coblentz, de Venise, Mme de Bombelles vers Turin, et l'une et l'autre nous font assister à l'imbroglio diplomatique et militaire qui devait se dénouer d'une façon si désastreuse pour le parti royal dans les plaines de la Champagne en septembre 1792. Quelques lettres seulement sont postérieures à cette date. Dans son ensemble, cette collection, qui a profité à M. de la Rocheterie pour sa récente *Histoire de Marie-Antoinette*, sera utilement consultée par les historiens de l'émigration. A ceux-ci l'éditeur a facilité leur tâche par une attrayante introduction, par une annotation sobre et substantielle, et par une table alphabétique très complète.

La *Société d'histoire contemporaine* prépare d'autres publications, entre autres celle des lettres authentiques de Marie-Antoinette. Son but, on le sait, est d'éditer des mémoires et autres documents originaux sur l'histoire de la France et de l'Europe postérieurement à 1789. Son ambition est de continuer, pour la période la plus rapprochée de nous, la tâche accomplie avec succès depuis quarante ans par la Société de l'histoire de France. Elle justifiera pleinement son titre et les espérances de tous les amis des études historiques, quand elle aura donné la parole à tous les témoins du grand drame révolutionnaire dont elle aura pu retrouver la trace, quels qu'aient été leur camp et leur rôle. Sans parler des archives de famille, les dépôts publics de France et de l'étranger recèlent sur le siècle qui s'achève des documents de toute origine, déjà accessibles, qu'il appartient à l'intelligence et à l'activité impartiale de ses membres d'exhumer et de faire connaître. L. P.

Les Monologues de Napoléon Ier. Paris, Baudoin, 1891, in-12 de 158 p. — Prix : 2 fr. 50.

La figure de Napoléon sera certainement une de celles qui étonneront le plus la postérité, qui laisseront le plus perplexe l'histoire, — nous ne parlons pas de l'histoire qui se borne à relater les événements, mais de celle qui cherche à les expliquer. Comment cet homme, qui fut l'égoï incarné, qui n'eut ni foi, ni cœur, ni raison, en vint-il à fasciner nation comme la nôtre au point de provoquer l'enthousiasme et susciter les dévouements, humbles ou élevés, dont l'histoire du prem Empire nous donne tant d'exemples; comment trompa-t-il tant de g

qui, en dehors de la bonne foi, avaient la perspicacité; comment apparut-il en sauveur quand il était le mauvais génie de notre patrie ? Autant de questions que se posera, étonnée, la postérité, et auxquelles, dès aujourd'hui, elle essaie en vain de répondre. Ce problème, s'il doit être résolu un jour, ne le sera sans doute que dans bien longtemps encore, quand les passions politiques se seront apaisées; quand la crise révolutionnaire, dont nous subissons les à-coups encore, aura atteint son plein développement, ou mieux, sa solution; quand la France se sera pleinement guérie des blessures que lui porta, au commencement du siècle, ce « soldat heureux » qui devait disparaître dans la plus épouvantable défaite. Dès aujourd'hui pourtant, les curieux d'esprit, les chercheurs, les hommes graves et perspicaces qui aiment à interroger le passé afin d'y découvrir des leçons pour l'avenir, ont entrepris de déchiffrer cette énigme, et s'ils n'y arrivent point pleinement — nous avons dit que pour l'heure un tel résultat ne nous paraissait pas possible — ils n'en émettent pas moins des idées justes qui sont autant de jalons pour la solution définitive du problème.

Dans ses *Monologues de Napoléon Ier*, M. La Chesnais, un écrivain distingué dont nous avons eu l'occasion de parler déjà ici avec éloge, a essayé à son tour d'évoquer cette ombre et de lui arracher son secret. M. La Chesnais a étudié Napoléon dans sa vie, dans ses défaites et dans ses succès, dans ses actes, dans ses écrits, dans ses paroles; il a longuement médité les uns et les autres, et portant ses investigations le plus avant qu'il l'a pu dans cette organisation étrange, concentrée, repliée sur elle-même, il a essayé de dire ce qu'il y avait au fond de ce cœur mystérieux. Il a tenté davantage encore : il a essayé de le faire dire à Napoléon lui-même, et cette manière de confession posthume a une saveur étrange de nouveau et d'imprévu qui donne à l'œuvre un puissant cachet d'originalité.

L'histoire du général Jung, le livre de Lanfrey, celui de M. Forneron sur les émigrés pendant l'Empire, celui de Taine, les Mémoires de M. de Rémusat, les Souvenirs du colonel Pion des Loches et bien d'autres écrits avaient déjà singulièrement ébranlé l'idole à laquelle M. Thiers a élevé un piédestal aussi disproportionné que fantaisiste. Le livre de M. La Chesnais contribuera encore à l'amoindrir, à la réduire à ses proportions véritables; au point de vue philosophique, au point de vue social, on trouvera dans ces monologues une élévation d'idées, une impartialité, qui rendent cette œuvre tout à fait remarquable. L'aménité de la forme et les grâces d'un style vigoureux, élevé sans enflure, contribuent à faire de cette publication un livre digne d'attirer l'attention.

ARTHUR DE GANNIERS.

Les Français au Mexique, par le général Thoumas. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-8 de 450 p. — Prix : 5 fr.

Le livre que M. le général Thoumas vient d'écrire sur les Français au Mexique fait partie de la collection des intéressants récits militaires publiée par MM. Bloud et Barral. C'est une relation mi-sérieuse, mi-humoristique, de cette campagne, qui fut grande seulement par les qualités héroïques qu'y déploya notre armée, et dans laquelle l'absence de toute idée politique et la faiblesse de la conduite supérieure des opérations mirent peut-être mieux en lumière encore les dons précieux d'endurance, d'énergie, de foi, qui font du soldat français un troupier incomparable. Personne mieux que le général Thoumas n'était en mesure de traiter ce sujet, qui tient autant du roman que de l'histoire, qui semble une aventure de condottière dans notre prosaïque et positif XIXe siècle. L'écrivain a su exposer les événements avec clarté, avec suffisamment de détails, et a bien mis en lumière les silhouettes principales des personnages multiples et variés qui figurèrent, à des titres divers, dans cette funeste entreprise. L'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte, victimes l'un et l'autre de cette équipée, y sont mis au point avec une netteté spéciale : leurs figures sympathiques y rayonnent au premier plan, presque avec l'auréole des martyrs. Il est regrettable que l'illustration ne réponde pas au mérite du texte : assurément, sans la mention mise au bas de la vignette représentant l'impératrice Charlotte, personne n'aurait reconnu, dans cette figure plus que banale, la gracieuse femme qui fut un jour souveraine du Mexique. C'est là un défaut qui dépare cet ouvrage non sans mérite.

Arthur de Ganniers.

Histoire de la Maîtrise de Rouen. Ire partie : *Depuis les origines jusqu'à la Révolution*, par l'abbé A. Collette, aumônier au lycée Corneille; IIe partie : *Depuis la Révolution jusqu'à nos jours*, par l'abbé A. Bourdon, chanoine honoraire, maître de chapelle de la Primatiale; préface par l'abbé E. Prudent; illustrations par E. Charpentier; eau-forte d'E. Manesse. Rouen, E. Cagniard, 1892, petit in-4 de xx-277 p. et un appendice de 16 p.

En ouvrant ce beau livre, que nos « maîtres » de la Haute livrent à l'admiration de la Basse — un peu aussi à sa jalousie — et à la lecture de la France, il me faut faire un *mea maxima culpa*. L'apparence est si jolie : une couverture en vélin, des gravures amusantes, des eaux-fortes d'artiste : « Allons, me disais-je, voilà encore un livre écrit avec beaucoup de fantaisie, mais où se cachera si bien l'érudition, qu'il ne sera point coté par l'École des chartes, et qu'il fera seulement l'ornement des beaux jours de l'Académie de Rouen. » Que nenni !

J'avais à peine lu la préface, — un morceau de demi-couleur, une jolie grisaille, ou plutôt un de ces récitatifs admirablement entonné

poursuivis, chantés, comme l'on en entend dans nos cathédrales, où se révèle un cœur de prêtre, et où l'on distingue le lointain et tendre ressouvenir de jours heureux passés sous la soutane rouge du « maîtrisien, » — que je me dis qu'après ce joli portrait d'une maîtrise, rien n'allait plus être amusant, et que j'allais tomber ou dans l'ennui et l'érudition, ou dans le genre et la fantaisie.

Rassurez-vous, M. Collette est un disciple et un imitateur de M. Charles de Beaurepaire, l'éminent archiviste du département de la Seine-Inférieure, et il n'avance rien qu'il ne prouve. Les érudits peuvent donc sans crainte avoir la plus entière confiance en lui. Les bas de pages sont bourrés de notes. Mais les gens du monde, public plus nombreux et plus riche que le premier, ne regretteront pas d'avoir dépensé leur argent à acheter l'*Histoire de la Maîtrise de Rouen :* rien n'est plus spirituellement, plus finement écrit.

M. Collette commence son histoire au ve siècle. En réalité, il la prend au XIVe siècle, en 1377, lorsqu'un maître nommé Médard régentait quatre enfants d'autel. C'est derrière eux que nous allons entrer au chœur, examiner leurs fonctions, leur costume, assister à leur discipline, prendre connaissance de l'armoire aux verges (brr!), enfin participer à leurs joies et à leurs petits bénéfices. Voici que l'un deux, évêque élu à la fête des Innocents, remplira *coram populo* toutes les fonctions épiscopales, hormis la messe, donnera sa bénédiction au peuple, et se verra enlever la mitre et la crosse au *Deposuit potentes de sede* du *Magnificat*. Ils vont parfois dans la ville consoler les malheureux, adoucir leurs souffrances par des chants mélodieux, comme ce Floquet, bailli d'Évreux, qui, après avoir si vaillamment combattu l'Anglais (Marquis de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. III et suiv.), tomba dans une langoureuse tristesse. Ou bien ils prennent part dans la cathédrale à la célébration des mystères ou drames tirés de la liturgie sacrée, que notre collaborateur, M. Marius Sepet, a si judicieusement traités. Notez le « mystère » de la Tiphaine et celui de la Résurrection.

C'est au XVIe siècle que la maîtrise de Rouen atteignit son véritable apogée. Elle avait une réputation telle que Lautrec enleva un jour le meilleur chanteur de la maîtrise pour le compte de la maîtrise du Roi. Les chanoines en furent réduits à cacher les enfants et à répandre le bruit qu'ils étaient malades. La Réforme arrêta la prospérité de la maîtrise et alla jusqu'à piller le vestiaire des enfants de chœur. Au XVIIe siècle, ils eurent la pelade, la petite vérole ou même la peste. rmi leurs maîtres, il faut retenir le nom de Lesueur, l'auteur du « *Cat a latere* » et du « *Flagellum non appropinquabit* » (une bien jolie ecdote), et au XVIIIe siècle, celui de Fromental.

Nous avons laissé de côté volontairement les traits piquants qui aillent cette narration et la rendent aussi agréable qu'intéressante.

Il faut remonter aux pages 13 (les verges), 22 (les profits du petit évêque et les éperons), 41 (le legs de Jean de Saint-Gilles), 60 (la mendicité), etc., pour voir quel parti l'auteur a su tirer d'incidents curieux.

La partie moderne a été traitée avec le soin le plus consciencieux par M. Bourdon. Il y avait peu de détails curieux à glaner ; il n'y a qu'à citer les efforts couronnés de succès des maîtrisiens et de leurs maîtres. Boïeldieu était sorti de leurs rangs ; le transfert de son cœur à Rouen fut l'objet d'une cérémonie religieuse où la musique joua un grand rôle et où la maîtrise de Rouen se fit entendre. Tout récemment — et les échos des journaux en tintent encore — les fêtes de Jeanne d'Arc et du bienheureux de la Salle furent célébrées à la cathédrale de Rouen avec un éclat incomparable, et le 15 décembre 1887, Charles Gounod (Celestian Gounod, comme l'appela Mgr Rotelli) y fit entendre son *Mors et vita*, dirigé par lui-même.

Deux motets du XVIe siècle transcrits en notation moderne, et œuvres de deux maîtres anciens de la chapelle de Rouen, ajoutent encore à l'intérêt de ce volume, qui ne sera pas consulté avec moins de fruit par les amateurs de la vieille Normandie que par les curieux d'histoire musicale et pédagogique.

Il nous reste à féliciter les excellents artistes qui ont illustré le volume et dont les gravures et les lithographies reproduisent si bien la vie et les mœurs des maîtrisiens abrités sous l'ombre de l'église métropolitaine.

C. A. B.

La Vie de Paris, par Max Boucard. Paris, Paul Ollendorff, 1892, in-18 de IV-375 p. avec quelques vignettes. — Prix : 3 fr. 50.

M. Max Bouchard ne se borne pas à décrire ce qui constitue dans l'ensemble « la vie de Paris ; » il formule aussi des critiques et exprime avec indépendance certains *desiderata*. Assurément, l'*Aperçu historique* qui ouvre le volume n'est pas toujours de notre goût : si modérées qu'elles soient dans la forme, ces pages n'en sont pas moins, au fond, inspirées par des principes qui ne sont pas d'accord avec ceux que nous professons. Il convient toutefois de remarquer que, parlant d'Étienne Marcel, l'auteur n'en hasarde qu'un éloge mitigé. Le seul fait qu'il ne s'inscrit pas nettement en faux contre le crime de lèse-patrie, si souvent et si justement reproché au trop célèbre prévôt des marchands, obligera les plus prévenus à se demander si la statue du personnage est bien une de celles qui devraient tirer l'œil, pour ainsi dire, dans la grande ville. Passons.

Dans son *Introduction*, l'auteur s'exprime ainsi : « Le but de ce livre est de vous apprendre comment ce quelqu'un, qui s'appelle l'Administration municipale de Paris, arrive à faire son difficile ouvrage et à prévenir tous vos besoins. » Et, en effet, cet intéressant volume vous don-

nera d'abord une idée de ce qu'étaient autrefois les finances de Paris, et de ce qu'elles sont aujourd'hui. Vous verrez aussi comment l'octroi est régi et pour quelles grosses sommes son produit figure annuellement au budget. Dans l'ordre logique des choses, il semble que c'est de l'approvisionnement de Paris qu'il devrait être ensuite question ; mais M. Boucard a donné le pas à l'enseignement et aux beaux-arts. Le chapitre intitulé *la Sécurité*, qui est relatif à la police, à la salubrité, aux sapeurs-pompiers et à la garde républicaine, m'a paru l'un des plus curieux. L'on en peut dire autant des deux chapitres suivants : *Les Travaux de Paris* et *les Eaux et les égouts*. Le livre se termine par des renseignements sur le mont-de-piété, l'assistance publique, les cimetières et les pompes funèbres (crémation y comprise), les moyens de transport si nombreux, et cependant devenus aujourd'hui insuffisants, enfin sur l'Administration centrale et les mairies de Paris.

Cet ouvrage mérite d'être lu spécialement, attentivement, par tous les Parisiens qui, bon gré, mal gré, alimentent le budget de la capitale.

E.-C. La Grette.

Les Plus illustres Captifs, ou Recueil des actions héroïques d'un grand nombre de guerriers et autres chrétiens réduits en esclavage par les mahométans. anuscrit de la bibliothèque Mazarine, édité intégralement pour la première fois par le R. P. Calixte de la Providence, religieux Trinitaire. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, 2 vol. in-8 de 389-416 p. — Prix : 8 fr.

Le manuscrit remis au jour par le R. P. Calixte eut pour auteur un religieux du même ordre, le R. P. Dan, qui l'écrivit vers 1640, au retour d'un voyage à Tunis, où il était allé traiter du rachat de quelques esclaves chrétiens ; on sait, en effet, que l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, ou des Trinitaires, se consacrait tout spécialement au rachat des malheureux chrétiens tombés entre les mains des musulmans qui les réduisaient en esclavage. Ce manuscrit, déposé à la bibliothèque Mazarine, est d'une lecture difficile, en raison de la mauvaise écriture de l'auteur et des nombreuses fautes d'orthographe et des abréviations qui s'y rencontrent. Le R. P. Calixte entreprit de le déchiffrer et de le reproduire en lui faisant subir quelques corrections pour le rendre intelligible ; mais il eut soin de respecter autant que possible le style naïf qui le caractérise. Ce curieux ouvrage ne comprend pas moins de cent soixante-deux articles, tous relatifs à des personnages réduits en captivité par les musulmans : les uns furent délivrés par voie de rachat ou miraculeusement ; les autres périrent dans les fers, le plus souvent après d'horribles tortures. Le premier dont il soit fait mention est Gérard, surnommé Tom, fondateur des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dits chevaliers de Malte, fait prisonnier en 1099 au siège de Jérusalem.

Le premier volume embrasse toute la période des croisades et se continue par la malheureuse campagne du comte de Nevers en Hongrie, et par les premières guerres des Vénitiens contre les Turcs, jusqu'en 1502. Le second volume traite des luttes entre la croix et le croissant jusqu'en 1643 ; les héros de cette période sont surtout des chevaliers de Malte, des guerriers et des prêtres espagnols, portugais et italiens, capturés par les corsaires barbaresques ; on y trouve même à la fin quelques femmes qui subirent avec héroïsme les horreurs de la captivité. Tous ces récits sont fort édifiants ; mais il faut convenir que la lecture en est quelque peu ardue, à cause de l'inévitable monotonie d'une aussi longue répétition de faits à peu près semblables. COMTE DE BIZEMONT.

BULLETIN

Chrétiennes de nos jours, notices édifiantes offertes aux jeunes filles, par Mme BOURDON. Nouvelle édition. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891, in-12 de 277 p. — Prix : 2 fr.

Il est peu de nos lectrices qui ne connaissent depuis longtemps Mme Bourdon, dont les livres ont été beaucoup lus par les jeunes filles et par les femmes chrétiennes. Comme ses aînés, ce livre mérite un bon accueil ; il contient une série de notices édifiantes, qui ne peuvent qu'incliner les âmes vers le bien. Ces notices ne sont pas seulement édifiantes, elles sont très touchantes aussi, et c'est en prenant le chemin du cœur qu'elles préparent les âmes à la vertu. Mme Bourdon a eu la main heureuse dans le choix de ses notices. Elles seront beaucoup lues : ce sera sa récompense. P. TALON.

Les Idées morales du temps présent, par ÉDOUARD ROD, professeur à l'Université de Genève. Paris, Perrin, 1891, in-12 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Édouard Rod a fait du chemin depuis le jour où il écrivait sa pessimiste *Course à la mort*. Il n'est pas encore chrétien, mais on sent en lui une âme de bonne foi que le vrai attire. Dans l'ouvrage dont on vient de lire le titre, il ne dresse pas le bilan complet des idées morales contemporaines : ce serait impraticable. Il écarte même de ses études les philosophes et les moralistes de profession, dont les livres ne s'adressent qu'à un public restreint. L'auteur se borne à rechercher les opinions que certains écrivains français de l'heure actuelle, très célèbres et très connus, professent sur les problèmes essentiels de la morale, quelle que soit d'ailleurs la forme de leurs écrits. Ces écrivains sont : MM. Renan, Zola, Paul Bourget, Jules Lemaître, Edmond Schérer, Alexandre Dumas fils, Ferdinand Brunetière, le vicomte E.-M. de Vogüé. M. Rod y a joint Schopenhaüer et le comte Léon Tolstoï. Sans doute, tous les jugements de M. Rod ne sont pas acceptables. Il a, pour certains de ses « moralistes, » un respect littéraire qui parfois l'aveugle sur leurs défauts. Mais son ouvrage n'en est pas moins des plus intéressants en ce sens qu'il décrit, dans un style agréable et châtié, avec une sincérité entraînante, mouvement de réaction religieuse et morale qui, depuis quelques années, produit ou paraît se produire chez quelques-uns de nos écrivains, réput libres penseurs, et dont la course va de M. Renan à M. de Vogüé. *Les Idé morales* sont dédiées à M. Paul Desjardins. F. B.

La Justification de la jurisprudence de la cour de cassation en matière d'assurance sur la vie, par H. Duhaut. Paris, Chevalier-Marescq, 1891, in-8 de 43 p. — Prix : 1 fr.

Si modeste d'apparence que soit la petite brochure de M. Duhaut, elle mérite de retenir l'attention parce qu'elle étudie l'une des questions les plus délicates de la doctrine et de la jurisprudence, avec une clarté parfaite et une érudition incontestable. M. Duhaut conclut que le droit commun suffit complètement aux exigences de l'institution de l'assurance sur la vie, rendant ainsi inutile tout recours à l'intervention législative. Il s'efforce de justifier, sans y parvenir tout à fait à notre avis, la jurisprudence de la cour de cassation, mais nous ne pouvons entrer ici dans un exposé de son étude, encore moins dans la discussion : il faudrait pour cela faire une nouvelle brochure.

Pierre de l'Épine.

Die Fragen der Schulreform, zwölf Vorlesungen von Dr Theobald Ziegler. Stuttgart, Göschen, 1891, in-16 de VII-176 p. — Prix : 3 fr. 15.

Ce petit volume se compose de douze leçons faites en 1891, par M. Th. Ziegler, à l'Université de Strasbourg, où il est professeur de philosophie et de pédagogie. Le sujet de ces leçons est la réforme de l'enseignement, qui est autant à l'ordre du jour en Allemagne qu'en France. Vers la fin de l'année dernière, il s'est tenu à Berlin une conférence chargée de discuter les différents points sur lesquels pourrait porter la réforme; quelques mesures d'essai et non définitives ont été prises. Le livre de M. Théobald Ziegler peut nous faire connaître l'état de la question en Allemagne et les solutions que propose l'auteur. Voici d'abord la liste des leçons : 1. Les Plaintes et les accusations contre le système actuel; la conférence de Berlin; 2. Éducation et enseignement; 3. L'Assaut donné aux études classiques; 4. Unité ou bifurcation des études; 5. Le Collège industriel et le monopole; 6. L'École industrielle; 7. Le Plan d'enseignement officiel et la liberté d'action; centralisation et surmenage; 8. Histoire et allemand; 9. La Gymnastique et les jeux; 10. L'École et la famille; 11. Les Examens et le conseil scolaire; 12. La Formation des instituteurs et leur position. On le voit par ce simple dénombrement, le volume n'offre pas seulement d'intérêt au point de vue de l'Allemagne, mais encore à un point de vue plus général. Au sujet des études classiques, plus attaquées encore peut-être en France qu'en Allemagne, on trouvera des remarques judicieuses et de bons arguments dans l'ouvrage de M. Ziegler. Il a sûrement raison aussi de protester contre l'incroyable méthode proposée par quelques personnes pour l'enseignement de l'histoire et qui même a reçu, paraît-il, un commencement d'exécution, à savoir de remonter le cours des siècles au lieu de le descendre. Mais de ce que l'enseignement historique serait surtout pour les élèves un exercice de mémoire, — ce qui, d'ailleurs, n'est pas absolument vrai; — de ce qu'ils ne peuvent pas, à l'école, s'exercer à la critique historique, M. Ziegler conclut peut-être trop vite que le temps qui lui est consacré doit être diminué. Et quand le professeur de Strasbourg prétend qu'il ne faut pas obliger tous les élèves ne école à prendre part au jeu, ni les surveiller pendant qu'ils s'y livrent, ranche trop vite une grave question. Dans un excellent livre, publié il y a elques années, le R. P. Barbier, S. J., a émis, à l'appui de l'opinion conire, des idées qui paraissent pleines de sagesse et qui sont le fruit d'une gue expérience et d'une patiente observation. Il est vrai que M. Ziegler ne nble guère favorable à l'éducation ecclésiastique et qu'il manifeste des intes de voir l'enseignement tomber aux mains des prêtres.

A chaque page, l'ouvrage du professeur allemand soulève les questions les plus intéressantes ; l'espace nous manque malheureusement pour les exposer et pour les discuter, et nous devons nous contenter de signaler ce travail à l'attention de tous ceux qui s'occupent des questions d'enseignement.

E.-G. L.

Calculo de los numeros aproximados y operaciones abreviadas, por G. Fernandez de Prado y R. Alvarez Sereix. Madrid, Iravedra, 1892, in-8 de 87 p.

Dans les calculs d'applications, il est rare que l'on ait affaire à des nombres rigoureusement exacts. Souvent même, quand on a des nombres exacts, on se contente, pour simplifier les calculs, d'en employer une valeur approchée. Savoir quelle est l'approximation du résultat d'une série d'opérations effectuées avec des nombres approchés et inversement, avec quelle approximation doivent être connues les données pour que le résultat le soit lui-même avec une approximation demandée, tel est le double problème qui fait l'objet de la théorie du calcul des nombres approchés.

L'opuscule que nous avons sous les yeux expose cette théorie d'une manière précise, claire et aussi simple que le comporte le sujet. Il traite en premier lieu des erreurs absolues, puis des erreurs relatives.

Un deuxième chapitre traite des méthodes abrégées pour la multiplication (méthode d'Oughtred) et pour la division.

E. V.

Die neuesten Arbeiten über den planeten Mercur, von Jos. Plassmann. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1890, in-12 de 26 p.

M. Schiaparelli, le célèbre astronome de Milan, a constaté que, loin de tourner sur elle-même en un peu plus de vingt-quatre heures, comme on le croyait d'après des observations d'ailleurs peu concluantes, la planète Mercure y emploie une durée d'environ quatre-vingt-huit jours, c'est-à-dire exactement égale à celle de sa révolution autour du soleil. En d'autres termes, Mercure présente toujours la même face à cet astre, comme la lune à la terre.

M. Plassmann expose les difficultés qu'il a fallu vaincre pour arriver à ce résultat, en examine les conséquences et en discute les causes probables (p. 271).

Les amateurs d'astronomie liront cet opuscule avec intérêt. Il est écrit à l'usage du grand public.

E. V.

Recherches récentes sur diverses questions d'hydrodynamique, par Marcel Brillouin, maître de conférences à l'École normale supérieure; 1re partie. *Tourbillons*. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-4 de 44 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Marcel Brillouin s'est proposé de faire connaître les principaux résultats obtenus depuis une vingtaine d'années dans l'étude des mouvements des liquides. Pendant longtemps cette question était restée dans le domaine presque exclusif de l'expérience. Les géomètres avaient réussi à poser les équations différentielles du mouvement des fluides, ce qu'on appelle les équations générales de l'hydrodynamique, mais ils n'en avaient su tirer aucune conséquence utile, car tout ce qu'on avait pu établir sur l'écoulement des veines fluides était basé sur des raisonnements élémentaires, indépendants de la théorie générale. Une impulsion nouvelle et féconde fut donnée par le célèbre physicien et géomètre allemand Helmholtz, en 1858, et ses travaux devinrent l'origine de recherches nombreuses de Kirchhoff, de James et de William Thomson, et

d'autres. Ces noms montrent que c'est surtout l'Allemagne et l'Angleterre qui ont cultivé cette branche de la science. Il n'en est que plus utile d'en faire connaître à la France les méthodes et les résultats.

Ce n'est pas un exposé, un traité sur la matière, que nous donne M. Brillouin, mais un résumé dans lequel il se borne à indiquer les idées fondamentales et les conclusions. Comme tous les résumés, celui-ci est peut-être plus intéressant pour ceux qui connaissent le sujet que pour ceux qui ont à l'étudier. Pour ces derniers, il n'est pas toujours facile à suivre, il ne peut ni ne veut remplacer la lecture des écrits originaux ; mais il fait connaître dans quel ordre d'idées se meuvent ceux-ci, ce qu'on y trouve et quels sont les plus importants à étudier. C'est donc un guide précieux.

Le fascicule que nous avons sous les yeux ne comprend que la première partie, consacrée aux tourbillons. Deux autres doivent suivre, consacrées l'une à l'écoulement des liquides, l'autre à la bibliographie générale.

E. VICAIRE.

La Santé améliorée par le lait et des mesures hygiéniques très productives même au point de vue financier. Le Lait. Extrait des *Richesses de la France*, par le Mte CHAPPUIS DE MAUBOU. Paris, Lamulle et Poisson, 1891, in-12 de 48 p. — Prix : 0 fr. 50.

Intéressant opuscule. A côté d'anecdotes et de généralités, se placent quelques conseils utiles. Mais on ne saurait rechercher ici un écrit complet et surtout proportionné dans ses diverses parties. C'est plutôt une causerie qu'un sujet traité avec une méthode sévère et rigoureuse. G. DE S.

Comme quoi la France pourrait nourrir cent millions d'habitants. Une révolution agricole. Georges Ville et les engrais chimiques, par ÉMILE GAUTHIER (du *Figaro*). Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18 de 88 p. — Prix : 0 fr. 75.

Ce petit livre est fait pour étonner et attirer l'attention. Souvent, en France, on aime la vérité présentée sous forme de paradoxes. Le ton général vise à l'effet, et les faits relatés, allégrement présentés, devront, dans le milieu auquel s'adresse cet écrit, avoir un réel succès. Mais il faudra se garder de conclure avec la même facilité et surtout se mettre à les pratiquer en grand sans plus de réflexion. Tout ce qu'il y a d'excellent et d'absolue vérité dans les théories de M. Georges Ville doit être pesé, réfléchi et mis en œuvre avec plus de maturité et de prudence que n'en comportent des articles du *Figaro* pleins d'humour et de séduction. G. DE S.

Les Étapes de la science, chroniques documentaires, par ÉMILE GAUTHIER, avec préface de M. de Lanessan. Paris, Lecène-Oudin, 1892, in-18 de XXVI-393 p. — Prix : 3 fr. 50.

Revue superficielle des diverses questions scientifiques à l'ordre du jour, cette œuvre, écrite dans un style familier, est plutôt humoristique que vulgarisatrice. Spirituellement railleur, l'auteur a un faible marqué pour la gaudriole et s'arrête complaisamment là où il devrait rapidement glisser : nous citerons notamment le chapitre consacré à « l'Élixir de longue vie, » et certaine dissertation sur « les Applications de l'électricité. » Pour beaucoup de personnes, particulièrement pour les jeunes, la lecture de ces pages scabreuses constituerait une nourriture malsaine : c'est grand dommage, car *les Étapes de la science* contiennent beaucoup de choses intéressantes.

D. MARTEL.

Essai sur les principes d'exécution du chant grégorien et leur application, par l'abbé Fréd. Étienne. Namur, Wesmael-Charlier, 1891, in-8 de 88 p. — Prix : 1 fr. 50.

Excellente publication, que les maîtres apprécient et dont les élèves-chantres, jeunes ou vieux, pourront tirer grand profit. La cause du plain-chant est gagnée ; elle a remporté dernièrement un triomphe éclatant à Rome, où l'exécution, principalement par des voix françaises, a été, paraît-il, irréprochable. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait plus rien à faire pour arriver à une lecture complète et acceptée de tous ; mais les zélateurs grégoriens ont bien raison de ne pas négliger l'exécution.

« Les mélodies liturgiques, a dit D. Pothier, ne sont plus ni comprises ni goûtées.... On est arrivé à une exécution lourde et monotone qui enlève au plain-chant tout rythme et toute couleur, qui anéantit le charme, que dis-je ? l'essence même de la mélodie ; car des sons qui se suivent uniformément, comme les syllabes chez un enfant qui épelle sa leçon, ne sont pas plus un chant que la leçon de l'enfant n'est une lecture. »

L'auteur explique d'abord les caractères distinctifs du plain-chant, à savoir : les modes, la tonalité, le rythme. Il conclut avec toute raison, que « le plain-chant constitue, dans l'art musical, un système complet et parfait par lui-même. » Et, sur la valeur de cette entité propre, il cite une appréciation bien remarquable d'un grand artiste contemporain. « Vous applaudissez frénétiquement au théâtre, a dit Gounod, certains passages de mes opéras qui vous paraissent neufs et heureux. Sachez que vous applaudissez des inspirations et des motifs que j'ai puisés directement dans les mélodies grégoriennes. »

Les instructions contenues dans ce livre sont ainsi divisées : Rythme du langage. — Chant syllabique. — Chant mélodique. — Inégalité des notes. — Expression à donner au plain-chant. — Récitatifs. — Psalmodie. — Hymnes. — Accent, etc. — Suivent des exercices pratiques.... et très pratiques.

A. d'Avril.

Momenti lirici, per Oreste Boni. Parma, Luigi Battei, 1892, petit in-16 carré de 134 p. — Prix : 3 fr.

M. Oreste Boni n'est pas un débutant. Il a déjà publié un roman : *Giuana*, un drame en vers : *Ritorno*, et une série d'esquisses intitulée : *Marine*. Il a pris place, depuis un certain nombre d'années, dans le groupe poétique dont M. Alberto Rondani est le chef. A tous ces titres, l'auteur de *Momenti lirici* mérite que nous examinions de près le recueil de vers qu'il nous présente aujourd'hui. Tout n'y est pas à louer. Les strophes *Sur un vieux portrait*, *Au rossignol*, font songer à une quantité de poèmes similaires épars dans toutes les littératures ; *Les Fresques du Corrège* rappellent les tendances néo-païennes, et aussi les procédés de style du grand poète Carducci en ses *Odi barbare*. L'originalité fait donc quelquefois défaut à M. Oreste Boni. Une élégie, d'ailleurs touchante, *Silvia*, est une imitation de Leopardi ; et dans la pièce intitulée *Incontro*, ce vers : « *Qual m' assalse in tumulto il vivo stuolo Delle memorie*, » est visiblement inspiré du *Cinque Maggio* d'Alexandre Manzoni : « *Tal su quell' alma il cumulo Delle memorie scese.... l' assalse il sovvenir.* » Mais réserves faites, il convient de signaler la charmante idylle, *Nel bosco*, scè champêtre des plus gracieuses, qui est peut-être la perle du recueil, et pl sieurs autres poèmes où le talent de M. Boni s'accuse avec beaucoup de reli Dans le genre descriptif, celui où se révèlent le plus facilement et le plus ne tement les qualités plastiques de l'artiste, nous avons goûté surtout les beau vers sur Comacchio, ses lagunes somnolentes et embrumées, ses pêcheries :

pittoresques, décrites autrefois par le Tasse. *Le Château de Torchiara* est vigoureusement dessiné ; mais le poète a tort de le maudire, et de maudire avec lui tout le moyen âge en bloc. Enfin, les strophes sur *la Vendange* reflètent bien la poésie des après-midi automnales, et il y a de la grâce dans le *Prologue*, ainsi que dans la jolie pièce par laquelle se termine ce petit recueil : *Nozze*.

Évidemment, M. Oreste Boni possède un talent agréable et sincère. Ce talent deviendra remarquable quand l'auteur, à force de vigilance et de sévérité envers lui-même, saura s'interdire plus complètement les sujets déflorés et les procédés trop connus. MAXIME FORMONT.

Le Nazaréen, drame en trois actes par HENRI MAZEL. Paris, Savine, 1891, in-16 de 242 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est un drame dont, nous dit l'auteur, les décors sont à rêver et la musique à faire. L'action se passe dans un pays dont le nom m'était inconnu, la *Romélie*, à une date qui n'est pas indiquée ; mais, d'après les descriptions de costumes, on peut croire que c'est au moyen âge. Il y a des chœurs en prose et de nombreux personnages qui entrent dans le palais du duc de Romélie, appelé Baudouin, comme on entre dans un moulin ; on y voit venir tour à tour un félibre, pourquoi pas tout bonnement un troubadour ? un pair de France, un tsar de Kiew, un hospodar de la Montagne Noire.... Le bon duc Baudouin ne fait même pas mettre à la porte une courtisane, Imperia, qui tient, dans un style poétique, des propos fort inconvenants. Quant au Nazaréen, c'est un chevalier qui se nomme de son vrai nom Mario et qui, à la suite de péripéties que je me dispenserai d'analyser, est tué par Imperia. L'auteur a cherché l'originalité ; son œuvre serait insoutenable à la représentation, elle est fatigante à la lecture, écrite dans une langue qui ne manque pas d'éclat, mais qui est singulièrement boursouflée. GRISBERG.

Un Poète-apôtre, ou le R. P. Léon Barbey d'Aurevilly, missionnaire eudiste, par le P. JOSEPH DAUPHIN, de la congrégation de Jésus et de Marie. I. *Vie du R. P. d'Aurevilly*. II. *Choix de ses poésies*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1891, 2 vol. in-12 de III-451 et III-346 p. — Prix : 6 fr.

Le P. d'Aurevilly, missionnaire eudiste, était le frère du célèbre et excentrique critique et romancier Jules Barbey d'Aurevilly. Ce fut un saint prêtre, qui consuma sa vie dans les missions diocésaines, toujours humble, charitable et doux, apôtre avant tout, et dont l'action a été considérable sur les âmes. Noble et belle figure, que Dieu semble avoir favorisée de dons véritablement surnaturels ; mais poète aussi, véritablement poète, qui s'est presque raconté tout entier dans des vers qui coulaient sous sa plume avec une extraordinaire facilité. C'était vraiment sa langue naturelle. Il parlait d'ailleurs fort bien en prose et son éloquence a de beaux éclats. Physionomie originale et vénérable tout à la fois, dont un de ses frères en religion a bien fait de nous conserver le portrait vivant et fidèle. Un des deux volumes qui lui sont consacrés est tout entier rempli des vers du poète-apôtre, de celui que Rébutien appelait « le barde chrétien de la Normandie. » Remercions le P. Dauphin de nous l'avoir donné. P. TALON.

Perdue dans la forêt, par la comtesse H. D'E. Paris, Melet, s. d., in-12 de 287 p. orné de 47 vignettes. — Prix : 2 fr. 25.

Ce petit livre, dû à la plume d'une dame du meilleur monde, est écrit spé-

cialement pour les enfants; on y trouve les émouvantes aventures d'une petite fille perdue dans une forêt d'Amérique. L'auteur s'est proposé de développer dans l'esprit de ses jeunes lecteurs, tout en les instruisant, l'amour de Dieu et des pauvres, ainsi que le respect dû aux parents. Nous n'aurions qu'une légère critique à lui adresser, c'est que la charité y est exercée avec une générosité qui n'est pas précisément à la portée de toutes les bourses.

COMTE DE BIZEMONT.

Nouvelle Bibliothèque bleue. — Du temps que la reine Berthe filait. Paris, 8, rue François Ier, in-18 de XVII-62 p. — Prix : 0 fr. 40.

Mystères du moyen âge, mystères liturgiques. Ibidem, in-18 de 101 p. — Prix : 0 fr. 40.

Nous avons déjà parlé de la *Nouvelle Bibliothèque bleue;* M. le baron d'Avril, qui l'a créée, vient d'y publier deux jolis petits volumes. L'un est tiré de la geste de Berthe au grand pied. M. d'Avril en a fait discrètement disparaître quelques détails peu convenables à livrer au public auquel il s'adresse, mais a su, dans sa rédaction abrégée, conserver l'intérêt qui a valu un si long succès à l'œuvre primitive. En tête de ce volume, notre collaborateur, dans des pages très précises, très claires, dit ce qu'étaient les chansons de geste, les trouvères et les ménestrels, qu'il distingue avec raison des jongleurs. A la fin du livre se trouvent des renseignements complémentaires sur la chanson de Berthe, sur la langue dans laquelle elle a été écrite, sur son auteur et diverses considérations inspirées par l'œuvre même.

Dans l'autre volume, formé par divers mystères, M. d'Avril ne néglige pas non plus l'instruction de ses lecteurs. Ce qu'il leur apprend de nos anciennes représentations pieuses, ses idées sur la mission que pourrait remplir le théâtre, les mettront en état de mieux apprécier les œuvres qui leur sont offertes. Il y a plaisir à voir un écrivain et un érudit comme M. d'Avril ne pas dédaigner de s'adresser à un humble public, chercher à l'intéresser par la vulgarisation d'œuvres attachantes et à lui donner à la fois la connaissance de choses pour lui bien nouvelles et mises habilement à sa portée.

TH. P.

Recueil de narrations françaises empruntées aux écrivains du XIXe siècle et accompagnées de canevas, par les abbés J. BUJADOUX et E. BENNE, licenciés ès lettres, professeurs de rhétorique et de seconde au petit séminaire d'Ajain. Paris, Poussielgue, 1891. *Livre du maître,* in-16 de III-208 p. *Livre de l'élève,* in-16 de 59 p. — Prix : 1 fr. 75 et 60 c.

Ce petit recueil appartient à l'excellente collection de livres classiques publiée par l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne.* Les auteurs ont pensé qu'il était temps de moderniser un peu l'enseignement des humanités, et, renonçant aux sujets surannés trop souvent traités dans les classes, ils sont allés tout simplement aux auteurs contemporains, poètes et prosateurs, pour leur demander des sujets de devoirs. Je ne doute pas que les élèves y trouvent plus de plaisir que dans les sujets classiques; y trouveront-ils plus de profit? J'en doute un peu; car il est bien des auteurs, parmi les plus célèbres d'aujourd'hui, dont l'imitation n'est pas sans danger pour la jeunesse. Les classiques sont à coup sûr d'un meilleur exemple. On peut les faire alterner avec les contemporains pour varier les plaisirs, et, à ce point de vue, ce petit livre pourra rendre de réels services. Avec son choix de devoirs tout faits, précédés de canevas à dicter aux élèves, il sera bien utile aux professeurs, qui ne feraient pas mal peut-être d'élargir la part d'Ozanam, de Louis Veuillot, de Montalembert, et de diminuer celle de Victor Hugo. Mais surtout qu'ils aient bien soin de ne pas laisser traîner le *Livre du maître.*

P. TALON.

La Russie. Histoire, géographie, littérature, par Eugène Guénin. Paris, Savine, 1891, in-12, 351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est toujours difficile de condenser beaucoup de choses dans un petit volume : ce n'est pourtant pas impossible, pourvu que l'auteur se donne du temps et qu'il fasse un bon choix d'ouvrages à résumer. M. Guénin n'a peut-être pas suffisamment tenu compte de ces deux conditions. Son livre porte les traces d'un travail hâtif : l'auteur laisse trop souvent la parole à d'autres, ne se réservant que les transitions. Ces longues citations donnent à *la Russie* l'aspect d'une mosaïque. Les sources indiquées dans la bibliographie et mises largement à contribution dans le texte sont aussi d'une valeur très inégale : s'il y en a d'excellentes, d'autres sont au-dessous du médiocre. Mieux eût valu, à notre avis, se borner à un petit nombre d'ouvrages de premier ordre, les étudier à fond et présenter ensuite un tableau d'ensemble soigneusement composé. Il eût satisfait les amateurs d'aperçus sommaires. P. S. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. le vice-amiral Jean-Baptiste-Edmond Jurien de la Gravière est mort au mois de mars. Il était né à Paris le 19 novembre 1812. Entré à seize ans dans la marine, il fut promu capitaine de corvette en 1841, puis, après une campagne dans les mers de Chine, capitaine de vaisseau (1850). Il joua un rôle assez actif dans la guerre d'Orient. Il fut aussi mêlé à l'expédition du Mexique, fut nommé vice-amiral en 1862 et aide de camp de l'Empereur en 1864. Pendant la guerre contre l'Allemagne, il réorganisa la flotte de la Méditerranée. Ce vaillant marin était aussi un homme d'études et un écrivain distingué. Il était membre de l'Institut, collaborait à la *Revue des Deux Mondes* et a publié des ouvrages estimés dont nous donnons ici la liste : *Voyage de la corvette « la Bayonnaise » dans les mers de Chine* (1850, 2 vol. in-12) ; — *Rapport sur la campagne de la corvette « la Bayonnaise » dans les mers de Chine* (1851, in-8) ; — *Voyages en Chine et dans les mers et archipels de cet empire pendant les années 1847, 1848, 1849, 1850* (1854, 2 vol. in-12) ; — *Souvenirs d'un amiral* (1860, 2 vol. in-12) ; — *Guerres maritimes sous la République et l'Empire* (1864, 2 vol. in-12) ; — *La Marine d'autrefois; souvenirs d'un marin d'aujourd'hui. La Sardaigne en 1842* (1865, in-12) ; — *La Marine d'aujourd'hui* (1872, in-12) ; — *La Station du Levant* (1876, 2 vol. in-12) ; — *Les Marins des* xv*e et* xvi*e siècles* (1878, 2 vol. in-12) ; — *La Marine des anciens* (1880, 2 vol. in-12) ; — *Souvenirs de la navigation à voiles; la Marine d'autrefois; la Sardaigne en 1842; le Protectorat français à Taïti; les Grandes flottilles* (1882, in-12) ; — *Les Campagnes d'Alexandre* (1883-1884, 5 vol. in-12) ; — *La Marine des Ptolémées et la Marine des Romains* (1884, 2 vol. in-12) ; — *Les Derniers Jours de la marine à rames* (1885, in-12).

— Mgr Joseph-Maxence Péronne, qui est mort récemment, était né à Laon le 25 octobre 1813. Avant d'être promu à l'évêché de Beauvais (en 1884), il exerçait les fonctions de chanoine titulaire de l'église de Soissons. Il avait également été pendant plusieurs années professeur d'Écriture sainte et d'éloquence sacrée. Le regretté prélat a publié : *Vie de Mgr de Simony, évêque de Soissons et de Laon* (1861, in-12) ; — *Chaîne d'or sur les psaumes* (1879, 3 vol. in-8) ; — *Analyse logique et raisonnée des épîtres de saint Paul* (1882, 2 vol. in-8).

— Le R. P. Marin de Boylesve, de la Compagnie de Jésus, est mort à la fin de février dernier. Il était né près d'Angers en 1813. Toute son activité fut

consacrée au service de la religion, pour la défense de laquelle il écrivit de nombreux ouvrages. Voici la liste des œuvres principales du vénéré religieux : *Cursus philosophiæ complectens logicam metaphysicam, ethicam, accedit compendiosa religionis demonstratio et historia philosophiæ* (1855, in-8); — *Appel contre l'esprit du siècle* (1857, in-24); — *Saint Louis*, drame en prose (1858, in-32); — *Les Machabées*, drame en prose (1859, in-32); — *Religion surnaturelle* (1859, in-32); — *Triomphe de la foi* (1861, in-12); — *L'Église et le Pape* (1862, in-12); — *Principes de logique* (1862, in-18); — *Problèmes contemporains* (1862, 5 vol. in-12); — *Boutades contre l'Église, ou Une Conversation en chemin de fer* (1863, in-12); — *Les Deux Ouvriers* (1863, in-32); — *Les Luttes de l'Église* (1863-1864, 2 vol. in-8); — *Le Guide du catéchiste* (1863, in-18); — *Pratiques de dévotion pour chaque jour de la semaine* (1863, in-32); — *M. Renan, défenseur de la foi* (1863, in-12); — *Malices de la science. Le Miracle et le diable* (1864, in-32); — *Pratique de la vie chrétienne* (1864, in-32); — *Les Droits de Dieu* (1865, in-32); — *Choix d'un état de vie* (1866, in-18); — *Principes de littérature à l'usage des jeunes personnes* (1866, in-12); — *Petit Théâtre biblique et chrétien* (1869, in-18); — *Rhétorique* (1869, in-12); — *Logique* (1870, in-12); — *Le Pape et les Gallicans d'autrefois* (1870, in-8); — *Quel est le plus grand siècle?* (1870, in-18); — *Manuel des congrégations de la Sainte-Vierge* (1872, in-32); — *Cantiques des congrégations de la Sainte-Vierge* (1873, in-32); — *Cours de Religions* (1875, in-12); — *Les Grands Siècles et les grands hommes* (1876, in-12); — *Les Luttes de l'Église* (1876, 2 vol. in-12); — *Les Astres et leurs applications symboliques à l'ordre spirituel* (1877, in-12); — *Coup d'œil sur l'homme considéré comme couronnement de la création* (1877, in-12); — *La Création et ses applications au spirituel* (1877, in-12); — *Réponses aux principales objections contre la puissance et l'infaillibilité du Pape* (1877, in-12); — *Les Terres et les mers et leurs applications symboliques à l'ordre spirituel* (1877, in-12); — *Les Plantes et leurs applications symboliques à l'ordre spirituel* (1878, in-12); — *Petites Questions sur la liberté d'enseignement* (1880, in-12); — *Les Animaux et leurs applications symboliques à l'ordre spirituel* (1881, in-12); — *Les Deux Étendards* (1881, in-12); — *Les Principes de la morale* (1881, in-12); — *La Saint-Barthélemy*, drame en 3 actes (1881, in-12); — *La Sainte Vierge, d'après l'Évangile* (1881, in-32); — *Jésus-Christ* (1882, in-12); — *Les Papes* (1882, in-12); — *Saint Michel d'après la Bible et d'après la tradition* (1882, in-32); — *Lucifer et Jésus-Christ* (1883, in-12); — *La France et le Cœur de Jésus* (1884, in-12); — *Les Prières du chrétien commentées* (1884, in-18); — *Problèmes religieux et sociaux, solution d'après le Syllabus* (1885, in-12); — *Tout pour justice : Étienne Boylesve, prévôt de Paris sous le règne de saint Louis; Coup d'œil sur les corporations* (1885, in-18).

— M. l'abbé Auguste Riche, qui est mort le 8 mars dernier, appartenait à ce clergé de Saint-Sulpice, qui se distingue par sa piété et par sa science. Il était né en 1823. Il porta toute son attention vers les questions d'apologétique et de philosophie au point de vue religieux, et la plupart des ouvrages dus à sa plume ont pour objet d'éclaircir les doutes que font naître certains ouvrages scientifiques et de ramener à la foi les hommes qui l'ont perdue. Parmi les conversions dues à ce saint prêtre, il faut noter celle de M. Chevreul, qu'il racontée lui-même en termes émus, dans un ouvrage que nous avons signalé ici même : *Quelques pages intimes sur M. Chevreul* (1889, in-16). Nous citerons encore de lui : *Le Catholicisme considéré dans ses rapports avec la société* (1865, in-8); — *Le Dogme* (1874, in-18); — *La Famille* (1874, in-18); — *L'Homme* (1874, in-18); — *Livres de prières à l'usage des hommes* (1874, in-32); — *L'Art chrétien. Le Culte. L'Église* (1875, in-18); — *Les Harmonies du Culte* [illegible]

la Très Sainte Vierge et la virginité (1875, in-12); — *Le Cœur de l'homme et le Sacré Cœur de Jésus* (1878, in-8); — *Le Sacré Cœur et le précieux sang de Jésus* (1879, in-16); — *L'Abbé Henri Leseur, diacre de Saint-Sulpice* (1881, in-18); — *Essai de psychologie sur le cerveau et sur le cœur* (1881, in-18); — *Souffrances et consolations* (1881, in-18); — *Le Docteur des nations, ou la Somme de saint Paul* (1882, in-12); — *Les Merveilles du cœur, étude religieuse d'anatomie et de physiologie humaines* (1887, in-18).

— Le professeur FREEMAN, qui vient de mourir à Alicante, était un des meilleurs historiens et un des plus grands érudits de notre époque. Dans sa jeunesse, il avait subi l'influence de l'école d'Oxford et du « mouvement tractarien; » mais il trouva bientôt sa vraie voie et se consacra à l'archéologie et à l'histoire. Il collabora à de nombreux recueils périodiques et notamment au *Saturday Review*, où ses articles, aussi documentés dans le fond que spirituels et incisifs dans la forme, attirèrent l'attention publique. *History of Federal Government* fut le premier ouvrage de longue haleine du professeur Freeman; il publia ensuite l'*History of the Norman Conquest*, qui mit le sceau à sa réputation d'érudit et fut bientôt suivie de l'*History of William Rufus*. Il laisse encore une très remarquable *Historical Geography of Europe* qui a été traduite en français (Paris, Colin), et une monumentale histoire de Sicile, malheureusement inachevée. Sur ses vieux jours, M. Freeman avait été nommé professeur d'histoire à l'Université où il fit ses études, mais le mauvais état de sa santé l'obligeait de passer à l'étranger une partie de l'année. On peut reprocher à ses œuvres une accumulation excessive de détails et certaines négligences de style. Il était aussi très germanophile, et se prétendait d'origine teutonne.

— On annonce encore la mort de M. Amédée AMETTE, secrétaire honoraire de la Faculté de médecine de Paris, auteur de : *Guide général de l'étudiant en médecine* (1847, in-18); *Code médical, ou recueil des lois, décrets et règlements sur l'étude, l'enseignement et l'exercice de la médecine civile et militaire en France* (1859, in-18), mort le 27 février, à quatre-vingt-dix ans; — de M. Étienne ARAGO, auteur de plusieurs romans et pièces de théâtre, collaborateur de l'*Avenir national*, mort à l'âge de quatre-vingt-douze ans, le 7 mars; — de M. Amédée ARTUS, compositeur de musique, mort le 28 mars; — de M. Henri BAJU, auteur de nombreuses comédies, mort le 11 mars; — du docteur A.-J.-C. BARTHÉLEMY, professeur à l'École de médecine navale de Toulon, né à Toulon en 1828, auteur d'une *Instruction raisonnée pour l'examen de la vision devant les conseils de revision et de réforme dans la marine et dans l'armée* (1880, in-8), mort le 27 mars; — du docteur Jules BLANDIN, dont nous citerons une étude sur *les Plaies des armes à feu*, mort le 25 mars; — du général Philippe-Joseph BORDONE, chef d'état-major de l'armée des Vosges pendant la guerre de 1870-1871, ancien chirurgien de la marine, auteur de : *Garibaldi et l'Armée des Vosges. Récit officiel de la campagne* (3 vol. in-8, 1871); *L'Armée des Vosges et la Commission des marchés. Réponse à M. de Ségur* (1873, in-8); *L'Armée des Vosges et la commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale. Réponse au rapport de M. U. Perrot* (1875, in-8); *Garibaldi, sa vie, ses aventures, ses combats* (1878, in-12); mort le 1er mars, à soixante et onze ans; — de M. Léonce de CAZENOVE, au-ır de : *Considérations sur les sociétés protectrices des animaux* (1865, in-8); *a Guerre et l'humanité au XIXe siècle* (1869, in-8), mort le 24 mars, à ixante-huit ans; — de M. COURTY, rédacteur à l'*Opinion nationale* et au *légraphe*, collaborateur du *Charivari* et du *Journal amusant*, mort le mars; — de M. Charles DAGUIN, qui dirigeait depuis plusieurs années la *vue de Champagne et de Brie*, mort le 1er mars; — de M. Auguste DESMOU-

LINS, ancien rédacteur à l'*Avenir national*, à la *Vérité* et au *Bien public*, mort le 23 mars; — de M. Armand DE FLEURY, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, qui a publié : *Du Dynamisme comparé des hémisphères cérébraux chez l'homme* (1873, in-8); *Leçons de thérapeutique générale et de pharmacodynamie* (1875, in-8), mort à Bordeaux le 27 mars; — de M. Louis GUILLOT, rédacteur politique au *Petit Lyonnais*, mort le 26 mars; — de Mgr JACQUENET, évêque d'Amiens, ancien professeur et directeur de dogme au séminaire de Besançon, à qui l'on doit : *Vie de l'abbé Gagelin, missionnaire apostolique et martyr* (1850, in-12); *Vie de l'abbé Marchand, missionnaire apostolique et martyr* (1851, in-12); *Histoire du séminaire de Besançon* (2 vol. in-8, 1854), mort le 2 mars; — de l'abbé LAFOND DE SANTENAC, qui avait publié, en 1872, un travail sur l'*Apocalypse*, mort au château d'Estarniels (Ariège), à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le 17 mars; — de M. Léon-Chrétien LALANNE, ingénieur en chef des ponts et chaussées, dont nous citerons : *Tables nouvelles pour divers calculs relatifs aux projets de route, principalement les calculs des terrasses et des plans parcellaires* (1840, in-8); *Instruction sur les règles à calcul et particulièrement sur la nouvelle règle à enveloppe de verre* (1851, in-18); *Abaque ou Compteur universel donnant à vue les résultats de tous les calculs* (1863, in-12); — de M. Joseph-Marie-Gustave LAPÉROUSE, ancien sous-préfet, auteur de plusieurs mémoires historiques et archéologiques sur la Champagne et la Bourgogne, mort le 6 février 1892, dans sa soixante-dix-septième année, à Châtillon-sur-Seine; — du P. LE VAVASSEUR, de la Compagnie de Jésus, qui a publié plusieurs ouvrages sur la question du cérémonial religieux et dont nous citerons aussi : *Exposition des rubriques du bréviaire romain* (1861, in-12); *Les Fonctions pontificales selon le rit romain* (2 vol. in-12, 1865); — du docteur Auguste LIÉGARD, de Caen, auteur de : *Dissertations sur la nature et le traitement des affections rhumatismales* (1864, in-8); *Flore de Bretagne* (1879, in-12), mort à quatre-vingt-onze ans le 24 mars; — de M. LE MANTOIS DU PREZ, publiciste, qui avait collaboré à plusieurs journaux et au *Dictionnaire Larousse*, mort le 7 mars; — de l'abbé Léonard CASSIEN DE PERETTI, chanoine honoraire et secrétaire général de l'évêché d'Ajaccio, directeur d'études au petit séminaire de cette ville, auteur de : *Bonaparte, ou la France sauvée*, poème en 24 chants (1858, in-8); *Éléments de philosophie, mis en rapport avec le nouveau programme, suivi d'un Précis d'histoire de la philosophie* (1865, in-12), mort à l'âge de soixante-dix ans, le 24 février; — de M. Pierre PRADIÉ, avocat, ancien représentant du peuple, membre de l'Assemblée nationale de Versailles, auteur d'un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons : *Défense des ordres religieux en général et des jésuites en particulier, contre l'intolérance et les préjugés modernes* (1847, in-12); *De l'éducation et de la liberté d'enseignement et des rapports de l'Église avec l'État* (1847, in-12); *La Question religieuse en 1682-1790-1802 et 1848* (1849, in-8); *La Démocratie française, ses rapports avec la monarchie et le catholicisme, son organisation* (1860, in-8); *La Liberté politique et religieuse* (1864, in-12), mort le 9 mars; — de Mme Félicie-Marie TESTAS, qui a écrit de nombreux ouvrages pour les enfants, morte à Albi, à l'âge de soixante-seize ans, le 19 mars; — de M. Edelin DE LA PRANDIÈRE, rédacteur au journal *le Soleil*, mort le 23 mars; — de M. Casimir ROMIGUIÈRE, directeur de la *Revue mycologique*, mort le 3 mars; — du chanoine TREPIER, auteur de nombreux travaux historiques sur la Savoie, mort le 11 mars; — de M. TROUILLET, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, mort le 19 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. James-G. BERTRAM, journaliste et romancier, éditeur de la première feuille à bon marché d'Édimbourg : *The*

North Briton, collaborateur de *the Quarterly Review*, *the Blackwood Magazine*, *the Fraser's Magazine*, *the Chamber's Journal*, dont nous citerons : *The Stolen Heir*, *Harvest of the sea* et *Sporting Anecdotes*, mort à Glasgow le 3 mars, à soixante-huit ans ;— de M. Emilio BROGLIO, auteur d'études juridiques et économiques estimées et de *la Vita e il regno di Federico il Grande*; *Novo vocabolario della lingua parlata*, fait en collaboration avec M. Giorgini; — du Rév. W. E. BUCKLEY, collaborateur du *Times* et des *Notes and Queries*; — de M. François CEGNAR, publiciste, mort à Trieste, à soixante-six ans; — de M. le chanoine Vittorio DEL CORONA, écrivain florentin; — de M. Valentin DURRANT, dont on cite *Cheveley Novels*, *A modern Minister*, et autres ouvrages du même genre; — de M. Philippe GILBERT, mathématicien, professeur à l'Université de Louvain, mort dans cette ville le 5 février, âgé de soixante ans; — de M. Otto GLAGAU, écrivain allemand d'un certain renom, mort le 2 mars à Berlin; — de M. Vitus GRABER, professeur de zoologie à l'Université de Czernowitz, mort à quarante-huit ans, au commencement de mars; — de M. Wilhelm GROTHE, romancier, mort à Friedrichshagen le 13 février, à soixante-trois ans; — de M. Joseph HASNER, chevalier D'ARTHA, professeur d'oculistique à l'Université de Prague, où il est mort à soixante-treize ans, le 22 février; — de M. Hermann KOPP, chimiste, professeur à l'Université d'Heidelberg, mort dans cette ville le 20 février, à soixante-quinze ans; — de Mme la comtesse Angelica LINATI, dont le talent délicat était goûté chez nos voisins d'Italie; — de M. Franz VON LÖHER, historien allemand, membre de l'Académie des sciences de Munich, tour à tour professeur à l'Université de cette ville et directeur des archives de Bavière, dont nous citerons particulièrement : *Des deutschen Volks Bedeutung in der Weltgeschichte* (1848, in-8); *Geschichte und Zustände der Deutschen in Amerika* (1848, in-8); *Das System des preussischen Landrechts* (1852, in-8), mort à soixanze-quatorze ans, le 2 mars; — de M. James Solomon MOORE, qui, outre sa collaboration au *New-York World*, s'était fait connaître par des écrits sur le tarif, mort à soixante et onze ans, le 5 mars, à New-York; — de M. Wilhelm MÜLLER, auteur, entre autres ouvrages, de *Politische Geschichte der Gegenwart*, mort à soixante-douze ans, le 7 février, à Ravensbourg; — de M. Georges PELLEW, auteur de *In Castle and Cabin, or talks in Ireland in 1887*; de *Women and the state*, et de quelques autres publications, mort à trente-trois ans; — de M. Francesco-Paolo PEREZ, sénateur italien, ministre des travaux publics (1876-1877), puis de l'instruction publique (1879-1880), professeur de littérature à l'Université de Palerme, moins connu par ses travaux originaux que par des traductions de l'*Apocalypse*, de l'*Ecclésiaste* et de l'*Histoire du Consulat*, de Thiers, mort en mars, à quatre-vingts ans; — de M. Maurus PFANNER, pédagogue et historien, mort à soixante-quatorze ans, à Prague, le 16 février; — de M. Noah PORTER, professeur de philosophie morale et de métaphysique à l'Université de Yale, dont il fut président de 1871 à 1880, auteur de divers travaux d'histoire, d'éducation et de philosophie, notamment de *Human Intellect with an introduction upon the psychology of the sool*, mort à New-Haven le 4 mars, à quatre-vingt-un ans; — de M. RABENIUS, professeur à l'Université d'Upsal, mort à soixante-neuf ans; — de M. RICHTER, philosophe allemand, mort le 9 février, à Sondershausen; — de M. l'abbé Angiolo SANGUINETI, archéologue et historien génois, qui professa pendant trente-deux ans au séminaire de Gênes, et fut président de la Société ligure, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Vita di Cristoforo Colombo*, mort à Gênes le 18 février; — de M. le docteur J.-G. SHEA, auteur de *Discovery and Exploration of the Mississipi Valley*, de *Legendary History of Ireland* et de *Pages from the History of the catholic Church*, mort à soixante-huit ans; — de Mgr SMITH, archevêque de

Saint-André et d'Edimbourg, collaborateur des principales revues catholiques du Royaume Uni, mort le 16 mars, à soixante-treize ans; — de M. Roberto STUART, mort en mars; — de M. A.-G. THOMAS, compositeur de musique, mort à quarante et un ans; — de M. Theodor WIESEN, professeur à l'Université de Lund, connu par divers travaux de lexicographie, mort à soixante-sept ans, le 15 février; — de M. WITKAMP, géographe et historien, mort à soixante-seize ans, à Amsterdam, en janvier.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 4 mars, l'Académie a entendu la fin du mémoire de M. Halévy sur un gouverneur égyptien de Jérusalem, au XVe siècle avant J.-C., et une communication de M. de Maulde sur les instructions diplomatiques au moyen âge. — Le 11 mars, après la lecture d'une note de M. de Mas Latrie sur le bureau de la piraterie établi à Gênes au XIIIe siècle, M. Darmesteter a fait une communication sur la date de rédaction du chapitre le plus célèbre de l'Avesta. — Dans la séance du 18 mars, M. Bréal a entretenu ses collègues de la découverte d'un manuscrit étrusque, le seul que l'on connaisse, trouvé en Égypte dans le cercueil d'une momie. M. Salomon Reinach a ensuite lu un mémoire où il essaie de prouver l'origine lydienne des Étrusques.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans les séances des 5 et 12 mars, une longue discussion, à laquelle ont pris part MM. A. Desjardins, Bérenger, Courcelle-Seneuil, de Franqueville et Larombière, s'est engagée sur la question des casiers judiciaires. — Cette discussion a été continuée dans les séances des 19 et 26 mars; MM. Maurice Bloch, Bardoux, Colmet de Santerre et Glasson ont présenté des observations.

CONCOURS ET PRIX. — L'Académie des Jeux Floraux vient de procéder à l'examen des nombreux ouvrages en vers et en prose présentés au concours de 1892. Elle avait reçu : 52 odes, 49 poèmes, 12 épîtres, 2 discours en vers, 28 idylles, 44 élégies, 16 ballades, 22 fables, 35 sonnets à la Vierge, 18 hymnes à la Vierge, 173 sonnets libres, 234 pièces diverses, et, en outre, 6 discours en prose pour le concours de l'Immortelle d'or : *Étude historique sur Gaston Phœbus, comte de Foix, et son temps (1331-1391)*, et 5 discours en prose concourant pour le prix du Jasmin d'or : *Les Droits de la science en face des droits de la morale et de la société humaine; conflits apparents, harmonies essentielles.* — Les 7 ouvrages suivants ont été couronnés : 1° *Chant du Coq*, ode, par M. Adrien Mithouard, de Paris, a obtenu une violette; — 2° *L'Angelus de Jeanne*, poème, par M. Gaston Armelin, de Paris, a obtenu un souci réservé; — 3° *Les Départs*, élégie, par M. le comte d'Ybarrard d'Etchegoyen, de Versailles, a remporté le souci, prix du genre et de l'année; — 4° *La Vieille Fille*, élégie, par M. Anatole Fauqueux, de Paris, a obtenu un œillet; — 5° *Les Vendanges*, sonnets idylliques, par M. Paul Ouagne, de Bornet (Nièvre), a obtenu un œillet, fleur offerte par M. Stéphen Liégeard, maître ès jeux floraux; — 6° *Le Faucheur*, sonnet libre, par M. Léon Destor, d'Angers (Maine-et-Loire), a obtenu un œillet; — 7° *Les Droits de la science en face des droits de la morale et de la société humaine*, discours en prose, par M. Paul Loustau, de Castelnau-Chalosse (Landes), a obtenu un œillet. Ces prix seront distribués à la fête des Fleurs que l'Académie célébrera le 3 mai prochain.

— En la présente année, l'Académie de Besançon distribuera deux prix : 1° un prix d'éloquence (300 fr.); 2° un prix d'économie politique (400 f Pour le prix d'éloquence, le sujet proposé est celui-ci : *Les Journaux pol ques et littéraires en Franche-Comté, depuis leur origine jusqu'en 1870, et historique et bibliographique.* Nous nous demandons seulement si les « Revu sont comprises sous cette dénomination de « journaux : » nous le souhaito Sujet très intéressant, même limité aux journaux proprement dits, mais q

nous paraît gros de difficultés de bien des sortes, ce qui rendra le mérite de l'auteur d'autant plus grand dans le cas où cette académie, justement exigeante, récompenserait le travail qui lui sera soumis. Le prix d'économie politique sera réservé à une bonne étude sur *l'Industrie métallurgique franc-comtoise. Étude sur les forges et hauts-fourneaux établis en Franche-Comté du XIVe au XIXe siècle. Origine, développements, transformations, situation actuelle.* Si les deux futurs mémoires sont traités de manière à contenter l'Académie de Besançon, nous ne pouvons que faire des vœux pour leur immédiate publication. Et même, en ce qui concerne le premier : *Les Journaux politiques et littéraires en Franche-Comté*, il nous paraîtrait avantageux de le faire figurer dans l'important recueil de l'Académie franc-comtoise. Nous exprimerons, en outre, le désir de voir les autres grandes sociétés savantes des provinces mettre au concours le même sujet pour leurs régions respectives. — Les concurrents ne signeront point leurs ouvrages; ils se borneront à y attacher une devise, reproduite au dos d'un billet cacheté contenant leur nom et leur adresse. Ces ouvrages devront parvenir francs de port au secrétaire perpétuel de l'Académie avant le 1er juin, terme de rigueur.

La Presse périodique en Bulgarie. — Le mouvement littéraire en Bulgarie ne date que de 1857. En cette année une société littéraire se forma qui édita comme son organe la *Bulgarski Kniznicy*. Ce n'est qu'au moment de l'émancipation, quand le ministère de l'instruction publique fut créé, qu'il prit soin de rédiger le précieux *Sbornik za narodni umotworenija, nauka i kniznina*. En même temps la société littéraire changea ses *Kniznicy* en *Perioditchesko spisanie*. Il est assez caractéristique que les journaux paraissant depuis en Bulgarie ne se concentrent point dans la capitale. La première place dans la presse périodique est due à la *Swoboda*, qui paraît à Sofia trois fois par semaine. On trouve souvent dans sa partie littéraire des articles historiques très intéressants. Le *Rodolubec* (*Ami de la patrie*) et la *Bulgaria ne spi* (*La Bulgarie ne dort pas*) trahissent leur tendance par le nom. On imprime de plus à Sofia la *Narodni Prawa* (*Droit de la nation*) et la *Makedonija*. La *Macédoïne* offre à ses lecteurs un des plus beaux romans en langue bulgare : *Bez zachechitnitie zrtwi* (*Les Victimes sans armes*), écrit par Moskow. Pour compléter le catalogue, ajoutons que la capitale compte trois autres périodiques : *Sofijski Obchetchinski Wiestnik*, *Sofija Wardar*, et le journal satirique *Dwie i dwie pet* (*Deux et deux font cinq*). — Parmi les journaux paraissant en province, il faut mentionner d'abord le *Warnenski obchetchinski Wiestnik*. On y trouve d'excellentes monographies historiques. Le *Prawdolub* apprend à ses lecteurs des choses intéressantes sur le pays et sur l'étranger. Ajoutons le *Russenski Kuryer* et le *Slowianin* paraissant à Russia, et les journaux de Philippopoli, *Rodopi* et *Plowdiw*. Le *Swobodno Slowo* édité à Nicopoli compte moins de lecteurs. De même la *Rosica*, de Sewlijew, la *Narodna Sila*, de Plewna, et le *Chumenski Okruzen Wiestnik* sont de moindre importance. Si l'on excepte *Swoboda* paraissant trois fois par semaine, tous les périodiques politiques sont hebdomadaires ou bimensuels. Pour donner une idée de la valeur scientifique des revues plus savantes, voici les titres de quelques articles contenus dans le dernier volume du *Sbornik za narodni umotworenija, nauka i knoznina : L'Importance de notre ethnographie*, par Szyszmanow; *Revue de la numismatique bulgare*, par Hijew; *La Flore de la Bulgarie méridionale*, par Georgiar. Le *Perioditchesno spisanie* offre de bonnes monographies historiques, littéraires, archéologiques. Il est pourtant à regretter qu'on y rencontre trop souvent une haine aveugle contre tout ce qui est catholique. Dans les *Nauczno Spisanie* de Tyrnow, on imprime l'histoire de la Bulgarie écrite par Ireczek, traduite par la rédaction, plus, entre autres choses, une traduction de l'ouvrage d'Émile de Laveleye : *La Péninsule des*

Balkans, la Bulgarie, etc. Le *Napred*, paraissant à Philippopoli une fois par semaine, tient le milieu entre les publications savantes et populaires. On y trouve des études sur la Révolution française, des extraits des ouvrages de Proudhon à côté d'articles de Flammarion. — Abordons les journaux populaires. Depuis quatre ans, le *Wenec*, qui s'imprime à Widdin, est répandu dans tout le pays. L'*Iskra*, de Szumla, offre même des poésies de Victor Hugo; la *Zarja* (fondée en 1889 à Sofia) a pour but exclusif la littérature étrangère. La *Dennica* présente un roman de J. Wasow, l'un des écrivains les plus connus du pays. A Sofia on imprime encore la *Duma* (journal de science populaire) et les *Zimni nochetchi* (revue de belles-lettres); à Tyrnow, le *Trud*. La *Biblioteka zu Kliment* édite de petits livres destinés à propager l'amour des lettres. Les *Knizici za procit* de Salonique poursuivent le même but. Les enfants ont de même leur *Biblioteka zu dietra*. La *Narodna biblioteka* a cessé de paraître après avoir donné la vie de Jeanne d'Arc et celles de Molière, de Victor Hugo, de Garibaldi. Le *Medicinski pregled* et la *Mond-Lingvisto* ont eu le même sort. Mentionnons encore les périodiques spéciaux. On en compte huit en Bulgarie. Le *Literaturno nautchno spisanie*, organe de l'association des maîtres d'école à Kazanlyk, s'imprime à Philippopoli. Le *Wiestnik na uczytelsko to druzestwo*, à Widdin. L'organe commercial porte le nom de *Promislennost*. Il s'imprime à Swichetchew. Les militaires ont le *Wojen Zurnal*. Le droit est représenté par le *Juritchesko spisanie* et la *Prewodna sudębna biblioteka*. Le *Domaszen uczytel* poursuit le même but, mais il veut ajouter l'agréable à l'utile et à cet effet publie en outre des esquisses de littérature, etc. Les nouvelles économiques sont données tous les quinze jours dans le *Sowremennik*. Le *Stenografitcheski Wiestnik* offre la preuve que la sténographie n'est pas inconnue en Bulgarie. La musique même a son périodique mensuel : *Narodna musika*. Terminons par la théologie. Les prêtres schismatiques rédigent une publication hebdomadaire, *Selanin*, qui a pour but « de préserver les fidèles de l'influence du protestantisme. » Néanmoins on y lit des articles dirigés contre l'Église catholique comme celui de l'archimandrite Petww : *De la doctrine de l'Église catholique romaine et de son apostasie*. Les protestants américains, contre lesquels on dirige le *Selanin*, éditent, de leur côté, le *Domaszen Prijatel* (*Ami de la maison*) et la *Zornica*. Le prix modique (7 fr. par an) contribue beaucoup à propager la *Zornica*, imprimée à Constantinople depuis quatorze ans. Il est à désirer que les catholiques de cette région se décident à fonder également un journal pour la défense de leurs intérêts. Le nombre des autres feuilles, dont nous avons cité les principales, s'élève à cinquante. A défaut de collaborateurs, on emprunte tout à d'autres pays, mais le choix des matières est souvent malheureux.

Paris. — L'importante *Histoire de Marie-Antoinette*, de notre distingué collaborateur M. Maxime de la Rocheterie, va, très prochainement, avoir une deuxième édition qui paraîtra chez l'éditeur Perrin, en deux volumes in-12, au prix de 8 fr. Le *Polybiblion* (Voir t. LVIII, p. 338-339) a déjà fait l'éloge de cette œuvre capitale lors de sa première publication.

— Il n'est aucun de nos anciens poètes qui ait été, en ces dernières années, l'objet de travaux plus assidus et de découvertes plus curieuses que François Villon. Les publications et articles de MM. Longnon, Bijvanc[illegible] Leyde), G. Paris, Marcel Schwob, etc., ont répandu la lumière sur la vie [illegible]gulièrement accidentée et sur les œuvres du poète du *Grand-Testamen*[illegible] résultat de ces travaux vient d'être condensé et coordonné dans la noti[illegible] l'édition des *Œuvres complètes de François Villon*, publiées d'après les ma[illegible]crits et les plus anciennes éditions, par Auguste Longnon, membre de l'Ins[illegible] (Paris, Lemerre, in-8 de CXII-365 p.). L'exécution typographique en fai[illegible]

des meilleurs volumes de la « Collection Lemerre. » La difficulté de l'établissement du texte n'était pas mince : l'immense popularité dont l'œuvre du poète a joui au XVe siècle et au commencement du XVIe, en a multiplié les copies défectueuses et les éditions fautives, sans parler des attributions apocryphes. Il fallait un philologue très subtil et un historien très informé pour mener à bien ce délicat ouvrage, et ces qualités sont rarement réunies chez un même savant. Plus heureux que ses divers devanciers, M. Longnon a donné, dans son *Villon* (dont les premières feuilles, disons-le en passant, sont tirées depuis dix ans), un véritable modèle d'édition critique.

— La librairie Plon et Nourrit doit publier, le 15 avril, un ouvrage de M. Claudio Jannet, intitulé : *Le Capital, la spéculation et la finance au XIXe siècle*, qui traite les questions brûlantes de l'heure présente au point de vue scientifique et avec une indépendance complète.

— « L'historien de la presse, » M. Eugène Hatin, vient de publier, à la librairie Champion, un opuscule vivement et longuement intitulé : *Enfin! Théophraste Renaudot aura-t-il la statue qu'il mérite à tant de titres! L'absolue vérité sur sa vie et ses œuvres outrageusement défigurées depuis deux siècles par la calomnie et l'ignorance* (in-8 de 31 p.). L'auteur, ainsi qu'il résulte de sa propre déclaration, est âgé de quatre-vingt-trois ans; à le lire, on ne le supposerait guère. On sait que M. Hatin a fait paraître en 1883, 1884 et 1885 divers travaux sur le père du journalisme français, et, à propos d'une statue, ou même de deux à ériger (à Loudun et à Paris) au créateur de la *Gazette*, il part en guerre contre M. Gilles de la Tourette, à qui l'on doit une biographie de Renaudot. La présente brochure, fort curieuse, est utilement complétée par une bibliographie des œuvres de M. E. Hatin sur le journalisme en général et Théophraste Renaudot en particulier. Notons que M. Hatin ne manque pas de relever (p. 9) l'énorme coquille du Dictionnaire de Larousse, grâce à laquelle nombre de gens pourront croire que Renaudot est né à Londres et non à Loudun.

— Signalons un curieux et beau volume intitulé : *Bibliographie des travaux de M. A. de Montaiglon*, professeur à l'École des chartes (beaux-arts, archéologie, histoire littéraire, curiosités, poésies) (A Paris, Jouaust, imprimé aux dépens des souscripteurs, gr. in-8 de 146 p.). La bibliographie du savant polygraphe, dressée avec infiniment de soin, se compose de 684 articles, et tous ceux qui connaissent M. de Montaiglon ont la certitude qu'il est loin d'avoir dit son dernier mot. L'ouvrage, enrichi d'une minutieuse table alphabétique, est orné de sept planches, dont un portrait de M. de Montaiglon, gravé à l'eau-forte par M. Louis Muller.

— *Littérature et critique*, nouvelle revue mensuelle (Paris, Masson, 10 fr. par an), se donne comme l'organe de jeunes gens qui veulent réagir contre les « extravagances déliquescentes » et les « jongleries symbolistiques, » en étant « outrageusement (?) clairs. » La Revue publiera des « pages inédites des grands écrivains de notre histoire littéraire ; » c'est ainsi que le prochain numéro contiendra un vaudeville de Lesage : « Arlequin colonel. » Nous avouons ne pas très bien comprendre l'utilité de ce nouveau recueil. Le premier numéro porte la date du 25 mars.

— La 42e année de *la France ecclésiastique, almanach-annuaire du clergé pour l'an de grâce 1892*, vient de paraître à la librairie Plon et Nourrit (in-18 de 872 p.). L'annuaire contient, à l'ordinaire, l'état de la cour de Rome, la liste des cardinaux, des congrégations romaines et de leurs préfets, du clergé français à Rome ; l'état du clergé de France par diocèse ; le budget des cultes pour l'année courante ; et une nécrologie, trop longue, hélas ! dans laquelle on trouvera de brèves notices sur NN. SS. Gueullette, Baduel, Sebaux, Dennel,

Bernadou, Freppel, Bridoux, de Charbonnel, Le Berre, Janssen et Pinchon.

— L'*Annuaire de l'enseignement libre* (Paris, Gaume, in-18 de 720 p.) en est à sa dix-septième année. Ce précieux recueil est divisé en cinq parties : la première comprend les documents administratifs (gouvernement de l'Église, direction des cultes, ministère de l'instruction publique, bibliothèques publiques, écoles spéciales) ; la deuxième fournit les renseignements relatifs à l'instruction primaire ; la troisième rend les mêmes services pour l'instruction secondaire, et la quatrième pour l'enseignement supérieur ; enfin la cinquième comprend la liste des décrets de l'année 1891, concernant ces matières. Sous le titre de renseignements utiles, un appendice contient le tableau des Semaines religieuses et une liste des journaux et revues recommandés. Cette partie aurait besoin d'être sérieusement remaniée. Ainsi la *Bibliographie catholique* est devenue l'annexe des *Études religieuses*, des RR. PP. jésuites ; la *Gazette géographique* n'existe plus et est remplacée par *l'Afrique française* ; l'abonnement au *Monde* n'est pas de 45 francs, mais de 25, etc. L'on s'étonne de ne pas voir figurer parmi ces revues recommandées les *Études* des PP. Jésuites ; ni la *Revue des religions* de M. l'abbé Peisson ; ni le *Correspondant*. Nous espérons voir ces omissions réparées dans la prochaine édition de l'excellent *Annuaire*. Quelques vues des maisons libres d'enseignement ornent ce petit volume.

— Que se propose la *Réforme économique*, nouvelle revue hebdomadaire que dirige M. Jules Domergue (Paris, 42, rue du Louvre, 25 francs par an) ? C'est de combattre à outrance le système du libre-échange, qui depuis longtemps avait les faveurs des économistes. Dans la pratique, on tend aujourd'hui à revenir au système de la protection, et les meilleurs esprits, s'ils ne sont pas prévenus, sont d'accord pour reconnaître que le libre-échange ne saurait convenir ni à toutes les époques ni dans tous les lieux. Le nouveau journal est destiné à mener sur ce terrain une campagne active. Parmi les articles contenus dans le premier numéro, nous en signalerons un de M. Jules Domergue lui-même sur *la Marine marchande*, dont l'objet est d'obtenir qu'on supprime la demi-prime accordée aux navires construits à l'étranger et francisés, qu'on n'accorde de prime qu'aux constructeurs français et qu'on étende la prime des bâtiments longs-courriers aux caboteurs. Dans un travail dont nous n'avons que le commencement, M. Marcel Dubois étudie le caractère économique de la France.

— Le *Dictionnaire général de la langue française*, de MM. Hatzfeld, Darmestetter et Thomas (Paris, Delagrave) en est arrivé à son septième fascicule, qui va de COLLIÈRE à CORNEAU.

— On regrettait que Mgr d'Hulst n'eût pas publié à part sa retraite de l'année 1891 ; on ne pouvait se la procurer qu'en achetant le volume des Conférences annotées. L'éminent prédicateur s'est décidé, à la satisfaction du public chrétien, à donner cette retraite dans une brochure spéciale (Paris, Poussielgue) ; et, dès le mois de mai, la retraite de 1892 paraîtra dans les mêmes conditions.

— M. Charles Joliet vient de faire paraître chez l'éditeur Sauvaitre un curieux petit volume : *L'Argot, langage excentrique des peuples étrangers* (in-18 de VII-62 p.). Pour composer son travail, commenté de temps à autr par quelque anecdote ou fable, l'auteur a mis à contribution le génie popu laire de diverses nations, telles que l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la Russie, le Danemark, la Turquie, la Belgique, la Hollande, la Suisse, etc., pour l'Europe ; la Chine, la Perse, l'Inde, la Palestine, pour l'Asie ; Madagascar seulement pour l'Afrique ; le Chili, le Brésil, Java et certaines tribus indiennes, pour l'Amérique ; enfin l'Océanie, vaguement. L'argot dont il est ici question

n'est pas un argot de mots, d'expressions simples, comme le titre le pourrait faire croire ; c'est plutôt un ensemble de proverbes ayant acquis la vogue dans chaque pays et ayant même quelquefois passé les frontières pour entrer au loin dans le langage courant et imagé.

— Nous avons annoncé en son temps la douloureuse perte faite par la Compagnie de Jésus en la personne du R. P. Félix. L'un des confrères de l'illustre prédicateur, le P. Joseph Jenner, s'efforce de le faire revivre dans un petit volume in 8, que publie la librairie Téqui.

— Dans un curieux recueil intitulé : *Trois Histoires véritables (1608-1613-1625)* (Paris, Dumont, gr. in-8 de 51 p.), sont reproduites les pièces suivantes, toutes excessivement rares : *Histoire très véritable de la cruauté exercée par les Tartares envers trois pères Capucins, et plusieurs chrestiens nouvellement convertis. Ensemble la miraculeuse victoire obtenue par le grand Sophi, Roy de Perse, avec la prinse de la superbe isle de Magna, contenant cent lieux de longeur et la ruyne de la valée de Thipomet. Avec la description et dénombrement des pièces d'artillerie et richesses gagnées sur le Turc.* A Paris pour Jean le Maistre, 1608. La seconde partie de la brochure porte ce nouveau titre : *Discours au vray de la deffaite de quarante mille Arabes, nouvellement obtenue par le Sophy de Perse, avec la prinse de la superbe isle de Magna, remplie de plusieurs villes et cités, contenant cent vingt milles de longueur, le tout arrivé despuis le mois de Iuin de ceste année, 1607.* — *Histoire véritable de quatre pères Capucins, cruellement tyrannisez et mis à mort par le grand Baschal de Damas. Avec les miracles qui y feurent veuz le 17 jour de janvier mil six cent treize. Traduict d'italien en françoys.* A Paris, iouxte la copie imprimée à Venise par Nicolas Ionte, 1613. — *Histoire véritable de la cruauté exercée par poison vers les pères Capucins, par les heretiques de la ville de Calais en Picardie*, 1625. Cette relation est accompagnée d'une complainte intitulée : *Regrets lamentables sur la mort et empoisonnement des révérends pères Capucins de la ville de Calais sur le chant : Quand j'entray en Gallere*, etc. A la suite des trois *histoires*, ornées de gravures qui sont charmantes dans leur naïveté, on trouve un appendice formé de citations extraites des manuscrits des capucins du couvent de Saint-Honoré, à Paris, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, et relatives aux événements racontés dans les trois plaquettes. Nous recommandons vivement aux bibliophiles la brochure si soigneusement imprimée « par A. Quelqueieu, 10, rue Gerbert, Paris, pour le P. Édouard, capucin. »

— M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, publie une précieuse plaquette intitulée : *Bossuet. Témoignage sur la vie et les vertus éminentes de Monsieur Vincent de Paul, 1702* (Paris, Picard, in-8 de 59 p. Tiré à 200 ex. numérotés). Le document, trouvé par M. Gasté dans les papiers de feu A. Floquet, qui en avait pris copie à la bibliothèque du Louvre « avant la date néfaste de 1871, » a été publié avec beaucoup de soin, et l'éditeur en a très bien établi l'authenticité et fait ressortir l'importance dans son *Introduction*.

— Le R. P. Forbes vient de tirer à part des *Études*, 15 février 1892, son intéressant travail sur *les Écoles catholiques d'apprentissage* (in-8 de 16 p.), où, avec tout son talent d'économiste, il montre la nécessité des écoles professionnelles supérieures en France.

— A une époque où tous les Français sont soldats, chacun est appelé à consulter la *Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française pour l'année 1892* (Paris, Le Soudier, in-16 de 34 p.). La carte in-plano qui est jointe est claire et détaillée.

Artois. — Très intéressante, la brochure de M. Pagart d'Hermansart sur *le Maître des hautes œuvres ou bourreau de Saint-Omer* (Saint-Omer, H. d'Homont, in-8 de 29 p.). Composée principalement à l'aide des archives munici-

pales de cette ville, elle renferme beaucoup de détails sur les attributions, les privilèges et les charges de cet officier à partir du XIVe siècle.

BOURGOGNE. — Le travail de M. Edmond Quantin, *l'Abbaye de Saint-Martin de l'Aigue* (Beaune, Antonin Devis, in-8 de 88 p.), est plutôt une esquisse qu'une véritable monographie. On y trouve cependant d'utiles indications sur ce monastère bourguignon dont il ne subsiste plus qu'une abside remontant au XIe siècle. Quelques photogravures augmentent l'intérêt qu'offre ce travail.

CHAMPAGNE. — *La Monographie de Saint-Broingt-les-Fosses* (Haute-Marne), par M. C. Séjournant (Chaumont, imp. E. Moisson, in-8 de 88 p.), est une étude plus que médiocre au point de vue de l'érudition et mauvaise par l'esprit qui l'anime. Une telle œuvre n'a pas dû coûter beaucoup de peine ni de recherches à son auteur. Les renseignements fournis sur cette paroisse sont vraiment bien maigres. On ne trouve aucun détail sur l'ancienne église, ni sur les différentes phases de Saint-Broingt à travers les siècles. On pourrait croire qu'en dehors des archives de la commune, il n'existe rien sur elle ni à Chaumont, ni à Troyes, ni dans d'autres importants dépôts d'archives. Quelques notes cousues bout à bout et accompagnées de commentaires plus ou moins grotesques (que l'auteur trouve sans doute spirituels) à l'adresse du clergé : telle est l'œuvre de M. Séjournant.

— Dans *les Anciennes Croix et les bas-reliefs du canton de Chatenois, extrait du bulletin de la Société philomathique vosgienne, 1891-92* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8 de 37 p.), nous avons la description d'un bon nombre de croix et de calvaires, la plupart des XVe et XVIe siècles, que possèdent encore quatorze communes de ce canton. L'auteur, M. l'abbé Chapelier, a décrit ces petits monuments avec beaucoup de soin. Il est regrettable qu'à la description il n'ait pas joint des gravures : on aurait ainsi une œuvre de grand intérêt.

DAUPHINÉ. — M. Brun-Durand, dont les savantes publications antérieures sont connues, était bien préparé pour entreprendre et mener à bonne fin l'œuvre de si haute importance qu'il vient de publier : *Dictionnaire topographique du département de la Drôme, comprenant les noms de lieux anciens et modernes* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 502 p.). L'ouvrage ne renferme pas moins de quinze mille articles; c'est plus qu'un recueil de noms et de dates; c'est encore, en notes brèves, l'histoire de chaque localité, à différentes époques, aux points de vue ecclésiastique, administratif, judiciaire et politique. L'introduction est d'une science magistrale dans sa rapidité et dans sa concision; la liste seule des sources est une revue bibliographique complète. Ajoutons que l'ouvrage fourmille de renseignements nouveaux, tels que la longueur, la largeur, la pente et le débit des cours d'eau, — ou plus connus, tels que ceux de l'altitude des sommets, — et qu'il intéresse tous les départements limitrophes. Un tel livre, que caractérise une érudition profonde et consciencieuse, représente des années de recherches patientes; il échappe à une analyse détaillée; on ne peut que l'admirer.

— L'heure est à Bayard : à Pontcharra, on se démène en vue de lui élever un monument; à Grenoble, on songe avec raison à remuer de nouveau les ruines du couvent d'où l'on aurait extrait les restes d'une jeune fille à la place de ceux du preux chevalier. M. l'abbé Crozat, qui a le culte des figures g rières, s'occupe à son tour de Bayard. Il ne voit pas uniquement en lu capitaine qui n'a pas commandé, le soldat dont le rôle s'est borné à marc en avant. Après être descendu aux détails de son histoire, M. Crozat, d son opuscule : *Bayard tacticien et stratégiste* (Grenoble, Allier, in-8 de 32 nous le fait voir se servant avec succès de la cavalerie et même de l'artille et sachant demander à la tactique le secret de ses victoires. C'est là une th

qui prête le flanc à la controverse, mais qui est bien ingénieuse et joliment présentée.

— C'est plus que la vie de deux saints prêtres, c'est l'histoire partielle d'un pays peu connu que M. l'abbé Perrin fournit dans l'ouvrage suivant : *Vie de messire Hilaire Enjelvin, curé de Jallieu, et Apostolat de M. Jean-Baptiste Chapuis, son vicaire, l'un et l'autre confesseurs de la foi pendant la Révolution* (Bourgoin, Rabilloud, in-12 de 126 p.). Cette histoire, bien présentée, rapidement écrite, renferme de nombreux et curieux renseignements, tirés non seulement des souvenirs de quelques survivants, mais encore des actes paroissiaux et des archives publiques et privées. Il y a là quelques pages consacrées à la période révolutionnaire qui offrent un intérêt historique d'ordre général.

— La coquette ville de Pont-de-Beauvoisin, assise sur les bords du Guiers-Vif, qui la divise en deux communes appartenant, l'une à l'Isère, l'autre à la Savoie, est bien connue des touristes. On ne saurait en dire autant des auteurs, qui n'ont presque rien soupçonné de son histoire jusqu'à la réunion des sociétés savantes de la Savoie en 1887. M. l'abbé Chapelle qui, le premier, s'est occupé avec succès de la région à laquelle il a consacré de nombreuses et savantes notices, vient de jeter une lumière nouvelle sur ce pays dans sa brochure : *Le Pont-de-Beauvoisin* (Annecy, Abry, in-8 de 43 p.). Cette notice est bourrée de faits restés ignorés, de documents patiemment recherchés un peu partout, même dans les archives de Turin ; le chapitre concernant la bataille peu connue des Abrets est à retenir. C'est là un recueil de documents précieux qui nous promet une histoire complète : nous l'attendons.

— Le vieux manoir de Maubec, situé près de Bourgoin, n'était guère connu des Dauphinois que grâce au séjour qu'y fit J.-J. Rousseau, alors occupé à herboriser. M. l'abbé Perrin a découvert un vieux manuscrit qui a un intérêt autrement sérieux. Il nous le présente sous ce titre : *Gaspard de Montquin, gentilhomme dauphinois au XVIIe siècle* (Valence, Céas, in-8 de 14 p.). C'est la vie de Gaspard, écrite par son fils : simples pages d'histoire locale que M. Perrin a su enrichir de notes historiques intéressantes.

— La vie est dure dans les pays de montagnes où, à côté d'une production abondante possible, l'écoulement des produits est difficile ; on doit rendre hommage aux hommes de bonne volonté qui cherchent à améliorer la situation. M. Pierron, trésorier de la société d'agriculture des Hautes-Alpes, frappé de ce fait que la Normandie expédie à Marseille de grandes quantités de lait stérilisé, s'est demandé pourquoi la région de Gap, bien plus rapprochée, ne ferait pas de même. Dans son opuscule *l'Industrie laitière dans la commune de Gap* (Gap, Fillon, in-8 de 36 p.), M. Pierron expose clairement la situation et trace la marche à suivre. Puisse-t-il être entendu d'un pays où les cultivateurs ont l'oreille dure et sont moins avisés que les Normands!

FRANCHE-COMTÉ. — Assurément le tome II de l'*Autobiographie de Joseph-Marcellin Boillot, né à Fournet le 27 juillet 1813.... curé-doyen de la Madeleine de Besançon* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 504 p.), dont nous avons déjà signalé ici le tome I, intéressera les compatriotes de l'auteur ; mais nous sommes obligé de constater, avec le plus grand regret, que l'honorable ecclésiastique s'est engagé là dans une voie périlleuse : nombre de pages, en ce tome II, établissent que l'auteur, mal inspiré, n'hésite pas à rendre publics ses différends, parfois assez graves, avec ses subordonnés, ses confrères et même ses supérieurs, ce qui peut donner prise à toutes sortes de commentaires regrettables de la part des ennemis de l'Église. Quel dommage que ce prêtre, homme de grande fermeté et écrivain de talent, n'ait pas toujours obéi à son cœur au lieu de suivre les conseils de sa tête : l'humilité et la charité chrétiennes n'y eussent certes rien perdu ! Après lecture de ce vo-

lume, nous nous expliquons facilement pourquoi l'*imprimatur* de l'Ordinaire brille ici par son absence.

— M. le sous-intendant militaire Boissonnet a publié, dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny* (nos de septembre et d'octobre 1891), un intéressant travail intitulé : *Le Drapeau franc-comtois*. Ce titre, cependant, ne nous paraît que médiocrement justifié ; car c'est plutôt l'historique du drapeau français en général, avec quelques lignes consacrées aux drapeaux bourguignon et franc-comtois, que M. Boissonnet a donné ici.

— M. J.-B. Godin, directeur d'école normale, a composé une *Géographie du département du Doubs* (Paris, Guérin, petit in-4 de 8 p., avec 2 cartes en couleurs et 4 grav.), qui mérite d'attirer l'attention. C'est, comme l'indique le sous-titre, une étude physique, historique, administrative, agricole, industrielle et commerciale de ce département frontière. Les cartes sont parfaites, les gravures fort jolies, le texte instructif. Il y a toutefois quelques fautes orthographiques dans certains noms que nous attribuons à l'imprimeur, car l'auteur semble bien connaître le pays dont il parle. Nous engageons M. Gobin, quand paraîtra une nouvelle édition de son travail, à s'assurer si le cardinal de Granvelle, ministre de Philippe II dans les Pays-Bas, a réellement été gouverneur de la Franche-Comté ; nous croyons que c'est là une erreur.

— M. Alexandre Estignard a tout récemment fait paraître le tome Ier d'un important ouvrage intitulé : *Le Parlement de Franche-Comté, de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790)* (Paris, A. Picard ; Besançon, P. Jacquin, in-8 de 408 p.). Le *Polybiblion* rendra compte prochainement de ce volume.

— On doit à M. Roger de Lurion une *Notice sur la Chambre des comptes de Dole, suivie d'un Armorial de ses officiers* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de VII-322 p.). Ce mémoire, qui a été couronné par l'Académie de Besançon, fera l'objet d'un article spécial.

GUYENNE. — Aujourd'hui c'est de Bordeaux que s'occupe M. Tamizey de Larroque, notre collaborateur, qui nous envoie la *Description des artifices et magnificences faites à Bordeaux avec le combat naval et les feux artificiels du sieur Morel et Jumeau, représentez sur la Garonne, en la présence de leurs Majestez*, plaquette rarissime qui n'existe qu'à la Bibliothèque et dans celle de M. le duc de la Trémoille. D'après ce dernier exemplaire est faite la publication de M. Tamizey de Larroque sous le titre : *Une Fête bordelaise en 1615* (Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*, 1892, in-8 de 8 p.).

LANGUEDOC. — L'objet de la *Sociologie catholique*, revue mensuelle de vulgarisation (Montpellier, 10, rue des Trésoriers de la Bourse, 6 francs par an), est la défense des intérêts sociaux au point de vue chrétien. Chaque numéro doit contenir quelques articles de fond destinés à réfuter les doctrines socialistes et à discuter les questions sociales, et une chronique contenant le récit des principaux événements survenus dans le monde du travail. La chronique du premier numéro est abondante et bien faite, et nous donne une bonne opinion des services que la revue pourra rendre. La chronique est suivie d'une revue des périodiques et d'un bulletin bibliographique. Nous regrettons un peu que les articles ne soient pas signés, et bien davantage qu'il se glisse tant de fautes dans l'impression des articles.

— M. J.-P. Mignot, professeur de comptabilité agricole, agent comptable de l'École nationale d'agriculture de Montpellier, vient de publier une deuxième édition, revue et corrigée, de son *Traité pratique de comptabilité agricole, contenant un exemple de la tenue des livres pendant une année*. (Montpellier, Coulet ; Paris, G. Masson, gr. in-8 de 163 p.).

—M. le docteur E. Mazel a fait tirer à part du *Félibrige latin : Une Paraphrase inédite en vers languedociens du premier aphorisme d'Hippocrate*, publiée ave

une introduction préliminaire et des notes (Montpellier, imp. centr. du Midi, in-8 de IX-8 p.).

— Signalons : l'*Université de Montpellier, l'Institut de botanique depuis sa création, 1889-1892*, que M. C. Flahaut vient de faire paraître (Montpellier, imp. Serre et Ricome, in-8 de 12 p.).

LYONNAIS. — Notre collaborateur M. le chanoine Ulysse Chevalier a publié dans *l'Université catholique* une note assez courte, mais très substantielle, sur *les Bibliographies locales*, note qu'il avait lue au Congrès provincial de la Société bibliographique en décembre dernier, à Lyon, et qui lui avait valu les éloges et les applaudissements de ses auditeurs. Des vues générales, des notions très exactes de bibliographie, quelques spirituelles critiques : voilà le résumé du travail.

MAINE. — M. Robert Triger a publié le *Rapport présenté à l'assemblée générale des membres fondateurs et titulaires de la Société historique et archéologique du Maine*, le 7 octobre 1891 (Mamers, Fleury et Dangin, in-8 de 15 p.), dans lequel on trouvera d'utiles indications sur les publications de cette excellente société.

— Dom de la Tremblaye va éditer dans un volume in-folio, en trente-huit héliogravures de Dujardin, *les Sculptures de Solesmes*, si célèbres et si populaires sous le nom des « Saints de Solesmes, » et que la fermeture de l'église de l'abbaye ne permet plus d'admirer et d'étudier comme autrefois. L'ordre de Saint-Benoît publie ce grand ouvrage avec le concours de la Société historique et archéologique du Maine.

NORMANDIE. — Signalons l'intérêt tout particulier que présente l'*Annuaire administratif et historique du département de l'Orne pour l'année 1892*, en publiant la suite du cahier des doléances des paroisses du bailliage d'Alençon (fin) et celui du clergé du même bailliage (p. 337 à 341, et 128).

— La *Lettre pastorale* que Mgr l'archevêque de Rouen vient de publier pour le carême a pour objet *les Sociétés de secours mutuels* (Rouen, Mégard, in-4 de 32 p.). Elle est inspirée de l'encyclique *Novarum rerum* et écrite avec autant de force dans les idées que de charme dans l'expression.

— La *Revue normande et percheronne illustrée* vient de publier son premier numéro. Elle a pour directeur M. Louis Duval, et pour rédacteurs MM. le comte de Contades, L. Berthault et A. Letacq. *A nos lecteurs*, tel est le premier article-programme ; puis *Notre-Dame d'Alençon, étude d'archéologie et d'histoire*, par M. Louis Duval ; un sonnet de M. Paul Harel ; *La Croix du Fresne*, par M. de Contades, curieuse et sombre légende ; *Alexandre de Bernay*, de beaux alexandrins qu'un coutumier du fait, M. Émile Travers, a dédiés à M. Gustave Le Vavasseur ; des *Observations zoologiques faites aux environs d'Alençon et de Mortagne*, par M. Letacq ; *Grenouillette*, idylle un brin goguenarde ; du folklore, des nouvelles littéraires, etc. L'illustration seule laisse un peu à désirer. Le 2e numéro vient de paraître.

— Signalons deux opuscules de M. Louis Blairet : 1° *A travers Fécamp* contient une description de l'abbaye (brûlée depuis), et des notes sur les bénédictins francs-maçons et la bibliothèque municipale, publié dans le *Mémorial cauchois*, journal républicain de Fécamp (in-16 de 18 p.). Il y a même de l'érudition dans cette brochure. — 2° *Fausse route*, « histoire vraie, » extrait du même journal (in-16 de 16 p.), est un tout petit roman écrit avec verve et finissant d'une manière très morale.

ORLÉANAIS. — Le t. XXIV des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de XXXIV-684 p.) donne divers renseignements et documents relatifs au cinquième concours quinquennal 1890) et mentionne les ouvrages couronnés. Ces ouvrages, au nombre de trois,

sont tous très importants : *Théodulfe, évêque d'Orléans, sa vie et ses œuvres*, avec une carte du pagus Aurelianensis au IXe siècle, par M. Ch. Cuissard, sous-bibliothécaire de la ville d'Orléans (p. 1-352), où nous signalerons particulièrement le chapitre VIII : *Théodulfe est-il l'auteur de l'hymne Gloria, laus et honor?* et le chapitre XX : *Bibliographie ; Jeanne d'Arc telle qu'elle est*, par M. Jules Doinel (p. 353-435) ; — *Histoire intime d'un couvent d'Ursulines. Les Bourniquettes de Saint-Charles, de la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc-lez-Orléans (1562-1770)*, par M. P. Ratouis (p. 437-684), étude où abondent les pièces inédites et qu'accompagne une planche représentant le couvent des Ursulines de Saint-Charles en 1680. A la suite de l'*Avant-propos*, on trouve une remarquable allocution de M. Léopold Delisle, qui présida la séance du 7 mai 1890.

— Le manuscrit 4 de la bibliothèque d'Agen, qui renferme le formulaire attribué à Bernard de Meung, a fourni à M. Lucien Auvray, de la Bibliothèque nationale, quelques documents curieux, intéressants pour l'histoire de l'Orléanais : *Documents orléanais du XIIe et du XIIIe siècle* (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*. Orléans, H. Herluison, in-8 de 23 p.). On trouvera notamment ici un curieux règlement de l'évêque Manassès de Garlande pour l'église de Meung, daté de 1162, et une requête présentée au roi de France par les habitants d'Orléans contre la reine Ingeburge.

Provence. — Voici une publication non seulement d'un grand intérêt, mais d'un grand charme : *Livre secret. Petit Carnet pieux d'une jeune pensionnaire. Notes et pensées chrétiennes. Quelques lettres de son directeur spirituel. Vocation religieuse. Manuscrit anonyme. Fin du XVIIe siècle* (Aix-en-Provence, imp. Makaire, gr. in-8 de 76 p. tiré à cent exemplaires). L'éditeur du *Livre secret*, M. Émile Ricard, a imprimé avec beaucoup de soin le manuscrit qu'il a trouvé chez un bouquiniste, et dont quatre pages ont été reproduites par la phototypie. M. Ricard montre que l'auteur du *Livre secret* n'est rien moins que la célèbre petite-fille de Mme de Sévigné, Pauline de Grignan. Ce que l'éditeur appelle « un vrai procès-verbal d'enquête » est un petit chef-d'œuvre de sagace critique et de spirituelle narration.

— M. l'abbé Feraud publie : *Souvenir d'un jubilé paroissial. Vie de saint Véran, évêque de Cavaillon, patron de l'église paroissiale des Sièyes* (Digne, imp. Giraud, gr. in-8 de 22 p.). La biographie du saint est précédée d'une courte notice historique sur l'église des Sièyes, résumé de la savante monographie précédemment écrite par M. l'abbé Feraud : *La Paroisse, la commune et les seigneurs des Sièyes*. A la suite de la notice sur le patron de l'église, on trouve les hymnes de l'office de saint Véran (texte et traduction). M. l'abbé Feraud, qui est octogénaire, aura donné à ses confrères dans le sacerdoce un bien bel exemple, en travaillant, soit comme prêtre, soit comme érudit, avec autant de conscience que d'intrépidité, jusqu'à la veille même de l'éternel repos.

Quercy. — M. Louis Greil publie des *Documents sur le Quercy* extraits du *Bulletin de la Société des études du Lot* (4e fascicule du t. XVI, Cahors, gr. in-8 de 7 p.). Ces documents sont relatifs à la destruction du château de Gourdon en 1619. M. Greil nous donne, dans son intéressant petit recueil, une lettre du duc de Mayenne aux consuls de la ville de Gourdon, leur prescrivant de se rendre maîtres du château du marquis de Théminès, soupçonné d'avoir conspiré à Angoulême avec Marie de Médicis et le duc d'Épernon ; une autre le[illegible] de ce gouverneur de la Guyenne, leur ordonnant de raser ledit château ; [illegible] requête des consuls et habitants de Gourdon au duc de Mayenne pour le p[illegible] de les protéger contre la colère du propriétaire du château par eux démo[illegible]

Allemagne. — On vient de publier le rapport officiel du mouvement [illegible] librairie pendant l'année 1891. C'est la théologie qui tient la tête des pub[illegible]cations. Les 18,875 ouvrages parus sont classés de la façon suivante : théo[illegible]

gie, 1,763; littérature (romans, poèmes, drames), 1,731; législation politique, statistiques, 1,638; médecine et chirurgie, 1,353; sciences naturelles, chimie, pharmacie, 909; histoire, biographie et mémoires, 814; beaux-arts et musique, 787; archéologie, antiquités, mythologie, 626; langues modernes et littérature ancienne, 602; géographie et voyages, 600; livres pour la jeunesse, 521; œuvres pédagogiques de toutes sortes, 2,099.

— Il s'est fondé à Berlin, le 6 novembre 1890, une société pharmaceutique. Elle vient d'achever la publication du premier volume de ses bulletins, qui paraissent par fascicules mensuels (Berlin, Heyfelder, 10 francs par an). Les *Berichte der pharmaceutischen Gesellschaft* contiennent, outre les comptes rendus des réunions mensuelles, des travaux originaux non seulement des membres de la société, mais aussi d'autres personnes.

— *Minerva* est le titre d'un annuaire des Universités du monde entier, qui se publie à Leipzig à partir de cette année, et qui contient l'indication des Universités proprement dites et des écoles supérieures, telles que l'École des chartes et l'École des hautes études. Nous applaudissons volontiers à cette publication, qui peut rendre des services.

— La librairie juridique de C. Brügel et fils, à Ansbach (Bavière), publie un ouvrage de M. L. Huberti, que nous croyons devoir signaler ici parce qu'il traite d'un sujet important et qui touche à l'histoire générale et plus particulièrement à celle de la France. Le titre de l'ouvrage est : *Studien zur Rechts — geschichte der Gottesfrieden und Landfrieden*. Le premier volume, seul paru, est consacré à la trêve de Dieu et aux institutions de paix en France. L'étude se divise naturellement en deux parties : la trêve de Dieu ecclésiastique et la paix du Roi. Deux autres livres seront consacrés aux institutions analogues dans le reste de l'Europe. Nous aurons peut-être occasion de revenir sur cet important ouvrage.

— *Die Zeit unseres ersten Parlamentes* (Stuttgart, Göschen) est la reproduction de rapports adressés, en 1848-1849, au Schwäbischer Merkur, sur la tenue de l'Assemblée nationale, par Gustave Rümelin.

— Nous signalerons les quatre derniers catalogues de la librairie antique de M. L. Rosenthal, à Munich, parce qu'ils se rapportent à des sujets de nature à intéresser nos lecteurs : *Erasmus von Rotterdam ; Schriften von ihm und über ihn; Portraits* (528 numéros); *Ulrich von Hutten; Schriften von ihm und über ihn; Epistolæ obscurorum virorum ; Pseudohuttenica ; Portraits* (250 numéros) ; *Ouvrages des jansénistes; Ouvrages sur le jansénisme* (555 numéros) ; *Indices catalogi librorum prohibitorum et expurgatorum. Inquisitio* (250 numéros).

Angleterre. — MM. Eyre et Spottiswoode ont sous presse une édition du *Book of Common Prayer*, qui indiquera par des notes marginales l'origine de chacun des paragraphes et la date de leur inscription dans le bréviaire anglican.

— Sir J.-H. Ramsay corrige les épreuves de son histoire de la guerre des Deux Roses : *Lancaster and York, a Century of English History* (*1399-1485*). Il a pu condenser en deux volumes tous les matériaux recueillis au prix de longues et consciencieuses recherches.

— La maison Heinemann entreprend la publication d'une collection de biographies des « éducateurs célèbres. » Le premier volume, consacré à saint Ignace de Loyola et au système d'éducation des Pères de la Compagnie de Jésus, sera dû à M. Thomas Hughes ; il ne tardera pas à paraître, non plus que le second sur Aristote et les idées des anciens en matière d'éducation.

— *The Church and her Story* est une histoire populaire de l'Église d'Angleterre, rédigée par M. G.-H.-F. Nye et que mettront bientôt en vente MM. Griffith, Farran et Cie.

— La nouvelle revue scientifique *Natural science* (Londres, Macmillan et Cie) ne s'occupe que des sciences biologiques et géologiques.

— L'on annonce la publication des registres paroissiaux de Dalston en Cumberland, qui commencent à l'année 1570. Le travail serait dirigé par le Rév. James Wilson, déjà connu par une édition des Inscriptions de Dalston.

AUTRICHE-HONGRIE. — Le R. P. Gregor Müller consacre dans la *Cistercienser-Chronik* une intéressante étude à l'archevêque de Tarentaise, saint Pierre II (1102-1174) (*Der hl. Petrus II, Erzbischof von Tarentaise.* Tirage à part. Bregenz, J. N. Teutsch, in-8 de 74 p.). Le bénédictin allemand ne se contente pas de retracer la vie du saint d'après son ancien biographe Geoffroy de Hautecombe; il rappelle encore les miracles qui, après sa mort, ont manifesté sa sainteté, raconte sa canonisation et donne une notice sur le culte qui lui est rendu et sur ses reliques.

BELGIQUE. — Le R. P. Carlos Sommervogel, publie une très curieuse plaquette intitulée : *Les Jésuites de Rome et de Vienne en MDLXI, d'après un catalogue rarissime de l'époque* (Bruxelles, in-8 carré de 66 p.). Un *Avant-propos* de l'auteur raconte sa précieuse découverte du *Catalogus personarum*, « le premier document de ce genre qui ait été imprimé » et qui, « postérieur de cinq ans à la mort de saint Ignace, » est antérieur de plus d'un siècle et demi au plus ancien catalogue connu jusqu'ici, celui de 1717; l'opuscule contient encore : une *Notice sur la maison professe de Rome;* une *Notice sur le collège romain;* une *Notice sur le collège de Vienne;* la reproduction (fac-similé) du texte et des gravures; enfin des notes biographiques sur un certain nombre des membres de la Compagnie, dont les noms sont inscrits au catalogue, notes d'autant plus nécessaires que plusieurs de ces religieux ne paraissent que sous leur nom de baptême. Il a fallu des prodiges de savoir et de sagacité pour arriver à identifier le plus grand nombre de ces Pères, scolastiques ou coadjuteurs, qui sont séparés de nous par trois cent trente ans; mais il y a longtemps que le R. P. Sommervogel a prouvé qu'à « cœur vaillant » rien n'est impossible.

— Un religieux bénédictin de Maredsous vient de publier séparément (Gand, Poelman, in-4 de 23 p.) le mémoire qu'il a présenté au Congrès de Malines : *Le Rythme du chant grégorien.* C'est un exposé très savant et très clair des discussions qu'ont soulevées les découvertes récentes sur la séméiographie grégorienne. L'étude de Dom Laurent Janssens complète heureusement la précieuse publication de la *Paléographie musicale*, entreprise et poursuivie avec tant de succès par les religieux bénédictins de Solesmes.

ESPAGNE. — On sait tout le bruit qui s'est fait depuis une vingtaine d'années au sujet du déluge, et quelle vive controverse a soulevée la question de savoir s'il avait été absolument universel en ce qui concerne la descendance d'Adam. Un savant oratorien de Rennes, M. l'abbé Motais, se montra alors le plus ardent défenseur de la non-universalité de ce déluge. Aussi vient-il d'être combattu et réfuté avec non moins de vigueur par un savant dominicain espagnol, le R. P. Juan-Gonzalès Arintero, professeur d'histoire au collège de Vergara (Navarre), dans un ouvrage auquel l'auteur a donné le titre significatif de : *El Diluvio universal demostrado por la geologia* (Vergara, in-12). D'après le nouveau critique, on ne peut continuer à soutenir que le déluge de Noé n'a pas été universel, au moins au point de vue ethnographique, sans faire violence au texte de la Bible et de la tradition des Saints Pères. M. l'abbé Motais est mort et ne pourra personnellement répondre à son dernier contradicteur; mais il n'est pas impossible que ses disciples consentent à relever le gant pour défendre la doctrine de leur maître.

GRÈCE. — M. Politès, professeur à l'Université d'Athènes, vient de publier

le discours qu'il a prononcé à l'ouverture de son cours d'archéologie grecque (Athènes, Barth, in-8 de 22 p.). Dans ce *Λόγος εἰσιτήριος εἰς τὸ μάθημα τῆς ἑλληνικῆς ἀρχαιολογίας*, le savant professeur définit l'archéologie, qui n'est pas à ses yeux une science indépendante, mais une simple branche de ce que les Anglais ont décoré du nom de sociologie. Il expose ensuite les principes et la méthode qui doivent guider l'archéologue dans ses recherches. Il montre qu'il ne faut pas étudier seulement les institutions anciennes isolément et en elles-mêmes, mais qu'il faut les comparer avec ce qui les a précédées et avec ce qui les a suivies, les mettre à leur place dans le développement historique des peuples.

Italie. — M. H. Omont, toujours fidèle au grand helléniste Montfaucon, publie une *Note* (ou mieux *Notice*) *sur les manuscrits du Diarium Italicum*. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome (Rome, gr. in-8 de 21 p.). Il nous fait connaître, d'après plusieurs des volumes du fonds latin de la Bibliothèque nationale, l'histoire complète des impressions de voyage de l'illustre bénédictin. Autour de son récit, il a groupé plusieurs documents qui ajoutent grand intérêt à l'étude sur les manuscrits du *Diarium;* tels sont le texte de la lettre du supérieur général qui chargeait Montfaucon de visiter les bibliothèques d'Italie pour collationner les plus anciens manuscrits des Pères grecs; un billet de l'abbé de Longuerue adressé à son ami au sujet du *Diarium Italicum;* deux lettres de l'auteur de ce dernier recueil sur son voyage en Italie adressées à l'abbé de Louvois; un billet de l'ambassadeur de France à Venise (M. de la Haye) adressé audit abbé pour lui rendre compte de recherches faites, à sa demande, dans la bibliothèque de Saint-Marc; le traité fait entre le R. P. Dom Bernard de Montfaucon et le directeur de l'Imprimerie royale pour l'édition du *Diarium Italicum*. A la fin de la précieuse brochure on trouve le fac-similé de l'acte de baptême de Montfaucon (1655) et un spécimen de son écriture (1739).

— La maison Sarasino, de Modène, a entrepris d'éditer une Bibliothèque des poètes modernes.

— La Société italienne de géographie annonce la publication d'une Bibliographie géographique italienne comprenant la liste des ouvrages parus depuis 1801.

— M. Giuseppe Castelli, directeur du lycée d'Ascoli Piceno, prépare un travail sur la vie et les œuvres de Cecco d'Ascoli ; il adresse un appel, dont nous nous faisons volontiers l'écho, aux savants de tous les pays pour obtenir des descriptions des éditions tant de l'*Acerba* que des autres écrits de l'écrivain italien.

— Signalons quelques pages de M. Umberto Benigni, extraites du *Paese monitore umbro* de Pérouse : *La Chiesa e la democrazia* (Perugia, V. Santucci, gr. in-8 de 11 p.). Rappelant une phrase de M. Leroy-Beaulieu dans la *Revue des Deux Mondes*, d'après laquelle la démocratie et l'Église seraient invincibles si elles s'unissaient, mais où notre compatriote déclare que cette union ne s'accomplira pas, l'écrivain italien s'efforce de prouver le contraire. Pourquoi l'Église, qui a toujours tendu la main au peuple, qui, sans jamais craindre la démocratie, a triomphé de la démagogie sous toutes ses formes, pourquoi ne sortirait-elle pas victorieuse de la lutte actuelle? Avec l'aide de Dieu, qui ne peut lui faire défaut, la sainte Église verra le XXe siècle assurer son triomphe en même temps que celui de la démocratie. Telle est la conclusion de M. Benigni.

— Curieuse brochure que vient de publier M. Antonio de Nino sur les noms propres dans les Abruzzes : *Abruzzo. Nomi proprii personali con alterazione di pronunzia* (Teramo, tip. del Corriero abruzzese, in-8 de 54 p.). L'étude de

la phonétique y trouvera à puiser. Citons au hasard quelques exemples : *Chille* pour *Achille ; Branno* pour *Aldobrando ; Lesandro, Sandrino, Sandruccio* pour *Alessandro; Bartumme, Bartulumeje, Meuccio* pour *Bartolommeo; Brardino, Brardinuccio, Vrardino, Brardo, Velardino, 'Ndino* pour *Berardino; Dua'* pour *Eduardo; Turdea* pour *Dorotea.* Comme on le voit, quelques-unes de ces formes ne sont pas particulières aux Abruzzes.

ÉTATS-UNIS. — Nous avons eu occasion déjà de signaler les *Handy Lists of technical literature*, publiés par M. Haferkorn. Il vient d'en paraître un quatrième fascicule. Il est consacré aux mines et aux études qui s'y rapportent : *Handy List of books on mines and mining, assaying, metallurgy, analytical chemistry, minerals and mineralogy, geology, palæontology* (Milwaukee, Wis., Haferkorn ; Londres, Gay and Bird, in-8 de 87 p.). C'est le catalogue, par ordre alphabétique des noms d'auteurs et des matières, des ouvrages parus dans les pays de langue anglaise, surtout depuis 1880 jusqu'en mai 1891. Cette liste est suivie de celle des revues spéciales et de quelques ouvrages allemands.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Livre de l'Ecclésiaste, ou le Discours inspiré au roi Salomon sur le souverain bien*, paraphrase par l'abbé M.-J. Boileau (in-8, Retaux). — *A travers l'Évangile*, homélies et discours, par P. Lallemand (in-18, Retaux). — *Paroles de N.-S. Jésus-Christ, d'après la lettre des Saints Évangiles*, par E. Perrot de Chezelles (in-18, Poussielgue). — *Méditations sur la Passion de N.-S. J.-C., pour tous les jours de l'année*, par le R. P. Fr.-L. Chardon et le T. R. P. Th. Bourgeois (in-18, Lethielleux). — *Écrin spirituel, ou Doctrine des maîtres de la vie intérieure*, par l'auteur de *Allons au ciel* (in-18 carré, Delhomme et Briguet). — *L'Extase de Marie, ou le Magnificat*, par le R. P. Deidier (in-18, Téqui). — *L'Ame sainte embrasée d'un ardent amour pour Jésus et Marie*, par D. G.-M. Fulconis, trad. par l'abbé A. Fourot (in-18, imp. Notre-Dame des Prés, à Montreuil-sur-Mer). — *Aux pieds de Joseph, visites à saint Joseph*, par O. Coppin (in-16, Tournai et Paris, Casterman). — *La Veille de la première communion, ou l'Enfant dans la famille*, par l'abbé A. Fritsch (in-18, Haton). — *Fastes de la sainteté en France au XIXe siècle*, par l'abbé E. M. L. (Tournai et Paris, Casterman). — *L'Encyclique « Rerum novarum » et ses enseignements*, par F. Perriot (in-8, Retaux). — *Le Zèle sacerdotal*, par le R. P. de Laage (in-18, Téqui). — *Instructions pour les personnes du monde*, par Mgr C. Gay (2 vol. in-18, Leday). — *Indissolubilité et divorce*, conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Destinées de l'arbitrage international depuis la sentence rendue par le tribunal de Genève*, par E. Rouard de Card (in-8, Pedone-Lauriel). — *Le Referendum en Suisse*, par S. Deploige (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Traité de droit commercial*, par C. Lyon-Caen et L. Renault, t. II, fasc. II. Des Sociétés (in-8, Pichon). — *L'Idée de Dieu, d'après l'anthropologie et l'histoire*, par le Cte Goblet d'Alviella (in-8, Alcan). — *L'Ame française et les Universités nouvelles selon l'esprit de la Révolution*, par J. Izoulet (in-18, Collin). — *L'Ami des jeunes filles*, par Théo-Critt (in-18, Flammarion). — *La Vie mondaine et ses périls, suivie de Conseils sur l'éducation*, d'après le Vénérable Sarnelli (petit in-16, Haton). — *L'Enseignement dans la famille, cours complet d'études pour les jeunes filles*, par Mme O. Laguerre (2 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Les Enfants assistés en France*, par R. Lagrange (in-8, Giard Brière). — *Le Socialisme moderne, son dernier état*, par A. Villard (in- Guillaumin). — *Le Congrès de Malines et les Réformes sociales*, docum publiés par J. Corbiau (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Al lisme ou épargne, le dilemme social*, par A. Coste (petit in-16, Alcan). — *Leç d'économie politique professées à l'École spéciale d'architecture*, par A. Li (in-18, Giard et Brière). — *Les Merveilles du corps humain, sa structure et*

fonctionnement, par E. Couvreur (in-18, J.-B. Baillière). — *La Lutte pour la santé, actualités d'hygiène et de médecine sociale*, par E. Monin (in-18, Flammarion). — *La Gymnastique à la maison, à la chambre et au jardin*, par E. Angerstein et G. Eckler (in-18, J.-B. Baillière). — *Hygiène de la table*, par le Dr Degoix (in-18, J.-B. Baillière). — *L'Année scientifique et industrielle (1891)*, par L. Figuier (in-18, Hachette). — *Les Nouvelles Bases de la géométrie supérieure (géométrie de position)*, par A. Mouchot (in-8, Gauthier-Villars). — *Bateaux et navires*, par le Mis de Folin (in-18, J.-B. Baillière). — *Histoire de l'art en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XIVe siècle*, par L. Horsin-Déon (in-8, Laurens). — *Glossaire de la langue d'Oïl (XIe-XIVe siècles)*, par le Dr A. Bois (in-8, Maisonneuve). — *Réflexions sur l'art des vers*, par Sully-Prudhomme (in-18, Lemerre). — *Dieu et le Christ devant l'histoire, la raison et la science*, poème par le Dr A. Devers (in-18, Savine). — *La Revanche de Jeanne d'Arc (17 juin 1434)*, drame historique en 4 actes, en vers, par le P. V. Delaporte (in-18, Retaux). — *Les Prémices*, par L. Somveille (in-18, Lemerre). — *Élévations poétiques*, par P. Gabillard (in-18, Sauvaitre). — *Acquittée*, par F. du Boisgobey (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Passé de sœur Monique*, par F. Villars (in-18, Plon et Nourrit). — *Faut-il aimer?* par L. de Tinseau (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Crime d'Auteuil*, par E. Tarbé (in-18, Calmann-Lévy). — *Histoires russes. Lioudmila*, trad. par X. Marmier (in-18, Calmann-Lévy). — *Singularité*, par E. Benjamin (in-18, Lemerre). — *Contes allemands du temps passé*, des frères Grimm, etc., trad. par F. Frank et E. Alsleben (in-18, Perrin). — *Le Nihilisme sentimental. L'Entraîné*, par M. Quillot (in-18, Perrin). — *Le Mariage de Robert*, par A. Surville (in-18, Flammarion). — *Battu par des demoiselles*, par M. et H. Halt (in-18, Flammarion). — *La Maison du quai Planté*, par A. Bonsergent (in-18, Hennuyer). — *Volontaire (1792-1793)*, par J. Dieulafoy (in-18, Colin). — *Le Cuirassier blanc*, par P. Marguerite (in-18, Lecène et Oudin). — *Mademoiselle Sous-Pliocène*, par C. d'Héricault (in-18, Delhomme et Briguet). — *Pour lire en express*, par M. Juillet (in-18, Retaux). — *Les Expériences d'un maître d'école allemand*, par F. Polack, trad. de A. Rosselet (2 vol. in-18, Firmin-Didot). — *Les Grands Écrivains français, Chateaubriand*, par M. de Lescure (in-18, Hachette). — *Les Malfaiteurs littéraires*, par le P. E. Cornut (in-18, Retaux). — *Par monts et par vaux*, par J. Vaudon (in-18, Téqui). — *Aux environs de Lyon*, par M. Josse (in-4, Lyon, Richard et Dizain). — *Enquête algérienne*, par C. Benoist (in-18, Lecène et Oudin). — *De Paris au Cap Nord, notes pittoresques sur la Scandinavie*, par P. Ginisty (in-8, Rouam). — *Un Pèlerinage à Bayreuth*, par E. de Saint-Auban (in-18, Savine). — *Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes et l'Amazone*, par O. Ordinaire (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Établissements français dans l'Inde et en Océanie*, par G. Haurigot (in-8, Lecène et Oudin). — *L'Inde*, par sir J. Strachey, préface et trad. de J. Harmand (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Histoire de saint Augustin, évêque d'Hippone*, d'après ses écrits et l'édition des bénédictins, par Un membre de la grande famille de Saint-Augustin (2 vol. in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Saint Boniface de Bruxelles (1181-1260)*, par J.-F. Kieckens (in-18, Société belge de librairie, Bruxelles). — *Précis d'antiquités romaines* ' *ie publique et vie privée)*, par C. Krieg, trad. par l'abbé O. Jail (in-8, Bouil- ı). — *Julius Cæsar and the foundation of roman imperial system*, by . Warde Fowler (in-18 cart., London, G. P. Putnam). — *La Vie privée autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens*, par A. Frank- . *Les Écoles et les Collèges. Les Médecins* (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *nuvelles recherches critiques sur les relations politiques de la France avec Allemagne de 1378 à 1461*, par A. Leroux (in-8, Bouillon). — *Histoire du*

moyen âge, classe de 3e, par l'abbé Gagnol (in-18 cart., Poussielgue). — *La Société parlementaire au XVIIIe siècle. Les Exilés de Bourges, 1753-1754*, par A. Grellet-Dumazeau (in-8, Plon et Nourrit). — *La Société française avant et après 1789*, par V. du Bled (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Patriote Palloy et l'Exploitation de la Bastille. L'Orateur du peuple Gonchon*, par V. Fournel (in-8, Champion). — *Récits d'un soldat. Les Prussiens en France, Longwy-Verdun-Thionville, Valmy, 1792*, par le commandant Grandin (in-8, Delhomme et Briguet). — *Correspondance du vicomte Armand de Melun et de Madame Swetchine*, publiée par le comte Le Camus (in-8, Leday). — *Marins et missionnaires, conquête de la Nouvelle-Calédonie (1843-1853)*, par le P. A. Salinis (in-8, Retaux). — *Armée de Châlons. Charges héroïques*, par G. Bastard (in-18, Savine). — *L'Heure suprême à Sedan*, par l'abbé Lanusse (in-18, Flammarion). — *Comment a péri la Commune*, par P. Vésinier (in-18, Savine). — *Histoire de la découverte de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb*, par P. Gaffarel (2 vol. in-8, Rousseau). — *Bernardin de Saint-Pierre*, par M. de Lescure (in-8, Lecène et Oudin). — *Ignaz von Döllinger*, von E. Michael (in-8, Innsbruck, Rauch). — *Les Intendants d'Alençon au XVIIe siècle et les Mémoires de J.-B. de Pomereu*, par L. Duval (in-4, Alençon, Loyer-Fontaine). — *Études sur les communauté et chapitre de Laval*, d'après le manuscrit de L.-J. Morin de la Beaulière, publiées par L. de la Beaulière et J.-M. Richard (in-8, Laval, Moreau et Goupil). — *Notes historiques sur l'église, le château et la paroisse de Poncé. Les Peintures murales de l'église*, par E. Toublet et H. Laffilliée (gr. in-8, Mamers, Fleury et Dangin). — *Histoire d'un monastère. Les Bénédictins de Saint-Laurent de Bourges*, précédé d'une introd. par le R. P. Dom J. Rabory (in-8, chez les Bénédictins du Saint-Sacrement, à Bourges). — *Histoire du pays de Villequiers en Berry*, par M. de Laugardière (in-8, Picard). — *Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude*, par D. P. Benoît. T. II (gr. in-8, A. Picard). — *Description analytique du cartulaire du chapitre de Saint-Maurice de Vienne, et Chronique inédite des évêques de Valence et de Die*, publiées par U. Chevalier (in-8, Valence, imp. Céas). — *Histoire de La Valette (Var)*, par L. Germain (in-18, Toulon, Isnard). — *Catalogus codicum manuscriptorum qui asservantur in bibliotheca monasterii O. S. B. Engelbergensis in Helvetia*, edidit P. B. Gottwald O. S. B. (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder).

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES.

Bibliotheca Mariana (LXIV, p. 288). — L'ouvrage auquel il est fait allusion est sans doute la *Bibliotheca Mariana alphabetico ordine digesta*, publiée à Rome en 1648 (en 2 vol. in-8), par Ippolito Marracci. Ce n'est pas un travail inachevé. Mais il n'a été continué par personne jusqu'à nos jours, et il présente le désavantage d'être classé par ordre alphabétique des auteurs, sans qu'aucune table alphabétique ou méthodique des matières permette de s'y retrouver.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. & STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1891 sont en vente, et forment SOIXANTE-TROIS VOLUMES gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1891

Articles de fond. — R. P. H. DELEHAYE, S. J. : Pierre de Pavie, légat du pape Alexandre III. — A. LECOY DE LA MARCHE : L'Expédition de Philippe le Hardi en Catalogne. — Dom Paul PIOLIN : Le Cardinal de Richelieu dans ses rapports avec les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. — Ludovic SCIOUT : Le Coup d'État du 22 floréal (11 mai 1798). — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et la Royauté française. — G. DU FRESNE DE BEAUCOURT : La Conspiration du duc d'Alençon (1455-1456). — Abbé J.-A. PETIT : Les Accusations contre Marie Stuart. Riccio. Darnley. Bothwell. Babington. — Marius SEPET : Le Serment du Jeu de Paume et la Déclaration du 23 juin. — Godefroid KURTH : La Reine Brunehaut. — Abbé A. TOUGARD : La Persécution iconoclaste, d'après la Correspondance de saint Théodore Studite. — Abbé P. FERET : Les Emprisonnements de Roger Bacon. — Chanoine ALLAIN : L'Enquête scolaire de 1791-1792. — Abbé Fl. DE MOOR : L'Histoire primitive d'Israël, d'après des documents égyptiens et hétéens. — R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. : L'Organisation des églises chrétiennes au IIIe siècle. — Octave VIGIER : L'Influence politique du Père Joseph. Négociations avec les princes d'Allemagne et la Suède. — Marius SEPET : La Révolution de juillet 1789.

Mélanges. — R. P. MARTINOV, S. J. : Un Empereur byzantin au Xe siècle. — Abbé VACANDARD : Les Poèmes latins attribués à saint Bernard. — H. MORANVILLÉ : L'Ordonnance cabochienne de 1413. — Victor PIERRE : Un internonce à Paris pendant la Révolution. — H. BEAUDOUIN : La Mort de Jean-Jacques Rousseau. — Roger LAMBELIN : L'Intervention européenne au Mexique. — Dom G. MORIN : L'Origine française de Guy d'Arezzo. — Godefroid KURTH : Une Nouvelle Histoire des Papes. De Pie II à Sixte VI. — J. VAESEN : Louis XII avant son avènement. — Denys D'AUSSY : L'Assassin du prince de Condé à Jarnac (1569). — Comte BAGUENAULT DE PUCHESSE : Une Grande Bourgeoise de Paris au temps de la Ligue. — R. P. H. CHÉROT, S. J. : Le Surintendant Foucquet. — Mgr Ant. RICARD : La Dernière Élection d'un Roi des Romains, d'après les Mémoires inédits du cardinal Maury. — R. P. A.-J. DELATTRE, S. J. : Un Dernier Mot sur les Chaldéens. — L. RIOULT DE NEUVILLE : Les Origines de la propriété, suivant M. Émile de Laveley. — Paul ALLARD : Un Nouveau Livre sur le IVe siècle. — Abbé E. VACANDARD : Chronologie abélardienne. La Date du concile de Sens. — L. DE LA SICOTIÈRE : Les Mémoires du général Tercier. — A. D'AVRIL : Le Moyen âge en Espagne. — R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. : Saint Théognius, évêque de Bétélie, en Palestine. — Dom Fernand CABROL : Les Derniers Travaux sur l'histoire des persécutions de l'Église. — Armand D'HERBOMEZ : Le Voyage de Philippe-Auguste à Tournay en 1187. — Abbé C. DOUAIS : Les Universités françaises avant 1789.

Courrier allemand, anglais, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent douze publications historiques).

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

HARVARD COLLEGE
MAY 31 1892
LIBRARY.

D 51.9

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-CINQUIÈME. — LXIVe DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON. — MAI

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. HERDER.

VIENNE
GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume LAROSE (LIBRAIRIE CATHOLIQUE), 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier MELANDRI, Directeur-Administrateur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE.

MADRID
José RUIZ y Ca (LIBRERIA GUTENBERG), 14, Principe.

LISBONNE
Manoel-Jose FERREIRA, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL
CADIEUX et DEROME, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

1892

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MAI 1892

I. — PHILOSOPHIE, par M. Léonce Couture.

II. — HAGIOGRAPHIE, par Dom Paul Piolin.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — O. von Gebhardt und A. Harnack : Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur (p. 412). — Mgr C. Gay : Instructions pour les personnes du monde (p. 416). — G. de Molinari : Religion (p. 418).

Jurisprudence. — Ch. Demangeat : Traité de droit commercial (p. 420).

Sciences et Arts. — R. P. H. Gayraud : Providence et libre arbitre (p. 422). — J. Gardair : Corps et âme (p. 423). — Mte de Folin : Bateaux et navires. Progrès de la construction navale à tous les âges et dans tous les pays (p. 424). — Ad. Régnier : Les Grands Écrivains de la France. I. Jean de la Fontaine. T. VIII (p. 425). — A. Croiset et M. Croiset : Histoire de la littérature grecque. T. III. Période attique. Tragédie, comédie, genres secondaires (p. 426). — E. Schuré : Les Grandes Légendes de France (p. 428). — R. P. É. Cornut : Les Malfaiteurs littéraires (p. 429). — J. Vaudon : Par monts et par vaux (p. 430).

Histoire. — J. Strachey : L'Inde (p. 431). — H. Meyer : Ostafrikanische Gletscherfahrten. Forschungsreisen im Kilimandscharo-Gebiet (p. 433). — A. Delourme : Les Manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'Empire (p. 435). — H. Froidevaux : Études sur la « Lex dicta Francorum Chamavorum » et sur les Francs du pays d'Amor (p. 436). — H. Froidevaux : De Regiis conciliis Philippo II Augusto regnante habitis (p. 436). — E. Glasson : Histoire du droit et des institutions de la France. T. IV (p. 438). — E. Michael : Salimbene und seine Chronik. Eine Studie zur Geschichtschreibung des dreizehnten Jahrhunderts (p. 441). — V. Fournel : Le Patriote Palloy et l'Exploitation de la Bastille. L'Orateur du peuple Gonchon (p. 442). — É. Drumont : Le Secret de Fourmies (p. 444). — Mgr Perraud : La Discussion concordataire au Sénat et à la Chambre des députés, les 9, 11 et 12 décembre 1891 (p. 445). — R. P. Maumus : La République et la Politique de l'Église (p. 446). — C. Maignen : La Souveraineté du peuple est une hérésie (p. 446). — J.-A. Brutails : Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge (p. 448). — P.-D. Bernier : Essai sur le tiers état rural, ou les Paysans de la Basse Normandie au XVIIIe siècle (p. 450). — A. Estignard : Le Parlement de Franche-Comté, de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790). T. Ier (p. 452). — Cte de Moltke : Mémoires du maréchal H. de Moltke. Lettres à sa mère, à ses frères Adolphe et Louis (1823-1888) (p. 454). — P. Gaffarel : Histoire de la découverte de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb (p. 456).

IV. — BULLETIN. — E. Martha : Le Surnaturel, la bonté, le christianisme dans le monde (p. 457). — Mlle J. Vandoner : Lectures morales et littéraires (p. 457). — Le Guide des électeurs catholiques (p. 458). — C. Renooz : La Nouvelle Science. Livre I. La Force (p. 458). — H. Moreau : L'Amateur d'oiseaux de volière (p. 458). — G. Mayer : Les Chemins de fer (p. 459). — A. Holder : Alt-Keltischer Sprachschatz (p. 459). — G. Poletto : La Comedia di Dante Alighieri (p. 459). — B. Vadier : Entre chien et loup, rêveries et pensées (p. 459). — R. Scheffer : Sommeil (p. 460). — C.-E. Vigoureux : L'Avenir de l'Europe (p. 460). — Du Toast à l'Encyclique. Alger, 12 novembre 1890—Rome, 16 février 1892 (p. 461). — E. Croce : Testamento politico del generale Garibaldi, e lettera memoranda agli Italiani (p. 461). — C. Wœste : La Neutralité belge. La Belgique et la France (p. 462). — L. Calamassi : L'Italia nell' Età di mezzo (p. 462). — R. P. C. Clair : Marie-Julie Stiénon du Pré, dame de Saint-André (p. 462).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Challamel, Duveyrier, von Bodenstedt, Caspari, Whitman, etc. — Institut. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Concours. — Le Répertoire-Annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger. — Nouvelles : Paris. — Anjou. — Bourgogne. — Bretagne. — Dauphiné. — Franche-Comté. — Guyenne et Gascogne. — Languedoc. — Limousin. — Lorraine. — Maine. — Normandie. — Orléanais. — Périgord. — Picardie. — Provence. — Allemagne. — Angleterre. — Autriche-Hongrie. — Espagne. — Italie. — États-Unis. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

HARVARD COLLEGE
MAY 31 1892
LIBRARY

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Summa philosophica ad mentem D. Thomæ, in usum alumnorum seminariorum*, auct. G. Lahousse, S. J. Tome I. *Logica, ontologia, cosmologia.* Lovanii, Ch. Peeters, 1892, in-12 de 408 p. — 2. *Lexique de philosophie*, par Alexis Bertrand, prof. de phil. à la Fac. des lettres de Lyon. Paris, Delaplane, 1892, in-8 de xv-220 p., 3 fr. 50.

Psychologie. — 3. *La Tête et le cœur. Étude physiologique, psychologique et morale*, par P. Vallet, prêtre de Saint-Sulpice. 2e éd. revue et augm. Paris, Roger et Chernoviz, 1891, in-12 de xii-372 p., 2 fr. 50. — 4. *Nouvelles Recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle*, par C. Lombroso, prof. à l'Univ. de Turin. Paris, Alcan, 1892, in-12 de 180 p., 2 fr. 50. — 5. *Psychologie du peintre*, par Lucien Arréat. Paris, Alcan, in-8 de iii-268 p., 5 fr.

Métaphysique. — 6. *De la méthode. Méthode spinoziste et Méthode hégélienne*, par Pierre-Aug. Bertauld, 2e éd. Paris, Alcan, 1891, in-12 de 384 p., 3 fr. 50. — 7. *Méthode spiritualiste. Étude critique des preuves de l'existence de Dieu*, par le même. 2e éd. Ibid., 1891, 2 vol. in-12 de 446 et 457 p., 7 fr. — 8. *Méthode spiritualiste. Esprit et liberté*, par le même. Ibid., 1892, in-12 de 459 p., 3 fr. 50. — 9. *De Libertate Dei*, hæc apud facult litt. Paris. disputabat Ferd. Buisson, aggr. phil. Paris, Hachette, 1891, in-8 de 63 p. — 10. *Agnosticisme, essai sur quelques théories pessimistes de la connaissance*, par E. de Roberty. Paris, Alcan, 1892, in-12 de 165 p., 2 fr. 50. — 11. *De la réalité du monde sensible*, par Jean Jaurès, Dr ès lettres, chargé du cours de philos. à la Fac. des lettres de Toulouse. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 371 p., 7 fr. 50 — 12. *Le Pessimisme*, par Léon Jouvin, ouvr. couronné par l'Acad. des sciences morales et politiques. Paris, Perrin, 1892, in-8 de 512 p., 7 fr. 50.

Morale. — 13. *Le Bonheur de vivre* (2e partie), par sir John Lubbock, trad. sur la 77e éd. angl. Paris, Alcan, 1892, in-12 de iii-240 p., 2 fr. 50. — 14. *Philosophie de l'économie politique*, par Étienne Hamélius. Préface de Th. Funck-Brentano. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1891, in-12 de ix-211 p., 4 fr.

Histoire de la philosophie. — 15. *Philosophes illustres*, par P.-A. Merklein, prof. de philos. *Antiquité et temps modernes.* 2 parties in-8, ensemble de 702 p. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1891), 8 fr. — 16. *La Physique de Straton de Lampsaque*, par G. Rodier, prof. de phil. au lycée de Tarbes. Paris, Alcan, 1891, in-8 de 135 p., 3 fr. — 17. *La Morale de Spinoza. Examen de ses principes et de l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes*, par René Worms. Ouvr. couronné par l'Acad. des sc. mor. et politiq. Paris, Hachette, 1892, 3 fr. 50. — 18. *De mente humana apud J.-Bapt. Du Hamel*, thesim facultati litt. Cadomensi proponebat P.-D. Bernier, presb. Caen, E. Valin, 1891, in-8 de 90 p., 1 fr. 50.

1. — Le P. Lahousse, professeur au collège des jésuites de Louvain, a publié, il y a quelques années, un cours latin de philosophie en quatre forts volumes, qui a obtenu dans les écoles catholiques un excellent accueil. Aux éloges unanimes décernés à la méthode et à la clarté scientifiques qui distinguent ce grand ouvrage, se sont mêlées, il est vrai, les réserves des néo-scolastiques les plus rigides sur quelques interprétations plus ou moins dissidentes, en matière libre bien entendu. Sans entrer dans ce différend, qui paraît très secondaire et qui prouve

en tout cas l'originalité philosophique du savant thomiste de Louvain, je dois signaler aujourd'hui l'abrégé de son grand ouvrage, qu'il vient de publier à l'usage des séminaires. Je ne veux pas répéter ce que j'ai déjà dit des qualités de fond et de forme qui caractérisent l'enseignement du P. Lahousse, aussi bien dans cette humble *Summa philosophica* que dans ses *Prælectiones*. Il suffit de signaler l'ordre rigoureux des matières, la netteté des divisions, la précision extrême des définitions et des expositions de systèmes, la forme absolument scolastique des thèses et des *solutiones objectionum*, pour faire entendre à qui et à quels égards ce livre se recommande, et aussi peut-être à quels emplois il pourrait être moins utile. Qu'on ne le croie pas cependant attaché à la philosophie traditionnelle au point de négliger les théories courantes; au contraire, il y a peu de cours contemporains de philosophie scolastique où la science de notre temps soit mieux représentée. Toutefois, cette remarque ne s'étend pas à maints détails de la philosophie actuelle. Par exemple, à propos de l'existence du monde corporel et de notre mode de connaissance à son endroit (p. 124), il n'est rien dit de certaines théories aujourd'hui fort accréditées chez nous, depuis M. Lachelier jusqu'à M. Rabier. Il est vrai que la discussion de ces subtilités exigerait une psychologie expérimentale placée avant toute analyse métaphysique. La *Summa philosophica* a suivi l'ordre traditionnel. Le tome I, qui est sous mes yeux, embrasse la logique, l'ontologie générale et la cosmologie; le second volume, qui contiendra la psychologie, la théologie naturelle et la morale, doit être distribué sous très peu de temps.

2. — Le *Lexique de philosophie*, de M. A. Bertrand, a été présenté naguère à l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Fr. Bouillier, comme « un ouvrage de « philosophie élémentaire » bon et utile, » et je n'y contredis pas. On y trouve, en effet, comme le dit le même académicien, « l'explication d'une foule de mots de la langue philosophique qui embarrassent les élèves et aussi, en dehors des classes, les lecteurs des ouvrages de philosophie. Les professeurs eux-mêmes pourront en tirer quelque profit. Pour citer un exemple, entre plusieurs autres choses, j'y ai appris (poursuit M. Bouillier) qu'*éthélisme* ou *thélématisme* désignent en Allemagne toute doctrine qui fait de la volonté l'essence des choses. » Seulement, la philosophie en général, la psychologie en particulier, étant aujourd'hui encombrées de néologismes étranges et infiniment variés, on peut bien s'attendre que M. Bertrand a dû se borner. Il a exclu, en effet, ce qui lui a paru néologisme personnel, pour s'en tenir aux expressions qui ont vraiment cours dans les nouvelles écoles. Il est pourtant difficile de se rendre compte, dans beaucoup de cas, de ses motifs d'admission ou d'exclusion, soit pour les mots, soit pour leurs sens. Il y a un article *Apologie* pour

signaler l'*Apologie de Socrate ;* dès lors, pourquoi ne pas consacrer un article à chaque œuvre classique de philosophie? Il y a un article *Sympathie*, qui ne vise que le système moral d'Adam Smith : et la définition psychologique de la sympathie?.... On pourrait multiplier les observations de ce genre, sans porter sérieusement atteinte au mérite de ce manuel, car il faut bien convenir que le choix des mots offre toujours dans un travail de ce genre des difficultés presque insolubles. Une critique plus grave peut-être concerne la partie consacrée au péripatétisme ancien ou moderne. Beaucoup de termes propres à l'École manquent ou sont trop peu exactement définis, et, à cet égard, les élèves trouveront plus et mieux dans le *Lexicon peripateticum* de Nunzio Signoriello et dans le vocabulaire sommaire annexé par M. l'abbé E. Blanc à son cours français de philosophie scolastique. Mais il n'en reste pas moins que beaucoup d'articles du *Lexique* de M. Bertrand (Voyez, par exemple, *Absolu*, *Criticisme*, *Actions réflexes*, etc.) sont à la fois très exacts comme définition et, malgré l'absence voulue de tout dogmatisme, très instructifs et très suggestifs, et que ce livre peut rendre en somme de vrais services au commun des lecteurs.

3. — L'étude à la fois physiologique, psychologique et morale, publiée par M. Vallet, de Saint-Sulpice, sous ce titre : *La Tête et le cœur*, a été examinée ici même depuis trop peu de temps pour qu'il soit permis d'y insister aujourd'hui. Mais la deuxième édition de cet excellent ouvrage, parue depuis peu et vraiment améliorée et augmentée, est au moins une bonne raison pour le recommander de nouveau. La cause de la philosophie traditionnelle, dont M. Vallet est chez nous l'un des meilleurs représentants, n'a plus besoin d'être plaidée auprès des esprits sérieux. Mais beaucoup de lecteurs, surtout parmi les gens du monde, se plaignent des difficultés qu'opposent à leur curiosité naturelle l'étrangeté du langage et la subtilité des discussions ordinaires aux scolastiques anciens et nouveaux. Or, le livre de M. Vallet leur offre la plus pure doctrine thomiste sur la tête et le cœur, sur la connaissance et l'amour, sur leur rôle respectif et leurs rapports, dans une exposition scientifique toujours claire et souvent agréable et piquante. Et, en les intruisant, ce livre les édifiera : il est plein de christianisme autant que de philosophie et il touche, pour ainsi dire, à tous les détails du gouvernement de l'âme et de la vie.

4. — Nous entrons dans un monde scientifique tout différent avec les *Nouvelles Recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle.* On connaît cette prétendue anthropologie et son patron italien le plus renommé, M. C. Lombroso. D'après lui, comme le disait dernièrement M. Franck, « pour savoir si un homme est capable de voler, d'assassiner...., il n'est pas nécessaire de l'interroger sur l'état de sa conscience, ni même de croire qu'il a une conscience : il suffit de regarder la cou-

leur de ses yeux et de ses cheveux, la forme de son nez, de ses oreilles, la longueur de ses bras et de ses jambes, la conformation de ses mains, l'aspect de son corps en général. Avec tels yeux, telles oreilles, tels cheveux, tel nez, telles mains, on est évidemment né pour le mal, et si on ne l'a pas fait encore, on le fera infailliblement dans l'avenir. Dans d'autres conditions, né avec d'autres formes, on sera toujours inoffensif et l'on mérite d'occuper une place honorable chez les hommes. » Le système a soulevé de redoutables contradictions ; il en soulève encore, M. Lombroso l'avoue, bien qu'il se flatte de toucher le but, en se félicitant surtout du suffrage d' « hommes de génie comme Zola, Daudet, Tolstoï, Dostoiewsky. » Ce petit livre, d'ailleurs, n'ajoute rien à la démonstration de ce système, ou plutôt (car elle n'est pas encore même ébauchée) n'y touche en aucune sorte. Il renferme pourtant nombre d'observations nouvelles, venues d'un peu partout, appuyées souvent de noms plus ou moins célèbres dans la science, accompagnées au besoin de représentations graphiques. Tout cela doit entrer en ligne pour la statistique des physionomies de criminels et des cas de tendances et d'hérédité vicieuses en tout genre. Mais, outre l'extrême difficulté de bien établir et de bien utiliser les statistiques, tout ce qu'elles pourront nous apprendre sur les instincts congénitaux de l'homme laissera subsister ces deux grands faits psychiques que la physiologie n'atteint pas : la conscience et la liberté.

5. — La *Psychologie du peintre*, de M. Lucien Arréat, est peut-être le premier essai de psychologie professionnelle *ex professo*. Assurément, les théoriciens et les critiques ont eu souvent l'occasion de traiter des facultés et des tendances propres aux âmes d'artiste, et il a été écrit sur ce sujet bien des pages remarquables. Mais il y a lieu d'espérer des résultats plus sûrs et plus larges d'une analyse complète et méthodique du tempérament artistique. Il faut donc féliciter l'auteur d'avoir ouvert la voie, d'autant plus qu'il y a porté, avec une grande étendue et curiosité d'observation, une vraie compétence en art et une sage modération de doctrine. Cette modération est peut-être la qualité la plus appréciable et aussi, à certains égards, le défaut littéraire de son livre. Il a voulu fixer les traits d'un type spécial, le type « peintre. » Il se flatte, dans les derniers mots de sa conclusion, que le lecteur « en gardera l'image vivante après avoir fermé le livre. » Cette image est, semble-t-il, trop multiple pour laisser une empreinte bien nette et bien arrêtée : mais la diversité imposée, en grande partie du moins, par la réalité des choses, ne vaut-elle pas mieux qu'une unité plus marquée, obtenue de force au prix d'observations incomplètes ou fausses ? — Quoi qu en soit, le livre est bien composé. La masse énorme des faits qui l remplissent se distribue très heureusement en cinq parties, dont la pre mière, « le Physique, » et la dernière, « la Pathologie, » relèvent pu-

rement de la physiologie. Elles suffiraient déjà à justifier l'éloge et le semblant de critique énoncés plus haut. Les caractères physionomiques qu'on a voulu assigner systématiquement aux peintres n'ont rien de sûr ; leur tempérament varie entre la nonchalance et l'activité ; l'hérédité ne joue pas chez eux un autre rôle qu'ailleurs. Quant à leurs infirmités, ce n'est guère que dans les défauts de la vision qu'elles affectent spécialement leur mode d'activité, et là-dessus M. Arréat fait preuve, comme partout, d'une vraie sûreté scientifique, en se référant naturellement aux spécialistes les plus autorisés. Il faut louer surtout la sagesse des observations qui terminent le triste chapitre des « Misères du génie. » Il est bon de l'affirmer plus que jamais en ce temps de *pathologisme* systématique, « le détraquement ne fait pas le génie et, s'il l'accompagne quelquefois, il provient alors de l'abus des facultés ou des mauvaises conditions de leur exercice plutôt que de leur présence. Les hommes de talent ne sont pas plus sujets à la folie que les médiocres, et ils n'y présentent pas davantage des signes particuliers qui autorisent à faire d'eux des monstres pathologiques, comme on a voulu qu'ils fussent aussi des monstres psychologiques » (p. 263). — La psychologie du peintre offre-t-elle, plus que sa physiologie, un type net et précis ? Oui, mais à la condition de s'en tenir à un petit nombre de traits généraux, susceptibles de porter les physionomies les plus diverses. Toutes les qualités psychiques du peintre se résument comme l'auteur résume son caractère esthétique : « il est peintre. » Ce *truism* inévitable n'est pas oiseux ; mais il prouve que la caractéristique du peintre pourrait être, ou peu s'en faut, tracée *a priori* comme M. Arréat la déduit d'une énorme quantité d'observations, d'ailleurs aussi instructives que curieuses. Ainsi, dans sa seconde partie, « la Vocation, » quelles lui paraissent être les dispositions « esthétiques » qui annoncent un peintre ? L'aptitude à saisir le jeu des lignes et l'harmonie des couleurs, avec la curiosité, l'émotion, l'admiration, qui en découlent. De là aussi la spécialité de la « mémoire » pittoresque, qui est surtout visuelle. Recommandons au moins, dans le chapitre de « la Vision, » des analyses délicates sur l'étonnante variété de l'image vue et rendue aux diverses époques, par les diverses écoles et les divers tempéraments artistiques. — Le livre consacré aux « qualités de l'esprit » met en relief un caractère commun aux maîtres de la peinture : la prédominance des images et des associations d'idées visuelles sur le raisonnement abstrait. Avec la, quelle étrange diversité d'aptitudes, selon le tempérament moral, les influences du milieu ! A signaler particulièrement, à ce dernier point de vue, dans le chapitre « l'Œuvre et l'artiste, » l'esquisse trop rapide des écoles des divers pays, y compris nos provinces françaises.

Où la diversité efface à peu près complètement l'unité, c'est dans la partie morale ou « le Caractère. » C'est là surtout, du reste, que se

pressent les faits topiques empruntés aux biographies des peintres, égoïstes ou sympathiques, énergiques ou passifs. L'auteur cite, analyse, explique, avec une indulgence naturelle pour ces âmes possédées ou obsédées par leur idéal; mais il réserve expressément, sans la traiter, la question de la responsabilité morale. Il réserve de même les questions d'esthétique proprement dite, mais en les éclairant çà et là d'une lumière précieuse. Aussi ce livre, intéressant pour les psychologues, le sera-t-il peut-être encore davantage pour les critiques d'art et pour les artistes eux-mêmes. Il a d'ailleurs, pour tous les curieux, le vif attrait d'une sorte d'*ana* pictural, avec le rare avantage de l'ordre scientifique uni à la richesse et à la variété piquante des traits.

6. — M. Bertauld a publié, il y a dix ou quinze ans déjà, ses trois premiers volumes de la *Méthode*, qu'il donnait non sans raison pour un travail de métaphysique. Quoique cet effort considérable ait produit, ce semble, peu d'effet dans la littérature philosophique de notre temps, la publication récente d'un troisième volume est peut-être une raison suffisante de revenir brièvement sur les précédents, qui reparaissaient l'année dernière avec l'étiquette : « Seconde édition. » — Le premier de tous expose et critique la *Méthode spinoziste* et la *Méthode hégélienne*. A ne regarder que la discussion, il y aurait beaucoup plus à louer qu'à reprendre dans ces deux livres. Le caractère purement idéal de la métaphysique de Spinoza et cet énorme sophisme par lequel il a prétendu construire l'édifice de la réalité sur des définitions abstraites sont justement repoussés au nom de la vraie méthode scientifique. Hégel reste dans l'*a priori* comme Spinoza, mais de plus son *a priori* est rigoureusement absurde. D'après le critique, la *Logique* de Hégel est « un interminable entassement de non-sens, » et Hégel lui-même, un sinistre mystificateur, « un de ces impudents sophistes qui se font un jeu de semer sur le monde l'erreur et le mensonge » (p. 373). Il y a ici de l'excès, sans doute ; il faut bien admettre que le sophisme essentiel, qui est le fond de la pensée de Hégel, s'est emparé de cet étrange génie, au point de lui montrer le monde intellectuel tout entier dans ce renversement monstrueux qui constitue son système. Mais le bon sens de M. Bertauld a raison au fond contre l'idéalisme hégélien comme contre le réalisme spinoziste. — Malheureusement, s'il a touché le point faible de leur méthode, il n'a pas solidement établi la sienne. Lui, qui cultive la métaphysique et qui ne veut pas l'abandonner aux attaques du scepticisme positiviste, rejette cependant tout dogmatisme et déclare que, malgré tous les progrès, « nous n'aurons pas la certitude. » Que vaut une méthode métaphysique qui ne peut nous assurer contre l'erreur ?

7. — Mais voyons-le aux prises avec ce qu'il nomme la *Méthode spiritualiste*, et peut-être comprendrons-nous mieux le fort et le faible de

la sienne. — Il ne lui a pas fallu moins de deux volumes pour juger le dogmatisme spiritualiste, et encore en se bornant à l'*Étude critique des preuves de l'existence de Dieu*. Quelque peu satisfaisantes que soient les vagues probabilités auxquelles aboutit ce renversement des preuves communément reçues, il serait injuste de méconnaître le caractère sérieux de la discussion. Il y a plus : dût M. Bertauld s'en étonner beaucoup, je lui dirai que nombre de philosophes spiritualistes, — à moins qu'il n'invente un autre nom pour eux, — accepteraient volontiers, non seulement sa défiance à l'égard de plusieurs de ces arguments, mais même ses objections et leur principe. Ainsi les deux preuves cartésiennes (celle qui est tirée de l'idée de Dieu en nous et celle qui part de la définition de Dieu, ou preuve ontologique) sont aujourd'hui communément rejetées par les philosophes chrétiens. Il est vrai que M. Bertauld paraît ignorer absolument cette classe de penseurs, et même ne s'intéresse guère, après nos philosophes classiques, qu'à ceux qui tenaient la corde il y a une trentaines d'années. M. Cousin n'a jamais été plus rudoyé pour sa très défunte « raison impersonnelle, » et M. Bouillier lui-même sera peut-être fort surpris de voir ressusciter dans ce livre la théorie afférente qui fut, je crois, son début littéraire. Je le répète, les deux preuves cartésiennes sont généralement repoussées par les spiritualistes et les scolastiques contemporains, précisément parce qu'ils rejettent le principe cartésien de l'objectivité de toute idée et le passage de l'abstrait au réel. Il y a, d'ailleurs, dans ce livre de M. Bertauld, des précisions utiles sur les diverses formes qu'a prises l'argument ontologique, et il ne s'est pas contenté de suivre Kant dans cette discussion décisive. La preuve platonicienne des idées éternelles, celle de Clarke, tirée de l'objectivité et de l'infinitude de l'espace, sont également rejetées par des spiritualistes très conservateurs : mais ici M. Bertauld, surtout par son opinion personnelle sur l'espace « être nécessaire, » se place dans une position peu tenable, quoiqu'il ait bien raison de maintenir la réalité de l'espace contre les paralogismes d'E. Saisset. Dans sa critique de la preuve tirée de la loi morale, comment n'a-t-il pensé qu'à la sanction, au lieu d'insister sur le caractère essentiel de l'impératif catégorique? Quoi qu'il en soit, c'est l'argument cosmologique qui lui échappe, malgré sa confiance dans sa méthode propre, qui exclut la déduction de la métaphysique, pour la réduire à l'intuition empirique des faits et à la recherche des causes par l'hypothèse. Serait-il donc si difficile de ramener à cette formule la méthode de la métaphysique la plus autorisée, celle du péripatétisme traditionnel? Et pourtant cette métaphysique a la prétention d'arriver, non pas à la compréhension totale de la cause première, mais à la certitude de son existence, en excluant toute autre explication, toute autre « hypothèse » sur l'origine des choses. Ce n'est donc pas assez de dire avec M. Bertauld que « l'hypo-

thèse spiritualiste est, certains détails mis à part (exemple, la création, qui est un non-sens pour lui), aussi correcte que possible. » C'est la seule hypothèse possible, autrement dit la vérité métaphysique certaine, quoique incomplète et perfectible.

8. — La même observation ressortirait au besoin de tel passage du nouveau volume de M. Bertauld, dirigé, lui aussi, contre la *Méthode spiritualiste*, mais cette fois à propos de ces deux grandes questions, *Esprit et liberté*. Le spiritualisme aurait fait encore fausse route dans les démonstrations communément reçues de la spiritualité de l'âme et de la liberté. Sans analyser les prolixes discussions que l'auteur oppose aux preuves cartésiennes de la spiritualité (et dans ces discussions les idées justes se mêlent à l'erreur de principe que l'on sait et à d'autres erreurs), remarquons ce détail : M. Bertauld admet, après Condillac, « qu'un organisme matériel, par cela même qu'il est formé d'éléments multiples, ne peut constituer un sujet pensant, tout sujet pensant étant nécessairement d'une unité parfaite, d'une unité absolue. » Mais voilà une certitude métaphysique ! Voilà une affirmation spiritualiste ! M. Bertauld prouvera bien que de cette seule affirmation ne peut pas se déduire toute la doctrine psychologique des spiritualistes; mais c'est là une autre question ; l'incohérence de sa pensée n'en est pas moins palpable. — Mais il s'agit moins ici de discuter que d'exposer le contenu et les conclusions de ce dernier livre de M. Bertauld. Il débute par un aperçu à la fois historique et critique de l'idée que se sont faite de la psychologie les maîtres français les plus renommés de notre siècle; à égale distance du dogmatisme de Cousin et du positivisme de M. Ribot, l'auteur se prononce, ou peu s'en faut, pour le modeste programme de Jouffroy, mais en soutenant qu'une hypothèse explicative des faits psychiques restera toujours « quelque peu une hypothèse. » Dans sa discussion sur la spiritualité de l'âme, M. Bertauld passe en revue les preuves de Descartes, de Condillac, de Jouffroy, et la preuve dite de l'identité du moi. Dans le chapitre consacré au libre arbitre, il discute diverses définitions qui en ont été proposées, avant d'en venir aux arguments et aux difficultés d'expérience et de raison. Partisan déclaré de l'autonomie humaine, il se prononce néanmoins contre ce qu'il appelle l'indéterminisme de MM. Rabier, Fonsegrive, etc. Mais ne confond-il pas, comme bien d'autres, la chimère d'une détermination sans motifs avec la vraie détermination libre, rompant à tout instant l'équilibre des motifs ? Quoi qu'il en soit, ses critiques, sur ce point comme sur les autres, sont souvent suggestives, et elles peuvent offrir a esprits fermes et bien préparés l'avantage de les mettre en garde cont ce grand nombre d'à peu près et d'hiatus qu'offrent souvent, dans d livres d'ailleurs excellents, tels ou tels arguments traditionnels. Il fau reconnaître de plus que l'auteur prétend travailler en faveur du spir

tualisme, et le rendre capable, non pas d'atteindre la certitude, hélas ! mais pourtant « d'autoriser la croyance confiante, de légitimer la conviction ferme, d'engendrer la foi philosophique. »

9. — La thèse latine de M. Ferdinand Buisson sur *la Liberté de Dieu* se recommande par un style clair et même élégant, sinon rigoureusement correct. La méthode de l'auteur, qui se dégage volontairement de toute influence d'école pour n'écouter que le sens commun, et qui s'engage avec les seules armes des ignorants, *æternæ Sphingis insidias perrumpere tentans*, excite l'intérêt si elle n'inspire pas la confiance. Le plan de la thèse a lui-même quelque chose de séduisant : 1re partie, *analytique :* les données acquises sur la liberté de l'homme et sur celle de Dieu; 2e partie, *antithétique :* les antinomies qui résultent de la coexistence de ces deux libertés; 3e partie, *critique :* impossibilité de concevoir la liberté absolue de Dieu; 4e partie, *synthétique :* identité de cette liberté avec la nécessité. Mais on voit, on entrevoit au moins, que la doctrine où aboutit cette discussion méthodique représente assez bien un couronnement qui écrase l'édifice. Les premières pages, où brillent des formules justes et frappantes, quoique non absolument neuves : *Debeo, ergo sum (ut causa secunda) ; — Debeo, ergo Deus est (ut causa prima)*, etc. (p. 22, 23), faisaient attendre autre chose que l'agnosticisme des deux dernières. Je voudrais pouvoir louer au moins la conclusion, qui place au-dessus de tous les noms attribués à Dieu par notre faible raison celui de « notre père. » Rien certes de plus juste en soi. Mais est-ce au nom de la foi chrétienne que M. Buisson adopte et inculque la divine formule? Ses propos malsonnants sur les miracles (p. 30, 31) ne permettent guère de le croire. Si c'est au nom de la raison, il n'a pas plus le droit d'affirmer la « paternité » que tout autre attribut de Dieu, avant d'avoir effacé son théorème précédent (p. 56) : *Me latet omnino Dei natura.*

10. — M. de Roberty, on le sait, travaille au profit des doctrines les plus négatives. Ses ouvrages précédents tendaient surtout à renouveler et à perfectionner le positivisme en le débarrassant de ce fantôme menaçant, l'Inconnaissable, qui représente et peut fait revivre dans l'esprit humain l'élément métaphysique et religieux. Son récent petit livre, *Agnosticisme*, est encore une escarmouche contre le même ennemi. Là, comme ailleurs, il dénonce des restes de la vieille métaphysique, persistant non seulement dans Kant, mais encore dans A. Comte et ns les plus récentes théories évolutionnistes. Les explications de la nnaissance données par ces trois écoles sont qualifiées ici de pessiistes parce qu'elles contenaient le germe du pessimisme quasi mysque de l'heure présente ; elles sont combattues principalement par tte considération : la vraie méthode exclut l'agnosticisme, ou pessiisme instinctif, ou religiosité latente, comme une perversion de l'es-

prit qui, au lieu de constater la part toujours réductible de l'inconnu, proclame *a priori* un inconnaissable absolu. Dans tous les chapitres de cet essai, dans le dernier surtout, l'agnosticisme et le « pseudo-mysticisme » sont traités avec une grande rudesse de discussion et même avec un vrai mépris. Aux écrivains intéressés de se défendre, s'ils le croient utile, du reproche d'hypocrisie, devant lequel M. de Roberty ne recule pas. Mais ce que sa logique obstinée n'atteint pas le moins du monde, c'est précisément ce problème religieux et moral qui, soluble ou non, s'impose à la raison et à la conscience humaines, et qu'il est parfaitement oiseux (pour ne pas employer une épithète plus pénible) de traiter de vieille illusion et de profonde inanité.

11. — Tandis que certaines écoles nouvelles veulent ainsi supprimer le monde invisible, d'autres semblent, au contraire, nous dérober le monde extérieur ou n'en faire qu'une création de la conscience. L'idéalisme subjectif, soit comme tendance vague, soit comme doctrine plus ou moins arrêtée, occupe assez de place dans l'enseignement philosophique contemporain pour qu'il faille savoir gré à M. Jaurès de l'avoir pris à partie dans sa thèse récemment soutenue *De la Réalité du monde sensible*. Malheureusement il y a lieu, non certes de contester soit le talent de l'auteur, soit la science dont témoigne son travail, accueilli dès sa première apparition dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, mais de suspecter certains points de sa doctrine et de se plaindre que le fil conducteur disparaisse trop souvent dans les surcharges et les obscurités de son exposition. Ce fil existe cependant et ne casse jamais. Le plan général de la thèse est irréprochable. Tout au plus y a-t-il lieu de penser que, pour démontrer la réalité du monde des corps, la vraie méthode consiste à partir d'une théorie psychologique vraiment complète de la perception extérieure, au lieu de s'engager d'abord dans des formules métaphysiques. Mais quoi ! M. Jaurès avait en face de lui les subtiles théories de M. Lachelier, qu'il a bien raison, à mon humble avis, de trouver arbitraires; il s'est donc engagé, dès l'abord, dans ces « discussions éléatiques. » Et comme c'est le principe commun des idéalistes subjectifs de réduire le monde extérieur au mouvement et aux sensations, il s'attache d'abord à montrer que les mouvements qui nous révèlent le monde, bien loin d'offrir la moindre difficulté contre son existence objective, nous présentent au contraire les attributs de l'être parfaitement caractérisés. Seulement cette laborieuse analyse de l'acte et de la puissance, que je ne me vante pas d'avoir comprise, paraîtra probablement suspecte d'une sorte de panthéisme qui se glisse aujourd'hui dans beaucoup d'écoles spiritualistes, sans accepter ce nom, mais en rejetant soigneusement la notion vieillie et démodée de substance. Quoi qu'il en soit, la discussion gagne en lumière et en exactitude dans les deux chapitres : *la Sensation et la quantité,*

la Sensation et la forme, qui amènent naturellement après eux l'étude de *l'Espace* et de *l'Infini*. Quelque opinion qu'on professe sur une multitude de développements, parfois bien inattendus (il y a des théories sur la valeur des couleurs et des sons, un parallèle de Dante et de V. Hugo, que sais-je encore ?), M. Jaurès montre, dans la quantité ou l'étendue révélée par la sensation, un élément réel et objectif, nullement une convention ou une habitude du moi. Les formes, les couleurs elles-mêmes, malgré une part de vérité qui reste à la théorie des qualités premières et secondes, révèlent des réalités distinctes de la conscience, quoique en harmonie avec elle. L'espace, enfin, malgré les objections de Kant, s'impose à une analyse exacte de la sensation, comme sa condition extérieure et non comme sa forme subjective. M. Jaurès me paraît défendre en partie la vraie notion de l'espace et avoir raison en particulier sur ce point difficile contre Leibnitz ; mais quant à établir le rapport exact de l'espace avec le vrai, le substantiel Infini, je ne vois pas qu'il y ait mieux réussi que tant d'autres métaphysiciens de renom ; je ne sais même s'il est possible d'attacher une idée nette à son opinion sur l'espace « symbole de l'être, » opinion qui peut sembler elle-même suspecte de subjectivisme. Mais c'est là une de ces questions encore réservées, sur lesquelles la critique n'a guère le droit d'insister. Ce qu'on est heureux d'approuver pleinement, à la fin d'un long voyage, après bien des obscurités et des dissentiments, c'est la doctrine qui affirme nettement soit la distinction entre la conscience et la réalité extérieure, soit la réalité de la conscience elle-même. C'est du sens commun, dira-t-on. Sans doute ; mais que de philosophes contemporains s'accordent à ramener l'univers au moi ! Il est vrai, comme l'observe très bien M. Jaurès, qu'ils oublient de dire ce qu'ils entendent au juste par le moi. « On prend l'homme et on l'appelle moi ; on prend l'univers et on l'appelle moi ; on prend Dieu et on l'appelle moi, et finalement, tout est moi, tout est le moi, sans qu'il en coûte davantage » (p. 330). L'auteur démêle cette confusion, mais il aboutit encore ici à confesser que nous ne faisons, au fond, qu'un avec Dieu ; c'est le panthéisme signalé au début. Accordons-lui du moins le bénéfice de l'assertion (p. 365) où il reconnaît, avec Aristote et saint Thomas, que la pensée pure n'a pas d'organe. — En somme, cette thèse corrige l'idéalisme courant sur la question du monde sensible, non sur la notion d'être et de substance. Quant à la forme de cette discussion subtile, elle a surtout l'inconvénient d'une abondance brillante, mais qui nuit d'autant à la clarté. Le tissu logique peut être solide, mais la broderie qui le recouvre à chaque page, et qui nous égare dans toute sorte de pensées ou d'effusions d'art, de morale, de religiosité, nous rend l'attention continue bien difficile. Un détail typographique suffirait à marquer cet excès et à donner idée des inconvénients qui en résultent. Non seulement les chapitres s'éten-

dent indéfiniment sans division sensible, mais les alinéas affectent des dimensions formidables : le premier alinéa du premier chapitre remplit quatre pages compactes ; le dernier en a huit !

12. — Couronné deux fois par l'Académie des sciences morales et politiques, l'ouvrage de M. Léon Jouvin sur *le Pessimisme* mérite d'ailleurs l'attention publique, non seulement par l'intérêt éminemment « actuel » du sujet, mais encore par une doctrine spiritualiste très arrêtée et par une forme très littéraire. L'histoire des théories pessimistes y tient relativement assez peu de place (p. 3-62). Ce n'est pas que cette histoire paraisse à l'auteur inutile à faire. Le pessimisme, il le sait bien, a été l'objet de beaucoup de livres et de leçons, mais sans autre effet, d'après lui, que d'exciter la curiosité. « On en parle jusqu'au dégoût, mais on ne le connaît pas : c'est notre usage. » C'est donc surtout pour ne pas dégoûter, lui aussi, son lecteur, qu'il s'en tient aux grandes lignes. Les curieux les plus exigeants auront, après tout, un exposé complet des systèmes de Schopenhauer et de Hartmann, dans un assez long appendice (p. 417-509). « Un appendice, pour les livres, est une manière de grenier, dit M. Jouvin. Ceux qui ne le liront pas ne nous causeront aucun dépit ; et ceux qui le liront et le trouveront ennuyeux sont priés de croire que nous n'y sommes pour rien. Rendre ces systèmes plus ennuyeux qu'ils ne le sont nous paraît tellement difficile que si nous avions obtenu ce résultat, nous commencerions à penser que nous sommes un homme extraordinaire, bien capable d'avoir de grands succès en Allemagne. » Ce ton indique assez un adversaire intrépide des théories pessimistes, et ce n'est pas un défaut, au contraire ! Pourtant sa mauvaise humeur contre d'odieuses théories va jusqu'à l'injustice, si elle lui fait méconnaître l'intérêt réel de certaines pages de Hartmann et surtout de Schopenhauer, et cette exagération pourrait, d'entrée de jeu, lui aliéner certains esprits. Ce serait grand dommage. Les deux parties principales de son livre, celle où, sous le titre de *Théorie*, il oppose hardiment au pessimisme une explication spiritualiste et religieuse du mal et dresse d'une main ferme le bilan des biens et des maux, et celle où il poursuit jusqu'à l'absurde et au néant les conséquences logiques et morales du pessimisme, sont dignes d'être lues et méditées par tous les esprits sérieux. L'Académie des sciences morales avait signalé, dans la théorie exposée par M. Jouvin, des obscurités et des points discutables. Il a perfectionné sa rédaction sans rien changer à sa doctrine. Il y a lieu de trouver son explication du grave problème pa faitement fondée dans son principe, qui est l'épreuve imposée à la l berté pour créer le mérite, mais étroite dans l'idée trop exclusive l'imperfection inhérente à la matière. A part ce point délicat et un ce tain excès de dogmatisme, souligné encore par la chaleur et la vivacit continues du langage, le spiritualisme chrétien a trouvé en M. Jouvir

précisément sur le terrain où semble se concentrer aujourd'hui la lutte des intelligences, sur la question du mal, un défenseur solidement armé et, par-dessus le marché, plein de verve et d'éloquence. Son livre, comme l'a dit M. Nourrisson, « n'est point un livre d'école. La philosophie y est une philosophie vivante. C'est une de ces œuvres toujours si rares au sujet desquelles on peut dire, suivant le mot de Pascal, qu'« on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. »

13. — *Le Bonheur de vivre*, de sir John Lubbock, tout en n'ayant rien ou presque rien à démêler avec la métaphysique, n'en a pas moins paru un contre-poison utile aux âmes plus ou moins atteintes par le souffle du pessimisme contemporain. Il a été parlé ici, en toute sympathie et presque sans réserve, de la première partie de cet opuscule, qui a eu, de l'autre côté de la Manche, un nombre invraisemblable d'éditions. La seconde partie pourrait bien mériter le reproche adressé à presque toutes les « suites : » on les accuse de gâter, en la répétant sans la renouveler, l'impression déjà produite, et de donner aux défauts le relief qu'ont perdu les qualités. Ici, l'esprit et la méthode de l'auteur sont restés les mêmes ; s'il n'y a toujours pas grande originalité, il y a beaucoup de bonhomie, d'honnêteté et de sens pratique dans les premiers chapitres sur « l'ambition, la richesse, la santé, l'amour. » Les suivants sur « l'art, la poésie, la musique, les beautés de la nature, » ne fourniront guère de traits nouveaux à l'esthétique ; mais, tout en restant accessibles aux plus humbles esprits, ces morceaux se recommandent même aux plus cultivés par une abondance de citations heureusement choisies, surtout dans les poètes anglais. L'auteur a été blâmé de ces emprunts multipliés. Il répond que cette critique lui paraît un grand compliment, et qu'il « n'a pas essayé d'être original » (p. ij). On trouvera pourtant, dans tel passage de ce petit volume (p. 137), des impressions de paysage tout à fait personnelles, et partout le ton franc et sympathique de l'homme qui a su prendre les personnes et les choses du meilleur côté et qui, sans rien fausser ni forcer, nous insinue doucement la même pratique. Est-il originalité plus enviable et plus méritoire ? Après cela, le chapitre sur « les peines de la vie » pourra paraître superficiel. Il devrait être complété par ceux qui traitent de « la religion » et de « la destinée de l'homme. » Malheureusement — et c'est là le défaut capital de cet aimable livre, — sir Lubbock, sans doute par aversion pour le dogmatisme théologique, ne va pas au delà d'une vague espérance de vie future : c'est évidemment trop peu pour couronner et pour justifier sa morale optimiste.

4. — La *Philosophie de l'économie politique* est assurément bonne tudier à un moment où les résultats prétendus acquis de cette science issent les démentis les plus cruels, où cette science même est décla- dans des revues peu suspectes de socialisme, morte depuis cin-

quante ans. Mais cette philosophie se rencontre-t-elle dans le petit livre composé sous ce titre par M. Hamélius et présenté au public, sans garantie personnelle, mais avec une haute estime, par M. Funck-Brentano? Elle y est peut-être en partie, dans des analyses subtiles, précises et parfois assez nouvelles, de plusieurs des facteurs de la richesse. Autant la systématisation des faits économiques par l'école libérale en exagérait l'harmonie, autant celle de M. Hamélius se renferme avec un positivisme étroit dans l'idée de force. Ce qu'on peut gagner, ce semble, à le suivre dans sa course à travers les facteurs de la production et de la distribution des richesses, c'est surtout de voir s'établir une sorte d'équilibre entre le libre-échange et la protection, expliqués, nécessités l'un comme l'autre par des besoins divers, échappant l'un et l'autre à une réglementation absolue et universelle. Quoi qu'il faille penser de ces analyses, qui rendent à « l'état de guerre » plus ou moins inhérent à la condition native de nationalités rivales tout ce que l'économie politique vulgaire a peut-être le tort de lui enlever inconsciemment, il y a dans la doctrine générale de M. Hamélius un défaut qui défend de la recommander aux lecteurs novices et aux simples amateurs. Les idées de force et de fatalité y dominent à tel point que celles de liberté et de moralité n'y brillent que par leur absence. Sans doute, l'économie politique est exclusivement la science de l'utile, mais l'utile ne peut être sérieusement, scientifiquement établi, sans qu'on marque ses rapports avec l'honnête. Les faits économiques ont leurs lois propres, différentes des lois morales, mais qui ne peuvent être complètement appréciées sans une comparaison analogue. Or, M. Hamélius, non seulement évite toute étude pareille et n'a jamais d'éloge ni de blâme moral pour aucun ordre de faits, mais il a bien l'air d'exclure toute considération de ce genre et de ne voir qu'un déterminisme presque absolu dans le développement de l'homme et dans les conditions du travail humain.

15. — M. l'abbé P.-A. Merklein a publié, il y a six ans, sous le titre de *Philosophes illustres*, des études détaillées sur les maîtres classiques de la philosophie, depuis Socrate, Platon et Aristote, jusqu'à Condillac ; le *Polybiblion* recommanda dès lors son gros volume comme un travail bien fait et utile et tout particulièrement comme un guide précieux pour la préparation de la partie historique des examens de philosophie. Dans la nouvelle édition qui vient de paraître, M. Merklein a augmenté son ouvrage, divisé aujourd'hui en deux volumes, d'une étude sur Kant (p. 565-692), qui en est peut-être le morceau le plus estimable. D'après l'ordre déjà suivi dans les études précédentes, mais avec encore plus de détails dans la narration et de rigueur dans l'analyse et la discussion l'auteur raconte la vie de Kant, puis expose sa doctrine sous le titre de chacun de ses grands ouvrages, enfin apprécie à fond cette doctrine. Ne craignons pas d'indiquer quelques têtes de chapitre de cette appréciation :

Causes des erreurs de Kant : le but poursuivi, la méthode pratiquée, les vices du raisonnement, l'emploi d'une langue imparfaite. — Nature de ces erreurs : ici neuf chefs pris dans la critique de la raison pure, sept dans la critique de la raison pratique, quatre dans la critique du jugement, deux dans la doctrine du droit, etc. — Le programme est séduisant : il est surtout bien rempli. Dans cette étude, comme dans toutes celles qui remplissent ces deux volumes, il n'y a ni appareil d'érudition, ni peut-être interprétations personnelles d'un caractère original. Mais l'exposition est sûre, la critique bien menée, la rédaction claire et même élégante, et l'esprit excellent. Les *Philosophes illustres* méritent une des premières places dans la petite bibliothèque de choix qui devrait être constamment à la disposition des élèves de philosophie dans nos grands et petits séminaires et dans les collèges chrétiens. Cela soit dit sans préjudice, bien au contraire, en confirmation de l'utilité que peuvent en retirer nombre de lecteurs qui ne sont plus sur les bancs de l'école.

16. — La thèse de M. G. Rodier, professeur de philosophie au lycée de Tarbes, sur *la Physique de Straton de Lampsaque* a l'honneur de figurer dans la « Collection historique des grands philosophes » de l'éditeur Félix Alcan, et ce n'est que justice. Straton est, en somme, fort peu connu, quoiqu'il occupe une place à part dans l'histoire de la philosophie ancienne, pour avoir fait plus ou moins dévier le dynamisme aristotélicien vers le mécanisme de Démocrite. Le chapitre consacré à sa vie et à ses œuvres par son récent interprète est une excellente mise en œuvre des fragments de Diogène de Laërte, de Plutarque, de Suidas, etc., qui concernent le philosophe de Lampsaque. Mais c'est surtout par l'exposition et la discussion de sa doctrine que ce travail mérite d'être remarqué. Cette étude était d'autant plus difficile que les opinions de Straton doivent être cherchées uniquement dans des témoignages presque toujours plus ou moins suspects d'inintelligence ou de partialité, et que les travaux récents sont loin d'avoir mis hors de toute contestation soit le fond même de la doctrine, soit son rapport avec les diverses écoles antérieures ou contemporaines. Je n'ai pas à juger sur ces deux points la thèse de M. Rodier ; mais je ne crains pas de trop m'avancer en la recommandant à l'attention des spécialistes. Relativement à la tradition péripatéticienne, Straton paraît ici moins un contradicteur ou un apostat qu'un disciple éclairé, qui accorde à l'expérience encore plus qu'Aristote ne lui avait attribué, et qui achève de constituer la physique aristotélicienne en bannissant de son domaine toute recherche des causes finales. Et à ce propos, on ne sera pas fâché de lire ici quelques lignes de l'auteur sur cette physique tant décriée : « .... (Elle) est supérieure, non seulement aux systèmes construits de toutes pièces et entièrement *a priori* des anciens physiciens, mais encore au mécanisme trop métaphysique des atomistes. Loin d'avoir arrêté le

développement des sciences naturelles, elle nous paraît au contraire en avoir suggéré la véritable méthode (p. 132). » — Quant aux doctrines propres à Straton sur « les principes de la physique, le temps et l'espace, l'origine et le système du monde, l'âme et la connaissance, » enfin sur les rapports entre la physique et la métaphysique, il suffit de signaler l'étude consciencieuse et pénétrante à laquelle M. Rodier, dans autant de chapitres successifs, a soumis les fragments d'auteurs anciens qui se rapportent à ces divers sujets, et de noter, à propos des accusations d'impiété qui pèsent sur la mémoire de Straton, le sentiment personnel de son habile interprète : « Il paraît s'être abstenu de nier aussi bien que d'affirmer l'existence de Dieu. Aucun texte d'un historien digne de foi ne nous autorise à penser qu'il se soit même posé la question » (p. 112). Les difficultés opposées par Straton à certaines preuves de l'immortalité de l'âme ne prouvent pas davantage qu'il ait pris parti dans la question. En somme, sa philosophie n'est guère qu'une physique, et c'est en positiviste, au sens exact du mot, non en athée, ni en panthéiste, ni en matérialiste, qu'il s'est révélé aux recherches de M. Rodier et que ce dernier nous le montre dans un livre des plus remarquables.

17. — Le travail de M. René Worms sur *la Morale de Spinoza,* composé pour le concours ouvert en 1890 sur « les principes de cette morale et l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes, » a été couronné par l'Institut *ex æquo* avec deux autres mémoires ; mais il a paru « répondre le mieux » aux vues de la section de morale. « Il est, au jugement de M. Léon Aucoc, président de la séance annuelle du 28 novembre 1891, bien pensé, exact et satisfaisant dans toutes ses parties. Il se distingue par la sobriété, l'impartialité, la modération de ses jugements. » On peut rabattre beaucoup de cet éloge, sans nier le mérite distingué de l'ouvrage. — La première partie, « Exposé critique de la morale de Spinoza, » est vraiment remarquable par le talent de l'analyse et de l'interprétation. L'auteur use peut-être un peu de la dangereuse méthode de beaucoup de ses maîtres, qui consiste à concentrer systématiquement, à synthétiser avec largeur, plutôt qu'à relever par une scrupuleuse analyse, et citation à citation, la pensée du philosophe qu'on étudie, à l'accoucher enfin plutôt qu'à la reproduire ; mais il n'en abuse pas trop et sur plus d'un point, la politique par exemple, il a soin de ne pas prêter à Spinoza certaines précisions catégoriques toutes modernes, comme l'ont fait d'autres critiques. Sur divers chapitres, liberté, critique du bien et des théories morales, idéal de la vie rationnelle, etc., il y aurait des réserves à exprimer, mais qui viseraient moins la fidélité de l'interprétation que la faveur trop marquée du juge. Ce défaut se manifeste surtout, naturellement, dans le chapitre de l'*Appréciation* consacré aux « mérites » de la morale de Spinoza (XIII

166-175) : quand bien même on admettrait à ce sujet les conclusions plus ou moins plausibles, plus ou moins discutables aussi, de M. Worms, il resterait à noter, à côté de l'habileté, de l'étendue, de la cohésion logique, qui distinguent l'édifice moral de l'*Éthique*, l'absolue inanité de la métaphysique qui le porte. Mais M. Worms a, semble-t-il, des idées trop peu arrêtées sur la philosophie première pour prononcer sûrement en ce qui touche les bases de la morale qu'il a si complaisamment développée. Il en marque du moins les défectuosités intrinsèques, avec une louable décision, dans le chapitre suivant, en les ramenant à l'absence de ces deux éléments essentiels de toute philosophie pratique : le sentiment et la liberté. — La seconde partie, *Histoire de l'influence exercée par la morale de Spinoza*, donnerait lieu à plus d'une observation de détail. On se demandera plus d'une fois, en lisant ce tableau, d'ailleurs très intéressant et très varié, s'il y a vraiment eu influence dans bien des cas où M. Worms aurait dû peut-être se borner à constater des ressemblances et des différences. De même que, dès l'*Introduction*, on pouvait lui contester que Spinoza ait « tiré les vraies conséquences des prémisses posées » par Descartes (p. 10), de même, et à plus forte raison, on contestera le spinozisme du *Traité de l'amour de Dieu*, de Malebranche. L'influence réelle de Spinoza se montre plus nettement en Allemagne, en Angleterre et en France, dans la période contemporaine ; reste à savoir s'il faut en voir un signe bien sérieux dans les romans de M. Bourget et dans les fantaisies décadentes de M. Barrès. — Quoi qu'il en soit, cette œuvre, remarquable à bien des égards, porte un peu partout ce caractère vague, mais réel, et qui est un vice rédhibitoire pour toute âme bien orientée : celui de la morale qui croit faire des héros et des saints sans la foi au Dieu vivant et personnel.

18. — C'est M. Armand Gasté, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Caen, qui a conseillé à M. l'abbé Bernier, professeur au collège de Sainte-Marie de Tinchebray, de prendre pour sujet de thèse latine du doctorat ès lettres la philosophie de Jean-Baptiste du Hamel, premier secrétaire de l'Académie des sciences. Lui a-t-il également conseillé de s'arrêter précisément, dans l'étude et l'examen de cette philosophie, à la question *De mente humana ?* Quoi qu'il en soit, cette détermination a le défaut, non seulement de bien restreindre un assez beau sujet, mais encore de fausser un peu la conclusion générale de M. Bernier : savoir que Du Hamel a été compté à tort parmi les adversaires de Descartes. Le cartésianisme, au moins tant qu'il a été combattu, pour ainsi dire, officiellement dans les écoles, était surtout un système d'explication du monde ; et à ce titre, le point central en était, ou peu s'en faut, la théorie cartésienne de la matière opposée à celle du péripatétisme. C'est aussi la doctrine très personnelle de Du Hamel sur « les formes substantielles » qu'il fallait surtout

mettre en relief pour bien voir en quoi il s'éloignait des doctrines cartésiennes. Or, M. Bernier n'en dit mot dans sa thèse, d'ailleurs consciencieuse et instructive. On pourrait lui chercher encore querelle au sujet de son premier chapitre, qui concerne la méthode ou la recherche de la vérité. Il est fâcheux que ce sujet, qui mériterait une thèse étendue, une thèse française, « la philosophie de Du Hamel, » ait été restreint à la psychologie ; mais une fois ce parti pris, pourquoi y rattacher la logique? Au reste, dans ce chapitre, et dans les deux autres sur « les facultés » et sur « la nature et la fin de l'âme humaine, » on voit que Du Hamel s'éloigne souvent de la doctrine de Descartes, spécialement sur les points les plus particuliers, les plus contestés aussi de cette doctrine. De sorte que la conclusion de la thèse pourrait être, non pas celle de l'auteur, mais la conclusion opposée : Du Hamel doit être considéré comme un des plus distingués et des plus sages adversaires du cartésianisme. Est-ce à dire qu'il y ait, à proprement parler, erreur sur ce point capital dans le travail de M. l'abbé Bernier ? Point du tout. Mais on peut appeler cartésianisme, comme il le fait lui-même, le spiritualisme de Descartes pris en gros, ou réserver ce nom (et ce serait peut-être préférable) aux points presque exclusivement propres à la doctrine cartésienne. Et naturellement ces deux définitions opposées amènent une opposition correspondante, dans l'énoncé des rapports de Du Hamel avec Descartes. Ces observations n'empêchent pas la thèse de M. l'abbé Bernier d'être un travail fort estimable. Si j'y ai insisté, c'est surtout pour montrer qu'un livre est encore à écrire sur le premier secrétaire de l'Académie des sciences et en particulier sur sa philosophie, dont Leibnitz faisait grand cas. LÉONCE COUTURE.

HAGIOGRAPHIE

1. *Los Niños santos o Leyendas infantiles*, por el P. FRANCISCO HATTLER, de la Compañia de Jesús. Obrita traducida del aleman por el P. JERONIMO ROJAS, S. J. Friburgo en Brisgovia, B. Herder, 1891, in-12 de 238 p. — 2. *Sainte Philomène, vierge et martyre, sa vie, ses miracles, son culte*, par Mme la Cte de CHABANNES. Paris, P. Lethielleux, 1891, in-18 de 260 p., 1 fr. 25. — 3. *Saint Christophe, sa vie et son culte, avec des appendices sur le culte de saint Gilles et des quatorze saints auxiliateurs*, par l'abbé F. MAINGUET. Saint-Christophe (Indre-et-Loire), s. d., in-12 de 306 p. — 4. *Histoire de saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Église*, d'après ses écrits et l'édition des bénédictins, par Un membre de la grande famille de Saint-Augustin. Bruxelles, Société belge de librairie. Paris, V. Palmé, 1892, 2 vol. in-8 de XIV-284 p. et 303 p., 6 fr. — 5. *Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry*, par le P. RAGEY, mariste. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, in-8 de XVI-363 p. 4 fr. — 6. *Étude historique sur saint Boniface de Bruxelles*, par le P. J.-F. KIECKER S. J. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-12 de 206 p., 2 fr. — 7. *Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus*, par le P. FRÉD. ROUVIER, S. J. Lille, Société de Saint-Augustin, s. d., petit in-16 de 79 p., 0 fr. 35. — 8. *Saint Pie V, pape du Rosaire*, par le R. P. CHARLES-ANATOLE JOYAU, des Frères Prêcheurs. Paris, Vic et Amat, 1892, in-8 de 397 p., 4 fr. — 9. *Vie de saint Jean de la Croix, écrite en son*

venir du troisième centenaire de son bienheureux trépas (1591-1891), par le R. P. ALPHONSE-MARIE DE JÉSUS, Carme déchaussé. 2e édit. Traduite de l'italien par l'abbé H. FEIGE, professeur au petit séminaire de Mélan (Haute-Savoie). Lyon, Emmanuel Vitte, 1891, in-18 de 125 p. — 10. *Vida de san Luis Gonzaga de la Compañia de Jesus*, por el P. F. ROUVIER, S. J., traducida y aumentada por D. FR. DIEZ DE RIVERA, rector de la iglesia del asilo del Sagrado Corazon de Jesus en Madrid. Tornai (Belgica), Sociedad de S. Juan Evangelista, in-16 de 64 p., 0 fr. 35. — 11. *Le Sei Domeniche con un triduo in apparecchio divoto alla festa dell' Anjelico Giovane san Luigi Gonzaga, della Compagnia di Gesù*, del P. PASQUALE DE MATTEIS, della medesima Compagnia Roma, Società di San Giovanni, in-32 de 102 p — 12. *Vita di san Luigi Gonzaga della Compagnia di Gesù*, scritta dal P. ALESSANDRO MAINERI, compendiata per la gioventù dal P. BALLERINI, della medesima Compagnia. Roma, tipografia liturgica di San Giovanni, 1891, in-8 de VI-188 p. — 13. Le même ouvrage, édition in-12 de VI-211 p., 1 fr. — 14. *La Vie de saint Louis de Gonzague*, patron de *la jeunesse chrétienne*, publiée à l'occasion du troisième centenaire du jour de sa mort par le R. P. MESCHLER, S. J., traduit de l'allemand par l'abbé LEBRÉQUIER, du diocèse de Bayeux. Paris, P. Lethielleux, 1891, in-8 de VIII-414 p , 3 fr. — 15. *La Vie de saint Louis de Gonzague*, d'après V. Cepari, son premier historien, par le P. CHARLES CLAIR, S. J. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8 de XIII-344 p., 4 fr. — 16. *Vie de Madame de la Tour-Neuvillars (Suzanne de la Pomélie), 1571-1616, modèle de perfection pour les femmes mariées et pour les âmes dévotes*, par le P. NICOLAS DU SAULT, S. J. Nouvelle édition annotée et précédée d'une introduction par M. le marquis Anatole de Bremond d'Ars-Migré. Nantes, V. Forest et E. Grimaud, 1889, in-12 de LXXVII-336 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Premier Français martyrisé au Japon, ou Vie du vénérable Guillaume Courtet, religieux dominicain*, par l'abbé G. TARNIQUET, curé de Sérignan (Hérault). Lille, Société de Saint-Augustin, 1891, in-8 de 214 p., 2 fr. — 18. *Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes, premier apôtre de leur culte*, par le R. P. ANGE LE DORÉ, supérieur de la Congrégation de Jésus et Marie. 1re partie, étude historique ; 2e partie, étude théorique. Paris, Lamulle et Poisson, 1891, 2 vol. in-8 de XXXI-418 et 412 p., 8 fr. — 19. *Étude sur le Sacré Cœur. II. Le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus*, par le P. E. LETIERCE, S. J. Paris, Vic et Amat, 1891, in-8 de XXII-596 p., 5 fr. — 20. *La Propagatrice de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Anne-Madeleine Rémuzat, religieuse professe de la Visitation Sainte-Marie au premier monastère de Marseille*, d'après les documents de l'ordre. D. S. B. Lyon, Vitte, 1891, in-8 de XXXIX-460 et 119 p., 5 fr. — 21. *Vie du Vénérable Bénigne Joly, fondateur des religieuses hospitalières de Notre-Dame de la Charité de Dijon, le Père des pauvres*, d'après les manuscrits et les auteurs contemporains, par l'abbé E. B***, curé de Volnay. Nouvelle édition. Dijon, imp. E. Jobard, 1892, in-8 de XVI-536 p. — 22. *Histoire de M. Agut, prêtre, chevalier de Saint-Pierre, fondateur de l'hospice de la Providence à Mâcon et de la Congrégation des sœurs du Saint-Sacrement*, par l'abbé LOUIS-M.-J. CHAUMONT. Lyon, Vitte, 1891, in-8 de XXIV-462 p. — 23. *La Mission du Su-Tchuen au XVIIIe siècle. Vie et apostolat de Mgr Poltier, son fondateur*, par LÉONIDE GUIOT, ancien conservateur des forêts. Paris, Téqui, 1892, in-8 de XX-521 p., 4 fr. — 24 *La Vita del Padre Rocco, narrata particolarmente ai populani, per* ALFONSO CAPECELATRO, Card Arcivescovo di Capua. Roma, Giovanni, 1891, in-8 de 163 p. — 25. *Le Cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines (1726-1804)*, par ARTHUR VERHAEGEN. Bruges, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1890, in-8 de 429 p., 4 fr. 20. — 26. *Le Vénérable Nunzio Sulprizio, modèle des apprentis*, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, s. d., in-32 de 51 p., 0 fr. 35. — 27. *Vie de Mgr de Forbin-Janson, missionnaire, évêque de Nancy et de Toul, fondateur de la Sainte-Enfance*, par le R. P. PHILIPIN DE RIVIÈRE, prêtre de l'Oratoire de Londres. Paris, J. Leday, 1892, in-8 de XI-527 p., 3 fr. 75. — 28. *Souvenirs d'une amie. La Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice*, par Une religieuse Ursuline, 2e édition, revue et considérablement augmentée. Paris, René Haton, 1891, 2 vol. in-8 de XIII-386 et 492 p., 10 fr. — 29. *Adolphe Kolping, l'apôtre des artisans*. Notice biographique par Dom LAURENT JANSSENS, bénédictin de Maredsous. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, in-8 de 225 p., 1 fr. 50. — 30. *Vie du R. P. Lataste, des Frères Prêcheurs, fondateur de l'Œuvre des réhabilitées*, par l'abbé MERCIER, aumônier des religieuses dominicaines de Béthanie.

Paris, bureaux de l'*Année dominicaine*, 1890, in-8 de VIII-332 p., 2 fr. 50. — 31. *L'Abbé Combalot, missionnaire apostolique. L'Action catholique de 1820 à 1870*, par Mgr RICARD, prélat de la maison de Sa Sainteté. Paris, Gaume, 1891, in-12 de XVI-656 p., 4 fr. — 32. *Les Grands Évêques de l'Église de France au XIXe siècle*, par Mgr RICARD. 2e série. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, s. d., in-8 de 304 p., 3 fr. — 33. *Le Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado*. Extraits de ses écrits précédés d'une notice par Un prêtre du Prado. Lyon, Vitte, 1891, in-12 de 361 p., 2 fr. 50. — 34. *Vie du P. Ludovic de Casoria*, d'après Son Ém. le cardinal ALPH. CAPECELATRO, archevêque de Capoue, par l'abbé M. LE MONNIER. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 35. *Vie de Madame Miquey et Souvenirs de Mulhouse*, par l'abbé JULES WAGNER. Mulhouse, F. Gangloff, 1891, in-12 de XXIV-168 p., 2 fr. 50. — 36. *Le Père de Geslin de Kersolon, d'après ses souvenirs. Hommage de ses amis*. I. Paris, H. Gautier, s. d., in-12 de 332 p., 3 fr. — 37. *Mgr Alexis Canoz, de la Compagnie de Jésus, premier évêque de Trichinopoly (1805-1888)*, par Un père de la même compagnie. Paris, Retaux-Bray, 1891, in-8 de 394 p., 5 fr. — 38. *Un Directeur de séminaire. L'Abbé Robelin, chanoine honoraire de Belley*, par l'abbé THÉLOZ, supérieur du petit séminaire de Meximieux. Lyon, Vitte, in-12 de XXI-332 p., 2 fr. 50. — 39 *L'Abbé Bourbonne, aumônier du premier monastère de la Visitation de Paris, 1834-1890*, par l'abbé SÉMÉRAIRE, deuxième vicaire de la Trinité. Paris, Vic et Amat, 1892, in-12 de 352 p., 3 fr. — 40. *Dom Maur Wolter et les Origines de la Congrégation bénédictine de Beuron*. Esquisse biographique par le R. P. Dom GÉRARD VAN CALOEN, O. S. B. de l'abbaye de Maredsous. Bruges, Lille et Paris, Société Saint-Augustin, 1891, in-12 de 132 p., 0 fr. 50. — 41. *Fastes de la sainteté en France au XIXe siècle. Recueil de biographies anecdotiques, dédié à la jeunesse*, par l'abbé E.-M. L., licencié ès lettres. Tournai et Paris, Casterman, 1891, in-8 de 200 p., 2 fr.

1. — Un livre destiné à l'édification des enfants, qui commence par représenter l'Enfant Jésus, la Sainte Vierge dans ses premières années, les Saints Innocents, doit occuper la première place dans cette nomenclature ; il n'est pas nécessaire d'insister pour dire que ce n'est pas un ouvrage de recherches historiques, mais seulement d'édification.

2. — Le livre de Mme la comtesse A. de Chabannes sur *Sainte Philomène et son culte* est surtout aussi un livre d'édification ; mais une partie considérable est consacrée à l'histoire du culte de la sainte martyre, et par conséquent se rattache à l'archéologie.

3. — *Saint Christophe, sa vie et son culte*, par M. l'abbé F. Mainguet, n'est pas un livre de critique proprement dite, quoique l'auteur fasse tous les efforts possibles pour établir l'authenticité de la légende du saint martyr. On y trouve des détails curieux sur la dévotion à saint Christophe, si populaire dans le moyen âge.

4. — Une *Vie de saint Augustin*, en deux volumes, ne peut guère être qu'un abrégé ; mais l'auteur du livre que nous annonçons a recherché avec soin tous les faits principaux de la vie du grand évêque. Il les présente avec méthode, et il explique avec clarté la doctrine de saint Augustin. Il a même soin d'insister sur les points qui peuvent plus particulièrement intéresser les théologiens de nos jours, et nous croyons qu'il ne s'est écarté en rien de la véritable doctrine, s'exprimant toujours avec une grande circonspection. Il nous paraît que sa lecture sera utile non seulement aux fidèles, mais même aux ecclésiastiques.

5. — La *Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry*, écrite par

le P. Ragey, mariste, en deux volumes in-8, a obtenu le succès dont elle était digne. Le même auteur vient d'en donner un abrégé en un seul volume, et il est inutile d'ajouter qu'il y a mis le même soin et la même exactitude. Il nous semble, par ces paroles, faire un éloge suffisant de ce livre digne de toute estime.

6. — *Saint Boniface de Bruxelles* est très peu connu dans les annales hagiographiques. Il occupa cependant une certaine place dans l'Église au XIIIe siècle. Son histoire intéressera surtout les habitants de Bruxelles, parce que, comme doyen du chapitre de Sainte-Gudule, il remplit un rôle assez considérable, même dans la vie civile de la cité; mais il ne se contenta pas de cette position, et on le voit s'opposer avec fermeté aux entreprises de l'hérésie de Simon de Tournay. Il prend aussi une part importante à d'autres affaires, comme à l'assemblée de Worms en 1231 et dans la cause de l'archevêché de Cologne. Devenu évêque de Lausanne, il entreprit la réforme de son clergé et eut beaucoup à souffrir de l'opposition qu'il rencontra. Ses relations avec les papes Grégoire IX, Célestin IV, Innocent IV, sont des plus intéressantes. Il faut en dire autant des chapitres consacrés au culte rendu au saint prélat. Cette partie est véritablement neuve et prouve l'étendue des recherches auxquelles s'est livré le P. Kieckens, de la Compagnie de Jésus. Presque tout dans ces derniers chapitres est nouveau et puisé à des sources inédites.

7. — Le P. Frédéric Rouvier, S. J., continue ses publications de propagande sur les saints de la Compagnie de Jésus. Nous avons aujourd'hui à annoncer une *Vie de saint Ignace* très abrégée.

8. — Le R. P. Joyau, des Frères Prêcheurs, a déjà publié une vie de saint Thomas d'Aquin et une vie de sainte Catherine de Sienne qui ont reçu un favorable accueil du public. Écrite avec piété, la vie de *Saint Pie V* ne sera pas moins bien accueillie. Ce n'est toutefois qu'un abrégé, et l'auteur n'a pas de documents inédits. Il suit l'ancienne méthode de raconter d'abord les faits, puis de faire voir les vertus en particulier. Il n'oublie pas la partie monumentale et il fait connaître les hommages rendus, soit dans la liturgie, soit par les écrivains, au saint pape dont il nous entretient.

9. — La *Vie de saint Jean de la Croix*, traduite de l'italien, n'est qu'un résumé très court des actions de ce grand serviteur de Dieu. On remarquera un appendice destiné à promouvoir la cause du doctorat de saint Jean de la Croix.

10, 11, 12, 13, 14 et 15. — Ces six volumes sont des expositions très succinctes de la *Vie de saint Louis de Gonzague*, publiées à l'occasion du troisième centenaire de sa mort. Quoique ces ouvrages se distinguent chacun par leurs mérites, nous ne pouvons nous arrêter sur des livres qui n'ont rien de véritablement original. Cependant celui du

P. Meschler accuse des recherches étendues, et la troisième partie surtout est remplie de vues neuves et intéressantes. Le livre du P. Maineri et les autres volumes sont ornés de gravures historiques qui plairont aux lecteurs. — Le numéro 15 nous donne une vie de saint Louis de Gonzague, d'après le P. Cepari, fidèlement interprété par le P. Charles Clair, tandis que dans les éditions précédentes, les textes avaient souvent été altérés. Plusieurs gravures sont tirées d'un ouvrage rare imprimé à Olmutz en 1727.

16. — *Madame de la Tour Neuvillars* (*Suzanne de la Pomélie*) naquit peu de temps après saint Louis de Gonzague. Sa vie, écrite par le P. Nicolas du Sault, S. J., est des plus intéressantes. Elle nous fait voir la force d'âme de cette grande dame, ses vertus éminentes, son zèle admirable pour la foi catholique au milieu d'une famille protestante. A côté de cette véritable servante de Dieu à l'esprit si élevé, nous remarquons des personnages très dignes de figurer dans l'histoire, comme Mgr de la Fayette, évêque de Limoges, Pierre de la Tour, appelé M. de Luchapt, demi-frère de Suzanne de la Pomélie, mort en odeur de sainteté dans l'ordre des Récollets, à Tulle, et d'autres membres de cette illustre famille, également remarquables par leurs vertus et leur grand caractère. M. Anatole de Bremond d'Ars nous fait connaître aussi plusieurs descendants de Mme de Neuvillars qui ont été presque nos contemporains. Ce livre, en général écrit avec une grande distinction, sera lu avec beaucoup de fruit.

17. — *Le Premier Français martyrisé au Japon, le Vénérable P. Guillaume Courtet*, de l'ordre de Saint-Dominique, a laissé une mémoire vénérée non seulement en raison de sa fin héroïque, mais encore à cause d'une vie toute consacrée par l'exercice des vertus les plus admirables. Nous ne doutons point qu'un jour il soit élevé sur les autels. Déjà dans son ordre il est invoqué, et on nous apprend que le R. P. Lacordaire avait continuellement une image de ce saint religieux dans sa cellule. Ses actions sont racontées d'une manière intéressante par M. l'abbé G. Tarniquet, curé de Sérignan (Hérault).

18, 19. — C'est en parlant des livres du R. P. Le Doré sur *les Sacrés Cœurs*, et de l'*Étude sur le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus*, par le P. Letierce, S. J., que l'on doit regretter d'être contenu dans de si étroites limites, car on se trouve en face d'ouvrages d'une grande valeur et de théologiens profonds qui traitent de matières très élevées. Le P. Le Doré divise son ouvrage en deux parties : la première est historique et la seconde dogmatique. Dans le livre du R. P. Le Doré, o trouve une explication rationnelle de ces expressions qui ont quel quefois semblé singulières à des théologiens : « le Cœur divin de Jésu et de Marie, Jésus est le Cœur divin de Marie ; » mais le Vénérabl P. Eudes voulait dire seulement « que Notre-Seigneur est la vie de s

Sainte Mère, que leur vie a été si intimement unie qu'ils semblaient n'avoir qu'un même cœur. » Les revendications de l'auteur pour la priorité de date des inspirations du Vénérable P. Eudes sur la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque ne veulent point assigner une supériorité ni à l'un ni à l'autre. La religieuse de Paray-le-Monial a reçu la mission de répandre la dévotion au Sacré-Cœur dans le monde entier; le P. Eudes était chargé de faire connaître le Cœur admirable de Marie et par suite celui de son divin Fils.

Le P. Letierce traite aussi quelques-unes des questions dont parle le P. Le Doré; mais son but principal est d'exposer les rapports de la Compagnie de Jésus avec la dévotion au Sacré-Cœur dans toutes les parties du monde. On ne lira point ces pages, écrites avec élégance, sans une profonde admiration pour le zèle des religieux qui ont si courageusement travaillé à répandre les merveilles du Cœur divin.

20. — C'est encore à la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus que se rapporte la vie d'*Anne-Madeleine Rémuzat, religieuse professe du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie de Marseille.* Cet ouvrage, écrit par une religieuse du même monastère, contient beaucoup de documents nouveaux tirés des archives de l'ordre. Au premier abord, on serait tenté d'y voir comme une simple continuation de la monographie de la Bienheureuse Marguerite-Marie ; mais en y regardant de près, on y trouve des renseignements variés sur l'établissement et la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur, qui ne figurent pas dans le premier ouvrage. A côté de la Vénérable Anne-Madeleine, Mgr de Belsunce tient une place considérable. La peste de Marseille est décrite avec des données encore inédites. Plusieurs des Mères de la Visitation du premier monastère de cette ville y sont présentées et offrent des modèles des plus hautes vertus.

21. — *Le Vénérable Bénigne Joly, fondateur des religieuses hospitalières de Notre-Dame de la Charité de Dijon,* et surnommé le Père des pauvres, appartient à cette pléiade de saints personnages qui ont fait la gloire du XVIIe siècle. Rien de plus admirable que son dévouement pour les membres souffrants de Jésus-Christ, que ses instructions pour les âmes qui tendent à la perfection. Ce livre, écrit d'après les mémoires des religieuses qui avaient reçu ses soins et d'après Dom Antoine Beaugendre, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, qui l'avait particulièrement connu, fera les délices des personnes pieuses et charitables. Il fait aussi connaître l'état religieux de la Bourgogne à cette époque.

22. — C'est dans la même province que nous trouvons un modèle véritable du clergé et de la vie chrétienne en la personne de *M. Louis Agut*, qui fut un imitateur de saint Vincent de Paul et du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, sur un plus petit théâtre. Il est surtout connu pour la fondation de l'hospice de la Providence ou des incurables à Mâcon. Il

fut un moment associé aux prédications du P. Bridaine et combattit avec une grande ardeur les erreurs du jansénisme ; aussi eut-il à souffrir une persécution longue et pénible. L'auteur consacre une partie de son livre à exposer la doctrine spirituelle et les vertus du saint prêtre. A la fin de l'ouvrage on trouve un appendice présentant l'histoire de la Congrégation du Saint-Sacrement depuis la mort de Louis Agut jusqu'à nos jours.

23. — François Pottier, fondateur de *la Mission du Su-Tchuen au XVIIIe siècle*, évêque d'Agathopolis, vicaire apostolique en Chine, membre de la Société des Missions étrangères de Paris, a travaillé dans ces parties lointaines de l'Extrême-Orient pendant longtemps, et comme chef de cette mission durant trente-sept ans, de 1756 à 1792. L'auteur, M. Léonide Guiot, suit son héros dans toute sa carrière, année par année, et fournit sur cette époque de l'histoire religieuse de la Chine des renseignements du plus vif intérêt. Ce n'est pas seulement ce saint évêque que l'on apprend à connaître, mais ce sont ses nombreux et infatigables compagnons d'apostolat. Ainsi, M. de Saint-Martin, qui fut son coadjuteur, M. Dufresse, MM. Devaut et Delpon, etc., qui souffrirent pour la foi et produisirent des fruits de salut. Mgr François Pottier ne mourut point martyr, mais endura pourtant les plus cruels traitements, et après sa mort il opéra des miracles.

24. — Le cardinal Capecelatro, en donnant la *Vie du P. Rocco*, fait connaître un des apôtres du peuple de Naples qui a joué un rôle très important dans cette ville. C'est l'un de ces fils de Saint-François qui, sans moyens extérieurs, ont rempli toute une grande cité d'œuvres utiles.

25. — Notre temps a surtout besoin d'exemples de force et de courage. Nous avons sans doute devant les yeux les modèles de la primitive Église, mais comme ces saints personnages vivaient dans une société toute différente de la nôtre, ils font peut-être moins d'impression sur nos esprits que des faits plus modernes. Aussi pensons-nous que M. Arthur Verhaegen a rendu un véritable service en publiant une vie très complète du *Cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines* de 1780 à 1804. Le souvenir de ce grand cardinal n'est point éteint, et ses luttes contre le gouvernement de Joseph II sont encore présentes à la mémoire de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'Église. Toujours sur la brèche, ce prélat infatigable s'oppose à tous les envahissements de l'impiété, c'est pourquoi il meurt en exil. Obligé de quitter le territoire prussien, il rend son âme à Dieu, à Bréda, le 11 juin 1804. Ce livre est écrit avec talent et rempli de documents.

26. — *Nunzio Sulprizio*, modèle des apprentis, est le sujet d'une vie très digne d'être offerte en modèle à tous les ouvriers. C'est un livre purement de propagande religieuse.

27. — Dans la *Vie de Mgr de Forbin-Janson*, par le R. P. Philpin de

Rivière, nous voyons l'histoire d'un prélat qui a joué un rôle important en France, en Asie et en Amérique. Né dans une grande famille, il sacrifia tout à sa vocation de prêtre et de missionnaire. On sait comment il se trouva mêlé aux affaires politiques de son pays ; mais pour lui, il ne chercha jamais que le salut des âmes. Sa vie est racontée avec beaucoup de charme par le P. Philpin de Rivière, de l'Oratoire de Londres, et elle apprend des choses nouvelles sur quantité de personnages de l'époque.

28. — Déjà nous avions une *Vie de la Mère Marie-Thérèse*, née Théodelinde Dubouché, *fondatrice des religieuses de l'Adoration réparatrice*, écrite avec talent par Mgr d'Hulst. Une religieuse ursuline, qui avait été intimement liée avec cette servante de Dieu, en a écrit aussi des Mémoires, dont elle donne en ce moment une seconde édition beaucoup augmentée. Peut-être trouvera-t-on qu'elle entre dans des détails un peu trop minutieux, mais ils permettent de suivre pas à pas la marche ascendante de cette âme vers Dieu.

29. — *Adolphe Kolping*, fondateur et premier président général du Gesellenverein, est digne de marcher à côté des fondateurs des sociétés charitables de tous les siècles. Son association, très répandue dans l'Allemagne du sud et en Autriche, se signale par les services qu'elle rend à la cause catholique, même à Berlin et à Cologne. Kolping n'était pas seulement un homme d'action, mais c'était aussi un homme de grande prière. Son exemple est très touchant et mérite d'être étudié avec attention. On peut bien appliquer à son œuvre ces paroles de l'encyclique *Rerum novarum :* « Nous augurons de ces corporations les plus heureux fruits, pourvu qu'elles continuent à se développer et que la prudence préside toujours à leur organisation. » L'auteur de ce livre est Dom Laurent Janssens, bénédictin de Maredsous.

30. — *Le P. Lataste* est une figure singulière à notre époque. Homme d'œuvres et de propagande, il se livre à quantité d'entreprises charitables avant de recevoir le sacerdoce et d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Une fois consacré à Dieu par les vœux de religion, il fait des progrès rapides dans la voie de la perfection, et bientôt il est inspiré de travailler à une œuvre de réhabilitation pour les femmes tombées dans le vice. Cette œuvre, appelée Œuvre de Béthanie, fut fondée au prix de grands sacrifices par le pieux dominicain. Elle est très connue de toutes les personnes qui s'intéressent aux choses de l'Église à notre époque. On lira pourtant avec un bien vif intérêt les détails que fournit l'auteur de ce livre sur cette congrégation utile dans tous les temps.

31. — Après le R. P. Lataste, mort en 1869, nous parlerons de *l'Abbé Combalot, missionnaire apostolique*. L'auteur, Mgr Ricard, a raison de donner un second titre à son livre en l'appelant « l'Action catholique de 1820 à 1870. » En effet, il ne se passe pas d'événements un

peu importants, en France surtout, dans lesquels l'abbé Combalot, que l'on nommait ordinairement le P. Combalot, ne joue un rôle. Son historien a reçu communication d'un grand nombre de documents inédits; il en profite pour faire de longues citations qui feront connaître parfaitement le héros et beaucoup de ses contemporains. Personne ne représenta mieux le prédicateur catholique que l'abbé Combalot. Il s'est fait entendre dans la France entière et dans d'autres pays. Partout il inspira la vénération la plus profonde pour son noble caractère et pour la conduite de sa vie. C'était véritablement, comme le peuple romain l'appelait : *il predicatore.*

32. — La même plume qui fait revivre le pieux abbé Combalot nous offre une galerie de tableaux dans laquelle figurent les prélats de l'Église de France qui lui ont paru les plus remarquables durant le XIXe siècle. La deuxième série, la seule qui nous soit parvenue, comprend les portraits du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, du cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, de NN. SS. de Mazenod, évêque de Marseille, Berteaud, évêque de Tulle, Dupanloup, évêque d'Orléans, Besson, évêque de Nimes, et Parisis, évêque d'Arras. Ces notices sont la plupart tirées de vies plus complètes.

33. — « Il y aura bientôt douze ans que *le Père Chevrier* est mort. Sa mémoire est restée en vénération, et de toutes parts on demande sa vie. En attendant qu'il soit possible de la donner au public, il a semblé à propos de faire paraître une courte notice qui rappellera son souvenir à ceux qui l'ont connu. » C'est ainsi que débute la biographie de ce saint prêtre, fondateur d'une œuvre de charité très importante, le Prado, à Lyon. Rien de plus édifiant que cette vie toute consacrée à la charité et aux bonnes œuvres. C'est un point de l'histoire religieuse de Lyon, tout nouveau et fort utile à connaître. Le volume se compose en majeure partie des œuvres mêmes du P. Chevrier.

34. — De nos jours, la ville de Naples a été le témoin de la vie miraculeuse du *P. Ludovic de Casoria*, de l'ordre des Capucins. Cet admirable religieux nous fait connaître le rôle de saint François lui-même. Né dans une basse condition et simple ouvrier menuisier, il fut appelé à la vie religieuse, et admis dans l'ordre des capucins. Sans grands moyens naturels, sans études littéraires étendues, ne parlant que le dialecte italien de Naples, il exerça une action naturellement inexplicable sur les plus hautes classes de la société. On le voit fonder des associations, des écoles, des collèges, et pour l'un d'eux, dépenser jusqu'à trois cent mille francs. Il s'occupa beaucoup de la convers des jeunes nègres et fit trois fois le voyage de l'Afrique dans l'int de cette œuvre. Il eut des révélations et des extases, et il a opéré miracles. Son histoire, écrite par un prince de l'Église, le cardinal pecelatro, en fournit la preuve.

35. — Au mois d'août 1886, mourait, dans la ville de Mulhouse, *Mme Miquey*, qui laissait une mémoire en vénération. Cette servante de Dieu, engagée dans les liens du mariage, mit toujours avant tout les devoirs de la piété. Elle visita le curé d'Ars et en retira un grand profit. Elle aida toutes les œuvres de charité de sa ville natale et elle eut la principale part à la fondation de l'ouvroir des dames. La guerre de 1870 lui offrit l'occasion de montrer sa charité dans tout son plein ; elle organisa des secours pour les blessés et travailla puissamment à la création d'orphelinats, de cercles catholiques des jeunes gens, et d'autres œuvres pour la jeunesse. Sa mort fut regardée comme un deuil universel pour la ville de Mulhouse.

36. — *Le P. Geslin de Kersolon*, mort en 1888, fut un saint prêtre et un homme de bonnes œuvres. Ses amis ont recueilli ses souvenirs, et nous font connaître cet homme de Dieu, si dévoué, si mort à lui-même, si entreprenant pour le salut des âmes. Il a été le disciple très fidèle du vénérable Pallotti, et il vécut pour ainsi dire dans l'intimité de Grégoire XVI. Nous n'avons encore reçu que le premier volume.

37. — La Vie de *Mgr Alexis Canoz, S. J., premier évêque de Trichinopoly*, offre un tableau très intéressant des missions du Maduré, confiées aux Pères de la Compagnie de Jésus, et dont le P. Canoz fut supérieur. Il y fit de très grandes choses et y fonda le collège de Négapatam. En 1847, il fut nommé évêque de Tamase et vicaire apostolique. Après avoir vu l'incendie de son collège, il créa différents établissements et accomplit un voyage en Europe pour y trouver les ressources nécessaires. L'auteur nous fait connaître son administration à Bombay, son pèlerinage à Goa et les difficultés du concordat de 1857, combien il eut à combattre contre le protestantisme et pour l'établissement des écoles, combien il souffrit durant la famine du Maduré ! Il eut la consolation de voir un nouveau concordat en 1886, et à cette occasion, il fut nommé au siège de Trichinopoly. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans, en 1888, pendant un nouveau voyage en Europe. Ce récit, écrit avec distinction par un de ses confrères, enrichit l'histoire de l'Église de documents précieux.

38. — On peut regarder la biographie de *l'Abbé Robelin*, par M. le chanoine Théloz, comme le tableau d'un parfait modèle du clergé dans différentes situations, mais surtout dans la position délicate de professeur de séminaire. C'est aussi un tableau abrégé de l'état du diocèse de Belley pendant un demi-siècle. Il y aura avantage, pour ux qui suivent la même carrière, à étudier les actes de ce prêtre humble mortifié. Il n'y a, du reste, aucune trace de voie extraordinaire.

39. — Mort en 1890, *l'Abbé Bourbonne* remplit dans Paris un minis-e très actif, au-dessus même de ses forces. Il se trouvait employé ns le clergé de Saint-Eustache, à Paris, au moment des troubles

de la Commune, et par son zèle, par son habileté, il rendit de grands services aux fidèles de cette paroisse. Il a laissé des notes intimes dont son historien s'est servi pour nous montrer les vertus et les sentiments de cet apôtre dévoué et de ce pieux directeur des âmes.

40. — Si l'espace nous le permettait, nous devrions nous étendre davantage sur *Dom Maur Wolter*, fondateur de la Congrégation bénédictine de Beuron, par le R. P. Dom Gérard Van Caloen, son disciple. En effet, ce religieux a rempli une place considérable dans l'histoire de l'Église d'Allemagne au XIXe siècle. Nous le voyons faire un pèlerinage en Terre-Sainte, restaurer l'abbaye de Saint-Martin de Beuron et obtenir l'érection d'une Congrégation nouvelle de bénédictins. Il fonda aussi l'abbaye de Maredsous, subit la persécution qui ferma le premier de ces monastères et obligea Dom-Maur de fuir en plusieurs pays. L'abbaye de Seckau en Styrie, ainsi que celle d'Emmaüs à Prague, lui doivent leur restauration. Son disciple et historien s'étend avec bonheur sur les qualités morales et sur la piété de ce religieux, vrai modèle d'un moine selon la règle de saint Benoît. Dom Maur Wolter n'est pas seulement un grand religieux, il a écrit des ouvrages remarquables.

41. — Dans les *Fastes de la sainteté en France au XIXe siècle*, M. l'abbé E.-L. M. déplore le malheur de notre temps, où on met entre les mains de la jeunesse les vies de tous les hommes un peu remarquables, et où on néglige de lui faire connaître les vies des pieux personnages qui ont sanctifié notre époque. Pour obvier à ce malheur, il trace un tableau rapide de l'existence d'un grand nombre de chrétiens ou de chrétiennes qui, durant le XIXe siècle, ont fait la gloire de la religion.

DOM PAUL PIOLIN.

THÉOLOGIE

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur von OSCAR VON GEBHARDT und ADOLF HARNACK. Leipzig, Hinrichse Buchhandlung. — 1° V. Band. Heft 2. *Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians*, von Prof. Dr E. NOELDECHEN; *Neue Fragmente des Papias, Hegesippus und Pierius in bisher unbekannten Excerpten aus der Kirchengeschichte des Philippus Sidetes*, von Dr C. DE BOOR. 1888, in-8 de 184 p. Prix : 7 fr. 50. — 2° Heft 3. *Das Hebräer-Evangelium. Ein Beitrag zur Geschichte und Kritik des hebräischen Matthäus*, von RUDOLF HANDMANN. 1888, in-8 de 142 p. Prix : 5 fr. 50. — 3° Heft 4. *Agrapha, aussercanonische Evangelienfragmente in möglichster Vollständigkeit* zusammengestellt und quellenkritisch untersucht, von ALFRED RESCH. Anhang : *Das Evangelienfragment von Fajjum*, von ADOLF HARNACK, 1889, in-8 de 520 p. Prix : 21 fr. 25. — 4° VI. Band. Heft 1. *Die Textüberlieferung der Bücher des Origenes gegen Celsus in den Handschriften dieses Werkes und der Philokalia. Prolegomena zu einer kritischen Ausgabe*, von Dr PAUL KOETSCHAU. 1889, in-8 de 157 p. Prix : 6 fr. 85. — 5° Heft. 2. *Der Paulinismus des Irenaeus. Eine Kirchen- und Dogmengeschichte*

chichtliche Untersuchung über das Verhältniss des Irenaeus zu der Paulinischen Briefsammlung und Theologie, von Dr JOHANNES WERNER. 1889, in-8 de 218 p. Prix : 8 fr. 75. — 6e Heft 3. *Die gnostichen Quellen Hippolytus in seiner Hauptschrift gegen die Häretiker*, von HANS STAEHELIN. *Sieben neue Bruchstücke der Syllogismen des Apelles. Die Gwynn'schen Cajus-und Hippolytus-Fragmente. Zwei Abhandlungen*, von ADOLF HARNACK. 1890, in-8 de 133 p. Prix : 5 fr. 50.

MM. Oscar von Gebhardt et Adolphe von Harnack continuent sans interruption, avec l'aide de leurs collaborateurs, leur intéressante et fort utile publication de *Textes et de recherches pour l'histoire de l'ancienne littérature chrétienne*. Divers incidents ont retardé le compte rendu d'un certain nombre de livraisons. Heureusement l'intérêt de ces recherches est toujours actuel.

1. — L'importance des écrits de Tertullien fait que la fixation de leur date mérite d'être déterminée avec soin ; les variations de ce grand homme et les erreurs dans lesquelles il tomba pendant les dernières années de sa vie rendent même indispensable, au point de vue doctrinal comme au point de vue historique, la détermination de la période pendant laquelle ses ouvrages ont été composés. Le Dr É. Noeldechen, professeur au gymnase de Magdebourg, a étudié la question avec beaucoup de soin et à l'aide de toutes les ressources que lui fournissaient la critique et la philologie. Voici les résultats auxquels il est arrivé : Avant la publication de sa célèbre *Apologie*, Tertullien avait écrit : *De Baptismo*, en 194; *Adversus Judæos*, en 195; *De Spectaculis*, en décembre 196; *De Cultu feminarum*, I; *De Oratione ; De Idololatria*, en avril 197 ; *De Cultu feminarum*, II; *Ad martyres*, au milieu de l'été 197; *Ad nationes*, I, II; *Apologeticum*, fin de l'été 197. La date des trois écrits suivants : *De Testimonio animæ*, *De Prescriptione hæreticorum* et *Adversus Hermogenem*, est incertaine. Les années 200 à 204 furent occupées par les deux éditions perdues des deux premiers livres contre Marcion. Au commencement de 204 : *De Pœnitentia*. Entre 204 et 207 ou 208 : *De Patientia; Ad uxorem* et probablement *Adversus Valentinianos*. De 207 ou 207 à 210 ou 211 parurent : *Adversus Marcionem*, I (3e édition), 207 ou 208; *De Pallio*, 209; *Adversus Marcionem*, II, III; *De Anima*, 211 ou 210. Le *De Corona* parut en mars 211 ; *Ad Scapulam*, en septembre 212; *De fuga in persecutione*, en décembre 212; *Scorpiace*, au printemps 213. Comme les années 203-205, les années 211 à 213 (printemps) avaient été un temps de persécution. Au contraire, les années 213-217 sont une période de tranquillité et voient paraître : *Adversus arcionem*, IV (douteux); *De Carne Christi; De resurrectione carnis ; De irginibus velandis ; Adversus Marcionem*, V. La révolte contre l'Église maine embrasse les années 217 à 221 : *Adversus Praxeam*, 217 ; *De hortatione castitatis; De Monogamia; De Jejunio adversus psychis; De Pudicitia.*

Les *Nouveaux Fragments de Papias, d'Hégésippe et de Piérius* (p. 167-184), tirés par le Dr C. de Boor, bibliothécaire de l'Université de Bonn, du *Codex Baronianus* 142, sont peu importants, mais ils méritaient néanmoins d'être signalés et recueillis.

2. — *L'Évangile des Hébreux*, étudié par M. Rodolphe Handmann, est un sujet fort intéressant, mais sur lequel les renseignements sont fort maigres. L'auteur divise son travail en quatre sections : I. Histoire de la critique : 1° de Lessing à Credner ; 2° Schneckenburger, l'école de Tubingue et ses adversaires ; 3° Hilgenfeld, Nicholson, Gla. — II. Témoignages de l'ancienne Église, c'est-à-dire de Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, saint Irénée, saint Épiphane, Théodoret, saint Jérôme, le Vénérable Bède, Nicéphore, le *Codex Tischendorfianus* III. — Section III. Fragments conservés de l'Évangile des Hébreux : 1° Faits historiques ; 2° Dialogues ; 3° Paroles, discours et comparaisons. Tous ces fragments, relativement courts et peu nombreux, sont rapportés tout au long et discutés, p. 66-103. — La section IV est consacrée aux conclusions et aux hypothèses. Ces conclusions sont en partie problématiques et contestables, mais les documents réunis par M. Handmann sont précieux et l'on ne pourra étudier désormais l'Évangile des Hébreux sans recourir à lui.

3. — Les *Agrapha* sont, en général, des paroles de Notre-Seigneur, qui n'ont pas été écrites dans les Évangiles canoniques, mais ont dû être conservées par la tradition orale, d'où leur nom d'*agrapha*, « non écrites. » L'expression n'est pas rigoureusement exacte, puisque, si les *agrapha* ne sont pas écrits dans les Évangiles canoniques, ils le sont dans les œuvres des Pères, mais « écrit » s'entend d'un écrit canonique. M. Resch entend par *agrapha* les paroles du Seigneur conservées par la littérature chrétienne primitive, qui ne se trouvent ni dans les Évangiles canoniques ni dans les Évangiles apocryphes. Ce sujet est très intéressant par lui-même. M. Resch en fait connaître d'abord la bibliographie, puis il en fait la critique, en donne le texte complet, etc. Le nombre des véritables *agrapha* ou paroles du Seigneur qu'il rapporte est de soixante-quatorze. Les *agrapha* douteux, non authentiques, tirés des Évangiles apocryphes et d'autres sources plus ou moins suspectes et également reproduits, sont au nombre de cent trois. Le travail de M. Resch est un modèle d'exactitude et de recherches savantes et consciencieuses. Ses idées sur l'origine des Évangiles prêtent toutefois à la critique.

Le volume sur les *agrapha* se termine par une curieuse étude de M. Harnack sur le *Fragment des Évangiles du Fayoum*, p. 483-497. fragment, qui a trois centimètres et demi de hauteur et quatre cen mètres un tiers de large, est un morceau de papyrus contenant s lignes dont la fin manque. Il fait partie des papyrus de Vienne, conn sous le nom de papyrus de l'archiduc Rainer, lesquels proviennent

Fayoum, l'ancien nome arsinoïte d'Égypte. Le docteur Bickell a fait le premier connaître ce fragment, en 1885, dans la *Zeitschrift für katholische Theologie*, publiée par les Pères jésuites d'Insprück, et suppose que c'était un fragment d'un Évangile non canonique. Ce morceau de papyrus a été écrit au IIIe siècle, avant la persécution de Dioclétien. M. Harnack pense qu'on peut soutenir que ce court fragment provient d'un Évangile non canonique, mais que le fait n'est pas établi.

4. — M. Paul Kœtschau, professeur au gymnase d'Iéna, a étudié avec soin, afin d'en préparer une édition critique, les manuscrits des *Livres contre Celse* et de la *Philocalie* d'Origène. Comme ces écrits d'Origène sont très importants, l'auteur a fait une œuvre utile et d'autant plus méritoire que le travail auquel il s'est livré est plus aride et plus ingrat. Tous les manuscrits sont décrits avec une scrupuleuse exactitude. Un grand tableau, placé à la fin du volume, en fait connaître la date et la filiation.

5. — Le *Paulinisme d'Irénée*, par le docteur Jean Werner, *Privat docent* à l'Université de Marbourg, est partagé en deux parties, la première se rapportant à l'histoire de l'Église, la seconde à l'histoire du dogme. L'auteur nous montre d'abord comment saint Irénée cite saint Paul, et l'idée qu'il se fait de l'apôtre, puis quelle est sa doctrine sur le salut. Ses conclusions ne seront pas admises par tout le monde. D'après lui, l'évêque de Lyon n'a ni une grande sympathie pour l'apôtre des Gentils ni une profonde intelligence de sa doctrine; il n'a pas même compris la pensée fondamentale de saint Paul sur le salut, et malgré les nombreuses citations qu'il tire de ses épîtres, le paulinisme n'est pas le fondement de sa théologie. Il est permis de faire appel d'une pareille sentence.

6. — M. Hans Stæhelin considère saint Hippolyte comme l'auteur des *Philosophoumena*, publiés pour la première fois depuis quelques années, et sur lesquels on a déjà tant écrit. Il cherche quelles sont les sources gnostiques de cet ouvrage, qu'il appelle plus justement *Refutatio omnium hæresium*, et qui est l'un de ceux qui nous fournissent le plus de renseignements sur le gnosticisme. Saint Hippolyte a emprunté beaucoup aux autres écrivains qui ont réfuté les hérétiques et aux hérétiques eux-mêmes. On n'a pas contesté sa bonne foi, mais on a soutenu qu'il s'était trompé sur l'origine, la nature et la valeur de plusieurs des sources auxquelles il avait puisé. M. Stæhelin s'attache à démêler les parties des *Philosophoumena* qui sont au-dessus de tout soupçon et celles qui vent être justement suspectées.

'armi les gnostiques se trouvait un fameux disciple de Marcion, mmé Apelles. Il avait composé un livre intitulé les *Syllogismes*, qui ait pendant aux *Antithèses* de son maître Marcion. Cet écrit est perdu n'est connu que par quelques maigres indications des *Philosophou-*

mena, etc. M. Harnack, qui avait déjà publié en 1874 une dissertation : *De Apellis gnosi monarchica*, a retrouvé sept nouveaux fragments du travail de cet hérétique qui, le premier et longtemps avant Strauss, a parlé de « mythes » dans l'Écriture. Ces sept fragments sont tirés du livre *De Paradiso* de saint Ambroise. M. Harnack ne pense pas que l'évêque de Milan ait eu entre les mains un exemplaire des *Syllogismes ;* il suppose qu'il a connu les extraits qu'il rapporte de cet ouvrage par le Commentaire de la Genèse d'Origène. Dans ces quelques pages, M. Harnack ne donne pas seulement les sept nouveaux fragments, il reproduit aussi ceux qu'on connaissait déjà auparavant. — Les Fragments de Caius et de saint Hippolyte, dont s'occupe M. Harnack à la fin de ce volume, ont été découverts par M. Gwynn dans un commentaire syriaque encore inédit du jacobite Denys Barsalibi, sur l'Apocalypse, les Actes et les Épitres. Ce sont des extraits des *Capita Hippolyti adversus Caium*, et ce qui en fait l'intérêt principal, c'est qu'ils ont trait à l'Apocalypse.

N. O.

Instructions pour les personnes du monde, *dédiées aux Agrégées de Notre-Dame du Cénacle et aux associations des Enfants de Marie,* par Mgr Charles Gay, évêque d'Anthédon. Paris, J. Leday, 1892, 2 vol. in-12 de xii-366 et 394 p. — Prix : 7 fr. 50.

Mgr Gay terminait la préface de cet ouvrage le 13 janvier 1892 : six jours après, le 19, il rendait son âme à Dieu.

L'illustre et vénéré défunt semblait avoir quelque pressentiment de sa fin prochaine ; ces lignes ne nous permettent pas d'en douter : « Maintenant, nous prenons congé de ce public chrétien, à qui, depuis tant d'années, nous nous sommes adressé et qui nous a fait un si bon et si charitable accueil. Le Saint-Esprit nous dit que « s'il y a un temps pour parler, il y en a un pour se taire. » Le temps de se taire est arrivé pour nous.... Nous entrons donc, et pour y demeurer sans doute jusqu'à la fin, dans cette heureuse et silencieuse retraite qui est la grâce suprême que Dieu accorde à ses enfants.... »

L'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs est donc en quelque sorte le testament spirituel du savant et pieux auxiliaire du cardinal Pie. Il renferme une série d'instructions que Mgr Gay fut appelé à donner à deux œuvres dont il avait été chargé à son retour à Paris, dans son diocèse d'origine : les Agrégées de Notre-Dame du Cénacle et les Enfants de Marie. C'était une prédication nouvelle pour lui qui, « guidé et souvent obligé par les circonstances, avait, depuis bien des année gouverné et prêché principalement des religieuses. » Mgr Gay regard « comme une grâce d'avoir à rendre témoignage à Dieu au milieu d'âm posées dans des conditions différentes et qui, bien que diversemen traitées par Dieu, ne lui sont pas moins chères que les autres. » I

voulut en profiter pour combattre ce préjugé malheureusement trop accrédité auprès de beaucoup d'esprits superficiels : « que le christianisme est trop de l'autre monde pour servir de règle à ceux qui ont à vivre en celui-ci. » Des quarante « instructions » qui remplissent ces deux volumes se dégage, en effet, cette conclusion : « que la sainte et sage doctrine du Christ.... est la règle de tout le genre humain ; qu'elle convient à tous les temps, à tous les lieux, à tous les âges, à toutes les conditions ; qu'elle contient, pour la famille comme pour les individus, pour les sociétés comme pour les familles, le mot de l'ordre, de la justice, de la perfection morale, de la paix et de la vraie prospérité.... »

Les sujets des vingt-deux premières instructions ont été fournis à Mgr Gay par le chapitre douzième de l'épître de saint Paul aux Romains ; il y a là comme un code abrégé de la morale chrétienne, opportun à développer en présence de tous les fidèles, mais surtout devant un auditoire qui, par la position sociale de ses membres, par leur culture, leur développement intellectuel, les aptitudes et les besoins qui en naissaient, semblait l'imposer à l'orateur. Mgr Gay s'empressa de s'établir sur ce bon terrain, et ces instructions ne furent que le commentaire de ce chapitre. Il revenait ainsi à la méthode de nos saints Pères, à celle, surtout, de saint Augustin et de saint Jean Chrysostome, et il était persuadé que, par ce retour à la vieille tradition de l'apostolat chrétien, la prédication moderne toucherait plus efficacement, éclairerait d'une manière plus complète et produirait plus de fruits dans les âmes ; aussi bien, quand on explique l'Écriture sainte, « on marche sur un sol si ferme et dans une lumière si pure, on est si sûr de faire écho à la parole divine, d'enseigner selon Dieu, de donner aux âmes le pain qui peut les nourrir et dont, avec plus ou moins de conscience, elles ont toutes et toujours faim ! »

Le second volume contient des sujets variés dont diverses circonstances décidèrent le choix. Citons surtout les instructions sur « la présence surnaturelle de Dieu dans l'âme, » fait qui constitue le fond même de la grâce ; sur la vraie notion de « l'action chrétienne ; » sur « la prière ; » sur « la nature, la loi et l'histoire du sacrifice ; » sur « le plan général de Dieu dans sa création et le nombre final des élus. »

Cet ouvrage, « sorti, comme presque tous ceux de Mgr Gay, de son ministère, » continuera à produire, après la mort si profondément regrettable de l'auteur, les heureux effets que sa parole produisait dans les âmes. « Le temps de se taire est arrivé pour lui : » nul ne le regrette plus que nous ; mais nous espérons bien que n'arrivera jamais pour lui « le temps d'être oublié ; » ce livre qu'il nous envoie pour ainsi dire d'au delà de la tombe continue son ministère, et même après sa mort l'illustre orateur se fait encore entendre à nous. Il disait de ses ouvrages qu'étant « sortis de son ministère, c'était une raison pour qu'ils fussent plus vi-

vants et plus actuels. » Nous sommes de son avis : ses excellents ouvrages lui survivront ; comme ils répondent à des besoins vrais de l'âme, ils seront toujours d'une heureuse « actualité ; » comme ils ont été « parlés » avant d'être « écrits, » on sentira toujours palpiter en eux cette « vie » qui anime les mots et les fait pénétrer plus avant dans les cœurs. Ces livres figureront avec honneur à côté des chefs-d'œuvre d'exposition de doctrine et de spiritualité qui sont la richesse et la gloire de l'Église catholique.

F. Chapot.

Religion, par M. G. de Molinari. Paris, Guillaumin, 1892, in-12 de viii-260 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un joli volume, bien composé, qui se lit facilement et agréablement et qui manifeste des intentions excellentes. Malheureusement, il ne nous est pas possible d'accepter le point de vue de l'auteur. Ce n'est pas que M. de Molinari soit hostile au sentiment religieux, ou même en particulier à la religion catholique. Bien au contraire, il constate la gravité de la crise actuelle, il l'attribue au manque d'honnêteté des gouvernements, et à l'incapacité des classes émancipées par la Révolution de se conduire elles-mêmes. Il leur faut les lumières pour connaître leur devoir, et la force morale pour l'accomplir. La science économique leur en donnera la connaissance et la religion fortifiera leur volonté. Mais pour cela, il est nécessaire que les religions soient libres, indépendantes et propriétaires. La concurrence avivera le sentiment religieux et elle détruira tous les effets que l'on a coutume de redouter de l'établissement des biens de mainmorte. L'auteur pense d'ailleurs qu'il n'y a pas lieu de créer de nouvelles religions. Les anciennes suffisent et suffiront sans doute encore longtemps. La science les gêne passagèrement parce qu'elle les oblige à se dépouiller de certains préjugés ; mais la science, en définitive, sera favorable au sentiment religieux, en établissant sur des bases plus larges et plus solides le concept de la divinité et celui de l'immortalité de l'âme.

Ainsi M. de Molinari est pour la séparation de l'Église et de l'État, mais une séparation faite non contre la religion, mais en sa faveur, reconnaissant les églises comme des associations libres et propriétaires. Cette solution ne nous déplairait pas. C'était la situation de l'Église sous l'empire romain et au moyen âge. Elle était alors libre, propriétaire, et l'État n'avait point, comme aujourd'hui, une part régulière dans la nomination des hauts dignitaires du clergé. Qu'on nous rende cette situation, nous ne demandons pas mieux. Toutefois l'honnêteté la plus simple obligerait le gouvernement à restituer au moins quelque chose des biens qu'il nous a pris et qu'il supplée, depuis le concordat, par un traitement. Prendre sans compensation les biens d'une société qui n'est point disparue n'est pas plus permis que de prendre les biens d'un

individu encore existant. Nous serions donc volontiers d'accord avec M. de Molinari sur ce point ; mais il est un côté de la question qui nous a paru échapper complètement à l'auteur. Il traite de l'origine et du développement de la religion en homme qui n'a qu'une connaissance fort inexacte de la vraie nature de la religion.

Le mot religion a été bien souvent profané dans le monde ; en réalité, il ne peut y avoir qu'une seule religion. La religion n'est pas en effet un certain besoin, auquel l'humanité pourvoit de son mieux selon son degré de civilisation ; c'est un lien social, suivant l'étymologie du mot, entre l'homme et Dieu. Comme il n'y a qu'un Dieu, ce lien ne peut être de natures diverses. Et si, sortant des préceptes les plus généraux de la loi naturelle, nous recherchons avec ce Dieu une union plus intime, il est évident que Dieu seul peut nous dire jusqu'à quel point cette union lui convient et de quelle manière nous pouvons y arriver. L'idée d'une religion organisée appelle donc celle de révélation. En effet, toutes les grandes religions ont prétendu s'appuyer sur des manifestations plus ou moins authentiques de la divinité. Il n'échappera pas à un esprit aussi éclairé que M. de Molinari, que de toutes ces manifestations divergentes une seule peut être bonne, Dieu ne pouvant donner de lui-même des idées absolument disparates.

Qu'on le remarque bien, ce n'est qu'à cette condition même que la religion peut remplir le rôle de fortifiant moral que lui attribue M. de Molinari. Ce qui lui donne sa puissance spéciale, c'est qu'elle est un ordre de Dieu. Elle n'a sa valeur décisive que si le fait de cet ordre est prouvé, et plus la civilisation s'élèvera, plus il sera nécessaire que cette condition soit remplie, des intelligences plus développées se prêtant moins facilement à prendre au sérieux des hypothèses ou des légendes.

Si M. de Molinari veut bien se mettre à ce point de vue, il comprendra que le clergé catholique, sans craindre la concurrence, ne puisse ni la provoquer ni la désirer, car ce serait désirer le développement de l'erreur. Il comprendra que les catholiques ne puissent désirer la séparation de l'Église et de l'État, en ce sens que l'État cesse de tenir compte, dans sa législation et dans son organisation; des règles suprêmes édictées par la volonté divine et des nécessités de la société catholique créée par Dieu même. Il comprendra qu'ils considèrent comme insuffisante et dangereuse toute éducation de l'enfance qui ne met pas à sa portée la connaissance des préceptes divins. Non, les catholiques ne redoutent ni la liberté ni la concurrence, ils ont bien pu vivre sous le régime du martyre ; mais ils ne peuvent admettre de concurrence en droit : ce serait admettre quelque chose de légitime à côté de la révélation divine dont l'Église est dépositaire.

Nous avons cru devoir insister sur ce point, parce que l'état d'esprit de M. de Molinari est celui de beaucoup d'âmes honnêtes qui reconnais-

sent la grandeur et les services de la religion catholique sans bien se rendre compte des conditions de cette grandeur et de ces services. Mais qu'on le veuille ou non, le catholicisme est un bloc, comme on dit aujourd'hui. Ou bien le siècle prochain l'acceptera dans son entier, et il verra alors le magnifique développement d'une démocratie morale et chrétienne ; ou bien il le rejettera tout à fait, et il verra la civilisation sombrer dans l'immoralité et l'anarchie. D. V.

JURISPRUDENCE

Traité de droit commercial, *cours professé à la Faculté de droit de Paris*, par M. Bravard-Veyrières, publié, annoté et complété par Ch. Demangeat, conseiller à la Cour de cassation, professeur honoraire à la Faculté de droit de Paris. 2e édition, revue et augmentée. Paris, Chevalier-Marescq, 1886-1892, 6 vol. in-8 de xii-651, 539, 606, 904, 745 et 577 p. — Prix : 57 fr.

Les bons traités de droit commercial ne manquent pas. Les ouvrages de MM. Bédarride, Alauzet, Delamarre et Lepoitevin, Lyon-Caen et Renault, jouissent d'une grande autorité dans la science et sont souvent cités devant les tribunaux. Mais, à côté de ces ouvrages, le traité de MM. Bravard-Veyrières et Demangeat, qui ne leur cède en rien pour la valeur scientifique, se distingue par un caractère qui lui est propre et qu'il tient de son origine. Avant d'être écrit, il a été parlé ; il est en grande partie la reproduction du cours qui fut professé autrefois, non sans éclat, à la Faculté de droit de Paris, par M. Bravard-Veyrières. Celui-ci étant mort en 1860, M. Demangeat, son élève, devenu maître à son tour, recueillit et revisa les leçons du brillant professeur, qui avaient été sténographiées, et il les publia en y ajoutant de nombreuses notes, empruntées le plus souvent, pour le fond, aux décisions de la jurisprudence. L'ouvrage réunissait ainsi les qualités, difficiles à concilier, d'un cours s'adressant à de jeunes étudiants et d'un traité approfondi. Il était à la fois clair, facile à lire et rempli d'érudition. Se recommandant en outre par les noms de ses deux auteurs, il ne pouvait manquer d'obtenir un plein succès. Il fut également bien accueilli à l'École et au Palais, et la première édition en était devenue depuis longtemps introuvable.

La seconde édition, dont M. Demangeat a commencé la publication en 1888 par la revision du troisième volume, relatif à la lettre de change, vient d'être achevée. Seul le quatrième volume, consacré droit maritime, et qui est tout entier l'œuvre de M. Demangeat, n'a été réimprimé; mais il n'avait paru que très longtemps après autres : il ne date que de 1886. On peut y remarquer cependant une cune que l'auteur tiendra sans doute à réparer bientôt : les lois

1874 et de 1885 sur l'hypothèque des navires n'y sont pas expliquées. A part cela, tout le reste de l'ouvrage est au courant du dernier état de la législation et de la jurisprudence. Le cinquième volume contient notamment un excellent commentaire des lois du 4 mars 1889 et du 4 avril 1890 sur la liquidation judiciaire.

L'ordre suivi par MM. Bravard-Veyrières et Demangeat est celui du code de commerce; si ce n'est pas toujours le plus logique, c'est au moins le plus commode. Le premier volume traite de la capacité requise pour être commerçant, des livres de commerce et des sociétés. L'explication de la loi du 24 juillet 1867 sur les sociétés par actions y occupe plus de cent pages. Il se termine par un appendice sur la situation des sociétés étrangères vis-à-vis de la législation française et sur les droits fiscaux qui grèvent les actes de société. Le second volume, paru seulement en 1892, n'est pas le moins intéressant : il traite principalement des Bourses de commerce et du contrat de commission. C'est ici qu'une parole souple et lucide, comme celle de M. Bravard-Veyrières, est utile pour expliquer le mécanisme des marchés au comptant ou à terme, fermes ou à prime, des reports et autres opérations de Bourse. Le troisième volume est relatif, comme je l'ai dit, à la lettre de change et au billet à ordre; les dispositions des lois étrangères sur ces instruments de crédit sont fréquemment comparées, dans les notes, aux règles de notre droit. A la fin de ce volume, M. Demangeat a ajouté un appendice sur les chèques, qui n'étaient guère connus en France à l'époque du cours de M. Bravard : nos législateurs s'en sont occupés plusieurs fois depuis, un peu pour les réglementer, et surtout pour les frapper d'impôts. Le quatrième volume, dont j'ai déjà parlé, est un traité très complet de droit maritime. Enfin, les cinquième et sixième volumes, qui viennent de paraître, comprennent le commentaire des deux derniers livres du code de commerce, relatifs aux faillites et à la juridiction commerciale. Le sixième est encore, pour la plus grande partie, l'œuvre de M. Demangeat. L'appréciation que l'éminent magistrat exprime sur les tribunaux de commerce mérite d'être signalée : tout en reconnaissant qu'il est utile de faire juger par des commerçants les affaires commerciales, il estime que l'organisation de ces tribunaux appelle impérieusement une réforme. Avec M. Jacques, ancien président du tribunal civil d'Avignon, il voudrait les voir présidés par un magistrat inamovible, qui suppléerait à l'insuffisance des connaissances juridiques de beaucoup de juges consulaires.

En somme, le *Traité de droit commercial* d MM. Bravard-Veyrières et Demangeat conserve, dans sa seconde édition, les mêmes éléments de succès qui ont fait tant apprécier la première; il reste ı ne peut mieux approprié au double public auquel il est destiné. Un l ouvrage s'adresse nécessairement à deux sortes de personnes dont

les connaissances sont presque toujours incomplètes d'un certain côté : aux jurisconsultes, qui ne peuvent connaître qu'imparfaitement les habitudes du commerce, et aux commerçants, qui ne sont généralement pas des jurisconsultes; il doit donc être tout à la fois une œuvre de science et de vulgarisation. La réunion d'un cours élémentaire comme celui de M. Bravard et de savantes additions comme celles de M. Demangeat satisfait parfaitement à cette double condition.

MAURICE LAMBERT.

SCIENCES ET ARTS

Providence et libre arbitre, par le R. P. HIPPOLYTE GAYRAUD, O. P. Toulouse, Privat, 1892, in-12 de 236 p. — Prix : 1 fr. 50.

La querelle du thomisme et du molinisme, des décrets prédéterminants et de la science moyenne, a été à certaines époques une cause d'agitation dans l'Église et même dans l'État. Aujourd'hui le feu de ces disputes théologiques est fort amorti, et elles n'intéressent plus guère que les ordres qui se sont faits les soutiens des deux théories opposées. Toutefois, quand elles suscitent des livres pleins d'un esprit vif, piquant, d'un style clair, net et entraînant comme ceux du P. de Regnon, S. J., ou des travaux solides, fortement raisonnés, comme celui que nous annonçons, la question arrive à conquérir, passagèrement du moins, l'attention du monde lettré. Dans son traité, *Providence et libre arbitre*, le R. P. Gayraud, qui avait combattu précédemment les opinions du P. de Regnon, a entrepris d'exposer ce qu'on appelle dans son ordre la doctrine thomiste : je dis « ce qu'on appelle, » car l'opinion adverse a bien la prétention de suivre aussi l'enseignement de saint Thomas. Nous n'essaierons pas ici d'exposer et d'apprécier les solutions données par le P. Gayraud sur ces difficiles théories de la prescience divine et des décrets prédéterminants, de la prédétermination physique et de la prédestination. Nous n'avons ni la compétence ni la place nécessaires pour traiter ces graves questions. Nous nous bornerons donc à dire que l'exposé du savant dominicain nous paraît fait avec une clarté de style, une vigueur de conception et une force de logique tout à fait remarquables. Nous sommes sûr que les esprits philosophiques qui en entreprendront la lecture la poursuivront avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Mais que dire du problème en lui-même ? Nous ferons cette simple remarque : c'est que les deux partis semblent tendre à se rapprocher singulièrement, que souvent la différence ne nous paraît plus être que dans la terminologie que les uns et les autres persistent à employer. Ainsi, le P. Gayraud cite des passages où le P. de Regnon semble ne pas tenir beaucoup au concours simultané. Nous en pourrions citer pareillement du R. P. Gayraud, où tout en défendant la prédétermination

physique, il en atténue singulièrement la portée, comme, par exemple, quand il dit que l'agir vient de Dieu, qui détermine efficacement le passage à l'acte, mais que la volonté détermine l'espèce d'acte produit (p. 140).

Comme l'a dit admirablement saint Thomas, tout acte est tout entier de Dieu et tout entier de la créature. Il est tout entier de Dieu parce que rien ne peut se faire que par la puissance divine ; il est tout entier de la créature parce que c'est à elle que cette puissance est donnée, que c'est elle qui en fait usage. Tout le monde admet ceci en principe. Mais quand on en vient au détail, les théologiens sont portés, suivant leurs dispositions, à parler comme si cette puissance donnée de Dieu était encore en Dieu, ou comme si la créature avait en propre quelque chose qui ne vînt que d'elle-même. De là les écoles diverses. Si chaque parti tend à atténuer ce qu'il y a d'excessif dans son opinion, pourquoi n'arriverait-on pas à quelque traité de paix analogue à celui dont feu le cardinal Pecci avait si heureusement indiqué les bases ? D. V.

Corps et âme, par J. Gardair, professeur libre à la Sorbonne. Paris, Lethielleux, 1892, in-12 de viii-391 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que M. Gardair fait depuis trois ans un cours de psychologie scolastique à la Sorbonne. Ce cours est très suivi. La nouveauté même de l'entreprise, qui semblait la rendre téméraire, a été un élément de succès, et le talent du professeur a retenu auprès de sa chaire le nombreux auditoire que la curiosité y avait d'abord attiré. Mais beaucoup de personnes n'ont pas les loisirs nécessaires pour suivre les cours de la Sorbonne. Celles-là seront sans doute heureuses de trouver, dans le volume que vient de publier M. Gardair, un résumé des vues qu'il défend et un exemple de la manière dont il les développe. Ce livre n'est pas, à proprement parler, un cours de psychologie. Il contient une suite d'essais sur des sujets qui touchent aux points les plus délicats de la psychologie thomiste : Activité de la matière inorganique, puissances de l'âme, organisme et pensée, théorie de la connaissance, libre arbitre. Plusieurs de ces essais avaient déjà été publiés dans des revues, et le premier, entre autres, sur l'activité de la matière inorganique, eut dans le temps les honneurs d'une traduction dans une revue italienne : *La Scienza italiana*.

Depuis que la philosophie scolastique a été restaurée dans les écoles ecclésiastiques sous la vive impulsion donnée par Pie IX et ensuite par Léon XIII, beaucoup de personnes sont désireuses de savoir en quoi consiste cette doctrine, nouvelle pour les contemporains, mais n'ont pas le temps de lire les ouvrages, souvent volumineux, qui en développent les théories. Elles trouveront dans le livre de M. Gardair un exposé

court, mais très clair et très fidèle, des enseignements les plus caractéristiques de l'école. M. Gardair connaît à fond la doctrine de saint Thomas; il l'interprète avec finesse et il l'expose avec une netteté qui la rend accessible, autant qu'elle peut l'être, même à ceux qui n'ont point d'études préparatoires. Nulle part on ne trouvera mieux exposée cette grande doctrine de l'unité substantielle de l'être humain, que l'on peut dire le fond de toute la philosophie de l'école, d'après laquelle l'âme fait un seul être avec le corps, bien qu'elle le dépasse, doctrine prouvée par le caractère mixte de la sensation, à la fois spirituelle et organique, et qui a pour conséquence, comme le montre très bien M. Gardair, que l'intelligence même ne peut rien dans cette vie sans l'organisme, bien qu'elle n'ait point d'organe à elle propre et qu'elle soit par nature indépendante de tout organe. D. V.

Bateaux et navires. Progrès de la construction navale à tous les âges et dans tous les pays, par le marquis DE FOLIN, ancien officier de marine. Paris, J.-B. Baillière, 1892, in-16 de 328 p., orné de 132 fig. — Prix : 3 fr. 50.

M. le marquis de Folin est d'une compétence indiscutable pour traiter complètement et aussi exactement que possible le sujet très complexe qu'il s'est proposé. Ancien officier de la marine militaire, il a été ensuite capitaine du port de Bayonne, puis membre de la commission scientifique d'exploration du fond de la mer; il a fait en cette dernière qualité une remarquable campagne sur le *Talisman* avec M. Milne-Edwards. Homme pratique et savant distingué, il a pu compulser avec discernement et discuter avec intérêt les documents épars qui se rapportent aux formes des navires, aux diverses époques et sur toute la surface du globe. On ne se figure pas quelle variété de flotteurs, adaptés plus ou moins aux circonstances locales, l'homme a su inventer pour son usage personnel : c'est peut-être un des sujets où se déploient le mieux la souplesse et la fécondité de son intelligence ; l'auteur aurait pu tirer quelque parti de cette considération philosophique. Par contre, il a su semer d'anecdotes patriotiques, ou simplement curieuses, les longues nomenclatures, pour en atténuer la monotonie. Il n'en faut pas moins un lecteur déjà quelque peu préparé, ou plutôt initié, pour s'y reconnaître à travers les expressions techniques auxquelles il faut bien recourir pour différencier les divers types. M. le marquis de Folin a adopté une grande division rationnelle et progressive : Pirogues, embarcations, b teaux de pêche, flotteurs de transport, bâtiments de servitude, bâ ments de commerce, flotteurs à rames, flotteurs de guerre, flotteur vapeur, cuirassés et torpilleurs, flotteurs de plaisance, flotteurs sou marins. A la vérité, quelques-unes de ces divisions ne sont pas suffisan ment justifiées, en sorte qu'il y a bien quelques répétitions ou cheva

chements; le style n'est pas toujours d'une correction irréprochable; enfin certaines descriptions, notamment celle d'une chaloupe armée en guerre, sont vraiment bien antiques. En revanche, l'esprit catholique et royaliste de l'auteur s'affirme toutes les fois que l'occasion s'en présente.

COMTE DE BIZEMONT.

Les Grands Écrivains de la France. Nouvelle édition publiée sous la direction de M. AD. RÉGNIER, membre de l'Institut. *Jean de la Fontaine.* Tome VIII. Paris, Hachette, 1892, in-8 de 511 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le roman de Psyché forme la partie la plus importante et la plus intéressante du huitième volume des œuvres de La Fontaine. Cette fiction célèbre, qui remonte si loin, qui a été tant de fois reproduite et dont, de nos jours, M. de Laprade a fait un poème spiritualiste, a fourni à M. Henri Régnier le sujet d'une notice où sont savamment indiquées toutes les métamorphoses du vieux conte milésien. Il est suivi non seulement dans toutes ses transformations littéraires et dramatiques et dans les imitations innombrables qui, en laissant de côté le nom de Psyché, lui empruntèrent sa donnée essentielle, mais encore dans les productions des peintres, des statuaires, mettant à l'envi à contribution le récit d'Apulée. Les fragments du *Songe de Vaux*, le discours de La Fontaine à l'Académie, en remerciement de sa nomination, et quelques autres morceaux de prose, suivent le roman de Psyché; puis viennent des poésies, élégies, odes, pièces mêlées, traductions en vers. Pas bien loin de vers fort profanes, on trouve une paraphrase du *Dies iræ.* A propos de ce passage :

Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour et nous l'ont annoncé,

il est dit dans une note que le vers :

Teste David et Sibylla

a été « supprimé par l'Église, comme témoignant trop des croyances naïves du moyen âge » (p. 415). Dans certains diocèses, il est vrai, le début de la prose avait été ainsi modifié :

Dies iræ, dies illa,
Crucis expandens vexilla,
Sæclum solvet in favilla.

Le paroissien romain, maintenant adopté partout, donne l'ancien texte :

Dies iræ, dies illa,
Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum Sibylla.

Nos lecteurs trouveront l'observation minutieuse; je suis l'exemple donné par le commentateur de La Fontaine. Il y a moins de notes cependant dans ce volume, mais bien suffisamment; dans les tomes pré-

cédents, je l'ai dit déjà, il y en a tant, qu'on est tenté de réclamer contre un adage de la Sagesse des nations, sur l'abondance de biens. Th. P.

Histoire de la littérature grecque, par Alfred Croiset et Maurice Croiset. T. III. *Période attique. Tragédie, comédie, genres secondaires*, par Maurice Croiset. Paris, Thorin, 1891, in-8 de 677 p. — Prix : 8 fr.

Il serait superflu de rappeler, à propos de ce troisième volume, les éloges décernés aux deux précédents par la critique soit française, soit étrangère. Le lecteur y retrouvera, avec la distinction naturelle du style, la même préoccupation de ne rien négliger d'essentiel ou d'utile, et d'éviter cependant toute espèce de longueurs : le même don d'analyse s'appliquant successivement aux divers aspects de chaque grand problème, confondus ou insuffisamment distingués dans tant d'ouvrages analogues.

La période où nous sommes introduits est celle où l'atticisme fête son triomphe : mais qu'est-ce que cet atticisme si vanté? « un groupe de qualités variables dans lequel ont prédominé, selon les temps, des éléments différents : la forme la plus simple du génie hellénique, dégagée et perfectionnée peu à peu par des circonstances spéciales ; » et M. Croiset nous dit à merveille pourquoi cette fleur d'expression s'est épanouie au milieu des laboureurs et des bûcherons de l'Attique plutôt que chez les riches et voluptueux marchands de l'Ionie.

La place d'honneur dans ce volume revient de droit au drame grec, dont les origines sont ici démêlées avec beaucoup de finesse, sans que ce curieux problème de philosophie littéraire soit pour autant complètement et définitivement résolu. Il est vrai que plus on étudie de près la tragédie à Athènes, plus on arrive à se convaincre qu'elle y a vécu d'une vie toute particulière, et que, malgré les analogies inévitables, Euripide diffère de Racine autant qu'Eschyle de Shakespeare. Son histoire extérieure, — dates des représentations, rôle des magistrats, conditions des concours, ordre et durée du spectacle, organisation matérielle du théâtre, fonctions du chœur, acteurs et figurants, déclamation et mimique, — est exposée ici avec une remarquable précision par un érudit initié aux progrès même les plus récents de l'archéologie. En ce qui touche les éléments essentiels, la structure intime de la composition dramatique, le lecteur ne s'estimera pas moins heureusement partagé : il y a tel chapitre cependant, — citons notamment celui où il est parlé de la valeur morale de la tragédie, — que j'aurais rêvé plus étendu. L'analyse des pièces conservées est relativement très courte : c'est que l'auteur a préféré insister sur ce que l'on appellerait volontiers de nos jours « la psychologie » des grands tragiques athéniens ; leur génie personnel, leur tour d'esprit l'intéresse tout autrement que la description

détaillée de leurs œuvres. A noter une remarque des plus judicieuses sur le théâtre d'Eschyle : « La fatalité est tout au fond, presque entièrement dans l'ombre, d'autant plus terrible qu'elle est plus mystérieuse ; la volonté des dieux, dans une demi-clarté, brusque et interrompue ; la passion humaine, au grand jour, sur le devant de la scène » (p. 184). Euripide est l'objet d'une étude complète, fort intéressante, originale même en quelques parties.

Le chapitre VIII est intitulé : *Les Poètes tragiques de second rang.* « Les grandes supériorités, y lisons-nous, ne sont jamais aussi incontestables qu'elles le paraissent. Le temps exagère les avantages de ceux qui ont conquis l'immortalité et déprécie à l'excès ceux à qui elle a échappé. » Il semble que l'auteur se soit proposé de réparer en partie cette injustice : c'est ainsi qu'entre les rivaux de Sophocle et d'Euripide, il nous parle d'Aristarque et d'Achéos, de Théodecte et de Chérémon : de même le XIVe et dernier chapitre nous entretient des élégies d'Événos, des dithyrambes de Mélanippide, des ïambes d'Hermippos, de l'épopée de Chœrilos ; si les mimes d'Hérodas, récemment découverts en Égypte, n'y obtiennent qu'une simple mention, c'est qu'au moment où paraissait le volume ils venaient à peine d'être édités.

Les cent pages consacrées à l'histoire de la comédie, d'Épicharme à Ménandre, offrent un assez fidèle résumé des publications aussi nombreuses qu'étendues dont cette partie des lettres grecques a été l'objet dans les dix ou quinze dernières années. A ce propos on nous permettra de regretter que M. Maurice Croiset se soit pour ainsi dire interdit toute allusion aux ouvrages même les plus marquants, thèses de doctorat ou dissertations spéciales, où se trouvent traitées *ex professo* les questions de tout genre qu'il rencontre sur sa route. Sans doute, la plupart des chapitres s'ouvrent par une bibliographie : mais cette bibliographie se renferme scrupuleusement dans une énumération de manuscrits, de scoliastes, d'éditions et de lexiques. Relevons en passant cet éloge mérité de la comédie nouvelle : « Elle a dégagé de l'idée hellénique l'idée humaine qui y était enveloppée, et elle l'a révélée au monde en souriant avec une bonne grâce délicieuse. » Même les discussions morales qui abondent sous la plume de Ménandre furent accueillies avec faveur, tant il excellait à les approprier à la situation et à l'humeur de chacun de ses personnages. « Ainsi traité, le lieu commun est une manifestation vive et amusante d'un état d'âme particulier. En le détachant du drame, nous le refroidissons. » Poète comique avant tout, Ménandre a voulu peindre et il a peint supérieurement la vie.

Pour résumer notre impression, les pages saillantes sont peut-être moins fréquentes dans ce volume que dans les deux précédents. En outre, comme nous sommes en pleine histoire, les points controversés sont rares : et la réserve avec laquelle ils sont abordés est une qualité de

plus à louer dans l'auteur, à la fois érudit brillant et helléniste de race.

C. Huit.

Les Grandes Légendes de France, par Édouard Schuré. Paris, Perrin, 1892, in-12 de iv-298 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce ne sont pas des légendes, des traditions, des contes recueillis de la bouche de naïfs narrateurs, qui ont fourni à M. Éd. Schuré les matériaux de son livre. Nous avons affaire non à un simple folkloriste, mais à un brillant écrivain, profondément initié à l'histoire, à la psychologie, à l'archéologie, et dans lequel on devine un poète. M. Schuré dit que l'âme de la France est celtique. C'est à la recherche des plus belles manifestations de cette âme de notre vieille patrie qu'il entreprend son intéressant voyage dans le passé. M. Schuré nous parle d'abord de l'Alsace, où il est né ; il la montre dans ses premiers temps, puis à l'époque mérovingienne ; il rencontre alors la belle histoire, parfaitement racontée, de sainte Odile ; l'époque carolingienne lui offre la légende de la reine Richardis ; puis viennent la cathédrale de Strasbourg, la guerre des paysans ; les antiques traditions se mêlent ensuite, et d'une manière attachante, à l'époque moderne, à des souvenirs bien récents, bien cuisants, d'événements qui ont fait perdre à la France une de ses plus belles provinces.

La seconde partie du livre est consacrée à la Grande Chartreuse et à saint Bruno ; la troisième, au Mont Saint-Michel. M. Schuré remonte ici à l'époque gauloise, aux druidesses du Tombelène, passe à saint Aubert, aux Normands, et décrit, en belles pages, le triomphe du christianisme sur la religion d'Odin. L'époque chevaleresque, la lutte avec l'Angleterre, Duguesclin, le conduisent à une remarquable conclusion sur le rôle du Mont Saint-Michel dans l'histoire. L'archange est pour lui le symbole du génie de la France, il préside aux destinées de Duguesclin et à celles de Jeanne d'Arc, et apparaît comme un trait d'union entre ces deux grandes figures. La quatrième partie du livre appartient tout entière aux inspirations celtiques : les Celtes contre César, la Bretagne païenne, la Bretagne chrétienne, la légende de saint Patrice, puis la Bretagne de la chevalerie, la forêt de Broceliande, Merlin, la légende de Taliésina. Le livre se termine par de poétiques et un peu mystiques élévations sur la mission de la France, que les prophètes de la matière et les grands prêtres du néant égarent hors de la voie qui lui est tracée.

Nous n'avons pu qu'indiquer l'économie du livre ; nous avons à di encore qu'il est d'un beau style, parfois peut-être trop ciselé, trop écl tant. M. Schuré est un descriptif de premier ordre ; il peint admirabl ment la Grande Chartreuse, les sites qui l'environnent, la masse imp sante du Mont Saint-Michel, les paysages bretons ; l'encre devient po lui de la couleur, mais quelquefois, quand le mot nécessaire lui ma

quait pour bien rendre ce qu'il a sous les yeux, il a pu recourir à certains néologismes. Ce qui anime ces tableaux d'une si heureuse exécution, c'est une pensée élevée et saine : elle circule à travers toutes ces descriptions et, pour ainsi dire, leur donne de l'air. Nous n'avons pas à juger si l'auteur, dans l'expression de ses sentiments religieux, reste toujours dans les limites fixées par l'orthodoxie, mais son œuvre est spiritualiste, chrétienne même dans son ensemble, et l'effet qu'elle produit a quelque chose de salubre et de fortifiant. TH. P.

Les Malfaiteurs littéraires, par le P. ÉTIENNE CORNUT, S. J. Paris, Victor Retaux, 1892, in-18 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son chapitre sur les *Critiques*, qui, comme les autres catégories d'écrivains, comptent dans leurs rangs un grand nombre de « malfaiteurs littéraires, » c'est-à-dire de gens qui font le mal, le P. Cornut caractérise ainsi le genre de M. Brunetière : « Le ton est âpre, la pensée étroite, le caractère hargneux, et par-dessus tout le style est d'une dureté proverbiale. » Le célèbre critique n'a pas été content du portrait, et dans un de ses articles bibliographiques de la *Revue des Deux Mondes*, faits tout exprès, semble-t-il, pour justifier le jugement du P. Cornut ; il réplique sans nulle aménité : « Le P. Cornut prend une provocante ou plutôt risible attitude de gladiateur ou plutôt de lutteur de foire, » et s'excuse sur son « éducation, » nous venons d'en voir une preuve, qui l'empêche de répondre « aux violences et aux grossièretés par les mêmes grossièretés et les mêmes violences. »

Oh ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites !

Si le P. Cornut n'est pas content, c'est qu'il est vraiment trop difficile. M. Brunetière vient de lui fournir le meilleur de ses arguments.

Quoi qu'il en soit, *les Malfaiteurs littéraires* méritent beaucoup mieux qu'un jugement si sommaire. Mais pour bien apprécier, il faut se mettre au point de vue de l'auteur. Le P. Cornut a, grâce à Dieu, d'autres préoccupations que celles du critique ordinaire, trop porté à ne voir dans un auteur que le côté scientifique, littéraire ou grammatical. Le P. Cornut est prêtre, il a été le témoin attristé des ravages causés dans les âmes par les *Journalistes*, les *Romanciers*, les *Auteurs dramatiques*, les *Poètes*, les *Critiques*, les *Historiens*, les *Pédagogues* et les *Philosophes contemporains*, et il les dénonce, et il les flétrit, non pas pour le talent qu'ils peuvent avoir, mais pour le mal qu'ils font. N'en a-t-il pas le droit ? C'est un juge qui condamne, et naturellement il serait puéril de chercher dans ses arrêts les complaisances d'une critique dont le scepticisme même explique l'indulgence. Que tous les genres littéraires jettent à pleines mains des semences d'impiété, de doute et d'immoralité, il me semble bien difficile de le contester. Le

P. Cornut le dit avec une franchise dénuée d'artifice ; il a raison. Si d'aucuns trouvent la leçon un peu rude, ils n'ont qu'à en faire leur profit : nous sommes sûr que leur repentir trouvera le juge très enclin à leur pardonner. Mais qu'ils se repentent d'abord pour mériter l'absolution. Ce n'est pas à eux seuls d'ailleurs que ce livre s'adresse, mais aussi et bien plutôt à ceux qui ouvrent trop facilement aux journaux, romans, poésies et autres œuvres plus ou moins suspectes, les portes de leur foyer. C'est à ces derniers surtout que nous recommandons ce livre : il ouvrira leurs yeux sur de graves périls qu'ils ne soupçonnent pas peut-être, et auxquels ils voudront soustraire, quand ils les connaîtront, nous n'en doutons pas, les âmes qui leur sont chères et dont ils sont responsables devant Dieu. Nous leur demandons instamment de vouloir bien lire et méditer cette grave leçon. P. Talon.

Par monts et par vaux, par Jean Vaudon. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 349 p. — Prix : 3 fr.

Pétrarque a commencé ainsi une de ses canzoni :

Di pensier in pensier, di monte in monte....

Si les épigraphes étaient encore à la mode, ce vers aurait pu figurer en tête du joli volume que nous annonçons. Son auteur va de pensée en pensée, de pays en pays, et nous raconte les impressions différentes qui naissent de ses excursions. C'est Metz d'abord qui l'attire ; il la dépeint telle qu'il l'a vue après sa chute. Il en décrit d'une manière poignante le douloureux aspect, mais retrouve comme un sentiment d'espoir en nous parlant de son digne évêque, Mgr Dupont des Loges. C'est le propre des hommes éminents de provoquer la formation des légendes. Il s'en est formé une autour de la mémoire du digne prélat : l'histoire ou plutôt le conte d'une guérite et d'un factionnaire prussien, qui a fait le tour de la presse française, que M. Claretie a répétée et dont M. Jean Vaudon n'a pas su se garantir. Si l'anecdote n'est pas vraie, elle a le mérite de bien s'accorder avec le souvenir resté si populaire du grand évêque.

De Metz, M. Vaudon va parcourir les champs de bataille ; il donne de bien intéressants détails sur le vaillant général Decaen, mortellement blessé à l'affaire de Borny, et dont une correspondance inédite lui permet de peindre et la modestie et le ferme caractère. Sa visite aux champs de bataille conduit l'auteur à une belle étude sur les poètes de la guerre, dont nous oublions trop les vigoureuses inspirations. M. Vaudon cherche ensuite de plus douces émotions dans les paysages du pays messin. Chemin faisant, il rencontre une vieille maison blanche sur laquelle il écrit de bien jolies pages, qui m'ont fort ému, car je puis dire de ce manoir, comme Lamartine à propos de Milly et par le même senti-

ment : *Et c'est là qu'est mon cœur*. La vue d'une bibliothèque amène l'auteur à la critique littéraire; il examine avec goût certaines œuvres contemporaines, puis, reprenant le bâton du voyageur, il parcourt les environs de Trèves et le petit grand-duché de Luxembourg avec un jeune et gai compagnon dont il semble l'aimable Mentor.

Ce livre offre de la variété, du mouvement, et sera accueilli par es élèves des écoles catholiques, auxquels l'auteur le dédie, avec assez d'empressement pour provoquer l'apparition d'un second volume.

TH. P.

HISTOIRE

L'Inde, par sir JOHN STRACHEY. Préface et traduction de JULES HARMAND, ministre plénipotentiaire. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8 de 420 p., avec une carte. — Prix : 10 fr.

On se rappelle la carrière aventureuse de M. J. Harmand; attaché comme médecin de marine à l'audacieuse expédition de Francis Garnier au Tonkin, il fut appelé, après la rapide conquête de ce pays, à l'administration de l'une des provinces, et il faut reconnaître qu'il s'acquitta fort bien de ces fonctions si nouvelles pour lui. Plus tard, il fut renvoyé au Tonkin avec le titre de commissaire de la République en même temps que le général Bouet et l'amiral Courbet; il y aurait peut-être injustice à le rendre responsable de la bizarre conception de ce triumvirat qui, après avoir retardé la pacification en donnant le triste spectacle de nos divisions, aboutit à cette conclusion forcée : l'élimination des deux plus faibles et le triomphe définitif du plus habile, l'amiral Courbet. Malgré les difficultés de sa situation, le docteur Harmand laissa d'assez bons souvenirs au Tonkin, spécialement parmi nos missionnaires, et ce n'est un mystère pour aucun de ceux qui le connurent alors que son ardent désir d'y retourner avec l'autorité suprême, incontestée, d'un gouverneur général. La nomination récente de M. de Lanessan à ce poste envié a été pour lui une cruelle déception.

Cependant le gouvernement de la République lui a, jusqu'à présent, offert, en attendant, d'agréables compensations. C'est ainsi qu'il vient de remplir les fonctions de consul général à Calcutta et qu'il en revient avec le titre de ministre plénipotentiaire. Ne perdant pas de vue son objet principal, M. Harmand s'est proposé de profiter de son séjour dans l'Inde pour y recueillir de nombreux documents sur le mode d'administration des Anglais et d'en tirer des conclusions pour notre colonie d'Indo-Chine. Il y a, en effet, une similitude des plus remarquables entre les deux pays et surtout entre les caractères les plus saillants des populations, avec cette différence, toutefois, que nous ne trouvons pas dans nos possessions indo-chinoises une aussi grande variété

de races et de religions différentes, ce qui rend notre tâche infiniment plus facile.

Tandis que M. le docteur Harmand amassait ses notes, paraissait sur l'Inde anglaise un ouvrage de la plus haute valeur : son auteur, sir John Strachey, avait occupé dans la colonie même les plus hautes fonctions administratives, et, actuellement encore, il siège au conseil du secrétaire d'État pour l'Inde à Londres. M. Harmand estima dès lors, avec un bon sens et une modestie qui lui font honneur, qu'il ne pourrait faire mieux que de donner une traduction de ce livre, en indiquant les enseignements que nous devons en retirer pour notre colonisation de l'Indo-Chine. Il en est résulté un ouvrage de premier ordre, où nous pouvons puiser à pleines mains les précieuses leçons de l'expérience.

On sait, par exemple, que l'un des principaux défauts de l'administration coloniale en France, c'est de vouloir soumettre au même régime, véritable lit de Procuste, diverses colonies et possessions qui diffèrent absolument à tous les égards, tels que Saint-Pierre et Miquelon, les Antilles, la Nouvelle-Calédonie, l'Indo-Chine, etc. Les Anglais tombent assurément dans l'excès contraire, mais avec bien moins d'inconvénients : dans l'Inde même, ils ont huit provinces et plus de cent petits États indigènes, qui tous ont des régimes administratifs différents. Il est évident qu'il y aurait une moyenne à adopter entre ces deux systèmes extrêmes. Il n'en faut pas moins admirer l'incroyable fécondité du génie anglais, qui sait appliquer exactement au tempérament de chaque peuple, à la constitution physique de chaque pays, les institutions qui leur conviennent. Les rouages, quelque compliqués qu'ils soient, sont si bien ajustés que l'on voit fonctionner pour l'Inde, sans secousse, sans conflit, un double gouvernement, l'un siégeant sur place à Calcutta, l'autre à Londres, ce dernier composé des anciens fonctionnaires les plus expérimentés ; l'un plus ardent, plus réformateur ; l'autre plus prudent, plus conservateur. Il est à remarquer que M. Strachey se plaint de l'instabilité des fonctionnaires de l'Inde, qui ne restent guère plus de cinq ans en place : que dire alors de nos fonctionnaires coloniaux ? Certaines considérations peuvent être considérées comme des plaidoyers un peu empreints de partialité : telle est, par exemple, cette prétention que la consommation de l'opium en Chine est aussi inoffensive que celle du vin ou de la bière en Europe.

La grave question de la large admission des indigènes aux fonctions administratives de l'ordre le plus élevé est traitée de main de maître, avec un esprit très libéral, mais aussi avec une très nette perception de la nécessité du maintien de la suprématie britannique. L'Angleterre peut, à bon droit, se montrer fière des résultats obtenus jusqu'à ce jour, surtout depuis la dissolution de la Compagnie des Indes, au point de vue de l'action civilisatrice qu'elle a exercée dans la popu

tion indigène; pour s'en rendre compte exactement, il suffit de comparer la prospérité des provinces soumises à l'administration directe des fonctionnaires anglais avec la triste situation des États indigènes dont l'autonomie a été respectée jusqu'à ce jour; on retrouve aujourd'hui encore dans ceux-ci les mœurs les plus barbares et la concussion la plus effrénée. Et cependant l'auteur estime que ce serait une grande faute politique de supprimer les gouvernements indigènes existant actuellement; même avec leurs vices, ils rendent les plus grands services à la cause de la domination anglaise; il semblerait qu'au fond de sa pensée, M. Strachey pense que ces vices servent à rappeler aux Indiens dans quelle triste condition ils retomberaient si la main tutélaire de l'Angleterre cessait de les soutenir; ils apprécient mieux les bienfaits de la *Pax britannica*. Il est curieux que M. Strachey trouve moyen de ne pas parler une seule fois, dans ce gros volume, de l'ancienne domination française dans l'Inde méridionale.

Disons-le en concluant, l'ouvrage que nous présente M. J. Harmand est très sérieusement étudié et d'un intérêt de premier ordre pour quiconque veut s'occuper des questions coloniales. COMTE DE BIZÉMONT.

Ostafrikanische Gletscherfahrten. Forschungsreisen im Kilimandscharo-Gebiet. Von Dr HANS MEYER. Leipzig, Duncker et Humblot, 1890, in-8 de XIV-376 p., avec 3 cartes, 20 pl. et 19 fig. dans le texte. — Prix : 25 fr.

Un ouvrage comme celui du docteur Meyer, intéressant à la fois l'Afrique et l'Allemagne, ne saurait passer inaperçu en France; quand on y trouve, d'ailleurs, des faits nouveaux, exposés avec agrément et compétence, le devoir de le signaler devient un plaisir.

On sait que, lors du récent partage politique du continent noir entre les divers États européens, l'Afrique orientale est échue pour partie aux Anglais et pour partie aux Allemands. Deux grands volcans éteints, le Kénia et le Kilimandjaro, dont la découverte remonte seulement à l'année 1848, s'y élèvent jusqu'à la zone des neiges perpétuelles, et cela presque sous l'équateur. La limite entre les deux colonies passe non loin du second de ces colosses, qui est en même temps le plus élevé, en le laissant tout entier sur le territoire germanique.

Au point de vue de l'avenir économique et sanitaire de la contrée, aussi bien qu'au point de vue purement scientifique, un grand intérêt s'attache à l'exploration de ces montagnes isolées, où les flores et les climats s'étagent successivement depuis les plaines tropicales de la base jusqu'aux régions glacées du sommet. C'est ce que l'auteur avait compris dès 1886 : une première expédition, organisée à Zanzibar au printemps de l'année suivante, lui permit d'atteindre l'altitude déjà respectable de cinq mille mètres. En 1888, M. Meyer revenait à la charge; mais

les événements qui agitaient alors l'Afrique orientale l'empêchèrent d'arriver à son but, et cette nouvelle tentative se termina par une déroute. Sans perdre courage, le voyageur allemand, profitant de l'expérience acquise, s'adjoignait en 1889 un alpiniste autrichien bien connu, M. Purtscheller, et, cette fois, la réussite était complète. Le Kilimandjaro est formé de deux sommets distincts, le Mawensi, plus ancien et plus déchiqueté, à l'est (5,355 m.), et le Kibo, plus récent et par suite beaucoup plus haut et plus régulier, à l'ouest (6,010 m.) ; c'est à la pointe terminale du Kibo que M. Meyer et son compagnon parvinrent en 1889 : de ce belvédère, les voyageurs dominaient un vaste glacier qui, à deux cents mètres plus bas, remplissait le fond du cratère sur le rebord duquel ils se trouvaient.

Le beau volume que nous avons sous les yeux renferme le récit de cet important voyage. C'est, en même temps, une véritable monographie du Kilimandjaro et de ses abords : observateur sagace et bien informé, M. Meyer sait bien voir et décrit bien ce qu'il a vu ; aussi son livre représente-t-il une contribution capitale à la connaissance de l'Afrique. Nous y avons remarqué, outre beaucoup d'informations éparses concernant les indigènes : l'historique des voyages faits dans la région (p. 1-18) — l'auteur pense que le fameux Σελήνης ὄρος de Ptolémée n'est autre que le Kilimandjaro ; — de nombreuses observations d'histoire naturelle, sur les couleurs protectrices des animaux (p. 70), sur l'importance géologique du travail des termites (p. 246), sur l'altitude jusqu'à laquelle se rencontrent des éléphants (4,000 mètres, p. 223), la valeur agricole du terrain, etc. La description géographique, où l'on trouvera de nombreux détails sur le sol, le climat, la végétation, occupe les pages 257 à 300. Dans un précieux appendice, l'auteur a réuni les rapports rédigés sur ses collections par divers savants : roches, par C.-A. Tenne ; lichens (124 espèces), par B. Stein ; mousses (93 espèces), par K. Müller ; hépatiques, par F. Stéphani ; plantes siphonogames, par A. Engler ; papillons (68 espèces), par C. Fromholz ; coléoptères (78 espèces), par H.-J. Kolbe. L'ouvrage est complété par trois documents qui intéressent spécialement les géographes : hypsométrie, par E. Wagner ; discussion des données servant de base à la carte de la région, par B. Hassenstein ; enfin, bibliographie du Kilimandjaro, très complète et groupée autour des noms des voyageurs principaux (p. 356-368).

D'après le jugement porté par le docteur Meyer, il ne semble pas que la colonie allemande soit appelée à un très brillant avenir : abstraction faite de l'oasis du Kilimandjaro, le pays est généralement couvert de steppes, et par conséquent sans valeur.

Au texte sont jointes trois cartes, la première indiquant les itinéraires du docteur Meyer dans l'Afrique orientale (1 : 1,500,000), la seconde, dressée par M. Hassenstein, donnant la topographie de l'ensemble du

massif volcanique (1 : 250,000), et la troisième figurant avec plus de détails le double sommet du Kilimandjaro (1 : 85,000). Quant aux illustrations, il faut citer surtout les remarquables paysages de M. Compton, exécutés d'après les photographies de l'auteur et reproduits en photogravure par la maison Riffarth. En résumé, l'ouvrage du docteur Meyer est un des livres de voyage les plus substantiels qu'aient fournis ces dernières années; il mériterait à coup sûr, bien plus que maint autre volume du même genre, les honneurs d'une traduction française (une version anglaise a paru à Londres peu de temps après l'original).

E. M.

Les Manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'Empire. — *Les Grandes Compagnies par actions des publicains. — Les Financiers maîtres dans l'État. — Les Millions de Cicéron. — Les Actionnaires. — Le Marché. — Le Jeu sous la République*, par ANTONIN DELOUME, professeur à la Faculté de droit de Toulouse. Étude historique. Deuxième édition corrigée et augmentée. Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, Ernest Thorin, 1892, in-8 de 351 p. — Prix : 7 fr.

Le livre de M. Deloume, qui a déjà conquis, avec les suffrages mérités de deux Académies, la faveur légitime du public, a pour but de nous retracer l'histoire des publicains de Rome et des banquiers, leurs auxiliaires, de leurs entreprises et des sociétés puissantes qu'ils ont constituées dans les trois siècles qui précèdent l'ère chrétienne, c'est-à-dire au cours de la période des grandes opérations financières de Rome. Les publicains, qui avaient un monopole de l'État pour la fondation de sociétés, étaient les fermiers des impôts et des grands travaux publics de Rome. Organisés en compagnies qui opéraient, comme celles de nos jours, sur des valeurs considérables en argent ou en nature, les publicains faisaient, dans le monde romain, ce que faisaient, sous notre ancien régime, les fermiers généraux pour la perception des impôts, et ce que font, de notre temps, les grandes compagnies financières et industrielles. Le savant auteur excelle à nous les montrer se disputant par voie d'adjudication la ferme des impôts et celle des revenus du domaine de l'État, spéculant sur l'exécution des travaux publics, sur les mines de toutes sortes, sur les carrières, sur les salines, sur les entreprises de transport et de fournitures pour les armées, et même parfois sur la construction des voies. Il nous fait assister à la façon dont les capitaux qui leur étaient nécessaires pour réaliser leurs desseins arrivaient entre leurs mains. Chacun ayant voulu avoir sa part dans les spéculations adjugées aux publicains, les émissions répandaient, sous le nom de *partes*, les actions dans toutes les classes de la société. On en était venu ainsi à créer des parts divises, aisément cessibles et exemptes de la responsabilité qui atteignait les sociétaires de droit commun. La pente était trop rapide

vers les jeux de bourse, sur la variation des cours, pour qu'on ne s'y laissât pas entraîner. Aussi voyons-nous les Romains de toutes les conditions, les publicains surtout, pratiquer le jeu et la spécutation sous toutes leurs formes. M. Deloume nous fait voir, avec une grande précision, qu'à côté des publicains qui organisaient de grandes compagnies, se trouvaient des intermédiaires, les banquiers, qui tenaient table ouverte au forum et dans les basiliques, et jouaient en partie le rôle de nos agents de change. De ce chef, leurs opérations se rapprochaient de celles des publicains, auxquels ils prêtaient leur concours.

La nouvelle édition qui vient de paraître de ce remarquable ouvrage contient des corrections nombreuses et d'importantes additions. L'auteur s'est notamment attaché à démontrer, au moyen de preuves directes, qu'Auguste dispersa les grandes compagnies de publicains, supprima les actions, seuls titres aliénables, et que les joueurs de bourse disparurent en même temps pour toujours de la place publique. Il établit aussi que Cicéron, durant toute sa vie publique, avait gagné tour à tour et dépensé aussitôt des sommes prodigieuses, et que ces énormes capitaux, qui ne faisaient que passer dans ses mains, il n'avait pu se les procurer honnêtement que dans les opérations des publicains, dans les spéculations sur les fonds publics. Il consacre à la démonstration de ce fait, dans cette seconde édition, une étude approfondie.

Grâce à ces heureuses modifications et à ces précieux enrichissements, cette nouvelle édition s'est acquis, avec certitude, le droit au succès de sa devancière, succès que lui assure, du reste, l'intérêt historique, économique, moral et juridique qui s'attache à cette belle étude. Écrite dans un style élégant et sobre, elle soulève le voile sur un des côtés peu connus des institutions romaines, et, par la manière dont elle est menée, elle fait le plus grand honneur à l'érudition de son auteur, et se recommande tout spécialement à l'attention des amis de l'antique Rome.

P. Louis-Lucas.

Etudes sur la « Lex dicta Francorum Chamavorum » et sur les Francs du pays d'Amor, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Henri Froidevaux, professeur agrégé d'histoire au lycée de Vendôme. Paris, Hachette, 1891, in-8 de x-234 p. — Prix : 5 fr.

De Regiis conciliis Philippo II Augusto regnante habitis, thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat Henricus Froidevaux. Parisiis, Hachette, 1891, in-8 de 103 p.

Dans sa belle collection des Capitulaires, Baluze avait inséré, sous date de 813, une série d'articles qu'il considérait comme le capitulai donné cette année à Aix-la-Chapelle, d'après la chronique de Moiss En 1835, Pertz s'efforça de démontrer qu'on avait là le droit local d'u pays de Xanten ; puis Gaupp, en 1855, détruisit l'hypothèse de Pert

pour lui en substituer une autre, généralement adoptée aujourd'hui, et qui fait de ce document la loi des Francs Chamaves. Tel est le texte qu'a pris pour sujet de sa thèse de doctorat M. Henri Froidevaux, l'un des élèves de M. Fustel de Coulanges les plus estimés du maître. Les résultats auxquels l'a amené une étude consciencieuse et minutieuse du texte et des interprétations antérieures nous semblent sur plusieurs points définitifs. L'hypothèse de Gaupp, déjà vivement contestée par M. Fustel de Coulanges, est définitivement ruinée par M. Froidevaux, qui établit d'ailleurs qu'il s'agit bien ici d'une loi locale, celle des habitants de l'Amor, petit pays situé aux confins de la Frise et de la Saxe. L'auteur prouve encore excellemment que nous ne sommes pas en présence du texte même de la loi, mais d'un simple résumé, résumé fait par un praticien, ou plutôt résultat d'une enquête entreprise par les *missi dominici ;* nous savons que des enquêtes de ce genre ont été faites par Charlemagne.

M. Froidevaux a analysé avec beaucoup de science et exposé avec beaucoup de clarté tous les articles de ce texte qui a passionné l'érudition ; il a reconstitué, autant que faire se pouvait, le droit public, le droit privé et le droit pénal des Francs du pays d'Amor. Les étroites limites d'un compte rendu ne nous permettent pas de signaler tout ce que nous avons remarqué dans l'ouvrage du professeur de Vendôme ; nous noterons cependant (p. 461-462) une ingénieuse explication du mot *wargengu*, que l'auteur rapproche avec raison, semble-t-il, de l'*homo migrans* de la loi salique, et le remarquable chapitre consacré aux affranchissements (p. 86-135) et dans lequel on trouvera la preuve que la *manumissio per hantradam*, qui a fait user bien du papier, n'est qu'une forme de l'affranchissement *in ecclesia*.

Nous ne partageons pas, d'ailleurs, sur tous les points les idées émises par l'auteur de cette thèse, et nous ferons ici quelques réserves. Tout d'abord nous relèverons une regrettable inconséquence (p. 143-144), qui vient sans doute de la hâte avec laquelle un candidat au doctorat est obligé de remanier telle partie de son travail sur les indications de son correcteur : après s'être efforcé de prouver que sur les successions la *lex Francorum Chamavorum* était et devait être en contradiction avec les autres lois franques, il s'empresse de les mettre d'accord entre elles. Ce n'est là qu'une pure question de forme, il eût suffi de modifier la rédaction de quelques lignes, pour que tout fût correct ; mais on attache toujours quelque importance à un défaut de forme dans un travail que on juge fort bon. Le *murdrum* ne me paraît pas « un assassinat furtif, opposé à un assassinat commis en plein jour » (p. 163) ; M. Froidevaux te un texte (p. 164, note 2), d'où il ressort que cette expression désigne cas où l'assassin a cherché à cacher sa victime, soit en la jetant à eau, soit de toute autre manière. Page 202, je n'admettrais pas volon-

tiers l'addition de *ad* au texte du manuscrit, et l'interprétation que repousse avec quelque horreur M. Froidevaux me paraît la plus naturelle. De même, page 146, il me semble absolument inadmissible que le texte du *Codex Mettensis* soit incomplet ; c'est, au contraire, le *Codex Navarricus* qui contient une redondance ; après avoir mis : *cum solidis* IV *emendare faciat*, le copiste a voulu expliquer où allaient ces quatre sous et il a ajouté *in fredo solidos* IV. Cette interprétation me semble la seule qui s'accorde et avec le texte même de l'article en question, et avec le reste de la loi.

L'espace que j'ai consacré à la thèse française de M. Froidevaux, et que me semble mériter ce remarquable et important mémoire, m'oblige d'abréger ce que j'ai à dire de la thèse latine du même auteur et à ne la signaler qu'en quelques lignes. La tenue fréquente (quatre-vingt-dix fois en quarante-quatre ans), mais irrégulière, des assemblées royales ; les caractères qui les distinguaient de la *curia regis ;* les lieux (surtout Paris ou les villes du domaine) où elles se tenaient ; l'époque incertaine aussi où elles étaient convoquées ; le cérémonial des convocations ; la part que prenaient à ces réunions le clergé, la noblesse, la bourgeoisie ; les affaires qui y étaient traitées ; l'autorité dont elles jouissaient (presque nulle au dire de l'auteur), tels sont les sujets qui forment les divers chapitres de l'étude intéressante de M. Froidevaux. En appendice de ce travail, on trouvera la liste des assemblées tenues sous Philippe-Auguste. E.-G. LEDOS.

Histoire du droit et des institutions de la France, par E. GLASSON, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris, professeur honoraire à l'École libre des sciences politiques. Tome IV. *La Féodalité ; Les Sources du droit ; La Féodalité civile ; La Féodalité politique.* Paris, J. Pichon, 1891, in-8 de XLVII-762 p. — Prix : 10 fr.

Le troisième volume de ce remarquable ouvrage, dont nous saluons chaque tome nouveau avec une respectueuse admiration, en exposant le droit et les institutions de l'époque carlovingienne, nous avait déjà laissé entrevoir le régime féodal. Le tome quatrième, qui vient de paraître, aborde la difficile étude de la féodalité, à laquelle il est tout entier consacré. — Après avoir, dans une introduction magistrale, exposé l'origine de la féodalité, mis nettement en relief la nature de ce régime, qui a joué un rôle si considérable dans presque toute l'Europe et en particulier dans notre pays, signalé ses avantages et ses inconvénients, M. Glasson, afin de mieux accuser le caractère essentiellement local du moyen âge, a pris soin, dès le début, de nous donner une sorte de géographie des coutumes, en même temps qu'il nous fait connaître les pays régis par le droit romain. Tel est l'objet du chapitre Ier, qui contient une savante étude des sources du droit au moyen âge, et par lequel s'ouvre

le livre, de la façon la plus heureusement scientifique. — Dans le chapitre suivant, l'éminent auteur s'occupe des fiefs et des autres tenures, qui forment la base même et comme la pierre angulaire de tout le régime féodal. Ils en sont comme le centre et l'axe et constituent les véritables pivots autour desquels tout évolue et auxquels tout semble se rattacher comme autant de rayons convergeant au même point. Ce serait cependant une erreur de conclure de là, comme on l'a fait à tort parfois, que la féodalité ait formé un régime purement civil de propriétaires fonciers. M. Glasson a détruit d'une façon définitive toute cause d'erreur ou d'équivoque à cet égard, en nous montrant, avec le talent et l'érudition dont il a le secret, qu'il existait aussi une féodalité politique puissante. Tout le troisième et dernier chapitre de ce quatrième volume lui est réservé. Il excelle à nous montrer que la féodalité est née des besoins sociaux de l'époque où elle s'est formée, et notamment de l'impérieuse nécessité pour chacun d'assurer sa sécurité, même au prix de sa liberté, et qu'il convient d'en chercher les origines soit dans certaines modalités de la propriété foncière, qui apparaissent, comme l'emphythéose, dans les derniers temps de l'empire romain, soit dans l'institution germanique des engagements personnels, qui lient le compagnon à son chef. C'est de la prépondérance de la terre reconnue par les Romains, d'une part ; c'est, d'un autre côté, du système si particulier d'association au moyen du vasselage pratiquée par les conquérants barbares, qu'est sorti le bénéfice, l'une des principales sources de la féodalité. Seulement, M. Glasson fait à ce propos observer, avec une entière justesse, que l'on ne saurait voir dans le bénéfice tout le régime féodal, sous peine d'arriver à faire de la féodalité une pure institution de droit privé. Et il ne faut jamais perdre de vue qu'à la concession des bénéfices sont venus s'ajouter le régime des immunités et la tendance graduelle, successive et de plus en plus marquée, à rendre les fonctions publiques héréditaires. C'est ainsi que s'est, à son tour, constituée la féodalité politique.

Cette profonde et fine analyse du régime féodal amène l'auteur à conclure que ce régime suppose trois faits essentiels : la possession de la terre, l'association et une forte hiérarchie sociale. C'est sur cette puissante organisation de la hiérarchie féodale qu'il insiste tout particulièrement, et c'est, suivant nous, avec raison ; car, ainsi qu'il le fait remarquer, jamais lien de société n'a été plus étroit que celui du seigneur et du vassal. Aussi bien, avons-nous, de tout temps, partagé avec lui ce sentiment qu'en présence de l'anarchie, du brigandage et des invasions étrangères qui menaçaient la France, le régime féodal a, en réalité, été le véritable représentant de la cause du progrès et de la civilisation. Ce régime avait poussé de si profondes racines que les institutions anciennes ont toutes été marquées de son empreinte. Nous voyons la royauté, dont le rôle, à l'origine, avait été singulièrement effacé, entrer

petit à petit dans la féodalité, jusqu'à ce qu'enfin le Roi fût devenu souverain fieffeux de son royaume, et que ce royaume fût lui-même administré par lui comme un véritable fief. L'Église fut elle-même englobée dans ce grand mouvement de la féodalité et entraînée par lui : elle se fit, de son côté, seigneur féodal, et on la vit souvent rendre les plus grands services à la féodalité. Sans aucun doute, la Royauté et l'Église n'étaient point indispensables à la formation du régime féodal; mais, si nous n'oublions pas qu'elles existaient avant lui, nous arriverons à comprendre sans peine que, par la force même des choses et l'inéluctable puissance des événements et des faits, elles ont dû nécessairement se modifier sous son action en y entrant. Enfin, lorsqu'elles se constituèrent, les communes, elles aussi, pénétrèrent dans la société du temps, et, à l'instar des seigneurs féodaux, exercèrent une part de la souveraineté. Il est aisé de concevoir que ces éléments divers devaient donner naissance à d'inévitables conflits. C'est à la Royauté qu'il appartenait de réunir et de concentrer toutes les forces de résistance et de diriger cette longue et pénible lutte contre la puissance féodale, qui devait aboutir à ce résultat heureux entre tous de la constitution de l'unité française. S'il y a eu des rois très féodaux, — il nous suffira de citer saint Louis à titre d'exemple, — la tradition fut vite abandonnée, et les successeurs de ce prince n'ont pas tardé à préférer le rôle de roi à celui de suzerain et à diriger contre la féodalité les plus violentes attaques. M. Glasson se propose d'étudier dans son prochain volume cette grande œuvre de la Monarchie, en nous faisant assister à l'action continue de la Couronne contre la féodalité. Ce ne seront pas là les pages les moins attachantes de la belle étude qu'il a entreprise avec un zèle si louable pour la science, et qu'il poursuit au profit de tous avec un succès toujours croissant.

Nous ne voulons pas nous séparer du volume dont nous venons de présenter l'analyse succincte, sans ajouter, ce qui se devine du reste, que toutes les questions abordées sont traitées par M. Glasson avec la haute compétence et l'ampleur de vues qu'on lui connaît, et qui lui font le plus grand honneur. Quant aux qualités que nous nous sommes plu à relever dans les volumes antérieurs, elles se retrouvent dans celui-ci au même niveau supérieur : même clarté dans l'exposition, même logique dans la discussion, même vigueur dans l'argumentation, même art dans la composition, même connaissance approfondie de l'histoire. Enfin, comme par le passé, M. Glasson a placé en tête de ce tome quatrième une bibliographie générale fort soignée, des plus complètes et d'une imp tance considérable. Il s'est proposé de nous y faire connaître trois sortes c livres, brochures ou mémoires : 1° ceux qui sont tout particulièreme remarquables ; — son ouvrage ne manquera pas d'être placé en pr mière ligne par les bibliographes futurs ; 2° ceux qu'il a consultés apr

avoir lu et étudié les sources ; 3° ceux qui sont consacrés à une question spéciale, qu'il lui a été impossible de traiter en détail, ou qu'il a même dû passer sous silence, à cause du caractère tout à fait secondaire de cette question. — Comme par le passé aussi, il a continué à citer perpétuellement, au cours de ses développements, les auteurs dont il adopte ou dont il conteste les doctrines, ainsi que les ouvrages spéciaux et les monographies particulières sur chaque sujet donné. Il y a là une mine d'informations et une richesse de documents qui font de ce volume, comme de ses aînés, un instrument de travail des plus précieux.

Au total, livre excellent, dont la lecture ne laisse qu'un regret, celui de l'interrompre; qu'un désir, celui de pouvoir la poursuivre dans un avenir prochain, et de posséder à brève échéance la fin d'une des œuvres les plus considérables de la science contemporaine, digne en tous points de l'érudition française et de la haute situation de celui qui l'a conçue et écrite. P. Louis-Lucas.

Salimbene und seine Chronik. Eine Studie zur Geschichtschreibung des dreizehnten Jahrhunderts, von Emil Michael, S. J., Dr theol. et phil. Privatdocent für Kirchengeschichte an der Universität Innsbrück. Innsbrück, Wagner, 1889, in-8 de vii-175 p. — Prix : 5 fr.

Après les importants mémoires consacrés dans ces derniers temps à Salimbene (ou Ognibene di Adamo), et notamment après les travaux de M. L. Clédat (Cf. principalement sa thèse *De Fratre Salimbene*, Paris, 1878, in-8), il y avait peut-être quelque témérité à revenir sur ce sujet. Sur Salimbene, dont la famille n'avait aucun lien de parenté avec les Salimbeni de Sienne, les renseignements ne nous manquent pas; ils sont nombreux dans sa chronique et l'on n'a aucune raison de les révoquer en doute. (Cf. aussi sur *fra Salimbene* un article de M. Clédat dans la *Revue lyonnaise* de 1881, t. I, p. 327-355.) Deux questions méritaient surtout l'attention; il fallait se rendre compte de la valeur des rares manuscrits de la chronique de Salimbene et aussi de l'unique édition donnée d'après le manuscrit le plus important. M. L. Clédat a complété dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon* de 1883, (fasc. I, p. 201 et suiv.), la description du manuscrit autographe de Salimbene, et le P. Michael n'ajoute presque rien à l'histoire et à la description de ce texte important. Après avoir admis que ce manuscrit est autographe, on trouve peu intéressante et peu utile la comparaison établie par le P. Michael entre l'original et des copies modernes plus ou moins défectueuses. On savait parfaitement que l'édition tronquée donnée à Parme, en 1857, était mauvaise, et il est à désirer que l'auteur du présent travail, mettant à profit la collation dont M. L. Clédat a publié les résultats en 1885 (*Annuaire* cité, 1885, p. 163 et suiv.), nous

donne enfin ce texte amélioré, promis depuis longtemps par plusieurs érudits, dont aucun, croyons-nous, n'a tenu parole, au moins jusqu'à présent. Cependant la chronique de Salimbene est une source des plus précieuses pour l'histoire du XIIIe siècle; une bonne partie du présent travail est consacrée à en montrer l'intérêt varié. Du reste, nous reconnaîtrons volontiers que le P. Michael a su mettre en relief les données les plus importantes de l'œuvre de Salimbene en les entourant d'aperçus critiques que l'on devra prendre en considération. A. LE VAVASSEUR.

Le Patriote Palloy et l'Exploitation de la Bastille. L'Orateur du peuple Gonchon, par VICTOR FOURNEL. Paris, Champion, 1892, in-8 de 363 p., avec un portrait et un fac-similé. — Prix : 10 fr.

Des trois personnages que rassemble ce volume, le plus original, c'est Palloy, le « patriote » Palloy. A vrai dire, c'est M. Fournel qui l'a découvert ou exhumé. Le prétendu vainqueur de la Bastille, celui qui en avait acheté, exploité et propagé les débris, était mort à Sceaux le 19 janvier 1835 : sa mort ne l'avait pas relevé de l'oubli. Le sous-préfet, la garde nationale et une députation de francs-maçons avaient assisté à ses obsèques, car ce « maçon » (il l'était à double titre) avait le grade de Souverain Prince Rose-Croix dans la Société des Amis de la Jeunesse et de l'Humanité. Un jour, M. V. Fournel rencontra cette curieuse figure; il la replaça dans son milieu, il recueillit les papiers, les notes de Palloy, tout ce qu'il avait écrit, dessiné, publié, bâti, et, sa riche érudition aidant, il rendit la vie à ce défunt qui, grâce à lui, retrouve ce qu'il aima tant, un peu de bruit et de renommée.

Ce charlatan toujours en scène, ce Bilboquet qui adora et délaissa tour à tour autant de gouvernements qu'en servit Talleyrand, ce puffiste vulgaire, qui réussit à se faire supporter, louer et récompenser par tous les régimes, a donc rencontré son historien. Dans l'amas de documents dont Palloy a enveloppé sa mémoire, un autre que M. Fournel se fût perdu; en homme de goût, il « s'est défendu, comme il le dit, contre cette stérile abondance. » — « Si quelque lecteur, ajoute-t-il, était tenté de me trouver parfois trop prolixe ou trop minutieux, il voudra bien m'excuser en songeant que je n'ai pu me réduire à cette prolixité qu'en rognant, en émondant et en éliminant sans cesse. » Nous plaindrons-nous, en effet, de ce tableau des ouvriers venant à l'appel de Palloy pour démolir la Bastille, grossissant chaque jour en nombre, flânant, festoyant, manifestant, tournant à l'émeute, comme les ateliers nationaux de 1848? Ne fallait-il pas avoir déjà raconté dans ses plus minutieux détails l'*Événement de Varennes*, comme il est arrivé à M. Fournel, pour y démêler le rôle véritable de Palloy, qui eût faussé l'histoire, si M. Fournel ne veillait pour la défendre? Il le suit pas à pas dans ses évolutions : ce

Palloy qui, en l'an IV, invitait Sieyès et Barras à venir manger chez lui, à l'anniversaire du 21 janvier, « une tête de cochon farcie, » se jettera plus tard aux pieds de la première et de la seconde Restauration, et en obtiendra la décoration du Lis.

Malgré tout ce qu'a de burlesque ce pitoyable personnage, malgré l'intérêt que l'art de M. Fournel a jeté sur le récit de sa longue carrière, Palloy, à lui tout seul, n'eût pas mérité tant d'honneur, s'il n'avait été le type d'une espèce qu'a soulevée à la surface de la société l'agitation révolutionnaire. Il a fallu un désordre universel et profond, un sens dessus dessous général, la perversion du sens commun et du jugement, la rupture de toute hiérarchie, pour rendre possible l'exaltation durable de ce fantoche en baudruche, prêt à se gonfler à toute brise, que l'adulation stupide de toutes les classes de la société politique enivra au point qu'il put croire en lui-même et que beaucoup crurent en lui. Il s'appela le *Patriote;* on lui en laissa le bénéfice; jusque sous Louis-Philippe il se parait de ce titre et se présentait sous ce nom, et c'en fut assez pour obtenir du Roi une pension pour ses vieux jours. A ce révolutionnaire vaniteux et inconscient, à ce héros des vertus domestiques, à cet intarissable *scribomane*, M. Fournel ajoute un dernier fleuron : celui de *papillon* pornographe et sexagénaire.

Gonchon et Fourcade furent camarades d'éloquence populaire : « Fourcade était l'idée, ou du moins la phrase, et Gonchon, la voix. » Gonchon, toujours en scène, toujours à la tête des députations populaires, absorbait la renommée; les initiés appréciaient Fourcade. Ils eurent des destinées fort différentes. Le fier orateur du faubourg Saint-Antoine, Gonchon, rencontra sa pierre d'achoppement, comme Mirabeau, dans les fonds secrets : il avait reçu quelques petites sommes de Roland. Il s'en va à Lyon (mai 1793), comme observateur officieux pour le compte de Garat. Signalons ici un portrait fort réussi du successeur de Roland (331-332), ce Garat, représentant « une Gironde fusionnant avec la Montagne et consentant à se laisser mener et duper par les jacobins...., atroce par mollesse...., restant à son poste après l'immolation de ses amis...., moins aveugle que lâche. » A Lyon, dans cette ville prête à s'insurger, Gonchon fut-il assez prudent? N'y resta-t-il pas trop longtemps? Bien qu'il en fût revenu dans un appareil triomphal, bien que son faubourg l'eût conduit glorieusement de cabaret en cabaret, Gonchon était devenu suspect : les Jacobins de Lyon le dénoncèrent, Garat refusa de le recevoir; il fut arrêté et resta détenu près de dix mois. Il sortait à peine de prison que Dubois-Crancé le dénonça et il y fut réintégré pendant plus d'un mois. On prononça son nom dans l'émeute de prairial : puis il disparut dans l'oubli.

Fourcade avait été suspect, lui aussi; mais il sut se tirer d'affaire, au point que ce Girondin de la veille agréa à Robespierre et faillit être

nommé commissaire aux relations extérieures. Bientôt la chute de son patron l'obligea de se justifier de l'avoir servi : il n'y mit pas de fierté; aussi sa détention fut courte. Le Directoire le nomma consul à la Canée; plus tard, en 1805, il occupa un poste analogue à Sinope ; ici et là, il utilisa ses connaissances, s'informa, étudia, rédigea des mémoires, dressa des cartes, ce qui lui valut, en 1811, le titre de membre correspondant de l'Institut. Il mourut à Salonique le 11 septembre 1813 ; il y remplissait les fonctions de consul général.

Ces trois biographies ont chacune leur intérêt, indépendamment de celui qu'y ajoute l'habileté de l'écrivain. Mais il n'y a plus à louer les ouvrages de M. Fournel : il suffit de les annoncer. VICTOR PIERRE.

Le Secret de Fourmies, par ÉDOUARD DRUMONT. Paris, Savine, 1892, in-18 de 202 p., avec un plan de la place de l'Église. — Prix : 2 fr.

M. Édouard Drumont a eu naguère son jour d'historien et d'érudit ; ce n'est pas sous ce rapport que nous aurions à le juger aujourd'hui. Non pas qu'il ne prétende faire œuvre documentaire ; mais sa passion a plus d'importance et produit plus d'effet que ses documents. Nous-même, en le lisant, ne nous laissons-nous pas entraîner à partager ses colères et ses admirations ? Est-ce qu'il ne nous déplaît pas à tous, — et c'est à M. Drumont que revient l'honneur de nous l'avoir montré, — de voir nos milliers de catholiques instruits dans l'Université par des juifs, jugés dans les prétoires par des juifs, administrés dans les préfectures et sous-préfectures par des juifs, dilapidés dans les finances par des juifs, calomniés et indignement vilipendés dans la presse par des juifs? Ici encore, ce sont des juifs que nous dénonce M. Drumont : il est dans son droit. En regard, voici le vaillant curé de Fourmies relevant les morts, se jetant à travers les baïonnettes, faisant œuvre de chrétien et de prêtre, et glorifiant une fois de plus ce clergé que la presse juive veut déshonorer et que le gouvernement dépouille.

Entre le sous-préfet juif qui ne se montre pas et le curé qui se dévoue, le commandant Chapus ne s'est-il pas trop hâté? Sur ce point, la lumière n'est pas faite, et ce n'eût pas été de trop, même après l'enquête de M. Drumont, qu'une enquête ouverte et surtout immédiate. La Chambre s'y est refusée ; tous ceux qui ne l'ont pas votée sont-ils aussi coupables que M. Drumont le déclare? Il y a, ce semble, une face des choses qu'il n'a pas montrée. A plusieurs mois de distance de l'événement, on ne voit et on ne sent plus de même : tel qui a voté l'enquête peut paraître avoir recherché la popularité, tel qui ne l'a pas votée a cru travailler à la tranquillité publique et à l'apaisement des esprits. Ai-je besoin d'ajouter que l'invective lancée par M. Drumont contre nos femmes chrétiennes manque autant de justice et d'opportunité que de

convenance ? Quant à nos jeunes gens, reçoivent-ils de leurs maîtres des leçons de mollesse et d'incurable longanimité? Il ne le semble pas. Mais, dans les livres de M. Drumont, il ne faut regarder de trop près ni aux inexactitudes de faits, ni aux violences de langage, ni aux bordées d'injures, ni aux emballements contre ses adversaires et même contre ses amis : ce qui en fait la valeur et le succès, c'est la générosité des sentiments, c'est l'élan qui emporte l'auteur et le lecteur ; il secoue notre engourdissement, il nous ouvre les yeux sur nos complaisances et sur nos misères. Il faut gronder, mais il faut aussi applaudir.

VICTOR PIERRE.

La Discussion concordataire au Sénat et à la Chambre des députés, les 9, 11 et 12 décembre 1891, par Mgr PERRAUD, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Paris, Poussielgue, 1892, in-18 de II-128 p. — Prix : 1 fr.

Mgr Perraud rappelle que les pages qu'il livre aujourd'hui au public ont été écrites au lendemain de la fameuse discussion sur le Concordat, avant même la déclaration des cardinaux, et que « son travail se trouve être une adhésion anticipée et motivée à l'acte accompli par les chefs de notre hiérarchie épiscopale. » Il pose et étudie cinq questions : 1° la valeur respective du Concordat et des articles organiques ; 2° le prétendu respect du gouvernement actuel pour la liberté religieuse ; 3° les évêques ont-ils donné prétexte à ce que le gouvernement appelle des représailles ? 4° peut-on confondre la forme politique du gouvernement et les lois ? 5° les évêques empiètent-ils sur les droits de l'État lorsqu'ils rattachent à la morale les devoirs civiques et spécialement le devoir électoral ?

Nous n'avons pas à juger cette lumineuse discussion. L'esprit et la fermeté qui l'animent ressortiront de ces deux belles citations. « Les catholiques s'imaginaient naïvement qu'il leur suffirait de se rallier à la République pour être mis sur le pied d'égalité avec leurs concitoyens. Mais on leur déclare très haut, avec une solennité préméditée, au nom même du gouvernement, que cette adhésion politique est de nulle valeur, si elle n'implique pas l'acceptation en bloc de lois formellement opposées aux principes de la religion.... La République n'est plus une forme de gouvernement, c'est une secte. » Et ailleurs, citant Bossuet : « Que, pour exercer nos fonctions, il nous faille prendre l'attache de M. le chancelier ; pour moi, j'y mettrais la tête. » Voilà ce qu'écrivait Bossuet en 1702. En 1686, il avait déjà écrit : « Humble sujet partout ailleurs, dans la religion j'ose dire que le prince ne va que le second. »

La conclusion de l'illustre évêque d'Autun répond à ces fières paroles : « Uniquement préoccupés de chercher le règne de Dieu et sa justice, nous sommes résolus à remplir notre devoir, tout notre devoir, comme il convient à de fidèles dispensateurs de l'Évangile.... Nous sommes prêts

à faire bon marché de notre vie, pourvu que nous remplissions jusqu'au bout le ministère qui nous a été confié par le Seigneur Jésus, de rendre témoignage à son Évangile. » (Saint Paul.) VICTOR PIERRE.

La République et la Politique de l'Église, par le R. P. MAUMUS. Paris, Lethielleux, 1892, in-12, 200 p. — Prix : 2 fr.

La Souveraineté du peuple est une hérésie, par M. CHARLES MAIGNEN, docteur en théologie. Paris, Roger et Chernoviz, 1892, in-8, VIII-120 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ces deux ouvrages touchent à des questions analogues, mais ont des buts très différents. Le R. P. Maumus cherche à montrer, conformément à l'encyclique aux catholiques de France, que la République n'est point incompatible avec l'Église ; M. Maignen veut prouver, au contraire, qu'il y a opposition absolue entre le catholicisme et la Révolution. Les deux thèses sont vraies ; elles ont chacune leur utilité. Mais qui donc sait bien distinguer la République de la Révolution? Le grand public les confond le plus souvent, et les deux auteurs m'ont paru faire quelquefois comme le public.

La Souveraineté du peuple est une hérésie, voilà une proposition un peu dure. Je suis assuré cependant que le P. Maumus la souscrirait si elle lui était présentée avec les explications convenables. La souveraineté du peuple est une hérésie en ce sens qu'il est faux et contraire à la foi, que le pouvoir soit fondé originairement sur l'accord des volontés individuelles. Lisez le beau chapitre du P. Maumus sur l'autorité de la loi ; vous verrez que là-dessus il pense absolument comme M. Maignen. Mais celui-ci, à notre gré, a mis d'une manière plus nette et plus complète la vérité catholique en lumière. Dans les deux premières parties de son étude, qui sont excellentes, il résume fort bien, en opposition à la doctrine révolutionnaire, l'enseignement des Docteurs et des Papes, unanimes à attester que le pouvoir vient de Dieu et ne peut venir d'ailleurs. L'Église prise trop haut la dignité de la personne humaine pour admettre qu'une créature, si élevée qu'elle soit, ait le droit naturel de commander à l'homme.

Nous recommandons vivement la lecture de cette solide dissertation. Elle est du plus haut intérêt et de la plus grande actualité. Trop de gens, même parmi les catholiques, n'admettent que vaguement que le pouvoir vient de Dieu, et parlent à tout propos comme si le droit n'avait d'autre source et d'autre règle que la volonté nationale. M. Maignen a cent fois raison : si les catholiques sont divisés, c'est qu'ils ne sont pas assez séparés de leurs adversaires.

Ainsi, tout pouvoir vient de Dieu ; le peuple ne peut être souverain à titre originaire. Mais peut-il être souverain en ce sens qu'il est le pre-

mier et le plus naturel dépositaire du pouvoir donné par Dieu? Ici les discussions commencent, même entre catholiques. Le P. Maumus dit oui; M. Maignen dit non. Chacun a pour lui des théologiens de haute valeur. Ceux-ci pensent que Dieu ayant mis le pouvoir dans la société et non dans tel homme ou telle classe particulièrement désignée, le pouvoir s'est trouvé d'abord appartenir à l'ensemble du corps social. Ceux-là font observer qu'il n'y a vraiment de société que quand il y a un pouvoir. L'un ne se forme donc point sans l'autre, mais en vertu des mêmes circonstances. Cette seconde opinion est enseignée aujourd'hui dans les écoles romaines; je dois toutefois prévenir M. Maignen que l'autre est beaucoup plus ancienne. Si bien qu'il ait résumé l'opinion de Suarez, il ne nous a pas convaincu qu'il y ait vraiment opposition entre la pensée de ce docteur et celle du P. Maumus.

Mais voici où est la grande divergence entre nos auteurs; c'est quand il s'agit de juger cette forme de gouvernement où le peuple exerce la souveraineté en fait, où par ses représentants il élabore et fixe les lois. Le P. Maumus vante volontiers la démocratie républicaine. M. Maignen préfère la monarchie, non toutefois la monarchie représentative, qu'il considère comme imbue du venin révolutionnaire. Quelle est en soi la meilleure forme de gouvernement? Si vous posiez cette question pour tel peuple et telle époque, je saurais où viser, mais je ne vois guère de réponse sérieuse à une question d'ordre pratique, comme celle-là, considérée en dehors de toute condition pratique. Quoi qu'il en soit, les deux auteurs me paraissent avoir commis la même faute. Ils veulent faire un principe de la forme de gouvernement qui leur parait préférable. Toute autre leur semble inférieure, sinon condamnable.

M. Maignen est très sévère pour tout gouvernement représentatif. Il ne veut voir dans les constitutions de ce genre qu'une application pratique du dogme de la souveraineté du peuple. Cela n'est point exact; il n'est nullement nécessaire de supposer que l'électeur agisse en vertu d'un droit naturel et inaliénable. On peut et on doit juger qu'il accomplit une fonction que la constitution croit utile de lui confier. Nous regrettons cette troisième partie de l'ouvrage de M. Maignen. Elle abaisse une œuvre de haute doctrine aux proportions d'un écrit de polémique courante. Les lecteurs qui n'appartiennent point au même parti que M. Maignen seront pris de défiance en lisant ces pages, et cette défiance s'étendra aux vérités fondamentales qu'il expose si bien, et qu'il serait si important de faire pénétrer dans les masses.

Rétablir la souveraineté de Dieu, là est, en effet, la seule solution de la crise actuelle. Toute combinaison, sans cette condition, ne donnera jamais qu'une tranquillité provisoire. Les païens, j'ai honte de le dire, avaient sur ce point un sentiment plus juste que nos contemporains. Les Athéniens, en se formant en république, avaient déclaré Jupiter roi

d'Athènes. Quelle est la république moderne qui proclamerait Jésus-Christ pour son chef?

Le P. Maumus vise sans doute cette république-là : c'est son droit. Mais pourquoi semble-t-il faire à la république une sorte de légitimité naturelle, en proclamant comme fondamentales ces trois maximes : qu'un peuple a le droit d'élire son chef, que le pouvoir législatif réside dans la nation, et que la liberté politique est un droit? Je sais que beaucoup de docteurs ont admis, dans une certaine mesure, les deux premières maximes, mais uniquement comme moyen primitif de constituer le pouvoir social, et sous cette condition, bien remarquée par M. Maignen, que la nation, premier dépositaire du pouvoir, n'en conserve plus rien quand elle l'a intégralement transmis. Quant à la liberté politique, je conteste absolument qu'elle soit un droit antérieur aux constitutions positives. Le R. P. Maumus a de très belles pages sur l'action libératrice de l'Église, sur le vote de l'impôt, sur les autonomies provinciales, sur le droit d'association : mais tout cela n'est pas proprement la liberté politique. On entend généralement par liberté politique la participation de tous au pouvoir. Ceci n'est pas un droit ; c'est une charge qu'il faut être capable de remplir.

Malgré ces exagérations qu'il nous a paru à propos de signaler, le livre du P. Maumus est vraiment remarquable, eu égard au but qu'il s'est proposé. Il montre très bien que l'Église n'a jamais été, comme on affecte de le dire, le prôneur du despotisme et de l'obéissance aveugle. Dans tous les temps où elle a étendu largement son influence, elle a favorisé la liberté. Écrit avec chaleur, plein d'idées élevées, cet ouvrage sera lu avec plaisir ; il pourra dissiper bien des préjugés. Hélas! tous voudront-ils voir la vérité? N'y en a-t-il pas beaucoup qui accusent l'Église d'hostilité contre nos institutions actuelles, parce qu'ils ont fait de ces institutions une machine de guerre contre l'Église? Espérons que les masses arriveront à comprendre que l'Église veut et peut vivre en harmonie avec toutes les institutions loyalement pratiquées, et imposeront enfin à leurs gouvernants une conduite plus équitable vis-à-vis d'elle.

Ce sera un précieux résultat. Mais, comme nous l'indiquions plus haut, tout ne sera pas fini. En république ou en monarchie, il faut que la nation comprenne que Dieu est le vengeur et le garant nécessaire de l'ordre social, et qu'en lui est l'origine première de toute autorité et de toute justice. La stabilité des institutions et la paix sociale sont à ce prix.

D. V.

Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge, par Jean-Auguste Brutails, archiviste de l Gironde. Paris, A. Picard, 1891, in-8 de xliv-314 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le séjour de M. Brutails aux archives des Pyrénées-Orientales a été

fécond pour la science. Les nombreux documents qui lui ont passé sous les yeux lui ont fourni d'abondants matériaux pour des travaux d'érudition fort importants. Ici déjà nous avons signalé ses *Notes sur l'économie rurale du Roussillon*. Aujourd'hui, ce ne sont plus de simples notes, c'est une étude raisonnée et complète que nous recommandons à nos lecteurs, c'est un volume remarquable dont nous n'avons à dire que du bien.

Ce n'est pas le moyen âge tout entier — au sens que l'on a coutume de donner à cette expression — qui fait ici l'objet des recherches de M. Brutails. Les renseignements qu'il fournit et les textes qu'il cite ne s'étendent guère au delà du début du XIVe siècle, mais pour la période antérieure, ils sont fort abondants et bien utilisés.

M. Brutails a les qualités d'un excellent érudit : la rigueur de la méthode, l'exacte recherche des documents, l'analyse patiente de ce qu'ils contiennent, la prudence et jusqu'à une certaine réserve (parfois peut-être exagérée) dans l'interprétation qu'il en faut donner, l'exposition claire des résultats obtenus.

L'introduction est réservée à l'étude des sources ; nous y noterons la juste appréciation que porte M. Brutails sur les documents législatifs, où l'on ne trouve pas toujours l'image de la réalité ; parce qu'à côté de la loi, souvent violée, il y a les usages et les pratiques extralégales.

Dans les dix-sept chapitres qui composent son ouvrage, après avoir rappelé comment le pays changé en désert par les luttes entre Francs et Sarrasins fut rendu à la culture, l'auteur étudie les objets de culture, plus nombreux autrefois qu'aujourd'hui, et les procédés employés. Il nous montre ce qu'était le domaine, manse ou borde, la maison ; comment les habitations se groupaient en villages, surtout pour résister aux incursions des Maures, d'où le grand nombre des villages fortifiés, dont M. Brutails a dressé une liste intéressante, bien que probablement incomplète. L'étude des monnaies et mesures conduit naturellement à celle du commerce de l'argent. Les chapitres suivants (VI-XI) sont consacrés aux biens : comment ils se divisaient, de quelle façon s'acquérait la propriété ; de la distinction des alleux et des tenures ; quels étaient les différents modes de tenures (précaires, bails, fiefs) ; quelles en étaient les conditions générales ; à quelles redevances et à quels services elles étaient assujetties. Les droits réels conduisent aux droits personnels, aux redevances et services dus par les personnes ; ce chapitre fournit notamment à M. Brutails l'occasion de réfuter, en ce qui concerne le Roussillon, l'existence du droit du seigneur et une interprétation ingénieuse et sûre de l'expression *ferma de spoli forsada*, que l'on avait prise pour cet usage infâme. La condition des personnes, la nature et l'exercice du pouvoir seigneurial, la formation et l'organisation des communautés, le rôle de l'État et de l'administration royale, les efforts

tentés pour rétablir la sécurité et maintenir l'ordre social, forment la matière des derniers chapitres de ce savant ouvrage.

Il ne nous semble pas que M. Brutails ait raison dans ce qu'il dit (p. 177) au sujet des ventes d'hommes, ni que ce soit par « euphémisme » que les rédacteurs d'actes prétendissent « affranchir » un homme au profit de l'acquéreur. M. Brutails est-il sûr qu'il s'agisse ici d'hommes libres qu'on vend? Ne sont-ce pas plutôt des non-libres qu'on affranchit en effet? Il est constant qu'au moins dans le haut moyen âge, les affranchis pouvaient rester dans la dépendance soit de leur ancien maître, soit d'un tiers (généralement l'Église); et l'expression *cives romani* appliquée à ces affranchis dans l'un des textes invoqués par M. Brutails appuie notre sentiment. E.-G. Ledos.

Essai sur le tiers état rural, ou les Paysans de la Basse Normandie au XVIIIe siècle. Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de Caen, par l'abbé P.-D. Bernier. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de xv-308 p. — Prix : 6 fr.

Il y a trois mois, quand M. l'abbé Bernier, professeur à l'institution Sainte-Marie de Tinchebray de l'Orne, présentait cette thèse à la Faculté des lettres de Caen, il rendait à la capitale de la Basse Normandie, et à sa Faculté des lettres en particulier, le plus signalé service. A l'heure où s'agite le sort des Universités provinciales, celle de Caen doit mourir si les membres appelés à la composer se jettent dans la politique plus que dans l'étude, s'ils continuent d'envoyer leurs élèves les plus brillants à Paris, et s'ils rebutent ceux qui demandent leur jugement. M. l'abbé Bernier ne s'est laissé arrêter par aucun obstacle, et il a passé à Caen avec succès ses deux thèses de doctorat ès lettres.

La thèse française peut se résumer en deux mots que je trouve à la fin de son livre. « En 1789, dit-on, la terre appartenait au seigneur et les paysans n'étaient rien. » C'est là désormais, après la thèse de M. Bernier, « un cliché hors d'usage. »

Pour le prouver, il étudie d'abord la condition générale du tiers état en Basse Normandie. Il trouve la terre exploitée librement par le cultivateur propriétaire, métayer ou fermier. Il recherche dans les différentes parties de la Basse Normandie les productions, les assolements, les engrais, les rendements. Le tableau n'est pas brillant : les chemins sont mal entretenus, les grains et les fruits manquent souvent par suite des gelées, des ouragans, des pluies. Malgré cela, et à cause du manque d'exportation, les céréales et les boissons se vendent à bas prix, dans les années ordinaires. En effet, à tout bout de champ pour ainsi dire, un octroi barre le chemin. D'ailleurs les animaux et les hommes, mal nourris et mal soignés, meurent souvent de faim.

Ventre de bouillie
Ne dure qu'une heure et demie.

« C'est sur ces misérables demeures et sur ces pauvres gens que s'abattent, comme des vautours impitoyables, les collecteurs d'impôts. » Aussi la mendicité florit-elle. « Mon fermier, écrit de Passais M. Achard de Bonvouloir en 1786, coupe quelquefois du pain à trois cent cinquante pauvres dans un jour, chacun sa bouchée. » Cependant, par suite de leur industrie, un certain nombre de petits paysans, se faisant porte-balles ou camelots, arrivaient à l'aisance obscure, puis à la notabilité.

C'est qu'en face d'eux les classes supérieures diminuaient d'influence. D'abord le clergé ; le clergé régulier périssait dans ses abbayes qui, richement dotées, par suite de la commende et d'autres abus, ne répondaient plus aux services qu'on était en droit d'en attendre. Les ermites, nombreux au moyen âge, n'existaient plus au XVIIIe siècle. Le tableau du clergé séculier est achevé en deux traits : « Mercenaire et fainéant. »

La noblesse rurale n'est guère mieux traitée. Ni le paysan ni le clergé n'avaient avec elle la familiarité qu'on rencontrait en Anjou. Les domestiques n'étaient point astreints au service, tandis que le droit de chasse, la banalité, la mouture, indisposaient le peuple. Pour ces droits, quelques cahiers proposaient le rachat, d'autres l'abolition pure et simple, d'autres les refusent purement et simplement. Cependant quelques grands et beaucoup de petits seigneurs méritaient, par leur bienfaisance, l'amour de la population. Tels les Monpinson, à Saint-Maurice-du-Désert. Les gardes et intendants contribuaient beaucoup à amasser les colères contre leurs maîtres, mais ce qui leur nuit par-dessus tout, c'est leur absence presque perpétuelle et injustifiée ; et lorsqu'ils sont au logis, c'est que la misère les y retient.

Ce que le peuple a encore plus en exécration, c'est le fonctionnaire : maître d'école laïque, chirurgien, tabellion, avocat, procureur, contrôleur, bailli, huissier, sergent, commis des aides ou de la gabelle, et enfin le bourgeois propriétaire à la campagne.

Tel est le milieu dans lequel le paysan devient « honnête homme. » M. Bernier fait justement remonter l'honnête homme du XVIIIe siècle au vavasseur du XIe siècle. Il suit, avec beaucoup d'érudition, à travers les siècles, cette classe aisée qui prenait du « sieur, » ne pouvant se qualifier de « seigneur. » Lisez le tableau du « pauvre fermier, » qui s'enrichit pour que ses enfants se ruinent (p. 183). Il est vieux d'un siècle : on le dirait d'aujourd'hui. Comment arrive-t-il à la fortune ? Le plus souvent en faisant les affaires d'un riche seigneur.

Ce chapitre, fort curieux, travaillé et écrit avec soin, ne vaut pas cependant celui consacré à la vie de famille depuis la naissance jusqu'à la mort, en passant par l'école et le mariage. A noter l'instruction fort répandue : sur cent quatre actes on ne relève que cent trente-six croix

contre cinq cent trente-sept signatures. Beaucoup de gros bourgs avaient leurs collèges. Le paragraphe consacré à l'éducation ecclésiastique est à lire tout entier.

Mais l' « honnête homme » a aussi sa part des fonctions et services publics ; il a droit à des honneurs à l'église, il assoit et recueille les impôts. Parfois il est marguillier, parfois il est syndic. On en voit même de députés à l'assemblée provinciale et aux conseils généraux.

Le tiers état était donc quelque chose avant 1789 ; pour mieux nous décrire son évolution, M. Bernier la compare à celle de la « clientèle » des Romains. Il jette un coup d'œil à gauche sur le tiers en Bretagne et ne néglige pas de tirer de son travail cette conséquence : « En somme, la Révolution n'a pas donné le sol au tiers état rural ; car il possédait bel et bien la propriété d'une notable partie de ce sol. Elle ne l'a pas tiré du néant ; elle n'a fait que sanctionner et mettre au jour son importance sociale déjà incontestable. »

C'est une démonstration qui avait besoin d'être faite pour beaucoup de gens, et il faut savoir gré à M. Bernier de l'avoir tracée avec tant de science et de précision. C. A. B.

Le Parlement de Franche-Comté, *de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790)*, par A. Estignard, conseiller honoraire à la cour d'appel de Besançon, ancien député. T. Ier. Paris, A. Picard ; Besançon, Paul Jacquin, 1892, in-8 de 408 p. — Prix : 5 fr.

Peu de parlements sont aussi anciens que celui de Franche-Comté. Il date de si loin que l'époque de son établissement régulier est fort contestée. Dès le XIIIe siècle, d'après Lampinet et Chiflet, il existait ; mais il était ambulatoire, accompagnant le souverain dans ses voyages. Selon Perreciot, il se fixe à Dole vers 1305, mais, si l'on en croit Courbouzon, cela n'eut lieu qu'en l'année 1380. D'une façon plus sûre, M. A. Estignard rappelle qu'en 1386, 1400 et 1407, divers procès importants se plaidèrent devant cette suprême juridiction de la province. Dès ses débuts, dit l'auteur, cette assemblée « conquiert un éclat, une puissance exceptionnels, et non seulement elle juge souverainement et en dernier ressort, mais sa sollicitude s'étend partout. » Avant la réunion de la Franche-Comté à la France, « la vénalité n'existait pas ; le magistrat n'était pas non plus nommé à l'élection par le Parlement ; le souverain et les magistrats s'entendaient sur le choix des candidats. »

Ceci s'applique spécialement au Parlement de Dole, auquel M. A. Estignard a consacré, avant d'entrer dans son sujet propre, une courte très intéressante étude que l'on aimerait à lui voir reprendre en un t vail à part ; car le Parlement dolois a connu des jours glorieux, notamme pendant la guerre dite de Dix ans. Il était alors présidé par un homm qui fut à la fois jurisconsulte et historien et en qui l'on peut dire qu

s'est incarnée la résistance heureuse de son pays aux visées ambitieuses de Richelieu, avec lequel, à en juger par un portrait peint en 1639, il avait physiquement une ressemblance extraordinaire : j'ai nommé Jean Boyvin.

Mais le Parlement de Dole de 1668 et de 1674 n'eut pas les viriles vertus de celui de 1635 : le grand Boyvin était mort (depuis 1650). Aussi, quelque ardemment française que soit l'âme de celui qui écrit ces lignes, n'est-ce pas sans quelque honte qu'il est obligé de constater l'évolution presque immédiate de certains de ses compatriotes les plus marquants d'il y a deux siècles passés du côté du Roi-Soleil. Il est vrai que, en dépit de tout, la Franche-Comté, au moins parmi les privilégiés et les intelligents, avait compris tout de suite que les affinités de race et la communauté des intérêts lui faisaient une loi inéluctable non point d' « entrer, » mais de « rentrer » dans la grande patrie française, à laquelle, à plusieurs reprises, elle avait appartenu.

L'un des premiers actes de Louis XIV, après sa conquête non encore confirmée par le traité de Nimègue, fut de transférer le Parlement à Besançon, ville qui, depuis lontemps, à tous égards, éclipsait Dole, l'ancienne capitale. Tant que le grand Roi vécut, le Parlement, subissant son prestige, enregistra silencieusement, docilement, les édits qui lui étaient adressés. Nouvellement installés à Besançon, les parlementaires ne donnèrent guère d'ennuis à la royauté, leurs préoccupations se bornant, vis-à-vis des autres grands corps provinciaux, à des querelles de préséances qui, de nos jours, peuvent paraître puériles, mais qui, alors, n'étaient point sans importance. Toutefois, Louis XIV disparu, leur attitude ne tarda pas à se modifier. A peine la Régence établie, les remontrances se succèdent. Elles sont justifiées d'ailleurs par l'état peu prospère et bientôt misérable de la province, dont M. Estignard nous fait la peinture vivante, éloquente. On sent que, dès ce moment, le Parlement ne sera plus aussi complètement « dans la main » du gouvernement.

L'opposition de « Messieurs » s'accrut encore à partir de 1757. Le premier président de Quinsonas étant mort, l'intendant de Boynes, homme nouveau et fort intrigant, lui avait succédé. Énergiques protestations du Parlement, bientôt suivies de l'exil de trente conseillers. Mais l'opinion s'en mêle, les pamphlets et les chansons satiriques surgissent de toutes parts et, de guerre lasse, M. de Boynes finit par démissionner, pendant que ses adversaires, rappelés, sont accueillis triomphalement. L'audace des parlementaires — c'est dans l'ordre — va dès lors sans cesse grandissant, si bien que le chancelier Maupeou, voulant abattre sur tout le territoire la puissance inquiétante des parlements, les dissout et les remplace par des conseils supérieurs, supprimant en même temps la vénalité des charges. Cette révolution, bonne en soi, n'était cependant nullement réclamée par des esprits non préparés, et la

nouvelle magistrature tomba dans le mépris, en Franche-Comté comme dans tout le royaume. Néanmoins la cognée était plantée dans l'arbre tant de fois séculaire des parlements, et leur disparition devait accompagner la chute de la monarchie.

Pour composer cette première partie de sa remarquable étude, M. Estignard a mis à contribution les sources les plus authentiques : « la législation, les délibérations, la correspondance officielle, des correspondances privées, divers manuscrits précieux, les remontrances, les archives du Parlement. » Si le tome II du *Parlement de Franche-Comté* vaut le premier — et l'on doit s'y attendre — l'ensemble formera une œuvre de premier ordre, dont le seul défaut sera, pour certains, de n'être pas assez sévère parfois pour une compagnie dont les faiblesses et les préventions ont d'ailleurs, à des degrés divers, été partagées par tous les parlements de France.

En terminant, me sera-t-il permis d'exprimer un *desideratum* ? Je serais heureux de voir le tome II orné des portraits des principaux parlementaires bisontins. Si, à la vérité, on est déjà en droit de regretter que cela n'ait pas été fait pour le premier volume, c'est que peut-être M. Estignard se décidera à publier un album séparé, dans le genre, par exemple, de celui que le marquis de Beaucourt a joint au dernier volume de son *Charles VII*. Ce serait vraiment le couronnement de l'édifice.

E.-C. Gaudot.

Mémoires du maréchal H. de Moltke. *Lettres à sa mère, à ses frères Adolphe et Louis (1823-1888)*, par le maréchal comte de Moltke, chef du grand état-major. Édition française, par E. Jaeglé, professeur à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. Paris, H. Le Soudier, 1892, in-8 de 462 p. — Prix : 10 fr.

La famille du maréchal de Moltke continue, par la publication des lettres à sa mère et à ses frères, le monument élevé à la mémoire du chef d'état-major de l'armée prussienne. Nous avons déjà parlé du tome premier des œuvres littéraires du maréchal, et nous avons exprimé la déception que nous avaient causée les Mémoires sur la guerre de 1870. L'intérêt de ce nouveau volume est d'un tout autre genre, mais il est supérieur au précédent. Il fait mieux connaître l'homme. Dans les Mémoires sur la guerre de 1870, composés certainement pour être publiés, le maréchal a eu des réticences voulues ; on sent à chaque instant l'écrivain et l'historien, l'homme prudent qui ne laisse passer sous sa plume que les jugements qu'il croit favorables à sa cause. Ici, rien de tel. Dans ses lettres à sa mère, à ses frères, écrites la plupart à une époque où l'auteur ne pouvait se douter encore de la haute destinée qui l'attendait, on rencontre un abandon et une confiance qui charment, qui peignent l'homme, qui le font voir sous un jour favorable. Et en même

temps apparaissent ce jugement, cette perspicacité, cette hauteur de vue, cette observation, qui devaient faire du vainqueur de Sadowa un homme supérieur et un grand militaire. Les appréciations politiques ou militaires sont rares dans ces lettres, mais elles sont marquées au coin d'un bon sens remarquable et d'une véritable prescience des événements. Çà et là quelques indiscrétions — que nous nous étonnons de ne pas voir biffées par les éditeurs — contiennent des révélations piquantes. C'est ainsi qu'on voit, par exemple, que dès 1864 et alors que la Prusse venait de s'entendre avec le cabinet de Vienne pour écraser le Danemark, le cabinet de Berlin était décidé à exclure l'Autriche de la confédération germanique. « Si mes calculs sont justes, écrivait le maréchal à son frère Adolphe, le 29 janvier 1864, les premiers engagements (contre les Danois) devront avoir lieu dans huit jours. S'il gèle encore, l'affaire se passera sans que nous ayons à subir des pertes trop considérables et alors il est probable qu'on en finira pour tout de bon avec le Danemark. Mais cela fait, il faudra en finir avec l'Allemagne, *d'où sera exclue l'Autriche*, et ceci n'ira pas tout seul. »

L'aveu est dépourvu d'artifice et ne manque pas de piquant; on pourra en faire son profit, aujourd'hui encore, à Vienne.

Dans les lettres où il est question de la guerre de 1870, on trouve quelques détails curieux que n'avaient pas révélés les Mémoires. C'est ainsi qu'on voit, par exemple, dans une lettre du 18 juillet 1870, que le maréchal, au début de la guerre, n'était pas aussi sûr du succès qu'il l'a écrit plus tard dans la Relation du grand état-major. C'est dans cette lettre qu'il parle du « pervers aventurier de Boulogne. » Dans une autre, datée du 21 septembre, on trouve deux phrases qui montrent combien peu les Allemands s'attendaient à voir la résistance de Paris prendre l'intensité dont elle a donné l'exemple : « De nos positions de Meudon et de Saint-Cloud, nous pouvons ouvrir le feu d'un moment à l'autre sur le bois de Boulogne. Le *beau monde* et le *demi-monde* (en français dans le texte) ne viennent plus s'y promener, et aujourd'hui les Parisiens n'ont plus de lait à mettre dans leur café. Combien de temps vont-ils endurer cela? Il faudra voir.... Au demeurant, je nourris en secret l'espoir de tirer des lièvres à Creisau vers la fin d'octobre.... »

Voilà un espoir qui devait être bien déçu.

Toutes les autres lettres écrites par le maréchal à son frère Adolphe pendant la guerre de 1870 sont curieuses sous ce rapport qu'après avoir vu l'auteur espérer que la campagne va finir promptement, une fois les armées allemandes arrivées devant Paris, on s'aperçoit qu'il s'étonne d'abord de la résistance, puis s'en impatiente, s'en inquiète et enfin s'en irrite. Alors il devient injuste, nous impute à crime nos efforts désespérés, et traite de folie absurde ce qui fut tout au moins une folie héroïque. Nous sommes d'accord avec lui pour admettre que les hommes

qui détenaient alors le pouvoir en France avaient peur de consulter la nation, mais le maréchal eût dû reconnaître l'abnégation et la grandeur d'âme d'un pays qui consentait à supporter le joug d'usurpateurs incapables pour ne pas entraver, par l'anarchie et la guerre civile, la lutte contre l'étranger.

Nous n'essaierons pas d'analyser avec plus de détails un recueil de lettres; dans presque toutes il y a quelque chose à prendre, une réflexion, un mot heureux ou typique. Nous nous contenterons de signaler ce volume à nos lecteurs comme un de ceux qu'ils liront avec intérêt.

ARTHUR DE GANNIERS.

Histoire de la découverte de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb, par PAUL GAFFAREL, professeur à la Faculté de Dijon. (Extrait des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire.*) Paris, A. Rousseau, 1892, 2 vol. in-8. T. I. *Les Précurseurs de Colomb,* 454 p. et 13 grav. — T. II. *Les Contemporains de Colomb,* 428 p. et 16 grav. — Prix : 18 fr.

Paraissant à la veille du quatrième centenaire de la découverte colombienne, l'ouvrage de M. Gaffarel a de l'actualité : « aussi bien » l'actualité n'en constitue que le moindre mérite; l'érudition de l'auteur, la nouveauté de certaines questions, la clarté du style, captivent le lecteur. Le tome Ier est consacré aux rapports de l'Ancien et du Nouveau Monde dans l'antiquité et au moyen âge. Le souvenir de l'Atlantide disparue, les débris épars qui en subsistaient auraient guidé les Phéniciens vers l'Amérique, où ils auraient enseigné leurs arts aux Mexicains : le récit de Diodore de Sicile, les légendes de Quetzalcohuatl et Votan concordent. M. Gaffarel observe avec raison une prudente réserve : il critique certaines traditions mexicaines, certaines inscriptions apocryphes ou obscures qu'on a prétendues d'origine phénicienne : on peut reprocher à l'auteur d'employer la même légende à double fin et de n'apporter en philologie que des arguments bien fragiles. Mêmes remarques sur les prétendus voyages des Juifs, des Grecs, des Romains et des Arabes en Amérique.

Au moyen âge, le centre des expéditions au Nouveau Monde n'est pas la Méditerranée, mais la mer du Nord; ici on se trouve sur le terrain ferme de l'histoire. Je ne parle point des légendes de Saint-Brandan, des îles d'Antilia, de Brésil, etc. Au xe siècle, des Papæ irlandais gagnent la région du Saint-Laurent, l'Irland it Mikla, disent les Sagas irlandaises elles-mêmes. Les Northmans suivaient de près : en 983, Eric Rauda débarque au Groënland ; en l'an 1000, son fils Leif touche au Hellula (Terre-Neuve), au Markland (Nouvelle-Écosse), au Vinland (États New-York, New-Jersey). Des évêques sont établis au Groënland, et ju qu'au xve siècle conservent des relations avec Rome; au xive siec encore, les Sagas mentionnent de nombreuses expéditions à la Terr

Neuve et au Markland ; et le souvenir de l'occupation norraine se perpétue au XVIe siècle, comme le prouve le terme Norumbega (pays des Norrains) appliqué à la région voisine de la baie de Fundy. A la fin du XIVe siècle, le Vénitien Antonio Zeno retrouvait l'Irland it Mikla devenue l'Estotiland ou Escociland (terre des Scoti, Irlandais).

La seconde partie de l'ouvrage, *les Contemporains de Colomb*, est moins originale que la première : à part un intéressant chapitre sur l'origine du mot Amérique, — M. Gaffarel ne fait guère que résumer les ouvrages de M. Harrisse sur les Colomb, les Cortereal, etc. En somme, M. Gaffarel présente sous une forme intéressante la synthèse des travaux qui ont trait aux découvertes de l'Amérique.

C. DE LA RONCIÈRE.

BULLETIN

Le Surnaturel, la bonté, le christianisme dans le monde, par EUGÈNE MARTHA, conseiller honoraire à la cour d'appel de Lyon. Lyon, A. Côte, 1890, in-12 de 177 p. — Prix : 2 fr.

Le surnaturel dans le monde, c'est, au sens philosophique du mot, la cause toute-puissante et intelligente qui a créé le monde. La bonté dans le monde, c'est la Providence, dont les lois restent dans une certaine obscurité, afin qu'il y ait place au mérite et à la miséricorde, mais qui s'est montrée si généreuse pour l'homme et dans l'ordre sensible, et surtout dans l'ordre de l'intelligence, du sentiment et de la volonté. Le christianisme dans le monde, c'est l'influence de Celui qui, étant venu dans le royaume de la force et de la violence, ne s'est donné d'autre mission que de laisser à sa mort et par sa mort le royaume de la bonté ; c'est le monde transfiguré par ces choses nouvelles qui ont nom vertus chrétiennes, civilisation chrétienne, art chrétien.

Telles sont les grandes choses dont nous parle ce petit livre, et il nous en parle admirablement bien. Au charme d'un style simple et élégant il unit la sympathie produite par qui dit avec toute son âme les choses qu'il sait par expérience et qu'il a vécues. Ce petit volume se recommande aux hommes de la société présente. Quel que soit leur genre de culture, il les intéressera, comme le fait toujours un ami distingué qui est au courant de toutes choses, donne sur chacune la note juste et n'est jamais long. Il édifiera les croyants, et à ceux qui n'ont pas le bonheur de croire il montrera le chemin de la vérité.

LAMOUREUX.

Lectures morales et littéraires à l'usage de l'enseignement des jeunes filles des écoles normales et des écoles primaires supérieures, précédées de commentaires et annotées par Mlle JEANNE VANDONER, agrégée de l'enseignement secondaire des jeunes filles, professeur au lycée Fénelon. Paris, Alcide Picard et Kaan, in-12 de VI-352 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre est tout simplement un recueil d'extraits, groupés dans un certain nombre de chapitres, qui ne sont pas autre chose que les articles du programme d'instruction morale et civique en usage dans les établissements secondaires de jeunes filles de l'enseignement officiel. D'abord les *Notions préliminaires*, libre arbitre, conscience, responsabilité, devoir, droit, bien,

vertu, puis les *Devoirs personnels*, les *Devoirs domestiques*, les *Devoirs civiques*, les *Devoirs des nations entre elles*, les *Devoirs sociaux*, les *Devoirs relatifs aux animaux et aux choses*, et enfin, pour finir, les *Devoirs envers Dieu et l'Immortalité de l'âme;* ces derniers chapitres ne vont guère au delà du déisme et du spiritualisme vague de M. Jules Simon. Il semble que ce soient ceux auxquels l'auteur attache le moins d'importance, comme, d'ailleurs, le programme officiel. En revanche, les *Devoirs civiques* et les *Devoirs sociaux* sont longuement traités. Les premiers sont résumés dans la *Déclaration des droits de l'homme*. Cette simple indication suffit à donner une idée du livre, qui n'a aucun caractère chrétien. P. TALON.

Le Guide des électeurs catholiques. Bâgé-le-Châtel (Ain), chez Mme Gibaud, libraire, 1891, in-16 de 32 p. — Cent exemplaires : 10 fr.

Très bonne brochure pour le temps électoral et excellente pour le préparer. C'est un catéchisme, par questions et par réponses. Il se divise en plusieurs chapitres : I. *Du devoir électoral.* — II. *De la loi scolaire.* — III. *De la loi militaire.* — IV. *De l'impôt d'accroissement.* — V. *De l'union de la France chrétienne.* Tous ces sujets sont traités avec netteté, le style est d'une allure populaire sans être vulgaire : enfin, ce travail ne mérite que des éloges. La question du prétendu droit d'accroissement est traitée avec un soin particulier. Il y aura, au moment des élections, d'autres points à toucher : souhaitons qu'ils rencontrent une plume aussi exercée et un esprit aussi lumineux ! V. P.

La Nouvelle Science. Livre I. *La Force*, par C. RENOOZ. Paris, administration de la *Nouvelle Science*, 1890, in-8 de 184 p.

Nous sommes un peu en retard avec M. Renooz, et si nous regrettons quelque chose, avouons-le sans détour, c'est de n'être pas resté en retard.... indéfiniment. Les problèmes dont il annonce la solution sont pourtant de première importance : l'évolution des astres, la pesanteur, l'électricité, etc., sans parler de ceux, plus ardus encore, qui nous sont annoncés par les livres suivants : le Principe générateur de la vie ; l'Évolution de l'homme et des animaux; les Ages de l'humanité.

Quant aux procédés de solution, ils consistent en une série d'affirmations fantaisistes appuyées parfois de citations mal comprises ou de raisonnements baroques. Exemple : « Tout foyer de combustion est un foyer de radiation, puisque la décomposition met les atomes en liberté, et que l'atome est mouvement (p. 5). – Lorsque nous brûlons une bougie,.... si la bougie est placée dans une chambre close, ses radiations se trouvent arrêtées par le plafond ou par les murs de la chambre et *là, les atomes qui les constituent* changent d'état : ils entrent dans de nouvelles combinaisons de corps gazeux, liquides ou solides (p. 7). » Le tout appuyé un peu plus loin d'une citation de Wurtz.

En voilà assez pour engager le lecteur sensé à une prudente abstention.

E. V.

L'Amateur d'oiseaux de volière, par HENRI MOREAU. Paris, J.-B. Baillière, 1892, in-18 de 432 p. avec 51 fig. — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume vient augmenter la série déjà nombreuse de la *Bibliothèque des connaissances utiles*, et ne le cède aux autres volumes parus ni par l'intérêt du texte, ni par l'élégance de l'illustration, en grande partie

originale. Les amateurs d'oiseaux liront avec plaisir cet ouvrage, dans lequel l'auteur passe en revue toutes les espèces indigènes et exotiques, étudie leurs mœurs, leurs caractères, et fait connaître la manière de les chasser, de les nourrir, de les faire reproduire en cage et en volière. Par ce court aperçu, on voit que ce traité contient de quoi satisfaire les plus exigeants. D. MARTEL.

Les Chemins de fer, par GEORGES MAYER, chef de division au ministère des travaux publics. Paris, Alcan, 1892, in-32 de 185 p. — Prix : 0 fr. 60.

Cette petite monographie a pour objet de donner une idée générale de l'organisation des chemins de fer au triple point de vue de l'historique, de la construction et de l'exploitation; l'auteur s'est efforcé d'y concilier la brièveté et la clarté. Cet opuscule convient aux personnes qui désirent acquérir, sans études laborieuses, quelques notions précises sur ce mode de transport, que chacun doit connaître au moins dans ses grandes lignes.

D. MARTEL.

Alt-Keltischer Sprachschatz, von ALFRED HOLDER : Zweite Lieferung. Leipzig, Teubner, 1891 (col. 257-512). — Prix : 10 fr.

Nous avons déjà donné (t. LXII, p. 320-323) un compte rendu détaillé de cet ouvrage. Nous devons donc nous borner aujourd'hui à une courte annonce. Il suffira de dire que M. Holder a tenu compte, dans une certaine mesure, des critiques adressées de divers côtés à son ouvrage; il élimine ou condense des détails secondaires, sans cependant restreindre le cadre de son livre. Nous répétons que le dictionnaire de M. Holder est un répertoire indispensable pour étudier les origines de la Gaule, aux différents points de vue linguistique, historique, géographique et topographique. Cette seconde livraison nous met presque à la fin de la lettre B; l'activité de M. Holder nous permet de lui adresser ce compliment : *dimidium facti, qui bene cœpit, habet.* H. GAIDOZ.

La Comedia di DANTE ALIGHIERI riveduta nel testo dal prof. G. POLETTO. Tournai, Société de Saint-Jean, Desclée, Lefebvre, in-32 de VI-453 p. — Prix : 3 fr.

Voici une charmante édition du poème de Dante, non seulement très élégante, très portative, mais imprimée avec beaucoup de correction et offrant un texte meilleur que celui que l'on rencontre généralement; nous avons pu comparer ce texte avec celui d'éditions cependant estimées, avec celui de l'édition Barbera, par exemple, et nous ne pouvons qu'approuver les modifications introduites par M. Poletto. Ce savant, dans une dédicace à M. Carlo Negroni, parle d'un commentaire qu'il compte donner. Espérons que la Société de Saint-Jean nous le fera connaître : ce sera d'autant plus utile qu'aucune note n'accompagne les vers souvent difficiles à entendre du grand poète florentin. POGGIARIDO.

Entre chien et loup, *rêveries et pensées,* par BERTHE VADIER. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1890, in-12 de 171 p. — Prix : 3 fr.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai ouvert ce petit livre : c'est un recueil de maximes, et je me défie toujours un peu de cette littérature fragmentaire dont on a beaucoup abusé. J'avais tort; le livre est charmant, plein de grâce, de finesse, de poésie, et animé du meilleur esprit, autant du moins que j'ai pu en juger par un coup d'œil rapide, qui ne m'a

laissé que de bons souvenirs. Sa forme même ne se prête pas à l'analyse; pour le résumer il faudrait le reproduire, et ce serait vraiment un peu long. Contentons-nous d'y relever quelques pensées qui donneront une idée suffisante de l'esprit et du genre de l'auteur: « C'est Jésus qui a le mieux connu les hommes, parce qu'il était homme et Dieu; c'est lui le plus indulgent des moralistes, parce que c'est du ciel qu'il regarde la terre. » Plus loin cette pensée bien chrétienne: « Les yeux mouillés de larmes se tournent toujours vers le ciel. » Sautons quelques pages et nous rencontrons ce précepte très sage: « On doit honorer dans un état les vertus qu'il suppose; les prêtres, les magistrats, ont toujours droit au respect. » Puis vient une remarque pleine de justesse: « D'où vient qu'on produit maintenant si peu de chefs-d'œuvre? C'est que le sentiment religieux manque à la plupart de nos écrivains, et qu'un esprit sceptique peut produire d'agréables choses, mais rien de vraiment grand, de vraiment beau. » Celle-ci est plus contestable: « L'imagination, autant que la foi, a fait les martyrs et les saints. » En revanche, je ne puis que souscrire à cette autre: « Je ne puis comprendre qu'après ce poème, si admirablement raconté dans l'Évangile, de la pécheresse sauvée et purifiée par l'amour divin, il se soit trouvé des romanciers pour raconter cette histoire à leur manière, en y mettant des camélias. » Entre temps, l'auteur nous raconte quelques jolis apologues, soit en prose, soit en vers, les uns et les autres fort jolis, ces derniers point trop mal tournés; je ne m'en dédis pas, voilà un charmant petit livre.

P. Talon.

Sommeil, par Robert Scheffer. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1891, in-12 de 94 p. — Prix : 3 fr.

Dans son avis au lecteur, l'auteur feint d'avoir trouvé dans « un manoir abandonné d'Orient ces pages de lassitude et de songes. » Il nous invite à le lire « au moment où les hommes voient derrière leurs paupières le sillon du rêve, où les femmes croisent leurs bras au-dessus de leurs cheveux, » en invoquant « le dieu subtil, le dieu sans âge, l'éternel sommeil; » c'est ce que j'ai fait et.... j'ai dormi. L'auteur ne m'en voudra pas de le dire: peut-être même sera-t-il flatté d'avoir si bien atteint son but. Quant à rendre compte de son livre, c'est de quoi je me déclare incapable, par la raison que cette littérature n'est pas faite pour le vulgaire, dont je suis, mais pour quelques initiés, dont je ne suis pas. Il y a là des vers et de la prose, également incompréhensibles d'ailleurs, où passent des lilas, des tombes, des chameaux, des paillettes d'or, des taches jaunes, rouges, vertes, bien d'autres choses encore, sans compter l'âme des roses, l'âme des vendanges et le linceul de la lune morte. A la fin, le soleil s'éteint et l'auteur, « lui dernier, va rejoindre la multitude des morts souriants. » Allons, tant mieux! espérons que nous ne le reverrons plus. P. Talon.

L'Avenir de l'Europe, envisagé au double point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt, par C.-E. Vigoureux. Paris, F. Alcan, 1891, gr. in-18 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Vigoureux « présente ce livre à ceux qui croient.... que notre époque prépare et élabore une période grandiose, un renouveau de splendides conceptions (p. 8). » Il s'adressera « plus longuement aux Italiens, en les conjurant de s'unir à nous » (p. 13). A son avis, le premier acte d'une politique de sentiment serait de réaliser l'union des nations latines. Il

assuré que « de véritables sympathies existent entre les nations latines » (p. 93). Il y a là des affirmations qui pourraient bien être rangées dans le chapitre des illusions. L'auteur dit lui-même (p. 162) « qu'il serait imprudent de compter sur un prompt revirement de l'Italie en notre faveur. » Voilà ce que M. Vigoureux appelle la politique sentimentale « irréalisable pour le moment. » Il examine donc « la politique d'intérêt : les pays qui l'adopteraient auraient pour principe leur intérêt national sans se soucier d'aucun autre, quel qu'il soit. » — Et le droit, qu'en faites-vous ? Pendant la guerre de Trente ans et aux congrès de Westphalie, la France en prenant parti pour les protestants, la Pologne en s'abstenant, suivaient, sans se soucier du droit, une politique d'intérêt qui a enfanté la Prusse pour les démembrer l'une et l'autre. C'est de l'histoire.

M. Vigoureux pense que, dans « notre intérêt, » nous avons à nous féliciter du partage de la Pologne et à désirer que l'Angleterre reste à Gibraltar (p. 194-195) ! La Papauté devrait être mise à l'écart de toute combinaison internationale, « tant dans son intérêt que dans celui des peuples » (p. 83) ! La Russie devrait prendre la Moldavie (pourquoi la Moldavie ?) et la Turquie d'Asie. La France prendrait les provinces rhénanes, le Luxembourg et la Belgique. Voilà qui suffit à faire comprendre comment M. Vigoureux désire l'avenir de l'Europe. Il y a joint deux croquis, qui embrassent le monde entier.

A. D'AVRIL.

Du Toast à l'Encyclique. *Alger, 12 novembre 1890—Rome, 16 février 1892.* Paris, V. Lecoffre (s. d.), in-12 de XIX-282 p. — Prix : 2 fr. 50.

Nous avons éprouvé une véritable déception à la lecture de cet écrit : nous nous attendions à une page d'histoire, nous n'avons trouvé qu'un pamphlet. Au lieu d'un historique consciencieux et complet des incidents qui se sont produits entre le 12 novembre 1890 et le 16 février 1892, l'auteur nous donne un long réquisitoire contre tous les catholiques qui ne sont pas ralliés à la politique du cardinal Lavigerie et qui n'ont pas voulu voir dans l'encyclique pontificale — ce qui n'y est pas — l'ordre formel d'abandonner les convictions les plus autorisées et les plus respectables pour se rallier à la République. Voici les titres des chapitres, qui donneront une suffisante idée du livre : *Le Toast d'Alger; La Première Approbation de Rome; Adhésions épiscopales; Fureur radicale; Exaspération monarchique; Purement catholique; L'Union de la France chrétienne; Les Modérés; La Droite indépendante; La France et l'Europe en septembre 1791; Nouvelle agitation : les pèlerinages, le procès de l'archevêque d'Aix; Les Interpellations radicales; Pape et antipape; Conclusion du mouvement épiscopal; Les Manifestations du parti catholique républicain; L'Encyclique; Pourquoi ce livre.* — L'auteur anonyme ne se pique même pas d'exactitude dans les détails : il qualifie (p. 38) M. Le Provost de Launay de « député royaliste, » appelle le comte de Caraman (p. 3) le *prince* de Caraman. Ajoutons que le programme de la *Ligue de Bordeaux* se trouve encarté dans le volume, dont l'Avant-propos est daté de Bordeaux.

L. C.

Testamento politico del generale Garibaldi, e lettera memoranda agli Italiani, da ENRICO CROCE. Paris, Savine, 1891, in-12 de 267 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre vise une nouvelle organisation de l'Europe d'après les idées de Garibaldi. Ces idées, le plus souvent impratiques, sont trop connues pour

que nous ayons à les exposer ici : elles ont pour base et l'on peut dire pour objet principal l'anéantissement de l'Autriche. Indépendamment des autres objections qui se présentent naturellement, je reprocherai au groupement proposé de ne pas reposer sur une connaissance suffisante des nationalités et de ne pas se comporter en conformité avec le principe moteur. Ainsi, Garibaldi attribue au Danemark le Holstein, qui est allemand. Il adjuge sans façon à l'Italie la Dalmatie, même les Bouches de Cattaro : or, il n'y a pas de gens plus slaves que ces *Bocchesi*, ces *Krivoschi*, et cela depuis le temps de Milosz Obilitch. Le concept de la frontière militaire (p. 99) est aussi en contradiction avec le « principe sacré, » c'est-à-dire la nationalité, laquelle peut elle-même ne pas concorder avec le vœu des populations : les Suisses romands, les Belges vallons, ne veulent pas être annexés à la France. Au milieu de cette confusion, il y a des idées justes dans les lignes consacrées au partage de la Pologne (p. 118 et suivantes).

Une carte suffisamment claire montre la « Nouvelle Europe selon les dernières aspirations du général Garibaldi. » A. D'AVRIL.

La Neutralité belge. *La Belgique et la France*, par CHARLES WŒSTE. Bruxelles, Schepens ; Paris, Savine, in-8 de 85 p.

M. Wœste, membre de la Chambre des représentants, ancien ministre, s'est ému du courant de défiance, peut-être d'hostilité, qui s'est manifesté en France à l'encontre de la Belgique. Voulons-nous conquérir la Belgique? Les gens sensés estiment que si la Belgique neutre n'existait pas, il faudrait l'inventer. D'un autre côté, s'il y a eu des manifestations antibelges chez nous, ne les a-t-on pas fomentées en célébrant avec enthousiasme l'anniversaire de Waterloo? C'est une corde très sensible. M. Wœste examine successivement et justifie la conduite du gouvernement belge depuis 1830. La convention du 14 décembre 1831 est inoffensive. Les sympathies de la Belgique ne sont pas exclusives. Il n'y a pas de traité secret, etc., etc. La gravité du sujet et la personnalité marquante de M. Wœste donnent un sérieux intérêt à cette publication. A. D'AVRIL.

L'Italia nell' età di mezzo, del dott. LUIGI CALAMASSI. Vol. II. Città di Castello, S. Lapi, 1891, in-8 de 135 p. — Prix : 2 fr.

Ce deuxième volume comprend la deuxième partie de l'ouvrage consacrée à l'évolution du système féodal et à la grande lutte entre l'Empire et la Papauté, qui aboutit au concordat de Worms ; — et le commencement de la troisième partie : les origines des communes et les croisades. Nous n'insisterons pas longtemps sur cet ouvrage, dont le premier volume a déjà été l'objet d'un compte rendu (t. LXI, p. 365) ; le second présente les mêmes qualités bonnes ou mauvaises, la même exactitude matérielle, la même malveillance dans les jugements contre l'Église catholique et le Pape ; Grégoire VII, par exemple, est fort maltraité. Un défaut qui nous a plus frappé dans cette partie de l'ouvrage que dans le commencement : la place accordée aux institutions et à la vie sociale n'est pas suffisante et beaucoup de faits restent par suite mal expliqués, comme par exemple la querelle même des investitures. E. G. L.

Marie-Julie Stiénon du Pré, dame de Saint-André, par le P. CHARLES CLAIR, de la Compagnie de Jésus. Bruxelles, Goemare, 1891, in-12 de 99 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette histoire d'une « humble fille, enlevée sitôt à l'affection des siens » et

à la vie religieuse, est écrite avec grâce et simplicité : elle est intéressante et édifiante. Deux portraits de Marie-Julie montrent combien elle fut attrayante au moral et au physique. On voudrait l'avoir connue, et si l'on l'avait connue, on l'eût aimée. — L'exécution de ce petit volume est particulièrement remarquable. Dumoulin l'a imprimé avec la perfection dont il a donné bien des preuves. Les estampes, fort bien tirées, sont empruntées aux peintures des catacombes, à Fra Angelico, à Perin. On y reconnaît le goût du directeur de la Société de Saint-Jean. A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Baptiste-Marie-Augustin CHALLAMEL est mort à Paris le 26 avril. Il était né dans la même ville le 18 mars 1818, avait fait ses études au collège Henri-IV et s'était fait recevoir docteur en droit en 1838. En 1844, il fut attaché à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. M. Challamel a publié de nombreux ouvrages, dont quelques-uns sont fort considérables. Voici la liste des principales parmi ces publications : *Histoire-musée de la République française depuis l'assemblée des notables jusqu'à l'Empire, 1789-1804* (1841-1842, in-8) ; — *Les Merveilles de la France, ou le Vade-mecum du petit voyageur* (1841, in-8) ; — *Un Été en Espagne* (1843, in-12) ; — *Les Français sous la Révolution* (1843, in-8), en collaboration avec Wilhem Tenint ; — *Isabelle Farnèse* (1851, 2 vol. in-8) ; — *Histoire de France illustrée* (1852, in-4) ; — *Saint Vincent de Paul* (1856, in-12) ; — *Histoire anecdotique de la Fronde*, 1643 à 1653 (1860, in-12) ; — *Histoire du Piémont et de la Maison de Savoie* (1860, in-4) ; — *Histoire inédite des papes depuis saint Pierre jusqu'à nos jours* (1860, in-4) ; — *Les Grands Capitaines amoureux* (1862, in-12) ; — *Mémoires du peuple français depuis son origine jusqu'à nos jours* (1865-1873, 8 vol. in-8) ; — *L'Ancien Boulevard du Temple* (1873, in-16) ; — *Histoire de la mode en France. La Toilette des femmes depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours* (1874, gr. in-8) ; — *Les Amuseurs de la rue* (1875, in-12) ; — *Les Légendes de la place Maubert* (1877, in-16) ; — *Les Revenants de la place de Grève* (1879, in-16) ; — *Colbert* (1880, in-12) ; — *Précis d'histoire de France depuis les origines jusqu'à 1883* (1883, in-18) ; — *Récits d'autrefois* (1884, in-8) ; — *Souvenirs d'un hugolâtre ; la génération de 1830* (1885, in-12) ; — *Histoire de la liberté en France* (1886, 2 vol. in-8) ; — *La France à vol d'oiseau au moyen âge* (1887, in-8).

— M. Henri DUVEYRIER est mort le 27 avril. Né à Paris le 8 février 1840, il visita, jeune encore, l'Algérie et le Sahara algérien (1857), puis (1859-1861) le Sahara tunisien, voyage qui lui valut une haute récompense de la part de la Société de géographie de Paris. M. Duveyrier consacra plusieurs autres explorations à l'étude des pays africains. Secrétaire (1865), puis président (1884) de la Société de géographie, M. Duveyrier a publié quelques ouvrages, dont voici l'indication : *Exploration du Sahara* (t. Ier), *les Thouaregs du nord* (1864, in-8) ; — *Livingstone et ses explorations dans la région des lacs de l'Afrique orientale*, 1866-1872 (1873, in-8) ; — *L'Année géographique*, 2e série, par L. Maunoir et H. Duveyrier, *t. I à III, 15e, 16e et 17e années, 1876-1877-1878* (1878-1880, 3 vol. in-12) ; — *La Tunisie* (1881, in-8) ; — *La Confrérie musulmane de Sidi-Mahommed Ben'Ali Es Senoûsi et son domaine géographique* (1884, in-8) ; — *Liste de positions géographiques en Afrique. Continent et îles. A-G* (1884, in-8).

— M. Friedrich VON BODENSTEDT, l'un des écrivains les plus populaires de

l'Allemagne, est mort le 22 avril, à l'âge de soixante-treize ans. Il était né le 22 août 1819 dans le Hanovre, et avait étudié tour à tour à Gœttingue, à Munich et à Berlin. Entré comme instituteur dans la famille Galitzin, il en profita pour apprendre le russe et traduire de cette langue en allemand quelques-unes des poésies de Kaslow, de Pouchkine et de Lermontow. Appelé par le gouverneur du Caucase au gymnase de Tiflis, où il enseigna pendant un an les langues latine et française, il utilisa son passage dans le pays des Cosaques en recueillant leurs chants populaires. Les ouvrages qu'il publia à ce moment sur l'Ukraine poétique et sur les peuples du Caucase attirèrent sur lui l'attention. Il ne tarda pas à établir définitivement sa réputation par cette prétendue traduction de Mirza Schaffy, qui eut plus de cent éditions et fut vulgarisée dans toutes les langues. Depuis ce moment, les publications se multiplièrent sous la plume de M. F. von Bodenstedt, et les nombreuses éditions qu'on fut obligé de donner de presque toutes ses œuvres attestèrent sa popularité croissante. Voici la liste des ouvrages de l'éminent écrivain : *Kaslow, Puschkine, Lermontow. Eine Sammlung aus ihren Gedichten* (1843, in-12); — *Die poetische Ukraine, eine Sammlung Kleinrussischer Volkslieder* (1845, in-8); — *Die Völker des Kaukasus und ihre Freiheitskämpfe gegen die Russen* (1848, in-8); — *Die Einführung des Christenthums in Armenien* (1850, in-8); — *Tausend und ein Tag im Orient* (1850, in-8); — *Die neuen Nibelungen* (1851, in-16), publié sous le pseudonyme de Martin Reckenlob; — *Die Lieder des Mirza-Schaffy* (1851, in-12); — *Gedichte* (1852, in-16); — *Ada die Lesghierin* (1853, in-16); — *Aus der Heimath und Fremde, neue Gedichte* (1856-1859, 2 vol. in-16); — *Demetrius, historische Tragödie* (1856, in-16); — *Shakespeare's Zeitgenossen und ihre Werke* (1858-1860, 3 vol. in-8); — *Festpiel zur Jubelfeier des hundertjährigen Geburtstages Friedrich Schiller's in München* (1860, in-8); — *König Autharis Brautfahrt, dramatisches Gedicht* (1860, in-16); — *Aus Ost und West* (1861, in-8); — *Russische Fragmente; Beiträge zur Kenntniss des Staats- und Volkslebens* (1862, 2 vol. in-8); — *Epische Dichtungen* (1862, in-16); — *Erzählungen* (1863, 2 vol. in-8); — *Ausgewählte Dichtungen* (1864, in-8); — *Gesammelte Schriften* (1865-1869, 12 vol. in-8); — *Album deutscher Kunst und Dichtung* (1867, in-4); — *Neun Kriegslieder* (1870, in-16); — *Zeitgedichte* (1870, in-16); — *Erzählungen und Romane* (1871-1872, 7 vol. in-8); — *Kleine Geschichten aus fernem Lande* dans la *Unterhaltungs-Bibliothek für Reise und Haus*; — *Aus dem Nachlasse Mirza Schaffy's* (1874, in-8); — *Shakespeare's Frauencharaktere* (1875, in-8); — *Theater* (1876, in-8); — *Alexander in Korinth, Schauspiel* (1876, in-16); — *Einkehr und Umschau, neueste Dichtungen* (1876, in-8); — *Kunst und Leben* (1877, in-8); — *Verschollenes und Neues* (1878, in-8); — *Aus deutschen Gauen* (1878, 2 vol. in-8); — *Vom Hofe Elisabeth's und Jakob's Erzählungen* (1878, 2 vol. in-8); — *Szegedin* (1879, in-8); — *Aus meinem Leben* (1879, in-8); — *Gräfin Helene* (1880, in-16); — *Der Sänger von Schiras, Hafisische Lieder* (1880, in-16); — *Die Lieder und Sprüche des Omar Chajjâm* (1881, in-8); — *Vom Atlantischen zum stillen Ocean* (1882, in-8); — *Aus Morgenland und Abendland, neue Gedichte und Sprüche* (1882, in-8); — *Neues Leben, Gedichte und Sprüche* (1886, in-8); — *Sakuntala* (1888, in-fol.).

— La mort vient encore d'enlever aux études orientales un de leurs représentants les plus distingués, M. Carl-Paul Caspari. Il était né à Dessau, le 8 février 1814, d'une famille israélite. C'est au cours de ses études, faites dans les Universités de Leipzig, de Berlin et de Kœnigsberg, qu'il se convertit au christianisme (1838). Il se montra depuis lors un des plus zélés défenseurs du luthéranisme. Appelé en 1847 comme lecteur à l'Université de Christiania, il apprit la langue du pays et eut assez de succès pour obte

nir, dix ans après, la chaire de théologie. Les premiers travaux d'exégèse biblique qui le firent remarquer furent ces commentaires sur les prophètes entrepris avec la collaboration de M. Franz Delitzsch, et publiés en 1842. Sa grammaire arabe, publiée d'abord en latin, puis en allemand, a eu les honneurs d'une traduction française. Outre les ouvrages dont nous donnons ci-après une liste que nous aurions voulu rendre plus complète, M. Caspari a inséré un assez grand nombre de dissertations dans les *Actes* de l'Académie de Christiania, dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, dans la *Theologisck Tidskrift* et dans plusieurs autres recueils théologiques : *Exegetisches Handbuch zu den Propheten des alten Bundes* (1842, in-8), avec M. Delitzsch ; — *Grammatica arabica in usum scholarum* (1844-1848, in-8) ; — *Biblisch-theologische und apologetisch-kritische Studien* (1845, in-8), en collaboration avec M. F. Delitzsch ; — *Ueber den syrisch-ephraimitischen Krieg unter Jotham und Ahas* (1849, in-8) ; — *Ueber Micha den Morasthiten und seine prophetische Schrift* (1852, in-8) ; — *Grammatik der arabischen Sprache* (1859, in-8) ; — *Ungedruckte, ungeachtete und wenig beachtete Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel* (1868-1875, 3 vol. in-8) ; — *Zur Einführung in das Buch Daniel* (1869, in-8) ; — *Alte und neue Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel* (1879, in-8) ; — *Kirchenhistorische Anecdota, nebst Ausgaben patristischer und kirchlich-mittelalterlicher Schriften* (1883, in-8) ; — *Martin von Bracara's Schrift de correctione rusticorum* (1883, in-8) ; — *Eine Augustin fälschlich beigelegte Homilia de sacrilegiis* (1886, in-8).

— Les États-Unis ont perdu un de leurs meilleurs poètes, M. Walt Whitman, qui est mort le 27 mars, à Philadelphie. Il était né à Paumanok (Long-Island) en 1819, de parents médiocrement fortunés, et n'avait reçu qu'une éducation élémentaire. Il fut quelque temps maître d'école, avant d'entrer dans le journalisme. Ce n'est qu'assez tard qu'il sut acquérir une manière vraiment personnelle et qu'il atteignit la plénitude de son talent. Il avait près de quarante ans quand parut la première édition de *Leaves of Grass* (1855). Le recueil, qui ne contenait que douze poésies, s'accrut tous les jours, et l'édition de 1888 forma un gros volume in-quarto.

— On annonce aussi la mort : de M. Abria, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Bordeaux, mort le 20 avril ; — de M. l'abbé Bichot, professeur au petit séminaire de Notre-Dame des Champs, mort à l'âge de trente-deux ans, le 16 avril ; — du Dr Béguin, médecin de la marine en retraite, mort à l'âge de soixante-sept ans, le 7 avril ; — de M. Jules Bonnet, avocat, docteur ès lettres, secrétaire de la Société d'histoire du protestantisme français, né à Nîmes en 1820, auteur de nombreux travaux parmi lesquels nous citerons : *Lettres de Jean Calvin* (1854, 2 vol. in-8) ; *Calvin au Val d'Aoste* (1861, in-8) ; *Aonio Pelario, étude sur la réforme en Italie* (1862, in-12), mort le 23 mars à Nimes ; — de M. Bournat, avocat, auteur d'un *Rapport sur les travaux du Congrès de Londres pour l'étude de la Réforme pénitentiaire fait à la Commission d'enquête* (1873, in-8), mort à l'âge de soixante-deux ans, le 7 avril ; — de M. Georges Boyer, qui a publié de très remarquables atlas géologiques du Doubs et de la Franche-Comté, et de nombreuses études géologiques dans le Bulletin de la Société géologique de France et dans les Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, mort à Mouthiers (Haute-Savoie), en avril, à l'âge de quarante-quatre ans ; — de M. l'abbé Buffet, supérieur du séminaire de philosophie à Aix, mort le 16 avril ; — du Dr Camus, ancien professeur à la Faculté de médecine, auteur de plusieurs travaux sur l'ornementation, mort le 10 avril ; — du Dr Eugène Cazauvieilh, mort à Bordeaux le 23 avril ; — de M. J.-L. Combes, membre de la Société géologique

et de la Société de botanique, auteur d'un ouvrage très estimé sur *les Mondes disparus*, mort en Lot-et-Garonne, le 10 avril ; — de M. Dain, professeur à la Faculté de droit d'Alger, mort à l'âge de trente-six ans, le 23 avril ; — du Dr David, auteur de différents travaux sur l'art dentaire, mort le 12 avril ; — de M. Eyssautier, qui rédigeait au *XIXe Siècle* le bulletin de politique étrangère, mort le 2 avril ; — de M. Raoul Frary, ancien élève de l'École normale, collaborateur du journal *la France* et de la *Nouvelle Revue*, auteur de plusieurs travaux, tels que : *le Péril national* (1882, in-12); *la Question du latin* (1885, in-12), mort le 20 avril, au Plessis-Bouchard (Seine-et-Oise), à l'âge de cinquante ans ; — du Dr Gaspard, mort à Nice, le 23 avril ; — de M. Édouard Keim, ancien rédacteur au *Journal d'Alsace* et au *Temps*, mort le 19 avril ; — de M. le marquis Hüe de Caligny, correspondant de l'Académie des sciences et auteur d'un certain nombre d'études sur l'hydraulique, mort le 30 mars ; — de M. le baron Charles-Alfred de Janzé, auteur de nombreux travaux, parmi lesquels nous citerons : *La Constitution de 1852, par un des quarante-deux* (1867, in-8); *Les Financés et le Monopole du tabac* (1869, in-8); *La Transformation de Paris et la Question du pot-au-feu* (1869, in-32), mort le 25 avril ; — de M. Paul-Henry de Kock, qui a publié un grand nombre de romans et quelques pièces de théâtre, mort à l'âge de soixante-treize ans, le 18 avril, à Limay (Seine-et-Oise); — de M. Édouard Lalo, compositeur de musique et auteur de plusieurs pièces de théâtre, mort le 23 avril ; — de M. Edgar La Selve, ancien professeur de rhétorique au lycée national de Port-au-Prince (Haïti), né à la Luide (Dordogne), en 1849, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Histoire de la littérature haïtienne depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1876, in-8) et du *Pays des nègres; voyage à Haïti* (1881, in-12), mort le 26 avril ; — de M. Lethielleux, l'éditeur catholique bien connu, mort le 15 avril ; — de M. l'abbé Georges Malé, né le 8 juin 1827, à Laveline-lez-Saint-Dié, auteur de : *Les Missionnaires catholiques et les missionnaires protestants* (1864, in-8) ; *Catholiques et protestants dans les missions* (1876, in-8), mort le 1er avril ; — du contre-amiral Mottez, né à Lille en 1822, auquel on doit : *Réflexions sur différents points de théorie du navire* (1864, in-8) ; *Deux expériences faites à bord de la Loire pendant un voyage en Nouvelle-Calédonie, 1874-1875* (1875, in-8), mort le 31 mars ; — de Mgr Puginier, auteur d'importants travaux scientifiques, mort à Hanoï, le 26 avril ; — de M. Hector-Louis Chaudru de Raynal, né en 1805, auteur de divers ouvrages et notamment d'une *Histoire du Berry depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1789* (1844-1847, 4 vol. gr. in-8), mort à l'âge de quatre-vingt-huit ans, à Saint-Éloi-le-Gy (Cher), le 9 avril ; — de M. Charles Sutter Laumann, rédacteur à la *Justice* et à l'*Intransigeant*, auteur de plusieurs romans et pièces de théâtre, mort le 11 avril.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. Karl Aberle, professeur à la Faculté de médecine de Vienne, mort le 16 mars, âgé de soixante-seize ans ; — de M. M.-S. Aernout, anthropologiste, qui avait réuni une importante collection d'objets dayaks, dont il a fait don au musée de Leyde il y a deux ans, mort en avril ; — de M. David Hayes Agnew, professeur de chirurgie opératoire à l'Université de Pensylvanie, mort en avril à Philadelphie, à soixante-quatorze ans ; — de M. Henry Allon, ministre d'Union Chapel Islington, prédicateur et écrivain, ancien directeur de *the British Quarterly Review*, mort le 16 avril, dans sa soixante-quatorzième année ; — de M. Joseph Bonamoni, géologue et botaniste suisse, dont on cite surtout les travaux relatifs à la flore du Jura ; — de M. Bruce, archéologue anglais, mort à Londres, le 5 avril, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. Joseph Budenz, membre de l'Académie hongroise, élève de Benfey, connu par d'excellents travaux sur

les langues ougro-finnoises, mort à Budapest le 15 avril, à peine âgé de cinquante-six ans ; — de M. Annibale DE GASPARIS, directeur de l'observatoire de Naples, connu par ses découvertes astronomiques et dont les travaux se trouvent dispersés dans divers recueils périodiques, mort le 21 avril, dans sa soixante-treizième année ; — de M. DEPPISCH, professeur de théologie à Würzbourg, mort à quatre-vingt-un ans, en avril ;— de miss Amelia B. EDWARDS, dont les romans sont assez populaires et dont on estime les travaux sur l'Égypte : *A thousand miles up the Niles* (1887) ; *Pharaons, Fellahs and Explorers* (1891), morte le 15 avril, à cinquante et un ans, à Weston super mare ; — de M. Col.-Alex. FERGUSSON, archéologue écossais, mort en avril ; — de M. Julius HAHLO, numismate, directeur de la revue *Berliner Münzverkehr*, mort le 21 mars ; — de M. Bruno HASEN, connu par ses recherches sur l'analyse spectrale, mort le 20 mars, à soixante-treize ans, à Eisenach; — de M. Anton KARSCH, professeur de sciences naturelles à l'Académie de Munster, mort dans cette ville le 15 mars;— de M. le baron LÜDORF, ethnographe, possesseur d'une belle collection sur le pays de l'Amour, mort à Hambourg; — de M. Aaron P. MILLER, journaliste, mort à soixante-cinq ans, le 9 avril; — de M. John MURRAY, le célèbre éditeur anglais, auteur lui-même de Guides de voyage estimés, et, suivant *the Academy*, de *Scepticisme in Geology and the reasons for it*, publié sous le pseudonyme de Veryfier, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 2 avril; — de M. Ernst-Heinrich-Anton PASQUÉ, écrivain allemand, mort le 21 mars à Alsbach, âgé de soixante et onze ans; — de M. J.-E. POLAK, dont on estime les travaux sur l'ethnographie et les idiomes de la Perse, mort à Vienne, en avril; — de M. Max QUEDENFELDT, auteur d'un ouvrage sur les Berbères et l'ethnographie du Maroc, mort à Berlin, en avril; — de M. Brinsley RICHARD, publiciste anglais, correspondant du *Times* à Vienne et à Berlin, mort le 7 avril; — de M. Just ROTH, professeur de géologie à l'Université de Berlin, mort le 1er avril, à soixante-quatorze ans; — de M. Paul VON ROTH, professeur de jurisprudence à Munich, mort dans cette ville, le 31 mars, âgé de soixante-douze ans; — de M. John R. SUTER, fondateur de *the Newsdealer and stationer*, mort le 9 avril; — de M. James Sprent VIRTUE, éditeur anglais, connu surtout par la publication de *the Art Journal*, mort le 29 mars, à soixante-trois ans; — de M. Francis B. WILKIE, journaliste et auteur de quelques ouvrages publiés sous le pseudonyme de Poliuto, mort le 15 avril; — de M. H. WREFORD, collaborateur de *the Athenæum*, mort à Capri le 26 mars.

INSTITUT. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé, le 1er avril, à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Alfred Maury, décédé. Au premier tour de scrutin, sur 36 votants, M. Homolle a obtenu 16 voix, M. Philippe Berger 13, et M. Courajod 7; au second tour de scrutin, M. Homolle a été élu par 20 voix contre 15 données à M. Berger et 1 bulletin blanc.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 9 avril, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre dans la section de morale. M. Adolphe Guyot a été élu au premier tour de scrutin.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 8 avril, M. Siméon Luce a commencé la lecture d'un mémoire intitulé : *Jeanne Paynel à Chantilly*. M. Théodore Reinach a fait ensuite une communication sur un passage de la *Rhétorique* d'Aristote.— La lecture de M. Siméon Luce a été terminée dans les séances des 13 et 22 avril. — Le 29 avril, après une communication de M. Champoiseau sur l'emplacement précis du temple d'Apollon à Actium, M. Lecoy de

la Marche a commencé la lecture d'un mémoire ayant pour titre : *Interrogatoire d'un enlumineur par Tristan l'Ermite.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 23 avril, M. Dauriac a lu un mémoire intitulé : *De l'oreille musicale.* — Le 30 avril, M. Louis Legrand a communiqué à l'Académie une note sur les résultats de la loi du divorce depuis 1884.

Concours. — Il vient de se fonder à Milan une société de numismatique italienne. Presque à sa naissance, elle ouvre un concours aux savants de tous les pays, offrant un prix de 500 francs au meilleur travail sur une ou plusieurs monnaies du moyen âge ou des temps modernes. L'étude couronnée sera publiée par l'excellente *Rivista italiana di numismatica.* Les mémoires devront être rédigés en français ou en italien. Le terme fixé pour la remise des manuscrits est le 30 avril 1893.

Le Répertoire-Annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger. — Les annuaires spéciaux abondent depuis quelque temps. Le dernier paru est certainement l'un des plus intéressants ; il répond d'ailleurs à un besoin. Les abonnés du *Polybiblion*, pour ne parler que de ceux qui aiment les livres, trouveront là de précieux renseignements. *Le Répertoire-Annuaire général des collectionneurs de France et de l'étranger* (Paris, Librairie centrale des beaux-arts, A. Lévy, in-8 de III-680 p., cart. toile ; prix : 20 fr.) a été fondé par M. Ris-Paquot ; il est repris aujourd'hui sur un plan plus étendu par M. E. Renart. Le volume débute par des notices aussi simples que pratiques sur le nettoyage des cadres dorés, sur celui des gravures, sur l'art héraldique et sur le meuble sous le premier Empire. Viennent ensuite de nombreuses indications utiles : listes de sociétés savantes, journaux, revues et bulletins (parmi lesquels, entre parenthèses, le *Polybiblion*, qui s'adresse aux plus grands bibliophiles de la France et de l'étranger, brille par son absence : grave lacune à combler). Les collectionneurs mentionnés ici sont répartis en trois grandes catégories principales : Paris, Province, Étranger. Nous ne chercherons point noise à cette si utile publication, parce que, en sa première année, elle a commis des omissions et des erreurs : cela était absolument inévitable. Les additions et les rectifications placées à la fin prouvent que le travail, au cours de l'impression, a été revisé d'aussi près que possible. Tel qu'il est, cet annuaire qui se perfectionnera avec le temps, grâce à la collaboration de tous les intéressés, est appelé à rendre de signalés services aux collectionneurs, — légion si imposante à l'heure actuelle, — quel que soit le genre dans lequel ils se renferment (livres, tableaux, gravures, monnaies, médailles, sculpture, etc.) ; car les ventes, achats et échanges vont ainsi se trouver singulièrement facilités.

Paris. — Nous nous sommes récemment associés au deuil des catholiques, en pleurant la mort du vertueux évêque d'Anthédon. L'un de ses amis et de ses compagnons assidus, M. l'abbé Marandat, vient de publier l'*Oraison funèbre de Mgr Louis-Charles Gay*, qu'il a *prononcée dans la chapelle des carmélites du Dorat, le 1er février 1892* (Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, in-8 de 40 p.). Dans cet éloge du « Docteur du mystère de Jésus-Christ, » il nous fait entrer dans l'intimité spirituelle de cette vie tout animée de l'amour du divin Sauveur.

— M. Pierre Loti avoue, dans son discours de réception, qu'il n'a jan beaucoup lu. On peut croire que ce qu'il a le moins lu, c'est le *Dictionn de l'Académie*, car comment expliquer, sans cela, la présence dans son cours de locutions aussi peu correctes que celles-ci : « il n'avait pas, *vis-à* de ces choses, l'insouciance qu'il faut, — l'assurance *la plus* absolue, Dans mon ingénuité de barbare *éduqué*.... — ne se sent pas *vis-à-vis* d'

la conscience bien en paix, — *endeuillé* du deuil de l'amie, — deux ou trois *saugrenuités* inintelligibles, — consacrées aux *déliquescences* cérébrales. — Il connaît à fond leurs manèges, petits tours, futilités, *mièvreries*.... » Au sujet de ce dernier mot, qui, en réalité, signifie tout le contraire de ce que lui fait dire le nouvel académicien, rappelons qu'un de ses plus anciens prédécesseurs, Jean Chapelain, a donné à l'expression son véritable sens (*Lettres*, t. II, p. 286), en quoi il devait être si peu suivi, car presque partout, de nos jours, on retrouve le contresens commis par M. Loti.

— Le t. XVII des *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (Paris, Champion, gr. in-8 de 438 p.) contient les articles suivants : *Fragment d'un répertoire de jurisprudence parisienne au XVe siècle*, publié par M. Gustave Fagniez ; — *La Règle de l'Hôtel-Dieu de Pontoise*, par M. Léon Le Grand ; — *Collection de dessins sur Paris*, publiée par M. Georges Duplessis ; — *Le Songe véritable*, pamphlet politique d'un Parisien du XVe siècle, publié par M. Henri Moranvillé. Le plus étendu et le plus intéressant de ces morceaux est le dernier, dont nous avons déjà parlé.

— La maison Hachette publie en ce moment, par livraisons formant un tout complet et séparé, un ouvrage de luxe appelé à un succès certain : *Les Capitales du monde*. Brillamment illustrée, chaque livraison comprendra au moins 24 pages de texte et 2 planches tirées à part. De nombreux écrivains, tous connus, ont promis leur concours. La première livraison est consacrée à *Paris*, et c'est M. François Coppée qui a été choisi pour écrire cette monographie, pleine d'humour et d'observation. L'auteur est bien le Parisien de Paris, qui aime sa ville et sait, dans un style simple, agréable, prestigieux par endroits, en décriré les beautés, les charmes, les enchantements,.... et les verrues aussi. Les gravures hors texte représentent les armes de la ville de Paris et le « Régiment qui passe, » d'après le tableau de Detaille.

— Un document nouveau sur Mazarin est fourni par le R. P. Henri Chérot dans sa remarquable notice en cours de publication : *Le Premier Confesseur de Louis XIV, le P. Charles Paulin, d'après sa correspondance inédite ;* 5e partie : *Paulin et Mazarin* (livr. de mars 1892 des *Études religieuses, philosophiques, historiques, etc.*). C'est une lettre écrite par le P. Paulin au général de la Compagnie, le P. Gottifredi, le 24 février 1652, et dont l'original latin, fort endommagé et qui passait pour perdu, a été découvert par le R. P. Van Meurs dans les rebuts *(derelicta)* des anciennes archives du Gesù. Voici un passage de cette lettre qui prouve d'une façon décisive que le cardinal Mazarin n'était pas prêtre, quoi qu'on en ait dit : « Il (Mazarin, alors retiré à Brühl) se prépare aux ordres sacrés et à l'épiscopat. Cette résolution si pieuse et si sainte lui a été inspirée par la mauvaise fortune. C'est dans cette pensée qu'il s'en est ouvert à moi-même avec un profond sentiment. J'ai applaudi à un dessein si élevé et si salutaire. » Le savant biographe ajoute (en note, p. 395) : « Mazarin ne put donner entièrement suite à son projet. Il fut élu évêque de Metz ; mais Innocent X refusa de le reconnaître, et il n'entra point dans les ordres. »

— M. Lanéry d'Arc, auquel on doit déjà tant d'ouvrages sur la Pucelle, vient, en s'associant M. L. Jény, de publier un volume sur *Jeanne d'Arc en Berry* (Paris, Picard, in-8 de 342 pages). Le *Polybiblion* parlera de ce volume, que nous nous bornons à annoncer et qui n'est tiré qu'à deux cents exemplaires numérotés.

Anjou. — L'opuscule de M. Eusèbe Pavie sur *Marin Liberge* (Angers, imp. Lachèse et Dolbeau, in-8 de 76 p. Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*) retrace avec beaucoup

de détails la vie de ce professeur qui, à la fin du XVIe siècle, illustra l'Université d'Angers. On trouve, surtout dans les notes, un grand nombre de renseignements bibliographiques sur les œuvres de ce personnage.

Bourgogne. — M. Auguste Janvier vient de consacrer quelques pages à la description d'un fort bel exemplaire de la traduction française de l'encyclopédie connue au moyen âge sous le nom de : *De proprietatibus rerum*, et rédigée par Barthélemy l'Anglais. Cet exemplaire, conservé à la bibliothèque d'Amiens, et qu'illustrent d'intéressantes miniatures, fut exécuté en 1447 pour Jehan de Chalon, seigneur de Viteaulx et de l'Isle-sous-Montréal, en Bourgogne, par « Estienne Sanderat, natif de la cité d'Aucère, escripvain et humble serviteur de mondit seigneur. » Dans son *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Amiens*, J. Garnier avait mal lu ce nom d'Auxerre et avait fait de Sanderat un artiste amiénois que M. Janvier restitue aujourd'hui à la Bourgogne. (*Le Livre de la propriété des choses*, par Barthélemy de Glanville. Paris, in-8 de 20 p., extr. des *Mém. de la Soc. des Antiq. de France*.)

Bretagne. — M. l'abbé Hamard, chanoine honoraire de Rennes, nous donne une courte notice sur *Un Prélat oublié : François Kirwan, évêque de Rennes, mort en odeur de sainteté à Rennes, en 1661* (Vannes, Lafolye, in-8 de 15 p.), trop oublié en effet et qui mérite bien de ne l'être plus : ce fut lui qui aida notamment le P. Charles Faure à rétablir l'ordre des chanoines réguliers.

Dauphiné. — On connaissait les pouillés de Gap et d'Embrun en 1516, dont la publication est récente, le tableau de l'ancien archidiocèse d'Embrun fourni par l'abbé Albert, mais il n'existait rien de semblable concernant le diocèse de Gap. M. le chanoine Guillaume a comblé cette lacune en publiant un *Pouillé, ou État général des bénéfices séculiers et réguliers du diocèse de Gap avant 1789* (Gap, Jouglard, in-8 de 166 p.), qui donne de nombreux et utiles renseignements intéressant non seulement les Hautes-Alpes, mais aussi des fractions importantes des départements voisins, Basses-Alpes, Drôme et Isère.

— Mgr de la Broüe de Vareilles fut évêque de Gap de 1789 à 1792. Réfugié à Fribourg pendant la tourmente révolutionnaire, il rédigea un mémoire que M. le chanoine Paul Guillaume a retrouvé dans la bibliothèque du grand séminaire de Poitiers et qu'il publie sous ce titre : *Mémoire de Henri François de la Broüe de Vareilles, évêque de Gap, sur sa conduite dans son diocèse depuis mars 1789 jusqu'en juillet 1792, avec la réponse faite à ce Mémoire par le cardinal Gerdil, le 11 septembre 1793* (Gap, Jouglard, in-8 de 23 p.). Ce mémoire n'a pas seulement un grand intérêt local ; c'est une page épisodique de la Révolution. Il est accompagné de notes dans lesquelles M. l'abbé Guillaume a mis sa science et sa précision habituelles.

— Le cardinal Bernadou a laissé dans tous les diocèses qu'il a administrés les meilleurs souvenirs ; cependant sa mémoire est restée plus particulièrement chère aux Hauts-Alpins. Il appartenait donc à son éminent successeur au siège épiscopal de Gap de raconter sa vie. Dans sa brochure : *Oraison funèbre de Son Éminence le cardinal Bernadou, archevêque de Sens* (Sens, imp. Duchemin, in-8 de 38 p.), Mgr Berthet s'est acquitté de sa tâche d'une façon remarquable : il faut admirer l'excellence de son jugement, de ses vues, en même temps que l'ampleur du style et la belle ordonnance de cette oraison funèbre.

— De temps à autre, M. Aristide Albert interrompt les études historiques qui ont assis sa réputation dans le Dauphiné, pour reprendre la série de ses publications sur les auteurs nés dans le Briançonnais. C'est ainsi qu'il vient de faire paraître : *Biographie, bibliographie du canton de l'Argentière* (Gre-

noble, Allier, in-8 de 64 p.). Nous trouvons là, remises en lumière avec soin, deux bien curieuses figures : celle du P. Léothaud, savant jésuite bien injustement oublié, et celle du P. Rossignol, dont l'histoire complète est présentée pour la première fois. Il reste à M. Albert à donner le volume concernant le canton de Briançon, dont la publication est impatiemment attendue.

— Les collectionneurs de documents anciens sur la topographie des Alpes sont nombreux, et tous ont salué avec plaisir la publication du manuscrit de la Blottière, communiqué par le colonel de Rochas : *Mémoire concernant les frontières de France, Savoie et Piémont, annoté par M. Henry Duhamel* (Grenoble, Carre, in-8 de 158 p.). La frontière est autrement connue aujourd'hui, et nos officiers alpins n'ont rien à apprendre dans les Mémoires de ce genre, qui, toutefois, présentent un intérêt historique considérable. M. Duhamel nous paraît avoir abusé du droit de commettre des erreurs ; elles fourmillent au point de décourager le lecteur attentif, et nous devons en relever quelques-unes qu'il est bon de ne pas laisser s'accréditer. Et d'abord, il n'y a pas de carte des Alpes de Borgonio à la date de 1683 ; il n'y en a pas davantage à celle de 1763. L'œuvre magnifique de Borgonio a paru pour la première fois à Turin en 1680 ; c'est la carte connue surtout sous le nom de « Madame Royale. » Les autres cartes de Borgonio portent les dates suivantes : 1696, 1700, 1751, 1765 et 1772. La première carte de Jaillot, en six feuilles, n'est pas de 1706 ; elle a paru avec la date de 1696 sous ce titre : *Les Estats de Savoye et de Piémont. Présenté à Mgr le duc de Bourgogne.* M. Duhamel dit encore que Jaillot a copié Borgonio ; s'il avait eu l'occasion de comparer les deux auteurs, il aurait vu qu'il n'y a là qu'une calomnie posthume. Deux plans et une carte radicalement confuse et illisible sont ajoutés à cette publication, qui méritait d'être mieux présentée.

— M. Kilian n'est pas un géologue de cabinet ou de grande route ; il gravit en personne les montagnes et sait les étudier comme il convient. Dans son travail : *Notes sur l'histoire et la structure des chaînes alpines de la Maurienne, du Briançonnais et des régions adjacentes* (Lille, Le Bigot, in-8), il nous fournit, au milieu d'un noyau serré de renseignements, un contingent considérable de faits nouveaux, absolument inattendus et dont la mise au jour révèle une surprenante puissance d'esprit d'observation. De nombreuses énumérations bibliographiques et des croquis très clairs ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage.

— M. l'abbé F. Allemand, dont nous avons déjà signalé (t. LV, p. 273) une intéressante monographie de la Val d'Oze, poursuit ses recherches sur cette région peu connue. Dans *la Vallée d'Oze avant le XIe siècle* (Gap, Richaud, in-8 de 7 p.), M. Allemand refait la topographie du pays aux deux époques gallo-romaines et du haut moyen âge, et reconstitue des faits historiques qui ont leur importance locale.

— Les bulletins des sociétés de géographie daignent trop rarement s'occuper des points peu connus de la France pour que nous ne signalions pas spécialement dans celui de la Société de Marseille (2e trimestre 1892), l'article suivant : *Un Séjour de grande altitude à seize heures de Marseille.* C'est la description de l'hospice du Lautaret, bâti à 2,058 mètres, sur le col du même nom, au point culminant de la route nationale de Grenoble à Briançon. M. le docteur Pilatte relève d'intéressants détails sur cette curieuse station, où la plus riche flore du monde s'étale au pied des montagnes et des glaciers.

— L'inauguration d'un lycée n'est pas une mince affaire en province ; elle

donne lieu à une surabondance de banquets, de compliments et de discours officiels, auxquels nous préférons l'idée qui s'est donné carrière dans : *Grandes Fêtes de charité du 2 au 5 octobre 1891, à l'occasion de l'inauguration du lycée de Gap* (Gap, impr. Fillon, album petit in-4 non paginé). La verve du dessinateur, Émile Guigues, donne à cette publication tout son relief.

Franche-Comté. — Le nouveau volume de *Mémoires* que l'Académie de Besançon vient de publier (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de XLVII-312 p.) contient, entre autres, les études suivantes : *Xavier Marmier voyageur dans l'Europe méridionale*, par M. Édouard Sayous ; — *Une Vallée du Jura au XVIIIe et au XIXe siècle*, par M. Aimé Lieffroy, discours de réception que le *Polybiblion* a déjà spécialement signalé (t. LXII, p. 272) ; — *Éloge du docteur Sanderet de Valonne*, par M. le docteur Coutenot ; — *Les Droits honorifiques des patrons et des seigneurs dans les églises paroissiales avant la Révolution*, par M. Fleury-Bergier, à qui l'on est ainsi redevable d'un travail aussi curieux qu'intéressant pour l'histoire des mœurs d'autrefois ; — *Besançon en 1889, d'après MM. Baudin et Jeannot*, par M. le docteur Lebon ; — *L'Abbé Espiard*, par M. le marquis Terrier de Loray ; — *Les Deux frères Augustin et Amédée Thierry à Vesoul et à Luxeuil*, par M. Édouard Sayous ; — *Sur la fermentation panaire*, discours de réception de M. Léon Boutroux ; — *De l'influence des milieux extérieurs sur les êtres vivants et sur l'homme en particulier*, discours de réception de M. le docteur Gauderon ; — *Babeuf et les Origines du communisme*, par M. Lombart. Tout cela est fort bien présenté ; mais ce qui ajoute beaucoup au mérite de ce volume, c'est la publication, copieusement annotée par M. Léonce Pingaud, de vingt-neuf lettres adressées de Paris, par le chanoine Bergier, à son ami l'abbé Trouillet, principal du collège de Besançon. Ces lettres vont de 1770 à 1773. Si nous sommes bien renseigné, ce n'est là qu'une partie de la correspondance de ce savant et spirituel Comtois devenu chanoine de Paris, et M. Pingaud se proposerait de l'éditer plus tard en entier. Tout en faisant des vœux pour que ce projet se réalise, nous exprimerons le désir de voir alors M. Pingaud décupler au moins les deux pages d'introduction qui précèdent les documents que nous venons de savourer.

— Le même M. Pingaud a extrait du *Journal d'un officier genevois*, nommé Gabriel Gallot, et publié dans les *Annales franc-comtoises* (livraisons de janvier-février et de mars-avril 1892), sous le titre : *Les Suisses en Franche-Comté (1815)*, des pages qui pourront bien, un jour, inspirer quelque Comtois « né malin. » Il y a là, en effet, de quoi composer un vaudeville ou une opérette-bouffe dont les fils de Guillaume Tell seraient les héros pantagruéliques. Récit d'épisodes plus burlesques que tragiques de l'entrée de trente mille Suisses en France, après Waterloo, alors que nos frontières du Jura étaient dégarnies de troupes. L'amusante faconde du narrateur, qui a écrit ses impressions de « campagne » (!) en un français d'Helvétie ne manquant pas de saveur, fait rêver de certains personnages de Rabelais, ou bien penser à Villon, le poète des « franches lippées, » ou bien encore, et plus simplement, rappelle la mouche du coche, du Bonhomme. Il faut espérer que la publication de ce fragment du *Journal d'un officier genevois* fera rire, et de bon cœur, les « montagnons » comtois et suisses, et que nul ne s'en fâchera.

— M. Eugène Tavernier a dernièrement fait paraître une brochure intitulée : *La Vie littéraire en province. Une vocation* (Besançon, imp. Bossan in-16 de 80 p.), qui n'est pas sans mérite. Le style est imagé, piqué même parfois de ces expressions singulières que les décadents et autres enfants perdus de la littérature contemporaine veulent à toute force mettre à

mode; mais ce goût pour l'excessive originalité ne s'accentue pas ici outre mesure. L'auteur désigne sous le nom de « Bourmont » la ville où il place les scènes et tableaux esquissés par lui; lisez : Besançon. Il fait agir divers jeunes écrivains du cru ainsi que des poètes d'âge mûr, dont plusieurs, malgré le travestissement de leurs noms, ont été par nous reconnus tout de suite. Dégustées à Paris, toutes ces choses exhalent un parfum qui, sur les rives du Doubs, doit être moins pénétrant. Cette fantaisie psychologico-littéraire est amusante; notons toutefois qu'elle contient une description de café-concert passablement réaliste et qu'elle se termine par une nouvelle dont certainement l'on ne saurait dire que « la mère en permettra la lecture à sa fille. »

Guyenne et Gascogne. — Deux érudits et un artiste distingués ont réuni leurs efforts pour nous donner une monographie qui ne laisse rien à désirer : *Laressingle en Condomois. Description et histoire*, par MM. Georges Tholin, archiviste départemental de Lot-et-Garonne, et Joseph Gardère, bibliothécaire de la ville de Condom (Auch, impr. Foix, gr. in-8 de 98 p., avec 8 pl.). Tout recommande cette étude sur une localité qui est le type du village fortifié, dont les anciens remparts sont si bien conservés, qu'à leur vue on peut se croire en plein moyen âge. La partie descriptive est l'œuvre de M. Tholin, l'un de nos meilleurs archéologues. La partie historique a été traitée par M. Gardère.

— M. Paul Bonnefon, bibliothécaire à l'Arsenal, consacre une notice, écrite avec autant de cœur que de talent, à un travailleur octogénaire qui a manié aussi bien le burin que la plume : *Un artiste provincial. Leo Drouyn* (Paris, gr. in-8 de 16 p.). La brochure est ornée d'un portrait de Leo Drouyn par lui-même et d'une vue du château de Langoiran empruntée à son beau livre : *La Guyenne militaire*.

Languedoc. — Deux brochures de M. L.-G. Pelissier : l'une contient des *Documents sur la Faculté des lettres de Montpellier* relatifs : 1° à la Faculté des lettres sous l'Empire; 2° au projet de rétablissement de la Faculté en 1831 (Montpellier, imp. Ricard, in-8 de 59 p.); l'autre renferme *Deux Lettres inédites de J.-J. Bouchard à Gabriel Naudé* (Paris, Techener, in-8 de 20 p.) dont « l'importance est réelle pour l'histoire de la société littéraire en Italie. » Adressées (1633) à G. Naudé, alors de la maison du cardinal Bagni, elles sont remplies de renseignements sur les humanistes et érudits de Rome. Les notes, parfois piquantes, toujours instructives, de M. Pelissier, ajoutent beaucoup d'intérêt à la correspondance du spirituel Bouchard.

— Très intéressante et très instructive est la brochure intitulée : *Notice sur les fouilles de Martres-Tolosanes*, par M. Lebègue, professeur à la Faculté de Toulouse (Paris, Leroux, gr. in-8 de 29 p. avec pl. Extrait du *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*). M. Lebègue retrace l'histoire des sculptures gallo-romaines trouvées à Martres en 1634, puis de 1826 à 1830, enfin en ces dernières années. Il décrit le terrain des fouilles, les objets recueillis; il expose ses conjectures sur l'ancienne destination de ce sol si fertile en débris d'œuvres d'art et enfin il apprécie ces débris, dont l'authenticité, un moment contestée, est aujourd'hui parfaitement établie.

— A été tiré à part de la revue *l'Université de Montpellier : Les Comédies d'Aristophane*, leçon d'ouverture, par M. A. Puech (Montpellier, imp. Ricard, in-8 de 28 p.).

— Vient de paraître : *Histoire du Prêt-gratuit de Montpellier, 1684-1891*, par M. L. Mandon (Montpellier, imp. J. Martel aîné, in-8 de XLIII-272 p.).

— M. Pierre de Vaissière, archiviste-paléographe, a publié : *La Découverte à Augsbourg des instruments mécaniques du monnayage moderne et leur*

importation en France en 1550, d'après les dépêches de Charles de Marillac, ambassadeur de France (Montpellier, imp. Ricard, in-8 de 29 p.).

Limousin. — Vient de paraître : *La Langue et la littérature du Limousin*, par M. Camille Chabaneau, notice suivie d'un double appendice communiqué par M. Alfred Leroux (Montpellier, Société pour l'étude des langues romanes ; Paris, Maisonneuve, in-8 de 58 p. ; extrait de la *Revue des langues romanes*).

Lorraine. — « On vit de bonne soupe et non de beau langage, » dit Chrisaldé. On vit de bonne soupe, c'est vrai ; mais sans dédaigner les choses spirituelles, et M. Auricoste de Lazarque en a mis beaucoup dans son volume *la Cuisine messine* (Nancy, Sidot, in-12 de 345 p.), dont, l'année dernière, le *Polybiblion* a annoncé la première édition, rapidement enlevée. Dans ce bon et amusant volume, les anecdotes et les réminiscences les plus littéraires assaisonnent à chaque instant d'excellentes recettes. *La Cuisine messine* a sa place entre les livres de Brillat-Savarin et de Berchoux.

Maine. — Dans le travail de MM. l'abbé E. Toublet et H. Laffilliée : *Notes historiques sur l'église, le château et la paroisse de Poncé. Les Peintures murales de l'église* (Mamers, imp. de G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 93 p.), la partie la plus intéressante est certainement la seconde. On y a la description de peintures murales très curieuses, presque toutes du xiiᵉ siècle, quelques-unes du xiiiᵉ. Les nombreux dessins qui les représentent aident à comprendre ces descriptions. La première partie renferme l'histoire très sommaire de la localité et du château de Poncé ; elle sert en quelque sorte d'introduction à la suivante.

Normandie. — Le discours de réception à l'Académie de Rouen prononcé par M. Gustave-A. Prévost est une véritable étude sur *Ch.-G. de Toustain-Richebourg, économiste, 1746-1836* (Rouen, imp. Cagniard, in-8, 39 p.). M. G.-A. Prevost a dépeint avec talent cette figure originale d'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, dont le mariage fut célébré par Rétif de la Bretonne et qui, pendant plus d'un demi-siècle, ne cessa de tenir la plume.

— *Notice sur les Sociétés savantes du département de l'Eure et Bibliographie de leurs publications* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8, 46 p.), tel est le titre de la nouvelle publication de M. Louis Régnier dont le *Congrès bibliographique* de Caen a eu la primeur. La *Société libre d'agriculture, sciences, etc., de l'Eure*, occupe la plus grande place dans ce travail consciencieux, qui mentionne aussi les travaux fort recommandables de la *Société des amis des arts de l'Eure*.

— L'ouvrage de M. Louis Duval : *Les Intendants d'Alençon au XVIIᵉ siècle et les Mémoires de J.-B. de Pomereu. Préface de l'état de la généralité d'Alençon, deuxième édition, précédée d'une étude sur l'administration municipale sous Louis XIV, d'après les Mémoires de J.-B. de Pomereu, par M. Desdevises du Désert* (Alençon, Loyer-Fontaine, in-4 de 96 p.), n'est que l'introduction à la publication des Mémoires de J.-B. de Pomereu sur la généralité d'Alençon et la province du Perche. Il y retrace à grands traits la vie de cette région pendant le xviiᵉ siècle, à partir de l'établissement des intendants. Il examine aussi, à l'aide des documents que lui fournissent les archives du département de l'Orne, ce que fit chacun de ces personnages pour le pays qu'il gouvernait. On y trouve également des détails relatifs aux protestants après la révocation de l'édit de Nantes. Les intendants dont M. Duval s'occupe sont : Pierre Thiersault, Favier du Boulay, Bernard-Hector de Marle, Michel Colbert, Claude Méliand, Barillon de Morangis, Jubert de Bouville et Pomereu de la Bretesche.

Orléanais. — *Jeanne d'Arc telle qu'elle est*, par M. Jules Doinel, archiviste

du département du Loiret (Orléans, Herluison, in-8 de 83 p.), titre d'une brochure qui commence ainsi : « Mon but, en écrivant ces pages, est de démontrer scientifiquement que Jeanne d'Arc n'est pas une hallucinée, une malade, une folle sublime, mais une véritable inspirée, que ses voix sont réelles, indéniables, que son prestige vient de son inspiration, et que sa conduite morale, dirigée par cette inspiration, en fait une sainte incomparable, comme sa conduite militaire et politique en fait une merveilleuse héroïne. »

Périgord. — On a réuni dans la même brochure une description archéologique et une notice historique dues à des érudits bien connus : *Le Château des Combes*, par le baron de Verneilh; *le Château des Combes et Barberousse*, par M. A. de Roumejoux (Périgueux, in-8 de 45 p.). La notice historique est bien curieuse : M. de Roumejoux y prouve, d'après des documents tirés des archives de sa famille maternelle, que le château des Combes a été réédifié par Antoine d'Authon, seigneur des Combes et de Bernardières. Il n'établit pas aussi solidement que cet A. d'Authon soit devenu, conformément à la légende rapportée par Brantôme, Kheir-ed-Din dit Barberousse, roi d'Alger et amiral des flottes de Soliman II.

— Nous devons encore à M. de Roumejoux le compte rendu de la quatrième excursion de la société savante dont il est un des vice-présidents : *La Société historique et archéologique du Périgord en Sarladais* (Extrait du *Bulletin* de la Société. Périgueux, gr. in-8 de 19 p.). On y remarque la description de l'église de Cénac, de la ville de Domme, de la cathédrale de Sarlat, des châteaux de Grolejac, de Fénelon, de Paluel, de Commarque.

Picardie. — M. Henry Macqueron prépare une *Bibliographie* de la Somme, tentée autrefois par Charles Dufour et par Pouy. Dans le cours de ses dernières recherches, il a mis la main sur d'anciens inventaires du trésor de Longpré-les-Corps-Saints, l'un de ceux qui reçurent des reliques de Constantinople en 1204. Ces documents qui avaient échappé au comte Riant lors de la publication des *Exuviæ Constantinopolitanæ*, nous causent surtout des regrets en nous montrant ce qu'en un peu plus de deux siècles l'église de Longpré a perdu, mais l'auteur nous dédommage en nous donnant les dessins de quelques rares reliquaires formant aujourd'hui son modeste trésor (*L'Ancien Trésor de Longpré-les-Corps-Saints*. Abbeville, Paillart, in-8, 16 p. pl.).

Provence. — MM. Joseph Jouiberg et Fernand Sauve ont réuni dans une même plaquette deux intéressantes notices biographiques : *Deux Aptésiens, Elzéar Creste*, poète, 1820-1879; *J.-B. Modeste d'Anselme*, général en chef de l'armée d'Italie, 1740-1812 (Apt, imp. Demontoy, in-8 de 71 p.). A la notice sur Creste, M. J. Jouiberg a mêlé quelques pièces de vers. La notice sur le général d'Anselme a été rédigée par M. F. Sauve, d'après les documents officiels, et c'est en s'appuyant sur un acte de l'état civil que le consciencieux biographe a pu prouver que c'est non à Gargas, comme on l'a tant dit, mais à Apt, le 22 juillet 1740, qu'est né le général que Collot-d'Herbois fit emprisonner en 1793 et dont Napoléon fit inscrire le nom sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Allemagne. — Il s'est fondé en Allemagne une société pour célébrer le centenaire de Jean-Amos Comenius. Le 1er numéro du Bulletin de cette société vient de paraître avec la date de mars 1892 : *Monatshefte der Comenius-Gesellschaft* (Leipzig, Voigtländer, 12 fr. 50 par an). Entre autres travaux contenus dans ce premier fascicule, nous signalerons une bibliographie de Comenius, par M. J. Müller, qui ne compte pas moins de 136 articles.

Angleterre. — M. Gatfield vient d'achever un *Guide to printed books and*

manuscripts relating to english and foreign heraldry and genealogy. Cette bibliographie du blason, qui doit paraître dans le courant de mai, formera un volume de 650 p., tiré seulement à 300 exemplaires.

— Le présent exercice de l'*English dialect society* comprendra les études de M. Joseph Wright sur le dialecte d'Idle et de Windhill; la suite du glossaire du Lancashire et du dictionnaire des plantes anglaises.

— La maison George Bell et fils entreprend une suite d'ouvrages pour les collectionneurs et les bibliophiles. La série sera ouverte par un volume sur les *ex-libris* français et anglais.

— MM. Longmans, Green et Cie vont mettre en vente les Mémoires de la famille de Verney pendant la guerre civile *(Memoirs of the Verney family, during the civil war).* C'est la correspondance de la famille qui forme le fond de cet ouvrage, préparé par lady Verney et par M. Francis Parthenope, et pour lequel M. S. R. Gardiner a écrit une préface.

— Nous sommes heureux de signaler la première assemblée annuelle des instituteurs catholiques de Grande-Bretagne, qui s'est tenue à Southwark le lundi 18 avril. La présidence de l'association a été donnée à M. Terence Corrigan, de Manchester; la vice-présidence à M. J. Coxe, de Liverpool. M. Parnell, de Wigan, a lu une curieuse note sur le passé, le présent et l'avenir des écoles catholiques.

Autriche-Hongrie. — Tout récemment a été publié, à Vienne, le 1er fascicule trimestriel de l'organe de la Société économique d'Autriche : *Zeitschrift für Volkswirtschaft, Socialpolitik und Verwaltung* (Vienne, Schvarzenbergstrasse, n° 5). Le prix d'abonnement à cette importante publication est de 25 francs.

Espagne. — Nous avons signalé ici même, à différentes reprises, l'établissement dans divers pays d'Europe, en Italie, en Allemagne, par exemple, d'officines scientifiques destinées à procurer aux travailleurs des copies exactes de pièces d'archives, des renseignements bibliographiques et tous autres dont ils peuvent avoir besoin. L'Espagne suit cet exemple, mais le plan de l'établissement ouvert à Madrid (Duque de Alba, 7, 2 dra.), par M. Antonio Vivès Ginard, est moins large que celui du Bureau bibliographique de Berlin. Tout en déclarant se charger de tous travaux scientifiques et littéraires, M. A. Vivès Ginard déclare en effet avoir surtout en vue des copies exactes et fidèles des manuscrits conservés dans les archives et dépôts publics de la Péninsule ibérique. Ce n'est point là chose à dédaigner, surtout dans un pays où l'accès de tels dépôts n'est pas toujours facile.

Italie. — Nous avons annoncé plus haut le concours ouvert par la nouvelle Société numismatique d'Italie. Nous dirons ici que la Société, qui a recueilli déjà 3,000 fr., s'occupe de la fondation d'une bibliothèque et d'un cabinet de médailles. Nous reproduisons volontiers l'appel qu'elle fait aux personnes généreuses qui pourraient l'aider dans l'exécution de ce projet. La Société a pour président M. Nicolo Papadopoli, sénateur, et pour secrétaire M. C. Luppi. Le siège actuel de la Société est 10, via Filodrammatici, à Milan.

— Don Atto Paganelli, bénédictin de Vallombreuse, continue ses études chronologiques. Après la chronologie de la Bible, voici la chronologie r maine qui est en préparation. Cet ouvrage, qui embrasse l'histoire de Ron depuis sa fondation jusqu'à l'avènement de Dioclétien, formera un volume d 209 p. qui est en souscription chez l'auteur au prix de 6 fr. (Rome, J. Pra sede, n. 9 A).

— Encore une bonne et solide étude que nous devons à l'érudition de M. A Bertolotti, directeur des archives de Mantoue. C'est l'histoire de son dépô

qu'il retrace aujourd'hui ; c'en est aussi l'état actuel qu'il nous fait connaître : *L'Archivio di stato in Mantova, cenni storici e descrittivi* (Mantova, Mondovi, in-4 de 61 p.). On trouvera là des renseignements curieux sur le développement pris par ces archives à travers le cours des siècles ; sur les changements survenus dans l'organisation ; sur le personnel ; sur les services rendus par le dépôt au public studieux, bien rare autrefois et dont le nombre augmente. Nous notons en passant (p. 13) la tentative faite en 1786 par le vice-préfet, G.-B. Baretti, pour établir une école de paléographie, et le refus d'autorisation motivé par cette considération du préfet, qu'il fallait, dans les heures de service, s'occuper de son service, et dans les autres se reposer afin de mieux travailler ensuite. La statistique dressée par M. Bertolotti (p. 37) nous apprend que le nombre annuel des travailleurs, qui n'était que de 1 en 1874, comprend 53 personnes en 1891, dont 13 étrangères. La partie historique est terminée par la liste des directeurs des archives depuis 1482. Dans la deuxième partie du travail, nous notons le tableau des divisions du dépôt avec l'indication des dates extrêmes des pièces contenues dans chaque partie, et une bibliographie des ouvrages concernant les archives de Mantoue.

— Un des plus éminents savants de l'Italie, l'auteur du bel ouvrage *Virgilio nel medio evo*, M. Comparetti, a publié dans les Mémoires de l'Académie des *Lincei*, sur la poésie populaire des Finnois, un beau travail dont nous avons reçu un tirage à part (*Il kalevola o la poesia traditionale dei Finni*, Roma, tipografia della *Accademia dei Lincei*, in-4 de 314 p.). Ce remarquable ouvrage offre les considérations les plus intéressantes sur l'origine et la formation des grandes épopées nationales, telles que les poèmes homériques et notre *Chanson de Roland*.

— Signalons de M. A. Favaro quatre brochures : *Lettere passate tra Antonio Riccobono ed il procurator Paruta d' intorno allo scrivere le historie Venete* (Venise, gr. in-8 de 14 p. Extrait de *Nuovo Archivio Veneto*) ; — *Di alcuni recenti lavori su Leonardo da Vinci* (Venise, 1892, in-8 de 47 p. Extrait des *Atti del R. Istuto Veneto di scienze, lettere ed arti*) ; — *Capitolo inedito e sconosciuto di Galileo Galilei contro gli Aristotelici* (Venise, in-8 de 12 p. Extrait du même recueil) ; — *Chronologia Galileiana raccolta ed ordinata* (Padoue, gr. in-8 de 41 p. Extrait des *Atti e Memorie* de l'Académie des sciences, lettres et arts de Padoue). La première brochure contient cinq lettres inédites qui appartenaient autrefois à la collection du célèbre bibliophile J.-V. Pinelli et qui sont conservées dans l'*Ambrosiana* de Milan, écrites en 1597, quatre par A. Riccoboni, une par Paolo Paruta. — La seconde brochure est une analyse des récents travaux dont Léonard de Vinci a été l'objet en France et en Italie. — La troisième brochure contient une curieuse pièce de vers satiriques contre les partisans d'Aristote, découverte par M. Favaro, dans la Bibliothèque nationale de Florence. — La quatrième est une chronologie complète de la vie et des œuvres de Galilée, comme seul pouvait la dresser le plus compétent des érudits qui ont étudié le sujet.

États-Unis. — Grâce à l'initiative de M. C.-B. Todd, auteur d'une histoire de New-York, il s'est fondé une Société des auteurs américains, qui a pris pour modèle notre Société des gens de lettres.

Publications nouvelles. — *Étude sur la canonicité des Saintes Écritures. I. Ancien Testament*, par le chanoine Magnier (petit in-8, Lethielleux). — *A Concordance to the septuagint and the other greek versions of the Old Testament (including the apocryphal books)*, by the late E. Hatch and H.-A. Redpath. Part. I (in-4, Oxford, Clarendon). — *Dogmengeschichte, vornicänische Zeit*, von Dr J. Schwane (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Dogma*

and the church of England, by A.-J. Fitzroy (in-8 cart., W. Blackwood, London). — *A popular Hand-book on the origin, history, and structure of liturgies*, by J. Comper (in-18, R. Grant and Son, Edinburgh). — *Une Explication du catéchisme*, par le cardinal Langénieux (4 vol. in-12, Téqui). — *Mois de Marie*, par l'abbé Marandat (in-32, Delhomme et Briguet). — *Mois de Marie en famille à l'usage des enfants*, par Mme Ch. Fouques Duparc (in-32, Lille, Desclée et de Brouwer). — *Les Fleurs de Marie*, par Mgr Ricard (in-18, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Notre Mère, Vie de la Très Sainte Vierge d'après l'Évangile et les Pères, disposée pour le mois de mai*, par L. M. (in-18, Lyon, Vitte). — *Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne durant le mois de juillet et en l'honneur de saint Joachim durant le mois d'août* (in-18, Téqui). — *Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola à l'usage des ecclésiastiques*, par le P. A. Maffei, trad. par le P. L. Michel (in-32, Tournai et Paris, Société de Saint-Jean l'Évangéliste). — *La Confessione sacramentale*, di L. Leonardi (2 vol. in-8, Roma, Filizani). — *Manuel complet des frères et des sœurs du tiers ordre de la Pénitence*, par le P. Libert (in-32, Tournai et Paris, Société de Saint-Jean l'Évangéliste). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc, t. III (in-8, Pichon). — *Le Divorce dans nos lois et dans nos mœurs (dernier état du droit)*, par G. Lecornec (in-18, Pedone-Lauriel). — *Des Attributions des consuls en matière de notariat et d'état civil*, par G.-G. Flaischlen (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code de commerce italien*, trad. et annoté par E. Turrel (in-8, Pedone-Lauriel). — *Code de commerce chilien*, trad. et annoté par H. Prudhomme (in-8, Pedone-Lauriel). — *La Transcendance de Dieu, ou les Merveilles du monde divin*, par l'abbé L. Bremond (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Liberté de conscience et l'Église gardienne de la liberté de conscience*, par le R. P. Jeanjacquot (in-8, Retaux-Bray). — *Cours de psychologie et de morale. 2e année. Morale théorique et morale pratique*, par P. Janet (in-18, Delagrave). — *Mon utopie, nouvelles études morales et sociales*, par C. Secrétan (in-18, Paris, Alcan; Lausanne, Payot). — *Un peu de philosophie naturaliste*, par M.-H. Mathieu (in-18, Alcan). — *Histoire de la philosophie*, par P. Vallet (in-18, Roger et Chernoviz). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon (in-8, Alcan). — *Le Crime politique et les Révolutions*, par C. Lombroso et R. Laschi, trad. par A. Bouchard (2 vol. in-8, Alcan). — *Les Altérations de la personnalité*, par A. Binet (in-8 cart., Alcan). — *Le Socialisme et les Livres Saints*, par l'abbé Dufour (in-18, Vic et Amat). — *La Souveraineté du peuple est une hérésie*, par C. Maignen (in-8, Roger et Chernoviz). — *Maçonnerie nouvelle du Grand Orient de France. Dossier politique et rituels réformés*, par G. Bois (in-8, Retaux). — *Le Type criminel d'après les savants et les artistes*, par le Dr E. Lefort (in-8, Lyon, Storck). — *La Mortalité des enfants du premier âge et la Loi Roussel*, par le Dr Latapie (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Hygiène de l'oreille*, par le Dr Mounier (petit in-16 cart., Société d'éditions scientifiques). — *Quinze Leçons d'anatomie pratique*, par P. Poirier, recueillies par Friteau et Juvara (in-18, Veuve Babé). — *Éléments de pharmacologie générale*, par le Dr D. de Buck (in-18, Gand, Siffer; Paris, Baillière). — *Cuadros biologicos*, par J. Moreno Fernandez (in-18, Madrid, Fé; Sévilla, Fé y T. Sanz). — *Premières Leçons d'algèbre élémentaire*, par H. Padé (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Machines électriques à influence*, par J. Gray, trad. par G. Pellissier (in-8, Gauthier-Villars). — *Interprétation économique de l'histoire*, par J.-E. Thorold Rogers, trad. par E. Castelot (in-8 cart., Guillaumin). — *L'Équitation moderne*, par Un officier de cavalerie (in-8, May et Motteroz). — *La Peinture antique*, par P. Girard (in-8 cart., May et Motteroz). — *L'Architecture de la Renaissance*, par L. Palustre (in-8 cart., May et Motteroz). — *Mu-*

rillo et ses élèves, par P. Léfort (in-8, Rouam). — *Raffet et son œuvre*, par A. Dayot (in-4, May et Motteroz). — *L'Esthétique de Schiller*, par F. Montargis (in-8, Alcan). — *Origini del teatro italiano*, par A. d'Ancona (2 vol. in-8, Torino, Lœscher). — *Antologia de poetas liricos castellanos*, por D. M. Ménendez y Pelayo (2 vol. in-18, Madrid, Hernando). — *Un Hollandais à Paris en 1891. Sensations de littérature et d'art*, par W.-G.-C. Byvanck (in-18, Perrin). — *Études, souvenirs et récits. Histoire, poésie, beaux-arts*, par J. Bonneton (in-8, Lemerre). — *Noëls. Histoire et liturgie, coutumes et légendes, littérature et poésie* (in-8, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *L'Esprit de tout le monde. Joueurs de mots*, par L. Larchey (in-18, Berger-Levrault). — *L'Année fantaisiste*, par Willy (in-18, Delagrave). — *Fruits amers*, par Mme E. Caro (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Herbes folles, poésies et poèmes*, par P. Gauthiez (in-18, Lemerre). — *La Muse à bébé, chansons pour les enfants dédiées aux grandes personnes*, par J. Jouy (in-16, Flammarion). — *Christophe Colomb dans les fers*, drame en 4 actes et en vers, par le R. P. Lhermite (petit in-8, Lethielleux). — *Michel-Ange poète. Étude sur l'expression de l'amour platonique dans la poésie italienne du moyen âge et de la Renaissance (XIVe, XVIe siècles)*, par G. Thomas (in-8, Berger-Levrault. — *Belle-sœur*, par J. de la Bretonnière (in-18, Lemerre). — *Regain d'amour*, par O. du Chastel (in-18, Perrin). — *Bonne amie*, par A. Cim (in-18, Kolb). — *Songes creux*, par G. Moussoir (in-18, Savine). — *Olympe Salverti*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Œuvres choisies*, du prince A. Czernicheff (in-8, Flammarion). — *Le Secret du mage*, par A. Laurie (in-18, Hetzel). — *La Fille à Lowrie*, par F.-H. Burnett, trad. par R. de Cerisy (in-18, Hetzel). — *Atlas historique et géographique de la Bible*, par le Dr R. de Riess (in-4, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Géographie de la France et de ses colonies*, par M. Dubois (in-18 cart., Masson). — *Atlas universal para las escuelas primarias, secundarias y normales*. Edición Sur-Americana. Edición para el reino de España, Edicion pequeña para el reino de España, publicado por F. Volckmar (3 in-4 cart. Friburgo de Brisgovia, Herder). — *Roma, impressions y commentaris*, per J. Collell (in-18 cart., Barcelona, Subirana). — *Arménie, Kurdistan et Mésopotamie*, par le comte de Cholet (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'Église*, t. VI, par le cardinal Hergenrœther (in-8, Palmé). — *Histoire de sainte Catherine de Sienne et de sa famille religieuse*, par la T. R. M. A.-T. Drane, trad. par l'abbé Cardon (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Adolphe Kolping, l'apôtre des artisans*, par D. Janssens (in-8, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Vicaires et comtes d'Afrique (de Dioclétien à l'invasion vandale)*, par A.-C. Pallu de Lessert (in-8, Constantine, Braham; Paris, Pedone-Lauriel; Picard). — *Histoire contemporaine de l'Europe et de la France depuis 1789 jusqu'en 1889*, par F. Corréard (in-18 cart., Masson). — *Nouvel abrégé d'histoire à l'usage des candidats au baccalauréat* (Classe de rhétorique) *1610-1789*, par Un professeur d'histoire (in-18, Delagrave). — *Enquêtes et procès. Étude sur la procédure et le fonctionnement du Parlement au XIVe siècle, suivie du style de la Chambre des enquêtes, du style des commissaires du Parlement et de plusieurs autres textes et documents*, par P. Guilhiermoz (in-4, Picard). — *Malplaquet et Denain*, par le marquis de Vogüé (petit in-8 carré, Champion). — *Machault d'Arnouville, étude sur l'histoire du contrôle général des finances de 1749 à 1754*, par M. Marion (in-8, Hachette). — *Les Causes financières de la Révolution française. Les Ministères de Turgot et de Necker*, par C. Gomel (in-8, Guillaumin). — *Le Culte de la raison et le culte de l'Être suprême, 1793-1794*, par F.-A. Aulard (in-18, Alcan). — *Les Généraux de la Révolution (1792-1804). Portraits militaires*, par le général Ambert (in-8, Bloud et Barral). — *Le Roman d'un royaliste sous la Révolution, sou-*

venir: du comte de Virieu, par le marquis C. de Beauregard (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du prince de Talleyrand*, t. V, par le duc de Broglie (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Femmes des Tuileries. Marie-Amélie et la Cour de Palerme (1806-1814). Marie-Amélie au Palais-Royal*, par Imbert de Saint-Amand (2 vol. in-18, Dentu). — *Français et Russes en Crimée*, par le général Herbé (in-8, Calmann Lévy). — *Quelques réflexions au sujet de l'encyclique du 16 février*, par Mgr Perraud (in-18, Poussielgue). — *Lettre au pape Léon XIII, à propos de son encyclique sur la question sociale*, par V. Modeste (in-18, Guillaumin). — *Du Toast à l'Encyclique (Alger, 12 novembre 1890—Rome, 16 février 1892)* (in-18, Lecoffre). — *Le Salut de la France par le Christ*, par J. de Verdun (in-18, Bloud et Barral). — *Un Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Bourbourg*, recueilli et dressé par J. de Coussemaker (3 vol. in-8, Lille, imp. Ducoulombier). — *Le Commerce rochelais au XVIIIe siècle*. 3e partie, par E. Garnault (in-8, La Rochelle, Martin). — *Aus der Paulskirche*, von G. Rümelin (in-8, Stuttgard, Göschen). — *Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland*, von S. Beissel (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Hérodote*, par F. Corréard (in-8, Lecène et Oudin). — *Boileau*, par P. Morillot (in-8, Lecène et Oudin). — *Stendhal diplomate. Rome et l'Italie, de 1829 à 1842*, par L. Farges (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Médiums et les thaumaturges du XIXe siècle. Thomas Martin de Gallardon*, par le capitaine P. Marin (in-18, G. Carré). — *Auguste Nicolas, sa vie et ses œuvres*, par P. Lapeyre (in-8, Lethielleux). — *Correspondance de Louis Veuillot*, t. VIII (in-8, Retaux-Bray). — *Le R. P. Félix*, par le P. J. Jenner (in-18, Téqui). — *Catalogue of prehistoric Works*, by C. Thomas (in-8, Washington, Government printing Office).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Juan Gondino. — Où se trouve la *Guia espiritual para vivir y morir en gracia*, écrite par le P. Juan Gondino, sous le nom de Laurent, son frère ?

Le P. Arnoldo. — On désirerait avoir quelques renseignements bibliographiques sur le P. Arnoldo, jésuite, auteur de l'Imitation du Sacré Cœur, et sur les premières éditions de cet ouvrage publiées en latin.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 13 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,* France : 250 fr. — Étranger : 280 fr.
— à la *partie littéraire seule,* 180 fr. — 200 fr.
— à la *partie technique seule,* 120 fr. — 140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1891 sont en vente, et forment SOIXANTE-TROIS VOLUMES gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir é admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

ıaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

out sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement d 150 francs.

e titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la S iété un apport de 100 francs au moins.

es demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, ıe Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1891

Articles de fond. — R. P. H. DELEHAYE, S. J. : Pierre de Pavie, légat du pape Alexandre III. — A. LECOY DE LA MARCHE : L'Expédition de Philippe le Hardi en Catalogne. — Dom Paul PIOLIN : Le Cardinal de Richelieu dans ses rapports avec les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. — Ludovic SCIOUT : Le Coup d'État du 22 floréal (11 mai 1798). — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et la Royauté française. — G. DU FRESNE DE BEAUCOURT : La Conspiration du duc d'Alençon (1433-1436). — Abbé J.-A. PETIT : Les Accusations contre Marie Stuart. Riccio. Darnley. Bothwell. Babington. — Marius SEPET : Le Serment du Jeu de Paume et la Déclaration du 23 juin. — Godefroid KURTH : La Reine Brunehaut. — Abbé A. TOUGARD : La Persécution iconoclaste, d'après la Correspondance de saint Théodore Studite. — Abbé P. FERET : Les Emprisonnements de Roger Bacon. — Chanoine ALLAIN : L'Enquête scolaire de 1791-1792. — Abbé Fl. DE MOOR : L'Histoire primitive d'Israël, d'après des documents égyptiens et hétéens. — R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. : L'Organisation des églises chrétiennes au IIIe siècle. — Octave VELLER : L'Influence politique du Père Joseph. Négociations avec les princes d'Allemagne et la Suède. — Marius SEPET : La Révolution de juillet 1789.

Mélanges. — R. P. MARTINOV, S. J. : Un Empereur byzantin au Xe siècle. — Abbé VACANDARD : Les Poèmes latins attribués à saint Bernard. — H. MORANVILLÉ : L'Ordonnance cabochienne de 1413. — Victor PIERRE : Un intermonde à Paris pendant la Révolution. — H. BEAUDOUIN : La Mort de Jean-Jacques Rousseau. — Roger LAMBELIN : L'Intervention européenne au Mexique. — Dom G. MORIN : L'Origine française de Guy d'Arezzo. — Godefroid KURTH : Une Nouvelle Histoire des Papes. De Pie II à Sixte VI. — J. VAESEN : Louis XII avant son avènement. — Denys D'AUSSY : L'Assassin du prince de Condé à Jarnac (1569). — Comte BAGUENAULT DE PUCHESSE : Une Grande Bourgeoise de Paris au temps de la Ligue. — R. P. H. CHÉROT, S. J. : Le Surintendant Fouquet. — Mgr Ant. RICARD : La Dernière Élection d'un Roi des Romains, d'après les Mémoires inédits du cardinal Maury. — R. P. A.-J. DELATTRE, S. J. : Un Dernier Mot sur les Chaldéens. — L. RIOULT DE NEUVILLE : Les Origines de la propriété, suivant M. Émile de Laveley. — Paul ALLARD : Un Nouveau Livre sur le IVe siècle. — Abbé E. VACANDARD : Chronologie abélardienne. La Date du concile de Sens. — L. DE LA SICOTIÈRE : Les Mémoires du général Tercier. — A. D'AVRIL : Le Moyen âge en Espagne. — R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. : Saint Théognius, évêque de Bétélie, en Palestine. — Dom Fernand CABROL : Les Derniers Travaux sur l'histoire des persécutions de l'Église. — Armand D'HERBOMEZ : Le Voyage de Philippe-Auguste à Tournay en 1187. — Abbé C. DOUAIS : Les Universités françaises avant 1789.

Courrier allemand, anglais, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent douze publications historiques).

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-CINQUIÈME. — LXIVe DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON. — JUIN

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID

José Ruiz y Ca (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1892

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUIN 1892

I. — JURISPRUDENCE, par M. Maurice Lambert.

II. — OUVRAGES RÉCENTS SUR LE SOCIALISME, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LA SCIENCE SOCIALE, par M. Claudio Jannet.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — P.-B. Elbel : Theologia moralis per modum conferentiarum (p. 514). — T. de Régnon : Études de théologie positive sur la Sainte Trinité. 1re série : Exposé du dogme (p. 515).

Belles-Lettres. — A. Jeanroy : Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge. Études de littérature française et comparée (p. 517). — J. Tiersot : Histoire de la chanson populaire en France (p. 517). — C. Lenient : La Poésie patriotique en France au moyen âge (p. 517).

Histoire. — W.-H. Roscher : Ausfürliches Lexikon des griechischen und römischen Mythologie (p. 520). — U. Robert : Histoire du pape Calixte II. — Bullaire du pape Calixte II (1119-1124) (p. 522). — F. Buisson : Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563). Étude sur les origines du protestantisme libéral français (p. 524). — A. Rébelliau : Bossuet, historien du protestantisme (p. 526). — J.-G. Bulliot et F. Thiollier : La Mission et le culte de saint Martin, d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen (p. 528). — Pajol : Les Guerres sous Louis XV, T. VII (p. 528). — E.-A. Aulard : La Société des jacobins. Recueil de documents pour l'histoire du club des jacobins de Paris (p. 529). — Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente (p. 531). — De Broglie : Le Présent et l'avenir du catholicisme en France (p. 534).

IV. — BULLETIN. — B. Aquilante : Sacerdos maximus omnes Christi Jesu ministros viam et veritatem docens (p. 535). — E. Duplessy : Cérémonies de l'installation des curés (p. 535). — M. d'Ocagne : Nomographie. Les Calculs usuels effectués au moyen des abaques (p. 536). — G. Derepas : La Musique et le dessin considérés comme moyen d'éducation (p. 536). — E. de Saint-Auban : Un Pèlerinage à Bayreuth (p. 537). — Contes allemands du temps passé, traduits par F. Franck et E. Alsleben (p. 537). — S. Genoud : Les Légendes fribourgeoises (p. 538). — Le Râmâyana, poème sanscrit traduit en français par H. Fauche (p. 538). — E. Duplessy : Victor Hugo apologiste (p. 538). — J.-J. Lenoir : Victor Hugo et son œuvre poétique (p. 538). — P. Édouard d'Alençon : Essai de martyrologe de l'ordre des Frères mineurs (p. 539). — Mgr J.-A. Fava : Sept Paroles de N. T. S. P. le Pape Léon XIII (p. 539).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Le R. P. Dom Gams, le comm. di Crollalanza, de Lescure, Delpit, etc. — Congrès. — Concours. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Livres mis à l'Index. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace. — Allemagne. — Angleterre. — Espagne. — États-Unis. — Publications nouvelles.

VI. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VII. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

VIII. — TABLE DE LA CHRONIQUE.

IX. — TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES.

HARVARD COLLEGE
JUN 30 1892
LIBRARY.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

1. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par Théophile Huc. Paris, Pichon, 1892, tomes I, II et III, in-8 de xii-532, 520 et 580 p., 9 fr. le vol. — 2. *Traité théorique et pratique des actes de l'état civil*, par Émile Mersier, 2e éd. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de vii-779 p., 10 fr. — 3. *Des attributions des consuls en matière de notariat et d'état civil*, par Georges-G. Flaischlen. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 178 p., 4 fr. — 4. *Le Divorce dans nos lois et dans nos mœurs*, par G. Lecornec. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in-12 de 248 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Art de faire soi-même son testament, ou Traité pratique du testament olographe*, par Paul Berton, 3e éd. Paris, A. Giard et E. Brière, 1892, in-12 de xii-378 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Assurances sur la vie au point de vue théorique et pratique*, par A. Typaldo-Bassia. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de xv-279 p., 3 fr. — 7. *Les Architectes et leurs rapports avec les propriétaires, les entrepreneurs et les tiers dans les travaux particuliers et publics*, par David de Penanrum. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de xvi-829 p., 12 fr. — 8. *I diritti della donna sedotta. Parte 1a. Legislazione civile*, per l'aw. Ambrogio Giaccobone, 2a ed. Varzi, De-Grandi, 1891, in-8 de xvi-311 p., 5 fr. — 9. *Traité de droit commercial*, par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, 2e éd., t. II. *Des sociétés*. Paris, Pichon, 1892, in-8 de 852 p., 10 fr. — 10. *Traité théorique et pratique des opérations de la Bourse*, par Ambroise Buchère, 3e éd. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de vii-850 p., 10 fr. — 11. *Manuel pratique et juridique du commerçant*, par Raoul Rosse. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 496 p., 6 fr. — 12. *Des Dommages-intérêts en matière de transports*, par A. Cotelle. Paris, Marchal et Billard, 1891, in-8 de vi-487 p., 8 fr. — 13. *Code de la vente commerciale*, par A. Levé. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1892, in-12 de 513 p., 5 fr. — 14. *De la Concurrence déloyale, ou De l'Apposition frauduleuse d'une marque ou d'un nom français sur des produits fabriqués à l'étranger*, par Raoul Joubert. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-12 de iii-221 p., 3 fr. — 15. *Code de commerce italien*, traduit, annoté et précédé d'une introduction, par Edmond Turbel. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in 8 de xxxvi-306 p., 6 fr. — 16. *Code de commerce chilien*, traduit et annoté par Henri Prudhomme. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in-8 de lxii-425 p., 8 fr. — 17. *Le Crime et la peine*, par Louis Proal. Paris, Félix Alcan, 1892, in-8 de xv-544 p., 10 fr. — 18. *Le Droit pénal et les nouvelles théories*, par Luigi Lucchini, traduit par Henri Prudhomme et précédé d'une introduction par Jules Lacointa. Paris, Pichon, 1892, in-8 de xxxviii-459 p., 9 fr. — 19. *La Récidive*, par Louis André, avec une préface par Louis Barthou. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de vii-361 p., 6 fr. — 20. *Commentaire de la loi du 26 mars 1891 (loi Bérenger) sur l'atténuation et l'aggravation des peines*, par Henri Locard. Paris, Pedone-Lauriel, 1891, in-8 de 190 p., 5 fr. — 21. *La Loi Bérenger et ses applications*, par Jules Nègre et Ferdinand Gary. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 143 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Enfants assistés en France, enfants maltraités ou moralement abandonnés. Commentaire de la loi du 24 juillet 1889*, par Roger Lagrange. Paris, A. Giard et E. Brière, 1892, in-8 de 207 p., 4 fr. — 23. *Mémoire sur l'éducation correctionnelle en province*, par Amédée Rouvin. Rennes, Baraise, 1892, in-8 de 64 p. — 24. *Chasse et procès, étude pratique de la loi sur la chasse*, par Charles Chenu, avec une préface de Léon Cléry. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-12 de xi-301 p., 3 fr. 50. — 25. *Code de la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire et des conflits d'attribution*, par L.-J.-D. Féraud-Giraud. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, 2 vol. in-12 de x-422 et 404 p., 8 fr. — 26. *Le Referendum en Suisse*, par Simon Deploige, précédé d'une lettre sur le referendum en Belgique par J. Van den Heuvel. Bruxelles, Société

belge de librairie, 1892, in-8 de XXXVI-191 p. — 27. *La Femme au point de vue du droit public*, par M. OSTROGORSKI. Paris, Rousseau, 1892, in-8 de VIII-198 p., 4 fr. — 28. *La Taxe sur les étrangers*, par MAURICE VANLAER. Paris, Société d'économie sociale, 1891, in-8 de 32 p. — 29. *Les Destinées de l'arbitrage international depuis la sentence rendue par le tribunal de Genève*, par E. ROUARD DE CARD. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in-8 de 264 p., 5 fr. — 30. *Les Associations internationales*, par ANDRÉ GAIRAL. Grenoble, Baratier et Dardelet, 1892, in-8 de 26 p. — 31. *Les Institutions juridiques des Romains*, par ÉDOUARD CUQ, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, avec une préface de J.-E. Labbé, professeur à la Faculté de droit de Paris. *L'Ancien droit*. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-8 de XV-768 p., 10 fr. — 32. *Études complémentaires de l'esprit du droit romain. Du rôle de la volonté dans la possession*, par R. VON JHERING, professeur à l'Université de Gœttingen, traduit par O. DE MEULENAERE. Paris, Chevalier-Marescq, 1891, in-8 de IX-418 p., 8 fr. — 33. *Proverbes et maximes du droit germanique*, par A. CHAISEMARTIN. Paris, Larose et Forcel, 1891, in-8 de XXX-585 p., 10 fr.

DROIT CIVIL. — 1. — M. Théophile Huc, conseiller à la Cour d'appel de Paris, l'auteur du *Traité de la cession et de la transmission des créances*, dont nous avons parlé dans notre dernier article, vient de commencer la publication d'un nouveau commentaire du code civil. Les trois premiers volumes ont déjà paru et embrassent tout le premier livre du code. On annonce que l'ouvrage entier formera douze volumes, qui paraîtront successivement tous les quatre mois.

On peut dire que cet ouvrage vient à son heure, surtout pour les premiers volumes. Les plus récents traités approfondis sur les matières comprises dans le premier livre du code civil étaient ceux d'Aubry et Rau et de Laurent. Mais ils dataient déjà de vingt ans ou même plus. Depuis lors, diverses lois ont apporté d'importants changements à certaines de ces matières : il y a eu notamment la loi sur l'aliénation des valeurs mobilières appartenant aux mineurs, la loi du divorce, celle sur la naturalisation, celle sur la déchéance de la puissance paternelle, etc. M. Huc a pu fondre les dispositions de ces lois dans son commentaire, qui se trouve ainsi le seul au courant de la législation nouvelle. Il a, en outre, évité un défaut qu'on peut justement reprocher à la plupart de ses devanciers : celui de s'être confinés trop étroitement dans le code civil. Comme le dit fort bien M. Huc, tout se tient dans la législation d'un peuple, et pour bien connaître chaque partie, il faut souvent la rapprocher des autres. C'est donc une heureuse innovation d'étudier le droit civil non seulement en lui-même, mais aussi dans ses rapports avec le droit administratif, le droit fiscal, le droit international, la législation coloniale et les autres branches de la science juridique. Enfin, tout en élargissant ainsi le champ de ses études, M. Huc a su conserver une grande qualité, qui sera surtout appréciée des hommes pratiques : la brièveté. Loin de s'astreindre, comme quelques-uns, à répéter tout ce qui avait été dit avant lui, il s'est même dispensé de discuter des questions que les auteurs considéraient jusqu'ici comme controversées, mais qui ont été tranchées depuis longtemps par la jurisprudence. Sans abdiquer en rien sa liberté d'appréciation, même devant la cour de cassation,

il s'attache de préférence aux points sur lesquels les arrêts sont encore en divergence. Il a d'ailleurs un style net et concis, qui lui permet de dire beaucoup en peu de mots.

A côté de ces mérites très réels, qui assureront le succès du commentaire de M. Huc, nous ne pouvons nous dispenser d'émettre quelques critiques. Quant à la méthode d'interprétation, M. Huc se rattache à la nouvelle école, inaugurée par M. Laurent, qui prétend s'asservir uniquement au texte de la loi. Cette méthode serait la bonne si les lois étaient parfaites et prévoyaient tous les cas ; mais, comme il n'en est pas ainsi, les commentateurs, comme les tribunaux, ont précisément pour mission de compléter en quelque sorte la loi en étendant son application aux cas qu'elle n'a pas expressément spécifiés. Ils doivent alors s'inspirer, non plus du texte, mais de l'esprit de la loi. Le droit n'est pas tout entier dans les codes ; il est dans l'histoire, dans la tradition et dans la raison. La méthode qui s'en tient exclusivement au texte est une méthode antiscientifique au premier chef. C'est malheureusement celle qui prévaut en ce moment, et nous regrettons de la voir adoptée par des jurisconsultes aussi éminents que M. Huc. Elle conduit quelquefois à d'étranges décisions, comme de contester aux enfants naturels reconnus le droit de réclamer des aliments de leurs père et mère, de dénier aux descendants de l'adopté le droit de succéder à l'adoptant, et beaucoup d'autres que nous pourrions citer. Nous devons aussi signaler chez M. Huc une tendance très accentuée à favoriser l'omnipotence de l'État. Il en est encore à la vieille doctrine césarienne, d'après laquelle aucune association ne doit jouir de la personnalité civile sans une autorisation spéciale du gouvernement. Suivant lui, la liberté d'association n'implique aucunement pour les associations le droit de posséder. Il reconnait à l'Etat seul la direction suprême de l'assistance publique, de l'enseignement et des cultes, et de là il conclut que l'État peut interdire aux associations d'hommes ou de femmes de s'immiscer dans ces services publics. Ce sont là des doctrines non moins contraires à la vraie notion de l'État qu'à la liberté. Nonobstant ces opinions, qui ne sont pas d'ailleurs inspirées par l'esprit de secte ou la passion antireligieuse, l'ouvrage de M. Huc méritera certainement à son auteur une place distinguée parmi les commentateurs du code civil.

2. — La matière des actes de l'état civil étant une de celles qui ont été modifiées par des lois nouvelles et en particulier par la loi du divorce, M. Émile Mersier devait nécessairement donner une nouvelle édition de son *Traité des actes de l'état civil*. Cet ouvrage est incontestablement le meilleur et le plus complet que nous possédions sur le sujet. Il est d'abord pour les maires un excellent manuel, qui leur trace très clairement leurs devoirs d'officiers de l'état civil et leur fournit des formules pour tous les actes qu'ils peuvent avoir à rédiger en cette qualité. Il est

en même temps pour les hommes d'affaires, pour les avocats et pour les magistrats, un savant traité, où toutes les difficultés relatives à l'état civil sont étudiées et élucidées. Pour conserver à son ouvrage ce double caractère de manuel destiné aux praticiens et d'œuvre de science, M. Mersier a détaché du texte principal les questions controversées et les discussions doctrinales ; elles sont traitées à part, sous la rubrique *Observations*, à la suite de chaque paragraphe. Il arrive ainsi parfois, comme l'auteur nous en avertit dans sa préface, qu'une solution présentée dans le texte sans discussion et comme la seule admissible, est critiquée dans les observations comme contraire à la saine interprétation de la loi. Mais la contradiction n'est qu'apparente : le texte indique la solution qu'il est prudent de suivre dans la pratique, parce qu'elle a pour elle des arrêts, des circulaires ministérielles ou la majorité des auteurs ; dans les observations, l'auteur reprend sa liberté d'appréciation. Les opinions qu'il y exprime sont, en général, marquées au coin de l'esprit juridique et de la saine critique. Nous ferons seulement exception pour quelques considérations historiques où l'auteur prétend prouver, à propos du divorce, que l'Église a fait quelquefois fléchir en faveur des grands ses principes sur l'indissolubilité du lien conjugal. Plusieurs des faits allégués, ceux notamment qui concernent Gaston d'Orléans, Napoléon et son frère Jérôme, vont directement contre la thèse de l'auteur, puisque dans ces cas-là le mariage n'a pas été annulé par le Pape. Ce n'est pas, d'ailleurs, en quelques pages qu'une telle question peut être discutée, et mieux eût valu la laisser de côté.

3. — L'état civil est aussi le principal sujet dont il est traité dans l'ouvrage de M. Flaischlen sur les *Attributions des consuls en matière de notariat et d'état civil*. Mais il y est parlé aussi de beaucoup d'autres choses. C'est une longue causerie, entremêlée de digressions, sur les différents actes qui rentrent dans la compétence des consuls. De ces actes, le mariage est celui dont l'auteur s'occupe le plus. Il recherche comment pourront contracter mariage en pays étranger deux personnes de nationalités différentes et n'appartenant pas à la religion du pays. Pour une telle hypothèse, qui n'est plus extrêmement rare, depuis surtout que les pays non chrétiens, tels que la Chine, le Japon et l'Afrique, sont plus fréquentés qu'autrefois par les Européens, M. Flaischlen voudrait que la compétence des consuls fût étendue. Ils ne peuvent actuellement constater le mariage qu'entre deux personnes de la nation qu'ils représentent ; M. Flaischlen voudrait qu'on permît aux consuls des deux futurs époux de se réunir pour procéder ensemble au mariage. Il de mande aussi, et avec raison, que les États qui n'ont pas de représen tant dans un pays chargent le consul d'une autre nation de tenir l'ét civil de leurs sujets. Enfin, il émet le vœu qu'un accord intervienn entre les peuples civilisés pour que le mariage de deux étrangers puiss

toujours être reçu par le consul du mari. Le livre de M. Flaischlen est écrit d'un style un peu original ; mais il révèle chez son auteur, qui est président de tribunal en Roumanie, une profonde connaissance des diverses législations européennes.

4. — *Le Divorce dans nos lois et dans nos mœurs*, par M. Lecornec, juge suppléant au tribunal de Guingamp, est un résumé, assez bien ordonné, du dernier état de la législation et de la jurisprudence sur une matière qui devient, hélas ! de plus en plus pratique. L'auteur s'y montre grand partisan du divorce. Tout en reprochant à l'Église de ne pas maintenir le principe de l'indissolubilité du lien conjugal même après le veuvage, il voudrait que la loi civile autorisât le divorce pour « incompatibilité des humeurs » (*sic*). Après cette citation, il est superflu d'ajouter que le style de l'ouvrage laisse à désirer. Nous y avons remarqué aussi certaines opinions plus que douteuses : par exemple, l'auteur affirme (p. 210) que les étrangers peuvent divorcer en France par consentement mutuel, si leur loi nationale admet cette cause de divorce. C'est une erreur : les causes de divorce admises en France sont d'ordre public, et l'on ne peut y déroger même à l'égard des étrangers.

5. — Nous ne sommes pas surpris que *l'Art de faire soi-même son testament*, par M. Paul Berton, dont nous avons rendu compte l'année dernière (*Polybiblion*, T. LXII, p. 292), ait atteint déjà sa troisième édition. Cet ouvrage répondait à un réel besoin. La nouvelle édition a été mise en harmonie avec la loi récente du 9 mars 1891 sur les droits de l'époux survivant ; elle contient des formules de testament applicables aux différentes situations qui peuvent résulter de cette loi.

6. — Les assurances sur la vie se rattachent au droit civil, bien que le contrat d'assurances, qui n'est pas aujourd'hui le moins utile ni le moins fréquent des contrats, ne soit même pas nommé dans le code civil. Mais à l'époque de la confection du code, ce contrat était encore peu connu ; il n'a guère commencé à se répandre que depuis un demi-siècle. Et si quelque chose a contrarié son développement, c'est moins l'absence d'une réglementation spéciale que l'obstination des tribunaux et des jurisconsultes à vouloir assujettir les contrats d'assurances à des dispositions légales qui n'ont pas été faites pour eux. On veut y voir absolument une stipulation pour autrui, une gestion d'affaires, un mandat, un prêt, et l'on aboutit presque toujours à des conclusions contraires aux intentions des parties. Voici, par exemple, deux époux sans enfants qui, voulant augmenter leurs revenus dans leurs vieux jours, stipulent d'une compagnie d'assurances que, moyennant une prime payable pendant un certain nombre d'années, cette compagnie devra servir une rente viagère à celui des deux qui survivra. Quoi de plus simple, quoi de plus légitime qu'un pareil contrat ? Et cependant, si nos deux époux sont mariés sous le régime de la communauté, il n'est pas

sûr du tout que ce contrat pourra s'exécuter. Les héritiers du premier mourant pourront prétendre que la rente viagère stipulée dépend de la communauté et qu'ils y ont droit pour moitié. Dans une affaire de ce genre, le tribunal a jugé d'une façon, la cour d'appel d'une autre façon, et la cour de cassation encore d'une autre façon. De telles tergiversations dans la jurisprudence ne sont-elles pas déplorables ? M. Typaldo-Bassia, dans un ouvrage intitulé : *Les Assurances sur la vie au point de vue théorique et pratique*, réfute avec talent les théories juridiques qui conduisent à de tels résultats. Lui aussi, toutefois, présente sa théorie, qui n'est pas non plus à l'abri de tout reproche. En tout cas, son ouvrage, qui a été couronné par la Faculté de droit d'Aix, contribuera pour sa part à dégager et à éclaircir la notion du contrat d'assurances sur la vie.

7. — C'est encore au droit civil qu'il faut rattacher le livre de M. David de Penanrum : *Les Architectes et leurs rapports avec les propriétaires, les entrepreneurs et les tiers*. Ce livre, très consciencieux, très bien fait, est un véritable manuel juridique de l'architecte. Il se divise en quatre parties, dont la première traite des devoirs professionnels de l'architecte ; la seconde, de sa responsabilité en cas de faute ; la troisième, des honoraires qui lui sont dus ; la quatrième, de ses droits à la propriété artistique de ses œuvres. L'auteur, ancien inspecteur des bâtiments civils et des travaux de la ville de Paris, expert au tribunal de la Seine, unit à une grande expérience pratique un savoir juridique très réel. L'étude complète et détaillée qu'il a faite des innombrables circonstances pouvant engager la responsabilité de l'architecte est particulièrement remarquable. La haute idée qu'il a de sa profession le rend justement sévère pour ceux qui par incapacité, par négligence, par spéculation et cupidité, risqueraient d'en compromettre la bonne renommée. Ce même sentiment cependant lui inspire quelquefois des opinions singulières. C'est ainsi que sur la question de savoir si le contrat qui intervient entre le propriétaire et l'architecte est un mandat ou un louage d'ouvrage, il se prononce uniquement pour le mandat, bien que ce contrat soit presque toujours mélangé de l'un et de l'autre. Pour cela, passe ! mais ce qui est plus fort, c'est que partout où le code civil parle de l'architecte, notre auteur soutient qu'il s'agit en réalité de l'entrepreneur, sauf dans un seul cas, l'article 2270, qui limite à dix ans la responsabilité des architectes et des entrepreneurs. Le code civil n'aurait donc réellement visé les architectes que dans un seul article, qui leur est favorable ! Il y a pourtant encore un autre article, qui leur accorde très évidemment une faveur : l'article 2103, qui leur permet de se faire payer par préférence sur leurs constructions, à la condition de remplir préalablement certaines formalités. Mais de ce privilège M. David de Penanrum fait bon marché, et il nous explique ingénument pourquoi : c'est que l'architecte qui voudrait en user manifesterait sa défiance dans

la solvabilité de son client et ne manquerait pas de se faire remercier.

Bien qu'entaché du défaut ordinaire des ouvrages spéciaux, où l'auteur se place à un point de vue trop exclusif, le livre de M. David de Penanrum n'en est pas moins très recommandable. Il sera un guide sûr et commode non seulement pour les architectes et les entrepreneurs, mais encore pour les avocats, les magistrats et les experts, dans toutes les difficultés relatives aux bâtiments.

8. — En fait de monographies se rapportant au droit civil, nous avons encore à citer le travail d'un jurisconsulte italien, M. Ambrogio Giaccobone, avocat à Varzi, sur « les droits de la femme séduite : » *I Diritti della donna sedotta.* La question de la séduction, des responsabilités qui en résultent, des dommages-intérêts auxquels elle peut donner lieu, se présente dans les mêmes conditions en Italie qu'en France : la femme séduite s'y heurte comme chez nous à une règle absolue, interdisant la recherche de la paternité. Et néanmoins, en Italie comme en France, il arrive souvent qu'un homme est condamné, sur la demande d'une fille devenue mère, à lui payer une certaine somme ou même une pension viagère pour lui aider à élever son enfant ; l'équité l'emporte sur la prohibition légale. M. Giaccobone s'efforce de démontrer la légitimité de cette jurisprudence, aussi bien que la nécessité d'une réforme de la législation. Il invoque à l'appui de sa thèse les opinions des jurisconsultes et des publicistes de divers pays. On peut regretter toutefois qu'il se borne à relater les divers projets de réforme qui se sont produits en Belgique, en France et en Italie, sans en proposer un lui-même. Nous n'avons encore, il est vrai, que la première partie de son ouvrage, celle relative au droit civil. La seconde, qui sera consacrée au droit pénal, nous donnera peut-être la conclusion définitive de l'auteur.

Droit commercial. — 9. — Nous avons déjà parlé du nouveau *Traité de droit commercial* de MM. Lyon-Caen et Renault (*Polybiblion*, T. LXIII, p. 294). Le second volume, qui n'avait paru que partiellement, vient d'être complété par la publication d'un second fascicule. Ce volume est consacré tout entier aux sociétés commerciales. L'étude de cette matière y est divisée en deux parties, dont la première comprend les notions générales sur les sociétés, et la seconde, de beaucoup la plus étendue, étudie les différentes formes d'associations commerciales. A propos de chaque espèce de société, il est traité successivement des règles relatives à sa constitution, à son fonctionnement, à sa dissolution, à la liquidation et au partage du fonds social. L'ouvrage de MM. Lyon-Caen et Renault se distingue par la clarté de l'exposition et par la sûreté de la doctrine. Les savants auteurs ont fait une large part au droit comparé, à la statistique, à l'économie politique. Ils ne négligent même aucune des questions qui se rattachent accessoirement à leur sujet. C'est ainsi qu'à l'occasion des sociétés par actions, ils étudient très soigneusement les

caractères des titres nominatifs, mixtes et au porteur, signalent les avantages et les inconvénients des uns et des autres, indiquent les impôts qui les frappent, les mesures à prendre quand ils ont été perdus ou volés. Les conditions dans lesquelles les sociétés anonymes peuvent être valablement constituées sont exposées avec une méthode et une précision remarquables. Il est traité ensuite du fonctionnement de ces sociétés, de la responsabilité des administrateurs et des commissaires de surveillance, des règles relatives aux assemblées d'actionnaires, de l'augmentation ou de la réduction du capital social, du rachat des actions par la société, de la distribution de dividendes fictifs.... Tout cela est clair, net, bien exposé, bien déduit. Un ouvrage comme celui de MM. Lyon-Caen et Renault constitue un véritable service rendu à l'industrie et au commerce et un titre d'honneur pour la science française.

10. — L'immense diffusion des valeurs mobilières oblige aujourd'hui beaucoup de personnes à s'intéresser aux affaires de Bourse. A tous ceux qui désirent avoir des notions exactes, sérieuses et vraiment juridiques sur ces opérations, le meilleur ouvrage à indiquer est le *Traité théorique et pratique des opérations de la Bourse*, par M. Buchère, dont la troisième édition vient de paraître. L'auteur expose d'abord l'organisation de la Bourse, les attributions et les devoirs professionnels des agents de change. Il étudie ensuite les conditions des transferts, tant pour les rentes sur l'État que pour les actions et obligations des grandes sociétés financières. Arrivant aux opérations de Bourse, il en explique le mécanisme et en recherche les conséquences juridiques. Il s'occupe ensuite de deux opérations dont le rapprochement, sous un même titre, peut être critiqué, car elles n'ont rien de commun, sauf le nom : la conversion des rentes sur l'État, opération générale que tous les porteurs de rente sont obligés de subir, et la conversion des titres nominatifs en titres au porteur ou *vice versa*, mesure spéciale et facultative qui se rattache aux transferts. Puis vient une étude des actions judiciaires auxquelles les opérations de Bourse peuvent donner lieu, notamment entre les agents de change et leurs clients. Enfin, l'ouvrage se termine par l'examen des droits de mutation et de transmission applicables soit aux rentes sur l'État, soit aux autres valeurs françaises et étrangères. La troisième édition de cet excellent traité contient, en particulier, le commentaire de la loi du 28 mars 1885, qui a consacré la légalité des marchés à terme. L'auteur y soutient, d'accord avec quelques autres jurisconsultes, que, malgré cette loi, qui n'a d'ailleurs pas abrogé l'article 1965 du code civil, l'exception de jeu peut encore i invoquée contre les marchés qui ne seraient que de simples paris su. hausse ou la baisse des effets publics. Cette opinion a le tort, suiv nous, d'annihiler en partie la loi de 1885 et de laisser beaucoup trop latitude à l'arbitraire du juge.

11. — A côté des traités importants et approfondis, les ouvrages élémentaires sur le droit commercial ont aussi leur utilité. Sans aller jusqu'à dire, avec M. Raoul Rosse, que ce droit devrait être enseigné dans toutes les écoles primaires, nous reconnaissons volontiers que son étude est trop peu répandue et qu'elle doit être mise à la portée de tous les jeunes gens qui se destinent au commerce. Des cours libres ont été organisés à cet effet dans quelques villes, sous les auspices des administrations municipales ou des chambres de commerce. C'est à un cours de ce genre, fait à Saint-Malo, qu'est dû le *Manuel pratique et juridique du commerçant*, par M. Rosse. Ce cours a valu à son auteur, nous dit la préface, les palmes académiques ! Hâtons-nous d'ajouter que le livre mériterait encore une méilleure récompense. On y trouvera une exposition méthodique, suffisamment développée, de tout ce qu'un homme d'affaires a besoin de connaître dans les circonstances ordinaires de la vie commerciale.

12. — Les nombreux accidents qui se sont produits depuis quelque temps sur les chemins de fer donnent une sorte d'actualité à l'ouvrage de M. Cotelle : *Des Dommages-intérêts en matière de transports*. Fort heureusement, les questions dont s'occupe cet ouvrage s'élèvent plus souvent à propos d'avaries survenues à des marchandises que relativement à des personnes tuées ou blessées. Mais ces questions sont très fréquentes et suscitent constamment des procès. M. Cotelle, comme arbitre rapporteur au tribunal de commerce de la Seine, en a eu beaucoup d'exemples sous les yeux. Il a écrit moins pour les jurisconsultes que pour les commerçants et les personnes étrangères aux débats judiciaires. Il indique tout d'abord les précautions à prendre, au moment de la réception d'une marchandise, pour conserver le droit de se faire indemniser des avaries qu'elle peut avoir subies au cours du transport : on doit ne l'accepter que sous réserve, la vérifier, autant que possible, en présence du voiturier ou du chef de gare, réclamer par acte d'huissier ou par lettre recommandée dans les trois jours de la réception. Étudiant ensuite les diverses causes susceptibles de donner lieu à des dommages-intérêts, retard dans le transport, perte totale ou partielle des objets transportés, non-livraison, accidents et dommages causés aux personnes, cas fortuits ou de force majeure, M. Cotelle cite sur ces différents cas de très nombreuses décisions judiciaires. Bien que fait à un point de vue plus pratique que théorique, bien que laissant à désirer sous le rapport de l'ordre et de la distribution des matières, ce livre peut être utile aux juges de commerce, aux experts et à toutes les personnes qui expédient et reçoivent fréquemment des marchandises.

13. — Voici encore un petit ouvrage qui rendra des services tout à la fois aux hommes de loi et aux commerçants. C'est le *Code de la vente commerciale*, par M. Levé. Aux hommes de loi il fera connaître

les usages du commerce, les formes particulières de certaines ventes qui se pratiquent dans les affaires ; aux commerçants, il expliquera les règles et les conséquences juridiques de ces transactions. Sous un petit volume, l'ouvrage est très complet, bien divisé et bien composé. Il indique sur chaque question l'opinion des meilleurs auteurs et les solutions de la jurisprudence. Nous avons remarqué comme particulièrement bien traités les chapitres sur les vices rédhibitoires dans les ventes d'animaux domestiques, sur la garantie des vices cachés, sur les ventes de choses qu'on doit goûter, essayer ou agréer, sur les ventes à terme, à prime et par filière.

14. — Le commerce ne redoute rien tant que la concurrence déloyale, et de toutes les formes de cette concurrence, la plus dangereuse est celle qui vient de l'étranger. Les négociants français voient trop souvent leurs noms, leurs marques de fabrique ou de commerce, usurpés ou imités par des Anglais, des Belges, des Italiens ou des Allemands, surtout des Allemands. Le plus souvent, les marchandises ainsi revêtues d'une fausse marque ne sont pas destinées à être vendues en France ; mais les falsificateurs ont soin de leur faire traverser la France en transit pour mieux déguiser leur véritable origine. Dans son petit traité de *la Concurrence déloyale*, M. Raoul Joubert indique aux commerçants les moyens que la loi met à leur disposition pour se défendre contre ces procédés frauduleux. Il rapporte un grand nombre de décisions judiciaires qui ont réprimé de tels abus. Il indique enfin les réformes qu'il conviendrait d'apporter à la législation pour obtenir une meilleure protection de la propriété industrielle et commerciale.

15 et 16. — L'intéressante collection des codes étrangers, publiée par MM. Pedone-Lauriel, s'est enrichie récemment de deux nouveaux codes : le *Code de commerce italien*, traduit par M. Edmond Turrel, avocat général à Monaco, et le *Code de commerce chilien*, traduit par M. Henri Prudhomme, substitut à Sens. Outre l'utilité que ces traductions peuvent avoir dans les relations internationales, elles permettent au jurisconsulte et à l'homme d'État de faire des comparaisons entre les lois des différents pays et contribuent ainsi, plus qu'il ne paraît, au progrès de la science et à l'amélioration de la législation. Le code de commerce chilien, qui date de 1865, est très développé ; il comprend plus de 1,500 articles. Le code italien, promulgué en 1882, est également plus complet et plus étendu que le code français. Il est néanmoins généralement d'accord avec les principes de notre droit. Sur la question controversée de savoir à quel moment précis se forme un contrat entre absents, il a rejeté le système allemand, qui veut que le contrat existe au moment où celui qui a reçu l'offre envoie son acceptation ; il décide, avec la jurisprudence française, que le contrat n'est parfait qu'à l'instant où l'acceptation est parvenue à la partie qui a fait l'offre. Le code chi-

lien, au contraire, s'est rallié au système allemand, mais en exigeant que l'offre soit acceptée par retour du courrier. Le code de commerce italien contient d'importantes innovations relativement à la lettre de change : il n'exige plus qu'elle soit tirée d'un lieu sur un autre, ni qu'elle fasse mention de la cause. Il lui attribue les effets d'un titre exécutoire et déclare nulle la clause de retour sans frais. Il admet aussi qu'une lettre de change peut être payable en denrées, disposition avantageuse pour les pays agricoles.... Nous ne pouvons pousser plus loin ces comparaisons. Disons seulement qu'elles sont facilitées, dans la collection des codes étrangers, par de nombreux renvois, placés à la suite de chaque article.

Droit pénal. — 17. — Plus les idées matérialistes font de progrès dans la société, plus les crimes se multiplient et plus aussi le droit de punir les criminels est contesté à la société. Il y a là un cercle vicieux auquel notre époque n'a pas échappé. Le positivisme a engendré le déterminisme, qui nie le libre arbitre, et de la négation du libre arbitre résulte invinciblement la négation du droit de punir. C'est en vain que pour éluder cette conséquence destructive de l'ordre social, on a imaginé diverses théories qui cherchent le fondement de la justice pénale dans l'intérêt général, dans un prétendu droit d'élimination qui appartiendrait à la société, dans la nécessité de réparer le mal causé par le délinquant ou dans l'intimidation qui peut résulter de la peine ; toutes ces théories sont fausses ou insuffisantes. Pour qu'une peine puisse être infligée à un homme, il faut que cet homme soit responsable, et pour qu'un homme soit responsable, il faut qu'il soit libre. Telle est l'idée principale, éminemment vraie et salutaire, qui se dégage du beau livre de M. Proal : *Le Crime et la peine*. Dans la première partie de ce livre, l'auteur expose et réfute les doctrines récentes sur les causes de la criminalité : la théorie du docteur Lombroso et de l'école anthropologiste italienne, qui prétend que l'atavisme fait revivre en certains hommes les instincts du sauvage ; la théorie du docteur Maudsley, qui explique le crime par l'hérédité ; celle du docteur Despine, de Marseille, qui croit à l'existence d'une folie morale distincte de l'aliénation mentale ; celle des docteurs Maudsley, Bruce Thompson, David Nicholson, Ch. Féré, Topinard, Motet, qui voient dans la criminalité une espèce de dégénérescence. Étudiant ensuite le crime au point de vue du tempérament, du sexe, de la race, du climat, de la nourriture, de l'instruction et de l'ignorance, de la misère, de l'exemple, des professions, de la situation sociale, des passions, des faux systèmes et de la politique, M. Proal montre que toutes ces causes ne suffisent pas pour l'expliquer ni surtout pour le justifier. Dans un chapitre aussi remarquable qu'intéressant, il appelle le crime lui-même à témoigner en faveur du libre arbitre : la grande majorité des criminels reconnaissent la légitimité du châtiment ; souvent même ils le réclament comme un soulagement et une délivrance.

La seconde partie de l'ouvrage, intitulée : *La Peine*, est consacrée à l'examen des fondements de la justice pénale. L'auteur se retrouve en face du positivisme de Littré, du déterminisme de Stuart Mill, de l'utilitarisme de Bentham, des systèmes divers de MM. Herbert Spencer, Bernheim, Garofalo, Fouillée, Tarde. Il démontre que les réformes proposées au nom de ces systèmes seraient mauvaises, quelquefois inapplicables, souvent injustes. Les doctrines qui tendent à la justification du coupable aboutissent parfois aux conclusions les plus iniques. Tel médecin, par exemple, qui croit à l'hérédité des instincts criminels, demande qu'on déporte tous les récidivistes, « avec leur postérité. » L'école anthropologiste italienne veut que, sous le rapport de la pénalité, on ne fasse aucune différence entre tous les auteurs d'actes nuisibles, qu'on ne se préoccupe nullement de savoir « s'ils sont ou non des aliénés. » Cette même école recommande l'échafaud comme le meilleur moyen de sélection.... A l'encontre de ces funestes erreurs, M. Proal établit les vrais principes, qui veulent que toute peine soit fondée à la fois sur la justice et sur l'utilité sociale. Il conclut en montrant qu'il ne faut pas trop s'inquiéter de toutes ces théories nouvelles, plus ou moins paradoxales ; elles ne sont, d'ailleurs, pas si nouvelles qu'elles en ont l'air et tomberont vite dans le discrédit : les vieilles vérités morales restent toujours jeunes parce qu'elles sont éternelles.

18. — C'est aussi pour la défense de ces vérités que M. Luigi Lucchini, professeur de droit criminel à l'Université de Bologne, a écrit un ouvrage qui vient d'être traduit en français par M. Henri Prudhomme, et en tête duquel M. Jules Lacointa a mis une éloquente préface. Cet ouvrage : *Le Droit pénal et les nouvelles théories*, contient une réfutation très minutieuse, très subtile, des doctrines de l'école positiviste d'anthropologie criminelle. « M. Lucchini, dit M. Lacointa, n'a négligé aucun aspect du sujet, aucune difficulté, aucune objection. Son œuvre est une étude véritablement scientifique ; car, éclairés des lumières de l'observation et de l'expérience, tous ses développements se déroulent dans un ordre logique, en écartant les déductions inexactes, les généralisations exagérées, les thèses sans fondement, en rappelant les principes qu'il ne suffit pas de nier pour les détruire, les certitudes sans lesquelles la justice criminelle serait un non-sens. L'éminent professeur ne rejette point, de parti pris, une proposition quelconque ; il contrôle, à l'aide des plus sûres investigations, d'enseignements recueillis aux meilleures sources, toutes les affirmations dont il scrute le mérite. Son livre, rempli d'aperçus variés, de judicieuses remarques, atteste la science profonde de teur, criminaliste de la lignée des maîtres qui ont fait rejaillir sur l'l lie l'éclat de leur renom immortel. » Cet éloge, si autorisé qu'en l'auteur, doit pourtant être corrigé par quelques réserves. M. Lucch nous semble faire trop facilement à ses adversaires des concessions

loin de fortifier sa thèse, seraient capables de la ruiner. Il fait beaucoup trop bon marché, notamment, de ce qu'il appelle « l'hypothèse » du libre arbitre. On peut, suivant lui, ne pas se préoccuper de la question du libre arbitre en droit pénal : pour qu'un acte puisse être puni, il suffit qu'il soit « volontaire; » on peut se passer de la « liberté d'élection; » il suffit de la « liberté d'action. » Mais pour qu'un acte ait été commis volontairement, ne faut-il pas que l'agent ait été libre de le commettre ou non? Et la liberté d'action ne présuppose-t-elle pas la liberté d'élection?.... On trouve plusieurs paralogismes du même genre dans le livre de M. Lucchini; on y trouve aussi des assertions étranges, comme celle-ci : « .... Personne aujourd'hui ne songe à donner à la peine le caractère d'un mal infligé au coupable; il n'est plus question, aujourd'hui, de faire de l'expiation le principe fondamental de la pénalité. » Mais qu'est-ce alors que la peine?.... L'ouvrage de M. Lucchini ne doit donc être lu qu'avec circonspection.

19. — L'une des thèses chères à M. Lucchini est de soutenir que la criminalité diminue. Nous ne savons ce qu'il en est en Italie; mais en France, c'est le contraire qui est vrai. Nous n'en voulons pour preuve que ces cinq lignes extraites de la préface mise par M. Barthou, député, au livre de M. Louis André sur *la Récidive :* « La récidive est le fait qui caractérise, depuis cinquante ans, les statistiques criminelles. Elles accusent presque un triplement dans la criminalité : en 1840, 82,000 prévenus étaient poursuivis à la requête du ministère public; 160,000 en 1869; 205,028 en 1887. » Le livre de M. André console un peu pourtant de ces tristes constatations. Il montre que, sans avoir besoin de s'égarer dans de fausses théories, le droit pénal, les institutions pénitentiaires, ne sont pas condamnés à l'immobilité; que des progrès ont déjà été accomplis, que d'autres peuvent encore être réalisés. Il ne faut pas hésiter à voir des progrès dans l'emprisonnement cellulaire, substitué au régime de la promiscuité par la loi du 5 juin 1875; dans la relégation des récidivistes, prescrite par la loi du 27 mai 1875, mais assez mal organisée et jusqu'ici peu appliquée. Ce sont des progrès encore moins contestables que les innovations dues à la loi du 14 août 1885 : libération conditionnelle en faveur des condamnés qui s'en montrent dignes; suppression de la surveillance de la haute police, remplacée par l'interdiction de séjourner en certains lieux; subventions aux sociétés libres de patronage; facilités plus grandes pour les condamnés d'obtenir leur réhabilitation. Une amélioration plus importante encore pourra résulter de la loi du 26 mars 1891, dite *loi Bérenger*, si elle est sagement appliquée. En permettant aux juges de suspendre l'effet d'une première condamnation, si le condamné ne commet pas de nouveau délit pendant cinq ans, cette loi laisse à la peine toute sa valeur d'intimidation et peut l'empêcher parfois d'être corruptrice. L'ouvrage de M. André est

consacré à l'étude de ces lois nouvelles; il en expose d'abord les motifs, puis les commente au point de vue pratique; il est clair, bien composé, sans longueurs et plein de renseignements utiles.

20 et 21. — Plusieurs traités spéciaux ont déjà paru sur la loi Bérenger. Celui de M. Locard, intitulé : *Commentaire de la loi du 26 mars 1891*, est le plus important. Les nombreuses questions que l'application de cette loi peut soulever y sont prévues et discutées. *La Loi Bérenger et ses applications*, par MM. Nègre et Gary, est un travail un peu plus bref que le précédent, mais encore bien suffisant pour la pratique ordinaire. M. Locard se montre très large dans l'interprétation de la loi : il décide notamment qu'elle est applicable aux contraventions de simple police. MM. Nègre et Gary expriment un avis contraire, et c'est à eux que la cour de cassation a donné raison.

22. — On s'occupe beaucoup en ce moment des enfants abandonnés ou maltraités par leurs parents. On a raison de s'en préoccuper, car rien n'est plus digne de pitié que la situation de ces pauvres enfants, et, dans notre état social, leur nombre ne cesse de s'accroître. Toute la législation qui les concerne est fort bien résumée dans l'ouvrage de M. Lagrange, auditeur au conseil d'État : *Les Enfants assistés en France*. Dans une première partie, l'auteur a fait l'histoire des œuvres d'assistance en faveur des orphelins depuis Charlemagne jusqu'à la Révolution. Il constate que le traitement de l'enfance abandonnée était, en général, satisfaisant sous l'ancien régime, grâce aux sacrifices que s'imposaient dans ce but les seigneurs justiciers, les communes, les hôpitaux, particulièrement ceux du Saint-Esprit. Paris, toutefois, était en retard sur la province, jusqu'à saint Vincent de Paul, dont le zèle détermina la fondation de l'hôpital des enfants trouvés. La Révolution, en cette matière comme en beaucoup d'autres, supprima ce qui existait, légiféra beaucoup et ne fit rien de sérieux. La protection des enfants confiés à la charité publique fut organisée par un décret du 19 janvier 1811, qui prescrivit l'établissement d'un tour dans chaque hospice destiné à recevoir les enfants trouvés. M. Lagrange discute les avantages et les inconvénients des tours, qui ont été supprimés partout à partir de 1823; il donne la préférence au système de l'admission des enfants à bureau ouvert, tel qu'il est pratiqué à Paris, où l'on n'exige de la personne qui apporte un enfant pas d'autres renseignements sur sa naissance que ceux qu'elle veut bien donner. M. Lagrange traite ensuite des moyens financiers par lesquels il est pourvu aux dépenses des enfants assistés, de la tutelle de ces enfants, confiée aux commissions administratives des hospices qui les ont recueillis, des mesures d'inspection et de surveillance qui ont pour but de les protéger. L'ouvrage se termine par le commentaire de la loi du 24 juillet 1889, qui a étendu considérablement les cas où la puissance paternelle est retirée aux parents, soit de

plein droit, soit facultativement par les tribunaux. D'après cette loi, les enfants enlevés à leurs parents sont pourvus d'un tuteur conformément au code civil, ou placés sous la tutelle de l'Assistance publique.

23. — C'est encore des enfants qu'il s'agit dans le *Mémoire sur l'éducation correctionnelle en province*, adressé à la Société générale des prisons, par M. Rouvin, juge à Rennes. L'auteur de ce travail s'occupe successivement des mineurs délinquants, de ceux dont les parents réclament l'internement par mesure de correction, et de ceux qui, n'étant pas surveillés par leurs parents, devraient, suivant M. Rouvin, être mis en correction d'office par le président du tribunal. Tout en protestant de son respect pour « ces choses sacrées, l'inviolabilité du foyer domestique, l'autonomie de la famille et la liberté des parents dans leur mission éducatrice, » l'auteur, animé d'ailleurs d'excellentes intentions, dépasse un peu la mesure quant aux pouvoirs qu'il veut faire attribuer à l'État sur les enfants. Il demande notamment que tout mineur de moins de seize ans, ayant commis, avec ou sans discernement, un délit punissable de trois mois de prison au minimum, soit envoyé dans une maison de correction pour y être élevé et retenu jusqu'à sa majorité. Avec une pareille loi, un enfant qui aurait porté à un de ses camarades un coup ayant occasionné une maladie de plus de vingt jours devrait être obligatoirement mis en correction jusqu'à vingt et un ans et aurait ainsi sa carrière brisée.

24. — *Chasse et procès !* Les deux choses vont souvent ensemble. C'est même aujourd'hui un dicton, reçu parmi les chasseurs, qu'il n'est pas possible de chasser sans se mettre en contravention. Un livre comme celui de M. Charles Chenu, destiné à faire connaître à tous ceux qui portent fusil leurs droits et leurs devoirs, a donc largement sa raison d'être. Nous devons en toute sincérité déclarer que ce livre atteint parfaitement son but. L'homme le plus étranger au droit le comprendra et même le lira avec agrément, tant l'auteur a su mettre de clarté et d'esprit dans l'exposition des questions, même les plus délicates, tant il possède bien son sujet, à la fois comme jurisconsulte et comme chasseur. Une chose seulement nous étonne : c'est que, connaissant si bien la chasse, M. Chenu la trouve encore trop peu réglementée. Ainsi, il appelle de ses vœux le jour où une loi nouvelle aura supprimé le droit pour le propriétaire de chasser en tout temps et sans permis dans l'enclos attenant à son habitation. Cette seule et unique restriction au pouvoir inquisiteur du gouvernement et de ses agents lui paraît excessive. Et pourtant le droit de chasse est un attribut de la propriété ; ne doit-il pas pouvoir s'exercer librement là du moins où la propriété est garantie par l'inviolabilité du domicile ? En fait, ce n'est pas la chasse dans les enclos qui contribue beaucoup à la destruction du gibier. Et ne serait-il pas vraiment intolérable qu'un propriétaire ne pût tirer un

oiseau dans son jardin sans être exposé à recevoir la visite du garde champêtre, accosté du maire ou du juge de paix? Est-ce donc là encore une de ces libertés qu'il faut nous attendre à voir disparaître.... après tant d'autres?

Droit public. — 25. — Un particulier réclamait à une compagnie de chemin de fer une somme de quinze francs pour un colis égaré. La compagnie reconnaissait la dette, mais, pour le principe, elle opposa l'incompétence du tribunal saisi de la demande. Il y eut appel, pourvoi en cassation, arrêt de la chambre des requêtes, arrêt de la chambre civile, renvoi de l'affaire devant la juridiction administrative, jugement d'incompétence du conseil de préfecture, arrêt du Conseil d'État. Finalement, le propriétaire du colis mourut avant la fin du procès, ses héritiers trouvèrent sa succession obérée par les frais de justice et renoncèrent aux quinze francs de la compagnie. M. Féraud-Giraud, conseiller à la cour de cassation, cite ce trait, qui n'est pas une fable, pour démontrer l'utilité de son *Code de la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire*. A notre avis, ce trait démontre encore mieux les inconvénients de l'existence de la juridiction administrative à côté des tribunaux de droit commun. Si toute la jurisprudence sur la séparation des pouvoirs est un dédale inextricable, cela tient simplement à ce qu'elle viole constamment le principe qu'elle paraît avoir pour but de sanctionner. Mais ce n'est pas ici le lieu d'apprécier notre prétendue « séparation des pouvoirs. » Constatons seulement que l'ouvrage de M. Féraud-Giraud est d'une utilité pratique incontestable. Il contient, dans une première partie, le résumé des décisions de la cour de cassation, du conseil d'État et du tribunal des conflits, sur toutes les matières où se pose la question de compétence administrative ou judiciaire; ces matières sont classées par ordre alphabétique. La seconde partie est un traité de la procédure des conflits.

26. — La Belgique a eu depuis longtemps la sagesse de s'affranchir des empiétements de la juridiction administrative; elle n'a pas le bonheur de posséder un tribunal des conflits. En ce moment, elle rêve d'un nouveau progrès : le *referendum*. Serait-ce véritablement un progrès? M. Van den Heuvel, professeur à l'Université de Louvain, ne le croit pas. Dans la remarquable préface qu'il a écrite pour l'ouvrage de M. Deploige sur *le Referendum en Suisse*, il dit : « Introduire le *referendum* en Belgique, c'est essayer de franchir sur une planche mal équilibrée l'abîme qui sépare le gouvernement populaire du vrai système parlementaire. » Quoi qu'il en soit, l'institution du *referendum* est fort intéressante à étudier en Suisse, son pays d'origine. M. Deploige nous expose son histoire, son organisation actuelle, son fonctionnement, ses résultats. Il ne déguise pas ses défauts : « L'organisation actuelle du *referendum* dit-il, ne permet certainement pas à la plupart des électeurs d'émettre

un avis judicieux et éclairé sur une loi un peu compliquée. Le grand nombre vote par sentiment plutôt que par raison, d'après le mot d'ordre « accepter » ou « rejeter » donné par les chefs de parti, ou d'après l'avis des hommes de confiance. Quant aux électeurs indépendants et consciencieux qui n'ont pas le loisir d'étudier la loi, ceux-là s'abstiennent en général d'aller voter. » Le *referendum* n'en est pas moins, sous le régime démocratique, une garantie contre la tyrannie des majorités. On a fait, en Suisse, un classement des cantons d'après leur tendance plus ou moins prononcée à demander le *referendum*. Les cantons catholiques tiennent la tête : d'abord Fribourg; puis Uri, le Valais et Obwalden; suivent Genève et le canton de Vaud. Les cantons radicaux de Thurgovie, Soleure, Glaris et Zurich, sont ceux qui réclament le moins l'appel au peuple. — Le livre de M. Deploige n'est pas seulement un traité de droit théorique : il est le résultat des informations recueillies par l'auteur lui-même dans toute la Suisse : c'est ce qui en fait surtout le mérite et l'intérêt.

27. — La question du *referendum* est certainement une des questions de l'avenir; celle du droit électoral des femmes en est une autre. Celle-ci est agitée en Angleterre, aux États-Unis et dans plusieurs autres pays. Elle revient même périodiquement chaque année devant le Parlement anglais. En France, elle n'a pas encore été sérieusement posée, et cela tient peut-être à ce que les considérations de parti y dominent plus qu'ailleurs les exigences de la justice et de l'équité. S'il est vrai que « le droit de voter sur les intérêts communs, soit par soi-même, soit par des représentants librement élus, » est un droit naturel, comme l'a soutenu Condorcet, — et toute notre organisation politique actuelle repose sur cette opinion — il est impossible de nier que ce droit n'appartienne aux femmes comme aux hommes. On peut bien, par des raisons de convenances, décider qu'elles ne l'exerceront que par délégation; mais il est injuste de leur en retirer complètement l'exercice. L'ouvrage de M. Ostrogorski, intitulé : *La Femme au point de vue du droit public*, fournit sur ce problème des droits politiques des femmes, tel qu'il se pose dans les divers pays du monde, les renseignements les plus précis et les plus authentiques. L'auteur y recherche successivement quels droits sont accordés aux femmes par les diverses législations, au point de vue de la souveraineté politique, du self-government local, des fonctions publiques et des diverses professions. En général, sous ces divers rapports, les législations étrangères sont plus libérales que la nôtre à l'égard du sexe faible. Beaucoup de nos compatriotes seraient certainement étonnés d'apprendre, non seulement que toutes les femmes majeures sont admises à voter dans l'État de Wyoming (États-Unis), mais encore que les femmes non mariées de la classe des grands propriétaires votent par mandataire pour le Reichsrath autrichien, ainsi que

pour les diètes provinciales de la Cisleithanie ; qu'en Suède, les femmes participent indirectement à la formation de la Chambre haute ; que dans le domaine du self-government local, les femmes jouissent du droit électoral en Angleterre, en Suède, en Islande, en Finlande et en Russie ; qu'elles votent dans les élections communales en Autriche, Prusse, Saxe et Brunswick ; qu'en outre, les femmes participent aux élections des conseils scolaires en Norwège et dans une quinzaine d'États de la grande république américaine. Sur ce dernier point notamment, les femmes françaises n'auraient-elles pas bien le droit de porter envie aux Norwégiennes et aux Américaines ? Ne vaudrait-il pas mieux que les mères de famille fussent consultées sur le choix des maîtres de leurs enfants, au lieu d'être obligées d'accepter aveuglément ceux que leur donne l'administration ?

28. — En 1790, l'Assemblée constituante proclamait que « la France libre doit ouvrir son sein à tous les peuples de la terre. » De nos jours, au contraire, bien des Français se plaignent que « les peuples de la terre » nous envahissent trop. Tous nos départements frontières sont encombrés d'immigrants, et il a déjà été maintes fois question au Parlement de frapper d'une taxe spéciale ces travailleurs étrangers que nos travailleurs français voient d'un mauvais œil. Cette taxe serait-elle opportune ? M. Maurice Vanlaer a fait sur ce sujet, l'année dernière, dans la réunion générale des Unions de la paix sociale, une intéressante conférence, qui a depuis paru en brochure sous le titre : *La Taxe sur les étrangers*. Il repousse cette taxe en tant que prohibitive, c'est-à-dire en tant qu'elle aurait pour objet d'arrêter l'immigration : elle ne nous délivrerait, dit-il, ni des indigents, ni des criminels, ni des espions ; elle n'empêcherait pas l'élément étranger de combler le déficit de notre population ; elle n'améliorerait en aucune façon le sort des ouvriers français ; d'ailleurs, l'immigration nous est profitable, nous est même nécessaire. M. Vanlaer admettrait cependant un impôt qui aurait pour but d'établir l'égalité entre les étrangers et les Français : il voudrait, par exemple, que la taxe militaire qui frappe en France les dispensés fût appliquée également à tout étranger qui ne justifierait pas avoir rempli ses obligations militaires dans son pays.

Droit international. — 29. — Le 14 septembre 1872, jour où fut rendue la décision du tribunal arbitral de Genève, dans l'affaire de l'Alabama, est une date importante dans l'histoire du droit international. Ce jour-là, un conflit qui avait menacé d'allumer la guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis fut tranché pacifiquement par juges désignés d'un commun accord entre les puissances litigantes partir de ce moment, les plus sceptiques durent reconnaître que l'i de soumettre les différends internationaux à des arbitres n'était plus u simple utopie. Les partisans de l'arbitrage, de leur côté, commencèr

à espérer le triomphe de la cause qu'ils soutenaient, et résolurent de redoubler de zèle et d'activité. Quel a été le résultat de leurs efforts? Quels progrès l'idée de la solution des conflits internationaux par l'arbitrage a-t-elle réalisés depuis vingt ans ? C'est à cette question que répond l'ouvrage de M. Rouard de Card, intitulé : *Les Destinées de l'arbitrage international depuis la sentence rendue par le tribunal de Genève.* L'auteur, qui est professeur de droit et qui a déjà publié en 1877 une étude estimée et remarquée sur l'arbitrage international, connaît trop bien son sujet pour se laisser aller à de vaines illusions. Les statistiques qu'il donne sur les armements des puissances européennes suffiraient, d'ailleurs, pour le rappeler à la brutale réalité. Il est néanmoins conduit à constater que la théorie de l'arbitrage s'est largement développée durant ces vingt-dernières années. Sans parler des ligues et des congrès qui, tout en recommandant la paix perpétuelle, n'ont pas toujours été eux-mêmes des modèles de réunions pacifiques, sans parler même des motions qui ont été présentées dans divers Parlements, il est de fait que les gouvernements d'Europe et d'Amérique se sont fréquemment montrés disposés à recourir à l'arbitrage pour régler des affaires litigieuses, relatives soit à des délimitations de frontières, soit à la possession de territoires contestés, soit à la réparation de dommages causés par des actes violents et arbitraires, soit à des droits de navigation ou de pêche. On sait que récemment encore, pour régler leurs différends relatifs aux pêcheries de Terre-Neuve, la France et la Grande-Bretagne ont institué un tribunal arbitral, composé de trois jurisconsultes étrangers à ces deux nations et de deux délégués de chacune d'elles. De plus, l'usage commence à prévaloir d'introduire dans les conventions commerciales, consulaires ou postales, une clause compromissoire stipulant le recours à des arbitres en cas de difficultés d'interprétation ou d'exécution. Dans ces dernières années même, les États de l'Amérique ont conclu des conventions générales d'arbitrage pour toutes les contestations qui pourraient surgir entre eux. Il arrivera bien quelquefois que ces traités n'opposeront qu'une digue insuffisante aux rivalités des peuples : la guerre qui a surgi entre les républiques de Salvador et du Guatemala leur a déjà donné un sanglant démenti. Ils n'en constituent pas moins un immense progrès dont l'Amérique a le droit d'être fière en face de l'Europe courbée uniquement sous le joug de la force.

30. — Le droit, et non la force, devrait régler non seulement les relations des États entre eux, mais encore la conduite de chaque État à l'égard des membres des autres États. Il est des droits naturels qui doivent être respectés aussi bien en la personne des étrangers qu'en celle des nationaux. La liberté de s'associer est un de ces droits. Les associations entre personnes de divers pays ne sauraient donc légitimement être interdites toutes les fois qu'elles n'ont rien d'illicite par elles-mê-

mes. C'est ce qu'a très bien démontré M. André Gairal dans un excellent rapport sur *les Associations internationales*, présenté par lui au Congrès des jurisconsultes catholiques de 1891. Les projets de loi dans lesquels nous voyons le gouvernement s'arroger un droit de dissolution arbitraire sur toute société formée entre Français et étrangers sont, par conséquent, absolument contraires aux vrais principes du droit international.

Histoire du droit. — 31. — Peu de sciences ont plus besoin de s'unir que le droit et l'histoire. Le droit éclaire l'histoire ; l'histoire explique le droit. Leur alliance si nécessaire est loin pourtant d'avoir encore produit tous les résultats qu'on peut en attendre. Pendant bien longtemps, le droit romain a été considéré comme un corps de doctrines sans liaison avec les temps et les peuples au milieu desquels il s'était formé. Et la tendance actuelle, — nous en avons déjà fait la remarque au commencement de cet article, — est malheureusement d'oublier les origines de notre droit français pour s'en tenir aux textes légaux. En ce qui concerne le droit romain, il fut, avec le droit canonique, le principal objet de l'enseignement de nos anciennes Universités. Depuis le code civil, il n'a pas cessé d'être enseigné, en même temps que ce code, dans toutes nos Facultés. Et cependant, — chose presque incroyable ! — jusqu'à l'ouvrage dont nous allons parler, aucune histoire, même abrégée, du droit romain n'avait été publiée en France ! Chose plus étonnante encore : c'est surtout en Allemagne, où le droit romain avait conservé son autorité législative, qu'il a été envisagé historiquement ; en France, au contraire, où il n'avait plus force de loi, on a continué de l'étudier, comme autrefois, par la méthode exégétique et dogmatique. Il est bien vrai que les nombreux ouvrages français modernes consacrés au droit romain contiennent d'assez nombreux renseignements sur son histoire. Mais cette sorte de couleur historique donnée à l'exposé doctrinal est loin de suffire pour faire comprendre le développement progressif des institutions et de la jurisprudence.

L'ouvrage de M. Édouard Cuq : *Les Institutions juridiques des Romains*, est donc venu combler une véritable lacune. Cet ouvrage, dont le premier volume seulement a paru, est-il destiné à provoquer un changement de direction dans l'enseignement des écoles de droit? On nous l'a dit. Tel qu'il est, en tout cas, il nous semble bien un peu trop savant pour être mis directement entre les mains des étudiants. Sa lecture suppose déjà une connaissance au moins élémentaire du droit romain. Mais pour quiconque satisfait à cette condition préparatoire, il offre un puissant intérêt, une étude même des plus attrayantes Le premier volume déjà paru est consacré tout entier à l'ancien droit, que M. Cuq a divisé en trois périodes. La première période va de la fondation de Rome à la loi des Douze Tables : l'histoire, ici, a pour

tâche de reconstituer les anciennes coutumes du droit italique avec les souvenirs et les vestiges qu'elles ont laissés dans les documents des âges suivants. Cette reconstruction, sur bien des points, est purement conjecturale. Peut-être même M. Cuq n'a-t il pas toujours suffisamment séparé les hypothèses des résultats positifs de la science. Une distinction, notamment, qu'il prête aux Romains des premiers siècles, entre la *domus* et la *familia*, entre les pouvoirs du chef de famille et les droits du maître de maison, nous paraît assez peu justifiée. N'est-elle pas difficile à concilier avec l'autorité absolue, absorbante, de l'ancien *paterfamilias ?* Quoi qu'il en soit, le départ de ce qui est certain et de ce qui n'est que probable peut être fait facilement par tout lecteur intelligent. Et d'ailleurs, plus on avance, plus la partie conjecturale se restreint. Dans la seconde période, comprise entre la loi des Douze Tables et la divulgation des archives pontificales, et surtout dans la troisième, qui s'étend jusqu'aux premiers essais d'élaboration scientifique du droit, les contours des institutions se dessinent et les sources deviennent plus abondantes. En terminant ce premier volume, l'auteur s'élève avec force contre un préjugé qui ne voit dans l'ancien droit romain qu'un droit barbare et formaliste, d'où il n'y aurait aucun enseignement utile à tirer au point de vue moral. Il montre que les Romains ont eu, plus que les autres peuples de l'antiquité, plus que les Grecs en particulier, l'intelligence et le respect de la famille, qui est la meilleure école de la moralité. C'est quand la famille s'est affaiblie chez eux qu'ils ont dû recourir à la loi et à l'ingérence de l'État. De là résulte avec évidence cette haute leçon, que toute doctrine de régénération pour les peuples doit tendre à fortifier la famille, à développer le sentiment du devoir par l'éducation, et non pas à augmenter les droits de l'État aux dépens de la liberté des citoyens.

32. — L'un des hommes qui ont pénétré le plus avant dans la connaissance de l'ancien droit romain est incontestablement M. von Jhering, l'illustre professeur de Gœttingen. Tout en travaillant à son grand ouvrage sur *l'Esprit du droit romain*, il a publié diverses monographies sur certains sujets qui ont attiré plus particulièrement ses recherches et ses méditations. La plus récente, qui vient d'être traduite, comme les autres œuvres du même auteur, par M. O. de Meulenaere, conseiller à la cour d'appel de Gand, est intitulée : *Du rôle de la volonté dans la possession.* En quoi la possession, protégée en droit romain par les *interdits*, en droit français par les actions possessoires, diffère-t-elle de la simple détention, qui ne donne pas droit aux mêmes moyens de défense? Telle est la question que le savant jurisconsulte étudie dans ce nouvel ouvrage. Il réfute la théorie de Savigny, généralement enseignée en Allemagne comme en France, théorie d'après laquelle la distinction entre la possession et la détention réside dans l'intention de celui qui

possède. M. von Jhering démontre que cette idée, empruntée à un texte du jurisconsulte Paul, ne concorde pas avec la plupart des solutions du droit romain sur la matière. Il y oppose une autre doctrine qui place la raison d'être de la distinction dont il s'agit dans la cause de la détention. La possession proprement dite est la règle, quelle que soit d'ailleurs l'idée de celui qui possède; la simple détention n'a lieu que là où la loi, par un motif d'intérêt pratique, a refusé les actions possessoires.

Cet ouvrage est intéressant et mérite d'être lu moins encore à raison du sujet qu'il traite que parce qu'il est destiné, dans l'intention de l'auteur, à mettre en lumière la méthode qu'il a suivie dans ses recherches. « Ce n'est pas au hasard, dit-il, que je suis redevable de ces découvertes, ni à une de ces heureuses inspirations dont on ignore la source, mais à l'application méthodique du point de vue sous lequel je range tout ce qui fait partie du monde du droit, c'est-à-dire du but pratique en matière de droit. » Cette méthode, M. von Jhering l'appelle la méthode « réaliste, » par opposition à la méthode « formaliste. » C'est, en effet, dans l'intérêt pratique et non dans la logique qu'il faut chercher la cause des règles et des développements du droit, et nous croyons volontiers, avec le savant auteur, que « l'avenir fera apprécier la force probante de l'idée de but, même pour les questions de l'histoire du droit. »

33. — Autrefois, avant la confection des codes modernes, le droit de chaque pays résidait, soit dans des coutumiers, qui étaient déjà un commencement de codification, soit dans des adages, transmis par la tradition et qu'on désignait sous le nom de *règles de droit*. Au XVIIe siècle, Antoine Loysel a recueilli dans ses *Institutes coutumières* les règles de notre ancien droit français. Les règles de l'ancien droit germanique ont aussi été l'objet en Allemagne de divers travaux, mais un petit nombre seulement avaient été publiées en France par MM. Dupin et Laboulaye, dans leur édition des *Institutes* de Loysel. Un ancien magistrat, M. Chaisemartin, vient d'en donner un recueil beaucoup plus complet sous le titre de *Proverbes et maximes du droit germanique*. « Les proverbes du droit allemand, dit M. Chaisemartin, ne présentent pas, dans leur ensemble, des principes aussi nettement arrêtés et aussi faciles à entendre et à classer que nos règles coutumières. Néanmoins, tels qu'ils sont, ces textes nous offrent un vif intérêt. Sous une forme souvent originale et saisissante, toujours laconique et rapide, ils nous montrent, dans leurs traits essentiels, les mœurs juridiques des peuples qui occupent depuis si longtemps le sol de l'antique Germanie. D'autre part, ils nous permettent de vérifier, à leur origine, quelques-unes des règles principales du droit français. Ils nous amènent encore à étudier, par voie de comparaison, certaines institutions auxquelles ils ont servi de base. A la suite du texte et de la traduction de chaque règle, M. Chaisemartin en explique le sens et en indique les applications; ses commentaires

pleins d'érudition, témoignent d'une rare connaissance des sources de l'ancien droit et de la littérature juridique allemande. Le classement méthodique qu'il a adopté fait en outre de son ouvrage un véritable traité, dans lequel sont étudiés successivement les principes du droit en général, du droit civil, du droit pénal, du droit public, du droit ecclésiastique et du droit féodal. Il manque toutefois à cet ouvrage une bonne table alphabétique, qui l'aurait rendu plus facile à consulter et par cela même plus utile. MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR LE SOCIALISME, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LA SCIENCE SOCIALE

1. *Le Mouvement socialiste en Europe : les hommes et les idées*, par F. DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1892, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Socialisme moderne, son dernier état*, par A. VILLARD. Paris, Guillaumin, 1889, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Socialisme devant la science sociale*, par EDMOND DEMOLINS. Paris, Firmin Didot, 1892, in-16 de VIII-68 p., 2 fr. — 4. *L'Argent et le Travail*, par le comte LÉON TOLSTOÏ, adapté du russe. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., in-18 de XIV-320 p., 3 fr. 50. — 5. *La France agricole et agraire*, par FERNAND MAURICE. Paris, Savine, 1892, in-18 de 380 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Problèmes du paupérisme. A propos de la conférence de Berlin*, par LOUIS MOROSTI. Paris, Savine, 1891, in-12 de 256 p., 3 fr. 50. — 7. *Pauvre humanité*, par LÉON DELBOS. Paris, Savine, 1891, in-12 de 350 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Socialisme moderne*, par MAURICE BLOCK. Paris, Hachette, 1891, in-12 de 195 p., 1 fr. 25. — 9. *Le Socialisme, ses principes fondamentaux et son impossibilité pratique*, par VICTOR CATHREIN, S. J., trad. de l'allemand. Paris, Victor Palmé, 1891, in-12 de X-270 p., 2 fr. — 10. *Lettre encyclique de S. S. Léon XIII sur la condition des ouvriers*. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1891, in-8 de 75 p., 0 fr. 50. — 11. *Lettre au pape Léon XIII à propos de son Encyclique sur la question sociale*, par VICTOR MODESTE. Paris, Guillaumin, 1892, in-12 de 160 p., 2 fr. — 12. *L'Encyclique « Rerum novarum » et ses enseignements*, par l'abbé PERRIOT. Paris, Retaux, 1892, in-8 de 134 p., 2 fr. — 13. *L'Économie politique d'après l'Encyclique sur la condition des ouvriers*, par CHARLES PÉRIN. Paris, Lecoffre, 1891, in-8 de 32 p., 1 fr. — 14. *La Papauté, le socialisme et la démocratie*, par Anatole LEROY-BEAULIEU. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-8 de 375 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Congrès de Malines et les Réformes sociales*, documents publiés par JEAN CORBIAU. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-18 de 408 p., 3 fr. 50. — 16. *Histoire des doctrines économiques*, par A. ESPINAS. Paris, A. Colin, s. d., in-18 de 359 p., 3 fr. 50. — 17. *Traité élémentaire et raisonné d'économie politique*, par JULES RAMBAUD. Paris, A. Rousseau, 1892, petit in-8 de 532 p., 5 fr. — 18. *Leçons d'économie politique, professées à l'École spéciale d'architecture*, par ANDRÉ LIESSE. Paris, Giard et Brière 1892, in-18 de 215 p., 3 fr. — 19. *Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, publié sous la direction de MM. LÉON SAY et J. CHAILLEY. Livr. XIII à XVIII. Paris, Guillaumin, gr. in-8, 3 fr. la livr. — 20. *Staats-Lexikon*, publié par M. ADOLPHE BRUDER, sous le patronage de la *Gœrres Gesellschaft*. Herder, Fribourg en Brisgau, livr. XV et XVI, 1 fr. 50 la livr. — 21. *La Lutte pour l'existence et ses effets dans l'humanité*, par ANGE VACCARO, trad. de l'italien par M. GAURE. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 187 p., 3 fr. — 22. *Le Leggi biologiche e le leggi giuridiche in rapporto alla questione sociale*, par ENRICO PICCIONE. Roma, Forzani, 1892, in-8 de 119 p. — 23. *La Participation des ouvriers aux bénéfices et les difficultés de l'heure présente*, par A. GIBON. Paris, Guillaumin, 1892, in-8 de 131 p., 3 fr. — 24. *Alcoolisme et épargne*, par AD. COSTE. Paris, Alcan, 1892, in-32 de 192 p., 0 fr. 60. — 25. *La Question sociale à travers les âges et les Prévoyants de l'avenir*, par AUGUSTE ROYER. Paris, Guillaumin, 1891, in-12 de 290 p., 3 fr. — 26. *La Caisse d'épargne et*

de prévoyance de Paris, par E. Bayard. Paris, Hachette, 1892, in-8 de 402 p., 7 fr. 50. — 27. *Le Patronage des condamnés adultes et des jeunes libérés*, par J. Stevens. Bruxelles, Société belge de librairie, 1891, in-8 de II-103 p., 2 fr. — 28. *La Politique de dégrèvement. Le Dégrèvement de la navigation*, par le baron Julien Leys. Paris, Guillaumin, 1891, in-8 de 74 p., 1 fr.

1, 2, 3. — L'importance qu'a prise le socialisme dans les faits et les idées s'accuse rien que par le nombre des ouvrages consacrés à son exposition et à sa discussion. Tandis que dans sa petite brochure, *le Socialisme devant la science sociale*, M. Ed. Demolins essaie d'en faire la synthèse, M. de Wyzewa, avec *le Mouvement socialiste en Europe*, fait passer sous nos yeux tous les chefs du mouvement socialiste contemporain en Europe. Il expose en quelques traits brefs, mais fort exacts, leur doctrine ; surtout il esquisse leur physionomie, leur caractère, le rôle qu'ils jouent, l'avenir qui leur est réservé. C'est ainsi que les principaux *leaders* socialistes français, allemands, belges, anglais, ont fourni à M. de Wyzewa le modèle de portraits très bien enlevés. Il met en relief les divisions intestines violentes qui existent déjà entre eux et qui se développeraient encore plus après leur succès. C'est une des raisons qui l'amènent à conclure que le socialisme peut bien occasionner des convulsions dangereuses, mais qu'il ne pourrait rien édifier. L'auteur indique les dangers à la fois du socialisme d'État et de la répression violente. La religion peut seule, à la longue, guérir cette maladie chronique de la société moderne. Nous regrettons seulement que dans sa revue des groupes socialistes, il ait complètement laissé de côté les anarchistes, qui, on l'a bien vu, ne sont pas une quantité négligeable.

L'ouvrage de M. Villard, *le Socialisme moderne, son dernier état*, qui, du reste, date de 1889, est une histoire sommaire des doctrines socialistes dans ce siècle-ci. Les ouvrages de Rodbertus, Lasalle, Karl Marx, H. George, Ruskin, Schaffle et autres écrivains contemporains, y sont bien analysés. Le principal mérite de ce volume est le résumé qu'on y trouve des congrès ouvriers français et des congrès des *Trade's unions*. Il est parfois difficile de recueillir ces documents. Ils sont là dans leurs parties essentielles. M. Villard se montre avec raison très dur pour le socialisme d'État et le socialisme chrétien ; mais le rapprochement qu'il fait entre les noms du comte de Mun et de M. Charles Périn, ainsi que des erreurs dans l'orthographe des noms et les titres des livres qu'il cite, peut faire craindre qu'il n'ait pas toujours remonté personnellement aux sources.

4. — Le comte Léon Tolstoï a définitivement passé au socialisme. Après *la Sonate à Kreutzer*, hélas ! Après *l'Argent et le travail*, holà ! Ce livre est intéressant à lire, et, dans sa préface, M. Émile Zola fait très bien ressortir à la fois les beautés de détail, les mérites littéraires qui y brillent et son inconséquence radicale. L'ouvrage se compose de trois chapitres, l'un à

propos du *Recensement de Moscou*, où Tolstoï fait un chaleureux appel à la philanthropie humanitaire ; le second, où il marque ses lacunes avec une amertume poignante et fait le procès à la charité ; le troisième, où, sous prétexte de faire le procès à l'argent, il veut ramener l'humanité à la vie exclusivement rurale et dispersée à la campagne. En réalité, Tolstoï réédite le fameux discours de Rousseau et sa conclusion est la même : il maudit la civilisation, et l'âge d'or qu'il prétend ramener est cet âge de pierre ou de bronze qui inspire à nos jeunes artistes des tableaux destinés « à épater le bourgeois. » On est frappé du contraste qui existe chez Tolstoï entre la profondeur des observations psychologiques et la nullité, nous allions dire l'enfantillage, des observations économiques. Le grand romancier ne voit qu'en dedans. Néanmoins ses livres feront du mal en détraquant bien des cerveaux débiles et en séduisant par la puissance de ses affirmations les hommes sans études et sans principes philosophiques.

5. — M. Fernand Maurice est moins radical que le romancier russe : il n'entend pas, dans sa *France agricole et agraire*, que tout le monde soit agriculteur ; mais il veut que tous les agriculteurs soient des jardiniers. Les cinquante millions d'hectares de la France peuvent, d'après lui, nourrir chacun un habitant : il comprend dans ses calculs le Mont Blanc, car il prend le chiffre des propriétés imposables pour celui des terres cultivables. Laissant de côté cette erreur de détail (!), l'auteur soutient que si le sol agricole de la France ne produit pas davantage, c'est parce qu'il est soumis pour une large part au régime de la grande propriété, et que, toujours d'après lui, grande propriété et culture extensive sont deux termes corrélatifs. On le voit, M. Fernand Maurice est un grand ignorant en matière agricole ; mais les ouvriers des villes qui auraient la patience de lire ses pages, bourrées de statistiques et d'extraits des rapports de M. Tisserand, pourraient s'y tromper et le prendre pour un savant. Comme conclusion, il présente un projet de loi ayant pour objet le partage en lots de jouissance viagère des biens de l'État, des départements et des communes, non affectés à un service public. Quand on sait ce qu'a produit la malheureuse tentative de la Convention pour partager par têtes les forêts et les pacages composant les biens communaux, on peut prévoir le résultat des belles idées de l'auteur, si jamais une nouvelle Commune venait à les appliquer. D'ailleurs pour lui, ce ne serait que le prélude à la confiscation de tous les biens possédés par des bourgeois. La preuve en est dans la complaisance avec laquelle il célèbre les confiscations révolutionnaires et dans la violence de son langage à l'endroit des mesures réparatrices du Consulat et de la Restauration. Cela n'empêche pas que la multiplication des petites propriétés ne soit désirable en France. C'est une question qu'étudie l'école de Le Play ; mais elle seule est capable d'en donner la solution ; car nulle part

plus qu'en matière agricole tous les projets de réforme doivent d'abord tenir compte de la nature des choses.

6. — Nous en dirons à peu près autant des *Problèmes du paupérisme*. M. Morosti prend texte de la conférence de Berlin pour recommander le repos du dimanche, la suppression du travail des femmes dans les manufactures, la suppression du travail des enfants, la fixation d'une durée maximum pour la journée de l'ouvrier. Quelques-unes de ses critiques contre l'état de choses actuel sont fondées. Les maux qu'il signale peuvent être atténués, les uns par une intervention législative, les autres par un progrès résultant de l'amélioration générale de l'état social, d'un relèvement du niveau de la conscience publique en ces matières. Mais pour M. Morosti, c'est une excellente occasion d'exposer la théorie de Karl Marx sur le « travail normal et la valeur, » et pour déclarer bien haut qu'aucune de ces quatre réformes n'est possible dans l'état actuel de la société. Elles ne seront réalisables, il le dit à chaque page, que quand la propriété privée aura fait place à l'appropriation collective du sol et des capitaux par les organisations ouvrières.

7. — Quoique publiée aussi dans la *Bibliothèque du sociologue* et quoiqu'on y trouve quelques déclamations, *Pauvre humanité*, de M. Léon Delbos, est au fond un livre honnête. L'auteur est chrétien et il a pris évidemment pour modèle M. Drumont. Toutefois sa connaissance de l'Angleterre et de la vie maritime lui ont donné un tour d'esprit original. Il stigmatise comme des sauvages les hommes du XIXe siècle qui font la guerre ; il flétrit la malhonnêteté, les bassesses, le charlatanisme, qui trop souvent tiennent le haut du pavé dans nos sociétés éclairées ; mais il flétrit aussi énergiquement les gens qui trompent les ouvriers par leurs sophismes. A ceux-ci il prêche l'épargne et l'abstention du cabaret ; il dit bien haut que ceux « qui ont de la chance » sont seulement ceux qui ont su la mériter par leur travail et leur force morale. Somme toute, ce volume est une vive réfutation des malfaisantes idées des agitateurs révolutionnaires, au nom du bon sens, et c'est peut-être la meilleure méthode.

8. — Elle ne suffit pas néanmoins ; car à côté des masses sur lesquelles un argument de bon sens suffit, il y a de plus en plus des prolétaires instruits et intelligents sur lesquels le sophisme a prise et qui ont besoin de réfutations scientifiques, mais exprimées dans une forme en rapport avec leur degré d'instruction. Rien ne répond mieux à ce *desideratum* que le volume de M. Block, *le Socialisme moderne*. Dans une série de chapitres il réfute une à une les erreurs de Karl Marx, de Lasalle et de Proudhon, avec une clarté merveilleuse et une abondance d'exemples familiers. Ces erreurs étant très répandues par les journaux et les conférenciers socialistes, nous voudrions voir le petit livre de l'éminent académicien non seulement dans les bibliothèques populaires

mais aussi entre les mains des membres du clergé, qui auront de plus en plus à combattre des sophismes entrés aujourd'hui dans la circulation générale.

9. — L'exposé et la réfutation du socialisme par le savant jésuite allemand Cathrein est une œuvre de plus large envergure, et nous sommes heureux qu'elle ait été traduite en notre langue. En effet, le P. Cathrein ne se borne pas, dans *le Socialisme, ses principes fondamentaux et son impossibilité pratique*, à discuter les ouvrages de Lasalle et de Karl Marx : il discute encore ceux de leurs disciples, Bebel, Stern, Paulsen, et de plusieurs autres écrivains qui jouissent d'un grand crédit dans le monde démocrate-socialiste. Puis il les suit sur le terrain moral, et analyse particulièrement le livre de *la Femme*, par Bebel ; il montre à quel abîme de démoralisation et de barbarie le triomphe de ces novateurs nous ramènerait. Sans méconnaître la valeur des arguments de bon sens et du raisonnement économique, et en les jugeant même indispensables, il est bien certain que le socialisme moderne, comme le protestantisme et la Révolution, ne sera efficacement combattu que sur le terrain moral. Le P. Cathrein se distingue de beaucoup d'écrivains catholiques allemands en ce qu'il ne fait aucune concession aux erreurs économiques du socialisme. Il proteste hautement dans sa préface contre l'expression équivoque, et par là même dangereuse, de « socialisme chrétien. » La traduction du P. Féron est excellente, et ce n'est pas un rare mérite quand il s'agit de faire passer en français une discussion allemande sur les questions sociales. Quand il donnera une deuxième édition de ce livre, nous l'engageons vivement à y ajouter la réfutation que le P. Cathrein a fait des fausses théories de feu Émile de Laveleye sur l'origine et l'histoire primitive de la propriété foncière ; car les hypothèses fantaisistes du brillant professeur de Liège sur cette question si importante contribuent beaucoup à la propagation du socialisme.

10, 11, 12, 13, 14. — L'Encyclique de Léon XIII sur la condition des ouvriers a donné lieu à la publication de tant de commentaires, qu'on doit savoir grand gré à MM. Desclée et de Brouwer d'en avoir publié le texte latin et la traduction française officielle dans la belle typographie qui est l'honneur de leur maison, en y joignant seulement des notes marginales et une table analytique qui aident à la lire au lieu de l'étouffer sous les discussions.

M. Victor Modeste a fait paraître, il y a deux ans, un volume intitulé : *Le Prêt à intérêt, dernière forme de l'esclavage*, dans lequel il reproduit tous les sophismes de Proudhon. Ce livre n'ayant pas eu grand retentissement, il a jugé habile d'en faire un résumé sous forme de *Lettre au pape Léon XIII*, pensant sans doute que ce titre lui attirerait plus de lecteurs. Très respectueux dans la forme pour le Saint-Père, il consacre la première partie de son volume à exposer l'inanité (à son

point de vue) des remèdes proposés par l'Encyclique; dans la seconde partie, il dit au Pape ce qu'il aurait dû faire.... c'eût été de reproduire la théorie de ses livres à lui, Victor Modeste. Il conclut en répétant ce cri que poussait en 1848 un nommé Cicervaccho, l'idole éphémère de la populace romaine, qui s'accrochait au carrosse de Pie IX sur le Pincio : *Courage, Saint Père!*

La brochure de M. l'abbé M.-F. Perriot, supérieur du grand séminaire de Langres, intitulée : *L'Encyclique « Rerum novarum » et ses enseignements*, est la reproduction de ses articles publiés dans l'*Univers*. Il se range à l'opinion de M. l'abbé de Pascal sur la nature du caractère doctrinal à attribuer à l'Encyclique (Voir *Polybiblion*, t. LXII, p. 200). — Quoique plus courte, l'étude de M. Charles Périn : *L'Économie politique d'après l'Encyclique sur la condition des ouvriers*, en raison de la compétence économique de son auteur, touche beaucoup plus au vif des questions délicates que soulevait l'Encyclique. La plus grave était celle relative au juste salaire. Ce juste salaire doit-il comprendre, « en justice commutative, » seulement ce qui est nécessaire à l'ouvrier pour vivre lui-même, ou bien aussi ce qui est nécessaire à l'ouvrier pour faire vivre sa famille? Le chef d'industrie « qui ne fait pas de bénéfices » est-il obligé à donner à l'ouvrier ce salaire-là, encore que, par le jeu des offres et des demandes, le salaire courant pour ce genre de travail soit inférieur? Les solutions indiquées par M. Ch. Périn avaient été contestées en Belgique par quelques esprits excessifs qui voulaient voir dans l'Encyclique un encouragement pour le soi-disant socialisme chrétien. Mais des réponses catégoriques approuvées par le Saint-Père et adressées par lui à l'archevêque de Malines ont complètement confirmé l'interprétation qu'avait donnée l'illustre maître de Louvain (Voir l'*Univers* des 21 et 22 avril et 13 mai 1892).

M. Anatole Leroy-Beaulieu, dans le volume qu'il a formé avec ses trois derniers articles de *la Revue des Deux Mondes* et qu'il intitule : *La Papauté, le socialisme et la démocratie*, montre la haute importance, comme acte, de l'Encyclique de Léon XIII; il en étudie les précédents et les conséquences futures. Un mot peut résumer ce livre : La Papauté, fidèle à la tradition du christianisme, approuve cordialement le mouvement démocratique, civil et politique; mais elle condamne énergiquement le socialisme sous toutes ses formes et en l'appelant par son nom. C'est le seul pouvoir au monde qui ait eu ce courage. Quoique l'auteur ne fasse pas d'exégèse théologique, il montre très nettement que l'Encyclique ne favorise nullement le socialisme d'État. M. Anatole Leroy-Beaulieu dit, dans sa préface, qu'il n'a pas examiné ce grand acte de Léon XIII en croyant, mais en homme politique. On ne peut donc se refuser à le croire quand il dit que le catholicisme offre seul une barrière au socialisme.

15. — Le troisième *Congrès de Malines*, dont les lecteurs français

connaissent les travaux par le compte rendu qu'en a donné Mgr d'Hulst dans le *Correspondant* du 25 septembre 1891, a été surtout un long écho à l'Encyclique. La reproduction de ses transactions occupe la moitié du volume de M. Corbiau. Il est complété par le texte français de l'Encyclique, les vœux de la commission belge du travail en 1888, de la conférence de Berlin en 1890 et du congrès des accidents du travail de Berne en 1891, par les résolutions aussi des congrès socialistes de Halle, d'Erfurt, de Bruxelles, ainsi que par celles du dernier congrès des *Trade's unions* anglaises, où l'élément socialiste a pris le dessus. C'est un recueil fort utile à consulter.

16. — L'ouvrage de M. Espinas, *Histoire des doctrines économiques*, nous servira de transition à l'analyse des œuvres scientifiques, quoique la préoccupation des questions contemporaines perce presque à chacune des pages colorées du brillant professeur. Le caractère neuf de ce livre est de rapprocher constamment la formation des diverses écoles économiques du mouvement général de la civilisation et des courants d'idées philosophiques successifs. Des rapprochements ingénieux, joints à un style remarquable, rendent la lecture de ce volume fort agréable. Nous ne reprocherons pas à M. Espinas de n'avoir pas recouru suffisamment aux sources et de s'être trop contenté de citations de seconde main. Son plan ne comportait pas des recherches originales ; il a voulu ébaucher seulement une esquisse d'ensemble. C'était son droit : mais, professeur dans une Faculté de lettres, il attache trop d'importance aux façons de voir de simples littérateurs, et, surtout, il n'a pas lui-même d'opinions personnelles sur les lois économiques assurées qui lui permettent d'interpréter les doctrines qu'il passe en revue. Il nous dira encore qu'il a voulu faire l'histoire externe de la science, non son histoire interne. Mais il est fâcheux que, même à ce point de vue, il ne nomme pas des hommes qui ont marqué dans la science, comme von Thunen, de Bonald, Carey, Charles Périn, F. Le Play, von Bœhm-Bawerk, F. Marshall, pour ne citer que les noms les plus marquants, sur lesquels son silence est étonnant. Mais encore une fois il nous dira sans doute que son éditeur ne lui donnait pas plus de 355 pages in-18, en gros texte, pour faire l'histoire de l'économie politique depuis le commencement du monde.

17, 18. — L'enseignement tend naturellement à produire des ouvrages résumant l'ensemble de la science. Les traités de MM. Rambaud et Liesse s'inspirent tous deux des doctrines de l'école libérale et ont une véritable valeur; mais leur cadre et leur méthode diffèrent autant qu'il est possible. Le livre de M. Rambaud, s'adressant à des étudiants en droit, complète l'exposé des principes économiques par l'indication minutieuse de celles de nos lois civiles, commerciales et pénales, que ces principes ont inspirées plus particulièrement ; c'est un excellent réper-

toire de ce qu'on appelle, assez improprement d'ailleurs, la législation économique. Le petit volume de M. André Liesse reproduit au contraire douze leçons destinées à donner à de futurs architectes une idée générale de l'économie politique, et deux leçons dont le but est, en vertu de la fondation de cette chaire, d'appeler leur attention sur la participation aux bénéfices. Malgré cette grande réduction de son cadre, M. André Liesse ne laisse pas d'avoir traité toutes les grandes questions de l'économie politique avec ampleur et souvent avec nouveauté.

19, 20. — Le *Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, qui sera l'œuvre la plus importante, depuis vingt-cinq ans, de l'école classique ou libérale, est presque complètement achevé. Il fait le plus grand honneur à M. Joseph Chailley, qui a su grouper autour de lui les collaborateurs les plus compétents et élargir l'esprit comme le cadre de l'ancien dictionnaire. Nous citerons entre autres les articles *Patronage*, *Retraites*, *Syndicats professionnels*, *Succession*, par M. Hubert-Valleroux (dans ce dernier article, le savant économiste se prononce pour la liberté de tester ou au moins une large extension de la quotité disponible) ; *Population* et *Statistique*, par M. Levasseur ; *Prix* et *Transports*, par M. de Foville ; *Variation des prix de la propriété foncière rurale*, par M. D. Zolla ; *Réunions territoriales*, par M. Maurice Harbulot ; *Socialisme*, par M. Ad. d'Eichtal, à qui nous devons un si bon livre sur ce sujet ; *Socialisme chrétien*, par M. Urbain Guérin ; *Taxe des pauvres*, par M. Émile Chevallier, qui nous met au courant de l'état actuel de cette institution ; *Tenure des terres*, par le regretté M. Baudrillart ; *Spéculation* et *Trusts*, par M. A. Raffalowich ; *Traités de commerce*, par M. Vilfredo Pareto, l'éminent économiste italien ; *Valeurs mobilières*, par M. E. Vidal. Les articles biographiques sont très multipliés et fort bien faits : M. Georges Michel, par exemple, nous révèle, dans sa notice sur l'abbé Noirot, que le célèbre philosophe était en même temps un économiste pénétrant. Avec la 18e livraison, le *Dictionnaire* est achevé : il ne reste à publier que la 19e, qui doit contenir l'*Introduction générale*.

Le *Staats-Lexikon* de la *Gœrres Gesellschaft* se publie plus lentement : la seizième livraison ne nous conduit qu'au mot *France*, mais son cadre est beaucoup plus large, puisqu'il comprend aussi le droit public. Dans les deux livraisons qui nous sont parvenues depuis notre dernière revue, nous recommandons spécialement les articles *Enquête*, *Fidéicommis de famille*, *Fédéralisme*, par le docteur Walter Kampfe ; *Successions*, par le docteur Adolf Bruder ; *Fébronianisme*, par M. Schwar[illegible] la *Question d'Orient*, par M. Haas ; l'article sur l'*Art forestier*, qui un véritable traité de la matière, et l'on sait l'importance qu'ont les rêts en Allemagne. L'esprit vraiment scientifique qui inspire la *Gœr Gesellschaft* l'a préservée, dans les articles relatifs à la France, de l'étr tesse de vues que l'on trouve trop souvent dans les publicatio

allemandes contemporaines. Le *Staats-Lexikon* est utile aux Allemands comme tous les dictionnaires de ce genre ; mais pour nous, Français, qui ne pouvons être au courant de toute la littérature sociale et juridique d'outre-Rhin, il est indispensable.

21, 22. — Les études juridiques et sociales en Italie ont été pénétrées plus qu'en aucun autre pays par les courants d'idées darwiniennes, et un nombre considérable d'écrivains travaillent à renouveler le droit civil, le droit pénal, l'économie politique, sur la base de la fameuse loi de la lutte pour l'existence. Nous nous bornons à mentionner le volume de l'avocat Enrico Piccione : *Le Leggi biologiche e le leggi giuridiche in rapporto alla questione sociale*, parce qu'il est presque exclusivement composé d'essais sur d'autres ouvrages dont nous avons entretenu les lecteurs du *Polybiblion*, notamment des travaux de M. Enrico Cimbali, *Il Diritto di piu forte*. Or, il faut bien s'arrêter et dire : « compte rendu sur compte rendu ne vaut. » — L'ouvrage de M. Vaccaro : *La Lutte pour l'existence et ses effets dans l'humanité*, qui a d'ailleurs eu deux éditions en Italie, mérite au contraire de nous retenir un peu plus, car il est caractéristique du génie italien. L'auteur admet, comme une vérité absolue, l'hypothèse darwinienne sur la transformation indéfinie des espèces et l'applique résolument à l'humanité. Avec Herbert Spencer il s'en sert pour reprendre l'hypothèse de Malthus, à savoir que l'espèce humaine tend à s'accroître plus vite que les subsistances, que par conséquent la lutte pour la vie est la loi suprême de la population. Nous réservons, bien entendu, notre jugement sur la prémisse de ce théorème en renvoyant nos lecteurs au magistral ouvrage de M. Levasseur : nous nous bornons à exposer. Or, où M. Vaccaro devient original, c'est quand il montre que l'hypothèse darwinienne explique aussi bien les phénomènes de dégénération que ceux de progression, et affirme que le progrès n'est pas fatal et nécessaire, comme le croyaient les hommes du XVIIIe siècle. Dans le chapitre III, en s'appuyant sur un de ses compatriotes, Sergi, auteur de *l'Origine dei fenomeni psichici*, il montre comment l'intelligence propre à l'homme modifie et limite l'action de la sélection dans l'espèce humaine. Dans les deux chapitres suivants, il expose longuement les causes dérivées qui troublent et limitent la sélection (anthropophagie et sacrifices humains, avortement, infanticide, vente et exposition des enfants, oppression de la femme, esclavage) ; il y ajoute les privilèges politiques et économiques comme les castes. Il a le grand tort de flétrir sous ce nom la plupart des institutions positives du passé et du présent : il méconnaît complètement le moyen âge, et l'on est étonné chez lui de l'absence de toute critique historique. C'est d'ailleurs ce qui nous frappe chez tous les écrivains de cette école. Quoi qu'il en soit, dans le chapitre final, il aborde la question de savoir si pour favoriser l'évolution future, il faut résolument éliminer le plus de

faibles possible, c'est-à-dire détruire les criminels, comme le demandent certains criminalistes italiens fin de siècle, et refuser toute assistance charitable aux pauvres et aux souffrants, comme l'indiquait Herbert Spencer. Il aligne de longs raisonnements contre ces tristes conclusions. Ces raisonnements étant tirés de la doctrine même de l'école, nous laissons les docteurs en darwinisme se prononcer sur la valeur de son argumentation : nous constatons seulement une heureuse réaction chez M. Vaccaro, qui, sauf ses lacunes historiques, est un homme instruit et un esprit élevé, contre des principes qui sont ceux du matérialisme le plus radical, et nous y voyons l'influence efficace du christianisme, qui reste toujours à l'état latent chez les Italiens. Mais cette littérature juridique et sociologique darwinienne explique bien les progrès redoutables que fait le socialisme anarchique dans le prolétariat universitaire de l'Italie contemporaine.

23.—Avec l'excellent ouvrage de M. Gibon, nous rentrons sur le terrain des faits réels et des moyens pratiques d'améliorer la condition des classes les plus nombreuses. Personne n'avait plus de compétence que l'ancien directeur des forges de Commentry et le vénéré président actuel de la Société d'économie sociale, pour discuter le problème délicat de *la Participation des ouvriers aux bénéfices*. Elle n'est pas un droit absolu et ne peut être la forme générale de l'industrie. Le salariat restera toujours la base de l'organisation du plus grand nombre des ateliers de travail, parce que ceux qui donnent des bénéfices assez larges et assez réguliers pour qu'une part en soit, « par surérogation, » abandonnée aux ouvriers sont rares. M. Gibon ne combat pas, du reste, l'application de la participation aux bénéfices par des chefs d'industrie comme forme du patronage ; mais l'intérêt donné à l'ouvrier sur ce qui touche à la réduction des frais de main-d'œuvre, sous forme de primes à la production ou à l'économie des matières premières, est susceptible d'une application beaucoup plus étendue. L'ouvrage de M. Gibon ne s'adresse pas seulement aux économistes et aux personnes qui se préoccupent de cette question spéciale. C'est un des livres qui peuvent le mieux donner aux gens du monde une idée exacte de ce que sont pratiquement l'industrie manufacturière, la conduite des grandes entreprises et la vie des populations ouvrières qui y sont attachées.

24, 25, 26. — *Alcoolisme* ou *épargne*, tel est le dilemme que pose et résout M. Ad. Coste. L'auteur de tant d'ouvrages scientifiques de valeur a su, dans ce volume, se mettre au niveau des plus humbles lecteurs à force de clarté, d'humour, de douce philosophie. A tous les maux physiques et moraux causés par l'usage des alcools, c'est-à-dire des boissons distillées, il oppose le bonheur résultant, pour la famille ouvrière, de l'épargne. Il rattache heureusement à la notion de l'épargne les notions fondamentales de l'hygiène et de la conduite d'un ménage ;

puis il expose et compare les avantages respectifs des diverses formes de l'épargne, assurances, caisses d'épargne, etc. Ce petit livre s'adresse aux artisans, aux ouvriers ayant une profession classée et aux employés plutôt qu'aux simples manouvriers ; car l'auteur suppose, dans ses développements, un niveau de salaire supérieur à celui de ces derniers, lesquels, toutefois, peuvent aussi le lire avec profit. Cet ouvrage de M. Coste devrait être placé dans toutes les bibliothèques populaires et donné en distribution de prix. Il fournira aussi des thèmes très utiles aux conférences populaires.

La Caisse d'épargne et de prévoyance de Paris, la première qui ait été créée en France, a trouvé en M. E. Bayard, ancien maître des requêtes au conseil d'État et son agent général actuel, un historien digne d'elle. Ce livre, écrit exclusivement d'après les archives de la Caisse, est une contribution remarquable à l'histoire des institutions de prévoyance et même à l'histoire financière du siècle ; car tous les événements importants politiques ou financiers qui se produisent se reflètent immédiatement dans le mouvement des dépôts et des retraits.

Les *Prévoyants de l'avenir* sont une société de retraites mutuelles fondée à Paris en 1880. Elle est inspirée par une pensée philanthropique très recommandable et veut fonder un patrimoine permanent. Un de ses promoteurs, M. Aug. Royer, lui consacre un gros volume rempli par des dissertations d'histoire et d'économie sociale et complété par des pièces de poésie : mais on n'y trouve ni les statuts ni les opérations de cette société. Le titre est : *La Question sociale à travers les âges et les Prévoyants de l'avenir.*

27. — La multiplication des prisonniers libérés, et surtout des jeunes délinquants, est un danger social auquel on ne peut guère parer qu'en facilitant les moyens de travail aux libérés. C'est là l'œuvre du patronage. Dans son étude : *Le Patronage des condamnés adultes et des jeunes libérés*, M. J. Stevens expose ce qui a été fait dans tous les pays à ce sujet. L'expérience s'est prononcée contre le patronage officiel, que les libérés confondront toujours avec la surveillance de la police. L'auteur propose donc la création en Belgique d'une Société de patronage libre, mais en rapport avec le gouvernement, dont le concours lui est nécessaire pratiquement. Il recommande aussi des encouragements à l'expatriation volontaire dans l'Amérique du Sud de certaines catégories de libérés.

28. — Le baron Julien Leys, conseiller municipal à Anvers, a publié une brochure sur *le Dégrèvement de la navigation*. Il demande au gouvernement belge de supprimer les droits de port qui existent à Anvers. Cette suppression augmenterait le mouvement maritime de cette grande cité. De là il passe à un plaidoyer en faveur du régime protectionniste : il finit par l'exposé d'un système de « chambres consulta-

tives » élues par le suffrage universel comme dérivatif aux revendications pour le suffrage universel politique. CLAUDIO JANNET.

THÉOLOGIE

Theologia moralis per modum conferentiarum, auctore P. B. ELBEL, O. S. F. Novis curis edidit P. F. J. BIERBAUM, O. S. F. Paderborn, typogr. de Saint-Boniface, 1891, 6 fascicules in-8 comprenant les six premières parties. — Prix : 3 fr. pour les 1re, 2e, 3e et 5e parties ; 2 fr. pour la 4e et la 6e.

Nous sommes heureux d'annoncer cette nouvelle édition d'une théologie célèbre que l'on ne trouvait plus en librairie. Saint Alphonse de Liguori fait le plus grand cas d'Elbel et le cite souvent avec éloge ; Gury et Ballerini louent son œuvre pour sa clarté et pour son caractère éminemment pratique ; le P. Hurter nous le présente comme un auteur grave, dont les solutions, s'appuyant sur un probabilisme modéré, sont toujours prudentes et sûres ; Lehmkuhl le met au rang des meilleurs maîtres et des auteurs classiques.

L'œuvre d'Elbel embrasse toute la théologie morale ; elle est divisée en dix parties, qui forment la matière de trois beaux volumes in-octavo. Chaque partie est traitée en un certain nombre de leçons ou conférences et chaque conférence comprend trois points. Le premier de ces points est consacré aux définitions et divisions de l'objet et à l'exposition des principes qui régissent la matière. Dans le second, nous sont toujours présentés trois cas judicieusement choisis, soigneusement discutés, logiquement résolus. Le troisième point déduit des mêmes principes, comme corollaires, mais en résumé, bon nombre de conséquences et applications pratiques. Grâce à cette méthode et au style si facile et si précis de l'auteur, ces conférences offrent, même sur les matières les plus arides, je ne sais quoi de vivant qui plaît, maintient l'attention et épargne la fatigue.

L'éditeur, le P. Bierbaum, s'est donné pour loi de reproduire avec l'exactitude la plus parfaite le texte de son illustre devancier. Il a pris pour base de son travail la cinquième édition revue par l'auteur en 1751. Il a revisé et collationné toutes les citations. En maints endroits, les solutions d'Elbel demandaient à être modifiées pour être mises en conformité avec les décisions récentes du Saint-Siège ; l'éditeur a fait ce changement, mais en distinguant toujours le texte modifié du texte primitif au moyen d'un astérisque. Dès la première partie, nous avons remarqué la mention du décret de Léon XIII, 25 juin 1885. Dans la seconde se trouvent plusieurs citations opportunes du concile du Vatican, plusieurs changements nécessités par la bulle *Apostolicae sedis*, notamment de ce qui touche l'Index. Notons encore, à la fin de la troi-

sième partie, un éclaircissement pratique sur la question de l'hypnotisme. Quelques-uns pourront regretter de ne pas voir mentionnées, dans les conférences sur le droit et la justice, les diverses dispositions des législations modernes. C'eût été bien compliqué et l'éditeur a préféré laisser ces conférences telles qu'elles ont été rédigées par Elbel d'après le droit romain. Elles n'en ont pas moins leur grande utilité en ce qui concerne l'intelligence des principes.

Nous félicitons le P. Bierbaum d'avoir entrepris cette importante publication et de la manière dont il la conduit. Il ne lui reste plus à faire paraître, après le traité des états particuliers, que les divers traités des sacrements et celui des censures. Nous espérons qu'il mènera bientôt son œuvre à bonne fin. LAMOUREUX.

Études de théologie positive sur la Sainte Trinité, par TH. DE RÉGNON, S. J. — Première série : *Exposé du dogme.* Paris, Victor Retaux, 1892, in-8 de XI-514 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ces études sont une œuvre de doctrine et d'interprétation fidèle de la pensée des Pères. Le grand ouvrage du P. Pétau, *Dogmata theologica*, est la base de ce travail. L'introduction, dans laquelle l'auteur formule et raisonne la méthode qu'il veut suivre, est tout un traité théorique et pratique de l'acte de la connaissance, où, par une fine et délicate analyse, il nous fait reconnaître le circuit de la pensée et les éléments subjectifs qui, indépendamment de l'objet qu'elle représente, la particularisent et la diversifient. Pour arriver à s'entendre, il faut que chacun sacrifie, autant qu'il se peut, tout ce qu'il y a de subjectif dans la formalité de ses concepts, afin de n'en conserver que la vérité objective ; il faut que chacun s'efforce d'assouplir sa faculté pensante de telle façon qu'elle puisse s'assimiler un concept étranger; ce n'est pas assez de citer quelques textes de l'auteur dont on interprète la pensée, il faut vivre en commerce intellectuel avec lui. — On ne saurait mieux tracer ni justifier la vraie méthode.

Les sept études que contient ce premier volume se rapportent au dogme de la Trinité dans l'unité tel qu'il est exposé dans les formules et dans les théories grecques et latines. Les processions divines feront l'objet de deux autres séries. La pensée humaine aux prises avec un mystère qui l'éblouit et la déconcerte et qu'il faut pourtant formuler pour l'enseigner et le défendre; le rôle de saint Basile fixant le premier sens des mots *ousie* et *hypostase;* la fusion des formules latines et grecques et l'apparition d'un mot nouveau destiné à un grand avenir, le mot de *subsistance* créé par Rufin, ignoré par saint Jérôme, tels sont les points qui nous ont paru le mieux traités dans les trois premières études. Dans la quatrième, il s'agit du concept philosophique de l'hypostase. Pendant que les Latins voient dans l'hypostase la substance

elle-même avec un mode particulier d'existence qui exclut toute communication *per modum essentiæ vel per modum partis*, pour les Grecs, d'après le P. de Régnon, les deux concepts seraient irréductibles, l'un exprimant l'être, l'autre celui qui le possède. Nous croyons que toute la différence qui existe ici entre les Grecs et les Latins vient de ce que ceux-ci ont donné l'analyse complète du concept de l'hypostase, tandis que les Grecs se sont contentés le plus souvent de la caractériser par une de ses propriétés essentielles que les Latins, du reste, proclament comme eux. Ce n'est pas en s'arrêtant à des détails secondaires et en insistant sur des lignes extrêmes que l'on peut donner la vraie pensée des docteurs latins, c'est-à-dire des docteurs scolastiques. Cette réflexion s'applique également à plusieurs points des belles études V et VI, où l'auteur nous montre la marche opposée des deux théories, parcourant la même route, mais l'une prenant pour point de départ ce qui est pour l'autre le point d'arrivée, l'une allant de l'unité à la trinité, l'autre de la trinité à l'unité. En faisant le voyage avec les Grecs, il aurait pu rappeler et résoudre les difficultés que présente l'apparence de subordination entre les personnes divines dans le langage des Pères les plus anciens, l'occasion était favorable. En revanche, il note, en les exagérant un peu, toutes les difficultés que l'on rencontre en faisant le voyage selon la direction latine. Il serait juste de reconnaître que ces difficultés tiennent moins à la théorie qu'aux choses elles-mêmes. Si l'on examine tous les objets que l'on rencontre sur la route, sous toutes leurs faces, sous tous leurs rapports, comme l'ont fait les docteurs scolastiques, quel que soit le point de départ, les mêmes questions et par conséquent les mêmes difficultés se présentent soit à un moment, soit à un autre. C'est pour cette raison que le plus grand théologien parmi les Grecs, celui qui a scruté le plus profondément le dogme de la Trinité, saint Grégoire de Nazianze, est aussi celui dont la pensée se rapproche le plus de la pensée latine.

Les mystères divins sont comme le soleil projetant des flots de lumière dans toutes les directions, et l'intelligence humaine est impuissante à réunir toute cette splendeur sur le tableau d'une même théorie. Il y a donc grand avantage à les connaître toutes, à les compléter l'une par l'autre. Volontiers nous appliquerions au théologien ce que le P. de Régnon a si bien dit de l'Église : « Tout ce qui est beau et vrai est son bien, elle le prend à toutes les écoles. » Ce précieux avantage est offert aux lecteurs du présent ouvrage, auquel, nous n'en doutons pas, t--- ceux qui aiment la haute théologie feront le meilleur accueil.

LAMOUREUX

BELLES-LETTRES

Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge. *Études de littérature française et comparée*, suivies de textes inédits, par ALFRED JEANROY. Paris, Hachette, 1889, in-8 de XXI-523 p. — Prix : 10 fr.

Histoire de la chanson populaire en France, par JULIEN TIERSOT. Ouvrage couronné par l'Institut. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de VIII-541 p. — Prix : 12 fr.

La Poésie patriotique en France au moyen âge, par CH. LENIENT. Paris, Hachette, 1891, in-16 de XX-499 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire littéraire en général et, en particulier, l'histoire de notre littérature nationale, sont en un progrès constant, soit pour la recherche érudite, soit pour la vulgarisation des résultats acquis. Les trois ouvrages dont les titres sont transcrits ci-dessus sont, avec des qualités diverses, une preuve importante de ce progrès.

— Dans ses études de littérature française et comparée sur les origines de la poésie lyrique dans notre pays, M. Alfred Jeanroy a fait œuvre de haute érudition et déployé des dons remarquables d'investigateur et de critique. Il définit, dans son introduction, l'étendue et les limites de son sujet et la méthode qu'il y applique. Des deux périodes parcourues au moyen âge par la poésie lyrique du nord de la France, la période « populaire » et la période « courtoise, » c'est à la première seulement qu'il a entendu s'attacher. De cette période il ne nous est parvenu, selon lui, que des « thèmes » poétiques, plus ou moins conservés dans divers genres postérieurs, qui ont reçu à différents degrés l'empreinte de l'esprit « courtois. » Son livre est consacré à rechercher et à dégager ces thèmes antérieurs, que l'on peut surtout espérer de retrouver : 1° dans les refrains ; 2° dans les imitations étrangères de la plus ancienne poésie lyrique française.

La première partie de l'ouvrage est intitulée : *La Poésie française en France.* L'auteur y étudie successivement : I. *La Pastourelle ;* II. *Le Débat ;* III. *L'Aube ;* IV. *La Chanson dramatique* (*son d'amour*). Ces genres, selon l'auteur, sont à demi courtois, même dès leur origine, mais ils reposent sur des genres populaires antérieurs. Un cinquième chapitre renferme l'étude détaillée des *refrains.* — La deuxième partie est intitulée : *La Poésie française à l'étranger.* Le chapitre premier est consacré à l'étude, dans diverses poésies étrangères, des principaux thèmes lyriques ; le second, à développer cette proposition que « tous ces thèmes ont été traités en France dès le moyen âge. » Les chapitres suivants ont pour titres et pour sujets : *III. La Poésie française en Italie ; IV. La Poésie française en Allemagne ; V. La Poésie française en Portugal.* — La troisième partie, intitulée : *Études de versification* (*I. Le Vers. II. La*

Strophe. III. Les Genres à forme fixe), a une valeur et un intérêt particuliers. On y trouve des recherches, des comparaisons et des conjectures très fines, très délicates, très pénétrantes, souvent très judicieuses, sur les origines et les premiers développements de notre système rythmique.

Le livre de M. Jeanroy apporte un éclaircissement et un enrichissement notables à la connaissance raisonnée et scientifique de nos origines littéraires. L'auteur y a, sans doute, fait une large place à la critique conjecturale. Mais, quant à nous, eu égard au sujet, nous voyons là un mérite plutôt qu'un défaut. Nous lui reprocherons plutôt la part trop considérable faite dans son livre à la polémique et surtout le mélange perpétuel et réellement fatigant de l'examen et de la réfutation des vues et des opinions d'autres érudits avec l'exposé des siennes propres. Ces discussions tombent souvent dans les infiniment petits, et il eût peut-être été préférable d'en épargner au lecteur la surcharge, pour lui sans grand fruit. Nous regrettons encore que M. Jeanroy, par un excès de finesse et aussi de prudence, promène sa pensée et l'esprit de celui qui cherche à la saisir, à travers un labyrinthe plein de circuits et d'ondulations critiques, où l'on a peine à la suivre, et où quelquefois elle se dérobe. Il ne faut pas tant craindre d'être pris en faute. « *In vitium ducit culpæ fuga.* » Il suit de là que quoique l'auteur use d'un style clair, son livre est, en somme, assez pénible à comprendre et, pour qui veut en profiter pleinement, aurait besoin d'être lu au moins deux fois. C'est beaucoup demander en France, surtout par le temps qui court. Nous n'en signalons pas moins le mérite et la valeur de cet ouvrage comme scientifiquement très remarquables. Les personnes qui voudront se mettre tout à fait au courant du sujet feront bien de joindre à la lecture du livre de M. Jeanroy l'étude publiée par M. Gaston Paris dans le *Journal des savants* (cahiers de novembre et décembre **1891** et de mars **1892** ; — il y manque encore un article).

— Il est aisé de reconnaître la parenté qui unit au sujet de M. Jeanroy celui qu'a traité M. Julien Tiersot dans son ouvrage intitulé : *Histoire de la chanson populaire en France*, qui a été couronné par l'Académie des beaux-arts. L'intérêt en frappe d'abord, quand on pense à la juste faveur dont jouit aujourd'hui, sous le nom de *Folklore*, tout ce qui concerne la littérature et les traditions populaires. M. Julien Tiersot a voulu composer une *Somme,* comme on disait au moyen âge, des notions acquises relativement aux chansons issues du génie du peuple ou qui ont été pleinement adoptées par lui comme siennes, c'est-à-dire donner à ses lecteurs une idée exacte et complète du sujet. Dans la première partie de son livre, l'auteur étudie la chanson populaire dans son ensemble tel qu'il est constitué par l'union intime des paroles et de la mélodie, et il en examine les divers genres : I. Chansons narratives, épiques, légendaires et historiques ; la complainte. II. Chansons anecdotiques et sat

riques. III. Chansons d'amour. IV. Chansons de dames. V. Les Berceuses. VI. Les Chansons de métiers. VII. Les Chansons militaires. VIII. Les Chansons de fêtes. — Les Chants de l'année ; les chants de la vie ; les chants de la mort. IX. La Chanson à boire. X. Le Vaudeville. XI. Les Noëls. XII. Les Chansons religieuses et nationales. — Prières populaires ; cantiques, psaumes protestants, chants patriotiques. — La seconde partie est plus purement technique et musicale. L'auteur y étudie les formes tonales et rythmiques de la chanson populaire : I. La Tonalité dans la mélodie populaire. II. Le Rythme et les formes lyriques de la mélodie populaire. III. Origines et transformations de la mélodie populaire. — Enfin, dans la troisième partie, il s'attache à déterminer le rôle joué par la mélodie populaire dans la formation de la musique moderne et dans son évolution, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours : I. La Mélodie populaire et les chants latins du moyen âge. II. La Chanson populaire et la monodie française. III. La Mélodie populaire et l'école du contrepoint vocal. IV. La Mélodie populaire au théâtre. V. La Mélodie populaire et l'art musical au XIXe siècle. — Au cours de son exposé, M. Tiersot a reproduit un grand nombre de textes avec leur notation musicale. Le volume se termine par une « Table des airs notés. » L'utilité de ce bel ouvrage ne se bornera pas aux seuls *folkloristes ;* il est aussi, croyons-nous, riche en indications et en suggestions pour l'histoire de notre littérature en général.

— Le livre de M. Ch. Lenient : *La Poésie patriotique en France au moyen âge*, issu d'un cours professé à la Sorbonne en 1870, pendant le siège de Paris, est un témoignage éclatant de la victoire remportée par l'école d'érudition nationale qui s'est donné pour objet, depuis une cinquantaine d'années, de ramener l'esprit français à l'étude et au goût de ses origines et de ses antiquités littéraires. C'est, sous la direction d'une pensée et d'un sentiment de patriotisme des plus louables, une vulgarisation, à l'usage des lettrés, des résultats acquis par « les travaux documentaires, les profondes et minutieuses recherches de MM. Paulin et Gaston Paris, Guessard, Léon Gautier, Paul Meyer, Michelant, de Montaiglon, et de toute cette savante cohorte de l'École des chartes, qui, depuis plus d'un demi-siècle, s'est mise à fouiller en tout sens notre moyen âge. » Dans le premier chapitre, l'auteur s'occupe de la formation de la langue et de la nationalité françaises et des origines de l'épopée nationale. Trois chapitres sont consacrés ensuite à l'étude du cycle carlovingien, dont un entier à la *Chanson de Roland*. Le cinquième chapitre a pour sujet les œuvres qui se rattachent aux invasions normandes ; le sixième, celles qui ont trait aux origines capétiennes. Dans les quatre chapitres suivants, l'auteur expose la littérature relative aux croisades. Dans le onzième chapitre, il étudie « le mouvement communal et la littérature démocratique. » Puis viennent

cinq chapitres sur les poèmes et autres écrits patriotiques inspirés par la guerre de Cent ans, dont un entier sur la littérature poétique relative à Jeanne d'Arc. Le dix-septième et dernier chapitre comprend les écrivains de la fin du moyen âge.

« Jusqu'au dernier jour, dit en concluant M. Lenient, malgré ses défaillances et sa pauvreté, la muse française du moyen âge, associée aux destinées de la nation, a suivi pas à pas son histoire, célébré ses triomphes, pleuré ses défaites, partagé ses joies et ses douleurs. Nous l'avons vue tout d'abord évoquant les grands souvenirs et les grands noms de l'époque carlovingienne, Charlemagne, Roland, Olivier, Guillaume au Court Nez, Aymeri de Narbonne; puis, avec les croisades, ouvrant un nouveau cycle, exprimant tour à tour la foi naïve et enthousiaste des premiers âges, le découragement, les tristesses et l'abandon final au déclin. Plus tard, secondant avec Jean de Meung les vues politiques et novatrices de Philippe le Bel; annonçant, dans *Renart le Contrefait*, les premiers frémissements de l'esprit bourgeois et démocratique; préludant aux états de 1357; déplorant les désastres et les hontes de Crécy et de Poitiers; flétrissant, par la voix d'Alain Chartier, les fuyards d'Azincourt; célébrant, avec Christine de Pisan et les auteurs du théâtre populaire, le miracle de Jeanne d'Arc et de la France ressuscitée; enfin, faisant entendre un dernier cri avec Charles d'Orléans, avec Villon et Coquillart, en faveur de la paix et de l'unité nationale. Tel est le chemin que nous avons parcouru. En somme, nous avons suivi à travers la littérature les destinées de la France durant sept siècles. Elle nous est apparue alternativement triomphante, vaincue, envahie, morcelée, expirante, puis survivant à toutes ces épreuves, se relevant et brillant d'un nouvel éclat. »

Considéré dans son ensemble, le livre de M. Lenient est un excellent signe de l'incontestable progrès accompli, en ce qui concerne l'étude et l'appréciation de nos antiquités nationales, dans l'enseignement supérieur et dans l'esprit des membres de l'Université. Nous croyons donc qu'il y a vraiment lieu de se féliciter de la publication de cet ouvrage et nous en félicitons bien sincèrement l'honorable et docte professeur.

MARIUS SEPET.

HISTOIRE

Ausführliches Lexikon des griechischen und römischen Mythologie, herausgegeben von W. H. ROSCHER. Leipzig, Teul gr. in-8.

Ce vaste et important répertoire, dont nous avons déjà (*Polybib* t. LVIII, p. 32) entretenu nos lecteurs, poursuit régulièrement sa blication. Depuis ce premier compte rendu, sept livraisons nouve

(15-21) ont été livrées aux souscripteurs : avec la seizième s'achève le tome premier, lequel, accru du supplément contenu dans la dix-septième, comprend plus de 1,500 pages. Avec la dix-huitième commence le tome second qui, selon toute apparence, ne sera pas moins étendu. Signalons spécialement, dans cette partie nouvelle, les articles *Hestia* ou *Vesta* (49 colonnes), *Janus* (40 colonnes), *Junon* (74 colonnes); *Isis* n'occupe pas moins de 95 pages, tandis qu'*Inferi* doit se contenter plus modestement de 15. La proportion, on le voit, est assez arbitraire.

Une chose frappe ici dès le premier coup d'œil : c'est la quantité vraiment prodigieuse des documents de tout genre cités, mentionnés et passés en revue : ni la vie matérielle, ni la vie intellectuelle, ni la vie politique des anciens n'ont laissé des traces comparables à celles de leur vie religieuse, à laquelle se rattache, directement ou indirectement, la très grande majorité des monuments de l'art, temples, statues, bas-reliefs, *ex-voto*, peintures murales, vases peints, inscriptions, etc. Et comme la plupart des collaborateurs de M. Roscher ont cédé visiblement à la préoccupation de ne pas s'entendre reprocher la moindre lacune, certains articles ont pris des dimensions qui paraîtront aisément exagérées, sans parler de la confusion, des répétitions et des désaccords à peu près inévitables qui résultent d'une telle accumulation de citations, d'analyses, de descriptions et de renvois de toute espèce. En outre, au lieu d'une méthode uniforme, chaque rédacteur a été plus ou moins abandonné à son inspiration personnelle : de là une variété qui n'est pas sans agrément pour un lecteur ordinaire, mais qui est faite pour déconcerter les recherches des savants. On a remarqué également que la religion et la mythologie romaines étaient en général moins bien traitées que celles de la Grèce : en France, dans les recueils analogues, la proportion serait plutôt intervertie.

Pour donner une idée du plan sur lequel est conçu ce *Dictionnaire*, il nous a paru intéressant de résumer sans commentaire un des articles, et nous avons choisi le mot *Héros* (149 colonnes). On verra qu'il est difficile d'être plus complet.

Chap. I. Étymologie. Dans l'*Iliade*, ce terme désigne un guerrier ; dans l'*Odyssée*, un prince. Hésiode voit dans les *héros* des êtres supérieurs ayant vécu dans un passé lointain et sans doute déjà en possession d'un culte : c'est la signification qui prévaudra dans la suite chez les poètes dramatiques et chez les historiens. — *Chap. II. Origine de la croyance aux héros.* Ils ont une double existence, l'une fabuleuse, l'autre religieuse. Ce sont tantôt des hommes élevés par l'imagination populaire à un rang supérieur, tantôt des dieux redescendus graduellement à un niveau voisin de l'humanité. Le besoin de l'homme de s'entourer d'êtres tutélaires a créé la croyance aux héros, étroitement apparentée au culte des morts, tel qu'il se montra dès la fin de l'âge homé-

rique, surtout au sein des populations doriennes. — *Chap. III. Définition des héros.* Ils participent à la fois de la nature divine et de la nature humaine : aussi les qualifie-t-on assez souvent de « demi-dieux. » Ils passent pour supérieurs aux mortels en taille, en vigueur, en puissance : mais leur protection ne dépasse pas d'ordinaire le pays qui renferme leur tombeau historique ou légendaire : parfois même elle est limitée à une famille ou à une association. Si la plupart sont invoqués comme des dieux sauveurs et capables de lire dans l'avenir, il en est auxquels on rend des hommages pour prévenir leurs vengeances. — *Chap. IV. Culte des héros.* On les honore par des prières, des sacrifices, des libations, des festins ou des offrandes : le plus souvent ils sont associés aux cérémonies en l'honneur des divinités nationales : il est rare qu'il y ait des prêtres exclusivement consacrés à leur service. — *Chap. V. Héroïfication.* Dans les temps historiques, nous voyons le nom de *héros* décerné à Miltiade, à Brasidas, à Harmodius et à Aristogiton, aux athlètes vainqueurs dans les grands jeux, aux plus illustres fondateurs d'édoles, enfin, à la veille de la conquête romaine, à Aratus et à Philopœmen. Dans les siècles suivants, l'épithète de *héros* est tellement prodiguée sur les tombeaux qu'elle perd tout son prix. — *Chap. VI. Représentations figurées.* Sur les monuments de l'art, les héros sont représentés sous les traits ou d'un cavalier, ou d'un guerrier; tantôt on les place sur un trône, tantôt ils sont couchés sur un lit, comme pour prendre part à un repas funèbre. Parfois on les gratifie des attributs propres aux véritables divinités. C. Huit.

Histoire du pape Calixte II. — Bullaire du pape Calixte II (1119-1124), par Ulysse Robert. Paris, A. Picard, 1891, 3 vol. gr. in-8 de xxvi-262, c-400 et 536 p. — Prix : 7 fr. pour le premier vol. et 25 fr. pour les deux autres. — Les trois vol. réunis : 30 fr.

Le second prix Gobert a été décerné, cette année, à M. Ulysse Robert pour l'ouvrage considérable consacré par lui à l'un de ses plus illustres compatriotes. A la fin du xie siècle, la France orientale vit deux de ses grandes provinces, la Champagne et le comté de Bourgogne, donner à l'Église, alors si troublée, deux papes qui tiennent une large place dans l'histoire du monde : Urbain II, issu d'une modeste famille de petits gentilshommes du Châtillonnais ; Calixte II, qui appartenait à une maison régnante.

Calixte II, dans le siècle, était Gui, fils de Guillaume Tête-Hardie, comte de Bourgogne, et d'Étiennette de Vienne ; ses quatre frères ses quatre sœurs tinrent, par leurs possessions et par leurs alliances, premier rang dans la haute féodalité. Gui de Bourgogne apparaît tout coup dans l'histoire par son élection au siège archiépiscopal de Vienn jusque-là son existence et sa vie sont tellement inconnues que la légend

essaie de suppléer à cette absence de documents. Lacune regrettable, car nous aurions aimé voir poindre, dans les jeunes années du prélat, ce caractère entier et décidé qui, modifié plus tard par l'expérience des choses et la connaissance des hommes, en fit un personnage d'une fermeté accomplie. Élu archevêque de Vienne en 1088, Gui de Bourgogne administra ce diocèse jusqu'en 1119 : à cette dernière date, il prit possession de la chaire de saint Pierre, qu'il occupa près de six ans, jusqu'en 1124. Les premières années de son épiscopat ne furent pas, il faut l'avouer, à son éloge ; dans la revendication, en faveur du diocèse de Vienne, du comté de Sermorens, Gui montra, durant de longues années, dans sa lutte contre l'évêque de Grenoble, une ardeur qui se manifesta par des actes de violence et de mauvaise foi opiniâtre. Cette querelle se termina, en 1107, par un accord qui assurait à l'Église de Vienne la moitié du différend. Mais en dehors de cet incident, on voit en Gui un prélat accompli au point de vue de la sainteté de sa vie, de la science, de la prudence et de l'habileté dans les diverses missions dont il fut chargé, du zèle dans l'administration de son diocèse, d'une infatigable persévérance à combattre les abus qui désolaient l'Église, abus que, pontife, il devait vaincre. M. U. Robert retrace l'histoire de ce personnage avec érudition et sous une forme agréable : on doit lui savoir gré des efforts d'impartialité dont il fait preuve pour tâcher d'être l'historien et non le panégyriste de son illustre compatriote. Je ne puis que renvoyer à l'ouvrage lui-même pour que le lecteur soit édifié sur le pontificat de Gui, devenu Calixte II ; non seulement il y trouvera la vie d'un grand Pape, resté toujours Bourguignon de cœur, mais il sera parfaitement au courant de la fameuse querelle des *investitures*, qui troubla longtemps l'Église et que Calixte II, plus diplomate qu'Hildebrand (Grégoire VII), sut faire cesser.

Dans ce duel entre l'Empire et la Papauté, on peut, à la fin du XIXe siècle, s'instruire utilement. L'Empereur voulait transformer l'épiscopat en un groupe de fonctionnaires choisis et nommés par lui, dont le Pape aurait été le chef ; le Pape voulait conserver l'indépendance de l'Église et, à l'occasion, peser sur le pouvoir civil dans les questions de morale et d'orthodoxie. Dans ce désordre, la simonie, le dévouement aveugle et intéressé des courtisans, devenaient, dans le clergé, ainsi que la corruption des mœurs, un mal sans cesse grandissant. La gloire de Calixte II est d'avoir trouvé un *modus vivendi* et arrêté ce danger qu'il avait déjà vaillamment combattu avant de ceindre la tiare.

L'*Histoire de Calixte II* est à la fois l'introduction et le complément du *Bullaire*, recueil des actes de ce pape. Celui-ci contient tous les éléments du travail de M. Robert, mais je m'empresse d'ajouter que l'auteur n'a pas extrait de ce recueil précieux tout ce qu'il est permis d'y trouver pour l'histoire ecclésiastique et l'histoire générale pendant la période comprise entre 1119 et 1124. Chacun peut y puiser de nombreuses

indications se rattachant à des études spéciales ; on y trouve cinq cents bulles, dont trois cents ont été recueillies un peu partout par M. Robert, qui les révèle pour la première fois. Cette publication est faite avec une correction et une précision auxquelles l'auteur a dès longtemps habitué ses lecteurs. N'oublions pas que, en tête du *Bullaire*, il y a une dissertation diplomatique appliquée à l'ouvrage, qui rappelle les travaux analogues dus à M. L. Delisle et qui sont d'un si grand secours pour se diriger au milieu des documents émanés de la chancellerie pontificale.

A. DE BARTHÉLEMY.

Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563). *Étude sur les origines du protestantisme libéral français*, par FERDINAND BUISSON. Paris, Hachette, 1892, 2 vol. in-4 de 950 p. — Prix : 20 fr.

Neuf cent cinquante pages en deux volumes, sur lesquelles quarante pages sont consacrées à la bibliographie des œuvres de Castellion et cent vingt à la publication de lettres, mémoires, rapports d'enquête inédits, un bon index alphabétique à la fin, tel est le bilan du livre de M. Buisson. L'appareil de l'érudition est irréprochable dans cet ouvrage, mais souvent disproportionné avec le résultat obtenu et l'importance du sujet. Ce n'est pas dans un article du *Polybiblion* que l'on reprochera à un auteur les scrupules d'une érudition qui l'entraîne de Paris à Genève, à Berne, à Bâle et même à Amsterdam, pour visiter les bibliothèques et les archives ; mais il nous semble que, de ses laborieux voyages, M. Buisson a rapporté un butin assez mince. Il a bien fait d'intituler les documents qu'il publie : pièces inédites et non pièces justificatives, car, si l'appendice où elles sont contenues est intéressant à parcourir, il n'est nullement démonstratif. Ce défaut mérite d'être relevé, surtout dans un ouvrage qui, avant d'être présenté au public, l'a été d'abord à un jury comme thèse de doctorat.

La meilleure partie de l'œuvre de M. Buisson est celle où il analyse, traduit, interprète les œuvres latines ou françaises de Castellion. C'est là que son talent d'écrivain se donne libre carrière. Le reste, c'est-à-dire la partie historique, biographique du livre, disparaît presque sous l'amas des digressions. Tableaux de la vie universitaire dans les écoles de Lyon ou de Strasbourg, portraits d'humanistes ou de réformateurs ayant approché Castellion, intérieurs de ces ateliers d'érudition qu'étaient au XVIe siècle les librairies, tels sont les hors-d'œuvre dont les huit premiers chapitres du *Sébastien Castellion* sont remplis. Signalons enfin quelques morceaux oratoires empreints de l'onction de la prédication protesta Les sujets de ces sermons ne sont pas toujours heureusement cho Calvin est l'objet d'un panégyrique enthousiaste au chapitre IV : l'au ne laisse pas alors pressentir les anathèmes qu'il prodiguera contre ce m Calvin, à peu près le seul adversaire, s'il faut l'en croire, de la tolér

au XVIe siècle, « ce Calvin qui depuis.... mais Strasbourg admirait ses vertus. » Quelque prolongées que soient les digressions de M. Buisson, elles ne manquent pas de nous instruire. Nul auteur n'a marqué mieux que lui, en suivant le vagabondage de son héros dans toutes les villes et dans toutes les sectes réformatrices, combien la vie de bohème au XVIe siècle a servi la propagande de la Réforme. Combien de parvenus des lettres, tels que Castellion, auxquels la société ne faisait pas la place qu'ils méritaient, auxquels Genève même et Calvin, peu généreux pour les « humanités, » mesuraient parcimonieusement un salaire dérisoire, ont souhaité, comme le héros de M. Buisson, une prébende de pasteur, et, ne pouvant l'obtenir, ont dressé de nouveaux autels et prêché la liberté religieuse à leur manière ! Au XVIe siècle, la misère des humanistes fut une source féconde de réforme religieuse. On saura gré à M. Buisson d'en fournir de nouvelles démonstrations, en ne se résignant à sacrifier ni les matériaux qu'il avait en surplus, ni les appréciations qu'il lui convenait de formuler. On sent en le lisant que ce livre est la seule œuvre qu'un fonctionnaire très occupé ait pu écrire en s'arrachant aux soucis qui accaparent ses pensées et son activité ; il a fait de son ouvrage le dépositaire de toutes ses opinions littéraires, religieuses, philosophiques, si bien que le caractère historique en est parfois un peu altéré.

Une thèse historique toutefois court à travers le livre entier, et cette thèse, il faut le reconnaître, est surannée. Absorbé par ses travaux, ses luttes quotidiennes, M. Buisson n'a pu suivre qu'avec distraction, peut-être avec incrédulité, l'évolution considérable que des œuvres fortement documentées ont fait faire aux opinions historiques touchant le XVIe siècle et la Réforme. Écrite une première fois par des maitres protestants, Mignet, Ranke, si haute que fût la pensée et l'impartialité de ces historiens, l'histoire du XVIe siècle a fait partout la part trop belle à la Réforme. Elle a trop facilement érigé toute révolte contre l'autorité religieuse en une conquête de l'esprit humain, et toute persécution subie par les réformateurs en un martyre. M. Buisson procède encore trop étroitement de ces maitres. Comme eux il confond trop volontiers le protestantisme avec la liberté de pensée, surtout avec la tolérance ; comme eux il met tous les supplices au compte du catholicisme et de ses doctrines ; les protestants persécuteurs lui semblent une exception. Calvin, Bèze, Mélanchthon, les théologiens de Berne et Luther couvrant d'anathèmes les anabaptistes, affirment en vain la légitimité du supplice des hérétiques, M. Buisson ne veut entendre dans ce concert de la Réforme que la voix de Castellion prêchant la tolérance. Personne cependant n'avait aussi bien montré que M. Buisson, en son chapitre XIII, le profond isolement religieux et philosophique de Castellion, qui, parmi tous les réformés, ne trouve de collaborateurs et d'approbateurs que dans le petit groupe des sociniens, enfants perdus de la Réforme, reniés par toutes les Églises. Un pareil témoignage suffit-il véritablement

pour attribuer, comme l'a fait M. Buisson, à tout le protestantisme, une tradition, bien plus, un monopole de la tolérance? Pour le directeur de l'instruction primaire, comme pour tous nos gouvernants, la chose n'est pourtant pas douteuse : l'intolérance, partout où elle se rencontre, est le fait du clergé (voir la Conclusion). La préface enfin nous fait considérer la libre pensée comme le couronnement du protestantisme : ainsi l'a décidé récemment la Faculté de théologie réformée, et M. Buisson apporte son ouvrage à temps pour témoigner en faveur de l'unité, sinon de la doctrine, du moins de l'évolution de la Réforme. Mais ce n'est pas encore la biographie de Castellion, malgré tout l'art employé à grossir le sujet, qui infirmera les conclusions si bien fondées, historiquement parlant, d'un livre de Bossuet trop peu lu aujourd'hui : *l'Histoire des variations de l'Église protestante.* X.

Bossuet historien du protestantisme, par Alfred Rébelliau. Paris, Hachette, 1891, in-8 de xiii-602 p. — Prix : 7 fr. 50.

Peu d'ouvrages sérieux ont eu autant de succès que la thèse de Sorbonne, publiée peu après sa soutenance par le jeune professeur de la Faculté de Rennes. Une thèse, c'en est bien une, selon le sens étroit du mot, puisque l'auteur a pris à tâche d'établir que, contrairement à beaucoup d'opinions reçues, Bossuet fut un historien véritable, que la faculté oratoire ne dominait pas chez lui toutes les autres, que la rigidité du dogme ne l'empêchait pas de considérer une question sous toutes ses faces, que son *Histoire des variations*, en un mot, n'est pas seulement une œuvre littéraire de premier ordre, mais qu'elle est de plus un véritable monument d'érudition, un modèle de controverse savante et documentée, un livre qui mérite de ne pas vieillir, et auquel toutes les générations devront avoir recours, si elles veulent savoir vraiment ce que fut la Réforme en Europe et quelles conséquences religieuses, morales et politiques elle devait produire.

L'exposition de M. Rébelliau est longue, un peu embarrassée parfois d'incidences, et de celles qu'il faut suivre attentivement ; mais elle est pleine de preuves, très nourrie de faits, et, comme une thèse encore, elle développe souvent plus que de raison des arguments qu'il aurait suffi de rappeler en quelques mots. De telles recherches sont difficiles à analyser : nous ne nous attacherons qu'à un ou deux points.

Tout d'abord, il est peu d'ouvrages que Bossuet ait autant travaillés. Il le commença en 1680, et ne put le faire paraître qu'en 1683. Il puisa pour le composer, à toutes les sources connues, dont le catalogue même de sa bibliothèque indique encore aujourd'hui les principales. Et quand le livre fut publié, l'effet fut si grand, qu'il y eut vraiment « dans le protestantisme un succès d'émoi religieux. » Non seulement Jurieu et Basnage avouent la frayeur que causa à leurs coreligionnaires cette

nouvelle polémique ; mais les docteurs de Tubingue lui accordent « la palme » parmi tous les écrits de Bossuet dirigés contre les protestants. Cette frayeur n'est-elle pas justifiée, quand on voit comment les prédictions de l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* se sont réalisées, et ce que le rationalisme et la libre pensée ont laissé debout des croyances primitives de l'Église évangélique?

Sur le problème spécial de la responsabilité des protestants dans les troubles civils du XVIe siècle, l'opinion soutenue par Bossuet est absolument exacte. Il n'est pas vrai de prétendre que la conjuration d'Amboise, aussi bien que la prise d'armes de 1562, fut un acte politique, — le résultat de la rivalité des Bourbons et des Guises. Les guerres de cette époque ont été appelées, par la voix populaire, de leur vrai nom, des « guerres de religion. » Aucun des contemporains ne s'y est mépris. Ronsard, dans son élégie sur l'événement même du « Tumulte, » dit, en parlant des ennemis de la foi catholique :

Ils faillent de vouloir renverser nostre empire,
Et de vouloir par force au prince contre-dire,
Et de présumer trop de leur sens orgueilleux,
Et par songes nouveaux forcer la loy des vieux;
Ils faillent de laisser le dernier de leurs pères,
Pour ensuivre le train des sectes estrangères.

Et plus loin :

Las! pauvre France, hélas! comme une opinion
Diverse a corrompu ta première union!
Tes enfans, qui devraient te garder te travaillent,
Et pour un poil de bouc entr'eux-mesmes bataillent;
Et comme reprouvez, d'un courage méchant,
Contre ton estomac tournent le fer tranchant.

Chaque parti se reproche les excès commis dans la lutte. Ceux des huguenots sont certainement les plus odieux. Ils agissent en agresseurs et en sauvages iconoclastes. Les traces de leurs destructions sont partout. Qu'on lise le petit écrit du temps intitulé : *Discours sur le saccagement des hérétiques*. M. Rébelliau revient deux fois sur cette question, qui ne semble pas douteuse. Ce qui n'empêcha pas que les ambitieux et les politiques profitèrent des troubles religieux pour pousser leur fortune. De même qu'en Allemagne, le plus grand appui de la Réforme fut l'intérêt qu'avaient les princes à conserver les biens sécularisés dont ils s'étaient emparés.

On trouvera aussi, dans l'ouvrage sur l'*Histoire des variations*, les enseignements les plus divers sur les idées de Bossuet en histoire, sur éducation religieuse qu'on donnait à son époque, sur les critiques qui nt été adressées à son ouvrage. Le grand évêque de Meaux ne pouvait encontrer un apologiste plus convaincu, un admirateur plus sincère et lus compétent.

G. Baguenault de Puchesse.

La Mission et le culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen. *Étude sur le paganisme rural*, par J.-G. Bulliot et Félix Thiollier. Autun, Dejussieu; Paris, A. Picard, 1892, in-8 de 483 p., une carte, 12 pl. et 182 fig. — Prix : 15 fr.

En lisant les récits de Sulpice-Sévère, M. Bulliot a été frappé par l'importance de la mission de saint Martin, qui, pendant cinquante-six ans, parcourut la Gaule pour y répandre la nouvelle foi. Le plan d'un livre destiné à mettre en lumière le passage du grand missionnaire était simple : il suffisait de noter dans le pays éduen tous les lieux, églises, ruisseaux, fontaines, collines, placés sous le vocable de saint Martin. Persuadé que le passage de saint Martin fut marqué par la destruction des temples et des monuments divers du culte païen, M. Bulliot nous donne un tableau d'ensemble des ruines romaines éparses sur la contrée dont il s'occupe, et il nous signale de nombreux monuments conservés dans les musées et dans sa propre collection. Je crois, pour ma part, que les causes de destruction de tous ces monuments ont été nombreuses, même sans parler des invasions qui ont certainement traversé le pays éduen. En tout cas, le recueil de M. Bulliot est d'un grand intérêt. On y trouve des bas-reliefs représentant Mercure, les déesses-mères et le dieu au maillet, figuré soit seul, soit à côté de sa parèdre, Arecura. Un bas-relief auquel M. Bulliot donne le nom de Wieland des Gaulois (pl. XII, p. 444) me paraît simplement représenter le même dieu au maillet. M. Bulliot parle du Mercure gaulois armé du marteau (p. 119) et nous dit, à propos d'un bas-relief de sa collection sur lequel est figuré le dieu au maillet, que cette figure pourrait être identifiée avec le Mercure gaulois. C'est là une nouvelle hypothèse qui demanderait à être discutée avec détails. Un groupe en pierre, représentant une femme agenouillée qui embrasse son enfant (p. 186, fig. 98), me paraît appartenir à une époque beaucoup plus rapprochée de nous que la période gallo-romaine.

L'auteur a donné une table des localités citées dans son livre. On regrettera certainement qu'il n'en soit pas de même pour les nombreux monuments figurés que son ouvrage signale pour la première fois.

J.-Adrien Blanchet.

Les Guerres sous Louis XV, par le comte Pajol, général de division. T. VII. Paris, Firmin-Didot, 1891, gr. in-8 de III-599 p., avec portrait de l'auteur. — Prix : 12 fr.

Voici le septième et dernier volume du grand ouvrage consacré p. général comte Pajol aux *Guerres sous Louis XV*. Ce volume compr l'origine et l'historique des régiments permanents restés sur pied qu'à la mort du Roi, avec la description de leur uniforme, les noms mestres de camp et colonels qui les ont commandés ; un historique rap

des différentes armes, infanterie, artillerie et cavalerie, et le tableau de leur développement ; les changements que l'armée a éprouvés par créations, incorporations, réformés, augmentations ou licenciements; les mêmes indications pour les corps francs, distingués par le nom de leurs commandants; la liste des régiments sur pied et de ceux réformés à telle ou telle époque, avec la différence établie de ceux connus par les noms de gentilshommes ou provinces ; le lexique des lois, décrets et ordonnances réglant l'organisation de l'armée ; les usages et coutumes en vigueur parmi les troupes ; les termes spéciaux et les expressions propres à l'art militaire ; en un mot, tout ce qui se rapporte à l'état de l'armée pendant cette longue période de 1715 à 1774. C'est le complément nécessaire d'un ouvrage qui demeurera classique pour l'histoire des guerres du règne de Louis XV. « Ce travail, dit l'auteur, est moins fait pour être lu que pour être consulté ; » mais tous le consulteront avec fruit, et les hommes compétents le liront avec intérêt.

Tous aussi s'associeront à la pensée exprimée dans les lignes par lesquelles se termine la préface de ce volume : « Bien que l'art de la guerre soit entré aujourd'hui dans des voies nouvelles, il est bon de savoir que les nations, avant de s'armer comme pour se précipiter en masse les unes sur les autres, confiaient leur défense à des armées permanentes peu nombreuses, mais appuyées sur de fortes institutions et dont le noyau n'était formé que d'hommes ayant la vocation de leur état. En s'instruisant, on échappera à cette tendance, si commune parmi les hommes de nos jours, qui les porte à mépriser volontiers le passé, c'est-à-dire tout ce qu'ils ignorent ; on cessera de croire, comme on le fait trop à présent, que la France n'a commencé qu'en 1789. »

Un intérêt douloureux s'attache à ces pages, les dernières qu'ait tracées l'auteur si distingué des *Guerres sous Louis XV ;* une mort inattendue est venue le surprendre au moment où il achevait de les revoir. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la pieuse pensée qu'ont eue les éditeurs en reproduisant, en tête de ce septième volume, comme un suprême hommage, le portrait du regretté général Pajol. M. DE LA ROCHETERIE.

La Société des jacobins. *Recueil de documents pour l'histoire du club des jacobins de Paris*, par F.-A. AULARD. T. III. *Juillet 1791 à juin 1792.* Paris. Jouaust; Noblet; Quantin, 1892, gr. in-8 de 713 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce troisième volume comprend une période de onze mois, du lendemain la fuite de Varennes à la veille du 20 juin 1792. On voit tout de suite manifester l'intrigue jacobine contre la royauté et les motions les plus violentes se produire dans le club, jusqu'au moment où elles se traduisent en public par la pétition du 16 juillet, qui amène la scène sanglante Champ de Mars. Les jacobins reculent, dissimulent ; la majorité des

membres se retire et va former le club des feuillants. Tous les efforts pour prévenir cette scission sont inutiles. Plus tard, les événements d'Avignon, très sobrement rappelés ; la lutte contre les prêtres réfractaires ; les décrets sur les émigrés, la fête donnée aux Suisses de Châteauvieux, etc., etc., retentissent avec éclat dans le club.

C'est dans ce volume qu'on verra naître et se développer la haine entre les Girondins et Robespierre ; on suit à la trace le despotisme croissant de ce dernier : il est toujours à la tribune, il ramène tout à lui, tout ce qui concerne sa personne devient affaire d'intérêt public. On l'attaque, il répond longuement, et nous avons déjà un prélude de la discussion qu'il soutiendra plus tard devant la Convention contre Louvet. Ce club des jacobins est d'ailleurs un antre de discorde, et ces « frères et amis, » comme ils aiment à s'appeler, ont des séances des plus tumultueuses. Danton, Collot d'Herbois, Couthon, Robespierre, sont les maîtres ; Camille Desmoulins s'agite autour de ces chefs d'emploi.

Pour donner une idée de la violence qui y régnait, citons textuellement un fait (p. 595) : « Une lettre de Metz annonce le meurtre par la foule irritée d'un certain abbé Fikmon, reconnu coupable du crime de lèse-nation (*applaudissements*). — M. LE PRÉSIDENT (c'était Merlin) : Je ne souffrirai pas que la lecture soit continuée, puisqu'on se permet d'applaudir lorsque la loi a été violée. — M.... Ce n'est pas à la violation des lois que nous applaudissons. Mais l'atrocité du coupable ne nous permettait pas de réfléchir aux formes. — *Plusieurs voix :* La lecture ! la lecture ! Elle est continuée : — J'ai vu, dit l'auteur de la lettre, ce monstre abattu, percé de mille coups. La loi martiale a été proclamée, et à une fièvre sanguinaire a succédé la plus grande tranquillité. » Soit dit en passant : l'éditeur n'aurait-il pas dû nous aviser qu'il s'agit ici de l'abbé *de Ficquelmont* (non Fikmon), chanoine et grand chantre de la cathédrale de Metz ?

Les séances du club des jacobins se tenaient tous les deux jours : des séances extraordinaires avaient même quelquefois lieu dans l'intervalle. C'était une assemblée en face de l'autre, et, quand on a lu les séances du club, on ne s'étonne plus de voir adopter par la Législative, comme plus tard par la Convention, les propositions de loi avec une rapidité et un ensemble qui n'eussent pas été possibles si le club n'avait depuis longtemps discipliné les cœurs et les votes. Pour bien juger le mouvement politique qui ressort de ce volume, il faut attendre le suivant, qui comprendra le 20 juin et le 10 août et toute la période du 10 août au 21 septembre 1792 ; mais, dès maintenant, il est aisé de reconnaître que le 10 août est contenu dans le 17 juillet 1791 comme dans le 20 juin 17

VICTOR PIERRE.

Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec une introduction par M. Camille Rousset, de l'Académie française. Portraits d'après David et Gerard. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de xcvi-416 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si la série continue, je ne sais vraiment pas ce qu'il restera, d'ici à un petit nombre d'années, de la légende napoléonienne. Plus nous allons, au fur et à mesure que les contemporains viennent apporter leur témoignage véridique contre cet homme, Napoléon tend de plus en plus à devenir un condottière vulgaire. A part le génie militaire, qu'il eut, à la vérité, à un degré que n'avait peut-être possédé avant lui aucun chef militaire, y compris Hannibal et César, toutes les grandes qualités de l'esprit que lui avait si bénévolement accordées M. Thiers, dans un livre aussi mensonger que frivole, s'en vont, se détachent, comme les feuilles desséchées de l'arbre secoué par le vent d'automne. Il n'en reste qu'un squelette émacié, qu'un grand tronc dépouillé sous lequel on doute de l'ombre qu'il a pu produire un jour.

Les Mémoires du maréchal Macdonald continuent, sous ce rapport, la série qu'avaient commencée ceux de Mme de Rémusat, les Histoires du général Jung et de Lanfrey, le Napoléon de M. Taine, les Mémoires du colonel Pion des Loches, les études de Forneron sur les émigrés pendant le premier Empire. C'est le jugement d'un contemporain que la gloire militaire n'aveugle point : celui d'un homme qui ne juge pas les événements seulement par leurs conséquences ; c'est l'œuvre d'un écrivain, d'un penseur ; c'est aussi l'œuvre d'un honnête homme. Appartenant à une de ces vieilles familles écossaises qui, au xviie siècle, avaient voulu partager le sort des Stuarts et qui avaient préféré l'exil au parjure, Macdonald, après de fortes études générales et des études militaires très complètes, était lieutenant au régiment irlandais de Dillon, au service de France, quand éclata la Révolution. Sauvé de l'échafaud par la consonance et la physionomie d'un nom étranger dans lequel l'ignorance révolutionnaire ne reconnaissait pas un ci-devant, le jeune officier prit part à toutes les campagnes de la fin du xviiie siècle. Ses connaissances militaires, très supérieures à celles de la plupart de ses collègues improvisés généraux en chef, devaient tout naturellement le mettre en vue : il devait donc avoir, il eut un avancement rapide : lieutenant en octobre 1791, il était colonel de Picardie (aujourd'hui 2e régiment d'infanterie) en 1792, et général de brigade en 1793.

> Colonel à quinze ans, je pense, avec raison,
> Que l'on peut à trente ans m'honorer du bâton....

lisait un cadet de famille dans un opéra-comique joué quelque temps avant la Révolution : Macdonald devait, ou peu s'en faut, réaliser ce rêve l'allure fantastique.

Il n'eût tenu qu'à lui d'être compris dans la première promotion de

maréchaux, en 1804; mais il lui manquait pour cela la souplesse d'un Ney ou d'un Masséna. Cet officier de l'ancien régime était tout l'opposé d'un homme de cour ; il avait ses idées et il y tenait, parce qu'il n'en adoptait que de sages, de réfléchies, de justes. Sans jamais faire de politique, il avait blâmé la condamnation de Moreau, l'étranglement de Pichegru : cela suffit à Napoléon pour mettre Macdonald de côté, comme il fit de tant d'autres, de Lecourbe en particulier, le vainqueur de Souvaroff en 1799. Macdonald fut donc tenu, pendant plusieurs années, dans une demi-disgrâce et il fallut le rôle prépondérant, décisif, qu'il joua à la bataille de Wagram, pour arracher à l'Empereur ce bâton de maréchal, dont il s'était rendu digne plus que et avant beaucoup d'autres.

Ce jour-là Napoléon et Macdonald parurent réconciliés ; mais si d'un côté la paix était faite, de l'autre elle n'était qu'apparente. L'Empereur n'aimait pas les capacités : il craignait toujours qu'elles ne lui portassent ombrage ; de même que le *Bulletin* annonçant la victoire d'Iéna avait à peine parlé de celle d'Auerstædt, de même le *Bulletin* de Wagram fit à peine mention du nom de Macdonald.

Le nouveau maréchal ne voulut pas faire attention à cette injustice : comment supposer — peut-être en doutait-il lui-même — qu'il eût gagné une bataille dans laquelle Napoléon commandait en chef? Mais, au fond, Napoléon savait la vérité, et, dans son cœur, il ne pardonnait pas plus Wagram à Macdonald qu'il n'avait pardonné Auerstædt à Davoust. Entre temps, les événements marchaient : la guerre d'Espagne avait commencé à ébranler le colosse aux pieds d'argile ; la campagne de Russie allait lui donner, à un autre bout de l'Europe, une autre secousse, et, enfin, la désastreuse année 1813 devait ramener les armées françaises sur la rive gauche du Rhin pour ne plus les en laisser sortir.

Macdonald prit part à toutes ces opérations, déployant partout les ressources d'une organisation militaire géniale et celle d'un caractère supérieur aux événements. Sa conduite à Leipzig fut héroïque, mais que pouvaient la bravoure et l'intelligence dans ces circonstances lamentables où la trahison des uns, la lâcheté des autres, l'incurie du plus grand nombre, enfin l'affaissement mental de l'Empereur lui-même, s'accumulèrent pour nous perdre?

Nous avons lu bien des récits de cette désastreuse campagne de 1813, notamment les deux volumes si pleins de détails du général de Vaudoncourt, qui passent jusqu'ici pour ce qui a été écrit de plus exact et de plus ample sur ce sujet, mais nous n'avions rien vu encore d'aussi éloqu[illegible] d'aussi poignant, d'aussi tristement lamentable que le récit du maré[illegible] Macdonald. L'entassement de nos régiments en déroute à l'entrée [illegible] pont détruit de l'Elster, ce spectacle de milliers de malheureux tend[illegible] leurs mains vers le maréchal et le suppliant de ne pas les abandon[illegible] la vue de centaines d'infortunés s'élançant dans le fleuve pour échap[illegible]

à l'ennemi et préférant la mort à la perte de leur liberté : c'est un tableau d'horreur qui n'a d'égal que le passage de la Bérésina. La campagne de 1813 est la partie des Mémoires de Macdonald la plus dramatique et la plus émouvante ; il en est une autre qui, au point de vue politique, ne lui est en rien inférieure comme intérêt : c'est, en premier lieu, la fin de la campagne de 1814 et les négociations qui aboutirent à l'abdication de l'Empereur ; en second lieu, les détails sur le débarquement du golfe Jouan, la marche de Napoléon sur Paris, et la retraite sur Gand du roi Louis XVIII.

A propos de l'abdication de l'Empereur, les Mémoires de Macdonald mettent bien en lumière cette vérité qu'à la fin de 1814, la France, lasse de quinze années de despotisme, avait séparé sa cause de celle de Napoléon et qu'elle était décidée à secouer le joug de ce maître intolérable. Quand le vaincu de Leipzig appela à Fontainebleau ses maréchaux pour leur donner ses ordres relatifs à la marche sur Paris, ce fut à Macdonald qu'échut le périlleux honneur de signifier au souverain que l'armée refusait catégoriquement d'obéir à de telles injonctions. On craignait un éclat ; un nombre considérable d'officiers tinrent à accompagner le maréchal au palais pour l'arracher aux violences possibles d'un homme qu'on savait capable de tout. Mais ces précautions devaient être inutiles. La puissance de Napoléon n'était plus qu'une ombre qui pouvait faire illusion encore à son entourage, mais dont lui même sentait mieux que personne l'inanité : l'ex-souverain se résigna. « J'aurais cru qu'il aurait éclaté, écrit à ce propos le duc de Tarente. Au contraire, sa réponse fut faite avec calme et douceur. » Calme et douceur de l'impuissance, mais non de la résignation, assurément.

Le rôle joué par Macdonald au moment du retour de l'île d'Elbe ne fut ni moins net ni moins honorable que celui qu'il avait tenu en 1814. Ayant accueilli loyalement la Restauration, le maréchal fut du petit nombre des fidèles qui gardèrent leur serment vis-à-vis de Louis XVIII. Et certes, ce ne furent point les sollicitations qui lui manquèrent ; mais Napoléon eût pu s'éviter la peine de telles démarches : il connaissait assez le duc de Tarente pour n'ignorer pas qu'elles étaient inutiles.

Tel est ce livre, extrêmement curieux, plein d'intérêt, plein de détails inédits, de réflexions, d'enseignements d'une haute portée, bien autrement authentique et d'une tout autre valeur que les Mémoires de Marbot. Nous ignorons pour quel motif M. Camille Rousset a cru devoir ıettre en tête de ce volume un résumé banal d'événements si bien ıcontés par leur auteur. Les fleurs de rhétorique dont l'académicien a rné cette introduction sont bien incolores auprès des touches rudes et igoureuses de l'écrivain-soldat. Ce hors-d'œuvre pouvait passer dans la *ievue des Deux Mondes*, loin du texte du maréchal ; mais dans le livre ıême, le contact est trop direct et la comparaison devient choquante.

Nous conseillons à l'éditeur de supprimer ce malencontreux avant-propos dans la prochaine édition. ARTHUR DE GANNIERS.

Le Présent et l'avenir du catholicisme en France, par l'abbé DE BROGLIE. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 273 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'an dernier, dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Taine, poursuivant ses études sur les *Origines de la France contemporaine*, aborda la question de l'Église catholique en France, de son organisation, de ses forces et de son avenir. Après un tableau très vivant, très loyal, très rassurant aussi de sa hiérarchie ; après avoir montré le Pape dans sa puissance incontestée ; les évêques fidèles au chef, pieux, dévoués, obéis ; les prêtres disciplinés à merveille, enfin les ordres religieux dans leur épanouissement spontané et fécond, l'auteur qui, dans le christianisme, saluait un agent de progrès, se retourne tout à coup pour le vouer à une décadence certaine ; il a le présent, il ne saurait avoir l'avenir, car il est en désaccord avec la science moderne.

On attendait autre chose. Tant de loyauté, tant de clairvoyance aboutir à enfermer le christianisme dans une impasse ! Lui reconnaître tant de vigueur et le taxer d'anémie ! Montrer les ailes dont il soulève le genre humain depuis tant de siècles, et couper le fil de sa vie à bref délai ! Il y a de l'illogique dans cette thèse : c'est ce que M. l'abbé de Broglie a entrepris de démontrer.

On ressent un double plaisir à lire ce livre. Le premier, c'est d'assister à la lutte courtoise de deux grandes intelligences parties de points si opposés ; le second, c'est de constater la fermeté et la sagacité des réponses. M. l'abbé de Broglie a une méthode rigoureuse : on sent le mathématicien qui avance de théorème en théorème, sans laisser derrière lui rien d'indémontré. Mieux encore, c'est le dialecticien qui aperçoit les points faibles, qui distingue, démêle, redresse les formules et les termes détournés de leur sens, signale les erreurs de faits, et qui, de point en point, écarte les ténèbres et fait la lumière. M. Taine donne la sainte Eucharistie comme constituant la force de l'armée chrétienne ; mais pour lui, c'est une hypnose, une occasion de visions et d'extase dans lesquelles la foi elle-même doit disparaître. Plus loin, il essaie de montrer que le christianisme est dépassé par la science ; qu'il établit en vain des ponts fragiles pour maintenir des communications apparentes avec elle ; que tout savant catholique doit avoir en soi une cloison étanche où la foi est d'un côté, la science de l'autre, sans que l'un et l'autre se touchent. Enfin, à ses yeux, si la foi agit sur le cloître, sur le groupe restreint, elle n'agit plus sur la foule.

Nous n'avons pas ici à analyser la réfutation de M. l'abbé de Broglie il nous suffira de dire qu'il ne se borne pas à se maintenir sur la défen-

sive; il montre à son tour qu'il ne faut pas confondre des résultats scientifiques plus ou moins contrôlés avec la science elle-même; que cette science si hautaine vit souvent d'hypothèses et que « les ponts fragiles » ne sont que trop à son usage : des exemples saisissants appuient cette partie de la réponse. Quant à l'avenir du catholicisme, ce groupe même restreint, dont parle M. Taine, n'est-il pas une grande force? Quels progrès il a déjà accomplis! « C'est le sel de la terre, destiné à empêcher la masse de se corrompre. » En dernier lieu, M. l'abbé de Broglie dénonce l'hostilité de la secte antichrétienne qui domine violemment la France. Mais c'est une crise, une force brutale et hypocrite, pleine de dangers sans doute, mais qui ne nous laisse pas sans espérances. « L'entreprise de déraciner entièrement la religion du sol de la France est chimérique.... Il dépend de nous, par notre courage, par l'exercice croissant de notre libre arbitre, de hâter la victoire.... Il y a aussi la part de la Providence.... Ne pouvons-nous pas, nous qui avons porté le poids de l'épreuve, espérer que ceux qui nous suivent seront plus heureux que nous, qu'ils moissonneront dans la joie ce que nous avons semé dans les larmes? »

Disons en terminant que ce livre a un dernier mérite : il est court. L'auteur a condensé ses raisonnements et ne leur en a donné que plus de relief. Il profitera à tous ceux qui le liront; souhaitons que dans le nombre on puisse compter un jour celui qu'il réfute! VICTOR PIERRE.

BULLETIN

Sacerdos maximus omnes Christi Jesu ministros viam et veritatem docens. BERNARDINUS AQUILANTE. Rome, Lille et Paris, Desclée, 1891, in-32 de 127 p. — Prix : 1 fr. 50.

Amateur passionné de la forme élégante sous laquelle le Saint-Père donne ses enseignements à l'Église, M. Aquilante s'est plu à relever, dans les encycliques de Léon XIII, les passages qu'il regardait comme les mieux appropriés aux prêtres, et à offrir à ses frères dans le sacerdoce ces « excerpta » pour nourrir leur ferveur et exciter leur zèle. A côté de cette généreuse pensée, il y a sans doute le désir d'honorer, par un hommage délicat, le sage Pontife que l'Église a le bonheur de posséder, mais personne ne songera à s'en plaindre et chacun de ces chapitres sur la vie sacerdotale, le devoir de la prière, la dévotion à Marie et à Joseph, la lutte contre l'esprit du monde, l'amour de saint François pour la croix, sera également goûté.

G. P.

Cérémonies de l'installation des curés, par l'abbé E. DUPLESSY. Paris, Leday, 1892, in-32 de 152 p. — Prix : 0 fr. 60 c.

M. Duplessy a voulu mettre à la disposition des fidèles un manuel capable de soutenir leur attention et de guider leur piété lors des cérémonies d'installation d'un nouveau curé dans une paroisse. L'idée était heureuse,

car elle répondait à un besoin, et nous sommes persuadé que le rédacteur a rendu ainsi un réel service à beaucoup de bonnes âmes qui ne saisissent peut-être pas toujours le caractère profond des cérémonies en usage dans cette circonstance. G. P.

Nomographie. — *Les Calculs usuels effectués au moyen des abaques*, par MAURICE D'OCAGNE, ingénieur des ponts et chaussées. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de 96 p. et 8 pl. — Prix : 3 fr. 50.

L'emploi des procédés graphiques pour représenter des grandeurs variables est aujourd'hui devenu vulgaire; les journaux quotidiens nous donnent la courbe du cours de la Bourse, et chacun sait en faire usage pour les opérations les plus simples. On sait, par exemple, qu'en tirant une ligne horizontale à travers la courbe, on déterminera les époques auxquelles la grandeur représentée a eu des valeurs égales. On connaît aussi depuis longtemps beaucoup de procédés de calcul graphique; ainsi, on extrait la racine carrée d'un nombre en construisant la moyenne proportionnelle entre la longueur qui le représente et celle qu'on a prise pour représenter l'unité.

On comprend qu'en combinant ces procédés avec la représentation géométrique des grandeurs, on arrive à résoudre graphiquement beaucoup de problèmes importants.

Mais il y a bien des manières d'effectuer cette combinaison. Plusieurs savants, depuis Louis Pouchet, en 1795, jusqu'à MM. Lalanne, Massau, Lallemand, ont montré, dans des cas particuliers de plus en plus nombreux, comment on peut la réaliser sous la forme de tableaux à graduation ou « abaques, » qui donnent à vue ou par des tracés extrêmement simples la solution du problème pour des données variables. Un abaque fournit donc en une page, souvent de petites dimensions, l'équivalent d'une table de comptes faits dont le calcul et l'impression exigeraient la plupart du temps un travail et une dépense hors de proportion avec l'objet.

M. d'Ocagne, après avoir lui-même traité un certain nombre de questions de ce genre, a réussi à dégager les principes généraux qui président à leur solution et à réduire en corps de doctrine la construction des abaques. Ce n'est pas un simple jeu d'esprit. Dans certains cas, l'emploi de ces procédés a permis d'économiser le travail de nombreux calculateurs. C'est donc un véritable service que la publication de M. d'Ocagne rend aux hommes d'étude et aux ingénieurs. E. VICAIRE.

La Musique et le dessin, *considérés comme moyens d'éducation*, par GUSTAVE DEREPAS, docteur ès lettres, agrégé de philosophie. Paris, Poussielgue, 1892, brochure de III-91 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cet opuscule contient deux leçons sur la musique et le dessin, professées en Algérie à un cours d'enseignement secondaire de jeunes filles, et six lettres sur la musique classique, dont les deux dernières plus particulièrement consacrées à Mozart et à Beethoven. L'auteur démontre que la musique et le dessin sont un puissant moyen de parfaire l'éducation; la musique surtout donne à l'âme la faculté d'exprimer l'inexprimable, ce intime et profond auquel la parole ne saurait suffire. Cet intéressant s est traité d'un point de vue fort élevé ; c'est une œuvre de « philoso musicale, » si je puis dire, complétée, dans un développement à notre trop restreint, par les lettres sur la musique classique, l'orchestre et l'e tique musicale.

La supériorité des instruments sur la voix humaine est une thèse

M. Derepas soutient avec honneur, quoiqu'elle soit contestable; enfin le parallèle entre Mozart et Beethoven, en rapprochant la vie et les œuvres des deux grands génies, nous montre l'un plus « parfait » peut-être dans son « exquise correction, » l'autre plus « puissant » parce que sa musique est plus « vécue. » ANDRÉ DE B.

Un Pèlerinage à Bayreuth, par ÉMILE DE SAINT-AUBAN. Paris, Savine, 1892, in-12 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au début de son livre, M. E. de Saint-Auban (qui aurait pu se passer de nous dire qu'il n'est pas « extrêmement âgé, » car son livre nous le laisse trop voir) proteste qu'il n'est qu'un admirateur, nullement un adorateur de Wagner. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs d'intituler son livre : *Un pèlerinage*, d'appeler Bayreuth la « Ville sainte, » et de nous apparaître à peu près tout le temps de son pèlerinage dans une attitude qui ressemble fort à celle de l'adoration. Quoique l'auteur ait pris soin de s'en défendre, « le dieu Wagner » plane sur son œuvre, et l'enthousiasme qu'il inspire s'exhale en une série de cantiques écrits dans une langue maniérée, précieuse, obscure et très souvent entachée de galimatias. Dans les entr'actes, le pèlerin détend un peu sa lyre pour chanter, en des pages familières, les actrices en train « d'ajuster leurs corsages ou d'étirer leurs bas. » Mais, je l'avoue en toute sincérité, ceci ne me paraît pas compenser cela. Il a bien vite fait d'ailleurs de remonter sur son tréteau, et d'entonner à nouveau des hymnes qui n'en finissent plus, et où les chants mystiques alternent avec des couplets beaucoup moins édifiants. C'est un bien singulier mélange. Et voilà pourtant ce qu'on gagne à fréquenter Wagner, grand génie peut-être, mais, à coup sûr, génie fort peu français, méritât-il, comme on le dit, pour sa musique et pour ses poèmes, la double couronne de Beethoven et de Shakespeare. Voilà un jeune homme qui doit avoir du talent, il le montre en plus d'une page; il s'en va pèleriner à Bayreuth, et il en revient avec un livre où l'on a vraiment de la peine à retrouver quelques traces de ces dons précieux qui constituent notre esprit national. Nous souhaitons que la leçon lui profite, sinon il ira se perdre dans le trop nombreux troupeau des décadents, symbolistes, romanistes, mages, cabalistes et autres, et ce sera vraiment dommage. Divers passages de son livre nous laissent croire qu'il méritait mieux. P. TALON.

Contes allemands du temps passé, traduits par F. FRANCK et E. ALSLEBEN. Paris, Perrin, 1892, in-12 de XI-468 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que les frères Grimm ont publié un recueil de traditions allemandes. La traduction en a été faite par M. Theil et forme deux volumes in-8, publiés chez Levassu en 1838. Dans l'œuvre germanique, qui s'adresse spécialement aux folkloristes, MM. F. Frank et E. Alsleben ont choisi dix-sept jolis contes qu'ils ont traduits de nouveau et les ont fait suivre de récits analogues empruntés à Simrock, Rechstein, F. Hoffmann, Winter, Schanz, Musæus et Tieck. Ces contes sont accompagnés de notices sur leurs auteurs et précédés d'une préface de M. Ed. Laboulaye, de l'Institut, qui donne de bonnes notions sur l'origine et la nature des contes, mais croit trop peut-être à leur inspiration mythique. GRISBERG.

Les Légendes fribourgeoises, 2e édition, par S. Genoud. Fribourg, librairie de l'Œuvre Saint-Paul, 1892, in-12 de xx-292 p. — Prix : 2 fr.

M. Genoud écrit d'un style agréable ; les vers mêmes naissent, sous sa plume, faciles et harmonieux : il n'y a pas à s'étonner qu'il ait habillé littérairement ses légendes et qu'il en ait rimé quelques-unes. Les folkloristes tiennent à une rédaction plus simple et faite, en quelque sorte, sous la dictée d'abrupts narrateurs, mais ils trouveront néanmoins, dans le volume de M. Genoud, des récits qui les intéresseront, surtout parmi ceux qui sont relatifs aux bergers, aux *armaillis*, comme on dit dans le patois du pays, dont l'auteur nous donne aussi quelques échantillons poétiques. Ce livre mérite donc de ne pas être dédaigné par les érudits qui s'occupent des traditions populaires et d'être bien accueilli par les lecteurs qui ne demandent à ces traditions que d'occuper quelques instants de loisir. Il est d'ailleurs composé avec une retenue qui permet à tous les yeux de le parcourir.

Grisberg.

Le Râmâyana, poème sanscrit de Valmiky, traduit en français par Hippolyte Fauche. Paris, Flammarion, in-16 de v-314 p. — Prix : 2 fr. 50.

Feu Hippolyte Fauche, ayant traduit le Râmâyana en neuf volumes (1854-1858), en fit un abrégé en deux volumes (1864), destiné, dans sa pensée, à populariser le chef-d'œuvre indien. Le petit volume publié par la librairie Flammarion est un abrégé de l'abrégé de Fauche. Après cette triple opération, il serait merveilleux qu'il restât quelque chose du Râmâyana. Et, en effet, il n'en reste rien.

F.

Victor Hugo apologiste, *abrégé du dogme et de la morale catholique.* Extrait des œuvres de Victor Hugo, par l'abbé E. Duplessy. Paris, J. Leday, 1892, in-12 de 214 p. — Prix : 2 fr.

Victor Hugo et son œuvre poétique, conférence par l'abbé J.-L. Lenoir. Paris, Vic et Amat, in-8 de 42 p. — Prix : 1 fr.

Si M. l'abbé Duplessy s'était simplement proposé d'extraire de l'œuvre immense de Victor Hugo les belles pièces et les superbes vers où le poète, inspiré par la beauté du christianisme, chante Dieu, la religion, les vertus, avec cet art merveilleux qu'il possédait à fond et cette force et cet éclat que le génie donne à ce qu'il touche, nous applaudirions pleinement à son entreprise. Mais vouloir faire de Victor Hugo un apologiste, prétendre qu'on puisse, de son œuvre, « former une exposition, une apologie presque complète du dogme, de la morale et du culte chrétien, » chercher à donner un « abrégé du dogme et de la morale catholique extrait des œuvres de Victor Hugo, » voilà qui nous paraît bien risqué, absolument étrange. Le catholicisme, heureusement, n'a pas besoin d'un tel apologiste, et ses défenseurs, — je ne parle même pas des premiers, mais de ceux du second rang, — ont une autre force de pensée et de philosophie, s'ils ne possèdent pas au même degré la richesse de l'imagination, l'éclat et la sonorité du style. Le titre de cet ouvrage nous paraît donc malheureux, mais, cette critique faite, hâtons-nous d'ajouter que l'œuvre de M. l'abbé Duplessy est intéressante et contribue à nous rendre plus indulgent pour le pauvre grand poète.

— Encore Victor Hugo. La conférence de M. l'abbé Lenoir ne nous ouvre pas des horizons nouveaux — ce qui, d'ailleurs, devient bien difficile — mais elle a le mérite d'apprécier avec goût et justesse l'œuvre du poète. L'orateur nous montre Victor Hugo incomplet, surtout inégal. Il estime parti-

culièrement les premiers vers de son auteur et ceux qui, plus tard, furent encore inspirés par la religion et ses grands principes. Il pense qu'il restera une partie de l'œuvre de Victor Hugo, mais une partie seulement, et celle peut-être qui est aujourd'hui la moins prisée.

P. Saint-Marcel.

Essai de martyrologe de l'ordre des Frères mineurs *(cordeliers, conventuels et observants, récollets et capucins) pendant la Révolution française (1792-1800)*, par le P. Édouard d'Alençon, des Frères mineurs capucins. Paris, Poussielgue, 1892, in-8 de 47 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est une heureuse idée que d'avoir essayé le martyrologe des Frères mineurs sous la période révolutionnaire. Il serait à souhaiter que chaque grand ordre dressât la liste des victimes qu'il a comptées. Faudrait-il la dresser mois par mois, comme vient de le faire le P. Édouard d'Alençon? Cette distribution, qui offre des avantages au point de vue de la piété et pour former comme un calendrier de souvenirs, a le tort, sous le rapport historique, non seulement de mettre de la confusion dans l'esprit, mais d'obliger le lecteur attentif à reconstituer à chaque pas l'ordre chronologique. N'eût-il pas été préférable de ranger chaque série de victimes sous la rubrique de la persécution spéciale qui l'atteignit : massacres de septembre 1792, échafauds de la Terreur, pontons de 1794, déportations de 1797 à 1799? L'auteur a consulté bien des ouvrages; il les cite avec grand soin, il les contrôle les uns par les autres; il a pu de temps en temps se reporter directement aux archives locales ou recueillir des renseignements parmi ses frères en religion. Eh! n'est-ce pas surtout dans les dépôts de son ordre, si la Révolution n'avait tout dispersé, que le P. Édouard d'Alençon aurait dû pouvoir puiser les éléments de ces listes funèbres? Il lui a fallu glaner çà et là, glaner péniblement; la contribution qu'il offre à ce prix à l'histoire religieuse de la Révolution française n'en est que plus précieuse.

Une table par ordre alphabétique donne la liste de tous les noms cités et facilite les recherches. Aux noms de famille, peut-être eût-il fallu ajouter les noms de religion. — Le P. Bruno de la Villeneuve (Jean-François Daviot), est mentionné comme mort à Yracoubo « le 14 octobre 1798, suivant les uns, en 1800 suivant les autres » (p. 31). Il y a, je crois, confusion : Jean-François Daviot est mort le 14 octobre 1798 à Yracoubo, et son cousin, Denis Daviot, est mort le 10 octobre 1800, à Sinnamary. Victor Pierre.

Sept Paroles de N. T. S. P. le Pape Léon XIII, par Mgr Joseph-Amand Fava, évêque de Grenoble. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-8 de 40 p. — Prix : 0 fr. 50.

Sous ce titre, le vaillant évêque de Grenoble fait un commentaire en sept points de l'allocution prononcée par S. S. Léon XIII dans le consistoire du 14 décembre dernier. On peut le résumer ainsi : 1° L'Ennemi déclaré du Pape ; 2° la Douleur du Pape; 3° les Ennemis hypocrites du Pape; 4° le Présent difficile et l'avenir sombre; 5° la Paix offerte par le Pape à l'Italie; 6° la Franc-maçonnerie et la Papauté; 7° Avis aux gouvernants et recommandation aux catholiques. Le commentaire conclut par un « plan d'action » destiné à assurer au Pape la sécurité et l'indépendance et à notre pays la pacification religieuse. Ces graves enseignements correspondent merveilleusement aux besoins de l'heure présente. Nous les signalons aux catholiques, qui les méditeront avec respect et voudront sûrement en faire leur profit.

P. Talon.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le R. P. Dom Pius-Bonifacius Gams, de la congrégation bénédictine de Munich, est mort le 11 mai dernier. Le savant bénédictin a publié plusieurs ouvrages, dont les plus importants se rapportent à l'histoire ecclésiastique générale et à celle d'Espagne. Cependant le travail qui l'a recommandé davantage à la reconnaissance des érudits est cette *Series episcoporum*, si commode, si utile et si généralement exacte, malgré quelques lacunes et quelques erreurs. Il a également eu la patience de dresser quelques tables de matières, notamment pour l'histoire ecclésiastique de Möller. Nous citons de ce consciencieux écrivain : *Die 7 Worte vom Kreuze* (1845, in-8) ; — *Ausgang und Ziel der Geschichte* (1850, in-8) ; — *Johann der Täufer im Gefängniss* (1853, in-8) ; — *Die Geschichte der Kirche Christi im 19 Jahrhundert* (1854-1859, 4 vol. in-8) ; — *Die XI Säcular Feier des Martyrertodes des heiligen Bonifacius, des Apostels der Deutschen, in Fulda und Mainz* (1855, in-8) ; — *Die Kirchengeschichte von Spanien* (1862-1879, 5 vol. in-8) ; — *Die Organisirung der Peterspfenniges* (1862, in-8) ; — *Katechetische Reden* (1862, 2 vol. in-8) ; — *Der Peterspfennig als Stiftung* (1866, in-8) ; — *Das Jahr des Martyrertodes der Aposteln Petrus und Paulus* (1867, in-8) ; — *Zur Geschichte der spanischen Staatsinquisition* (1878, in-8) ; — *Series episcoporum* (1873, in-4) ; — *Hierarchia catholica. Supplementum I ad opus : Series episcoporum* (1879, in-4) ; — *Der Bonifacius Verein im Deutschland* (1880, in-12) ; — *Series.... qua series episcoporum completur* (1886, in-4).

— Le comm. Giovanni-Battista di Crollalanza, fondateur de la R. Accademia araldica italiana, directeur du *Giornale araldico* et de l'*Annuario della nobiltà*, est mort le 8 mars dernier à Pise. C'est à la revue qu'il avait fondée que nous empruntons les quelques renseignements que nous donnons ici et la liste de ses ouvrages. Né à Fermo, le 19 mars 1819, il montra, dès son jeune âge, beaucoup d'ardeur pour l'étude. Après quelques essais poétiques et dramatiques, il se consacra entièrement aux recherches historiques. C'est pendant qu'il dirigeait le collège national d'Imola, après avoir enseigné dans quelques autres et fondé lui-même celui du Prince Humbert à Carpi, que l'ardeur que son fils Goffredo montrait pour la science héraldique appela son attention sur une matière dont il fit dès lors l'objet de ses études. En 1874, il fonda le *Giornale araldico* à Fermo ; en 1875, il établit à Pise l'Académie héraldique ; en 1879, il publia le premier annuaire de la noblesse italienne. Plus de trente sociétés savantes d'Italie et du monde entier s'étaient fait un honneur de l'inscrire parmi leurs membres. Il a publié : *Il Goudar dilucidato ossia nuovo compendio di grammatica francese* (1841, in-8) ; — *Il Teofilologo* (1844, in-8) ; — *Di Chateaubriand e della sua Poesia sacra* (1844, in-12) ; — *Poesie varie* (1845, in-8) ; — *Ispirazioni melancoliche* (1845-1846, in-8) ; — *Canti popolari* (1846, in-8) ; — *Il Senam* (1846, in-16) ; — *La Potenza militare della Russia* (1851, in-8) ; — *L'Amor materno* (1853, in-8) ; — *Jefte* (1855, in-16) ; — *L'Enciclopedia contemporanea* (1855-1859, in-8) ; — *Storia militare di Francia dell' antico e medio evo* (1856-18 3 vol. in-8) ; — *Dei Normanni o Danesi, de' loro costumi di mare, navi guerra, e della loro tattica navale* (1857, in-8) ; — *L'Impero indo-brittan e la sua potenza militare* (1857, in-8) ; — *Origine e gesta di Giovanna Da* (1859-1862, in-8) ; — *Storia del Contado di Chiavenna* (1867-1870, in-8) ; *Memorie storico-genealogiche della famiglia Manzano del Friuli* (1874, in- — *Il Generale argentino D. Emanuele Belgrano e la sua origine italia*

(1874, in-8) ; — *La Nuova Arma' del regno d' Italia* (1875, in-8) ; — *Cenni genealogici della nobile famiglia Sarzana* (1876, in-8) ; — *Appunti storici e genealogici sulla stirpe Waldee-Mels-Colloredo* (1876, in-8) ; — *Memorie storico-genealogici della stirpe Waldee-Mels-Colloredo* (1876, in-8) ; — *I Conti Balbiani di Chavienna e loro diramazioni* (1878, in-8) ; — *Cenni storici e genealogici della stirpe dei Brentano* (1878, in-8) ; — *I Rosso di Sicilia* (1878, in-8) ; — *Cenni storici e genealogici della famiglia Fabbroni* (1881, in-8) ; — *Tavole genealogiche della famiglia Picenardi* (1881, in-8) ; — *La Famiglia Plauta* (1881, in-8) ; — *Notizie istorico-legali della casa Geremia o Geremei* (1882, in-8) ; — *Cenni storici e genealogici delle nobili famiglie de Massa e Giustiniani* (1886, in-8) ; — *Dizionario storico-blasonico delle famiglie nobili e notabili italiane estinte e fiorenti* (1886-1890, 3 vol. gr. in-8).

— Nous devons aussi une mention spéciale à M. Matthieu-François-Adrien Mathurin DE LESCURE, mort le 7 mai, à Clamart. Il était né à Paris en 1833. Après avoir été attaché pendant trois ans au secrétariat du ministère d'État sous M. Rouher (1865-1868), il entra au Sénat parmi les secrétaires-rédacteurs (1876), dont il était devenu le chef. En dehors de quelques romans, il a consacré presque tous ses loisirs à des travaux historiques. C'est surtout l'histoire intime et anecdotique qui attirait son attention. Le *Polybiblion* a d'ailleurs eu souvent occasion de signaler à ses lecteurs les travaux de M. de Lescure. Il a édité un assez grand nombre de Mémoires et de Correspondances. On sait, notamment, qu'il a dirigé, après M. Barrière, la *Collection de Mémoires relatifs au XVIIIe siècle*, publiés par la maison Firmin-Didot. Voici la liste de ses diverses publications : *Les Philippiques de M. Joseph de la Grange-Chancel* (1858, in-12) ; — *Eux et elles, histoire d'un scandale* (1860, in-12) ; — *Les Maîtresses du Régent. Études d'histoire et de mœurs sur le commencement du XVIIIe siècle* (1860, in-12) ; — *La Nouvelle Question d'Orient* (1860, in-8) ; — *Les Confessions de l'abbesse de Chelles, fille du Régent* (1863, in-12) ; — *La Vraie Marie-Antoinette, étude historique, politique et morale* (1863, in-8) ; — *Journal et Mémoires (1715-1737) de Marais Mathieu, avocat au Parlement de Paris, sur la Régence et le règne de Louis XV* (1863-1868, 4 vol. in-8) ; — *Les Amours de Henri IV* (1864, in-12) ; — *Le Panthéon révolutionnaire démoli*, portraits historiques et politiques (1865, gr. in-8) ; — *La Princesse de Lamballe, Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, sa vie, sa mort (1749-1792)* (1864, in-8) ; — *Les Amours de François Ier* (1865, in-12) ; — *Les Autographes et le goût des autographes en France et à l'étranger* (1865, in-8) ; — *Correspondance complète de la marquise du Deffand, avec ses amis* (1865, 2 vol. in-8) ; — *Marie-Antoinette et sa famille* (1865, gr. in-8) ; — *Correspondance secrète inédite sur Louis XIV, Marie-Antoinette, la cour et la ville (1777-1792)* (1866, 2 vol. in-8) ; — *Jeanne d'Arc, l'héroïne de la France* (1866, gr. in-8) ; — *Lord Byron, histoire d'un homme (1788-1824)* (1866, in-12) ; — *Napoléon et sa famille (1769-1821)* (1867, in-8) ; — *Le Château de Malmaison* (1867, in-12) ; — *Les Palais de Trianon* (1867, in-12) ; — *La Vraie Marie-Antoinette* (1867, in-8) ; — *Nouveaux Mémoires du duc de Richelieu (1696-1788)* (1869, 4 vol. in-12) ; — *Mémoires du marquis de Boissy (1798-1866)*, publiés sous le pseudonyme de Paul Breton (1870, 2 vol. in-8) ; — *Marie Stuart* (1871, gr. in-8) ; — *Henri IV (1553-1610)* (1873, gr. in-8) ; — *Les Chevaliers de la mouche à miel* (1874, 2 vol. in-12) ; — *La Dragonne* (1875, in-12) ; — *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIIIe siècle, t. 29 à 37* (1875, in-12) ; — *Mémoires de Mme la comtesse de Staal* (1876, 2 vol. in-16) ; — *Les Cadets de Gascogne* (1877, in-12) ; — *Le Château de Barbe-Bleue* (1877, in-12) ; — *François Ier (1497-1547)* (1878, in-8) ; — *Mademoiselle de Cagliostro* (1878, in-8) ; —

Le Démon des Montchevreuil (1880, in-12) ; — *Les Femmes philosophes* (1880, in-12); — *Œuvres choisies de Rivarol* (1880, 2 vol. in-16); — *Discours sur les passions de l'amour, de Blaise Pascal* (1881, in-12) ; — *Les Mères illustres* (1881, gr. in-8) ; — *Œuvres choisies de M. de Saint-Évremont* (1881, in-12) ; — *Souvenirs de Mme la marquise de Caylus* (1881, in-16) ; — *L'Amour sous la Terreur* (1882, in-12) ; — *Les Grandes Épouses* (1883, in-8) ; — *Le Monde enchanté, choix de douze contes de fées de Perrault, précédé d'une histoire des fées et de la littérature féerique* (1883, gr. in-8); — *Œuvres morales de Mme la marquise de Lambert* (1883, in-12); — *Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'émigration (1753-1801)* (1883, gr. in-8) ; — *Vie de Marianne, de Pierre Carlet de Chamblin, de Marivaux* (1883, 3 vol. in-16) ; — *Lettres d'amour de Henri IV* (1886, in-18) ; — *Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny* (1887, in-16) ; — *François Coppée : l'homme, la vie et l'œuvre (1842-1889)* (1889, in-18) ; — *Les Deux Frances. Histoire d'un siècle (1789-1889), récits d'une aïeule centenaire à ses petits-enfants* (1889, gr. in-8).

— M. Jules Delpit, qui est mort le 25 mars dernier, était un érudit distingué. Il était né en 1808. Membre de l'Académie de Bordeaux, secrétaire des *Archives historiques de la Gironde*, la plupart de ses travaux se trouvent dans les recueils provinciaux. Nous citerons de lui : *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre*, tome Ier (1847, in-4); — *Réponse d'un campagnard à un Parisien, ou Réfutation du livre de M. Veuillot, sur le Droit du seigneur* (1867, in-4); — *Origines de l'imprimerie en Guyenne* (1869, in-8); — *Le Droit du seigneur, réplique d'un campagnard à un Parisien, ou Seconde réponse à M. Louis Veuillot* (1873, in-8); — *Le Prince ridicule, mazarinade inédite* (1873, in-8) ; — *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque municipale de Bordeaux*, tome I (1881, in-4); — *Le Théâtre à Bordeaux, étude historique* (avec Hippolyte Minier) (1883, in-8).

— On annonce encore la mort de : M. Bablot d'Orbleuse, qui avait créé plusieurs journaux importants au Mexique, mort le 12 mai ; — de Mlle de Begon, qui a écrit, sous le pseudonyme de « Mme de Stolz, » beaucoup de romans pour la jeunesse, morte le 17 mai ; — de M. Pierre-Octave Bessaignet, auteur d'un *Manuel de finances et de comptabilité financière* (1883, in-8), mort le 25 mai ; — de M. Paul Boutet, secrétaire de la rédaction du *Mémorial diplomatique*, mort le 2 mai ; — de M. Alexis Bouvier, auteur de nombreux romans et de pièces de théâtre, mort le 19 mai ; — de M. Bretonneau, ancien rédacteur à l'*Union*, qui avait écrit une *Vie du Pape Pie IX*, mort le 15 mai ; — de M. Édouard Cahen, administrateur délégué à la Société du journal des travaux publics, auteur de : *Le Génie civil et les travaux publics à l'Exposition universelle de 1878*, avec Georges Cerbelaud (1879, gr. in-8); — de M. Henri Carion, fondateur et rédacteur en chef du journal *l'Émancipateur de Cambrai*, mort le 5 mai ; — du docteur Gaston Carlet, professeur à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Grenoble, né à Dijon en 1845, auteur de plusieurs ouvrages sur la médecine, et notamment : *Du Rôle des sciences accessoires et en particulier des sciences exactes en médecine* (1871, in-8) : *Tableau synoptique du règne animal, divisé en ordres d'après les travaux anciens et modernes* (1877, in-8 cart.) ; *Précis de zoologi médicale* (1887, in-18), mort le 18 mai ; — de M. l'abbé Cazanave, professeu au petit séminaire de Carcassonne, mort le 14 mai ; — de M. le comte d Courcelles, compositeur de musique, mort le 10 mai ; — de M. le baro Dard, né à Ayre-sur-la-Lys, en 1820, auteur de plusieurs travaux d'archéologie, mort le 6 mai ; — de M. Jules Deprato, compositeur de musique mort le 27 mai ; — de M. l'abbé Gendre, ancien rédacteur au *Bulletin reli*

gieux de la Rochelle, mort le 24 mai, à l'âge de cinquante-sept ans ; — de M. Gras, ancien directeur du *Messager du Midi*, mort le 21 mai ; — de M. Alfred Grévin, dessinateur et littérateur, né à Épineuil en 1830, auteur de divers travaux littéraires, parmi lesquels nous citerons : *L'Esprit des femmes* (1873, in-4); *Almanach des Parisiennes; Le Bonhomme Misère*, légende, avec Er. d'Hervilly (1878, in-12) ; *Les Parisiennes*, avec A. Huard (1879, in-4), mort le 5 mai ; — de M. Ernest Guiraud, compositeur de musique, mort le 7 mai; — du Dr Denis Jourdanet, né à Juillan (Hautes-Pyrénées), en 1815, à qui l'on doit de nombreux travaux sur la pression atmosphérique, mort le 6 mai; — de M. Paul Lannegrace, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Montpellier, auteur de plusieurs études médicales, mort le 23 mai ; — de M. Leroux de Bretagne, magistrat, qui a donné un *Nouveau Traité de la prescription en matière civile* (1869, 2 vol. in-8), mort le 7 mai ; — de M. Richard Lesclide, qui, entre autres choses, a publié : *Le Dernier Scapin* (1884, gr. in-16) ; *Propos de table de Victor Hugo* (1885, in-8) ; — de M. l'abbé Jean Manuel, auteur de diverses poésies, mort le 27 avril ; — de M. le comte de Nesmond, fondateur da la *Correspondance bleue* et du bulletin financier dans les journaux, mort le 10 mai ; — de M. Ferdinand Poise, compositeur de musique et auteur de plusieurs pièces de théâtre, mort le 14 mai ; — de M. Claudius Popelin, littérateur, né à Paris en 1825, à qui l'on doit notamment : *L'Émail des peintres* (1866, in-8) ; *L'Art de l'émail* (1868, in-8) ; *Les Vieux Arts du feu* (1869, in-8) ; *Cinq octaves de sonnet* (1875, in-8) ; *Le Songe de Poliphile*, traduction (1879-1882, 2 vol. in-8), mort le 18 mai; — de M. Camille Rémond, collaborateur au *Monde*, mort le 30 avril ; — de M. de Saint-Chéron, fondateur de la *Correspondance* qui a porté son nom, mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 8 mai ; — de M. Abel Stapfer, collaborateur au *National*, mort le 3 mai ; — de M. Étienne Teilhard, ancien rédacteur en chef du *Mémorial de l'Allier*, mort le 20 avril, à l'âge de vingt-huit ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de : M. Johannes Bade, professeur à l'Institut théologique de Paderborn, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 10 avril ; — de M. Heinrich-Ignaz Bidermann, professeur à la Faculté de droit de Gratz, mort le 25 avril, âgé de cinquante et un ans ; — de M. Christian-Wilhelm Braune, médecin, professeur d'anatomie à l'Université de Leipzig, mort à soixante et un ans, le 29 avril ; — de M. J. Yates Carrington, artiste, auteur de *Teuffel the Terrier*, mort le 1er mai ; — de M. Lyman W. Case, connu pour ses travaux juridiques, mort à Winsted, le 27 avril ; — de M. Vittorio Ceresole, dont on estime les recherches historiques, mort le 14 avril, à soixante-deux ans ; — de M. Karl-August Dohrn, qui s'est distingué dans les études entomologiques, mort à Stettin le 5 mai, âgé de quatre-vingt-six ans ; — de M. Charles-Edward Plower, l'un des shakespeariens les plus connus de nos jours, mort à Straford upon Avon ; — de M. Karl Frommann, professeur de médecine à Iéna, mort dans cette ville, le 22 avril ; — de Mme Sophie Hasenclever, poétesse allemande, dont les *Rheinische Lieder* ont fourni des pièces aux recueils de morceaux choisis, et qui a fait passer en allemand les sonnets de Michel-Ange et la *Divine Comédie*, mort à Dusseldorf, en mai ; — de M. Hans Herrig, poète allemand estimé, dont on cite plusieurs drames : *Alexander* (1872) ; *Kaiser Friedrich der Rotbart* (1873) ; *Komadin* (1881), et un poème philosophique, *die Schweine* (1876), mort à Weimar, le 4 avril, à quarante-six ans ; — de M. A. Hecking, médecin, linguiste et historien, qui a laissé notamment des études sur les Ardennes, mort à Saint-Vitt, en avril ; — de M. August-Wilhelm Hofmann, professeur de chimie à l'Université de Berlin, mort le 6 avril, à soixante-

quatorze ans ; — de Mme Helen von Hülsen, née comtesse von Häseler, dont les poèmes et les romans (notamment *Aus Herz und Leben*, 1867; *Novellen und Skizzen*, 1869 ; *Ungesucht gefunden*, 1872; *Aus alter und neuer Zeit*, 1873; *Traum und Wahrheit*, 1874), ont été bien accueillis, morte en mai; — du P. William Lochkart, l'un des amis du cardinal Newmann, dont nous citerons *Old Religion*, mort le 15 mai, à soixante-douze ans ; — de M. Edward Mall, professeur de philologie romaine et anglaise à Wurzbourg, mort en avril, à Heidelberg; — de M. George-Henry Moore, superintendant de la Lenox library, bibliographe et historien estimé, qui s'est principalement occupé de la question nègre, mort le 5 mai, à New-York; — de M. Otto Preuss, historien allemand, ancien bibliothécaire de Detmold, où il est mort à soixante-seize ans, le 1er mai; — de M. Henry F. Randolph, rédacteur de *The Churchman*, de *The Atlantic* et de plusieurs autres magazines et revues des États-Unis, mort en mai; — de M. Franz Seitz, professeur à la Faculté de médecine de Munich, mort le 18 avril, à quatre-vingt-un ans; — de M. Herbert Stack, journaliste anglais, rédacteur notamment du *Daily Telegraph*; — de M. Edward Walsh, directeur du *Wexford People;* — de M. Hermann Weingarten, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Breslau, mort le 26 avril.

Congrès. — La ville de Moscou verra se réunir au mois d'août deux congrès internationaux : le premier, du 13 au 20, pour l'anthropologie et l'archéologie historique; le deuxième, du 22 au 26, pour la zoologie. Le prix de souscription pour chacun de ces congrès est de 20 fr.; — les souscriptions pour la France sont reçues au consulat général de Paris.

— En septembre se tiendra à Milan le quatorzième congrès littéraire international. Dix questions se trouvent au programme : 1° Assimilation de la traduction à la reproduction ; 2° État de la propriété intellectuelle dans les pays qui n'ont pas adhéré à la convention de Berne; 3° Examen d'un projet de loi sur les contrats de librairie; 4° Rapports entre la protection de la propriété intellectuelle et le développement des littératures nationales; 5° Des droits d'auteur par rapport aux représentations dites de bienfaisance; 6° De la propriété artistique en matière d'architecture; 7° Des droits de collaboration en matière dramatico-musicale; 8° Applications de la convention de Berne dans les divers pays de l'Union; 9° Effets de ladite convention sur les stipulations particulières ; 10° Statistique internationale des œuvres littéraires.

Concours. — La société Jablonowski met au concours les sujets suivants dans la section d'économie et d'histoire : Histoire de la colonisation et de la germanisation des pays wettes (délai : 30 novembre 1892); — Introduction de la langue allemande dans les chartes publiques et privées jusqu'au milieu du xive siècle (30 novembre 1893) ; — Tableau du développement de l'industrie en Pologne depuis la fin de l'indépendance nationale (30 novembre 1894); — Tableau des associations en Grèce d'après les sources écrites et principalement d'après les inscriptions (30 novembre 1895). — Le prix pour chacun de ces sujets est de 1,250 francs. Les travaux soumis au concours peuvent être rédigés en allemand, latin ou français, et ne doivent porter aucune indication de nom à l'ordinaire.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen décernera, e 1893, un prix de 500 francs (fondation Bouctot), à l'auteur, Normand naissance ou de domicile, de la meilleure comédie versifiée en un acte; 1894 un prix de 700 francs (fondation Gossier) à la meilleure étude sur réforme de la coutume de Normandie au xvie siècle; un autre de 500 franc (fondation La Reinty) à l'auteur du meilleur ouvrage manuscrit ou imprim

faisant connaître soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles présentement possédées par la France ou autrefois occupées par elle. — Les manuscrits, non signés, doivent être adressés avant le 1er mai aux secrétaires de l'Académie.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 13 mai, M. d'Arbois de Jubainville a entretenu ses collègues du nom que portait la Grande-Bretagne dans les temps primitifs. M. Heuzey a lu ensuite un mémoire sur les sculptures archaïques découvertes récemment près de Murcie. — Le 20 mai, après une communication du P. Tondini sur la question de la Pâque dans la réforme du calendrier russe, M. Lecoy de la Marche a terminé la lecture de son travail sur Tristan l'Ermite. — Dans la séance du 27 mai, M. Heuzey a complété sa précédente communication sur les sculptures de Murcie, et M. de Mély a lu un mémoire sur l'époque à laquelle a été écrit le Traité des fleuves, de Plutarque.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 7 mai, M. Nourrisson a communiqué une étude sur la bibliothèque de Spinosa. — Le 14 mai, après une communication de M. de Kermaingant sur le droit des gens maritime en usage au commencement du xviie siècle, M. Aristide Marre a lu un mémoire sur les relations politiques et commerciales des Chinois et des Malais, avant l'arrivée des Portugais aux Indes orientales, au xvie siècle. — Le 21 mai, M. Lagneau a continué sa lecture, commencée déjà à la précédente séance, sur les conséquences démographiques que les guerres arrivées depuis un siècle ont eues pour la France. — Cette lecture n'a été achevée que dans la séance du 28 mai. Dans la même séance, M. Henri Michel a communiqué à l'Académie la première partie d'une étude sur la philosophie politique de Spencer.

Livres mis a l'Index. — Par décret du 7 avril, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants : Panciani, *La Roma dei Papi illustrata* (Roma, Perino); — E. Ferrière, *Les Erreurs scientifiques de la Bible* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *Les Apôtres* (Paris, G. Baillière); — E. Ferrière, *Paganisme des Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *L'Ame est la fonction du cerveau* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *La Matière et l'énergie* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *La Vie et l'âme* (Paris, Alcan); — E. Ferrière, *Le Darwinisme* (Paris, Alcan); — J. Jesupret fils, *Catholicisme et spiritisme* (Paris, librairie des sciences psychologiques); — Adauctus (Domenico Penzo), *I Dominatori della Chiesa* (Venezia, J. Merlo); — [Domenico Penzo], *Sopra una Pastorale vescovile contro il monumento ad Rosmini* (Milano, Cagliati); — Virginio Marchese, *La Riforma del clero secondo il concilio di Trento* (Torino) et *Difesa del Libro : la Riforma*, etc. (Ibidem); — Virginio Marchese, *La Conversione dei Protestanti per mezzo del concilio di Trento* (Torino); — Virginio Marchese, *Il Diaconato cattolico e la questione sociale* (Torino); — B. Bonghi, *Vita di Gesu Cristo*.

Paris. — Il s'est fondé, au cercle catholique des étudiants, 18, rue du Luxembourg, un Comité d'études d'histoire ecclésiastique, dont l'objet spécial est de publier un dépouillement annuel des périodiques tant français qu'étrangers, où se trouveront des articles sur l'histoire de l'Église et la littérature chrétienne. Les instructions aux collaborateurs de cet annuaire, que nous avons sous les yeux, déclarent que « les études d'exégèse biblique et les travaux sur l'histoire du peuple d'Israël sont en dehors de ce cadre; » que « les études sur les diverses versions ou éditions des Livres saints faites à l'époque chrétienne rentrent dans ce cadre; » que « rentrent également dans ce cadre les études concernant le double milieu dans lequel le christianisme s'est développé; » que « les articles concernant l'histoire de

l'Église postérieurement à l'avènement de Pie IX ne seront pas dépouillés. » Quant à la méthode de dépouillement, le comité distingue soigneusement entre les articles de vulgarisation, qui seront indiqués par leur titre sans résumé, et les articles d'érudition, qui seront analysés avec soin, mais brièvement; ces résumés seront absolument impersonnels et non critiques. Les matériaux seront classés dans un ordre méthodique. Nous commençons par féliciter très sincèrement le Comité d'histoire ecclésiastique de cette initiative; l'œuvre qu'il entreprend sera certainement très utile et elle offre bien des chances de succès. Nous nous permettrons pourtant de faire quelques critiques. Pourquoi d'abord le titre d'*Annuaire d'histoire ecclésiastique des travaux parus en 1891?* Les quatre premiers mots et la date suffisaient largement. Il saute aux yeux que la rédaction adoptée n'est pas française. Une critique plus importante concerne la décision, indiquée par l'article 15 des instructions, de ne pas noter dans l'Annuaire certains travaux de vulgarisation, jugés, par leur faiblesse, trop indignes d'y avoir une place. Le grand mérite d'un annuaire de ce genre est d'être aussi complet que possible et de ne rien écarter systématiquement. Nous regrettons aussi que les articles de vulgarisation — et sous ce nom l'on fait rentrer les articles parus dans les revues de caractère général, comme *la Revue des Deux Mondes* — soient réduits, sauf de très rares exceptions, à une simple mention. Le relevé d'un titre ne suffit souvent pas à faire connaître l'objet de l'article traité. Puis il peut être intéressant de connaître de quelle manière et en quel sens se fait la vulgarisation. Nous espérons que l'Annuaire en viendra peu à peu à résumer « tous » les articles. Nous espérons aussi que quelques-unes des matières qui sont exclues aujourd'hui du dépouillement ne tarderont pas à y entrer; notamment nous regrettons que l'histoire immédiatement contemporaine n'ait pas place dans ce travail. Un souhait plus immédiatement réalisable, c'est que l'Annuaire soit terminé par des tables alphabétiques, comme cela se pratique pour les recueils allemands.

— Encore une nouvelle revue qui promet, comme tant d'autres, de ne publier que des « articles entièrement inédits » ou des « reproductions soigneusement choisies. » Mais la *Revue hebdomadaire;* dont le premier numéro a paru le 28 mai, ne nous paraît pas combler une lacune. Chaque fascicule de 160 p. sera mis en vente à 50 centimes, et l'abonnement annuel sera de 18 francs pour Paris, 25 francs pour l'Union postale (Plon et Nourrit).

— Le *Novateur musical, moniteur spécial des organistes et pianistes* (Paris, 18, rue Littré), paraît tous les mois depuis février dernier, sous le patronage de Mgr le prince Guy de Lusignan, et avec le concours de MM. C. Bleuse, Gigout, organiste de Saint-Augustin, Guilmant, organiste de la Trinité, Widor, organiste de Saint-Sulpice, Lataste, compositeur. Chaque numéro relate les événements musicaux du mois, des chroniques, variétés et causeries, la liste des nouveautés musicales, et quatre ou huit pages de musique, soit sacrée, soit de salon, au gré du souscripteur. Le prix de l'abonnement est de 4 francs; 6 francs si l'on désire avoir les deux genres de musique.

— On annonce la publication prochaine, à la librairie Dentu, de documents inédits sur le premier Empire, édités par M. le baron Larrey : *Madame Mère, Napoleonis mater, Correspondance de Napoléon Ier, Madame Mère, Lucien Bonaparte, Élisa.* L'ouvrage formera deux volumes in-8.

— Notre collaborateur, M. Maxime Formont, lauréat de la Société des études historiques, a fait hommage à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 14 mai, d'une notice sur Marianna Alcoforando, l'auteur des *Lettres d'une religieuse portugaise* dont on a suspecté l'authenticité bien

à tort. M. Formont, mettant à profit les récentes recherches d'un savant portugais, prouve la réalité de Maria Alcoforando et de ses lettres si longtemps considérées comme apocryphes. Il a résolu ainsi un intéressant problème.

— Va paraître, chez Bouillon, un important ouvrage de bibliographie et d'histoire littéraire, *Pétrarque et l'Humanisme, d'après un essai de restitution de sa bibliothèque*, par notre collaborateur M. Pierre de Nolhac.

— Nous saluons avec plaisir la deuxième édition des *Poètes de la foi*, de M. l'abbé Stanislas Gamber, qui vient de paraître chez les éditeurs Vic et Amat (in-18 de XXIV-309 p.). Le *Polybiblion* a déjà parlé avec éloge de cet excellent ouvrage (T. LV, p. 636-537). La présente édition porte sous le titre : *1re série*, ce qui indique que l'auteur prépare au moins un second volume des *Poètes de la foi*. On trouve là, ajoutée, une étude fort intéressante sur le livre de M. l'abbé Gamber, que M. Armand de Pontmartin a donnée dans la *Gazette de France* du 20 avril 1889.

— L'opuscule que le P. Édouard d'Alençon, archiviste général de l'ordre des frères mineurs capucins, vient de publier sous ce titre : *Les Premiers Pompiers de Paris, ou le Dévouement des capucins dans les incendies* (Paris, Poussielgue, in-8 de 38 p.), peut être considéré comme une sorte de livre d'or abrégé des Pères capucins, héros modestes qui, dès l'époque de la fondation de leur ordre jusqu'à nos jours, n'ont cessé de se signaler par leur dévouement dans les calamités publiques, et spécialement dans les incendies. L'auteur ne s'est pas contenté de nous parler des seuls capucins de Paris, ainsi que l'intitulé de son travail le pourrait faire supposer : il cite aussi quelques hauts faits des capucins établis en province, à Nantes, à Quimper, Orléans, Dax, Troyes, en Picardie, dans le Maine, la Normandie, etc. Cette brochure est ornée de vignettes, dont plusieurs sont curieuses.

— En 1835, M. A. Hugo, ancien officier d'état-major, a publié une *France pittoresque*, ornée de nombreuses gravures et de cartes au simple trait. Depuis, une autre édition fut donnée, qui comportait une carte en couleurs, d'une lecture peu facile et placée en tête de chaque département, avant le texte. On trouvait là, également, une gravure en couleurs représentant des types en costumes locaux. Aujourd'hui, la Librairie illustrée fait paraître une nouvelle édition de cette publication, dont la supériorité consiste principalement en de jolies cartes en couleurs et hors texte ; les costumes provinciaux n'ont pas été oubliés, bien qu'ils disparaissent tous les jours. Ajoutons que les éditeurs ont, de plus, agrémenté leur *France pittoresque* d'une jolie gravure par département (site célèbre ou vue de ville importante). Chaque département forme une livraison de 16 pages.

— Nous devons une mention au *Salon de 1892* du journal *l'Illustration* (in-folio de 52 p.). Ce numéro est composé de 2 fascicules : l'un concernant l'exposition du Palais des Champs-Élysées (Société des artistes français) ; l'autre relatif au Palais du Champ de Mars (Société nationale des beaux-arts). On remarquera que, généralement, les gravures représentant certaines œuvres du Salon (Champs-Élysées) sont les plus soignées. On peut admirer là, entre autres : *la Liseuse*, de M. J.-P. Laurens ; *le Guépier*, de M. Bouguereau ; *Sortie de la garnison de Huningue*, de M. Detaille, et le portrait de Léon XIII, par M. Chartran. — Le deuxième fascicule (Champ de Mars) réservera à plusieurs une surprise, un étonnement, un malaise : c'est la *Descente de croix*, de M. J. Beraud. Ainsi accommodée à la moderne, comme si elle s'accomplissait sur les hauteurs de Montmartre en cette fin de siècle, la grande scène religieuse nous paraît une étrangeté au premier chef, pour ne pas dire plus. C'est le même critique qui résume les deux Salons : M. Alfred de Lostalot.

Artois. — Le vingt-deuxième volume des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Arras*, qui vient de paraître (Arras, imp. Rohard-Courtin, in-8 de 364 p.), est des mieux remplis. Entre autres choses dignes d'être particulièrement signalées, que l'on trouve ici, nous citerons : l'important travail de M. Ad. de Cardevacque, intitulé : *Arras fortifié, histoire des fortifications de cette ville depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, qui n'occupe pas moins de 80 pages ; — une étude de M. le chanoine Deramecourt sur *le Cardinal de Granvelle* (46 p.), dont nous regrettons de n'avoir pas reçu le commencement ; — une biographie d'*Augustin Toursel, artiste peintre* (né à Arras en 1812, mort à Paris en 1853), par M. C. Le Gentil ; — deux études remarquables de M. de Mallortie, ayant pour titres : *Du Pessimisme* et *Théâtre français au moyen âge. Adam de la Halle ;* — enfin une curieuse étude biographique sur *Pierre d'Artagnan, maréchal de Montesquiou, lieutenant général de la province d'Artois et gouverneur d'Arras*, par M. Ad. de Cardevacque. Il ne manque à ce volume pour être parfait que les plans et portraits qui y avaient, en quelque sorte, leur place obligée.

Dauphiné. — La première livraison du tome II de la *Collection de cartulaires dauphinois*, parue déjà depuis 1875, comprenait les *Actes capitulaires de l'église Saint-Maurice de Vienne*. M. l'abbé U. Chevalier espérait, dans la deuxième livraison, éditer le texte même du cartulaire du chapitre de Saint-Maurice, dont on ne possède plus qu'une description faite par Moulinet en 1771. N'ayant encore pu le retrouver, il nous donne la *Description analytique du Cartulaire du chapitre de Saint-Maurice de Vienne, suivie d'un appendice de chartes*, et la *Chronique inédite des évêques de Valence et de Die* (Valence, imp. Céas, in-8 de 88 p.). On a ainsi l'analyse de 257 pièces, dont 247 vont du IXe au XIIe siècle. Chaque pièce est datée, et quand elle est publiée, l'auteur a soin d'indiquer la source la meilleure et la plus accessible. L'appendice comprend 14 chartes ou fragments de chartes ; enfin, la chronique des évêques de Valence et de Die fournit des éléments précieux pour l'histoire de leur domaine temporel.

— Le village de la Bâtie-Montsaléon, dont le nom rappelle la station romaine de Mons-Seleucus, est célèbre dans les fastes de l'archéologie. Les fouilles pratiquées à diverses époques ont mis au jour une multitude d'objets de haute valeur, qui, jusqu'à la fondation de la Société d'études, ont été malheureusement dispersés aux quatre vents. Pour la première fois, un érudit a entrepris de rassembler tous les faits concernant la station et de décrire les découvertes en détail. Sous ce titre : *Trouvailles faites à la Bâtie-Montsaléon depuis le commencement du siècle* (Gap, Jouglard, in-8 de 29 p.), M. C. Romieu se livre à une étude serrée sur la localité, et fait avec attention la part de la légende et de l'incertain ; il a su donner la clarté désirable à son exposé en y ajoutant un plan détaillé des lieux où fut *Mons-Seleucus*.

— Il n'est pas donné à tout le monde de posséder les œuvres d'Expilly et moins encore les exemplaires préparés par l'auteur, qui appartiennent à la bibliothèque de Chambéry. Désireux de voir ses œuvres et ses traits p venir à la postérité, Expilly a lui-même pris mille soins pour se préser de l'oubli. Dans l'opuscule, *Claude Expilly, président au conseil de Chamb et au Parlement de Grenoble. Ses œuvres, ses portraits, ses médailles* (Ch béry, Ménard, in-8 de 32 p.), M. Munier, conseiller-doyen de la cour d'app fournit à cet égard des détails intéressants et analyse avec autant de so que de goût les œuvres poétiques d'Expilly et les médailles frappées à nom.

— Signalons un remarquable travail philologique qui a valu, le mois dernier, à son auteur, le titre de docteur ès lettres : *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge.* Thèse présentée à la Faculté des lettres de Grenoble par l'abbé A. Devaux, chanoine honoraire de Grenoble, professeur aux Facultés catholiques de Lyon (Paris, H. Welter; Lyon, Coté, gr. in-8 de XXII-520 p.). Le volume est enrichi d'une carte linguistique du Dauphiné septentrional.

— En mentionnant dans notre dernière livraison (p. 375) le travail de M. l'abbé Chapelle sur *le Pont-de-Beauvoisin*, nous avons dit que l'histoire de cette localité était presque ignorée. Cependant, il convient de remarquer que, antérieurement à M. l'abbé Chapelle, M. l'abbé H.-J. Perrin avait publié sur le même sujet : *Une colonie juive au Pont-de-Beauvoisin* (Grenoble, Allier, in-8 de 8 p.) et *Libertés et franchises de la ville de Pont-de-Beauvoisin*, accordées par Amédée V, comte de Savoie (Voiron, Baratier, in-8 de 24 p.). La lecture de ces deux opuscules nous fait souhaiter la publication prochaine d'un travail plus important que prépare en ce moment l'érudit ecclésiastique.

— Il ne faut demander aux « Revues d'année » ni le style ni la gravité, mais de la gaieté et une pointe d'esprit. Nous en trouvons une dose raisonnable dans *Grenoble pour rire, grande revue locale de 1891* (Grenoble, Baratier, in-12 de 87 p.). Le nom même de « Henry Golland, » dont l'auteur [M. H. Rousset] s'est affublé pour la circonstance, donne la note. Une jolie couverture illustrée ne dépare pas le contenu.

— Depuis quinze ans, il ne s'est guère produit dans les fastes du département des Hautes-Alpes que deux faits importants, la création de la Société d'études et la construction d'un chemin de fer. Le premier a appris aux habitants à mieux aimer et apprécier leur pays; le deuxième les a portés à le quitter, plus encore que par le passé. C'est que la vie est bien amère pour les pauvres alpins; s'il en fallait de nouvelle preuves, on les trouverait à profusion dans l'ouvrage suivant de M. Sibour : *Industries et métiers disparus ou qui sont en décadence dans le chef-lieu du département des Hautes-Alpes et dans beaucoup d'autres villes* (Gap, Jouglard, in-8 de 87 p.). Les industries les plus florissantes ont disparu, les tentatives les plus intelligentes ont avorté devant la marée montante de la centralisation. M. Sibour a beaucoup vu, observé et retenu; son étude, simplement écrite, n'est pas seulement une attachante page d'histoire locale; elle peut s'appliquer à beaucoup de départements. L'auteur ne se borne pas à de douloureuses constatations; il cherche le remède à la situation et l'exposera ultérieurement. Lorsque M. Sibour voudra étendre son histoire des métiers disparus, nous lui recommandons de ne pas oublier le fondeur Gauthier, de Briançon, ni Caire-Morand, le grand lapidaire, dont MM. Chabrand et Paul Guillaume ont déjà remis la noble figure en lumière.

Franche-Comté. — Nous recevons trois intéressants opuscules de M. Émile Longin. Le premier, *Un duel au XVIIe siècle (1635)* (in-8 de 7 p.), est la relation, d'après la *Gazette* de Renaudot, du duel émouvant qui eut lieu à Bruxelles, le 12 mars 1635, entre le baron d'Oiselay, gentilhomme franc-comtois, et un officier savoyard. — Le deuxième, *les Français aux Capucins de Gray (24-25 juin 1639)* (in-8 de 13 p.), et le dernier, *Sommation du château de Montsaugeon par Guébriant (19 avril 1639)* (in-8 de 4 p.), sont d'utiles contributions à l'histoire des guerres du XVIIe siècle en Franche-Comté. Dans ces divers opuscules annotés avec soin et qui sont extraits du *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*, on trouve des choses peu connues et même inédites.

Languedoc. — Le *Testament de la vicomtesse de Lautrec* (1343) a été publié et annoté par M. C. Barrière-Flavy, membre de la Société archéologique du Midi de la France (Toulouse, gr. in-8 de 40 p. Extrait du t. IV des *Annales du Midi*). Ce document, dont l'éditeur a fait ressortir l'importance dans un *Avant-propos* analytique, fournit de nombreux renseignements à l'histoire ecclésiastique et civile de la première moitié du XIVe siècle. On y remarque la longue série des noms de monastères auxquels Béatrix, fille unique de Bertrand, vicomte de Lautrec, fait des legs en Gascogne, en Languedoc, en Provence et même en Espagne. Parmi les savantes observations de M. Barrière-Flavy, nous signalerons celle où, contrairement à l'opinion du P. Anselme, adoptée par M. de Mas Latrie (*Thèses de chronologie*), il donne à Béatrix pour premier mari, non Bertrand ou Armand Garsie de Goth, vicomte de Lomagne et nonce du pape Clément V, mais bien Philippe de Lévis-Mirepoix.

Lyonnais. — L'annuaire un peu sec et monotone que publie la direction centrale du Club alpin français ne suffit pas aux sections provinciales, qui ont besoin d'avoir leurs coudées franches et d'échapper à une censure impitoyable. C'est ainsi que la section lyonnaise publie son *Huitième Bulletin* (Lyon, Storck, in-8 de 142 p.). Tout se lit avec plaisir dans ce volume ; il n'y faut pas chercher des récits froids et prétentieux : on n'y trouve que de la vie, de l'air et de la jeunesse. Une admirable phototypie rend la muraille sud de la Meije avec une réalité saisissante.

Normandie. — La maison Lemale, du Havre, entreprend la publication d'un ouvrage considérable : *La Normandie monumentale et pittoresque. Édifices publics, églises, châteaux, manoirs, etc.* C'est la reproduction des chefs-d'œuvre architecturaux des cinq départements normands que donnera cet ouvrage, grâce aux photographies de M. Letellier et aux héliogravures de M. P. Dujardin. Le texte qui accompagnera les planches est dû à la collaboration d'écrivains connus et d'érudits estimés : MM. Jules Adeline, Jules Bailliard, Charles de Beaurepaire, Eugène de Beaurepaire, docteur Coutan, Alfred Darcel, Léopold Delisle, Charles de Goffic, Julien Loth, Siméon Luce, *etc.* L'ouvrage sera complet en deux cents livraisons ou cinq volumes in-fol. mesurant 50 centimètres sur 38. A chaque département sera consacré un volume. Les deux premières livraisons ont paru; elles concernent le département de la Seine-Inférieure et renferment chacune deux belles héliogravures, savoir : Fontaine de la grosse horloge, à Rouen ; château d'Etelan, à Saint-Maurice; hôtel de Bourgtheroulde, à Rouen, et château de Mesnières. On peut souscrire soit à l'ouvrage complet, au prix de 4 fr. 50 par livraison, soit à chaque volume séparé, au prix de 5 fr. par livraison. Une édition sur papier du Japon sera de 5 fr. la livraison, 8 fr. avec une double suite des épreuves, dont l'une sur papier des manufactures impériales du Japon.

Orléanais. — Le 6 avril dernier, les sociétés savantes d'Orléans se sont réunies, selon leur habitude annuelle, au siège des séances de l'Académie de Sainte-Croix, sous la présidence de Mgr Coullié, évêque d'Orléans, assisté de M. Maxime de Beaucorps, président de l'Académie, de M. Paulmier, président de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, et de M. Basseville, président de la Société archéologique. Après l'allocution de M. de Beaurepaire, les membres des sociétés ont entendu l'émouvante biographie, par M. de la Taille, du P. Damien, l'apôtre des lépreux ; des fragments d'un poème de M. l'abbé Paul Barbier, intitulé *les Soldats*, et une lecture de M. Bézard, avocat, sur les *Spectacles de la nature*, que ni l'antiquité, ni le moyen âge, ni la Renaissance, ni le siècle de Louis XIV, ni celui de Voltaire, n'ont compris, ce qui était réservé, paraît-il, au XIXe siècle.

Provence. — M. Ernest de Crozet publie les *Éphémérides bas-alpines* pour 1891, 4e année (Avignon, Aubanel, in-8 de 52 p. Tiré à 100 exemplaires). Ce fascicule, comme les précédents, est rempli de renseignements de tout genre, parmi lesquels on remarque d'excellents renseignements bibliographiques. De spirituelles épigrammes se glissent parfois au milieu de tous ces renseignements, notamment au sujet du traitement du personnel enseignant, des prières pour la rentrée des Chambres, des discours de M. Reinach, du monument de Valensolle, etc. L'on peut dire que la malice du chroniqueur égale son exactitude.

— Plus on lit les auteurs qui se sont voués à l'étude difficile de la géologie des Alpes occidentales, plus il semble que rien n'a été observé jusqu'à ce jour. Ce que nous disions, dans notre précédente livraison (p. 471), d'une étude de M. Kilian, peut s'appliquer à celle-ci, due à M. Émile Haug, et qui est intitulée : *Les Chaînes subalpines entre Gap et Digne, contribution à l'histoire géologique des Alpes françaises* (Paris, Baudry, in-8 de 197 p.). MM. Kilian et Haug, chargés de dresser les feuilles de Gap et de Digne pour le service de la carte géologique de France, nous font marcher de surprises en surprises. Sans rien dédaigner des travaux de leurs illustres devanciers, ils vont plus avant, plus profondément, fouillent dans le dédale des secrets infinis de la montagne et reviennent chaque fois avec un lot de faits nouveaux qu'ils savent exposer avec méthode et clarté. Une belle carte et 3 planches de coupes sont ajoutées à ce travail scientifique de premier ordre.

Alsace. — La Société belfortaine d'émulation vient de faire paraître son *Bulletin* de 1892 (Belfort, imp. du journal *la Frontière*, in-8 de xxviii-135 p.). On trouve là, entre autres choses : 1° *Souvenirs d'un montagnard, d'après le manuscrit de Georges Simon*. Georges Simon, ancien juge de paix à Giromagny (1788-1869), a laissé un travail, intime pour ainsi dire, que publie, en l'accompagnant d'une notice, M. Arsène Zeller. L'auteur était un catholique et un royaliste qui n'a cessé de rester fidèle « à la religion des siens et à la maison de Bourbon, » et qui est mort « avec la réputation la plus enviable qu'il soit possible d'acquérir : celle d'un parfait homme de bien. » — 2° La *Complainte de la conspiration de Belfort* (1822). Les quatre-vingt-dix-huit couplets de cette longue complainte, qui se chante sur l'air de Fualdès, sont précédés de quelques pages historiques par M. Henri Bardy. — 3° *Les Sièges de Belfort pendant la guerre de Trente ans*, résumé intéressant, simplement signé D. R. — 4° Un trop court aperçu sur les *Sobriquets donnés autrefois à certaines personnes de Belfort*, par le docteur Corbis. Nous disons « trop court, » parce qu'il s'agit, en somme, d'un amusant et instructif chapitre des mœurs d'un temps qui, si rapproché qu'il soit de nous, semble déjà lointain, tant les événements se précipitent.

— Dans le *Bulletin* (de 1891) *du Club alpin français (section des Hautes-Vosges)*, tout récemment paru (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 100 p.), nous avons remarqué les comptes rendus sommaires, mais parfois très humoristiques, d'excursions à l'usine de Gouhenans et au mont de l'Oiselet (Haute-Saône); au Baerenkopf et au Sudel; aux côtes du Doubs (Franche-omté et Suisse); à Salins et aux sources du Lison (Jura); à Chamonix (Haute-Savoie); à la Grâce-Dieu, la Glacière et Guillon-les-Bains (Doubs); ı réservoir de Champagney et à Étobon (Haute-Saône). — En cette bro-ıure, il est aussi question, et avec un peu plus de détails, d'une ascen-on au Mont Blanc, racontée par M. Camille Joachim. — M. A. Fournier ɔnne ensuite une intéressante étude sur *les Ballons* (sommets des mon-gnes des Vosges), et, pour clore cet ensemble varié, M. H. Bardy publie

des « souvenirs préalpinistes » sous ce titre : *Au pays d'Ajoie* (20 pages). Ce dernier travail est un mélange heureux d'histoire locale et de traditions populaires. Une petite observation : plusieurs regretteront que la Section des Hautes-Vosges du Club alpin français n'ait pas cru devoir enrichir ce numéro de son *Bulletin* de vignettes et même de cartes.

— M. Ferd. Reiber a inséré dans le *Journal d'Alsace* du 25 avril dernier un court travail sur *le Centenaire de la Marseillaise*, qui a formé ensuite un tirage à part (Strasbourg, imp. alsacienne, petit in-16 de 22 p.). C'est une contribution aussi intéressante qu'utile à l'histoire de ce chant de guerre composé à Strasbourg par le Comtois Rouget de l'Isle et qui, par l'effet bizarre des circonstances, devait emprunter son nom définitif aux Marseillais. L'auteur n'a donné là qu'un aperçu d'une publication plus importante qu'il prépare sur le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*, si bénévolement appelé *Marseillaise*.

Allemagne. — On annonce la réapparition, en septembre, sous la direction de MM. David Kaufmann et Brann, de la *Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums*, fondée en 1852 par M. Z. Frankel, continuée depuis 1868 et jusqu'en 1887 par M. Graetz.

Angleterre. — Le juge O'Connor Morris, écrivain militaire apprécié, écrit une biographie de Napoléon Ier pour la collection des éditeurs Putnam : *Heroes of the Nations*.

— M. George Mifflin Dallas, qui fut ministre des États-Unis à Saint-Pétersbourg et à Londres, va prochainement publier ses Mémoires.

— M. A. Gardner, de Paisley, a l'intention de faire paraître une nouvelle série de volumes consacrés aux poésies écossaises. Beaucoup d'œuvres inédites y seront insérées. Le premier volume de la série aura pour titre : *The Harp of Perthshire*.

— M. George Gale prépare une étude historique sur les évêques de Lincoln.

— M. David Nutt vient de publier : *The Germanic Origin of the English People*, par le professeur Francis Gummere, du collège de Haverford. L'auteur s'est proposé de faire, en s'appuyant sur les sources les plus autorisées, le tableau de la condition religieuse, sociale et légale des tribus germaniques avant l'époque de l'invasion anglo-saxonne.

— Entreprise originale et qui peut rendre des services que l'ouvrage dont MM. Owles et Reader annoncent la prochaine publication : *The Book Review Index*, ou table des articles parus pendant le dernier trimestre sur les ouvrages récents.

— La Société Chetham distribuera cette année un volume sur les testaments du Lancashire et du Cheshire, annotés par M. Ganvaker, et une vie de Humphrey Chetham par M. C. W. Sutton.

Espagne. — Don Manuel Jorreto vient de donner au public un livre de circonstance, qui ne peut manquer d'être bien accueilli, c'est la *Guia Colombina*, ou Guide à l'usage de ceux que la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb va amener à faire un voyage d'Espagne dans les mois de septembre-novembre de la présente année. Il va se tenir en effet à cette occasion, au delà des Pyrénées, d congrès et diverses expositions (entre autres, à Madrid, une Exposi rétrospective internationale), sur lesquels il sera important d'être rensei d'une façon exacte. La *Guia*, dont il s'agit, le fera amplement et y ajou maints autres renseignements sur les musées et les bibliothèques, sur hôtels et les chemins de fer espagnols, dont pourront tirer profit non de personnes (Madrid, Murillo).

— D. J. Balbas, bibliothécaire de Castellon de la Plana, met au jour *El libro de la Provincia de Castellon* (in-4 de 872 p.), ouvrage du plus haut intérêt pour l'histoire assez mal connue d'une province de création récente, dont les Annales se confondaient jusque-là avec celles des royaumes de Valence et d'Arragon, et n'avaient presque jamais été mises en lumière d'une manière spéciale.

— MM. Perujo et Angulo, du clergé de Valence, avaient commencé, vers 1889, la publication d'un *Diccionario de ciencias ecclesiasticas* approprié à notre temps et à l'état actuel de la science. Ce travail considérable a été heureusement mené à terme avec la collaboration de plusieurs autres membres du clergé espagnol, et fait honneur au talent de ceux qui y ont concouru, bien que tous les articles ne soient pas recommandables au même titre. Il forme dix vol. in-8 à 2 colonnes de 6 à 700 p. chacun (Barcelona, Subirana).

— L'Espagne, qui a produit au XVIe siècle des hébraïsants aussi illustres qu'Arias Montanus et Louis de Léon, en compte encore de nos jours un certain nombre, auxquels la langue sacrée est des plus familières. A leur tête se distingue le pieux et savant professeur d'hébreu du grand séminaire de Tarragone, dom José Iglesias, l'auteur de la traduction des psaumes en castillan d'après l'hébreu : *Sepher-Tehi-lain o Salterio de David traducido directamente del hebraeo al español* (Tarragona).

ÉTATS-UNIS. — *The New World* est le titre d'une nouvelle revue indépendante consacrée à l'étude des questions religieuses et des questions philosophiques, littéraires ou sociales, étudiées au point de vue religieux. La revue, dont le premier numéro a été lancé en mars, paraîtra à Boston tous les trois mois.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par Ludolphe le Chartreux (2 vol. in-18, Thorin). — *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, par H. Lesêtre (in-8, Lethielleux). — *Josephi Fessler, quondam episcopi S. Hippolyti, Institutiones patrologiæ*, quas denuo recensuit, auxit, edidit B. Jungmann. T. II. Pars prior (in-8, Œniponte, Rauch; Ratisbonæ, Pustet). — *Horæ diurnæ breviarii romani* (in-4, Ratisbonæ, Pustet). — *La Confessione sacramentale*, par Leonardo (2 vol. petit-in-8, Roma, Filiziani). — *Jésus adolescent, récits, descriptions, élévations*, par Mgr Ricard (in-18, Lille et Paris, Lefort). — *La Très Sainte Vierge Marie, mère de Jésus, Bethléem, Nazareth, le Calvaire*, par l'abbé Perdreau (in-18, Leday). — *Mois de Marie de Jeanne d'Arc*, par le R. P. Coste (in-32, Delhomme et Briguet). — *Cérémonies de la première communion et de la confirmation*, par l'abbé E. Duplessy (in-32, Leday). — *Parfums de première communion. Avant, Pendant, Après*, par E.-A. Blampignon (in-32, Leday). — *Espérance*, par Mgr Baunard (in-12, Poussielgue). — *La Elezione del Papa*, per G. Berthelet (in-18, Roma, Forzani). — *Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle*, t. VI (NOM-VILLES), par le comte de Maillard de Marafy (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Manuel formulaire de l'enregistrement des domaines et du timbre*, par J. Castillon (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Avocat de la famille*, par A. Maugras (in-12, Dreyfous). — *La Liberté de conscience et l'Église gardienne de la liberté de conscience*, par le R. P. Jeanjacquot (in-8, Retaux-Bray). — *Histoire de la psychologie des Grecs*, par A.-E. Chaignet, t. III (2 vol. in-8, Hachette). — *Éducation de la démocratie*, par E. Spuller (in-18, Alcan). — *Condillac et la Psychologie anglaise contemporaine*, par L. Dewaule (in-8, Alcan). — *De l'Esprit et de l'esprit philosophique*, par C.-C. Charaux (in-18, Pedone-Lauriel). — *Éléments de philosophie*, par G.-L. Fonsegrive, t. II (in-18, Picard et Kaan). — *Honnête avant tout*, par J. Ribet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Capital, la spéculation et la*

finance au XIXe siècle, par Cl. Jannet (in-8, Plon et Nourrit). — *Traité d'économie sociale*, par A. Ott (2 vol. in-18, Fischbacher). — *Essai sur les lois de la population*, par C. Bertheau (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Condition de propriété dans le nord de la France*, par J. Lefort (in-8, Thorin). — *L'Univers et sa cause d'après la science actuelle*, par S. Jouglard (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Éléments d'hygiène*, par L. Mangin (in-16, cart., Hachette). — *Des différents types de métrites, leur traitement*, par le Dr F. Jouin (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *De la valeur et des effets du lait bouilli et du lait cru dans l'allaitement artificiel*, par le Dr H. Drouet (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Le Bacterium coli commune ; son rôle dans la pathologie*, par le Dr Macaigne (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Plantes médicinales de la Bourgogne*, par E. Ferrière (in-18, Alcan). — *Jahrbuch der Naturwissenschaften 1891-1892*, von Dr M. Wildermann (in-8, Herder, Fribourg en Brisgau). — *L'Équitation actuelle et ses principes*, par G. Le Bon (in-18, Firmin-Didot). — *L'Enseignement supérieur en France*, par F. Lot (in-18, Welter). — *Galilée et la Belgique. Essai historique sur les vicissitudes du système de Copernic en Belgique*, par le Dr G. Monchamp (in-18, Saint-Trond, Moreau-Schouberechts ; Paris, Retaux). — *La Défense des frontières de la France*, par le général Pierron, t. Ier (in-8, Baudoin). — *Éléments de la guerre*, 1re partie, par le colonel L. Maillard (gr. in-8, avec atlas in-4, Baudoin). — *L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, par le colonel Langlois (2 vol. in-8 avec atlas, Baudoin). — *Lebel contre Manlicher et Vetterli dans la prochaine guerre*, par le colonel Ortus (in-8, Baudoin). — *Monuments primitifs des îles Baléares, texte et atlas*, par E. Cartailhac (2 vol. in-4, Toulouse, Privat). — *L'Architecture de la Renaissance*, par L. Palustre (petit in-8 cart., May et Motteroz). — *Les Grands Écrivains de la France*, publiés sous la direction de Ad. Régnier : *J. de La Fontaine*, t. IX (in-8, Hachette). — *Les Grands Écrivains français : Fénelon*, par P. Jannet (in-18, Hachette). — *Portraits historiques et littéraires*, par E. Biré (in-8, Vic et Amat). — *Le Théâtre au XVIIe siècle. La Comédie*, par V. Fournel (in-18, Lecène et Oudin). — *La Vie littéraire*, 4e série, par A. France (in-18, Calmann Lévy). — *Le Livre VII de l'Atharva-Véda*, trad. par V. Henry (in-8, Maisonneuve). — *La Question des mythes*, par F. Robiou (in-8, Bouillon). — *Perceval*, par W. d'Eschenbach, trad. par A. Grandmont (petit in-8, Liège, Grandmont-Douders). — *Hartmann von Aue, Wolfram von Eschenbach und Gottfried von Strassburg*, von K. Marold (petit in-18 cartonné, Stuttgart, Göschen). — *Walther von der Vogelweide mit einer Auswahl aus Minnesang und Spruchdichtung*, von O. Güntter (petit in-16 cartonné, Stuttgart, Göschen). — *Le Rythme poétique*, par R. de Souza (in-18, Perrin). — *Corneille*, par A. Liéby (in-18, Lecène et Oudin). — *Poèmes johanniques*, par E.-J. Eude (in-18 carré, Duret). — *Brunettes, ou Petits airs tendres*, par J. Madeleine (in-16, Vanier). — *De branche en branche*, poésies, par A. Grisard (in-18, Besançon, imp. Bossanne). — *Jean de Kerdren*, par J. Schultz (in-18, Calmann Lévy). — *Montmartre, histoire simple*, par J.-C. Chaigneau (in-18, Comptoir d'édition). — *En Beauce*, par Mirepoix (in-18, Comptoir d'édition). — *Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain*, par A. Ehrhard (in-18, Lecène et Oudin). — *Au pays des étapes, notes d'un légionnaire*, par C. des Ecorres (in-18, Charles-Lavauzelle). — *Théâtre à la maison et à la pension*, par B. Vadier (10 br. in-16, Hetzel). — *Ce qu'on dit à la maison*, par F. Dupin de Saint-André (in-18, Hetzel). — *Bruges-la-Morte*, par G. Rodenbach (in-18, Flammarion). — *Un Portrait de famille*, par Maryan (in-18, H. Gautier). — *La Dernière Bataille du général Berger*, par J. Bret (in-18, H. Gautier). — *Les Étapes d'un touriste en France, promenades et excursions dans les environs de Paris, région de l'Ouest*, t. II, par A. Martin

(in-18, Hennuyer). — *Choses de Rome et d'Italie*, par C.-E. Montet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Atlas historique et géographique de la Bible*, par le Dr R. de Riesse (in-4, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Voyage au mont Ararat*, par J. Leclercq (in-18, Plon et Nourrit). — *Souvenirs d'Algérie*, par J. Rosier (in-8, Delhomme et Briguet). — *En Égypte et en Palestine*, par Un pèlerin lyonnais (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Vacances d'un médecin*, par le Dr E. Guibout (in-12, Masson). — *Sainte Brigitte de Suède, sa vie, ses révélations et son œuvre*, par la comtesse de Flavigny (in-18, Leday). — *Léon XIII devant ses contemporains* (in-18, Tolra). — *Notre Saint Père le Pape Léon XIII*, par l'abbé P. Barbier (gr. in-4, Firmin-Didot). — *Vie du T. R. P. Marie-Joseph Coudrin, fondateur de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie*, par Un Père de la même congrégation (in-8, Lecoffre). — *Les Vies de quatre des premières Mères de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie*, par la R. M. F.-M. de Chaugy (in-8, Poussielgue). — *Aristote, Constitution d'Athènes*, trad. par B. Haussoullier (in-8, Bouillon). — *Organisation de l'Empire romain*, par J. Marquardt, trad. par P.-L. Lucas et A. Weiss, t. II (gr. in-8, Thorin). — *Les Archives de l'histoire de France*, fasc. II, par C.-V. Langlois et H. Stein (in-8, Picard). — *La Politique extérieure de Louise de Savoie. Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François Ier (1525-1526)*, par P. Jacqueton (in-8, Bouillon). — *Les Théories du pouvoir royal en France pendant les guerres de religion*, par G. Weill (in-8, Hachette). — *Napoléon Ier, 1802-1810*, t. II, par le Dr A. Fournier (petit in-8, Bouillon). — *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. VI et VII, par P. Thureau-Dangin (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de France depuis la Révolution de Juillet jusqu'à nos jours*, par A. Rastoul. *Le second Empire et la troisième République* (in-8, Delhomme et Briguet). — *Épisodes d'histoire contemporaine tirés des papiers de M. Thouvenel, 1844-1845 — (1851-1852)*, publiés par L. Thouvenel (in-18, Calmann-Lévy). — *Souvenirs du général Jarras*, publiés par Mme Jarras (in-8, Plon et Nourrit). — *La Bohème diplomatique*, par le comte Prozor (in-12, Perrin). — *Correspondance de Louis Veuillot*, t. VII (in-8, Retaux-Bray). — *Les Dominicains d'Auxerre*, par le R. P. M.-D. Chapotin (in-8, Picard). — *Les Chartes de la Tour de Douvres (1250-1624)*, par l'abbé F. Marchand (in-8, Bourg, imp. Villefranche). — *L'Abbaye de Chassagne en Bresse*, par l'abbé F. Marchand (in-8, Bourg, imp. Villefranche). — *Séminaires de la province d'Auch*, par l'abbé Cazauran (in-8, Auch, J. Moulès). — *Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIIIe siècle*, par A. Dupuy (in-8, Picard). — *Miracles de saint Magloire et fondation du monastère de Lehon*, par A. de la Borderie (in-8, Rennes, Plihon et Hervé). — *Histoire des Papes*, par le Dr L. Pastor, t. III et IV, trad. par Furcy-Raynaud (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'Église*, t. Ier, par le Dr Funk, trad. par l'abbé Hemmer (in-18, Colin). — *Prolegomeni di storia ecclesiastica*, da D.-U. Benigni (in-18, Perugia, Santucci). — *Les Registres de Nicolas IV. Recueil des bulles de ce pape*, 6e et 7e fascicules, publiés ou analysés par E. Langlois (2 vol. in-4, Thorin). — *Histoire de l'Allemagne depuis Sadowa*, par E. Véron (in-18, Alcan). — *Les Hohenzollern*, par E. Neukomm et P. d'Estrée (in-12, Perrin). — *Studien zur Rechtsgeschichte der Gottesfrieden und Landfrieden*, von L. Huberti (in-8, ısbach, Brügel). — *American catholics and the Roman Question*, by J. Schrœr (in-8, New-York, Benziger). — *La Papauté, le socialisme et la démocratie*, Anatole Leroy-Beaulieu (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Temps prochains. Guerre; la femme; les lettres*, par le comte G. de Bremond d'Ars (in-18, rrin). — *Les Chamites*, par Viçwà-Mitra (in-4, Maisonneuve).

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Patristique. Littérature chrétienne des premiers siècles. Josephi Fessler, quondam episcopi S. Hippolyti, institutiones patrologiæ quas denuo recensuit, auxit, edidit *Bernardus Jungmann*. T. I. 123

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur (*von Oscar von Gebhardt* und *Adolf Harnack*). — 1° V. Band. Heft 2. Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians (*Prof. Dr E. Noeldechen*); Neue Fragmente des Papias, Hegesippus und Pierius in bisher unbekannten Excerpten aus der Kirchengeschichte des Philippus Sidetes (*Dr C. de Boor*). 2° Heft 3. Das Hebräer-Evangelium. Ein Beitrag zur Geschichte und Kritik des hebräischen Matthäus (*Rudolf Handmann*). — 3° Heft 4. Agrapha, aussercanonische Evangelienfragmente in möglichster Vollständigkeit zusammengestellt und quellenkritisch untersucht (*Alfred Resch*). Anhang : Das Evangelienfragment von Fajjum (*Adolf Harnack*). — 4° VI. Band. Heft 1. Die Textüberlieferung der Bücher des Origenes gegen Celsus in den Handschriften dieses Werkes und der Philokalia. Prolegomena zu einer kritischen Ausgabe (*Dr Paul Koetschau*). — 5° Heft 2. Der Paulinismus des Irenaeus. Eine Kirchen und Dogmengeschichtliche Untersuchung über das Verhältniss des Irenaeus zu der Paulinischen Briefsammlung und Theologie (*Dr Johannes Werner*). — 6° Heft 3. Die gnostichen Quellen Hippolytus in seiner Hauptschrift gegen die Häretiker (*Hans Staehelin*). Sieben neue Bruchstücke der Syllogismen des Apelles. Die Gwynn'schen Cajus- und Hippolytus-Fragmente. Zwei Abhandlungen (*Adolf Harnack*). 412

Die religionsphilosophische Bedeutung der stoischchristlichen Eudämonismus in Justins Apologie. Studien und Vorarbeiten (*Carl Clemen*). 332

Die Sentenzen Rolands nachmals Papstes Alexander III (*P. Fr. Ambrosius Giell*). 334

Théologie dogmatique. Cours de science religieuse à l'usage des classes supérieures des collèges, des lycées, des petits séminaires, des écoles normales et des maisons d'éducation (*l'abbé Guyot*). . . 98

Leçons de catéchisme avec citations et traits d'histoire pour chaque leçon, à l'usage des familles, paroisses, maisons d'éducation, lycées et collèges (*l'abbé Alphonse Bleau*) 99

Le Catéchisme catholique, commentaire littéral et pratique, à l'usage des catéchismes de première communion, de persévérance et des maisons d'éducation de tous les diocèses (*l'abbé P. Poey*). 100

Etudes de théologie positive sur la Sainte Trinité (*Th. de Régnon*). Première série : Exposé du dogme 515

La Théologie populaire de N.-S. Jésus-Christ. Conférences prêchées à Paris (église des Carmes) (*l'abbé E. Le Camus*) 331

Analysis actus fidei juxta S. Thomam (*M.-J. Semeria*) 125

Le Lendemain de la vie (*l'abbé Henry Bolo*) 102

Doctrine de M. Olier expliquée par sa vie et par ses écrits (*M. Icard*). 215

La Souveraineté du peuple est une hérésie (*Charles Maignen*) . . . 446

Théologie morale. Theologia moralis per modum conferentiarum (*P. B. Elbel*). Novis curis edidit *P. F. J. Bierbaum* 1

Compendium theologiæ moralis (*A. Lehmkuhl*) 7

La Confession. Pourquoi on se confesse. Pourquoi on ne se confesse pas (*le R. P. Félix*) 2

Devoirs des enfants envers leurs parents (*l'abbé A. Saint-Cyr*). . . 5

Théologie parénétique. La Parole sainte, ou le Guide oratoire dans le ministère de la prédication (*l'abbé Ribet*) 33
Manuel de prédication populaire (*H.-C. Juge*) 103
Conférences de Notre-Dame (*Mgr d'Hulst*). Carême de 1891 125
Sermons et conférences (*Mgr Jean Rigal*) 103

Théologie ascétique. Instructions pour les personnes du monde (*Mgr Charles Gay*) 416
Des Christenen Handboek. 157
The Gate of Heaven 67
Le Sei Domeniche con un triduo in apparecchio divoto alla festa dell' angelico giovane san Luigi Gonzaga, della Compagnia di Gesù (*P. Pasquale de Matteis*). 405
Jésus-Christ, Verbe incarné. Considérations tirées des œuvres du Docteur angélique saint Thomas d'Aquin (*le P. Roger Freddi*), trad. de l'italien par le *P. Le Chauff de Kerguenec* 100
L'Ornement des Noces spirituelles de Ruysbrœck l'Admirable, trad. du flamand par *Maurice Mœterlinck* 34
De la Charité envers Dieu (*Mgr Gay*) 110
La Bonté du Sacré Cœur de Jésus, Directoire dédié aux pèlerins de Paray-le-Monial et de Montmartre et à tous les amis du Sacré Cœur. 101
Étude sur le Sacré Cœur. II. Le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus (*le P. E. Letierce*) 407
Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour (*l'abbé R. Décrouille*) 107
Lettres choisies de saint François de Sales aux affligés. Condoléances et consolations, avec une introduction (*l'abbé Henry Bolo*) 106
Heureux ceux qui pleurent (*l'abbé Prosper Vedrenne*). 107
Le Chrétien sanctifié, conseils pratiques pour la vie spirituelle, suivis d'un Traité de la prière, d'après le vénérable *Sarnelli*. 109
Traité pratique des vertus (*Dante Alighieri*). Commentaire ascétique de vingt et un chants de la « Divine Comédie » 109
L'Art d'utiliser ses fautes, d'après saint François de Sales (*le P. Joseph Tissot*) 110
De la chasteté (*Mgr Charles Gay*) 110
De la mortification (*Mgr Gay*) 110
De la tentation (*Mgr Gay*). 110
De la charité envers le prochain et des devoirs qui en découlent (*Mgr Gay*). 110
L'Imitation de Jésus-Christ. Trad. nouvelle avec notes ascétiques, par *l'abbé M. Buchet*. 111
Imitation des anges (*l'abbé G. Chardon*). 111
Pieux Exercices en l'honneur de sainte Anne, durant le mois de juillet, et en l'honneur de saint Joachim, durant le mois d'août. 113
Petit mois du Rosaire, trad. de l'espagnol par *le R. P. Moran*. . . . 112
El Rosario meditado con nuestro SS. Padre el Papa 113
The Rosary meditated with our holy Pater the Pope 113
Der Rosenkranz betrachtet nach der Methode des heiligen Paters . . 113

Liturgie. Pontificale romanum summorum Pontificum jussu editum, a Benedicto XIV et Leone XIII 122
Rituale romanum Pauli V, Pontificis maximi, jussu editum, et a Benedicto XIV auctum 267
Rituale romanum Pauli V Pontificis 66
Horæ Diurnæ ex decreto SS. Conc. Trid., etc. 66
Oraciones para asistar al Santo Sacrificio de la Misa, etc. (*J.-A. de Lavalle*) 66
La Semana Sancta con.... la practica para andar el Via Crucis, y visitar los Monumentos. 66
Explanatio critica editionis breviarii quæ a S. R. C. uti typica declarata est (*G. Schober*) 122
Compendium ceremoniarum sacerdoti et ministris sacris.... observandarum in sacro ministerio.... (*M. Hausheer*) 157
Cérémonies de l'installation des curés (*l'abbé E. Duplessy*) 535
Les Fêtes chrétiennes (*l'abbé Pradier*) 218

Apologétique. Moïse ou Darwin? (*Dr Arnold Dodel*). Trad. par *Ch. Fulpius* 161
Victor Hugo apologiste, abrégé du dogme et de la morale catholique, extrait des œuvres de Victor Hugo (*l'abbé E. Duplessy*) 538

Mélanges. Sacerdos maximus omnes Christi Jesu ministros viam et veritatem docens (*B. Aquilante*) 535
Le Surnaturel, la bonté, le christianisme dans le monde (*Eugène Martha*) 457
Le Chemin de Damas (*le général Ambert*) 160
Prochaine conversion du monde entier par une apparition foudroyante de Jésus-Christ à tout le genre humain (*l'abbé J.-B. Bigou*) 113
Le Livre de la famille (*l'abbé Charpentier*) 104
La Liberté de conscience, sa nature, son origine, son histoire et sa pratique dans nos sociétés contemporaines, d'après les encycliques de Léon XIII (*l'abbé Canet*) 159
L'Eglise et la Liberté (*Georges Romain*) 158

Religions. Théologie hérétique. Religion (*G. de Molinari*). . 418
Gott und Götter. Eine Studie zur vergleichenden Religionswissenschaft (*Christian Pesch*) 333
Philomythus, an antidote against credulity. A discussion of cardinal Newman's Essay on ecclesiastical miracles (*Edwin A. Abbot*) . . . 157

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. La Lutte pour le droit (*Rud. von Jhering*) trad. de l'allemand par *O. de Meulenaere* 338

Droit romain. Les Institutions juridiques des Romains (*Édouard Cuq*). L'Ancien droit 500
Études complémentaires de l'esprit du droit romain. Du rôle de la volonté dans la possession (*R. von Jhering*), trad. par *O. de Meulenaere* 501

Droit international. Introduction au droit international privé (*Armand Lainé*). T. II 220
Les Destinées de l'arbitrage international depuis la sentence rendue par le tribunal de Genève (*E. Rouard de Card*) 498

Droit canonique. De l'étude et de la pratique du droit canonique en France à l'heure présente (*Mgr Turinaz*) 71
Le Mariage en droit canonique (*A. Esmein*) 36

Droit public. Lo Stato secondo il diritto internazionale universale (*Eduardo Cimbali*) 35
Le Referendum en Suisse (*Simon Deploige*), précédé d'une lettre sur le referendum en Belgique par *J. Van den Heuvel* 496
Code de la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire et des conflits d'attribution (*L.-J.-D. Féraud-Giraud*). 496
La Femme au point de vue du droit public. (*M. Ostrogorski*). . . . 497
Le Guide des électeurs catholiques 458

Droit civil. Commentaire théorique et pratique du code civil (*Théophile Huc*). 482
Traité théorique et pratique des actes de l'état civil (*Emile Mersier*). 483
Des attributions des consuls en matière de notariat et d'état civil (*Georges-G. Flaischlen*) 484
L'Art de faire soi-même son testament, ou Traité pratique du testament olographe (*Paul Berton*) 485
Le Divorce dans nos lois et dans nos mœurs (*G. Lecornec*) 485
Les Architectes et leurs rapports avec les propriétaires, les entrepreneurs et les tiers dans les travaux particuliers et publics (*David de Penanrum*). 486
I Diritti della donna sedotta. Parte 1a. Legislazione civile (*Ambrogio Giaccobone*). 487
Les Assurances sur la vie au point de vue théorique et pratique (*A. Typaldo-Bassia*). 4
La Justification de la jurisprudence de la cour de cassation en matière d'assurance sur la vie (*H. Duhaut*) 3
La Législation de l'enseignement primaire libre (*Auguste Rivet*) . . . 2

Droit criminel. Le Crime et la peine (*Louis Proal*) 49
Le Droit pénal et les nouvelles théories (*Luigi Lucchini*), trad. par *Henri Prudhomme* et précédé d'une introd. par *Jules Lacointa* 492

La Récidive (*Louis André*). 493
Commentaire de la loi du 26 mars 1891 (loi Bérenger) sur l'atténuation et l'aggravation des peines (*Henri Locard*) 494
La Loi Bérenger et ses applications (*Jules Nègre* et *Ferdinand Gary*) . 494
Les Enfants assistés en France, enfants maltraités ou moralement abandonnés. Commentaire de la loi du 24 juillet 1889 (*Roger Lagrange*) 494
Mémoire sur l'éducation correctionnelle en province (*Amédée Rouvin*). 495
Les Enfants en prison, étude anecdotique sur l'enfance criminelle (*Guy Tomel* et *Henri Rollet*) 221

Droit rural et forestier. Chasse et procès, étude pratique de la loi sur la chasse (*Charles Chenu*). 495
Traité des eaux, droit et administration (*Alfred Picard*). 335
Les Cours d'eau. Hydrologie (*Lechalas*) et Législation (*de Lalande*) . . 41

Droit commercial. Traité de droit commercial, cours professé à la Faculté de droit de Paris (*Bravard-Veyrières* et *Ch. Demangeat*) . . 420
Traité de droit commercial (*Ch. Lyon-Caen* et *L. Renault*); t. II. Des sociétés 487
Traité théorique et pratique des opérations de la Bourse (*Ambroise Buchère*) 488
Manuel pratique et juridique du commerçant (*Raoul Rosse*) 489
Grand Dictionnaire international de la propriété industrielle, au point de vue du nom commercial, des marques de fabrique et de commerce et de la concurrence déloyale (*le comte de Maillard de Marafy*) T. IV. (États-Unis — Invention) 38
Des Dommages-intérêts en matière de transports (*A. Cotelle*) . . . 489
Code de la vente commerciale (*A. Levé*) 489
De la concurrence déloyale, ou De l'apposition frauduleuse d'une marque ou d'un nom français sur des produits fabriqués à l'étranger (*Raoul Joubert*) 490
Code de commerce italien, traduit, annoté et précédé d'une introduction, par *Edmond Turrel*. 490
Code de commerce chilien, traduit et annoté par *Henri Prudhomme*. 490

Mélanges. Proverbes et maximes du droit germanique (*A. Chaisemartin*). 502

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Cours de philosophie. Summa philosophica ad mentem D. Thomæ, in usum alumnorum seminariorum (*G. Lahousse, S. J.*). T. I. Logica, ontologia, cosmologia. 385
Lexique de philosophie (*Alexis Bertrand*) 386
Lehrbuch der Philosophie (*Constantin Gutberlet*) 128
Lectures morales et littéraires à l'usage de l'enseignement des jeunes filles des écoles normales et des écoles primaires supérieures, précédées de commentaires et annotées par *Mlle Jeanne Vandoner* . . . 457

Psychologie. La Tête et le cœur. Étude physiologique, psychologique et morale (*P. Vallet*). 387
Nouvelles Recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle (*C. Lombroso*) 387
Psychologie du peintre (*Lucien Arréat*) 388
Corps et âme (*J. Gardair*). 423
De humanæ cognitionis modo, origine ac profectu ad mentem S. Thomæ, Doctoris angelici (*le P. Tornatore*) 127

Métaphysique. De la méthode. Méthode spinoziste et Méthode hégélienne (*Pierre-Aug. Bertauld*) 390
Méthode spiritualiste. Étude critique des preuves de l'existence de Dieu (*le même*) 390
Méthode spiritualiste. Esprit et liberté (*le même*) 392
De Libertate Dei (*Ferd. Buisson*) 393
Agnosticisme, essai sur quelques théories pessimistes de la connaissance (*E. de Roberty*). 393
De la réalité du monde sensible (*Jean Jaurès*) 394
Le Pessimisme (*Léon Jouvin*) 396
Providence et libre arbitre (*le R. P. Hippolyte Gayraud*) 422

Morale. Le Bonheur de vivre (2e partie), (*John Lubbock*) 397
Philosophie de l'économie politique (*Etienne Hamélius*) 397
Les Idées morales du temps présent (*Édouard Rod*) 356

Histoire de la Philosophie. Philosophes illustres (*P.-A. Merklein*). Antiquité et temps modernes 398
La Physique de Straton de Lampsaque (*G. Rodier*). 399
La Morale de Spinoza. Examen de ses principes et de l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes (*René Worms*) 400
De Mente humana apud J.-Bapt. Du Hamel (*P.-D. Bernier*) 401
Der Positivismus vom Tode Aug. Comte's bis auf unsere Tage (*Hermann Gruber*) 128

Enseignement. Die Fragen der Schulreform (*Theobald Ziegler*) . . 357
La Musique et le dessin, considérés comme moyens d'éducation (*Gustave Derepas*). 536
La Enseñanza de la historia (*Rafael Altamira*) 336

Économie politique et sociale. Traité élémentaire et raisonné d'économie politique (*Jules Rambaud*). 509
Leçons d'économie politique, professées à l'École spéciale d'architecture (*André Liesse*) 509
Nouveau Dictionnaire d'économie politique, publié sous la direction de *MM. Léon Say* et *J. Chailley*. Livr. XIII à XVIII 510
Staats-Lexikon, publié par *Adolf Bruder*, sous le patronage de la *Görres-Gesellschaft* 510
Histoire des doctrines économiques (*A. Espinas*) 509
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block, Bernard Bertillon, de Boisjolin, Turquan*) 161
La France politique et sociale. Année 1890 (*A. Hamon* et *G. Bachot*) . 166
La France agricole et agraire (*Fernand Maurice*) 505
Les Problèmes du paupérisme. A propos de la conférence de Berlin (*Louis Morosti*) 506
La Question sociale à travers les âges et les Prévoyants de l'avenir (*Auguste Royer*) 513
Le Socialisme devant la science sociale (*Edmond Demolins*) 504
El Problema social y las escuelas politicas (*Salvador Bermudez de Castro, marques de Lema, duque de Ripalda*) 72
Le Socialisme moderne, son dernier état (*A. Villard*) 504
Pauvre humanité (*Léon Delbos*) 506
Le Socialisme moderne (*Maurice Block*). 506
L'Argent et le Travail (*le comte Léon Tolstoï*). 504
Le Mouvement socialiste en Europe : les hommes et les idées (*F. de Wyzewa*) 504
La Taxe sur les étrangers (*Maurice Vanlaer*). 498
Le Socialisme, ses principes fondamentaux et son impossibilité pratique (*Victor Cathrein*), trad. de l'allemand 507
Lettre Encyclique de S. S. Léon XIII sur la condition des ouvriers. . 507
Lettre au pape Léon XIII à propos de son Encyclique sur la question sociale (*Victor Modeste*). 507
L'Encyclique « Rerum novarum » et ses enseignements (*l'abbé Perriot*). 508
La Papauté, le socialisme et la démocratie (*Anatole Leroy-Beaulieu*) . 508
L'Économie politique d'après l'Encyclique sur la condition des ouvriers (*Charles Périn*) 508
Le Congrès de Malines et les Réformes sociales, documents publiés par *Jean Corbiau* 508
La Lutte pour l'existence et ses effets dans l'humanité (*Angelo Vaccaro*), trad. de l'italien par *M. Gaure*. 511
Le Leggi biologiche e le leggi giuridiche in rapporto alla questione sociale (*Enrico Piccione*) 511
La Participation des ouvriers aux bénéfices et les difficultés de l'heure présente (*A. Gibon*) . . . . . .
Le Istituzioni di pubblica beneficenza (*Salvatore de Luca Carnazza*) .
Le Patronage des condamnés adultes et des jeunes libérés (*J. Stevens*).
Alcoolisme et épargne (*Ad. Coste*) . . . . . .
La Politique de dégrèvement. Le Dégrèvement de la navigation (*le baron Julien Leys*). 5
La Caisse d'épargne et de prévoyance de Paris (*E. Bayard*) 5
Les Associations internationales (*André Gairal*). 1

Les Syndicats professionnels agricoles (*G. Gain*) 41

Sciences naturelles. Galerie des naturalistes. Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours (*J. Pizzetta*) . . . 227
L'Amateur d'oiseaux de volière (*Henri Moreau*) 458

Astronomie, Météorologie. Annuaire du Bureau des longitudes pour 1892 222
Instructions météorologiques (*A. Angot*) 226
Die neuesten Arbeiten über den planeten Mercur (*Jos. Plassmann*). . 358

Mathématiques, Physique. Nomographie. Les Calculs usuels effectués au moyen des abaques (*Maurice d'Ocagne*) 536
Calculo de los numeros aproximados y operaciones abreviadas (*G. Fernandez de Prado y R. Alvarez Sereix*). 358
Exposition de la théorie des surfaces (*H. Résal*). 226
La Nouvelle Science. Livre I. La Force (*C. Renooz*). 458
Recherches récentes sur diverses questions d'hydrodynamique (*Marcel Brillouin*). 1re partie. Tourbillons 358

Industrie, commerce. L'Habitation humaine (*Charles Garnier* et *A. Ammann*). 6
Les Grands Travaux du siècle (*J.-B. Dumont*). 9
A travers l'industrie française (*Paul Poiré*) 9
Les Industries du lait (*A. Lezé*). 339
Les Chemins de fer (*Georges Mayer*) 459
Le Commerce de la boucherie (*É. Pion*) 41

Marine. Les Institutions de la marine (*Chevalier*) 271
Bateaux et navires. Progrès de la construction navale à tous les âges et dans tous les pays (*le marquis de Folin*) 424

Agriculture. Amendements et engrais (*A. Renaud*) 41
Comme quoi la France pourrait nourrir cent millions d'habitants. Une révolution agricole. Georges Ville et les engrais chimiques (*Émile Gauthier*) 359

Mélanges scientifiques. En famille, livre de lecture (*Victor Coupin* et *Albert Rénouf*) 268
Pensées sérieuses (*M. d'Egydi*). Trad. de l'allemand par le Bureau bibliographique à Berlin 268
Entre chien et loup, rêveries et pensées (*Berthe Vadier*). 459
Sommeil (*Robert Scheffert*). 460
Les Étapes de la science, chroniques documentaires (*Émile Gauthier*) 359
La Santé améliorée par le lait et des mesures hygiéniques très productives même au point de vue financier. Le Lait (*le marquis Chappuis de Maubou*) 359
Le Fusil de chasse, ses munitions et son tir (*le général Faure-Biguet*). 41

Beaux-Arts. Antoine Watteau (*Paul Mantz*). 193
Antoine Watteau (*G. Dargenty*). 194
Corot (*L. Roger-Milès*) 195
Hippolyte Flandrin, hans Lefnad och Verk (*C.-G. Estlander*) 195
Trois artistes chrétiens : Michel-Ange, Raphaël et H. Flandrin (*François Bournand*) 196
Une Famille de peintres : Horace Vernet et ses ancêtres (*Félix de Bona*). 196
L'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut de France (*le comte Henri Delaborde*) 196
Le Vite dei pittori, scultori e architetti veronesi (*Giuseppe Biadego*) . 197
L'Art antique (*Gaston Cougny*). Choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie, conforme aux derniers programmes de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne 198
Éléments d'iconographie chrétienne. Types symboliques (*L. Cloquet*) . 198
L'Architecture gothique (*L.-H. Corroyer*) 199
Les Armes (*G.-R. Maurice Maindron*). 199
L'Architecture moderne en Angleterre (*Paul Sédille*). 200
Une Promenade à Versailles et aux Trianons (*Ph. Gille*) 200
Inventaire général des richesses d'art de la France. Province. Monuments civils, t. V 200

La Porcelaine (*E. Garban*) 201
Introduction à l'étude des beaux-arts (*Ch. Carteron* et *Eugène Carteron*) 201
Geschichte der christlichen Malerei (*Erich Frantz*). Seconde partie. . 201
La Peinture religieuse (*A. Lecoy de la Marche*) 201
Histoire de l'art chrétien des origines à nos jours (*Fr. Bournand*) . . 202
Histoire de l'art chrétien aux dix premiers siècles (*l'abbé F.-R. Salmon*). 202
Histoire de l'art byzantin, considéré principalement dans les miniatures (*N. Kondakoff*), trad. de *M. Trawinski*. T. II 203

Musique. Essai sur les principes d'exécution du chant grégorien et leur application (*l'abbé Fréd. Étienne*). 360
Un Pèlerinage à Bayreuth (*Émile de Saint-Auban*) 537

BELLES-LETTRES

Linguistique. Les Dialectes doriens : phonétique et morphologie. (*Émile Boisacq*) 310
Alt-Keltischer Sprachschatz (*Alfred Holder*) 459

Folklore. Les Grandes Légendes de France (*Édouard Schuré*) . . . 428
Traditions populaires du Doubs (*Ch. Thuriet*) 341
Contes allemands du temps passé, trad. par *F. Franck* et *E. Alsleben* 537
Les Légendes fribourgeoises (*S. Genoud*) 538
Poesie dei popoli selvaggi o poco civili (*G. Ragusa-Moleti*) 46

Poésie. Nature (*Jean Rameau*) 309
Flammes de vie (*Fleuriot-Kérinou*). 313
Foi et Poésie (*Joseph Serre*) 315
Poésies eucharistiques (*Jean Casier*). 317
Poèmes et Songes, Le Dernier Amour d'Artémis, Le Requiem de Berthold, Giseline (*Jean Griselin*) 318
Sur la branche, chansons, fables, poèmes (*Georges Montigny*). . . . 319
Rimes et chansons (*François Fontenay*). 320
Les Échos (*Édouard de Perrodil*) 322
Le long du Rhône et de la mer (*Sextius Michel*). 323
Mes petits Concerts (*Paul Collin*) 323
A travers quarante ans, recueillements poétiques (*l'abbé J.-M. Figalla*). 324
Essence d'âmes (*Émile Hinzelin*) 324
Vers l'absolu (*Bénoni Glador*) 325
Sirventes et Cantilènes (*Emmanuel Junod*) 325
Sébar, poème philosophique (*F.-A.-M.*). 329
Rancœurs, poème (*Yan Braz*) 330
Épître aux Jacobins (*A.-M. Maupin*) 330
Marguerite (*Paule-Marie*) 326
Marguerite (*Edmond Perrée*). 326
Pêle-Mêle (*Alfred de Péraldi*) 328
One in the Infinite (*George-Francis Savage-Armstrong*) 228
La Comedia di *Dante Alighieri* riveduta nel testo dal prof. *G. Poletto*. 459
Momenti lirici (*Oreste Boni*) 360
Le Râmâyana, poème sanscrit de *Valmiky*, trad. en français par *Hippolyte Fauche* 538

Théâtre. Le Nazaréen, drame en trois actes (*Henri Mazel*) 361
La Passion de Jésus, drame en cinq actes et en vers (*Antoine Chansroux*) 326
La Grève, drame en un acte et en vers (*Dom Laurent Janssens*) . . . 328
Arthur de Bretagne, drame historique (*Fréd. Heurlipes*) 163
Jacques Cartier, ou la Découverte du Canada, drame historique en 4 actes, un prologue et un sixième tableau (*Fréd. Heurlipes*) . . .
Bertrand Du Guesclin et Olivier de Clisson, tableaux historiques et dramatiques en 5 actes (*Fréd. Heurlipes*) . . . . . .
Scander-Bey, ou le Héros chrétien, drame historique en 4 actes (*Raugatien d'Aurrès*) 1
Soliman ou l'Ambassade d'un moine, drame historique en 4 actes (*Rupert Phausnief*). 1
L'Herbager, pièce en trois acte en vers (*Paul Harel*) 3

M. Crédule en Bretagne, comédie en 4 actes (*Yves Brezonnec*). . . . 164
La Reine Atella, épisode de la conquête de l'Algérie, 1831-1832, drame en 4 actes (*Marie J.*). 164
Gertrude, ou la Reine d'un jour, comédie en 4 actes (*l'abbé O. Leroy*). 165
Sophocle, Ajax, les Trachiniennes, Philoctète, Œdipe roi, trad. (*F.-E. Callot*) 331
Le Canard sauvage. Romersholm (*Henrik Ibsen*). Trad. de M. *Prozoc* . 165

Romans, contes et nouvelles. Seul de son siècle en l'an 2000, trad. et discussion du roman communiste Looking Backward, de M. *Edward Bellamy*, par le *vicomte de Lestrade* 12
Cybèle, voyage extraordinaire dans l'avenir (*Jean Chambon*) 14
Hassan le Janissaire (*Léon Cahun*). 16
Le Roman du Mont Saint-Michel (*Mme Stanislas Meunier*) 16
Les Gens d'Épinal (*Michel Auvray*) 17
L'Élève de Garrick (*Augustin Filon*) 17
Beau Page (*Pierre Sales*) 18
La Borgnotte (*Édouard Montagne et Louis Gallet*) 18
Une Reine de théâtre (*Charles d'Héricault*) 19
Sous-Off cassé (*Édouard Gachot*) 20
Chapuzot est de la classe (*Jean Drault*). 21
Boumaza (*H.-B. de Laval*). 22
Le Roi Stanko et la Reine Xénia (*Ouitis*) 23
Le Roman du Roi (*A. de Basilewitch*). 23
Égyptiacque (Rêves vécus, vies rêvées) (*William Ritter*) 23
La Bohème tragique (*Noël Amaudrit*) 24
Les Bas-Bleus (*Albert Cim*) 25
Trahisons (*Léon Barracand*) 26
Plein Cœur (*Édouard Delpit*). 27
Péril (*H. Gréville*). 28
L'Héritière (*H. Gréville*) 28
Trop tard (*Alfred Bonsergent*) 28
Tragiques amours (*Louis Énault*) 29
L'Agité (*Auguste Germain*). 29
L'Amour de Jacques (*Charles Fuster*). 30
Tableaux Algériens (*Gustave Guillaumet*) 30
Nouveaux Pastels (Dix portraits d'hommes) (*Paul Bourget*). 34
Fantôme d'Orient (*Pierre Loti*) 290
Le Livre de la Pitié et de la Mort (*Pierre Loti*) 291
Féfée (*Jules Hoche*) 292
Une Honnête Femme (*Armand Charpentier*) 292
Monsieur le Gendarme (*Clovis Hugues*) 292
La Peur de la mort (*le comte François de Nion*) 294
La Montée (*Gabriel Sarrazin*) 295
Bonne-Dame (*Édouard Estaunié*) 295
Rose et Ninette (*Alphonse Daudet*). 296
René Pierson (*Henri Monnet*). 297
Mariage mondain (*Pierre Maël*) 297
Mer sauvage (*Pierre Maël*). 298
Quand on aime (*Pierre Maël*) 298
Le Marquis de Villarneuil (*William Marcelly*). 298
Hermine (*le comte de Marenches*) 299
L'Irrémédiable (*Brada*) 299
Bonheur conquis (*Charles Foley*) 299
La Sarcelle bleue (*René Bazin*) 300
Le Roman d'une croyante (*Jean de la Brète*) 300
Sœur Louise (*M. du Campfranc*) 301
Obéissance (*M. du Campfranc*). 301
Arrière-Saison (*Paul Gué*) 301
La Femme du renégat (*Mme Nelly Lieutier*). 301
Le Juif franc-maçon (*l'abbé Henri Desportes*) 301
Maria-Laura (la femme du franc-maçon) (*Paul Féval fils*). 302
Marthe de Bellesmont (*Mme la comtesse de Beaurepaire de Louvagny*). . 302
La Fresnaie (*Mme Mathilde Aigueperse*) 302
Abnégation (*la baronne Leclerc de ****). 302
La Seconde Femme de Lionel (*Marie-Pierre*) 302
Louis XI à Péronne (*A. Jumin*). 303
Claudia Varenilla (récit des temps mérovingiens) (*J.-L. de la Marsonnière*) 303

Mistress Branican (*Jules Verne*) 303
A travers les forêts vierges (*Désiré Charnay*) 304
Syrlin (*Ouida*), trad. de l'anglais par *F. Bernard* 304
Sainte-Rosalie-aux-Bois (*Ouida*) 304
Premières Joies et Premières Larmes (*mistress Hungerford*), trad. de l'anglais par *E. Dian*. 305
Autour d'un héritage (*Mme Alexander*) trad. de l'anglais par *Camille Valdy*. 305
Nouvelles (*Hugh Conway*), trad. de l'anglais par *Héphell* 305
Fantaisies dans la manière de Callot (*Hoffmann*), trad. de l'allemand par *Henry de Curzon* 306
Vouloir, c'est pouvoir (*Elly Reuss*), trad. de l'allemand par *G. Lauth* . . 306
Lora (*M Z. de Manteuffel*), trad. de l'allemand par *A. Chevalier* . . . 306
Bonne chance, trad. de l'allemand par *Maurice Sibille* 306
L'Héritage de Gledesworth (*Maxvell Gray*), trad. de l'allemand par *Robert de Cerisy* 306
Dans le tourbillon du monde (*A. Veldenz*), trad. de l'allemand par *J. de Rochay*. 306
Maura (*Lazare Goulin*) 307
Les Étapes de la folie (*Dostoiewsky*), trad. du russe par *Halperine-Kaminsky*. 307
Le Voyageur enchanté (*Nicolas Lieskoff*), trad. du russe par *Victor Derely* 307
L'Aube russe (*Alexandre Pouchkine*), trad. du russe par *E. Tseytline* et *E. Jaubert* 308
Nouvelles slaves, trad. du russe, du croate et de l'allemand par *C. de Strebinger* 308
Autour du mystère (*Gaston Dujarric*) 308
En vitrine (*le comte René de Maricourt*) 308
Nouvelle Bibliothèque bleue. Du temps que la reine Berthe filait . . 362
Mystères du moyen âge, mystères liturgiques. 362

Ouvrages pour la jeunesse. Costal l'Indien (*Gabriel Ferry*) . . 11
Histoire du célèbre Pépé (*Edgar Monteil*) 9
Une Cousine d'Amérique (*Louis Mainard*) 10
En pension (*Jacques Lermont*) 10
Aux Garennes (*Mme Noémi Balleyguier*) 11
Échos des vacances (*Mme de Paloff*) 11
Les Vacances de Paul (*Mme J. de Sobol*) 11
Le Dévouement de Claudine (*J. Kergall*) 11
Perdue dans la forêt (*la comtesse H. d'E.*) 361

Histoire et critique littéraire. La Littérature française, des origines au XVIIIe siècle (*Paul Albert*) 8
Petite Histoire de la littérature française, principalement depuis la Renaissance (*A. Gazier*). 229
Histoire de la chanson populaire en France (*Julien Tiersot*) 518
Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge. Études de littérature française et comparée (*Alfred Jeanroy*). 517
La Poésie patriotique en France au moyen âge (*Ch. Lenient*) 519
Le Merveilleux dans la littérature française sous le règne de Louis XIV (*le P. V. Delaporte*) 132
Lesage romancier (*Léo Claretie*). 232
Victor Hugo et son œuvre poétique (*l'abbé J.-L. Lenoir*) 538
Études et récits sur Alfred de Musset (*la vicomtesse de Janzé*) 165
Les Grands Écrivains français Alfred de Vigny (*Maurice Paléologue*) . 236
Les Malfaiteurs littéraires (*le P. Étienne Cornut*) 429
Histoire de la littérature grecque (*Alfred Croiset* et *Maurice Croiset*). T. III. Période attique. Tragédie, comédie, genres secondaires (*Maurice Croiset*) 426
Ilios et Iliade (*Gaston Sortais*) . . . . . .
Histoire du texte d'Horace (*Antoine Campaux*) . . . . . .
Dante, son temps, son œuvre, son génie, étude littéraire et critique (*John A. Symonds*), trad. de l'anglais, par *Mlle C. Augis* . . . . .

Polygraphes. Les Grands Écrivains de la France (*Ad. Régnier*). Jean de la Fontaine. T. VIII . . . . . .

Mélanges. Essais de littérature et d'histoire (*René Lavollée*) 1
La Vie littéraire (*Anatole France*). 3e série. 3

A la mémoire de Joséphin Soulary (*Aimé Vingtrinier*) 136
Pour les enfants !.... Lectures choisies à l'usage des élèves du cours élémentaire et du cours moyen (prose, poésie, histoire) (*L. Gaudelette*). 70
Morceaux choisis des auteurs français, publiés conformément aux programmes du 23 janvier 1890, à l'usage de l'enseignement secondaire classique, avec des notices et des notes par *Albert Cahen*. — Classe de sixième : XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie — Classe de cinquième : XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie. — Classe de quatrième : XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, Prose et Poésie — Classes de troisième : seconde et rhétorique, XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. 1re partie, Prose. 2e partie, Poésie 162
Recueil de narrations françaises empruntées aux écrivains du XIXe siècle et accompagnées de canevas (*les abbés J. Bujadoux et E. Benne*). Livre du maître. — Livre de l'élève 362

HISTOIRE

Géographie, voyages. Voyage autour du globe (*J. Eggermont*). . 7
De Paris au Cap Nord. De Bergen à Stockholm. Voyage au pays des Fiords (*Léon Dumuys*). 206
Quarante mois de voyage avec une rente de cent francs par mois. 18,000 lieues à travers le monde (*Jules Desfontaines*). 212
Souvenirs d'escales et de traversées. Scènes et récits de voyages (*Gaston Dujarric*) 213
De Paris au cap Horn (à bord du Sabino). 82 jours en mer (*Louis Blairet*). 214
Par monts et par vaux (*Jean Vaudon*). 430
Les Étapes d'un touriste en France. A travers la Corse (*A. Andréi*). . 204
The Country of the Vosges (*Henry W. Wolff*). 214
The watering places of the Vosges (*Henry W. Wolff*). 215
En Wherry. Trois semaines dans les Broads du Norfolk, par *** . . . 205
Au delà du Rhin (Prusse rhénane, Bade, Bavière) (*Lucien Vigneron*). 205
Toledo. Guia artistico-práctica (*Vizconde de Palazuelos*). Versión francesa de *Charles Docteur* 238
Grèce (Collection des guides Joanne). T. II, Grèce continentale et îles. 206
La Russie. Histoire, géographie, littérature (*Eugène Guénin*). . . . 363
La Transcaucasie et la Péninsule d'Apchéron. Souvenirs de voyage (*Calouste S. Gulbenkian*) 207
Un Hiver en Orient (*Mag Dalah*). 8
De Paris au Tonkin, à travers le Thibet inconnu (*Gabriel Bonvalot*). . 7
L'Inde (*John Strachey*). Préface et trad. de *Jules Harmand*. 431
L'Asie. Deuxième partie (Indes orientales, Indo-Chine, Empire chinois, Japon). Choix de lectures géographiques (*L. Lanier*). 207
Les Établissements français dans l'Inde et en Océanie (*G. Haurigot*). . 208
Le Japon pratique (*Félix Régamey*) 208
Le Nil, le Soudan, l'Égypte (*A. Chélu*). 237
Géographie ancienne de la Basse-Égypte (*le vicomte Jacques de Rougé*) . 48
La Tunisie française (*Eugène Poiré*) 209
Algérie, Sahara, Tchad. Réponse à M. Camille Sabatier (*G. Fock*). . . 166
Le Transsaharien. Un an après (*Georges Rolland*) 166
A la conquête du Tchad (*Harry Alis*). 209
Ostafrikanische Gletscherfahrten. Forschungsreisen im Kilimandscharo-Gebiet (*Dr Hans Meyer*) 433
A travers Bornéo. Aventures de quatre déserteurs de l'armée indo-néerlandaise (*M.-T.-H. Perelaer*), trad. du *comte Meyners d'Estrey* . . . 212
La Tribu de Wagap (Nouvelle-Calédonie), ses mœurs et sa langue, coordonnées par le *P. A. C., S. M.* 268
L'Amérique inconnue, d'après le journal de voyage de *J. de Brettes* (*Mallat de Bassilan*) 211

Histoire ancienne. Ausführliches Lexikon des griechischen und römischen Mythologie (*W. H. Roscher*) 520
Le Culte chez les Romains (*Joachim Marquardt*). T. II, trad. de l'allemand par M. Brissaud. Manuel des antiquités romaines (*Th. Mommsen* et *J. Marquardt*). T. IX 344
Les Manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'Empire (*Antonin Deloume*) . 435

Histoire de l'Église. Lehrbuch der Kirchengeschichte (*Wilhelm Möller*). Das Mittelalter 139

The Throne of the fisherman, built by the carpenters son, the root, the bond, and the crown of Christendom (*Thomas W. Allies*). . . 239
Papes et paysans (*Gabriel Ardant*). 269
Histoire du pape Calixte II. — Bullaire du pape Calixte II (1119-1124) (*Ulysse Robert*) 522
Die französische Politik Papst Leos IX. (*Wilhelm Bröcking*) 241
Gregor X und Rudolf von Habsburg in ihren beiderseitigen Beziehungen, mit besonderer Berücksichtigung der Frage über die grundsätzliche Stellung von Sacerdotium und Imperium in jener zeit (*A. Zisterer*). 241
Au Vatican, souvenirs du jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII, suivis d'une étude analytique de l'encyclique « Rerum novarum » (*Mgr de T'Serclaës*) 159

Histoire des reliques. La Sainte Robe de N.-S. Jésus-Christ à Trèves, étude archéologique et historique (*C. Willems*), trad. par *Furcy Rainaud* 239
Le Pèlerinage de Trèves, histoire de la sainte Robe (*C. Willems*). . . 239
Le Saint Clou de Toul, son origine, son authenticité, son culte (*Un ancien vicaire de la cathédrale de Toul*) 269

Hagiographie. Biographies ecclésiastiques. Los Niños santos o Leyendas infantiles (*P. Francisco Hattler*), trad. del aleman por el *P. Jeronimo Rojas* 404
Les Plus illustres Captifs, ou Recueil des actions héroïques d'un grand nombre de guerriers et autres chrétiens réduits en esclavage par les mahométans, manuscrit de la bibliothèque Mazarine, édité par le *R. P. Calixte de la Providence*. 355
Essai de martyrologe de l'ordre des Frères mineurs pendant la Révolution française (1792-1800) (*le P. Édouard d'Alençon*) 539
Jeunes Chrétiens de notre temps (*le P. Didierjean*) 106
Chrétiennes de nos jours (*Mme Bourdon*). 356
Fastes de la sainteté en France au XIXe siècle. Recueil de biographies anecdotiques, dédié à la jeunesse (*l'abbé E.-M. L.*) 412
Sainte Philomène, vierge et martyre, sa vie, ses miracles, son culte (*Mme la Csse de Chabannes*) 404
Saint Christophe, sa vie et son culte, avec des appendices sur le culte de saint Gilles et des quatorze saints auxiliateurs (*l'abbé F. Mainguet*) 404
Histoire de saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Église, d'après ses écrits et l'édition des bénédictins (*Un membre de la grande famille de Saint-Augustin*) 404
La Mission et le culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen. Étude sur le paganisme rural (*J.-G. Bulliot* et *Félix Thiollier*) 528
Étude historique sur saint Boniface de Bruxelles (*le P. J.-F. Kieckens*) 405
Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry (*le P. Ragey*). . . . 404
Eadmer (*le P. Ragey*) 242
Légende des trois compagnons. La Vie de saint François d'Assise, racontée par les Frères Léon, Ange et Rufin, ses disciples, trad. précédée d'une introd. par *l'abbé Huvelin* 160
Étude sur Geoffroy de Vendôme (*L. Compain*) 346
Der Augustinermönch Johannes Hoffmeister. Ein Lebensbild aus der Reformationszeit (*Nikolaus Paulus*). 140
Saint Pie V, pape du Rosaire (*le R. P. Charles-Anatole Joyau*). . . . 405
Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus (*le P. Fréd. Rouvier*) 405
Vie de saint Jean de la Croix, écrite en souvenir du troisième centenaire de son bienheureux trépas (1591-1891) (*le R. P. Alphonse-Marie de Jésus*). Traduite de l'italien par *l'abbé H. Feige* 405
Vida de san Luis Gonzaga de la Compañia de Jesus (*el P. F. Rouvier*), traducida y aumentada por *D. Fr. Diez de Rivera* 405
Vita di san Luigi Gonzaga della Compagnia di Gesù (*P. Alessandro Maineri*), compendiata per la gioventù dal *P. Ballerini* . . . . .
La Vie de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse chrétienne (*le R. P. Meschler*), trad. de l'allemand par *l'abbé Lebréquier*. . . .
La Vie de saint Louis de Gonzague, d'après V. Cepari, son premier historien (*le P. Charles Clair*). . . . . .
Vie de Madame de la Tour-Neuvillars (Suzanne de la Pomélie), 1571-1616 (*le P. Nicolas du Sault*) . . . . . .

Le Premier Français martyrisé au Japon, ou Vie du vénérable Guillaume Courtet, religieux dominicain (*l'abbé G. Tarniquet*) 406
Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes, premier apôtre de leur culte (*le R. P. Ange Le Doré*). 406
La Propagatrice de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, Anne-Madeleine Rémuzat, religieuse professe de la Visitation Sainte-Marie au premier monastère de Marseille. 407
Vie du Vénérable Bénigne Joly, fondateur des religieuses hospitalières de Notre-Dame de la Charité de Dijon (*l'abbé E. B***, curé de Volnay*). 407
Histoire de M. Agut, prêtre, chevalier de Saint-Pierre, fondateur de l'hospice de la Providence à Mâcon et de la Congrégation des sœurs du Saint-Sacrement (*l'abbé Louis-M.-J. Chaumont*) 407
La Mission du Su-Tchuen au XVIIIe siècle. Vie et apostolat de Mgr Pottier, son fondateur (*Léonide Guiot*). 408
La Vita del Padre Rocco (*Alfonso Capecelatro*). 408
Le Cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines (1726-1804) (*Arthur Verhaegen*) 408
Le Bienheureux Perboyre, modèle de dévotion au divin Sauveur . . 112
Le Vénérable Nunzio Sulprizio, modèle des apprentis. 408
Vie de Mgr de Forbin-Janson, missionnaire, évêque de Nancy et de Toul, fondateur de la Sainte-Enfance (*le R. P. Philpin de Rivière*) . 408
Souvenirs d'une amie. La Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice (*Une religieuse Ursuline*) . . . 409
Adolphe Kolping, l'apôtre des artisans (*Dom Laurent Janssens*) . . . 409
Vie du R. P. Lataste, des Frères Prêcheurs, fondateur de l'Œuvre des réhabilitées (*l'abbé Mercier*) 409
L'Abbé Combalot, missionnaire apostolique. L'Action catholique de 1820 à 1870 (*Mgr Ricard*). 409
Le Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado. Extraits de ses écrits précédés d'une notice par Un prêtre du Prado. 410
Vie du P. Ludovic de Casoria, d'après Son Ém. le card. Alph. Capecelatro (*l'abbé M. Le Monnier*). 410
Vie de Madame Miquey et Souvenirs de Mulhouse (*l'abbé Jules Wagner*) 411
Marie-Julie Stiénon du Pré, dame de Saint-André (*le P. Charles Clair*). 462
Le Père de Geslin de Kersolon, d'après ses souvenirs. Hommage de ses amis 411
Mgr Alexis Canoz, de la Compagnie de Jésus, premier évêque de Trichinopoly (1805-1888), par Un Père de la même compagnie 411
Un Directeur de séminaire. L'Abbé Robelin, chanoine honoraire de Belley (*l'abbé Théloz*). 411
L'Abbé Bourbonne, aumônier du premier monastère de la Visitation de Paris, 1834-1890 (*l'abbé Séméraire*). 411
Dom Maur Wolter et les origines de la Congrégation bénédictine de Beuron (*le R. P. Dom Gérard van Caloen*) 412

Histoire du moyen âge et moderne. Études sur la « Lex dicta Francorum Chamavorum » et sur les Francs du pays d'Amor (*Henri Froidevaux*) 436
Salimbene und seine Chronik. Eine Studie zur Geschichtschreibung des dreizchnten Jahrhunderts (*Emil Michael*). 441
Bossuet historien du protestantisme (*Alfred Rébelliau*). 526
Français et Anglais (*Philip Gilbert Hamerton*), trad. de *G. Labouchère*. 150
Français et Italiens (*Félix Narjoux*) 70

Questions du jour. L'Avenir de l'Europe envisagé au double point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt (*C.-E. Vigoureux*) 460
Dieu, la Royauté et le salut de la France 270
Le Présent et l'avenir du catholicisme en France (*l'abbé de Broglie*). 534
Les Intérêts catholiques 270
Sept paroles de N. T. S. P. le Pape Léon XIII (*Mgr Joseph-Amand Fava*) 539
La République et la Politique de l'Église (*le R. P. Maumus*) 446
Du Toast à l'Encyclique 461
La Discussion concordataire au Sénat et à la Chambre des députés, les 9, 11 et 12 décembre 1891 (*Mgr Perraud*) 445
Le Concordat. Qu'on l'observe loyalement ou qu'on le dénonce (*J.-M. Villefranche*) 158

Le Secret de Fourmies (*Édouard Drumont*) 444
Décalogue ou Dynamite, avis aux bourgeois sans Dieu 271
Nos désastres. Causes et responsabilités (*A. Duchatel*). 245
Pensons-y et parlons-en (*Jean Heimweh*) 271
L'Armée sans chef 253
Que deviendront les colonies françaises dans l'éventualité d'un conflit franco-russe avec la triple alliance? (*J. Popowski*) 272
La Neutralité belge. La Belgique et la France (*Charles Wœste*) . . . 462

Histoire de France. Histoire de Charles VII (*G. du Fresne de Beaucourt*). T. VI. La Fin du règne 141
Mémoires de Saint-Simon. Édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de notes et appendices, par *A. de Boislisle*, t. VII et VIII. (Les Grands Écrivains de la France. Nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. *Ad. Régnier*) 144
Les Mémoires de Saint-Simon et le P. Le Tellier, confesseur de Louis XIV (*le P. P. Bliard*). 145
La Reine Marie-Antoinette (*Pierre de Nolhac*). 348
Le Patriote Palloy et l'Exploitation de la Bastille. L'Orateur du peuple Gonchon (*Victor Fournel*) 442
Lettres adressées par Achard de Germane, avocat au Parlement de Dauphiné, à M. de la Coste, l'un des derniers présidents de cette assemblée pendant les deux premières années de l'émigration (1791-1793). (Publiées par *l'abbé Perrossier*) 51
Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration (1790-1800), publiée d'après les originaux, pour la Société d'histoire contemporaine, par *Maxime de la Rocheterie* 359
Napoléon 1er (*A. Fournier*), trad. par *E. Jaeglé*. T. I, 1769-1802. . . 243
Les Monologues de Napoléon Ier. 350
Autour des Bonaparte. Fragments de Mémoires du général de Ricard, ancien aide de camp du roi Jérôme, publiés par *L.-Xavier de Ricard*. 244
Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec une introd. par *Camille Rousset* 531
Extraits des Mémoires du duc de Morny. Une ambassade en Russie, 1856 166
Discours parlementaires (*Ernest Picard*) 43
Souvenirs militaires et financiers (*Charles Duval*) 168
Journal d'un sous-officier, 1870 (*Amédée Delorme*) 54
Les Monarchistes sous la troisième République (*Louis Teste*) 149

Histoire politique, civile et militaire. Histoire du droit et des institutions de la France (*E. Glasson*). T. IV. 438
De Regiis conciliis Philippo II Augusto regnante habitis (*Henri Froidevaux*) 436
Une Grande Dame dans son ménage au temps de Louis XIV, d'après le Journal de la comtesse de Rochefort (1689) (*Charles de Ribbe*) . . 154
Les Rapports inédits du lieutenant de police René d'Argenson. Introduction, notes et index par *Paul Cottin* 146
La Société des jacobins. Recueil de documents pour l'histoire du club des jacobins de Paris (*F.-A. Aulard*). T. III. Juillet 1791 à juin 1792. 529
Souvenirs d'un président d'assises (1880-1890) (*Bérard des Glajeux*) . . 160
Les Guerres sous Louis XV (*le comte Pajol*). T. VII. 528
Pirates et rebelles au Tonkin. Nos soldats au Yen The (*le colonel Frey*). 148
Une Campagne au Tonkin (*le Dr Hocquard*) 6
Le 125e Régiment d'infanterie (*le lieutenant-colonel Roulin*). 56

Histoire religieuse. Les Élections épiscopales dans l'Église de France du IXe au XIIe siècle. Étude sur la décadence du pouvoir électif, 814-1150 (*P. Imbart de la Tour*) 49
Le Clergé sous l'ancien régime (*Élie Méric*) 24
Le Clergé et les Temps nouveaux (*Élie Méric*) 240
Les Évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1801 (*le P. Armand Jean*) 347
Les Grands Évêques de l'Église de France au XIXe siècle (*Mgr Ricard*). 410
Un Couvent de religieuses anglaises à Paris, de 1634 à 1884 (*l'abbé Cédoz* 69
Au Séminaire. Saint-Sulpice et les Sulpiciens (*l'abbé Fesch*) 67

Histoire locale. Les Comtes de Boulogne (*Dom François Ganneron*), manuscrit de 1640. Commentaires et notes par *l'abbé F.-A. Lefebvre*. 115
Essai sur Réthel (745 à 1890) (*J.-B. Caruel*). 117
Histoire de l'abbaye d'Andecy (*l'abbé Millard*) 119
La Cathédrale Notre-Dame de Laon. Historique et description (*l'abbé Auguste Bouxin*) 121
Le Parlement de Franche-Comté, de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790) (*A. Estignard*). 452
La Vie de Paris (*Max Boucard*). 354
Les Yvelines. Histoire de Rambouillet, de son château et des lieux remarquables de sa forêt (*J. Maillard*) 116
Delincourt, ou Vie d'un village du Vexin dans les siècles passés (*l'abbé C.-A. Baticle*). 118
Histoire de la Maîtrise de Rouen. Ire partie : Depuis les origines jusqu'à la Révolution (*l'abbé A. Collette*). IIe partie : Depuis la Révolution jusqu'à nos jours (*l'abbé A. Bourdon*) 352
Histoire du prieuré de Saint-Lô de Rouen, ses prieurs, ses privilèges, ses revenus (*L. de Glanville*). 119
Essai sur le tiers état rural, ou les Paysans de la Basse Normandie au XVIIIe siècle (*l'abbé P.-D. Bernier*) 450
La Baie du Mont Saint-Michel et ses approches (*le vicomte de Poliche*). 115
Chroniques de Souligné-sous-Vallon et Flacé (*Alphonse Pommier*) . . 116
Cartulaire de l'abbaye de Saint-Calais, publié par l'abbé *L. Froger*. . 152
Documents authentiques pour servir à l'histoire de la constitution civile du clergé dans le département de la Mayenne (*Frédéric Le Coq*). 5e partie. District d'Évron 272
La Rochelle et ses ports (*G. Musset*) 116
L'Hôpital militaire d'Auffrédy à la Rochelle (*le docteur Louis Delmas*) . 116
Tonnerre pendant la Révolution. 1789-1799 (*Georges Moreau*) 122
Cartulaire de l'abbaye de Saint-Chaffre du Monastier, ordre de Saint-Benoît, suivi de la chronique de Saint-Pierre du Puy et d'un appendice de chartes. Cartulaire du prieuré de Paray-le-Monial, ordre de Saint-Benoît, suivi d'un appendice de chartes et de visites de l'ordre de Cluny, publiés par le chanoine *Ulysse Chevalier* 120
Essai historique sur le Vivarais pendant la guerre de Cent ans (1337-1453) (*A. Mazon*) 115
Histoire de l'arrondissement de Gaillac (département du Tarn) pendant la Révolution, de 1789 à 1800 (*Élie-A. Rossignol*) 121
L'Abbaye de Flaran en Armagnac (*Pierre Benouville* et *Philippe Lauzun*) 120
Adé. Histoire civile, histoire religieuse (*l'abbé J.-F. Fourcade*). . . . 118
Histoire de la ville et de la châtellenie de Saverdun dans l'ancien comté de Foix (*C. Barrière-Flavy*) 118
Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge (*Jean-Auguste Brutails*). 448
Histoire administrative de Beaucaire, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la Révolution de 1789 (*Alexandre Eyssette*) 117

Histoire étrangère. La Lutte de l'Irlande (*le baron Kervyn de Volkaersbeke*) 60
Edward VI and the Book of Common Prayer (*Francis Aidan Gasquet* and *Edmund Bishop*) 247
Geschichte der deutschen Verfassungsfrage, während der Befreyungskriege und des Wiener Kongresses 1812 bis 1815 (*W.-A. Schmidt*) . 57
Ausgewählte Urkunden zur Erläuterung der Verfassungsgeschichte Deutschlands im Mittelalter (*Wilh Altmann* und *Ernst Bernheim*). . 56
La Reine Louise de Prusse (*Bonnal de Ganges*) 59
Mémoires du maréchal H. de Moltke. Lettres à sa mère, à ses frères Adolphe et Louis (1823-1888). Édition française, par *E. Jaeglé* . . . 454
Avvisi del Cavaliere Federico Cornaro, ambasciatore veneto, circa l'assedio e la presa della fortezza di Buda nell' anno 1686. Con traduzione ungherese ed introduzione storica di *Sigismondo Bubics*, vescovo di Cassovia 249
Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVe siècle, recueillis et publiés par *Gustave Saige*. T. III. 60
L'Italia nell' età di mezzo (*Luigi Calamassi*) 462
Il Carteggio di Carlo Emanuele I 167
Francesi e Giacobini a Mantova dal 1797 al 1799 (*Alessandro Luzio*) . 53

Testamento politico del generale Garibaldi, e lettera memoranda agli Italiani (*Enrico Croce*) 461
The political and military Events that led up to the Russian conquest of India (*John Kelly*). 168
Histoire de la découverte de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de Christophe Colomb (*Paul Gaffarel*) 456
Les États-Unis en 1850. Notes et Souvenirs (*M.-B. Dureau*) 251
The Story of the Union told by its Plotters (*W.-F. Dennery*). . . . 167

Héraldique. Grammatica araldica, ad uso degli Italiani (*F. Tribolati*). 168
Le Blason héraldique (*P.-B. Gheusi*). (*Norbert Lorédan*) 260
Traité complet de la science du blason (*Jouffroy d'Eschavannes*). . . 264
Ancien Armorial équestre de la Toison d'Or et de l'Europe au xve siècle (*Lorédan Larchey*) 62

Biographie. Dictionnaire des parlementaires français, comprenant tous les membres des assemblées françaises et tous les ministres français, depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889, publié sous la direction de *MM. Adolphe Robert, Edgar Bourloton* et *Gaston Cougny*. 252
Biographies du xixe siècle. 156
Figures disparues. Portraits contemporains politiques et littéraires (2e série) (*Eugène Spuller*) 257
Portraits de cire (*Hugues-Le Roux*) 258
Les Contemporains, études et portraits littéraires, 5e série (*Jules Lemaître*) 234
Catholiques allemands (*A. Kannengieser*) 259
George Buchanan, humanist and reformer (*P. Hume-Brown*). 138
Les Correspondants de Michel-Ange : I. Sebastiano del Piombo, texte italien (*le commandeur G. Milanesi*), trad. française par *A. Le Pileur*. 197
Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563). Étude sur les origines du protestantisme libéral français (*Ferdinand Buisson*) . . 524
La Vie et les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau (*Henri Beaudouin*) . . 134
Vie de Mirabeau (*A. Mézières*) 255
Un Conventionnel choletais. Michel-Louis Talot, adjudant général, 1755-1828 (*H. Baguenier-Desormeaux*) 68
Balzac, sa vie, son œuvre (*Julien Lemer*) 235
Mme Marie Pape-Carpentier, sa vie et son œuvre (*Émile Gossot*) . . . 68
Un Poète-apôtre, ou le R. P. Léon Barbey d'Aurevilly, missionnaire eudiste (*le P. Joseph Dauphin*) 361
Les Vingt-deux Années du père Tasse à Chamrousse (*Henri Vincent*). 67
Histoire de l'amiral Courbet (*J. de la Faye*) 256

Histoire de l'imprimerie. Bibliothèques. Bibliographie. Da chi e dove la stampa fu inventata ? ovvero stato presente della questione sul vero inventore della tipographia (*C. Castellani*). 266
L' Origine tedesca e l' origine olandese dell' invenzione della stampa, testimonianze e documenti (*C. Castellani*) 266
La Stampa in Venezia dalla sua origine alla morte di Aldo Manuzio seniore (*C. Castellani*). 267
Grundzüge der Bibliothekslehre, mit bibliographischen und erläuternden Anmerkungen (*Arnim Grœsel*) 263
Reseña de los incunables, que posee la Biblioteca pública de Mahon (*Miguel Roura*) 264
Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal. T. IX Archives de la Bastille (*Frantz Funck-Brentano*) 262
Bibliographie de l'Asie. 2e série (*Vlad. Méjov*) 65
Bibliographie sibérienne (*Vlad. Méjov.*). 64

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abbot (Edwin-A.) 157
Achard de Germane 51
Aigueperse (Mme Mathilde) . . . 302
Albert (Paul) 8
Alexander (Mrs) 305
Alis (Harry) 209
Alliès (Thomas W.) 239
Alphonse-Marie de Jésus (le R. P.) 405
Alsleben (E.) 537
Altamira (Rafael). 336
Altmann (Wilh.) 56
Amaudru (Noël) 24
Ambert (le général) 160
Ammann (A.) 6
André (Louis) 493
Andréi (A.). 204
Angot (A.) 226
Aquilante (Bernard). 535
Ardant (Gabriel) 269
Argenson (René d') 146
Armand Jean (le R. P.). 347
Arréat (Lucien) 388
Augis (Mlle C.). 47
Aulard (F.-A.). 529
Aurrès (Raugatien d') 164
Auvray (Michel) 17
Bachot (G.). 166
Baguenier-Desormeaux (H.) . . . 68
Ballerini (le R. P.) 405
Balleyguier (Mme Noémi) 11
Barracand (Léon) 26
Barrière-Flavy (C.). 118
Basilewitch (A. de). 23
Baticle (l'abbé C.-A.) 118
Bayard (E.). 513
Bazin (René) 300
Beaucourt (G. du Fresne de) . . 141
Beaudouin (Henri) 134
Beaurepaire de Louvagny (comtesse de) 302
Bellamy (Édward) 12
Benne (l'abbé E.) 362
Benouville (Pierre). 120
Bérard des Glajeux. 160
Bermudez de Castro (Salvador), marques de Lema, duque de Ripalda 72
Bernard (F.) 304
Bernheim (Ernst). 56
Bernier (l'abbé P.-D.) . . . 401, 450
Bertauld (Pierre-Aug.). . . 390, 392
Berton (Paul) 485
Bertrand (Alexis) 386
Biadego (Giuseppe) 197
Bierbaum (le R. P. F.-J.) 514
Bigou (l'abbé J.-B.). 113
Bishop (Edmund) 247
Blairet (Louis) 214
Bleau (l'abbé Alphonse) 99
Bliard (le P. P.) 145
Block (Maurice) 161
Boisacq (Émile) 340
Boislisle (A. de). 144
Bolo (l'abbé Henry). . . . 102, 106
Bona (Félix de) 196
Boni (Oreste) 360
Bonnal de Ganges 59
Bonsergent (Alfred). 28
Bonvalot (Gabriel) 7
Boor (C. de) 412
Boucard (Max). 354
Bourdon (l'abbé A.). 352
Bourdon (Mme). 356
Bourget (Paul) 31
Bourloton (Edgar) 252
Bournand (François). . . . 196, 202
Bouxin (l'abbé Auguste) 121
Brada. 299
Bravard-Veyrières 420
Braz (Yan) 330
Brezonnec (Yves). 164
Brillouin (Marcel) 358
Brocking (Wilhelm). 241
Broglie (l'abbé de) 534
Bruder (Adolf) 510
Brutails (Jean-Auguste) 448
Bubics (Sigismondo) 249
Buchère (Ambroise). 488
Buchet (l'abbé M.) 111
Buisson (Ferd.) 393, 524
Bujadoux (abbé J.) 362
Bulliot (J.-G.). 528
Cahen (Albert). 162
Cahun (Léon) 16
Calamassi (Luigi). 462
Calixte de la Providence (le R. P.) 355
Callot (F.-E.). 331
Caloen (Dom Gérard van). . . . 412
Campaux (Antoine) 229
Campfranc (M. du) 301
Canet (l'abbé). 159
Capecelatro (le cardinal Alfonso). 408
Carteron (Ch.) 201
Carteron (Eugène) 201
Caruel (J.-B.) 117
Casier (Jean) 317
Castellani (C.) 266, 267
Cathrein (Victor). 507
Cédoz (l'abbé). 69
Cerisy (Robert de) 306

Chabannes (Mme la Cte de) . . . 404
Chailley (J.) 510
Chaisemartin (A.). 502
Chambon (Jean) 14
Chansroux (Antoine) 326
Chappuis de Maubou (le Mte). . . 359
Chardon (l'abbé G.). 111
Charnay (Désiré). 304
Charpentier (l'abbé) 104
Charpentier (Armand). 292
Chaumont (l'abbé Louis-M.-J.) . . 407
Chélu (A.) 237
Chenu (Charles) 495
Chevalier 271
Chevalier (A.). 306
Chevalier (le chanoine Ulysse). . 120
Cim (Albert) 25
Cimbali (Eduardo) 35
Clair (le R. P. Charles) . . 406, 462
Claretie (Léo) 232
Clemen (Carl) 332
Cloquet (L.) 198
Collette (l'abbé A.) 352
Collin (Paul) 323
Compain (L.) 346
Connway (Hugh). 305
Corbiau (Jean) 508
Cornaro (Federico). 249
Cornut (Étienne). 429
Corroyer (L.-H.). 199
Coste (Ad.). 512
Cotelle (A.) 489
Cottin (Paul) 146
Cougny (Gaston) 198, 252
Coupin (Victor) 268
Croce (Enrico) 461
Croiset (Alfred) 426
Croiset (Maurice) 426
Cuq (Édouard) 500
Curzon (Henry de) 306
Dante Alighieri 109, 459
Dargenty (G.). 194
Daudet (Alphonse) 296
Dauphin (le P. Joseph). 361
Décrouïlle (l'abbé R.). 107
Delaborde (le comte Henri). . . 196
Delaporte (le P. V.) 132
Delbos (Léon). 506
Delmas (le Dr Louis) 116
Delorme (Amédée) 54
Deloume (Antonin) 435
Delpit (Édouard) 27
Demangeat (Ch.) 420
Demolins (Edmond). 504
Dennery (W.-F.). 167
Deploige (Simon) 496
Derely (Victor) 307
Derepas (Gustave) 536
Desfontaines (Jules) 212
Desportes (l'abbé Henry). . . . 301
Dian (E.) 305
Didierjean (le P.) 106
Docteur (Charles) 238
Dodel (Arnold) 161
Dostoiewsky 307
Drault (Jean). 21
Drumont (Édouard). 444
Duchatel (A.). 245
Duhaut (H.) 357
Dujarric (Gaston) 213, 308
Dumont (J.-B.). 9
Dumuys (Léon) 206
Duplessy (l'abbé E.) . . . 535, 538
Dureau (M.-B.) 251
Duval (Charles) 168
Édouard d'Alençon (le R. P.) . . 539
Eggermont (J.) 7
Egydi (M.) 268
Elbel (le R. P. B.) 514
Énault (Louis) 29
Esmein (A.). 36
Espinas (A.) 509
Estaunié (Édouard) 295
Estignard (A.). 452
Estlander (C.-G.). 195
Etienne (l'abbé Fréd.). 360
Eyssette (Alexandre) 117
Fauche (Hippolyte) 538
Faure-Biguet (le général). . . . 41
Fava (Mgr Joseph-Amand) . . . 539
Feige (l'abbé H.). 405
Félix (le R. P.) 102
Féraud-Giraud (L.-J.-D.) 496
Ferry (Gabriel) 11
Fesch (l'abbé). 67
Fessler (Joseph). 123
Féval fils (Paul). 302
Figalla (l'abbé J.-M.) 324
Filon (Augustin). 17
Flaischlen (Georges-G.) 481
Fleuriot-Kérinou (F.) 313
Fock (G.). 166
Foley (Charles) 299
Folin (marquis de) 424
Fontenay (François) 320
Fourcade (l'abbé J.-F.). 118
Fournel (Victor). 442
Fournier (A.) 243
France (Anatole). 342
Franck (F.). 537
François de Sales (saint). . . . 106
Frantz (Erich) 201
Freddi (le P. Roger) 100
Frey (le colonel). 148
Froger (l'abbé L.) 152
Froidevaux (Henri). . . . 436, 438
Fulpius (Ch.) 161
Funck-Brentano (Frantz) 262
Fuster (Charles). 30
Gachot (Édouard) 20
Gaffarel (Paul) 456
Gain (G.) 41
Gairal (André) 499
Gallet (Louis) 18
Ganneron (Dom François) . . . 115
Garban (E.). 201
Gardair (J.) 423
Garnier (Charles) 6
Gary (Ferdinand) 494
Gasquet (Francis-Aidan) 247
Gaudelette (L.) 70
Gaure. 511
Gauthier (Émile). 359
Gay (Mgr Charles) 110, 416
Gayraud (le R. P. Hippolyte) . . 422
Gazier (A.). 229

Gebhardt (Oscar von) 412
Genoud (S.). 538
Germain (Auguste) 29
Gheusy (P. B.). 260
Giaccobone (Ambrogio). 487
Gibon (A.) 512
Gietl (P.-Fr. Ambrosius) 334
Gille (Ph.). 200
Glador (Bénoni) 325
Glanville (L. de). 119
Glasson (E.) 438
Gossot (Émile). 68
Goulin (Lazare) 307
Græsel (Arnim) 265
Gray (Maxvell). 306
Gréville (H.) 28
Griselin (Jean) 318
Gruber (Hermann) 128
Gué (Paul) 301
Guénin (Eugène) 363
Guillaumet (Gustave) 30
Guiot (Léonide) 408
Gulbenkian (Calouste S.) 207
Gutberlet (Constantin) 128
Guyot (l'abbé). 98
Halpérine-Kaminsky 307
Hamélius (Étienne) 397
Hamerton (Philip-Gilbert). 150
Hamon (A.) 166
Handmann (Rudolf) 412
Harel (Paul) 321
Haurigot (G.) 208
Harmand (Jules) 431
Harnack (Adolf) 412
Hattler (le P. Francisco). 404
Hausheer (M.). 157
Heimweh (Jean) 271
Héphell 305
Héricault (Charles d') 19
Heurlipes (Fréd.) 163, 164
Hinzelin (Émile) 324
Hocquard (le Dr) 6
Hoffmann 306
Holder (Alfred) 459
Huc (Théophile) 482
Hugues (Clovis) 292
Hulst (Mgr d') 125
Hume-Brown (P.). 138
Hungerford (mistress). 305
Huvelin (l'abbé) 160
Ibsen (Henrik). 165
Icard (M.) 215
Imbart de la Tour (P.). 49
Jaeglé (É.). 243, 454
Janssens (Dom Laurent). . 328, 409
Janzé (la vicomtesse de) 165
Jaubert (E.) 308
Jaurès (Jean) 394
Jeanroy (Alfred) 517
Jhering (R. von) 338, 501
Joanne 206
Joubert (Raoul) 490
Jouffroy d'Eschavannes 261
Jouvin (Léon) 396
Joyau (le R. P. Charles-Anatole) . 405
Juge (H.-C.). 103
Jumin (A.) 303
Jungmann (Bernard). 123
Junod (Emmanuel) 325
Kannengieser (A.) 259
Kelly (John) 168
Kergall (J.). 11
Kervyn de Volkaersbeke (le baron) 60
Kieckens (le R. P. J.-F.) 405
Koetschau (Paul). 412
Kondakoff (N.) 203
Labouchère (G.) 150
La Brète (Jean de) 300
La Faye (J. de) 256
Lagrange (Roger) 494
Lahousse (le R. P. G.) 385
Lainé (Armand) 220
Lalande (de) 41
La Marsonnière (J.-L. de) . . . 303
Lanier (L.) 207
Larchey (Lorédan) 62
La Rocheterie (Maxime de) . . . 349
Lauth (Gustave) 306
Lauzun (Philippe) 120
Laval (H.-B. de) 22
Lavalle (J.-A. de) 66
Lavollée (René) 153
Lebréquier (l'abbé) 405
Le Camus (l'abbé E.) 331
Le Chauff de Kerguenec (le P.) . 100
Lechalas 41
Leclerc de *** (baronne) 302
Le Coq (Frédéric) 272
Lecornec (G.). 485
Lecoy de la Marche (A.) 201
Le Doré (le R. P. Ange) 406
Lefebvre (l'abbé F.-A.) 115
Lehmkuhl 217
Lemaitre (Jules) 234
Lemer (Julien). 235
Le Monnier (l'abbé M.) 410
Lenient (Ch.) 519
Lenoir (l'abbé J.-L.) 538
Léon XIII (S. S.). 507
Le Pileur (A.) 197
Lermont (Jacques) 10
Le Roux (Hugues) 258
Leroy (l'abbé O.) 165
Leroy-Beaulieu (Anatole). . . . 508
Lestrade (le vte de). 12
Letierce (le R. P. E.) 407
Levé (A.) 489
Leys (le baron Julien). 513
Lezé (A.) 339
Lieskoff (Nicolas) 307
Liesse (André) 509
Lieutier (Nelly) 301
Locard (Henri) 494
Lombroso (C.) 387
Lorédan (Norbert) 260
Loti (Pierre) 290, 291
Lubbock (John) 397
Luca Carnazza (Salvatore de) . . 39
Lucchini (Luigi) 492
Luzio (Alessandro) 53
Lyon-Caen (Ch.) 487
Macdonald (le maréchal). . . . 531
Maël (Pierre) 297, 298
Maeterlinck (Maurice). 34
Mac Dalah 8
Maignen (Charles) 446

Maillard (J.) 116
Maillard de Marafy (le comte de). 38
Mainard (Louis) 10
Maindron (G.-R. Maurice). . . . 199
Maineri (le R. P. Alessandro) . . 405
Mainguet (l'abbé F.) 404
Mallat de Bassilan. 211
Manteuffel (M.-Z. de) 306
Mantz (Paul) 193
Marcelly (William). 298
Marenches (le comte de) 299
Maricourt (le comte René de) . . 308
Marquardt (Joachim) 344
Martha (Eugène). 457
Matteis (le R. P. Pasquale) . . . 405
Maumus (le R. P.) 446
Maupin (A.-M.). 330
Maurice (Fernand) 505
Mayer (Georges) 459
Mazel (Henri) 361
Mazon (A.) 115
Méjov (Vlad.) 64, 65
Mercier (l'abbé) 409
Mercklein (P.-A.) 398
Méric (Elie) 246
Mersier (Emile) 483
Meschler (le R. P.) 405
Meulenaere (O. de) 338, 501
Meunier (Stanislas) 16
Meyer (Dr Hans) 433
Meyners d'Estrey (le comte). . . 212
Mézières (A.) 255
Michael (Emil) 441
Michel (Sextius) 323
Milanesi (G.) 197
Millard (l'abbé) 119
Modeste (Victor) 507
Molinari (G. de) 418
Möller (Wilhelm) 139
Moltke (le maréchal comte de). . 454
Mommsen (Th.). 344
Monnet (Henri) 297
Montagne (Édouard) 18
Monteil (Edgar) 9
Montigny (Georges) 319
Moran (le R. P.) 112
Moreau (Georges) 122
Moreau (Henri) 458
Morosti (Louis) 506
Musset (G.). 116
Narjoux (Félix) 70
Nègre (Jules) 494
Nion (le comte François de). . . 294
Noeldechen (E.) 412
Nolhac (Pierre de) 348
Ocagne (Maurice d'). 536
Ostrogorski (M.). 497
Ouida. 304
Ocitis 23
Pajol (le comte) 528
Palazuelos (Vizconde de) . . . 238
Paléologue (Maurice) 236
Paloff (Mme de) 11
Paule-Marie 326
Paulus (Nikolaus) 140
Penanrum (David de) 486
Péraldi (Alfred de) 328
Perelaer (le colonel M.-T.-H.) . . 212
Périn (Charles) 508
Perraud (Mgr). 445
Perrée (Edmond) 326
Perriot (l'abbé) 508
Perrodil (Édouard de) 322
Perrossier (l'abbé) 51
Pesch (Christian) 333
Phausnief (Rupert) 164
Philpin de Rivière (le R. P.) . . 408
Picard (Alfred) 335
Picard (Ernest) 43
Piccione (Enricq). 511
Pierre (Marie). 302
Pion (E.). 41
Pizzetta (J.) 227
Plasmann (Jos.) 358
Poey (l'abbé P.) 100
Poiré (Eugène) 209
Poiré (Paul) 9
Poletto (G.) 459
Pommier (Alphonse). 116
Popowski (J.) 272
Potiche (le Vte de) 115
Pouchkine (Alexandre). 308
Pradier (l'abbé) 218
Prado (G. Fernandez de) 358
Proal (Louis). 491
Prozoc (M.). 165
Prudhomme (Henri) 490, 492
Ragey (le R. P.) 242, 404
Ragusa-Moleti (G.) 46
Raigecourt (le marquis et la marquise de). 349
Rambaud (Jules) 509
Rameau (Jean). 309
Raynaud (Furcy) 239
Rébelliau (Alfred) 526
Régamey (Félix) 208
Régnier (Ad.) 144
Régnon (Th. de) 515
Renaud (A.). 41
Renault (L.) 487
Renooz (C.). 458
Rénouf (Albert) 268
Résal (H.) 226
Resch (Alfred). 412
Reuss (Elly) 306
Ribbe (Charles de) 154
Ribet (l'abbé) 33
Ricard (général de) 244
Ricard (Mgr) 409, 410
Ricard (L.-Xavier de) 244
Rigal (Mgr Jean). 103
Ritter (William). 23
Rivera (Fr. Diez de) 405
Rivet (Auguste) 220
Robert (Adolphe). 252
Robert (Ulysse) 522
Roberty (E. de) . . . . . [illegible]
Rochay (J. de). 3
Rod (Édouard) 3
Rodier (G.) 3
Roger-Milès (L.) 19
Rojas (le P. Jeronimo). 40
Rolland (Georges) 16
Rollet (Henri) 22
Romain (Georges). 15
Roscher (W.-H.) 52

Rosse (Raoul) 489
Rossignol (Élie-A.) 121
Rouard de Card (É.) 498
Rougé (le vicomte Jacques de). . 48
Roulin (le lieutenant-colonel) . . 56
Roura (Miguel) 264
Roussel (Camille). 531
Rouvier (le R. P. Frédéric) . . . 405
Rouvin (Amédée). 495
Royer (Auguste) 513
Ruysbroeck l'Admirable 34
Saige (Gustave) 60
Saint-Auban (Émile de) 537
Saint-Cyr (l'abbé A.) 105
Saint-Simon. 144
Sales (Pierre). 18
Salmon (l'abbé F.-R.) 202
Sarnelli (le Vénérable) 109
Sarrazin (Gabriel) 295
Sault (le R. P. Nicolas du) . . . 406
Savage-Armstrong (George-Francis) 228
Say (Léon). 510
Scheffer (Robert) 460
Schmidt (W.-A.) 57
Schober (Georges) 122
Schuré (Édouard) 428
Sédille (Paul). 200
Séméraire (l'abbé) 411
Semeria (M.-J.) 125
Sereix (R. Alvarez). 358
Serre (Joseph) 315
Sibille (Maurice). 306
Sobol (Mme J.-de) 11
Sophocle. 331
Sortais (Gaston) 130
Spuller (Eugène) 257
Staehelin (Hans). 412
Stevens (J.) 513
Strachey (John) 431
Streibinger (C. de) 308
Symonds (John-A.) 47
Tarniquet (l'abbé G.) 406
Teste (Louis) 149
Théloz (l'abbé) 411
Thiollier (Félix). 528
Thuriet (Ch.) 341
Tiersot (Julien) 518
Tissot (Joseph) 110
Tolstoï (le comte Léon) 504
Tomel (Guy) 221
Tornatore (le P.). 127
Trawinski (M.) 203
Tribolati (F.) 168
T'Serclaës (Mgr de). 159
Tseytline (E.). 308
Turinaz (Mgr) 71
Turrel (Edmond) 490
Typaldo-Bassia (A.) 485
Vaccaro (Angelo). 511
Vadier (Berthe) 459
Valdy (Camille) 305
Valmiky 538
Vallet (P.). 387
Van den Heuvel (J.) 496
Vandoner (Jeanne) 457
Vanlaer (Maurice) 498
Vaudon (Jean). 430
Vedrenne (l'abbé Prosper) . . . 107
Veldenz (A.) 306
Verhaegen (Arthur). 408
Verne (Jules) 303
Vigneron (Lucien) 205
Vigoureux (C.-E.) 460
Villard (A.) 504
Villefranche (J.-M.). 158
Vincent (Henri) 67
Vingtrinier (Aimé) 136
Wagner (l'abbé Jules). 411
Werner (Johannès). 412
Willems (C.) 239
Wœste (Charles). 462
Wolff (Henry-W.) 214, 215
Worms (René). 400
Wyzewa (F. de) 504
Zannandreis (Diego). 197
Ziegler (Théobald) 357
Zisterer (A.) 241

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Airy (George Biddell), 274. — Alphand (J.-Charles-Adolphe), 75. — Baudrillart (Henri-Joseph-Léon), 170. — Bouchut (docteur Eugène), 73. — Boylesve (le R. P. Marin de), 363. — Breda (le comte de), 172. — Bodenstedt (Friedrich von), 463. — Canat de Chizy (Marcel), 75. — Caspari (Carl-Paul), 464. — Challamel (Jean-Baptiste Marie-Augustin), 463. — Crollalanza (le comm. Giovanni-Battista di), 540. — Delpit (Jules), 542. — Duveyrier (Henri), 463. — Freeman, 365. — Freppel (Mgr), 73. — Gams (R. P. Dom Pius-Bonifacius), 540. — Gay (Mgr Charles), 169. — Hunfalvy (Paul), 75. — Janssen (Mgr), 74. — Jurien de la Gravière (l'amiral), 363. — Kuenen (Abraham), 75. — Layeleye (Émile-Louis-Victor de), 171. — Le Brisoys Desnoireterres (Gustave), 172. — Léonide (l'archimandrite), 76. — Lescure (Matthieu-François-Adrien-Mathurin de), 541. — Manning (le cardinal), 169. — Manterola (Don Vincent), 76. — Maury (Louis-Ferdinand-Alfred), 273. — Mermillod (le cardinal), 273. — Quatrefages de Bréau (Jean-Louis-Armand de), 170. — Riche (l'abbé Auguste), 364. — Rönne (Ludwig-Moriz-Peter von), 274. — Witman (Walt), 465.
Institut, 79, 467.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 79, 175, 277, 368, 467, 545.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 79, 175, 277, 368, 468, 545.

Concours et prix, 368, 468, 544.
Congrès, 544.
Mélanges : La Bibliothèque nationale, 79. — Le Répertoire-Annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger, 468. — Livres mis à l'Index, 545. — La Presse périodique en Bulgarie, 369. — Les Correspondants de Peiresc, 175.
Nouvelles. — Paris, 81, 176, 277, 370, 468, 545. — Angoumois, 178. — Anjou, 469. — Artois, 373, 548. — Auvergne, 179, 279, 548. — Berry, 279. — Bourgogne, 86, 179, 374, 470. — Bretagne, 86, 179, 280, 470. — Champagne, 86, 374. — Comtat Venaissin, 179. — Dauphiné, 87, 179, 280, 374, 470, 548. — Flandre, 280. — Franche-Comté, 89, 180, 280, 375, 472, 548. — Gascogne, 182, 473. — Guyenne, 376, 473. — Gâtinais, 282. — Ile-de-France, 182. — Languedoc, 90, 182, 282, 376, 473, 550. — Limousin, 183, 283, 474. — Lorraine, 183, 474. — Lyonnais, 9[illegible] 377, 550. — Maine, 90, 377, 474. — No[illegible]mandie, 283, 377, 474, 550. — Orléa[illegible]nais, 90, 183, 377, 474, 550. — Pér[illegible]gord, 90, 475. — Picardie, 91, 28[illegible] 475. — Poitou, 184. — Provence, 9[illegible] 184, 284, 378, 475, 551. — Quercy, 378 — Saintonge, 185. — Savoie, 185 — Vendée, 92, 284. — Alsace, 551. — — Allemagne, 92, 185, 284, 378, 475 552. — Angleterre, 92, 185, 284, 379 476, 552. — Autriche-Hongrie, 380 476. — Belgique, 93, 186, 285, 380. — Espagne, 93, 187, 380, 476, 552. — Grèce, 380. — Italie, 187, 285, 381 476. — Luxembourg, 189. — Russie, 190. — Suisse, 190, 285. — États-Unis, 190, 382, 477, 553. — Brésil, 93.
Publications nouvelles, 93, 191, 286, 382, 477, 553.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Arnoldo (le P.), 480. — Bibliotheca Mariana, 288, 384. — Citation de saint Augustin (une), 96. — Jean Gondino, 480. — Mot historique (un), 96.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-1891 sont en vente, et forment SOIXANTE-TROIS VOLUMES gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1891

Articles de fond. — R. P. H. DELEHAYE, S. J. : Pierre de Pavie, légat du pape Alexandre III. — A. LECOY DE LA MARCHE : L'Expédition de Philippe le Hardi en Catalogne. — Dom Paul PIOLIN : Le Cardinal de Richelieu dans ses rapports avec les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. — Ludovic SCIOUT : Le Coup d'État du 22 floréal (11 mai 1798). — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et la Royauté française. — G. DU FRESNE DE BEAUCOURT : La Conspiration du duc d'Alençon (1455-1456). — Abbé J.-A. PETIT : Les Accusations contre Marie Stuart. Riccio. Darnley. Bothwell. Babington. — Marius SEPET : Le Serment du Jeu de Paume et la Déclaration du 23 juin. — Godefroid KURTH : La Reine Brunehaut. — Abbé A. TOUGARD : La Persécution iconoclaste, d'après la Correspondance de saint Théodore Studite. — Abbé P. FERET : Les Emprisonnements de Roger Bacon. — Chanoine ALLAIN : L'Enquête scolaire de 1791-1792. — Abbé Fl. DE MOOR : L'Histoire primitive d'Israël, d'après des documents égyptiens et hétéens. — R. P. Ch. DE SMEDT, S. J. : L'Organisation des églises chrétiennes au IIIe siècle. — Octave VIGIER : L'Influence politique du Père Joseph. Négociations avec les princes d'Allemagne et la Suède. — Marius SEPET : La Révolution de juillet 1789.

Mélanges. — R. P. MARTINOV, S. J. : Un Empereur byzantin au Xe siècle. — Abbé VACANDARD : Les Poèmes latins attribués à saint Bernard. — H. MORANVILLÉ : L'Ordonnance cabochienne de 1413. — Victor PIERRE : Un internonce à Paris pendant la Révolution. — H. BEAUDOUIN : La Mort de Jean-Jacques Rousseau. — Roger LAMBELIN : L'Intervention européenne au Mexique. — Dom G. MORIN : L'Origine française de Guy d'Arezzo. — Godefroid KURTH : Une Nouvelle Histoire des Papes. De Pie II à Sixte VI. — J. VAESEN : Louis XII avant son avènement. — Denys D'AUSSY : L'Assassin du prince de Condé à Jarnac (1569). — Comte BAGUENAULT DE PUCHESSE : Une Grande Bourgeoise de Paris au temps de la Ligue. — R. P. H. CHÉROT, S. J. : Le Surintendant Foucquet. — Mgr Ant. RICARD : La Dernière Élection d'un Roi des Romains, d'après les Mémoires inédits du cardinal Maury. — R. P. A.-J. DELATTRE, S. J. : Un Dernier Mot sur les Chaldéens. — L. RIOULT DE NEUVILLE : Les Origines de la propriété, suivant M. Émile de Laveley. — Paul ALLARD : Un Nouveau Livre sur le IVe siècle. — Abbé E. VACANDARD : Chronologie abélardienne. La Date du concile de Sens. — L. DE LA SICOTIÈRE : Les Mémoires du général Tercier. — A. D'AVRIL : Le Moyen âge en Espagne. — R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. : Saint Théognius, évêque de Bétélie, en Palestine. — Dom Fernand CABROL : Les Derniers Travaux sur l'histoire des persécutions de l'Église. — Armand D'HERBOMEZ : Le Voyage de Philippe-Auguste à Tournay en 1187. — Abbé C. DOUAIS : Les Universités françaises avant 1789.

Courrier allemand, anglais, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent douze publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

OCT 30 1899

DEC 22 1932